

Gentlemen, prolétaires et primitifs
Institutionnalisation, pratiques de collection et choix muséographiques dans
l'ethnographie suisse, 1880-1950

Volume I : Texte



Thèse soutenue à la Faculté des lettres et sciences humaines de l'Université de Neuchâtel
pour l'obtention du grade de docteur ès sciences humaines, et à l'Ecole des hautes études en sciences sociales à Paris
pour l'obtention du grade de docteur en histoire des sciences par

Serge Reubi

Adoptée sur proposition du jury :

Claude Blanckaert, CNRS, codirecteur
Laurent Tissot, Université de Neuchâtel, codirecteur
Jacqueline Carroy, Ecole des hautes études en sciences sociales, rapporteur
Alain Clavien, Université de Fribourg, rapporteur
Marc-Antoine Kaeser, Université de Neuchâtel, rapporteur
Dominique Poulot, Université de Paris-I, rapporteur

Soutenue le 7 avril 2008

Université de Neuchâtel
EHESS

2008

Faculté des lettres et
sciences humaines

La doyenne

- Espace Louis-Agassiz 1
- CH-2000 Neuchâtel

IMPRIMATUR

La Faculté des lettres et sciences humaines de l'Université de Neuchâtel, sur les rapports de M. Laurent Tissot, co-directeur de thèse, professeur ordinaire d'histoire à l'Université de Neuchâtel ; M. Claude Blanckaert, co-directeur de thèse, directeur de recherches au CNRS, Melun ; M. Dominique Poulot, professeur à l'Université de Paris I ; M. Alain Clavien, professeur associé à l'Université de Fribourg ; M. Marc-Antoine Kaeser, professeur associé à l'Université de Neuchâtel ; Mme Jacqueline Carroy, directrice du Centre Alexandre Koyré, Paris, autorise l'impression de la thèse présentée par M. Serge Reubi, en laissant à l'auteur la responsabilité des opinions énoncées.

Neuchâtel, le 7 avril 2008

 La doyenne
Ellen Hertz


Prof. Daniel Sangnier
Vice-doyen FLSH

Mots-clefs : Histoire des sciences, histoire des pratiques de terrain, ethnographie, histoire des sciences de l'homme, musées, études muséales, muséologie, disciplines scientifiques, Suisse.

Résumé : Fondée sur une riche documentation archivistique, cette étude présente l'histoire de l'ethnographie suisse entre 1880 et 1950. Elle analyse les processus d'institutionnalisation et les modes de fonctionnement des institutions ethnographiques suisses. Elle se penche également sur les pratiques scientifiques, à la fois sur le terrain et au musée. Elle établit la relation ambiguë de la disciplinarisation et de l'institutionnalisation. Elle expose dans le détail les pratiques scientifiques, prend à contre-pied différentes idées reçues de l'histoire générale de l'ethnographie et remet en cause sa chronologie. Elle démontre enfin les errements de l'historiographie disciplinaire qui cache la variété des pratiques scientifiques derrière une orthodoxie recomposée.

Keywords : Science Studies, Fieldwork Studies, Anthropology, History of Anthropology, Museums, Museum Studies, Museology, Scientific Disciplines, Switzerland.

Abstract

Resting on a rich archivist documentation, this study presents the history of Swiss ethnography from 1880 to 1950. It analyzes the institutionalization processes and the life of the Swiss ethnographic institutions. It also tackles the scientific praxis, in the field and at home. It reveals the ambivalence of the disciplinarization-institutionnalization relation, presents the detail of the praxis, offers new perspectives for the history of the discipline and allows to renew its chronology. At last it demonstrates the errors of disciplinary historiography which hides the variety of praxis behind recomposed orthodoxy.

Remerciements

Ce travail n'aurait jamais vu le jour sans d'innombrables appuis. Qu'il me soit permis d'abord d'adresser ma reconnaissance à mes directeurs de thèses : à Laurent Tissot, qui m'a offert, en 2001, de poursuivre des recherches dans un projet en histoire des transports mené l'Ecole polytechnique fédérale de Zurich. L'année suivante, il me maintint sa confiance et accepta de soutenir mon projet de recherche sur l'histoire de l'ethnographie suisse auprès du Fonds national suisse de la recherche scientifique (FNRS) dans la poursuite duquel il m'a généreusement laissé toute ma liberté ; à Claude Blanckaert le quel, alors que je débute dans mes recherches, a immédiatement manifesté de l'intérêt pour mon travail. Toujours disponible, malgré la distance, il m'a aidé à réorienter mon travail lorsque cela était nécessaire, et à préciser ma démarche au cours de séances de travail souvent épuisantes, mais toujours enrichissantes. Il a suivi avec une patience infinie les progrès de ce travail dont il a été, depuis longtemps, un relecteur attentif. Cette reconnaissance s'adresse encore Marc-Antoine Kaeser et Pierre Centlivres, qui ont associé leurs noms à ceux de Claude Blanckaert et de Laurent Tissot pour obtenir un financement du FNRS qui m'a permis de mener ma recherche en toute indépendance financière. Elle s'adresse enfin à Jacqueline Carroy, Alain Clavien, Marc-Antoine Kaeser et Dominique Poulot, qui m'ont fait l'honneur de siéger dans mon jury de thèse ; leurs observations au cours du colloque de thèse m'ont été extrêmement profitables.

Ma gratitude et mon amitié vont à Marc-Antoine Kaeser. Il me fut de bon conseil au printemps 2001 déjà lorsqu'il vanta les mérites et m'avertit des dangers de la voie académique, et, l'été suivant, la soutenance de sa thèse en histoire des sciences acheva de me convaincre de me lancer à mon tour dans un tel travail. Il a guidé efficacement mes premiers pas dans ce domaine qui m'était alors mal connu et m'a généreusement fait bénéficier des contacts qu'il avait noués. Il m'a toujours offert son temps sans compter pour discuter les questions qui me posaient problème et a été le premier lecteur de différentes parties de ce travail.

Je remercie enfin vivement mon ami Daniel Forestier qui a bien voulu, dans l'urgence et pendant ses vacances, relire l'ensemble du manuscrit.

Différentes institutions m'ont apporté leur soutien et leur bienveillance en dépit des ennuis que je leur causais. Au Musée d'ethnographie de Neuchâtel, je suis redevable à l'ancien directeur, Jacques Hainard, qui a généreusement accepté que je travaille dans les archives de son institution. J'adresse également mes remerciements à Roland Kaehr, conservateur adjoint, qui a su progressivement me faire confiance et me laisser fouiner dans ses archives. Mon amitié va à Marc-Olivier Gonseth, qui a non seulement témoigné son intérêt à mon travail, mais l'a aussi facilité avec beaucoup de diplomatie. Je suis surtout un éternel débiteur de la nouvelle équipe dirigeante du Musée, Olympia Caliguri, Julien Glauser, Marc-Olivier Gonseth, Yann Laville et Grégoire Mayor qui m'a offert un accès *illimité* aux archives au cours des derniers mois, ainsi qu'à Alain Germond pour sa disponibilité et sa bonne humeur.

Au *Museum der Kulturen* de Bâle, je remercie en premier lieu l'ancienne directrice, Clara Wilpert, qui m'a ouvert ses archives. Alfred Casutt a *tout* fait pour faciliter mon premier contact avec ces fonds. Bernhard Gardi, avec lequel j'ai passé des moments trop courts et toujours instructifs, m'a beaucoup appris sur le fonctionnement de l'institution bâloise et m'a révélé l'existence et la localisation de documents inestimables. Christian Kaufmann m'a fait part de ses souvenirs au cours d'une soirée mémorable. Qu'ils trouvent ici la marque de ma gratitude. Maria-Angela Algar, Richard Kunz et, surtout, Alexander Brust, conservateurs au *Museum*, ont beaucoup facilité mon séjour bâlois en partageant avec moi un temps considérable et en m'hébergeant. Enfin Patrick Harries, attestant la merveilleuse disponibilité des Anglo-Saxons, a su me donner en toute simplicité des indications précieuses et m'a offert la primeur de certaines de ses recherches. Qu'il soit vivement remercié.

Au Musée ethnographique de Genève, j'adresse mes vifs remerciements à Majan Garlinski qui m'a ouvert ses archives et à Laurie Durussel qui m'a fait partager sa connaissance du musée. La générosité de Jacques Hainard enfin m'a été particulièrement utile dans les dernières semaines de travail.

Au *Staatsarchiv* de Bâle, Hermann Wischers et Dieter Leu m'ont permis de comprendre pourquoi les historiens remercient parfois les archivistes. Dès les premiers contacts, ils m'ont aidé sans relâche à réunir un corpus

documentaire aussi exhaustif que possible, m'ont guidé dans les méandres de l'administration bâloise et ont grandement facilité mon travail. Ma dette envers eux est immense.

A l'Université de Neuchâtel, je voudrais rendre hommage à tous mes collègues de l'Institut d'histoire qui ont accepté mes humeurs avec sérénité. Karim Boukhris, Alain Cortat, Francesco Garufo, Hélène Pasquier et Thomas Perret qui ont longtemps accepté de partager la « salle Bauer » avec un « ethnologue ». J'adresse également toute ma reconnaissance à Frédéric Noyer qui s'est toujours montré disponible pour résoudre immédiatement mes problèmes informatiques et graphiques et pour travailler différentes annexes, et à Arlette Bagnoud, notre secrétaire, qui a su m'aiguiller dans mes combats contre l'administration universitaire.

A l'Institut d'ethnologie, je remercie vivement Thierry Wendling et Barbara Waldis qui, sans le savoir, se trouvent à l'origine de cette recherche. Ellen Hertz a toujours fait preuve d'une grande disponibilité et m'a assuré son appui constant, avec un sens très atlantique de la diplomatie. Enfin, et surtout, toute ma gratitude va à Camille Ghelfi et Raymonde Wicky, qui gèrent de la meilleure des manières la magnifique bibliothèque de l'Institut. Leur générosité et leur diligence n'ont jamais eu de limites.

Mener à bien un travail de cette envergure ne réclame pas seulement des appuis professionnels. Cela exige également un entourage attentif. Qu'il me soit permis d'adresser ma reconnaissance toute particulière à tous les habitants de la « rue Fleury », Virginie Conti, Ludivine Marquis, Antoine Morata, Perry Proellochs et Olivier Voirol, qui m'ont accompagné tout au long de ce travail. Mes pensées vont aussi à Nicolas Montavon, Manuel Tharin, Thierry Schild, Gail Menzi et Daniel Elmiger avec lesquels je pouvais oublier mes problèmes dans un local de répétition ou sur scène. Quelques amis dont le nom n'est pas couché ici ont enfin contribué de diverses manières à l'achèvement de ce travail : qu'ils voient ici la marque de ma gratitude.

Pour terminer, je souhaite remercier mes parents, Ingrid et Jean-Claude Reubi, à Berne, pour leur appui constant et fidèle, ma grand-mère Claudine Reubi pour son enthousiasme sans limites, et mon frère David Reubi, à Londres, pour toute la stimulation intellectuelle qu'il m'a apportée, au travers de (parfois) longs débats téléphoniques.

Cette liste ne serait naturellement pas complète si elle ne mentionnait pas Géraldine Delley. Elle fut tout à la fois une oreille attentive, une relectrice zélée, une interlocutrice critique et, surtout, un appui constant pendant toutes ces années.

Selon la formule, si ce travail doit ses qualités à chacun d'entre eux, ses défauts n'incombent qu'aux errances de son auteur.

Introduction	11
1. Un objet historique peu important et une constellation historiographique défavorable.....	13
2. Un domaine de recherche sans unité, ni structure.....	15
3. Un objet d'étude : les institutions	21
3.1. Un objet documenté.....	21
3. 2. Un objet légitime	22
3. 3. Un objet protéiforme.....	22
4. Corpus et limites chronologiques de l'étude.....	23
5. Deux axes de recherche.....	25
5.1. Une histoire institutionnelle.....	26
5.2. Une histoire des pratiques.....	26
6. Archives	28
7. Définitions	29
 I. Prélude	 33
<i>Chapitre 1. Chronique d'un échec - Les sciences naturelles, les colonies et les sociétés savantes.....</i>	<i>37</i>
1.1. La double filiation de l'ethnographie	39
1.2. Une Suisse sans empire	47
1.3. Une chronologie spécifique.....	48
<i>Chapitre 2. Une nouvelle génération dans un monde neuf.....</i>	<i>51</i>
2.1. Un monde neuf.....	53
2.1.1. Une science établie	53
2.1.2. Les bienfaits de la crise	53
2.1.3. Une place à prendre : l'essoufflement de l'anthropologie et de la préhistoire.....	55
2.1.4. L'érosion de la domination naturaliste.....	56
2.2. Une nouvelle génération – origines, parcours et formations.	57
2.2.1. L'autodidacte. Charles Knapp, la géographie commerciale et l'ethnographie	59
2.2.2. Les cousins naturalistes : Fritz et Paul Sarasin	61
2.2.3. Le fils du maître : Leopold Rütimeyer	65
2.2.4. Le théologien-missionnaire : Henri-Alexandre Junod	67
2.2.5. Le premier anthropologue : Eugène Pittard	69
2.2.6. Bilan	70
<i>Le poids des disciplines-mères.....</i>	<i>70</i>
<i>Une élite libérale-conservatrice.....</i>	<i>72</i>
2.3. Bilan	73
 II. Institutions	 75
<i>A. Institutionnalisation et institutions.....</i>	<i>79</i>
<i>Chapitre 1. Les premiers lieux de sociabilité : des sociétés détournées</i>	<i>81</i>
1.1. L'ethnographie bâloise et la <i>Naturforschende Gesellschaft in Basel</i>	84
1.1.1. Une société de naturalistes.....	84
1.1.2. Une ethnographie... sans ethnographes.	84
1.1.3. Des études ethnographiques dans une société naturaliste.....	86
1.2. La Société neuchâteloise de géographie	90
1.2.1. Une société de commerce	91
1.2.2. Un musée ethnographique et commercial.....	95

1.2.3. Le <i>Bulletin</i> : une revue pour la géographie, l'économie du savoir ou l'ethnographie ?	99
<i>Une revue d'ethnographie</i>	99
<i>D'une revue africaniste neuchâteloise à une revue neuchâteloise de géographie</i>	102
1.3. Bilan	104
1.4. Un cas à part : la Société suisse des traditions populaires	105
<i>Chapitre 2. Les musées</i>	111
2.1. L' <i>Ethnographische Sammlung</i> de Bâle	113
2.1.1. Fondation	114
2.1.2. Collections	117
2.1.3. Le « musée Sarasin »	119
<i>L'arrivée des Sarasin</i>	120
<i>L'ère Sarasin 1896-1926</i>	123
<i>Un pouvoir qui s'effrite 1926-1942</i>	129
<i>Entre tradition et innovation</i>	135
2.1.4. Bilan	144
2.2. Le Musée ethnographique de Genève	145
2.2.1. Une institution sans enjeu	146
2.2.2. Le « musée Pittard »	154
2.2.3. « Dell' »	161
2.2.4. Bilan	164
2.3. Le Musée ethnographique de Neuchâtel	166
2.3.1. Le musée de la Société neuchâteloise de géographie	166
2.3.2. L'ère Knapp	169
<i>Acquisitions</i>	171
<i>Classements</i>	173
<i>Bilan</i>	176
2.3.3. L'ère Delachaux	177
<i>Une lutte de pouvoir entre commune et Etat</i>	177
<i>« Rendre nos musées plus populaires, et par conséquent plus utiles »</i>	180
<i>Le musée scientifique</i>	184
<i>Une succession préparée</i>	189
2.3.4. Bilan	191
2.4. Bilan	193
<i>Chapitre 3. Un aboutissement : L'Université</i>	199
3.1. La chaire d'histoire comparée des civilisations de Neuchâtel	202
3.1.1. Le développement des collections et l'enseignement de l'ethnographie	202
3.1.2. La chaire de Van Gennep	204
3.1.3. Charles Knapp, ethnographe	211
3.1.4. Les années sombres	214
3.1.5. Bilan	217
3.2. Des sciences naturelles aux sciences historiques : la disciplinarisation de l'ethnographie à Bâle	219
3.2.1. Un privat-docent en ethnographie	219
3.2.2. Vers un enseignement structuré. Réticences et soutiens	223
3.2.3. Du <i>privat docent</i> au professeur	227
3.2.4. Disciplinarisation	231
<i>Le premier élève : Paul Würz</i>	232
<i>Le premier disciple : Alfred Bübler</i>	235

<i>Les premières cohortes d'ethnographes</i>	238
3.2.5. Des sciences naturelles aux sciences historiques	238
3.2.6. Bilan	243
<i>Chapitre 4. Du neuf avec du vieux : la Société suisse d'anthropologie et d'ethnologie</i>	245
4.1. La Suisse savante et les sociétés allemandes	247
4.2. La naissance d'une société suisse d'anthropologie et d'ethnographie... et de préhistoire ?	249
4.3. Une société savante sans programme	253
4.4. Une société d'anthropologie ?	255
4.5. Les projets genevois et bâlois – bilan	260
<i>B. Finances – l'économie des institutions</i>	263
<i>Chapitre 1. Les musées – du privé au public</i>	267
1.1. La recherche de fonds : une activité à part entière.....	269
1.1.1. Subventions publiques et mécénat	269
1.1.2. Sollicitations.....	272
<i>Le développement de la science</i>	274
<i>L'instruction de la population</i>	277
<i>La valeur commerciale de l'ethnographie</i>	278
<i>Des villes en concurrence</i>	279
1.1.3. Bilan	281
1.2. Les dépenses	282
1.2.1. Les infrastructures, les salaires et la satisfaction du public.....	284
1.2.2. La spécificité bâloise	286
1.3. Bilan	287
<i>Chapitre 2. Les sociétés savantes : de l'argent ou des savants ?</i>	289
2.1. La Société neuchâteloise de géographie	291
2.1.1. Recettes	291
<i>Une société d'instituteurs neuchâtelois</i>	292
<i>La « société Knapp »</i>	293
2.1.2. Dépenses	295
<i>Conférences publiques</i>	295
<i>Un Bulletin scientifique</i>	296
2.1.3. Bilan	297
2.2. La Société suisse d'anthropologie et d'ethnologie.....	298
2.2.1. L'étude anthropologique des conscrits suisses et la fondation <i>Julius-Klaus</i>	298
2.2.2. Le <i>Bulletin de la SSAE</i> et la Confédération	300
<i>Chapitre 3. Bilan</i>	303
<i>Bilan</i>	307
III. Pratiques	311
<i>A. In the field</i>	317
<i>Chapitre 1. Le financement des terrains ou l'inégalité du champ ethnographique suisse</i>	321
1.1. La recherche libre.....	323
1.1.1. L'autonomie de la grande bourgeoisie bâloise.....	323
<i>L'indépendance des Sarasin</i>	323
<i>Speiser et Wirz. Du gentleman of science au marchand d'ethnographica</i>	324

<i>Libres, tout de même</i>	329
1.1.2. Les passionnés : Pittard, les missionnaires, Montandon et Rüttimeyer	329
1.1.3. Bilan	332
1.2. Les recherches subventionnées.....	333
1.2.1. Un peu plus à l'ouest.....	335
1.2.2. Des « gentlemen » aux « Proleten »	336
1.2.3. Le retour du privé – nouvelles collaborations avec les mécènes	339
<i>La Fritz-Sarasin Stiftung</i>	339
<i>Le soutien des entreprises</i>	341
1.3. Bilan	344
<i>Chapitre 2. Choix des terrains et inscription théorique</i>	347
2.1 Fritz et Paul Sarasin	349
2.1.1. Ceylan	349
2.1.2. Célèbes.....	351
2.1.3. Retours à Ceylan	354
2.1.4. La Nouvelle-Calédonie	355
2.2. Felix Speiser	356
2.2.1. L'Arizona	356
2.2.2. Les Nouvelles-Hébrides	357
2.2.3. Le <i>Xingú</i>	362
2.2.4. Retour aux premières amours : les expéditions bâloises de 1928 à 1935	364
2.3. Paul Wirz	365
2.4. Henri-Alexandre Junod	367
2.5. Eugène Pittard	369
2.6. George Montandon	372
2.7. Théodore Delachaux	374
2.8. Bilan	375
<i>Chapitre 3. Entre deux mondes</i>	377
3.1. La préparation au voyage	379
3.1.1. Les accréditations	379
3.1.2. La malle de l'ethnographe	381
3.1.3. La traversée.....	385
3.2. Les conditions de travail – colons, missionnaires et indigènes	386
3.2.1. La contribution du monde colonial à la fixation définitive des objectifs	386
3.2.2. Un impact constant – le monde colonial	391
<i>Les coloniaux et l'orientation des recherches</i>	392
<i>Les Suisses</i>	396
3.2.3. Les obstacles à la recherche	399
<i>Cyclones et pluies</i>	399
<i>Transports et transporteurs</i>	400
<i>Résistances indigènes</i>	403
<i>Santé</i>	405
3.4. Bilan	407
<i>Chapitre 4. Sur le terrain</i>	409
4.1. Relations et hiérarchies disciplinaires	411
4.1.1. Les sciences naturelles et l'anthropologie générale.....	411

4.1.2. L'anthropologie, l'ethnographie et la préhistoire	417
4.2. « Notre vie au camp est celle d'un comptoir... ».....	423
4.2.1. Les marchands d'antiquités.....	424
4.2.2. Colons, missionnaires et ethnographes	426
4.2.3. Indigènes	429
<i>Culture spirituelle</i>	430
<i>Culture matérielle</i>	438
4.3. L'objet de l'ethnographie	445
4.3.1. Culture matérielle.....	446
4.3.2. La collection complète.....	448
4.3.3. Le primitif	449
4.3.4. Le connu et l'inconnu	453
4.3.5. Pièces communes et objets de prestige.....	455
4.4. Bilan	456
Bilan	459
B. <i>At home</i>	461
Chapitre 1. <i>Champs d'activité</i>	465
1.1. Les musealia	467
1.1.1. La matière, la série et l'origine	467
<i>La culture matérielle</i>	467
<i>La série</i>	471
<i>Le primitif</i>	473
1.1.2. La <i>Volkskunde</i>	476
1.1.3. La préhistoire, objet de l'ethnographie ?	477
1.1.4. Le parent pauvre : l' <i>homo sapiens</i>	479
1.2. <i>Schausammlung</i> et <i>Studiensammlung</i> : une spécificité bâloise	481
1.3. Le champ suisse de l'ethnographie : une disposition à la spécialisation	484
1.3.1. Bâle et les mers du Sud	486
1.3.2. Neuchâtel et l'Afrique.....	487
1.3.3. Genève et les Archives internationales de musique populaire	488
Chapitre 2. <i>Acquisitions</i>	491
2.1. L'absence de choix : les dons	495
2.1.1. Des collections d'amateurs	495
2.1.2. Guider les amateurs (1) : les requêtes précises d'Eugène Pittard.....	497
2.1.3. Guider les amateurs (2) : les questionnaires.....	499
2.1.4. Bilan	502
2.2. Le client roi : les achats	503
2.3. Emil Hassler, les bons et les mauvais marchands	505
2.4. Les échanges.....	509
Chapitre 3. <i>Sisyphé au musée : le classement et la présentation des collections</i>	515
3.1. Classements	518
3.1.1. L'ordre géographique, un classement par défaut ?	518
<i>Genève</i>	519
<i>Neuchâtel</i>	520
<i>Bâle</i>	520
3.1.2. Classement et catalogue.....	523

<i>Résistances</i>	526
<i>Le catalogue : un instrument de laboratoire, une publication scientifique ou une brochure pour le grand public ?</i>	528
3.2. Expositions.....	532
3.2.1. La place des considérations cognitives	532
3.2.2. Le savant et le public.....	533
<i>Le public, un référent incontournable</i>	534
<i>Séduire le public : l'esthétique au service du musée</i>	535
3.2.3. La croissance des collections et la réduction de l'espace.....	538
3.2.4. L'apport des collectionneurs	540
3.2.5. Bilan.....	542
Bilan	544
Conclusion	547

Introduction

1. Un objet historique peu important et une constellation historiographique défavorable

A l'heure où certains musées ethnographiques sont rebaptisés pour servir des projets artistiques et politiques, on ignore encore presque tout de l'histoire du champ de recherche qui a présidé à leur naissance en Suisse. C'est du moins le constat que posaient Barbara Waldis et Thierry Wendling dans leur article introductif à un numéro récent d'*Ethnologie française* sur l'ethnographie suisse (2002 : 197). « Contrairement à d'autres pays, écrivaient-ils, aucun ouvrage n'est consacré à l'histoire de [l'ethnologie] en Suisse : à côté de diverses contributions sur un auteur donné, il n'existe que quelques articles de circonstance qui dressent un panorama général des recherches en ethnologie ou en folklore mis à part quelques recherches ponctuelles et dispersées ».

Waldis et Wendling ont raison. Malheureusement, s'ils ont repéré la lacune, ils n'en ont pas cherché l'origine. Pourtant, celle-ci apparaît rapidement à qui se penche quelques instants sur la question. Elle tient pour une part à l'histoire.

L'ethnographie, en effet, n'est pas un champ de recherche très important en Suisse avant les années 1950. Peu nombreux, les ethnographes suisses publient des travaux qui ne font guère débat et disposent de moyens limités. Il faut admettre que, sans empire colonial, l'Etat fédéral, à l'instar des autorités cantonales ou municipales, ne porte qu'un intérêt marginal à l'étude des populations des colonies. Peu pertinent en termes utilitaires, manquant de sources de financement étatiques, le domaine présente peu de possibilités de faire carrière. Voilà qui explique, en partie, le manque d'enthousiasme porté à l'ethnographie et le petit nombre de spécialistes. Dès lors, la masse critique nécessaire au débat fait défaut, et cela d'autant plus qu'elle se voit morcelée par l'éclatement cantonal et la diversité linguistique. Au total, l'impression de faire face à un champ de recherche secondaire est marquée et, à ce titre, on peut comprendre qu'il n'ait pas été étudié.

L'origine de cette lacune historiographique tient pour une autre part aux enjeux de l'histoire de l'ethnographie en Suisse. Ils sont minces. L'objet « ethnographie suisse » ne répond en effet pas aux besoins de l'histoire présentiste ; il ne correspond pas non plus aux questionnements de l'histoire historiciste.

On le sait, l'histoire, et en particulier l'histoire des sciences, est un moyen de déterminer le présent et l'avenir d'une discipline en examinant son passé. L'écriture de l'histoire d'un champ de recherche, relève Blanckaert, participe de sa disciplinarisation dont elle partage la dimension conflictuelle (1995 : 37). De ce fait le plus souvent internalistes et présentistes, les histoires de l'ethnographie servent souvent à trancher les débats – avec l'autorité que garantit l'anachronisme. Rien de tel en Suisse, et ceci pour une raison assez simple. D'une part, en privilégiant l'élection de niches, l'éclatement cantonal de la recherche ne favorise ni la concurrence, ni le débat entre les chercheurs. D'autre part, s'accordant longtemps sur un programme de recherche qui se réduit à l'établissement de catalogues positivistes et rejetant les débats herméneutiques pour des raisons épistémologiques, les ethnographes suisses ne connaissent pas de désaccords majeurs. Au total, le

champ de recherche connaît une paix durable qui tranche avec les rivalités qui secouent d'autres traditions nationales.

Si les enjeux entre courants rivaux prescrivent parfois le recours à l'histoire, il en va de même de l'établissement de sa filiation savante et de la sélection d'ancêtres opératoires. Ici encore, différentes raisons politiques et épistémologiques limitent la nécessité d'établir une hagiographie. Individuellement méconnus, il reste à espérer que les acteurs de l'ethnographie suisse s'inscrivent dans la science des vainqueurs, de sorte que l'on puisse s'en servir pour mettre en perspective les débats ou les grands concepts du champ de recherche. A ce titre, on trouverait trace de l'ethnographie suisse dans l'historiographie générale de la discipline. Mais ici encore, au début du 21^{ème} siècle, l'ethnographie suisse n'est pas un objet propice aux études historiques. Elle ne descend ni de Bronislaw Malinowski, ni de Franz Boas ni encore de Marcel Mauss. Non. Elle se place dans la lignée d'Adolf Bastian, de Rudolf Virchow et de Felix von Luschan ou encore de Fritz Graebner ou Wilhelm Foy. Ils viennent de Berlin, de Leipzig ou de Vienne et s'inscrivent doublement dans le paradigme diachronique et dans le paradigme muséal. Renversés par le synchronisme cher aux fonctionnalistes britanniques, à *Culture and Personality*, puis aux structuralistes, ces courants n'intéressent guère la *doxa* de l'histoire de la discipline. Car ici les enjeux dont il a été question plus haut sont bien présents, et seuls les vainqueurs ont leur place dans l'historiographie. En s'affiliant durablement au camp des perdants de l'histoire officielle de la discipline, les ethnographes suisses voient s'échapper une ultime possibilité de devenir des objets d'histoire.

La posture historiciste et historienne n'est pas plus favorable à un développement de l'historiographie de l'ethnographie. D'une part, quelle que soit l'importance cognitive ou socio-culturelle de la discipline considérée, l'histoire des sciences occupe en effet une place marginale dans le paysage historiographique suisse. Ce point fondamental n'a cependant pas été suffisamment souligné par les coordinateurs d'un numéro récent de la *Revue suisse d'histoire* consacré à l'histoire des sciences en Suisse (STRASSER, BÜRGI 2005) dont on peut regretter qu'ils ne proposent aucune clef pour en comprendre l'origine ou les spécificités. De fait, si un pôle de recherche en histoire des sciences et des techniques¹ se développe actuellement à l'Université et à l'Ecole polytechnique fédérale de Zurich, il porte (presque) exclusivement sur l'étude des sciences dures. Dans ce contexte, l'historiographie des sciences humaines, dont on sait qu'elle constitue de façon générale le parent pauvre de l'historiographie des sciences, est réduite à la portion congrue en Suisse. Et ce qui est vrai de disciplines comme la philologie ou la dialectologie, dans le développement desquelles les savants suisses jouent un rôle considérable, ne l'est que davantage pour la plus marginale d'entre elles.

D'autre part, l'ethnographie forme en Suisse une chasse gardée des élites. Contrairement à ce que l'on observe ailleurs en Europe où la nouvelle discipline sert de tremplin social à ses sympathisants, l'ethnographie est en effet pratiquée, financée et organisée par les élites protestantes urbaines. Or l'histoire des élites est un champ historiographique qui, autant que

¹ D'obédience latourienne, dont il est inutile de souligner la faible portée pour l'étude de l'ethnographie.

l'histoire des sciences, reste peu ou prou dans l'angle mort de l'intérêt historien en Suisse. Les rares travaux récents portant sur les élites urbaines (Philipp SARASIN 1998 ; PERROUX 2006) qui complètent brillamment les travaux pionniers de Hans-Ulrich Jost (1992) et d'Alain Clavier (1993) attestent d'ailleurs le besoin de mieux connaître ce pan d'histoire¹. A ce titre, comme d'autres pans de la vie collective régis par ces milieux, l'ethnographie demeure mal connue.

Au total, l'ethnographie suisse rassemble peu de spécialistes, elle n'est pas secouée par des conflits ou des controverses importantes, elle ne forme aucun personnage marquant pour l'ensemble du champ de recherche et elle se trouve dans le camp des perdants de l'histoire. C'est un domaine sans efficacité pour l'histoire présentiste. Se trouvant de surcroît à la croisée de deux champs historiographiques mineurs, son sort est scellé. En Suisse, le domaine de recherche n'est pas très couru. Il n'est cependant pas complètement vierge.

2. Un domaine de recherche sans unité, ni structure

En dépit de ces handicaps, le domaine de recherche est en effet balisé par quelques rares travaux dont la nature et la quantité se trouvent en contraste frappant avec l'historiographie générale de l'ethnographie. De fait, il n'existe aucune recherche – qu'elles soient menées par des ethnographes ou des historiens – portant sur l'histoire des idées. Souvent décriées dans d'autres traditions de recherche, leur absence éclaire soudain leur portée. Sans elles, et en dépit de leurs imperfections, manque le socle sur lequel se fonde le reste de l'historiographie ; sans elles, il est difficile de situer les acteurs dans le champ cognitif.

Ailleurs en effet, en Allemagne, en France ou dans le monde anglo-saxon, les recherches s'attachent dès les années 1930 à dresser une histoire des idées. Fruit tout d'abord des travaux des ethnographes eux-mêmes, cette première tendance vit ses premiers balbutiements dans les recherches de Alfred Cort Haddon (1934), Thomas Penniman (1935), Robert Lowie (1937) ou Wilhelm Mühlmann (1948). On la retrouve plus tard dans de très nombreuses publications, signées le plus souvent de la plume d'anthropologues reconnus comme Meyer Fortes (1953), Alfred Kroeber (1956), Marvin Harris (1968), Jean Poirier (1968), Edward Evan Evans-Pritchard (1981) ou encore Edmund Leach (1984), ainsi que de jeunes chercheurs ambitieux comme Adam Kuper (1973, 1983). Militantes ou hagiographiques, ces études constituent ainsi un passage obligé pour qui cherche à dominer le champ disciplinaire ou, alternativement, une marque de cette domination². Cette fonction explique sans doute que, en dépit du développement d'une historiographie historique à partir de la fin des années 1960 et des critiques qu'on lui adresse, cette tradition se perpétue jusqu'à aujourd'hui (par exemple, BARTH et al. 2005).

¹ Les élites suisses font du reste l'objet d'un projet de recherche en cours à l'Université de Lausanne, sous la direction de Thomas David et André Mach.

² A ce propos, voir DARNELL 1977 : 399.

C'est néanmoins sur la base de ces premiers travaux que les historiens (ou des ethnographes adoptant une perspective historique) fondent, en France, en Allemagne ou en Grande-Bretagne, un nouveau genre d'études. Selon le canon, cette histoire historique de l'ethnographie naît en 1962, au cours de la Conférence sur l'histoire de l'anthropologie mise sur pied par A.I. Hallowell (DARNELL 1977 : 399 ; STOCKING 1983a : 3)¹, orientation qui se voit dominée, dès la fin des années 1960 par les travaux de George Stocking. Cela dit, même si ces recherches se mènent désormais dans une perspective historique, elles continuent cependant à s'intéresser à l'histoire des idées. Mais il ne s'agit plus d'une histoire des sciences désincarnée. Progressivement, les auteurs prennent en compte les contextes politique, économique et socio-culturel de l'émergence et du développement de l'ethnographie, suivant en cela les mutations que connaît l'histoire générale des sciences à la suite du « programme fort ». Ainsi, à côté de Stocking qui s'applique à retracer l'émergence des concepts-clefs (race, culture), à déconstruire certaines idées reçues de la discipline en s'appuyant sur une véritable documentation archivistique (par exemple : 1968, 1987 et 1995) et à promouvoir ce genre de recherches par la série *History of Anthropology*², on observe le développement d'autres études qui, contrairement à ce qu'ont pu prétendre les anthropologues Han Vermeulen et Arturo Roldán (1995 : 2), ne se limitent pas au domaine anglo-saxon. On y compte différentes tendances parmi lesquelles on peut signaler des travaux sur la spécificité européenne du discours ethnographique (cf. en particulier SAÏD 1980), sur les enjeux sociaux qui structurent et régissent le champ disciplinaire (KUCKLICK 1991, TRAUTMANN-WALLER 2004,

¹ Dans un premier temps, le phénomène n'est ni général, ni durable. D'une part, pendant deux décennies au moins, le nouveau champ d'étude se développe principalement aux Etats-Unis et reste très limité en Europe. D'autre part, même aux Etats-Unis, la conférence ne produit pas de résultats immédiats. En 1966 encore, George Stocking est un homme seul et l'historiographie n'a produit aucune étude spécialisée fondée sur des recherches archivistiques. De fait, de l'autre côté de l'Atlantique, il faut aussi attendre les années 1980 pour voir se développer un mouvement de fond (STOCKING 1982b : XI-XII ; 1983a : 3). Voilà qui n'est sans doute pas sans relation avec la grave crise de légitimité que traverse la discipline au cours des années 1960 et 1970. Les transformations que la décolonisation a imposées à la pratique de la discipline ont présidé à la naissance d'un besoin impérieux de connaître l'histoire de la discipline. Si cela concerne surtout les anthropologues soucieux, qui de justifier les pratiques traditionnelles de la discipline, qui de proposer une nouvelle orientation aux recherches, certains historiens se sont également jetés dans la brèche, mus par d'autres motifs (1982b : XIV). De ces deux origines disciplinaires de l'historiographie de l'ethnographie sont issues deux genres différents d'histoire. Stocking constate ainsi que, traditionnellement, les ethnographes se risquent plutôt à des histoires générales de la discipline, tandis que les historiens publient plutôt des monographies fondées sur des études archivistiques. Par ailleurs, poursuit-il, les historiens ont tendance à écrire une histoire « historiciste » mais peu à même de saisir les subtilités techniques ou méthodologiques de leur objet, tandis que les ethnographes ont plutôt mené des études « présentistes », qui ont l'avantage d'interroger des thèmes ignorés par une recherche désintéressée. Au total, ces deux courants ont produit un nombre considérable de recherches que Robert Kemper et John Phinney évaluaient à près de 2'500 titres en 1977 (STOCKING 1983a : 3).

² *History of Anthropology* est une série qui commence en 1983 et compte aujourd'hui dix volumes portant sur la pratique du terrain (volume 1), le fonctionnalisme (volume 2), la culture matérielle (volume 3), le courant Culture et personnalité (volume 4), l'anthropologie physique (volume 5), la sensibilité anthropologique (volume 6), les relations avec le colonialisme (volume 7), l'ethnographie allemande (volume 8), les oubliés de l'histoire de l'anthropologie (volume 9) et les relations interpersonnelles au cours de la recherche (volume 10).

2006), sur l'organisation des recherches (TURTLE 1999) ou encore sur les rapports entre l'ethnographie et les structures socio-culturelles (ZIMMERMANN 2001) ou le pouvoir politique (THOMAS 1994 ; BLANCKAERT 2001a, 2001b, 2001c ; MILLS 2002 ; BUNZL, PENNY 2003 ; DE L'ESTOILE et al. 2005). L'Allemagne, en particulier, a fait l'objet de nombreux travaux dans ce domaine avec pour objectif de mieux comprendre les liens entre le pouvoir nazi et la discipline (cf. par exemple : FISCHER 1990 ; CONTE, ESSNER 1994 ; SPÖTTEL 1998 ; STRECK 2000a). Dans un domaine proche des relations avec le pouvoir colonial, les rapports entre scientifiques et missionnaires ont également été l'objet de nombreuses études¹.

L'histoire sociale et culturelle de l'ethnographie suisse de son côté ne connaît pas de développement important. Elle semble surtout ne pas suivre les mêmes axes que le reste de l'historiographie, pas plus d'ailleurs, pour les quelques rares études auxquelles elle se réduit, qu'elle ne se donne un programme de recherche propre. En réalité, si ces études manifestent une remarquable unité chronologique, leur éparpillement thématique souligne plutôt l'inexistence d'un champ de recherche structuré.

Dès lors, c'est autour d'un individu attachant, partagé entre différents courants, Felix Speiser, que tournent plusieurs de ces études. A ce titre, relevons le travail de Christian Kaufmann (2000) sur le changement d'orientation opéré par le savant bâlois qui voit son intérêt glisser des études anthropologiques à l'analyse de l'art primitif, et l'étude de Chris Gosden et Chantal Knowles sur les pratiques de collection qui inclut un cas d'étude sur Speiser (2001). Mais il faut surtout noter le remarquable travail de l'historien du cinéma Roland Cosandey (2003) sur le film que Felix Speiser tourne au cours de son troisième terrain, en Amazonie brésilienne, en 1924. Pour être complet (ou presque), on peut relever également les différentes études de Patrick Harries sur Henri-Alexandre Junod (2000, 2005), d'Yvon Csonka sur les premières recherches de Jean Gabus (2005) ou de Hans-Lukas Kieser sur le rôle d'Eugène Pittard dans l'établissement de fondements savants au service de la construction de l'identité nationale turque (2005).

A côté de cette recherche maigre et éclatée, l'historiographie de l'ethnographie suisse se concentre en réalité sur quelques travaux biographiques et institutionnels, dont le tableau atteste également, en dépit de leur nombre, l'inexistence d'une recherche coordonnée. Les travaux biographiques dont il est question ici se réduisent en effet le plus souvent à une histoire des grands hommes et n'a guère de portée pour saisir l'histoire du champ de recherche. Quant aux études institutionnelles, elles répondent moins à l'appel de Claude Blanckaert (1995a : 33), qu'aux calendriers commémoratifs des institutions elles-mêmes.

Celles-ci forment un autre point d'intérêt de l'historiographie générale de l'ethnographie, dont Blanckaert a relevé l'importance dans un article fondamental (BLANCKAERT 1995a). Les études institutionnelles, affirme-t-il, comme le genre biographique, interdisent de séparer l'histoire de

¹ Relevons pêle-mêle, VAN OSS 1980, BLANCKAERT 1985, PULMAN 1989, VAN DER GEEST 1990, FRIESEN 1996 et VAN BEEK 2004. En 2005, la Société française pour l'histoire des sciences de l'homme a organisé une journée d'étude sur les relations entre sciences et religion avec, pour l'histoire de l'ethnographie, une contribution d'Emmanuelle Sibeud sur Mgr Leroy et notre contribution sur Henri-Alexandre Junod.

l'histoire des idées et permettent de mettre de l'ordre dans « la brocante du passé » (1995a : 33). De fait, les recherches institutionnelles se font de plus en plus nombreuses depuis une quinzaine d'années que ce soit dans le cadre d'études portant sur le cas français (par exemple : DIAS 1991, SIBEUD 1998, GUTWIRTH 2001, CONKLIN 2002, DE L'ESTOILE 2001, 2007), austro-allemand (par exemple : SMOLKA 1994, FEEST 1995, MASSIN 1996, KRAUS 2000, PENNY 2002) ou italien (PUCCINI 1991). En Suisse, si les études institutionnelles sont nombreuses, elles répondent, à l'exception notable de celle de Diana Le Dinh (1997)¹, à des logiques et à des rythmes qui ne sont pas ceux de la recherche historique, mais bien ceux des institutions elles-mêmes.

Felix Speiser est le premier à proposer une histoire du musée ethnographique de Bâle (1943) dans laquelle il règle ses comptes avec le règne des cousins Sarasin qui ont dominé le musée pendant près d'un demi-siècle. Eugen Paravicini, *Custos* dans la même institution, publie également cette année-là un article qui présente les « précurseurs » de l'ethnographie suisse. Publié dans un volume qui paraît au milieu de la Seconde guerre mondiale pour mettre en valeur la science suisse, ce travail vaut surtout pour le panorama qu'il dresse de la constitution des collections ethnographiques en Suisse, ainsi que pour la chronologie de la création des musées, des sociétés savantes et des chaires universitaires consacrées à l'ethnographie qu'il propose (1943). Intéressants tant au point de vue historique qu'historiographique, ces deux travaux sont cependant particulièrement isolés.

De fait, ce n'est qu'un demi-siècle plus tard que paraissent de nouveaux travaux portant sur les institutions ethnographiques, avec pour objectif cette fois de répondre à diverses exigences commémoratives. C'est le cas des travaux de Verena Münzer sur le musée ethnographique de Zurich (1989) et de Peter Jud sur la société d'ethnographie et de géographie de Zurich (1989) à l'occasion de leur centenaire respectif. Le Musée d'ethnographie de Neuchâtel a également fait l'objet de nombreuses recherches pour son centenaire en 2004 (GONSETH et al. 2005), parmi lesquelles on peut relever les travaux de Julien Glauser (2005) ou de Roland Kaehr et Valérie Sierro (2005). Mais le musée de Neuchâtel, fidèle à sa position réflexive, n'a pas attendu l'occasion de son centenaire pour s'intéresser à sa propre histoire. Dans sa thèse publiée en 2000, Roland Kaehr s'était déjà plongé dans la « préhistoire » du musée et en particulier sur la constitution du fonds originel du musée (2000). Valérie Sierro, de son côté, avait étudié l'histoire du musée et de la mise en exposition des objets entre 1800 et aujourd'hui dans son mémoire de licence en muséologie (2002).

Le musée ethnographique de Genève n'est pas en reste. En 1985, Alain Dufour proposait une histoire de l'ethnographie genevoise depuis le... 16^{ème} siècle (1985) et, plus récemment, Gilles Labarthe et Claude Savary publiaient un article sur l'histoire des collections ethnographiques genevoises (2000). Pour souligner la vivacité de cette orientation, relevons encore que même le musée ethnographique de Lausanne, qui n'a pourtant pas d'existence propre, a fait l'objet d'une étude (FROIDEVAUX, MONNIER 1997).

¹ Son étude qui porte sur l'émergence des sciences sociales (sociologie, science politique, économie politique) en Suisse romande, n'inclut malheureusement pas l'ethnographie. Elle permet cependant de l'éclairer par contraste.

Des mentions parfois importantes pour l'histoire institutionnelle de l'ethnographie suisse se trouvent également dans les ouvrages jubilaires des universités. C'est le cas de l'Université de Neuchâtel qui a ainsi publié une *Histoire de l'Université de Neuchâtel* dans laquelle Pierre Centlivres présente la naissance et l'évolution de l'Institut d'ethnologie (2002). Nous nous sommes également penché sur la question (2005), plus particulièrement sous l'angle des rapports entre enseignement et musée. A Zurich, ce sont Karl Henking et Lorenz Löffler qui ont étudié la question de l'institut d'ethnologie (1983), tandis que l'ethnographie bâloise est présentée par Edgar Bonjour (1960). La situation de l'Université de Fribourg a été publiée par Hugo Huber (1991) et Jean-Luc Piveateau (1991) dans un ouvrage commémoratif publié par Roland Ruffieux. Les études biographiques auxquelles l'historiographie générale de la discipline nous a habitué (par exemple : STOCKING 1968b, 1968c, 1968d ; CLIFFORD 1987 ; BRANDEWIE 1990 ; KÖPPING 2005) sont en revanche rares en Suisse. De fait, on ne compte que deux véritables biographies d'ethnographes suisses. La première, que l'on doit à Andrea Schmidt (1998), porte sur le Bâlois Paul Wirz¹. La seconde, qui vient de paraître, est consacrée à Henri-Alexandre Junod (HARRIES 2007). Mais ces études, et en particulier le choix de leur objet, loin de témoigner d'un intérêt pour l'histoire de l'ethnographie *suisse*, attestent en réalité un manque d'intérêt pour le cas helvétique. Toutes deux portent en effet de manière significative sur des individus marginaux dans le champ. Certes, ces deux savants bénéficient aujourd'hui encore d'une certaine reconnaissance internationale dans la discipline. Cependant, ils sont très éloignés des préoccupations du champ de recherche dans sa version helvétique, que ce soit au point de vue institutionnel où ils n'exercent que des responsabilités secondaires, ou par leurs recherches qui diffèrent considérablement de celles de la majeure partie des ethnographes suisses. A cet égard, il convient de les considérer comme des représentants suisses de la science internationale plutôt que comme des tenants de l'ethnographie suisse et, à ce titre, ils jouissent naturellement d'une reconnaissance importante – même en Suisse. Cependant, ils n'y font pas école et y conservent leur caractère d'exception. Etudier les parcours de ces deux savants reflète donc un souci de faire participer un pays infiniment marginal à l'historiographie officielle de la discipline², plutôt que la volonté d'intégrer les versions alternatives de l'ethnographie à son historiographie. C'est du reste dans cette perspective qu'il faut saisir la portée de quelques autres études à caractère biographique, au rang desquelles il faut souligner la valeur des travaux de Pierre Centlivres sur la période neuchâteloise d'Arnold van Gennep (CENTLIVRES, VAUCHER 1994 ; CENTLIVRES 2005). Pour être complet, il convient de signaler quelques études sur des savants qui ne touchent qu'indirectement notre objet. Il faut ainsi relever la biographie qu'Ernest Brandewie a consacrée au Père Wilhelm Schmidt (1990). Austro-hongrois, le père de la *Kulturkreislehre* a certes mené

¹ Paul Wirz est même l'objet d'un film de Renatus Zürcher, sorti sur les écrans en 2008, *Der wilde Weisse*.

² La contribution de Patrick Harries à *Ordering Africa* est très révélatrice de ce type de travers, puisque l'un de ses objectifs vise à souligner l'importance de Neuchâtel dans la disciplinarisation de l'anthropologie sociale, (2007b : 202), importance dont il est légitime de douter. A cet égard, Filippo Zerilli (1998) a bien compris que le Congrès international d'ethnologie et d'ethnographie de 1914 auquel certains veulent faire jouer un rôle dans l'histoire de la discipline n'a rien de neuchâtelois. Il est surtout le Congrès d'Arnold Van Gennep.

l'essentiel de sa carrière à Vienne et à Latran. A la fin de sa vie, pourtant, fuyant l'*Anschluss*, il s'installe en Suisse, à Fribourg, où il est rapidement nommé professeur, charge qu'il occupe au cours des années 1940. Ce savant ne peut cependant être compté au rang des ethnographes suisses. Sa nomination à Fribourg tient au hasard des circonstances politiques plutôt qu'à une volonté explicite des autorités locales et il ne fait pas véritablement école en Suisse. En réalité, l'importance du Père Schmidt et de l'Institut *Anthropos* en Suisse est faible et, à cet égard, l'ouvrage de Brandewie n'est pas fondamental. C'est moins le cas de l'anthropologue physique Otto Schlaginhaufen. Étudié de manière captivante par Christoph Keller (1995), il compte davantage que Schmidt dans le développement du champ de recherche suisse. C'est également le cas d'un autre anthropologue, le Neuchâtelois George Montandon, qui a fait l'objet de diverses études ces dernières années, davantage à cause du caractère sulfureux de certaines de ses prises de position (KNOBEL 1988 ; CENTLIVRES, GIROD 1998 ; HOFMANN 2001) que pour sa contribution à la recherche ethnographique en Suisse (SIEGENTHALER 2004). Au total pourtant, les savants qui ont compté dans la mise en place de l'ethnographie suisse sont totalement absents de ces études, qu'il s'agisse des cousins Paul et Fritz Sarasin ou de Felix Speiser à Bâle, d'Eugène Pittard à Genève, d'Otto Stoll, Hans Wehrli et Alfred Steinmann à Zurich ou encore de Charles Knapp et Théodore Delachaux à Neuchâtel.

Pour terminer, signalons l'absence presque¹ complète en Suisse d'une orientation récente de l'historiographie de l'ethnographie : l'étude des pratiques. Ce domaine de l'historiographie de l'ethnographie, bien qu'il ait constitué le thème du premier volume d'*History of Anthropology* (STOCKING 1983c), est en effet longtemps demeuré le parent pauvre des études sur l'histoire de l'ethnographie. En 1996, Blanckaert pouvait ainsi encore souligner combien la pratique professionnelle forme l'angle aveugle de l'ethnographie (1996a : 17)², et son ouvrage (1996e) fait du reste figure de pionnier. Pour l'ethnographie de langue allemande, ce sont les recherches de Bernhard Streck (2000b) ou de Glenn Penny (2002) pour le travail en musée, et de Chris Gosden et Chantal Knowles (2001) et Michael Kraus (2004), pour le travail de terrain qui marquent un réel renouvellement de ces travaux. En Suisse, sans surprise, ce développement récent des recherches est encore complètement vierge.

Au total, si l'on adopte une perspective large et avec un peu d'imagination, on constate que l'historiographie de l'ethnographie suisse n'est pas complètement inexistante. On peut du reste y ajouter diverses publications sur la Suisse et les colonies. Patrick Minder a publié quelques travaux sur la « Suisse coloniale » (MINDER 2001, 2002) et l'on trouve également des indications

¹ Chris Gosden et Chantal Knowles dans un ouvrage déjà mentionné tiennent compte du terrain de Felix Speiser en Nouvelle-Guinée (2001). De manière significative, cependant, ce n'est pas parce qu'il est Suisse qu'ils suivent son cas, mais bien parce qu'il travaille sur la Nouvelle-Guinée.

² A ce titre, il convient du reste de souligner combien l'historiographie de l'ethnographie suit un développement en partie indépendant de l'historiographie générale des sciences. C'est le cas, bien évidemment, pour l'étude des pratiques à laquelle elle s'intéresse tardivement. Par ailleurs, l'évidence des interrelations étroites et multiples entre le cognitif et le social (voir par exemple, BLANCKAERT 2001c) sont sans doute à l'origine de l'absence des questionnements latouriens dans le champ de recherche.

intéressantes pour comprendre les réseaux des Suisses de l'étranger dans les travaux d'historiens de l'économie (par exemple, ETEMAD, DAVID 1994, 1998 ; DAVID 1993). En dépit de leur volume (tout relatif, il est vrai), ces publications ne constituent cependant en aucune manière un champ de recherche structuré ou unifié. Il se réduit en réalité à un agrégat de travaux issus d'autres questionnements et, à ce titre, indépendamment de la valeur respective de chacun des travaux, il forme une historiographie d'amateurs, au sens où l'entend Susan Cannon (1977).

3. Un objet d'étude : les institutions

Le contraste entre un paysage historiographique national (presque) vide et la richesse des recherches menées outre-frontières place le chercheur qui défriche un nouveau terrain de recherche dans une situation inconfortable – pour autant, bien entendu, qu'il souhaite s'ouvrir aux développements les plus récents de l'historiographie générale. A l'échelon national, les travaux qui ont mené les chercheurs sur les terrains qu'ils occupent lui font défaut. Pour présenter un discours qui s'inscrit dans les problématiques actuelles, il doit donc en un seul travail réunir les acquis des études menées par les générations qui ont précédé et mener à terme une recherche répondant aux standards actuels. Dans le cas qui nous occupe, cela signifie écrire une histoire à peu près totale recouvrant une histoire des idées, une histoire sociale et culturelle, une histoire des institutions et une histoire des pratiques de recherches.

Forcé d'en admettre l'impossibilité, mais désireux d'avoir un spectre aussi large que possible, nous voyons une solution séduisante dans les études institutionnelles – portant en particulier sur les trois types d'institutions qui dominent la discipline : les musées, les instituts d'enseignement universitaire et les sociétés savantes. Trois raisons au moins le justifient : l'institution forme un objet d'étude documenté, elle constitue un objet légitime et elle est à la fois homogène et protéiforme.

3.1. Un objet documenté

L'intérêt porté aux institutions pour étudier une science est particulièrement important pour analyser un objet mal connu comme l'ethnographie suisse. En 1985 déjà, George Stocking soulignait ainsi l'intérêt de s'appuyer sur des recherches institutionnelles (ou biographiques) dans les premiers pas d'une historiographie des sciences, puisque les institutions (ou les individus) conservent généralement les fonds documentaires indispensables à toute recherche historique (1985 : 3). Son observation s'avère tout à fait exacte dans le cas qui nous occupe. En tant qu'institutions étatiques, les musées et les Universités disposent d'archives très riches, tandis que la faiblesse des fonds des sociétés savantes est largement compensée par leurs publications¹.

¹ Pour une description des fonds, voir pp. 28, 559-562 et 568-569.

3. 2. Un objet légitime

L'approche institutionnelle, affirme Claude Blanckaert, qui reprend au milieu des années 1990 le dossier que George Stocking avait ouvert une décennie plus tôt, constitue la seule démarche qui permette de préciser certaines des modalités les plus visibles de la construction à la fois cognitive et sociologique d'une communauté scientifique. L'institution, affirme-t-il, est « le seul principe d'ordre qu'on puisse opposer à la prétendue “brocante du passé” » (BLANCKAERT 1995a : 33). L'institutionnalisation constitue en effet à plusieurs titres une étape capitale dans le développement d'une science. D'abord, elle marque l'accession du champ de recherche à la légitimité sociale et politique. Ensuite, elle signale un accord minimal des savants sur les objectifs et les méthodes du savoir. Enfin, si l'institutionnalisation indique un état du champ de recherche, elle vaut également pour sa portée performative. Les choix minimaux que les institutions sanctionnent et qui permettent leur établissement stimulent en effet quelques orientations spécifiques du champ de recherche qui contribuent à disciplinariser le savoir à travers un processus que Blanckaert a minutieusement décrit. Elles donnent une visibilité à un programme de recherche et fournissent le cadre matériel indispensable à la centralisation du savoir ; elles standardisent les méthodes de travail et suscitent les débats ; elles assurent la production du savoir, sa cumulativité et sa reproduction ; elles ont des discours unifiés sur la nature et les méthodes de la discipline, au nombre desquelles il faut compter l'écriture d'une histoire officielle (BLANCKAERT 1995 : 39-42).

3. 3. Un objet protéiforme

Marc-Antoine Kaeser présente les institutions comme un axe sur lequel viennent s'articuler les aspects tant cognitifs que sociaux de l'établissement d'un champ de recherche. Si elles témoignent de l'intérêt qu'il soulève dans un milieu et une époque donnés, c'est à leur travers que s'expriment les individus et que se formulent les concepts scientifiques (2001a : 225). Elles permettent donc de porter un regard totalisant sur le milieu et l'activité scientifiques. Au même titre que l'individu dans la biographie, elles forment le point d'ancrage à partir duquel l'historien se plonge dans le foisonnement des pratiques sociales. Les institutions sont la garantie de la cohérence de la recherche. C'est là un premier atout considérable, mais peu exploité, de l'étude institutionnelle. Mais les institutions valent surtout par l'assurance d'un ancrage solide de l'étude dans *un seul* objet aux facettes multiples. Cette unité de l'objet d'étude permet en effet de se lancer sans risque dans une analyse des dimensions multipliées de l'activité sociale (REVEL 1985 : XIII) ou, selon les termes de Clifford Geertz, dans la *thick description* (1973 : 5-10). L'étude des institutions permet donc de se diversifier sans se perdre.

4. Corpus et limites chronologiques de l'étude

Il n'est pas possible de tenir compte de l'ensemble des institutions qui s'attachent de près ou de loin à l'ethnographie en Suisse. Celles-ci sont en effet beaucoup trop nombreuses. Souhaitant néanmoins nous inscrire dans une perspective comparative tant pour des raisons heuristiques que pour refléter la diversité culturelle, politique et linguistique de la Suisse, il nous a fallu opérer un choix dans la trentaine d'institutions que l'on voit naître au cours des 19^{ème} et 20^{ème} siècles. Nous l'avons fondé sur des considérations historiques et archivistiques.

Il ne paraît pas utile de se soucier des facteurs linguistiques dans le cadre de cette étude sur l'ethnographie suisse. Les institutions naissent en effet de part et d'autre de la frontière linguistique dans une mesure comparable.

La religion est le second facteur dont se servent habituellement les historiens pour analyser la diversité des pratiques en Suisse. L'absence de toute institution ethnographique en terres catholiques avant 1939 et les circonstances de son apparition à Fribourg¹ soulignent du reste assez l'intérêt d'une comparaison avec la situation dans ce canton catholique qu'une situation documentaire défavorable interdit malheureusement. D'autres facteurs, parmi lesquels un développement économique tourné résolument vers l'agriculture, entrent cependant en jeu. L'absence d'une grande industrie d'exportation avant la naissance des entreprises chocolatières à la fin du 19^{ème} siècle, le défaut de grandes maisons de commerce international, la modestie de la ville, une tradition universitaire très récente interdisent sans doute autant sinon davantage que le facteur religieux le développement des conditions de possibilité de l'ethnographie. Ce sont donc davantage des motifs archivistiques qu'historiques qui nous ont orienté vers l'étude de centres d'études protestants.

Parmi les cinq villes qui voient la naissance d'institutions ethnographiques, nous en avons retenu trois : Bâle, d'abord, qui, par l'importance de son musée, la reconnaissance internationale dont jouissent ses ethnographes et leur rôle dans la science de l'homme helvétique, est incontournable. Quatre institutions de la ville rhénane ont retenu notre attention : le musée ethnographique, le séminaire universitaire, la société bâloise des sciences naturelles et la société d'ethnographie et de géographie. La deuxième ville sur laquelle s'est portée notre attention est Neuchâtel, qui occupe une place importante dans le champ ethnographique suisse pendant les vingt premières années du 20^{ème} siècle. En organisant le premier Congrès international d'ethnologie et d'ethnographie en 1914, l'ancienne principauté prussienne cherche même une reconnaissance internationale. Nous

¹ Un séminaire d'ethnographie naît à Fribourg peu après l'arrivée du Révérend Père Schmidt en 1938 ; la création de cet enseignement répond cependant plus à des motifs politiques et personnels qu'à un souhait des autorités cantonales ou universitaires fribourgeoises. Le Révérend Père Schmidt quitte Vienne pour fuir les nazis (BRANDEWIE 1990 : 245-255) et se met à l'abri au Vatican. Rapidement, il cherche à poursuivre sa route et hésite entre la Suisse et les Etats-Unis. Des amitiés nouées en Suisse et sa faible maîtrise de l'anglais le décident à se rendre à Fribourg (BRANDEWIE 1990 : 271). Signalons par ailleurs que les archives de l'Université de Fribourg ne révèlent aucune démarche en vue de développer un enseignement d'ethnographie pendant la décennie qui précède l'arrivée du Père Schmidt.

nous y sommes intéressé au Musée d'ethnographie, à l'enseignement universitaire et à la société de géographie. Genève est notre troisième choix : ville universitaire, elle est la seule à se contenter de la création d'un musée, sans l'appui d'une société savante et sans développer un enseignement universitaire. En Suisse, Genève constitue aussi le seul cas où l'ethnographie ne procède pas de la géographie, mais de l'anthropologie. Enfin, nous avons naturellement tenu compte de la seule institution nationale consacrée à l'ethnographie, la Société suisse d'anthropologie et d'ethnologie, née en 1920.

Les cas de Zurich et de Berne ne sont donc pas inclus – ou plutôt : nous n'y avons pas mené d'études archivistiques et notre recherche ne s'y fonde que sur l'historiographie. Il faut dire que les spécificités zurchoises et bernoises ne s'éloignent pas sensiblement des cas neuchâtelois et respectivement bâlois. On y retrouve les mêmes enjeux, les mêmes acteurs et les mêmes pratiques. Une enquête fouillée ne s'y justifiait donc pas. Par ailleurs, les institutions universitaires de Zurich et de Berne, ainsi que le musée de Berne connaissent une indépendance tardive qui oblitère leur développement. Ainsi, si l'ethnographie est enseignée dans ces universités, c'est par l'entremise de professeurs de géographie. L'ethnographie n'y est pas reconnue avant les années 1960. Similairement, Berne ne possède aujourd'hui encore qu'une section ethnographique au sein du musée d'histoire. Au total, ces centres n'offrent à l'historien qu'un intérêt limité qui se vérifie dans les jugements des acteurs. A titre d'exemple, signalons qu'un jeune savant comme Paul Wirz, qui étudie d'abord l'ethnographie à Zurich, s'inscrit à Bâle après son premier terrain parce qu'il y juge la qualité des recherches et les opportunités meilleures.

Si cette étude est comparative et institutionnelle, elle possède une seconde spécificité au regard des tendances actuelles des *science studies*. Elle analyse le temps moyen de l'histoire, entre un demi-siècle et soixante-quinze ans.

Les limites chronologiques de l'étude sont largement déterminées par les axes de recherche choisis et en particulier par l'attention portée aux processus d'institutionnalisation. Comme ces derniers, notre étude débute autour de 1880. C'est au cours de cette décennie en effet que se mettent en place les conditions de possibilités qui autorisent l'émergence des premières institutions ethnographiques en Suisse autour de 1890 – la Société neuchâteloise de géographie en 1888, la société d'ethnographie de Zurich en 1889, les musées de Neuchâtel et de Bâle en 1892, etc.

Si l'institutionnalisation du champ de recherche procède manifestement d'une origine commune et permet donc de définir un point de départ incontestable, la spécificité du développement des institutions suisses ne permet pas de tracer une limite supérieure si claire. La disciplinarisation du champ de recherche, par exemple, ne suit pas une chronologie identique. Disons cependant qu'entre 1942 et 1951, une nouvelle vague d'institutionnalisation (Musée suisse du folklore et Institut suisse des tropiques à Bâle, Société suisse des américanistes à Genève, enseignement universitaire à Neuchâtel) ajoutée à l'arrivée au pouvoir d'une nouvelle génération de savants formés en Suisse marque une rupture. Au crépuscule de la vie des fondateurs, qui forment un

groupe de savants d'une longévité exceptionnelle¹, la nouvelle génération choisit des orientations neuves. Si elle se place à de nombreux égards dans la plus parfaite continuité de l'œuvre de ses prédécesseurs – elle conserve ainsi son intérêt pour la culture matérielle et la *Kulturgeschichte* – elle s'en démarque aussi clairement. D'abord, ses représentants prennent la peine de se positionner dans le champ ethnographique (GABUS 1944, BÜHLER 1947) : ils en admettent la diversité et soulignent les limites de leur approche. Ensuite, tout en perpétuant la valeur scientifique du musée, ils assument et y défendent l'importance du public. Enfin, ces acteurs forment un groupe plus soudé : Marguerite Lobsiger-Dellenbach, adjointe au directeur du Musée ethnographique de Genève, Eugène Pittard, et future directrice, entreprend un terrain au Sahara avec le directeur du musée de Neuchâtel, Jean Gabus. Ce même Gabus se lie d'amitié et partage avec Alfred Bühler, directeur du musée de Bâle, son intérêt pour l'étude des techniques primitives. A ce titre, les ethnographes commencent à mener des carrières qui les voient passer d'une ville à l'autre, de Neuchâtel, à Bâle ou Genève. En réalité, l'ethnographie est devenue un champ unifié dans lequel, en dépit des différences linguistiques ou épistémologiques, les savants circulent.

5. Deux axes de recherche

Centrés sur les institutions, deux axes de recherche ont retenu notre attention. Le premier explore les processus d'institutionnalisation à l'œuvre dans les musées, les universités et les sociétés savantes ainsi que les enjeux de leur fonctionnement et de leur financement dans la moyenne durée. Véritables centres de recherche, les musées sont privilégiés dans notre deuxième axe de recherche. Portant sur l'étude des pratiques scientifiques sur le terrain et en Europe, celui-ci retrace d'une part l'organisation, la préparation et l'exécution des enquêtes de terrain, et analyse de l'autre les pratiques muséales d'acquisition, de classification et de recherche, et la gestion des intérêts parfois contradictoires de la recherche et du public.

Ces deux axes ont été explorés à la manière de la micro-histoire. Classiquement limitée à l'histoire moderne, cette orientation peut cependant se décliner dans divers domaines de recherche, en privilégiant l'étude de détail et la quête du reste significatif pour écrire une « histoire au ras du sol » (REVEL 1985 : XIV, XXI). Si nous avons adopté cette perspective, c'est parce que ce niveau illustre au mieux les relations et les dispositions (BOURDIEU 1994 : 9-10) qui nous intéressent. S'y dévoilent les investissements et les stratégies nécessaires à la compréhension de la naissance et à la perpétuation des institutions ethnographiques. Mais c'est à ce niveau que s'observe également la pratique scientifique à laquelle il nous paraît capital d'accorder une place considérable. Depuis Bruno Latour et Steve Woolgar (1979), cette dimension de la science se trouve en effet au cœur

¹ Fritz et Paul Sarasin à Bâle et Eugène Pittard à Genève dirigent leurs musées respectifs pendant un demi-siècle.

des *science studies* et nous savons qu'un travail important reste à effectuer dans ce domaine pour l'histoire de l'ethnographie (BLANCKAERT 1996c)¹.

5.1. Une histoire institutionnelle

En premier lieu, nous étudions les conditions de possibilité et les processus d'institutionnalisation de l'ethnographie. Quelles sont les modalités et la chronologie de leur apparition ? Qui souhaite leur création ? Les pouvoirs publics, les savants, les élites locales ? Trouve-t-on des opposants, et à quel titre ? Quels objectifs ces institutions se fixent-elles ? Existe-t-il des différences entre les sociétés savantes, les musées et les instituts d'enseignement ?

Au-delà des programmes et des effets d'annonces, nous nous penchons également sur le fonctionnement des institutions et nous interrogeons en particulier sur les fonctions que celles-ci remplissent au sein du champ de recherche comme des populations urbaines au milieu desquelles elles s'installent. Qui, par exemple, des savants – les musées sont des laboratoires – ou du grand public – les musées sont des centres d'instruction – fréquente les musées ? Nous nous intéressons aussi à l'économie des institutions scientifiques pour chercher à savoir qui finance quoi. Les institutions scientifiques de l'ethnographie suisse, en dépit de leur statut public, sont généralement financées par des mécènes. C'est le cas des musées ethnographiques, bien sûr, mais aussi de l'enseignement et il n'est pas sans intérêt d'en mesurer la portée sur leur fonctionnement. Enfin, puisque la durée des institutions constitue l'une de leurs qualités principales, nous accordons une attention particulière aux successions qui sont l'occasion de mesurer la réputation et la stabilité du champ de recherche. A ce titre, il est naturellement impossible de négliger l'étude du rôle des institutions dans la disciplinarisation du champ de recherche.

5.2. Une histoire des pratiques

Dans une perspective proche de celle qui anime d'autres secteurs des *science studies*, nous nous plongeons dans un deuxième temps dans l'analyse des pratiques de recherche. « Que fait un ethnographe quand il fait de l'ethnographie ? », voilà la question qui nous a guidé dans cette partie. Elle s'articule en deux temps : le travail de terrain et le travail de musée.

En premier lieu, du financement du terrain au choix de son orientation épistémologique et à la sélection de la région qui sera visitée, nous nous intéressons à ce qui précède et définit les objectifs du voyage. Nous observons également la préparation de l'expédition, le choix du

¹ Disposant d'une riche documentation iconographique, nous avons joint à notre travail une importante section d'annexes photographiques qui sont réparties en quatre parties (individus, lieux, terrains et muséographie). Les photographies précisent parfois notre propos ou le rendent tangible, ce qui n'est pas sans intérêt quand on parle d'objets, d'expositions, d'institutions muséales ou de paysages exotiques. Nous renvoyons, ici et là, le lecteur à une illustration particulière, mais nous l'invitons à s'y plonger à l'envi.

matériel que l'on emporte avec soi et le voyage qui amène l'ethnographe sur son terrain. Une fois arrivé dans les colonies, l'ethnographe n'est pas un homme isolé. Il pénètre le monde colonial, avec l'ensemble duquel il interagit – administrateurs, missionnaires, indigènes – avec un succès inégal. Quel est l'impact de ces différentes catégories de personnes sur ses recherches ? Comment les objectifs initiaux sont-ils alors modifiés ? Au même titre, nous mesurons l'effet des conditions de terrain (météorologie, relations avec les indigènes, infrastructures de transport, santé etc.). Enfin, nous nous plongeons dans les pratiques scientifiques. Que cherche l'ethnographe sur le terrain ? Quel type d'information retient son attention ? Peu spécialisés, les savants mènent alors en effet différentes recherches simultanément, qu'il s'agisse de préhistoire, d'anthropologie physique, d'ethnographie, de zoologie, de botanique, de géographie ou de cartographie. Comment, dans un tel contexte, gère-t-on les exigences parfois opposées de ces différentes recherches ? Nous nous intéressons également aux modes d'acquisition des connaissances sur le terrain. Qui est informateur ou, dans le cas de la culture matérielle, qui vend les objets ? Enfin, nous cherchons à circonscrire l'objet de l'ethnographie : à quoi s'intéresse le savant, dans ce domaine particulier ?

En deuxième lieu, nous opérons un retour en Europe, avec le savant et ses collections. Car le travail de l'ethnographe ne s'arrête pas à un carnet rempli de notes ou à une collection d'artefacts qui arrive au musée. Il reste un travail de mise en ordre du monde. Ce dernier prend des formes variées, le travail au musée, la publication d'articles ou de livres ou des recherches en science appliquée. Nous avons privilégié l'étude du travail au musée. Différentes raisons l'expliquent. D'une part la tâche principale que se fixent les ethnographes suisses vise à constituer un musée qui soit un outil de travail ou un laboratoire de recherche, le musée-laboratoire. L'essentiel de leur temps est consacré à cette dimension de leur travail. C'est aussi ce qui fait leur réputation. De fait, les savants suisses sont d'abord des hommes de terrain et des muséographes, et c'est au domaine le plus riche de leur travail que nous nous intéressons. D'autre part, leurs publications sont peu nombreuses et ne suscitent guère de controverses. Autrement dit, elles n'ont pas une portée suffisante sur la scène internationale de l'ethnographie pour qu'il y ait un intérêt à s'y arrêter. Sans compter que ce serait une manière de retour à une histoire des idées à laquelle nous n'adhérons pas.

Trois éléments ont plus particulièrement retenu notre attention. En premier lieu nous avons repris le dossier de l'objet de l'ethnographie, adapté au cadre du musée. Sans surprise, l'on retrouve chez le conservateur le même intérêt pour le primitif, la culture matérielle et la série complète que l'on observait chez les savants sur le terrain. En revanche, deux éléments particuliers sont à relever. Reflet de sa double fonction scientifique et populaire, le musée ethnographique développe deux collections, l'une pour les savants, l'autre pour le grand public. Comment négocie-t-on ce dédoublement des compétences ? Et quel sens lui attribuer ? Car tous les musées de notre corpus ne cèdent pas ainsi aux sirènes de la *Schausammlung* et il n'est pas sans intérêt d'en cerner les enjeux. Par ailleurs, les musées d'ethnographie développent des spécialisations. Nous nous sommes interrogé sur leur origine et leur portée. Qui choisit la

spécialisation ? Le conservateur, la commission de surveillance, l'autorité politique, les donateurs ? Et quels sont les impacts de ces choix sur le fonctionnement du musée ?

Dans un deuxième temps, nous nous sommes plongés dans les modes d'acquisition des collections. Ces derniers sont en effets multiples et ont une portée très variable sur la valeur de l'ensemble. Un don, un achat ou un échange ne requièrent pas les mêmes ressources et n'offrent pas la même liberté aux conservateurs.

Dans un troisième temps, nous avons étudié le classement et les modes de présentation des collections. Passer d'un « tas d'objets » à une collection exposée et classée forme l'un de ces exercices de traductions dont Latour affirme qu'ils forment l'une des spécificités de la science (2001 : 33-82). Cet exercice réclame le choix d'un mode de classement dont les origines cognitives ne sont pas sans intérêt. C'est aussi l'occasion de questionner les relations entre catalogue et classement. Enfin nous montrons que si l'exposition des collections répond en principe à des critères et des objectifs cognitifs, l'intervention de nombreux autres acteurs et facteurs de la vie institutionnelle pèsent en réalité lourdement tant sur ces choix que sur leur réalisation.

6. Archives

Les archives des institutions ethnographiques sont riches, avons-nous dit. C'était un peu réducteur. C'est surtout vrai des archives des institutions muséales. A ce titre, elles méritent une attention particulière. Encore largement méconnus des historiens, ces fonds réclament une rapide description. Auparavant, il importe cependant de signaler que la situation des archives des sociétés savantes est sensiblement différente. A l'exemple de ceux de la Société suisse d'anthropologie et d'ethnologie, ces fonds sont en effet très maigres. Comme d'autres sociétés d'audience nationale, son organisation, et en particulier sa présidence tournante sensée flatter les susceptibilités cantonales, fait les frais du fédéralisme suisse. Elle a surtout un impact sur la constitution d'archives. Non centralisée, sans siège social, cette société ne réunit pas d'archives. D'autant que chaque président gère la documentation qu'il réunit pendant son mandat comme il l'entend sans nécessairement la transmettre à son successeur. Si, formellement, ces sociétés n'offrent pas d'archives, l'historien n'est cependant pas démuné. D'une part, les hommes forts des sociétés savantes sont souvent également actifs dans les autres institutions scientifiques. Leurs archives abritent dès lors souvent les archives de ces acteurs *comme* membres de ces sociétés savantes. D'autre part elles proposent des publications officielles qui offrent le plus souvent de riches rapports d'activité ainsi que les procès-verbaux des réunions.

Les Universités, en tant qu'institutions publiques, conservent en général des archives importantes, classées et accessibles aux chercheurs. Il est donc inutile de s'y attarder. Relevons simplement que ces fonds composés des correspondances des instituts, des Facultés et des autorités de tutelle, permettent de retracer l'apparition des enseignements, les questions vives et les enjeux qu'ils

soulèvent, comme de situer les décisions dans le contexte plus large de la politique universitaire cantonale et de la politique cantonale dans son ensemble.

Revenons donc aux archives des musées étudiés dans ce travail. Elles sont d'une richesse exceptionnelle. Des procès-verbaux des commissions de surveillance, à la correspondance active et passive des conservateurs avec les collectionneurs, les autorités politiques, les collègues ethnographes ou les directeurs de musées, les journalistes, des dossiers personnels des collaborateurs à la documentation photographique des expositions et des terrains, des journaux de terrain aux manuscrits, des instruments de travail des ethnographes aux enregistrements sonores ou filmiques de terrain, l'historien y trouve tout ce qu'il veut.

Cette richesse trouve son origine dans les caractéristiques du travail muséal. Les musées gèrent en effet eux-mêmes leurs propres archives. Il faut dire que vouées à la conservation des objets, ces institutions sont particulièrement sensibles à l'intérêt de préserver leurs fonds archivistiques. Il ne s'agit en réalité que d'une extension de son domaine d'activité à laquelle le personnel des musées cède d'autant plus volontiers qu'il est le premier utilisateur de ces fonds. Pleine d'avantages, cette situation pose également problème. Car, en réalité, les fonds des musées ethnographiques ne sont pas à strictement parler des archives. Ils constituent ce que les archivistes nomment des documents actifs pour l'institution, c'est-à-dire des documents régulièrement employés dans l'activité quotidienne du musée (COUTURE 1999 : 96-102). A ce titre, ils ne font pas l'objet d'un classement ou d'un inventaire ou sont classés en fonction de leur utilité pour le personnel, sans prendre en considération les besoins des historiens. Chaque institution connaît diverses particularités dans le classement de ses archives qui réclament une attention soutenue de l'historien. De fait, ce dernier a intérêt, par sécurité, à parcourir l'ensemble des fonds d'archives pour être sûr que rien ne lui échappe, avec pour inconvénient évident une importante perte de temps¹.

7. Définitions

Deux brèves mises au point définitionnelles sont encore nécessaires avant de commencer. La première porte sur le terme « ethnographie », la seconde sur le concept de « champ de recherche ».

Depuis son origine, la science de l'homme est traversée de débats qui mettent en jeu les domaines de compétences et la terminologie idoine de ses différentes branches. Ethnologie, ethnographie, anthropologie sociale, anthropologie culturelle, *Kulturgeschichte*, ergologie et écologie, les termes qu'ont inventés et défendus les savants pour décrire l'étude des sociétés humaines sont aussi nombreux que leurs définitions sont variées. Ce n'est pas le lieu de les retracer d'autant que ces questions touchent peu la Suisse. Ce problème, comme toutes les questions théoriques, n'intéresse en effet guère les ethnographes suisses. C'est regrettable, car il aurait été aisé, légitime

¹ Le lecteur intéressé par la question se reportera à la présentation des fonds, pp. 559-562 et 568-569.

et raisonnable de se rendre au terme sur lequel les acteurs s'accordent. Malheureusement ils ne se décident clairement pour aucun terme. En français, ils se servent sans opérer de distinction sémantique alternativement des termes « ethnologie » ou « ethnographie », auxquels s'ajoute encore le vocable « *Völkerkunde* » pour les germanophones. On est loin des débats qui font rage en France ou en Grande-Bretagne (STOCKING 1971, BLANCKAERT 1989). En Suisse, dans la période qui nous occupe, seul George Montandon (1914a) s'intéresse véritablement à la question. Mais sa position marginale dans le champ ethnographique suisse et le destin que connaît sa publication reflètent le désintérêt porté au mot. En se fondant sur les apports et les erreurs d'Edward Tylor, Wilhelm Schmidt, Paul Topinard, Rudolf Martin et Paul Broca, il dresse un tableau complet des différents objets de la science de l'homme et des noms qu'il convient de donner à leur étude. Dans son schéma, l'ethnographie est l'étude spéciale des éléments matériels, sociaux, intellectuels et linguistiques de la culture¹. Elle se distingue de l'ethnologie, qui forme l'étude générale de ces éléments et avec laquelle elle forme l'ethnologisme. Les pratiques scientifiques dont il est question dans ce travail se placent dans un premier temps dans ce que Montandon nomme « ethnographie » ; plus tard, les essais de synthèses régionales relèvent plutôt de l'ordre de l'ethnologie. Au total, selon Montandon, c'est donc sans doute une histoire de l'ethnologisme que nous proposons.

Nous avons cependant retenu le terme « ethnographie ». Le premier motif est que le terme de Montandon n'est ni admis, ni connu aujourd'hui : il n'a de sens ni chez les historiens, ni chez les anthropologues sociaux. De plus, et c'est plus important, le texte de Montandon ne fait absolument pas date parmi les savants suisses. En témoigne que les pionniers de ce champ de recherche ne qualifient jamais leurs institutions d'« ethnologistes ». Au contraire, on parle bien des musées *ethnographiques* de Genève et de Neuchâtel et on fonde une *ethnographische Sammlung* à Bâle ou à Zurich. Certes, dans les années 1920, on crée une Société suisse d'anthropologie et d'ethnologie et l'on publie l'une ou l'autre étude *ethnologique* (FRITZ Sarasin 1929a). Il n'en reste pas moins que le terme « ethnographie » est le plus répandu et le plus commun, et qu'il qualifie les institutions qui sont au cœur du champ de recherche : les musées. Par ailleurs, il paraît évident que les savants suisses admettent qu'il existe une différence d'échelle entre ethnologie (général) et ethnographie (particulier). Dès lors, et considérant la nature de leurs premières études monographiques et l'importance des terrains – ethnographiques, par définition – dans leur travail, il nous paraît raisonnable de parler d'« ethnographie ».

Dans ce travail, il est souvent question de « champ de recherche ». Adoptant la distinction qu'opère Kaeser (2006b : 151-152) entre champ de recherche (*research field*) et domaine de recherche (*subject of research*), nous considérons ce dernier comme un objet qui transcende la science et les savants. Le champ de recherche, au contraire, est une contingence historique. Il se fonde sur une communauté de savants qui partagent méthodes, objets et objectifs de recherche. Comme le champ décrit par Pierre Bourdieu (1984 : 113-120), le champ de recherche procède à la fois de pressions (extérieures) et de tensions (intérieures). A ce titre, la définition du champ de

¹ Les études de ces différents éléments portent les noms d'ergographie, sociographie, animographie et logographie.

recherche, ainsi que son capital spécifique, est un enjeu sans cesse renégocié pour les différents acteurs du champ dont l'issue procède du capital spécifique dont disposent les acteurs, de leurs positions et de leurs stratégies¹. Le champ de recherche n'est cependant pas une discipline dont différents attributs lui font défaut. Le champ de recherche n'est ainsi encore qu'une spécialisation, c'est-à-dire une simple sectorisation de la compétence appropriée à un objet et non à des problématiques construites (BLANCKAERT 2006 : 123). Elle entretient un rapport direct au secteur ontologique, tandis que la discipline dispose de l'autorité de choisir seule ses problématiques de travail, c'est-à-dire sans se fonder sur la légitimité de la nature (BLANCKAERT 2006 : 138-140). A ce titre, comme à d'autres que nous observerons au cours de ce travail, l'ethnographie suisse ne présente manifestement pas les caractéristiques d'une discipline. Nous en parlerons comme d'un champ de recherche.

¹ Pour l'analyse des processus de négociation, voir GIERYN 1995.

Lorsque les premières institutions ethnographiques naissent en Suisse dans la dernière décennie du 19^{ème} siècle, elles s'inscrivent dans une tendance déjà ancienne qui remonte, dans sa forme moderne, aux années 1860. Ailleurs, en Grande-Bretagne, en France ou en Allemagne, c'est à ce moment, en effet, que les premières recherches sont menées et que l'ethnographie connaît sa première institutionnalisation. L'ethnographie s'établit donc plus tardivement en Suisse que chez ses voisins.

Ce prélude doit servir à déterminer l'origine de cette chronologie particulière. Il s'articule en deux temps. Nous nous intéresserons dans un premier temps aux facteurs qui préviennent l'apparition de l'ethnographie vers 1860. Trois retiendront notre attention. La légitimité exclusive des sciences naturelles à expliquer la diversité de l'homme, parce qu'elle attribue une place importante à l'archéologie préhistorique et à l'anthropologie physique et qu'elle donne une orientation naturaliste à l'ethnographie, joue un rôle considérable dans le développement tardif de l'ethnographie. Par ailleurs, l'absence de possessions coloniales n'est pas négligeable non plus. Bien sûr, les relations entre colonisation et ethnographie sont complexes et il est impossible de lier directement les deux phénomènes. Il n'empêche que leurs développements respectifs ne sont pas indépendants. Enfin, le processus d'institutionnalisation de l'ethnographie soulève des enjeux spécifiques en Suisse.

Dans un second temps, nous chercherons à comprendre ce qui change entre 1860 et 1890 et permet d'expliquer le revirement de la position suisse. Nous considérerons dans un premier temps la mutation des facteurs macroscopiques qui favorise le développement de l'ethnographie. Les premiers succès de la discipline à l'étranger, la mutation du monde, les transformations des conditions socio-économiques en Suisse et l'altération des considérations cognitives nous paraissent y jouer un rôle central. Nous ne négligerons cependant pas l'effet de facteurs microscopiques et des trajectoires personnelles, moins sociologiques sans doute, mais qui contribuent également à l'institutionnalisation de l'ethnographie suisse, en particulier à travers l'arrivée d'une nouvelle génération de savants passionnés d'ethnographie sur le devant de la scène au cours des années 1890 qui achève de modifier le champ ethnographique.

CHAPITRE 1.

CHRONIQUE D'UN ECHEC - LES SCIENCES NATURELLES, LES COLONIES ET LES SOCIÉTÉS
SAVANTES

1.1. La double filiation de l'ethnographie

Au milieu du 19^{ème} siècle, le monde occidental se prend d'un nouvel intérêt pour l'étude de l'être humain. Par delà cette unité et considérant la variété des contextes nationaux, il n'est cependant pas étonnant de constater que les origines de ce phénomène ainsi que les processus menant à l'établissement de la science ethnographique sont variés et nombreux. Chaque cadre national connaît un entremêlement spécifique de questions religieuses et morales, de positionnements épistémologiques et de questionnements intellectuels, de caractères individuels et de conditions politiques. Il paraît donc périlleux de vouloir identifier les causes générales qui président à sa naissance. L'historiographie classique de la discipline ne s'en est pas méfiée. A tort.

De fait, négligeant les modalités d'institutionnalisation de la discipline, elle s'est généralement concentrée dans ses synthèses transnationales sur quelques facteurs admis, sans se pencher minutieusement sur les processus de constitution de la discipline. Omettant l'influence de l'orientalisme (SCHWAB 1950 : 25), elle considère généralement que la science de l'homme est la fille à la fois des Lumières, de l'histoire naturelle et de l'archéologie préhistorique (MÜHLMANN 1968 : 85-87 ; LOWIE 1971 : 25-33 ; SERVIER 1986 : 68 ; KILANI 1992 : 243-250). Plus spécifiquement, les historiens de la discipline accordent un poids conséquent à deux événements fondateurs qui prennent place en 1859. D'une part, l'acceptation par les géologues de la démonstration proposée par Boucher de Perthes sur l'antiquité de l'homme ; d'autre part, l'impact de la théorie darwinienne (LOWIE 1971 : 14). Au point de vue de la chronologie, cela se justifie pleinement puisque c'est en effet immédiatement après ces deux révolutions de la science européenne que démarre la « décennie prodigieuse » de l'ethnographie – les années dix-huit cent soixante au cours de laquelle paraît successivement la plupart des ouvrages fondateurs de la science de l'homme naissante : *Der Mensch in der Geschichte* (BASTIAN 1860), *Ancient Law* (MAINE 1861), *Das Mutterrecht* (BACHOFEN 1861), *La Cité antique* (FUSTEL DE COULANGES 1864), *Researches in the Early History of Mankind* (TYLOR 1865), *Primitive Marriage* (MC LENNAN 1865) et *Das Kapital* (MARX 1867). Cette historiographie mentionne, certes, que ces auteurs soutiennent des thèses différentes et sont issus d'horizons variables, mais elle maintient qu'ils adhèrent tous au même projet savant : à travers l'observation des peuples dits sauvages, l'ethnographie naissante découvre des écarts considérables entre les sociétés et cherche un moyen de repenser l'unité humaine par delà ces différences (TESTARD 1991 : 486). Aussi séduisante qu'elle paraisse, cette perspective reste quelque peu réductrice. Elle ne rend pas compte du détail des processus concrets d'institutionnalisation et ne dit rien des enjeux profonds de l'établissement du champ de recherche. Parmi ces derniers, la double filiation de l'ethnographie, qui procède à la fois des sciences historiques et des sciences naturelles, occupe une place centrale.

Dans la première moitié du 19^{ème} siècle, le désir classificatoire est manifestement à l'ordre du jour. Distinguer le semblable du différent, sérier le simple et le complexe constitue alors une étape indispensable du programme naturaliste que Linné avait fondé sur trois étapes distinctes :

observer, classer et nommer, afin de découvrir l'ordre qui régit la nature (BLANCKAERT 1997b : 159 ; 161). Si les sciences de la nature sont concernées au premier chef, la science de l'homme n'est naturellement pas en reste. Car la diversité de l'homme rendue manifeste par les voyages d'exploration dans les mers du Sud et en Afrique, ainsi que par la renaissance orientale (SCHWAB 1950 : 107-108) réclame avec une évidence de plus en plus criante une classification pour l'espèce humaine.

Pour faire court, deux systèmes s'affrontent au cours du 19^{ème} siècle pour répondre à ce besoin. Le premier des deux, que l'on peut taxer de linguistique ou d'historique, considère le langage comme le trait le plus stable des sociétés humaines, qu'il tente de classer en fonction des variations linguistiques. L'autre, que l'on peut qualifier de naturaliste, défend la permanence des caractères somatiques de l'homme. C'est donc de ceux-ci et non de la langue que le monde savant doit se servir pour distinguer et classer la variété de l'homme. Après une domination incontestée du premier de ces modèles dans le premier tiers du siècle, le second parvient, dès les années 1840, à se constituer en opposant solide. Dès lors, au cours de la constitution de chacune des traditions ethnographiques qui va influencer la Suisse, on observe une manière de confrontation entre les traditions naturaliste et philologique. Si chacune se résout en des termes bien particuliers (voir pour la Grande-Bretagne WHITMAN 1984 et STOCKING 1987 ; pour la France BLANCKAERT 1996d, 1997, 1998, SIBEUD 2002 et DIAS 1991 ; pour l'Allemagne MÜHLMANN 1968, BUNZL 1996 et TRAUTMANN-WALLER 2006 ; pour une étude récente et transnationale : BLANCKAERT 2007) en fonction d'un contexte spécifique et d'enjeux propres, il n'en reste pas moins que l'origine de la discipline partage partout ce conflit de légitimité entre une classification ordonnée en fonction de la langue – et, par extension, ce qu'on nommerait aujourd'hui la culture – ou en fonction de l'anatomie. Toutes partagent ce conflit, comme s'il était constitutif de la naissance de l'ethnographie. Ce n'est pas le cas en Suisse.

En Suisse, autour de 1860, aucun conflit entre tradition philologique et naturaliste ne peut être observé et cette absence trouve son origine principalement dans la mainmise totale du discours naturaliste sur la science de l'homme. Ici, contrairement aux autres traditions nationales, aucune recherche philologique ne se risque à tenir un discours sur la variété humaine. Seule la perspective naturaliste a une légitimité à parler de l'homme. Faire le détour des recherches du juriste bâlois Johann Jakob Bachofen permet de mieux saisir cette spécificité suisse.

Dans l'historiographie de la discipline, *Das Mutterrecht*, publié en 1861, compte parmi les pierres fondatrices de l'ethnographie naissante, au même titre que les travaux de Lewis Morgan, John McLennan ou Edward Tylor, (MÜHLMANN 1968 : 102 ; LOWIE 1971 : 42-45 ; KILANI 1992 : 256 ; GINGRICH 2005 : 78-79 ; KOEPPING 2005 : 9). Dans cet ouvrage où il étudie les diverses modalités du mariage dans les sociétés humaines, Bachofen se fonde sur leurs variations pour proposer une chronologie de leur succession qui constitue l'une des premières tentatives de classification évolutionniste des sociétés humaines. Pourtant, contrairement à ses contemporains qui jouissent rapidement d'un succès important, il peine à être reconnu et son travail ne suscite même pas un intérêt poli en Suisse lors de sa publication (STAGL 1990 : 14). Dans cet échec initial, les éléments cognitifs ne sont cependant pas les seuls en cause. La trajectoire personnelle

de Bachofen n'a en effet pas contribué à faciliter l'accueil qu'il lui fut réservé. Issu d'une grande famille patricienne bâloise, Bachofen a suivi une formation de juriste qui lui ouvre une rapide et glorieuse mais brève carrière. Nommé professeur à l'Université de Bâle à vingt-six ans, puis juge à la Cour d'appel, député au parlement cantonal, il est à trente ans victime d'une très vive campagne de la part des libéraux¹ qui l'accusent de ne devoir ses charges qu'à ses relations familiales. Bien qu'il ne renonce pas à sa fonction de juge, ces attaques le conduisent néanmoins à remettre sa chaire et son mandat de député (STAGL 1990 :12).

C'est hors des milieux académiques qu'il élabore donc son *opus magnum* et le mauvais accueil qu'il reçoit est peut-être la conséquence d'une insertion insuffisante dans le monde scientifique. Voilà du moins comment Bachofen s'explique l'accueil mitigé réservé à son ouvrage et, en 1883, il s'en plaint encore au jeune ethnologue du droit Josef Kohler : « *Als Einsiedler fühlte ich mich als aller Billigung baar das Prinzip meiner Betrachtungs- und Arbeitsweise, als unvereinbar den Inhalt sowohl als den Gang meiner Gedanken...mit den akademisch gebilligten Rahmen und Formen* »² (STAGL 1990 : 14). Toujours est-il que *Das Mutterrecht*, de même que l'ouvrage précédent du savant bâlois sur la symbolique funéraire des anciens Grecs (BACHOFEN 1859), est mal reçu : il suscite l'étonnement et un silence gêné (STAGL 1990 : 14).

Cependant l'accueil qui lui est réservé en 1861 n'est pas spécifique à la Suisse. A témoin, l'ouvrage n'est l'objet que de deux comptes-rendus peu élogieux (MEULI 1948 : 1100) et ne jouit d'aucune reconnaissance dans les cercles scientifiques européens. Cette spécificité curieuse ne s'explique pas. Il suit pourtant un parcours similaire à celui de ses contemporains Edward Tylor, John Lubbock ou John McLennan – il bénéficie d'une formation de juriste et humaniste³ – et partage avec eux une orientation très marquée par la philologie allemande. De fait, son ouvrage est pré-darwinien d'un point de vue chronologique⁴ et épistémologique et ne départ guère à cet égard de la plupart des ouvrages de la décennie prodigieuse⁵. Malgré cela, le désintérêt qu'on lui porte perdure jusqu'à la fin des années 1860. C'est alors seulement que les appréciations changent à son égard et qu'on lui reconnaît le mérite d'avoir ouvert un nouveau champ de recherche. McLennan le premier, en 1869, lui témoigne son admiration, suivi en 1870 du philosophe genevois Alexis Giraud-Teulon. Ces gages d'adhésion contribuent alors à persuader Bachofen de se lancer dès 1870 dans une seconde édition de son ouvrage dont le succès confirme le revirement de la

¹ Dès les années 1830, l'Ancien régime est contesté, d'abord dans les cantons urbains et industrialisés, par des forces issues de la bourgeoisie protestante et favorables à un système démocratique et libéral. Elles sont implantées de manière massive dans le demi-canton de Bâle-Ville, JOST 1992 : 31.

² « En tant que savant solitaire, je ressentais que le principe qui guidait ma manière de travailler et de considérer les choses était dépourvue de toute légitimité et était incompatible tant par son contenu que par sa méthode avec les cadres et les formes admises à l'université ».

³ Il suit les cours de Karl Ritter, Leopold von Ranke et Friedrich Karl Savigny à Berlin entre 1835 et 1837, GOSSMANN 1983 : 22.

⁴ Justin Stagl (1990 : 21) et Karl Meuli (1948 : 1079-1097) affirment que l'ouvrage que Bachofen a été véritablement conçu après une conférence très remarquée prononcée à Stuttgart en 1856.

⁵ De manière significative, Mühlmann place d'ailleurs l'ouvrage de Bachofen dans la période romantique de l'ethnographie, aux côtés des frères Grimm et de Schleiermacher, MÜHLMANN 1968 : 69.

situation (MEULI 1948 : 1115). Les compliments que lui adresse Lewis Morgan dans *Ancient Society* ne font que le conforter dans cette voie (MEULI 1948 : 1110) et on peut dire qu'au début des années 1880, l'ouvrage jouit d'une reconnaissance internationale unanime. En Suisse, en revanche, la situation ne change pas. Bachofen y reste rejeté encore longtemps¹.

Ce rejet de Bachofen reflète en réalité une attitude plus générale en Suisse à l'égard d'une classification des sociétés humaines fondée sur des caractères autres que physiques. Cette attitude est surtout spécifique à la Suisse. Que ce soit en Allemagne, en Angleterre ou encore en France, l'on rencontre toujours – en dépit des conflits – des individus à l'interface des deux traditions² et un métissage des différentes tendances. Rien de tel ici : l'étude de l'homme ne se conçoit que comme une science naturelle.

Le jugement que porte le célèbre zoologue et médecin Theophil Studer dans sa rétrospective de la science suisse du 19^{ème} siècle illustre parfaitement ce rejet qui creuse un fossé infranchissable entre les sciences historiques et naturelles. Le chapitre qu'il consacre à l'anthropologie entendue au sens large est particulièrement instructif à cet égard. Alors qu'elle procède dans sa version de 1860 autant de la philologie et de l'économie politique que des sciences naturelles – et que, de ce fait, elle pourrait être incluse dans les sciences morales ou historiques – Studer classe l'anthropologie parmi les sciences naturelles (STUDER 1900 : 234-245). Et pour cause : à ses yeux, elle n'accède au statut de science qu'à partir du moment où elle s'émancipe de la tutelle des sciences historiques. Ainsi, après avoir présenté les travaux du grand historien Theodor Mommsen sur le peuplement de la Suisse, voici ce qu'affirme Studer : « Toutes ces conjectures qui, à présent même, ne sont pas encore tout à fait abandonnées, provenaient de ce que l'on traitait l'anthropologie en science historique au lieu de la considérer comme une science naturelle, et qu'au lieu de distinguer les races d'après leurs qualités physiques, on les classait d'après leurs langages. L'expérience avait pourtant démontré combien un idiome peut changer et varier dans un seul et même peuple. Des lumières nouvelles brillèrent enfin sur la connexion et sur le développement des générations humaines lorsque l'anthropologie, tout en ayant recours aux renseignements historiques appliqua les méthodes récentes de Blumenbach, Morton, Davis, Retzius, Wagner etc. et introduisit de nouveaux points de vue pour la classification des différentes races, non pas à l'aide des langues, des coutumes et autres signes distinctifs, mais par l'étude de l'anatomie humaine et spécialement de celle du squelette » (STUDER 1900 : 234-235). De fait, dans l'énumération qu'il donne des réalisations de la discipline, il ne mentionne que des recherches d'archéologie et d'anthropologie préhistoriques. Entre les travaux de Ferdinand Keller et les études de Rudolf Virchow ou de Julius Kollmann, aucune place n'est faite à l'ethnographie avant 1900 et le paradigme philologique de la science de l'homme est rejeté comme faisant partie de sa

¹ Voir, par exemple, SARASIN 1927, qui ne le mentionne pas parmi les savants bâlois qui ont contribué à l'étude ethnographique du monde.

² Ainsi Ernest Renan, membre fondateur de la Société d'ethnographie et membre d'honneur de la Société d'anthropologie. Franz Pruner-Bey et Honoré Chavée sont, en 1863, les seuls linguistes membres de la Société d'anthropologie, voir BLANCKAERT 1996d : 63 et 81-82. Cf. pour la Grande-Bretagne, WHITMAN 1984 : 227 et en général STOCKING 1987 ; pour l'Allemagne, voir par exemple MÜHLMANN 1968 : 97, BUNZL 1996 : 50-52.

préhistoire. Du reste, dans l'ouvrage de Paul Seippel (SEIPPEL 1900) où paraît l'article de Studer, les sciences historiques se limitent à l'histoire nationale tandis que les sciences morales n'ont pas voix au chapitre¹. Du coup, l'ethnographie passe par pertes et profits.

La désunion des deux traditions naturalistes et philologiques au sein de la science anthropologique suisse n'a rien d'exceptionnel. Elle reflète au contraire la domination plus générale des sciences naturelles dans le siècle. Celles-ci s'y accaparent en effet à la fois les moyens et les agents de la recherche scientifique avec des conséquences importantes. Il semble bien en effet que cette mainmise des sciences naturelles les autorise à s'affranchir de toute alliance avec qui que ce soit – y compris les philologues dans le cadre de la science de l'homme. Cette caractéristique, qui détermine longtemps la nature de l'anthropologie suisse et fixe la place qu'elle réserve à l'ethnographie, mérite qu'on s'y arrête.

La domination des sciences naturelles s'explique de différentes manières. Pour Studer, trois éléments sont à prendre en considération. D'abord, le naturaliste accorde une place décisive au déterminisme géographique. « S'il y [a] un pays propre aux études de l'histoire naturelle, [c'est] bien la Suisse, par la bonne moyenne d'instruction de ses habitants et surtout par sa conformation géographique. Dans un espace de peu d'étendue, se trouvent réunies les plus grandes variétés de climat et de végétation, depuis les riches productions des pays de la Méditerranée jusqu'aux glaces des terres polaires. En peu de temps il nous est possible de passer des plaines fertiles aux névés déserts, en traversant successivement des vallées luxuriantes, des prés fleuris, puis des champs arides de pierres. Nous quittons le domaine des oliviers, des mûriers et des vignes, nous passons à l'ombre des châtaigniers, nous montons par des bois de hêtres et d'érables pour arriver aux sombres forêts de sapins. Nous laissons derrière nous les pins, nous nous trouvons sur la bruyère marécageuse qu'étoilent les fleurs alpestres. Puis les roches et leurs éboulis, les nappes de neige interrompent la végétation qui bientôt se trouve ensevelie sous les couches glacées. Après avoir joui du spectacle incomparable qu'on découvre des hauts sommets, notre esprit reprend ses droits, mille questions se posent à nous : quelle est l'origine de cette splendeur ? Quelle puissance a soulevé ces monceaux de rochers ? D'où provient cette variété dans la nature ? Pourquoi les phénomènes météorologiques sont-ils autres ici que dans la vallée ? » (STUDER 1900 : 188-189) Studer avance ensuite l'importance de la tradition savante héritée du 18^{ème} siècle et souligne le rôle des travaux des grands naturalistes suisses comme Albrecht von Haller, Daniel Bernoulli ou Horace-Bénédict de Saussure pour la science du 19^{ème} siècle. La constitution de la Société helvétique des sciences naturelles en 1816 l'illustre parfaitement, qui constitue la concrétisation d'un projet de 1797 dont la réalisation fut différée par les guerres napoléoniennes.

¹ L'histoire, et en particulier l'histoire nationale, occupe une place importante en Suisse. Cependant elle ne porte aucun discours sur la nature de l'homme ou l'évolution de la « civilisation humaine ». A ce titre elle ne répond aux questionnements de la science de l'homme et son rôle considérable dans la construction de l'identité nationale ne peut donc contribuer au développement de l'ethnographie.

Le dernier facteur d'explication qu'avance Studer nous intéresse davantage. Le zoologue attribue un rôle prépondérant à la dimension utilitaire des sciences naturelles dans l'établissement de sa suprématie dans le champ scientifique, dimension qu'atteste le soutien public dont bénéficie la Société helvétique des sciences naturelles. Longtemps financées par les seules cotisations des membres, ses activités obtiennent un soutien public dès 1860. Il faut dire que si elles s'étendent à l'origine à l'ensemble des branches des sciences naturelles, elles se concentrent rapidement sur certains secteurs dont l'importance n'est pas mince pour les autorités, comme la météorologie en 1823 ou la topographie en 1836. Dès lors, pour faire face à l'importance des tâches à remplir et « dans l'intérêt du développement intellectuel de la population » (STUDER 1900 : 199), elle obtient de généreuses subventions du jeune Etat fédéral – les seules d'ailleurs qu'il accorde à la science. Avec plus de 50'000 francs de subsides fédéraux cumulés pour les années 1860-1864, les sciences naturelles arrachent même une somme considérable à l'Etat fédéral, ce qui témoigne de l'importance attribuée à ce domaine de la recherche scientifique et à certains de ses secteurs¹ (SCHÜTT 1996 : 26). Parmi eux, l'étude des glaciers qui fait l'objet d'une attention soutenue des savants depuis le 18^{ème} siècle, monopolise une grande partie des moyens et des recherches comme en témoigne différents concours des années 1810 et 1820. Plus tard, de nombreux ténors de la science suisse, dont Louis Agassiz, Edouard Desor ou Carl Vogt, poursuivent des recherches dans ce domaine et à la fin des années 1860 la Société helvétique met en place une étude systématique des glaciers en collaboration avec le Club alpin suisse. La géologie et la géographie ne sont pas en reste, avec l'élaboration de la Carte Dufour dans les années 1850 puis de la carte géologique de la Suisse dans les années 1860. Ultime poids lourd des sciences naturelles, la limnologie développée par François-Alphonse Forel dès les années 1870 et dont on espère – dans un pays dont 5% du territoire est couvert par des lacs – des résultats pratiques (STUDER 1900 : 232)².

La domination des sciences naturelles dans la science de l'homme s'observe dans le succès des recherches anthropologiques qui offre un contrepoint remarquable au destin misérable de la dimension culturelle de l'étude de l'homme. Il existe en effet en Suisse un intérêt marqué pour l'étude de l'humain. Dans le triptyque constituant la science de l'homme en Europe, les deux volets naturalistes – dont il faut souligner les liens avec la biologie et la géologie – que sont l'archéologie préhistorique et l'anthropologie physique, retiennent de fait toute l'attention des savants suisses et ceci, dès les années 1860. Les célèbres *Crania Helvetica* de Ludwig Rütimeyer et Wilhelm His en 1864 ou l'étude anthropologique de la couleur des yeux et des cheveux de la population suisse que mènent Edouard Hoffmann et Julius Kollmann dès 1873 sur la proposition de Rudolf Virchow en témoignent. Plus tard, la reconnaissance dont jouissent le même Kollmann

¹ 6'000 francs de subventions pour la carte géologique de la Suisse (1860), 16'000 francs pour des études météorologiques (1862), 32'000 francs pour la commission géodésique (1862), voir STUDER 1900 : 199-220.

² Un dernier élément que Studer n'avance pas joue cependant un rôle considérable dans l'hégémonie des sciences naturelles. Les savants sont majoritairement des libéraux et des radicaux qui accèdent au pouvoir en 1848. Le combat politique se double donc d'un combat scientifique, les sciences naturelles fondées sur le positivisme s'opposant à l'idéalisme et à la *Naturphilosophie* des savants de l'Ancien régime.

et Rudolf Martin en Allemagne l'atteste également. Selon Benoît Massin, en termes de reconnaissance et d'importance, Kollmann figure d'ailleurs au troisième rang parmi les anthropologues allemands, juste derrière Virchow et Ranke (MASSIN 1996 : 91) et le succès du manuel d'anthropométrie de Martin constitue également un indice de la valeur de l'anthropologie suisse. Celle-ci se poursuit du reste loin dans le 20^{ème} siècle avec le Zurichois Otto Schlaginhaufen et le Genevois Eugène Pittard.

De son côté, la fièvre lacustre qui s'empare du pays entier dès la fin des années 1850 puis tout au long de la décennie suivante démontre l'importance de l'archéologie préhistorique. La production scientifique dans ce domaine avance même si vite qu'en 1870, les questions les plus vives sont résolues et qu'une synthèse peut être tenue pour acquise (KAESER 2004 : 376). De fait, seule l'ethnographie rattachée à la tradition philologique connaît un désaveu parmi les branches qui composent la science de l'homme.

Un dernier point doit être relevé à l'égard de ce rapport entre sciences naturelles et philologie. Car si les sciences naturelles n'hésitent pas à se prononcer sur la variété de l'homme, la philologie ne s'y risque jamais. Malgré la proximité entre le philologue et dialectologue Ludwig Tobler et Moritz Lazarus¹, dont le premier collabore à la *Zeitschrift für Völkerpsychologie und Sprachwissenschaft*, le type de philologie développée en Suisse se concentre en effet sur la langue et n'établit pas de lien entre linguistique et ethnographie comme cela s'observe en Allemagne, par exemple. L'intérêt des philologues suisses – en particulier romanistes – dont l'importance est largement admise (COSERIU 1997 : 7), semble se concentrer sur l'analyse des faits de langage. Jules Louis Gilliéron comme Ferdinand de Saussure et Karl Jaberg rejettent en effet les perspectives de la *Völkerpsychologie* et négligent la dimension extra-linguistique de l'analyse de la langue (COSERIU 1997 : 9). Si l'on se fonde sur l'œuvre majeure des germanistes suisses du 19^{ème} siècle, le *Schweizerisches Idiotikon*, un verdict similaire semble devoir être rendu. Ludwig Tobler et Friedrich Staub y spécifient en effet clairement que trois domaines sont laissés de côté dans leur recherche : les apports exogènes, qu'ils proviennent de l'étranger ou de l'allemand littéraire, l'étymologie et ce que nous nommerions la dimension ethnographique de l'analyse linguistique. Cette dernière n'a sa place dans le dictionnaire que par la bande, en quelque sorte : « *Aberglaube, Bräuche, Sitten, Spiele, Rätsel, Sprichwörter, Lieder und Sagen konnten im Wörterbuch nur zur Behandlung kommen, soweit die Erklärung einzelner Wörter es mit sich brachte* »². Les auteurs en saisissent toute l'importance, mais jugent que l'envergure de la tâche en fait une œuvre en soi : « *Die vollständige Sammlung dieser kulturhistorisch so wichtigen Aeusserungen des Volksgeistes ist eine Aufgabe für sich, welche sich nur ausserhalb des Wörterbuches sachgemäss lösen lässt* »³ (1881 : VI). Cependant, s'ils spécifient bien que ce n'est pas du ressort d'un glossaire de philologie, les auteurs ne précisent pas où ce travail pourrait être

¹ Celui-ci occupe une chaire de psychologie des peuples à l'Université de Berne entre 1862 et 1866, qu'il doit à la bienveillance de Tobler (TRAUTMANN-WALLER 2006 : 159).

² « La superstition, les us et coutumes, les jeux et devinettes, les proverbes, les chansons et les contes n'apparaissent dans le glossaire que dans la mesure où la définition de certains termes le réclame ».

³ « La récolte systématique de ces expressions si importantes de l'âme du peuple constitue une tâche en soi, qui ne peut être menée à bien que de façon indépendante au glossaire ».

mené, ni sous l'égide de quelle discipline. Plus tard, Tobler qui reconnaît à la langue d'être le moyen de pénétrer la culture d'une société, attribuera cette tâche à la philosophie (ENGLER 1984 : 301).

Deux raisons complémentaires expliquent donc que la relation entre philologie et naturalisme qui préside ailleurs à la naissance de l'ethnographie ne peut être observée en Suisse. D'une part, bien sûr, les sciences naturelles dominent le champ scientifique suisse, y compris le discours qui porte sur l'homme ; d'autre part, cependant, la philologie suisse ne semble pas vouloir se porter sur la dimension sociale de la langue, comme elle se retrouve dans la *Völkerpsychologie* allemande ou dans les travaux de la Société d'ethnographie de Paris. Même plus tard, au 20^{ème} siècle, lorsque Arthur Piaget, dans le *Glossaire des patois de la Suisse romande*, revendiquera l'outil linguistique pour comprendre « l'esprit de la famille romande, ce qui fait sa cohésion » (PIAGET 1924 : 1), les mœurs et les coutumes ne demeurent pas moins exclues du *Glossaire* (GAUCHAT 1924 : 7-9), comme elles l'avaient été de l'*Idiotikon*. La cause de cette prudence paraît claire. Pour Ludwig Tobler, la linguistique ne doit poursuivre que son objectif propre : l'étude de la langue. Bien entendu, elle peut servir de science complémentaire à d'autres disciplines, comme l'ethnographie, mais son usage en est alors délicat. Il n'existe en effet aucune relation directe, durable et nécessaire entre les destinées d'un peuple et celles d'une langue. La langue évolue, en partie, en fonction de sa dynamique propre (TOBLER 1887 : 185). Pourtant, ajoute immédiatement Tobler, la langue constitue l'expression du *Volksgeist* et n'existe pas en tant qu'entité indépendante : elle est le produit des contingences historiques et géographiques. Voilà qui explique qu'un peuple peut abandonner son idiome et en adopter un autre comme l'illustre l'exemple suisse (TOBLER 1887 : 186). La linguistique établit donc une relation d'échanges réciproques avec les sciences historiques dont elle dépend et auxquelles elle peut être utile – utilité qu'il se refuse cependant à surestimer : la linguistique ne doit outrepasser ni ses compétences, ni ses capacités.

Il faut dire que cette position toute de prudence permet à Tobler de défendre l'unité nationale suisse. C'est là un exercice auquel il s'est déjà risqué plus d'un quart de siècle plus tôt dans son *Ueber schweizerische Nationalität* en développant les concepts de « nation politique », « nation morale » et « nation artistico-littéraire » qui sont les produits de la combinaison de la « nation naturelle » et de la « nation culturelle » (TOBLER 1861 : 27-30). Dans cet article, il défend l'idée que la diversité des langues en Suisse ne constitue en aucun cas un obstacle à l'unité. Au contraire, le contact des langues favorise la cohésion qui est le produit de la défense d'intérêts communs. Dans son étude de 1887, son argumentation diffère quelque peu. Il admet bien sûr la diversité culturelle et linguistique de la Suisse, mais, en se fondant sur l'analyse de Jakob Grimm dans la *Geschichte der deutschen Sprache*, il affirme que les dialectes alémaniques constituent autant de développements régionaux d'une seule et même langue (TOBLER 1887 : 187). Il apporte également un autre argument : les caractères linguistiques seuls ne sont jamais décisifs pour déterminer l'unité de l'origine d'un peuple. Ils sont déterminants seulement combinés avec des indices raciaux et culturels, parmi lesquels le plus important est la forme des habitats. Enfin, il souligne l'importance de l'influence géographique. Tobler insiste ainsi lourdement sur l'absence de relations nécessaires entre caractères linguistiques et populations, ce qui explique que ces

questions sortent du domaine de compétence de la linguistique (TOBLER 1887 : 198 ; 205). Il y a fort à croire que la cause de cette défiance d'un linguiste vis-à-vis du potentiel de sa propre discipline est à chercher – à côté d'une éventuelle origine épistémologique – dans la confrontation de l'affirmation identitaire nationale au caractère polyglotte et la variété dialectale de la Suisse. Entre l'identité nationale et la linguistique, Tobler choisit la première sans hésiter.

1.2. Une Suisse sans empire

Un deuxième élément contribue à l'effacement de la Suisse dans le champ ethnographique au milieu du 19^{ème} siècle : elle ne constitue pas une puissance coloniale. Il ne s'agit bien sûr pas ici de relancer le débat sur la dimension coloniale de l'ethnographie¹. On sait que les liens entre ethnographie et colonisation souvent invoqués pour expliquer la constitution de celle-là, ne sont pas, loin s'en faut, les seuls à présider à la naissance de la nouvelle discipline. Ils y participent néanmoins et constituent même l'une des conditions *sine qua non* du terrain ethnographique (PENNY 2002 : 12).

La Suisse ne s'annexe aucun territoire colonial ce qui ne signifie pas qu'elle s'inscrive de manière alternative dans la relation coloniale. « La Suisse, écrit Patrick Minder, n'a pas échappé aux grands courants de pensée européens en vigueur à l'époque, ce qui paraît être une évidence » (MINDER 2001 : 4). Il n'en reste pas moins que sans engagement politique et sans responsabilités prises dans le développement des colonies, l'Etat suisse n'a aucun intérêt à promouvoir une science qui prétend offrir les solutions d'une gestion et d'une exploitation meilleures des territoires annexés. L'absence de colonies, si elle ne préjuge en rien d'une adhésion à peu près certaine dans la relation coloniale, joue donc une part évidente dans le faible développement de l'ethnographie.

D'autant que l'éloignement du terrain de l'enquête ne contribue pas à son succès. Stocking indique ainsi que même en Grande-Bretagne, puissance coloniale s'il en fut, la localisation du terrain de l'ethnographe loin de la métropole, où travaillent les ténors de la science anglaise, a probablement contribué au développement plus tardif de cette branche de la science de l'homme, en comparaison de l'archéologie préhistorique et de l'anthropologie physique (STOCKING 1987 : 246-256, 262). Si cela a compté comme difficulté pour la première puissance coloniale au monde, on peut penser qu'il en ait été de même pour la Suisse, comme l'attestent en contre-point les succès de l'archéologie préhistorique et de l'anthropologie physique.

A ce titre, le faible usage identitaire qui peut être fait de l'ethnographie doit également être souligné. En comparaison, la recherche préhistorique, et en particulier lacustre, qui suscite un intérêt vif au sein de la population suisse répond à un besoin identitaire et nourrit un imaginaire

¹ Après la dénonciation du rôle joué par l'ethnographie dans la colonisation dès les années 1960-1970, des études analysant plus finement la relation coloniale ont plus récemment remis en cause une partie de ces conclusions. Voir par exemple KUCKLICK 1991 : 182-241 ; STOCKING 1995 : 406-421 ; MILLS 2002 ; SIBEUD 2002, en particulier pp. 11-14 et 31-33. Pour une synthèse récente sur la question, voir L'ESTOILE et al. 2005.

national en quête de références (KAESER 2004a : 239-249, en particulier 247 ; cf. aussi KAESER 2004b : 56-63). Le monde colonial, d'autant plus qu'il n'est pas incorporé à la nation, ne peut servir les mêmes fins – en dépit de l'usage fréquent des comparaisons ethnographiques dans la recherche préhistorique¹ et bien que la Suisse entretienne et contribue à « maintenir tout un imaginaire colonial sans avoir une seule raison valable à commencer par la première qui est celle de posséder un territoire dans l'outre mer » (MINDER 2001 : 4).

1.3. Une chronologie spécifique

La chronologie du processus d'institutionnalisation constitue une troisième spécificité suisse. Ce n'est pas en effet une absence de toute forme d'institutionnalisation qu'on observe en Suisse. Les premiers musées naissent au début des années 1890 et, à ce titre, le cas helvétique est parfaitement contemporain du phénomène français ou allemand. La fondation du Trocadéro, décidée en 1878, ne se produit qu'en 1882. Le *Museum für Völkerkunde* de Berlin, constitué en 1873, n'est inauguré qu'en 1886. La particularité réside donc ailleurs.

En France, en Allemagne et en Angleterre, l'institutionnalisation dans les musées constitue la deuxième – et parfois même la dernière – étape de l'établissement de la nouvelle science. Dès la décennie prodigieuse de la science de l'homme, ce sont les sociétés savantes d'anthropologie et d'ethnographie qui se multiplient. De la Société d'anthropologie ou d'ethnographie de Paris en 1859 à la Société berlinoise en 1869 en passant par les sociétés anglaises, le nouveau savoir s'établit dans la sociabilité savante. En France, on voit également naître un premier enseignement para-universitaire et, en Allemagne, Adolf Bastian enseigne dès les années 1870.

En Suisse, c'est dans une institution hybride entre mondes public et savant – le musée – que se produit la première institutionnalisation. Les enseignements universitaires en revanche n'apparaissent pas avant la veille de la Première Guerre Mondiale, tandis que les premières sociétés savantes consacrées spécifiquement à l'ethnographie ne naissent qu'au début de l'Entre-deux-guerres.

En vérité, la Suisse a manqué l'étape indispensable de l'institutionnalisation des sociétés savantes et l'origine de ce déficit paraît claire. La chronologie spécifique de l'institutionnalisation des sociétés savantes suisses n'est en effet pas sans lien avec le fait généralement admis mais rarement étudié que les sociétés savantes d'audience nationale sont le plus souvent fondées par des savants suisses romands plutôt qu'alémaniques. Cet investissement différencié qui naît sans doute de l'opportunité offerte aux germanophones de se tourner vers les sociétés savantes allemandes semble pouvoir expliquer le déficit helvétique en matière de sociétés savantes ethnographiques. Car il est vrai que la puissance de l'ethnographie allemande, profondément institutionnalisée,

¹ A cet égard il est intéressant de noter que la comparaison ethnographique ne fonctionne que pour un certain nombre de traits culturels très spécifiques (habitat, outillage), mais est fermement rejetée pour l'organisation sociale, les coutumes et, plus généralement, ce qui touche à la morale, cf. KAESER 2004b : 72-74.

richement dotée et qui domine l'ensemble du champ de recherche semble devoir suffire aux rares savants suisses germanophones qui s'intéressent à l'ethnographie. La responsabilité se trouve donc entièrement aux mains des Suisses romands alors même que la situation fragile de l'ethnographie française ne suscite probablement guère de velléités en Suisse romande avant la mort de Broca. Au total, personne avant les années 1920 ne ressent la nécessité de constituer une société suisse.

Quoiqu'il en soit de la cause de l'absence de société savante nationale, ce déficit est avéré et a un impact considérable sur le développement du champ de recherche. L'importance des sociétés savantes, de leurs revues et de leurs espaces de sociabilité savante est en effet démontrée. C'est en leur sein que des échanges et des débats forment une unité. En favorisant la cristallisation des savoirs et la diffusion de ses normes, elles ont une portée disciplinaire (JULLIARD 1987 : 7 ; pour la Suisse : CLAVIEN et al. 1993 : 17). En Suisse, cette dimension fait défaut au niveau national. Voilà qui renforce un peu plus encore l'éclatement et la faiblesse du champ de recherche et contribue à expliquer son développement tardif.

CHAPITRE 2.

UNE NOUVELLE GENERATION DANS UN MONDE NEUF

Les causes du développement limité de l'ethnographie en Suisse entre 1860 et 1890 sont multiples. Il en va de même pour les raisons qui mènent à ses premiers balbutiements autour de 1890. Sans anticiper sur les modalités particulières de ce processus que nous aborderons dans la partie suivante, il convient d'ores et déjà de signaler un certain nombre d'éléments généraux. C'est l'objet de ce chapitre.

2.1. Un monde neuf

2.1.1. Une science établie

Les succès rencontrés par l'ethnographie dans le reste de l'Europe au cours du dernier tiers du 19^{ème} siècle jouent manifestement un rôle dans les faveurs qu'elle gagne en Suisse. Il faut dire que les hésitations qui ont accompagné les premiers balbutiements de la science de l'homme avaient passablement refroidi certaines ardeurs, et une certaine prudence toute helvétique réclamait sans doute de temporiser. Mais, vers 1890, la science de l'homme s'est définitivement éloignée des travers de ses années de jeunesse pour s'établir définitivement, s'institutionnaliser et remporter ses premiers succès, ce qui ne passe pas inaperçu en Suisse.

S'ils constituent un artifice rhétorique puissant dont les promoteurs de l'ethnographie se servent systématiquement pour justifier la création de musées, de sociétés savantes et d'enseignements, ces succès représentent bien davantage. Car la maturité qu'a acquise le champ de recherche joue jusque sur les pratiques. Les chercheurs helvétiques y puisent les exemples sur lesquels ils calquent les institutions suisses et qui inspirent leurs recherches qu'ils mènent.

2.1.2. Les bienfaits de la crise

C'est peu dire que les visages du monde et de l'Europe ont changé entre 1860 et 1890. Cette dernière, qui poursuit les mutations qu'induit l'expansion de l'industrialisation, est en passe de compléter l'exploration et l'annexion des terres qui lui étaient inconnues. L'Allemagne en particulier a soumis ses premières colonies en Afrique et en Océanie, et les frontières coloniales sont établies. On s'y sert de l'ethnographie, réduite à l'ergologie¹, pour soutenir le développement du commerce, ce qui ne reste pas sans effet sur la Suisse. Face à une concurrence économique internationale de plus en plus sévère, l'exemple du grand voisin du nord y est alors invoqué pour justifier l'établissement d'institutions ethnographiques.

Au point de vue économique, il faut dire que la situation de 1890 diffère diamétralement de celle de 1860 (HUMAIR 2004 : 338-339 ; BERGIER 1984 : 211-237). La croissance qui caractérise le troisième quart du 19^{ème} siècle cède en effet la place, dès le milieu des années 1870, à la Grande dépression de la fin du 19^{ème} siècle. Pour la Suisse, qui se trouve dans le peloton de tête des pays

¹ Nous comprenons l'ergologie comme l'étude des manifestations matérielles de la culture, cf. pp. 423-424.

exportateurs depuis le début du 19^{ème} siècle, le choc est plutôt difficile et les difficultés se multiplient (HAUSER-DORA 1986 : 3). Mais le problème se situe manifestement aussi dans les esprits, car si la Suisse est bel et bien confrontée à une crise économique (HAUSER-DORA 1986 : 47-49), la perception du problème ne correspond en rien à sa réalité. Le pessimisme généralisé des entrepreneurs n'est en effet pas en rapport avec l'évolution réelle du commerce (HAUSER-DORA 1986 : 59). Il n'empêche que cette inquiétude face à une crise économique perçue comme étant de nature différente des brèves crises de croissance qui ont ponctué la période 1840-1873, rend nécessaire la recherche de solutions nouvelles. A l'échelle commerciale, pour pallier à l'élévation de barrières protectionnistes en Europe dès 1880, trois types de ripostes sont mises au point. On développe des filiales à l'étranger, on cherche à diversifier l'offre en élargissant la gamme des produits et on se lance dans les échanges directs, sans passer par les marchés coloniaux européens. Ce dernier point, dans la mesure où il touche l'Outre-mer, nécessite l'élaboration d'un savoir spécifique. Le développement d'un service consulaire qui informe des prix pratiqués et de la demande (VEYRASSAT 1993 : 182-187), et la publication par les organisations économiques de rapports spécifiques participent de ce mouvement (HAUSER-DORA 1986 : 221-227 ; VEYRASSAT 1993 : 58-60) qui permet aux milieux entrepreneuriaux de prendre conscience que l'Outre-mer est plus que le lieu où l'on écoule ses surplus et ses produits de moindre qualité. « *Die Zeiten, wo man dem Konsum Waren liefern konnte, wie man wollte, weil die Fabrikation im allgemeinen noch neu und in den Kolonien die Kreditfrage die wichtigste Rolle spielte, sind vorüber und der Fabrikant muss eben heutzutage dem Konsum das liefern, was er haben will, also immer die Zeit und die Mode begleiten* »¹, affirme ainsi le consul Keller en place à Bahia, au Brésil, en 1885 (HAUSER-DORA 1986 : 223; cf. aussi VEYRASSAT 1983 : 323). Plus généralement, les sociétés économiques soutiennent le développement du commerce avec l'Asie, l'Amérique latine et l'Afrique (VEYRASSAT 1993 : 325). Certains promoteurs de l'ethnographie tentent alors de s'engouffrer dans la brèche et se servent de l'argument commercial pour justifier l'établissement de leur champ de recherche.

Même si l'on peut douter que le savoir des ethnographes, qui se construit sur la durée et investigate les structures durables des sociétés, parvienne véritablement à concurrencer les rapports ponctuels et réguliers des consuls, et même si l'industrie textile suisse, par exemple, a cessé depuis les années 1840 de vouloir s'adapter aux besoins locaux (VEYRASSAT 1993 : 324), il est permis de croire que les pouvoirs publics, face aux industriels désarmés, ont dû être sensibles aux arguments des ethnographes.

¹ « Les temps sont passés où l'on pouvait proposer au consommateur les produits que l'on voulait, parce qu'ils étaient récents et que dans les colonies, le seul problème était celui des crédits. Le fabricant d'aujourd'hui doit désormais offrir au consommateur ce que celui-ci veut – c'est-à-dire toujours s'adapter à l'époque et à la mode ».

2.1.3. Une place à prendre : l'essoufflement de l'anthropologie et de la préhistoire

La chronologie des recherches ethnographiques, anthropologiques et préhistoriques est également un facteur qui permet de comprendre l'émergence de l'ethnographie. D'une part, en effet, les premières recherches ethnographiques naissent peu après que la vague inaugurale de la préhistoire opère un premier recul et les deux événements partagent sans doute davantage qu'une simple contemporanéité. L'aboutissement du premier programme de recherche en archéologie a en effet attesté la possibilité d'analyser et de classer les populations en se fondant sur leur seule culture matérielle. Certes, Raymond Schwab soutient que la culture matérielle a atteint au statut de source de savoir dès la première moitié du 18^e siècle¹. Il paraît cependant plausible que les succès de l'archéologie préhistorique aient contribué à établir la légitimité d'une ethnographie réduite à une ergologie. Si le fait est établi pour la France (DIAS 1991 : 85 ; 97), c'est également l'opinion défendue par H. Glenn Penny pour l'Allemagne qui juge que « *the sensational archaeological discoveries of the mi-19th century gave the ethnographic sciences a tremendous boost. They helped convince many aspiring ethnologists such as Bastian that both the material culture of contemporary peoples and the material traces of earlier peoples could be read as historical texts* » (PENNY 2002: 26). De fait, l'inscription de l'ethnographie dans la matérialité de l'objet – qui constitue une manière de troisième voie entre les caractères physiques de l'homme et la langue – a servi à celle-là de garantie de sa valeur.

D'autre part, l'anthropologie physique traverse à la fin des années 1880 une crise de légitimité qui profite à l'ethnographie. Après avoir pris le pas sur l'archéologie préhistorique vers 1870 (KAESER 2004 : 376), l'anthropologie physique est en effet rapidement confrontée à ses limites. Vers 1890, se retournant sur près de trente années de recherches en anthropométrie et en craniométrie, les anthropologues se rendent alors compte de l'échec de leur programme. En Allemagne comme en France, qui constituent les deux berceaux de l'anthropologie, aucune avancée majeure n'est observée (MASSIN 1996 : 106) et la sophistication inutile de l'anthropométrie est dénoncée (BLANCKAERT 2001b : 125-127). L'impuissance des caractères physiques à distinguer la variété de l'homme ouvre la porte à l'emploi d'autres critères qu'offre précisément l'archéologie. L'établissement de l'ethnographie témoigne alors de son inscription dans la science de l'homme et de la capacité de ses promoteurs à en faire le meilleur usage. Puisant sa légitimité dans les acquis de l'archéologie et sachant faire pleinement usage des échecs de l'anthropologie, l'ethnographie exploite alors au mieux les rapports intimes qui la lient aux autres branches de la science de l'homme pour faire sa place.

¹ Il juge que la connaissance livresque cède sa place au maniement des objets entre l'*Antiquité expliquée* de Bernard de Montfaucon en 1724 et la fondation de l'histoire de l'art par Winckelmann en 1754 (SCHWAB 1950 : 26). Cette question reste cependant débattue. Victor Karady estime ainsi qu'à la fin du 19^{ème} siècle, la France se place encore dans la tradition lettrée (KARADY 1982 : 17).

2.1.4. L'érosion de la domination naturaliste

La perspective historique ou philologique tend à éroder la domination naturaliste à la fin du 19^{ème} siècle. Alain Clavien écrit que le succès du Village suisse de l'Exposition nationale de Genève en 1896¹ et le discours qui s'y rapporte, attestent « dans une certaine mesure, l'érosion de l'utopie radicale, positiviste, confiante dans les possibilités de la science et convaincue des vertus du Progrès. Généralement admise par la société suisse à partir des années 1850-1860, cette vision du monde commence à être sérieusement remise en cause, au tournant du siècle, par un discours qui, s'il n'est pas forcément anti-moderniste, n'en est pas moins critique face aux conséquences du progrès technique » (CLAVIEN 1993 : 19-20 ; cf. aussi JOST 2005 : 309 et SCHNEGG [1962] : 27-31). Cette position qui se cristallisera dans les années 1910 chez les *Helvétistes* s'exprime de manière manifeste dans un débat sur l'identité suisse qui anime des intellectuels suisses de droite en 1908. Suite à une exposition d'impressionnistes français à Zurich, un jeune architecte, Alexander von Stenger, attribue la dégénérescence de cet art à l'influence des races mongoloïde et négroïde dans un article inspiré de Vacher de Lapouge publié dans *Wissen und Leben* (CLAVIEN 1993 : 100-109). Ernest Bovet, l'éditeur de la revue, réagit immédiatement et attaque frontalement le paradigme naturaliste-anatomiste : « Que certains caractères de races [...] persistent, cela est purement extérieur ; ces différences physiques n'impliquent une différence intellectuelle et morale que dans les races à l'état primitif ; dès qu'il y a histoire et civilisation, dès qu'il y a des intérêts et un milieu communs, le caractère national l'emporte ». La Suisse est au fond bien plus qu'une race : elle est une nation qui possède une culture. Le pasteur Eduard Blocher rebondit sur cette affirmation de Bovet et s'interroge sur les éléments constitutifs de la nation. Or, si pour Blocher « la pensée se traduit en mots et la différence des langues est capitale », pour Bovet, la différence entre *Bildung* et *Kultur* aide à comprendre l'insignifiance du fait linguistique. Car si la culture (*Bildung*), qui est un fait intellectuel, un affinement de l'esprit par l'instruction dépend donc de la langue, la civilisation (*Kultur*), qui est le produit d'une culture qui se généralise et s'impose comme tradition, est une méta-culture qui n'a pas de relation avec le fait linguistique. Comme pour Tobler en 1861, Bovet affirme que la nation forme une unité morale et non naturelle (CLAVIEN 1993 : 204). Du coup, pour Bovet, comme pour les *Helvétistes*, l'essence d'un peuple ne se trouve ni dans la race, ni même dans la langue, mais dans ses coutumes, ses arts et sa littérature (CLAVIEN 1993 : 246).

Si le tournant culturaliste est manifeste dans le succès que rencontrent la Société suisse des traditions populaires ou l'ethnographie naissante, il ne faut pas y voir un rejet décisif des influences naturalistes : les institutions de l'ethnographie resteront ainsi encore durablement inscrites dans ce champ scientifique et l'influence naturaliste marquera encore longtemps le développement du domaine de recherche.

La position des *Helvétistes* dans le champ scientifique et culturel suisse n'est pas indifférente au succès de leurs thèses. Ils sont issus d'une élite sociale – la plupart de leurs membres viennent de la grande bourgeoisie urbaine – intellectuelle – on compte dans leurs rangs une majorité

¹ A propos du Village suisse, voir CRETIAZ 1987 et FROIDEVAUX 2002.

d'avocats, ainsi que des professeurs d'Université – et politique – ils sont généralement liés au parti libéral (CLAVIEN 1993 : 285). On verra plus loin que ces caractères ne sont pas sans relation avec ceux des pionniers de l'ethnographie.

Car, enfin, c'est une nouvelle génération qui donne naissance à cette discipline. Eugène Pittard, les cousins Paul et Fritz Sarasin, Charles Knapp, Eduard Hoffmann-Krayer ou Leopold Rüttimeyer sont tous de jeunes trentenaires dans les années 1890. Nés après 1848, ils mènent leurs études à l'étranger et ne portent pas le poids du contexte de 1850. Il s'agit surtout d'individus qui suivent des parcours très particuliers dont l'importance est considérable pour la naissance de l'ethnographie suisse. L'histoire ne résulte en effet pas seulement de grands mouvements, mais procède aussi de l'action individuelle, sur laquelle il vaut la peine de se pencher avec soin.

2.2. Une nouvelle génération – origines, parcours et formations.

La transmission des savoirs et des savoir-faire d'une génération à l'autre joue un rôle central dans la pratique scientifique. C'est à travers elle que l'étudiant est préparé à devenir membre de la communauté scientifique particulière au sein de laquelle il compte s'insérer, et c'est par cet apprentissage qu'il s'engage à partager les bases de la connaissance avec un groupe et à en conserver les traditions particulières de recherche (KUHN 1960 : 30).

S'il est intéressant de s'interroger sur l'instruction, c'est d'autant plus vrai pour l'ethnographie qui, longtemps, a tenté de cacher l'importance de la formation dans l'élaboration de son savoir pour asseoir sa spécificité dans la pratique du terrain. Or, comme l'a finement analysé Claude Blanckaert, « l'énoncé "il n'y a pas de méthode en ethnographie", qui paraît si bien convenir de la fragilité d'une science incertaine dans son objet et son statut, garde sa force performative d'instituer le contact direct en condition d'accès à une véritable formation. Il désigne, comme un enjeu indéfiniment répété, la composante intuitive d'un "art" dont la qualification préliminaire "ne peut être obtenue que sur le terrain", qui ne saurait donc obéir aux normes d'une reproduction pédagogique » (BLANCKAERT 1996a : 17). L'étude de la formation ethnographique vise donc un double objectif : établir les modes de transmission du savoir consacré et déconstruire la mythologie du terrain.

Une dernière raison justifie enfin de se pencher sur la formation des premiers ethnographes. En instituant les premiers musées et en infiltrant les sociétés savantes, ces pionniers donnent aux institutions une orientation qui en marque durablement le développement. Transfuges des sciences naturelles ou de la géographie, les savants qui contribuent à la naissance de l'ethnographie en Suisse la placent naturellement dans l'orbite de ces deux disciplines et celle-ci se développera en fonction de leurs attentes et de leurs modèles. C'est le cas à Bâle où, malgré l'héritage illustre de Bachofen, l'intérêt pour l'étude de l'homme passe par les sciences naturelles et la géographie, plutôt que par la philologie et le droit. Rudolf Hotz, le fondateur du musée ethnographique est un géographe, et c'est aux cousins Fritz et Paul Sarasin qu'il revient d'avoir établi durablement l'ethnographie dans la ville rhénane. Davantage même : il convient de les

considérer comme les pères spirituels de l'ethnographie suisse. Or, loin d'avoir été formés comme philologues ou juristes, ils ont suivi une formation naturaliste à partir de laquelle ils ont glissé *via* l'anthropologie physique et la géographie, vers l'ethnographie. C'est le cas à Genève également, où le fondateur du Musée ethnographique, Eugène Pittard, bénéficie d'une formation de naturaliste et c'est pareillement par le détour de l'anthropologie qu'il se tournera vers l'ethnographie. C'est le cas à Neuchâtel aussi, où c'est au géographe Charles Knapp que l'on doit d'avoir à la fois donné une couleur très ethnographique au *Bulletin* de la société locale de géographie et fondé le Musée d'ethnographie, conçu d'abord comme un musée de géographie commerciale.

Cela dit, il faut être clair sur les possibilités de mener à bien une telle enquête dans le cas particulier de la première génération des ethnographes suisses. De fait, il n'existe pas de documentation directe portant sur les années de formation de cette première génération, ce qui rend difficile son analyse. La formation constitue, du reste, de manière générale, un angle mort de l'histoire des sciences pour lequel le chercheur doit, le plus souvent, se contenter des nécrologies ou des autobiographies. Or ces sources qui, par ailleurs, restent généralement vagues sur les années de formation, ont une dimension rétrospective qui pose problème (KAESER 2003 : 146-147). Ce constat est d'autant plus vrai pour l'acquisition des savoir-faire qui, par « ingénuité, bonne conscience ou occultation délibérée [...] » sont devenus le « grand angle aveugle » de l'ethnographie empirique » (BLANCKAERT 1996a : 17). Il est donc délicat de reconstituer la nature de ces premières formations.

Leur forte hétérogénéité demeure cependant indiscutable. Ce n'est pas une « Ecole suisse » qui se met en place vers 1890. De Charles Knapp, qui n'a aucune formation académique, à Eugène Pittard, qui suit les cours de l'Ecole d'anthropologie et obtient un doctorat en anthropologie, en passant par les cousins Sarasin naturalistes et le théologien-missionnaire Henri-Alexandre Junod, les variantes sont au contraire nombreuses. Cela dit, la très grande majorité des ethnographes suisses de la fin du 19^{ème} siècle achève une formation académique. Leur instruction ne s'y limite pas.

L'introduction à l'ethnographie se fait généralement de manière pratique et informelle. Pratique d'abord, puisqu'elle n'est suivie qu'au moment de partir sur le terrain ou lors du travail en musée. Mais informelle aussi, car elle ne s'acquiert pas dans le cadre d'un cursus académique débouchant sur un diplôme, mais au cours d'interactions avec des savants et des spécialistes ou dans le cadre des sociétés savantes. Ce n'est toutefois pas toujours le cas. Il arrive en effet également que l'instruction ethnographique soit formalisée, comme pour Eugène Pittard. Son parcours – Pittard apprend sur le tas, au Musée du Trocadéro, mais bénéficie également d'une formation à la Société d'anthropologie – démontre qu'en dépit de discours récurrents selon lesquels la transmission des savoirs théorisés succède à la transmission des savoir-faire, cette perspective évolutionniste et unilinéaire de la vie scientifique qui fait passer de la préhistoire des savoir-faire à l'histoire des savoirs est fautive. Les deux modes de formation peuvent coexister et si, généralement, l'apparition de l'un précède l'autre, c'est pour des raisons institutionnelles plutôt qu'épistémologiques. A cet égard, l'apparition d'un enseignement universitaire en ethnographie en

Suisse reflète ainsi davantage la transformation du statut de ce domaine de savoir qu'un changement de paradigme au sein de celui-ci (BLANCKAERT 1996a : 8). Examinons cela¹.

2.2.1. L'autodidacte. Charles Knapp, la géographie commerciale et l'ethnographie

L'instituteur Charles Knapp compte comme exception au sein de la première génération d'ethnographes suisses. Reflétant un rapport de pouvoir entre les différentes étapes, le champ des enquêtes ethnographiques de terrain est en effet envahi d'autodidactes et d'amateurs, tandis que ceux-ci demeurent rares parmi les savants qui travaillent *at home*². Charles Knapp est du nombre. Il est le seul ethnographe suisse de la première génération à n'avoir suivi aucune formation académique.

Né en 1855 dans une modeste famille de marchands-tailleurs neuchâtelois, il obtient à l'âge de dix-sept ans son brevet d'enseignement primaire et occupe un poste d'instituteur pendant de longues années. Simultanément, à partir de 1883, il suit au titre d'auditeur les cours de géographie du professeur russe Léon Metchnikoff à la mort duquel il succédera en 1888 à l'Académie de Neuchâtel³. Géographe et ethnographe autodidacte, Knapp n'en est pas moins actif institutionnellement dans chacune des deux disciplines. En premier lieu, il lance dès 1884 un appel en faveur de la création d'une société de géographie qui voit le jour en 1885 (KNAPP 1884) et dont il anime lui-même le *Bulletin* auquel il donne une couleur nettement ethnographique ; en 1888, il est nommé professeur de géographie à l'Académie et obtient la chaire d'ethnographie en 1915. Enfin, il fonde le Musée d'ethnographie de Neuchâtel. Il lance l'*Appel* en faveur de la constitution d'une telle collection en 1888 (KNAPP, MARET), obtient la création d'une charge de conservateur des collections ethnographiques du Musée d'histoire en 1892 et inaugure le nouveau musée ethnographique sur la colline de St.-Nicolas à Neuchâtel en 1904.

Si, à l'instar de la plupart de ses contemporains, Knapp ne suit aucune formation en ethnographie, ce n'est pas seulement parce qu'un tel enseignement n'existe pas encore. C'est aussi parce qu'à ses yeux ce champ de recherche n'a pas d'existence autonome dans le champ scientifique. Pour lui, la géographie n'est pas la discipline voisine de l'ethnographie : elle l'inclut. La définition qu'il donne de la géographie dans la préface à son *Dictionnaire géographique de la Suisse* l'atteste. La géographie, écrit-il, est une « science analytique et synthétique [qui] embrasse les sujets les plus divers : topographie, géologie, climat, flore, faune, cultures, habitations, organisation sociale, industrie, commerce, histoire même. Son champ d'activité peut se résumer

¹ Pour mettre un visage sur ces noms, cf. la deuxième section de l'annexe.

² Du reste, un tel constat s'oppose radicalement à l'hypothèse qui ferait du terrain la véritable formation de cette science, hypothèse irrecevable comme l'indiquait déjà Blanckaert (1996a : 15). Dans le cas suisse, les amateurs qui partent sur le terrain sont très nombreux – beaucoup plus nombreux que les professionnels – alors que les seuls professionnels travaillent en Suisse.

³ Neuchâtel abrite une première académie fondée en 1838 par Louis Agassiz. Démantelée pour des motifs politiques en 1848, elle renaît en 1866 et est transformée en université en 1909, cf. SCHEURER 1988, 1994.

en deux mots : la Terre et l'Homme » (KNAPP 1902 : vi). De manière générale, il convient de dire avec Blanckaert que cet empiètement ne doit rien au hasard. « La dynamique ascensionnelle des deux sciences sembl[e] solidaire sur le plan des acteurs, des institutions et des motifs de recherche. Le lien de l'anthropologie et de la géographie, comprise ici comme science de la terre habitée, relève de la longue durée du paradigme naturaliste qui détermin[e] dans son ensemble, jusqu'au début du 20^{ème} siècle, un champ d'études que nous croyons à tort distinctes depuis toujours » (BLANCKAERT 2004 : 662). Dans ce paradigme, les sociétés humaines s'inscrivent obligatoirement dans « l'économie de la nature » et l'analyse porte précisément sur l'interaction entre le milieu et l'homme.

Si cela est vrai de façon générale, il n'empêche qu'il existe également des influences plus spécifiques. Dans le cas de Charles Knapp, celle d'Elisée Reclus est manifeste. Sans doute introduit à la pensée du célèbre géographe anarchiste à travers l'enseignement de Léon Metchnikoff, qui officia comme secrétaire personnel d'Elisée Reclus lorsque ce dernier vivait en Suisse, Charles Knapp paraît avoir noué des liens étroits avec le savant français. Le titre de membre honoraire que lui attribue la *Société neuchâteloise de géographie* l'atteste tout comme leur conception partagée de la géographie comme un élément de l'ordre du savoir qui doit servir à l'amélioration de l'homme. Voilà l'origine de leur foi dans les vertus de la diffusion du savoir, qu'ils cherchent d'ailleurs à mettre en pratique.

L'influence de Reclus opère également hors du champ académique. Fils de marchand, sans véritable formation universitaire, Knapp affronte dès son entrée à l'Université l'ostracisme de ses collègues, et la reconnaissance qu'il obtient petit à petit à l'échelon local est le produit de sa renommée internationale – toute relative, il est vrai. Son origine modeste et la fréquentation de son maître Reclus l'ont élevé au rang d'ennemi de l'injustice et de défenseur du plus faible. Nous ignorons cependant tout d'une possible inscription politique du géographe neuchâtelois sinon que ce protecteur de la classe ouvrière, dont il condamne l'exploitation, réproouve également les crimes du colonialisme, sans toutefois s'opposer à son principe (SPINNER 1954 : 10). La publication de son appel à la création d'une société de géographie dans un organe radical et son métier d'instituteur suggèrent cependant sans doute possible une inscription dans le courant radical.

Si Knapp semble adopter la position théorique de Reclus et s'inscrit directement dans la lignée des géographes qui, de Herder et Humboldt à Ritter, manifestent un intérêt pour les relations entre milieux et populations (BERDOULAY 1995 :35), les indices en ce sens sont toutefois maigres¹. L'anémie de ses publications scientifiques, y compris de ses comptes-rendus, y est pour beaucoup, au point qu'il est malaisé d'y déceler les preuves certaines de son affiliation.

A ses yeux, nous l'avons dit, l'ethnographie ne se trouve pas seulement apparentée avec la géographie : elle en dépend et est à son service. Elle intègre à son travers le grand paradigme naturaliste. Qu'il lance son « Appel [...] en faveur d'un musée ethnographique et commercial »

¹ Ainsi, la mention récurrente du concept de « cause à effet » entre les phénomènes humains et l'environnement géographique dans les travaux de Knapp que l'on retrouve dans la préface de *L'homme et la terre* (RECLUS 1905 : I).

(KNAPP 1888 : 283) l'année même où il est nommé professeur de géographie à l'Académie de Neuchâtel en témoigne peut-être. De fait, il considère les collections ethnographiques comme un laboratoire pour ses cours de géographie, avant qu'elles ne servent à l'enseignement de l'ethnographie. Ainsi, à la fin des années 1890, il affirme au directeur des Chemins de fer d'Anatolie, le Neuchâtelois Edouard Huguenin¹, qu'il se sert « fréquemment [des collections ethnographiques] pour l'enseignement donné à [ses] élèves du Gymnase cantonal et aux étudiants de l'Académie »². Le musée ethnographique, et par extension l'ethnographie, est une science auxiliaire de la géographie qui traite de la culture matérielle.

Plus précisément, l'ethnographie constitue le volet commercial de la géographie. Dans son « Appel », il affirme qu'il « s'agit en effet d'organiser chez nous un enseignement commercial *complet* et pour cela il faut que les élèves de notre Ecole de commerce, de nos écoles secondaires et supérieures puissent étudier sur le vif la force productive de chaque Etat et de chaque contrée. Il faut que nos fabricants et nos négociants puissent se rendre un compte exact du degré de prospérité et des ressources des pays avec lesquels ils sont en relation d'affaires » (KNAPP 1888 : 284). C'est donc le rôle de l'ethnographie qui, à son idée, se réduit à l'ergologie, que de répondre aux interrogations de la géographie commerciale – dont le musée ethnographique constituera, dans un premier temps, le laboratoire.

2.2.2. Les cousins naturalistes : Fritz et Paul Sarasin

Nés en 1856 et 1859, Paul et Fritz Sarasin qui s'inscrivent dans une double tradition qui marque le 19^{ème} siècle sont très éloignés de ces considérations. D'une part, ils sont les héritiers tardifs de la tradition humboldtienne : toute leur pratique scientifique en sera marquée. D'autre part, ils sont issus du patriciat bâlois avec lequel ils partagent une même conception de la politique de la science. Ce double héritage qui ne manque pas de cohérence estampille profondément la conception qu'ils se font de la science et du rôle qu'ils entendent y jouer. A ce titre, il convient de s'y arrêter un instant.

La structure patricienne bâloise n'existe plus en tant que telle à la fin du 19^{ème} siècle. Dès 1791, l'exclusivité politique du patriciat urbain est abolie, et ce dernier perd progressivement ses prérogatives officielles jusqu'à l'introduction, en 1874, du suffrage universel masculin (Philipp SARASIN 1998 : 102). Pourtant, si son pouvoir se voit ainsi formellement réduit, il n'en reste pas moins que l'efficiencia de la structure bâloise persiste. Elle se fonde sur un groupe très homogène d'individus issus des anciennes familles bourgeoises et représentant certaines catégories professionnelles, groupe qui se maintient en s'appuyant sur des stratégies matrimoniales endogames et des fortunes importantes (Philipp SARASIN 1998 : 103-113). Ce groupe soudé domine *de jure* la vie politique bâloise jusqu'en 1874, qui marque la fin du régime des notables,

¹ A ce propos, voir DAVID 1993.

² MEN 36, Copie lettre de Charles Knapp, Lettre de Charles Knapp à Edouard Huguenin, 14.11.1897.

sous lequel la fortune constitue un préalable à la reprise de mandats au gouvernement de la ville. Après cette date, les familles patriciennes continuent cependant à dominer *de facto* la structure politique, bien sûr, mais également juridique, économique et culturelle (Philipp SARASIN : 1998 : 119 ; plus généralement, sur la persistance des structures d'ancien-régime au 19^{ème} siècle, voir MAYER 1990).

La famille Sarasin compte parmi celles qui composent la « structure patricienne » de Philipp Sarasin. Les Sarasin, famille de drapiers protestants originaires de Pont-à-Mousson, fuient les persécutions religieuses et s'établissent à Bâle au 17^{ème} siècle. Cette famille obtient rapidement le droit de bourgeoisie et multiplie son activité dans le domaine textile en créant de nombreuses fabriques. Son succès ne s'arrête pas là et ses membres accèdent bientôt aux charges honorifiques de gestion de l'Etat. L'arrière-grand-père de Fritz et Paul, qui est également leur plus proche parent commun, Jakob Sarasin, dirige ainsi une fabrique de rubans. L'un de ses fils, Felix l'ancien, également actif dans l'industrie textile, occupe la fonction de conseiller d'Etat et siège à la Diète helvétique. Son propre fils, Felix le jeune, lui aussi actif dans le textile, devient bourgmestre de Bâle en 1847 et siège également à la Diète fédérale – et, à ce titre, il occupe une position de médiateur lors de la guerre du *Sonderbund*.

Le dernier de ses enfants s'appelle Karl Friedrich Sarasin, qu'on surnomme Fritz. A sa naissance, Jakob Reinhold est le seul de ses frères encore en vie et il a repris l'entreprise familiale, Sarasin & Heusler. Fritz peut donc se lancer dans une vie d'étude, d'autant que la mort de son père, alors qu'il n'a pas quatre ans, lui garantit une rente confortable. Il ne bénéficie pas seulement d'une aisance financière, mais jouit également, grâce aux stratégies matrimoniales de sa famille, d'une place privilégiée au cœur du pouvoir bâlois (JONELI 1928 : 27-34 ; cf. aussi Annexe 1.1).

Le père de Paul Sarasin, Karl Sarasin, qui est lui aussi fabricant de rubans a fondé sa propre fabrique, Sarasin & Cie. Il ne s'est cependant pas contenté d'une carrière d'entrepreneur. Directeur des Travaux publics de 1856 à 1874, puis directeur de l'hygiène publique de 1874 à 1878, il a dirigé la transformation urbanistique de Bâle de petite cité ceinte de murailles en ville moderne. Par ailleurs, très actif au sein du comité des Missions, il siège également au sein de nombreuses œuvres chrétiennes et d'utilité publique (ROTH 1930 : 720). Paul est son septième enfant, né d'un second mariage de son père avec Elisabeth Sauvain. Comme Fritz, il vient au monde trop tard pour participer à la gestion de l'une ou l'autre entreprise familiale ce qui lui permet, comme son cousin, de mener une vie d'érudit financée par les revenus de la fortune familiale. Comme son cadet, enfin, il saura tirer bénéfice des relations de parenté établies par ses frères et sœurs pour s'établir au cœur des milieux possédants de Bâle (Cf. Annexe 1.2).

Issus d'une telle famille, les deux cousins, on s'en doute, ne rencontrent guère de problèmes financiers : ils ne connaissent jamais les affres du travail rémunéré et vivent exclusivement de leurs rentes. Encore une fois, l'aisance financière n'est pas le seul avantage qu'ils tirent de leur origine. Les charges honorifiques qu'ils occupent en constituent également le produit. Comme le concède Fritz Sarasin lui-même, les obligations bourgeoises les attendent dès leur retour de leurs premières expéditions à Ceylan et à Célèbes (SARASIN 1941 : 26-27) : leurs nominations à la commission du musée ethnographique et à la commission du musée d'histoire naturelle l'attestent

– comme, du reste, le fait que Karl Reinhold, l'un des frères de Fritz, préside la commission des Beaux-Arts. Ils bénéficient également naturellement d'un soutien de la plupart des autorités politiques, associatives et économiques que dirigent parents, alliés ou amis.

Les deux hommes suivent, à l'exception d'une escapade genevoise de Fritz Sarasin, une formation identique en sciences naturelles. Elle constitue du reste leur seul bagage au moment de partir pour leur première expédition à Ceylan. Paul, l'aîné, après avoir passé son baccalauréat, s'inscrit en faculté de médecine à l'Université de Bâle, où il fait sa première propédeutique. Cependant, les cours prodigués dans la ville rhénane – à l'exception de ceux de Ludwig Rütimeyer – ne l'enchantent guère et il se décide rapidement à quitter sa ville natale pour suivre l'enseignement du grand zoologue allemand Karl Semper à Würzburg, où il suit également les enseignements du botaniste Julius Sachs, de l'anatomiste zurichois Albert Kölliker et du géologue Fridolin Sandberger. Sous la direction du darwinien Semper, Paul Sarasin rédige une thèse sur les escargots marins, en particulier la *Bithybia tentaculata*, avant que son maître ne l'envoie à Nice pour y développer un centre d'études de zoologie marine. C'est alors que leur collaboration et leur amitié font les frais des problèmes financiers que rencontre le centre et ils se quittent fâchés.

L'influence de Karl Semper sur Paul Sarasin demeure néanmoins considérable. Le savant allemand, qui avait étudié la faune indigène pendant huit ans aux Philippines, n'est ainsi sans doute pas étranger à certains choix arrêtés par les deux cousins. C'est en effet au cours de leur séjour würzburggeois qu'ils se décident à poursuivre leurs recherches en zoologie marine entamées avec Semper. Mais surtout, ils choisissent de mener leurs études zoologiques sur le terrain, suivant ainsi la trace de leur maître. Ils optent alors pour l'île de Ceylan où ils comptent étudier une limace d'eau douce, ainsi que les embryons d'éléphants. Dès leur décision arrêtée, Paul voyage alors fiévreusement en Europe pour étudier la faune ceylanaise dans différents musées tandis que Fritz reste à Würzburg pour terminer son doctorat sur les œufs reptiliens.

Fritz Sarasin, né en 1859, entre à 19 ans à l'Université de Genève, où il est l'élève des naturalistes Carl Vogt et Henri de Saussure. L'année suivante, il rejoint son cousin Paul à Bâle, où ils suivent ensemble les cours de médecine. Moins exigeant peut-être que Paul, il admet que le rôle qu'ont joué deux maîtres bâlois dans l'orientation de sa carrière, le naturaliste et zoologue Ludwig Rütimeyer et l'anthropologue Julius Kollmann. En dépit de leur importance, Fritz Sarasin se décide pourtant lui aussi après deux années d'étude à suivre l'enseignement de Semper à Würzburg où il retrouve son cousin et c'est immédiatement après avoir obtenu son doctorat qu'il part avec Paul pour Ceylan à l'automne 1883.

Le programme qu'ils ont établi est ambitieux et témoigne de l'étendue de leur formation. L'étude zoologique d'un oursin (*diadema setosum*) et d'un batracien (*ichthyophis glutinosus*), ainsi que des recherches sur l'anthropologie et l'ethnographie d'une population indigène primitive, les *Weddas*, y côtoient, nous l'avons dit, l'étude d'une limace et des embryons d'éléphants.

Ce panachage d'objets d'étude que nous plaçons aujourd'hui dans des disciplines distinctes ne doit pas surprendre. Il ne s'agit alors que de spécialisations – mises en causes, du reste (BLANCKAERT 2006 : 125) – qui ne diffèrent les unes des autres que par leur objet et non par l'opération de l'esprit qu'elles réclament (BLANCKAERT 2006 :130). Sans qu'il ne soit besoin de

remonter à Alexander von Humboldt et en se limitant à la science de l'homme du 19^{ème} siècle, les exemples de savants menant des recherches ressortissant à des domaines d'études différents sont d'ailleurs nombreux. Pour n'évoquer que ceux qui se sont consacrés à l'ethnographie, on rappellera simplement les cas de Alfred C. Haddon qui mène, parallèlement à ses études ethnographiques, des recherches zoologiques à *Torres Strait* (STOCKING 1983 : 74-75 ; ALVAREZ ROLDAN 1992 : 21-25) ou de Franz Boas qui dresse une cartographie de la terre de *Baffin* et en étudie la météorologie (COLE 1983 : 15).

Les deux cousins, formés académiquement comme zoologues, ne sont pas pour autant des dilettantes dans la science de l'homme. Si l'enseignement de l'anthropologue Kollmann à Bâle a certainement compté, leur séjour à Würzburg, ville considérée comme l'un des berceaux de l'anthropologie et de l'ethnographie allemande, les a familiarisés avec la science de l'homme allemande. A la fin des années 1840, le professeur d'anatomie pathologique de l'Université de Würzburg n'est autre en effet que Rudolf Virchow, qui soude autour de lui un cercle d'étudiants parmi lesquels on trouve Adolf Bastian, Eduard von Hartmann et Ernst Haeckel. Bien que les membres du « cercle de Virchow » (FIEDERMUTZ-LAUN 2004 : 71) quittent Würzburg dans les années 1850, l'empreinte qu'ils y laissent est profonde, comme en témoigne le soutien indéfectible de Karl Semper à la cause de la fondation de l'ethnographie allemande (FIEDERMUTZ-LAUN 2004 : 61). Si ces quelques éléments ont sans doute encouragé les cousins Sarasin à s'intéresser aux *Weddas*, l'essentiel de leur formation en matière d'ethnographie et d'anthropologie ne s'acquiert cependant que plus tard.

A leur retour de Ceylan en mars 1886, Fritz et Paul Sarasin choisissent de s'établir à Berlin où ils sont chaleureusement accueillis par les milieux scientifiques. Ils travaillent sur la documentation qu'ils ont rapportée de leur voyage et publient dès 1887 les premiers résultats de leurs études zoologiques. Simultanément à leurs recherches, les deux cousins s'intègrent au sein de la communauté scientifique berlinoise, en particulier dans trois de ses sociétés : la *Berliner Gesellschaft für Erdkunde*, la *Berliner Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte* et la *Gesellschaft Naturforschender Freunde*.

C'est avec la première de ces sociétés, dirigée par Ferdinand von Richthofen et Wilhelm Reiss, que les contacts sont les plus étroits. Ils nouent du reste au cours des séances de cette société et lors de soirées dans un cadre plus intime des amitiés durables avec Richthofen et Reiss et, en 1887, Fritz Sarasin est invité à donner une conférence sur la culture matérielle des *Weddas*. Sa communication, qui suscite l'intérêt de l'ensemble de l'assemblée, reçoit en particulier les éloges du grand Adolf Bastian. C'est ainsi que les deux cousins sont introduits dans le cercle de Bastian qu'ils fréquentent dès lors assidûment. Ce cercle, qui compte les ethnographes allemands les plus éminents de l'époque, que ce soit Karl von den Steinen, Felix von Luschan ou Albert Grünwedel, constitue alors un lieu d'apprentissage idéal pour les deux naturalistes suisses, et c'est sans

doute lors de ces années riches d'échanges avec les ethnographes les plus en vue du moment que naît leur intérêt pour l'ethnographie¹.

Il faut cependant d'emblée corriger quelque peu l'image d'ethnographe que nous donnons des deux cousins. Il ne faut pas l'oublier : les Sarasin sont avant tout naturalistes, et les relations les plus importantes sont celles qu'ils tissent avec les zoologues du *Naturhistorisches Museum* qui leur permettent de mener à bien entre 1887 et 1889 toute une série de publications, dont les deux premiers volumes des *Ergebnisse naturwissenschaftlicher Forschungen auf Ceylon in den Jahren 1884-1886* qui leur valent une reconnaissance vive à Berlin et ailleurs.

Les intenses efforts consentis pour l'achèvement de leurs travaux les incitent à prendre du repos. Ils décident donc, en 1889, de partir en voyage en Egypte en compagnie du fils de leur premier maître en zoologie Ludwig Rütimeyer, le jeune médecin Leopold Rütimeyer, dont ils ont fait la connaissance dans le cercle d'étudiants de Zofingue² (STÖCKLIN 1961 : 23-27). Il s'agit cependant d'un repos tout relatif puisqu'ils nourrissent l'ambition explicite de réunir au cours de ce voyage leur première collection d'objets ethnographiques pour laquelle ils se laissent guider par l'ouvrage classique d'Edward W. Lane *An Account of the Manners and Customs of the Modern Egyptians* (1860). De retour en Europe, ils cèdent la collection au musée de Bâle, mais n'en font pas l'étude qu'ils confient à Leopold Rütimeyer avant de rentrer à Berlin.

Sur place, ils entament alors des recherches sur leur matériel anthropologique rapporté de Ceylan. Mais ces premiers travaux sont ardues et les Sarasin constatent rapidement que leurs collections sont insuffisantes : il leur manque de bonnes photographies ainsi que des squelettes, mais surtout ils ont laissé sans réponse de nombreuses questions portant sur les représentations religieuses et les coutumes des *Weddas*. Ils décident donc de retourner à Ceylan en mars 1890 sur les recommandations de Virchow lui-même³. C'est là leur premier voyage scientifique qui se donne pour but exclusif l'étude anthropologique et ethnographique des indigènes et, à leur retour, ils publient leurs premières études dans ce domaine. L'accueil bienveillant réservé à leurs recherches consacre alors les deux cousins comme des ethnographes.

2.2.3. Le fils du maître : Leopold Rütimeyer

Famille bourgeoise de Berne, les Rütimeyer sont une ancienne famille de pasteurs. Le père de Leopold, Ludwig Rütimeyer, dont la postérité a retenu le nom pour ses importants travaux naturalistes, a lui aussi entamé des études de théologie à l'Université de Berne, avant de s'en détourner et de poursuivre une formation de médecin et de naturaliste. Nommé tôt professeur à l'Institut d'anatomie comparée de l'Université de Berne, il ne se satisfait absolument pas des

¹ Selon une nécrologie anonyme déposée dans le dossier personnel de Fritz Sarasin aux archives du MKB, « *Nun kamen die, auf Berlinereinfluss hin erwachten ethnographischen Interessen voll zum Durchbruch* », MKB, P F. Sarasin.

² Société d'étudiants patriotique constituée en 1819 sur le modèle de la Société helvétique des sciences naturelles, elle ne s'identifie à aucun parti, mais est liée au radicalisme des élites qui construisent le nouvel Etat, cf. GILLIARD 1933.

³ MKB, P F. Sarasin.

conditions de travail qui lui sont offertes. Aussi, lorsqu'en 1855 la ville de Bâle l'appelle à occuper la chaire de zoologie et d'anatomie comparée qui a été créée tout récemment à l'Université, Rüttimeyer abandonne Berne pour la ville rhénane. Sans regret, semble-t-il, tant l'atmosphère bâloise est riche de promesses pour la poursuite de ses recherches (STÖCKLIN 1961 : 11). Leopold y naît l'année suivante.

Adolescent, Leopold s'inscrit au Gymnase humaniste. Manifestant un intérêt particulier pour les sciences naturelles, il bénéficie cependant de deux enseignements qui le marquent profondément, celui du professeur d'histoire ancienne Jakob Burckhardt et celui de Friedrich Nietzsche, en philosophie.

En dépit de cette première formation orientée vers la tradition lettrée, Leopold Rüttimeyer suit les traces de son père et s'inscrit, à 19 ans, en Faculté de médecine. Au cours de ses études, il séjourne pendant trois semestres à Leipzig¹ pour suivre les cours de l'anatomiste bâlois Wilhelm His. Ami de Ludwig, il avait publié avec le père de Leopold le célèbre *Crania helvetica* (HIS, RÜTIMEYER 1864). De retour à Bâle, il étudie la perméabilité des parois des vaisseaux sanguins des chiens et des grenouilles sous la direction du physiologiste Friedrich Miescher, puis passe ses examens d'Etat et est promu docteur en médecine en 1881 avec une thèse sur le transit des particules suspendues du sang à travers le système vasculaire lymphatique.

Il semble que Ludwig Rüttimeyer attendait de son fils qu'il suive ses traces de médecin non-pratiquant et poursuive des recherches fondamentales en sciences naturelles. A cette fin, du reste, il avait organisé un « tour d'Europe » pour Leopold au cours duquel le jeune homme rencontra à Vienne et à Berlin, les plus grands maîtres de la médecine de l'époque, Rudolf Virchow, Paul Ehrlich et Robert Koch. Rien n'y fait, et au retour de son voyage, Leopold prend un engagement à la clinique médicale de Bâle où il travaille sous la direction de Hermann Immermann (STÖCKLIN 1961 : 12-14). Après deux ans d'assistantat, Rüttimeyer quitte Bâle pour sa proche banlieue, à Riehen où il officie comme généraliste dans une institution des diaconesses. Il y reste treize ans au cours desquels il combine les fonctions de médecin hospitalier et de médecin de campagne. Pendant ces années de pratique médicale intense, Leopold Rüttimeyer trouve néanmoins le temps de faire un peu de recherche et, dès 1893, il publie, à un rythme modéré, quelques articles sur la tuberculose et le typhus. Quelques expériences satisfaisantes au sein de l'institution des diaconesses le décident parallèlement à se lancer dans l'enseignement. Il rédige alors sa thèse d'habilitation qui porte sur l'ataxie héréditaire et qu'il achève en 1887. Dès lors, à côté de ses consultations à Riehen, il enseigne comme *privat docent* à la Faculté de médecine de l'Université de Bâle où ses cours, qui portent dans un premier temps sur des nouvelles méthodes de diagnose, en particulier microscopique et chimique, s'orientent vers ce qui deviendra sa spécialisation, les affections gastro-intestinales. De fait, Leopold Rüttimeyer consacre de plus en plus de temps à l'enseignement et à la recherche, ce qui l'amène à revenir à Bâle où il ouvre un cabinet et travaille en clinique, dès 1896 (STÖCKLIN 1961 : 14-17).

¹ C'est à Leipzig qu'enseignent alors Wilhelm Wundt et Friedrich Ratzel.

Cela dit, d'autres raisons le poussent à s'établir à Bâle. Le voyage qu'il entreprend en Egypte avec les cousins Sarasin en 1889 au cours duquel il fait un peu d'ethnographie, de botanique et de médecine l'a bouleversé. C'est en particulier la dimension exotique et ethnographique de l'expédition qui l'a troublé et s'il s'est contenté d'abord d'observer ses deux amis réunir des pièces, il s'est rapidement pris au jeu. Ce voyage constitue le début d'une nouvelle passion. Dès son retour, il présente plusieurs conférences et tire quelques articles de son voyage. Ces premiers essais tiennent certes davantage de la relation de voyage que du travail scientifique, mais il ne s'y limite pas puisqu'il identifie et classe la collection de près de trois cents artefacts rapportés de leur expédition égyptienne par les trois amis. A cette fin, il se fonde principalement sur le travail de Lane (1860) qui avait déjà servi à sélectionner les objets sur le terrain et lui permet désormais de les identifier. De fait, c'est par cette méthode simple de comparaison stylistique qu'il apprend le travail d'ethnographe (STÖCKLIN 1961 : 25). Il publie le catalogue égyptien en 1891 et travaille dès lors tous les jeudis après-midi au musée de Bâle que son enthousiasme a contribué à fonder en 1892 (STÖCKLIN 1961 : 35). Au cours de la dernière décennie du 19^{ème} siècle, il travaille régulièrement au catalogage des collections du musée, puis publie de nombreuses recherches ethnographiques et folkloriques dès le tournant du siècle.

2.2.4. Le théologien-missionnaire : Henri-Alexandre Junod

Le plus célèbre des ethnographes suisses, Henri-Alexandre Junod, n'est pas non plus formé en ethnographie. Né le 17 mai 1863 au sein d'une famille de pasteurs neuchâtelais, Junod témoigne d'un intérêt prononcé pour les sciences naturelles pendant toute sa scolarité. Pourtant, au moment de choisir une filière d'étude, il se décide à perpétuer la tradition familiale et entre en Faculté de Théologie en 1881. Au terme de ses études, au cours desquelles il passe un semestre à Bâle et un autre à Berlin¹, il est admis au sein de la Mission Suisse romande en 1886. L'année suivante, celle-ci l'envoie à Edimbourg pour y recevoir une formation de base en médecine et en chirurgie.

Ce séjour est l'équivalent de celui berlinois des cousins Sarasin, car loin de s'y familiariser avec la seule médecine, Junod y a sans doute développé son intérêt prononcé pour l'ethnographie. Un ancien évêque du Natal, Henri Callaway, qui a officié en Afrique du Sud de 1854 à 1886, réside en effet à Edimbourg. Cet homme n'est pas sans intérêt. C'est lui en effet qui se trouve à l'origine d'une profonde transformation de la pratique de la missiologie opérée dans le dernier quart du siècle. En lieu et place de la condamnation des pratiques indigènes habituelles parmi les missionnaires, il souligne le premier l'importance de comprendre au mieux les traditions, le folklore et les idées religieuses des Zoulous en utilisant leurs propres termes pour mieux les convertir (FRIESEN 1996 : 37). Loin de se contenter de proposer un programme de travail, il s'y

¹ Patrick Harries, sans apporter d'élément décisif, prête un poids considérable à ces deux semestres bâlois et berlinois dans l'orientation ethnographique de Junod, 2007 : 207 et sqq.

est attelé en personne. C'est ainsi que pendant ses séjours au sud de l'Afrique, il a commencé par s'intéresser à la langue zouloue. Dans une perspective strictement apologétique pour commencer, puisque l'objectif vise à rédiger une traduction de la Bible à l'attention des indigènes. Mais, par la suite et une fois l'idiome local maîtrisé, il se lance dans des études plus spécifiquement ethnographiques et se plonge dans le recueil de leurs mythes, puis de leurs coutumes (CALLAWAY 1866-1868).

Bien que nous ne sachions rien d'une possible rencontre des deux hommes, les similitudes entre le parcours scientifique de Junod et celui de l'illustre évêque sont telles que l'on peut supposer une filiation. Au début de son séjour africain, Henri-Alexandre Junod poursuit en effet d'abord les recherches naturalistes qui l'avaient passionné étant enfant¹. Mais les exigences de son office concentrent son intérêt sur les indigènes. Comme Callaway, il s'intéresse alors à leur langue pour y traduire la Bible, puis rédige une grammaire *ronga* (JUNOD 1896a). Parallèlement, il étudie quelques mythes et coutumes *ronga*. L'influence de Mgr Callaway sur Junod est donc considérable ; leurs parcours du moins se recoupent significativement.

Cependant, aussi important qu'il soit, cet ascendant ne se trouve pas à l'origine de la décision que prend Junod d'approfondir ses recherches. Le détonateur qui le pousse à mener son enquête au-delà des seules nécessités de l'évangélisation est l'historien et politicien anglais Lord James Bryce². C'est du moins lors d'une discussion fondamentale qu'ils partagent en 1895 qu'il se rend vraisemblablement compte du véritable potentiel scientifique des courtes études qu'il a déjà menées sur les *Rongas*³.

Au cours de leur conversation, Lord Bryce regrette la faible connaissance que l'on a des tribus indigènes et souhaite inciter les colons à entreprendre une étude scientifique de leur vie primitive. Dans ces propos, un point en particulier marque l'attention de Junod : « Une de ses remarques me frappa tout particulièrement lors de notre conversation : “Si un Romain avait pris la peine d'étudier à fond les coutumes et les mœurs de nos ancêtres celtes, quelle reconnaissance ne lui aurions nous pas, nous, hommes du 19^{ème} siècle ! Ce travail n'a pas été fait et nous ignorerons toujours ce qui nous aurait tant intéressés !” [...] Cet argument, ajouté à tant d'autres, ne m'était jamais venu à la pensée. [...] Jusque là, j'avais réuni quelques contes *ronga* et étudié quelques coutumes curieuses de la tribu, mais mon passe-temps favori était l'Entomologie.[...] Depuis lors, l'Ethnographie supplanta plus ou moins l'Entomologie. J'entrepris l'enquête systématique et complète que Lord Bryce m'avait recommandée. Et je m'aperçus très vite, qu'après tout l'Homme est infiniment plus intéressant que l'Insecte » (JUNOD 1936 : 7).

Sans doute initié à l'ethnographie missionnaire par Callaway, Junod est donc amené par Lord Bryce à l'étude systématique des *Rongas*. De fait, c'est peu après cette discussion qui a valeur de

¹ Il publie ainsi en 1899 deux mémoires sur la faune entomologique de la *Delagoa*, JUNOD 1899a et 1899b.

² Né en 1834, il sera, après des études de droit, professeur de droit civil à Oxford et est l'auteur d'une étude réputée sur le Saint Empire Romain germanique (1864). Par la suite, Lord Bryce se tourne vers la politique : il sera *Chief Secretary* pour l'Irlande et voyage beaucoup avant de se fixer comme ambassadeur britannique aux Etats-Unis.

³ Harries (2007 : 209) doute du rôle de Lord Bryce et place les relations établies entre Junod et les indigènes au cœur de sa conversion à l'ethnographie, sans convaincre.

révélation que le missionnaire commence à publier ses premières recherches : un recueil de contes indigènes paraît en 1897 (JUNOD 1897), suivi de la monographie ethnographique qui le rendra célèbre (JUNOD 1898).

2.2.5. Le premier anthropologue : Eugène Pittard

Similairement aux cousins Sarasin, Eugène Pittard est un héritier des naturalistes du 19^{ème} siècle dont il perpétue grâce à sa longévité extraordinaire, la tradition loin dans le 20^{ème} siècle. Mais, en tant qu'étudiant à l'Ecole d'anthropologie de Paris et titulaire d'un doctorat en anthropologie dès 1899, Pittard est aussi le seul pionnier de l'ethnographie suisse à bénéficier d'une véritable formation dans la science de l'homme.

Le fondateur du Musée ethnographique de Genève s'intéresse dès son plus jeune âge à la zoologie et constitue alors ses premières collections d'histoire naturelle. Il raconte lui-même dans des notes autobiographiques très romancées¹ comment le grand Carl Vogt transforma cette passion d'enfant en carrière professionnelle lorsque, à l'âge de treize ans, après qu'il eût présenté sa collection fossile au grand naturaliste, Vogt lui recommanda de faire de l'histoire naturelle. Encore lycéen, Pittard suivit ce conseil et retourna souvent au Laboratoire de zoologie où il sollicita régulièrement les conseils de l'assistant de Carl Vogt, Emil Yung.

A l'obtention de son baccalauréat, il se lance dans des études de sciences naturelles. Il travaille alors au laboratoire de Zoologie marine de Concarneau, sous la direction de Paul-Louis-Marie Fabre-Domergue, ainsi qu'au laboratoire de Roscoff (LOBSIGER-DELLENBACH 1962). Spécialisé en protistologie et en zoologie géographique, il étudie par ailleurs avec François-Auguste Forel la répartition des mammifères dans le massif alpin, la faune inférieure des lacs suisses et enfin le plancton des lacs de Suisse occidentale (MARGOT 1943 : 2).

Manquant de moyens, Pittard n'a pas l'occasion de se consacrer entièrement à ses études et doit se résoudre à enseigner pour gagner sa vie. Voilà qui le distingue très clairement des Sarasin et le rapproche de Rütimeyer. Une bonne partie de son temps se trouve accaparée par son enseignement, dans une école privée d'abord, puis au lycée dès 1892. C'est vraisemblablement pendant ces années d'enseignement qu'il cède à l'attrait qu'exerçait déjà sur lui l'anthropologie et tente alors d'appliquer les méthodes naturalistes à l'étude de l'homme (SAUTER 1962 : 232). Toujours accaparé par son enseignement, il prend à partir de 1895 sur les vacances scolaires le temps d'entreprendre d'une part des recherches anthropologiques sur les ossuaires du Valais et d'autre part des études à l'Ecole d'anthropologie de Paris.

Nous ignorons quels sont les cours qu'a suivis Pittard à Paris. Cependant, nous savons que deux de ses professeurs ont beaucoup compté pour lui : Léonce Manouvrier, professeur d'anthropologie physiologique, et Georges Hervé, professeur d'ethnologie. Manouvrier, bien que rigoureusement évolutionniste, n'hésite pas en certain cas à prendre en considération non

¹ MEG Dossier Personnel Pittard.

seulement les phénomènes biologiques, mais aussi les phénomènes ethno-culturels. Ainsi traite-t-il tantôt de l'anatomie humaine dans ses rapports avec la psychologie, de diverses catégories humaines, de l'hérédité psychologique, de la fonction psycho-motrice, de la physiologie du sentiment, voire de l'atavisme du crime, de l'anthropologie des sexes dans la société et des rapports entre la psychologie et la conduite des peuples. Hervé, de son côté, consacre ses cours à l'étude des populations de l'âge du Bronze et du premier âge du Fer, aux recherches sur la race troglodyte magdalénienne, mais aussi sur des populations contemporaines comme les Basques et les Aquitains. C'est dire si les deux hommes offrent un reflet plutôt fidèle des deux champs de recherche de l'Ecole dont les programmes étudient à la fois les caractères biologiques de l'Homme et des questions plus strictement ethnologiques et sociologiques. Si elle ne lui vient pas de l'enseignement de Vogt, Pittard acquiert donc peut-être ici sa conception de la science totale, qui déborde largement des cadres disciplinaires actuels. En tout cas, il bénéficie d'un enseignement très large en anthropologie, qui va de l'histoire générale de l'homme et des animaux, et des cours sur le transformisme et l'hérédité de Pierre Mahoudeau à la géographie anthropologique de Franz Schrader, à l'anthropologie pathologique d'Arthur Bordier et Louis Capitan. Du côté ethnologique, les enseignements de Gabriel de Mortillet, puis de Capitan qui traitent des questions paléontologiques ou de l'origine de la culture et ceux de Adrien de Mortillet sur l'industrie des populations préhistoriques et des peuples modernes sauvages ont sans doute autant marqué Pittard que ceux de Georges Hervé sur l'âge du Bronze ou ceux de Lefèvre sur les origines du langage et la diversité originelle des dialectes, les souches linguistiques, les religions indo-européennes ou les races et les dieux de la Grèce antique. En revanche l'enseignement de sociologie de Charles Letourneau n'a guère imprégné Pittard. Il l'a sans doute plutôt rebuté, lui qui s'oppose tôt à l'établissement de liens entre les faits psychologiques et l'anthropologie. S'appuyant sur cette formation parisienne dispensée par les meilleurs représentants de la science de l'homme française et sur la documentation rapportée du Valais, Eugène Pittard entame alors, parallèlement à l'enseignement qu'il assure au Collège de Genève, une thèse sur les crânes des ossuaires valaisans, soutenue en 1899. Deux ans plus tard, profitant de la réorganisation des musées genevois, il fonde le musée ethnographique de Genève et, en 1906, il prodigue, comme *privat docent*, un enseignement d'anthropologie à l'Université.

2.2.6. Bilan

Le poids des disciplines-mères

Trois modèles de formation de la première génération d'ethnographes suisses se dégagent : naturaliste (ou médical), géographique ou missionnaire. La voie classique est celle qui mène des sciences naturelles à l'ethnographie en faisant le détour de l'anthropologie physique. C'est le cas pour les cousins Sarasin, Rüttimeyer et Eugène Pittard, mais aussi, hors de notre corpus, pour le Zurichois Schlaginhaufen. Non seulement, ce sont les cas les plus nombreux, mais surtout ce

sont les individus les plus importants : ils créent, ou contribuent à créer, la quasi totalité des institutions de l'ethnographie suisse, et cette légitimité à instituer ce domaine de savoir témoigne encore une fois de l'inscription naturaliste de l'ethnographie suisse. La voie géographique, qui n'est pas spécifique à Neuchâtel – on la retrouve à Aarau, comme en témoignent les collections ethnographiques de la *Mittelschweizerische geographisch-kommerzielle Gesellschaft*¹ ou à Zurich avec son importante *Geographisch-ethnologische Gesellschaft* – constitue une tradition très différente, dont la dimension utilitaire est centrale. L'ethnographie missionnaire enfin, dont l'origine se fonde également dans un utilitarisme marqué, constitue la troisième voie qui connaît un terme prématuré après la Première guerre mondiale.

Ces liens avec différentes disciplines-mères déterminent durablement l'ethnographie suisse. Plusieurs raisons l'expliquent. D'abord, ces pionniers de l'ethnographie ne se sont pas limités à mener les premiers des recherches ethnographiques en Suisse : ce sont les fondateurs de la plupart des institutions où le savoir se produit et se transmet. Ils les marqueront solidement de leur sceau. Certains d'entre eux, en effet, entament dans la dernière décennie du 19^{ème} siècle des carrières qui dureront un demi-siècle. Fritz et Paul Sarasin dirigent ensemble la *Sammlung für Völkerkunde* de Bâle de 1896 à 1942 ; Fritz fonde la *Geographisch-ethnologische Gesellschaft* de Bâle en 1922 et se trouve à l'origine, avec son ami Eugène Pittard et le Zurichois Otto Schlaginhaufen, de la Société suisse d'anthropologie et d'ethnologie en 1920. Ce dernier prend la charge de rédacteur du *Bulletin* que la Société publie dès 1924, charge qu'il n'abandonnera qu'en 1970. Quant à Pittard, il fonde le Musée ethnographique de Genève en 1901 à la tête duquel il reste jusqu'en 1951. Sa carrière ne s'y arrête pas puisqu'il siège à l'organe de surveillance du musée jusqu'à sa mort en 1962, à l'âge de 95 ans. Il est également actif dans la sociabilité savante, puisqu'il fonde en 1914 les *Archives suisses d'anthropologie générale* dont il occupe la fonction de rédacteur jusqu'en 1962, et membre de la Société genevoise de géographie de 1896 à 1962, dans le Bulletin de laquelle il publie de nombreuses études d'anthropologie physique. De moindre longévité, Charles Knapp qui dirige les collections ethnographiques de Neuchâtel dès 1892, puis fonde le Musée ethnographique en 1904, qu'il dirige jusqu'en 1921, est à l'origine, en 1884, de la Société neuchâteloise de géographie. En tant que secrétaire-bibliothécaire et rédacteur du *Bulletin*, il en est la cheville ouvrière jusqu'à sa mort en 1921. De fait, cette première génération tient les rênes de l'ethnographie pendant un demi-siècle.

Le cadre national helvétique étroit explique lui aussi l'imprégnation durable des pionniers sur l'orientation du domaine de recherche. Le manque de débouchés professionnels et le nombre très restreint d'ethnographes limitent la possibilité même de la dissidence théorique – pour ne pas évoquer une institutionnalisation alternative. Il n'y a guère de place pour les opposants aux lignes défendues par les directeurs d'institutions et ceux-là, nous le verrons plus loin dans ce travail, n'ont alors le choix qu'entre l'exil – comme le Lausannois Alfred Métraux ou le Bâlois Hans Dietschy – ou la réorientation professionnelle – comme Paul Wirz.

¹ Le *Museum für Völkerkunde* de Bâle rachètera ses collections à la Société argovienne en 1918, MKB H allg 21 (2), *Protokolle der Museumskommission*, 4.4.1918.

L'inscription politique de la génération pionnière mérite qu'on s'y arrête, en ceci qu'elle diffère considérablement de ce qui s'observe ailleurs. Cela ne reste pas sans effet sur la recherche, bien entendu. En déterminant les réseaux d'affinités personnelles, l'idéologie politique marque en effet aussi la recherche. Les premiers ethnographes suisses – comme du reste la majeure partie de leurs successeurs loin dans le 20^{ème} siècle – penchent lourdement à droite de l'échiquier politique. Cependant, leur orientation n'étant jamais explicitement revendiquée, ni consacrée par un engagement, sa détermination est malaisée. Il est cependant certain qu'ils s'inscrivent dans le courant libéral-conservateur. La mainmise des libéraux-conservateurs sur la science et la culture est en effet un trait caractéristique du paysage suisse qui a permis de les consoler et de contrebalancer le pouvoir politique des radicaux en contrôlant le monde des représentations.

A ce titre, l'origine patricienne des cousins Sarasin ou de leur neveu Felix Speiser ne constitue donc qu'une indication supplémentaire de leur inscription dans la tendance libérale-conservatrice. Cette orientation se reflète dans leur choix de publier leurs travaux de vulgarisation dans les *Basler Nachrichten*, l'organe des libéraux bâlois (JOST 1992 : 32), mais aussi dans les parcours politiques de leurs parents et alliés. Similairement, à Genève, Eugène Pittard écrit systématiquement dans le *Journal de Genève* dont l'orientation libérale est revendiquée (DE SENARCLENS 1999 : 31-33). A Lausanne, George Montandon, avant de céder aux sirènes du réalisme soviétique, puis du collaborationisme, publie dans l'organe libéral de la *Gazette de Lausanne* (JOST 1992 : 42 ; CLAVIEN 1997 : 7). Seul le radical Charles Knapp déroge à cette tradition ; il demeure cependant loin des forces socialistes.

Cette position est particulièrement étonnante à l'échelle internationale puisqu'à ce titre l'ethnographie suisse se distingue clairement de ses voisines européennes. Nul n'est besoin de rappeler l'engagement des membres de l'Ecole de sociologie ou la candidature de William H. R. Rivers aux élections législatives britanniques sous la bannière du *Labour* (KUCKLICK 1991 : 179). Alfred Cort Haddon a la carte du parti socialiste et Alfred Brown était surnommé *Anarchy Brown*, nous indique Stocking (STOCKING 1995 : 99, 107, 304-305). Adolf Bastian, en dépit de ses réserves vis-à-vis d'une révolution socialiste, est particulièrement sensible à cette mouvance politique (FIEDERMUTZ-LAUN 1970 : 62, 262), alors que Virchow, certes opposé au socialisme, est membre du parti progressiste allemand de gauche, opposé à Bismarck et aux catholiques-conservateurs (MASSIN 1996 : 120 ; ZIMMERMANN 2001 : 112-113).

Pour autant, et quels qu'en soient les effets sur la pratique de la discipline, l'orientation libérale-conservatrice des ethnographes ne constitue en aucun cas une spécificité dans le champ scientifique suisse. Au contraire, une large partie du monde culturel et intellectuel suisse s'y retrouve à la fin du 19^{ème} siècle (JOST 1992 : 31). De fait, à choisir entre l'héritage disciplinaire et la tradition nationale, l'ethnographie suisse incline fortement vers la seconde.

Cela n'est pas anodin, et il semble que l'influence de cette orientation politique sur les méthodes et les pratiques de recherches ne soit pas nulle. Si l'on appréhende cette question en termes de

champs, il apparaît que les pionniers de l'ethnographie issus des couches élevées de la société occupent une position de dominants non seulement à l'échelle de la société, mais également dans le champ scientifique. Il n'est pas très étonnant, dès lors, qu'ils poursuivent des formations et s'inscrivent dans la discipline reine dans la Suisse de la fin du 19^{ème} siècle : les sciences naturelles. Par la suite, ces « représentants d'une discipline dominante se dirigent vers une discipline dominée, ce qui entraîne pour eux une perte de capital, les obligeant en quelque sorte pour récupérer leurs investissements et pour restaurer leur capital menacé à exhausser la discipline envahie en y important les acquis de la discipline importée » (BOURDIEU 2001 : 134). Cette analyse générale de Pierre Bourdieu s'applique bien au cas de l'ethnographie – discipline dominée – que les naturalistes investissent en y intégrant leurs méthodes de recherche et de diffusion du savoir ainsi qu'une légitimité tirée de leur discipline d'origine comme de leur milieu social. Voilà qui contribue au développement d'une ethnographie profondément inspirée du naturalisme positiviste et empirique et à la longue mise à l'écart des études symboliques développées par les philosophes sociaux. En partie, c'est également l'origine de l'inscription muséale de la première ethnographie suisse puisque les musées constituent un lieu de sociabilité bourgeoise urbaine où l'importance des familles se mesure à la hauteur des dons et des charges honorifiques que leurs membres occupent. On ne s'étonne pas, dès lors, de découvrir en Suisse une ethnographie inscrite pendant près d'un demi-siècle principalement dans le musée qui, en tant institution, représente l'interface idéale entre exigences épistémologiques (collection, classement, matérialité) et sociales (dons d'objet, visibilité, concurrence).

2.3. Bilan

Le champ scientifique suisse est dominé de la tête et des épaules par les sciences naturelles. La science de l'homme ne fait pas exception et la quasi totalité des ethnographes suisses de la première génération s'inscrit dans le paradigme naturaliste. Simultanément, et pour des raisons qui lui sont propres et qui procèdent de la structure linguistique de la Suisse, la philologie suisse ne se risque guère à se prononcer sur l'origine de la variété des groupes humains en dépit de la valeur qu'on lui reconnaît unanimement. La domination du paradigme naturaliste repose ainsi sur un double socle qui lui assure une longévité remarquable. L'absence de conquêtes coloniales y contribue également. A défaut d'interdire toute recherche ethnographique, cet état de fait oriente en effet les recherches sur l'humain vers le proche – l'archéologie préhistorique et l'anthropométrie du côté naturaliste, le folklore du côté philologique – plutôt que vers la lointaine ethnographie, renforçant ainsi encore la domination naturaliste.

Vers 1880, les premiers succès de l'ethnographie, les promesses de sa dimension utilitaire en France, en Allemagne et en Angleterre et le développement de la colonisation favorisent le développement de sa version helvétique. Ces succès tombent à point nommé, car la crise simultanée de l'anthropométrie et l'aboutissement du premier programme de recherche archéologique dégagent des forces et des moyens dont peut se servir l'ethnographie. Plus

généralement, la faveur nouvelle de considérations culturelles auprès des milieux libéraux opposés au matérialisme radical développe aussi l'intérêt porté à l'ethnographie. Mais c'est surtout l'arrivée d'une nouvelle génération de chercheurs qui sert de catalyseur. Formés à l'étranger, ils s'y confrontent à l'ethnographie par l'entremise des plus grands savants. Bardés d'une double légitimité scientifique et naturaliste, et socio-culturelle, ils possèdent les moyens d'instituer durablement ce domaine de savoir en Suisse. Quant aux motifs qui les y poussent, nous allons observer qu'ils sont multiples. Ils procèdent à la fois de considérations cognitives et socio-économiques.

Nous avons déjà relevé l'intérêt de l'étude des institutions. D'une part, leur nature est favorable à l'étude historique ; d'autre part, elles signalent généralement la disciplinarisation d'un champ de recherche. Elles donnent une visibilité à un programme de recherche et fournissent le cadre matériel indispensable à la centralisation du savoir ; elles standardisent les méthodes de travail et suscitent les débats ; elles assurent la production du savoir, sa cumulativité et sa reproduction ; elles ont des discours unifiés sur la nature et les méthodes de la discipline, au nombre desquelles il faut compter l'écriture d'une histoire officielle (BLANCKAERT 1995 : 39-42). L'existence des institutions révèle donc un état de fait, mais contribue également à la normalisation du domaine.

A ce titre on comprend que les premiers ethnographes suisses cherchent rapidement à constituer des institutions. De la société savante à l'institut d'enseignement en passant par le musée, il paraît cependant évident que les différents types d'institutions ne sont pas équivalents. Parce que celles-ci ne répondent pas en priorité aux mêmes fonctions – visibilité, sociabilité, promotion de la recherche ou reproduction du savoir – la chronologie de leur constitution n'est pas seulement le produit de contingences locales ou le fruit du hasard, mais participe également d'un certain état du savoir. Pour bien comprendre cette chronologie, il faut donc tout à la fois tenir compte de considérations épistémologiques, socio-économiques, institutionnelles et individuelles.

La société savante constitue le dernier lieu de l'institutionnalisation de l'ethnographie, avons-nous dit. Il aurait fallu être plus précis : la constitution de sociétés savantes *spécifiquement* dédiées à l'ethnographie forme la dernière étape de l'institutionnalisation du champ de recherche. Il n'en reste pas moins que les premières institutions à intégrer l'ethnographie en leur sein sont déjà des sociétés savantes. Ce sont donc des sociétés consacrées à d'autres disciplines que les ethnographes infiltrent dès la fin des années 1880 pour y intégrer le nouveau champ de recherche. Nous verrons que si des raisons économiques et pratiques l'expliquent, il faut également y voir la conséquence de la position qu'occupent l'ethnographie et ses promoteurs dans le champ scientifique suisse. Peu après, dès la première moitié des années 1890, ces savants tentent de créer les premières institutions qui lui soient spécifiques : les musées d'ethnographie. Que le choix se porte sur ce type d'institution s'explique à la fois d'un point de vue épistémologique – l'inscription de l'ethnographie de la fin du siècle dans le paradigme muséal a largement facilité son développement et son acceptation dans le champ scientifique suisse – et social puisque l'émulation à l'œuvre au sein de la société bourgeoise urbaine et protestante a amplement favorisé l'accumulation de matériel ethnographique.

Conçus, ou en tout cas présentés, comme de véritables laboratoires pour la science ethnographique, les musées permettent après quelques années de mettre sur pied des institutions de formation qui puisent dans les collections pour servir de support à l'enseignement, géographique et anthropologique d'abord¹. Puis, par glissement, ce sont des enseignements spécifiquement ethnographiques qui voient le jour. Si, peu après, dans la seconde partie des

¹ Ce qui attribue une dimension tout à fait particulière au cas français décrit par Benoît de l'Estoile. Contrairement à ce qu'il prétend, dans l'espace germanophone, l'idée du musée laboratoire que défend Jacques Soustelle en 1938 est très loin d'être « un concept profondément novateur » (2007 : 104).

années dix et au début des années vingt, des sociétés savantes consacrées plus directement à l'ethnographie apparaissent – la *Geographisch-ethnographische Gesellschaft* de Bâle ou la Société suisse d'anthropologie et d'ethnologie – il ne faut pourtant pas y voir un signe de l'établissement définitif et autonome du champ de recherche, mais bien plutôt une conséquence de la structure du champ scientifique suisse, d'une part, et des remous de la politique internationale, d'autre part. En vérité, mais nous sortons là du cadre de cette étude, c'est un demi-siècle de plus qu'il faut attendre pour voir apparaître les premières sociétés *exclusivement* dédiées à l'ethnographie¹. A ce titre, l'étude du cas suisse permet de pondérer la fonction disciplinaire des institutions.

Des trois types d'institutions sur lesquels s'appuie l'ethnographie, les musées se trouvent donc au fondement de l'institutionnalisation de la discipline. C'est avec eux qu'elle atteint une véritable stabilité et d'eux que procèdent l'enseignement et la deuxième génération de sociétés savantes. Pourtant, cette filiation sonne faux et, rapidement, on se rend à l'évidence que cette dimension scientifique ne constitue qu'une conséquence secondaire des musées, comme une excroissance. A dire vrai, les musées, dont le rôle est indéniable dans la mise en place de la discipline, valent surtout par leur importance dans le champ de la sociabilité des élites.

¹ La Société suisse d'ethnologie voit le jour en 1971, à la suite d'une sécession des ethnographes qui quittent la Société suisse d'anthropologie et d'ethnologie.

CHAPITRE 1.

LES PREMIERS LIEUX DE SOCIABILITE : DES SOCIETES DETOURNEES

Le mouvement de création des sociétés savantes en Suisse est massif à la fin du 19^{ème} siècle suite à l'importante politisation de la population (JOST 1991 : 12-15). L'institutionnalisation des sociétés savantes se singularise également par la dimension locale de son engagement, fruit du fédéralisme et de la souveraineté cantonale en matière de formation et de recherche, qui favorisent tous deux le particularisme cantonal (BENNINGHOFF, LERESCHE 2003 : 21-24). A l'exception de la Société helvétique des sciences naturelles, de la Société suisse d'histoire et de quelques autres, qui s'appuient toutes cependant sur l'activité de leurs sections locales, la plupart des sociétés savantes sont exclusivement cantonales. Il en va de même pour l'ethnographie. Les premières sociétés où il en est question – la *Geographisch-ethnographische Gesellschaft* de Zurich, la *Naturforschende Gesellschaft* de Bâle et la Société neuchâteloise de géographie – se fondent sur un ancrage local.

Ces sociétés partagent une seconde caractéristique. Nous savons en effet que les premiers savants suisses à s'intéresser à l'ethnographie sont géographes ou naturalistes, et ils subordonnent l'ethnographie à d'autres projets disciplinaires. Au même titre, ils ne fondent pas de sociétés autonomes, mais se contentent de parler d'ethnographie au sein d'institutions dédiées à la géographie ou aux sciences naturelles.

Ce trait caractéristique de l'ethnographie naissante en Suisse s'explique par les avantages que peut en tirer un savoir nouveau, en quête d'appuis solides. D'une part, l'investissement d'une société savante permet de tisser des liens avec une discipline établie et de gagner à son travers une légitimité nécessaire autant au développement du nouveau champ de recherche qu'à son incorporation dans la collectivité scientifique. A cet égard, certains promoteurs de l'ethnographie ont d'ailleurs pu jouer de leur position dominante dans le champ scientifique pour établir l'ethnographie comme champ de recherche légitime. C'est le processus à l'œuvre avec l'inscription de l'ethnographie bâloise par les cousins Sarasin dans la très vénérable *Naturforschende Gesellschaft in Basel*, née en 1817 et qui publie des *Verhandlungen* de haute tenue¹. D'autre part, la société savante possède cet avantage sur les autres formes d'institutionnalisation scientifique qu'elle ne nécessite pas d'investissement matériel important : un champ de recherche et quelques acteurs suffisent pour un risque financier nul et un rendement scientifique potentiellement élevé.

Les propriétés de ces sociétés savantes procèdent de la position de l'ethnographie dans le champ scientifique suisse. Mais elles orientent également de manière durable le développement du domaine de recherche car elles forment le socle sur lequel se fondent toutes les autres institutions de la discipline – musées, instituts d'enseignement et sociétés spécialisées. Mieux connaître leur origine et leur fonctionnement ainsi que l'inscription de l'ethnographie en leur sein est donc particulièrement instructif.

¹ A titre d'exemple, le chimiste bâlois Christian Schönbein y publia, en 1834, ses travaux importants sur l'ozone.

1.1. L'ethnographie bâloise et la *Naturforschende Gesellschaft in Basel*

1.1.1. Une société de naturalistes

La *Naturforschende Gesellschaft* naît en 1817 de la volonté de quelques botanistes bâlois. Elle compte immédiatement au rang de *Tochtergesellschaft* de la Société helvétique des sciences naturelles (STEHLIN 1917 : 3-4)¹ dont elle adopte la perspective antimétaphysique militante. Rejetant ainsi le *metaphysische Geschwätz* dont est accusée la *Naturphilosophie* allemande, la société multiplie ses champs d'activité. Elle organise des conférences dès sa fondation, décide en 1821 de fonder un musée de sciences naturelles et lance une première série de publications en 1834.

A ses débuts, la société s'intéresse dans ses séances publiques en priorité à la géographie animale (*Faunistik*) et à la biologie, avant de se tourner dès le milieu du siècle vers la botanique, puis la chimie et la géologie. Ce n'est que plus tard qu'elle s'intéresse, par l'entremise de Ludwig Rütimeyer, à la zoologie. Ces mutations des centres d'intérêt de la société se retrouvent dans la ligne éditoriale du périodique de la société, les *Verhandlungen der Naturforschenden Gesellschaft in Basel*, publiées à partir de 1854. Largement dominée par la chimie et la géologie dans les premiers temps, on y voit apparaître, dès 1878, une zoologie conquérante. En revanche, rares sont les articles qui portent sur l'étude physique ou culturelle de l'homme et les inhabituelles communications d'anatomie, de préhistoire ou de paléontologie masquent mal un désintérêt marqué pour la science de l'homme. Ainsi, dans la nouvelle section d'histoire du développement (*Entwicklungsgeschichte*) qui apparaît en 1867, il n'est jamais question de l'homme et on ne trouve aucun article d'ethnographie avant 1890. Plus surprenant : il faut attendre 1885 pour trouver une première contribution anthropologique.

1.1.2. Une ethnographie... sans ethnographes.

C'est pourtant bien par le biais des anthropologues que l'ethnographie fait son entrée dans la société. L'anatomiste Julius Kollmann, l'un des membres les plus actifs de la société, prononce le premier, au début des années 1880, quelques conférences d'anthropologie devant la société, qui est ainsi tenue informée des progrès de ce nouveau champ du savoir. Au milieu de la décennie, il crée également une section d'anthropologie et de géographie dans les *Verhandlungen*, section qu'il anime seul² en soumettant des articles d'anthropologie physique. Mais il faut attendre 1890 pour

¹ La version de Stehlin contraste ainsi de manière frappante avec celle de Theophil Studer (1900 : 246) qui établit une filiation entre la *Societas physico-mathematico-anatomico-medica helvetica*, fondée à Bâle en 1751, et la *Naturforschende Gesellschaft in Basel*.

² Il signe en effet toutes les contributions à l'exception de l'étude d'Ernst Mähly, *Zur Geographie und Ethnographie der Goldküste* (MÄHLY 1885). Le mot n'est cependant pas la chose et on peine à y trouver de l'ethnographie. Après une longue analyse géographique, l'auteur traite en effet rapidement de questions de race, de langues, d'histoire et

qu'il mette sur pied une riche section d'anthropologie. Il demeure seul à y présenter des travaux d'anthropologie physique et de préhistoire ainsi qu'un recensement de la littérature ethnographique d'Amérique du Nord (KOLLMANN 1890). C'est l'occasion pour lui de souligner la faveur dont jouit l'ethnographie dans le monde savant : « *In allen Kulturländern entstehen Gesellschaften und Museen für Völkerkunde, welche sich die Pflege dieser Wissenschaft von dem Leben, den Sitten, der Völker, von ihrer Herkunft in körperlicher Beziehung und ihrer allmälligen Entwicklung in geistiger Hinsicht, wovon die Sprache so bedeutungsvollen Aufschluss gibt, angelegen sein lasse* »¹ (KOLLMANN 1890 : 351).

L'apparition de l'ethnographie dans la revue naturaliste – et, plus généralement, dans les milieux savants bâlois – ne signifie pourtant pas son acceptation durable, sans même parler de son institutionnalisation. Ce champ de recherche reste ainsi encore illégitime à bien des égards et ce n'est qu'en 1892 qu'une conférence de Fritz Sarasin devant la Société helvétique des sciences naturelles peut servir de catalyseur, fragile, à l'institutionnalisation de l'ethnographie.

Cette année-là, Fritz Sarasin, tout auréolé des succès scientifiques conquis à Berlin avec son cousin Paul, est en effet sollicité pour prononcer la conférence plénière devant la Société helvétique des sciences naturelles réunie à Bâle. Il décide de traiter de l'anthropologie et de l'ethnographie des *Weddas* sur lesquelles il prépare une monographie avec Paul (SARASIN, SARASIN 1893), plutôt que de la zoologie de Ceylan qui l'a rendu célèbre (SARASIN, SARASIN 1887, 1890).

Il s'agit là d'un coup de force symbolique que seul l'un ou l'autre des cousins Sarasin est à même de porter. Pour une part, en effet, leur position dans le champ scientifique bâlois procède de l'accueil élogieux réservé aux travaux des deux cousins par l'élite scientifique berlinoise. Capitale scientifique face à Bâle, mais aussi capitale du nouvel empire allemand face à la Suisse, Berlin et le jugement favorable de ses élites comptent beaucoup. Mais, pour une autre part, leur position est également déterminée par celle de la famille Sarasin et le statut dont elle jouit dans la ville rhénane. Fritz Sarasin est au bénéfice d'une double légitimité, intellectuelle et internationale d'une part, sociale et locale de l'autre.

Si ce coup symbolique, qui touche à la fois la Société helvétique et sa section bâloise, place l'ethnographie au cénacle de la science helvétique, la conférence de Fritz Sarasin n'a pas de suite. Son discours, au contraire de la contribution de Mähly sur la Côte d'Or en 1885, constitue pourtant bel et bien une étude d'ethnographie et d'anthropologie dans laquelle l'auteur s'emploie à déterminer la place de la tribu *Wedda* en termes culturels et physiques dans l'évolution de l'espèce humaine (SARASIN 1895 : 217). Pour autant, elle ne lance aucune dynamique de recherche. Sarasin n'a pas jugé nécessaire de proposer un programme de recherche auquel il a préféré une simple monographie. Voilà qui peut paraître curieux pour la première apparition d'un

d'anthropologie physique en Côte d'Or, puis termine par quelques considérations sur le courage, l'intelligence, la volonté, et les représentations morales.

¹ « Dans tous les pays civilisés se fondent des sociétés et des musées d'ethnographie qui cultivent cette science de la vie, des mœurs, des populations, de leur origine physique et de leur développement moral général, sur lequel la langue fournit tant d'indices précieux ».

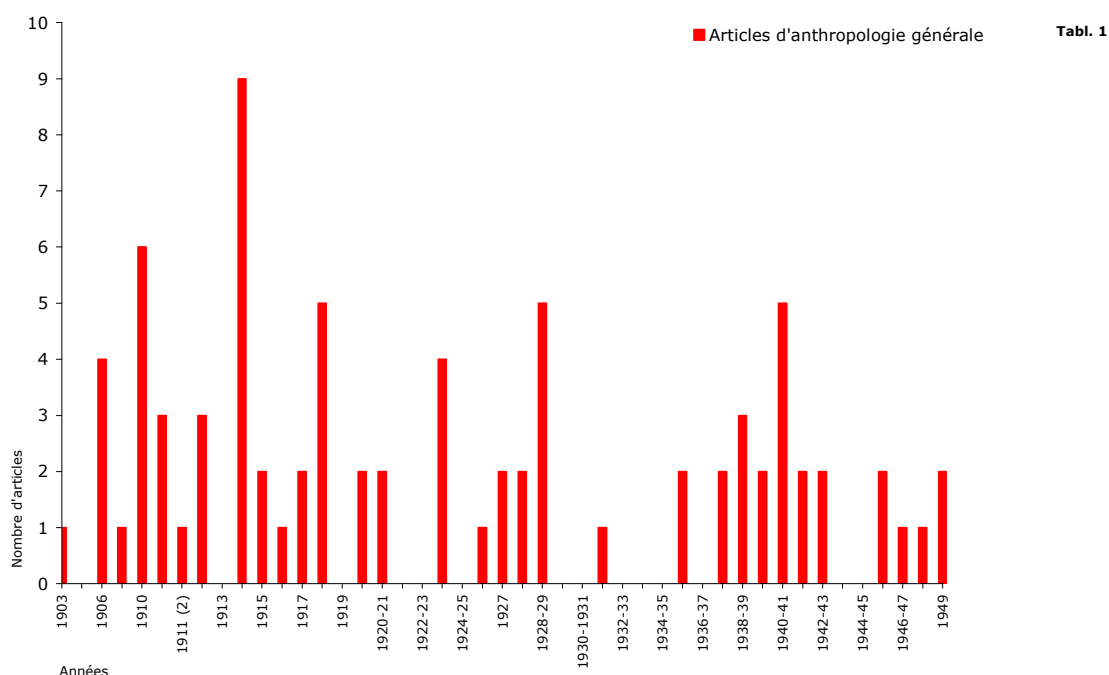
domaine de recherche devant la Société helvétique. L'explication est pourtant assez simple. D'une part, il faut y voir une conséquence de son séjour berlinois qui, s'il est à l'origine de l'intérêt de Fritz Sarasin pour l'ethnographie et lui confère une légitimité scientifique, le rend ignorant de la situation scientifique bâloise, après dix ans d'absence. De ce fait, il s'adresse aux Bâlois comme il le ferait aux savants berlinois, c'est-à-dire en présentant une simple conférence d'ethnographie, plutôt qu'un programme disciplinaire. D'autre part, il ne faut pas négliger qu'en dépit d'un intérêt sincère pour l'ethnographie, Fritz Sarasin demeure un naturaliste. L'ethnographie est un domaine qui n'est pas vraiment le sien, ni surtout prioritaire. Il n'infiltré pas la société de sciences naturelles aux fins de l'écarter de son but initial et d'en faire une société d'ethnographie. Naturaliste, passionné d'ethnographie, il en pratique l'étude comme une branche des sciences naturelles – au sein de la société des sciences naturelles. Sarasin n'invente pas un nouveau savoir. Il pratique une science normale, dans le contexte qui lui paraît le plus approprié : il ne cherche ni à établir, ni à légitimer une nouvelle discipline. A ce titre, il existe une différence radicale entre cette conférence et celle que prononce l'anthropologue Rudolf Martin devant l'Université de Zurich en 1901. Au cours de sa leçon inaugurale, celui-ci défend dans une intervention vive et passionnée la légitimité de la nouvelle discipline anthropologique, de ses méthodes et de ses acquis (KELLER 1995 : 75). C'est du reste un modèle normal au moment de l'institutionnalisation d'un domaine de recherche. Personne pourtant ne prononce de conférence semblable pour la défense de l'ethnographie en Suisse. Cette absence reflète l'état du champ de recherche vers 1890. Elle marquera aussi son développement pour un demi-siècle.

Si les Sarasin ne souhaitent pas et ne permettent pas une institutionnalisation de ce champ de savoir, ils en augmentent cependant la légitimité. Mais celle-ci demeure encore très personnelle, puisque le succès de l'ethnographie à Bâle reste dans ces premières années directement lié à la présence des deux cousins dans la ville rhénane. Il faut ainsi qu'ils s'y trouvent physiquement pour que l'ethnographie ait droit de cité dans les *Verhandlungen*. Dès lors la publication régulière d'articles et la présentation de conférences d'ethnographie après 1903 constitue davantage un effet de leur installation définitive dans leur ville natale qu'une promotion du champ de recherche. Si l'ethnographie est enfin reconnue en tant que telle, elle n'est pas encore parvenue à s'émanciper de ses fondateurs.

1.1.3. Des études ethnographiques dans une société naturaliste

Il faut en effet se garder d'aller trop vite. Certes, l'ethnographie prend au tournant du siècle une place croissante au sein de la société bâloise, il n'en reste pas moins que sa pratique demeure marginale, occasionnelle et hétérogène. Pour le dire autrement : il n'existe pour l'heure pas d'école bâloise.

Des articles d'anthropologie physique, d'archéologie préhistorique ou d'ethnographie sont ainsi régulièrement publiés dans les *Verhandlungen*. Ils restent cependant peu nombreux. Entre 1903 et 1949, on compte ainsi une moyenne de deux contributions d'anthropologie générale par année,



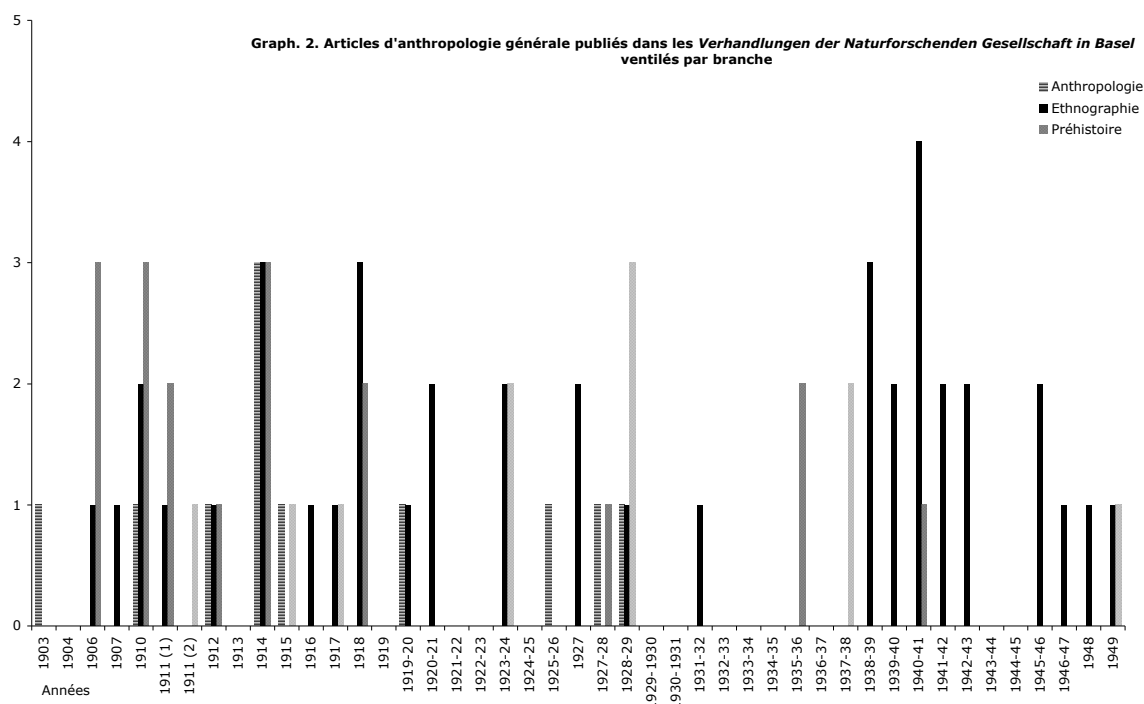
parmi lesquelles plus de la moitié traite d'ethnographie.

En entrant dans le détail, on se rend compte pourtant que la moyenne mathématique cache des variations chronologiques importantes et révélatrices à de nombreux égards. En premier lieu, naturellement, elles attestent de la fragilité d'un savoir encore mal assuré, comme de la multiplicité des intérêts de Fritz et Paul Sarasin. La ventilation des articles par année entre 1903 et 1949 (Graph. 1) l'atteste. Les variations d'une année sur l'autre sont non seulement très importantes, mais de surcroît, on n'observe aucune tendance de fond. Au contraire, l'évolution paraît complètement aléatoire et il arrive que les années les plus riches succèdent aux plus pauvres.

Il ne s'agit pas seulement d'une illusion produite par la comptabilisation commune des différentes branches de l'anthropologie générale. Ventilées, l'archéologie préhistorique, l'anthropologie physique et l'ethnographie connaissent en effet une évolution toute aussi heurtée. Cependant à ce niveau-ci, il devient possible de dessiner quelques tendances de fond (Graph. 2). Relevons tout d'abord l'érosion des études anthropologiques. Initiatrices de l'apparition de la science de l'homme dans l'organe de la société bâloise, elles ont du mal à s'imposer et disparaissent dès la fin des années 1920. Simultanément, l'on observe une dégradation progressive des études de préhistoire dont on recense néanmoins encore une demi-douzaine d'articles pendant les années 1930 et 1940.

L'effacement de l'anthropologie à la fin des années vingt n'est sans doute pas sans lien avec la constitution de la Société suisse d'anthropologie et d'ethnologie au début de la décennie¹. Mais il est également le produit de l'une des caractéristiques de ce champ de recherche à Bâle : les

¹ Cf. pp. pp. 245 sqq.



savants qui travaillent dans la science de l'homme sont peu nombreux. Sur un total de quatre-vingt-trois communications présentées à la société entre 1895 et 1949, plus des trois-quarts – soixante-quatre articles – sont écrits par un groupe de cinq personnes qui sont toutes liées au diptyque Fritz et Paul Sarasin. À côté des deux cousins, on compte le neveu de Paul, Fritz Speiser¹ et Leopold Rüttimeyer. Seul le trublion Paul Wirz² fait exception.

L'emprise d'un faible nombre de personnes se retrouve à l'identique dans les différentes branches qui composent la science de l'homme : quatre-vingts pour cent des articles d'anthropologie physique sont rédigés par Paul Sarasin et Julius Kollmann, et les cousins Sarasin à eux seuls écrivent trois articles de préhistoire sur quatre. Ce nombre réduit d'auteurs n'est pas qu'une curiosité. Il affecte bien entendu l'orientation de la production scientifique et se répercute également de manière déterminante sur ses variations. Le développement de nouveaux centres d'intérêt ou le décès d'un seul auteur peuvent en effet réduire dramatiquement l'un ou l'autre domaine de recherche. Ainsi, la disparition de Julius Kollmann en 1918, ajoutée à l'intérêt croissant que porte Paul Sarasin à la protection de l'environnement dès le début des années 1910 et qui le détourne des recherches scientifiques expliquent à eux seuls la diminution du nombre d'articles d'anthropologie physique. Du reste, le décès de Paul en 1929 sonne le glas de ces études en même temps qu'il éclaire l'affaiblissement des publications en préhistoire.

Comme l'anthropologie physique et l'archéologie préhistorique, l'ethnographie reste longtemps la chasse gardée de quelques individus : Leopold Rüttimeyer et Fritz Sarasin bien sûr, mais également, dès les années 1910, Felix Speiser et Paul Wirz, qui publient à eux quatre plus de quatre-vingt pourcent des articles ethnographiques de la revue. On pourrait s'attendre à y

¹ Cf. pp. 219 sqq.

² Cf. pp. 232.

observer le même phénomène d'affaiblissement. Ce n'est pas le cas. L'intégration d'une nouvelle génération de chercheurs constitue un processus particulier à l'ethnographie qui permet de comprendre pourquoi ces recherches, au contraire de celles en anthropologie et en archéologie préhistorique, se maintiennent mieux. Car cette nouvelle génération permet à l'ethnographie de perdurer au moment précis où l'archéologie préhistorique et l'anthropologie physique déclinent faute de successeurs au sein de la *Naturforschende Gesellschaft*. De fait, autour de 1940, les décès de Fritz Sarasin et de Leopold Rütimeyer n'ont pas d'incidence sur les publications ethnographiques de la société. Speiser a pris le relais dès les années 1910, puis Paul Wirz à partir de 1920 et Alfred Bühler à l'aube de la Seconde guerre mondiale. La tradition persiste ainsi jusqu'au milieu des années 1950 lorsque, près d'une décennie après la mort des patriarches naturalistes, l'ethnographie se distancie enfin des sciences naturelles.

Si quelques recherches ethnographiques ou anthropologiques sont publiées dans les *Verhandlungen*, la société témoigne en réalité peu d'intérêt à ces nouvelles branches. Elle ne cherche pas à les promouvoir, ni par des concours, ni en finançant des expéditions, et les anthropologues au sens large n'accèdent que rarement aux fonctions dirigeantes de la société¹. Elle se contente de publier leurs recherches et d'organiser des conférences. En réalité, si la société est un lieu de diffusion du savoir, ce n'est pas ici qu'il s'élabore. La place que réserve la *Naturforschende Gesellschaft* de Bâle est donc modeste. Si malgré cela cette collaboration se poursuit, trois raisons doivent être avancées. D'une part, l'ensemble des ethnographes sont avant tout des naturalistes. Ils nouent des liens multiples avec cette société de sciences naturelles dans la publication de laquelle ils présentent également des travaux de géologie, de botanique ou de zoologie. D'autre part, ils classent l'ethnographie parmi les sciences naturelles : il est donc normal de s'en préoccuper au sein de cette société. Enfin, il n'existe pas d'autre société savante à laquelle s'attacher, en 1895, à l'échelle bâloise.

La petite place qu'occupe l'ethnographie nous indique que son acceptation au sein de la société n'équivaut pas à son institutionnalisation. Elle ne s'est pas encore émancipée du cercle étroit des individus qui lui offrent une légitimité et cela influence la valeur des travaux. Car ils ne portent à l'ethnographie qu'un intérêt mesuré. Ils s'y intéressent peu et ne publient guère. Or le faible nombre de publications débouche sur une anémie qualitative. On observe en effet une absence de masse critique nécessaire au débat scientifique, accentuée par la position dominante des Sarasin tant à l'échelle scientifique que sociale. Au fond, ce sont eux qui définissent la nature de l'ethnographie bâloise telle qu'elle se présente dans les *Verhandlungen*. Naturalistes, il leur paraît normal d'inscrire l'ethnographie dans ce champ cognitif. Mais l'ethnographie s'y trouve isolée au début du siècle ce qui contribue à réduire le nombre de savants qui s'y intéresse puisque les naturalistes ne s'y penchent guère et que les philologues ne sont pas chez eux.

Cette emprise sur le champ de recherche prend une dimension d'autant plus remarquable que le groupe qui se maintient jusqu'à la Seconde guerre mondiale jouit d'une longévité extraordinaire.

¹ Felix Speiser est nommé président de la société pour un mandat de deux ans en 1923, et Alfred Bühler devient vice-président en 1947, puis président l'année suivante.

Longévité, exclusivité et direction, voilà qui donne, bien davantage que leurs travaux ethnographiques, aux Sarasin cette aura de parrains de l'ethnographie bâloise. De fait, s'ils sont bien ceux qui l'ont rendue possible, ils ont également empêché son développement libre.

A ce titre, le cas de la *Naturforschende Gesellschaft* éclaire quelque peu les relations entre institutionnalisation et disciplinarisation. Toutes les institutions scientifiques n'ont manifestement pas la portée disciplinaire que leur attribue Blanckaert. Ou plutôt : toutes n'ont pas l'ensemble des fonctions qu'il décrit. Ainsi l'ethnographie pratiquée à la *Naturforschende Gesellschaft* ne suscite guère les débats et assure mal la production du savoir. Un principe de distinction des différentes institutions est dès lors nécessaire pour se servir de la définition de Blanckaert.

En réalité, toutes les institutions qui produisent un savoir scientifique légitime ne forment pas pour autant des institutions *scientifiques* et, de ce fait, n'entrent pas dans son schéma. C'est le cas de l'ethnographie telle qu'on la pratique dans la *Naturforschende Gesellschaft*. Contrôlée par un groupe d'individus liés par des liens personnels, la pratique de la recherche s'y réduit rapidement à une chasse gardée. La nature du droit d'entrée requis (BOURDIEU 2001 : 96-101) qui, manifestement, n'est pas cognitif, mais social, l'atteste également. De fait, les critères que développe Blanckaert gagnent à être retournés. Ils permettent de déceler la nature scientifique des institutions et, partant, de mesurer le degré de disciplinarisation du champ de recherche.

1.2. La Société neuchâteloise de géographie

Le nom de la Société neuchâteloise de géographie est trompeur. De sa fondation en 1885 à la mort de son fondateur Charles Knapp en 1921, elle tient davantage de la Société d'ethnographie ou plutôt de la Société africaniste : qu'il s'agisse de la première monographie d'Henri-Alexandre Junod sur les *Rongas* du sud de l'Afrique ou des travaux du Père Trilles sur les *Fang* du Gabon, force en tout cas est de constater qu'elle ouvre largement ses pages à l'ethnographie africaine.

Son activité, pourtant, ne s'y limite pas. Pour bien comprendre les multiples facettes de cette société, il convient de suivre le processus qui mène à sa fondation et de relever les objectifs qu'elle se fixe. Ceux-ci sont principalement pratiques : la société cherche à faciliter l'émigration des Neuchâtelois et à accroître le volume du commerce extérieur du canton. C'est du reste pour atteindre cet objectif que la société souhaite mettre sur pied un musée commercial et ethnographique. Pourtant, cet objectif populaire cède rapidement la place à des attentes plus pointues.

Le combat de la première génération en faveur de l'ethnographie s'essouffle avec la mort de Knapp. Emile Argand puis Charles Biermann, qui lui succèdent, choisissent une orientation davantage tournée vers la Suisse, jugée plus populaire – mais surtout plus proche des intérêts des nouveaux dirigeants de la société. Sans succès puisque celle-ci verra son effectif baisser de manière dramatique témoignant ainsi et par contraste du potentiel de l'ethnographie à Neuchâtel.

1.2.1. Une société de commerce

La Société neuchâteloise de géographie voit le jour en 1885 grâce à l'impulsion de l'instituteur Charles Knapp épaulé par différents collègues¹. Cette origine n'est pas anecdotique. C'est en effet d'abord en tant qu'instituteur que Knapp s'intéresse à la géographie. Il faut dire que le développement récent de la discipline la constitue à ses yeux comme un savoir incontournable pour les jeunes générations auxquelles il enseigne. Cette origine scolaire ne reste pas sans conséquence sur le développement ultérieur de la société.

Dans un article anonyme qui paraît en novembre 1884 dans une publication commerciale régionale et éphémère, le *Jura neuchâtelois*, Knapp pose les bases d'une Société de géographie à venir (KNAPP 1884). Le texte intitulé *De la fondation d'une Société neuchâteloise de géographie* ne laisse place à aucune ambiguïté quant aux objectifs à poursuivre. Après avoir cité de larges extraits d'un ouvrage du spécialiste de géographie économique et professeur à l'Ecole supérieure de commerce de Marseille Pierre-Frédéric Blainier, Knapp dresse un portrait flatteur de la science et de l'importance de ses applications à l'économie. « A notre époque d'activité fiévreuse, affirme-t-il, la science doit venir en aide à l'industrie, au commerce et à l'agriculture ; les éclairer, les fortifier et leur montrer des voies nouvelles dans lesquelles ils doivent s'engager ». Dans une argumentation *pro domo*, Knapp souligne alors le rôle que peut y jouer la géographie, puisqu'elle « embrass[e] dans son cadre les notions les plus diverses et touch[e] par sa nature même à toutes les connaissances humaines ». Au final, il assigne à la science totale que forme la géographie le rôle de servir au développement du commerce suisse en général, et neuchâtelois en particulier. Pour appuyer son propos, Knapp relève encore le nombre important de sociétés de géographie qui, à l'étranger comme en Suisse, ont récemment été créées pour rendre ce service. Il y a donc lieu de se dépêcher, prétend-il, si Neuchâtel souhaite ne pas prendre trop de retard. Et ce qui est vrai comme postulat de portée générale, conclut-il, l'est encore davantage dans le contexte de la Grande dépression² pour Neuchâtel dont l'économie se fonde avant tout sur ses exportations.

En avançant de tels arguments au moment précis où la Suisse traverse la première crise structurelle de l'ère industrielle, Knapp s'assure de son succès. De fait, moins de trois mois plus tard, en février 1885, un comité de cinq personnalités d'envergure au plan cantonal se réunit au Locle pour constituer la Société neuchâteloise de géographie. Autour de l'instituteur et bellettrien Knapp, c'est même toute une partie de l'élite économique, politique et culturelle de la petite république qui se retrouve. Albert-Louis Roulet, conseiller d'Etat³ radical en charge de l'instruction publique, et son successeur, le radical John Clerc sont présents, de même que le député radical au législatif cantonal Louis Favre (KAESER 2001b : 119). Cet ancien instituteur et bellettrien qui dirige le Gymnase cantonal et enseigne à l'Académie est accompagné d'un second député et bellettrien, l'avocat libéral Jules Maret, rédacteur en chef de la *Suisse libérale*. Le 16 mai

¹ C'est du moins ce qu'affirme Léon Metchnikoff lors de la première séance de la société, le 16 mai 1885.

² A cet égard, cf. WIDMER 1992.

³ Le Conseil d'Etat (ou *Regierungsrat*) constitue l'organe exécutif du canton.

1885, lors de la première séance de la Société, deux personnes rejoignent encore le comité : le fabricant d'horlogerie Jules Jurgensen, également député libéral et belletrien (DONZE 2001 : 222), et le rédacteur en chef du *National Suisse*, Ferdinand Porchat (SOCIÉTÉ DES ANCIENS BELLETTRIENS NEUCHÂTELOIS 1962 : 109, 338)¹. Cet aréopage de personnalités du monde politique et économique atteste l'opportunité de l'initiative de Knapp. Perçue comme une mesure économique parmi d'autres² dont l'objectif vise à relancer le commerce cantonal, la société rencontre un écho très favorable auprès des pouvoirs politiques et économiques du canton qui placent énormément d'espoir dans sa capacité à relancer le commerce local³.

Cette première séance est l'occasion pour le professeur de géographie de l'Académie Léon Metchnikoff de présenter un exposé dans lequel il précise quelque peu le genre de géographie que soutient la Société et surtout en quoi elle peut servir au commerce. Pour le savant russe, la géographie a connu au cours des dernières décennies un profond développement, non seulement en amplitude, mais surtout « en profondeur ». Si la réduction régulière des *terrae incognitae* le satisfait, c'est surtout l'approfondissement des connaissances qui passionne Metchnikoff. « Jadis, dit-il, on pouvait se croire géographe si l'on savait par cœur un grand nombre de noms et de chiffres. Aujourd'hui, à partir des faits plus généraux de la cosmographie et de la physique du globe jusqu'aux détails plus particuliers de l'ethnologie et de la sociologie, tout s'englobe dans la science géographique qui ne se contente plus de constater et de décrire, mais qui cherche aussi à comprendre, à déduire des lois générales » (METCHNIKOFF 1886 : 20).

Face à cet élargissement de la discipline, il eût fallu développer l'enseignement de la discipline ce qui, regrette Metchnikoff, n'a pas été fait. Cela dit, à ses yeux, le mal est plus profond et doubler ou tripler le nombre d'heures consacrées à la géographie aurait été insuffisant pour « faire faire à mes auditeurs le tour du globe, comme il doit être fait, c'est-à-dire en signalant à leur attention tout ce vaste enchevêtrement de faits cosmologiques, physico-chimiques, anthropologiques, ethnologiques, sociologiques... que sais-je... qui constituent l'objet, l'essence même de nos études, et en déduisant de cet ensemble de faits ces lois générales sans lesquelles il n'y a point de nos jours d'enseignement scientifique.[...] Chacun de mes collègues enseignant une autre science quelconque se trouve devant un champ vaste, mais délimité, devant un corps de doctrine compact et arrêté ayant ses méthodes et ses systèmes consacrés par un usage de longues années ; tandis que moi, je me trouve en face du vague, de l'indéfini » (METCHNIKOFF 1886 : 21).

¹ L'étude du rôle joué par la Société d'étudiants des Belles-Lettres au sein des élites neuchâtelaises reste encore à faire. Signalons simplement que le cas de la Société neuchâtelaise de géographie n'est en rien particulier. La présence marquée de ses membres dans les cercles du pouvoir est habituelle.

² A cet égard, cf. BARRELET 1993 : 143-145.

³ A cet égard, la proximité entre la Société neuchâtelaise de géographie et l'ethnographie se retrouve à Zurich. On y retrouve les mêmes arguments au moment de la création de la *Ethnographische Gesellschaft* de Zurich, en 1889, et la constitution de la société zurichoise rencontre elle aussi un succès significatif auprès des milieux politiques, économiques et commerciaux, cf. JUD 1989 : 118. Ce n'est d'ailleurs pas un phénomène spécifiquement suisse, comme l'atteste le cas viennois, FEEST 1995 : 115-116.

Cette conception extrêmement large de la géographie que Metchnikoff a héritée de son maître Elisée Reclus va marquer durablement la société et permet de fonder l'inscription de l'ethnographie dans la discipline. Davantage même, l'héritage reclusien agit également sur la fonction et l'utilité sociale attribuées à la société : « A tous les degrés, l'enseignement géographique a un besoin urgent d'être réformé. Mais un plan de réorganisation rationnelle des études géographiques ne surgira pas spontanément de la tête ou de la cuisse de quelque Olympien, et l'un des moyens les plus sûrs pour y arriver est de créer partout des groupes, centres locaux, où toutes les personnes qui s'intéressent au progrès de la géographie viendraient échanger leurs idées, se communiquer mutuellement les faits de leur expérience, de leurs recherches et de leurs méditations » (METCHNIKOFF 1886 : 22).

La Société de géographie vise donc à se substituer à un Etat jugé inapte à promouvoir la géographie en s'appuyant sur une base populaire. Mais elle ne se contente pas de participer au développement d'une science pure dont Metchnikoff perçoit, en toute modestie, les limites au sein d'une société régionale. Elle sert également au moins deux visées pratiques. Metchnikoff rappelle d'abord que la Suisse est un pays d'émigration et, dans la lignée des « colonialistes » (ARLETTAZ 1975 : 63 ; 1979 : 23-26), il souligne que ces mouvements migratoires se terminent souvent mal. Du moins, les exemples d'émigrés exploités par des passeurs sans scrupules ou plus simplement déçus de leur nouvelle vie sont innombrables. Or ces gens-là pourraient être aidés par les sociétés de géographie. « La noble mission, dit-il, de diriger ces courants d'émigrants qui la plupart du temps n'échouent misérablement que parce qu'ils sont abandonnés à l'exploitation intéressée de gens ignorants ou de mauvaise foi, n'incombe-t-elle pas de droit aux Sociétés locales de géographie ? Et puisque les Sociétés les plus anciennes, plus illustres et plus puissantes nous en abandonnent l'initiative pourquoi ne nous engagerions-nous pas dans cette voie avec la certitude que nous rendons ainsi un service à ceux d'entre nos citoyens qui ont le plus besoin d'une assistance éclairée et fraternelle ? » (METCHNIKOFF 1886 : 24).

Le second objectif pratique des sociétés de géographie consiste à guider les exportations de l'industrie suisse. Metchnikoff poursuit : « Ce que je viens de dire de l'émigration des hommes peut être étendu aussi à "l'émigration des produits", à cette grande question des débouchés qui est le seul mobile avouable de la politique dite coloniale. Avant d'engager des capitaux énormes et des armées dans la conquête des marchés lointains, avant de provoquer l'extermination en masse des indigènes de toutes les couleurs par nos engins de guerre perfectionnés et par le contact de ce qu'il y a de plus brutal et de plus dépravé dans la lie de nos sociétés soi-disant civilisées – ne serait-il pas, je ne dirai pas plus humain, mais plus économique de consulter la science géographique quant à la direction de ce grand mouvement perpétuel de denrées et de marchandises qui s'effectue tous les jours entre les pays les plus éloignés ? [...] Toute envie de rire me passe quand je songe à cette ignorance de la géographie qui préside aux envois très importants de produits de nos industries dans tous les pays du globe. Le plus souvent, par routine, on encombre de marchandises les contrées qui, il y a quelque vingt ans, offraient effectivement les appâts d'un débit lucratif et facile : mais parfois aussi sous l'impulsion d'un esprit d'entreprise mal dirigé, on envoie des montres à des peuplades qui se passent de chemises

et de pantalons ou des soieries de Lyon à ces dames qui se contentent d'une queue de vache en crin végétal pour tout habillement et pour toute parure. Un temps doit venir cependant où l'on dressera pour l'état des marchés internationaux des bulletins et des tableaux analogues à ceux que les journaux publient aujourd'hui par rapport à l'état du ciel et la pression barométrique. Nos connaissances géographiques et le développement actuel des moyens de communication entre tous les pays du globe rendraient possible la réalisation de ce projet avant la fin de l'année courante. Mais l'initiative ne viendra certes pas d'un gouvernement, car ce serait la négation flagrante de la politique coloniale. Il est peu probable qu'elle vienne d'un groupe de négociants, car la réalisation de ce projet enlèverait à un spéculateur heureux la chance de s'enrichir par un coup de dé aux dépens d'un millier de ses confrères moins habiles ou moins favorisés par le sort... Elle appartient de droit à une réunion d'hommes compétents n'ayant point d'intérêt dans un commerce spécial ou sachant subordonner cet intérêt à l'amour de la science et de l'humanité. C'est-à-dire qu'elle appartient à une Société de géographie semblable à la vôtre ou à la nôtre, si vous voulez. Et la Société qui aura pris l'initiative de ce mouvement pourra se flatter d'occuper avec honneur sa place au soleil » (METCHNIKOFF 1886 : 25-26).

Cette conférence tient lieu de manifeste pour la nouvelle société, bien davantage que l'appel de novembre 1884. Metchnikoff y présente de manière programmatique les objectifs qu'il fixe à la Société de géographie. Ils sont de deux types. Pour une part, ces objectifs sont cognitifs puisque la société doit permettre l'essor de l'enseignement et servir au développement de la science. Pour une autre part, ces objectifs sont pratiques. La société doit assister les entreprises d'exportation et guider les candidats à l'émigration. Roulet avait déjà milité dans le même sens lors de la séance inaugurale du Comité en février 1885 et le fait que son discours soit repris par Knapp dans l'*Avant-propos* au premier numéro du *Bulletin* souligne clairement l'importance du propos. Ainsi, si Roulet indique qu'il est indispensable de mieux connaître la géographie locale et souligne, en tant que directeur de l'instruction publique du canton de Neuchâtel, la nécessité d'améliorer la qualité des manuels, ces objectifs cognitifs sont franchement relégués au second plan en regard du rôle que la Société est appelée à jouer dans le développement d'une géographie commerciale appliquée. « C'est dans une troisième direction que notre société aura à déployer sa plus grande activité. Dans un pays industriel et commerçant comme le nôtre, il est étonnant que la géographie économique soit encore si peu vulgarisée [...]. C'est par la routine et par voie de tâtonnement que les opérations commerciales sont trop souvent dirigées chez nous. Notre Société devra prendre à tâche d'étudier et de vulgariser ces faits, si utiles à nos commerçants [...]. Elle devra de même devenir un office de renseignements pour ceux qui voulant tenter fortune au-delà des mers ont besoin de connaître exactement les conditions de la vie qu'ils mèneront ailleurs. L'émigration est un état de choses avec lequel nous avons à compter ; sans juger s'il est bon ou fâcheux pour notre pays, nous avons le devoir de faciliter cette émigration à nos concitoyens en leur fournissant des renseignements tout à faits désintéressés. C'est un côté de leur tâche que nos sociétés suisses ne doivent pas négliger » (KNAPP 1886 : 8-9).

Dans les faits, la Société neuchâteloise de géographie suit dans un premier temps à la lettre les objectifs pratiques fixés par Metchnikoff. Ainsi, après la deuxième année d'existence de la société,

son vice-président Jules Maret ne se contente pas de rappeler les objectifs de soutien au commerce qu'elle s'est fixé. Il indique que le Comité met en place un réseau de correspondants constitués de Neuchâtelois ou de Suisses qui habitent à l'étranger auquel il demandera « des rapports aussi précis que possible sur les contrées qu'ils habitent. Afin de leur faciliter la tâche, il a rédigé un questionnaire qui sera adressé à ces personnes de bonne volonté et auquel nous espérons que celles-ci voudront bien répondre de temps en temps » (MARET 1886 : 12).

1.2.2. Un musée ethnographique et commercial

L'intérêt marqué pour le développement du commerce local persiste au cours des premières années d'existence de la société. « L'Appel [...] en faveur d'un Musée ethnographique et commercial de 1888 » signé de Charles Knapp et Jules Maret (KNAPP et MARET 1888) l'atteste. Conformément au programme de Metchnikoff, les deux auteurs rappellent que la société ne cherche pas à se borner à une activité purement scientifique, mais qu'elle a également l'ambition de travailler dans la mesure de ses forces au développement industriel et commercial du canton. C'est dans ce but, affirment-ils, qu'elle désire créer un Musée ethnographique et commercial analogue à ceux qui existent dans plusieurs villes de la Suisse et de l'étranger¹. N'ayant pas de ressources suffisantes pour financer ce projet, elle s'en remet à la générosité des sociétés avec lesquelles elle est en relation, mais surtout des nombreux Neuchâtelois et Suisses qui seraient disposés à lui venir en aide en lui faisant parvenir des dons d'objets de toute nature et de toute provenance.

Les objectifs pratiques et en particulier la visée commerciale de la société prévalent. Il s'agit explicitement de faire du musée l'outil permettant d'organiser à Neuchâtel un « enseignement commercial complet ». Dans l'idée de Knapp et Maret, celui-ci comporte deux volets. D'une part, bien entendu, il réclame que « les élèves de notre école de commerce et de nos écoles secondaires et supérieures puissent étudier sur le vif la force productive de chaque Etat et de chaque contrée ». D'autre part, cependant, il faut que les industriels et commerçants locaux aient l'occasion de se rendre un compte exact du degré de prospérité et des ressources des pays avec lesquels ils sont en relation d'affaires. Or, pour y parvenir, « aucune étude n'est plus propre que celle de la géographie et de l'ethnographie ». Mettant en garde contre le danger d'assoupissement qui guette la Suisse, Knapp et Maret avertissent que le désintérêt pour les transformations de la marche du monde peut mener le commerce régional à sa perte, « car dès que l'on méprise ce qui vient du dehors, on s'estime soi-même de plus en plus et, on le sait, l'ignorance et l'arrogance sont sœurs jumelles ». Dès lors chacun se doit de lutter avec la dernière énergie pour prendre le pas sur l'étranger en améliorant les produits manufacturés locaux. « Mais, préviennent-ils, pour

¹ Encore une fois, il est frappant de relever la ressemblance avec les objectifs de l'*Ethnographische Gesellschaft* de Zurich puisque le principal d'entre eux vise précisément à développer une collection ethnographique qui serve de lieu d'étude et d'information pour les milieux zurichois intéressés au commerce et à l'exportation, JUD 1989 : 119.

développer le sens des formes et des couleurs, il faut mettre sous les yeux des ouvriers des collections aussi riches que possible. Sans un grand choix des meilleurs produits de l'art industriel, les écoles d'art et métiers ne peuvent rendre tous les services que l'on est en droit d'attendre ».

C'est là tout l'intérêt d'un Musée ethnographique et commercial que la société souhaite depuis sa naissance, prétendent Maret et Knapp. Il n'est cependant pas certain que cela soit vrai. Bien sûr, la Société souhaite servir de centre d'information pour l'industrie, le commerce et l'émigration, mais la forme du musée n'est jamais évoquée avant 1888. Or en août de cette année-là, la société a été invitée à Aarau pour le congrès annuel des sociétés suisses de géographie. C'est dans ce contexte, sans doute, que germe l'idée du musée commercial. Car ce concept, qui est dans l'air du temps, occupe une place centrale dans les débats qui agitent les trois jours de rencontre. Les délégués y écoutent une conférence de A. Bircher, un Argovien établi au Caire, qui porte sur « l'Egypte actuelle au point de vue économique et commercial » et qui est agrémentée d'une « riche collection de vêtements de photographies, de produits bruts et manufacturés [qui] illustre de manière très vivante les données sur les mœurs, les coutumes, l'agriculture, l'industrie et le commerce des habitants de l'Egypte » (DUBIED 1888 : 204). Mais surtout, les congressistes visitent le musée de la société de géographie commerciale d'Aarau, visite qui marque manifestement Arthur Dubied, délégué par la Société de Neuchâtel. « Ce petit musée, écrit-il, de fondation très récente, disposant de ressources modestes est vraiment remarquable par son organisation ingénieuse [...]. Une vitrine spéciale est consacrée à chaque industrie et l'on a ainsi une vue d'ensemble du travail opéré sur les produits bruts pour les faire servir à la consommation : toutes les industries n'y sont pas encore représentées, mais tel quel ce musée pourra rendre de grands services aussi bien à l'enseignement géographique et commercial qu'aux industriels et aux négociants. Ses richesses s'accroissent d'une façon réjouissante, grâce à des subventions fédérales, cantonales et locales et grâce surtout à la libéralité des nombreux membres correspondants de la Société de géographie d'Aarau, disséminés sur tous les points importants du globe » (DUBIED 1888 : 205). Dans ce descriptif très élogieux, Dubied n'oublie pas de souligner la faisabilité d'un tel musée même pour une société de petite envergure – ce qui paraît constituer un appel évident à la Société neuchâteloise. Cela semble d'autant plus vraisemblable qu'il poursuit immédiatement en rapportant les propos tenus par August Oncken. Professeur à l'Université de Berne et directeur de l'Ecole consulaire de Berne, ce dernier prononce une conférence portant sur la « nécessité d'établir en Suisse des Musées commerciaux », sur laquelle Dubied revient longuement. Cette « belle étude » dont il recommande la lecture aux membres de la société a servi à clarifier les objectifs des musées commerciaux. A son idée, les conservateurs doivent permettre aux industriels et aux commerçants de s'informer sur la production, l'offre et la demande, les instructions pratiques, la concurrence et les moyens d'en triompher tandis que les collections doivent être une image fidèle de l'industrie et du commerce du monde entier. Oncken précise bien qu'il ne saurait y avoir un seul musée commercial en Suisse, mais plutôt un réseau cantonal spécifique aux niches industrielles des différentes régions, dirigé par une centrale à Berne. Le moment d'ailleurs semble idéal puisque l'Exposition universelle de Paris en 1889 permettra de constituer un fonds (DUBIED 1888 : 207). Le Congrès, précise Dubied, a du reste adopté une

résolution qui reprend les principaux arguments d'Oncken et s'est adressé aux autorités fédérales pour qu'elles favorisent la constitution de ces musées et mettent à leur disposition un fonds qui permettrait d'acquérir des collections à Paris. Avec succès puisque le postulat du député radical aux Chambres fédérales Albert Gobat, accepté par le Conseil des Etats, a conduit le Conseil fédéral à rapporter sur la matière¹. Davantage donc qu'une étape du développement de la Société qui serait prévu de longue date, le projet neuchâtelois naît en réaction à un phénomène plus général à l'œuvre en Suisse dans les années 1880².

Toujours est-il que le comité de la société neuchâteloise cherche à concrétiser ce désir, fût-il ancien ou récent. A cet effet, la société espère pouvoir compter sur la bienveillance de ses membres à l'adresse desquels l'« Appel » se termine par une liste de *desiderata* dont la facture est curieuse : « En premier lieu, nous travaillons à réunir aussi complètement que possible les produits industriels *finis*, prêts à être livrés au consommateur. Nous nous efforçons de rassembler toutes les matières brutes ou les produits du sol qui sont indispensables à l'industrie. Nous recevons avec plaisir les produits manufacturés de tous les temps et de tous les pays aussi bien de l'Antiquité grecque et romaine, du moyen âge, de la Renaissance et des Temps modernes que du Japon, de la Chine, de l'Inde, de la Perse, de l'Afrique, de l'Amérique ou de la Polynésie. Nous collectionnons aussi les bois, écorces, racines, graines, minéraux, cornes, os, servant à la sculpture, à l'art du tourneur, à la teinturerie, à la peinture etc. etc. Nous n'avons garde d'oublier

¹ En fin de compte, le Conseil fédéral refuse de légiférer et laisse à l'initiative privée le soin de développer les musées commerciaux, *Rapport du Conseil fédéral concernant la création de musées de commerce du 19 mars 1889*, p. 532. Ce rapport est particulièrement important, car c'est la seule fois que le Conseil fédéral touche, de près ou de loin, à l'ethnographie et, de manière symptomatique, il refuse d'entrer en matière. Comme souvent, pour justifier sa décision, il se fonde sur les recommandations du patronat, à travers le Vorort de l'Union suisse du commerce et de l'industrie, dont les deux tiers des sections ont rejeté le projet. Parmi les acceptants, ce n'est pas sans importance, nous le verrons, on dénombre le *Basler Handels- und Industrieverein*, ainsi que l'Association commerciale et industrielle genevoise. De manière générale, les partisans du projet qui représentent le plus souvent les petites et moyennes entreprises qui n'ont pas les moyens de financer eux-mêmes des services de correspondants à l'étranger conçoivent très bien ce que le commerce et l'industrie peuvent tirer de telles institutions. Les opposants parmi lesquels on compte les représentants des grandes entreprises dénoncent en revanche l'inutilité d'un tel service. Pour certains, le risque est important que ces musées glissent vers des musées d'ethnographie et deviennent rapidement inutiles, pour d'autres leur efficience est douteuse en ceci que de tels musées ne sont utiles que mis à jour de façon continuelle – ce qu'ils ne croient pas possible – pour d'autres enfin, en raison de cette incapacité à refléter les mutations des pratiques, les musées techniques ou ergologiques existants, où s'expose l'histoire des techniques, sont suffisamment utiles pour les industriels, cf. *Rapport du Conseil fédéral concernant la création de musées de commerce du 19 mars 1889*. Il n'est pas impossible que la promotion par l'Etat fédéral de la professionnalisation du service consulaire dès 1895 soit en relation avec cette affaire ; disons en tout cas que les uns et les autres occupent la même fonction. Il se peut, dès lors, que l'Etat fédéral a développé le service consulaire au détriment d'une ethnographie de caractère utilitaire.

² La Suisse, avec les fondations des sociétés de géographie commerciale de Saint-Gall (1878) d'Aarau (1884), participe d'une tendance répandue dans toute l'Europe comme en témoignent les nombreuses sociétés de géographie commerciale créées à la suite de celle de Paris (1873) – Hambourg (1873), Bordeaux (1874), Milan (1879), Porto (1880), Nantes (1882), Le Havre (1884) et Madrid (1885), pour ne citer que les plus importantes. La fondation, en 1874, du *Orientalisches Museum* à Vienne ou, en 1878, du *Zentralverein für Handelsgeographie* avec des succursales dans plusieurs villes (Leipzig, Jena, Barmen, Stuttgart et au Brésil) participe du même mouvement.

les fibres et les textiles employés dans la tannerie, la couture ou la broderie ; même les objets grossiers des indigènes de la Polynésie et de l'Amérique ont une valeur inappréciable ; car au siècle prochain il sera presque impossible de se les procurer. [...] Nous pourrions nous étendre davantage. Nous ne le faisons pas renvoyant pour de plus amples détails à la liste ci-jointe que nous vous prions de conserver et de communiquer à tous ceux qui seraient en mesure de s'intéresser à notre œuvre ».

La nature double du projet muséal transpire jusque dans l'énumération des catégories d'objets auxquelles il porte un intérêt. Si le lecteur conçoit bien la portée commerciale des produits finis vendus aux quatre coins du monde, gageons qu'il est moins aisé pour lui de mesurer l'intérêt marchand des artefacts médiévaux ou des « objets grossiers » qu'il ne sera bientôt plus possible de se procurer. Inversement, si les artefacts des Amérindiens constituent assurément un intérêt pour l'ethnographe, on peine à croire qu'il en soit de même des « produits industriels finis » ou des restes de l'Antiquité grecque. De fait, dans son Appel, la Société de géographie semble vouloir se réserver un spectre d'activité très éclaté et elle se substitue aussi bien à l'Etat qu'elle empiète sans vergogne sur les terres de certaines institutions scientifiques du canton. Au fond, on pourrait croire qu'elle adopte une politique de niche. Du moins, elle cherche à modérer les insuffisances des institutions existantes. Face à l'Etat qui s'avère incapable de gérer l'émigration et ne s'investit pas suffisamment en faveur du commerce extérieur, face aux industriels qui ne comprennent plus les règles des échanges internationaux, face à la Société de sciences naturelles qui ne traite de questions ethnographiques qu'à l'occasion de dons d'*ethnographica* au musée ou lors du passage d'un savant étranger¹, face au musée, enfin, qui ne développe pas de politique active d'acquisition de pièces ethnographiques, la Société de géographie cherche à se présenter comme une manière de panacée au point qu'il est malaisé d'en définir les priorités. L'entremêlement est tel qu'il rend impossible de juger si l'une des dimensions, commerciale ou scientifique, constitue un alibi.

Encore qu'il n'existe aucune raison de croire qu'aux yeux de Knapp et de Maret l'une ne puisse se développer qu'au détriment de l'autre. Car si le musée ne voit pas le jour pas sous la forme de ce premier projet², il illustre bien comment les deux auteurs envisagent alors l'ethnographie : c'est la partie de la géographie commerciale qui traite de la culture matérielle – l'analyse de la correspondance personnelle de Knapp démontre que cette opinion ne se réduit pas à un

¹ A l'exception notable d'une petite contribution d'Edouard Desor sur les Kabyles (DESOR 1864), l'ethnographie se réduit, en dépit de l'existence régulière d'une rubrique « Géographie et ethnographie », à des récits de voyages (1868, 7 ; 1871, 9 ; 1877, 11), des présentations d'objets donnés au musée (les *Orientalia* de Paul Traub en 1865, des pièces *achanties* de Paul Ramseyer et néo-calédoniennes de M. LaTrobe en 1874) et deux conférences présentées par des savants étrangers : l'une du Danois N. Stolpe sur l'art polynésien en 1881, l'autre, lue par Louis Coulon, du missionnaire Jaccottet sur des peintures rupestres du sud de l'Afrique au cours de la séance du 23 avril 1885. Celle-ci constitue du reste la dernière note ethnographique parue dans le *Bulletin* avant une étude isolée de Théodore Delachaux en 1935, ce qui corrobore naturellement de manière frappante l'hypothèse d'une politique de niche que poursuit la Société de géographie.

² Signalons cependant qu'en 1891, une centaine d'objets, dont les trois quarts proviennent de l'Exposition coloniale française de Paris en 1889, sont confiés au « Musée ethnographique et commercial », *Bulletin de la Société neuchâteloise de géographie*, VI, 1891, pp. 436-437.

argument trompeur. Pour lui, l'ethnographie étudie la culture matérielle et il y a fort à croire qu'elle se limite à ses yeux à la constitution de collections : elles sont une fin et non le moyen de développer un discours sur l'histoire de la civilisation. L'analyse de l'activité de la Société, et plus particulièrement de son *Bulletin*, permet de s'en assurer.

1.2.3. Le *Bulletin* : une revue pour la géographie, l'économie du savoir ou l'ethnographie ?

Parallèlement à ces projets muséaux qui déboucheront en fin de compte sur la constitution du Musée ethnographique en 1892¹, la Société de géographie publie en effet également un *Bulletin*. Cette publication mérite notre attention à double titre : d'abord, le *Bulletin* forme l'une des deux priorités de la Société² ; il constitue également son activité principale. Dès lors, son étude donne une bonne idée des intérêts généraux de la société. Elle est ensuite particulièrement intéressante car le *Bulletin* de la société pose un problème qui n'est pas éloigné de celui que nous venons de soulever. Si les dirigeants de la société prétendent régulièrement que les dimensions populaire, utilitaire et vulgarisatrice du *Bulletin* prévalent, on constate en réalité une mainmise de la dimension savante. De fait, le *Bulletin* correspond bien davantage à une publication savante – africaniste et ethnographique dans un premier temps, neuchâteloise et géographique par la suite – qu'à une revue industrielle ou commerciale.

Une revue d'ethnographie

Le *Bulletin* ne prend pas immédiatement cette orientation scientifique. Au contraire, au cours des premières années, il reste très fidèle à la ligne hétérogène que revendique la société. La dimension commerciale de la société est ainsi particulièrement bien représentée. On compte ainsi une douzaine de relations de voyages. Celles-ci forment généralement un subtil mélange d'indications touristiques, de descriptions de paysages et de mœurs et d'informations économiques. Certaines, cependant, se réduisent à des notices commerciales, parmi lesquelles il faut relever en particulier les « lettres sur la Bolivie » du chimiste Frédéric Sacc³, lequel recommande ici un certain nombre de produits qui connaissent un « écoulement facile » ou là un négociant sérieux et intelligent avec lequel les exportateurs neuchâtelois pourraient travailler sans risques. Dans le même registre, il convient de relever les revues géographiques que signe Charles Knapp chaque année et qui consistent en une description de l'état des découvertes et des explorations européennes du monde ainsi qu'une présentation des conditions socio-économiques des différentes colonies. Enfin, il existe de rares articles qui traitent de problèmes économiques et commerciaux

¹ Cf. pp. 166 sqq.

² L'autre, nous le verrons, consiste à organiser des conférences populaires.

³ A ce sujet, cf. JACOT-GUILLARMOD 1988.

spécifiques, comme celui de H.C. Faure sur les déficiences de l'agriculture africaine ou celui de Paul Perrin sur les ressources du Transvaal.

La dimension scientifique du travail de la société n'est cependant pas négligée. On dénombre trois monographies de géographie régionale neuchâteloise, comme la longue étude de Ferdinand Porchat portant sur la ville de La Chaux-de-Fonds (1885), une demi-douzaine de grandes études thématiques, à l'instar du travail de Léon Metchnikoff sur les relations entre fleuves et civilisations (1887) et autant de comptes-rendus de congrès scientifiques. Le nombre de comptes-rendus d'ouvrages constitue un autre indice de l'inscription de la revue dans le champ scientifique. Et celui-ci connaît des variations pendant ces premières années qui soulignent un changement de cap autour de 1890. Alors qu'entre 1885 et 1889, on ne compte qu'un ou deux comptes-rendus par numéro, de 1890 à la mort de Knapp en 1921, cet exercice devient une véritable spécialité du *Bulletin* qui en propose une bonne vingtaine par volume. Certes, il ne faut pas y voir le résultat d'une seule redéfinition des priorités, mais également la conséquence de la politique d'échange de publications initiée par Knapp – il organise l'échange de son *Bulletin* avec près de deux cents sociétés à travers le monde en 1891 – qui donne accès à des publications très nombreuses. Cela dit, c'est un indice du virage scientifique que prend la revue et qu'atteste au même moment le recul important que connaissent les contributions économiques et commerciales.

A partir du début des années 1890, on observe en effet un basculement net de la couleur de la revue. Profondément métissée jusque-là, elle prend bientôt une orientation nouvelle à de nombreux égards. En premier lieu, elle affiche un accent africaniste et ethnographique marqué. Durant les trente années qui s'écoulent jusqu'à la mort de Knapp, on ne compte pas moins de quarante-cinq publications de l'un ou l'autre genre, au rang desquelles il faut relever plusieurs études d'envergure. Pour n'en citer que deux, Henri-Alexandre Junod publie avec *Les Ba-Ronga* en 1898 un travail de près de cinq cents pages alors que *Au Pays Ghimirra* de George Montandon en comptabilise plus de quatre cents (1913). Et la société ne se contente pas de publier des études de grande envergure : celles-ci sont également de qualité comme en témoignent les échos favorables de la presse scientifique¹.

Le virage africaniste et ethnographique ne tombe pas du ciel. Il doit énormément à la collaboration des missionnaires et en particulier au plus célèbre d'entre eux, Henri-Alexandre Junod. C'est lui en effet qui initie le premier en 1891 la tradition missionnaire et africaine du *Bulletin*. Certes, son article ne tient pas vraiment de l'ethnographie. Il s'agit plutôt d'une relation de voyage dans laquelle il décrit la région dans laquelle il travaille d'un point de vue botanique et

¹ Ainsi, par exemple, *Journal of American Folklore*, 11 (1898), 42, Champaign : University of Illinois Press, p.244 ; *Folklore*, 10 (1899), 2, Londres : Taylor and Francis, pp. 225-228 ; *Journal of the Royal African Society*, XIV (1914), 49, Londres : Mac Millan, pp. 452-454 ; *The Geographical Journal*, 43 (1914), 4, London : Blackwell, pp. 430-431 ; *Journal of the African Society*, XXX (1931), 121, Londres : Mac Millan, p. 444.

entomologique¹. Pourtant, à l'occasion, on relève quelques indications sur les indigènes, leurs coutumes ou leur histoire. A sa suite, ce ne sont pas moins de douze missionnaires – la plupart affiliés à la Mission romande² – qui publient des communications relatives à l'Afrique. Il faut leur ajouter une demi-douzaine d'autres qui travaillent dans d'autres régions du monde. Au total, les missionnaires publient plus de cinquante mémoires.

Cela dit, la dimension missionnaire, africaine et ethnographique des contributions au *Bulletin* n'épuise pas son orientation scientifique. On y trouve également de grandes études géographiques de savants de la carrure d'Elisée Reclus ou Jean Brunhes, ainsi que les travaux importants de Paul Girardin sur les glaciers. On y découvre également de nouvelles et nombreuses recherches en anthropologie physique ou en archéologie préhistorique sous les plumes d'Eugène Pittard et d'Alexandre Schenk. On l'admettra : la revue neuchâteloise a pris du grade et est devenue une véritable publication scientifique, tandis que la géographie commerciale ou appliquée a connu un net recul. La chronologie des rares contributions en la matière est significative à cet égard : les trois articles que l'on compte entre 1891 et 1893 peuvent être considérés comme des atavismes de la période d'essai, tandis que les deux dernières études publiées en 1917 (sur le blé russe, et son acheminement vers la Suisse) et en 1919 (sur l'importance du port d'Anvers pour le commerce suisse) sont la manifestation de questions posées par le premier conflit mondial.

Ce changement initié autour de 1890 va en s'amplifiant. Mais il semble peu plausible que ce soit là le résultat d'une politique cynique des petit pas orchestrée par le comité qui chercherait, dans un premier temps, à attirer les membres et obtenir le soutien des autorités politiques et des dirigeants économiques afin de parvenir à une autonomie financière qui servirait à d'autres fins, plus strictement scientifiques. L'évolution des adhésions met du moins cette hypothèse en cause. De cent soixante-quinze en 1885, le nombre de membres passe à deux cent soixante-cinq en 1890, et la progression croît encore jusqu'en 1895 pour flirter avec la barre des cinq cents en 1900 – seuil autour duquel l'effectif de la Société tourne pendant près de vingt ans.

Il faut plutôt y voir l'effet d'une progressive mais inéluctable mutation de la composition du comité de la société. S'il est légitime d'établir une relation entre représentants du monde politique et économique et l'orientation utilitaire et commerciale du *Bulletin*, il faut bien constater qu'à la naissance de la société, ceux-ci sont majoritaires. Cette situation ne se maintient cependant pas durablement. Dès le début des années 1890, un équilibre s'installe entre eux et un groupe de professeurs de l'Académie et de savants, équilibre qui se rompt en faveur de ces derniers dès le milieu de la décennie. Cette situation se perpétue avec force jusqu'à la mort de Knapp, puis avec moins d'évidence dès les années 1930.

¹ A ce titre, son travail reflète parfaitement l'hypothèse de Harries selon laquelle la description des paysages géographiques, botaniques et zoologiques participe pleinement d'une domination de l'espace qui affecte la manière dont ils voient ses occupants, HARRIES 2007a : 97.

² A ce propos, voir HARRIES 2007a : 67-95.

L'orientation scientifique du *Bulletin* ne change pas à la mort de Knapp. En revanche, l'importance relative de l'ethnographie et de l'africanisme va s'effondrer et le *Bulletin* va (enfin) devenir une revue de géographie. Ce changement reflète une transformation des structures de la société ; il va également produire des mutations.

Tout d'abord, il faut relever que la Première guerre mondiale a influencé le destin de la Société de géographie. Le conflit a en effet eu, de manière générale, des répercussions importantes sur les prix en Suisse. Ainsi, l'indice des prix à la consommation n'est pas loin de doubler entre 1915 et 1918 (SIEGENTHALER 1996 : 502). C'est particulièrement vrai du secteur de l'imprimerie qui connaît des hausses de prix spectaculaires. En 1935, Biermann prétend ainsi que le prix de fabrication d'un *Bulletin* a triplé depuis 1918 et c'est de cette manière qu'il explique la diminution conséquente du volume de la publication (BIERMANN 1935 : 101). Un volume moyen passe ainsi de plus de 230 pages pour la période de Charles Knapp à moins 80 pour la période Biermann. Voilà pour l'ampleur des *Bulletins*. Mais cela n'explique en rien la mutation qualitative de la revue. La mort de Knapp joue un rôle central dans la réorientation du *Bulletin*. Bien qu'il n'occupe jamais de fonction dirigeante au sein de la société, il en est la cheville ouvrière. C'est lui qui organise un service d'échange de publications grâce auquel il enrichit prodigieusement la bibliothèque de la société. C'est lui encore qui est en contact avec un groupe très large de missionnaires à la fois pour obtenir des pièces pour le musée et des articles pour le *Bulletin*. C'est lui enfin qui tient l'effectif de la société, cherche de nouveaux membres, de nouveaux appuis et des ressources financières. Seulement, ce réseau tissé par Knapp est manifestement lié davantage à sa personne qu'à la société qu'il représente. A sa mort, la société se trouve orpheline non seulement de son fondateur, mais surtout de son principal acteur.

Le comité qui reprend le flambeau en 1921 se trouve très emprunté d'autant que d'autres membres anciens quittent le comité ou décèdent au même moment. Il profite alors de réorienter le *Bulletin* en fonction de ses intérêts. Il prend rapidement une autre couleur, beaucoup plus géographique sous la férule de Charles Biermann. Ce dernier n'occupe du reste pas seulement la fonction de rédacteur de la revue. Il compte également, contrairement à Knapp qui n'y publie presque aucun article, parmi ses auteurs principaux. Du coup, non seulement écrit-il beaucoup d'articles sur des problèmes de géographie suisse (« Le Jorat. Esquisse géographique », 1910 ; « Situation et site de Lausanne. Etude de géographie urbaine », 1916 ; « Politique lacustre », 1923 ; « Les sources de la Diaz et de la Raisse près de Concise », 1926 ; « L'habitat rural en Suisse », 1932 ; « La navigation intérieure et son intérêt pour la Suisse », 1941), mais il favorise également ce genre de travaux. L'étude du tissu industriel des faubourgs ouest de Neuchâtel par Willy Habicht (1922) ou l'analyse géologique d'un plissement du Jura par Charles-Emile Thiébaud (1937) en témoignent. Quelques exceptions subsistent cependant : on trouve ainsi quelques articles sur la topographie de l'Asie et même des études d'égyptologie. Et l'ethnographie n'est pas complètement abandonnée : on découvre ainsi dans le *Bulletin* les premiers travaux de Jean Gabus sur les Esquimaux (GABUS 1940), une étude du fils d'Henri-Alexandre Junod, Henri-Philippe

Junod, sur les *Vandau* (H.-P. JUNOD 1935) ou le rapport de Théodore Delachaux sur la Mission scientifique suisse en Angola (DELACHAUX 1936). Au total cependant, la plus grande partie des articles est de nature géographique.

Ces multiples changements d'orientation ont pour conséquence une érosion lente, mais très régulière des membres de la société. De près d'un demi-millier d'adhérents à la fin de la Première guerre mondiale, les membres ne sont plus guère que deux cent cinquante dans les années 1930. Biermann, qu'il faut tenir en premier responsable de cet effritement, accuse bien sûr la conjoncture. La crise économique aurait eu pour conséquence une diminution des adhésions en raison de cotisations trop élevées : en conséquence, le *Bulletin* s'amaigrit et la société n'organise plus de conférences qui perdent en attractivité, et le cercle vicieux réduit encore le nombre de membres. Paradoxalement, Biermann accuse également la politique populaire de son prédécesseur qui n'a jamais voulu établir une cotisation élevée pour permettre à chacun de participer aux travaux de la société.

Le lecteur, cependant, n'est pas dupe des arguments de Biermann et il paraît vite évident que le nouveau rédacteur néglige de se pencher sur le changement d'orientation qu'il a imprimé à la société et à son *Bulletin*. C'est bien là, pourtant, l'origine des problèmes qu'elle rencontre. Car, si la Société neuchâteloise de géographie rencontre un succès populaire sous l'égide de Charles Knapp, c'est bien parce qu'elle fonctionne comme revue d'ethnographie et comme revue africaniste. Et la cause de son déclin ne doit pas être cherchée ailleurs que dans l'orientation géographique et suisse – et même neuchâteloise – que lui donne Biermann pour satisfaire son propre intérêt pour la géographie suisse. A cet égard, le contexte cantonal a sans doute aidé Biermann dans ses choix : les autorités qui viennent de supprimer la chaire d'ethnographie en prétextant son inutilité, posent un contexte très différent de celui où Knapp fondait la Société appuyé de deux conseillers d'Etat. En réalité, l'ethnographie neuchâteloise se trouve désormais dans une tendance baissière qui diffère profondément de celle de 1880.

Le Lausannois Biermann affiche également une ignorance de l'histoire de la société et fait montre d'un manque de compréhension très profond vis-à-vis de ce qui a séduit les premiers adhérents. Dans la version ethnographique de Knapp, la revue conserve de son programme d'origine la dimension exotique et scientifique et c'est cela, à défaut d'informations commerciales sur l'état des marchés extérieurs, qui suscite l'intérêt. Biermann qui se concentre sur la Suisse ne l'a manifestement pas compris. Au contraire, il voit dans la crise de 1929 la cause du déclin du *Bulletin*. Pourtant, la revue avait précisément été fondée dans une période de crise dans le but de développer le commerce cantonal et Biermann aurait pu poursuivre dans cette voie. Il réagit de manière inverse et replie le *Bulletin* sur les considérations cantonales ou nationales. La réaction ne tarde pas, et cette méconnaissance de la tradition où puise sa propre institution explique la démission de la plupart des adhérents qui ne se retrouvent plus dans la nouvelle orientation de la société.

1.3. Bilan

Les processus en marche à Bâle et à Neuchâtel sont très différents. Certes, dans les deux cas nous voyons l'ethnographie tenter de se faire une place dans des revues consacrées à d'autres disciplines. Cependant, les similitudes s'arrêtent là. A Bâle, comme à Genève, au sein de la Société de physique et de sciences naturelles, le désintérêt pour l'anthropologie et l'ethnographie est marqué. Du coup, cette dernière n'apparaît que par à coups. C'est le cas de la conférence de Fritz Sarasin. Une personnalité est sollicitée et réussit un coup d'éclat qui reste sans lendemain. En conséquence, il ne se développe aucune émulation. Simultanément, la société demeure fidèle à sa première vocation : les sciences naturelles.

A cet égard, la *Naturforschende Gesellschaft zu Basel* est proche de la Société helvétique des sciences naturelles et la position de cette dernière vis-à-vis de l'ethnographie, explicitée dans le rapport de son Comité central pour 1897, s'applique à sa section bâloise. En réponse à une proposition du Comte Zeppelin de constituer une archive phonographique des dialectes des quatre langues nationales suisses et d'en faire l'étude, l'Helvétique décrit clairement la position qu'elle réserve à l'ethnographie. « Après étude de cette question, nous avons constaté qu'elle est intéressante, mais que, si elle touche par l'anthropologie à l'histoire naturelle de notre pays, elle rentre cependant dans un domaine qui est plutôt celui de l'ethnographie, de l'histoire, de la linguistique, de la philologie, disciplines qui sont représentées dans notre pays par des associations spéciales ; que s'il y a lieu d'entrer dans les vues de l'initiative, ce qui paraît fort désirable, ce doit être en appelant le concours de la Société suisse de l'*Idiotikon*, de la Société suisse pour l'étude des mœurs (*Volkskunde*), des sociétés suisses d'histoire, ... La part que notre société devrait prendre à une telle entreprise doit être limitée au soin (sic) et nous vous proposons de renvoyer cette question à la discussion de la commission anthropologique qui éventuellement serait créée, si les idées de M. Martin peuvent entrer en exécution »¹.

On comprend mieux le statut de l'ethnographie. Si elle est bien intégrée aux sciences naturelles, c'est par la bande, en tant que branche de l'anthropologie générale : le lien est donc ténu et tient du *goodwill* des naturalistes qui s'y intéressent. Or ce n'est pas leur problème principal. Pour Fritz et Paul Sarasin, comme pour Julius Kollmann ou Rudolf Martin, l'essentiel n'est pas là. Il réside dans l'anthropologie ou l'archéologie préhistorique et lorsqu'il s'agit de financer une recherche, ils renvoient aux sociétés spécialisées. Et, en l'absence d'une telle société spécialisée pour l'ethnographie et considérant l'intérêt des anthropologues, il paraît normal que la discipline peine à percer.

A Neuchâtel, la situation est presque inverse : l'intérêt pour l'ethnographie est souligné dès la séance constitutive, et très rapidement on cherche à fonder un musée consacré à la culture matérielle des populations primitives. Ce processus plus rapide et paradoxalement plus durable s'explique par la structure de la société. Contrairement à Bâle, l'intérêt pour l'ethnographie ne passe pas par des célébrités, mais s'appuie sur une multitude anonyme. C'est un mouvement de

¹ Rapport du Comité central de la Société helvétique des sciences naturelles 1897.

fond, sans coup d'éclat qui s'appuie largement sur le *Bulletin*. En témoignent les nombreux missionnaires, commerçants et voyageurs qui y publient des notices, dont l'importance est amplifiée par la distribution d'instructions et la publication, en 1898, d'un modèle monographique sous la plume de Junod.

Pourtant, à Neuchâtel aussi, il faut bien reconnaître que l'importance des individualités est capitale comme l'atteste le déclin de la revue et la réorientation de la ligne éditoriale après le décès de Knapp. C'est là un point commun que partagent Bâle et Neuchâtel et, au fond, une caractéristique générale de l'ethnographie en Suisse. L'absence de masse critique fragilise le développement de ce champ d'étude et l'empêche d'accéder au statut disciplinaire. L'ethnographie dépend toujours des individus qui la promeuvent.

Ce phénomène est amplifié par le fait que, à l'échelle nationale, les rares institutions de l'ethnographie diffèrent profondément. A cet égard, comparer les cas neuchâtelois et bâlois n'est pas tout à fait légitime. En dépit du mot identique, la chose n'est pas la même. L'ethnographie bâloise est un savoir érudit dont l'objectif est de dresser l'histoire de la civilisation en se servant des outils de l'anthropologie générale. Aussi diversifiés que les quatre domaines de recherche de l'anthropologie, ils sont d'un maniement délicat et exigent de la part de ceux qui les emploient des connaissances très précises. Dès lors, les ethnographes sont des professionnels et des universitaires. A Neuchâtel, rien de tout cela. L'ethnographie constitue ici une science commerciale qui vise à établir un tableau comparatif de l'ergologie des peuples dits primitifs aux fins de servir le commerce et l'industrie d'exportation de la région. La tâche s'y limite à la récolte d'objets à laquelle chacun peut participer, guidé par quelques professionnels. Si les savoirs bâlois et neuchâtelois partagent un objet – la culture matérielle des populations indigènes extra-européennes – les pratiques et les acteurs diffèrent en revanche. Dès lors, cette absence d'unité – renforcée par l'absence de centre de formation – contribue à rendre difficile l'amorce d'un mouvement large et durable. L'établissement de la discipline reste dès lors laborieux.

1.4. Un cas à part : la Société suisse des traditions populaires

La Société suisse des traditions populaires corrobore quelques-unes des hypothèses proposées dans la partie précédente à propos du développement tardif de l'ethnographie suisse. Fondée en 1896, cette société marquée politiquement très à droite de l'échiquier politique est issue directement de la tradition philologique ; elle est également la conséquence du désintérêt des philologues, en particulier la direction de l'*Idiotikon*, pour la dimension culturelle de la langue (LENZIN 1996 : 23-23, 70) ; enfin, le succès de l'établissement d'un champ de recherche qui est *nation-building* témoigne par contraste de l'importance de l'absence de toute dimension identitaire impériale (*empire-building*) dans l'établissement délicat de l'ethnographie exotique¹.

¹ Pour une discussion sur les notions de *nation-building* et *empire-building*, cf. STOCKING 1982.

Son origine exclusivement philologique qui détermine la formation de ses membres durant ses premières années réclame cependant de la compter comme exception dans le champ des sociétés savantes consacrées à l'étude de l'homme. Du reste, au moment de sa création les ethnographes et anthropologues n'y sont guère nombreux. Enfin, bien que fondée par trois Bâlois exilés à Zurich : Eduard Hoffmann-Krayer, *privat docent* en philologie allemande à l'Université, Ernst Alfred Stückerberger, *privat-docent* en sciences de l'Antiquité et Emil Richard, secrétaire de la Société de commerce de Zurich et membre de l'Etat-Major Général de l'armée suisse, la Société suisse des traditions populaires est une société d'audience nationale. C'est donc à de nombreux égards qu'elle sert de contrepoint aux autres sociétés.

Témoin de l'attention que soulève son champ de recherche, la Société connaît très rapidement un succès conséquent. Fondée le 3 mai 1896 à Olten, elle compte trois cents membres à la fin du mois de novembre et cent de plus à la fin de l'année (LENZIN 1996 : 81). Et ce succès est large : si Zurich et Bâle se taillent la part du lion en cumulant les deux cinquièmes des membres, la Société compte des adhérents dans l'ensemble de la Suisse. Il ne faut pas s'en étonner : d'un côté, la suprématie zuricho-bâloise s'explique facilement par les lieux que fréquentent Hoffmann-Krayer et Stückerberger. De l'autre, la diversité et l'ampleur des adhésions s'expliquent par le travail d'Emil Richard. Celui-ci a été contacté par les deux *privat-docent* en raison de ses relations dans les milieux économiques, militaires et politiques (LENZIN 1996 : 70-71). Considérant le nombre d'adhésions sur les deux premières années, force est de constater que l'idée était bonne.

L'analyse des trois cents premiers membres que propose Danièle Lenzin dans son étude de la société (1996 : 113-124) permet de mieux comprendre la sociologie des participants et souligne l'empreinte des fondateurs sur la composition de la société. Les quarante-cinq professeurs et *privat-docent* à l'Université soulignent la dimension fondamentalement académique de cette société. Paradoxalement, notons-le, puisque ce caractère est en contradiction manifeste avec l'appel que Hoffmann-Krayer lance dans la presse en juillet 1896 pour convier l'ensemble de la population à adhérer à la société (LENZIN 1996 : 80). Ce trait distinctif ne désigne pourtant pas seulement des liens serrés avec les milieux scientifiques. Parmi les quarante-cinq universitaires, vingt-huit sont attachés à la Faculté des Lettres de l'Université de Zurich. Voilà qui témoigne du caractère proprement local et philologique de la société, fruit des relations personnelles des fondateurs avec les premiers membres. En revanche, les folkloristes à proprement parler sont encore très rares, puisque seuls trois membres peuvent faire valoir des publications folkloriques. A côté des savants employés par l'Université, il faut relever soixante-dix titulaires d'un doctorat, vingt-sept théologiens et douze étudiants : c'est donc au total près du tiers des membres qui bénéficient ou suivent une formation académique. S'il s'agit d'une société savante comme la Société neuchâteloise de géographie, c'est surtout une société de savants.

Pourtant, parmi les trois cents premiers membres, rares sont les individus actifs dans les institutions ethnographiques à Bâle, à Genève ou à Neuchâtel. Il s'agit bien d'un champ de recherche que son histoire et son inscription dans la philologie allemande distinguent nettement de l'ethnographie. En tout cas, il est remarquable de ne relever que cinq noms connus, tous liés à la *Sammlung für Völkerkunde* de Bâle. Aux côtés de Rudolf Hotz, fondateur de la *Sammlung* et

membre de sa commission jusqu'en 1908, on repère Karl Forcart, étudiant en médecine, qui succédera à Hotz au sein de la commission en 1908, Eduard Hoffmann-Krayer, qui siège dès 1904 à la commission de la *Sammlung*, et son beau-père, Krayer-Förster ainsi que l'anthropologue Rudolf Martin. Pareillement, les membres de la Société suisse des traditions populaires ne se retrouvent qu'exceptionnellement dans les associations géographiques ou naturalistes où il est question d'ethnographie. En 1896, l'on ne trouve que trois personnes membres à la fois de la Société neuchâteloise de géographie et de la Société des traditions populaires et le constat est le même pour la *Naturforschende Gesellschaft* de Bâle. Au fur et à mesure du développement de la société, les ethnographes y deviennent cependant plus nombreux. Hans Wehrli, Henri-Alexandre Junod, Leopold Rütimeyer, Paul Sarasin ou Otto Stoll y adhèrent progressivement dans les deux premières décennies du 20^e siècle.

A côté des universitaires, les autres professions significatives – mais largement en retrait – sont les enseignants (trente membres) et les commerçants, banquiers et industriels (seize membres). Manquent entièrement les artisans, les ouvriers et... les femmes. Par ailleurs, Lenzin relève quatre députés à l'Assemblée fédérale et six conseillers d'Etat parmi les adhérents, ce qui constitue une proportion appréciable de politiciens. Lenzin n'en explique pas l'origine, mais soulève l'hypothèse de relations personnelles. Ces relations avec les milieux du pouvoir sont pourtant importantes et récurrentes comme en témoigne la présence de huit membres de la grande bourgeoisie bâloise (Philipp SARASIN 1998 : 103-113). Lenzin souligne enfin les relations étroites avec la nouvelle droite, particulièrement le Cercle de lecture de Hottingen et les collaborateurs de *Wissen und Leben*¹. Au total, ses membres – comme les ethnographes – sont issus de l'élite sociale libéral-conservatrice.

Pour Hoffmann-Krayer, deux éléments ont mené à la constitution de la société. En premier lieu, les savants après s'être longuement intéressés aux représentations et aux modes de vie des peuples primitifs se penchent désormais sur les populations primitives d'Europe et découvrent un champ d'études du plus haut intérêt historique. Procédant d'abord d'une perspective romantique défendue par Johann Gottfried von Herder, puis scientifique avec les études d'histoire du droit et de la mythologie des frères Grimm, le second élément provient de l'intérêt porté aux chants populaires. Pour atteindre cet objectif, les frères Grimm ont suggéré de rassembler l'ensemble des données orales et écrites en s'appuyant sur des sociétés savantes qui doivent servir à diriger et encadrer cette récolte.

Or, constate Hoffmann-Krayer, tous les pays européens à l'exception de la Suisse ont déjà constitué des sociétés nationales de folklore et celle-ci se trouve donc en retard. La situation est d'autant plus regrettable que la Suisse était à la pointe des recherches en dialectologie et en philologie et possédait toutes les cartes pour bien prendre le tournant culturel de la philologie. Car, pour Hoffmann-Krayer, l'étude du folklore ne fait que compléter et élargir le champ de la dialectologie vers la culture matérielle, soit la dimension tangible de l'étude des cultures, leur « *reale Seite* » (HOFFMANN-KRAYER 1897 : 1-2).

¹ Pour une analyse détaillée de cette revue, cf. JOST 1992.

Le champ est large. L'étude des caractères physiques, de l'habitat, de l'alimentation, des costumes traditionnels, de l'art et de la poésie populaire, y côtoie celle des croyances populaires, des jeux, de la musique et de la danse, de l'humour, des idiotismes et du lexique, et enfin des mœurs et des coutumes. En bref, la tâche de la *Volkskunde* est de rassembler toutes les traditions populaires (*volkstümlich*) afin d'établir en un tout organique l'évolution des représentations populaires. Pour y parvenir, tous les moyens sont bons : l'observation personnelle, la communication orale, comme les sources écrites anciennes ou contemporaines. Et une fois cette documentation réunie, l'objectif du folkloriste vise à en saisir l'origine, qui se situe dans la représentation générale de la population : l'esprit national (*Volksgeist*)¹.

Avec un champ d'application si large et des méthodes aussi diverses, on ne s'étonne pas que Hoffmann-Krayer se trouve obligé de préciser les relations que la discipline noue avec ses voisines, en particulier la *Kulturgeschichte* et l'ethnographie. La *Volkskunde* se rapproche ainsi, à première vue, de la *Kulturgeschichte*. Pourtant, si leur objet est identique – l'activité de l'esprit humain – elles diffèrent par l'intérêt qu'elles portent à deux dimensions de cette activité. La *Kulturgeschichte* étudie en effet l'activité de l'esprit humain comme une expression volontaire et une faim d'évolution (*Evolutionsdrang*). En revanche, l'ethnographie se penche sur les habitudes et les inerties de l'esprit national et se concentre sur les survivances.

Il importe davantage à Hoffmann-Krayer de distinguer la *Volkskunde* et l'ethnographie, dont les différences sont plus importantes encore. Car si leur objet diffère, c'est également vrai de leurs méthodes. Bien sûr, Hoffmann-Krayer admet la division classique entre *Volkskunde* et ethnographie : celle-ci traite des *Naturvölker* extra-européens, tandis que celle-là étudie les *Kulturvölker* modernes et européens. Il va cependant plus loin : le peuple (*Volk*) dont il est

¹ Une telle référence peut surprendre. Le concept d'esprit général de Montesquieu, revisité par Herder et Hegel sous la forme du diptyque *Volksgeist-Volksseele*, et adopté par Steinthal et Lazarus a en effet été puissamment critiqué par Dilthey, Paul ou Wundt bien avant 1895. Steinthal et Lazarus n'ont cependant jamais réellement cédé et ont maintenu que le *Volksgeist* est déterminé historiquement et s'objective dans la langue, la religion ou la mythologie.

Dès lors, la persistance de l'utilisation de ce concept dont Hoffmann-Krayer connaît naturellement les limites s'explique probablement de deux manières. D'abord, les relations entre les philologues suisses et les *Völkerpsychologen* allemands sont étroites. On se souvient que, de 1859 à 1866, Moritz Lazarus réside à Berne où, comme professeur de *Völkerpsychologie*, il travaille avec le professeur de germanistique, Ludwig Tobler. Ce dernier qui dirige le *Schweizerisches Idiotikon*, a une influence importante sur Hoffmann-Krayer. Non seulement Hoffmann-Krayer travaille pour l'*Idiotikon*, mais de plus, en tant que privat-docent à l'Université de Zurich, il collabore avec Tobler qui y est nommé en 1873 ; Tobler fait partie du jury qui octroie la *venia legendi* à Hoffmann-Krayer et ce dernier briguera sa succession (LENZIN 1996 : 65). Ensuite, il faut se souvenir qu'il existe une relation intime entre les *Völkerpsychologen* et les études de folklore dont témoigne la refondation, en 1891, de la *Zeitschrift für Völkerpsychologie und Sprachwissenschaft* de Lazarus et Steinthal en *Zeitschrift des Vereins für Volkskunde*, cf. KALMAR 1987 : 672. Il ne fait aucun doute que Hoffmann-Krayer est tout à fait conscient des critiques faites à ce concept. Pourtant, il reste fidèle à l'idée et estime que l'individu est une part organique de la société humaine, qui ne peut être étudiée seule. Etre social avant tout, l'humain dégénère dans l'isolement. S'inspirant de Steinthal, il pense que chaque esprit individuel plonge ses racines dans des représentations collectives et ne peut opérer une modification des traditions qu'à partir de celles qui, lorsque aucun esprit ne cherche à les transformer ainsi, restent immuables. C'est précisément l'expression de ces représentations collectives immobiles qui constitue l'objet de la *Volkskunde* (HOFFMANN-KRAYER 1897 : 10).

question dans la *Völkerkunde* est une nation (*Nation*), un *populus*. L'ethnographie considère donc chaque groupe dans sa totalité et sa diversité. Ainsi, lorsque James Frazer étudie les *Eskimo* de la terre de Baffin, il tient compte de l'ensemble de leurs groupes sociaux. En revanche, le peuple (*Volk*) de la *Volkskunde* est un concept social : par *Volk*, il faut comprendre *vulgus in populo* et, de fait, les folkloristes ne se penchent que sur les couches populaires, réputées primitives. Enfin, si l'ethnographie ne s'intéresse qu'aux expressions tangibles (*sinnlich wahrnehmbare Erscheinungen*), la *Volkskunde* s'intéresse à l'origine des phénomènes, ainsi qu'à leur portée et leur forme primitive. Du coup, les méthodes ne sont pas non plus les mêmes. L'ethnographie se fonde sur l'observation directe, puis sur la comparaison des manifestations indigènes tandis que la *Volkskunde* se caractérise par une perspective historico-comparative qui se fonde sur l'utilisation de documents historiques.

Au-delà de ces différences, il convient cependant de noter l'importance que Hoffmann-Krayer accorde à une bonne entente avec les disciplines voisines, entente indispensable pour permettre à la *Volkskunde* d'atteindre son objectif fondamental : la représentation (*Darstellung*) systématique et l'évolution des représentations populaires (HOFFMANN-KRAYER 1897 : 12). A cet égard, Hoffmann-Krayer relève d'ailleurs l'apport de l'anthropologie physique à la *Volkskunde* pour identifier les métissages raciaux où de nombreux rites et coutumes puisent leur explication.

La distinction originelle entre *Volks-* et *Völkerkunde* est donc profonde et l'absence de correspondance entre les listes de membres, par exemple, de la Société suisse des traditions populaires et la Société neuchâteloise de géographie ne doit pas surprendre. Elle s'explique entre autres par des distinctions épistémologiques et méthodologiques. Des convergences vont pourtant se dessiner qui permettent un métissage progressif des deux disciplines. L'ethnographie, telle qu'elle se pratique en Suisse va ainsi se distancier de plus en plus de la perspective naturaliste qui marque son apparition ce qui permettra d'augmenter d'autant les rapports avec les folkloristes. Cela étant, il n'y aura pourtant pas d'une alliance durable des deux savoirs. Non seulement la marque d'origine apposée sur les deux filiations, naturaliste et philologique, demeure gravée et les maintient institutionnellement séparées, mais surtout la répartition des savoirs entre *Naturvölker* et *Kulturvölker* reste d'actualité de même que subsiste la distinction entre *populus* et *vulgus*.

CHAPITRE 2.

LES MUSEES

La fondation des premiers musées d'ethnographie marque une étape importante pour l'ethnographie en Suisse. D'abord, parce que les musées sont en Suisse les premières institutions qui sont spécifiquement consacrées à ce champ de recherche. Mais surtout parce que ce sont des institutions qui nécessitent un soutien politique et financier nettement plus important qu'une société savante : en cela, elles sont le premier signe tangible de l'irruption de ce savoir en Suisse. Enfin, elles donnent une orientation méthodologique spécifique à l'ethnographie qui marquera longtemps sa version *made in Switzerland*. Dès lors, la constitution de ces institutions a une toute autre portée que l'infiltration des sociétés savantes que nous venons d'étudier. Elle marque en réalité la véritable institutionnalisation de l'ethnographie.

Les trois institutions que nous avons retenues dans notre corpus naissent en l'espace d'un peu plus d'une décennie : la *Sammlung für Völkerkunde* de Bâle est fondée en 1893, le Musée ethnographique de Genève en 1901 et celui de Neuchâtel en 1904. Cette cohérence temporelle est remarquable pour la Suisse dont la structure fédéraliste est particulièrement importante en matière d'éducation et de culture. Elle témoigne de l'existence d'une tendance de fond. Ce courant général qui se retrouve dans toute l'Europe ne peut cependant occulter l'importance des spécificités locales. En dépit de l'intérêt général que suscitent les colonies et leurs habitants à la fin du 19^{ème} siècle, et malgré le souci partagé d'archiver les modes de vie des populations en voie de disparition, l'institutionnalisation des musées bâlois, genevois et neuchâtelois procède de contingences locales.

2.1. L'*Ethnographische Sammlung* de Bâle

Le musée ethnographique de Bâle n'est pas la première collection ethnographique à voir le jour en Suisse. Les collections de Saint-Gall en 1880, d'Aarau en 1884 et de Zurich en 1889 le précèdent. Il s'agit dans ces trois cas pourtant d'institutions de nature différente. Contrairement à la *Sammlung* bâloise qui se présente comme une institution scientifique et publique intégrée à l'Université, ces collections sont privées et affichent une couleur utilitaire manifeste – Aarau et Saint-Gall s'inscrivent dans la géographie commerciale, alors que la société ethnographique et géographique de Zurich possède une importante dimension économique (JUD 1989 : 118). A défaut de constituer le premier musée de Suisse qui conserve des collections ethnographiques, le cas bâlois est pionnier de l'ethnographie savante, et c'est à ce titre qu'il peut être considéré comme une première en Suisse.

2.1.1. Fondation

Dès le milieu du 19^{ème} siècle, des mécènes offrent des objets exotiques à l'*Antikensammlung* de la ville de Bâle. Pourtant, même s'il n'y a là aucune visée scientifique et quelles que soient les raisons d'agir de la grande bourgeoisie bâloise, l'incorporation de ces objets aux collections municipales sert de fondement à l'ethnographie bâloise et explique la première mention, isolée, d'une section d'ethnographie en 1853. Témoinnant de la multiplication des dons de ce type, mais aussi du développement croissant de ce champ de recherche en Suisse dès le début des années 1880, les rapports de la commission de l'*Antikensammlung* commencent alors à faire régulièrement référence à la partie ethnographique de la collection et, de 1887 à 1889, le rapport porte le titre de *Bericht der Commission für die antiquarisch-ethnographische Sammlung*. Si cela atteste d'un intérêt croissant pour ce savoir, ce n'est pas avant 1893 qu'une commission véritablement autonome et compétente est instituée sous la direction du géographe Rudolf Hotz¹.

Appelé à siéger dans la commission de l'*Antikensammlung* en 1887 en raison de son intérêt pour l'ethnographie, le géographe envisage rapidement un développement de la section qui lui est confiée. Au printemps 1888, au moment où le projet de transfert des collections historiques du musée de Bâle dans l'église désaffectée de la *Barfüsserplatz* semble se concrétiser, il propose au président de la commission de l'*Antikensammlung* Johann-Jakob Bernoulli² d'en détacher les pièces ethnographiques pour en faire une institution indépendante.

Le programme de Hotz est ambitieux. Saisissant l'impossibilité de développer un musée ethnographique sans le soutien d'une société savante, il propose de créer une société d'ethnographie comme à Zurich. Elle servirait de garante et témoignerait de la valeur de la collection aux yeux des autorités qui se trouveraient poussées à soutenir la création d'une *Sammlung für Ethnographie* autonome. Au fond, épaulée par une société savante, la collection deviendrait davantage que la simple petite annexe superflue (*überzähliges Anhängsel*) du musée qu'elle forme pour l'instant. Forte de cet appui, elle pourrait obtenir des autorités l'octroi des lieux occupés jusque-là par la collection d'histoire et y installer les pièces ethnographiques. Pour accroître l'importance de la collection, il a du reste pris contact avec la Mission de Bâle dont les responsables semblent enclins à céder leurs pièces et ce don, s'il se réalisait, obligerait les autorités qui auraient mauvaise grâce de refuser. Aux yeux de Hotz, ce serait également l'occasion d'obtenir un budget autonome de quelques centaines de francs de l'Etat – voire même de la Confédération qui soutient le musée de géographie commerciale d'Aarau à hauteur de 2'000 francs, précise-t-il avec raison³ – pour acquérir des pièces qui se font de plus en plus rares en raison du développement du commerce mondial⁴.

¹ Cf. annexe 2.5.

² Professeur d'archéologie classique à l'Université de Bâle, il est le frère de Gustav Bernoulli qui offrit les portes de *Tikal* au musée de Bâle.

³ Message du Conseil fédéral à l'Assemblée fédérale sur le budget pour l'année 1885. (Du 21 octobre 1884.), p. 127.

⁴ MKB 284.6.1., Lettre de Rudolf Hotz à Johann-Jakob Bernoulli, 19.3.1888.

Ni la commission, ni les autorités ne tranchent cependant la question immédiatement en raison d'un ajournement du transfert des collections historiques et ce n'est qu'une année plus tard que la question réapparaît à l'ordre du jour dans une séance de la commission de l'*Antikensammlung*. On estime alors que la constitution d'une société d'ethnographie sort de ses compétences, mais elle admet la nécessité de soutenir dans la mesure de ses forces le développement de la section ethnographique. Le succès paraît total pour Hotz qui obtient pour la première fois un budget de 300 francs pour sa section¹.

Autant qu'une réponse à la requête de Hotz, cette première reconnaissance est aussi une réaction des pouvoirs publics à l'intérêt que commence à susciter l'ethnographie². Il faut dire en effet que le musée voit simultanément ses collections s'accroître considérablement grâce aux dons qui se multiplient dans les années 1880. Ainsi, en 1887, les deux voyageurs bâlois Karl et Rudolf Geigy envoient depuis l'Australie soixante-quinze pièces océaniques (Baie de l'Astrolabe, Fiji, Samoa, Nouvelle-Zélande) et l'année suivante Rudolf Merian-Zäslin offre plus de cent cinquante objets nippons au musée bâlois. Mais ce sont surtout les cousins Sarasin qui donnent une nouvelle dimension à cette pratique en offrant, en 1888 et 1889, leurs collections ceylanaïses et les pièces rassemblées en Egypte avec Leopold Rütimeyer pour un total de près de cinq cents pièces. Il ne fait donc pas de doute que la multiplication des dons oblige l'Etat.

A bien y regarder pourtant, le succès de Hotz n'est pas si important. D'une part, le crédit de 300 francs reste sans lendemain. Aucun budget n'est alloué l'année suivante. Cette inconstance atteste le caractère encore mal établi du champ de recherche. D'autre part, surtout, la question des locaux et celle, corollaire, de l'autonomisation de la collection ethnographique n'ont pas été tranchées. Certes, l'espace de l'*Augustinergasse* où se trouve l'ancien bâtiment du musée n'est pas libéré immédiatement comme prévu initialement ce qui explique le retard pris par la question. Mais lorsque l'autorité législative bâloise accepte enfin la rénovation de l'église de la *Barfüsserplatz* pour y installer le musée d'histoire en septembre 1890, le projet ne progresse pas davantage et les recommandations que faisait Rudolf Hotz deux ans auparavant restent lettre morte.

En vérité, si les propositions de Hotz ne se concrétisent pas, c'est parce que la commission de l'*Antikensammlung* ne le souhaite pas. Dans un premier temps, elle n'agit pas et ne remet pas la question à l'ordre du jour. Et lorsque, près de deux ans plus tard, elle se prononce enfin, sa position n'est guère favorable au projet de Hotz. Alors qu'on pourrait penser qu'elle soutiendrait son conservateur en charge des collections ethnographiques, elle fait au contraire des suggestions dans un sens très différent. Certes, elle propose en février 1892 à la Direction de l'instruction publique de séparer la collection ethnographique de la collection historique. Seulement, elle ne souhaite pas pour autant constituer un musée indépendant, mais propose de subordonner la section ethnographique à la collection d'histoire naturelle et confier la gestion de la *Sammlung für Völkerkunde* à un naturaliste³.

¹ MKB H allg 21 (1a), Protokolle der Museumskommission, 2.9.1889.

² *Bericht der Museumskommission*, 1889.

³ MKB H allg 21 (1a), Protokolle der Museumskommission, 20.2.1892.

L'orientation de cette proposition ainsi que le temps très long qui s'écoule entre la décision du Grand conseil bâlois et la proposition de la commission pour l'*Antikensammlung* trouve en partie son origine dans l'opposition que le président de l'*Antikensammlung*, Johann Jakob Bernoulli, manifeste à l'encontre d'une ethnographie autonome¹. A côté de l'opposition de Bernoulli qui explique en partie l'insuccès des propositions de Hotz, le retard pris dans cette affaire reflète également la position délicate de l'ethnographie dans le champ scientifique suisse. On l'a vu, le salut des sciences de l'homme passe par les recherches naturalistes et, à cet égard, la proposition de Bernoulli est fille de son temps : l'ethnographie, au statut encore fragile et dont l'autonomisation paraît alors sans doute prématurée à la commission de l'*Antikensammlung*, acquiert alors ses lettres de noblesse en faisant le détour des sciences naturelles.

Dès lors, c'est contre toute attente et en opposition avec la commission du musée que la plus haute autorité de l'Université, la *Regenz*, crée en novembre 1892 une section d'ethnographie indépendante et appelle une commission *ad hoc* où siègent l'anatomiste Julius Kollmann, le géographe Rudolf Hotz, les commerçants Edmond Kraye-Förster et Alfred Staehelin-Gruner ainsi que le médecin Leopold Rütimeyer pour en gérer les collections².

La chronologie nous aide à mieux comprendre ce revirement. Car, entre février et novembre 1892, Fritz Sarasin a prononcé devant la Société bâloise des sciences naturelles et la Société helvétique sa conférence sur les *Weddas* dont il a été question plus haut et qui atteint au statut de véritable acte fondateur de l'ethnographie suisse. Du moins, il est permis de croire que la conjonction de la conférence de Sarasin et de la prise de position des autorités bâloises n'est pas le produit d'un simple hasard.

Dans une lettre adressée à Paul Sarasin en décembre 1892, Rütimeyer souligne clairement que la constitution de la commission est le fruit d'un arrangement des autorités avec les deux cousins. Comme le savent déjà les Sarasin, écrit-il, il est prévu que les deux savants collaborent à la commission ethnographique ce qui lui donnera l'occasion, il s'en réjouit, de les seconder. Tout est même planifié dans les moindres détails puisque la présidence de la commission, confiée pour l'heure à Kollmann, doit être remise à l'un des deux cousins dès leur retour à Bâle³. La place qui leur est réservée est révélatrice de leur importance scientifique et sociale dans la ville rhénane et souligne leur rôle dans l'autonomisation de l'ethnographie. Le mécanisme de légitimité à l'œuvre dans l'installation du champ de recherche dans les sociétés naturalistes se reproduit ici à

¹ Leopold Rütimeyer le suggère dans une lettre à Paul Sarasin lorsqu'il indique que l'appel d'une commission autonome pour l'ethnographie par le Conseil d'Etat a permis de se débarrasser de Bernoulli, ce qui est de bon augure pour le travail au musée, Stabs Privataarchiv (PA) 212 T 2 XX, Lettre de Leopold Rütimeyer à Paul Sarasin, 5.12.1892.

² Stabs Erziehung DD 22, Lettre de Gustav Soldan, directeur de la *Regenz* à Richard Zutt, président de la *Curatel*, 17.11.1892.

³ Stabs Privataarchiv (PA) 212 T 2 XX, Lettre de Leopold Rütimeyer à Paul Sarasin, 5.12.1892. De fait, en 1896, Kollmann se retire de la présidence et cède la place à Fritz Sarasin, mais dans des circonstances un peu troubles, pp. 116 sqq.

l'identique et permet à l'ethnographie de s'établir contre le président de la commission de l'*Antikensammlung*¹.

La *Sammlung* voit donc le jour sans argumentaire, ni appel public aux autorités. Tout se fait dans la plus grande discrétion des relations d'amitié ou de parenté. Il s'agit là d'un trait spécifique à Bâle, nous le verrons plus loin, produit de la domination de la grande bourgeoisie bâloise sur la vie culturelle de la ville. Ailleurs, à Neuchâtel et à Genève, si les collections ont partie liée avec les grandes bourgeoisies et les aristocraties locales qui contribuent par leurs dons à leur accroissement, les membres de l'élite n'y occupent que des fonctions honorifiques. Ici, ils s'engagent également dans l'institutionnalisation, la définition et la gestion des collections. On est ainsi très loin à la fois de la tentative de Charles Knapp de constituer un Musée ethnographique et commercial avec l'appui de la population et au service du canton, mais également d'Eugène Pittard qui fonde, puis dirige son musée tout seul.

Mais le cas bâlois est surtout loin de l'ingérence des pouvoirs publics décrite par Diana Le Dinh dans son étude sur l'institutionnalisation des sciences sociales en Suisse romande. La collection d'ethnographie de Bâle n'est pas souhaitée par l'Etat pour gérer la question sociale, elle n'est pas conçue comme un outil de réflexion pour des besoins nouveaux, ni en fonction de son utilité pratique ; enfin, elle n'est pas élaborée par des hommes politiques – le directeur de l'instruction publique – à des fins d'éducation ou de formation (LE DINH 1997 : 74-78). Voilà qui en fait encore une fois une spécificité locale, très éloignée de ce que l'on observe à Genève et à Neuchâtel. La *Sammlung für Völkerkunde* se veut une institution scientifique développée par quelques savants d'abord pour leur propre usage et dont ils gardent jalousement l'accès.

2.1.2. Collections

A l'origine, ce que l'on nomme la collection préhistorique et ethnographique constitue une sous-section du musée d'histoire. Elle fait partie de l'*Antikensammlung*, où elle est associée aux antiquités grecques et romaines et au Cabinet des monnaies. Lorsque le musée d'histoire déménage à l'église de la *Barfüsserplatz* en 1890, c'est donc l'ensemble de la section qui demeure dans l'enceinte de l'*Augustinergasse*². Mais, en 1892 déjà, un second processus de séparation s'opère qui voit les antiquités grecques et romaines ainsi que le Cabinet des médailles rejoindre les collections historiques. Dès lors, en 1892, les collections préhistoriques et ethnographiques forment déjà une entité à part. Aucune sélection ne s'opère à ce moment. Les critères et les

¹ Bien que ce ne soit pas impossible, aucune indication ne permet d'affirmer que Ludwig Rüttimeyer, père de Leopold et maître de Fritz et Paul Sarasin, ait usé de sa situation de président de la commission du musée d'histoire naturelle pour soutenir la création d'une collection ethnographique autonome.

² *Bericht der Museumskommission*, 1889. Le bâtiment de l'*Augustinergasse* est érigé en 1849 selon les plans de l'architecte Melchior Berri. Il réunit en son sein la bibliothèque, les différentes sections du musée et des salles de cours de l'Université, cf. annexes 3.1, 3.2, 3.4., 3.4. Pour le situer dans l'espace urbain, annexe 3.11.

logiques ayant servi à constituer ces collections se situent en amont et restent largement méconnus.

Par chance, deux éléments des collections posent problème et révèlent en partie comment elles ont été constituées. D'abord, les collections folkloriques qui pourraient être attribuées au musée d'histoire, comme au musée ethnographique, sont réparties selon qu'elles se rapportent ou non à la civilisation (*Cultur*). On retrouve ici, quelques années avant la constitution de la Société suisse des traditions populaires, la distinction fondamentale que pose Hoffmann-Krayer entre *vulgus in populo* et *Cultur*. Seules les pièces médiévales et modernes qui relèvent de la grande histoire ou de l'histoire de l'art sont intégrées au musée d'histoire, tandis que les artefacts populaires sont cédés à la *Sammlung* – parce que susceptibles de donner des indications sur l'état primitif de la culture.

Ensuite, c'est la répartition des objets préhistoriques qui pose problème puisqu'il s'agit de trancher entre *Kulturvölker* et *Naturvölker*. De fait, la commission applique la distinction classique entre peuples historiques, c'est-à-dire dont l'histoire rend compte, et les autres. Dès lors, on attribue les antiquités grecques, romaines, celtes (et en particulier laténiennes) et germaniques au musée historique, tandis que la collection ethnographique conserve les antiquités lacustres et celles des « pays du Nil, ainsi que tous les objets des différentes parties du monde qui se sont entassés depuis quelque soixante ans »¹. Une telle rupture rend compte de l'origine ancienne de la spécificité européenne qui, dès l'Antiquité gréco-romaine, emprunte un chemin particulier et dont l'intérêt est donc faible pour qui veut retracer l'histoire de la civilisation.

Cela dit, si la collection ethnographique hérite de l'ensemble des vestiges paléolithiques, néolithiques, de l'âge du Bronze et du premier âge du Fer et devient de ce fait l'institution bâloise dédiée à la préhistoire, il convient de relever qu'en son sein, le critère temporel prévaut sur le découpage géographique. Car deux options sont offertes : on peut intégrer les pièces préhistoriques aux différentes sections géographiques auxquelles elles se rattachent ou les isoler des collections africaines, américaines ou asiatiques pour en faire une collection systématique². La seconde alternative est choisie, qui reflète la position évolutionniste de la commission. Pour elle, avant d'atteindre au niveau des *Kulturvölker*, les populations humaines traversent différents stades de développement dont il est possible de retrouver la trace quels que soient les lieux. Du coup, la préhistoire devient un objet d'étude en soi consacré par l'unité de ce développement. Et la valeur de cette position se mesure d'autant mieux qu'elle constitue le premier écart vis-à-vis du principe géographique de classification généralement adopté par la collection bâloise.

¹ *Bericht der Museumskommission*, 1893 (notre traduction).

² C'est là une distinction qui perdure jusqu'au milieu du 20^{ème} siècle, lorsque la commission décide de limiter la section préhistorique aux objets européens. Pour Eugen Paravicini, *Custos* au musée, cette sélection se justifie en ceci qu'au sein des autres populations, en particulier les *Naturvölker*, la préhistoire ne peut être aisément séparée de l'histoire (*bei den andern Völkern, besonders Naturvölker, die Prähistorie von der Historie nicht klar getrennt werden kann*), MDK 284.12.0, Protokolle der Museumskommission, 2.11.1942. Ce choix se concrétise dès 1944, MDK 284.12.0, Protokolle der Museumskommission, 26.10.1944.

D'entrée de jeu en effet, la *Sammlung* a décidé de classer ses pièces selon la méthode berlinoise¹. Celle-ci se distingue précisément des classifications systématiques souvent teintées d'évolutionnisme par son classement basé sur la division géographique du monde et dans lequel chaque continent est doté d'un chiffre romain². Cette répartition géographique se reflète dans une répartition – toute relative – des lieux et fonde une division du travail qui présuppose des compétences régionales. Produit des préférences personnelles, elles restent d'abord peu réglementées. Ainsi, de 1892 à 1896, Leopold Rütimeyer travaille sur les collections africaines et Kraye-Förster catalogue une collection chinoise. Mais ce n'est pas avant l'arrivée des cousins Sarasin en 1896 que les sections sont clairement distribuées, toujours en fonction des intérêts personnels. Ainsi, Rütimeyer et Kraye-Förster continuent à travailler sur les collections africaines et extrême-orientales, tandis les Sarasin s'occupent de l'Asie, de l'Australie et de la Malaisie. Hotz se charge des sections Océanie et Amérique et, enfin, Engelmann est assigné aux Philippines. Les sections seront ainsi continûment attribuées aux membres de la commission, au fur et à mesure de leurs changements. En réalité, s'il existe bien des raisons cognitives à l'adoption de ce principe géographique, il se fonde aussi – et surtout – sur les compétences des membres de la commission.

2.1.3. Le « musée Sarasin »

Officiellement, l'instance dirigeante de l'*Ethnographische Sammlung* de Bâle est sa commission, à la tête de laquelle siège un président. Le musée étant une institution universitaire, il dépend cependant de la *Curatel*³ ainsi que de la *Regenz*⁴, devant lesquelles la commission doit répondre et adresser ses requêtes.

En réalité pourtant, *Curatel* et *Regenz* n'interviennent pas dans la gestion de la collection. Réglementairement, le seul domaine où elles auraient à intervenir est celui des finances. Mais, en

¹ MKB H allg 21 (1a), Protokolle der Museumskommission, 31.1.1893.

² I Europe, II Asie, III Afrique, IV Amérique, V Australie et Océanie, VI photographies, VII doublons, VIII indéterminés, MKB H allg 21 (1a), Protokolle der Museumskommission, 5.6.1893. A ce propos, cf. pp. 515-518 et 520 sqq.

³ La *Curatel* a un cahier des charges assez imprécis. Formée d'universitaires nommés par le Conseil d'Etat, elle joue le rôle d'interface entre l'Université et la société civile. Si elle constitue en première ligne un organe de surveillance de l'Université, elle doit aussi veiller à ses biens. Parmi d'autres choses, elle donne son préavis sur les nominations des professeurs, octroie l'habilitation à enseigner et à diriger des recherches et reconnaît la validité du programme des cours, cf. BONJOUR 1960 : 353-355, KREIS 1986 : 40 et *Sammlung der Gesetze und Beschlüsse wie auch der Polizeiverordnungen*, volumes 9, 1864-1868, pp. 274-298 et 39, 1936-37, pp. 222-235.

⁴ La *Regenz* est composée de l'ensemble des professeurs ordinaires (accompagnés d'un représentant des chargés de cours et d'un représentant des professeurs extraordinaires) et constitue une autorité de surveillance de l'Université. Elle nomme le recteur qui assure la présidence de la *Regenz*. Le recteur peut lui déléguer des travaux, cf. BONJOUR 1960 : 353-355 et *Sammlung der Gesetze und Beschlüsse wie auch der Polizeiverordnungen*, volumes 9, 1864-1868, pp. 274-298 et 39, 1936-37, pp. 222-235.

l'espèce, une large part du financement étant d'origine privée, elles n'ont à se prononcer sur rien. En somme, la commission agit comme bon lui semble, jouant de fait le rôle d'organe de surveillance et d'instance dirigeante.

Le travail des membres de la commission est honorifique. Ses membres s'y attèlent donc comme bon leur semble et disposent d'une liberté de manœuvre extrêmement large, en particulier dans la gestion des sections qui leur sont respectivement confiées. Au total, chacun agit à sa guise dans les limites fixées par le président de la commission qui dirige de fait la collection.

L'arrivée des Sarasin

En 1892, Julius Kollmann¹ est le premier appelé à la fonction de président de la commission. C'est lui qui établit les premiers contacts de la collection avec les autorités – dont il obtient un financement annuel de 200 francs dès 1893² – et établit des relations avec les autres musées de la ville et les musées ethnographiques voisins. Il laisse cependant une grande liberté aux membres de la commission et agit généralement en concertation avec eux. Ainsi Leopold Rütimeyer, qui est allé étudier une caravane de « *Dinkanegern* » au Jardin zoologique de Bâle en compagnie de Theodor Engelmann, a profité de l'occasion pour acheter quelques pièces qu'il offre à la collection³. Les discussions vives de la commission sur les revendications légitimes à adresser à la *Regenz* l'attestent également⁴.

Au cours de l'année 1896, il modifie toutefois ses habitudes et cesse de consulter ses collègues sur des questions fondamentales. C'est le cas de l'affaire Frobenius. Cette année-là, Kollmann estime ainsi qu'il est nécessaire d'engager un ethnographe professionnel pour une ou deux années afin de mettre de l'ordre dans les collections. Il s'adresse donc au nom de la commission à la *Freie akademische Gesellschaft*⁵ de Bâle au cours du mois d'avril 1896 pour obtenir des fonds, en arguant du fait qu'à part Leopold Rütimeyer, qui a catalogué les collections africaines, et Engelmann, qui se charge de la préhistoire américaine et lacustre, aucun membre de la commission n'est capable de gérer les collections. Bref, il manque un ethnographe confirmé (*kenntnisreicher Ethnograph*) qui établirait le catalogue de la *Sammlung* et organiserait le déménagement des collections dans les locaux de l'ancienne bibliothèque. Kollmann a même pris les devants et s'est adressé aux musées de Berlin, Leipzig, Brême et Freiburg en Brisgau pour obtenir des noms de jeunes ethnographes

¹ Cf. annexe 2.6.

² MKB H allg 21 (1a), Protokolle der Museumskommission, 22.3.1893.

³ MKB H allg 21 (1a), Protokolle der Museumskommission, 19.9.1894.

⁴ MKB 284.6.1., Projet de lettre de Julius Kollmann à la *Curatel*, 14.6.1895.

⁵ La *Freie akademische Gesellschaft* ou Société académique libre fut fondée en 1833 pour palier aux difficultés financières que rencontre le canton suite à la séparation des deux demi-cantons de Bâle-Ville et Bâle-Campagne. Formée de l'élite socio-économique de la ville de Bâle, cette société soutient les projets universitaires. Au courant du 19^{ème} siècle, il s'agit d'abord de financer la construction des infrastructures (bâtiments, collections scientifiques). Mais, dès le 20^{ème} siècle, on s'adresse également à elle pour rémunérer une partie des enseignements, BONJOUR 1960 : 408-412, KREIS 1986 : 248-249.

qualifiés, disposés à travailler à Bâle¹. Simultanément, sans en aviser la commission, il a pris contact avec Frobenius auquel il a confié les clefs des collections.

Cette initiative soulève deux problèmes qui coûteront la présidence à Julius Kollmann. D'abord, une question de fait : Frobenius a dérangé l'ordre des armoires, photographié les plus belles pièces de la collection et même emporté certains objets – qui ne seront récupérés que six mois plus tard à Zurich grâce à l'entremise du professeur Conrad Keller². Mais, il y a aussi une question de principe. Qu'il s'agisse des négociations avec la *Freie akademische Gesellschaft* ou de l'engagement de Frobenius, Kollmann a agi sans consulter la commission³. Bien que cette manière de faire, comme nous le verrons, ne départ pas de celle qu'adopteront les Sarasin à partir de 1896, Kollmann est contraint à la démission. Dès lors, il n'est pas interdit de penser que ce choix trouve son origine ailleurs.

On se souvient que, de l'avis de Leopold Rütimeyer, la commission créée en 1892 n'était dirigée par Kollmann que de manière intérimaire – étant bien entendu qu'il céderait sa place à l'un des cousins Sarasin à leur retour. Kollmann pourtant agit comme s'il ne voulait rien savoir. En tout cas, il est curieux de constater qu'il se met à la recherche d'un ethnographe peu après qu'il soit de notoriété publique que les cousins Sarasin vont rentrer à Bâle pour occuper les charges dues à leur statut⁴. Bien plus : il précise, dans sa missive à la *Freie akademische Gesellschaft* que celui-ci devrait être spécialiste de l'Asie et de l'Océanie ce qui, connaissant les aires de spécialisation des Sarasin, relève de la provocation. Si l'origine de cette hypothétique opposition de Kollmann aux Sarasin demeure obscure, la suite des événements ne laisse cependant guère de doute sur sa réalité⁵.

La séance de la commission au cours de laquelle est annoncée la démission de Kollmann est en effet précisément la première à laquelle assistent les cousins Sarasin – en tant que simples hôtes, bien entendu. Ce jour-là, le premier point de l'ordre du jour porte naturellement sur la démission de Kollmann de la présidence et, au cours de la discussion, les Sarasin s'empressent d'informer la commission que Kollmann a non seulement démissionné de la présidence, mais qu'il quitte également la commission. Il n'est alors plus seulement question de nommer un nouveau président, il faut repourvoir le poste du démissionnaire et les membres restants, en toute logique, proposent à la *Regenz* d'appeler Fritz et Paul Sarasin et de nommer le premier président.

Immédiatement, les cousins Sarasin cassent un nombre considérable de décisions de Kollmann ou mettent en doute ses jugements. Il en est ainsi des 9'000 francs que Kollmann a estimés

¹ Stabs PA 340 E 10, Lettre de Julius Kollmann à la *Freie akademische Gesellschaft*, 16.4.1896.

² MKB H allg 21 (1a), Protokolle der Museumskommission, 19.11.1896.

³ MKB H allg 21 (1a), Protokolle der Museumskommission, 19.6.1896.

⁴ Stabs PA 212 T 2 XX, Lettre de Leopold Rütimeyer à Fritz et Paul Sarasin, 28.2.1896. Tout le monde, indique Rütimeyer, se réjouit de leur retour.

⁵ Felix Speiser évoque une conciliation entre Fritz et Paul Sarasin et Julius Kollmann qui aurait échoué en 1896. Selon lui, Rudolf Hotz est le plus remonté contre Kollmann (SPEISER 1943 : 268-269)

nécessaires à l'achat des armoires indispensables à la collection¹. Fritz Sarasin décide de suspendre l'application de cette décision et de visiter lui-même un certain nombre de musées allemands pour s'en faire une idée. Le nom de la collection est également changé. On estime en effet que le nom de « *ethnographische Sammlung der Universität Basel* » ne convient pas tout à fait. Dès juin, Fritz Sarasin – à tort – met en doute qu'il s'agisse de la collection de l'université et pense qu'il serait plus correct de l'appeler « *ethnographische Sammlung der Stadt Basel* » ou « *ethnographische Sammlung des Museums* ». Dans l'incapacité de trancher la question, il est décidé de réclamer l'avis de spécialistes. Deux ans plus tard, Fritz Sarasin clôt le débat et propose de ne plus appeler la collection « *ethnographische Sammlung* » mais « *Museum zu Basel, Abteilung für Völkerkunde* »² en arguant que le vocable allemand permet de clarifier et de rendre mieux compréhensible à chacun l'objectif de la collection³. Après un premier échec, une version légèrement modifiée de cette proposition est admise par la *Regen* l'année suivante à l'occasion d'une révision de la loi cantonale sur l'Université et, en mars 1899, le nom de *Sammlung für Völkerkunde des Museums Basels* est avalisé par l'autorité de contrôle et officiellement établi en 1903⁴. Contrairement aux cas français ou britannique (STOCKING 1971 : 370-372 ; BLANCKAERT 1989 : 33 sqq) et bien qu'en 1903, la commission estime que le nouveau nom correspond mieux à la nature de l'institution, le changement sémantique ici n'a pas véritablement de portée épistémologique. Comme pour le coup de force symbolique de Marcel Mauss au moment de la création de l'Institut d'ethnologie, son efficacité réside surtout dans la délégitimation de ses adversaires qui se servent d'une terminologie différente.

L'anéantissement des réalisations de la période Kollmann par les Sarasin ne s'applique pas systématiquement de manière aussi brutale. Ainsi, certaines décisions de Kollmann sont réappropriées par la nouvelle équipe en les reformulant à leur compte, comme c'est le cas du choix de l'ordonnancement et du catalogage géographique des collections⁵. Ceux-ci, on s'en souvient, avaient été adoptés par la commission en 1893 sur les recommandations de Kollmann. D'autres décisions de Kollmann, comme l'idée de s'adresser aux consuls suisses en place à l'étranger pour obtenir des collections, si elles sont saluées par la commission, voient leur exécution différée.

Ce travail de révision des choix opérés par Kollmann ne s'achève pas au terme de cette première séance et se poursuit au contraire durant toute l'année 1896. Ainsi en novembre, la commission décide de suspendre, pour des motifs d'ordre financier, la publication des rapports annuels élargis du musée sous la forme des *Mitteilungen der ethnographischen Sammlung der Universität Basel* que Kollmann avait décidée en 1893⁶. La décision des Sarasin de publier dès 1899 un rapport élargi

¹ Il parvient à ce chiffre suite au rapport que lui fait Th. Engelmann à son retour des musées de Berlin, MKB H allg 21 (1a), Protokolle der Museumskommission, 23.1.1896.

² MKB H allg 21 (1a), Protokolle der Museumskommission, 27.1.1898.

³ *Bericht der Museumskommission*, 1897.

⁴ *Bericht der Museumskommission*, 1903

⁵ MKB H allg 21 (1a), Protokolle der Museumskommission, 19.6.1896.

⁶ MKB H allg 21 (1a), Protokolle der Museumskommission, 9.11.1896.

dans la série des *Verhandlungen der Naturforschenden Gesellschaft zu Basel* atteste cependant que leur politique de rupture vaut surtout pour ses effets d'annonce¹. En réalité, Fritz et Paul Sarasin cherchent surtout à se rendre indispensables et à faire oublier leur prédécesseur. En rejetant dans la préhistoire les travaux de la commission de la période de Kollmann, ils cherchent manifestement à lier l'histoire de la *Sammlung* à leur nom.

L'ère Sarasin 1896-1926

Fritz et Paul Sarasin aidés de quelques amis et parents proches vont diriger le musée pendant le demi-siècle qui suit. Rejetant les dissidents et concurrents hors de l'institution entre 1896 et 1942, les deux cousins dirigent la commission en patriarches, selon les termes du neveu de Paul Sarasin, Felix Speiser² (1943a : 278). La commission, explique Speiser qui y siège dès 1912, ne se réunit désormais plus qu'une fois par année à l'occasion de la préparation du rapport annuel. Organiser d'autres séances n'a aucune utilité, indique Speiser, puisque les Sarasin occupent de fait la direction du musée (*die eigentlichen Leiter des Museums*) et prennent les décisions souverainement. Rüttimeyer qui consent généralement aux choix de ses amis est en principe le seul consulté – autour d'un verre de bière, le plus souvent³. Les autres membres de la commission se rallient alors le plus souvent à l'opinion du trio. « *Das hohe Aussehen der Herren Sarasin, präzise Speiser, liess es sonieso nicht ratsam erscheinen, ihnen Opposition zu machen* »⁴ (SPEISER 1943a : 278), d'autant que la *Sammlung* se porte plutôt bien entre leurs mains. Car, pour Speiser, c'est à Fritz Sarasin que la *Sammlung* doit d'être davantage qu'un ensemble hétéroclite d'artefacts exotiques.

Pourtant, le travail progresse selon des rythmes et des méthodes propres à chaque conservateur et dépend largement de leur bon vouloir. Ainsi, les achats d'objets relèvent de la responsabilité de chaque chef de section auquel un budget annuel est octroyé. Leur liberté est cependant limitée. D'une part le budget est généralement fixé par Fritz et Paul Sarasin. D'autre part les propositions des négociants d'*ethnographica* ne correspondent généralement pas aux crédits. Dès lors, il dépend le plus souvent des seuls Fritz et Paul Sarasin que le musée achète ou non telle ou telle pièce – en trouvant, si nécessaire, l'argent auprès d'amis ou de parents ou en l'avancant eux-mêmes. Enfin, termine Speiser, la plupart des décisions arrêtées par la commission est aussitôt oubliée et rarement appliquée. Son analyse ne doit naturellement pas être admise sans réserve. Son article sur l'histoire du musée de Bâle est publié l'année même de la mort de Fritz Sarasin, à la suite de sa nécrologie. Dans ses dernières pages, il est même évident que Speiser règle quelques comptes

¹ MKB H allg 21 (1a), Protokolle der Museumskommission, 16.3.1899.

² Cf. annexes 2.9, 2.10.

³ A cet égard, l'épisode de l'achat de masques de *Baining* en 1931 est particulièrement parlant. Cette année-là, l'ethnographe de Leipzig, Hans Damm, propose à la commission du musée de lui acheter un masque *Baining*. La commission manifeste son intérêt mais, en l'absence de Fritz Sarasin, juge prudent d'attendre son retour pour se prononcer définitivement, MKB 2.5.1., Lettre d'Eugen Paravicini à Hans Damm, 20.8.1931.

⁴ « L'allure imposante des Sarasin n'invitait pas à leur tenir tête ».

avec les encombrants cousins Sarasin. Il n'en reste pas moins que l'orientation générale semble fidèle et que le règne de Fritz et Paul Sarasin au musée fut sans aucun partage.

Cela n'est pas au détriment de l'institution, il faut le souligner. Sous leur égide, le musée se développe de manière très importante. Les collections croissent à un rythme effréné, d'une part grâce à la générosité des cousins Sarasin, de Leopold Rütimeyer et de leurs amis proches, d'autre part grâce aux dons qu'ils parviennent à susciter dans la grande bourgeoisie bâloise. L'équipe dirigeante ne se contente du reste pas de développer les collections existantes, mais mène une véritable politique d'expansion dont témoignent la naissance des sections d'ethnographie européenne et d'archéologie préhistorique en 1904, puis d'anthropologie en 1905 et de cultures polaires, en 1908.

Ces nouveaux axes de recherches sont créés pour servir l'ethnographie à des fins comparatives. C'est du moins l'objectif avancé pour défendre la collection folklorique dès ses prémices en 1901. « *Was Europa angeht, écrit Fritz Sarasin, so beschränken wir uns im Allgemeinen, da ja in Basel ein historisches Museum besteht, auf solche Objekte, welche im Zusammenhang mit entsprechenden fremder Länder interessante Entwicklungsreihen vor Augen zu führen im Stande sind* »¹. La référence au musée d'histoire n'est pas anodine. Dès l'origine, en effet, naît un conflit de compétences entre cette institution et le musée ethnographique. Déjà lorsque Fritz Sarasin demande à la *Regenz* de nommer Eduard Hoffmann-Krayer à la commission ethnographique, le musée d'histoire cherche à s'y opposer, de peur que la *Sammlung für Völkerkunde* ne lui fasse concurrence. Avec raison, puisque le succès prodigieux de la section folklorique nuira au musée d'histoire². Quelques séances houleuses de la *Regenz* donnent cependant raison à la *Sammlung für Völkerkunde*. Hoffmann-Krayer est nommé, mais la question des compétences reste ouverte³.

C'est donc à Hoffmann-Krayer qu'il revient de délimiter son domaine. Négligent curieusement la distinction qu'il opérait en 1896 – le *vulgus in populo* – il propose de se limiter aux objets ruraux qui reflètent, en regard des artefacts dont se servent les citoyens, un stade culturel plus primitif et constituent les atavismes d'anciennes traditions⁴.

Ce premier essai ne répond manifestement pas aux attentes du musée d'histoire. En 1907, Paul Sarasin réclame donc de Hoffmann-Krayer une nouvelle répartition des compétences entre la section de folklore et le musée historique. L'objectif de sa section, écrit-il alors, vise la représentation de l'ergologie humaine européenne dans ce qu'elle a de primitif ou de caractéristique d'une région, à l'exclusion des produits d'une culture raffinée, des arts décoratifs et

¹ « Pour ce qui concerne l'Europe, et dans la mesure où Bâle possède un Musée d'histoire, nous nous limitons en principe aux objets qui, confrontés aux séries de pays étrangers, permettent d'établir des séries d'évolution intéressantes », *Bericht der Museumskommission*, 1901.

² Si en 1904 la section ne croît que de 250 objets, en 1906, ce sont 1'000 objets, puis 600 en 1907 et 1908 qui lui sont offerts. C'est une progression phénoménale, en regard des autres collections du musée. Fritz Sarasin indique ainsi que les collections ont crû de 8'000 pièces, passant de 4'000 à 12'000 entre 1896 et 1906, *Berichte der Museumskommission*, 1904, 1905, 1906, 1908 et 1908.

³ MKB H allg 21 (1a), Protokolle der Museumskommission, 9.6.1904.

⁴ *Bericht der Museumskommission*, 1904.

des produits au caractère international marqué¹. Le folklore s'intéresse donc aux objets de la vie quotidienne et la vie économique. L'histoire de son côté se concentre plutôt sur la dimension politique, diplomatique et militaire de la vie d'une nation. Sa définition, acceptée par la commission du musée d'histoire, puise cette fois à la distinction qu'il faisait en 1896 entre les différents éléments d'une population. Les *Hochkulturen* – c'est là une de leurs spécificités – se divisent en différents segments dont seul le plus traditionnel intéresse les études folkloriques en raison des traces primitives qu'il est possible d'y déceler.

Les collections de préhistoire (1904), d'anthropologie physique (1905) et polaire (1908) fondées respectivement par Paul Sarasin, Fritz Sarasin et Leopold Rütimeyer ne suscitent pas le même engouement et ne soulèvent pas les mêmes enjeux². En revanche, elles répondent bien aux mêmes préoccupations comparatistes et assoient un peu plus la domination d'un quadrumvirat composé des cousins Sarasin, de Leopold Rütimeyer et d'Eduard Hoffmann-Krayer à la tête de la *Sammlung*. De fait, ces quatre hommes que rejoint Felix Speiser en 1912 se partagent la gestion de l'ensemble de la collection à l'exception des sections Amérique³ et Extrême-Orient et sont simultanément les donateurs principaux du musée.

Curieusement, la dimension comparatiste se met au service de la préhistoire, plutôt que de l'ethnographie. C'est ainsi que pour Paul Sarasin, l'ergologie des Tasmaniens récemment disparus possède les caractères du Moustérien européen et que son éradication par les Européens constitue le crime le plus regrettable pour les sciences préhistoriques et ethnographiques⁴. Rien d'original, bien sûr, dans cette conception des relations disciplinaires que défend la commission. Déjà Julius Kollmann, reconnaissait la commission dans sa *laudatio* en l'honneur de son quatre-vingtième anniversaire, avait compris « *welche eminente kultur-historische Bedeutung eine Sammlung für Völkerkunde inneohnt* »⁵. La collection ethnographique forme les archives de l'histoire humaine. « *Sie geben uns den Schlüssel in die Hand zum Verständnis unserer Prähistorie, die ohne Hilfe der Ethnologie ein unserer Einsicht ewig verschlossenes Buch bleiben würde* »⁶.

C'est précisément cet objectif comparatif servant à ouvrir grand le livre de la préhistoire qui pousse la commission à créer une section polaire en décembre 1908. Certes, la cause immédiate réside dans l'opportunité d'acheter une collection que le botaniste bâlois Rickli a rapportée d'une expédition au Groenland. Mais la commission y voit surtout, à l'instar des sections de préhistoire et de folklore, l'occasion de développer les comparaisons ethnographiques. Car les Eskimos et

¹ *Bericht der Museumskommission*, 1908.

² Encore faut-il préciser que Paul Sarasin entre en conflit avec le musée historique, lorsqu'il prétend que la collection d'artefacts pré-romains doit être remise à la *Sammlung für Völkerkunde*, en situant le début de l'histoire à Bibracte, c'est-à-dire la victoire de Rome sur les tribus helvètes, plutôt qu'à La Tène, MKB H allg 21 (1a), *Protokolle der Museumskommission*, 9.6.1904.

³ Fritz Sarasin nomme la section Amérique « *ein fast hoffnungslos schwacher Teil* », *Bericht der Museumskommission*, 1901.

⁴ *Bericht der Museumskommission*, 1912.

⁵ « quelle portée culture-historique possède une collection ethnographique »

⁶ « Les populations autochtones extra-européennes sont la clef de notre compréhension de notre préhistoire qui, sans l'aide de l'ethnographie, resterait un livre fermé pour l'éternité », *Bericht der Museumskommission*, 1914.

leur ergologie, affirme Rütimeyer, constituent les exemples vivants les plus proches des êtres humains qui vivaient à l'âge du Renne¹. L'achat en 1911 de la collection Konietzko acquise en 1911 sert aux mêmes fins. « *Die Lappensammlung*, écrit Leopold Rütimeyer, *als ergologische Illustration eines Volkes welches gewissermassen noch in einer Art von "Renntierzeit" lebt, ist auch deshalb interessant, als wir wohl in manchem Geräte dieses Volkes, ich denke vor allem an Knochen- und Holzgeräte, auch eine gewisse Illustrierung des Lebens unserer paläolithischen Vorfahren aus der wirklichen Renntierzeit erblicken dürfen* »².

Cette insistance à vouloir se servir de l'ethnographie pour éclairer la préhistoire suisse ne laisse pas d'étonner dans le contexte d'une collection ethnographique. Disons au moins que les rôles semblent inversés. Ce rapport ne tient pas du hasard et reflète une situation paradoxale. Les fondateurs de l'ethnographie bâloise – mais le cas ne se limite pas à eux et se retrouve à Genève et à Neuchâtel – ne sont pas des ethnographes, mais plutôt des fondateurs d'institution. Ils promeuvent un champ de recherche et mettent en place les conditions de sa mise en œuvre, sans véritablement le pratiquer eux-mêmes, ni former des disciples. Ainsi, le groupe fondateur de l'ethnographie bâloise publie peu dans le domaine ethnographique. Entre 1885 et 1942, Fritz et Paul Sarasin, Leopold Rütimeyer et Eduard Hoffmann-Krayer ne comptabilisent à eux quatre qu'une trentaine d'articles d'ethnographie, soit une publication... tous les deux ans – un total qui n'équivaut pas même au nombre d'articles de préhistoire écrits par les Bâlois (trente-cinq, signés le plus souvent des cousins Sarasin et Rütimeyer). Fritz et Paul Sarasin et Leopold Rütimeyer publient du reste trois fois plus d'articles en sciences naturelles (géographie, géologie, botanique ou zoologie) qu'en ethnographie.

Ce nombre très faible de publications s'explique largement par la multiplicité des activités scientifiques et sociales de ces hommes. Car s'ils publient (un peu) dans tous ces domaines de recherche, ils en soutiennent surtout la vie associative³. Fritz Sarasin ne préside pas seulement la commission ethnographique, mais dirige également la collection de sciences naturelles, la

¹ Rapport 1908 ; MKB H allg 21 (2), Protokolle der Museumskommission, 17.12.1908 ; voir aussi Fritz SARASIN sd: 91.

² « La collection lapone qui constitue la représentation ergologique d'une population qui vit encore à certains égards dans une forme d'âge du Renne mérite également notre attention parce que certains de ses outils – en particulier les outils en os ou en bois – sont une manière de représentation de la vie de nos ancêtres paléolithiques du véritable âge du Renne. », *Bericht der Museumskommission*, 1911 ; cf. également *Bericht der Museumskommission*, 1912. Il est intéressant de relever que Leopold Rütimeyer distingue la « *Renntierzeit* » d'une « *wirkliche Renntierzeit* ». Il s'agit donc d'un faciès culturel et non d'un élément de chronologie.

³ Felix Speiser vaut comme exception. Il ne fait aucun doute qu'il soit à placer dans le même groupe que les Sarasin, Rütimeyer ou Hoffmann-Krayer. Neveu de Paul Sarasin, son inscription dans le champ scientifique bâlois participe du même processus que celui qui explique la position ses cousins Sarasin. Il travaille bénévolement, offre en principe ses collections au musée – même si la crise de reconversion de l'économie qui suit immédiatement la Première guerre mondiale diminuera prodigieusement son aisance financière (cf. pp. 227 sqq.) – et dispense gratuitement, dans un premier temps, ses cours à l'Université. Pourtant, de vingt-cinq ans le cadet des fondateurs, il ne fait pas partie de la même génération. À ce titre, il se disperse beaucoup moins : sur la soixantaine d'entrées que compte sa bibliographie, cinquante-trois traitent d'ethnographie et quatre d'anthropologie. Enfin, contrairement aux Sarasin et à Rütimeyer, il participe rapidement à l'enseignement (cf. pp. 219 sqq.).

commission Euler, est élu à la tête de la Société helvétique des sciences naturelles entre 1904 et 1910, organise le financement de la construction du musée d'art de la ville de Bâle. Paul Sarasin ne connaît pas une activité sociale moins importante : il siège à la commission du Jardin botanique, à la commission du musée des sciences naturelles, au comité de la Société suisse de préhistoire, dirige la *Curatel* de l'Université de Bâle et contribue dès 1906 à la constitution d'une commission pour la protection de la nature au sein de la Société helvétique des sciences naturelles, puis à la création du Parc national suisse. Enfin, sans entrer dans les détails, rappelons que Leopold Rüttimeyer travaille comme médecin et enseigne à la Faculté de médecine et Hoffmann-Krayer est professeur de philologie allemande et dirige la Société suisse des traditions populaires.

Bien qu'ils s'inscrivent de manière tout à fait marginale en ethnographie, ils en dirigent néanmoins profondément l'orientation à Bâle. Si ce n'est en raison de leurs compétences scientifiques qu'ils ont ce pouvoir, c'est bien plutôt grâce aux positions qu'ils occupent dans la sociabilité savante. Au total, force est de constater que pour les acteurs principaux de la *Sammlung*, l'ethnographie vaut davantage comme institution sociale que comme champ de recherche. Dès lors, on ne s'étonne pas que leur programme de recherche soit un peu lâche. Il est même minimal. Fondant le savoir sur la culture matérielle, il se réduit à la constitution de la collection et se contente d'inscrire l'ethnographie dans le paradigme muséal. Elle ne diffère donc des autres disciplines que par son objet – l'objet exotique primitif – et non par ses méthodes.

Dans ce contexte, l'élargissement de la collection à l'anthropologie, à la préhistoire et au folklore ne constitue qu'un relâchement supplémentaire des frontières disciplinaires. Bien sûr, on peut le concevoir comme le fruit de l'inscription de l'ethnographie dans l'anthropologie générale. Cela n'explique pas tout, pourtant. Car il s'agit en fin de compte d'une collection spécifiquement ethnographique. En réalité, cet élargissement procède de l'indifférence que les Sarasin ou Rüttimeyer portent aux frontières disciplinaires. L'ethnographie participe des sciences naturelles et s'y réduit.

Signalons enfin que si l'intégration de la préhistoire, du folklore et d'une collection polaire à la *Sammlung* constitue autant d'élargissements disciplinaires, elle a pour corollaire un resserrement géographique, puisque chacun de ces trois domaines concerne exclusivement la Suisse – ou l'Europe. Il n'est donc pas interdit d'y voir aussi une tentative de légitimation de la collection. L'élargissement de ses collections à des objets d'études dont le lien avec la Suisse est manifeste et l'attribution à la collection exotique de fonctions symboliques directement liés à la Suisse permettent également de justifier le développement d'un musée ethnographique dans un pays sans colonies.

Si, d'une part, et pour les raisons que nous venons de voir, les collections se développent à un rythme rapide, d'autre part, et c'en est la conséquence nécessaire, le musée connaît des réaménagements successifs qui le transforment profondément. Après avoir développé leurs collections, les conservateurs des musées ethnographiques sont confrontés à la nécessité

d'agrandir leurs musées pour améliorer la présentation des pièces et juguler le chaos qui trouble le bon ordre des collections¹.

Dès leur arrivée à la tête de la commission en 1896, les cousins Sarasin doivent ainsi se soucier du transfert et de la réorganisation prochains des collections. L'année précédente, en effet, Julius Kollmann avait obtenu des autorités l'octroi des locaux occupés jusqu'alors par la bibliothèque dans le bâtiment du musée. Le déménagement et les travaux qui débutent en 1897 réclament alors la fermeture de la collection au public pendant deux ans et la réouverture, en 1899, constitue l'occasion de fêter officiellement l'ouverture de la collection comme section à part entière du musée – sous l'égide des Sarasin, bien entendu. La collection se développe alors à un tel point que dès 1902, la commission se plaint à nouveau déjà du manque de place. A cet égard, elle ne déroge pas à la norme des musées bâlois.

Le musée de l'*Augustinerstrasse*, qui avait été érigé en 1849 pour réunir toutes les collections et tous les instituts de l'Université pour concentrer en un seul lieu la recherche scientifique et l'éducation du public, a en effet perdu ce caractère de lieu central du savoir après l'installation de la bibliothèque au *Bernoullium*, le déménagement du musée historique à la *Barfüsserkirche* et la construction de la *Skulpturhalle*². On n'y trouve plus que la collection de sciences naturelles, la *Kunstsammlung* et la collection ethnographique dont les deux dernières manquent en particulier de place. En 1903, la collection ethnographique ne dispose que d'une seule salle d'exposition au rez-de-chaussée tandis que le reste des collections, emballé dans des caisses, ne peut que difficilement être mis à la disposition du public et des chercheurs. C'est donc pour trouver une solution à l'ensemble de la situation, comme au problème spécifique de l'ethnographie que Fritz Sarasin convoque, en octobre 1903, une réunion de grands bourgeois bâlois et des membres des commissions des trois collections, dans l'idée de trouver une solution à cette question du manque de place – témoignant ainsi du rôle central qu'il joue dans les institutions culturelles et scientifiques de sa ville.

Dès 1904, un premier projet d'agrandissement de l'ancien musée est soumis par le bureau d'architectes Stehlin et LaRoche devisé à près de 1,9 million de francs. Divers éléments contrecarrent ce premier projet et ce n'est que trois ans plus tard, en octobre 1907, que le Conseil d'Etat³ bâlois accepte l'idée de céder aux collections de sciences naturelles et d'ethnographie la totalité de l'ancien bâtiment et d'en construire un nouveau pour la *Kunstsammlung*. C'est alors que le comité d'initiative sollicite les mécènes bâlois pour financer la transformation du musée de l'*Augustinergasse* et l'érection du *Kunstmuseum*. En l'espace de cinq mois, un million de francs est récolté, dont un quart doit servir à rénover l'ancien bâtiment. Ajouté à une somme identique avancée par les pouvoirs publics, ce montant doit suffire à financer les travaux. C'est cependant à ce moment que l'affaire s'enlise : des questions de protection du patrimoine, de sécurité des

¹ PENNY 2002 : 179, cf. pp. 538 sqq..

² *Ratschlag betreffend Museumsbauten, dem Grossen Rate des Kantons Baselstadt vorgelegt den 10. April 1913*, p.3. Cf. annexe 3.11.

³ Le Conseil d'Etat constitue l'organe exécutif des cantons.

collections et le choix de l'emplacement du *Kunstmuseum* sont soulevées, qui retardent l'avancée du projet. Il faut attendre mai 1910 pour que les nouveaux plans d'agrandissement de l'ancien musée proposés par bureau Jakob Eduard Vischer, le beau-frère de Fritz Sarasin, soient définitivement acceptés. Les travaux ne peuvent cependant pas débiter. Une clause du comité d'initiative exige en effet que les travaux de réaménagement des trois collections soient simultanés. Or, si le cas des collections d'ethnographie et de sciences naturelles paraît réglé, ce n'est pas du tout vrai du *Kunstmuseum*. Après de longues discussions, le Conseil d'Etat se retrouve au point de départ et n'a pas choisi de lieu, ni même retenu un projet (Fritz SARASIN 1910). Ce n'est qu'en 1913 qu'un projet général est soumis au Parlement cantonal qui plébiscite l'agrandissement du musée pour un crédit de 789'000 francs – dont un tiers est pris en charge par les privés. Les travaux commencent immédiatement et, dès l'été 1915, l'installation des collections peut débiter¹. En raison du retard pris dans cette dernière étape, qui est à la fois le fruit d'une volonté très marquée de bien présenter les collections et de l'absence pour cause de mobilisation de différents membres de la commission, l'inauguration n'a lieu qu'en 1917.

Elle ne marque – en dépit du changement du nouveau nom de *Museum für Völkerkunde* – aucun changement dans l'organisation du musée. Elle compte plutôt en ce qu'elle est le premier signe tangible d'une transformation de la position des collections publiques dans le champ scientifique et culturel bâlois – et, partant, de la collection ethnographique. Grâce aux efforts consentis par les cousins Sarasin et leurs proches dans l'organisation et le financement de la collection depuis dix ans, ils ont réussi à susciter un intérêt pour « leurs » musées au sein de la grande bourgeoisie, intérêt qui se traduit par un engagement financier massif. Celui-ci oblige dès lors l'Etat qui pour la première fois s'engage pleinement dans le financement de ses institutions. Cet engagement constitue une première brèche dans le pouvoir total des Sarasin et donne un droit de regard aux autorités sur la collection.

Un pouvoir qui s'effrite 1926-1942

La seconde moitié des années vingt voit l'emprise des Sarasin sur l'ethnographie bâloise se relâcher quelque peu. Plusieurs facteurs y contribuent. En premier lieu, les acteurs vieillissent. En 1926, lorsque Paul Sarasin et Leopold Rütimeyer fêtent leurs soixante-dix ans, les autres représentants de l'ère Sarasin ont tous déjà franchi la soixantaine et leur capacité de travail s'en trouve réduite. Par ailleurs, dès la fin des années 1920, les disparitions se succèdent. En 1929, une courte maladie emporte Paul Sarasin puis, en 1932, c'est Leopold Rütimeyer qui disparaît. Hoffmann-Krayer décède en 1936, suivi de Jean Roux² en 1939. En l'espace de dix ans, Fritz

¹ *Bericht der Museumskommission*, 1914.

² Jean Roux, né à Genève en 1876, occupe la charge de *Custos* du Musée d'histoire naturelle de Bâle de 1902 à 1937. Dès 1918, il siège également à la commission ethnographique. En 1907 et 1908, il entreprend un voyage d'exploration naturaliste sur les îles *Aru* et *Kei*, dans les Indes néerlandaises et se rend en Nouvelle-Calédonie avec Fritz Sarasin en 1912, SCHMIDT 1998 : 61. Cf. annexe 2.7.

Sarasin se retrouve seul et très affecté par la mort successive de ses compagnons de route – en 1930, il proposera même sa démission et celle de Leopold Rütimeyer en prétextant leur âge et leur sénilité à un Felix Speiser qui refusera avec la plus grande énergie¹. Dès lors, au milieu des années 1920, pour pallier les décès des autres membres de la commission et la rajeunir, Fritz Sarasin y avait appelé Eugen Paravicini pour administrer la section malaise, tandis que Hoffmann-Krayer avait proposé Hanns Bächtold-Stäubli. Il est vrai qu'en 1926, en dépit de l'arrivée du neveu Speiser et de l'ami et compagnon de voyage Jean Roux, la moyenne d'âge des membres de la commission s'élève à près de soixante-cinq ans et que ce simple constat justifie déjà une dérogation à la tradition qui ne voyait que des amis ou des parents nommés à la commission.

Hanns Bächtold-Stäubli, Schaffhousois d'origine modeste, est le premier à siéger dans la commission sans être lié par des relations familiales ou amicales avec les Sarasin. Appelé dans la commission à quarante ans, il permet non seulement de la rajeunir considérablement, mais aussi de la professionnaliser. Cet élève de Hoffmann-Krayer a en effet rédigé une thèse en philologie sous sa direction et est particulièrement actif dans le domaine folklorique. C'est lui, aidé de Hoffmann-Krayer, qui édite entre 1927 et sa mort, en 1941, le *Handwörterbuch des Deutschen Aberglaubens* auquel il travaille depuis 1917. Dans cette entreprise d'envergure – le dictionnaire totalise une dizaine de volumes et mobilise plus de quarante folkloristes de Suisse, d'Allemagne, d'Autriche et des Etats-Unis – c'est lui qui coordonne les travaux pour mettre sur pied une œuvre qui est à la fois un répertoire des croyances populaires en pays de langue allemande, mais aussi une ethnographie de ces dernières (HUGGER 1941 : 91-92; HOFFMANN-KRAYER, BÄCHTOLD-STÄUBLI 1927 : VI-VII).

Les raisons qui poussent la commission à appeler Eugen Paravicini² sont très différentes. Né en Argentine, Paravicini suit un parcours curieux. Après avoir fait ses écoles à Bâle, il étudie l'agronomie à l'Ecole polytechnique fédérale de Zurich où il achève en 1917 une thèse sur le comportement des noyaux cellulaires des charbons (*Brandpilze*) pendant la reproduction. Au cours de ses études déjà, il entreprend de nombreux voyages en Europe, en Afrique du Nord et dans le Caucase, au cours desquels il affiche un profond intérêt pour les populations des régions qu'il traverse. A tel point d'ailleurs qu'il publiera différents articles fondés sur ces voyages qui lui procurent un plaisir intense. On comprend dès lors aisément la satisfaction qu'il a pu éprouver lorsque, après avoir travaillé pendant quelques mois à l'Etablissement fédéral d'essais pour l'arboriculture, la viticulture et l'horticulture à Wädenswil, il est engagé comme agronome au Jardin botanique de *Buitenzorg* à *Java*. Il quitte la Suisse à la fin de la Première guerre mondiale et reste trois ans sur l'île. C'est alors qu'au cours de différentes tournées et expéditions sur *Java* et *Sumatra*, il prend le temps de combler son intérêt pour l'ethnographie et constitue d'importantes collections qu'il offrira plus tard au *Museum für Völkerkunde*. De retour à Bâle, en 1922, il peine cependant à trouver un emploi et reprend des études pour obtenir le brevet d'enseignant

¹ Stabs PA 212 T 2 XXXIV, Lettre de Felix Speiser à Fritz Sarasin, 15.6.1930.

² Cf. annexe 2.8.

secondaire en sciences naturelles et géographie, études au cours desquelles il suit l'enseignement de Speiser.

Ce sont là – expérience exotique et cours – ses seules compétences en ethnographie. Il est un naturaliste qui manifeste un intérêt pour l'exotique et en quête d'un emploi qui lui permettra d'assouvir cette passion. C'est la raison qui le pousse à faire valoir sa maigre expérience. L'occasion est de faire don de ses collections au musée. Comme Speiser le rappelle dans une lettre à Fritz Sarasin, Paravicini a en effet noué contact avec le musée en offrant quelques pièces amérindiennes sans valeur, avant de se proposer pour mener des visites au musée. C'est alors que Fritz Sarasin, dans une crise de panique (*Abkratzungsanik*, selon Speiser) lui a proposé de siéger dans la commission¹. Pourtant Paravicini ne dispose d'aucune des ressources de l'ancien système – il n'est ni apparenté aux Sarasin, ni riche, ni membre de la grande bourgeoisie bâloise² – sans pour autant maîtriser le champ cognitif. Rien, dès lors, ne justifie sa présence au sein de la commission du musée, sinon ses tentatives de séduction auprès de Fritz Sarasin. C'est sans doute pourquoi Speiser le taxe de « misérable ambitieux sans pareil » (*beispielloser charakterlumpiger Streber*). Ce jugement le poursuit durablement de sorte que même si on ne peut lui faire aucun reproche professionnel, il ne fera jamais sa place dans la commission. Il représente le règne du prolétariat (*Proletenherrschaft*), selon les termes de Speiser. Et il vaut mieux ne pas s'en encombrer si cela est possible et rester entre *gentlemen*.

Après cette erreur, le remplacement des autres membres décédés de la commission suit deux logiques distinctes, qui renforcent la dimension exceptionnelle du cas Paravicini. Les uns, fidèlement à la tradition, sont choisis à l'image d'Eduard Handschin, ou de Rudolf Iselin³ en raison de leur origine sociale ou des relations d'amitiés et de parenté qui les lient à la vieille garde. Les autres, comme Bächtold, sont retenus en raison de leurs compétences scientifiques, avec plus (Alfred Bühler) ou moins (Paul Wirz, Hans Dietschy) d'affinités avec la génération précédente.

Depuis la participation de l'Etat à la rénovation du musée, il n'est plus tabou de le solliciter⁴. C'est là un deuxième facteur qui fragilise la domination sarasine en ceci qu'il démocratise quelque peu l'accès aux moyens financiers. Dès lors, puisqu'il n'y a plus d'obligation d'être aisé (ou ami des Sarasin) pour faire des recherches sur le terrain, le facteur des compétences prend de l'importance avec pour conséquence notable d'élargir le réseau des gens qui travaillent au musée.

En mai 1926, Felix Speiser s'adresse officiellement, mais avec l'accord de Fritz Sarasin, au directeur de l'instruction publique Fritz Hauser. Il réclame une augmentation ponctuelle du budget « acquisitions » du *Museum für Völkerkunde* en invoquant deux arguments : d'une part, depuis la fin de la guerre, les prix des pièces ethnographiques ont augmenté chaque année de près de 20%. D'autre part, et c'en est la conséquence, seule la *Schausammlung* peut encore croître par

¹ Stabs PA 212 T 2 XXXIV, Lettre de Felix Speiser à Fritz Sarasin, 15.6.1930.

² En dépit de son patronyme, il ne semble pas lié à la branche bâloise des Paravicini.

³ Rudolf Iselin est le neveu de Fritz Sarasin.

⁴ Cf. II. Institutions, B. Finances. Du reste, la rénovation suivante du musée, dont la nécessité est évoquée dès 1931, est menée sans qu'il ne soit du tout fait appel à des mécènes. Il va désormais de soi qu'il s'agit là d'un problème dont la charge incombe à l'Etat, MKB H allg 21 (2), Protokolle der Museumskommission, 29.10.1931.

l'achat de pièces auprès d'antiquaires. La collection scientifique, de son côté, ne peut plus guère s'enrichir que par l'acquisition de collections monographiques complètes. Or celles-ci sont chères. La stratégie que propose Speiser est donc la suivante.

Le musée bâlois ne peut développer l'ensemble de ses collections, mais doit poursuivre une politique de niche en l'étendant aux zones limitrophes à ses domaines d'excellence. Or puisqu'il n'y a pas de collections de ces régions sur le marché, il faut que le musée les acquière en envoyant à ses frais des collectionneurs qu'il forme lui-même. Et ceci au plus vite, puisque les *Naturvölker* « se cultivent ». C'est pourquoi il demande un crédit de 10'000 francs annuels pour envoyer de jeunes ethnographes professionnels sur le terrain faire des collections originales¹.

La somme est colossale. Pourtant, la requête de Speiser remporte immédiatement un succès certain puisque qu'Hauser transmet sa demande au gouvernement et à la *Curatel*. Bien qu'aucune réponse ne soit encore tombée, ce sont là des signaux suffisants pour la commission du musée, qui décide d'officialiser la demande².

Fritz Sarasin s'adresse alors lui-même à Hauser et rappelle les raisons de la requête. Le prix des pièces ethnographiques a crû de manière phénoménale ces dernières années en raison de la disparition des « races primitives », dont le résultat est la « stérilité ethnographique » d'une grande partie de l'Afrique et de l'Océanie. Dans ce contexte, et sachant que le musée bâlois s'est toujours attaché à acquérir des collections systématiques et spécialisées, la seule solution consiste à envoyer des jeunes ethnographes formés ainsi que le font les musées allemands³.

Les arguments font mouche. Dès février 1927, le gouvernement bâlois accède aux désirs du musée ethnographique. Bien entendu, il se trouve dans l'impossibilité de mettre le seul musée ethnographique au bénéfice des largesses de l'Etat. Les différents musées de Bâle étant régis par la même loi, le gouvernement la modifie en créant un fonds en faveur de l'ensemble des collections de l'*alma mater*. Il met ainsi 10'000 francs annuellement pour accroître les collections universitaires, étant cependant bien entendu que le *Museum für Völkerkunde*, en tant qu'initiateur du projet, bénéficie de ce soutien pendant les dix premières années⁴.

La création d'un premier poste de *Custos* en 1930, puis d'un second en 1938 participe de la même manière au recul de l'engagement privé et à l'investissement progressif de l'Etat. C'est encore une fois Speiser qui, depuis son terrain océanien, s'en trouve à l'origine. Réagissant à la proposition de démission de Fritz Sarasin et Leopold Rütimeyer, il prétend qu'elle doit avoir ceci de profitable qu'elle rend nécessaire une interrogation sur le fonctionnement de la commission et du musée, une fois que les anciens bénévoles auront disparu. « *Es wird nötig sein, eine Custodenstelle zu schaffen : wenn einmal die Verwaltung nicht mehr von den speziellen Liebhabern für einzelne Gebiete gesondert betrieben werden kann, wie es heute zum Glück noch der Fall ist, so ist die Arbeit, besonders bei der jetzt herrschenden*

¹ MKB 284.1, Lettre de Felix Speiser au conseiller d'Etat Fritz Hauser, 14.5.1926. Cette position est défendue par les musées allemands depuis plusieurs décennies, PENNY 2004 : 79.

² MKB H allg 21 (2), Protokolle der Museumskommission, 21.10.1926.

³ MKB 284.1., Lettre de Fritz Sarasin au conseiller d'Etat Fritz Hauser, 26.10.1926.

⁴ MKB 284.1., Lettre de Fritz Sarasin au conseiller d'Etat Fritz Hauser, 7.1.1927.

Ausstellungsmanie und der übertriebenen Popularisierungswut für einen leitenden Mann zu gross, auch muss jemand da sein, welcher genaue Kenntnis aller Bestände, der Depots und andere Verstecke besitzt, auch Bärenführen kann etc. So wird also eine Custodenstelle kaum umgehen lassen, und es wird sich jetzt schon rechtfertigen die notwendigen Schritte zu tun, wobei dennoch die Verwaltung der einzelnen Gebiete in den Händen der bisherigen Leiter bleiben kann. Und wenn dann einmal Ihr alte Herren im Geschirre gestorben sein werdet, wird man die Commission eben umorganisieren müssen nach Vorbild der anderen Sammlungscommissionen, wobei ich mich dann gerne als Präsidenten wählen lassen werde »¹.

Speiser renonce à briguer la fonction de *Custos* qui est un poste de subalterne. En revanche, il y voit Paravicini – non pas parce qu’il le croit capable, mais parce qu’il n’existe aucune alternative. Sans jamais n’avoir eu le moindre différent avec lui, il le considère comme un ambitieux qui, comme Paul Wirz, est parvenu à pénétrer le sanctuaire de la commission et dont il sera difficile de se débarrasser. Il n’est pas question de compétence dans les propos de Speiser, mais bien de caractère. Ce qui inquiète Speiser, c’est qu’il pressent que Paravicini cherchera tôt ou tard à prendre les commandes de la commission. Bien sûr, il ne tentera rien du vivant de Fritz Sarasin, mais Speiser se méfie de l’héritage qu’il devra gérer face à un Paravicini pourri d’ambition après le décès du patriarche. Du coup, il propose que Paravicini soit nommé aussi vite que possible afin d’instaurer sous l’égide de Fritz Sarasin les modalités des relations entre le *Custos* et la commission. Ainsi, à la mort de Sarasin, Speiser n’aura plus qu’à poursuivre dans une voie déjà tracée et marquée du sceau de la légitimité sarasine².

Les choses se mettent alors en place beaucoup plus vite que Speiser ne l’imagine. Alors qu’il séjourne encore dans les mers du sud à la fin septembre 1930, la commission se réunit en séance au cours de laquelle Fritz Sarasin propose de créer un poste de *Custos*. Les collections, argumente-t-il, ont énormément crû, au point que personne – à l’exception du concierge ! – ne comprend plus réellement les besoins du musée dans son ensemble. Ce serait là une première tâche du *Custos*. À côté de ce travail de coordination des sections, le *Custos* pourrait épauler à la fois les chefs des différentes sections du musée qui sont souvent débordés et le président de la commission, pour les tâches administratives. Les arguments font mouche et la commission accepte la proposition générale et demande aux autorités de nommer Eugen Paravicini³. Aucune

¹ « Il est nécessaire de créer un poste de *Custos*, écrit Speiser à Sarasin. Le jour où l’administration du musée ne pourra plus être assurée par des passionnés, comme c’est heureusement encore le cas, alors le travail à abattre sera trop important pour un seul homme. La manie des expositions, l’exigence de vulgarisation constituent en effet autant de charges avec lesquelles il faut désormais compter. Par ailleurs, il faut aussi pouvoir compter sur quelqu’un qui possède une connaissance précise des dépôts et cachettes, et qui puisse jouer au montreur d’ours, à l’occasion. Tôt ou tard, il sera indispensable de disposer d’un tel poste et il serait raisonnable d’entreprendre immédiatement les démarches nécessaires, tout en conservant l’organisation actuelle de la commission. Une fois que les anciens seront morts, il sera assez tôt de mener à bien la réforme de la commission sur le modèle des autres commissions bâloises. Et, alors seulement, il sera temps pour moi de prendre la présidence », Stabs PA 212 T 2 XXXIV, Lettre de Felix Speiser à Fritz Sarasin, 15.6.1930. Sur le développement des expositions temporaires, cf. pp 533 sqq.

² Stabs PA 212 T 2 XXXIV, Lettre de Felix Speiser à Fritz Sarasin, 15.6.1930.

³ MKB H allg 21 (2), Protokolle der Museumskommission, 25.9.1930.

opposition n'étant faite par les différentes autorités, la proposition est acceptée au début de l'année suivante par le Conseil d'Etat et, le 1^{er} février 1931, Paravicini entre en fonction¹.

La nécessité de nommer un second *Custos* en 1937 est tout aussi aisément admise par la commission qui approuve à l'unanimité la proposition de Fritz Sarasin en juin 1937². Pour Sarasin l'ancien système du bénévolat où chaque membre de la commission gérait une section n'est plus possible. Il faut dire que les décès de Samuel Preiswerk, Theodor Engelmann, Paul Sarasin, Leopold Rüttimeyer et Eduard Hoffmann-Krayer ont sensiblement changé la donne puisque leurs successeurs n'abattent plus le même travail³. Les autorités sont sensibles à ces arguments et approuvent la création d'un second poste de *Custos*, mis au concours en mars 1938. Des deux candidats qui se présentent, c'est au géographe Alfred Bühler plutôt qu'à l'ethnographe Hans Dietschy que va la préférence de la commission. Curieux au premier abord, ce choix s'explique par l'expérience dont peut se prévaloir Bühler. Formé comme géographe, il rédige sa thèse en *Siedlungsgeographie*. Ce domaine de recherche qui tisse des liens étroits avec la *Volkskunde*⁴ l'oriente assez rapidement vers l'ethnographie. Après avoir collaboré bénévolement au musée pendant quelques années, il est envoyé en Nouvelle-Irlande en 1931, puis à *Sumba* et aux petites îles de la Sonde en 1935, et est appelé à siéger à la commission du musée dès 1933. Dietschy, qui occupe une charge d'assistant au musée depuis 1936 et ne soutient sa thèse qu'à la fin de 1937, ne fait manifestement pas le poids.

Sarasin dissocie désormais l'apport de main-d'œuvre de l'apport financier en s'entourant d'une part d'individus compétents, mais sans moyens, et en sollicitant, d'autre part, l'aide de l'Etat. Voilà l'origine de davantage de concurrence et de conflits au sein de l'institution bâloise. De fait, la belle harmonie qui prévaut sous la domination totale des Sarasin disparaît. Les tensions entre les ethnographes bâlois se multiplient pour obtenir, qui un subside de 10'000 francs pour mener une expédition du musée, qui un poste de *Custos*. Nous avons déjà mentionné les problèmes entre Speiser et Paravicini. Ce ne sont pas les seuls puisque les relations entre Speiser et Paul Wirz, ainsi qu'entre Fritz Sarasin et Wirz sont également entachées de difficultés. Si Speiser évoque des problèmes personnels, il paraît évident que l'origine de ces conflits se trouve dans la situation financière précaire qu'il connaît à la suite de ses déboires financiers et d'un certain nombre d'erreurs de stratégie professionnelle. Plus généralement, alors qu'il occupait une position dominante dans l'ancien champ, Speiser peine à convertir son capital dans le nouveau système. Lui qui a offert des collections imposantes au musée, qui a enseigné sans rémunération à l'Université et pour lequel on pratique l'ethnographie parce qu'on en a les moyens, s'inquiète de ce qu'on soit entré dans un système où l'ambition et le calcul remplacent le comportement de « *gentleman* » et où l'*achievement* prend le pas sur l'*ascription* (BOURDIEU 1986 : 212). On saisit mieux les mots durs dont se sert Speiser pour décrire à Fritz Sarasin l'intégration de la nouvelle

¹ MKB H allg 21 (2), Protokolle der Museumskommission, 5.1.1931.

² MKB H allg 21 (2-3), Protokolle der Museumskommission, 25.6.1937.

³ MKB 284.4., Lettre de Fritz Sarasin au conseiller d'Etat Fritz Hauser, 28.6.1937.

⁴ On se souvient de l'intérêt que porte Tobler à la géographie, 1887 : 198, 205.

génération au musée. Il y voit une véritable lutte des classes dans laquelle Eugen Paravicini et Paul Wirz, représentants de la « *Proletenherrschaft* », cherchent à déboulonner la « *alte Herrschaft* » du patriciat bâlois¹. Au fond, le changement de régime financier est le symptôme d'autres changements, sociaux ceux-ci, qui touchent le monde ethnographique suisse : la discipline n'est plus la chasse gardée des *gentlemen amateurs* dont l'intérêt pour l'ethnographie est à la fois cognitif et socio-culturel mais devient un champ scientifique complexe dont les positions sont fonction de l'origine socio-économique et qui se traduit en termes épistémologiques.

Entre tradition et innovation

A la mort de Fritz Sarasin en 1942, la révolution que craignait Speiser en 1930 n'a pas lieu. Comme prévu, l'engagement précoce de collaborateurs spécialisés a permis de mettre en place un système mixte entre les modèles honorifique et professionnel sous l'autorité de Fritz Sarasin et dont Speiser peut se présenter comme l'héritier. Dès lors, aucun changement n'intervient dans l'organisation de la commission, aucune transformation ne modifie les modes de financement et les relations avec les autorités demeurent inchangées.

Cela dit, on observe bien sûr le rejet de certaines traditions de l'époque Sarasin. C'est le cas de la section polaire dissoute en 1944². La disparition de cette section dont les pièces sont réparties entre les collections amérindiennes, sibériennes et européennes n'est pas anodine. Nous avons indiqué plus haut les motifs épistémologiques qui présidaient à sa naissance et sa redistribution selon une logique géographique témoigne non seulement de l'abandon des visées comparatistes que soutenait Fritz Sarasin, mais également l'adhésion à une perspective holiste très éloignée des préoccupations de Sarasin.

Le rejet du système Sarasin est encore plus manifeste pour la préhistoire. En novembre 1942 déjà, Eugen Paravicini propose un réaménagement de la section préhistorique dans les mêmes termes que la section polaire. Cette section, qui réunissait jusque-là l'ensemble des artefacts préhistoriques selon un point de vue comparatiste, fait désormais l'objet d'une distinction entre préhistoire européenne et extra-européenne. Deux raisons le justifient selon Paravicini : d'une part, hors d'Europe, en particulier chez les *Naturvölker*, il est difficile de distinguer l'histoire (*Historie*) de la préhistoire (*Prähistorie*)³. D'autre part, en principe, la répartition géographique prévaut au musée. Dans ce contexte, la collection préhistorique qui comporte du reste un grand nombre d'inconvénients (*Unzukömmlichkeiten*) constitue une entorse à cette règle. Dans ce contexte, les arguments de Paravicini portent rapidement et, dès 1943, la révision de l'ensemble du catalogue préhistorique peut débuter⁴.

¹ Stabs PA 212 T 2 XXXIV, Lettre de Felix Speiser à Fritz Sarasin, 15.6.1930.

² *Bericht der Museumskommission*, 1944.

³ MKB 284.12.0, Protokolle der Museumskommission, 2.11.1942.

⁴ *Bericht der Museumskommission*, 1942.

La réévaluation des méthodes Sarasin par leurs héritiers se concrétise également par l'ouverture du musée ethnographique aux collaborations externes. Le *Museum für Völkerkunde* avait la réputation d'être l'institution préférée de Fritz Sarasin (1941 : 27) dont il n'aimait guère partager le contrôle et cette possessivité – comme la transition vers un système plus ouvert – se manifeste clairement dans les négociations visant à constituer à Bâle le Musée suisse du folklore.

Lorsqu'en octobre 1940 la commission du musée ethnographique invite le folkloriste bâlois Karl Meuli à rapporter sur le projet d'Ernst Laur de créer un musée fédéral du folklore à Zurich, Fritz Sarasin a du souci à se faire. Président de l'Union suisse des paysans, professeur d'agronomie à l'Ecole polytechnique fédérale et parlementaire en vue du canton de Zurich, Laur bénéficie en effet d'appuis politiques qui permettent de penser que son projet pourrait voir le jour¹. A son idée, ce musée devrait être financé par les bénéfices générés par l'Exposition nationale de Zurich en 1939 et se fonder sur les collections de la section européenne du *Museum für Völkerkunde* de Bâle. De son côté, Fritz Sarasin juge bien sûr qu'un tel musée ne peut voir le jour qu'à Bâle et ceci, pour plusieurs raisons. La ville de Bâle héberge l'*Institut für Volkskunde* et sa bibliothèque, et possède les plus grandes collections folkloriques de Suisse ce qui en fait le centre légitime des études folkloriques. D'autant que les recherches folkloriques suisses sont nées à Bâle où, prétend Sarasin, Hoffmann-Krayer a fondé la Société suisse des traditions populaires. Bref : la ville des bords du Rhin est le berceau des recherches folkloriques suisses et doit en demeurer le pôle. C'est pourquoi la commission estime que le Musée suisse du folklore doit être créé à Bâle, et Fritz Sarasin est délégué pour s'adresser aux autorités afin d'obtenir un espace suffisant pour l'installer².

En dépit du soutien politique dont l'assure le directeur de l'instruction publique Fritz Hauser³, l'octroi des locaux promis pour l'installation du Musée suisse du folklore, d'abord promis pour le printemps 1941, est renvoyé. La commission s'inquiète alors de ce report qui peut donner un avantage décisif au projet zurichois et réclame des autorités qu'elles pressent le pas. Pour obtenir des autorités fédérales le droit de baptiser la nouvelle institution Musée *suisse* du folklore, il faut en effet que le musée dispose d'un espace suffisamment vaste. C'est alors que Fritz Sarasin comprend qu'il ne s'agit pas seulement d'un changement de patronyme. Il se rend compte que l'organisation et l'autonomie du musée peuvent être mises en cause et commence à craindre pour sa position. Avant qu'aucune démarche ne soit entreprise, il veut donc s'assurer que le changement de nom n'oblitére pas la propriété des pièces du musée et que sa direction reste entre ses mains. S'ouvre alors une discussion très vive au cours de laquelle pour la première fois en près de quarante-cinq ans de régime Sarasin, l'autorité du patriarche est contestée. Contre un Fritz Sarasin isolé qui veut temporiser, tous les seconds couteaux de la commission s'élèvent : Speiser, Bühler, Dietschy et Paul Geiger. Et, pour la première fois, Sarasin, privé du soutien de Roux,

¹ Sur l'interface politico-intellectuelle d'Ernst Laur, cf. BAUMANN 1995.

² MKB H allg 21 (2-3), Protokolle der Museumskommission, 24.10.1940.

³ MKB H allg 21 (2-3), Protokolle der Museumskommission, 10.12.1940.

Rütimeyer ou de Hoffmann-Krayer, s'incline¹. De fait contre un Fritz Sarasin qui refuse toute ingérence extérieure dans son musée, Speiser et les autres sont pragmatiques. S'ils s'opposent également à un partage du pouvoir avec les autorités fédérales, ils soutiennent la collaboration avec la Confédération. La délégation du directeur du Musée national suisse constitue à leurs yeux une contrepartie supportable à l'acquisition du label « suisse », qui garantit au musée de Bâle de pouvoir agir sans concurrents dans le domaine de l'ethnographie suisse. En bref, plus pragmatiques et moins dogmatiques que leur aîné, ils jugent que ces avantages valent bien cette maigre concession².

Sarasin n'en reste pas moins opposé à l'intervention de la Confédération, malgré les explications et les garanties de Speiser. Tentant le tout pour le tout, Sarasin cherche alors à court-circuiter la commission et défend son opinion devant les autorités bâloises. Une décennie plus tôt, cela n'aurait posé aucun problème. Mais maintenant, alors même qu'il a toujours agi ainsi, Sarasin se fait brutalement rappeler à l'ordre par Speiser³.

La commission prend donc le risque d'une intervention fédérale et décide, contre Sarasin, de rebaptiser le *Museum für Völkerkunde* en *Museum für Völkerkunde und Schweizerisches Museum für Volkskunde* selon les termes convenus. Le Musée suisse du folklore forme une section du musée bâlois et constitue la *Sammelstelle* officielle des objets folkloriques suisses, avec pour seule contrepartie la délégation du directeur du Musée national suisse dans la commission avec une voix consultative⁴. Accepté par le Musée national suisse, le projet est encore négocié à partir de février 1942 – du vivant de Sarasin qui décède en mars – avant qu'un accord officiel ne soit trouvé en juillet 1944⁵.

La faveur du musée à l'égard d'une collaboration externe se retrouve au moment où, en 1942, l'Université de Bâle, suite à une circulaire du délégué des autorités fédérales aux possibilités de travail Otto Zipfel, propose de mettre sur pied un institut suisse des tropiques. Selon l'idée de son concepteur Alfred Gigon, le *Schweizerisches Tropeninstitut* (STI) s'adresse aux hommes et aux femmes de toutes les classes sociales, au bénéfice d'une formation professionnelle et qui souhaitent travailler dans des régions tropicales. Le STI se propose de leur donner une instruction complémentaire qui les prépare à leur séjour. Selon Gigon, une telle formation serait rapidement reconnue par l'ensemble des puissances coloniales et les élèves du STI pourraient ainsi trouver facilement un emploi outre-mer.

Le STI répond parfaitement aux exigences de Zipfel. Après l'échec du projet de Fonds national suisse de la recherche scientifique élaboré par Arthur Rohn⁶, la Confédération n'a en effet pas

¹ MKB H allg 21 (2-3), Protokolle der Museumskommission, 13.2.1941.

² MKB 284.4., Lettres de Felix Speiser à Fritz Sarasin, 17 et 19.1.1941. En mai 1941, Sarasin s'oppose toujours à l'appellation « suisse », cf. MKB 284.4., Lettres de Felix Speiser à Fritz Sarasin, 7 et 13.5.1941.

³ MKB 284.4., Lettres de Felix Speiser à Fritz Sarasin, 15 et 18.2.1941.

⁴ MKB 284.4., Lettre de Felix Speiser à Fritz Sarasin, 13.5.1941.

⁵ MKB 284.12.0., Protokolle der Museumskommission, 17.8.1944.

⁶ Ingénieur diplômé de l'Ecole polytechnique fédérale, Arthur Rohn y est nommé professeur en 1908, à l'âge de trente ans. En 1926, il est nommé à la Présidence du Conseil de l'Ecole. En 1941, il est le principal artisan du projet

abandonné l'idée de soutenir les projets scientifiques, dans la mesure où ils permettent de développer des emplois dans l'industrie et le commerce ou qu'ils servent à augmenter les exportations. C'est pour cette raison bien sûr que Zipfel indique d'ailleurs dans sa circulaire aux recteurs des Universités suisses vouloir donner la préférence aux sciences naturelles, à l'ingénierie, la chimie, la physique, la médecine et l'économie¹.

Alfred Gigon développe un projet qui répond entièrement aux attentes du délégué aux possibilités de travail. Adressé aux Suisses de l'étranger pour les former et leur apprendre à connaître les régions où ils s'engagent, le STI doit également servir à étudier et à mieux connaître la médecine tropicale dans laquelle Gigon décèle un important potentiel économique – qu'il s'agisse de soigner les Suisses de l'étranger et les étrangers ou encore former des médecins suisses. Il pourra aussi servir de centrale d'information économique et scientifique sur les pays exotiques au point de vue économique et scientifique. Par ailleurs, le STI pourrait servir à créer des compétences particulières pour l'industrie chimique bâloise, en particulier pour les thérapies anti-paludiques². Enfin, le projet de Gigon servirait à employer de nombreux universitaires.

En dépit de cet accent mis franchement sur des savoirs utiles, on y trouve d'autres domaines du savoir, comme l'ethnographie. Le rôle qu'on lui réserve dans ce projet, ainsi qu'à la géographie ou la géologie, se limite cependant à proposer des cours portant sur les régions tropicales et à mettre les collections du musée à la disposition des enseignants³. Au fond, si le projet intègre l'ethnographie, c'est exclusivement pour diffuser un savoir qui se réduit à une vague culture générale des régions tropicales. On est loin des interrogations de la *Kulturgeschichte* qui animent généralement les ethnographes bâlois et on est surtout loin d'un institut de recherche en ethnographie. Il n'en reste pas moins que lorsque Speiser est approché par Gigon pour le projet, le président de la commission ethnographique se montre enthousiaste. Le musée, indique-t-il, est disposé à présenter ses collections aux intéressés et pourrait compléter la formation ethnographique par des cours généraux d'ethnographie, de sociologie et de sciences religieuses pour une somme qui ne dépasserait pas le millier de francs par an. Cependant, et l'on comprend mieux l'intérêt de l'ethnographe, il signale également que la bibliothèque est mal dotée dans les domaines en question et qu'un budget initial de 30'000 francs, puis de 8'000 francs annuels pourraient servir à en améliorer les sections africaines et sud-américaines. Il en va de même, termine-t-il, pour les collections matérielles pour un budget initial de 30'000 francs, puis de 10'000 francs annuels⁴.

De fait, la participation du STI au développement du musée ne prendra jamais les proportions souhaitées par Speiser et, simultanément, le concours des ethnographes se limitera à deux heures

de Fonds national en vue de développer par la recherche scientifique les occasions de travail, avorté en 1942, FLEURY, JOYE 2002 : 63.

¹ Stabs UA I, 71 Tropeninstitut, Lettre circulaire d'Otto Zipfel aux recteurs des Universités suisses, 21.10.1942.

² MKB 2.21.3., Projet d'Alfred Gigon, 24.11.1942.

³ MKB 2.21.3., Lettre du recteur de l'Université de Bâle à Otto Zipfel, 15.12.1942.

⁴ MKB 2.21.3., Lettre de Felix Speiser au recteur de l'Université de Bâle, 2.12.1942. Cf. aussi MKB 284.12.0, Protokolle der Museumskommission, 12.1.1943.

hebdomadaires dispensées par Alfred Bühler ainsi qu'un cours donné par le Révérend Père Höltker, de l'Institut *Anthropos*¹. En dépit de l'échec de sa dimension ethnographique², ce projet demeure intéressant. Il indique d'abord comment le monde universitaire bâlois perçoit l'ethnographie et son musée vers 1945. Moins qu'un institut scientifique, c'est le lieu où l'on acquiert une culture générale sur le monde. On n'y produit pas de savoir et l'ethnographie n'y est pas perçue comme un savoir utilitaire. Au point de vue économique, ces négociations pendant la fondation du STI témoignent de l'aisance financière perdue du musée qui est amené à collaborer avec d'autres institutions et à faire de l'ethnographie appliquée, le dénaturant sensiblement. Considérant les centres d'intérêt du STI – principalement les cultures *actuelles* d'Afrique noire et d'Amérique du Sud – on ne voit en effet pas bien ce que pourrait lui apporter le *Museum für Völkerkunde*, dont le pôle de compétence porte plutôt sur la *Kulturgeschichte* de l'Océanie. Enfin, dans le cas du STI, comme ça l'était déjà pour le Musée suisse du folklore, le musée d'ethnographie ne pose pas les jalons de ses collaborations, mais se contente de réagir aux propositions d'institutions plus dynamiques. Apathique et indécise, sa politique atteste la fin de règne que traverse le musée.

La succession d'Eugen Paravicini en constitue un bon exemple. Au décès brutal du zoologue-ethnographe en janvier 1945, sa succession est l'occasion de réévaluer les attributions de son poste. Felix Speiser, à l'annonce de sa mort, convoque la commission pour discuter de sa succession et sa position, au premier abord, paraît claire. Les travaux administratifs, affirme-t-il, sont à l'heure actuelle les plus importants, il ne sert à rien d'engager un ethnographe sans compétences administratives. « *Es muss, martèle-t-il, eine Persönlichkeit sein mit Talent für Verwaltungsarbeiten, welcher auch die Sprachen beherrscht. Dies kann ein junger Akademiker oder auch eine Akademikerin (blosser Maturand?) sein. Bei der jetzigen Notlage der Akademiker wird man einem solchen an einem akademischen Institut den Vorzug geben müssen. Wenn der oder die Betreffende sich für Ethnologie interessiert, so wird es ihm möglich sein, sich im Laufe der Zeit derart in die Ethnologie einzuarbeiten, dass er später zu wissenschaftlichen Arbeiten wird herangezogen werden können, wenn einmal die administrative Arbeit im Grossen beendet sein wird. DIES WIRD ABER NOCH VIELE JAHRE DAUERN, besonders wenn wir das Glück haben sollten, an Neu-Aufstellungen herantreten zu können* »³.

¹ L'Institut *Anthropos*, fondé par le R.P. Wilhelm Schmidt en 1909 à Mödling près de Vienne est le fer de lance de la *Kulturkreislehre* et de l'ethnographie missionnaire. Chassé par les Nazis après l'*Anschluss* de l'Autriche en 1938, le R.P. Schmidt s'installe à Fribourg avec son institut et sa revue *Anthropos*, et occupe une charge de cours à Fribourg, puis un poste de professeur, cf. BRANDEWIE 1990, chapitre XVII. En dépit de l'importance de Schmidt dans l'histoire de l'ethnographie, son influence et celle de ses successeurs ne dépasseront guère les frontières fribourgeoises.

² Dans un rapport daté de la fin de janvier 1945, Geigy indique sans ambiguïté que c'est le développement de la médecine tropicale et des sciences naturelles qui prévaut. Le reste, et en particulier l'ethnographie, demeure insignifiant. C'est vrai aussi du développement futur qui devrait se concentrer sur l'étude des maladies tropicales et la clinique, MKB 2.21.3., Rapport de Rudolf Geigy, fin janvier 1945.

³ « Il faut une personnalité qui a de la facilité à assurer les tâches administratives et qui maîtrise bien les langues. Il peut s'agir d'un jeune étudiant ou d'une jeune étudiante. Voire même d'un gymnasien, mais dans le contexte difficile dans lequel vivent actuellement les universitaires, il faudra sans doute leur laisser la priorité. Si le candidat s'intéresse à l'ethnographie, il lui sera possible de s'initier progressivement à ce domaine de recherche, de sorte qu'il soit

En réalité la position de Speiser est plutôt ambiguë. Il faut, dit-il, un universitaire compétent dans la gestion de l'administration, mais qui puisse à moyen terme s'intéresser à l'ethnographie. Du coup, il est difficile de savoir si la commission suit ou non la ligne de Speiser lorsqu'elle décide de chercher un candidat ayant achevé une formation académique, de préférence en ethnographie ou en folklore, et capable de gérer l'administration.

L'imprécision du profil explique sans doute la variété des candidatures. Un préhistorien, un géographe, deux économistes, une diplômée de l'Ecole de sciences sociales de Lausanne et un romaniste offrent leurs services¹. En revanche, aucun ethnographe ou folkloriste et aucun Bâlois ne se présente – en particulier l'absence de Hans Dietschy, qui manifeste pourtant son intérêt à la commission en février, demeure mystérieuse². Parmi les candidats, la commission en retient trois : le préhistorien Hans-Georg Bandi, la sociologue Valeria Tonaccia et l'économiste Annemarie Leupold³. Si le poste se joue rapidement entre Tonaccia et Bandi – la première satisfaisant principalement aux exigences muséales et administratives, ainsi qu'à Bühler, le second convenant pour ses compétences scientifiques⁴ – la question de fond n'est pas tranchée pour autant. En témoigne la correspondance qui s'engage alors entre les deux ténors de la commission, Speiser et Bühler. Pour Speiser, Bandi, titulaire d'un doctorat en préhistoire, histoire ancienne et ethnographie à l'Université de Fribourg, convient le mieux. « *Er ist [...] vom Fach*, argumente Speiser, *und diese Tatsache scheint mir sehr wichtig, denn wir haben doch die Pflicht, für den wissenschaftlichen Nachwuchs zu sorgen* »⁵. C'est, pour Speiser, un avantage substantiel qu'il possède face à Valeria Tonaccia qui ne dispose de son côté d'aucune connaissance en ethnographie – avantage du reste nullement diminué par le fait que Bandi a été formé par le Père Schmidt⁶. En revanche, il ne dit rien de l'origine sociale de Bandi. Pourtant, il paraît certain qu'à cet égard aussi Bandi, lié aux élites politiques et militaires suisses et représentant de la « *alte Herrschaft* », lui convienne davantage que Tonaccia.

Bühler s'oppose entièrement à cette façon de voir. S'il partage l'opinion de Speiser sur les compétences respectives de Bandi et Tonaccia, il rejette violemment son appréciation des besoins du musée. Réglementairement, indique-t-il, le *Custos* ne remplit que des tâches muséologiques. De fait, toutes les tâches qu'il a accomplies depuis son engagement étaient de nature administrative. Il doute donc que le *Custos* puisse poursuivre des recherches scientifiques dans les années à venir.

possible, par la suite, de l'intégrer à la recherche scientifique lorsque les tâches administratives seront terminées. MAIS CELA NE SERA PAS LE CAS AVANT LONGTEMPS, surtout si nous avons la chance d'engager un débutant », MKB P Dossier personnel E. Paravicini, Lettre de Felix Speiser à la commission, [s.d.]. En majuscules dans le texte.

¹ MKB 284.12.0., Circulaire de Felix Speiser aux membres de la commission, 3.3.1945.

² MKB 284.12.0., Protokolle der Museumskommission, 1.2.1945.

³ MKB 284.12.0., Protokolle der Museumskommission, 8.3.1945.

⁴ MKB 284.12.0., Protokolle der Museumskommission, 21.3.1945.

⁵ « C'est un professionnel, ce qui me paraît être capital, puisque le musée a la responsabilité de soutenir la relève », MKB 284.1., Circulaire de Felix Speiser aux membres de la commission, 26.3.1945.

⁶ Contrairement à Hans Dietschy qui dénonce violemment ces rapports étroits avec *Anthropos*, cf. MKB 284.1., Lettre de Hans Dietschy à Felix Speiser, 18.3.1945.

Au contraire, les tâches administratives, avertit-il, vont se multiplier : le travail de *Custos* relève du catalogage, de la rédaction de protocoles et de règlements, du suivi de la correspondance. En sept ans, il n'a pas même trouvé le temps d'écrire un guide et cette surcharge administrative souligne la nécessité d'engager un administrateur. Ce sont là des travaux d'écriture et ce n'est qu'en second lieu que viennent les tâches proprement muséologiques – révision des collections préhistorique et folklorique, catalogage des nouveautés etc. Du coup, et en dépit des compétences scientifiques de Hans-Georg Bandi, il soutient Tonaccia qui dispose d'une solide expérience de bibliothécaire et de secrétaire¹.

En définitive, la commission tranchera en faveur de Hans-Georg Bandi². Deux motifs l'y poussent. D'abord, des raisons de prestige et le souhait de perpétuer la réputation scientifique du musée ont convaincu la commission. Ensuite, elle se sent moralement contrainte de soutenir la relève scientifique du pays. Elle admet cependant le bien-fondé des remarques de Bühler et adresse aux autorités, simultanément au préavis en faveur de Bandi, la création d'un poste administratif³.

Si la succession Paravicini peut être interprétée comme la dernière victoire de la vieille garde, il faut surtout y voir le signe d'une période de transition. Produit de l'indécision des acteurs, la difficulté qu'éprouve la commission à trancher révèle son incapacité à opérer des choix qui la projettent dans l'avenir. Car au fond, choisir entre Bandi et Tonaccia soulève des enjeux qui les dépassent largement. Il s'agit d'une résolution qui porte sur la nature, culturelle ou scientifique, de l'institution et qui tranche en faveur de la science. C'est aussi un choix en faveur des élites socio-culturelles dont est issue une partie des membres de la commission contre le « règne des prolétaires » qu'appréhende Speiser. Enfin cependant, c'est un plébiscite en faveur du travail scientifique rémunéré, contre les charges honorifiques. Au total, la professionnalisation de l'ethnographie suisse reflète le rejet de la période Sarasin, alors que le maintien de la surreprésentation des élites en constitue l'héritage

Comme c'était déjà le cas à la fin de la période Sarasin, la naissance du financement public de la science ethnographique suscite des envies et des intérêts⁴. C'est le cas de Bühler. En principe favorable au développement scientifique du musée, il soutient pourtant la création d'un poste administratif, dont il espère qu'il le décharge de ses propres tâches administratives. Pourtant,

¹ MKB 284.1., Circulaire d'Alfred Bühler aux membres de la commission, 28.3.1945.

² Hans-Georg Bandi ne reste que quelques années en place à Bâle avant d'accepter un poste de professeur extraordinaire de préhistoire à l'Université de Berne en 1950 ; nommé professeur ordinaire en 1955, il occupe également les fonctions d'archéologue cantonal et de conservateur de la section préhistoire au musée d'histoire de Berne.

³ MKB 284.12.0., Protokolle der Museumskommission, 12.4.1945.

⁴ A cet égard, le jugement de Paul Wirz dans une lettre au Baron de Rautenfeld est sans détour : « *Ich bin gespannt was jetzt am Basler Mus. vor sich geht und sich dort zusammen braut.- Aber ich glaube, dass es jetzt dort abwärts gehen wird. Es herrschen leider seit jeher schon zu vielen Intrigen und will jeder "Alleinherrscher" sein, wie es der "alte Fritz" gewesen ist* » (« Je suis curieux de savoir ce qui va se passer au musée de Bâle ; mais je crois qu'il se trouve désormais sur la pente descendante. On y observe depuis longtemps trop d'intrigues et chacun veut y régner comme le "vieux Fritz" »), MKB 284.7.4.1., Lettre de Paul Wirz à Paul, Baron de Rautenfeld, 9.4.1950.

après avoir été nommé conservateur en 1945 et après avoir transféré son lot de tâches administratives à Bandi, il change son fusil d'épaule. Ainsi, en 1950, au moment de la grande réorganisation du musée qui suit la mort de Speiser, il se prononce en faveur de la création de deux nouveaux postes de collaborateurs scientifiques¹. Voilà qui constitue un changement radical de perspective au moment où la mort de Speiser lui donne l'occasion de dominer entièrement le musée.

Pourtant sa situation à la mort de Speiser est presque catastrophique. En expédition à *Sumba*, Bühler est trop éloigné de Bâle pour agir. Par chance, il possède cependant un allié considérable en la personne d'Eduard Handschin, qui préside alors la commission. Celui-ci tue dans l'oeuf toute tentative d'exclure Bühler de la réorganisation du musée dès l'annonce de la mort de Speiser en demandant à la *Curatel* d'attendre le retour du conservateur avant de se pencher sur la question. Il se déclare même disposé à assurer la représentation de l'institution vis-à-vis de l'extérieur jusque-là et prétend avoir élaboré un projet de nouveau règlement aux autorités. Il est possible qu'il n'en soit rien². En tout cas, lorsque Hans Dietschy – l'autre prétendant à la direction du musée³ – dit souhaiter en savoir plus, il refuse de répondre⁴.

Ce n'est donc qu'en février 1950, après le retour de Bühler, que la commission se penche sur la question. Prétextant une modification des statuts du personnel de musée et de bibliothèque, Handschin impose alors une modification des intitulés et des salaires : si Bandi demeure *Custos*, Bühler voit son titre passer de conservateur à directeur⁵. Un mois plus tard, Handschin démissionne de la présidence et cède sa place à Johann Rudolf Belmont⁶, qui formera avec Alfred Bühler le tandem dirigeant du *Museum* pendant vingt ans. C'est à cette occasion que Handschin dresse un portrait des relations entre travail honorifique et travail salarié au musée. Car, depuis la mort de Speiser, se pose la question d'une modification de la structure de la gestion du musée en faveur du directeur – et contre le président de la commission. Au cas où une telle option serait choisie, il faudrait rechercher un compromis qui permette aux membres de la commission de poursuivre leur travail bénévole. Il réclame alors de chacun des membres une prise de position écrite. Bühler intervient le premier. A son idée, les commissions des musées bâlois sont historiquement des organes dirigeants. Or, selon la loi, poursuit-il, elles n'ont que des

¹ MKB 284.1., Lettre d'Alfred Bühler au conseiller d'Etat Peter Zschokke, directeur de l'instruction publique, 3.5.1950.

² En décembre 1949, Handschin concède qu'il ne s'est adressé à la *Curatel* que pour préciser les relations entre le musée d'histoire naturelle et le musée ethnographique, MKB 284.12.0, Protokolle der Museumskommission, 22.12.1949. Par ailleurs, début janvier 1950, Robert Wildhaber, membre de la commission en charge du folklore suggère que la commission traite de la réorganisation du musée dès le retour de Bühler, MKB 284.12.0., Protokolle der Museumskommission, 13.1.1950.

³ C'est du moins ce que souhaite l'assistante d'Eugène Pittard, Marguerite Lobsiger-Dellenbach, MEG 350R.0212, Lettre de Marguerite Lobsiger-Dellenbach à Hans Dietschy, 30.9.1949.

⁴ MKB 284.12.0., Protokolle der Museumskommission, 27.9.1949.

⁵ MKB 284.12.0., Protokolle der Museumskommission, 9.2.1950.

⁶ Directeur de la *Basler Transport Versicherung*, à laquelle le musée fait recours depuis longtemps, il est intégré à la commission en raison de la richesse de son réseau dans les milieux économiques bâlois.

prérogatives de contrôle. Dans le cas du *Museum für Völkerkunde*, la situation pose problème puisque la commission assure une double fonction de direction et de contrôle. C'est pourquoi il soutient la proposition de Handschin qui vise à confier la direction totale du musée au conservateur, qui serait responsable devant la commission. Reste alors le problème des membres de la commission qui dirigent simultanément une section du musée et qui, de fait, dirigent et contrôlent le musée. Au fond, pour Bühler, trois questions doivent être tranchées. La commission doit-elle se muer en organe de contrôle ? Dans un tel modèle, quelles seraient les compétences du conservateur ? Et comment résoudre la double casquette que porteraient les membres de la commission qui sont chefs de sections ?

Le directeur du Musée national suisse, Fritz Gysin, qui siège *ex officio* à la commission soumet alors une proposition. Pour lui, il faut une direction individuelle, entre les mains du conservateur qui dirige la marche pratique du musée (achat de collection, catalogage, conservation, exposition, fonctionnement administratif, publications, etc.) et en porte la responsabilité face à la commission. Les chefs de sections lui sont subordonnés, et le tout est surveillé par une commission de contrôle qui doit se prononcer sur les initiatives du directeur et en est responsable face à l'Etat et au public. Il offre alors de diviser la commission en deux parties : un comité formé du président, du vice-président, du questeur, d'un délégué du musée d'histoire naturelle et de la Confédération. Ces cinq membres qui ne peuvent être actifs ni au musée, ni dans le domaine de l'ethnographie sont appelés à siéger seuls en cas de problèmes avec la seconde partie de la commission. Celle-ci serait constituée de six collaborateurs bénévoles¹ qui sont les chefs de sections, subordonnés au conservateur. Cette structure permettrait à la fois d'instituer une direction unique et une commission de contrôle.

Mais elle permet surtout à la commission, et en particulier au comité, d'entretenir des liens plus étroits avec les milieux qui peuvent être utiles au musée (commerce, politique, industrie). De cette manière, le musée pourra obtenir davantage de moyens pour mener sa politique d'expansion. Par ailleurs, la soumission à une commission de surveillance l'ancrerait davantage dans le fonctionnement de l'Etat (*Staatsbetrieb*)² dont elle pourra tirer des avantages certains.

Manifestement, Gysin a trouvé les bonnes réponses aux inquiétudes des membres de la commission. Ils se montrent du moins tous enthousiasmés par sa proposition³ qui est transmise aux autorités en juin⁴. L'année 1950 voit alors la consécration de Bühler comme nouveau maître

¹ Ils bénéficient cependant d'un dédommagement puisé dans le *Schulbudget* ; à cet égard, Gysin cherche à autonomiser le musée et propose qu'ils soient rémunérés par un fonds géré par le musée, ce qui permet de briser le lien entre membres de la commission et fonctionnaires de l'Etat.

² Ce recentrage témoigne, s'il en était besoin, du caractère semi-privé du musée avant 1950.

³ MKB 284.12.0., Protokolle der Museumskommission, 9.3.1950 et Stabs ED-REG 1 284-0, Rapport de Fritz Gysin à la commission, 9.3.1950.

⁴ MKB 284.12.0., Protokolle der Museumskommission,, 8.6.1950.

de l'ethnographie bâloise, nommé professeur extraordinaire en remplacement de Speiser en mai¹, puis directeur du musée en novembre.

2.1.4. Bilan

En 1950, le *Museum für Völkerkunde* de Bâle ne ressemble guère à celui 1892. Par son envergure, d'une part, puisque d'une petite collection de 2'500 objets en 1893 il est devenu un musée riche de près de 100'000 pièces en 1950, il a pris un poids considérable. En termes de fonctionnement et de budget, d'autre part, puisque cette institution de caractère semi-privé devient une institution publique à part entière. Ce changement de statut est lourd de conséquences à de nombreux égards.

L'indépendance financière permet une liberté de décision et autorise aussi une rapidité d'exécution. Dans ce modèle, les collaborations se font en fonction des relations d'amitié ou de parenté. L'efficacité du modèle est totale, si l'on considère l'accroissement des collections. En termes de production scientifique ou de succès public, en revanche, le bilan perd en netteté. Nous avons vu plus haut l'indigence de la production scientifique des fondateurs. Ce n'est qu'à partir du milieu des années 1920 qu'un Felix Speiser ruiné sonne le début d'une politique de publication massive, suivi par la deuxième génération des ethnographes bâlois, les « prolétaires ». Quant aux collections, si elles sont réparties en *Studiensammlung* et *Schausammlung* dès les années 1910 et malgré l'intervention de l'Etat en faveur d'une meilleure prise en compte des intérêts du public (publication de guides, expositions), ce dernier ne constitue une priorité pour personne (BÜHLER 1955 : 141-142). Pour s'en convaincre, il suffit de rappeler la colère de Speiser contre la « *Ausstellungsmanie* » et la « *Popularisierungswut* »².

L'engagement massif des moyens privés d'abord, puis les crises économiques qui transforment la structure économique bâloise, obligent l'Etat. Mais cette intervention change peu les pratiques. Si les engagements majeurs – comme le financement des voyages d'études ou la rénovation des locaux – sont désormais réclamés à l'Etat, les achats de collections, les orientations stratégiques et, surtout, le choix des collaborateurs restent entre les mains des patriarches, puis de Speiser, l'héritier légitime des Sarasin, qui perpétue leur tradition jusqu'au milieu du siècle. L'étatisation progressive de l'institution n'y change rien. Voilà qui explique la stabilité des pratiques scientifiques qui demeurent centrées sur l'ergologie, la culture matérielle et la diachronie, et son corollaire d'exclusion durable des autres tendances. De fait, le groupe des Sarasin, en dominant économiquement et socialement le champ ethnographique bâlois, se donne les moyens d'en déterminer les options épistémologiques. En tenant les cordons de la bourse, ils constituent une

¹ Stabs UA R 3a, 4, Procès-verbal du Conseil de Faculté de la Philologisch-Historische Abteilung der Philosophischen Fakultät, 5.5.1950.

² « la manie des expositions et la fureur vulgarisatrice », Stabs PA 212 T 2 XXXIV, Lettre de Felix Speiser à Fritz Sarasin, 15.6.1930.

école bâloise. Mais dominant sans aucun opposant le champ ethnographique bâlois, ils ne prennent pas même la peine de théoriser leurs pratiques. Ils se contentent de s'investir et d'investir dans le développement des collections. Des motifs cognitifs les y poussent bien sûr. Mais, ils sont également mus par des stratégies dans le champ des élites socio-économiques bâloises, au sein desquelles l'accroissement des collections constitue une ressource utile. Ce modèle élitare de l'activité muséale dans lequel un nombre réduit et coopté de personnes se partagent les ressources prévaut jusqu'au décès de Speiser. Bien sûr, pendant la demi-douzaine d'années qui séparent sa disparition de celle de Fritz Sarasin, il contribue à l'établissement d'un nouveau modèle. Celui-ci, cependant, ne voit le jour qu'avec la génération qui suit.

2.2. Le Musée ethnographique de Genève

Le Musée ethnographique de Genève est l'œuvre d'un seul homme : Eugène Pittard. Mais comme les Sarasin, Pittard doit une partie seulement de ses succès à la valeur de ses travaux ethnographiques. Le reste est le fait de son réseau familial – en particulier celui dans lequel l'intègre son épouse Hélène Pittard. Davantage connue sous le pseudonyme de Noëlle Roger, elle est la fille de Théophile Dufour, archiviste d'Etat, juge à la Cour de Justice, député au Grand conseil puis directeur de la Bibliothèque publique et universitaire de Genève. Il n'en reste pas moins que, en tant que promoteur de l'ethnographie à Genève, Pittard est surtout un homme seul.

Autour de 1900, peu après avoir terminé sa thèse en anthropologie sur l'étude de crânes provenant d'ossuaires du canton du Valais, Pittard poursuit très naturellement ses recherches anthropologiques. Simultanément, cependant, il manifeste déjà un intérêt pour la préhistoire et l'ethnographie. Si les deux domaines retiennent son attention, celle-ci ne se traduit toutefois pas de manière identique. Les nuances sont révélatrices. D'une part, il entame des projets de recherche en préhistoire, dont les plus célèbres et les plus durables sont les fouilles archéologiques qu'il mène en Dordogne, dans le vallon des Rebières. D'autre part, il ne mène pas d'études en ethnographie, mais fonde un musée d'ethnographie.

Ce traitement différencié s'explique en partie par le jugement qu'il porte sur l'ethnographie. Dans un article publié en 1899 et intitulé « Contribution à l'ethnographie du Valais » il témoigne en effet d'un certain dédain pour cette branche de l'anthropologie générale. Il y affirme que les peintres qui ont l'habitude de « voir » ont constaté que les populations du Valais présentent des types physiques, des langues, des mœurs et des édifices très différents. Ces constatations ne sont cependant pas très difficiles à établir et il doute de leur portée. « Nous reconnaissons volontiers, écrit-il, la valeur que l'on peut attribuer à des dessins, à des mots, à des symboles pour rapprocher des populations très éloignées. Tout cela ainsi que des traditions communes, des objets de même confection, etc., etc. sont des indices importants. Mais nous croyons qu'ils ne peuvent pas entrer seuls en ligne de compte. Il leur faut l'élan des études anthropologiques proprement dites » (PITTARD 1899 : 58). L'allusion à l'Ecole de Savièse est évidente. Formée de peintres qui

constitueront une Société des traditions valaisannes autour d'Ernest Biéler et Edmond Bille, elle représente le fer de lance d'un primitivisme rural (RUEDIN 2003 : 17) qui cherche à garder trace des anciennes coutumes valaisannes¹. De manière plus générale, son appréciation des apports de l'ethnographie ressemble à celle de Theophil Studer : l'ethnographie est une science complémentaire à l'anthropologie, mais n'a pas de valeur en soi. Sa bibliographie le confirme du reste, qui ne compte que quelques rares entrées en ethnographie, dont la première – qui tient du reste davantage de la note de lecture que de l'étude – porte sur les rapports entre le système de parenté et le droit de la propriété chez les Tibétains (PITTARD 1900).

Pourquoi, dans ce cas, fonder un musée d'ethnographie ? Son intérêt pour ce domaine de recherche repose sur deux fondements. D'abord, au point de vue épistémologique et fidèle en cela à ses maîtres de l'Ecole d'anthropologie de Paris, il considère l'ethnographie comme une branche – mineure, certes – de l'anthropologie et c'est parce qu'elle participe comme la préhistoire de la connaissance de l'homme et sert ainsi les objectifs de l'anthropologie générale qu'elle est digne d'intérêt. Mais son attention pour l'ethnographie est également un intérêt pour le *musée* qui atteste son désir de populariser la science. Pittard qui compte parmi les fondateurs de l'Université ouvrière de Genève rejette en effet la « science hermétique » (MARGOT 1943 : 15) et défend la vulgarisation et la popularisation du savoir². C'est donc pour des raisons très éloignées des objectifs de l'ethnographie qu'il s'y plonge.

2.2.1. Une institution sans enjeu

La constitution du musée genevois reste assez mal connue. Pour une part, la faute en revient précisément aux modalités de sa création. Le musée de Genève, comme celui de Bâle, naît en effet de discussions menées au sein de cercles savants restreints et privés dont nous ne connaissons, au mieux, que l'existence. Pour une autre, elle vient de la rapidité fulgurante avec laquelle est prise la décision de constituer le musée. Enfin, la longévité de son fondateur, qui se trouve toujours à la tête de son musée lors du jubilé, n'a pas permis à ses successeurs de corriger la version hagiographique de la fondation de musée qu'il proposait. Au total, une historiographie internaliste et un processus court et confidentiel rendent difficile la compréhension de l'entreprise.

Une chose est sûre cependant : Genève est un cas très particulier. Contrairement à Bâle ou Neuchâtel où l'ethnographie s'appuie sur des sciences de tutelles – la géographie et les sciences naturelles – elle n'a partie liée avec rien. Certes, elle est perçue, avec la préhistoire, comme l'une des branches qui constitue l'anthropologie générale. Cependant, en 1901, à Genève, celle-ci ne

¹ A ce propos, voir SESTER 1997 : 34-37 et plus généralement WYDER 1991, RUEDIN 2003.

² Le nombre très important de publications dans des revues non spécialisées, des hebdomadaires ou des quotidiens en est un bon indice. Il considère du reste son travail au musée comme son « devoir civique », MEG 350R.0160, Lettre d'Eugène Pittard au conseiller administratif Jean-Baptiste Pons, 1.1.1929. Le Conseil administratif est l'organe exécutif de la ville de Genève.

constitue pas un appui très utile. La première thèse d'anthropologie a été soutenue deux ans auparavant par Pittard lui-même et, pour être franc, ce dernier mis à part, rares après la mort de Carl Vogt sont ceux qui s'intéressent à l'étude physique de l'homme. En l'absence de société spécifiquement consacrée à ces domaines de savoir, cette autonomie a pour conséquence que ni l'ethnographie, ni l'anthropologie ne sont relayées dans des sociétés savantes. Bien sûr, la Société de physique et d'histoire naturelle de Genève accueille à l'occasion des conférences d'anthropologie ou de préhistoire prononcées par Pittard et *Le Globe*, l'organe de la Société de géographie de Genève, publie parfois des articles d'ethnographie signés de Junod. Cependant, ces contributions restent exceptionnelles. De fait, dans la cité de Calvin, l'ethnographie apparaît presque à l'improviste. Elle n'en obtient pas moins une assise institutionnelle très rapide.

La collection ethnographique, comme dans d'autres villes suisses, tire pour une part son origine des collections historiques de la ville de Genève. Celles-ci, issues du Cabinet d'histoire naturelle que le professeur de Belles-Lettres Henri Boissier offre à l'Académie en 1820 ont tant et si bien crû au long du 19^e siècle qu'en 1871, on dissocie les différentes collections de chimie, de physique, d'histoire naturelle, d'histoire et d'archéologie. Ces deux dernières, ainsi que la collection numismatique, sont alors réunies à la Bibliothèque publique et confiées au professeur de médecine et archéologue amateur Hippolyte Gosse. C'est là, cachés au sein de ces collections, que se trouvent les objets qui constitueront pour une partie le Musée ethnographique.

Début 1901, le conseiller administratif en charge des musées Charles Piguet-Fages profite de la mort de Gosse pour réorganiser le musée de Genève en nommant un directeur administratif, entouré de trois conservateurs en charge chacun d'une section du musée. Jacques Mayor, le directeur du Musée des Beaux-Arts est appelé à remplir les fonctions de direction, secondé par Emile Dunant pour les collections archéologiques, Eugène Demole pour le Cabinet des Médailles et Bron pour la section historique¹. Il n'est encore nullement question d'une section d'ethnographie qui ne constitue manifestement pas une priorité des autorités. Que le Musée ethnographique de Mon Repos ouvre ses portes quelques six mois plus tard atteste ainsi les appuis dont bénéficie Eugène Pittard.

En dépit du jugement qu'il porte sur l'ethnographie dans ses publications contemporaines (PITTARD 1899), Pittard affirmera plus tard que son goût pour l'ethnographie est ancien. Né de ses lectures des récits des premiers découvreurs et des descriptions des populations dites sauvages, il s'est véritablement développé à la suite de sa rencontre avec le professeur d'anthropologie René Verneau, conservateur des collections ethnographiques du Musée du Trocadéro. Leurs conversations nombreuses, les visites répétées à ses collections lors de ses séjours à Paris ont mûri son désir de constituer un musée semblable à Genève (PITTARD 1951 : 3), dont il veut avoir les moyens matériels et politiques.

Les moyens matériels, en l'occurrence les collections ethnographiques, existent à Genève. Mieux : Eugène Pittard y a un accès privilégié puisqu'elles sont déposées au sous-sol de la Bibliothèque publique et universitaire, dont le directeur, Théophile Dufour, est le père de son épouse. Pittard,

¹ AVG 03.PV 60, Procès-verbaux des séances du Conseil administratif, 6.3.1901.

encore une fois par l'entremise de sa femme, a surtout les moyens politiques de ses ambitions. Hélène Pittard, correspondante littéraire au *Journal de Genève* et fille du président du Conseil d'administration du *Journal* qui constitue l'organe officiel du Parti démocratique¹ introduit le jeune savant parmi les Genevois. Davantage, elle lui offre, avec le *Journal de Genève*, une vitrine publique dans laquelle il peut diffuser ses idées.

Le *Journal de Genève* constitue depuis l'Exposition nationale de Genève en 1896 une référence en matière de critique littéraire et artistique, mais offre également des tribunes régulières aux savants et scientifiques. En Suisse romande, c'est là que se font les choses en politique culturelle (SENARCLENS 1999 : 122-124). Autour du rédacteur du supplément culturel Paul Seippel, l'on retrouve alors Paul Monnier, Alfred Godet, ainsi qu'une nouvelle génération de jeunes patriotes militants et défenseurs d'une politique culturelle suisse : Robert de Traz et Gonzague de Reynold². Au début du siècle, le *Journal* compte donc parmi ses rédacteurs l'élite culturelle suisse romande dont l'opinion compte. Hélène Pittard offre enfin à Pittard un accès direct à la sélective Société auxiliaire du Musée de Genève que son père préside. C'est l'occasion pour Pittard de parler de son projet au directeur Gosse (PITTARD 1951 : 4) et c'est aussi une opportunité pour l'anthropologue de le présenter à un public plus large lors de séances de la Société auxiliaire (PITTARD 1901 : 14). Enfin, c'est à ces occasions qu'il met sur pied un petit comité réunissant les personnes intéressées à l'institution d'un musée d'ethnographie³.

La réorganisation du musée entreprise par Piguet-Fages constitue pour Pittard l'occasion de réaliser ses alliances et concrétiser son souhait de voir Genève se doter d'un musée ethnographique. Concrètement, il agit à travers le *Journal de Genève* dans les pages duquel il publie trois articles⁴ qui exposent la nécessité et les opportunités de créer un musée d'ethnographie à Genève. Pittard rapporte que Genève dispose de collections importantes qui, réunies, permettent de fonder un musée : à côté des collections du Musée archéologique, existent, en effet, les fonds du Musée des missions et les collections privées. Assemblées, ces collections constitueraient une assise solide pour l'institution à venir.

¹ Il devient plus tard le Parti libéral. Sur les origines du libéralisme genevois, PERROUX 2006 : 72-85.

² Pour une étude détaillée du rôle joué par ces auteurs dans la politique culturelle suisse, voir JOST 1992 et surtout CLAVIEN 1993.

³ Pittard (1901 : 1 et 7) mentionne ce « comité » informel, dont le titre, admet-il, est peut-être un peu prétentieux. Il est impossible, en l'état, de déterminer qui s'y retrouve. A part Pittard, la seule autre personne dont il est avéré qu'elle est invitée est le Dr Ferrière, qui, précisément, annonce à Pittard qu'il ne pourra venir (MEG 350R.0291, Lettre du Dr Ferrière à Eugène Pittard, 29.11.1899). Pour le reste, nous sommes contraint à des hypothèses : Théodore Vernet, en charge du Musée des missions, y participe certainement ; Aloys Naville, Arnold Pictet et Arthur de Claparède qui offriront leurs collections privées au musée sont sans doute sollicités. Enfin, Théophile Dufour, directeur de la Bibliothèque publique et universitaire où sont déposées les collections et Hippolyte Gosse, directeur du Musée d'art et d'histoire assistent probablement aussi aux séances.

⁴ Parus les lundis 22 et 29 avril et 5 mai, ces articles sont réunis au mois de juin et publiés sous la forme d'une brochure « A propos du futur musée. Les collections ethnographiques » (PITTARD 1901) à l'Imprimerie du Journal de Genève.

Par ailleurs, il souligne trois éléments qui rendent indispensable l'inscription de ce savoir dans une institution muséale. L'ethnographie – « l'une des branches les plus importantes de la science contemporaine » – a deux objets d'étude, « les manifestations matérielles de l'activité de l'homme » et tout ce qui « touche à la vie sociale, morale, affective des peuples incivilisés » (PITTARD 1901 : 2-3). En tant que telle, elle se fonde donc sur des documents utiles au développement d'autres sciences parmi lesquelles Pittard mentionne de façon classique la linguistique, la mythologie comparée, la sociologie et la géographie. Cependant, il signale aussi l'anthropologie physique à laquelle l'ethnographie permet d'opérer des distinctions entre les groupes humains, ainsi que les sciences naturelles qui retirent un grand profit de l'examen ethnographique¹. Le problème de ces documents ethnographiques vient de ce qu'ils se présentent, le plus souvent, sous la forme de documents descriptifs et ces « descriptions, même les plus minutieuses, sont incapables de nous renseigner avec l'exactitude scientifique que nous réclamons aujourd'hui. Les bases qu'elles fournissent sont très vacillantes. Il entre dans la description trop d'éléments de subjectivité. [...] Ce qu'il faut à propos de la vie matérielle d'un peuple, ce n'est pas seulement la description de l'instrument employé, de la parure dont on s'orne, de la déformation ou de la mutilation en usage, du type physique de la population. C'est l'instrument, la parure, la représentation par l'objet même ou par la photographie de la déformation ou de la mutilation, etc. » (PITTARD 1901 : 4). En premier lieu, donc, le Musée ethnographique répond à une exigence supérieure d'objectivité, matérialisée dans l'artefact². Dans un deuxième temps, Pittard souligne que, partout en Europe, des musées ou des collections ethnographiques ont été constitués. Bien sûr, précise-t-il, ce n'est pas le fruit du hasard. Si un tel mouvement s'est développé, c'est en raison des services que cette science a su rendre, en particulier au commerce. Enfin, troisième élément, la création d'un Musée ethnographique est nécessaire car il permet d'atteindre deux objectifs : « l'éducation du plus grand nombre [et] la recherche scientifique » (PITTARD 1901 : 17). Pour appuyer son propos, Pittard évoque enfin de nombreux exemples étrangers. Il s'agit là d'une pratique classique pour légitimer un savoir à laquelle Pittard a recours³ et dont il se sert pour illustrer l'utilité commerciale de l'ethnographie, mais aussi pour justifier l'agencement des collections qu'il propose et pour légitimer l'inclusion du folklore suisse dans les collections du futur musée.

¹ Prudent, Pittard ne précise pas lequel.

² Ce n'est pas une position originale, naturellement. Rudolf Virchow, à Berlin, défend le même discours (ZIMMERMANN 2001 : 49) que Georges Cuvier avait déjà popularisé (L'ESTOILE 2007 : 112).

³ Voir, dans le contexte de l'archéologie, KAESER 2001 : 216-7. De manière plus générale, voir BOURDIEU 2001, pp. 116-117 et 150. On peut du reste dresser une carte de ses références en compulsant la liste des musées auxquels il se réfère. Celles-ci soulignent la multiplicité des modèles du savant genevois. Alors que sa formation française aurait permis de croire que ses influences viendraient de l'Hexagone, il faut noter qu'elles sont autant britanniques (*British Museum* et *South Kensington*), allemandes (*Museum für Völkerkunde* de Berlin) que françaises (Musée du Trocadéro, Musée de Quimper). Moins habituel pour qui connaît le patriotisme cantonal à l'œuvre en Suisse, Pittard évoque longuement le Musée ethnographique de Neuchâtel dont il vante les mérites pour couper court, sans doute, à l'argument qui prétendrait que les exemples étrangers ne sont pas applicables en Suisse. Du reste, la mention du cas neuchâtelois sert également à chatouiller l'orgueil des Genevois.

L'opération publique de Pittard est un succès. Quelques jours après la parution de ses articles, le comité des conservateurs des musées de Genève appelle en effet une nouvelle commission du musée. Le comité fait le choix d'une commission très large qui compte une quinzaine de membres répartis en sept sections. Parmi celles-ci figure nouvellement une section d'ethnographie dont Eugène Pittard et l'explorateur Alfred Bertrand ont la charge.

Immédiatement, Pittard fait pression au sein de la commission pour réaliser son projet, tant et si bien qu'à la fin du mois de mai, la commission demande au Conseil administratif l'installation des collections ethnographiques dans la Villa Plantamour au cœur du parc Mon-Repos¹ où une partie d'entre elles a déjà été entreposée². La question ne semble pas poser de problème et moins d'une semaine plus tard, le conseiller administratif délégué aux musées soumet la proposition de la commission au Conseil, qui l'accepte³. Dès lors, l'affaire s'accélère encore. Le lendemain, Pittard annonce à la commission que le Musée des missions accepte de céder ses collections à la ville et, fin juin, les collections ethnographiques du Musée archéologique sont transférées à Mon-Repos. Début juillet, ce sont cent quarante pièces de la Salle des armures du Musée d'histoire qui sont offertes à Pittard⁴, puis, à la fin du mois, les collections du Musée des missions⁵. Simultanément, comme certains l'ont pressenti⁶, les dons privés affluent également. Fin juillet, c'est Arthur de Claparède qui envoie à Pittard une liste d'objets ethnographiques qu'il offre au futur musée⁷, et il est imité à l'automne par Aloys Naville⁸. L'avancée est fulgurante et, le 25 septembre déjà, le Musée ethnographique peut ouvrir les portes de Mon-Repos au public (PITTARD 1951 : 16).

Le déménagement et l'isolement matériel de la collection ethnographique ne font pourtant pas du Musée de Mon-Repos une institution autonome. Ce n'était d'ailleurs pas l'objectif, loin de là. Il s'agissait bien plutôt, grâce au transfert des objets ethnographiques, d'améliorer la situation de la collection *archéologique* – l'avantage qu'en tire le fonds ethnographique important peu, au fond. Bénéficiant de davantage de place, le conservateur veut en profiter pour établir de nouveaux

¹ Cf. Annexes 3.7 et 3.8. Pour le situer dans la ville, cf. annexe 3.12.

² AVG 340.C.7.1 1/3, Procès-verbal de la commission du Musée d'art et d'histoire, 30.5.1901. Simultanément à la parution des articles de Pittard – et sans relation avec ceux-ci – une partie des collections ethnographiques a été transférée du Musée archéologique où elle se trouvait à l'étroit, à la Villa Plantamour dans le parc Mon-Repos. Ce bâtiment, qui avait été légué à la ville de Genève en 1899, sert depuis lors de dépôt pour les collections municipales. Le Musée Rath par exemple y dépose des tableaux (AVG 03. PV 59, Procès-verbal du Conseil administratif, 26.6.1900). Il ne faut donc pas y voir l'attribution de la Villa aux collections ethnographiques. Au contraire : au moment du transfert, il est question d'installer les collections ethnographiques dans le bâtiment de la Réformation, avec le Musée des missions, MEG 350R.0291, Lettre de Jacques Mayor, chef du service des musées à Eugène Pittard, 25.4.1901.

³ AVG 03. PV 60, Procès-verbal du Conseil administratif de la Ville de Genève, 5.6.1901.

⁴ MEG 350R.0135, Lettre de M. Bron à Eugène Pittard, 5.7.1901.

⁵ AVG 340.C.7.1 1/3, Procès-verbal de la commission du Musée d'art et d'histoire, 20.7.1901.

⁶ « Je crois que le moulin une fois bâti, l'eau y viendra toute seule », MEG 350R.0291, Lettre du Dr Ferrière à Eugène Pittard, 14.7.1901.

⁷ MEG 350R.0291, Lettre d'Arthur de Claparède à Eugène Pittard, 30.7.1901.

⁸ MEG 350R.0291, Lettre d'Emile Dunant à Eugène Pittard, 23.11.1901.

classements en vue du transfert au nouveau Musée d'art et d'histoire dont le projet vient d'être approuvé par le Conseil municipal¹. Voilà qui explique l'absence de résistance de la part de la direction du Musée face à la dispersion de ses collections et à l'éloignement d'une partie de ses fonds.

Cependant, l'affaire n'est pas si claire pour chacun, et Pittard prend rapidement ses aises et interprète la scission des collections ethnographiques comme une forme d'autonomie. Régulièrement remis à l'ordre par le conservateur de la section archéologique Emile Dunant², il semble en souffrir suffisamment pour qu'au décès de Dunant, en août 1902, il songe à solliciter l'indépendance de son musée³. Le successeur de Dunant, Alfred Cartier, lui laissant davantage de liberté, il n'en fera rien.

Près de dix ans plus tard, lors de l'inauguration du nouveau bâtiment du Musée d'art et d'histoire, la situation des collections ethnographiques n'a pas changé. Elles restent une annexe du Musée d'art et d'histoire et, manifestement, le parent pauvre des collections genevoises. Du moins, le directeur du musée Alfred Cartier choisit de ne pas les installer dans le nouveau musée, pour laisser la place aux collections historiques et artistiques⁴. Pittard n'est pourtant pas en reste. Au contraire, il va enfin connaître une amélioration de son statut et voir son travail reconnu. Jusqu'à simple membre de la commission du musée, il est en effet nommé conservateur du Musée ethnographique au moment de l'inauguration⁵. Il ne faudrait pourtant pas y voir un signe en faveur d'une plus grande indépendance des collections de Mon-Repos. Si les autorités prennent cette décision, c'est plutôt en raison du travail qui attend Pittard. Sa tâche paraît tellement titanesque que le Conseil administratif juge que Pittard mérite d'être rémunéré⁶. L'important développement des collections, mais aussi le déménagement des collections du Musée Rath entreposées à Mon-Repos rendent en effet nécessaire un réaménagement complet du Musée ethnographique qui va l'occuper durablement.

De fait, il faut attendre dix ans de plus pour que le Musée de Mon-Repos acquière son indépendance totale, en 1922. Au cours des trois années qui précèdent, quelques signes semblent cependant déjà aller en ce sens. Ainsi, en 1919, on forme une commission pour le Musée ethnographique au sein de laquelle siègent le directeur général du Musée d'art et d'histoire Albert Cartier, le conservateur du Musée ethnographique, ainsi que Waldemar Deonna, délégué par la Société auxiliaire du Musée, le professeur Emile Chaix, délégué par la Société de géographie de Genève. A leurs côtés, l'on retrouve l'ancien responsable du Musée des missions Théodore

¹ Compte-rendu pour l'année 1909, Musée d'art et d'histoire, p.43.

² Par exemple, MEG 350R.0291, Lettre d'Emile Dunant à Eugène Pittard, 23.11.1901 : Dunant lui reproche d'avoir pris possession des collections d'Aloys Naville sans le consulter et sans inscrire l'acquisition des pièces dans le journal du musée.

³ MEG 350R.0291, Lettre de M. Wallut à Eugène Pittard, 8.9.1902.

⁴ Compte-rendu pour l'année 1910, Musée d'art et d'histoire, p.38.

⁵ AVG 03PV 70, Procès-verbal du Conseil administratif, 11.10.1910.

⁶ Ou plutôt : dédommagé, puisque Pittard reçoit un salaire annuel de 800 francs. A titre de comparaison, le concierge du musée touche 1'400 francs par an, AVG 03PV 70, Procès-verbal du Conseil administratif, 11.10.1910.

Vernet, le directeur du Muséum d'histoire naturelle Maurice Bedot et l'explorateur Alfred Bertrand, tous trois mandatés par le Conseil administratif. Cependant, comme lors de la nomination de Pittard au titre de conservateur, la commission n'est pas appelée pour des motifs politiques ou épistémologiques. C'est pour des motifs réglementaires – chacun des autres musées de Genève disposant de sa commission – que l'exécutif se décide à en créer une pour l'ethnographie.

L'élément décisif pour l'indépendance du musée est tout aussi anodin. En 1922, Alfred Cartier décède et est remplacé par l'archéologue Waldemar Deonna. Davantage sans doute que son prédécesseur, le nouveau directeur du Musée d'art et d'histoire paraît sensible à la cause de l'ethnographie¹. Pourtant c'est le hasard du décès de Cartier qui veut que ce soit lui qui défende un budget élaboré par son prédécesseur.

C'est l'octroi d'un budget propre au Musée de Mon-Repos qui constitue en effet la cause immédiate de l'indépendance des collections ethnographiques. Pour la première fois en 1922, Cartier octroie une somme modique², mais réservée à l'ethnographie. Or cela pose un problème administratif puisque la collection ethnographique, indépendante au point de vue administratif, ayant son budget d'entretien spécial, a cependant part à la répartition budgétaire du Musée d'art et d'histoire. « Cette situation hybride, indique Deonna, a attiré l'attention du Conseil municipal [qui] estime qu'il y a lieu d'envisager le rattachement du Musée ethnographique à un de nos grands musées, ce qui serait avantageux pour lui »³. Partisan de l'autonomie de l'ethnographie, Deonna ne se satisfait pas de cette proposition. Il en parle à Pittard dont il sollicite un rapport et ses *desiderata* à ce sujet. Profitant de l'aubaine, Pittard ne se prive naturellement pas de réclamer l'autonomie totale de son musée, projet que Deonna défend devant le conseiller administratif délégué aux musées. Trois semaines plus tard, celui soumet la proposition au Conseil qui l'approuve immédiatement et, le 17 mars 1922, le Musée ethnographique de Genève est devenu une institution autonome – pour des motifs d'administration budgétaire.

Ce qui est remarquable dans ce très long processus qui s'étale sur plus de vingt ans, c'est la conjonction d'une absence de volonté politique, de justification épistémologique et de conflit. À l'exception du désir de constituer un musée dont Pittard est sans aucun doute animé, toutes les étapes qui mènent du déménagement des collections des caves de la Bibliothèque publique à Villa de Mon-Repos jusqu'à l'indépendance de l'institution paraissent contingentes. Mieux : les

¹ Il se trouve à l'origine, avec Arnold van Gennep, Rudolf Zeller, Théodore Delachaux et Gustave Jéquier du lancement de la *Revue suisse d'ethnographie et d'art comparé* et il contribuera à la rédaction de son premier, et seul, numéro. Il participe également au Congrès international d'ethnologie et d'ethnographie à Neuchâtel, en 1914 et c'est lui, enfin, qui publie le *Compte-rendu de la XIV^{ème} session* du Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques (DEONNA 1913).

² Les collections ethnographiques sont créditées de 1'500 francs, contre 10'000 francs pour la collection des Beaux Arts, 12'500 francs pour les arts décoratifs, 4'500 francs pour l'archéologie, 4'000 francs pour la numismatique et 1'500 francs pour la Salle des armures. Seul le Musée du Vieux-Genève touche moins, soit 500 francs, AVG 340.F.2 1/3, Procès-verbal du Comité des conservateurs, 25.2.1922.

³ AVG 340.F.2 1/3, Procès-verbal du Comité des conservateurs, 25.2.1922.

circonstances scientifiques qui devraient susciter des innovations n'en apportent pas – ainsi, c'est la mort de Gosse qui ouvre la porte au déménagement des collections – tandis que les désirs indépendantistes de Pittard en 1902 demeurent sans conséquences. C'est l'inauguration du nouveau bâtiment du Musée d'art et d'histoire qui produit les circonstances de la nomination de Pittard, tandis que l'organisation du Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques et la création par Pittard de l'Institut suisse d'anthropologie générale, en 1912, puis la publication des *Archives suisses d'anthropologie générale* dès 1914 ne produisent aucun effet. C'est le souci d'un traitement équitable des musées qui pousse à la constitution de la commission du Musée ethnographique, alors que la création, cette année-là, de la Société suisse d'anthropologie et d'ethnologie par Pittard n'amène aucun changement. Enfin, si le décès de Cartier permet l'arrivée, avec Deonna, d'un homme favorable au développement de l'ethnographie à la direction des musées de Genève, ce n'est pas à lui que l'on doit l'inscription des collections ethnographiques au budget du musée ou d'avoir soulevé la question du statut du Musée de Mon-Repos.

Pittard lui-même se bat naturellement pour son musée, mais d'autres soucis le hantent. Entre ses recherches anthropologiques, les fouilles qu'il mène en Dordogne, ses enseignements au lycée et à l'Université, l'organisation du Congrès de 1912, la fondation de l'Institut international d'anthropologie et la récolte de dons pour le musée, la question de son statut et le problème de son autonomie ne sont sans doute pas prioritaires. Du reste, Pittard qui, comme en témoignent ses recherches, est un partisan de l'unité de la science de l'homme, manquerait de cohérence s'il se battait envers et contre tous pour instituer un musée d'ethnographie qui soit indépendant du Musée archéologique. Ce qui lui importe c'est de pouvoir développer ses collections : les considérations administratives ne l'intéressent guère.

Ce désintérêt quant au statut de l'institution est d'ailleurs partagé : jamais, au cours de ces vingt années, il n'y a de conflit politique. Que ce soit au Conseil municipal ou au Conseil administratif, au sein de la commission du Musée d'art et d'histoire ou du Comité des conservateurs, il n'y a jamais débat. Tout se passe comme s'il n'y avait rien en jeu. Et, de fait, il n'y a pas d'enjeu : parent pauvre de la politique culturelle genevoise, le conservateur se contente d'un musée modeste qui n'est pas indépendant. Hors-jeu, parce que hors champ, Pittard et son musée passent inaperçus dans la vie culturelle et scientifique genevoise et ne voient leur statut changer qu'au bénéfice d'accidents administratifs.

2.2.2. Le « musée Pittard »¹

En dépit de cette invisibilité sociale, politique et scientifique, le Musée ethnographique de Genève existe pourtant bel et bien. On pourrait en douter pourtant. De fait, les deux premières décennies de son existence passent inaperçues. La faute à l'absence de budget et de commission, à l'inexistence administrative, au caractère solitaire du travail ethnographique de Pittard, le musée ne produit pas d'actes et l'historien demeure dans l'ignorance. Cela dit, ce déficit ne doit pas nous empêcher de dresser une esquisse vraisemblable de l'activité de Pittard durant ces premières années. L'installation des collections, leur catalogage, la sollicitation de dons occupe sans doute largement le temps qu'il consacre à un musée qui est fermé six mois par an en raison de l'absence de chauffage².

L'autonomie du musée en 1922 n'amène pas de véritable changement. Habitué à gérer librement son musée depuis la mort de Dunant en 1902, Pittard n'applique guère les nouvelles réglementations. La commission en est un bon exemple. Si un tel organe de surveillance est en effet appelé en 1919, en respectant à la lettre la réglementation de sa composition³, Pittard ne la convoque jamais. Le règlement des musées l'oblige pourtant à la consulter à l'occasion de chaque achat et il peut la solliciter pour des questions d'organisation, d'installation ou de classement⁴. Jugeant sans doute la démarche trop lourde, Eugène Pittard se contente d'obtenir l'aval du conseiller administratif à l'occasion de certains achats. De fait, la première séance de la commission date de novembre 1938, et la deuxième n'est convoquée qu'en 1943⁵.

Pittard ne saisit pas tout à fait la fonction sociale que remplit la commission qui n'a pas pour seul objectif de compliquer la tâche du conservateur. En s'attachant des hommes influents des mondes économique, politique et culturel, elle permet de faciliter la représentation de la collection en servant de relais auprès des politiques et des mécènes. Mais Pittard l'envisage seulement comme l'opportunité de s'allier des donateurs potentiels de collections. Ainsi, en 1923, il souhaite s'attirer Maurice Bedot, directeur du Muséum, « qui fut à de nombreuses reprises un généreux donateur », l'explorateur Alfred Bertrand « dont je ne cesse entre autres espoirs de

¹ MEG 350R.0689, Extrait des procès-verbaux du Conseil municipal de Genève, 26.10.1940. Cf. aussi MEG 350R.068, Lettre de Marguerite Lobsiger-Dellenbach au conseiller administratif Marius Noul, 7.2.1952 : « Pour faire suite à notre entretien d'hier soir, je me permets de vous présenter la requête suivante : serait-il possible de rebaptiser le Musée d'ethnographie en lui donnant le titre suivant : "Musée d'ethnographie Eugène Pittard" ? Il existe à Rome un grand musée de préhistoire et d'ethnographie qui porte le nom de son fondateur Luigi Pigorini ». Ce souhait ne se réalisera cependant jamais.

² Rapport du Musée ethnographique de Genève, 1901.

³ Le conseiller administratif délégué aux musées, le directeur du Musée d'art et d'histoire et le conservateur du Musée ethnographique y siègent *ex officio*. La Société genevoise de géographie et la Société auxiliaire du Musée d'art et d'histoire délèguent chacune un représentant, MEG 350R.0283, Lettre du conseiller administratif Marius Stoessel à Eugène Pittard, 15.5.1919.

⁴ MEG 350R.0283, Lettre du conseiller administratif Marius Stoessel à Eugène Pittard, 15.5.1919.

⁵ MEG 350R.0689, Procès-verbal de la commission du MEG, 24.11.1938 et MEG 350R.0687, Procès-verbal de la commission du MEG, 2.4.1943.

guigner les collections » et Edouard Favre « en raison de ses relations avec les missionnaires, qui peuvent être pour le musée d'importants donateurs »¹. En 1931, lors du renouvellement de la commission, s'il affirme que « cette commission doit être composée par des hommes qui seront utiles au développement de nos collections »², il comprend par là les donateurs directs et les missionnaires³. Ce faisant, il passe à côté de l'enjeu.

De fait, il manque au Musée ethnographique de Genève les relais politiques ou économiques nécessaires à son développement. Voilà qui explique largement le peu d'écho que rencontrent les propositions que soumet Pittard aux pouvoirs publics. Sa quête de nouveaux locaux qui devient une véritable saga l'atteste.

En 1926, un quart de siècle après l'ouverture du Musée à Mon-Repos, Pittard signale pour la première fois que les collections dont il a la charge se trouvent à l'étroit. Car il faut dire qu'après la guerre, le Musée a connu une croissance extraordinaire. Plus de six cents objets sont acquis en 1921 et de 1924 et 1926, ce sont mille trois cents artefacts supplémentaires qui sont offerts ou vendus⁴. Mais ce qui fâche véritablement Pittard, c'est que la Villa Mon-Repos ne convient pas pour y installer un musée. Aussi cherche-t-il quelqu'un qui, persuadé de la valeur scientifique et sociale des collections ethnographiques, assurera définitivement un logement meilleur de celles-ci⁵. Sa demande ne rencontre aucun succès et il faut attendre deux ans pour qu'il se risque à relancer l'idée. L'occasion se présente en 1928, lorsque la Ville de Genève acquiert la villa Bartholoni. Pittard suggère alors à Jean-Baptiste Pons, le conseiller administratif délégué aux musées, d'entreprendre des démarches pour l'attribuer au Musée ethnographique⁶. Sans plus de succès, puisqu'il faut attendre janvier 1930 pour que Pons accède à la demande de Pittard. Avertis des problèmes de place auxquels fait face le Musée ethnographique, trois membres du Conseil administratif s'y rendent alors pour étudier les possibilités de rénovation⁷, puis visitent la villa Bartholoni. Jouissant d'une situation avantageuse et d'une disposition adaptée à un musée, la villa convient à la fois à Pittard⁸ et au Conseil administratif qui procède alors à une étude approfondie

¹ MEG 350R.0143, Lettre d'Eugène Pittard au conseiller administratif Marius Stoessel, 10.2.1923. Cela fait du reste deux ans que Pittard, pour s'attirer la bienveillance des missionnaires leur propose des « causeries ethnographiques » dont il espère qu'elles serviront à établir des liens entre missionnaires et musée, au profit de ce dernier. Ainsi, en 1923, « le Musée a reçu de M. Fatton, missionnaire, une intéressante collection d'objets servant à la magie chez les indigènes d'Afrique du sud-est », Rapport du Musée ethnographique de Genève, 1923.

² MEG 350R.0168, Lettre d'Eugène Pittard au conseiller administratif John Albaret, 4.11.1931.

³ MEG 350R.0168, Lettre d'Eugène Pittard au conseiller administratif John Albaret, 30.11.1931.

⁴ Rapports du Musée ethnographique de Genève, 1921, 1924, 1925, 1926.

⁵ Rapport du Musée ethnographique de Genève, 1926.

⁶ MEG 350R.0159, Lettre d'Eugène Pittard au conseiller administratif Jean-Baptiste Pons, 10.10.1928.

⁷ MEG 350R.0168, Lettre d'Eugène Pittard au conseiller administratif Jean-Baptiste Pons, 28.1.1930.

⁸ MEG 350R.0168, Lettre d'Eugène Pittard au conseiller administratif Jean-Baptiste Pons, 5.2.1930.

du déménagement¹ dont le principe est admis en mai 1930². Sans suite, si l'on peut dire, puisqu'une année s'écoule sans que la situation ne change³.

Ce n'est qu'en 1936 que Pittard reprend espoir lorsque l'un de ses anciens élèves, Marius Noul, remplace John Albaret comme conseiller administratif délégué aux musées⁴. De fait, la situation du musée va alors s'améliorer. Mais Noul n'y est pour rien. La solution vient plutôt du projet de rapprocher les deux parents pauvres de la science genevoise : le Laboratoire d'anthropologie de l'Université de Genève et le Musée ethnographique de la ville, dirigés tous deux avec autant de succès par Pittard.

Eugène Pittard est en effet avant tout anthropologue. Dès 1908, il est chargé de cours à l'Université, puis en 1913, souhaitant profiter de la vague de popularité que rencontre l'anthropologie à Genève à la suite du Congrès de 1912, il cherche à institutionnaliser son champ de recherche. Pressentant un échec devant les autorités, il lui paraît plus prudent de commencer par fonder un Institut suisse d'anthropologie générale de nature privée – qui publiera les *Archives suisses d'anthropologie générale*. La pression sur les milieux politiques est efficace et, en 1916, il obtient une chaire et un laboratoire d'anthropologie. Insignifiant à l'échelle de l'Université, le laboratoire est installé au cœur de la vieille ville de Genève, dans un ancien appartement dont le gouvernement ne sait que faire. Pour donner une idée de l'indifférence qu'on porte à ce laboratoire, ce n'est pas avant les années 1930, au moment où l'Etat cherche à récupérer ces locaux que le laboratoire redevient un sujet de débat. Paul Lachenal, conseiller d'Etat en charge de l'instruction publique, propose alors de transférer le Laboratoire dans le bâtiment de l'Ecole des Beaux-Arts où il semble possible d'installer également le Musée ethnographique⁵. L'intérêt de l'édifice est en effet double. Il a l'avantage de placer le laboratoire et le musée dans le voisinage immédiat de l'Université, du Collège, de l'Ecole secondaire et du Musée d'art et d'histoire, mais permet aussi de placer le Laboratoire d'anthropologie et le Musée ethnographique sous le même toit⁶.

Cependant, si l'idée de réunir les deux institutions intéresse les autorités municipales en charge du musée et celles cantonales en charge du Laboratoire, ces dernières peinent naturellement à s'accorder sur un lieu : d'une école désaffectée au Boulevard Carl-Vogt⁷ au bâtiment de l'Ecole des Beaux-Arts⁸, on tergiverse et ces hésitations témoignent du peu d'importance que l'on accorde à la question du Laboratoire d'anthropologie et du Musée dans les années 1930. Si

¹ MEG 350R.0689, Procès-verbal des séances du Conseil administratif de la Ville de Genève, 7.2.1930.

² MEG 350R.0164, Lettre du Service des travaux de la Ville de Genève à Eugène Pittard, 6.5.1930.

³ MEG 350R.0168, Lettre d'Eugène Pittard au conseiller administratif Jean-Baptiste Pons, 7.2.1931.

⁴ BPU-GE Ms 6286/13, Conférence d'Eugène Pittard à l'occasion de l'inauguration du Musée ethnographique au boulevard Carl-Vogt, 12.7.1941.

⁵ MEG 350R.0187, Lettre d'Eugène Pittard au conseiller administratif Emile Unger, 10.3.1936.

⁶ MEG 350R.0186, Lettre d'Eugène Pittard au conseiller d'Etat Paul Lachenal, 3.7.1936.

⁷ MEG 350R.0188, Lettre du Conseil administratif de la Ville de Genève au Conseil d'Etat de la République et Canton de Genève, 27.12.1936. Cf. annexes 3.9 et 3.12.

⁸ MEG 350R.0187, Lettre d'Eugène Pittard au conseiller administratif Marius Noul, 1.3.1937.

chacune des autorités assure Pittard de sa sympathie, toutes deux le mettent également en garde contre trop d'optimisme. Ces domaines de recherche n'intéressent personne et Pittard le sait. « Je vous crie ici mon découragement, écrit-il, non seulement de directeur, mais de citoyen. Je vous en supplie, faites en sorte que ce manque d'intérêt des pouvoirs publics, que cette méconnaissance inouïe des intérêts de la communauté cesse enfin et que je puisse, en obtenant des locaux convenables dans un endroit où le rendement de nos collections sera le meilleur, accomplir le devoir que je me suis tracé, que vous avez bien voulu me confier et dont je suis comptable envers vous »¹. Rien n'y fait.

C'est en décembre 1938 seulement que Marius Noul propose officiellement à Pittard l'Ecole du Boulevard Carl-Vogt. Après visite des locaux, Pittard accepte, et la décision de principe est prise le 20 décembre au Conseil administratif et le 23 décembre par le Conseil d'Etat². Immédiatement des mesures sont prises et des plans dessinés. Malgré des embûches politiques découlant du financement mixte du projet de Carl-Vogt, mais également de tensions internes au Conseil administratif, le projet est mené à bien.

C'est que cette fois Pittard a su s'entourer de personnalités en vue à Genève et il s'est arrangé pour que la presse appuie massivement le projet. En mars 1939, il orchestre une véritable campagne de presse et des articles en faveur du déménagement paraissent dans la plupart des journaux genevois (*Le Courrier*, *La Suisse*, *La Tribune de Genève*). Avec succès puisque le 25 mars le Conseil d'Etat offre 25'000 francs pour transférer le Laboratoire d'anthropologie à Carl-Vogt. Le 14 avril, en l'absence de Pittard en expédition en Turquie, le Conseil municipal accepte de son côté de verser 80'000 francs pour déménager les collections du musée à Carl-Vogt³. Dans les conditions difficiles de la mobilisation et de la guerre, le déménagement et l'aménagement prennent quelque retard et c'est au printemps 1941 que le nouveau musée est enfin inauguré en grande pompe.

Quinze ans se sont écoulés depuis les premières récriminations de Pittard en 1926. Quinze années de sollicitations incessantes, de correspondances quotidiennes, de rencontres et de visites qui témoignent des difficultés de Pittard à convaincre des autorités sur lesquelles il ne parvient pas à faire pression. Il faut dire qu'en plus de paraître manquer des réseaux nécessaires au soutien de son musée, Pittard semble en peine de trouver les arguments qui touchent. Avant 1939, il se plaît à souligner la modestie des moyens que la ville met à sa disposition. Malgré cela, poursuit-il généralement, il est parvenu à faire du musée une institution à la fois célèbre auprès des savants du monde entier⁴, populaire parmi les Genevois¹, nécessaire à l'instruction publique², utile au

¹ MEG 350R.0187, Lettre d'Eugène Pittard au conseiller administratif Marius Noul, 8.12.1937. Souligné dans le texte.

² MEG 350R.0188, Lettre du conseiller d'Etat Paul Lachenal au conseiller administratif Henri Schoenau, 23.12.1938 et MEG 350R.0188, Journal de bord de Marguerite Dellenbach.

³ *La Tribune de Genève*, 26.3.1939 ; MEG 350R.0188, Journal de bord de Marguerite Dellenbach. Signalons encore, pour faire bonne mesure, qu'en octobre 1939, au milieu du déménagement, tout semble à nouveau perdu puisque Marius Noul informe Pittard que Carl-Vogt est réquisitionné pour en faire un hôpital militaire. Après une mise au point qui dure un mois, le déménagement peut néanmoins se poursuivre.

⁴ MEG 350R.0159, Lettre d'Eugène Pittard au conseiller administratif Jean-Baptiste Pons, 2.11.1928.

commerce et à l'industrie et au rapprochement des hommes³. La maladresse de l'argument saute aux yeux, et au fond on comprend que la Ville refuse d'offrir un budget plus large à un conservateur qui vole de succès en succès en dépit de la modestie des moyens qu'on lui alloue.

La modification des rapports avec les autorités intervient en février 1939 lorsque Noul réclame de Pittard un rapport sur « l'utilité et la valeur scientifique d'un Musée d'ethnographie et sur la nécessité d'un transfert »⁴. Pittard y rappelle tout d'abord l'utilité générale de l'ethnographie en avançant deux arguments dont il s'est rarement servi. D'une part, l'ethnographie se met au service des autres sciences et permet le développement de « la sociologie, la géographie, l'anthropologie, la préhistoire, la technologie, l'art, l'histoire des religions, la médecine, la psychologie [et] le droit »⁵ – reprenant à quarante ans d'écart les arguments qu'il avait avancé en 1901. D'autre part, les musées ethnographiques constituent les musées d'histoire de l'avenir puisque les pratiques qu'ils documentent sont en voie de disparition. Il ajoute à ces deux premiers points un troisième argument, déjà ancien, mais qui prend sans doute une résonance différente en février 1939 : l'ethnographie conduit l'humanité vers « une meilleure compréhension des uns et des autres, vers plus de fraternité »⁶. La suite de son rapport s'articule en trois parties. Il commence par reprendre différents arguments connus en faveur d'un musée ethnographique à Genève : le musée sert de complément éducatif aux enfants et il est une source d'inspiration intellectuelle pour les artisans et l'industrie⁷ ; un « musée international » est indispensable à une ville internationale comme Genève ; enfin, la multiplication des musées ethnographiques dans le monde impose un rapide développement de cette institution à Genève avant que les sources ne tarissent.

Ce rapport vaut cependant surtout par les arguments nouveaux qu'il avance. Cinq raisons, affirme Pittard, expliquent la nécessité du transfert : d'abord, le musée est déjà connu et célébré à l'étranger et il faut que cela perdure. Ensuite, les objets sont si nombreux et la place tellement limitée, qu'il n'est plus possible de présenter l'ensemble des collections au public qui voit son droit à connaître ces pièces être ainsi bafoué. Plus grave : la place est tellement étroite que certains donateurs préfèrent ne pas offrir leurs collections à Genève. Autre conséquence du manque de place : les collections se détériorent, ce qui diminue encore une fois la valeur des donations. Enfin, le musée est situé très loin des écoles⁸.

¹ Ainsi, en 1934, il se vante d'être parvenu à recueillir 10'000.- francs auprès de ses concitoyens pour obtenir une collection, MEG 350R.0177, Lettre d'Eugène Pittard au conseiller administratif John Albaret, 13.8.1934.

² MEG 350R.0159, Lettre d'Eugène Pittard au conseiller administratif Jean-Baptiste Pons, 3.11.1928.

³ MEG 350R.0168, Lettre d'Eugène Pittard au conseiller administratif Jean-Baptiste Pons, 8.5.1931.

⁴ MEG 350R.0188, Journal de bord de Marguerite Dellenbach.

⁵ MEG 350R.0689, Rapport d'Eugène Pittard remis au conseiller administratif Marius Noul, 3.2.1939.

⁶ Ibidem.

⁷ A cet égard, il n'est pas sans intérêt de comparer cette dimension utilitaire à celle qui est avancée pour développer des musées ethnographiques dans les colonies françaises. A Rabat ou à Marrakech, on développe des musées pour y exposer les plus beaux exemplaires d'art indigène traditionnel pour les artisans traditionnels contemporains, L'ESTOILE 2007 : 92-93.

⁸ Ce dernier point est le seul qui sera négligé par Noul dans sa présentation de l'affaire au Conseil municipal.

La dernière partie du rapport justifie finalement le choix de Carl-Vogt. Mieux situé que Mon-Repos, ce qui réduit le problème des écoles, le bâtiment est surtout plus grand. On pourra y installer davantage d'objets et donc recevoir de nouveaux dons et palier à la détérioration des pièces. Il est mieux adapté à la mission d'un musée ce qui préjuge d'une amélioration des expositions. Il permet aussi, comme à Paris, de rapprocher le Musée ethnographique du Laboratoire d'anthropologie, ce qui titille sans doute la fierté des Genevois. Enfin, ce rapprochement permet de partager les frais avec l'Etat de Genève¹.

Le fait que Noul reprenne ce rapport dans son intégralité pour présenter l'affaire au Conseil municipal souligne son intérêt et son efficacité politique. Les demandes de Pittard sont enfin agréées. Certes, les arguments économiques (partage des frais, valeur de la collection) et électoraux² (la situation actuelle spolie les biens des Genevois) marquent bien davantage que l'évocation de la portée scientifique de la collection.

Car les échecs successifs que Pittard a rencontrés jusque-là ne sont pas qu'une conséquence de son incapacité politique ou de la pauvreté de ses arguments. L'ethnographie elle-même intéresse peu les politiques dans la Genève de l'Entre-deux-guerres. Ils ont à l'instar de la population genevoise d'autres points d'intérêt. Siège de la Société des Nations, Genève se trouve au cœur des tensions internationales qui secouent l'Entre-deux-guerres et dont on décèle le reflet dans la politique locale. A l'image de l'Europe, les extrémismes sont à l'honneur. Théodore Aubert, fondateur de l'Action internationale contre la III^{ème} internationale, est député genevois au Parlement fédéral. Georges Oltramare, l'agitateur d'extrême-droite est également originaire de la cité de Calvin. Les tensions sont à ce point exacerbées qu'en novembre 1932, la troupe tire sur une manifestation socialiste qui cherche à empêcher le déroulement d'une réunion de frontistes. La fusillade qui fait onze morts marque profondément l'opinion publique genevoise. C'est également le cas de la débâcle de la Banque de Genève en 1931 qui ruine plusieurs centaines de personnes³. La combinaison de ces divers événements conduit à la victoire de la gauche aux élections cantonales de 1933, victoire qui marque profondément les esprits dans la Suisse des années 1930. Dans ce contexte, on comprend l'intérêt poli que l'on manifeste à Pittard. L'heure est grave et il n'y a pas lieu de s'occuper d'ethnographie.

Plus : lorsque l'on dépouille la correspondance de Pittard, il est légitime de se demander quelle est l'importance qu'il accorde lui-même au musée. Il faut en effet se représenter les activités multiples d'un Pittard vieillissant⁴. Il dispense six heures de cours d'anthropologie, mène des recherches anthropologiques sur les Boschimans, les Turcs ou les Tsiganes, poursuit des fouilles préhistoriques en Dordogne, s'implique profondément dans la sociabilité savante internationale et

¹ L'Université, à laquelle se rattache le Laboratoire d'anthropologie, dépend du gouvernement cantonal (Etat), alors que le musée est municipal (commune).

² Relevons que 1939 est une année électorale pour l'exécutif genevois.

³ Cf. à ce propos REY 1978, SPIELMANN 1981.

⁴ Atteint par l'âge de la retraite en 1937, il est néanmoins maintenu dans ses fonctions, pour lui rendre hommage, affirme le Conseil administratif – mais sans doute également parce que personne ne lui voit de successeur, cf. MEG 350R.0188, Lettre du conseiller administratif Marius Noul à Eugène Pittard, 1.6.1937.

suisse¹, rédige une multitude d'articles de vulgarisation dans le *Journal de Genève* et *La Tribune de Genève* et reste un citoyen attentif². Il est permis de douter que le musée ne représente autre chose qu'une passion annexe, à laquelle il cède certes régulièrement, mais qui n'en demeure pas moins secondaire. Du moins, ce n'est pas une entreprise scientifique qu'il projette dans l'avenir. A ce titre, il ne lui assigne aucun programme scientifique. Il la dirige en se contentant de répondre aux problèmes immédiats comme en témoigne plus généralement sa façon de traiter les questions de budget. Incapable de solliciter des hausses de budget, les moyens dont dispose le musée diminuent³. On comprend dès lors l'amertume d'Eugène Pittard qui décrit très justement sa relation avec les autorités genevoises en ces termes : « A Lausanne, un grand effort est donné en vue de créer un Musée d'ethnographie. Et, comme toujours, à Genève – parce qu'on escompte un peu trop les efforts personnels – pour une question de quelques malheureux francs – qu'on n'hésite d'ailleurs pas à dépenser d'un autre côté dans des buts moins élevés – on ne donne pas au Musée d'ethnographie les moyens de travail qui lui sont indispensables. [...] Chaque jour on me répète qu'on m'admire, qu'on veut tenir compte de ce que j'ai fait pour la collection au cours de ma vie. Mais lorsque je demande quelque chose on me répond par le néant, ou par des paroles dorées qui, en fait, sont l'équivalent du néant »⁴. La naissance sans histoire du musée n'est pas un accident : elle illustre l'indifférence qui entoure l'institution scientifique de Pittard à Genève et dont on peut penser qu'elle disparaîtra avec lui. L'anthropologue en est conscient et ce n'est sans doute pas pour rien qu'il ouvre très tôt la question de sa succession. Avec succès, cette fois.

¹ C'est du moins l'opinion flatteuse de Fritz Sarasin qui compare leurs parcours respectifs à l'automne de sa vie : « Quant à moi, ma vie scientifique était bien plus tranquille, environ 10 années en voyage, sans contact avec les milieux scientifiques. Je n'ai pris part qu'à un très petit nombre de congrès et j'ai donné infiniment moins de conférences que toi. C'est peut-être du pur égoïsme, mais je n'ai jamais aimé les grandes assemblées. La conséquence naturelle de cet amour de la tranquillité est que beaucoup moins de sociétés et d'Académies m'ont créé membre d'honneur ou correspondant que toi qui l'a bien mieux mérité », MEG 350R.0192, Lettre de Fritz Sarasin à Eugène Pittard, 16.6.1939.

² En témoigne cette lettre que Pittard envoie à une enseignante primaire, au milieu des débats passionnés sur l'organisation des congrès internationaux d'anthropologie : « Je vous écris tout chaud comme on dit. En passant devant votre école alors qu'arrivaient des automobiles dans toutes les directions, deux petits gosses, deux amours, sont brusquement sortis de l'allée courant droit devant eux. Un accident a failli arriver. Heureusement il y a un dieu pour les enfants. Ne pensez-vous pas que, de temps à autre, les maîtresses de classes pourraient ordonner à leurs élèves de ne pas sortir de l'allée en courant et surtout de ne pas franchir le trottoir. Le Bourg du Four devient – j'en sais quelque chose, pauvre bicyclette que je suis – un endroit dangereux », MEG 350R.0152, Lettre d'Eugène Pittard à Mlle Brechbühl, 16.5.1927.

³ C'est le cas en 1931, puis en 1939, par exemple, cf. MEG 350R.0164, Lettre du conseiller administratif John Albaret à Eugène Pittard, 9.12.1931 ; MEG 350R.0177, Lettre d'Eugène Pittard au conseiller administratif John Albaret, 13.8.1934 et MEG 350R.0181, Lettre du conseiller administratif John Albaret à Eugène Pittard, 19.8.1934.

⁴ MEG 350R.0689, Rapport d'Eugène Pittard au conseiller administratif Marius Noul, 18.7.1942.

2.2.3. « Dell' »¹

Il est en effet un domaine des relations avec la Ville de Genève où Eugène Pittard parvient à ses fins. C'est celui de sa succession qu'il prépare dès 1931. En réalité, c'est même dès 1922, au moment de l'institutionnalisation du musée, que Pittard s'y lance. Il engage alors à ses frais une jeune secrétaire, Marguerite Dellenbach, pour l'aider dans l'administration générale du musée et puise à partir de 1926 dans le petit crédit dont il dispose pour lui allouer quelques indemnités – il n'ose parler de traitement, tant la somme est ridicule. Signalons au passage que Pittard engage comme premier collaborateur au musée une femme ayant des compétences administratives. Si le fait de prendre une femme pour collaborateur est une pratique assez courante chez Pittard², le caractère administratif du poste met en évidence une caractéristique générale de l'ethnographie suisse.

Avant même d'engager de nouveaux collaborateurs scientifiques, on pense en effet à s'entourer d'administrateurs. On se souvient ainsi qu'à Bâle la question de l'engagement d'un collaborateur scientifique ou administratif divise longtemps la commission. Qu'à Bâle, l'on tranche la question en faveur du collaborateur scientifique ne doit pas cacher cette tendance générale de l'ethnographie suisse. Loin d'être due au hasard, elle reflète assez fidèlement la nature du travail abattu dans les musées ethnographiques suisses. Il se réduit à entretenir une volumineuse correspondance échangée pour obtenir des pièces, des crédits ou des dons et à mener le catalogage. De fait, le travail muséal est administratif. A témoin, en 1929, c'est la croissance réjouissante des collections du musée – et donc de la correspondance et du catalogage – qui justifie l'augmentation de l'indemnité de Dellenbach.

Cela dit, Dellenbach élargit rapidement son champ d'activité qui ne se limite pas à du travail de secrétariat. En réalité, l'augmentation dont elle bénéficie à la fin des années 1920 se justifie non seulement par l'ouvrage considérable qu'elle abat, mais aussi en raison des compétences qu'elle a acquises aux côtés de Pittard en matière d'ethnographie et d'anthropologie. Dellenbach suit en effet pendant plusieurs années le cours d'anthropologie générale que Pittard dispense à l'Université et obtient après examen un certificat d'études. Du coup, sa nomination au titre de secrétaire du musée en 1929 est déjà trop tardive et ne reflète plus la réalité. Car si l'on consacre

¹ C'est de ce nom que Marguerite Dellenbach – devenue Marguerite Lobsiger-Dellenbach en 1941 – signe ses lettres et que ses amis l'interpellent, MEG 350R.0209, Lettre d'André Leroi-Gourhan à Eugène Pittard, 18.7.1947. Cf. annexe 2.17.

² Eugène Pittard s'entoure de jeunes chercheuses, pas tant au musée où Marguerite Dellenbach est seule à l'assister, mais surtout au Laboratoire d'anthropologie. A côté de quelques hommes (Bruno Beck, Louis Reverdin, Juan Comas, Marc Sauter et Alec Donici), on y compte en effet surtout des femmes (Hélène Kaufmann, Marguerite Dellenbach, Germaine Duparc, Alice Reverdin-Olivier, Renée Chapuisat, Suzanne Grintezesco, Marthe Aziz, A.-L. Périer, Sophie Topali, Mlle Afet, Daisy Hodler). Cette surreprésentation est d'autant plus remarquable qu'elle intervient à une époque où les femmes sont largement absentes des institutions scientifiques. Cette présence, similairement à ce que l'on observe au Musée de l'homme (L'ESTOILE 2007 : 128-129), s'explique largement par des relations personnelles entre ces femmes et les employés du laboratoire.

ainsi un état de fait déjà ancien que Pittard a caché dans les comptes, en vérité, ses fonctions dépassent largement les charges d'une secrétaire¹.

C'est probablement entre 1929 et 1931 que Pittard se rend compte à la fois de la fragilité du musée dont la pérennité dépend de son espérance de vie, et du caractère irremplaçable de Marguerite Dellenbach. Il se risque alors à rapprocher ces deux éléments dont le mélange constitue une solution à long terme. « Permettez-moi, écrit-il à Jean-Baptiste Pons, pour le cas où je viendrais à disparaître prématurément, de vous suggérer ce qui suit au sujet du Musée auquel j'ai voué la sollicitude d'un père pour son enfant. Si je devais mourir, il me semble que la meilleure manière de me remplacer serait de confier à Mlle Dellenbach la charge de s'occuper en mon lieu et place du Musée. Elle est depuis bien des années déjà dans la maison, elle en connaît tous les rouages. C'est, à Genève, la personne qui est le mieux au courant de l'ethnographie – et des besoins de nos collections ethnographiques. Elle connaît plusieurs musées à l'étranger. Ses conférences et ses publications marquent son désir d'une spécialisation en ce domaine. En ajoutant mon traitement au sien, elle aurait un traitement déjà raisonnable et le budget de la Ville ne serait surchargé d'aucune somme »². Attentif au danger qu'une disparition prématurée de Pittard ferait peser sur le musée ou sensible au pathos d'un vieil homme et d'un collaborateur fidèle qui songe déjà à sa mort, le Conseil administratif accepte alors de promouvoir Marguerite Dellenbach au rang d'assistante³.

Si le musée ne se réduit plus à Pittard et s'il paraît clair à tous que Dellenbach possède les compétences nécessaires à sa charge – le vieux professeur a « *dressé* [...] Dellenbach à [lui] fournir une aide très considérable »⁴ et Dellenbach a obtenu un certificat en anthropologie⁵ – il est tout aussi évident pour le maître et son élève que ces compétences restent insuffisantes pour hériter du poste de conservateur lorsque Pittard se retirera. Formellement, il lui manque les qualifications nécessaires. Dellenbach et Pittard décident donc d'un commun accord qu'elle rédige une thèse de doctorat.

Il aurait été simple de la préparer à Genève sous la direction de Pittard. Malheureusement, elle n'est titulaire d'aucun grade universitaire ce qui lui interdit d'y poursuivre une carrière académique. Voilà qui explique que Pittard lui propose de s'inscrire à l'Université de Grenoble auprès du professeur de géographie Raoul Blanchard. Spécialiste de la géographie alpine, ce dernier choisit assez naturellement parmi les sujets de thèse que proposent Pittard et

¹ MEG 350R.0160, Lettre d'Eugène Pittard au conseiller administratif Pons, 1.1.1929.

² MEG 350R.0168, Lettre d'Eugène Pittard au conseiller administratif Pons, 25.3.1931. Comme au Musée de l'homme, on engage au Musée ethnographique de Genève un personnel non qualifié qui se forme sur le tas, L'ESTOILE 2007 : 129.

³ MEG 350R.0164, Lettre du Conseil administratif à Marguerite Dellenbach, 27.4.1931.

⁴ MEG 350R.0169, Lettre d'Eugène Pittard au conseiller d'Etat Paul Lachenal, 13.7.1932. C'est nous qui soulignons.

⁵ Elle travaille également comme assistante au Laboratoire d'anthropologie, MEG 350R.0190, Lettre d'Eugène Pittard au conseiller d'Etat Paul Lachenal, 2.11.1938.

Dellenbach l'étude de la civilisation paléolithique dans le massif alpin¹ et Marguerite Dellenbach peut soutenir sa thèse 1935 déjà (DELLENBACH 1935)².

Manifestement Pittard a obtenu l'assurance de demeurer à la tête du musée jusqu'aux festivités du cinquantième anniversaire, en 1951³ et quelque temps avant l'échéance, il dresse, dans un long rapport à Marius Noul, le bilan du demi-siècle écoulé. S'il le juge positif, il s'inquiète désormais de l'avenir du musée. « Une telle œuvre, avertit-il, doit continuer sa marche. Elle est trop nécessaire pour la vie intellectuelle de la cité. Permettez-moi de dire qu'elle doit le faire dans l'esprit même qui jusqu'à présent l'a inspiré et conduit [...]. Puis-je vous prier de bien vouloir prendre les décisions nécessaires pour qu'après moi la marche d'un organisme auquel je tiens par-dessus tout, puisse continuer dans l'esprit scientifique et social – et j'ajoute patriotique – qui présida à sa naissance ? Il est indispensable que la vie du musée soit maintenue dans les traditions mêmes que son directeur a créées.[...] Comment espérer voir cette vie se continuer telle quelle ? Ce souci ne cesse de hanter mon esprit. Je ne puis me faire à cette idée qu'après moi le Musée d'ethnographie pourrait suivre une autre voie – celle qu'il a suivie a été trop manifestement la bonne. Il me faut donc, je vous ai dit pourquoi, penser à ma succession »⁴.

A près de quatre-vingts ans, il parvient à la même conclusion qu'en 1931. Seule Marguerite Lobsiger-Dellenbach, promue adjointe de direction en 1942⁵, sa collaboratrice depuis plus de vingt-cinq ans, qu'il a entièrement formée, cette « émanation de [lui]-même », comme la nomme Leroi-Gourhan interrogé par Pittard⁶, est suffisamment compétente pour les tâches administratives et scientifiques qui attendent le futur directeur du musée. Le Conseil administratif partage ses vues et l'a pleinement rassuré de sorte qu'en juin 1951, lorsqu'il donne sa démission après les cérémonies du cinquantième, Pittard est assuré de voir Lobsiger-Dellenbach lui succéder⁷. Dix jours plus tard, la décision est avalisée par le Conseil administratif et à la fin de

¹ La seconde proposition de Dellenbach, plus proche de ses propres intérêts, s'intitule « Le problème du peuplement polynésien », MEG 350R. 0174, Lettre d'Eugène Pittard à Raoul Blanchard, 10.5.1933.

² Il est par ailleurs question que Marguerite Dellenbach suive les cours de l'Institut d'ethnologie de Paris, auprès de Paul Rivet, pour obtenir le certificat d'ethnologie. Sans suite et il est malheureusement impossible d'en déterminer la raison.

³ Pittard donne toutefois cette indication, au moment de se retirer : « Le Conseil tenant compte des circonstances exceptionnelles dans lesquelles le Musée s'est développé a bien voulu me maintenir dans ma charge au-delà du temps habituel prévu pour la durée d'un emploi. », MEG 350R.0688, Lettre d'Eugène Pittard au conseiller administratif Noul, 22.6.1951.

⁴ MEG 350R. 0688, Lettre d'Eugène Pittard au conseiller administratif Noul, 17.1.1949.

⁵ MEG 350R.0201, Lettre du conseiller administratif Marius Noul à Marguerite Dellenbach, 23.12.1942. Elle avait été promue assistante adjointe de direction en 1939, en prévision des tâches que réclamerait le déménagement, MEG 350R.0188, Journal de bord de Marguerite Dellenbach.

⁶ MEG 350R.0209, Lettre d'André Leroi-Gourhan à Eugène Pittard, 18.7.1947. Cf. aussi MEG 350R.0209, Lettres d'Eugène Pittard à André Leroi-Gourhan, 29.7.1947, et d'André Leroi-Gourhan à Eugène Pittard, 7.8.1947. Dans cette dernière, Leroi-Gourhan affirme s'associer au choix de Pittard et jure ne connaître, en ethnographie, aucune femme dont la formation et le dynamisme soient comparables.

⁷ MEG 350R.0688, Lettre d'Eugène Pittard au conseiller administratif Marius Noul, 22.6.1951.

l'année Lobsiger-Dellenbach devient directrice¹. C'est un dessein vieux de vingt ans qui se concrétise alors pour Pittard. Dirigé par un autre lui-même qu'il a entièrement formé, son musée garde pour quinze ans encore l'orientation qu'il lui a donnée en 1901.

2.2.4. Bilan

Comme le *Museum für Völkerkunde* de Bâle, le Musée ethnographique de Genève est l'œuvre d'un seul homme. Il pousse l'exercice un peu plus loin cependant. Eugène Pittard fonde, puis gère et dirige le musée pendant son premier demi-siècle. Plus : il « dresse » celle qui lui succède, puis l'impose aux autorités. Au total, la griffe Pittard marque le musée de 1901 à 1967. Mais sa mainmise sur l'institution est non seulement plus longue que celle des Sarasin : elle s'étale également sans aucun garde-fou. On se souvient qu'à Bâle, le musée dispose d'une commission – au pouvoir assez limité, il est vrai. Mais à Genève, il n'y a pas même de commission avant l'Entre-deux-guerres. Et celle qui est appelée en 1919 ne remplit pas ses fonctions réglementaires.

Car Pittard ne saisit manifestement pas le levier qu'elle peut constituer auprès des milieux politiques et économiques. Sa composition s'en ressent qui compte surtout des membres *ex officio* des établissements culturels de la Ville. Du coup, alors que le musée devrait fonctionner sur le même principe qu'à Bâle, son rendement est nettement inférieur. Il reçoit moins de dons avec pour conséquence que l'Etat au moment où les donateurs deviennent moins généreux après la Grande guerre se sent moins redevable à son égard.

C'est que Pittard ne comprend pas qu'en dépit d'un mode de financement principalement privé, l'institution scientifique est politique. Idéaliste et scientiste, il admet que la science doit avoir des applications pratiques et politiques². Mais cette relation entre science et politique doit être dominée par les savants. Il faut rejeter toute relation qui placerait la science en situation de dépendance vis-à-vis de l'Etat. Du coup, il rechigne longtemps à justifier l'existence du musée par son utilité pratique. Il vaut par sa dimension scientifique – argument qui ne saurait satisfaire les autorités politiques dont le soutien dépend de la rentabilité populaire, économique ou politique de l'institution.

La proximité du cas genevois avec celui de Bâle demeure néanmoins patente. Comme au bord du Rhin, le Musée ethnographique procède des sciences naturelles et de l'anthropologie générale. En témoigne l'ensemble des recherches de Pittard, la création de l'Institut suisse d'anthropologie générale en 1913, et enfin la publication des *Archives suisses d'anthropologie générale* à partir de 1916.

¹ MEG 350R.0688, Lettre du Conseil administratif à Marguerite Lobsiger-Dellenbach, 3.7.1951. Signalons cependant que Pittard n'est pas encore tout à fait parti puisqu'il réclame (et obtient) la jouissance d'un cabinet de travail au musée, dont il se servira jusqu'à sa mort en 1962. Parallèlement, il siège à la commission du musée.

² En témoigne le fait que Pittard accepte, après la Première guerre mondiale, la fonction d'expert dans la reconstruction de l'Europe centrale que lui octroient ses recherches sur les Balkans. De manière plus terre à terre, il cherche aussi à appliquer l'anthropologie au développement d'un mobilier scolaire (bancs et chaises) mieux adapté aux enfants.

En 1941 encore, Marguerite Dellenbach s'adresse en ces termes à un jeune homme qui s'informe de la nature de la formation en ethnographie : « Devenir ethnographe n'est pas si facile qu'on l'imagine souvent. Je dois vous dire que, pour ma part, ce qui m'a amené à l'ethnographie, c'est la préhistoire et c'est l'anthropologie. De multiples connaissances sont nécessaires à l'ethnographe et une licence ès sciences biologiques me paraît toute indiquée comme bonne préparation. Il y a des cours d'ethnographie, d'ethnologie, etc. à Paris. [...] A Genève, le professeur Eugène Pittard donne *des cours d'anthropologie et de préhistoire qui sont véritablement la base de l'ethnographie* – surtout l'anthropologie »¹. Du reste cette proximité se manifeste également par des mélanges institutionnels. Pittard dirige le Laboratoire d'anthropologie de l'Université où Dellenbach travaille comme assistante. Plus : les deux institutions partagent le bâtiment à Carl-Vogt dès 1941. Certes, le hasard des calendriers de l'Etat et de la Ville de Genève explique en partie ce voisinage. Néanmoins il est en parfait accord avec la conception des disciplines que partagent le directeur et son assistante².

En dépit de ces nombreuses similarités entre Bâle et Genève, un domaine les distingue clairement : le travail de terrain. Pittard ne mène aucune expédition ethnographique de toute sa carrière. Certes, au cours de ses recherches anthropologiques dans les Balkans ou en Turquie, il prend la peine de récolter quelques objets. Mais cette activité demeure réduite³. Par ailleurs le Musée ethnographique de Genève ne finance aucune expédition pendant un demi-siècle. Seule Marguerite Lobsiger-Dellenbach met sur pied en 1948 une expédition au Sahara avec le conservateur du Musée d'ethnographie de Neuchâtel, Jean Gabus. Elle y fera surtout des mesures anthropologiques⁴. L'origine de cette spécificité s'explique mal. Les difficultés du financement – une expédition coûte de 50'000 à 100'000 francs – constituent naturellement une raison. Nous connaissons les difficultés du budget du musée et, contrairement à Bâle, les « ethnographes » genevois ne sont pas suffisamment riches pour financer eux-mêmes leurs voyages. L'indigence du personnel l'explique aussi en partie : Pittard est seul « ethnographe » jusqu'en 1922 et il faut attendre le milieu des années 1930 pour que Marguerite Dellenbach devienne une collaboratrice compétente. Son emploi au Laboratoire d'anthropologie, puis la prise en charge de l'organisation du déménagement et enfin la guerre interdisent alors tout voyage. Les membres de la commission

¹ MEG 350R.0187, Lettre de Marguerite Dellenbach à R Woodtli, 4.11.1941. C'est nous qui soulignons.

² Quoiqu'en dise du reste Lobsiger-Dellenbach à partir de 1949, MEG 350R.0212, Lettre de Marguerite Lobsiger-Dellenbach à Hans Dietschy, 11.10.1949, puis surtout MEG 350R.0692, Lettre de Marguerite Lobsiger-Dellenbach au conseiller administratif Marius Noul, 28.10.1958. La position qu'elle défend alors procède surtout de l'arrivée de Marc-R. Sauter à la tête du Laboratoire d'anthropologie. Cette nomination qui a été imposée à Pittard dès 1944 sonne le glas de la bonne entente entre le laboratoire et le musée pour de longues années. Cependant, lorsqu'elle explique par des raisons épistémologiques la nécessité de dissocier les deux institutions, il ne faut pas y voir plus qu'un artifice rhétorique. Les véritables mobiles sont politiques – elle cherche à se débarrasser du laboratoire pour agrandir à moindre frais son musée – et personnels : Sauter et elle sont en froid depuis les tensions qui ont émaillé la succession d'Eugène Pittard au Laboratoire.

³ En 2007, les collections du Musée ethnographique de Genève ne comptent que 118 objets en provenance de Turquie, une centaine des « pays balkaniques », une cinquantaine d'Albanie et 443 de Roumanie.

⁴ Cf. annexes 4.60, 4.61 et 4.62.

ne sont pas davantage compétents. L'un est historien de l'art, l'autre archéologue, l'autre encore missionnaire retraité et aucun d'entre eux n'est disposé à partir. La véritable origine cependant doit être cherchée ailleurs. Car bien que les Genevois ne pratiquent jamais de terrain, il faut souligner qu'ils ne le relèvent jamais : pour les ethnographes genevois, cela ne pose absolument pas problème. Ce n'est pas anodin. Jamais discutés, les travaux de terrain ne répondent pas à un besoin. A Genève, l'ethnographie se conçoit jusque dans les années 1940 comme une activité strictement muséale.

2.3. Le Musée ethnographique de Neuchâtel

2.3.1. Le musée de la Société neuchâteloise de géographie

La fondation du Musée ethnographique de Neuchâtel se démarque des cas bâlois et genevois. Le musée est étroitement lié à une société savante, la Société neuchâteloise de géographie ; il s'appuie, comme elle, sur une base sociale large, très différente donc de ce que nous avons observé à Bâle et Genève. Bénéficiant moins de la générosité de mécènes, il dépend davantage des pouvoirs publics. Sa genèse enfin est extrêmement longue. De l'Appel de 1888 à l'ouverture du musée dans un bâtiment qui lui est propre sur la colline St-Nicolas en 1904, seize années s'écoulent durant lesquelles Charles Knapp met en place, l'un après l'autre, les éléments qui mènent à la constitution d'un musée indépendant. L'institution neuchâteloise est sans doute la plus faible des trois.

Nommé en 1890 à la commission du Musée historique, Knapp est chargé dès 1892 de la « direction du Musée d'ethnographie »¹ que gérât jusque-là Frédéric de Bosset². Il met alors son intérêt profond pour l'ethnographie au service du musée. D'abord, en qualité de membre fondateur et secrétaire de la Société neuchâteloise de géographie, il règle en octobre 1892 la cession des objets ethnographiques de celle-ci au musée. Peu après, il sollicite des dons à la fois de manière générale, en publiant un *Appel* dans les journaux et en s'adressant directement à des compatriotes installés à l'étranger – en particulier les missionnaires de la Mission Suisse romande. Son travail porte manifestement ses fruits puisque la collection ethnographique connaît un développement tel qu'elle se trouve dès 1897 à l'étroit dans les murs du Musée historique. Il faut dire que Charles Knapp abat un travail monumental et parvient à intéresser à la fois les autorités et les particuliers à son projet. A côté des collections qu'on lui offre à titre gracieux, il obtient à partir de 1894 une allocation communale d'une centaine de francs³ pour développer le musée¹ et,

¹ Procès-verbal de la commission du Musée historique, 17.3.1892.

² Frédéric de Bosset, docteur en droit, secrétaire de la légation suisse de Paris, juge suppléant à la Cour d'appel de 1870 à 1879, il s'occupe surtout du Musée de peinture, mais dirige également le « musée ethnographique » de 1886 à 1892 (KAEHR, SIERRO 2005 : 35).

³ Elle sera triplée dès 1897.

en 1896, il totalise plus de 2'000 francs de dons de vingt-sept mécènes pour l'achat de collections ethnographiques². Naturellement ces succès accroissent encore le développement des collections et, du coup, ses récriminations sur l'étroitesse des locaux se multiplient et marquent régulièrement les séances de la commission du Musée historique. Pour toute réponse, la commission l'engage le plus souvent à chercher lui-même des solutions au développement satisfaisant de sa section avant de les combattre sèchement – et parfois le qualifier de mégalomane³.

Ses plaintes auprès des autorités et des mécènes, comme un lent travail de sape, finissent cependant par emporter un certain succès. Quelques semaines après une séance houleuse de la commission en janvier 1901, un notable fortuné de la ville et l'un des donateurs réguliers du musée, Jâmes de Pury, lègue par voie testamentaire sa propriété à la Ville de Neuchâtel « à la condition formelle qu'elle y installe un Musée ethnographique qui se trouve trop à l'étroit dans les locaux qu'il occupe actuellement »⁴. Informé des dispositions testamentaires en 1902, le Conseil communal se presse d'accepter le legs, qui comprend également une somme servant à transformer le bâtiment et installer les collections. Il faut dire qu'il est particulièrement opportun et permet de résoudre sans frais les problèmes d'espace que rencontre Knapp. L'occasion est bonne aussi pour le Musée historique, dont dépend jusque-là le Musée ethnographique, et qui y voit une possibilité de constituer un nouveau musée indépendant qui dégagera de l'espace pour ses *propres* collections. Il demande donc aux autorités communales de nommer une commission pour le Musée ethnographique⁵ qui devient dès lors une institution indépendante.

Mais, ne nous trompons pas ! Ni l'argument avancé par la commission du Musée historique, ni les motifs de l'autorité communale ne procèdent d'une mutation du statut de l'ethnographie à Neuchâtel. En créant un musée indépendant, on ne met pas en pratique un plan de développement ; il s'agit bien plutôt d'une *réaction* opportuniste des autorités et du Musée historique qui voient dans la constitution d'une institution indépendante la satisfaction de *leurs* intérêts bien compris. L'argument avancé par le Conseil communal s'en ressent. C'est parce que

¹ Rapport d'activité du Musée historique, 1894.

² Procès-verbal de la commission du Musée historique, 20.1.1897.

³ Procès-verbal de la commission du Musée historique, 18.12.1900 ; cf. aussi KAEHR et SIERRO 2005 : 34.

⁴ MEN Histoire du MEN et collections, Testament de Jâmes de Pury, 7.1.1901. En l'état, il est impossible de déterminer si la présence de Jean de Pury, qui est depuis 1900 le conseiller communal en charge des musées, au sein de la commission du Musée historique a eu une influence sur la décision de son « arrière-arrière-petit-cousin ». Une autre piste qui pourrait expliquer le geste de Jâmes de Pury est l'article que l'influent Philippe Godet, correspondant neuchâtelois à la *Gazette de Lausanne*, publie dans ce journal en 1899 et dans lequel il vante les merveilles de la salle ethnographique du Musée historique. Il y déplore cependant l'étroitesse de l'espace disponible et souhaite la construction d'un nouveau musée ethnographique. « Il suffirait d'un Mécène qui s'éprit un beau jour d'ethnographie et nous dotât par testament – ou, s'il préfère, par donation entre vifs – de l'institution désirée. ». Cf. KAEHR et SIERRO 2005 : 32-33. Sur Philippe Godet, cf. CLAVIEN 1993 : 48-49. Pour se donner une idée du lieu, cf. annexes 3.5, 3.6 et 3.10.

⁵ Procès-verbal de la commission du Musée historique, 8.10.1902.

cette portion des collections doit former à l'avenir un musée distinct qu'il y a lieu d'en confier la direction à une commission de spécialistes¹.

La composition de cette commission n'est pas sans intérêt. Elle démontre les liens étroits qui unissent le Musée ethnographique et la Société de géographie et suggère qu'il existe une relation entre l'appel de 1888 et la constitution du musée. Qu'on en juge : à côté du directeur des finances de la ville, Jean de Pury, siègent le cartographe Maurice Borel, l'ancien sous-conservateur de la section ethnographique Bosset ainsi que son successeur Charles Knapp, les professeurs Arthur Dubied et Emmanuel Junod, le missionnaire Charles Piton et, enfin, les négociants James Hugli et Charles Auguste Philippin. Or, à l'exception de Bosset, tous sont membres de la Société de géographie. Mieux : ils sont tous, sauf Hugli et Junod, membres du comité directeur de la société. Dubied en est président, Piton vice-président, Borel et Philippin secrétaires, Knapp archiviste-bibliothécaire². Il n'y a pas de doute : c'est bien au musée de la Société de géographie que l'on a affaire. Cet état de fait prend un caractère d'évidence lorsque la nouvelle commission choisit de nommer Charles Knapp, fondateur et cheville ouvrière de la société, conservateur du Musée ethnographique. Enfin, un rapide coup d'œil sur les listes des donateurs du musée et des contributeurs au *Bulletin* établit leur relation de manière décisive.

L'établissement du Musée ethnographique à Neuchâtel n'est pourtant pas le fruit d'une stratégie subtile de Knapp qui parvient progressivement à ses fins. Car s'il existe un lien évident entre le musée souhaité en 1888 et celui qui voit le jour en 1904, ce n'en sont pas moins deux institutions très différentes. En témoigne, si nécessaire, l'évolution des appels à donations de 1888 et de 1903³. Le changement principal réside en ceci qu'après quinze ans, Knapp perçoit (ou présente) enfin l'ethnographie comme une science qui possède une fin en soi. En 1888, lorsqu'il lance l'idée d'un musée d'ethnographie, c'est, dit-il, parce que « la Société neuchâteloise de géographie n'a pas l'intention de borner son activité aux études purement scientifiques. Elle a également l'ambition de travailler dans la mesure de ses forces au développement industriel et commercial du canton de Neuchâtel » (KNAPP et MARET 1888 : 283).

Petit à petit, cependant, on relève dans la correspondance de Knapp des années 1890 une propension à faire de l'ethnographie non plus un savoir au service du développement commercial de la région, mais une science qui possède un objet et des méthodes propres. A ce titre, les occurrences du qualificatif « scientifique » se font de plus en plus nombreuses et ses attributs toujours plus précis : il parle de séries complètes⁴ qui permettent d'illustrer un enseignement⁵, on distingue les bonnes pièces (rares, anciennes, à usage interne) des mauvaises (récentes et faites pour l'exportation), on souligne la nécessité d'une nomenclature précise et l'utilité du classement

¹ MEN AVN, Rapport du Conseil communal au Conseil général, 14.11.1902.

² Liste des membres de la Société neuchâteloise de géographie, état au 1^{er} janvier 1901 et au 30 novembre 1905, *Bulletin de la Société neuchâteloise de géographie*, XIII, 1901 et XVI, 1905.

³ Cf. pp. 499 sqq.

⁴ MEN 36, Copie lettre de Knapp, 1, Lettre de Charles Knapp à Arnold Comtesse, 22.3.1897.

⁵ MEN 36, Copie lettre de Knapp, 1, Lettre de Charles Knapp à Adolphe Berthoud, 20.6.1903.

pour « l'étude, but final auquel doivent tendre tous les musées »¹. Ce n'est donc pas avant 1900 qu'il peut être question de musée ethnographique.

Comment s'explique ce changement de perspective ? Bien sûr, d'abord, l'instituteur Charles Knapp n'occupe pas tout à fait la même position en 1888 que celle du professeur et conservateur de la section ethnographique du Musée historique Charles Knapp en 1904. Mais il ne s'agit pas là seulement d'un jeu rhétorique. Les transformations de la composition du comité dirigeant de la Société neuchâteloise de géographie expliquent aussi le basculement. On se souvient qu'à une composition formée majoritairement de personnalités des mondes politique et économique que connaît le comité correspondait une première série d'objectifs scientifiques appliqués au commerce. On se souvient également que cette première constellation ne dure pas et se voit progressivement remplacée par un comité formé d'universitaires. Cette mutation qui modifie le caractère du *Bulletin de la Société neuchâteloise de géographie* ne reste pas non plus sans effet sur la politique, les pratiques et les objectifs du musée. Non seulement par une influence directe des membres du comité sur Knapp, mais surtout parce que le Musée d'ethnographie forme l'organe officieux de la société – comme les compositions respectives du comité de l'une et de la commission de l'autre le soulignent.

2.3.2. L'ère Knapp

Comme ailleurs, le transfert des artefacts dans de nouveaux locaux constitue l'occasion pour le conservateur d'accroître ses collections. Deux méthodes existent. Le musée peut tenter, comme à Bâle, de s'agrandir aux dépens des autres sections. Knapp s'y risque, sans succès. Lorsqu'il exprime son souhait d'obtenir les fonds égyptiens, assyriens et phéniciens du Musée historique, Knapp affronte un rejet unanime de l'ensemble de la commission – auquel, en fin de compte, il adhère lui-même² ! La seconde méthode consiste à miser sur la publicité qu'autorise l'installation des collections dans les nouveaux bâtiments pour susciter de nouveaux dons. La réussite est plus évidente. Comme à Genève, où l'installation de la collection à Mon-Repos avait suscité de nombreuses donations, un accroissement significatif des dons s'observe à la suite de l'annonce du déménagement³.

Ce détail réclame une rapide remarque. Dans les deux cas, en effet, c'est bien l'installation dans des nouveaux locaux plutôt que l'institutionnalisation à proprement parler qui suscite ces dons. Le changement statutaire a donc une influence plus faible que le déménagement physique, auprès du public au moins. Or, alors que les deux phénomènes apparaissent simultanément, l'historiographie tend à gonfler l'importance du premier. N'oublions pas, cependant, que les historiens des sciences sont le plus souvent les scientifiques eux-mêmes. Valoriser l'importance

¹ MEN 36, Copie lettre de Knapp, 1, Lettre de Charles Knapp à Benjamin Schwob, 30.4.1896.

² MEN Histoire du MEN et collections, Procès-verbal de la commission du Musée historique, 8.10.1902.

³ Cf. par exemple, MEN 36, Copie lettre de Knapp, 1, Lettre de Charles Knapp à Albert Prince, 5.11.1902.

du changement statutaire met en valeur leur travail ; davantage, en tout cas, que les déménagements, qui reflètent plutôt l'intérêt et l'intervention des pouvoirs publics : ce sont des signes politiques. Mais ils ne s'y réduisent pas et possèdent une véritable portée cognitive, puisqu'ils sont aussi l'occasion de refaire la scénographie¹. A cet égard, cette distorsion historiographique témoigne surtout d'une mauvaise évaluation de la portée scientifique du déplacement des collections.

Dès 1902, en effet, six mois après que le Conseil général de la Ville de Neuchâtel a accepté les termes du legs Pury², Charles Knapp s'adresse aux directeurs de différents musées ethnographiques européens. Il leur réclame en prévision du déménagement des collections à St-Nicolas des photographies de leurs vitrines et des indications sur le mode de présentation des objets³. Nous ignorons les réponses des experts, mais à la fin de janvier 1903, Knapp se sent assez à l'aise pour informer l'architecte responsable de la rénovation de la manière dont il compte disposer les collections. Il prévoit une répartition géographique dans sept salles. La première regrouperait la Chine et le Japon, la deuxième l'Inde et la Perse, puis l'Afrique, l'Europe, l'Amérique du Sud, l'Amérique du Nord et enfin l'Insulinde ou la Malaisie⁴. La proposition qui subit encore quelques petites modifications est alors soumise à l'autorité législative de la Ville. Voilà qui change largement des pratiques en cours à Genève et à Bâle où les autorités politiques ne sont presque jamais sollicitées. Ici, non seulement elles interviennent, mais elles participent à des décisions qui relèvent des compétences du conservateur. C'est une différence fondamentale dont l'origine doit sans doute quelque chose à la Société de géographie.

Cette soumission devant le Conseil général est donc singulière. D'autant plus que, alors que la question paraissait réglée⁵, Charles Knapp modifie son plan d'origine. Il maintient un classement géographique, mais se calque plus encore sur le modèle berlinois. Le rez-de-chaussée dispose alors de quatre salles que se partagent les sections Europe, Afrique, Océanie et Asie, tandis que le premier dispose les collections sud-américaines dans deux salles, la collection Hassler dans une salle et la section Amérique dans la dernière.

L'inauguration des nouveaux locaux a lieu en juillet 1904 devant une assemblée clairsemée. Répondant aux souhaits de la commission du musée qui ne cherche pas à organiser une cérémonie populaire, seule une cinquantaine de personnes assiste aux festivités – le Conseil général de la Ville de Neuchâtel, le Conseil d'Etat, les conservateurs des musées de la ville et quelques journalistes. De fait, organiser l'inauguration un jeudi matin, « à la veille des vacances »⁶,

¹ A ce propos, cf. pp. 532 sqq.

² La villa de St-Nicolas n'est cédée à la Ville qu'à la condition expresse que les autorités y installent le Musée ethnographique.

³ MEN 36, Copie lettre de Knapp, 1, Circulaire de Charles Knapp aux directeurs des musées de St-Petersbourg, Paris (Trocadéro), Munich, Vienne, Stockholm, La Plata, Moscou, Dresde, Berlin, Leyde, Edimbourg, Washington, Turin et Londres (British Museum).

⁴ MEN 36, Copie lettre de Knapp, 1, Lettre de Charles Knapp à Léo Châtelain, 28.1.1903.

⁵ MEN Histoire du MEN et collections, Procès-verbal du Conseil général de la Ville de Neuchâtel, 30.3.1903.

⁶ MEN 36, Procès-verbaux de la commission du Musée ethnographique, 9.6.1904 et 14.7.1904.

contribue largement à en faire quelque chose de simple et de sélectif. Voilà qui nous éloigne considérablement des aspirations populaires qui présidaient à la naissance de la société de géographie. Du reste, la population neuchâteloise est rarement invoquée lors de l'inauguration. Dans son discours d'ouverture, Knapp se concentre en effet sur la dimension scientifique de l'institution. L'ethnographie, explique-t-il, qui étudie les peuples dans leurs diverses manifestations, témoigne de l'unité de l'espèce humaine. Dès lors, elle permet non seulement de comprendre les peuples exotiques ou les classes populaires de l'Occident mais sert également à saisir la préhistoire comme l'évolution sociale de l'humanité. De ce fait, elle peut être utile à un nombre considérable de sciences. C'est donc la dimension scientifique qui compte tout d'abord. La dimension populaire de l'institution n'est quant à elle relevée qu'au terme de son allocution. Le Musée, affirme-t-il alors, n'est pas un domaine réservé à quelques-uns. Il doit être un enseignement pour tous et Knapp soumet l'idée de proposer au public neuchâtelois quelques conférences avec démonstrations au musée. « Ce serait un puissant moyen, conclut-il, d'exciter l'intérêt pour le Musée et *de provoquer des dons* » (KNAPP 1904 : 40, nous soulignons).

Knapp n'invoque l'intérêt du public qu'au terme de son intervention, mais surtout, il n'en parle que dans la mesure où il contribue au développement du laboratoire. On est bien loin des préoccupations de 1888. Désormais, la fonction principale du musée est toute différente. Il constitue un laboratoire au service de la science et des savants et cet objectif réclame la poursuite de la politique d'acquisition entamée en 1892, mais aussi le classement des pièces et des collections.

Acquisitions

Le principal souci de Charles Knapp est d'augmenter les collections du Musée. Pour ce faire, il agit avant tout en suscitant des dons, les 1'000 francs de budget annuel ne lui permettant guère de mener une politique ambitieuse¹. Il s'adresse donc à tel contrôleur forestier en Afrique², tel agent de l'Etat indépendant du Congo³ ou tel missionnaire⁴ pour obtenir des objets qui permettront de compléter les collections en vue d'organiser des conférences pour le grand public et des cours pour les missionnaires et les étudiants. Knapp martèle véritablement cet objectif d'instruction dans sa correspondance. S'il y a là naturellement une part purement rhétorique, le conservateur est manifestement sincère. A témoin, il se persuade en 1910 que les collections sont désormais suffisamment complètes pour y organiser un enseignement⁵ : « J'aspire à faire de notre Musée un vrai centre d'études, utile surtout aux étudiants de notre Université et, de fait, j'y donne déjà des

¹ Cf. pp. 267 sqq.

² MEN 36, Copie lettres de Knapp, 2, Lettre de Charles Knapp à G.H. de Pourtalès, 17.9.1904.

³ MEN 36, Copie lettres de Knapp, 2, Lettre de Charles Knapp à Gustave Virchaux, 18.11.1904. Cf. à ce propos GLAUSER 2005 : 126.

⁴ MEN 36, Copie lettres de Knapp, 2, Lettre de Charles Knapp au missionnaire Burnier, 12.12.1904.

⁵ MEN 36, Copie lettres de Knapp, 2, Lettres de Charles Knapp à Antoine Borel, San Francisco, 26.2.1910 et à Alfred Prince-Junod, 28.2.1910.

cours. Mon but est de créer chez nous ce qui existe déjà dans toutes les universités : un institut de géographie et d'ethnographie »¹. De fait, une fois l'enseignement établi à Neuchâtel², Charles Knapp sollicite moins souvent les différents mécènes et donateurs pour développer son musée. Et lorsqu'il le fait, il ne se sert plus de cet argument.

Cela dit, d'autres facteurs expliquent également le changement d'orientation de Knapp. D'une part, Arnold Van Gennep, peu après son arrivée à Neuchâtel³, lance l'idée d'organiser un Congrès international d'ethnologie et d'ethnographie qui accapare toutes les forces à Neuchâtel. Knapp entame alors une révision des collections et une réorganisation des salles⁴ et rédige également avec Van Gennep un catalogue du musée. D'autre part, la guerre qui éclate quelques semaines après le Congrès réduit les échanges avec les donateurs habituels du musée installés outre-mer. Enfin, l'endettement consécutif à l'achat de la collection Vivaldi Virchaux, puis de la collection Krajewski limitent considérablement les achats (SIERRO 2005 : 119-120).

Après la guerre, la situation change fondamentalement. Les missionnaires qui comptaient jusque-là parmi les donateurs fidèles, soulignent désormais la difficulté qu'ils rencontrent pour réunir des collections. Les ethnographes d'avant-guerre, regrettent-ils, ont tout emporté avec eux et le peu qui reste n'est plus authentique⁵. Knapp modifie alors l'équilibre de sa pratique d'acquisition en sollicitant davantage de fonds auprès de mécènes neuchâtelois pour acquérir des pièces sur le marché des objets ethnographiques plutôt qu'auprès des coloniaux⁶. Si cela constitue à n'en pas douter une transformation importante des pratiques, les arguments avancés par Knapp reprennent des couleurs connues : le Musée ethnographique n'est pas une chose futile, insiste-t-il, mais forme un laboratoire de recherche au même titre que les autres instituts de l'Université.

Pour démontrer cette valeur scientifique, Knapp fait feu de tout bois et argue ainsi de la création d'un centre d'études des sciences de la terre et de l'homme lorsqu'il demande de l'argent aux mécènes. Pendant l'hiver 1919-1920, Knapp envoie ainsi plusieurs dizaines de lettres aux industriels ainsi qu'aux grandes familles de la région neuchâteloise pour réclamer des dons⁷. Bien sûr, il n'est jamais réellement question d'allier le Musée d'ethnographie à la collection préhistorique et à l'institut de géologie, qui connaissent tous deux alors un important développement⁸. Knapp cherche seulement à exploiter les faveurs dont jouissent ces institutions scientifiques pour en tirer un peu d'argent. « Un Institut de géologie, dont les recherches seront des plus utiles à l'agriculture de notre pays, vient d'ouvrir dans les locaux désaffectés du Pénitencier de Neuchâtel. [...] Cet Institut attire déjà de nombreux étudiants du dehors. Par

¹ MEN 36, Copie lettres de Knapp, 2, Lettre de Charles Knapp à C. de Marval, 27.3.1911.

² A ce propos, pp. 202 sqq.

³ Cf. pp. 204 sqq.

⁴ MEN 36, Copie lettres de Knapp, 2, Lettre de Charles Knapp à Pierre de Montmollin, 14.5.1914.

⁵ MEN 36, Delachaux, Documents relatifs au Musée ethnographique, 2, Lettre de Maurice Leenhardt à Charles Knapp, 15.7.1921 et lettre de Paul Vernier à Charles Knapp, 21.3.1921..

⁶ Cf. pp. 272 sqq.

⁷ MEN 36, Copie lettres de Knapp, 3, Circulaire de Charles Knapp à divers mécènes, 4.12.1919.

⁸ Cf. pp. 214 sqq.

l'intermédiaire du Musée d'archéologie préhistorique, il se relie au Musée ethnographique. Ces trois établissements forment ainsi, en Suisse, un ensemble unique consacré aux sciences de la nature et de l'homme »¹. Au-delà de l'anecdote, c'est l'insistance de Knapp à souligner le caractère scientifique de son travail qui frappe. Elle indique, en négatif, la perception qu'ont sans doute les Neuchâtelois de l'institution de Knapp : futile et vaine, destinée à distraire quelques instants des visiteurs plus ou moins intéressés par la contemplation d'objets exotiques de curieuse facture². Même si ce n'est pas qu'un argument rhétorique, puisqu'il croit véritablement à la valeur scientifique de son travail, le poids qu'il lui donne indique que c'est un argument qui fait mouche. Knapp ne se sert en revanche jamais, ni dans les rapports aux autorités, ni dans les correspondances avec les mécènes, d'arguments pratiques ou populaires. Le rapport annuel du musée souligne du reste systématiquement les visites de grands savants et l'emploi des collections dans l'enseignement universitaire, sans jamais relever le nombre de visiteurs.

Classements

La seconde tâche qui occupe Knapp pour promouvoir son musée au rang d'institut scientifique est le classement et le catalogage des collections. Jamais établis définitivement, les classements sont au contraire sans cesse améliorés afin d'atteindre une plus grande scientificité³.

Charles Knapp n'est pas ethnographe, on s'en souvient. On n'aura pas oublié non plus qu'il se constitue, par son activité de secrétaire de la Société neuchâteloise de géographie, un réseau très dense de relations, non seulement parmi les géographes, mais aussi parmi les ethnographes. Ce réseau ne lui sert pas seulement à la diffusion du *Bulletin*, mais lui est également utile dès 1904 pour cataloguer les pièces. Au moment de l'inauguration, si les collections sont présentées de manière satisfaisante, on ne peut en effet en dire autant de leur classement et de leur catalogage. Knapp en est conscient et l'exprime clairement dans son rapport pour 1904 : « Il reste une besogne considérable à accomplir. Il s'agit de vérifier minutieusement chaque pièce, de corriger les erreurs de classification, d'écrire quelques milliers d'étiquettes, de placer les cartes dans les vitrines et dans les vestibules de manière à faire du Musée ethnographique ce qu'il doit être, un véritable laboratoire d'études scientifiques où l'on trouve plaisir et profit à s'instruire. Il sera nécessaire d'établir un catalogue systématique illustré des collections du Musée »⁴. A cette fin, Knapp a sollicité avant l'ouverture du musée un nombre considérable de savants pour classer les objets qu'il ne parvient pas à identifier lui-même. Dès avril 1904, il prend contact avec les musées de Dresde, Tervuren et Munich puis, au début de l'été, il s'approche de l'anthropologue zurichois Rudolf Martin et écrit à une vingtaine de musées d'ethnographie européens, soit pour leur

¹ MEN 36, Copie lettres de Knapp, 3, Lettre de Charles Knapp à la direction de la Fabrique de conserves de Saxon, 28.2.1920.

² Rapport du Musée ethnographique de Neuchâtel, 1916.

³ Cf. pp. 515 sqq. Plus généralement, voir PENNY 2002.

⁴ Rapport du Musée ethnographique de Neuchâtel, 1904.

réclamer une aide, soit pour obtenir le nom d'ethnographes susceptibles de l'aider. De manière symptomatique, la très vaste majorité des savants sollicités provient de l'espace germanophone – de fait, à côté du *British Museum*, seuls le Trocadéro et les musées de Florence et de Tervuren ne sont ni allemands, ni autrichiens¹ – illustrant ainsi la formidable suprématie des musées allemands dans l'ethnographie de la Belle Epoque.

Un premier élément frappe dans cette procédure : l'absence des savants suisses. A part Martin, qui du reste est anthropologue, Knapp ne s'adresse à aucun compatriote et ce sont ses correspondants allemands qui lui recommandent de s'adresser, qui aux cousins Sarasin², qui à Leopold Rüttimeyer³. Voilà qui illustre sans ambiguïté l'absence de communauté ethnographique en Suisse vers 1900.

Un second point est remarquable : Knapp ne s'adresse pas seulement à des universitaires ou des conservateurs de musées. Le cercle des spécialistes est bien plus large. D'une part, il s'adresse en avril 1904 à des missionnaires comme Arthur Grandjean, de la Mission suisse romande, qu'il sollicite pour classer les collections du sud de l'Afrique⁴. D'autre part, Knapp propose à la commission du musée de contacter le célèbre marchand de curiosités hambourgeois J.F.G. Umlauff pour classer les pièces puisque celui-ci, qui a déjà catalogué les pièces de la collection ethnographique de Saint-Gall, paraît suffisamment qualifié pour faire ce travail⁵. Le fait que Knapp s'adresse à eux en dit long sur ce qu'est un professionnel et vérifie la définition de Susan Cannon qui considère comme tels ceux qui comprennent les enjeux de la discipline (1978 : 137-165). Si c'est le cas des missionnaires et plus généralement des savants coloniaux comme l'a montré Emmanuelle Sibeud (2002 : 153-183), c'est vrai surtout des marchands d'*ethnographica* qui, dans une certaine mesure, délimitent eux-mêmes l'étendue du champ en sélectionnant les pièces qu'ils offrent.

Bien que certains spécialistes consentent à aider les Neuchâtelois, et alors que le catalogage et l'identification des collections sont des priorités de la commission⁶, le travail n'avance cependant guère. En 1908, le catalogage n'est ainsi pas encore terminé. Irritée par cet état de fait, la Ville de Neuchâtel – et c'est là un cas isolé dans le paysage ethnographique suisse – exige la création d'un catalogue alors que c'est Knapp qui généralement présente cet outil comme une condition de la scientificité du musée. Pour le conseiller communal Porchat, il est même indispensable que toutes les pièces du musée soient déterminées et étiquetées le plus rapidement possible et il exige qu'un catalogue raisonné soit établi pour être mis à la disposition du public. C'est, ajoute-t-il, la condition *sine qua non* de la sollicitude des autorités⁷. Voilà qui illustre combien il serait réducteur

¹ MEN 36, Copie lettres de Knapp, 2, Circulaire de Charles Knapp à divers musées européens, 25.6.1904.

² MEN, salle des conservateurs, Lettre de Felix von Luschan à Charles Knapp, 29.6.1904.

³ MEN, salle des conservateurs, Lettre d'Ernst Wagner, conservateur aux *Grossherzoglich-badische Sammlungen für Altertums- und Völkerkunde in Karlsruhe*, 1.7.1904.

⁴ MEN, salle des conservateurs, Lettre d'Arthur Grandjean à Charles Knapp, 12.4.1904.

⁵ MEN 36, Procès-verbal de la commission du Musée ethnographique, 9.6.1904.

⁶ MEN 36, Procès-verbal de la commission du Musée ethnographique, 9.6.1904.

⁷ MEN 36, Procès-verbal de la commission du Musée ethnographique, 19.6.1908.

d'opposer les autorités, qui défendraient étroitement les intérêts publics, à la commission et au conservateur, qui privilégieraient les intérêts scientifiques. Leurs priorités respectives se croisent au contraire parfois manière étrange.

Il n'en reste pas moins que l'argument, ajouté aux souhaits réitérés de Knapp, ne change rien à l'affaire. Le catalogue ne voit toujours pas le jour et il faut encore attendre une demi-douzaine d'années pour que Knapp et la commission réalisent enfin leur projet.

Arrivé à Neuchâtel en 1912 pour donner un cours à l'Université¹, Arnold Van Gennep souhaite, pour répondre aux besoins d'un calendrier très personnel, mettre sur pied un Congrès d'ethnographie dont il espère qu'il marquera l'indépendance de la discipline (CENTLIVRES 2005 : 142-147). C'est lui également qui, en 1913, suggère que le Musée mette à profit cette occasion pour publier « un petit catalogue du Musée permettant au public de s'orienter et lui indiquant les objets particulièrement intéressants »². La commission manifeste immédiatement son intérêt, à la fois dans la perspective du Congrès et pour satisfaire son propre public, dont on espère qu'il se montrera plus intéressé par le Musée s'il existe un guide et « s'il y [a] aussi plus d'étiquettes »³. Knapp et Van Gennep sont alors chargés du travail et, en mai 1914, avant le Congrès, paraît sous le nom du seul Van Gennep le *Guide sommaire du Musée ethnographique de Neuchâtel* (VAN GENNEP 1914a).

Souhaité par le conservateur, la commission et les autorités publiques, le catalogue doit en fin de compte au Congrès de voir le jour. De fait, pour Neuchâtel, la rédaction d'un tel guide est inutile. Car en réalité les objectifs scientifiques auxquels doit répondre le catalogue ou la satisfaction du public semblent être des arguments fallacieux. Le Musée ethnographique de Neuchâtel n'a véritablement besoin d'un catalogue seulement lorsqu'il est confronté au regard de savants internationaux. L'impression domine que la petite ville de province cède à la tentation de l'hypercorrection : accroître son niveau, non pas pour satisfaire ses propres besoins, mais pour répondre aux exigences qu'elle imagine qu'on lui porte. En tout cas, c'est le Congrès qui rend le catalogue essentiel. Plus que les injonctions des autorités, davantage que les souhaits du conservateur, c'est la confrontation avec la science internationale qui donne au musée l'outil scientifique indispensable que constitue le catalogue⁴.

¹ Cf. pp. 204 sqq.

² MEN 36, Procès-verbal de la commission du Musée ethnographique, 28.6.1913.

³ MEN 36, Procès-verbal de la commission du Musée ethnographique, 28.6.1913.

⁴ La question du catalogue n'est du reste pas isolée. Le Congrès international d'ethnologie et d'ethnographie permet d'autres innovations comme le réaménagement de certaines vitrines ou salles (MEN 36, Copie lettres de Knapp, 3, Lettre de Charles Knapp à Pierre de Montmollin, 14.5.1914) ou l'acquisition de certaines pièces qui donnent du lustre à l'institution (MEN Van Gennep. Congrès international d'ethnographie, Procès-verbal du Comité général du Congrès, 26.2.1914 ; MEN Van Gennep. Congrès international d'ethnographie, Procès-verbal du Comité du Bureau du Congrès, 8.5.1914 ; MEN 36, Procès-verbal de la commission du Musée ethnographique, 1.7.1919).

Que fait Knapp pendant la vingtaine d'années qu'il passe à tête du musée ? Au fond, et en dépit (ou peut-être en raison) du rabâchage de sa rengaine en faveur d'un musée plus scientifique, Knapp paraît s'être surtout concentré, et avec succès, sur l'accroissement des collections. En ce sens, il demeure un collectionneur plutôt qu'un ethnographe¹. Au total, le musée dont il veut faire un laboratoire scientifique dépasse rarement le cabinet de curiosité auquel il prétend s'opposer. Ainsi, bien que Knapp se presse de relever dans son rapport annuel toutes les visites de savants célèbres², celles-ci ne sont pas très nombreuses. Si le musée est un laboratoire, rares sont les travaux qui se fondent véritablement sur ses ressources³.

Pourtant, la scientificité de l'institution est répétée *ad nauseam* par le premier conservateur. Le glissement qui s'est produit entre le premier projet de 1888 et celui de 1904 n'est donc pas accidentel, et la tendance de Knapp à négliger l'intérêt du public et du commerce au profit de l'ethnographie elle-même doit être rappelée encore une fois. Comme l'importance du comité ne pouvait être dédaignée dans l'évolution du *Bulletin de la Société neuchâteloise de géographie*, le rôle de la commission du musée n'est pas indifférent. Sa composition se divise en deux grands groupes. D'un côté, la commission se compose d'un certain nombre d'amateurs qui partagent un goût pour l'ethnographie. Le pasteur Pierre de Montmollin (1904-1921), l'instituteur Fritz Hoffmann (1904-1924), le député radical et entrepreneur Fritz-Albin Perret (1906-1936) ou le juge d'instruction Adolphe Berthoud (1906-1939) sont ceux qui restent le plus durablement en place. Bien que majoritaire, ce groupe n'est pas déterminant pour le fonctionnement du musée. Son utilité est ailleurs : ils servent plutôt à établir un lien avec les milieux politiques et économiques susceptibles de soutenir le musée.

De l'autre côté, on trouve un noyau dur formé de savants et de professeurs à l'université. Autour de Knapp, il y a le professeur de littérature et de langue française Arthur Dubied⁴ et le cartographe Maurice Borel – qui dirigent tous trois également la Société de géographie. Ils sont rejoints dès les années 1910 par une nouvelle génération de savants. Formée de l'helléniste Henri Borle, de l'égyptologue Gustave Jéquier, du préhistorien Paul Vouga, ainsi que du jeune Théodore Delachaux, elle renforce l'orientation scientifique du musée au détriment de sa dimension populaire. Pourtant, comme à Bâle, aucun de ces savants n'est véritablement ethnographe. Pour tous, l'ethnographie constitue une passion annexe que chacun lie, d'une manière ou d'une autre, avec ses véritables intérêts. Du coup, ils négligent une bonne part des

¹ Du reste, l'étude de sa bibliographie, qui ne compte pas un seul titre d'ethnographie, confirme cette impression.

² Ainsi, Schmelz (Leyde) en 1904, Büchner (Munich) en 1905, Foy (Cologne) en 1907, Zeller (Berne) en 1908 et Leopold Rütimeyer (Bâle) en 1912.

³ MEN 36, Procès-verbal de la commission du Musée ethnographique, 7.7.1907 en conserve l'une des rares mentions : Edmond Perregaux, Karl von den Steinen et un savant américain de l'Université de Harvard ont publié chacun un ouvrage dans lesquels des objets du musée sont reproduits.

⁴ Et, accessoirement, le beau-frère d'Henri-Alexandre Junod.

fonctions disciplinaires de l'institution (BLANCKAERT 1995 : 39-42) Si le musée fournit le cadre matériel indispensable à la centralisation du travail, et s'il permet de standardiser les méthodes de travail à travers les *Appels*, il ne produit en revanche aucun programme de recherche, ne suscite pas les débats, n'assure pas la production du savoir, ni sa cumulativité ou sa reproduction et ne développe aucun discours unifié sur la nature et les méthodes de la discipline. Du coup, on peut presque affirmer que la dimension scientifique du musée tient à la seule présence des scientifiques.

Il n'en reste pas moins que ce sont eux qui dominent la commission, et c'est avec son appui que Knapp peut mettre en avant la dimension scientifique du musée. Il n'ignore en effet pas la valeur forte de l'argument « science » auprès des élites neuchâteloises qu'il sollicite pour financer son musée. Lors de la période Agassiz (KAESER 2004 : 55-57), elles avaient déjà lourdement investi dans la science, attestant ainsi de la forte valeur symbolique de ce secteur de l'activité humaine. La stratégie de Knapp n'est donc pas dénuée de sens. Mais si l'argument est efficace, il ne décrit pas pour autant la réalité : le musée peine à atteindre au rang d'institution véritablement scientifique.

2.3.3. L'ère Delachaux

A la mort de Knapp en 1921, les autorités neuchâteloises sont prises au dépourvu. Conservateur du musée, nous savons qu'il portait également les casquettes de secrétaire de la Société de géographie et de professeur de géographie et d'ethnographie – et ses activités diverses se nourrissaient de cette multiplicité. Au sein de la seule Université déjà, le doyen de la Faculté des lettres admet volontiers que personne n'est en mesure de reprendre les deux enseignements qu'assurait Knapp¹. Il faut pourtant encore le remplacer à la Société de géographie et au musée. La diversité des intérêts de ces institutions, masquée jusque-là par la personnalité de Knapp, apparaît alors au grand jour, révélant des priorités et des intérêts variés. Cependant, dans une ville de taille modeste comme Neuchâtel, les moyens ne suffisent pas pour les tous satisfaire. Dès lors, il n'est pas étonnant que ses diverses successions rendent nécessaires des négociations et des manœuvres des diverses autorités concernées.

Une lutte de pouvoir entre commune et Etat

Lors de la première réunion de la commission du musée après la mort du fondateur, en octobre 1921, il n'est question que de la succession de Knapp. Il apparaît pourtant rapidement qu'en dépit de la souveraineté de la commission en la matière, d'autres institutions souhaitent l'aider à opérer le « bon choix ». Ainsi, avant de traiter la question, le président de la commission, Jean Wenger, donne connaissance de trois lettres que la commission a reçues. Premièrement, l'Etat par

¹ AEN DIP 694, Lettre du doyen de la Faculté des lettres Arnold Reymond au conseiller d'Etat Quartier-la-Tente, 13.9.1921. Cf. pp. 214 sqq.

l'entremise du Département de l'instruction publique s'est adressé au Conseil communal. Il le prie de surseoir à la nomination de conservateur du musée dans l'idée d'y nommer l'homme qui succédera à Knapp comme professeur à l'Ecole normale cantonale. Dans la deuxième lettre, le Conseil communal répond qu'il tiendra compte du vœu exprimé par le chef du Département de l'instruction publique dans la mesure où ce sera compatible avec les intérêts du musée. Enfin, la Faculté des lettres par la plume de son doyen Arnold Reymond prie la commission d'attendre la nomination du professeur à la chaire d'ethnographie avant de prendre une décision au sujet du conservateur du musée.

Le Musée ethnographique étant un établissement municipal, on observe ainsi une intrusion massive de l'Etat, par l'entremise du Département et de l'Université, dans les affaires de la ville. Cette intrusion n'est en rien exceptionnelle. De manière générale, elle illustre le fonctionnement de l'instruction publique à Neuchâtel – mais aussi, plus généralement, en Suisse – où les postes de professeurs à l'Université, comme ceux de conservateurs de musée ne sont pas suffisamment rémunérés. Dès lors, les titulaires de ces postes cumulent le plus souvent les emplois. Non contents de diriger un musée, ils enseignent en général simultanément à l'Université et dans les établissements secondaires supérieurs. Plus spécifiquement, l'intervention du doyen de la Faculté des lettres relève une inversion des priorités entre musée et université (REUBI 2005 : 201-2). Alors que l'enseignement universitaire est le produit du musée ou du moins lui succède dans le temps, l'Etat et l'Université cherchent ici à asseoir leur prééminence sur la commune et le musée. Mais cette hiérarchie politique en produit une scientifique puisqu'elle signifie également que l'enseignement prévaut sur le laboratoire qui est au service du premier. L'égyptologue Gustave Jéquier saisit parfaitement les enjeux de cette lutte de pouvoir et s'oppose aux démarches entreprises par l'Etat. Le Musée ethnographique, précise-t-il, n'est pas une dépendance de la chaire d'ethnographie. Proche d'Arnold Van Gennep et d'Henri-Alexandre Junod, dont il partage peut-être les doutes sur la valeur des études de la culture matérielle, il estime au contraire qu'il s'agit d'une institution autonome. A ce titre, il souhaite que la commission ne réponde pas aux demandes de l'Etat et lui propose de nommer rapidement un nouveau conservateur¹. A côté de ce problème épistémologique, l'opposition de Jéquier se fonde également sur un problème personnel. Il faut savoir, en effet, que la requête du canton correspond très exactement à une exigence que pose George Montandon à sa nomination à la chaire d'ethnographie. Or Jéquier et Montandon ne s'apprécient pas. Après le Congrès de 1914, Montandon avait publié un compte-rendu calomnieux dans le *Journal de Genève* (1914b) à travers lequel il visait davantage Van Gennep que le comité local d'organisation, mais qui avait irrité les Neuchâtelois. L'année suivante, on le soupçonne encore de ne pas être étranger à l'expulsion de Van Gennep². Dès lors, il est tout à fait plausible qu'aux raisons scientifiques qui motivent Jéquier s'ajoutent ces rancœurs personnelles. L'égyptologue n'est cependant pas seul à s'opposer à cette intrusion. Le secrétaire Henri Borle,

¹ MEN 36, Procès-verbal de la commission du Musée ethnographique, 13.10.1921.

² Cf. pp. 210 sqq.

pour des raisons fondées sur des enjeux politiques, refuse que la Commune complète les traitements payés par l'Etat.

Pourtant, cette opinion n'est de loin pas partagée par l'ensemble de la commission dont la majorité ne perçoit pas les demandes respectives du doyen et du Département de l'instruction publique comme une « atteinte à [s]a dignité »¹. Au contraire, elle comprend tout à fait le souhait de la Faculté des lettres. Le musée, comme l'a souhaité Knapp, forme un laboratoire au service de l'Université et en tant que tel il paraît naturel qu'il soit dirigé par ses usagers. Elle accepte donc de ne traiter la succession de Knapp qu'après la nomination du nouveau professeur à l'Université².

Celle-ci se révèle nettement plus problématique qu'il n'y paraît au premier abord – la faute à la double chaire qu'occupe Knapp et au faible intérêt que le canton porte à la discipline ethnographique³. Si, après quelques semaines d'hésitations, le Conseil d'Etat choisit de nommer un successeur à Knapp à la chaire de géographie, il sursoit à toute nomination pour la chaire d'ethnographie qui reste donc vacante⁴. Informée, la commission se réunit alors une nouvelle fois pour régler la succession Knapp.

La question est rapidement tranchée – il se peut même qu'elle l'ait été de longue date, comme le suggère une lettre de l'industriel et sulfureux mécène Willy Russ⁵ qui révèle le nom du titulaire dès la mi-octobre⁶. A l'unanimité, en effet, la commission a jetté son dévolu sur Théodore Delachaux, dont on espère que sa jeunesse opérera favorablement sur la popularité du musée⁷. Né en 1879, Delachaux a alors un peu plus de quarante ans et dispose d'une solide connaissance des collections du musée. En revanche, il ne bénéficie d'aucune formation académique en ethnographie – ni grade universitaire. Né à Interlaken d'un père médecin qui l'a initié tôt aux sciences naturelles – il écrit, à 11 ans, un ouvrage sur le plancton – Delachaux vient en 1892 poursuivre ses études et passer son baccalauréat à Neuchâtel. Pendant son séjour, il loge chez l'un de ses deux oncles, Paul Godet, conservateur du Musée d'histoire naturelle, qui parfait son éducation scientifique, et fréquente son second oncle, Alfred Godet, conservateur du Musée d'histoire. Par ailleurs, il suit également des cours de zoologie et d'anatomie à l'Académie de Neuchâtel. Après son baccalauréat, poussé par ses goûts artistiques, il va étudier les Beaux-arts à Paris chez Eugène Carrière et dans l'atelier privé de Luc-Olivier Merson, où il fréquente René Auberjonois et peut-être Henri Matisse. A son retour en Suisse en 1902, il s'établit dans le Pays d'Enhaut. S'il y travaille comme peintre – il est l'artisan des vitraux de l'église de Rougemont – il commence surtout à s'intéresser, en dilettante, au folklore. A cet égard, le choix porté par Théodore Delachaux sur cette région des Alpes vaudoises est particulièrement révélateur. Lieu de

¹ Selon les termes de Jéquier, MEN 36, Procès-verbal de la commission du Musée ethnographique, 13.10.1921.

² MEN 36, Procès-verbal de la commission du Musée ethnographique, 13.10.1921.

³ Cf. pp. 214 sqq

⁴ AEN DIP 700, Lettre du conseiller d'Etat Quartier-la-Tente à George Montandon, 1.11.1921.

⁵ A propos des déboires de Willy Russ avec la justice, cf. BADOUD et al. 2005.

⁶ MEN 36, Delachaux, Documents relatifs au Musée ethnographique, Willy Russ-Young à Théodore Delachaux, 19.10.1921.

⁷ MEN 36, Procès-verbal de la commission du Musée ethnographique, 10.11.1921. Cf. annexe 2.16.

la contestation contre la modernité politique au début du 19^{ème} siècle, ultime rempart contre le nivellement que l'industrialisation imprime sur les traditions populaires, le Pays d'Enhaut, comme d'autres régions alpines, fonctionne comme un aimant sur toute une génération d'artistes romands qui, au début du 20^{ème} siècle, opère un retour aux traditions populaires helvétiques. De Charles-Ferdinand Ramuz à Edouard Biéler, ses représentants puisent largement leur inspiration dans la description de la vie rurale ou des paysages alpins dont ils revendiquent la singularité, mais aussi la fragilité¹. Il y a dans ces représentations du pays par le texte ou par la peinture une détermination à sauvegarder certaines traditions avant qu'elles ne disparaissent devant l'avancée de l'uniformisation moderne, détermination qui n'est peut-être pas sans rapport avec leur exil parisien². Les traits communs entre les premières étapes du parcours de Delachaux et celles des héros des romans de Ramuz Aimé Pasche ou Jean-Daniel Crausaz sont assez révélateurs. Après une dizaine d'années pendant lesquelles il fréquente peut-être les Auberjonois et les Ramuz, il quitte cependant la région – au contraire d'un Aimé Pasche – pour prendre un emploi de maître de dessin au Gymnase de Neuchâtel.

Le retour à Neuchâtel constitue pour lui l'occasion d'apprendre sur le tas³ les ficelles de l'ethnographie. Depuis qu'il a quitté la ville, le champ de recherche y a en effet connu un développement réjouissant grâce à l'activité de Charles Knapp, des frères Borel ou de Henri-Alexandre Junod⁴. Le succès du *Bulletin de la Société neuchâteloise de géographie*, la fondation du Musée d'ethnographie en 1904, la création d'une chaire d'histoire des civilisations sont autant de réussites qui font de l'ethnographie un élément important de la vie intellectuelle locale. C'est alors que, sous la direction de son maître en muséologie, l'égyptologue Gustave Jéquier, et d'Arnold Van Gennep, il travaille sur les collections du Musée ethnographique dont il réaménage les salles et les vitrines et dresse l'inventaire. Simultanément, son intérêt pour les sciences naturelles ne diminue pas et il continue de suivre dès 1912 les cours de zoologie et d'anatomie comparée avec Otto Fuhrmann et de botanique avec Henri Spinner. Et il faut souligner qu'il n'étudie pas en simple dilettante. En 1914, il est nommé assistant, puis préparateur au laboratoire de zoologie et il n'abandonnera jamais complètement les sciences naturelles : sa bibliographie l'atteste qui compte autant d'entrées en sciences naturelles qu'en ethnographie.

« *Rendre nos musées plus populaires, et par conséquent plus utiles* »⁵

Dès la nomination de Delachaux, la question de la fréquentation du musée qui n'avait guère été soulevée sous l'égide de Knapp fait surface. Ainsi, en novembre 1921 le nouveau conservateur

¹ L'intérêt que portent Delachaux et le peintre primitiviste Edmond Bille aux dessins d'enfants des campagnes suisses constitue une autre attestation de cette proximité, RUEDIN 2003 : 101 et DELACHAUX 1921.

² A cet égard, cf. RAMUZ 1914, en particulier pp. 24-26, 33 et 57-59 ainsi que RUEDIN 2003 : 21-25.

³ On observe la même chose au Musée de l'homme à Paris, L'ESTOILE 2007 : 129.

⁴ Cf. pp. 202.

⁵ Rapport du Musée ethnographique de Neuchâtel, 1938. A ce sujet, cf. pp. 481 sqq.

affirme vouloir travailler à la mise en valeur de l'institution que son prédécesseur a montée¹. Par mise en valeur, Théodore Delachaux conçoit deux charges : améliorer l'outil scientifique en poursuivant le catalogage et intéresser le public neuchâtelois. D'emblée, c'est cette seconde dimension qui est soutenue et la raison en est simple. La fréquentation du musée devient un indice de l'utilité du musée. L'anecdote suivante en témoigne. Au printemps 1922, Adolphe Berthoud émet un souhait qui n'a jamais été formulé sous Knapp. Il veut connaître la fréquentation du musée qui lui paraît être en augmentation² et s'étonne d'apprendre que personne au sein de la commission – pas même le conservateur – n'en a la moindre idée. Si cette ignorance révèle que la question ne posait pas problème jusque-là, l'interrogation de Berthoud atteste le changement d'orientation de la commission du musée.

La suppression de la chaire d'ethnographie – renforcée par la mutation que vit au même moment la Société de géographie – rend en effet caduc l'argument scientifique qui servait jusque-là à légitimer le musée et que Knapp emploie encore en 1920³. A tout le moins, son utilité scientifique se réduit aux rares études qu'y mènent les savants étrangers et ne développe plus de volet de formation. Or, dans le contexte plus large des problèmes financiers que rencontrent les pouvoirs publics mais aussi les mécènes neuchâtelois après la Première guerre mondiale, il paraît indispensable de trouver une nouvelle légitimité au musée. Naturellement, face à cette diminution des recettes, Delachaux cherche d'abord à réduire ses dépenses, par exemple en publiant le Rapport annuel du Musée dans le *Bulletin de la Société neuchâteloise de géographie*. Il tente aussi de trouver des sources nouvelles de recettes, en organisant des ventes d'objets, par exemple⁴, ou des conférences cinématographiques. Il songe également à fonder une société auxiliaire du musée dont les membres paieraient une cotisation annuelle⁵. L'idée fera long feu de même que celle qui imagine mettre sur pied une vente d'objet au cours d'une *garden party* organisée dans le parc du musée⁶.

Sa meilleure idée pourtant est sans doute d'intéresser davantage le public au musée que par le passé avec pour objectif d'obtenir davantage de crédits. En particulier, Delachaux voit dans les enseignants et les écoles un moyen aisé d'accroître les visites⁷, avec succès puisqu'en 1928, le président de la commission constate avec satisfaction que « le musée est beaucoup plus visité que

¹ MEN 36, Procès-verbal de la commission du Musée ethnographique, 10.11.1921.

² MEN 36, Procès-verbal de la commission du Musée ethnographique, 23.3.1922.

³ « On ne saurait trop le répéter, les Musées ne sont pas un objet de luxe, agréable sans doute à posséder mais non indispensable à la vie de la cité. Dans une ville universitaire, ils font partie de l'ensemble des laboratoires mis à la disposition des professeurs et des étudiants. Le public doit comprendre que les musées ne sont pas un endroit destiné à servir de refuge en cas de mauvais temps tout en examinant d'un œil plus ou moins distrait des objets plus ou moins bizarres, mais des foyers d'études sérieuses. », Rapport du Musée ethnographique de Neuchâtel 1920.

⁴ MEN 36, Copie lettre de Knapp, 3, Lettre de Théodore Delachaux à M. Russ-Young, 5.1.1925.

⁵ MEN 36, Procès-verbal de la commission du Musée ethnographique, 10.3.1923. Cf. aussi JEANNERET 2005 : 235.

⁶ Voir par exemple MEN 36, Copie lettre de Knapp, 3, Lettre de Théodore Delachaux à M. Russ-Young, 27.11.1923, MEN 36, Procès-verbal de la commission du Musée ethnographique, 31.1.1924 et MEN 36, Copie lettre de Knapp, 3, Lettre de Théodore Delachaux à M. Russ-Young, 5.1.1925.

⁷ MEN 36, Procès-verbal de la commission du Musée ethnographique, 12.2.1925.

par le passé ou, pour mieux dire, il est visité maintenant alors qu'il ne l'était pas autrefois »¹. Ce choix porté sur le succès public n'est pourtant pas sans risque et Delachaux n'ignore pas que la satisfaction des désirs du public peut mettre en cause la pertinence scientifique et l'unité du musée. Ainsi, en 1926, lorsque la commission du Musée historique choisit de remettre au Musée ethnographique l'ensemble de ses collections extra-européennes afin de dégager de l'espace pour les collections préhistoriques, Théodore Delachaux s'empresse de les recevoir. Bien qu'il admette que l'on puisse discuter de l'opportunité d'incorporer l'archéologie égyptienne à un musée ethnographique, il entrevoit la probabilité que cette collection attire des visiteurs². Au cours des années trente, le même motif le conduit du reste à présenter une vitrine comparative d'instruments de musique africains, dérogeant ainsi au principe géographique qui régit l'exposition³. Le souci pédagogique l'amène aussi à entrevoir la constitution d'une collection craniologique⁴. Mais c'est l'expédition angolaise qu'il entreprend en 1933 qui l'illustre peut-être le mieux⁵.

Delachaux la justifie à la fois en avançant la nécessité de posséder des séries scientifiques et le souci de satisfaire le public. « Plus un Musée possédera de séries comparatives, écrit Delachaux aux autorités communales, plus il sera important parce qu'il faudra qu'à l'avenir on le consulte. Un Musée tel que le nôtre ne pourra jamais prétendre à être complet, mais nous possédons quelques séries bantous remarquables. Il est donc tout naturel que nous cherchions à compléter les collections d'Afrique du Sud en comblant un vide de façon à ce que la civilisation bantou puisse y être étudiée aussi complètement que possible. D'autre part, pour le côté didactique qui ne doit pas être négligé, seul un voyage et une étude directe sur place permettent de recueillir les documents nécessaires à une reconstitution fidèle de tous les éléments pour un diorama. Je n'ai pas besoin d'insister sur la faveur dont jouissent les reconstitutions auprès du public »⁶.

La différence d'avec l'institution de Knapp est marquée. D'un musée qui justifie son existence par sa seule utilité scientifique, Delachaux fait un musée tourné vers le public. En témoigne son intérêt pour la manière dont l'exposition est comprise par les visiteurs. A cet égard, Delachaux qui craint que la multiplicité des petits objets ne fatigue les visiteurs propose de « faire ce qui se fait d'ailleurs dans les Musées d'autres villes : avoir deux collections, la première destinée au grand public, l'autre qui ne serait pas nécessairement exposée dans des vitrines, mais réservée aux spécialistes »⁷.

En réalité cette proposition atteste la volonté de Delachaux de défendre les deux orientations du musée. Car le souci qu'il manifeste à l'égard de la fréquentation du musée est principalement

¹ MEN 36, Procès-verbal de la commission du Musée ethnographique, 15.3.1928.

² Rapport du Musée ethnographique de Neuchâtel, 1926.

³ Rapport du Musée ethnographique de Neuchâtel, 1938.

⁴ MEN 36, Procès-verbal de la commission du Musée ethnographique, 2.3.1936.

⁵ Cette expédition fait l'objet d'une exposition au Musée d'ethnographie de Neuchâtel sous le titre *Retours d'Angola*, ouverte jusqu'en 2010. Elle fera l'objet d'une publication.

⁶ MEN Angola 1, Rapport de Théodore Delachaux à la commission du Musée ethnographique, 1931.

⁷ MEN 36, Procès-verbal de la commission du Musée ethnographique, 5.3.1930.

politique, en ce sens qu'il a pour objectif le maintien et le développement des crédits municipaux face à un Conseil municipal qui ignore probablement tout de l'intérêt scientifique de l'institution. En 1935, prétextant le cinquantième anniversaire du musée ethnographique et le centième anniversaire des musées neuchâtelois, Delachaux emploie le Rapport annuel pour donner aux autorités un cours de muséographie dans lequel il souligne l'importance de satisfaire le public.

« Depuis un siècle, [la muséographie] a fait des pas de géant. Nous n'avons cependant pas à remonter si haut, notre musée n'étant installé ici que depuis 1903. Mais ce tiers de siècle suffit déjà pour nous faire voir tous les progrès que l'on a faits depuis le début du présent siècle sur ce terrain, c'est-à-dire dans l'organisation et la présentation au public. Il est curieux de constater que l'essor et le perfectionnement des méthodes des présentations de collections nous est venu des commerçants. Ce sont pour une bonne part les vitrines de magasins qui nous ont valu les aménagements merveilleux de certains musées modernes.

Le Musée, tel qu'il fut organisé, il y a cent ans, devait paraître à ses fondateurs une entreprise définitive. A distance nous voyons qu'un musée si objectif qu'il puisse paraître dans son établissement n'échappe pas à la relativité des choses humaines et l'on pourrait dès maintenant faire le musée des musées ! La constatation importante est donc pour nous qu'un musée, loin d'être une chose morte, est un organisme qui doit vivre et s'adapter sans cesse au présent. L'âge ne doit pas l'atteindre ; au contraire, il est pour lui le garant de richesses, à condition que les nouvelles générations de citoyens s'en rendent compte et mettent leur orgueil à le développer et à transmettre intacts à leurs après-venants les trésors qu'il contient, trésors qui deviennent de plus en plus précieux à mesure que notre globe se standardise et s'appauvrit.

Toutes les techniques ont fait des progrès si formidables que nos mobiliers ne répondent plus aux exigences modernes. Le public est devenu difficile ; il craint la fatigue qu'on éprouve si facilement au cours des visites de collections, fatigue musculaire de la nuque et des reins, sans parler de la lassitude qui vous envahit devant l'encombrement des vitrines et la visibilité défectueuse causée par un faux éclairage. [...] Il faut éviter la monotonie des vitrines toutes semblables ; des parois libres doivent être aménagées pour recevoir des tableaux ou des photographies. L'œil du visiteur doit pouvoir se reposer de temps à autre. Ceci pour l'architecture et le mobilier. Quant aux objets, il va sans dire qu'il y a avant tout une exigence scientifique en ce qui concerne leur inscription dans le catalogue et leur numérotation, permettant une identification rapide. Mais il y a aussi l'exigence de la part du visiteur non-spécialiste et qui cherche à s'instruire. Il faut donc tenir compte dans une large mesure du point de vue didactique. Pour atteindre ce but, il faut faire un choix sévère parmi les objets que possède le Musée et mettre ce petit nombre judicieusement trié en valeur et cela quelque soit le point de vue auquel on se place : exposition par peuple ou exposition comparée d'un sujet restreint »¹.

Au-delà de son intérêt pour l'histoire de la muséographie suisse, ce texte atteste que l'attention que porte Delachaux au public n'est pas que politique et dépasse sa seule fonction rhétorique. Il agit en effet très concrètement pour améliorer la dimension didactique, comme en témoigne les

¹ Rapport du Musée ethnographique de Neuchâtel, 1935.

diverses correspondances qu'il établit pour s'informer ou le voyage d'étude qu'il entreprend dans les musées allemands en 1936 pour étudier leurs techniques d'exposition¹.

Sa stratégie qui souligne l'importance que le musée accorde au public remporte les faveurs des autorités. Loin de diminuer les crédits, les autorités communales cèdent en effet aux nombreuses revendications de Delachaux. En 1928, 3'500 francs sont attribués au musée pour l'amélioration des locaux puis, en 1932, le musée obtient 22'000 francs pour diverses réfections. De fait, en l'espace de quelques années, Delachaux arrache aux autorités davantage de crédits spéciaux que Knapp au cours de l'ensemble de son règne. Parallèlement, il parvient à maintenir les allocations ordinaires au travers de l'ensemble des crises de la période.

Cependant, en dépit de ce succès, il faut relever que derrière la vitrine très officielle des *Rapports annuels* et les effets d'annonce, Théodore Delachaux est loin d'abandonner la dimension scientifique de son institution.

Le musée scientifique

Si la satisfaction du public est systématiquement présentée comme le souci central du conservateur, Delachaux n'oublie en effet pas complètement les besoins des chercheurs et manifeste lui-même un intérêt profond pour la dimension scientifique du musée dès ses premiers contacts avec l'institution. Avant 1920, il participe avec Jéquier et quelques aides bénévoles au remaniement complet des collections² qui s'achève au début des années trente. C'est là une dimension scientifique capitale de son travail sur laquelle nous reviendrons ultérieurement³. Mais son penchant pour la dimension scientifique du musée ne s'y limite pas. En réalité, au terme de ce travail, Théodore Delachaux commence à envisager la possibilité d'un premier travail sur le terrain⁴.

En 1928, le zoologue Albert Monard entreprend avec le médecin suisse établi en Afrique du sud G. Hertig et les Borle père et fils⁵, la première Mission scientifique suisse en Angola (MONARD 1930a). Sollicité par Delachaux, Monard en rapporte d'ailleurs une petite collection ethnographique (MONARD 1930b) de caractère fragmentaire⁶. Monard qui en est pleinement conscient reprend donc contact avec Delachaux au début des années 1930 et lui soumet son projet d'un deuxième voyage auquel il lui suggère de participer comme ethnographe⁷.

¹ Rapport du Musée ethnographique de Neuchâtel, 1937.

² Rapport du Musée ethnographique de Neuchâtel, 1935.

³ Cf. pp. 515 sqq.

⁴ A condition, naturellement, de ne pas considérer les récoltes d'objets ethnographiques dans le Pays d'Enhaut comme un travail de terrain à proprement parler.

⁵ Il s'agit de William et Henri Borle, de Fleurier, dont le second siège à la commission du Musée ethnographique de 1912 à 1945.

⁶ MEN Angola 1, Rapport de Théodore Delachaux à la commission du Musée ethnographique, 1931.

⁷ MEN Angola 1, Rapport de Théodore Delachaux à la commission du Musée ethnographique, 1931.

En 1931 déjà, Théodore Delachaux envoie à la commission un rapport sur un projet de voyage en Angola, « aux fins de rapporter de cette expédition des objets qui enrichiraient nos collections »¹. L'Angola, argumente-t-il, est encore un pays riche en objets ethnographiques. Cette situation cependant ne durera pas et, dans quelques années, on n'y trouvera probablement plus rien. Il est donc urgent de s'y rendre – en personne, précise-t-il. En cela, à Neuchâtel comme ailleurs, les changements économiques et politiques induits par le premier conflit mondial ont transformé les modes d'acquisition des collections ethnographiques. Jusque-là, deux manières d'acquérir des objets prévalaient : le don de la part de missionnaires ou d'autres Suisses établis à l'étranger et l'achat auprès de marchands professionnels. Si cette façon de faire ne fonctionne plus, c'est surtout parce que les missionnaires prétendent ne plus trouver de collections authentiques. Après la guerre, en effet, Delachaux renoue un certain nombre de relations avec les missionnaires que sollicitait Knapp. Sans succès : la plupart soutient qu'il n'est plus possible de trouver des objets de valeur. Il se peut pourtant que l'inexpérience ou la maladresse de Delachaux, qui vient de remplacer Knapp, ne soit pas étrangère à cet échec. Il n'est pas impossible non plus que la conjonction des directions du musée et du *Bulletin* entre les mains de Knapp qui permettait de réclamer aux missionnaires non seulement des objets, mais aussi des contributions au *Bulletin* ait davantage satisfait leur orgueil que les sollicitations purement matérielles de Delachaux. Quoi qu'il en soit, cette source se tarit. En second lieu, les achats auprès de marchands se sont également réduits. D'une part, l'atrophie des crédits qu'exigent le marasme des budgets publics et la ruine de plusieurs donateurs, ampute considérablement les moyens à disposition. D'autre part, comme pour les missionnaires, l'invasion par les Européens des territoires les plus reculés avec une rapidité toujours plus grande mène à la disparition des techniques autochtones. Voilà qui explique la réduction de l'offre. Enfin, le renchérissement des transports, puis la spéculation des marchands de curiosités ont augmenté les prix de manière exorbitante. Au total, la médiation des missionnaires et des marchands ne permet plus d'acquérir des collections et Théodore Delachaux, comme les Bâlois, souhaite voir l'Etat financer une recherche de terrain qui permette d'obtenir des collections à très bon prix². C'est donc d'abord pour des raisons pragmatiques que Delachaux se décide à accompagner le naturaliste Monard en Angola pour y constituer lui-même des collections.

Cela dit, Delachaux a également des raisons cognitives de partir. Les cultures d'Angola, argumente-t-il, sont largement méconnues. Deniker dans la seconde édition de *Races et peuples de la Terre* en 1926 traite la question en une demi-page, affirme-t-il, et, de manière générale, les traités d'anthropologie et d'ethnographie n'offrent que quelques indications sommaires et contradictoires. Par ailleurs, il souligne qu'il en va de même pour la culture matérielle des peuples

¹ MEN 36, Procès-verbal de la commission du Musée ethnographique, 3.3.1932.

² Rapport du Musée ethnographique de Neuchâtel, 1930.

d'Angola. Les collections de ces régions que possèdent les grands musées européennes sont rares et composées d'objets isolés et récoltés fortuitement¹.

C'est du reste le cas du Musée ethnographique de Neuchâtel. Dans ce cas précis, pourtant, il y a de quoi s'en trouver particulièrement gêné. Grâce à l'appui des missionnaires romands, le musée possède en effet l'une des collections bantoues les plus complètes au monde qui lui valent la visite de nombreux savants. Il renferme également une belle collection du Congo belge, du Gabon et de l'Afrique équatoriale française. Il dispose enfin de quelques belles pièces des peuples du sud de l'Afrique rapportées par Charles-Daniel de Meuron². De fait, il ne manque au musée de Neuchâtel pour avoir une collection bantoue absolument complète que les pièces de l'Afrique du sud-ouest, soit l'Angola et l'ancienne *Südwesafrika* allemande³ – collection que tous les musées envieront à Neuchâtel et qui permettra d'étudier les peuples bantous dans les meilleures conditions possibles.

Pourquoi, cependant, ne pas se contenter des quelques rares pièces *offertes* par les missionnaires ? Tout en reconnaissant la valeur du travail des missionnaires, Delachaux anticipe la critique et avance pour la première fois en Suisse romande l'argument du caractère spécifiquement professionnel du travail de terrain que les Allemands reconnaissent depuis 1900 (PENNY 2004 : 87). Bien sûr, les missionnaires qui sont dans le pays depuis longtemps possèdent un savoir extrêmement utile. Ils maîtrisent ainsi la langue vernaculaire et connaissent l'organisation du pays et ses coutumes. Mais, relève-t-il, tout cela finit par leur paraître si naturel qu'ils n'ont pour la plupart pas l'idée de fixer leur savoir sur le papier. Ils n'en ont du reste que rarement le temps et, « un beau jour, ils meurent et leurs successeurs n'ont sauvé qu'une petite partie de la tradition orale »⁴. En revanche, un voyageur, même celui qui parcourt un pays inconnu en un temps relativement court, mais sait les points essentiels à éclaircir, parvient à distinguer le significatif de l'inutile⁵. La position de Delachaux est claire : collectionner des objets ethnographiques suppose, pour le faire de façon systématique et scientifique, une préparation et des connaissances spéciales. Par ailleurs, il faut également que celui qui s'en charge puisse s'y vouer entièrement afin de mener l'étude de manière systématique et en y incorporant les indications précises de provenances ou d'usage⁶. Bref, il faut être professionnel⁷.

¹ MEN Angola 1, Rapport de Théodore Delachaux à la commission du Musée ethnographique, 1931 et circulaire de Théodore Delachaux à différents mécènes neuchâtelois, s.d.

² Meuron, qui cède son cabinet de curiosités à la Ville de Neuchâtel en 1795, est considéré comme le fondateur de l'ensemble des musées neuchâtelois, KAEHR 2000 : 119-120.

³ MEN Angola 1, Conférence préparatoire pour la 2^{ème} Mission scientifique suisse en Angola, 1932.1933. Par Théodore Delachaux, automne 1931.

⁴ MEN Angola 1, Rapport de Théodore Delachaux à la commission du Musée ethnographique, 1931.

⁵ MEN Angola 1, Rapport de Théodore Delachaux à la commission du Musée ethnographique, 1931.

⁶ MEN Angola 1, Rapport de Théodore Delachaux à la commission du Musée ethnographique, 1931.

⁷ De manière symptomatique, Delachaux ne se définit pas par le « double jeu de différences » que mentionne Debaene (2006 : 129). De fait, il ne se sert que des arguments qui le distinguent de l'amateur, mais jamais de ceux qui le séparent des anthropologues de cabinets. Voilà qui signale que seuls les premiers constituent une concurrence pour l'ethnographe en Suisse, tandis que les seconds n'y existent pas.

Or Delachaux pense posséder les qualifications nécessaires pour mener à bien une telle étude. Curieusement, il souligne en premier lieu ses capacités physiques qui lui permettent de survivre à une telle expédition¹. Mais il se tourne rapidement vers des considérations plus spécifiques et indique ses compétences scientifiques. Le catalogage des collections du musée – soit près de dix mille objets – a réclamé d’innombrables recherches, ainsi que la lecture d’une série interminable d’ouvrages spécialisés. Il a également pris contact avec la plupart des spécialistes de l’Afrique bantoue et visité un grand nombre de musées ethnographiques européens – y compris au Portugal. Enfin, excellent peintre et bon photographe, il croit pouvoir se servir de ces techniques pour documenter précisément son travail. Voilà qui lui paraît suffisant pour légitimer sa capacité à achever cette mission. Avec raison, semble-t-il, puisque l’ensemble de la commission comprend très bien les enjeux. Elle estime que le musée a tout intérêt à soutenir cette expédition et lui octroie à l’unanimité une subvention de 3'000 francs, prélevée sur deux exercices². Soumise à l’autorité communale, cette décision est également avalisée à la condition que le conservateur obtienne des souscripteurs bénévoles une somme équivalente³.

Delachaux y parvient sans difficulté manifeste, en sollicitant à la fois les grandes fortunes neuchâteloises⁴ et quelques entreprises⁵. Il s’adresse cependant aussi aux institutions savantes – en particulier le Musée ethnographique de Bâle et celui de Genève⁶ – auxquelles il cèdera une partie des collections. A cet effet, et en fidélité à une pratique habituelle dans les musées ethnographiques, Théodore Delachaux se propose d’acquérir des collections de doubles dont il se servira comme monnaie d’échange. De fait, des trois mille objets que rapportera Delachaux, il tirera une collection-type pour son musée et offrira à chacune des deux institutions une série d’objets. Enfin Delachaux met 4'000 francs de sa poche⁷.

L’expédition, menée en 1933, constitue une exception dans le paysage de l’ethnographie institutionnelle de Suisse romande de cette génération. Son financement semi-public constitue également une spécificité. Pourtant, cela n’a que peu d’effets sur la pratique de la recherche sur le

¹ « Sportif », « bon marcheur », « sobre » et « ancien officier » sont les arguments qu’il avance, MEN Angola 1, Conférence préparatoire pour la 2^{ème} Mission scientifique suisse en Angola, 1932.1933. Par Théodore Delachaux, automne 1931.

² MEN 36, Procès-verbal de la commission du Musée ethnographique, 3.3.1932.

³ MEN 36, Procès-verbal de la commission du Musée ethnographique, 21.3.1933.

⁴ Bulletin de la Société neuchâteloise de géographie, 43, 1934 : on compte Paul de Chambrier, Eugène de Coulon, Marcel de Coulon, Paul Humbert, Marc Jacot-Guillarmod, Fritz Kunz et Pierre de Meuron.

⁵ Ibidem, la Société des câbles de Cortaillod et le Comité d’organisation de la... Fête des vendanges offrent un soutien en espèces tandis que les entreprises Maggi, Guigoz, Wander, Hoffmann-Laroche, Uhlmann-Eyraud et Knoll, ainsi que les Laboratoires Brandt offrent leurs produits, DELACHAUX, THIEBAUD 1934 : 10-11.

⁶ Il s’adresse également à la collection ethnographique de l’Université de Zurich, sans succès, MEN Angola 1, Conférence préparatoire pour la 2^{ème} Mission scientifique suisse en Angola, 1932.1933. Par Théodore Delachaux, automne 1931.

⁷ MEN 36, Delachaux, Documents relatifs au Musée ethnographique, Lettre de Théodore Delachaux à Willy Russ, 7.5.1936.

terrain. Disons en tout cas que l'expédition de Delachaux ne diffère guère de celle des Bâlois à la même période ou des voyages ultérieurs de Jean Gabus ou de Marguerite Lobsiger-Dellenbach¹.

Fasciné par son voyage en Afrique, Théodore Delachaux souhaite retourner en Angola, pays auquel il s'est manifestement beaucoup attaché². Les amitiés qu'il a nouées avec de nombreux missionnaires et colons l'expliquent dans une large mesure. La relation étroite qui le lie avec les Révérends Pères Estermann et Bourqui en témoigne. Plus largement, s'inscrivant dans une philosophie du retour à la nature que l'on retrouve chez de nombreux ethnographes suisses de l'époque, Delachaux pense avoir retrouvé en Afrique le mode de vie sain, sommaire mais vrai, qu'il cherche en vain dans la vie factice de la civilisation européenne³. Mais d'autres motifs l'expliquent aussi. Le succès de l'expédition dont il rapporte plusieurs milliers d'objets justifie du moins la mise sur pied d'une nouvelle expédition dont la rentabilité en termes scientifiques et financiers n'est plus à démontrer. Les 3'000 francs investis par la Commune, écrit-il à Willy Russ, ont permis d'acquérir des objets pour une valeur de près de 10'000 francs et la mission a donné lieu à deux ouvrages (DELACHAUX, THIEBAUD 1934 ; DELACHAUX 1935) et de nombreux articles scientifiques (par exemple : DELACHAUX 1934, 1939, 1946).

Curieusement toutefois, si le succès paraît total, cela ne suffit pas pour que Théodore Delachaux se risque à solliciter une seconde fois les autorités. La cause en demeure inconnue. Cependant, il est permis de croire que la crise économique qui frappe la Suisse en constitue l'un des ressorts principaux. Mais surtout, il n'est pas négligeable que le musée obtient en 1932 un crédit de près de 22'000 francs pour mener à bien une série de réfections sur le bâtiment qui tombe en ruine. Cette somme, très importante à l'échelle du budget du musée, interdit sans doute de solliciter une somme supplémentaire auprès des autorités pendant les cinq années au cours desquelles elle est employée. Lucide quant aux chances d'obtenir un nouveau subside public, il cherche ailleurs ses financements et tente ainsi d'obtenir une bourse de la Société helvétique des sciences naturelles attribuée alternativement à un botaniste ou à un zoologue pour mener un voyage d'études à l'étranger. Sans succès. Malgré la présence de Fritz Sarasin, de Jean Roux et d'Otto Fuhrmann dans la commission, il n'obtient pas le subside⁴ ce qui met un terme à ses espoirs de retourner un jour en Angola. Le temps du travail de terrain est terminé.

A partir de 1940, Théodore Delachaux se détourne progressivement de l'ethnographie pour se rapprocher de la préhistoire et des sciences naturelles. Ces nouveaux centres d'intérêts ne doivent pas surprendre. Depuis 1918, le conservateur des collections archéologiques au Musée historique, Paul Vouga, siège au sein la commission du Musée ethnographique – collaboration qu'il voit d'un

¹ Cf. pp. 409 sqq.

² MEN 36, Copie lettres de Delachaux, Lettre de Théodore Delachaux au R.P. Bourquin, 29.9.1935 et MEN 36, Delachaux, Documents relatifs au Musée ethnographique 3, Lettre de Théodore Delachaux au R.P. Burnier, 8.1.1938.

³ MEN Angola 1, Lettre de Théodore Delachaux au R.P. Mittelberger, Omupanda, 5.8.1935.

⁴ MEN Angola 4, Lettre de Hans Bachmann à Théodore Delachaux, 1.10.1936.

bon œil, lorsqu'il est interrogé sur la présence d'un préhistorien dans un musée d'ethnographie¹. Au cours des années 1930, il témoigne encore de son intérêt pour la préhistoire en lançant l'idée de monter une vitrine de crânes préhistoriques², projet qui reste sans suite. Mais son intérêt durable pour la discipline est attesté par une nouvelle tentative en ce sens en 1940 – sans succès toujours³ – et par sa nomination à la chaire de préhistoire de l'Université après la mort de Paul Vouga⁴. Du reste, son ultime publication scientifique porte sur des stations lacustres (1949).

Quant à son rapport aux sciences naturelles, il s'agit davantage d'un retour aux sources que d'une nouvelle lubie. On se souvient des rapports intimes qui lient Théodore Delachaux aux sciences naturelles par l'entremise de son père et son oncle. Cet intérêt naturaliste débouche du reste sur sa nomination en 1914 au poste d'assistant auprès du professeur Otto Fuhrmann au Muséum d'histoire naturelle de Neuchâtel. Il conserve cette charge sa vie durant et n'y renoncera jamais, même après sa nomination à la tête du Musée ethnographique. Du coup, si l'on fait abstraction de sa carrière d'ethnographe, il paraît presque normal qu'il accepte en 1945 de succéder à son maître aux fonctions de directeur du Muséum⁵.

Une succession préparée

La succession de Delachaux intervient quelque peu par hasard, à la manière – presque aussi funeste – de celle de Knapp. Comme on vient de le voir, la mort du conservateur du Muséum, Otto Fuhrmann, décide Delachaux à lui succéder, de manière intérimaire. Or cette succession se produit au milieu d'un autre processus de nomination, long et complexe celui-là, en vue de la retraite du professeur de géographie Charles Biermann. Le candidat principal est un ami personnel de Théodore Delachaux, l'ethnographe Jean Gabus, qui après avoir échoué à monter un institut de préparation aux professions coloniales (REUBI 2005 : 206-208), cherche à obtenir la chaire de géographie à l'Université de Neuchâtel. En février 1945, lors de la séance de la commission consultative pour l'enseignement supérieur, la candidature de Gabus est ainsi retenue et la commission décide de conférer à Gabus le titre de professeur extraordinaire⁶ et après quelques complications, le Conseil d'Etat le nomme professeur extraordinaire de géographie en août 1945. Comme en 1921, les autorités communales suivent la décision du canton. Cependant,

¹ MEN 36, Copie lettres de Knapp, 3, Lettre de Théodore Delachaux au conseiller communal Jean Wenger, 16.7.1924.

² MEN 36, Procès-verbal de la commission du Musée ethnographique, 2.3.1936. Ce souhait ne se réalisera jamais, pas davantage du reste que celui de monter une vitrine anthropologique, MEN 36, Procès-verbal de la commission du Musée ethnographique, 14.3.1936.

³ MEN Histoire du MEN et des collections, Lettres de Théodore Delachaux au conseiller communal Gérard Bauer, 27.8.1940.

⁴ AEN Archives de l'Université 24, Procès-verbal du Conseil de la Faculté des lettres, 7.5.1940.

⁵ MEN 36, Delachaux, Documents relatifs au Musée ethnographique 2, Lettre de Théodore Delachaux à Alfred Steinmann, Sammlung für Völkerkunde der Universität Zürich, 7.11.1945.

⁶ AEN DIP 261, Procès-verbal de la commission consultative pour l'enseignement supérieur, 14.2.1945.

alors qu'à la mort de Knapp, ce sont les autorités du canton et la Faculté des lettres qui sollicitent le Conseil communal et la commission du musée, désormais la commune a intériorisé les exigences du canton et cherche immédiatement à se mettre au diapason. En mars déjà, le directeur des musées de la Ville, Gérard Bauer, qui souhaite résoudre au plus vite la succession Fuhrmann, s'assure que Gabus est bien en passe d'être nommé à la chaire de géographie¹. Sans réponse de la part du canton, Bauer temporise en dépit de l'urgence dans laquelle se trouvent le Musée d'ethnographie et le Muséum d'histoire naturelle qui partagent un même directeur, puis relance l'affaire en juillet². Il reçoit aussitôt la confirmation de la nomination de Gabus à la chaire de géographie de sorte qu'en août 1945 le Conseil communal peut nommer Jean Gabus à la tête du Musée d'ethnographie.

Cette nomination marque un changement à trois niveaux. D'abord, le conservateur en charge choisit et impose son successeur, processus dans lequel l'amitié de Théodore Delachaux compte pour beaucoup³. Ensuite, Jean Gabus est *dans un certain sens* le premier conservateur du musée d'ethnographique formé comme ethnographe. Titulaire d'un doctorat en ethnographie de l'Université de Fribourg, où il suit les enseignements du Révérend Père Wilhelm Schmidt, du préhistorien Hugo Obermeier et du géographe Paul Girardin, il possède également une certaine expérience de terrain. Après un séjour en Finlande en été 1936 qui tient du reportage journalistique et ne compte en aucune manière comme travail scientifique (GABUS 1937), il dirige la très officielle mission ethnographique suisse à la Baie de l'Hudson⁴, en 1938-1939. Ce deuxième terrain constitue une forme de transition entre journalisme et ethnographie. Parti comme reporter – il finance son voyage en rédigeant des articles pour les journaux suisses et en promettant des émissions radiophoniques⁵ – c'est de cette enquête qu'il tire le matériel de sa thèse de doctorat (GABUS 1941a), de nombreux articles scientifiques (GABUS 1940, 1941c, 1941d) et quelques ouvrages de vulgarisation (GABUS 1941b, 1945a). Enfin, en 1942, il est mandaté par l'Institut de géographie de l'Université de Fribourg pour mener une recherche de géographie économique sur les modes de colonisation dans la boucle du Niger. Cette fois, le pas est franchi et il ne reste aucune ambiguïté sur la dimension scientifique de l'enquête (GABUS 1944a, 1945b). C'est donc, semble-t-il, un professionnel qui succède au naturaliste (ou préhistorien ou ethnographe ou peintre) Théodore Delachaux. Enfin, troisième nouveauté : le choix du

¹ AEN DIP C70 721, Lettre du conseiller municipal Gérard Bauer au conseiller d'Etat Camille Brandt, 29.3.1945.

² AEN DIP C70 721, Lettre du conseiller municipal Gérard Bauer au conseiller d'Etat Camille Brandt, 26.7.1945.

³ Cf. en particulier MEG 350R.0209, Lettre de Théodore Delachaux à Eugène Pittard, 1.8.1947.

⁴ Il en est le directeur et seul membre.

⁵ Parmi lesquels, La Gazette de Lausanne, La Tribune de Genève, La Feuille d'Avis de Lausanne, La Liberté, La Feuille d'Avis des Montagnes du Locle, La Sentinelle, *Neue Zürcher Zeitung*, *Der Bund*, *Basler Nachrichten*, *L'Illustré*, *Zürcher Illustrierte*, La Patrie Suisse, Les Lectures du Foyer, La Semaine de la femme, La Femme d'Aujourd'hui, L'Abeille, Le Radio, Les Cahiers de Radio Suisse romande, *Die Radio Zeitung*. De retour en Suisse, il présente des causeries radiophoniques aux postes de Sottens, Beromünster et Monte-Ceneri., AEN Fonds université 28, Rapport de la Mission ethnographique suisse à la Baie d'Hudson (1938-1939), Sur les relations de Gabus avec la presse, cf. CSONKA 2005 : 167-170.

successeur de Delachaux s'opère non seulement en offrant la prééminence à l'Université sur le musée, mais surtout en excluant complètement la commission du musée du processus de décision. La nomination de Gabus, souhaitée certes par Delachaux, n'est pas soumise à l'approbation de la commission. S'il s'agit d'une succession préparée par Delachaux, c'est également une décision imposée par les autorités politiques à la commission.

A cet égard, la période Delachaux est marquée par une participation grandissante du pouvoir politique. Nous avons évoqué plus haut l'intervention des autorités cantonales dans le processus de nomination de Delachaux. Plus tard, il doit se justifier de la présence de Paul Vouga au sein de la commission ethnographique¹ et, lors de la succession Delachaux, la commission n'est même pas sollicitée. Pourtant, derrière cette mainmise de façade, Théodore Delachaux garde le contrôle. Ainsi, quand bien même la commission ne participe pas à la nomination de Gabus, nous savons le rôle qu'y joue Delachaux. Par ailleurs, le souci du public qu'il affiche constamment – et qui, du reste, est sincère – lui assure le soutien des autorités, dont il tire de jolis crédits qu'il emploie aussi à améliorer le catalogue ou à préparer l'expédition en Angola. De fait, en dépit de sa volonté affichée de répondre aux besoins du public et malgré son mutisme quant à la dimension scientifique du musée, Théodore Delachaux développe celle-ci sans doute davantage que son prédécesseur.

2.3.4. Bilan

Le Musée d'ethnographie de Neuchâtel conserve longtemps la marque de son origine liée à la Société neuchâteloise de géographie. Non pas tant parce que Knapp cherche à en faire un musée au service de la population – nous avons vu que ce n'était pas réellement le cas – mais plutôt parce que c'est une institution dont l'enjeu social et politique n'est pas mince. Du coup, sous Knapp, comme sous Delachaux, l'importance de la commission du musée est forte. On est loin du cas bâlois où les cousins Sarasin appellent la commission une fois par année pour avaliser leurs décisions. Au sein de la commission, du reste, les représentants du Conseil communal prennent beaucoup de place. Encore une fois, cela diffère de ce que l'on a pu observer ailleurs. On se souvient que ce n'est pas à Genève que les conseillers administratifs se soucient du musée de Pittard. Plus : les autorités cantonales qui, en vérité, n'ont pas à se prononcer sur les institutions communales interviennent aussi. S'il semble que Delachaux parvienne quelque peu, sinon à tempérer les interventions, du moins à les guider en amont, il n'en reste pas moins que cette participation et cet intérêt des autorités pour le musée constituent une première spécificité en regard des autres musées.

Une deuxième spécificité tient à la longévité relativement faible des conservateurs. Alors que Eugène Pittard ou Fritz Sarasin dirigent leurs musées pendant près d'un demi-siècle, Delachaux

¹ MEN 36, Copie lettres de Knapp, 3, Lettre de Théodore Delachaux au conseiller communal Jean Wenger, 16.7.1924.

et Knapp se succèdent avant que le musée ne fête son jubilaire. Parallèlement, et considérant ce qui vient d'être dit de l'implication des autorités, les conseillers communaux en charge des musées se succèdent à un rythme élevé également. Entre 1904 et 1945, ils sont six à occuper cette charge. Si cela empêche une continuité dans le travail, cela interdit également de verrouiller le domaine de recherche comme cela se passe à Bâle et à Genève. Dès lors, on observe une variété de style importante dans la gestion du musée.

L'intérêt marqué des dirigeants du musée pour le public dès le début de l'Entre-deux-guerres constitue une troisième particularité neuchâteloise. C'est là sans doute le destin du musée le plus pauvre qui compte largement sur les missionnaires pour l'accroissement de ses collections. La disparition de cette source d'approvisionnement après la Première guerre mondiale, cumulée aux problèmes financiers des pouvoirs publics et des mécènes pousse sans doute le plus petit des musées ethnographiques à se tourner vers la satisfaction des désirs du public plus rapidement qu'ailleurs pour justifier son existence.

Pourtant, en dépit de ce rapport intime avec le public, il faut relever l'étroite relation que Knapp noue avec la Société de géographie comme société *savante*. Alors qu'à Genève, Pittard ne s'appuie sur aucune société savante et qu'à Bâle, la *Naturforschende Gesellschaft* ne constitue pas une alliée très sûre, Knapp forge une société de géographie qui répond aux besoins du musée. Souvent, ainsi, il s'adresse aux missionnaires à la fois pour qu'ils publient un article dans le *Bulletin* et pour qu'ils réunissent des collections. Les deux institutions s'appuient réciproquement et, à cet égard, le virage vers le public que prend Delachaux n'est pas sans relation avec les mutations que vit la Société de géographie – et la disparition de la chaire d'ethnographie.

L'ultime spécificité du musée de Neuchâtel vient de ce qu'il ne réclame ni agrandissement, ni nouveaux locaux entre l'installation à St-Nicolas en 1904 et l'arrivée de Gabus en 1945. Certes, le musée obtient des crédits d'aménagement et de rénovation, mais ils ne s'élèvent à guère plus de 30'000 francs pour l'ensemble de la période et il ne s'agit *jamais* d'agrandir le musée. Dans le *Rapport annuel* du musée de 1934, Théodore Delachaux affirme ainsi encore que le musée ne se trouve pas à court de place¹. Il faut dire que la villa de Pury possède une superficie imposante, manifestement beaucoup trop importante en regard des collections qui n'occupent que la moitié de l'espace. C'est ainsi que, pour rendre le musée attrayant et remplir ses salles au moment de l'inauguration, Knapp sollicite le dépôt temporaire de l'importante collection ethnographique du botaniste Emil Hassler (SIERRO 2005 : 118-119).

Au total, pourtant, comme Genève ou Bâle, le musée ethnographique de Neuchâtel n'est pas une institution scientifique qui produit du savoir. Bien sûr, certains savants – et non des moindres – se servent des collections qu'amassent les missionnaires et qui s'entassent dans les vitrines. En revanche, les conservateurs et les membres de la commission ne publient pas grand-chose. Charles Knapp n'écrit *aucun* article ou ouvrage d'ethnographie. A côté de ce qu'il publie sur l'Angola, Théodore Delachaux publie une dizaine de communications de folklore et d'ethnographie. Quant aux membres de la commission, ils ne sont généralement pas

¹ Rapport du Musée ethnographique de Neuchâtel, 1934.

ethnographes. De fait, les conservateurs, chacun à sa manière, développent surtout un outil de savoir, sans véritablement s'en servir.

2.4. Bilan

Deux modes de constitution des musées ethnographiques suisses se dessinent. Le premier, qui se développe à Bâle, voit une institutionnalisation rapide qui s'appuie sur une sociabilité savante régionale restreinte. Le second, neuchâtelois et genevois, est beaucoup plus lent : il se déploie sur près de deux décennies et il se fonde sur un réseau local dense, que ce soit dans un cadre formel, comme la Société neuchâteloise de géographie, ou informel, comme à Genève.

Ce n'est pas dû au hasard car les deux éléments distinctifs – rythme et sociabilité – sont liés. Il faut en effet trois éléments pour qu'une institution muséale se développe : un individu qui lance le projet et soutient l'idée ; des mécènes prêts à le financer ; des collectionneurs qui cèdent leurs objets. Mais alors qu'à Bâle ces trois éléments se confondent dans les cousins Sarasin, à Neuchâtel ou à Genève, ils constituent trois entités distinctes. Dès lors, si dans les deux villes romandes, le développement est lent, c'est qu'il est nécessaire d'accorder ces trois groupes. Et cet accord se fonde sur un réseau. Celui-ci n'est pas toujours assez large, ni assez efficace. Il n'est alors pas étonnant qu'on y trouve des appels publics. Au bord du Rhin, en revanche, nul besoin de cela : les décisions se prennent à deux.

Par delà cette différence importante, les deux modes d'institutionnalisation décrits partagent plusieurs caractéristiques. D'abord, l'absence de revendication épistémologique explicite. C'est le cas à Bâle, où la collection ethnographique devient autonome sans appel explicite et public. On comprend qu'on ne puisse y trouver aucun argumentaire justifiant l'indépendance institutionnelle de l'ethnographie. Il n'y en a pas davantage dans les manifestes neuchâtelois et genevois. Face au silence unanime quant aux positions épistémologiques, on peut cependant pour les éclairer souligner une deuxième constante du processus d'indépendance. Sans n'être jamais explicitement revendiquée comme telle, l'autonomie de l'ethnographie est systématiquement gagnée au détriment des collections historiques. Ce n'est pas anodin. Dans le contexte de la naissance de l'ethnographie en Suisse, ce choix apparaît comme une revendication contre l'héritage philologique de ce champ de recherche et comme un manifeste pour une ethnographie naturaliste.

Le troisième élément commun à l'institutionnalisation des musées ethnographiques suisses est l'absence d'intervention des politiques. En opposition fondamentale avec l'institutionnalisation des sciences sociales en Suisse (LE DINH 1997 : 78, TISSOT 1996 : 247-9 et ZUERCHER 1995 :111) ou ailleurs (BLANCKAERT 2001 : 10-15), le développement de l'ethnographie en Suisse doit tout à des engagements individuels, mais *jamais* publics¹. S'il faut naturellement y voir une conséquence

¹ A cet égard, la similitude est frappante avec le parc zoologique et anthropologique *Artis* à Amsterdam, MEHOS 2006.

de l'absence de politique coloniale suisse, il n'est pas inintéressant de se pencher sur les positions idéologiques des ethnographes. Des cousins Sarasin aux cercles genevois libéraux, il est frappant de constater que les ethnographes suisses, se démarquant ainsi de leurs homologues français, britanniques et allemands, sont des individus qui se placent tout à fait à droite de l'échiquier politique¹. Liés au Parti démocratique ou au Parti libéral-conservateur, membres de sociétés d'étudiants d'obédience libérale, les ethnographes suisses ont une inscription idéologique qui n'est pas sans lien, ni sans influence sur la nature des institutions qu'ils fondent. Il n'est pas surprenant, en effet, que les cousins Sarasin issus de la grande bourgeoisie libérale *offrent* leurs collections à la ville de Bâle ou travaillent *bénévolement* pour elle. Leur origine sociale et leur inscription politique les y engagent. Comme Pittard, ils attestent également le rôle prépondérant que jouent dans les institutions culturelles et scientifiques des libéraux-conservateurs en grande partie exclus des responsabilités politiques. Seul le radical Knapp fait exception dans ce paysage homogène. Mais les objectifs du premier musée dédié au soutien du commerce et de l'industrie ainsi qu'à l'encadrement de l'émigration expliquent dans une large mesure cette dérogation. A ce titre, et d'une certaine manière, Knapp doit donc être considéré comme un atavisme de l'origine radicale de l'institution après que les libéraux se la soit appropriée.

Si les premiers ethnographes suisses ne sont pas des *outsiders* sociaux, ils ne sont généralement pas non plus, au contraire des allemands (cf. par exemple PENNY 2002 : 38-39), des *outsiders* de la science. Ce sont plutôt des savants établis dans d'autres disciplines et dans lesquelles ils puisent leur légitimité pour asseoir celle de l'ethnographie. Cette pratique ne demeure cependant pas sans conséquence et place généralement l'ethnographie dans une situation de dépendance vis-à-vis d'une science de tutelle – sciences naturelles, anthropologie ou géographie.

L'institutionnalisation des trois cas étudiés partage une ultime caractéristique, l'importance remarquable de la « part personnelle ». Des cousins Sarasin au « musée Pittard », en passant par l'homme-orchestre Charles Knapp, chacune des institutions a pu s'appuyer sur *une* personnalité centrale, indépendamment des conditions générales de possibilité qui autorisent leur institutionnalisation. Le cas du Musée ethnographique de Lausanne l'illustre *a contrario*. Le Musée historique de Lausanne possède en effet une collection ethnographique dont l'origine est fixée entre 1852 et 1866, sous l'ère de Frédéric Troyon (DELACHAUX et MONNIER 1997 : 20). La collection poursuit son développement sous son successeur Arnold Morel-Fatio et accède même au statut d'institution indépendante en 1913 sous le titre de « Musée d'ethnographie ». Comme à Neuchâtel, le musée est placé sous la direction d'un enseignant de géographie et d'histoire, Henri-Albert Jaccard, qui s'en sert pour illustrer ses cours. Et comme à Neuchâtel, la collection ne dispose pas d'espace propre (DELACHAUX et MONNIER 1997 : 22). Pourtant, l'institution ne connaît pas le même développement qu'à Neuchâtel et, en 1945, à la mort de Jaccard, le poste n'est plus repourvu et le musée est oublié. S'il est évident que l'absence de lien entre le musée et l'Université ne peut être négligée, il manque surtout une personnalité charismatique capable de

¹ Felix Speiser participe même à la milice bourgeoise (*Bürgerwehr*) qui mate la grève générale bâloise en 1919, SPEISER 1948 : 8 ; sur la *Bürgerwehr*, cf. SCHMID 1980.

s'engager corps et âme pour le musée, sachant s'entourer de mécènes et apte à convaincre les autorités. C'est là une dimension fondamentale de l'éclosion des sciences qui, pour importante qu'elle soit dans le processus de développement du savoir, n'a que trop rarement su retenir l'attention des historiens des sciences¹.

Une fois l'institution établie, deux modes de fonctionnement existent. Les cas genevois et bâlois qui sont les institutions d'un seul homme – tant il est vrai que les cousins Sarasin dominent *ensemble* la vie bâloise. A Neuchâtel, le pouvoir se trouve davantage partagé entre le conservateur, la Société de géographie et quelques amis ou collaborateurs proches qui dirigent le musée de concert. En dépit de cette distinction, les trois institutions partagent une même attention accordée aux modèles étrangers, qu'ils soient français, allemands ou britanniques, démontrant par là qu'il n'existe pas de développement autonome de l'ethnographie suisse.

Par ailleurs, il faut relever que l'ensemble des institutions connaît un déficit de production scientifique. Certes, leurs conservateurs souhaitent, en particulier à Neuchâtel et à Bâle, mettre sur pied des laboratoires au service de l'ethnographie. Ils y parviennent avec brio, mais c'est le plus souvent à cela que se réduit leur travail scientifique. Ils ne s'en servent en effet que rarement pour rédiger des articles, présenter des conférences ou enseigner. Ils publient du reste peu et, lorsqu'ils s'y risquent, ils présentent des travaux fondés sur des corpus de matériels qui dépassent largement leur institution ou basés sur leurs recherches de terrain. Ils ne sont d'ailleurs pas les seuls à boudier leurs collections. Les savants étrangers qui exploitent les fonds neuchâtelois par exemple se comptent également sur les doigts d'une main. Au total, ces institutions établies pour devenir des laboratoires ne servent guère les objectifs qu'ils se donnent. Leur utilité est ailleurs.

De fait, chacun de ces musées possède une fonction *city-building*, comme l'a qualifiée Glenn Penny dans son analyse des musées ethnographiques allemands (2002 : 44-49). En Allemagne, affirme-t-il, les élites locales des grandes villes soutiennent les musées ethnographiques pour des raisons similaires à celles qui les motivent à financer les musées d'art, théâtres et autres institutions culturelles, c'est-à-dire parce que ces institutions culturelles jouent un rôle important dans la promotion régionale. Les musées, poursuit-il, sont les premiers bénéficiaires de la concurrence entre les villes, concurrence qui constitue l'origine secrète de leur succès scientifique. Les musées d'ethnographie en particulier, qui attestent l'inscription de la ville-hôte dans la modernité et dans la dimension internationale et coloniale de la nouvelle science, jouissent d'une faveur importante. En vérité, le musée d'ethnographie permet aux grandes villes allemandes (*Grossstädte*) de devenir des centres de rang international (*Weltstädte*). Il constitue l'outil qui permet à la ville de se tenir à jour à l'échelon international et de dominer les villes concurrentes au niveau national. On comprend dès lors le succès que rencontrent rapidement les musées ethnographiques en Allemagne. Car loin de répondre à des objectifs uniquement cognitifs (et professionnels dans le cas de l'Allemagne où le musée sert d'ascenseur social), ils ont également une fonction dans le champ national et international.

¹ A l'exception d'une session peu fréquentée du Congrès de la *European Association of Social Anthropologists*, à Vienne en 2003.

L'hypothèse de Glenn Penny se vérifie absolument en Suisse. Il est ainsi évident que la concurrence existe entre les villes suisses – l'argument des développements dans d'autres villes est d'ailleurs souvent avancé. La promotion au rang de *Weltstadt* a du reste probablement fonctionné à Genève qui héberge le Comité international de la Croix-Rouge, différentes organisations internationales et la Société des Nations, de même que dans la Bâle d'Erasme et d'Euler. Plus généralement, le musée d'ethnographie témoigne aussi de l'ouverture sur le monde des mécènes. A la tête de fortunes qui se fondent souvent sur le commerce international et d'entreprises qui ouvrent des succursales outre-mer, ces mécènes voient leurs contributions comme un témoignage de leur participation à ce mouvement. Au total, en Suisse comme en Allemagne, il paraît certain que le musée d'ethnographie est une institution *city-building* en ceci qu'on en fait un élément constitutif de la modernité.

L'argument *city-building* vaut surtout pour son efficacité rhétorique auprès des élites urbaines et pouvoirs publics. C'est ce qui explique l'emploi massif de l'argument au moment de la fondation des institutions et lors de l'élaboration des budgets. Autorités et mécènes y sont sensibles. En revanche, il n'a pas de portée sur la pratique muséale. Ici, on observe bien plutôt une collaboration entre les institutions. Il faut dire que spécialisés en fonction des destinations des voyageurs locaux, dépendant des budgets cantonaux ou municipaux et sollicitant des mécènes locaux, les musées ne sont guère placés en concurrence. Puisant à des fonds différents, leurs conservateurs coopèrent plutôt qu'ils ne s'opposent. L'utilité des musées ethnographiques suisses réside donc là. C'est elle qui explique que dans un pays où l'utilité de l'ethnographie est incertaine et sa dimension cognitive souvent méconnue, des collectivités publiques disposant de moyens limités décident néanmoins de créer, puis de financer des musées ethnographiques.

Ces institutions répondent encore à un autre besoin. Elles constituent comme les autres musées, les théâtres ou l'université un enjeu de prestige que se disputent les élites économiques, sociales et culturelles. L'enjeu est donc intra-urbain autant qu'inter-urbain. La structure politique suisse qui n'est qu'une constellation d'Etats indépendants avant 1798 y contribue d'ailleurs. Depuis longtemps, les grandes bourgeoisies et les patriciats des différentes villes s'y livrent des combats symboliques dont le vainqueur est désigné en fonction de sa contribution à la renommée de la ville. A ce titre, la concurrence intra-urbaine sert également la concurrence inter-urbaine.

Cette concurrence intra-urbaine enfin fait naître une rivalité entre les différentes institutions urbaines. De fait, c'est ici que se joue la bataille des appuis financiers. Car si le soutien aux institutions culturelles est une pièce sur l'échiquier des élites urbaines, la valeur de celles-là n'est jamais identique. Elle se mesure à l'aune du prestige de leurs acquisitions comme de l'importance du service que les différentes institutions rendent à la population. Leur rôle éducatif pour les écoles – comme les musées d'histoire – ou pour l'élévation morale de la population – comme les musées d'arts ou les théâtres – est ainsi parfois avancé. Leur utilité pour le commerce est également invoquée – comme les musées des arts décoratifs. Face à ces concurrents dans le champ du mécénat bourgeois, le musée ethnographique trouve une plus-value dans la dimension scientifique qu'il cherche à s'attribuer. Bien qu'elle ne forme que l'un des centres d'intérêt du musée, elle est mise en avant au point qu'elle en devient la raison d'être principale. C'est ainsi que

de caractère quelconque, la dimension scientifique est promue au rang de qualité distinctive telle qu'elle permet de légitimer l'établissement de chaires d'ethnographie.

On mesure combien le poids de la fonction *city-building* est considérable pour les musées ethnographiques. Elle en permet l'établissement, puis le fonctionnement dans la durée. Indirectement, elle en détermine également l'orientation et, de cette manière, en fixe les rejaillissements hors les murs du musée. Davantage qu'une caractéristique fondamentale des seuls musées ethnographiques, cette notion est centrale pour saisir la signification du développement du champ de recherche.

CHAPITRE 3.

UN ABOUTISSEMENT : L'UNIVERSITE

S'il paraît évident qu'il existe un lien entre l'établissement des enseignements universitaires et les musées, les spécificités locales produisent des variantes importantes. La première université qui inaugure un enseignement en ethnographie est celle de Neuchâtel qui crée en 1912 une chaire d'histoire comparée des civilisations – adoptant peut-être l'intitulé de la chaire de Charles Letourneau à l'Ecole d'anthropologie de Paris. Le souhait de Knapp de vouloir faire de son musée un lieu de formation est donc rapidement exaucé. Pourtant si Knapp parvient le premier à ses fins, l'expérience neuchâteloise est aussi la plus courte. D'une durée de moins de dix ans, la chaire illustre bien l'attention mesurée que l'on porte à l'ethnographie dès qu'elle se présente sous les couleurs d'une science. Les difficultés que rencontre Felix Speiser à la fin de la Première guerre mondiale pour mettre sur pied un enseignement d'ethnographie à Bâle attestent la même réticence face à la dimension scientifique de l'ethnographie. Et si Speiser parvient à établir durablement son enseignement, c'est davantage pour des raisons financières que cognitives. A Genève enfin, Eugène Pittard ne cherche pas à faire entrer l'ethnographie à l'Université. Pour Pittard, le musée n'en est pas moins un lieu de savoir scientifique, mais il n'accorde pas à l'ethnographie le statut de discipline. Il lui accorde une place en accord avec l'importance qu'il attribue à l'ethnographie dans le champ du savoir. C'est un champ de recherche secondaire affilié à l'anthropologie qui ne mérite guère davantage qu'une mention ou l'autre dans son cours d'anthropologie¹. De son côté, l'enseignement ethnographique de Marguerite Lobsiger-Dellenbach à la Faculté des sciences économiques et sociales de l'Université de Genève au titre de *privat docent* entre 1940 et 1963 n'est pas suffisamment important pour être interprété comme un établissement de l'ethnographie. Il faut dire que les deux heures d'enseignement qu'elle y donne devant un auditoire clairsemé ne permettent pas même de se former dans ce champ de recherche². Bref : l'ethnographie n'est pas véritablement enseignée à Genève et, à cet égard, ce cas illustre bien l'idée que l'on se fait en Suisse de l'ethnographie comme science.

L'établissement de ces chaires ne constitue cependant pas les premiers enseignements de l'ethnographie en Suisse. De 1868 à 1974, le professeur de géographie Cyprien Ayer dispense à Neuchâtel un cours traitant de la « distribution géographique des races humaines, des langues et des religions [et de] la marche de la civilisation » dans lequel il traite de « la théorie des climats et l'étude de l'*ethnographie* comparée ». A Zurich, le médecin Otto Stoll, professeur extraordinaire de géographie dès 1891, a obtenu son habilitation pour l'enseignement de l'ethnographie et de l'anthropologie en 1884, et l'orientation de ses cours doit s'en ressentir puisque certains de ses

¹ MEG 350R.0210, Lettre d'Eugène Pittard à Felix Speiser, 10.1.1939.

² « Il n'y a pas de cours d'ethnologie à l'Université de Genève car vous conviendrez avec moi qu'un cours de *privat docent* ne peut décemment entrer en ligne de compte pour un étudiant qui désire faire de l'ethnologie », MEG 350R.0399, Lettre de Marguerite Lobsiger-Dellenbach au secrétaire de l'Université de Genève, Henri Blanc, 6.11.1951. Voir aussi MEG 350R.0399, Lettre de Marguerite Lobsiger-Dellenbach au secrétaire de l'Université de Genève, Henri Blanc, 17.4.1953 et MEG 350R.0222, Lettre de Marguerite Dellenbach à Elisabeth Della Santa, Musée royal, Bruxelles, 31.8.1958.

collègues, partisans d'une géographie physique, condamnent ouvertement son intérêt pour la perspective « ethnologico-anthropologique » de sa géographie (JUD 1989 : 114). A Fribourg, c'est l'Abbé Henri Breuil qui est appelé par l'entremise de son ami le professeur de géographie Jean Brunhes à donner entre 1906 et 1910 un cours de préhistoire et d'ethnographie¹. Ces enseignements ne s'inscrivent cependant pas suffisamment dans la durée pour les considérer comme davantage que des accidents de parcours. Mais surtout, en dehors du cas zurichois, il s'agit d'enseignements qui ne sont pas attachés à un projet disciplinaire.

3.1. La chaire d'histoire comparée des civilisations de Neuchâtel

La création de la chaire d'histoire comparée des civilisations de Neuchâtel ne peut se comprendre en dehors du développement du Musée ethnographique. Trois raisons expliquent cette relation. D'abord, c'est le musée qui crée les conditions de possibilité de la naissance de la chaire d'ethnographie: sans le premier, envisager la seconde n'est pas pensable. Ensuite, le musée constitue l'institution légitime : il peut se prévaloir d'une origine ancienne – on mentionne généralement le Cabinet de Meuron, au 18^{ème} siècle – et n'existe, en vérité, que par l'action des mécènes, tandis que l'enseignement universitaire, plus récent et dépendant des autorités publiques paraît plus fragile. Comparé à la chaire, le musée est donc l'institution qui jouit de l'assise la plus solide et cette différence produit une hiérarchie qui exige que celle-là se conforme aux objectifs et méthodes de celui-ci. Enfin, les différents titulaires de la chaire remplissent une charge au musée et sont donc sensibles à ses besoins².

3.1.1. Le développement des collections et l'enseignement de l'ethnographie

Le lecteur n'aura pas oublié la tendance plutôt lourde que manifestait Charles Knapp à promouvoir le développement du musée en usant de l'argument éducatif et scientifique. Dès son premier projet, en 1888, il souhaite avec son complice Maret la constitution d'un musée dont l'utilité paraît évidente pour l'enseignement à l'Ecole de commerce et dans les écoles secondaires et industrielles (KNAPP et MARET 1888 : 283). Ce vœu ne reste pas longtemps pieux et, à la fin du siècle déjà, Knapp dit se servir de la section ethnographique du Musée historique pour son enseignement de la géographie tant au Gymnase qu'à l'Académie. Cette fonction éducative et scientifique du musée prend alors une importance telle qu'elle pousse le conservateur à modifier

¹ AEF Dossier du professeur Breuil, Lettre du professeur Jean Brunhes au directeur de l'instruction publique Georges Python, 13.2.1906. Plus généralement sur le passage de Breuil à Fribourg, cf. AEF Dossier du professeur Breuil, l'Autobiographie de l'Abbé Breuil, éditée dans le cadre de l'ACI Breuil, pp. 153-178 et COYE 2007.

² La séparation n'intervient qu'en 1974. C'est alors que par la séparation des charges de directeur du musée et de titulaire de la chaire, une révolution s'opère, qui permet à l'enseignement de s'affranchir de l'objet ethnographique, cf. REUBI 2005.

sa politique d'acquisition. Jusque-là déterminée par le seul critère de l'authenticité, elle tient désormais compte de la nécessité de présenter des « séries aussi complètes que possible, de façon à en faire un véritable Musée scientifique »¹. Au moment de l'installation à St-Nicolas, il souhaite même transformer la scénographie pour mieux servir l'objectif scientifique et passer à une classification systématique qui lui paraît meilleure².

En 1904, Knapp va plus loin. Non seulement le musée est conçu comme « un véritable laboratoire de travaux pratiques [où] les étudiants de l'Académie, les élèves du gymnase cantonal auront à leur disposition des ressources nouvelles dont ils sauront profiter », mais surtout, Charles Knapp désire profiter de l'installation dans des locaux plus grands pour développer un enseignement spécifiquement ethnographique. « On pourrait, écrit-il, donner à Neuchâtel un enseignement semblable à celui que Fribourg vient de créer avec succès en faveur des missionnaires. Il s'agirait d'organiser un séminaire géographique dans lequel on enseignerait la géodésie, la géologie, les diverses disciplines des sciences naturelles utiles à l'explorateur, l'anthropologie et l'ethnographie, de façon à ce qu'arrivés dans leur lointain champ de travail, nos missionnaires soient à même de recueillir des faits et des observations dont la science puisse tirer le meilleur profit. Y a-t-il présomption de notre part de supposer que Neuchâtel, avec ses divers musées, est bien placé pour départir un enseignement de cette nature ? » (KNAPP 1904 : 41-42).

L'idée fait ainsi son chemin et réapparaît de temps à autre dans la correspondance de Knapp³. Elle dépend cependant encore du parachèvement des collections du musée et c'est seulement en 1910 que ce dernier a pris un développement suffisamment réjouissant aux yeux de Knapp pour qu'il puisse songer à « inaugurer des cours d'ethnographie à l'Université avec démonstrations pratiques au Musée »⁴. Il n'est donc pas très étonnant de voir la Faculté des lettres de l'Université de Neuchâtel solliciter un cours libre d'ethnographie à Henri-Alexandre Junod en juillet 1910⁵. Le contexte plus général de l'enseignement supérieur à Neuchâtel y contribue également. L'Université, qui a remplacé en 1909 la seconde Académie, a donné un souffle nouveau à l'enseignement. On cherche à élever le niveau de l'établissement, et les autorités cantonales et communales n'hésitent pas à mettre la main au porte-monnaie pour donner à l'Université les moyens de sa nouvelle politique. Corollaire de ce choix, l'institution cherche à s'attirer une « clientèle » d'étudiants en s'assurant la collaboration de quelques professeurs reconnus (REBETEZ 2002 : 11-12). Junod n'est d'ailleurs pas seul à se voir sollicité. Au cours de la même séance de juillet 1910, la Faculté des lettres décide de s'adresser également à l'égyptologue Gustave Jéquier pour un cours d'histoire de la civilisation égyptienne⁶, puis à l'orientaliste Godefroy de Blonay

¹ MEN 36, Copie lettres de Knapp 1, Lettre de Charles Knapp à Robert de Chambrier, 23.11.1902.

² Il y renoncera pour des raisons matérielles, cf. pp. 518 sqq.

³ Par exemple, MEN Copie-lettre de Knapp 2, Lettre de Charles Knapp à F. de Perregaux, 22.3.1905 ou Lettre de Charles Knapp à Adolphe Clerc, 28.3.1905.

⁴ MEN 36, Copie-lettre de Knapp 2, Lettre de Charles Knapp à Antoine Borel, 26.2.1910. Cf. aussi MEN 36, Copie-lettre de Knapp 2, Lettre de Charles Knapp à Alfred Prince-Junod, 28.2.1910.

⁵ AEN Archives de l'Université 22, Procès-verbal du Conseil de la faculté des lettres, 12.7.1910.

⁶ AEN Archives de l'Université 22, Procès-verbal du Conseil de la faculté des lettres, 12.7.1910.

l'année suivante. En 1913, la Faculté nomme du reste Jéquier professeur extraordinaire d'égyptologie et prie l'orientaliste Jules Wolff de dispenser un cours de langue arabe (SCHEURER 2002 : 417).

Il est en revanche plus étonnant de voir la Faculté s'adresser au missionnaire Henri-Alexandre Junod pour donner cet enseignement. Non que Junod soit un incapable : au contraire, il bénéficie déjà d'une réputation qui dépasse largement les frontières neuchâteloises. Seulement il ne la doit pas à des travaux portant sur la culture matérielle. Il compte au nombre des spécialistes de l'étude de la culture spirituelle. De fait, son enseignement qui est financé par la Société neuchâteloise de géographie¹ prend la forme d'un cours de psychologie ethnique sur les *Ba-ronga*. En réalité le missionnaire fait même une fleur au public neuchâtelois puisqu'il présente le résultat de ses recherches en cours sur la « vie psychique » des *Ba-Ronga* dont il est sur le point de terminer l'étude². On ne s'étonne pas dans ce cas que ce premier enseignement ne cherche guère à tirer parti des collections du Musée³. Peu sensible au paradigme muséal auquel Knapp reste fidèle, il n'en utilise qu'exceptionnellement les méthodes et les outils.

C'est une manière d'échec pour Knapp qui, à l'automne 1910, cherche encore à obtenir des fonds pour le musée en le présentant comme un laboratoire d'enseignement pour les missionnaires⁴. Et ce revers n'est pas sans importance. Il révèle d'abord l'écart béant qui sépare les propos de Knapp de l'usage qui est fait du musée et souligne que la « dimension scientifique » du musée vaut surtout comme argument. Si les mécènes du musée y sont sensibles, c'est précisément en tant qu'*argument*. Mais, comme nous l'avons vu, ils se moquent bien du potentiel scientifique du musée dont la valeur se situe ailleurs.

L'expérience Junod atteste également l'état du champ de recherche à Neuchâtel en 1910. Si la venue de Junod signale que Knapp n'est plus seul à s'intéresser à l'ethnographie à Neuchâtel, elle indique également que les candidats potentiels ne courent pas les rues – au point de solliciter un savant qui ne partage pas les mêmes intérêts que Knapp. Vingt ans après l'arrivée de Knapp à la tête du musée et un quart de siècle après la création de la Société neuchâteloise de géographie, le bilan n'est guère réjouissant.

3.1.2. La chaire de Van Gennep

Défection de la Société de géographie, démission de Junod ou manque d'intérêt du public, les raisons qui expliquent l'échec du cours et sa suspension dès 1911 restent inconnues. Ce qui importe plutôt, c'est que cette situation est loin de satisfaire tout le monde. En témoignent les

¹ AEN Archives de l'Université 22, Procès-verbal du Conseil de la faculté des lettres, 1.5.1911.

² Dont le résultat est le célèbre *The Life of a South-African Tribe* publié en 1912.

³ MEN 36, Procès-verbal de la commission du Musée ethnographique, 28.1.1911. Charles Knapp n'y annonce qu'une seule leçon donnée au musée.

⁴ MEN 36, Copie-lettre de Knapp 2, Lettre de Charles Knapp à Willy Russ, 28.11.1910.

activités d'un petit groupe de savants neuchâtelois qui tente alors de perpétuer l'enseignement de l'ethnographie en attirant un savant d'un tout autre calibre, Arnold Van Gennep.

En 1912, Van Gennep, s'il ne bénéficie pas d'un poste dans l'Université française, n'en est pas moins déjà considéré comme un savant remarquable. Titulaire d'une thèse d'histoire des religions sur Madagascar soutenue en 1904, il est l'un des rares spécialistes académiques formé à l'ethnographie en France. Elève du spécialiste de l'histoire des religions des peuples non-civilisés Léon Marillier, il s'inscrit dans un groupe de savants regroupés autour de Salomon Reinach. Mais il établit également des contacts en dehors de France en traduisant, en 1898, l'étude de James Frazer sur le totémisme. Il se trouve également à l'origine, en 1908, d'une publication de haute tenue, la *Revue des études ethnographiques et sociologiques*. Enfin, il publie l'année suivante *Les Rites de passage*, un ouvrage qui a marqué les esprits – du moins à Neuchâtel (REUBI à paraître). Du reste, Van Gennep ne se contente pas de ce travail d'érudit et obtient en 1905 une tribune libre d'ethnographie dans le *Mercur de France* (SIBEUD 2002 : 154-160).

On l'imagine, Van Gennep n'est donc pas un inconnu parmi les Neuchâtelois passionnés d'ethnographie, d'autant qu'il a noué contact avec certains membres bien en vue de la Société de géographie et de la commission du musée. Etudiant, il a rencontré Gustave Jéquier à l'Ecole pratique des hautes études et les deux hommes sont restés en relation amicale étroite. Ils ont aussi des amis communs, comme les frères Reinach ou Jacques de Morgan, sous la direction duquel Jéquier a mené les fouilles archéologiques à Suse de 1897 à 1902 et qui fonde avec Van Gennep l'Institut ethnographique international de Paris. Il connaît également Henri-Alexandre Junod, qui publie régulièrement dans sa *Revue des études ethnographiques et sociologiques* (SIBEUD 2002 : 164) et correspond avec Knapp¹.

C'est Jéquier qui prend contact avec son ancien camarade d'études (CENTLIVRES 2002 : 424) pour le prier de se présenter à Neuchâtel. Bien que Neuchâtel figure sans doute une marge académique pour Van Gennep, la petite cité suisse ne constitue pas moins une bonne solution pour le jeune savant français. Son avenir paraît en effet bien sombre au début des années 1910. Depuis le début du siècle, Marcel Mauss et Henri Hubert occupent les chaires de l'Ecole pratique et en 1911 aucune autre chaire ne semble devoir y être mise au concours. Par ailleurs, Van Gennep vient d'être écarté coup sur coup de la succession du géographe Auguste Longnon, puis de l'économiste Emile Levasseur au Collège de France. On comprend dès lors qu'il se hâte de suivre le conseil de son ami Jéquier. Au début du printemps 1912, il adresse une longue lettre de motivation au secrétaire de l'Université, Arthur Dubied, où il fait part de son souhait d'obtenir une chaire d'histoire comparée des civilisations.

Gustave Jéquier, ainsi que Maurice Borel et Henri-Alexandre Junod, ont sans doute informé leur ami de la situation de la petite cité du pied du Jura. Neuchâtel, qui a connu son heure de gloire scientifique au cours du 19^{ème} siècle avec des savants de la trempe de Louis Agassiz, Arnold Guyot et Edouard Desor, n'a en effet pas perdu toute ambition scientifique. Du coup, Van Gennep va se jouer des rêves de grandeur de la petite bourgade. Il invoque ainsi l'enseignement

¹ BPUN Fds SNG 1066, Lettre d'Arnold van Gennep à Charles Knapp, 17.12.1907.

qu'il destinait au Collège de France, enseignement qu'il croit capable d'attirer à Neuchâtel un nombre important d'auditeurs de tous pays. A côté des deux heures de cours, il souhaite mettre sur pied un séminaire d'études, « comme le font les professeurs au Collège de France et de la Sorbonne qui veulent faire œuvre profitable et durable ». A son idée, si son projet se réalise, il s'agirait de la première chaire d' « *Ethnogenesischichte* » ce qui assurerait un grand retentissement dans le monde scientifique.

Convaincu du succès que rencontrera sa demande, Van Gennep n'hésite pas à présenter ses exigences – témoignant ainsi qu'à ses yeux, c'est une faveur qu'il fait à Neuchâtel en venant y enseigner. Il réclame un salaire de 3'600 francs par an pour son enseignement, ce qui correspond à plus de quatre salaires ordinaires pour deux heures d'enseignement (CERNUSCHI 2002 : 171) et précise de surcroît qu'il veut conserver tous ses moyens d'action s'il s'installe à Neuchâtel. Décidément sûr de son fait, il demande donc qu'on lui indique la marche à suivre pour obtenir le poste¹.

Van Gennep n'a pas tort de penser qu'il obtiendra le poste, car si les soutiens de Jéquier ou de Junod sont particulièrement efficaces, il dispose avec Arthur Dubied d'un relais essentiel à l'Université. Dubied, à côté de sa charge de professeur de littérature française et de sa fonction de secrétaire de l'Université, siège en effet également à la commission du Musée ethnographique et au Comité de la Société de géographie. On ne s'étonne pas, dès lors, de le voir se démettre au cours du mois d'avril 1912 pour concrétiser le projet. Il informe le rectorat, puis le Conseil d'Etat de la demande de Van Gennep. Avec un succès indiscutable puisque ce dernier se montre immédiatement intéressé par la proposition. L'exécutif se déclare même disposé à offrir 2'000 francs à la réalisation du projet. Par ailleurs, Dubied s'adresse à des particuliers qui accordent 600 francs pour financer la chaire de Van Gennep. Le secrétaire de l'Université dispose donc d'une bonne partie de la somme nécessaire lorsqu'il présente le projet de la création de la chaire d'histoire comparée des civilisations et d'ethnographie à la Faculté des lettres. Pour Dubied, l'Université ne devrait pas laisser échapper l'occasion de s'attacher, au moins à titre d'essai, un savant de la valeur de Van Gennep dont les travaux font autorité et qui pourra faire bénéficier l'Université de ses relations. Appuyé par Charles Knapp, qui souligne les avantages que les collections ethnographiques de la Ville retireraient de la venue du savant français, et le professeur de statistique et d'économie politique Emmanuel Junod, Dubied obtient l'accord unanime de la Faculté qui demande la création de cette chaire d'ethnographie et sollicite le recteur afin qu'il alloue à la chaire de Van Gennep une partie de revenu annuel du Fonds Antoine Borel².

L'unanimité qui prévaut à la Faculté des lettres ne se retrouve pas dans les autres instances de l'Université. Ainsi, le Sénat dont relève l'usage qui est fait de la fortune de l'*alma mater* (QUELOZ, FASANO 2002 : 124) se montre très partagé lorsque le recteur et professeur d'anatomie Auguste Châtelain lui soumet la proposition de la Faculté des lettres. C'est que le Fonds Antoine Borel dans lequel la Faculté des lettres propose de puiser constitue la pomme de discorde de

¹ MEN Van Gennep Publications 2, Lettre d'Arnold van Gennep à Arthur Dubied, 9.4.1912.

² AEN Archives de l'Université 22, Procès-verbal du Conseil de la Faculté des lettres, 15.5.1912.

l'Université¹. Créé en premier lieu pour financer la chaire de littérature française et celle de droit romain, le Fonds voit une partie de ses revenus demeurer non allouée. Et, régulièrement, son attribution pose problème (ENGELBERTS 2002 : 212-213). En l'espèce, la proposition de la Faculté des lettres appelle toutes les convoitises et chacun cherche alors à tirer la couverture à soi. Le doyen de la Faculté des sciences, le professeur de chimie Henri Rivier signifie le premier son opposition. Il ne comprend pas que l'Etat refuse l'augmentation de deux heures à la chaire de chimie physique – heures qui sont dispensées à titre gracieux par le professeur Berthoud, parce qu'elles sont indispensables aux étudiants en chimie – et qu'il donne son appui à la création d'une chaire beaucoup moins nécessaire. Il suggère donc que les 1000 francs du Fonds Borel soient affectés à sa Faculté. Mais il n'est pas seul à manifester son intérêt. Henri Dubois, président de la Collection des Mémoires de l'Université qui a touché cette somme l'année précédente, propose que ces 1000 francs lui soient une nouvelle fois attribués, tandis que le doyen de la Faculté des lettres défend la proposition de sa Faculté. Enfin, le romaniste Gaston Paris appuyé par Emmanuel Junod suggère l'idée de s'adresser à la Commune puisque Van Gennep s'occupera du Musée ethnographique. Sans succès, puisque dans la discussion générale qui s'ensuit, il apparaît qu'un consensus est impossible à trouver. Au cours du vote, toutes les propositions sont successivement rejetées. Croyant la séance terminée, beaucoup de professeurs quittent alors la salle et Dubois en profite alors pour remettre sa proposition au vote qui est alors acceptée². La Faculté des lettres n'a alors d'autre solution, après s'être assurée du soutien ferme de l'Etat, que de chercher ailleurs les sommes nécessaires à la création de la chaire³.

Mais le Conseil d'Etat se trouve déjà sur le point de tourner sa veste. Il fuit d'abord ses responsabilités. Sans mettre en cause la valeur de Van Gennep, le Conseil d'Etat ne pense pas pouvoir décider la chose de son propre chef et croit nécessaire de demander au Grand Conseil des crédits nouveaux. Or, de l'aveu même du conseiller d'Etat Quartier-la-Tente, jamais demande ne fut plus inopportune, et il est à craindre que le rapport sur la question soit rejeté par le Grand Conseil si l'on en croit la difficulté qu'a rencontrée la demande faite récemment de trois heures nouvelles de cours. Mais, plus courageusement, le Conseil d'Etat avoue se demander plus simplement si la nouvelle chaire répond à un besoin véritable et s'il existe à Neuchâtel des étudiants qui se proposent de faire leur carrière dans des pays d'outre-mer comme missionnaires, colons ou explorateurs. Dans un contexte financier plus favorable, la question n'aurait pas posé problème, mais la situation réclame l'établissement de priorités⁴. Indubitablement, l'ethnographie n'en est pas une aux yeux des autorités cantonales.

C'est un échec considérable pour Knapp, qui au sein de la Société de géographie et en tant que conservateur du musée, n'a cessé de marteler l'intérêt pratique du Musée d'ethnographie et la nécessité de lui attacher un enseignement pour les Neuchâtelois désireux d'émigrer. Ou plutôt :

¹ A ce propos, cf. ENGELBERTS 2002.

² MEN Van Gennep Publications 2, Procès-verbal du Sénat de l'Université, 30.5.1912.

³ AEN DIP 691, Lettre du recteur Auguste Châtelain au conseiller d'Etat Quartier-la-Tente, 7.6.1912.

⁴ AEN DIP 698, Lettre du conseiller d'Etat Quartier-la-Tente au recteur Auguste Châtelain, 10.6.1912.

les revendications de Knapp n'ont pas dépassé le cercle très restreint des autorités de la Ville et des mécènes et cette efficacité résolument urbaine témoigne encore une fois de la dimension *city-building* de l'ethnographie. A l'échelle du canton, l'argument ne fonctionne plus.

Le petit groupe de partisans de l'ethnographie ne se décourage pas pour autant. Dubied qui ne dispose plus que des 600 francs offerts par des particuliers a suivi la proposition de Gaston Paris et s'est adressé aux autorités de la Ville, qui se déclarent disposées à contribuer à hauteur de 500 francs au traitement de Van Gennep. Pour être franc, cet accord ne change cependant rien à l'affaire qui paraît décidément mal emmanchée. Mais il en faut davantage pour désespérer Dubied qui veut tenter une dernière chose avant de renoncer¹.

L'Université de Neuchâtel, comme d'autres établissements d'utilité publique du canton de Neuchâtel, jouit de la générosité des deux frères Borel, Alfred et Antoine. Issu d'une famille de négociants neuchâtelois, le premier fonde en 1855 un établissement bancaire important en Californie, avant de rentrer en Suisse l'année suivante pour y entamer une carrière politique. Son frère Antoine prend alors la tête de la Banque Borel de San Francisco, où il occupe également la charge de consul (ENGELBERTS 2002 : 211). Mais la distance n'affecte en rien son dévouement à son canton, et c'est lui qui fait l'importante donation à l'Université de Neuchâtel dont il a déjà été question et qui en fait l'un des bienfaiteurs principaux de l'institution. Il n'est pas étonnant dans ce contexte de voir le groupe de promoteurs de l'ethnographie se tourner vers lui. D'autant qu'Antoine Borel est aussi le demi-frère du cartographe Maurice Borel, qui siège à la commission ethnographique depuis 1903 et au comité de la Société neuchâteloise de géographie depuis 1901, et qui soutient très fortement la création de la chaire. Avec un tel atout dans sa manche, les chances de succès ne sont pas minces et leur requête est en effet acceptée par le banquier. Borel promet une somme annuelle de 2'400 francs pendant deux ans pour compléter le traitement de Van Gennep² et à la fin du mois d'août l'affaire est définitivement sur les rails³. Le 8 octobre 1912, Arnold Van Gennep est nommé professeur d'ethnographie et d'histoire comparée des civilisations pour deux ans⁴, sans que le canton dont dépend l'Université, ne débourse un centime. A côté des 2'400 francs de Borel et des 500 francs que la commune de Neuchâtel puise dans le fonds Desor, le solde est réglé par des particuliers⁵.

Le désintérêt du canton pour l'ethnographie tranche quelque peu avec la faveur dont jouit le musée en ville de Neuchâtel. Mais cette différence ne doit pas surprendre. D'abord, le financement semi-privé de certains enseignements est monnaie courante à Neuchâtel (QUELOZ, FASSANO 2002 : 24). Mais cette différence entre l'intérêt de la municipalité et de l'Etat témoigne aussi de la dimension principalement prestigieuse de l'institution muséale que nous évoquions plus haut et souligne que le succès du musée ne vient pas d'un intérêt sincère pour la science

¹ MEN Van Gennep Publications 2, Lettre d'Arthur Dubied à Arnold Van Gennep, 11.6.1912.

² AEN DIP 691, Lettre d'Antoine Borel à Henri-Alexandre Junod, 15.8.1912.

³ AEN DIP 691, Lettre du recteur Auguste Châtelain au conseiller d'Etat Quartier-la-Tente, 2.9.1912 et AEN DIP 698, Lettre du conseiller d'Etat Quartier-la-Tente au recteur Auguste Châtelain, 3.9.1912.

⁴ MEN Van Gennep pers 2, Décret du Conseil d'Etat du 8.10.1912.

⁵ MEN Van Gennep Publications 2, Procès-verbal du Sénat de l'Université, 28.11.1912.

ethnographique. Il résulte de facteurs très différents qui engagent d'autres enjeux, sociaux et culturels. Ceux-ci ne se retrouvent pas à l'identique à l'échelle du canton et dans le chef-lieu où l'on trouve deux situations politiques, économiques et culturelles très différentes.

Van Gennep comprend rapidement ce qui est en jeu à Neuchâtel. En dépit de son mépris pour les musées d'ethnographie (VAN GENNEP 1914b), il intègre donc immédiatement la commission du Musée ethnographique et ne se consacre que mollement à son enseignement. Celui-ci, du reste, n'a pas bonne réputation et n'attire que de rares étudiants. En réalité, Van Gennep veut profiter de son assise institutionnelle pour mettre sur pied un congrès d'ethnographie qui consacrerait l'indépendance de la discipline sous son égide. Au-delà des considérations cognitives, ce projet vise également un double objectif. D'une part, à l'échelon local, il sait qu'un succès social lui garantirait l'établissement durable de son enseignement. D'autre part, plus généralement, il mesure parfaitement combien un succès scientifique relancerait sa carrière en France.

Si l'exercice permet de réunir près de six cents congressistes, il se solde néanmoins en partie par un revers¹. En échouant à consacrer une ethnographie affranchie de la tutelle de l'anthropologie physique, de la géographie ou de la sociologie, le Congrès manque en effet son objectif scientifique et ne permet pas de relancer la carrière de Van Gennep. En revanche, son succès populaire auprès de la bonne société neuchâteloise lui assure la perpétuation de son enseignement.

Il est vrai que le hasard du calendrier a l'heureux effet de poser la question du maintien de la chaire de Van Gennep au Conseil de la Faculté des lettres moins de deux semaines après la clôture du Congrès, le 18 juin 1914. Les deux premières années de son enseignement sont sur le point d'atteindre leur terme et c'est l'occasion pour la Faculté de tirer un premier bilan de l'activité du Français pour mesurer l'utilité de son enseignement.

La belle unanimité qui prévalait en 1912 fait désormais place à deux camps. Si chacun s'accorde à déplorer la piètre qualité de l'enseignement de Van Gennep, les membres de la Faculté ont des opinions très différentes sur la suite qu'il convient de donner à la chaire. Les opposants à son maintien menés par le professeur d'économie politique Emmanuel Junod, estiment que l'enseignement de l'ethnographie est un luxe à Neuchâtel. D'autres disciplines comme la géographie ou la psychologie devraient s'y développer en priorité. D'ailleurs, ils estiment que la Faculté des lettres n'a pris aucun engagement vis-à-vis de cette chaire. Financée et souhaitée par des particuliers, elle ne doit pas pouvoir compter sur l'Etat pour se maintenir. En face, dirigés par Jéquier et Knapp, les partisans de l'ethnographie soulignent le succès du Congrès et l'incohérence que manifesterait la Faculté si elle abolissait une chaire qui a permis un tel succès. Ils jugent par ailleurs impossible d'évaluer dès à présent l'utilité de la chaire. Celle-ci ne pourra s'apprécier que dans quelques années.

La discussion se solde par un échec pour Jéquier et les siens. Si la Faculté décide de demander le maintien du statu quo pour deux années supplémentaires, elle ne se soucie pas du financement de la chaire dont elle assume qu'il sera entièrement prise en charge par Borel. Or, celui-ci ayant

¹ Voir CENTLIVRES, VAUCHER 1994.

décidé de ne poursuivre sa contribution qu'à la condition d'un engagement de l'Etat, le choix de la Faculté équivaut à la suspension de la chaire¹.

Dégoûté, Jéquier adresse immédiatement sa démission au recteur – non sans arrière-pensée. La réaction ne se fait pas attendre. Garante de l'enseignement du célèbre égyptologue, l'ethnographie prend soudain une dimension qu'elle n'avait pas jusque-là. La Faculté revient sur sa décision la semaine suivante et réclame de l'Etat qu'il s'engage pour le maintien de la chaire de Van Gennep². Cela dit, son opinion sur la valeur de l'ethnographie n'a pas changé. C'est le succès du Congrès d'ethnographie, prétend-elle, qui a attiré l'attention spéciale du monde savant sur l'enseignement dont cette discipline est l'objet à Neuchâtel, qui justifie d'enlever aux cours de Van Gennep tout caractère précaire. L'existence d'un remarquable musée ethnographique à Neuchâtel appuie du reste ce choix. La Faculté propose donc qu'il soit créé une chaire d'ethnographie et d'histoire des civilisations et que, vu les services que M. van Gennep a rendu à l'Université par ses publications et par la grande part qu'il a pris au congrès, celui-ci soit nommé titulaire pour l'espace de deux ans³. Dans sa correspondance avec le Conseil d'Etat, le recteur Béguelin se sert lui aussi de l'argument du succès du Congrès et du mauvais effet qu'aurait une suppression de la chaire. « L'Université, promet-il, perdrait dans un ridicule retentissant et préjudiciable à ses intérêts le bénéfice de la réclame de bon aloi que lui a procuré la réussite du congrès »⁴.

L'argument est manifestement payant. Deux semaines après, le Conseil d'Etat informe l'Université que le succès du congrès justifie le maintien de l'engagement de Van Gennep. Il réclame donc par la voie budgétaire au Grand Conseil la création de la chaire pour 1915⁵. La démarche aboutit et début 1915 Van Gennep est nommé professeur extraordinaire à la Faculté des lettres pour deux ans, cette fois-ci au taux légal de 400 francs par leçon hebdomadaire⁶.

Le savant français ne jouit pourtant pas aussi longtemps qu'il l'aurait souhaité de la position qu'il s'est assurée. La guerre mondiale qui éclate quelques jours après la décision sera en effet fatale à sa position. Le conflit qui embrase l'Europe met en effet à mal l'unité fédérale suisse. Si un fossé se creuse entre chacune des trois communautés linguistiques, celui qui sépare les Alémaniques, marqués culturellement par l'Allemagne, et les Romands francophiles est particulièrement important. Ainsi, Neuchâtel, distante de quelques kilomètres seulement de la frontière française, est nettement francophile.

¹ AEN Archives de l'Université 22, Procès-verbal du Conseil de la Faculté des lettres, 18.6.1914.

² AEN Archives de l'Université 22, Procès-verbal du Conseil de la Faculté des lettres, 26.6.1914. Signalons pour l'anecdote que la Faculté de droit, manifestement secouée elle aussi par la démission de Jéquier, réclame de son côté la création d'une chaire d'ethnographie pour ses étudiants au recteur, AEN DIP 692, Lettre du doyen de la Faculté de droit au recteur Edouard Béguelin, 1.7.1914.

³ AEN DIP 692, Lettre du doyen de la Faculté des lettres Jules LeCoultré au recteur Edouard Béguelin, 1.7.1914.

⁴ AEN DIP 692, Lettre du recteur Edouard Béguelin au conseiller d'Etat Quartier-la-Tente, 2.7.1914.

⁵ AEN DIP 692, Lettre du conseiller d'Etat Quartier-la-Tente au recteur Edouard Béguelin, 17.7.1914 et MEN Van Gennep pers 2, Lettre du recteur Edouard Béguelin à Arnold Van Gennep, 18.7.1914.

⁶ MEN Van Gennep pers 2, Décret du Conseil d'Etat, 12.1.1915.

Van Gennep, d'origine allemande, mais naturalisé français et vif partisan de sa nouvelle patrie, prend alors position dans le conflit interne contre ce qu'il comprend comme la « germanisation de la Suisse » par une série d'articles consacrés à la situation suisse qu'il publie dans la *Dépêche de Toulouse* (CENTLIVRES, VAUCHER 1994 : 94-96). Dans le contexte délicat de la guerre, les autorités suisses voient dans ces articles une atteinte à la neutralité à laquelle Van Gennep est tenu.

Cela dit, il n'est pas impossible que les questions de politique internationale ne soient pas seules à l'origine de l'enquête dont Van Gennep fait l'objet. Si le zèle du major Simon de l'Etat-major général marque le point de départ des investigations de la police de sûreté neuchâteloise, des savants comme Waldemar Deonna ou Gustave Jéquier, informés de l'affaire, n'hésitent pas à soupçonner l'anthropologue George Montandon d'être à l'origine de toute l'affaire. Montandon, qui nourrit un ressentiment tenace à l'égard de Van Gennep, avait déjà attaqué l'ethnographe français en 1914 à la suite du Congrès en signant de curieuses attaques sur l'origine obscure de Van Gennep (MONTANDON 1914b)¹. C'est lui, juge Deonna, qui aurait dénoncé Van Gennep aux services de l'armée². Quoiqu'il en soit de la véracité de cette accusation, l'enquête mène à l'expulsion de Van Gennep, exécutée le 31 octobre 1915³.

Le départ de Van Gennep ne soulève guère l'indignation à Neuchâtel. Il faut dire que le savant français, criblé de dettes, ne laisse pas de bons souvenirs à Neuchâtel. On ne s'étonne donc pas que l'Université ne monte pas aux barricades pour défendre l'un des siens. L'affaire de 1914, où la Faculté des lettres avait eu le sentiment d'être l'otage de Jéquier et Van Gennep, n'est sans doute pas oubliée, et elle illustre peut-être la hauteur avec laquelle les deux compères ont pu traiter leurs collègues neuchâtelois. D'ailleurs, Van Gennep pris, non de ressentiment, mais de regrets, ne se prive pas de dénoncer explicitement ceux qu'il juge coupables de l'avoir lâché : Arthur Dubied et Arnold Reymond, et de se moquer ouvertement de son « illustrissime successeur » Charles Knapp⁴.

3.1.3. Charles Knapp, ethnographe

A l'expulsion de Van Gennep, son poste qui était assuré jusqu'en octobre 1916, n'est pas remis en question. Au contraire, certains professeurs qui s'étaient opposés à sa nomination approuvent désormais vigoureusement le maintien de la chaire. Ainsi, Emmanuel Junod défend maintenant l'opinion qu'il faut conserver la chaire en faveur de Knapp. Il ne croit pas pour autant à l'intérêt ou à l'utilité de l'ethnographie, mais agit « par reconnaissance pour les grands services que [Knapp] a rendus à la Ville de Neuchâtel en fondant le Musée d'ethnographie et en assurant son

¹ A ce propos, cf. CENTLIVRES, VAUCHER 1994 : 92.

² IE Fonds Jéquier Correspondance, Lettre de Waldemar Deonna à Gustave Jéquier, 16.10.1915.

³ Cf. annexe 2.15.

⁴ IE, Fonds Jéquier, Correspondance, Lettre d'Arnold van Gennep à Gustave Jéquier, 23.3.1916.

développement [et parce que] il est des plus qualifié pour cet enseignement un peu exceptionnel »¹.

Il faut dire que le géographe Charles Knapp défend une vision de l'ethnographie assez éloignée de celle de Van Gennep et il le fait savoir. On le sait, à son idée, l'ethnographie forme le prolongement des études géographiques. En ce sens, la chaire d'ethnographie est un premier jalon pour la création du séminaire dont il demande avec l'appui d'Emmanuel Junod la constitution depuis de nombreuses années. Enfin, avec lui, le lien avec le musée serait à nouveau assuré. Ces arguments achèvent de convaincre le Conseil de Faculté qui décide à l'unanimité de maintenir la chaire d'ethnographie et d'y appeler le géographe². Dans son courrier au recteur, le doyen de la Faculté, le romaniste Jules Jeanjaquet, souligne encore une fois que l'enseignement de l'ethnographie est particulièrement justifié à Neuchâtel, en raison de l'existence du Musée ethnographique. Du reste, il n'hésite pas à rendre Van Gennep responsable du peu de succès rencontré jusque-là par l'enseignement dispensé à Neuchâtel et assure qu'il en ira autrement avec Knapp³.

Contrairement à ce qu'annonçait Charles Knapp en 1912, l'enseignement de Van Gennep, à l'instar de celui de Junod, n'a pas projeté le Musée ethnographique dans une ère nouvelle et n'en a pas fait « un laboratoire d'études pratiques »⁴. Car Van Gennep n'est pas un partisan de la méthode muséale en ethnographie, loin s'en faut. En 1911, soulignant la délicatesse de la technique de l'observation ethnographique, il précise que « regarder des maisons ou [...] réunir, à grand peine parfois, des objets » ne constitue qu'une première étape de la recherche car l'ethnographe doit pénétrer au fond des mentalités (VAN GENNEP 1911 : 11). En 1914, son opinion s'est encore affermie. « Si les musées ethnographiques dans leur état actuel font mal à notre science, c'est qu'ils perpétuent l'illusion ancienne que ce qui lui importe, c'est avant tout la connaissance des objets matériels. De sorte que les neuf dixièmes des ethnographes s'imaginent qu'en rapportant des caisses pleines d'objets soigneusement étiquetés et munis de leur nom indigène, en classant ces objets derrière des vitres et en les décrivant dans des revues spéciales avec force détails et illustrations, ils font progresser l'ethnographie. C'est en cela que se marque la déformation que nous ont imposée l'histoire et l'archéologie. [...] Donner aux musées une telle importance dans notre science, c'est trahir notre science et la ramener aux stades de son début, alors qu'elle tâchait de prouver son droit à l'autonomie » (VAN GENNEP 1914b : 20-21).

On imagine aisément l'effet que ce type de réflexions a pu avoir à Neuchâtel. Ici, seule une ethnographie fondée sur le musée peut intéresser les élites locales. C'est là, en effet, que le champ du mécénat local peut se superposer à celui de l'ethnographie. Le projet de Van Gennep défend au contraire une ethnographie que les élites neuchâteloises qualifieraient de « sociologie » ou de « psychologie » et qui inscrit l'ethnographie dans un champ où les stratégies des élites sont

¹ AEN Archives de l'Université 22, Procès-verbal du Conseil de la Faculté des lettres, 16.12.1915.

² AEN Archives de l'Université 22, Procès-verbal du Conseil de la Faculté des lettres, 16.12.1915.

³ AEN DIP 692, Lettre du doyen de la Faculté des Lettres Jules Jeanjaquet au recteur Emile Dumont, 20.12.1915.

⁴ KNAPP Charles, Rapport du Musée ethnographique, 1912.

inopérantes. On comprend dès lors l'intérêt mesuré qui est lui porté lors de son expulsion. Sans mettre en cause ses qualités, les Neuchâtelois se rendent bien compte qu'il n'est pas l'homme de la situation. Les difficultés rencontrées lorsqu'il s'agit de reconduire son mandat en témoignent déjà. Il n'est donc pas étonnant que l'alliance entre l'ethnographe français et les Neuchâtelois soit poursuivie à la suite d'un malentendu. Le Congrès de 1914 constitue en effet un succès à la fois pour la bonne société neuchâteloise et pour Van Gennep. Mais les lectures divergent d'un côté et de l'autre. Pour les Neuchâtelois, c'est le succès mondain qui est souligné. Le nombre important de congressistes, la soirée de gala chez les DuPasquier et la soirée folklorique ont beaucoup agrémenté la vie de la petite ville. Du côté de Van Gennep, ce sont les premiers pas vers l'indépendance de l'ethnographie qui est saluée. Mais, au fond, les stratégies et les agendas qui se croisent par hasard pendant cette première semaine de juin 1914 sont inconciliables.

La position de Knapp est toute autre. Depuis l'origine du Musée ethnographique, il prétend vouloir en faire un centre documentaire pour y développer un enseignement. Et, en 1916, lorsque sa nomination est confirmée, il réaffirme son désir « de donner à son enseignement de l'ethnographie un caractère pratique et de profiter largement des ressources du Musée ethnographique »¹ – témoignant que l'argument présenté aux mécènes ne se réduisait pas à un artifice rhétorique.

Son enseignement, s'il diffère fondamentalement de celui de son prédécesseur, n'obtient en revanche pas davantage de succès. Pourtant le conservateur du musée dispense des cours qu'il illustre régulièrement par des démonstrations au Musée ethnographique. Son premier cours porte sur la civilisation de Madagascar et Knapp se consacre par la suite à l'étude des peuples d'Europe centrale – les pays balkaniques, la Russie, l'Autriche-Hongrie et la Hongrie. S'il dispense quelques enseignements de caractère plus général, comme ce cours sur les rites funéraires ou cet autre sur l'évolution de la famille, il faut néanmoins constater qu'il préfère, comme en écho à l'agencement géographique des collections dont il se sert, se concentrer sur un pays ou une région – européens le plus souvent. Nulle trace, en revanche, de science appliquée, à moins, naturellement, de prendre pour telle la création projetée en 1918 d'une Ecole coloniale².

¹ AEN Archives de l'université 22, Procès-verbal du Conseil de la Faculté des lettres, 15.1.1916.

² A la fin de la Première guerre mondiale, le Gouvernement français souhaite organiser pour ses prisonniers internés en Suisse une Ecole coloniale dont le siège serait à Neuchâtel. Cette Ecole, dirigée par des militaires, qui se veut le prolongement de l'Ecole coloniale de Paris, ouvre ses portes le 7 octobre 1918. Toutefois, les mesures sanitaires prises pendant l'épidémie de grippe, puis l'armistice ferment l'Ecole avant que le premier cours soit dispensé. Certains Neuchâtelois qui ont mesuré le potentiel de cette institution pour le développement du canton tentent alors de convaincre les autorités françaises de maintenir l'Ecole coloniale à Neuchâtel et leur proposent un marché. L'Université de Neuchâtel, affirme Jéquier, « obligée de respecter le principe de neutralité stricte, ne peut songer à instituer elle-même un enseignement manifestement français [que] ses ressources ne le lui permettraient pas, mais peut-être le gouvernement français pourrait-il envisager la chose au point de vue de la propagande coloniale et détacher à Neuchâtel quelques officiers coloniaux réformés [...]. Ils auraient à accomplir une oeuvre beaucoup plus importante qu'on ne peut le supposer au premier abord, car bien que notre pays ne possède pas de colonies, les Suisses vont en grand nombre s'établir à l'étranger, et beaucoup ne demanderaient certainement pas mieux que de s'orienter du côté des colonies françaises, surtout s'ils avaient l'occasion au cours de leurs études de se documenter

3.1.4. Les années sombres

La mort subite de Charles Knapp à la fin de l'été 1921 met les autorités neuchâteloises dans l'embarras. Alors qu'en octobre 1915, après l'expulsion de Van Gennepe, on disposait d'un successeur tout trouvé, ce n'est pas le cas en 1921. Au seul niveau académique, il apparaît clairement qu'il sera difficile de trouver un candidat capable de reprendre l'ensemble des enseignements de Knapp. Dès lors, le doyen de la Faculté des lettres, Arnold Reymond, propose de « séparer la géographie de l'ethnographie et trouver sur place des hommes qualifiés pour les deux enseignements »¹. La semaine suivante cependant, lorsque la question est traitée au Conseil de Faculté, seules quelques personnes se sont adressées au doyen pour manifester leur intérêt pour la chaire de géographie². Et personne ne s'est annoncé pour la chaire d'ethnographie – bien que le nom de Théodore Delachaux ait été prononcé. L'affaire n'est donc pas simple. D'autant que s'y ajoute le problème des salaires : même en cumulant les deux postes académiques de Knapp, son successeur n'obtiendrait pas un traitement suffisant.

Après en avoir longuement débattu, le Conseil prie les autorités de mettre les deux chaires au concours séparément, mais se garde le droit selon les circonstances, soit de les réunir entre les mains d'un même professeur, si un candidat suffisamment qualifié se présentait, soit de suspendre l'enseignement de l'ethnographie pendant un semestre ou deux³.

sérieusement sur les pays où ils pourraient entreprendre une carrière. A l'appui de ces prévisions, et pour vous prouver qu'elles ne reposent pas sur de simples suppositions, je puis vous signaler que jusqu'à ce jour j'ai reçu vingt-cinq demandes d'admission d'étudiants suisses. Pour peu que des cours sérieux soient institués, sur une base suffisamment large, Neuchâtel devenant ainsi le seul centre d'études coloniales de Suisse, les demandes arriveraient certainement en plus grand nombre et cela d'autant que notre Université est mieux outillée au point de vue de l'enseignement de la géographie et de l'ethnologie que les autres universités suisses » (AEN Archives de l'Université 476a, Lettre de Gustave Jéquier au colonel Rochefrette, 12.11.1918). La proposition intéresse les Français qui rédigent un programme, soumis l'année suivante au Conseil d'Etat. Le projet de Section des sciences géographiques et coloniales prévoit un cycle d'études de deux ans avec examen de certificat et éventuellement diplôme. Son plan d'études comporte un enseignement de géographie et d'ethnographie générales, des cours de droit international, de comptabilité et d'économie commerciale, des cours sur les colonies françaises, d'un point de vue ethnographique, historique, géographique et législatif, ainsi que des cours de langues. Séduit, le Conseil d'Etat donne son accord en septembre 1919 et le début des cours est fixé au semestre d'été 1920. Toutefois, la chute de la valeur du franc français qui intervient entre-temps oblitère brusquement la réalisation du projet puisqu'elle augmente artificiellement le coût du détachement des officiers coloniaux. Refusant de grever son budget pour financer l'Ecole coloniale de Neuchâtel, le Ministère français des colonies abandonne alors l'entreprise. Les autorités neuchâteloises aussi, bien entendu.

¹ AEN DIP 694, Lettre d'Arnold Reymond, doyen de la Faculté des lettres au conseiller d'Etat Quartier-la-Tente, chef du DIP, 13.9.1921.

² Il s'agit de Charles Biermann, professeur à Lausanne, M. Bühler, à La Chaux de Fonds et P. Mercier de Bâle.

³ AEN Archives de l'Université 22, Procès-verbal du Conseil de la Faculté des lettres, 20.9.1921.

Quatre candidats se présentent à la chaire de géographie et deux à celle d'ethnographie. Théodore Delachaux est l'un d'eux. Aussitôt informé de l'identité de son concurrent, il retire cependant sa candidature. L'autre est le médecin et anthropologue George Montandon¹.

Né en 1879, ce fils d'industriel et de politicien² obtient son baccalauréat à Neuchâtel en 1898. Parallèlement à une brève carrière militaire³, il entame alors des études de médecine à Neuchâtel, Zurich, Genève et Lausanne qu'il achève en 1908. Au cours de sa formation, alors qu'il travaille comme assistant du professeur Kroenlein à Zurich, il suit l'enseignement du célèbre anthropologue Rudolf Martin qui l'initie à l'anthropométrie. Il se rend ensuite à Hambourg pour se familiariser avec la médecine tropicale et à Londres où il suit une formation de topographie à la société de géographie de Londres. Il entreprend alors un long voyage en Ethiopie, entre novembre 1909 et juillet 1911, qu'une fortune familiale confortable lui permet d'organiser et de financer (MONTANDON 1913a : 7). A son retour, il ouvre un cabinet médical dans la banlieue de Lausanne, mais n'abandonne pas entièrement ses recherches qu'il poursuit pendant son temps libre. Ses projets scientifiques ne s'achèvent donc pas avec ce premier voyage et, en 1919, il quitte la Suisse pour la Sibérie en tant que délégué du Comité international de la Croix-Rouge (CICR). A côté de son travail de délégué, il profite des deux années passées dans l'Extrême-Orient russe pour étudier différentes populations primitives, les *Aïnous*, mais aussi les *Bouriates*, les *Kirghizes*, et les Indiens *Havazoupai* (MONTANDON 1923 : 58). Rentré en juin 1921, il n'hésite pas à postuler, certain comme jadis son prédécesseur et ennemi intime Van Gennep, de ses chances. Il informe ainsi le doyen de la Faculté des lettres qu'il est disposé à poser sa candidature aux deux chaires dont Knapp était titulaire à la condition d'être assuré d'obtenir la direction du Musée ethnographique. Il va jusqu'à demander que la Faculté intervienne auprès du Conseil communal pour qu'on sursoie à cette nomination jusqu'à la clôture du concours. En revanche, Montandon ne souhaite pas se charger de la géographie commerciale.

George Montandon n'a pas tort de croire en ses chances. La Faculté réunie le 27 octobre décide en effet de proposer son nom aux autorités pour les deux chaires – mais suite à l'opposition du principal intéressé, la Faculté ne le présente qu'à la chaire d'ethnographie et propose Charles Biermann à la chaire de géographie.

Tout ne se passe cependant pas comme prévu. Si le Conseil d'Etat nomme bien Biermann, il décide de surseoir à toute nomination pour la chaire d'ethnographie en invoquant la nécessité de faire des économies. Le budget de 1922 bouclé avec un déficit de 4,5 millions de francs pour un budget de 18 millions (REBETEZ 2002 : 30), le gouvernement choisit en effet de supprimer les cours universitaires qui ne lui paraissent pas absolument indispensables, dont la chaire d'ethnographie. Si l'argument est vrai, le Conseil d'Etat agit également pour des raisons qu'il ne juge pas nécessaires d'avancer. On se souvient qu'en 1912, l'Etat avait approuvé le financement de la chaire de Van Gennep à hauteur de 2'000 francs, avant de retirer son offre. En 1914,

¹ Cf. annexe 2.19.

² Son père siège au législatif cantonal dès 1889.

³ Il obtiendra le grade de lieutenant d'infanterie.

lorsqu'Antoine Borel met un terme à son financement, le succès du Congrès oblige l'Etat à soutenir une chaire. Il agit quelque peu forcé et la succession de Knapp constitue l'occasion idéale de revenir à la situation d'origine. Enfin, il n'est pas impossible que, comme le prétend Montandon lui-même (1928 : X-XI), l'argument politique ait joué un rôle. Montandon, récemment rentré d'Union soviétique, passe pour communiste en raison de son appréciation favorable de certaines innovations des Soviets. De surcroît, il a épousé une Russe et ces sympathies alléguées lui auraient coûté le poste, prétend-il (CENTLIVRES, VAUCHER 1994 : 94 ; CENTLIVRES 2005 : 152).

La forte protestation de la Faculté des lettres n'y change rien. L'ethnographie disparaît ainsi pour plus de trente ans du paysage académique neuchâtelois. Si la Faculté réagit si violemment, c'est qu'à ses yeux le procédé du Conseil d'Etat est non seulement incorrect, mais il met surtout en cause les équilibres au sein de la Faculté. L'ethnographie compte parmi les branches secondaires, c'est entendu. Mais, en tant que telle, c'est surtout une branche d'érudition dont la Faculté a absolument besoin pour maintenir son niveau scientifique¹.

Cependant la Faculté des lettres ne se jette pas corps et âme dans son combat pour le maintien de la chaire. Sa colère est plutôt un feu de paille et elle s'accommode rapidement de la nouvelle situation. En réalité, seul Gustave Jéquier, lorsqu'il occupe la charge de doyen en 1924, relance le rectorat. Sans succès. Il faut dire qu'on est bien loin de l'espèce de bouillonnement en faveur de l'ethnographie qui avait saisi Neuchâtel vers 1910 et permis de créer la chaire de Van Gennep. Henri-Alexandre Junod est un homme vieillissant qui ne s'active plus guère qu'au Bureau international de protection des indigènes à Genève ; Geoffroy de Blonay a cessé de dispenser son cours d'indianisme, de même que Jules Wolff. En 1924, appelé par le gouvernement égyptien à mener des fouilles à Saqqarah, même Jéquier quitte le navire avant que le dernier fidèle, Maurice Borel, ne décède en 1926.

Plus généralement, l'intérêt pour l'ethnographie fait les frais des succès de deux disciplines à l'importance croissante à Neuchâtel : l'archéologie préhistorique et la géologie. Knapp du reste ne s'y trompe pas, lui qui prétendait vouloir créer un institut des sciences de l'homme et de la terre à Neuchâtel dans lequel par l'interface de l'archéologie préhistorique, on rapprocherait ethnographie et géologie. On comprend sa tentative. Les travaux que publie Paul Vouga sur la station de La Tène dès 1906, puis la découverte du « néolithique lacustre ancien » en 1920 (VOUGA 2006 : 147), la publication de la célèbre monographie sur La Tène en 1923 et enfin l'exploration des sites palafittiques (KAENEL 2006 : 111) témoignent de la vivacité de l'archéologie préhistorique. Au même moment, après le départ du géologue Hans Schardt à l'Ecole polytechnique fédérale en 1911, son successeur Emile Argand suscite un intérêt pour la géologie que Neuchâtel n'a plus connu depuis Louis Agassiz et Edouard Desor. Il obtient immédiatement après la Première guerre mondiale les anciens bâtiments du pénitencier du Mail pour y installer un institut en sollicitant les mécènes locaux et les autorités. La sollicitude dont la géologie fait l'objet atteste une différence symptomatique avec le sort réservé à l'ethnographie, en dépit d'un succès

¹ AEN DIP 694, Lettre du recteur Adrien Jacquerod au conseiller d'Etat Quartier-la-Tente, 9.11.1921.

populaire discutable (SCHAER 2002 : 469-473)¹. L'ethnographie n'occupe donc plus la position qu'elle était parvenue à saisir avant guerre et le soutien qu'on lui porte s'en ressent.

Relevons encore que la Grande guerre marque sans doute aussi la fin des illusions et le terme d'une période un peu aventureuse pour les milieux savants neuchâtelois. A cet égard, il est révélateur que les deux disciplines qui marquent véritablement l'après-guerre disposent toutes deux d'un héritage important à Neuchâtel. Avec des ancêtres symboliques comme Louis Agassiz qui monte une véritable entreprise scientifique en géologie (KAESER 2007 : 105-120) et Edouard Desor qui organise le premier Congrès international de préhistoire (KAESER 2004a : 341-352), le renouveau de *ces* disciplines dans ces années-là ne peut être tout à fait anodin. C'est plus particulièrement vrai de l'intérêt pour la préhistoire, dont on connaît le rôle qu'elle joue dans le processus de construction de l'identité nationale après la constitution du nouvel Etat fédéral, en 1848. Les graves tensions qui ont assombri les relations entre Romands et Alémaniques pendant la guerre (DU BOIS 1983 : 89-91), puis la Grève générale de 1918² révèlent de nouveaux fossés politiques au sein de la population suisse. S'ils ne paraissent pas aussi profonds que la guerre du *Sonderbund*, ils mettent en cause l'unité de la population suisse. On a alors recours aux mêmes instruments qui ont servi à forger l'unité nationale au milieu du siècle précédent. Comme d'autres mythes constitutifs de la nation helvétique³, la préhistoire n'a en effet rien perdu de son efficacité et, comme après 1848, elle sert de ciment à la construction identitaire helvétique

3.1.5. Bilan

Cette décision porte un rude coup à la tradition ethnographique neuchâteloise. La suspension, en effet, se prolonge bien au-delà du semestre souhaité par la Faculté pour durer plus de trente ans. Mais l'importance de cette interruption dépasse sa simple étendue temporelle puisque ces années, qui s'étendent des *Argonautes du Pacifique occidental* (MALINOWSKI 1922) aux *Structures élémentaires de la parenté* (LEVI-STRAUSS 1949), sont décisives dans l'histoire de la discipline. Alors qu'ailleurs l'on observe la création de chaires d'enseignement et la formation des « premières cohortes d'anthropologues sociaux » (STOCKING 1995 : 367) et que l'on assiste à l'éclipse des paradigmes évolutionniste et diffusionniste, à la naissance, et déjà au premier déclin de l'édifice fonctionnaliste, l'ethnographie neuchâteloise stagne. Certes, le Musée ethnographique continue son expansion sous la direction de Théodore Delachaux; naturellement, quelques enseignants

¹ L'institut, dont le poids est mis en cause de divers côtés en 1924, est âprement défendu par le Conseil d'Etat, le recteur et Argand lui-même, avec succès.

² A ce propos, cf. GAUTSCHI 1988 et VUILLEUMIER 1977.

³ Signalons ainsi que c'est au même moment que l'historien Karl Meyer prend le contre-pied de l'historiographie classique depuis Joseph-Eutych Kopp en défendant une nouvelle fois la réalité historique de Guillaume Tell, BERGIER 1988 : 414.

dispensent des cours traitant indirectement d'ethnographie¹ ; bien sûr, la Société neuchâteloise de géographie et son célèbre *Bulletin* subsistent, même si leur caractère africaniste disparaît. Il n'en reste pas moins que l'ethnographie neuchâteloise ne connaît pas les changements significatifs qui secouent l'ethnographie pendant ces années d'une densité et d'une créativité rares dans l'histoire de la discipline.

Plus spécifiquement, la disparition de l'enseignement académique moins d'une décennie après son institutionnalisation doit nous faire réfléchir sur sa portée et sa fonction à Neuchâtel. On sait en effet que les Universités sont des institutions stables. Si la reconnaissance des nouvelles disciplines prend du temps, en contrepartie, l'institutionnalisation qui y prend place est généralement durable (KAESER 2006b : 156). Comment, alors, expliquer la particularité neuchâteloise ? Loin du cas de la préhistoire exposé par Kaeser (2006b), où la disciplinarisation et l'institutionnalisation universitaire sont pour partie la conséquence de la professionnalisation de la préhistoire, l'ethnographie neuchâteloise investit l'Université pour des motifs très différents. Contrairement à la préhistoire de Kaeser et d'une manière sensiblement différente des sciences sociales dont parle Le Dinh (1997 : 74-78), on est loin d'un plan déterminé par l'Etat pour satisfaire un besoin.

L'ethnographie universitaire neuchâteloise se cantonne plutôt dans le modèle qui expliquait déjà le développement du musée et le virage africaniste du *Bulletin de la Société neuchâteloise de géographie*. L'idée de l'enseignement est lancée par un petit nombre de citoyens éclairés et intéressés par l'ethnographie. Encore une fois, c'est une passion annexe, privée. Comme dans le cas du *Bulletin* ou du musée, ils organisent eux-mêmes sa mise en place et son financement. Seulement le groupe manque rapidement de moyens – parvenant moins aisément à susciter les dons. Le groupe doit donc rapidement se tourner vers l'Etat pour soutenir son projet. Bien que peu intéressé, l'Etat, en raison de l'aura de Van Gennep et du succès du Congrès – au point de vue local, du moins – pense ne pas être en mesure de s'opposer à une décision qu'il n'a pas prise. Du coup, plutôt que de disparaître en 1914, la chaire est maintenue dans une voie intermédiaire vouée à l'échec dans un terme assez court. Pour preuve, à la première occasion, il se désengage.

Au total, l'institutionnalisation académique de l'ethnographie à Neuchâtel ne constitue pas l'aboutissement d'un processus de disciplinarisation. Elle est plutôt un épiphénomène dans la vie socio-culturelle de la petite cité du pied du Jura. La brièveté de sa durée n'est pas la conséquence d'un programme de recherche qui aurait trop rapidement atteint ses objectifs ou de l'épuisement de son objet de recherche, comme Kaeser l'explique pour la préhistoire (KAESER 2006b). Elle s'explique par et dépend des contingences locales.

¹ Ainsi Jean Piaget, professeur de philosophie et de sociologie entre 1925 et 1929, donne des cours sur Emile Durkheim ou Vilfredo Pareto et invite Lucien Lévy-Bruhl à donner un cours à Neuchâtel. R.O. Frick, privat-docent, dispense un cours libre de folklore entre 1933 et 1939.

3.2. Des sciences naturelles aux sciences historiques : la disciplinarisation de l'ethnographie à Bâle

L'établissement d'un enseignement universitaire à Bâle se produit dans des conditions similaires à celles de Neuchâtel. Il n'y apparaît pas pour répondre à des besoins identifiés par l'Etat, mais plutôt pour satisfaire les intérêts d'un groupe restreint. Pour des raisons particulières à la situation bâloise cependant, l'enseignement s'établit durablement au bord du Rhin. Il n'a pas cessé aujourd'hui. Cette continuité apparente ne signifie pourtant pas un immobilisme. L'enseignement traverse en effet des mutations importantes : dispensés par un privat-docent, puis un professeur, soutenus par le privé, puis l'Etat, inscrits en Faculté des sciences, puis en Faculté des lettres, les cours d'ethnographie voient leur statut changer continûment. Au final, l'ethnographie passe d'un domaine de savoir au service de quelques-uns au statut de discipline.

3.2.1. Un privat-docent en ethnographie

Si Felix Speiser agit quelque peu dans l'ombre de son oncle Paul Sarasin et de Fritz Sarasin au sein du musée, il se défait de leur tutelle lorsqu'il décide de mettre sur pied un enseignement d'ethnographie à l'Université de Bâle. Ce projet d'enseignement est pour Speiser une manière d'émancipation à de nombreux égards.

Speiser naît en 1880 dans une famille bâloise très aisée qui ne nous est pas entièrement inconnue. Le père de Felix Speiser, Paul Speiser, est d'abord un juriste remarquable. Président du tribunal civil de 1875 à 1878, il devient, à 30 ans, professeur à la Faculté de droit de l'Université de Bâle où il occupe la chaire de droit des obligations. Il est aussi homme d'Etat. Libéral-conservateur, il participe au gouvernement bâlois de 1878 à 1914¹ et siège au Parlement fédéral de 1889 à 1919². Enfin il est financier, puisqu'il gère également l'immense fortune que la famille tient du père de Paul, Johann-Jakob Speiser-Hauser, le célèbre économiste, fondateur de la banque de Bâle, du *Kreditverein* et de diverses caisses d'épargne et l'un des promoteurs du chemin de fer en Suisse auquel titre il participe à la constitution de l'une des compagnies ferroviaires suisses les plus importantes du 19^{ème} siècle, le Central-Suisse (HERMANN 1932 : 287). Du coup, on ne s'étonne pas de trouver la famille Speiser au cœur du système patricien bâlois, tissant des liens étroits avec la famille Sarasin – en particulier, la branche que nous connaissons. Paul Speiser épouse en effet Salomé-Sophie Sarasin, l'une des sœurs aînées de Paul, puis en secondes noces sa sœur cadette, Elisabeth³.

¹ En réalité il entre trois fois au gouvernement, de 1878 à 1884, puis de 1886 à 1902 et enfin de 1907 à 1914, HERMANN 1932 : 287.

² Ici aussi, Paul Speiser est élu à trois reprises au Conseil national, de 1889 à 1896, de 1902 à 1911 et de 1915 à 1919, HERMANN 1932 : 287.

³ Cf. annexe 1.2.

Felix est le dernier enfant de Salomé-Sophie. Il passe son enfance à Bâle où il obtient son baccalauréat scientifique avant d'étudier la chimie. Choix par défaut et non pas choix du cœur, puisqu'il souhaitait avant tout éviter à la fois la carrière de négociant et les sciences exactes. Ses études terminées, il enchaîne les engagements dans différentes entreprises pharmaceutiques, à Berlin puis à Leeds, dans une indifférence totale. Le désintérêt qu'il porte à la chimie, ajouté à son aisance matérielle qui lui permettrait s'il le souhaitait, de ne pas travailler, y contribue. Pour rompre son ennui, il postule alors dans la succursale new-yorkaise de l'entreprise bâloise Geigy. Mal lui en prend. C'est une période particulièrement difficile qui s'ouvre alors pour lui. Isolé à New York, il souffre surtout de l'impression de n'avoir pas choisi la profession qui lui convient. Cherchant à s'évader, il se plonge alors dans la lecture et c'est ainsi qu'il établit un premier contact avec l'ethnographie. « *Irgendwie, écrit-il, kam ich mit Ethnologie in Berührung. Mein Onkel Paul Sarasin war ja unter anderem Ethnologe, und plötzlich stand ich vor der Tatsache des Entschlusses, meine schöne und für andere vielversprechende Stellung gegen das Studium der Ethnologie zu tauschen* »¹ (SPEISER 1948 : 3).

Speiser sous-estime le rôle de son oncle et de Fritz Sarasin. Dès son arrivée à New York en 1906, il est en effet sollicité par Fritz Sarasin qui le prie de collectionner des pièces ethnographiques pour le compte du musée de Bâle. Sarasin reprend du reste contact quelque temps plus tard pour organiser un échange entre le *Museum of National History* et Bâle². C'est alors que Speiser démissionne de son poste et entreprend un voyage de quelques semaines chez les *Hopi*. Ce véritable voyage d'initiation achève de le convaincre. Immédiatement après, il rentre en Europe où il cherche à parfaire une formation d'ethnologue. Sur les conseils des cousins Sarasin, il se rend alors à Berlin, auprès du professeur et conservateur de la section Amériques du musée ethnographique de Berlin, Felix von Luschan, qui lui propose une formation générale d'ethnographie et de préhistoire³.

Formé à l'école allemande qui défend très tôt l'importance des recherches de terrain (KRAUS 2004 : 90, 254-266), Speiser comprend rapidement la nécessité de mettre sur pied une expédition. Toujours guidé par von Luschan, il choisit de se rendre aux Nouvelles-Hébrides où il séjourne de 1910 à 1912. C'est alors qu'il imite de plus en plus les pratiques des cousins Sarasin. Ainsi, il offre l'importante récolte matérielle de son voyage au musée ethnographique de Bâle⁴. Puis, dès son retour et grâce aux recommandations de Fritz Sarasin, il entre à la commission ethnographique au sein de laquelle il est chargé de la collection d'Extrême-Orient⁵. Tout, dans un premier temps, semble diriger Speiser sur les pas glorieux de son oncle et de Fritz. A l'aise financièrement, il peut multiplier les expéditions, réunir des collections et les offrir au musée de sa ville natale où il participe à la sociabilité des élites. C'est donc contre toute attente que Speiser dépose à l'automne

¹ « J'ai été mis en contact avec l'ethnologie par la force des choses. Il faut dire que mon oncle Paul Sarasin était, entre autres choses, ethnologue et, soudain, je me suis rendu compte que j'avais décidé d'abandonner ma belle (et prometteuse, selon certains) situation contre des études d'ethnologie ».

² Stabs PA 212 T 2 XXXI, Lettre de Felix Speiser à Fritz Sarasin, 25.9.1906.

³ Stabs PA 212 T 2 XXI, Lettre de Felix von Luschan à Fritz Sarasin, 8.5.1908.

⁴ Pour la formation ethnographique de Speiser et ses premiers terrains, cf. pp. 357 sqq.

⁵ MKB P Dossier personnel F. Speiser, Lettre de Felix Speiser à Fritz Sarasin, 24.2.1913.

1913 une demande d'habilitation à enseigner pour l'ethnologie (*Ethnologie*) et la préhistoire à la Faculté de philosophie. Sa démarche, explique-t-il, lui a été suggérée par Fritz et Paul Sarasin (SPEISER 1948 : 4) qui y voient un moyen d'accroître le succès et le crédit de leur champ de recherche.

Comme à Neuchâtel, la demande est chaleureusement accueillie. Le professeur de philosophie Karl Joel, le géographe Gustav Braun et l'archéologue classique Ernst Pfuhl en particulier saluent vigoureusement cette demande. Cela dit, et en dépit de son opinion favorable, Pfuhl s'interroge néanmoins sur la pertinence de coupler les deux disciplines et préférerait voir Speiser se concentrer sur l'ethnographie. Il ne parvient pourtant pas à convaincre ses collègues, et finalement la Faculté se range à l'avis du géologue Carl Schmidt qui estime que la question est du ressort du seul Speiser. Pressé par Pfuhl et Fritz Sarasin, ce dernier se résout du reste à n'enseigner que l'ethnographie dans laquelle il inclura, à l'occasion, l'étude de l'âge de la Pierre (*Steinzeit*)¹.

La Faculté accepte donc de le voir se présenter à l'habilitation pour l'ethnographie. Elle peine cependant à trouver des rapporteurs dans ses rangs. Pressenti comme tel, le géographe Braun s'est désisté et le doyen Eduard Hoffmann-Krayer doit chercher des savants compétents hors de la Faculté – hors de Bâle même, en ce qui concerne l'ethnographie. Il propose Wilhelm Foy de Cologne et Hans Wehrli, le très ethnographe professeur de géographie de l'Université de Zurich². Ce choix est symptomatique à plusieurs égards. D'abord il témoigne de l'absence de spécialistes en ethnographie au sein de la Faculté. Au cours de la séance, Carl Schmidt demande en effet que la Faculté nomme également des rapporteurs issus de ses rangs, mais personne ne se sent assez qualifié pour cela – pas même Hoffmann-Krayer dont on sait qu'il établit une différence épistémologique entre *Volkskunde* et *Völkerkunde*³. Plus généralement, ce choix atteste de l'absence d'ethnographes à Bâle. Aux yeux de leurs collègues bâlois, Fritz et Paul Sarasin ou encore Leopold Rüttimeyer ne sont pas ethnographes⁴. Ou plutôt : s'ils sont suffisamment ethnographes pour diriger le musée, il leur manque cependant quelque chose pour juger de la valeur d'une habilitation. Il existe donc une hiérarchie des compétences ethnographiques qui laisse penser que Fritz et Paul Sarasin ne sont pas entièrement reconnus comme ethnographes. Enfin, l'appel à Foy pour rapporter sur l'habilitation surprend dans le contexte de l'ethnographie bâloise. Fritz et Paul Sarasin ainsi que Speiser ont en effet été formés par Bastian et ses élèves à Berlin. Il est donc curieux de voir la Faculté s'adresser à l'un des fondateurs du courant concurrent de la *Kulturkreislehre*. Ce choix s'explique par l'influence de Hoffmann-Krayer. Porté, comme Foy, à une conception historique de l'ethnographie que ses collègues bâlois rejettent

¹ Stabs UA R 3,6, Procès-verbal du Conseil de la Faculté de philosophie, 18.11.1913.

² Stabs UA R 3,6, Procès-verbal du Conseil de la Faculté de philosophie, 27.10.1913.

³ Au final cependant, et pour des raisons réglementaires, Hoffmann-Krayer et Braun siègent également dans le jury d'habilitation de Speiser, Stabs UA R 3,6, Procès-verbal du Conseil de la Faculté de philosophie, 21.11.1913.

⁴ Curieusement pourtant, les membres de la Faculté ne partagent pas la même opinion sur les compétences de préhistorien de Fritz Sarasin, puisqu'il est pressenti pour rapporter sur la partie préhistorique de l'habilitation de Speiser, avant que celui-ci n'y renonce.

(LENZIN 1996 : 173), il voit sans doute dans la présence de Foy un moyen d'introduire le nouveau courant à Bâle – avec un succès mesuré.

Les rapports des experts présentés au mois de février suivant affichent en effet le contraste attendu. D'un côté Wehrli, appuyé par von Luschan et Pfuhl¹, se prononce très favorablement sur la thèse d'habilitation de Speiser qui porte sur l'île de *Suque*, dans l'archipel des Nouvelles-Hébrides. De l'autre, Foy exprime des réserves très importantes sur le texte de Speiser auquel il reproche de se limiter à une présentation de matériel sans tenter une analyse culture-historique. Considérant les conditions de travail de Speiser, il admet cependant que ses résultats sont satisfaisants. Gustav Brown partage l'analyse de Foy et regrette que Speiser se contente de présenter du matériel sans l'analyser. Mais il explique cette faiblesse non par l'incompétence du candidat, mais par le niveau de développement de l'ethnographie qui se réduit à l'exception notable de l'école de Foy à la seule récolte de matériel. Hoffmann-Krayer, enfin, ne prend pas le risque de se prononcer sur la thèse, mais se satisfait de trouver une explication au désaccord entre Foy et Speiser – dont l'origine, ajoute-t-il, puise également dans des divergences d'ordre personnel. Au total pourtant, la Faculté estime que Speiser a franchi avec succès la première étape de l'habilitation et l'invite à prononcer une conférence d'habilitation².

Après cette première séance, Fritz Sarasin croit prudent d'assister à la conférence pour servir d'appui à Speiser contre Foy, Braun et, peut-être, Hoffmann-Krayer. N'oublions pas que c'est lui et Paul qui ont poussé Speiser à se lancer dans ce projet. Toute attaque contre Speiser mérite donc qu'il s'y oppose comme si elle portait contre lui. Sans doute en raison de son envergure dans les milieux scientifiques bâlois et de sa position à la présidence de la commission ethnographique, Fritz Sarasin est autorisé à assister à la séance. Ni ses compétences, ni ses fonctions ne le justifient pourtant. Mais cela lui permet d'occuper le terrain, ce qui se révélera utile. Au terme de la conférence de Speiser qui porte sur les interprétations monogénistes et polygénistes en ethnographie, la Faculté assiste en effet à un débat animé entre l'orateur, Fritz Sarasin, Gustav Braun, Hoffmann-Krayer, Ernst Pfuhl et l'helléniste Rudolf Herzog. Mais on reste loin des attaques que Speiser a essuyées quelques jours plus tôt. Le verdict de Fritz Sarasin n'y est sans doute pas étranger. A son idée, Speiser sera très utile à la Faculté à la fois comme enseignant et comme chercheur. D'une part, et malgré sa brève carrière dans le domaine de l'ethnographie, il faut lui reconnaître une capacité extraordinaire à mener une expédition réussie. Sa conférence démontre d'autre part ses capacités de synthèse et d'interprétation. Il possède donc toutes les compétences pour assurer un enseignement de qualité. Le jugement de Sarasin est décisif. Il clôt du moins la discussion. Comme au sein de la commission ethnographique, chacun se range à son avis et la Faculté octroie l'habilitation à Speiser³.

¹ Intégrés au jury sans explication, il n'est pas impossible qu'ils y soient invités pour mieux soutenir la position de Speiser face à Wilhelm Foy.

² Stabs UA R 3,7, Procès-verbal du Conseil de la Faculté de philosophie, 24.2.1914.

³ Stabs UA R 3,7, Procès-verbal du Conseil de la Faculté de philosophie, 27.2.1914.

Soyons clair : le soutien de Fritz Sarasin n'est pas une condition nécessaire à la nomination de Speiser. Il facilite simplement les choses comme c'est déjà le cas en 1893. A Bâle, rien ne se fait contre lui et son appui marque les premiers pas de la nouvelle institution en déterminant sa position dans le champ scientifique. A cet égard, son intervention contribue sans doute à placer explicitement et durablement Speiser dans le camp naturaliste des *moderate positivists*, contre l'Ecole culture-historique de Foy – en dépit bientôt du souhait du principal intéressé.

Les premières années d'enseignement sont laborieuses. En 1914, Speiser n'est que *privat docent* et les cours qu'il donne dès le semestre d'été ne sont intégrés à aucun cursus. Par ailleurs, la guerre qui éclate en août 1914 éclaircit davantage encore les rangs de ses étudiants. Enfin, la mobilisation pousse Speiser à suspendre son enseignement dès le semestre d'hiver 1914¹. Après avoir passé une année sous les drapeaux, il reprend ses cours en automne 1915, puis les interrompt à nouveau dès décembre pour servir comme délégué du Comité international de la Croix-Rouge au Maroc². Pourtant, en dépit de ce demi-échec, la Faculté de philologie va très rapidement proposer par la voix de son doyen de promouvoir la simple charge de cours d'ethnographie en un séminaire officiel.

3.2.2. Vers un enseignement structuré. Réticences et soutiens

Speiser partage avec Charles Knapp cette même conception des relations entre musée et enseignement. Les collections que conserve celui-là doivent servir celui-ci. On ne s'étonne donc pas de le voir s'adresser à la commission du musée peu après avoir obtenu son habilitation pour être autorisé à faire des démonstrations dans les collections pour les auditeurs de ses cours. Contrairement à Neuchâtel où Knapp peut compter sur le soutien de la commission, Speiser se doute en effet que cela pourrait soulever des problèmes à Bâle. C'est pourquoi il s'empresse de préciser qu'il se souciera d'y maintenir l'ordre et qu'il ne confiera jamais de pièces fragiles aux étudiants. Cependant, la sécurité des pièces n'est pas le véritable problème. La question que se pose en filigrane est celle de la souveraineté de la collection et des relations hiérarchiques entre le musée-institut de recherche et le musée-centre d'enseignement – en d'autres termes entre le musée-privé et le musée-public.

Dans ce contexte, la proposition de créer un séminaire d'ethnographie que fait le doyen August-Leonhard Bernoulli à la section naturaliste³ de Faculté de philosophie en janvier 1918 ne va pas sans poser quelques problèmes. Ils sont liés à l'organisation de l'Université bâloise. A Bâle, le

¹ Stabs UA U2, Procès-verbal de la section naturaliste du Conseil de la Faculté de philosophie, 24.10.1914 et 20.4.1915.

² Stabs UA U2, Procès-verbal de la section naturaliste du Conseil de la Faculté de philosophie, 20.12.1915.

³ De 1917 à 1937, les sciences naturelles et les sciences historiques sont assemblées au sein de la Faculté de philosophie de Bâle, qui est formée de deux sections – naturaliste et historique – qui ont chacune leur conseil de faculté indépendant mais partagent également des séances communes, cf. BONJOUR 1960 : 790-791 et ci-dessous 3.3.3. Des sciences naturelles aux sciences historiques.

musée ethnographique est une institution intégrée à l'Université. Il en fait partie comme institut subsidiaire de soutien à la recherche et à l'enseignement (BONJOUR 1960 : 461) dont les maigres succès de l'enseignement de Speiser et les problèmes soulevés par les démonstrations pratiques montrent les limites¹. A ce titre l'inauguration du nouveau bâtiment en 1917 suscite les plus grands espoirs. Ce nouvel outil permettra, espère Bernoulli, de mieux répondre aux exigences de l'enseignement qu'il propose de développer dans le cadre d'un nouveau séminaire avec une chaire ordinaire². La Faculté partage l'avis de son doyen. Le géographe Braun, qui estimait encore en 1914 que l'ethnographie n'était pas une science mature, se presse de saluer un progrès dans le domaine. De fait, le soutien à l'officialisation de cet enseignement au sein de la section naturaliste est général. Il en va de même pour le choix du titulaire : le nom de Speiser est approuvé à l'unanimité³.

Bernoulli approche alors les différentes autorités compétentes au sein de l'Université et il reçoit de *toutes* parts des échos très favorables. Fritz Sarasin, en tant que président de la commission ethnographique, se montre d'accord de placer une collection d'étude (*Lehrsammlung*) à disposition des étudiants. Paul Sarasin qui siège évidemment à la commission ethnographique, mais occupe aussi les fonctions de président de la *Curatel*, accorde également un soutien sans faille à la charge d'enseignement de son neveu Speiser. Néanmoins, Paul Sarasin croit qu'il est stratégiquement plus élégant de distinguer les deux demandes. Il propose donc de ne réclamer tout d'abord que la charge d'enseignement. La création d'un séminaire, de son côté, serait mise sur la table plus tard seulement. Fritz Mangold, enfin, le conseiller d'Etat indépendant en charge de l'instruction publique salue lui aussi vivement la demande, à la fois parce que le projet promet une meilleure utilisation du musée et que Speiser lui semble être l'homme de la situation. Contrairement à Paul Sarasin cependant, il croit qu'il vaut la peine de demander simultanément la constitution du séminaire et l'érection d'une chaire. Face à ce soutien unanime, la Faculté prie donc la *Curatel* de transmettre au Conseil d'Etat trois requêtes. D'abord, elle réclame la création d'une chaire extraordinaire d'ethnographie avec traitement au sein de la section naturaliste ; ensuite, elle propose Felix Speiser pour occuper cette chaire ; enfin, elle souhaite la création d'un séminaire d'ethnographie, dont le directeur serait le titulaire de la chaire⁴. Sans surprise, la *Curatel* transmet avec un préavis favorable au Conseil d'Etat⁵.

Mangold s'adresse alors officiellement à Fritz Sarasin pour s'informer des modalités pratiques de l'installation du séminaire. Si Sarasin se montre d'accord avec l'installation et juge que le bureau de Speiser est suffisamment grand pour y installer le séminaire, il dit vouloir consulter la

¹ Stabs ED-REG 1a, 1 Speiser, Lettre du doyen de la section naturaliste de la Faculté de philosophie, August Bernoulli au président de la *Curatel*, Paul Sarasin, 20.2.1918.

² Stabs UA U2, Procès-verbal de la section naturaliste du Conseil de la Faculté de philosophie, 22.1.1918.

³ Stabs UA U2, Procès-verbal de la section naturaliste du Conseil de la Faculté de philosophie, 22.1.1918.

⁴ Stabs UA U2, Procès-verbal de la section naturaliste du Conseil de la Faculté de philosophie, 12.2.1918.

⁵ Stabs ED-REG 1a, 1 Speiser, Lettre du vice-président de la *Curatel* Rudolf Iselin au conseiller d'Etat Fritz Mangold, 7.3.1918.

commission¹. En vérité, il veut surtout connaître un peu mieux les projets de Speiser. Interrogé, celui-ci prétend ignorer encore comment il se représente le séminaire. Cependant, il sait déjà qu'il aura une dimension extrêmement confidentielle. Seuls les véritables ethnographes, assure-t-il, auront l'accès libre aux collections, la jouissance de la bibliothèque se fera sous le contrôle de Speiser, la possibilité d'étudier les collections dépendra de *l'accord des chefs de sections* et les cours seront toujours dispensés à la bibliothèque. Au fond, promet-il, le séminaire ne gênera en rien le fonctionnement actuel du musée².

Speiser a bien compris les réticences de la commission. Elle ne s'oppose pas à l'enseignement, mais chacun de ses membres craint pour le calme et l'organisation de l'institution. Le musée, jusque-là, ne sert qu'à satisfaire les besoins des membres de la commission. Si, à l'occasion, le musée ouvre ses portes à un visiteur, il s'agit le plus souvent d'un professeur ou du conservateur d'une institution proche, mais jamais d'un étudiant ou – pire – d'un profane. Speiser sait que la commission craint pour ses prérogatives et il fait tout pour la rassurer.

Dans un premier temps, il pense pouvoir emporter un succès, car il n'est pas seul. A ses côtés, il trouve en effet Karl Forcart. Partisan d'un élargissement aussi important que possible de l'accès aux collections, Forcart est très favorable à l'idée de fonder un séminaire et ne craint en aucune manière l'envahissement. Au reste, il lui semble que la commission connaît suffisamment Speiser pour lui faire confiance³. Seulement, Forcart est isolé. Sans tenir compte de la position de Fritz Sarasin, les oppositions sont nombreuses. Leopold Rüttimeyer, le premier, rejette la proposition. Il juge qu'il est encore trop tôt dans le développement de la discipline à Bâle pour instaurer un enseignement. Mais il craint surtout le dérangement consécutif à l'enseignement dont il souhaite qu'il n'ait plus lieu dans la bibliothèque, mais dans le bureau de Speiser. Paul Sarasin partage l'opinion de Rüttimeyer : lui aussi craint le dérangement, sans cependant mettre en cause la pertinence du moment choisi pour fonder le séminaire. Hoffmann-Krayer est le plus radical et s'oppose de manière véhémement à toute installation d'un séminaire.

Il faut attendre deux semaines pour que la commission s'accorde – ou plutôt que Paul et Fritz Sarasin convainquent Speiser de renoncer au séminaire. Toujours est-il qu'au début avril, la commission présente une position unanime au Conseil d'Etat. Elle s'oppose au séminaire. Elle évoque d'abord des problèmes logistiques. Pour créer un séminaire, il faut un lieu adapté et accessible en tout temps, ce qui n'est pas le cas du musée ; par ailleurs, le musée manque d'espace : il faudrait l'agrandir pour y intégrer un séminaire. La commission s'oppose également en raison d'un problème de terminologie qui souligne l'inscription de l'ethnographie dans les sciences naturelles. Le terme « séminaire » ne paraît pas convenir. En ethnographie, on ne travaille pas au sein d'un séminaire comme les théologiens, les philologues ou les juristes, mais dans un institut d'enseignement (*Unterrichtsanstalt*), ainsi que c'est le cas pour la zoologie ou la botanique. Enfin, la commission juge impossible une utilisation des collections exposées au

¹ MKB 284.4., Lettre du conseiller d'Etat Fritz Mangold à Fritz Sarasin, 8.3.1918.

² MKB 284.4., Lettre de Felix Speiser à Fritz Sarasin, 12.3.1918.

³ MKB 284.4., Lettre de Felix Speiser à Fritz Sarasin, 14.3.1918.

musée pour l'enseignement – et il en va de même pour l'accès à la bibliothèque. En revanche, la commission croit possible, si l'Etat offre un espace et un mobilier suffisants, de créer une collection d'étude (*Lehrsammlung*) dans les années à venir. Alors, il serait possible de rendre cette collection accessible aux étudiants et de mettre sur pied un institut. En réalité, ce qui inquiète la commission n'est pas l'enseignement de Speiser – elle dit du reste très bien s'accommoder des quelques étudiants actuels. Ce qu'elle rejette c'est un développement de l'enseignement qui porterait préjudice aux intérêts du musée et des membres de la commission qui y travaillent¹. Au fond, parce qu'ils financent largement le musée par des dons d'objets ou d'espèces et en y travaillant bénévolement, les membres de la commission le conçoivent comme *leur* musée. L'enseignement ne compte pas parmi leurs objectifs principaux. Dès lors, ils s'y opposent.

Voilà qui témoigne de l'absence de visée disciplinaire. A leurs yeux, le musée ne sert qu'à la production du savoir et non à sa reproduction. Il faut surtout que les membres de la commission et quelques savants étrangers puissent y travailler en paix et l'ériger en matrice du savoir. Le reste n'importe pas. N'ayant que faiblement contribué au développement de l'institution, les autorités se croient contraintes de céder et admettent que le musée, bien que partiellement financé par l'Etat, ne sert que ceux qui y travaillent.

Au total, on se trouve face à une situation curieuse qui est exactement inverse à celle observée à Neuchâtel. Alors que là-bas, les autorités refusaient de soutenir un institut universitaire contre la commission et les quelques individus intéressés à ce domaine de recherche, ici, ce sont les ethnographes qui rejettent le développement de l'ethnographie contre les autorités². Là-bas, en raison de priorités procédant de l'état des finances, on met un terme à l'enseignement. Ici, son développement est interrompu pour préserver la chasse gardée de la commission. Au final, bien sûr, le résultat est le même et, au-delà des différences superficielles, on y observe dans les deux cas un désintérêt public pour la science ethnographique.

L'échec n'est pourtant pas total car la commission ne s'oppose pas au *statu quo* et se montre même favorable à la transformation de la charge de cours de Speiser en une chaire extraordinaire. La *Curatel*, on s'en souvient, ne s'y oppose pas non plus, pas davantage que le Conseil d'Etat. Toutes les parties étant d'accord, le Conseil d'Etat nomme Felix Speiser professeur d'ethnographie sans traitement, le 21 mai 1918.

¹ MKB 284.4, Lettre de Fritz Sarasin au conseiller d'Etat Fritz Mangold, début avril 1918.

² Il ne sera plus question de séminaire d'ethnographie à l'Université de Bâle avant 1930, lorsque August Bernoulli en propose une nouvelle fois la création. Sans succès, la section choisissant plutôt de soutenir une chaire d'astronomie, Stabs UA U 2, Procès-verbal de la section naturaliste du Conseil de la Faculté de philosophie, 13.1.1930 et 17.12.1930. L'idée est alors enterrée pour plus de trente ans, jusqu'à la création du séminaire en 1963, cf. Stabs UA XI 8, 1a et b Ethnologie.

3.2.3. Du *privat docent* au professeur

Lorsqu'il obtient son habilitation en 1914, Speiser est nommé *privat docent*. Il n'est donc pas salarié par l'Université pour les cours qu'il donne¹. Promu professeur extraordinaire, la situation ne change pas pour autant. S'agissant d'une chaire qui n'est pas rattachée à un séminaire (*ungesetzliche Lehrstuhl*), le conseiller d'Etat Mangold ne peut en effet puiser dans les crédits habituels de l'Université. Par ailleurs, les crédits extraordinaires d'enseignement pour 1918 ont déjà été distribués et la fortune de l'Université ne s'élevant plus qu'à quelques centaines de francs, il ne peut être question de s'en servir. Du côté des mécènes, les possibilités paraissent également limitées. Les fondations bâloises privées ne subventionnent que les chaires qu'elles ont elles-mêmes créées et la *Freie akademische Gesellschaft* a été sollicitée tout récemment pour financer une chaire d'astronomie et une charge de cours en italien. Il ne faut donc pas y compter. Toutes les solutions paraissent ainsi barrées.

Cela ne constitue cependant pas un problème à Bâle – du moins pas aussi insoluble qu'il le serait à Neuchâtel. D'une part, la question est limpide au point de vue réglementaire : il n'est pas interdit de nommer un professeur sans traitement². D'autre part, enseigner à bien plaire ne gêne pas Speiser. Né dans une famille particulièrement aisée, il ne lui est pas indispensable de gagner sa vie ; socialisé dans la bourgeoisie bâloise, il connaît le sens du sacrifice qu'elle réclame. Dès lors, entre 1914 et 1923, il dispense gratuitement son enseignement.

En janvier 1923, après avoir longuement hésité, puisqu'il lui importe de se mettre bénévolement au service de l'*alma mater* bâloise, il se décide pourtant à réclamer un traitement pour son enseignement. La guerre, regrette-t-il, a contribué à réduire considérablement sa fortune et celle de son épouse Elise Merian. Plus tard, la dégringolade de la bourse puis la dévaluation de papiers valeurs suisses dans lesquels ils avaient investi ont davantage encore diminué son aisance financière, sans compter que l'élévation du coût de la vie mine également son budget. Au total, ses revenus qui provenaient jusqu'ici du seul produit de sa fortune se sont réduits au point qu'ils couvrent à peine ses dépenses quotidiennes.

Il faut dire que son métier d'ethnographe réclame des investissements importants. En l'absence d'une bibliothèque d'ethnographie moderne à Bâle, il a dû la constituer et la financer lui-même et acquérir un nombre considérable d'ouvrages souvent chers. Par ailleurs, l'appareillage nécessaire aux mesures anthropologiques a aussi été réuni à sa charge. Enfin, ses propres publications qui sont généralement financées à compte d'auteur lui ont déjà beaucoup coûté. Sans compter qu'au moment où il aura terminé l'étude de son voyage aux Nouvelles-Hébrides, il devra financer lui-même sa prochaine expédition car son champ de recherche exige que l'ethnographe, au contraire du naturaliste auquel on fournit un laboratoire, paie lui-même l'acquisition de son matériel

¹ Stabs UA R 3,6, Procès-verbal du Conseil de la Faculté de philosophie, 27.10.1913. En principe, ses étudiants le rémunèrent au terme de chaque cours.

² Stabs ED-REG 1a, 1 Speiser, Lettre du conseiller d'Etat Fritz Mangold au président de la *Curatel* Paul Sarasin, 17.4.1918.

d'étude. En réalité, avertit Speiser, ses frais professionnels s'élèvent à des sommes tellement faramineuses que la plus élémentaire prudence réclamerait de cesser ce travail¹. Passionné, il ne peut cependant s'y résoudre.

De manière plus générale, Speiser juge sa demande légitime au vu des progrès de l'ethnographie qui est devenue une branche populaire à Bâle parmi les étudiants comme au sein du public. A cet égard, il n'est pas indifférent que Speiser avance, après la Première guerre mondiale, pour la première fois l'argument de la popularité du musée pour réclamer un financement de l'Etat. Selon une chronologie identique à celle observée à Neuchâtel, on constate en effet ce soudain glissement de l'argumentation – témoignant peut-être d'un intérêt nouveau des autorités pour la dimension publique des musées². A l'Université, l'ethnographie a été promue branche d'examen en 1919³ et à ce titre elle rencontre un certain succès parmi les géographes. Bien sûr, le nombre d'étudiants demeure confidentiel, en particulier en branche principale⁴. Mais la faute en incombe au faible nombre de débouchés, plus qu'au professeur ou au champ de recherche.

Ce n'est pas tout : au point de vue cognitif, poursuit Speiser, l'ethnographie a pris une importance croissante. La sociologie, l'économie nationale, l'histoire du droit, l'histoire des religions, l'histoire de l'art et de la littérature s'appuient de plus en plus sur les découvertes de l'ethnographie et, en vérité, il n'existe pas un représentant des branches mentionnées qui ne soit confronté quotidiennement à des données ethnographiques. Or celles-ci ne prennent leur véritable valeur que lorsqu'elles sont replacées dans leur contexte culturel originel. On saisit alors l'importance d'un enseignement d'ethnographie pour les étudiants de ces disciplines qui voudraient employer judicieusement ces données. Du reste, argumente Speiser, les Allemands qui ont créé des chaires d'ethnographie dans toutes leurs universités l'ont compris depuis longtemps. Même en Suisse d'ailleurs, à Zurich et à Berne, il existe des chaires – de géographie, certes – mais qui sont largement tournées vers l'ethnographie. Et dans chacune de ces universités, les enseignants sont salariés.

Enfin, Speiser avance l'argument du rôle de laboratoire des collections ethnographiques du musée bâlois. Il s'agit là d'un institut de première catégorie qui permet une excellente formation en ethnographie à Bâle. L'Université a donc tout à gagner d'une collaboration étroite avec le musée. Inversement, il importe aussi au musée d'établir un contact avec l'Université. Il est bon pour sa réputation, estime Speiser, et donc pour son développement à venir que ses collections soient aussi souvent exploitées que possible. A cet égard, bien sûr, la reconnaissance de l'ethnographie à l'Université jouerait un rôle très encourageant⁵.

¹ Stabs ED-REG 1a, 1 Speiser, Lettre de Felix Speiser au président de la *Curatel* Ernst Koechlin, 8.1.1923.

² A ce propos, cf. pp. 284 sqq. et 533 sqq.

³ Stabs UA U 2, Procès-verbal de la section naturaliste du Conseil de la Faculté de philosophie, 17.3.1919.

⁴ En 1923, seul Paul Wirz a obtenu son doctorat en ethnographie, Stabs UA U 2, Procès-verbal de la section naturaliste du Conseil de la Faculté de philosophie, 31.1.1920 ; Stabs ED-REG 1a, 1 Speiser, Lettre de Felix Speiser au président de la *Curatel* Ernst Koechlin, 8.1.1923.

⁵ Stabs ED-REG 1a, 1 Speiser, Lettre de Felix Speiser au président de la *Curatel* Ernst Koechlin, 8.1.1923.

Si la *Curatel* estime que la promotion de l'ethnographie en branche d'examen ne forme pas un argument suffisant, elle se montre en revanche immédiatement sensible aux problèmes financiers que rencontre Speiser. Elle accepte donc la demande et propose un traitement de 2'000 francs par an, pour deux heures d'enseignement hebdomadaires¹. Ce traitement très modeste ne constitue cependant qu'un dédommagement pour les frais occasionnés par son enseignement. Dès 1927, Speiser réclame donc une augmentation. Sans succès. Ce n'est que fort de l'appui de Fritz Sarasin qui brandit la menace d'un débauchage de Speiser² que celui-ci obtient une augmentation à 4'000 francs annuels³.

Soyons clairs : ce traitement demeure très modeste. Il dépasse à peine le salaire moyen d'un ouvrier dans l'industrie (SIEGENTHALER 1996 : 459) et la crise économique qui frappe la Suisse après 1929 tend à en diminuer encore la valeur. On comprend donc que Speiser remet l'ouvrage sur le métier dès 1931⁴. Avec l'aval de la *Curatel*, du Département de l'instruction publique et du Conseil d'Etat, Speiser obtient alors une nouvelle hausse de 2'000 francs et voit son traitement passer à 6'000 francs annuels⁵.

En dépit de ce succès, Speiser prend cette décision comme une insulte. Après dix-sept années d'enseignement à l'Université et dix-neuf au musée, il constate qu'il touche à peu près autant qu'un balayeur de rue. Cet état de fait le choque profondément. D'autant qu'il ne s'agit pas là d'une absence de reconnaissance de l'ethnographie, ni de problèmes financiers, comme le prouve la mise en place d'un poste de *Custos* l'année précédente. C'est lui, croit-il savoir, qu'on a voulu sanctionner, comme lorsque les autorités ont refusé la proposition de créer une chaire d'ethnographie en 1930⁶. Désespéré, Speiser confie à Fritz Sarasin que sa vie a perdu son sens. Il envisage carrément sa démission et songe à ouvrir un petit commerce de ces cigares dont il est si friand, pour assurer ses revenus. Et surtout, il lui avoue regretter de n'avoir pas postulé au poste de *Custos* qu'il a contribué à créer l'année précédente⁷. Quelques jours plus tard, sa colère et sa tristesse n'ont en rien diminué : ruiné par son dernier voyage aux îles Salomon dont il est rentré en 1931, il n'a plus assez de moyens pour subvenir à ses besoins et à ceux de sa famille. Il ne comprend toujours pas, se confie-t-il à Fritz Sarasin, comment les autorités peuvent soutenir le musée, sans promouvoir l'enseignement. Car il lui paraît évident que c'est bien le travail à l'Université qui donne sa dimension scientifique à la collection. Dès lors pourquoi payer 9'000.- francs au *Custos* et seulement 6'000.- francs à lui ? et, poursuit-il, si c'était un problème financier, il

¹ Stabs UA XI 3,3 Speiser, Arrêté du Conseil d'Etat bâlois, 27.3.1923.

² Stabs ED-REG 1a, 1 Speiser, Lettre de Fritz Sarasin au président de la *Curatel* Ernst Koechlin, 10.7.1927.

³ Stabs UA I 13, Lettre de Rudolf Wenk, secrétaire du Département de l'instruction publique au rectorat, 6.9.1927.

⁴ Stabs ED-REG 1a, 1 Speiser, Lettre de Felix Speiser au président de la *Curatel* Ernst Koechlin, 20.5.1931.

⁵ Stabs UA XI, 3, 3 Speiser, Arrêté du Conseil d'Etat bâlois, 21.7.1931.

⁶ Les archives ne laissent aucune trace de cet épisode. Au contraire de ce que croit savoir Speiser, il semble bien que ce soit la section naturaliste de la Faculté qui s'y est opposé, préférant une chaire d'astronomie à une chaire d'ethnographie, Stabs UA U 2, Procès-verbal de la section naturaliste du Conseil de la Faculté de philosophie, 17.2.1931.

⁷ Stabs PA 212 T 2 XXXIV, Lettre de Felix Speiser à Fritz Sarasin, 22.7.1931.

aurait apprécié qu'on lui fasse l'amitié de lui confier une chaire ordinaire *ad personam*, pour le soutenir moralement. Mais, même de cela, les autorités sont incapables¹. En vérité, tout à sa colère, Speiser ne perçoit pas l'enjeu véritable. C'est une institution culturelle, et non l'ethnographie que les autorités soutiennent à travers le musée qu'elles financent généreusement depuis le milieu des années 1920. Speiser y voit un geste contre lui. C'est faux : il est plutôt dirigé contre la dimension scientifique de l'ethnographie, et l'arrivée du socialiste Fritz Hauser au Département de l'instruction publique ne contribue pas à briser le rapport hiérarchique entre le musée et l'Université². Seul le premier, en raison de sa dimension populaire, jouit du soutien de l'Etat ; l'Université, réservée à l'élite, est en revanche laissée pour compte. L'ethnographie-science ne suscite guère d'attention.

Il faut sans doute toute la diplomatie et l'influence de Fritz Sarasin à la fois pour faire plier le gouvernement et pour détourner Speiser de son idée d'abandonner l'ethnographie. Toujours est-il que lorsque Speiser relance les autorités en 1932, ses arguments sont reçus. Au prix d'une petite distorsion. Il justifie en effet sa demande en la présentant comme une rétribution pour les charges qu'il a accomplies et qu'il accomplit encore *au musée* et pour les collections qu'il a offertes³. Quelque temps plus tard et sans doute pour mettre le gouvernement bâlois sous pression, il indique encore avoir été chargé de cours à l'Université de Zurich⁴.

Les arguments semblent porter. La *Curatel*, comme le Département de l'instruction publique, tiennent en tout cas compte des innombrables dons de Speiser aux collections de la ville et de sa situation financière. Il n'est cependant pas possible de créer une chaire ordinaire. L'Université de Bâle est trop petite et il lui faut se concentrer sur les domaines essentiels dont l'ethnographie ne fait bien sûr pas partie. C'est un domaine secondaire (*Nebengebiet*) dans l'enseignement de l'Université pour lequel l'*alma mater* ne devrait pas dépenser plus de 9'000 francs par an, décide le Conseil d'Etat⁵.

Cette augmentation semble suffisante pour Speiser. Disons en tout cas qu'il ne réclame plus rien avant 1944 – et encore, il ne présente pas alors de requête pour voir son enseignement rémunéré, mais son travail au musée⁶. S'il est possible que ce traitement lui suffise objectivement, il n'est pas

¹ Stabs PA 212 T 2 XXXIV, Lettre de Felix Speiser à Fritz Sarasin, 26.7.1931.

² En témoignent son soutien à la création d'une université populaire en 1919, le développement des services scolaires pour les ouvriers (médecine scolaire) ou la promotion des colonies scolaires, STIRNIMANN 2000 : 388-391. Par ailleurs, il importe de relever que Hauser est le promoteur de la popularisation du musée. En 1928, il met les musées sous pression et leur reproche de ne pas être assez bien fréquentés. Il leur propose l'application de deux mesures, la publication de guides pour le public et une meilleure information aux instituteurs, Stabs Erziehung DD 22, Circulaire de Fritz Hauser aux présidents des commissions des musées d'art, d'ethnographie et de sciences naturelles, 8.12.1928.

³ Stabs ED-REG 1a, 1 Speiser, Lettre de Felix Speiser au président de la *Curatel*, Ernst Thalmann, 27.5.1932.

⁴ Stabs ED-REG 1a, 1 Speiser, Lettre de Felix Speiser au président de la *Curatel*, Christian Buchmann-Schardt, 20.6.1932.

⁵ Stabs Erziehung CC 28b, Rapport du conseiller d'Etat Fritz Hauser au Conseil d'Etat, 29.10.1932. La décision du Conseil d'Etat est arrêtée le 15.11.1932.

⁶ Stabs ED-REG 1a, 1 Speiser, Lettre de Felix Speiser au conseiller d'Etat Carl Miville, 30.6.1943.

impossible d'établir une relation entre ses requêtes de 1931 et 1932 et son animosité à l'égard d'Eugen Paravicini¹. Déjà fâché de l'avoir vu nommé *Custos*, Speiser ressent sans doute une humiliation d'autant plus profonde lorsque sa demande n'est qu'à moitié satisfaite en 1931. C'est vrai qu'elle signifie que le représentant de la « *Proletenherrschaft* » Paravicini est mieux rémunéré que lui, le défenseur de la « *alte Herrschaft* ». C'est aussi cette hérésie qu'il souhaite corriger au plus vite par sa demande en 1932. Enfin, elle est aussi une manière de voir son travail au musée récompensé.

Cette transformation progressive du mode de traitement doit retenir notre attention parce qu'elle indique qu'il existe une alternative aux modèles exclusivement privé ou public de financement de l'enseignement. Pendant dix ans Speiser offre en effet ses services. Puis il touche une indemnité qui ne couvre pour commencer que ses frais, mais qui devient après une dizaine d'années un véritable traitement. De fait, quand Alfred Bühler prend sa succession en 1950, ses revenus sont entièrement versés par l'Etat. Cette manière de troisième voie constitue précisément ce qui permet la perpétuation de l'enseignement à Bâle. A Neuchâtel, il n'existe que les deux modèles exclusifs : privé ou public. En conséquence, quand Antoine Borel cesse de subvenir aux frais de la chaire, l'Etat doit prendre *entièrement* à sa charge un enseignement qu'il n'a pas voulu. Ici, la fortune des ethnographes et l'intervention progressive de l'Etat permettent la continuité.

3.2.4. Disciplinarisation

L'enseignement ethnographique, en dépit des affirmations de Speiser à la *Curatel*, n'attire pas un public très nombreux. Au début des années 1930, Speiser avoue à Fritz Sarasin qu'il lui arrive de donner son cours devant... aucun étudiant². Ce succès tout relatif n'empêche pourtant pas que dès 1919 l'ethnographie soit admise comme branche d'examen au doctorat³. Pendant longtemps, cette promotion se solde par un demi-échec. Seuls sept étudiants se présentent à un doctorat avec ethnographie au cours des vingt premières années. En revanche, une fois l'ethnographie intégrée à la Faculté des lettres, le succès paraît plus net : les candidats se présentent au rythme d'un par année. L'un dans l'autre, pourtant, le résultat reste maigre.

Il permet cependant de former des ethnographes. Car, parmi la vingtaine d'étudiants en ethnographie, sept rédigent leur thèse dans la discipline et nombreux sont ceux qui se lancent ensuite dans une carrière d'ethnographe. Au fond, c'est toute la relève de l'Entre-deux-guerres et surtout de l'après-guerre qui se forme ici – Paul Wirz, Alfred Bühler, Hans Dietschy, Kristin Oppenheim et Paul Hinderling. Dès lors, même si les étudiants sont peu nombreux et même si

¹ Stabs PA 212 T 2 XXXIV, Lettre de Felix Speiser à Fritz Sarasin, 15.6.1930.

² Stabs PA 212 T 2 XXXIV, Lettre de Felix Speiser à Fritz Sarasin, 7.12.1931.

³ Stabs UA U 2, Procès-verbal de la section naturaliste du Conseil de la Faculté de philosophie, 17.3.1919. L'examen de doctorat consiste en la soutenance de thèse et d'un examen dans trois branches, l'une principale, qui est celle dans laquelle s'inscrit le travail de thèse, et deux secondaires. L'ethnographie peut-être choisie comme branche principale ou secondaire.

l'Etat peine à reconnaître l'importance de l'enseignement, force est de constater que c'est ici que se reproduit le savoir. L'institutionnalisation prend enfin une véritable dimension disciplinaire.

Le premier élève : Paul Wirz¹

Paul Wirz est le premier élève de Felix Speiser. Né en 1892 dans une famille aisée de fabricants de soie suisses en Russie, il dispose comme Speiser et les Sarasin de moyens financiers importants pour mener sa vie. Cependant, si le capital financier ne lui manque pas, il n'en va pas de même de son capital culturel. Exclu du patriciat bâlois, il sent rapidement un fossé se creuser entre lui et les gloires de l'ethnographie bâloise.

Rentré seul en Suisse à la mort de son père en 1904 et quelque peu désesparé quant à son avenir, il hésite à se lancer dans une carrière de technicien, d'ingénieur, de chimiste ou d'industriel (SCHMIDT 1998 : 23). En 1910, il se décide pour une formation en sciences naturelles avec une spécialisation en chimie et physique à l'Ecole polytechnique fédérale de Zurich, au cours de laquelle il suit également les cours d'anthropologie d'Otto Schlaginhaufen². Très rapidement, pourtant, il sent l'appel du large. Au cours de ses études déjà, il entreprend un premier voyage en Afrique pour fuir le rude hiver zurichois de 1912-1913. Selon Wirz, c'est ce voyage et en particulier la rencontre de deux Russes qui financent leurs voyages en préparant des collections pour des musées ethnographiques, qui font naître en lui une attirance irrésistible pour l'exotique et l'ethnographie. Dès lors, Wirz ne rêve plus que d'îles enchantées, de forêt vierge et de liberté (SCHMIDT 1998 : 29). A son retour, il échoue délibérément à ses examens finaux et prend la décision de vivre désormais modestement sur l'héritage de son père.

Il s'oriente alors vers l'ethnographie. Selon Wirz, son besoin de soleil, son désir d'une vie simple au cœur d'une nature intouchée et entouré d'hommes libres, sa soif de voyages, le mal des pays lointains (*Fernweh*) et sa quête de l'exotique et de la pureté expliquent sa réorientation professionnelle. Il décide donc d'entreprendre des études d'anthropologie, de géographie, d'ethnologie et de zoologie en Faculté des sciences de l'Université de Zurich en 1914 (SCHMIDT 1998 : 27). Il fréquente alors assidûment les enseignements d'Otto Schlaginhaufen en

¹ Cf. annexe 2.1.2.

² Otto Schlaginhaufen fut l'élève et le disciple du professeur Rudolf Martin, fondateur de l'anthropologie zurichoise célèbre pour son *Lehrbuch der Anthropologie* et l'élaboration d'un matériel de mesures. Schlaginhaufen a collaboré à chacun des deux projets, puis écrit sa thèse avec Martin dont il perpétue la tradition à Zurich. Après avoir soutenu sa thèse, il se rend à Berlin où il dirige la section Afrique et Océanie du Musée ethnographique sous la direction de von Luschan, dont il est l'assistant. Proche d'Eugen Fischer, directeur de la *Gesellschaft für Rassenhygiene* de Fribourg en Brisgau, et d'Alfred Ploetz, qui fonde une société similaire à Berlin avec von Luschan, il travaille sur du matériel ethnographique et anthropologique venu des colonies allemandes. En 1906, il est nommé à la tête de la section anthropologique du Zwinger-Museum de Dresde, mais quitte cette charge en 1907. Sur ordre de von Luschan, il part alors en Mélanésie au sein d'une expédition allemande pour le Neu-Mecklembourg, Bougainville et les Salomon. A Bougainville, il fait des recherches en anthropologie physique, mais aussi en ethnographie, en géographie et en linguistique. Rentré en Europe en 1911, il prend la succession de Martin à l'Université de Zurich où il enseignera l'anthropologie jusqu'en 1951.

anthropologie et de Hans Wehrli en ethnographie¹. Deux semestres lui semblent suffire pour affronter le terrain et, en 1915, en puisant dans ses fonds propres, Wirz organise un long voyage d'études qui vise à assembler un matériel original pour sa thèse.

Pourtant, au terme de son expédition de quatre ans aux Indes néerlandaises², il ne retourne pas à Zurich et choisit de s'installer à Bâle pour terminer son travail. Plusieurs raisons l'expliquent. Bâle est la seule ville en Suisse alémanique où il existe un véritable enseignement ethnographique et un musée digne de ce nom. Voilà qui ouvre des perspectives académiques et professionnelles que Zurich ou Berne ne peuvent lui garantir et qui atteste le rôle secondaire de ces deux villes en matière d'ethnographie. La spécialisation géographique des ethnographes bâlois compte aussi. Speiser qui a étudié aux Nouvelles-Hébrides, et les Sarasin qui ont travaillé à Célèbes, assurent en effet un profond ancrage des institutions bâloises dans les études océaniques. Enfin, il espère davantage de sa relation avec Speiser que de celles qu'il a établies avec Wehrli ou Schlaginhaufen dont les intérêts sont plus nettement portés vers l'étude physique de l'homme. Il faut dire qu'au cours de son expédition aux Indes néerlandaises, Wirz a passablement souffert de l'absence de contacts avec d'autres ethnographes ou océanistes au point qu'en 1919, au moment de rentrer en Suisse, il confie à Fritz Sarasin son soulagement de voir enfin quelqu'un s'intéresser à son travail³. Au total, Paul Wirz espère pouvoir compter sur les Bâlois, et en particulier sur Speiser, pour le soutenir dans ses activités scientifiques à venir (SCHMIDT 1998 : 52-53). C'est donc là qu'il décide d'inscrire sa thèse et, début 1920 déjà, il obtient le titre de docteur en passant avec succès ses examens en ethnographie, zoologie et minéralogie ainsi qu'en présentant une thèse sur la religion et les mythes des *Marind-anim*.

Le rapport de Speiser atteste le peu que ce travail lui doit. Il faut dire que Wirz est autant l'élève de Wehrli que le sien, sans compter que son travail résulte principalement de la nature de l'expédition qu'il a entreprise pendant quatre années en solitaire. En harcelant sans relâche des indigènes souvent réticents, Wirz est parvenu à rassembler un ensemble très considérable de mythes qui soutient la comparaison avec les meilleures collections de récits indigènes⁴. Son travail atteste donc de qualités de collectionneur ethnographique de premier plan. Mais Wirz – contrairement à Speiser – ne s'est pas limité à cela. L'importance de son travail vaut aussi pour l'analyse qu'il propose. Elle permet de superposer les mythes et les groupes sociaux des *Marind-*

¹ Hans Wehrli choisit comme seconde formation des études de géographie, ethnographie, histoire et économie nationale à Berlin, Leipzig, Leiden, Londres et Zurich. Il rédige sa thèse et son habilitation sur le Burma où il a voyagé en 1897. En 1911, ce proche de Schlaginhaufen est nommé professeur extraordinaire et, en 1913, professeur ordinaire de géographie, y compris en ethnologie et géographie économique, à l'Université de Zurich. Simultanément, il est alors nommé directeur de l'Institut de géographie et de la *Sammlung für Völkerkunde der Universität Zürich*.

² Initialement, son choix, guidé par Schlaginhaufen, se porte sur la Nouvelle-Guinée. Comme un autre ethnographe célèbre, le déclenchement de la Première guerre mondiale modifie cependant son plan initial et il se rend aux Indes néerlandaises (SCHMIDT 1998 : 34-51).

³ Stabs PA 2121 T 2 XXXI, Lettre de Paul Wirz à Fritz Sarasin, 17.3.1919.

⁴ En témoigne peut-être le fait que Marcel Mauss centre l'un de ses cours de 1927-1928 à l'Ecole pratique sur les « documents de M. Wirz sur les *Marind-Anim* », FOURNIER 1994 : 473.

anim et d'établir ainsi des liens manifestes entre les domaines de la vie sociale. Enfin, s'inspirant des enseignements de la *Kulturkreislehre*, Wirz puise dans les récits qu'il a recueillis pour reconstituer les migrations de ce peuple.

Si Wirz est bon ethnographe, il est cependant difficile d'en tirer parti au musée ou à l'Université. Quelques mois après l'obtention de son doctorat, il repart en effet en expédition en Nouvelle-Guinée pour quatre ans (SCHMIDT 1998 : 62-77). De retour en Suisse, au début de 1924, les collections offertes au musée à peine déballées et classées, il recommence déjà à échafauder les plans d'un prochain voyage. En décembre 1924, il est reparti pour l'Insulinde où il reste jusqu'au printemps 1927. C'est donc un peu contre le cours vagabond de sa vie que Wirz cherche à obtenir l'habilitation à enseigner l'ethnographie. Il s'adresse d'abord, suite à une suggestion de Wehrli, à l'Université de Zurich, où il vise aussi la direction de la *Sammlung für Völkerkunde* (SCHMIDT 1998 : 101). Mais son projet se solde par un échec et il se retourne alors vers Bâle.

D'emblée soutenue par Speiser¹ et Wehrli, appelés comme rapporteurs, sa thèse d'habilitation reçoit aussi l'approbation de Fritz Sarasin, interrogé de manière informelle par le doyen de la Faculté des sciences² de sorte qu'en mars 1928, Paul Wirz obtient l'habilitation pour enseigner l'ethnographie, en particulier de l'Indonésie et de la Nouvelle-Guinée (SCHMIDT 1998 : 102). Pourtant, Wirz ne se lance pas immédiatement dans l'enseignement. Il attend le semestre d'hiver 1928-1929 pour donner un premier cours sur la Nouvelle-Guinée. L'essai est manifestement peu concluant et le jeune ethnographe demande alors un congé pour les cinq semestres qui suivent. Parti une nouvelle fois en expédition en 1929, ce n'est qu'en 1931 qu'il donne à nouveau un cours sur l'Indonésie cette fois. Sans davantage de plaisir, au point qu'au semestre d'été 1932, il abandonne définitivement cette charge.

Il faut dire que les raisons sont nombreuses qui le poussent à abrégé l'expérience. Son enseignement, comme les premiers cours donnés par Speiser, n'est pas rémunéré. Plus fier et pragmatique (et surtout moins riche) que Speiser, Wirz ne s'en satisfait pas. Du reste, étranger au patriciat, rien ne l'y oblige. Mais c'est aussi l'enseignement en soi qui ne l'intéresse guère. Il supporte mal de parler en public, moins encore le confinement dans les salles de cours. On le comprend d'autant mieux que les étudiants sont rares. Enfin, l'appel du large retentit à nouveau (SCHMIDT 1998 : 102). Cette rupture sonne le glas de relations entre les ethnographes bâlois et Wirz déjà tendues par un conflit avec Fritz Sarasin. Elle marque également l'échec partiel de cette première reproduction du savoir ethnographique bâlois. Car Wirz s'éloigne progressivement du musée. A l'échelle des relations qu'il établit avec ses collègues d'abord, tant ses moyens financiers paraissent dérisoires par rapport à ceux des Sarasin ou de Speiser, et tant sa conception de la vie diffère de la leur. Entre le trublion attaché à sa liberté et les patriciens soumis aux règles strictes de la bourgeoisie locale, les affinités sont de plus en plus rares. Ce n'est pas tout. Car au point de vue épistémologique aussi une distance s'installe entre les ethnographes aisés des bords du Rhin

¹ Sur les réserves de Speiser, cf. SCHMIDT 1998 : 101-102.

² Stabs UA XI A 3, 2, Wirz, Lettre de Fritz Sarasin au doyen de la section naturaliste de la Faculté de philosophie Friedrich Fichter, 6.12.1927.

et lui. Intéressé, d'une part, à l'analyse mythologique et plus généralement par la « vie psychique » des populations qu'il étudie, il se passionne de moins en moins pour la culture matérielle qu'il perçoit de plus en plus comme un moyen financier et non une fin cognitive. Plongé, d'autre part, dès les années 1910 dans le paradigme diffusionniste, il s'oppose également à cet égard aux ethnographes bâlois toujours fidèles à Bastian.

Le premier disciple : Alfred Bühler¹

Les choses se passent mieux avec Alfred Bühler. *A priori* pourtant, ce jeune homme né en 1900 dans une famille modeste de cheminots ne semble pas avoir les qualifications requises pour réussir dans l'ethnographie bâloise. Disons en tout cas qu'il n'est ni fortuné, ni lié aux grandes familles de la ville. Bachelier en 1918, il entame une formation d'instituteur primaire qu'il termine en 1920. Il commence alors une carrière d'enseignant qu'il mène pendant près de vingt ans en parallèle avec ses études de géographie et sa carrière d'ethnographe.

Il s'engage en effet dès le début des années 1920 dans des études universitaires de géographie qu'il mène tambour battant. En 1927, il achève sa thèse en géographie avec Hugo Hassinger et passe sans briller ses examens dans ses deux branches secondaires, la zoologie et l'ethnographie. Cela dit, si sa thèse est inscrite en géographie, il ne s'agit pas de géographie classique. La thèse qu'il défend en 1927 porte en effet sur le *Maiental*, petite vallée alpine, à cheval entre les cantons d'Uri et de Berne, dont il propose une monographie qui tient de l'anthropo-géographie, juge Paul Vosseler². Karl Meuli prétend du reste que Bühler n'a inscrit sa thèse en géographie et non en ethnographie que par crainte du manque de débouchés (1965 : 18). En réalité, il s'agit bien d'un travail d'ethnographe.

Dans son travail, Bühler analyse de façon classique la géologie, la morphologie et la glaciologie de la région, puis la climatologie et la couverture végétale. Mais cela ne constitue que le préambule de son étude. Le cœur de son travail porte sur l'occupation du territoire et la typologie des maisons. Ces deux domaines de recherches, très chers à la *Volkskunde*³, l'amènent à constater des

¹ Cf. annexe 2.11.

² Stabs UA U 14, Lettre de Paul Vosseler au doyen de la section naturaliste de la Faculté de philosophie, 19.6.1927.

³ Dès 1921, Hugo Hassinger présente dans les *Archives suisses des traditions populaires* un programme de recherche sur l'étude de la maison rurale et des établissements humains. Placée sous l'égide de la Société suisse des traditions populaires et de son président Felix Speiser, cette recherche vise un double objectif : « l'étude de la maison rurale [qui] comporte l'étude des formes indigènes anciennes, et plus particulièrement l'étude des formes primitives de la maison d'habitation rurale, de sa construction, de son aménagement intérieur et cherche à se renseigner sur le développement culturel de la maison suisse ; l'étude des établissements humains [qui] se propose le but plus général d'étudier les groupements ruraux, village, hameau, ferme ou chalet alpestre dans leur dépendance de la nature, du sol et dans leur relation avec la vie sociale » (HASSINGER 1921 : 43). Le programme cherche à être efficace et ses promoteurs publient un questionnaire en 1921. Plus : ils encouragent les recherches monographiques sur un village ou une région et constituent une centrale au sein de laquelle toutes les informations sont réunies (SCHWAB 1921). Le programme ne rencontre pas un succès immédiat, en raison du manque de clarté du questionnaire. Dès lors,

corrélations fortes entre les types d'occupation et le relief, comme entre mode économique et climat. Du coup, son travail dépasse la simple étude géographique régionale et permet de tirer des conclusions intéressantes pour la *Siedlungskunde* et la *Volkskunde*. Le travail de Bühler possède deux autres caractéristiques remarquables qui le rapprochent davantage encore de la *Volkskunde*. Dans le chapitre sur les modes économiques, Bühler abandonne tout à fait le point de vue du géographe pour collectionner du matériel agricole. Ce faisant, il s'inscrit encore une fois dans une perspective de recherche que les folkloristes, mais aussi les ethnographes ont à cœur de développer. Non seulement parce qu'il s'intéresse aux populations rurales et alpines, c'est-à-dire réputées primitives, mais surtout parce qu'il fonde le savoir sur la culture matérielle, sa recherche répond aux méthodes et aux objectifs de la *Volkskunde* et de l'ethnographie. Enfin, toujours au point de vue méthodologique, Bühler singe aussi la *Volkskunde* et l'ethnographie en fondant sa recherche non pas seulement sur la documentation livresque, mais aussi en menant des entretiens et en pratiquant une forme d'observation participante sur le terrain. Ce choix n'est certes pas entièrement libre puisque la *Siedlungskunde* est une science récente qui ne dispose encore guère que d'un maigre corpus bibliographique. Il n'en reste pas moins que cette orientation est pleinement assumée par Bühler¹.

Alfred Bühler n'a donc rien à envier à Paul Wirz en matière de formation en ethnographie. Contrairement à lui, cependant, il paraît plus stable. Attaché à Bâle par un emploi qui lui est nécessaire pour vivre, il ne peut guère partager avec Wirz son goût du voyage et de l'aventure. Bühler semble également plus proche de l'intérêt des Bâlois pour la culture matérielle comme l'attestent ses collaborations régulières avec le musée bâlois dès la fin des années 1920 (MEULI 1965 :18). On ne s'étonne pas dès lors que la commission ethnographique le choisisse en 1930 pour mener la deuxième grande expédition que le musée planifie pour 1931². En 1932, à son retour de Nouvelle-Irlande et des îles de l'Amirauté où Bühler s'est rendu malgré les recommandations contraires de Speiser³, Bühler est intégré à la commission. Véritable forçat au service du musée, il part pour une deuxième expédition à *Timor*, *Flores* et *Rote* trois ans plus tard et sa nomination au rang de *Custos* en 1938 s'inscrit dans l'ordre des choses. Océaniste, intéressé par la culture matérielle dont il saisit les limites, conscient de la position particulière de l'ethnographie bâloise dans le champ de recherche, Alfred Bühler est le premier disciple de Speiser.

C'est à ce titre sans doute qu'au milieu de la Seconde guerre mondiale, à l'automne 1943, Bühler soumet à la Faculté des lettres une demande d'habilitation pour dispenser un enseignement en ethnographie. La chronologie de cette requête n'est sans doute non plus sans rapport au décès récent de Fritz Sarasin. La mort du dernier opposant au développement d'un séminaire en 1918 autorise en effet enfin le développement conséquent de l'enseignement. On ne s'étonne donc pas

Hassinger prie dès lors Bühler d'en remplir un pour le *Meiental*, à titre d'exemple (BÜHLER 1923). La recherche dans ce domaine se poursuit tout au long des années 1920 et 1930.

¹ Stabs UA U 14, Lettre de Hugo Hassinger au doyen de la section naturaliste de la Faculté de philosophie, 10.6.1927.

² MKB H allg 21 (2), Procès-verbal de la commission du Musée ethnographique, 7.1.1930.

³ Stabs PA 212 T 2 XXXIV, Lettres de Felix Speiser à Fritz Sarasin, 15.6. et 21.9.1930.

de voir sa proposition fermement soutenue par Speiser. En revanche, l'aval du conseil de Faculté ne doit pas être compris comme un soutien à l'ethnographie ou la réalisation d'un programme de recherche. Si la demande est admise, c'est en raison des exceptionnels mérites scientifiques de Bühler dont l'Université ne veut pas se priver¹.

Son enseignement agrémenté d'exercices pratiques au musée porte généralement sur la technologie primitive. C'est, il faut le dire, devenu la spécialité de Bühler qui dirige de plus en plus ses recherches vers la technologie culturelle, avec un succès remarquable. En 1948, Speiser propose donc à la Faculté de le promouvoir du rang de *privat docent* à celui de chargé de cours rémunéré par des fonds tiers. Avec succès. A l'été 1948, Bühler, qui est nommé chargé de cours en ethnographie avec une attention particulière portée à la technologie, voit son enseignement établi et même financé par la *Freie akademische Gesellschaft*².

Du coup, la mort de Speiser l'année suivante ne confronte ni l'ethnographie bâloise en général, ni Alfred Bühler en particulier à l'épreuve du feu. La pérennité de l'enseignement de Speiser n'est pas remise en cause. Peu après l'annonce de son décès, la Faculté des lettres nomme une commission pour régler sa succession. Composée des philologues Friedrich Ranke et Jakob Wackernagel, du folkloriste Karl Meuli, de l'orientaliste Rudolf Tschudi, ainsi que d'Eduard Handschin, de la commission du musée ethnographique, des théologiens Alfred Bertholet et Walter Baumgartner et du zoologue Adolf Portmann³, la commission n'a laissé aucune trace de son travail. Il aurait pourtant été intéressant de savoir si l'absence complète de débat qui précède la nomination de Bühler indique un accord explicite en sa faveur ou si elle signale plus simplement le déficit d'alternative. L'absence de toute discussion autour de la commission suggère tout au plus l'unanimité qui préside au choix qu'elle soumet à la Faculté. De fait, à ses yeux, Bühler est le digne héritier de son maître Speiser⁴.

Avec Bühler, on a non seulement à faire au successeur de Speiser au musée et à l'Université. En fait, grâce à Bühler, Speiser fait accéder l'ethnographie bâloise au rang de discipline. Si l'on revient à la définition de Blanckaert (1995 : 39-42), force est de constater que les Sarasin et Leopold Rütimeyer n'avaient jusque-là pas véritablement disciplinarisé l'ethnographie. Certes, en l'institutionnalisant, ils avaient déjà donné une visibilité à un programme de recherche minimal et fournit le cadre matériel indispensable à la centralisation du savoir ; ils s'étaient également accordés sur la nature et les méthodes de la discipline. Mais, s'ils avaient adapté les méthodes de travail à des standards internationaux, ceux qu'ils ont choisi sont de plus en plus controversés ; de plus, la production du savoir qu'ils assurent reste maigre et se réduit à la constitution d'un outil de travail. Mais surtout, ils n'ont guère accepté les débats et se sont toujours refusés à servir la

¹ Stabs UA R 3a, 3, Procès-verbal du conseil de la Faculté des lettres, 12.11.1943.

² MKB 284.12.0, Arrêté du Conseil d'Etat bâlois, 16.7.1948.

³ Stabs UA R 3a, 4, Procès-verbal du conseil de la Faculté des lettres, 4.11.1949.

⁴ La situation n'a cependant pas toujours été aussi claire pour Speiser en tout cas. Ainsi en 1947, il imagine encore Hans Dietschy lui succéder. Il se peut donc que la Faculté ait agi contre les souhaits de Speiser. Mais il est également possible que le virage sociologique que prend Dietschy vers 1947-1948 lui ait fait perdre la faveur du maître, MEG 350R.0232, Lettre de Felix Speiser à Marguerite Lobsiger-Dellenbach, 17.12.1947.

reproduction du savoir. Enfin, bien sûr, ils n'ont pas rédigé d'histoire officielle. C'est Felix Speiser qui initie ce mouvement en inaugurant un enseignement et en ouvrant la porte aux débats. C'est lui enfin qui se risque à publier la première histoire de l'ethnographie bâloise. Grâce à lui, la disciplinarisation du champ de recherche est effective.

Les premières cohortes d'ethnographes

Dès lors, il n'est pas étonnant de constater que Bühler n'est pas isolé. Après lui vient toute une génération de jeunes Bâlois qui feront carrière dans l'ethnographie. Hans Dietschy qui obtient son doctorat en 1938 avec une thèse qui porte sur les haches américaines¹, collabore au musée depuis 1935. A la fin des années 1940, il contribue à fonder la Société suisse des américanistes et succèdera à Alfred Métraux à l'Ecole pratique des hautes études. Kristin Oppenheim, la sœur de l'artiste surréaliste Meret Oppenheim, termine une thèse en ethnographie sur les techniques textiles en 1941, puis travaille pendant plusieurs années pour le musée ethnographique. Paul Hinderling, diplômé en 1948 avec une thèse sur les haches lithiques d'Océanie, travaille de 1950 à 1962 au musée comme assistant. C'est pendant cette période qu'il part en expédition avec le journaliste René Gardi² et occupe le poste de représentant de la Suisse au Comité international du film ethnographique³. En 1962, il quitte la Suisse pour Saarbrücken où il est engagé comme collaborateur à la *Forschungsstelle für Entwicklungshilfe* de l'Université où il fera carrière⁴. De fait, à l'échelle bâloise, les dix dernières années de la carrière d'enseignant de Speiser correspondent aux cohortes d'anthropologues sociaux britanniques des années 1920 (STOCKING 1995 : 367). C'est là que se forme la plupart des ethnographes.

Si cette transformation s'explique en partie par l'importance relative que prend Speiser dans le champ ethnographique bâlois et par la reconnaissance croissante que connaît le champ de recherche, il faut également y voir le résultat d'un changement de statut de l'ethnographie. En 1938, en effet, l'ethnographie est passée de la Faculté des sciences à la Faculté des lettres.

3.2.5. Des sciences naturelles aux sciences historiques

On se souvient que Speiser présente sa demande d'habilitation à la Faculté de philosophie. Celle-ci, selon la loi de 1869, voit co-exister en son sein à la fois les branches naturalistes et historiques⁵.

¹ Stabs UA R 14, Procès-verbal du conseil de la Faculté des lettres, 28.1.1938.

² MKB 2.4.7., Lettre de Paul Hinderling à la Fondation Fritz-Sarasin, 5.6.1953.

³ MKB 284.12..3, Lettre d'André Jeanneret, Musée d'ethnographie de Neuchâtel à Alfred Bühler, 7.11.1957.

⁴ MKB Dossier personnel P. Hinderling, Lettre de J.R. Belmont aux membres de la commission ethnographique, 13.3.1962.

⁵ La Faculté de philosophie n'accède au rang de Faculté qu'en 1813. Jusque-là, elle ne formait, sous le nom de *Pädagogium* (lycée) que l'école préparatoire à l'Université formée des Facultés de droit, médecine et théologie. Elle en conserve jusqu'en 1938 un caractère généraliste qui explique que les sciences naturelles (mathématiques, physique,

C'est donc après 1917, lorsqu'un nouveau règlement d'application de la Loi sur l'Université sépare plus nettement les deux sections¹, que s'opère véritablement le choix quant à l'inscription de l'ethnographie dans l'un ou l'autre camp.

L'enseignement de Speiser bien qu'il ne soit pas officiellement rattaché aux sciences naturelles tend cependant déjà lourdement vers elles. Les naturalistes Fritz et Paul Sarasin y sont très favorables en 1913. Puis, la requête visant à officialiser l'enseignement de Speiser en 1918 vient, on le sait, d'August-Leonard Bernoulli, professeur de chimie physique et doyen de la section naturaliste². On se rappelle également l'exigence de la commission ethnographique qui rejette le terme « séminaire » auquel elle préfère « institut ». C'était là un moyen de se distancier des séminaires de philologie ou de théologie et de s'apparenter aux instituts de zoologie ou de botanique. Du coup, on ne s'étonne guère de voir l'enseignement de Speiser s'inscrire dans cette section. N'oublions pas non plus que Speiser est chimiste de formation et qu'il se place, au début de sa carrière d'ethnographe, très clairement dans le paradigme évolutionniste-naturaliste, plutôt que dans celui de la *Kulturkreislehre* diffusioniste-historique (KAUFMANN 2000 : 203-207). Plus généralement, il faut enfin se rappeler l'inscription naturaliste de l'ethnographie bâloise.

L'ethnographie ne se trouve pas pour autant à sa place dans cette section. En témoigne le nombre d'inscrits – on se souvient que Speiser annule parfois son cours, faute d'étudiants – comme le nombre de thèses soutenues jusqu'en 1938. Sur une période de vingt ans, on ne compte en effet qu'une demi-douzaine de candidats au doctorat qui prennent généralement l'ethnographie en branche secondaire. De fait, Paul Wirz – qui, du reste, développe sa pensée de manière très indépendante de Speiser – est le seul à présenter une thèse en ethnographie. Il n'est donc pas impossible que ce soit pour remédier à ce problème d'effectifs que Speiser se décide à réclamer pour l'ethnographie un statut identique à celui dont jouissent la géographie, la pédagogie et la philosophie. Depuis 1917, ces trois branches jouissent pour des motifs épistémologiques d'une position mixte au sein de la Faculté de philosophie et se rattachent à la fois à la section naturaliste et à la section historique³. La position de ces branches n'est cependant pas complètement hybride, et le règlement exige que leurs représentants siègent dans l'une des deux sections. Lorsqu'en 1921, la Faculté accepte la requête de Speiser, celui-ci se trouve donc forcé à choisir enfin entre naturalistes et philologues. Sans hésiter, semble-t-il, il place l'ethnographie dans le camp naturaliste, avec les Sarasin et Rüttimeyer⁴. Cela dit, si le poids de ses camarades importe sans doute, des considérations épistémologiques qui lui sont propres n'y jouent pas un rôle anodin.

Dès le début des années 1920, Speiser voit en effet sa conception de son champ de recherche se réorienter progressivement vers la *Kulturgeschichte* (KAUFMANN 2000 : 212-221). Speiser s'éloigne

chimie, histoire naturelle, botanique, philosophie théorique et pratique) y côtoient les sciences historiques ou philologiques (littératures allemande, grecque et romaine, géographie et histoire), BONJOUR 1965 : 346-348.

¹ Stabs UA R 3,7, Procès-verbal du Conseil de faculté philosophique, 9.2.1917. Cf. aussi BONJOUR 1965 : 790-791.

² Stabs UA U 2, Procès-verbal du Conseil de la section naturaliste de la Faculté de philosophie, 22.1.1918.

³ Stabs UA U 2, Procès-verbal du Conseil de la section naturaliste de la Faculté de philosophie, 1.11.1921.

⁴ Stabs UA U 2, Procès-verbal du Conseil de la section naturaliste de la Faculté de philosophie, 15.12.1921.

alors des influences naturalistes dans la science de l'homme, tant pour ce qui est de l'objet que du paradigme. Ainsi, il s'intéresse de moins en moins à l'analyse des caractères physiques et se tourne vers l'étude des styles artistiques. Il s'éloigne également des explications évolutionnistes unilinéaires pour devenir plus sensible aux explications diffusionnistes. Cependant, autour de lui, les ethnographes bâlois ne partagent guère son opinion.

Cela dit, tout n'est pas réglé dans la relation entre ethnographie et sciences historiques, et la fin des années 1920 marque une période de transition et non de rupture pour le champ de recherche. Car si de son côté, Speiser n'est pas encore complètement convaincu par l'orientation historique à laquelle il commence à céder, la section historique de la Faculté de philosophie ne manifeste pas non plus un intérêt immense pour l'ethnographie. Le désintérêt de la section historique au moment de l'habilitation de Wirz en 1927 l'atteste¹.

En dépit de ce manque de reconnaissance du côté de la section historique, Speiser continue sa lente mue. Les succès qu'il rencontre le confortent du reste sans doute dans ses choix (KAUFMANN 2000 : 222). En 1932, il est appelé à donner un cours à l'Université de Zurich² et est nommé membre d'honneur du *Royal Anthropological Institute*, puis c'est lui que l'on prie d'organiser le congrès préparatoire aux congrès internationaux d'anthropologie et d'ethnologie à Bâle en 1933. L'année suivante, il est invité à enseigner à l'Université de Manchester par le géographe et folkloriste Herbert J. Fleure, président du *Royal Anthropological Institute* (BOWEN 1970 : 443-445), puis donne des conférences à Oxford, Londres et Paris³.

Simultanément, il ne peut ignorer le succès déclinant de ses cours en section naturaliste. Depuis Heini Heidiger en juillet 1932, personne ne s'est présenté à un examen de doctorat en ethnographie. Dans ce contexte, la nouvelle loi sur l'Université adoptée en 1937 contribue encore à l'isolement de Speiser. Car ce dernier, depuis le départ d'Hugo Hassinger pour Fribourg en Brisgau en 1927, ne compte plus guère de collègues à la section naturaliste avec lesquels il partage des centres d'intérêt. Le nouveau texte législatif a mis en effet un terme à la situation particulière de l'Université de Bâle qui voyait co-exister au sein de la Faculté de philosophie les disciplines naturalistes et historiques et institue deux Facultés indépendantes. Dans un tel cadre, l'ethnographie, à l'instar de la géographie, la pédagogie et la philosophie, doit choisir son camp. Curieusement, Speiser l'inscrit à la Faculté des sciences le 14 janvier 1937⁴.

¹ Alors que le règlement exige que les habilitations des branches mixtes, comme l'ethnographie, se fasse devant un jury composé de membres de deux sections, la section historique affiche si peu d'intérêt qu'elle ne présente aucun juré, laissant l'entière responsabilité à la section naturaliste, Stabs UA XI A 3, 2 Wirz, Lettre du doyen de la section historique de la Faculté de la philosophie Friedrich Fichter au doyen de la section naturaliste de la Faculté de la philosophie Paul Haeberlin, 2.12.1927 ; Stabs UA U 2, Procès-verbal du Conseil de la section naturaliste de la Faculté de philosophie, 20.12.1927.

² Stabs ED-REG 1a, 1 Speiser, Rapport de Felix Speiser au président de la *Curatel* Ernst Buchmann, 20.6.1932.

³ Stabs ED-REG 1a, 1 Speiser, Rapport de Felix Speiser au président de la *Curatel* Ernst Thalmann, 6.6.1934.

⁴ Stabs UA U 2 Procès-verbal du Conseil de la Faculté des sciences, 27.4.1937.

Les problèmes surgissent pourtant rapidement¹. En particulier les modalités des examens des candidats des anciennes branches mixtes soulèvent des questions. Comment faire passer un examen dans une branche secondaire en sciences à un candidat en section historique ? Et celui qui aura passé avec succès un tel examen porte-t-il le titre de docteur ès sciences ou docteur ès lettres² ? C'est au cours des négociations au sein de la Faculté des sciences qui visent à réaménager les procédures d'examens que Speiser souligne soudain la grande proximité de l'ethnographie et des sciences humaines³. C'est un déclic car, quelques jours plus tard, il adresse une requête à la Faculté des lettres visant à transférer l'ethnographie dans cette Faculté.

Le Conseil de la Faculté des lettres appelle alors une commission à trancher la question⁴. Composée du folkloriste Karl Meuli, de l'orientaliste Rudolf Tschudi, de l'historien Felix Staehelin et du latiniste Harald Fuchs, elle ne rend pas son verdict immédiatement. Est-ce un signe d'une division entre les partisans de l'ethnographie représentés par Meuli et Tschudi et ses opposants ? Ce n'est pas impossible, mais les archives ne nous permettent pas de nous prononcer. Il faut attendre début décembre pour que la question passe enfin au Conseil de Faculté où, manifestement, les avis divergent. Une longue discussion s'engage au cours de laquelle interviennent Tschudi, Staehelin, Meuli, ainsi que le philosophe et phénoménologue Herman Schmalenbach, l'économiste Eduard Salin, le sociologue Hans Ritschl et le philologue Ernst Tappolet. Deux problèmes divisent les esprits. D'une part, il y a une question épistémologique : on ne parvient pas à s'accorder sur le statut historique de l'ethnographie. D'autre part, il y a une difficulté réglementaire, puisque Speiser n'a jamais étudié le latin, qui est un pré-requis pour enseigner en Faculté des lettres. Meuli propose alors de présenter dans une séance ultérieure un rapport sur la nature (*Wesen*) et l'histoire (*Entwicklung*) de l'ethnographie, pour que la Faculté puisse trancher en connaissance de cause⁵. Avec succès, puisque ce rapport exposé le 25 février 1938 à la Faculté remporte l'adhésion : la Faculté des lettres approuve le transfert⁶. Lorsque Speiser en informe la Faculté des sciences la semaine suivante, celle-ci accepte *sans discussion* et à l'unanimité⁷. Le 16 janvier 1939, l'ethnographie est officiellement admise en Faculté des lettres.

La question n'a donc pas vraiment posé problème. Au sein de la Faculté des sciences, l'affaire est entendue. En lettres, s'il existe un problème, il n'est guère profond. On ne peut d'ailleurs qu'en

¹ Ainsi, la Faculté des sciences souhaite que dans le programme des cours, l'on rende les étudiants de lettres attentifs au cours d'ethnographie de Speiser afin d'en améliorer la fréquentation. La Faculté des lettres s'y oppose, Stabs UA R 3a, 3, Procès-verbal de la Faculté des lettres, 28.5.1937.

² Voir par exemple StabsUA R 3a, 3, Procès-verbal de la Faculté des lettres, 18.6.1937.

³ Stabs UA U 2 Procès-verbal du Conseil de la Faculté des sciences, 22.6.1937.

⁴ StabsUA R 3a, 3, Procès-verbal de la Faculté des lettres, 28.6.1937.

⁵ StabsUA R 3a, 3, Procès-verbal du Conseil de la Faculté des lettres, 3.12.1937. Un indice parle cependant déjà en faveur de l'acceptation de la proposition Speiser puisqu'au cours de la même séance, le Conseil de Faculté accepte l'inscription de Hans Dietschy en thèse avec l'ethnographie en branche principale.

⁶ StabsUA R 3a, 3, Procès-verbal du Conseil de la Faculté des lettres, 25.2.1938.

⁷ Stabs UA U 2, Procès-verbal du Conseil de la Faculté des sciences, 1.3.1938.

imaginer les tenants – le fameux rapport Meuli ne nous étant pas parvenu. L’ethnographie dans l’esprit des scientifiques bâlois est une science naturelle depuis toujours, ou disons au moins depuis Kollmann et les Sarasin. Speiser lui-même est chimiste de formation. Depuis une décennie cependant, la tendance a changé. Paul Sarasin et Julius Kollmann sont décédés. Fritz Sarasin ne publie plus guère en ethnographie. Quant aux héritiers de la tradition, les Speiser et les Wirz, les Bühler et les Dietschy, ils ont nettement orienté la recherche ethnographique vers les sciences historiques¹. Meuli dans son rapport place sans doute ces transformations dans le cadre plus général des développements récents de la branche. Par ailleurs, la Faculté des lettres s’est, de son côté, ouverte à l’étude de l’homme. La constitution d’un séminaire orientaliste en 1919, puis l’enseignement de *Volkskunde* de Karl Meuli dès 1927 et de Hans Georg Wackernagel dès 1938 ont ainsi préparé le terrain à l’ethnographie. Au fond, le transfert de l’ethnographie de la Faculté des sciences à celles des lettres reflète assez fidèlement l’adhésion nouvelle des ethnographes bâlois au paradigme diffusionniste et l’ouverture de la Faculté des lettres. A cet égard, il paraît raisonnable qu’il se produise sans remous. Ce n’est pas un transfert performatif ; aucune velléité révolutionnaire ne le motive. Il ne fait qu’entériner un état de fait admis.

Si l’on peut mesurer la pertinence d’un champ de recherche au nombre de ses étudiants, le choix se justifie pleinement. De fait, les résultats ne se font guère attendre. Alors qu’aucune thèse n’avait été présentée en section naturaliste depuis 1932, on assiste à deux soutenances de candidats de la Faculté des lettres dès 1938 et les suivantes se succèdent au rythme d’une par année jusqu’à la mort de Speiser. La progression ne se réduit pas à sa dimension quantitative puisque parmi les dix candidats au doctorat, six présentent leur thèse en ethnographie – contre le seul Paul Wirz en sciences. Plus : cinq d’entre eux entament alors une carrière ethnographique. Par ailleurs, les six thèses défendues en ethnographie présentent une remarquable homogénéité. Au point de vue géographique d’abord, puisqu’à l’exception du travail de Hans Dietschy sur les haches américaines, toutes portent sur l’Océanie. Relevons ensuite que les deux tiers des thèses se fondent sur une analyse de la culture matérielle. Ce n’est pas dû au hasard. Dans son rapport pour la thèse de Carla van Wylick en 1940, Speiser regrette ainsi explicitement que la candidate n’ait pas fondé son travail sur des données matérielles². Enfin, si l’on met de côté le travail de van Wylick, qui a de bonnes raisons d’être particulier³, l’ensemble des travaux se place dans une perspective culture-historique. Qu’il s’agisse des haches étudiées par Paul Hinderling et Hans Dietschy, des techniques textiles de Kristin Oppenheim et Mafalda Brügger ou des mythes et de la cosmogonie mélanésienne de Werner Münsterberger, les thèses présentées à Bâle se structurent en deux étapes bien distinctes. Dans un premier temps, l’auteur présente et décrit un corpus d’objets ou de données provenant d’une région donnée ; puis, en se fondant sur des

¹ Pour Speiser, cf. KAUFMANN 2000.

² Stabs UA R 14 Procès-verbal du Conseil de la Faculté des sciences, 5.3.1940.

³ Carla van Wylick n’est pas l’étudiante de Speiser. Elle a commencé sa thèse avec Wilhelm Koppers à Vienne, avant de suivre l’Institut *Anthropos* en Suisse où elle s’inscrit avec Speiser, Stabs UA R 14 Procès-verbal du conseil de la Faculté des sciences, 5.3.1940.

critères stylistiques et statistiques, il cherche à en tirer des indices sur les contacts culturels que cette population a établis avec ses voisins et sur les processus migratoires qui ont rythmé son histoire.

Plus spécifiquement, parmi les jeunes docteurs formés par Speiser en Faculté des lettres, ceux qui feront carrière à Bâle ont systématiquement rédigé une thèse fondée sur la culture matérielle et qui vise un objectif culture-historique. Cette unité atteste la disciplinarisation de l'ethnographie bâloise. Désormais, ce qui compte, ce ne sont plus les amitiés (Rütimeyer), la parenté avec les Sarasin (Speiser) ou la proximité des terrains (Paravicini). L'unité se fonde sur une méthode commune et des objectifs de recherche partagés : la culture matérielle et l'analyse culture-historique. Speiser ne s'est donc pas limité à assurer la reproduction du savoir et à proposer une première histoire de l'ethnographie bâloise : il a standardisé les méthodes de travail et assuré la production du savoir. C'est à lui qu'il revient d'avoir disciplinarisé l'ethnographie à Bâle ce qu'avait repéré Hans Dietschy en 1949 : Speiser, écrivait-il dans la nécrologie de son maître, doit être tenu pour le fondateur de la « *Basler Schule der Ethnologie* »¹.

3.2.6. Bilan

Le cas bâlois diffère profondément de celui de Neuchâtel. Certes, l'enseignement s'institue dans des conditions similaires. Il ne répond à aucun besoin de l'Etat et sert d'abord à satisfaire les désirs de quelques privilégiés. Mais c'est là bien le seul point commun. Car si l'enseignement disparaît de Neuchâtel au bout d'une décennie, les cours d'ethnographie persistent beaucoup plus longtemps à Bâle. Mieux : ils prennent de l'ampleur et se soldent par la disciplinarisation effective du champ d'étude. D'un côté, Speiser est bientôt secondé par Wirz, puis Bühler. De l'autre, les étudiants, rares dans un premier temps, deviennent de plus en plus nombreux en particulier après le transfert en Faculté des lettres.

Il existe une cause fondamentale à cette évolution différenciée : l'aisance financière de Speiser. Elle lui permet d'enseigner à bien plaisir pendant dix ans. C'est davantage que la totalité de l'expérience neuchâteloise. Voilà qui permet à l'enseignement bâlois de perdurer alors qu'il ne suscite pendant cette période guère plus d'engouement que celui de Neuchâtel. Voilà, surtout, qui assure une stabilité indispensable au développement de l'enseignement.

D'autres facteurs y concourent, comme la stabilité du personnel. Alors qu'à Neuchâtel trois enseignants se succèdent en une dizaine d'années, Speiser reste en place pendant plus de trente-cinq ans. La confiance dont il jouit et la qualité de son enseignement comptent aussi. Cinq ans après la création de l'enseignement et malgré un succès modéré, ses collègues naturalistes sont disposés à élever l'ethnographie au rang de branche d'examen. Elle gagne ainsi une légitimité qui contribue à l'établir – avec succès, comme en témoigne l'arrivée de Paul Wirz.

¹ « L'Ecole bâloise d'ethnologie », Actes de la Société helvétique des sciences naturelles, 1949.

La stabilité du cas bâlois est frappante. Si, à Neuchâtel, dix ans suffisent à la disparition de l'enseignement, c'est le temps qu'il faut à Bâle pour élever le *privat docent* Speiser au rang de professeur extraordinaire, promouvoir l'ethnographie au rang de branche d'examen et, déjà, voir la première thèse soutenue. Le succès politique est même total, puisque Speiser parvient à obtenir un traitement.

Speiser pourtant ne se satisfait pas de cette réussite. Au contraire, il profite de cette stabilité pour affiner quelque peu la conception de l'ethnographie qu'il défend. Au cours d'un processus lent et jamais explicité, Speiser se distancie progressivement de la position naturaliste des cousins Sarasin et les réflexions qu'il engage sur les méthodes et les objectifs de l'ethnographie l'amènent dès les années 1930 à défendre une orientation historique de l'ethnographie. Parallèlement, il lui assigne des objectifs plus ambitieux que le classement de l'ergologie primitive du simple au complexe qui sert à préciser les schémas de l'évolution humaine. Rompant avec le paradigme naturaliste qui se réduit à une anatomie et une taxonomie (URRY 1993 : 47), il assigne à l'ethnographie l'histoire des peuples sans écriture en suivant des méthodes qui lui sont propres. Cette réorientation explique en partie le transfert de l'ethnographie en Faculté des lettres où elle rencontre un succès marqué après plus de vingt ans de disette. Désormais étudiants et thèses se succèdent, assurant la reproduction du savoir. Encore une fois, Speiser donne à l'ethnographie une dimension disciplinaire que les Sarasin n'avaient su lui donner.

L'on sait en effet que la disciplinarisation et l'institutionnalisation ne sont pas nécessairement des processus concomitants. Au contraire, ils répondent à des logiques propres et peuvent suivre des chronologies différentes. A ce point de vue, le cas bâlois n'a donc rien de surprenant. Cependant, la disciplinarisation procède généralement plutôt de la professionnalisation. C'est lorsque naît un besoin pour un type donné de spécialiste que l'on se soucie généralement d'une formation homogène. La professionnalisation, à un niveau très pratique, réclame le fait disciplinaire (KAESER 2006b : 156). Or en Suisse l'ethnographie ne se professionnalise pas avant les années 1950, puis surtout 1960 dans le contexte de l'aide au développement. Auparavant, les pouvoirs publics comme les milieux privés, se moquent bien de l'ethnographie comme science. Elle s'y réduit à une lubie (recherche) ou à l'instruction des masses populaires (musée). Il n'y a pas de politique de l'ethnographie et aucune raison de favoriser la disciplinarisation.

En réalité, la disciplinarisation bâloise procède de contingences locales. Il se trouve en effet qu'elle se superpose et se confond avec le transfert institutionnel et le changement de paradigme qui s'opère chez Speiser. Une lente modification du cadre analytique et des problèmes réglementaires réclament le transfert de l'enseignement à la Faculté des lettres qui aboutit à la reproduction massive du savoir. Ce ne sont ni les pratiques, ni l'enseignement de Speiser qui changent en 1937, et c'est donc bien le transfert institutionnel qui permet à la reproduction de débiter. Voilà qui souligne l'importance de l'inscription institutionnelle et minimise le rôle de la professionnalisation dans la reproduction du savoir. Quant aux considérations cognitives qui rendent la réinscription possible, elles sont, de leur côté, tranchées depuis longtemps.

CHAPITRE 4.

DU NEUF AVEC DU VIEUX : LA SOCIÉTÉ SUISSE D'ANTHROPOLOGIE ET D'ETHNOLOGIE

De nouvelles sociétés savantes naissent après la Première guerre mondiale. Sans être spécifiquement dédiées à l'ethnographie – il faut attendre les années soixante-dix pour cela – elles concentrent cependant davantage leur intérêt sur ce champ de recherche. Parmi elles, nous nous concentrerons sur la Société suisse d'anthropologie et d'ethnologie fondée en 1920 et seule société d'audience nationale dédiée à la science de l'homme. La *Geographisch-ethnographisch Gesellschaft* de Bâle créée trois ans plus tard et l'Institut suisse d'anthropologie générale imaginé par Pittard en 1914 serviront de contre-points locaux. Au premier abord ces sociétés diffèrent largement de celles où apparaît l'ethnographie suisse dans les années 1880. Cependant, si l'on tient compte du contexte international de leur naissance et si l'on reste attentif aux individus qui les animent, force est de constater qu'elles demeurent très proches de leurs aînées et qu'elles suivent fidèlement les objectifs que celles-ci s'étaient fixées.

4.1. La Suisse savante et les sociétés allemandes

Nous avons déjà souligné qu'en Suisse, les sociétés savantes d'audience nationale sont généralement fondées par des savants francophones. C'est le cas de la Société helvétique des sciences naturelles créée à Genève en 1815. Il n'existe pas d'études à ce propos, mais il n'est pas impossible que la raison s'en trouve dans la relation particulière que le monde savant suisse alémanique entretient avec la sociabilité savante allemande. Le plus souvent, en effet, celui-là s'appuie sur celle-ci pour se développer. Il se forme dans ses universités et accepte ses programmes de recherche ; il s'inscrit dans ses sociétés et publie dans ses revues. On comprend dès lors qu'il n'exprime guère le besoin de créer des sociétés similaires en Suisse : puisant dans un bassin de recrutement moins large et plus récentes, elles auraient moins d'audience et moins de prestige.

La Première guerre mondiale rompt cet équilibre en mettant un coup d'arrêt à la communauté internationale des savants d'avant-guerre. Le comportement de certains savants allemands pendant la guerre a en effet profondément étonné leurs confrères français, anglais et américains. C'est en particulier le manifeste d'octobre 1914 qui voit une centaine de savants allemands se prononcer en faveur de la politique du *Reich* qui marque les débuts de la crise. Dans ce contexte, la collaboration des savants à l'effort de guerre allemand par l'amélioration des armes et des techniques de combat et leur adhésion sans faille à la guerre sous-marine totale ne constituent qu'un aggravement d'une situation déjà passablement détériorée. Mais c'est l'occasion pour certaines sociétés européennes de rompre avec les savants allemands. Ainsi, la *Royal Society* d'Angleterre exclut tous ses membres allemands et autrichiens ; de manière moins grossière, l'Académie française des sciences radie les signataires du manifeste (KEVLES 1971 : 48). En Suisse, la *Nationale Vereinigung schweizerischer Hochschuldozenten* revendique une science suisse indépendante (SCHÜTT 1996 : 26). Au total pourtant, tous les savants allemands connaissent une relégation qui ne s'achève pas avant 1926 (KEVLES 1971 : 60).

Après la Première guerre mondiale, les savants suisses allemands de divers domaines de recherche se retrouvent donc dans une position très différente de celle d'avant-guerre. Leur *binterland* intellectuel est anéanti et ils se retrouvent face à la nécessité de créer eux-mêmes des sociétés savantes nationales. Vraie pour la plupart des domaines scientifiques, cette affirmation connaît un écho particulier pour ce qui touche à l'ethnographie.

L'Allemagne impériale peut être considérée comme l'un des piliers de la science de l'homme au 19^{ème} siècle. Autour d'Adolf Bastian et de Rudolf Virchow, des institutions centrales se mettent en place, des programmes de recherches se dessinent, des nouvelles méthodes de travail sont proposées et des résultats importants sont acquis. La science de l'homme allemande s'exporte alors partout. On imagine donc aisément que les savants suisses aussi – et en particulier Suisses allemands – furent profondément influencés par leurs voisins du nord. Nous connaissons d'ailleurs déjà les relations qui lient les savants bâlois à l'Ecole de Bastian. Il en va de même à Zurich. Otto Schlaginhaufen se forme auprès de Rudolf Martin, mais aussi de Felix von Luschan. Hans Wehrli poursuit ses études à Berlin et Leipzig. Otto Stoll suit un cursus similaire, et si Rudolf Martin est un pur produit de l'Ecole d'anthropologie de Paris, sa nomination à l'Université de Munich en 1911 l'inscrit, lui aussi, dans la tradition allemande. Ces relations ne se limitent bien entendu pas à la formation. Une fois cette étape franchie, ces savants ne tournent pas le dos à l'Allemagne et se lient tout naturellement aux sociétés savantes allemandes en participant à leurs congrès et en publiant dans leurs revues.

Comme dans d'autres domaines de recherche, la Première guerre mondiale met un terme à cette situation. La science de l'homme allemande se trouve exclue des échanges et de la sociabilité savante et connaît en conséquence un recul important sur la scène internationale. Les savants suisses sont particulièrement bien placés pour s'en rendre compte. L'histoire de l'ethnographie suisse et les relations qu'elle a tissées avec l'Allemagne, tout comme la neutralité suisse les placent aux premières loges. Immédiatement après la guerre, d'abord, lorsque les savants allemands s'adressent à eux pour se plaindre de l'ostracisme intellectuel dont ils sont l'objet¹ – parfois aussi, plus simplement, pour solliciter une aide matérielle dans le contexte économique extrêmement grave que connaît l'Allemagne au début des années 1920. Plus tard également lorsque l'on compte sur l'entremise des grands anthropologues suisses pour obtenir des Français de l'Institut international d'anthropologie la réintégration des savants allemands. Quoi qu'il en soit de ce rôle, à la fin des années 1910, les ethnographes et anthropologues suisses – et en particulier suisses alémaniques – se rendent compte de la nécessité de créer des sociétés suisses dédiées à la science de l'homme. L'idée n'est pas tout à fait nouvelle, mais le contexte troublé des premières années de l'Entre-deux-guerres va servir de catalyseur à un projet qui est dans l'air du temps depuis quelques années.

¹ Stabs PA 212 T 2 XXX, Lettre de Felix von Luschan à Fritz Sarasin, 20.12.1919.

4.2. La naissance d'une société suisse d'anthropologie et d'ethnographie... et de préhistoire ?

En 1914, l'ethnographie et l'anthropologie font une entrée timide à la Société helvétique des sciences naturelles. Une conférence d'ethnographie est prononcée par le géographe bernois Fritz Nussbaum devant la section de géographie et d'ethnographie. Parallèlement, le neurologue et anthropologue Eber Landau présente une conférence sur ses découvertes préhistoriques dans la vallée de la Vézère à la section d'anatomie, d'anthropologie, de physiologie et de médecine clinique. Les deux domaines de recherche se trouvent encore séparés. L'année suivante, ils se voient réunis au sein d'une section d'anthropologie et d'ethnographie présidée par Eugène Pittard avec un succès conséquent : une quarantaine de personnes assiste à la séance devant laquelle une quinzaine de contributions sont présentées.

Cela dit l'intitulé de la section ne correspond guère à l'acception actuelle de l'anthropologie et de l'ethnographie. La majorité des contributions consiste en effet en des études de préhistoire et d'anthropologie physique. Otto Schlaginhaufen, Edmond Lardy, Raoul Montandon, Alfred Cartier et surtout Eugène Pittard présentent des conférences dans la droite ligne des Congrès internationaux d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques que Genève a d'ailleurs accueillis trois ans auparavant. En réalité, George Montandon est le seul à parler exclusivement d'ethnographie et présente son étude sur la systématique des instruments de musique, prétexte à l'exposition du courant de la *Kulturkreislehre* (MONTANDON 1919). Seul représentant Bâlois, Fritz Sarasin présente ses recherches anthropologiques et ethnographiques sur les îles *Loyalty*. De fait, l'ethnographie se trouve d'emblée dans une position peu enviable et cette situation atteste le déséquilibre qui va régner longtemps entre ces diverses branches. Peu importe : Pittard préfère se réjouir du succès d'ensemble des sciences de l'homme qui, à son jugement, présage d'un avenir radieux.

Il va un peu vite en besogne. L'année suivante, l'assemblée annuelle de la Société helvétique des sciences naturelles n'a pas jugé nécessaire de consacrer une section à la science de l'homme ce qui atteste la fragilité du domaine. Il faut attendre 1917 pour que s'organise une nouvelle section d'anthropologie, ethnographie et préhistoire au cours de laquelle il paraît nécessaire de dissocier les trois domaines de recherche. A la séance d'ethnographie présidée par le Bâlois Leopold Rütimeyer et le Zurichois Hans Jakob Wehrli, on présente sept communications que l'on peut répartir en quatre catégories. De leur côté, Leopold Rütimeyer, l'océaniste et linguiste Renward Brandstetter et l'ethnographe Carl Täuber exposent des études de *Volkskunde*. Rütimeyer propose les premiers résultats de sa recherche sur la culture primitive de la Suisse. Täuber cherche des points communs entre les cultures populaires suisse et albanaise. Brandstetter enfin analyse la culture, l'utilisation et le commerce du millet dans le canton de Lucerne. S'appuyant sur des sources historiques, matérielles et sur la tradition orale, ces deux derniers travaux en particulier s'inscrivent très nettement dans la *Volkskunde* de Hoffmann-Krayer et attestent ainsi que le fossé qui séparait *Volksunde* et *Völkerkunde* au début du siècle tend à se combler. Disons en tout cas que le rejet sans appel qu'un Theophil Studer opposait aux sciences historiques paraît déjà pour le

moins daté. De son côté, Oscar Greulich présente une étude d'anthropologie physique sur la race créole dont il cherche à déterminer l'origine. Loins d'être le fruit du mélange des immigrants espagnols et des indigènes amérindiens ou des esclaves africains, les Créoles sont plutôt issus d'une infinité de croisements entre ces différentes populations au cours des siècles et de l'effet du climat tropical et de la culture locale, et Greulich estime qu'on peut les considérer comme une nouvelle race intermédiaire (*selbständig gewordene Zwischenrasse*).

Eduard Hoffmann-Krayer qui soumet une étude d'épistémologie sur les relations entre la linguistique et l'ethnographie, et les études naturalistes, semble se pencher sur une question quelque peu datée en 1917. La distinction qu'il opère entre le langage conçu comme fonction ou comme organe est en effet tranchée depuis longtemps. Elle permet de placer l'étude des langages soit dans l'ergologie et donc dans la psychologie et l'ethnographie, ou de la compter comme fonction organique ce qui en fait l'objet de la science naturelle. Rouvrir ce dossier est d'autant plus étrange qu'il porte son choix sur la première option ce qui est une position somme toute très classique pour les tenants du paradigme philologique. Qu'il juge cette mise au point nécessaire indique cependant que la question n'est peut-être pas encore résolue en Suisse au terme de la Première guerre mondiale et atteste la permanence de la domination du paradigme naturaliste dans l'étude de l'homme.

Enfin, deux savants seulement proposent des études ethnographiques exotiques. L'ethnographe autrichien Federico Mayntzhusen cherche à déterminer la position qu'occupe le peuple *Guayaki* dans la famille *Guarani*. Se fondant sur une étude somatique, linguistique et ergologique, il affirme que les *Guayaki* forment l'un des groupes humains qui se situe le plus bas dans l'échelle de l'humanité et, affichant un point de vue évolutionniste, il affirme qu'ils figurent les restes d'une population primitive (*Urvolk*) qui occupait auparavant toute l'Amérique du Sud. De son côté, Speiser présente les résultats de ses recherches mélanésiennes. Dans une étude sur le mariage exogamique, il défend également une position évolutionniste. La population qu'il étudie se divise en effet en deux segments entièrement autonomes dont les relations se réduisent à l'échange de femmes. A ses yeux, ces segments sont rien de moins que des hordes primitives qui ont pour seul objectif de voir leur nombre augmenter. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle il interprète l'échange de femmes comme un prêt de femmes. Car celles-ci et leurs enfants demeurent rattachés à leur segment d'origine, pratique dans laquelle Speiser affirme trouver l'origine du matriarcat.

La session d'ethnographie ne compte que sept présentations. Des études historiques à l'analyse de la culture matérielle, de l'examen des caractères somatiques à la question de la langue, on observe cependant une variété thématique, géographique et analytique qui atteste l'absence de définition claire du champ d'études. On est loin de l'unité de matière qui prévaut dans les sessions parallèles de préhistoire et d'anthropologie. Cette absence de programme qui n'est peut-être pas étrangère aux spécificités cantonales est, nous le savons maintenant, un trait caractéristique de l'ethnographie suisse. A ce titre, elle explique en partie l'absence de continuité des sections d'ethnographie à la Société helvétique. Les deux années suivantes, la société n'organise une nouvelle fois aucune section ethnographique ou anthropologique. Si cette présence intermittente

de la science de l'homme témoigne sans doute de l'attention faible qu'on lui porte dans le monde savant suisse en général et à la Société helvétique des sciences naturelles en particulier, c'est surtout une situation qui commence à peser quelque peu sur ses promoteurs.

Il se peut que ce soit à la séance de l'Helvétique de 1919 que les quelques anthropologues et ethnographes suisses réunis autour de Fritz Sarasin aient commencé à considérer sérieusement l'idée de mettre sur pied une société consacrée à leurs domaines de recherches. Mais c'est lors d'une petite réunion informelle organisée en décembre 1919 pour fêter les soixante ans de Fritz Sarasin qu'il est pour la première fois question d'une société suisse d'anthropologie et d'ethnologie¹. C'est du moins au terme de cette rencontre qu'une société à fonder (*unsere zu gründende anthrop. Gesellschaft*) est évoquée². Il faut pourtant attendre le printemps 1920 pour que les choses se précipitent. Fritz Sarasin et Eugène Pittard, auxquels se rallie Otto Schlaginhaufen, décident alors de convoquer les représentants suisses de l'anthropologie et de l'ethnographie à Bâle. L'objectif est simple : il s'agit, à l'instar de ce qui se produit dans la plupart des autres domaines de recherche, de resserrer les liens entre ces savants en fondant une société spécialisée³. Les statuts adoptés le 29 mai 1920 sont pourtant plus ambitieux.

Ils stipulent en effet que la Société suisse d'anthropologie et d'ethnologie (SSAE) a pour but de contribuer à l'avancement et à la propagation de l'anthropologie et de l'ethnologie, mais aussi de la préhistoire. Ce choix est curieux à de nombreux égards. Pourquoi en effet souhaiter promouvoir l'anthropologie, l'ethnologie et la préhistoire, mais nommer la société selon les deux premiers termes seulement ? Et pourquoi créer une société qui veut promouvoir la préhistoire alors qu'il existe depuis 1907 une Société suisse de préhistoire ? L'explication est simple. Fritz Sarasin et Eugène Pittard ne sont pas insensibles à l'attrait des études de préhistoire – ils mènent chacun depuis une vingtaine d'années des fouilles en Suisse, en France et en Océanie – et conçoivent mal la séparation des branches de la science de l'homme. Il est donc vraisemblable qu'ils aient imposé la préhistoire aux autres membres. Cependant, étant donné l'existence d'une société suisse de préhistoire, créer une société d'anthropologie, d'ethnologie et de préhistoire aurait sans doute été mal perçu, d'autant que Fritz et Paul Sarasin comptent parmi les parrains de la société de préhistoire⁴. Les fondateurs de la SSAE sont du reste conscients de ce problème⁵. En s'associant la préhistoire, ils prennent cependant un risque qui n'est pas mineur.

De fait, Otto Schlaginhaufen et Fritz Sarasin se méfient suffisamment de l'entrisme des préhistoriens dans leur société pour décider de ne pas les inviter à la séance de fondation en mai

¹ Stabs PA 212 T 2 XXXIII, Lettre d'Eugène Pittard à Fritz Sarasin, 4.8.1926.

² Stabs PA 212 T 2 XXXI, Lettre d'Otto Schlaginhaufen à Fritz Sarasin, 20.12.1919.

³ Actes de la Société helvétique des sciences naturelles, 1920 ; Bulletin de la Société suisse d'anthropologie et d'ethnologie, 1924-1925.

⁴ Annuaire de la Société suisse de préhistoire, 1, 1908, p. 3.

⁵ Stabs PA 212 T 2 XXXI, Lettre d'Otto Schlaginhaufen à Fritz Sarasin, 13.5.1920.

1920. L'identité des membres fondateurs s'en ressent. A l'exception de l'archéologue Paul Vouga¹ et de l'égyptologue Edouard Naville, il ne compte que des anthropologues et des ethnographes. Tous nous sont déjà connus. Il faut dire que dans l'esprit des fondateurs, la SSAE, affiliée à la Société helvétique des sciences naturelles, se veut une société de savants autant qu'une société savante. Elle ne s'ouvre donc qu'aux personnes qui ont « apporté un intérêt personnel à l'avancement des sciences traitées par la société » et qui disposent du soutien de deux membres de la SSAE². On y trouve tous les Bâlois du musée d'ethnographie – Hoffmann-Krayer, Rütimeyer, Fritz et Paul Sarasin – Pittard, les Neuchâtelois Knapp et Montandon, les Zurichois Schlaginhaufen et Wehrli, ainsi que les Bernois Eber Landau, Rudolf Zeller³ et Alfred Knabenhans⁴.

Sarasin et Schlaginhaufen n'ont pas tort de se méfier. Une fois la société fondée, les préhistoriens sont en effet nombreux à souhaiter y adhérer. De la fondation de la société en mai 1920 à la première séance au cours de la réunion annuelle de la Société helvétique des sciences naturelles en été de la même année, ce ne sont pas moins de six préhistoriens qui adhèrent à la SSAE, contre deux anthropologues et aucun ethnographe. Au total, la SSAE compte alors dans ses rangs une majorité de... préhistoriens (7). Viennent ensuite les anthropologues (6), les ethnographes (5), puis les folkloristes et les généralistes (2).

Les contributions présentées au panel au cours de la réunion de la Société helvétique des sciences naturelles ne reflètent que partiellement cet état de fait. Si l'anthropologie s'y taille la part du lion avec huit conférences, on ne compte cependant pas moins de sept travaux en préhistoire. De son côté, l'ethnographie doit se contenter de la part du pauvre. En dépit du titre donné à la section, seul le géographe Fritz Nussbaum donne lecture d'un travail d'ethnographie – encore que son étude sur la poésie populaire bernoise se rattache plutôt au folklore.

Bien sûr, il existe des motifs cognitifs qui expliquent la présence massive des préhistoriens. Il n'y a pas lieu d'y revenir ici. Qu'on se souvienne seulement des arguments qui justifient l'ouverture d'une section préhistorique au musée ethnographique de Bâle. Qu'on se rappelle de Pittard qui souligne le rôle de l'ethnographie comparée pour éclairer la vie des préhistoriques (PITTARD 1912 : 70). Mais cela n'explique pas tout. Il faut tenir compte également d'un contexte institutionnel favorable. La Société suisse de préhistoire ne s'est en effet jamais affiliée à la Société helvétique des sciences naturelles. En 1901, sous la forme de la commission romaine (*Römerkommission*), la Société de préhistoire avait certes bénéficié d'un écho favorable à

¹ Il n'assiste pas à la séance inaugurale, mais obtient d'être nommé membre fondateur, MEG 350R.0139, Lettre de Fritz Sarasin à Eugène Pittard, 12.6.1920. Il n'est pas impossible que ce soit le cheval de Troie de la SSAE : allié à Pittard, il lui est permis de parrainer les préhistoriens.

² Actes de la Société helvétique des sciences naturelles, 1920.

³ Professeur au gymnase, puis titulaire de la chaire de géographie de l'Université de Berne dès 1919, il est également directeur de la section ethnographique du Musée historique de Berne.

⁴ Auteur de plusieurs études sur l'organisation politique et la guerre chez les primitifs, membre du Club alpin suisse, il occupe pendant quelques semestres une charge de *privat-docent* en ethnographie à l'Université de Zurich après la Première guerre mondiale, avant de disparaître complètement des réseaux ethnographiques suisses.

l'Helvétique. Mais, six ans plus tard, la commission romaine avait été admise sous le nom de commission archéologique au sein de la Société suisse pour la sauvegarde du patrimoine. Parallèlement, la Société helvétique des sciences naturelles avait appelé une commission de protection de la nature qui a aussi pour tâche de sauvegarder les sites préhistoriques. Du coup, lorsque la Société suisse de préhistoire est fondée en 1907, elle ne s'affilie pas à l'Helvétique (HEIERLI 1909 : 3) – on ignore en revanche qui des préhistoriens ou de la Société helvétique s'y oppose. Depuis lors, les préhistoriens ne participent traditionnellement pas en tant que tels à la grande rencontre des scientifiques suisses. Dans ce contexte, la fondation de la SSAE constitue pour eux l'occasion d'y faire entrer la préhistoire en tant que champ de recherche, sans s'y affilier. Enfin, il faut relever une dimension stratégique à l'accueil qui est fait aux préhistoriens. Peu nombreux au cours des premières années, les anthropologues et les ethnographes voient sans doute d'un bon oeil l'adhésion de nouveaux membres qui permettent d'établir solidement la société.

Quoiqu'il en soit, la société fondée en mai 1920 est loin d'être une société spécifiquement consacrée à l'ethnographie et à l'anthropologie. De fait comme de droit, et si l'on fait abstraction de son nom, il s'agit bel et bien d'une société d'anthropologie, d'ethnologie et de préhistoire¹. La similitude avec la *Berliner Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte* n'est certainement pas fortuite. Elle témoigne de la fonction qu'est appelée à occuper la SSAE dans le contexte de l'après-guerre. Mais surtout, elle atteste la conception de l'ethnographie et de l'anthropologie que partagent Fritz Sarasin, Eugène Pittard et Otto Schlaginhaufen. A leurs yeux, il n'est pas légitime de séparer les trois branches de la science de l'homme.

Si c'est une position qui étonne un peu en 1920, elle s'explique par le fait que ses défenseurs sont les mêmes que ceux qui ont promu les premières institutions vingt-cinq ans plus tôt. Elle est une conséquence de l'étonnante longévité d'un Fritz Sarasin ou d'un Eugène Pittard et du peu d'attention qu'ils portent à la formation de successeurs. Mais elle permet surtout de faire l'économie d'une réflexion sur les objectifs et les méthodes des différentes branches de la science de l'homme. Au fond, en 1920, la société qui est créée n'a aucun plan : elle navigue à vue.

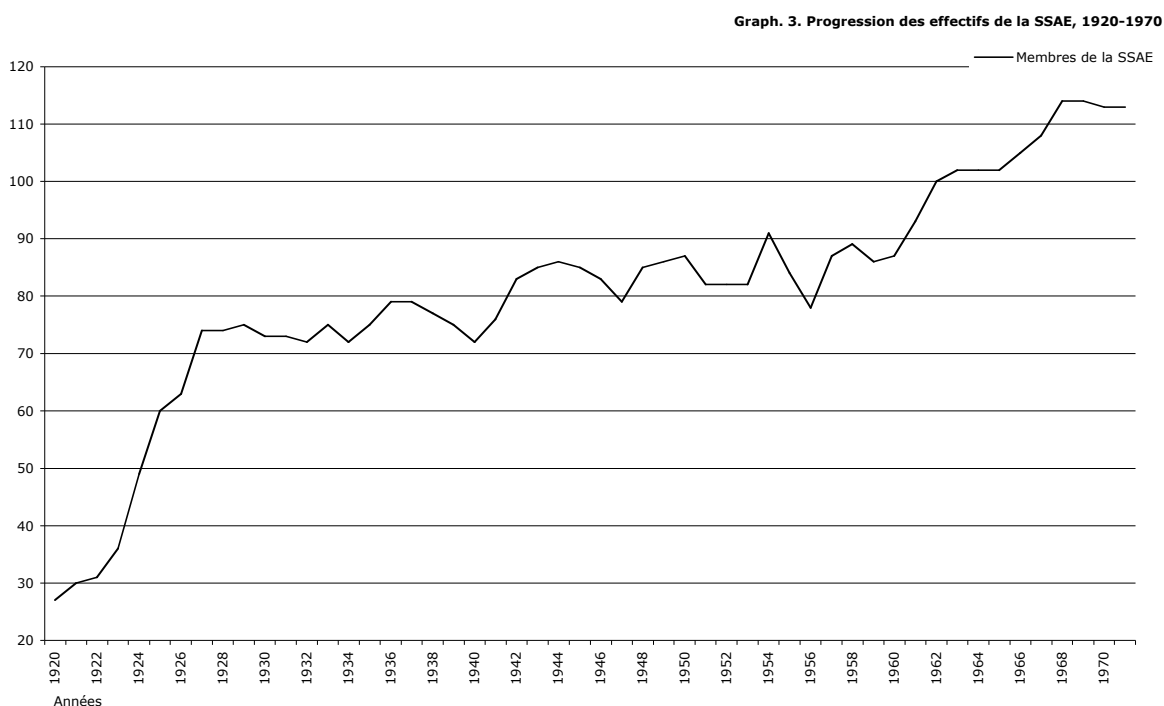
4.3. Une société savante sans programme

Les textes justificatifs de la création d'une société d'anthropologie et d'ethnologie diffèrent profondément de ceux d'autres sociétés contemporaines en Suisse. A titre d'exemple, le premier annuaire de la Société suisse de préhistoire de 1909 fixe des objectifs à la discipline et dresse un programme de travail (HEIERLI 1909). De son côté, la SSAE se donne en revanche pour seul but de mettre les acteurs de ces domaines de recherche en relation et les promouvoir en Suisse. Elle

¹ Du reste, il arrive que ses membres la nomment ainsi, par exemple, MEG 350R.0148, Lettre de Felix Speiser à Eugène Pittard, 19.4.1926.

est créée pour servir de « *Stelle der wissenschaftlichen Meinungsanspruchs* »¹. On penserait à tort trouver quelque indication complémentaire dans les actes de la première séance de la SSAE en août 1920. Il n'en est rien. A l'instant de la fondation, il n'y a aucun programme de recherche, aucun objectif à court ou moyen terme que la société fixerait aux chercheurs.

La cause est d'abord financière. Les subventions publiques à la science, nous le verrons plus loin, sont encore maigres dans les années 1920. Dans ce cadre, pendant longtemps, la société ne dispose pour seule recette que des cotisations de ses membres. Ne s'élevant qu'à 5 francs par année et par membre, on conçoit que cela ne suffit guère à financer des projets de recherche. D'autant que la SSAE ne dispose pas d'un bassin de recrutement très large. Après une année, on ne compte guère qu'une trentaine de membres et la progression n'est pas forte pendant trois ans. Puis entre 1922 et 1927, leur nombre se multiplie par deux et demi et atteint un palier autre de soixante-quinze membres qu'il ne quitte plus pendant quinze ans. Au début des années 1940, on passe à quatre-vingt-cinq membres. L'augmentation continue alors de manière progressive pour atteindre la centaine au début des années 1960 (Graph. 3). La somme atteinte par le versement des cotisations demeure cependant singulièrement faible. De 300 à 400 francs annuels, voilà à combien se réduit le budget de la société. On se doute qu'elle ne peut, avec des moyens si



modestes, financer une politique de recherche. Cependant, le problème ne se réduit pas à cette question financière. Car même si la SSAE avait disposé de moyens, il est légitime de douter qu'elle ne soit jamais parvenue à un accord. Ainsi le potentiel financier des Sarasin qui suffirait à lui seul à financer la société n'est jamais utilisé. Voilà qui atteste le désintérêt des dirigeants de la société à l'endroit d'un développement cognitif des disciplines et qui souligne la dimension exclusivement locale des investissements financiers des Sarasin – qui démontre encore une fois

¹ « Un organisme d'échange scientifique », Bulletin de la SSAE, 1924/1925, pp. 3-4.

que l'intérêt des Sarasin se porte au développement de Bâle et alors que la science ne constitue qu'un moyen d'y parvenir.

Il faut donc bien admettre que si la SSAE ne promeut aucune recherche, c'est par choix. Elle ne se fixe pas pour objectif de développer le savoir. Son organisation qui procède de l'intérêt que ses membres lui portent ne s'y prête pas. Ainsi ses membres ne se rencontrent qu'une fois par année à l'occasion de l'assemblée de la Société helvétique des sciences naturelles. Or ce n'est pas le lieu d'engager des débats. On y présente ses recherches et parfois les intervenants ne prennent pas même la peine de se déplacer et font lire leurs contributions par le président. C'est donc dire si l'objectif ne vise pas la confrontation des idées. Au total, la SSAE est une société qui ne se réunit pas régulièrement, qui n'abrite aucun débat, qui n'informe pas ses membres des avancées du champ de recherche et dans laquelle on ne se positionne pas. Elle sert à la visibilité sociale de la science de l'homme et de ses membres, rarement à l'élaboration du savoir¹.

4.4. Une société d'anthropologie ?

L'absence d'un projet de recherche commun atteste également l'incapacité des membres de la SSAE à s'accorder sur les objectifs et les méthodes. Elle ne doit pas étonner considérant la spécialisation importante de ces domaines de recherches. Mais cette absence procède également d'un autre facteur. On n'observe en effet pas d'équilibre entre les trois domaines de recherche qui composent la société. L'anthropologie y prend la part du lion, tandis que les préhistoriens qui en constituent les contradicteurs les plus nombreux ne portent qu'un intérêt modéré à la société comme lieu de production scientifique et se contentent de sa fonction de plate-forme au coeur de la Société helvétique des sciences naturelles. Dans ce cadre, les ethnographes qui occupent une position fragile au sein de la société depuis sa fondation s'y trouvent réduits à la portion congrue. De fait la SSAE se réduit à une société d'anthropologie.

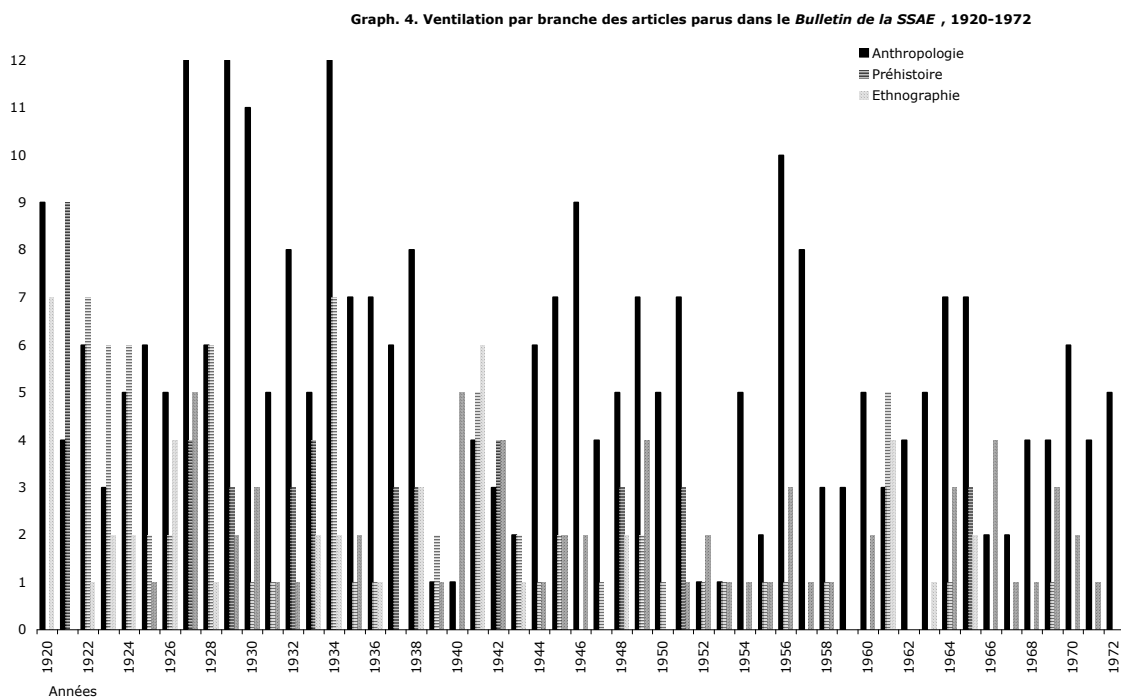
Cette mainmise des anthropologues sur la SSAE s'observe d'abord dans la composition de la société. Alors qu'en 1920, la SSAE voit une majorité de préhistoriens rejoindre ses rangs, la croissance rapide que connaît la société entre 1924 et 1926 est due aux anthropologues qui sont presque majoritaires dès 1925. On en compte alors vingt-cinq contre une quinzaine d'ethnographes et autant de préhistoriens. Pendant la décennie qui suit, ce sont vingt nouveaux anthropologues qui rejoignent la SSAE pour deux préhistoriens et quatre ethnographes². En 1942, les anthropologues sont plus de cinquante : c'est deux fois plus que les ethnographes et préhistoriens réunis – ces derniers ont du reste clairement cédé le pas aux ethnographes pendant cette décennie. En dépit d'une progression considérable des ethnographes dans les années 1960

¹ A ce titre, la SSAE ressemble à l'image que donne James Urry du *Royal Anthropological Institute* avant 1880. se réunissant brièvement une fois l'an, ses membres donnent l'impression d'adhérer à un club, plutôt qu'à une société savante (URRY 1993 : 3-4).

² Bulletin de la Société suisse d'anthropologie et d'ethnographie, 1924-1935.

qu'il faut tenir pour responsable de la dissolution de la société, la tendance persiste jusqu'à sa disparition en 1972.

Cette tendance se reflète dans l'orientation du *Bulletin* et surtout dans les communications présentées à l'assemblée annuelle. Au total, au cours du demi-siècle d'existence de la société, on compte deux fois plus de communications d'anthropologie que de préhistoire et d'ethnographie cumulées (graph. 4). Cette domination des anthropologues n'est pas seulement le résultat d'une



volonté hégémonique. Elle reflète également le manque d'intérêt des ethnographes, tout comme le nombre très faible de savants intéressés à ce domaine de recherche en Suisse.

Dans ce contexte, la proposition que fait Otto Schlaginhaufen en 1922 ne fait que renforcer cette domination. Poursuivant une idée qu'il a déjà soulevée l'année précédente, Schlaginhaufen propose en effet que la SSAE lance une recherche anthropologique sur la population suisse – ou plus précisément une étude anthropologique des recrues militaires telle que d'autres Etats l'ont déjà menée. En France, rapporte Schlaginhaufen, René Collignon a étudié les recrues en 1895, imité par l'Italien Ridolfo Livi l'année suivante et l'on trouve depuis d'autres exemples nombreux dans le duché de Bade, l'Autriche-Hongrie ou la Suède. La Suisse, estime-t-il, est non seulement en retard. Elle se trouve même quelque peu isolée.

Schlaginhaufen n'a pas de mal à convaincre l'assemblée de l'utilité de son projet et en août 1922, une commission composée de Fritz Sarasin, Eugène Pittard, Felix Speiser et du pétitionnaire est appelée à préciser les modalités d'une telle étude. On peine cependant à s'accorder. Ce n'est qu'en 1926 que la commission, sur rapport de Speiser¹, proposera à l'assemblée générale de la mandater pour mener cette recherche – ce qu'elle obtient.

¹ MEG 350R.0148, Lettre de Felix Speiser à Otto Schlaginhaufen, 19.4.1926.

Le travail de la commission a en effet été houleux. Réunie à Berne en octobre 1923, elle prend plusieurs décisions pour mettre le projet sur les rails. La SSAE manquant de moyens et sachant qu'elle ne peut attendre de subside de la part de l'Etat fédéral, elle décide ainsi de s'adresser à la *Julius-Klaus Stiftung für Vererbungsforschung, Sozialanthropologie und Rassenhygiene* pour lui réclamer un soutien financier¹. Par ailleurs le président de la commission Otto Schlaginhaufen est chargé de prendre contact avec l'administration militaire pour débiter les recherches dès 1927. Voilà qui met l'anthropologie zurichoise sur le devant de la scène. Sa prééminence est également attestée par le fait que les instructions méthodologiques sont données par l'Institut d'anthropologie de l'Université de Zurich qui forme également les inspecteurs du programme d'étude – le plus souvent des étudiants de l'Université de Zurich ou de l'Ecole polytechnique fédérale.

Cette mainmise des Zurichois ne va pas sans poser problème². Tout d'abord parce que le financement de la *Julius-Klaus Stiftung* n'est pas attribué à la SSAE, mais à Schlaginhaufen en personne qui accepte, sans consulter la commission. Celle-ci, qui est responsable vis-à-vis de la SSAE, se retrouve donc reléguée au rang de spectatrice et n'a plus rien à dire sur la marche de l'étude. Sans compter que ses résultats seront, ensuite, la propriété de la fondation et non de la SSAE³. Promotrice et instigatrice du projet, la SSAE s'en trouve donc évincée. La commission en prend acte et le regrette⁴, mais maintient son soutien à l'étude dont l'importance lui semble dépasser les difficultés organisationnelles⁵.

Ces questions d'inscription institutionnelle ne sont pas le seul problème. La recherche rencontre aussi des problèmes méthodologiques qui ne sont pas sans relation avec la nature du projet et les collaborations qu'il exige. De fait, l'étude n'est pas autonome ou plutôt : elle doit tenir compte de questions éloignées du questionnement qui se trouve à son origine. La SSAE, même avec le soutien de la fondation *Julius-Klaus*, ne dispose en effet pas de moyens suffisants pour cela. Surtout, elle ne dispose pas de la force de l'Etat pour convoquer la population suisse. Elle décide donc que l'étude se déroulera dans le cadre de la visite médicale des jeunes conscrits – loin des préoccupations des anthropologues.

De fait lorsque le projet de recherche rédigé par Speiser est envoyé aux militaires, ces derniers ne sont guère enchantés. A leur idée, l'inspection anthropologique de huit minutes qui prendrait place au cours de la visite médicale de chaque recrue est beaucoup trop longue⁶ et ce jugement est

¹ La *Julius-Klaus Stiftung* est appelée du nom de l'ingénieur Julius Klaus (1849-1920) qui légua en 1919 une somme de plus d'un million de francs à l'Université de Zurich pour financer des recherches en eugénique. C'est à ce financement que l'anthropologie zurichoise doit d'être restée pendant l'Entre-deux-guerres à la pointe de la recherche de langue allemande sur l'hérédité et l'hygiène de la race.

² Cf. par exemple, les notes de Speiser lors d'une discussion avec Louis Reverdin, MKB 2.15.2, Notes de Felix Speiser, 4.1.1927.

³ MKB 2.15.2., Lettre de la *Julius-Klaus Stiftung* à Otto Schlaginhaufen, 23.12.1926.

⁴ Cf. par exemple, MKB 2.15.2., Lettre de Felix Speiser à Otto Schlaginhaufen, 3.7.1927.

⁵ MKB 2.15.2., Lettre de Felix Speiser à Otto Schlaginhaufen, 24.6.1927.

⁶ MKB 2.15.2., Projet de Felix Speiser envoyé aux membres de la commission pour l'étude anthropologique des conscrits suisses, 26.9.1926.

à l'origine d'un premier conflit entre Speiser et Schlaginhaufen. Ce dernier se montre en effet bien davantage disposé à se soumettre à l'autorité militaire que Speiser. Pour lui, bien qu'il concède que le questionnaire doit encore être épuré, il est hors de question que les médecins militaires s'immiscent dans ce processus. Si ce conflit est l'occasion pour Speiser de reprocher une nouvelle fois à Schlaginhaufen d'avoir agi seul¹, une véritable divergence apparaît quant au nombre et à la qualité des mesures.

Face à la nécessité de réduire la durée des mesures, plusieurs solutions s'offrent en effet à la commission. Il est naturellement hors de question de réduire le nombre de recrues étudiées ou de compter sur un plus grand nombre d'inspecteurs². Il faut donc se résoudre soit à réduire le nombre de mesures – ce qui suppose un accord sur celles qui prévalent – soit à conserver le nombre de mesures, mais à en réduire la précision. La première position est défendue par Schlaginhaufen, la seconde par Speiser. Pour ce dernier, il ne faut pas voir dans l'examen des caractères somatiques des conscrits suisses une étude de laboratoire. Au contraire : il s'agit à ses yeux d'une étude de terrain. Dès lors, il faut privilégier le nombre de mesures contre leur précision³.

Bien sûr, aux yeux d'Otto Schlaginhaufen, la différence que voit Speiser entre laboratoire et terrain est futile. Ce qui compte, c'est la qualité et la précision des données⁴. Speiser cède sur ce point, mais repart à l'attaque et entre dans plusieurs polémiques avec Schlaginhaufen pour identifier les données nécessaires à la détermination générale du type racial⁵. Ainsi, il privilégie la largeur des épaules et la hauteur de la tête et propose de laisser tomber la mesure de la distance inter-oculaire⁶. Encore une fois, Schlaginhaufen s'en moque. Dans son premier rapport sur l'étude (SCHLAGINHAUFEN 1927), les remarques n'ont eu aucun effet puisque les deux propositions de Speiser sont reléguées dans les mesures facultatives, tandis que la mesure de la distance inter-oculaire compte au rang des mesures obligatoires. A sa décharge, cependant, il faut dire que Speiser et Sarasin sont les seuls à s'opposer au projet zurichois. Ainsi, Eugène Pittard et Louis Reverdin se plient devant les nécessités qu'impose le recrutement⁷. Il n'est donc peut-être pas illégitime que Schlaginhaufen rejette les *desiderata* de Speiser et il y a fort à croire que, derrière les désaccords méthodologiques qui exacerbent leur opposition, il faille chercher des rivalités personnelles entre les deux hommes.

¹ MKB 2.15.2., Lettre de Felix Speiser à Otto Schlaginhaufen, 6.10.1926.

² MKB 2.15.2., Lettre d'Otto Schlaginhaufen à Fritz Sarasin et Felix Speiser, 5.12.1926.

³ MKB 2.15.2., Lettre de Felix Speiser à Otto Schlaginhaufen, 6.10.1926.

⁴ MKB 2.15.2., Lettre d'Otto Schlaginhaufen à Felix Speiser, 13.10.1926. Sur les relations entre terrain et laboratoire, cf KOHLER 2002 : 11-19.

⁵ Il les évalue à l'aune de propriétés cognitives qu'il n'explique pas, mais aussi en fonction de la durée que nécessitent les mesures. Les conditions générales de l'étude dans le cadre du recrutement ont donc une influence durable sur son orientation.

⁶ MKB 2.15.2., Lettre de Felix Speiser à Otto Schlaginhaufen, 17.11.1926.

⁷ MEG 350R.0149, Lettre de Eugène Pittard à Otto Schlaginhaufen, 4.12.1926.

Mais ce n'est pas tout. Car Otto Schlaginhaufen est un homme qui prend de la place et le rôle qu'il souhaite réserver à l'anthropologie zurichoise dans le champ de l'anthropologie suisse se trouve à l'origine d'autres conflits, avec Genève par exemple. Ainsi, c'est Schlaginhaufen qui s'oppose à ce que les *Archives suisses d'anthropologie générale* de Pittard deviennent l'organe de la SSAE dont il dirige le *Bulletin*¹. C'est encore lui qui cherche, sans succès, à occuper la place d'Eugène Pittard comme délégué officiel de la Confédération au Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques de 1930². C'est lui, enfin, qui estime que la séance constitutive de la SSAE doit se tenir à Zurich, plutôt qu'à Bâle³. A son idée, l'obtention du fonds *Julius-Klaus* atteste en effet la position dominante de l'anthropologie des bords de la Limmat et ses collègues confédérés n'ont qu'à se soumettre.

Au fond, la domination des anthropologues se confond avec une domination des anthropologues *zurichois* lesquels, en raison du financement de la *Julius-Klaus Stiftung*, défendent une conception de l'anthropologie qui se réduit à une anthropométrie. On est loin de l'anthropologie générale défendue par Pittard ou Sarasin. Ici, l'anthropologie est une discipline qui n'a aucun besoin des autres branches de l'anthropologie générale. Tout au plus tisse-t-elle des liens avec l'anatomie ou la pathologie. Le résultat est sans appel. Si, comme société savante, la SSAE remporte un certain succès, en tant que société d'anthropologie et d'ethnologie, l'exercice se solde par un échec. Car les préhistoriens et les ethnographes ne se montrent guère disposés à se trouver rejetés dans un rôle de spectateurs. On comprend alors les récriminations de Paul Vouga au lendemain de la séance de Davos en 1929. « Je me suis si totalement, si éperdument embêté à Davos que j'ai filé dès le samedi matin! Pas de préhistoire, pas d'ethnologie, pas même d'anthropologie à la portée d'un préhistorien. Des mensurations, des méthodes qui ne mènent à rien. Et pas un Welchel Saint-Gall⁴ m'a déjà vu. Si rien ne vient vivifier notre société, mon impression est qu'elle est... foutue »⁵. De fait, à partir des années 1930, les préhistoriens désertent la société et ses réunions pour se recentrer sur la Société de préhistoire (graph. 5). Dès lors la fragilité de la position des ethnographes qui demeurent attachés à la SSAE se trouve encore accentuée. Car, malgré ses défauts, la SSAE demeure toujours la seule société qui réunisse les ethnographes suisses au plan national. Du reste, le faible nombre d'ethnographe rend chimérique la création d'une société d'ethnographie et une telle institution paraît d'autant moins possible que les fondateurs des institutions ethnographiques suisses sont précisément les derniers tenants d'une ethnographie inscrite dans l'anthropologie générale, comme Eugène Pittard et Fritz Sarasin. Dans un cadre aussi étroit que celui de la Suisse, on peut douter de la capacité (et de la volonté) des premiers

¹ Cf. par exemple MEG 350R.0147, Lettre d'Eugène Pittard à Hans Schinz, 7.2.1925, Stabs PA 212 T 2 XXXIII, Lettre d'Eugène Pittard à Fritz Sarasin, 4.8.1926, MEG 350R.0154, Lettre de Rudolf Zeller à Eugène Pittard, 25.10.1927.

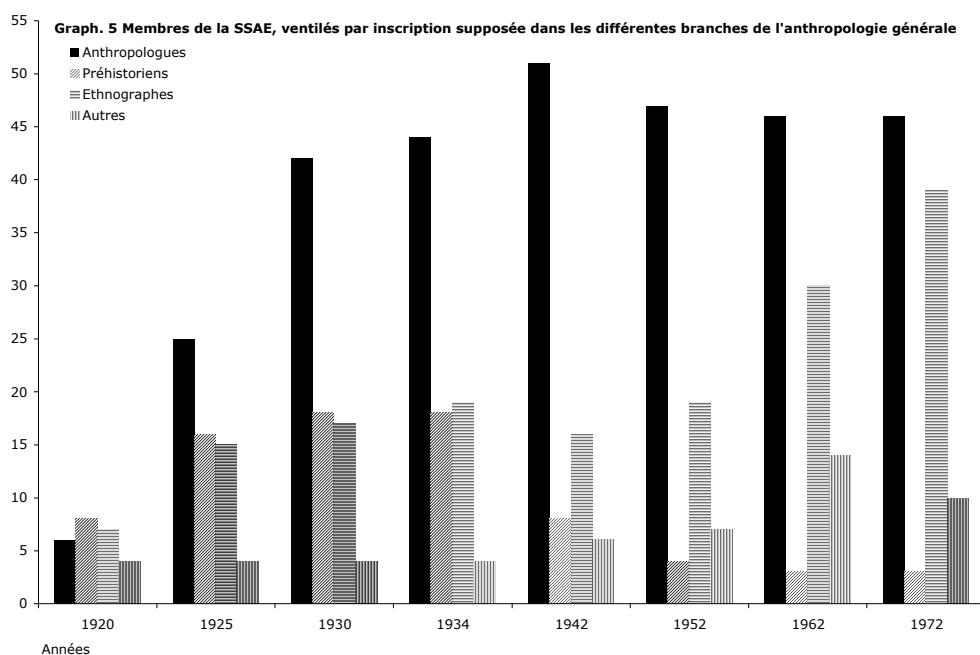
² Cf. par exemple, MEG 350R.0160, Lettre d'Eugène Pittard au Dr Carrière, directeur du Service de l'hygiène, 23.3.1930.

³ Stabs PA 212 T 2 XXXI, Lettre d'Eugène Pittard à Fritz Sarasin, 1.5.1920.

⁴ Saint-Gall est le siège de l'assemblée annuelle de 1930.

⁵ MEG 350R.0158, Lettre de Paul Vouga à Eugène Pittard, 5.9.1929.

héritiers des patriarches comme Marguerite Dellenbach ou Felix Speiser de briser ce tableau et de revendiquer une ethnographie indépendante avant le déclin des pionniers.



Ce n'est qu'une fois ces derniers partis que l'autonomie de l'ethnographie devient possible. Lorsque s'y ajoute l'arrivée de jeunes ethnographes formés à Bâle dans les années 1940 et 1950 puis à Neuchâtel à partir de la seconde moitié des années 1950 et 1960 et enfin à Berne et à Zurich, les ethnographes deviennent suffisamment nombreux pour constituer leur propre société. La SSAE devient alors de droit ce qu'elle n'a guère cessé d'être de fait depuis 1925 : la Société suisse d'anthropologie.

4.5. Les projets genevois et bâlois – bilan

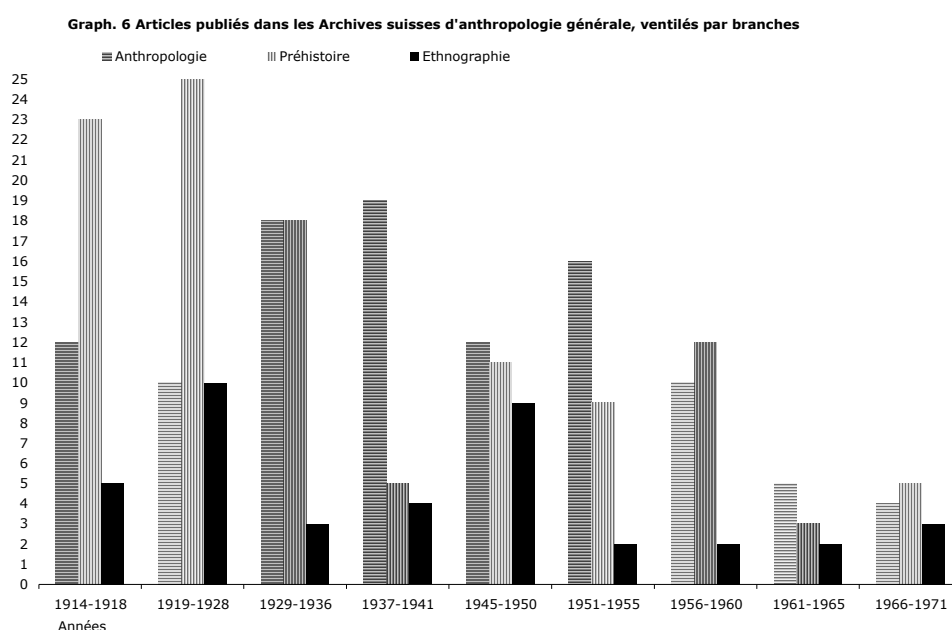
A première vue, la SSAE est une institution originale à bien des égards dans le champ suisse de la science de l'homme. Les domaines de recherches qu'elle réunit paraissent s'émanciper de leurs sciences de tutelles. Elle est une société savante et une société de savants. Elle soutient et dirige des recherches – ne serait-ce qu'à une seule occasion. On y observe des controverses sur les orientations cognitives des domaines de recherche que l'étroitesse du champ, le poids et la longévité des fondateurs n'autorisent pas dans les institutions locales.

Cela dit, en ce qui concerne le traitement réservé à l'ethnographie, la nouvelle société fondée en 1920 ne départ guère de la première génération de sociétés savantes de la fin du 19^{ème} siècle. L'ethnographie n'y est toujours pas indépendante et ne trouve encore sa légitimité que dans le cadre de l'anthropologie générale et soumise à l'anthropologie physique. De ce fait, l'ethnographie demeure inscrite dans les sciences naturelles. Par ailleurs, elle se trouve toujours reléguée au rang de science auxiliaire. Elle ne développe et ne défend donc pas de programme de

recherche. Elle ne fait que s'inscrire dans celui de l'anthropologie générale et répond aux interrogations de l'anthropologie physique et de l'archéologie préhistorique. En vérité, l'ethnographie suisse en 1920 n'est ni autonome, ni disciplinarisée.

A cet égard, la SSAE est loin de constituer une exception dans le paysage ethnographique suisse de la fin des années 1910 et du début des années 1920. En 1913, au lendemain du succès du Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistorique organisé à Genève par Eugène Pittard, ce dernier soutenu par quelques amis fonde l'Institut suisse d'anthropologie générale. S'il vise principalement à offrir à Pittard l'inscription institutionnelle que l'Etat lui refuse avant sa nomination comme professeur extraordinaire en 1916, il procède d'une seconde origine, épistémologique celle-ci. Il reflète en effet la solidarité des sciences qui ont l'homme pour objet que défend Pittard (NAVILLE 1914). Le sous-titre que porte la société l'atteste du reste : « anthropologie, archéologie, ethnographie ». C'est pour mieux répondre à cette seconde visée que Pittard se décide à doter l'Institut d'un organe, les *Archives suisses d'anthropologie générale*¹. Deux ans plus tard, en 1916, lorsque Pittard est nommé professeur d'anthropologie à l'Université de Genève, l'Institut perd sa première raison d'être. Il ne choisit pas moins de poursuivre la publication des *Archives* qui forment en quelque sorte une publication sans société.

L'équilibre entre les différentes branches de l'anthropologie générale que présentent les *Archives* atteste que les Genevois partagent avec la SSAE une même vision de l'anthropologie générale et de la place qu'y tient l'ethnographie. Celle-ci se trouve clairement en retrait par rapport aux autres branches (graph. 6). Voilà qui reflète autant les intérêts personnels de Pittard qui dirige la publication que la fonction qui y est attribuée à l'ethnographie. Comme à la SSAE, l'ethnographie



¹ Celui-ci constitue sa seule activité. L'Institut n'organise aucune rencontre, ni conférence et ne promeut aucune recherche.

sert à deux choses. Elle sert de point de comparaison pour les recherches préhistoriques et s'emploie pour affiner les classements des groupements humains fondés sur les caractères somatiques.

Le cas de la *Geographisch-ethnographische Gesellschaft* (GEG), fondée à Bâle en 1924 sous l'égide de l'incontournable Fritz Sarasin donne un caractère de système à la place que l'on réserve à l'ethnographie en Suisse après la Première guerre mondiale. Bien que la GEG, au contraire de la SSAE, reste une société dominée par les amateurs, sa fondation, comme celle de l'Institut de Genève et de la SSAE témoigne de ce que l'ethnographie, au début des années 1920, ne fonctionne pas comme discipline indépendante. Elle n'existe qu'inféodée ou liée à un autre champ de recherche – ici la géographie, là l'anthropologie – tant au point de vue institutionnel, qu'à celui de la recherche. L'ambition de sa recherche se réduit au mieux à servir l'édifice de l'anthropologie générale, au pire à répondre aux interrogations des anthropologues et des préhistoriens.

Comme pour la SSAE, c'est la chronologie de l'apparition de ces sociétés qui surprend dans un premier temps. Dès les années 1910, une nouvelle génération de savants a en effet cherché à faire de l'ethnographie un champ de recherche autonome. Contre la science de l'homme défendue par le tandem Broca-Virchow, Arnold Van Gennep en France (1914c), Alfred R. Radcliffe-Brown en Grande-Bretagne (1923), Theodor Koch-Grünberg ou Karl Weule en Allemagne (KRAUS 2004 : 82-84) revendiquent une ethnographie indépendante. Face ces rénovateurs, les patrons de l'ethnographie suisse défendent la position de leurs maîtres. Fidèles à l'état de leur champ de recherche au moment de leur formation et aux positions de ceux qui les ont guidés, ils ne voient pas de raison de modifier leur position. Par ailleurs, il ne faut pas oublier qu'ils sont naturalistes plutôt qu'anthropologues et anthropologues physiques avant d'être ethnographes. Ils se soucient sans doute assez peu des velléités indépendantistes de ce domaine de savoir. Enfin, ce sont des projets déjà anciens qui se concrétisent après la guerre. Les premières sections d'anthropologie et d'ethnographie sont déjà anciennes à la Société helvétique des sciences naturelles. De son côté, la GEG est un objectif ancien, reporté suite à divers aléas (SARASIN 1924). Le concept lui-même, comme en témoignent la GEG de Zurich fondée en 1899 et la Société neuchâteloise de géographie née en 1888, est même ancien d'une bonne trentaine d'années.

En réalité, ce n'est pas le rôle des fondateurs des premières institutions vingt ou trente auparavant de créer ces nouvelles sociétés. Il appartient dans l'idéal à une nouvelle génération. Mais le choix de ces pionniers de renoncer à une politique de formation disciplinaire – induit, il est vrai par la préférence portée par les autorités aux institutions muséales – et leur domination totale sur le champ ethnographique suisse et dans les champs culturels et scientifiques locaux ont empêché la naissance d'une nouvelle génération et, partant, l'apparition de ces revendications. A cet égard, la nature de ces nouvelles sociétés n'est rien de plus que le fruit de la structure du champ de recherche telle que nous l'avons décrite dans les premiers chapitres de cette partie.

L'économie politique des institutions scientifiques est un volet peu développé de l'histoire des sciences. Après avoir longtemps privilégié les études de contenus idéalisés, les recherches se sont certes tournées vers des études plus sociologiques qui ont établi que les scientifiques, loin du désintéressement qui a pu leur être prêté (MERTON 1942), se donnent des moyens et des objectifs qui ne ressortissent pas à un champ scientifique idéalisé ; toutefois, le volet financier de l'activité scientifique est le plus souvent demeuré dans l'ombre. Ce n'est qu'assez récemment que les recherches de Dominique Vinck (1991) ont souligné l'intérêt d'analyser les finances des institutions scientifiques alors même que les études muséologiques se lançaient dans l'analyse du fonctionnement financier des musées en tant qu'institutions culturelles (JOHNSON, BARRY 1991, PERROT 1992, DREYER 1996)

Ces travaux trouvent cependant leur origine dans de nouvelles pratiques de gestion et de politique de la recherche (VINCK 1991 : 5) plutôt que dans un véritable renouvellement des questionnements. Dès lors, ils se concentrent sur l'analyse de phénomènes contemporains et les études historiques selon cet angle d'analyse sont rares. Signalons également que ces recherches se consacrent plus volontiers à l'étude des techniques et aux « recherches technologiques de base » (LAREDO, MUSTAR 1996). En d'autres termes, si ces interrogations sont devenues habituelles dans le champ de la sociologie des techniques, elles ne sont pas encore courantes pour l'histoire des sciences humaines¹.

Pourtant, comme l'a bien compris Tissot (2005 : 305), envisager les institutions scientifiques comme des acteurs économiques inscrits dans le champ social et non pas seulement dans le champ scientifique a une valeur heuristique très riche pour comprendre le fonctionnement de la science. Et surtout, un tel point de vue correspond à une réalité de fait : les institutions scientifiques *sont* des acteurs économiques. Elles sollicitent des crédits, rémunèrent des chercheurs, acquièrent du matériel, publient des ouvrages, etc. En d'autres termes, elles obtiennent de l'argent et en dépensent : voilà ce dont il sera question dans cette partie.

Ne jugeant pas utile de revenir sur l'enseignement universitaire, nous nous intéresserons dans un premier temps aux musées d'ethnographie. Quels sont leurs budgets ? Quelles sont leurs sources de financement ? Les pouvoirs publics ou des mécènes privés ? Quels sont les arguments avancés par les ethnographes pour solliciter des crédits ? Changent-ils en fonction de l'interlocuteur ? Quel retour sur investissement attendent les financiers ? Puis, une fois les financements obtenus, quel usage en fait-on ?

Dans un second temps, nous nous tournerons vers les sociétés savantes, dont l'économie politique diffère beaucoup de celle des musées. Généralement, elles assurent leur financement par l'entremise des cotisations des membres. C'est là un point qui pose manifestement problème puisqu'une société financièrement solide devra s'ouvrir largement et admettre les profanes, tandis qu'une société qui limite les adhésions comme l'*Association of Social Anthropologists* (STOCKING

¹ C'est l'originalité de la perspective qui nous a poussé à isoler ces questions de l'étude du fonctionnement général des institutions. L'ouvrage récent de Donna Mehos qui creuse également ces questions constitue une exception à bien des égards, 2006 : 35 sqq.

1995 : 427) prend le risque de ne pas avoir suffisamment d'argent pour poursuivre ses activités. Dès lors, quelles politiques d'adhésion mènent les sociétés, en particulier dans une Suisse au bassin de recrutement limité ? Qui recrute-t-on ? Et pour financer quelles activités ? Des conférences et des publications, sans doute, mais les sociétés agissent-elles également en amont, en soutenant des missions ou en achetant des objets ? Démêler ces interrogations permettra de mieux comprendre dans quel contexte travaillent les ethnographes suisses et à quelles attentes ils doivent répondre.

CHAPITRE 1.

LES MUSEES – DU PRIVE AU PUBLIC

1.1. La recherche de fonds : une activité à part entière

1.1.1. Subventions publiques et mécénat

En termes financiers, le principal trait des musées ethnographiques suisses est la modestie de leurs coûts d'exploitation. A Neuchâtel, par exemple, on ne dépense guère plus de 3'700 francs, en moyenne annuelle, entre 1904 et 1945¹.

Sachant les processus d'institutionnalisation des musées ethnographiques suisses, on peut imaginer que la part de l'Etat n'y est pas très élevée. En réalité, la situation n'est pas si simple, comme l'atteste l'exemple du musée de Neuchâtel. S'il constitue à n'en pas douter l'institution la mieux soutenue par les pouvoirs publics et forme à ce point de vue un cas un peu particulier, il présente cependant des caractéristiques générales identiques aux cas bâlois et genevois. Il est un exemple représentatif.

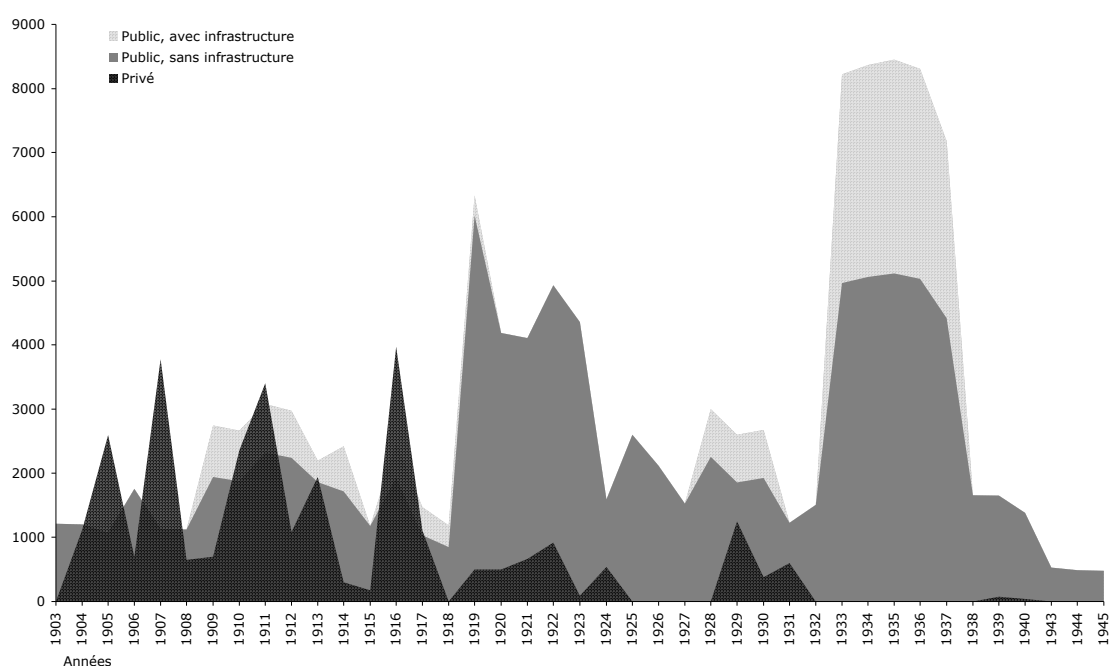
Si son budget demeure très modeste sur l'ensemble de la période étudiée², c'est pourtant la part publique qui domine clairement. Sur un peu plus de 150'000 francs de dépenses, près des deux tiers sont avancés par l'Etat. C'est un premier constat important : de droit comme de fait, le musée a un caractère public. Il faut cependant nuancer un peu.

Dans le calcul de ces apports publics – près de 2'400 francs par an – il est tenu compte à la fois du budget courant du musée (salaires du conservateur et du concierge, achats de collections) et de l'entretien du bâtiment. Ce dernier point émerge cependant à un budget différent : il puise dans les dépenses des Travaux publics au titre de l'entretien des bâtiments. Politiquement il n'a pas la même portée et, à ce titre, il est légitime de ne pas en tenir compte. Ce n'est pas sans importance, car la somme est conséquente. En quarante ans, ce sont plus de 23'000 francs que la Ville de Neuchâtel investit dans le musée qui, pourtant, se délabre – soit un quart des investissements publics (Graphique 1). Ces investissements sont du reste exclusivement publics. Les dons privés valant surtout pour leur valeur monétaire, ils ne servent jamais à financer ces frais. Il est vrai qu'il est plus prestigieux de financer l'achat d'une collection rare que la réfection du toit du musée. Dès lors, si l'on néglige ces dépenses, l'équilibre entre recettes privées et publiques s'en trouve altéré : la part étatique passe de deux tiers à 57%.

¹ Nous tenons compte ici des seules contributions monétaires. Elles ne constituent pourtant pas les seuls modes de financement du musée. Nous le verrons, les dons d'objets et de collections, ainsi que les diverses formes d'échanges avec les autres musées représentent une part importante de l'économie des institutions ethnographiques muséales. C'est plus particulièrement vrai dans le cas d'institutions pauvrement dotées en moyens financiers monétaires. La section folklore de la *Sammlung für Völkerkunde* de Bâle a ainsi reçu 580 pièces sur les 1'250 qu'elle acquiert de 1904 à 1906. Devant l'impossibilité de mesurer ces échanges, il a naturellement fallu les négliger dans la reconstruction des comptes.

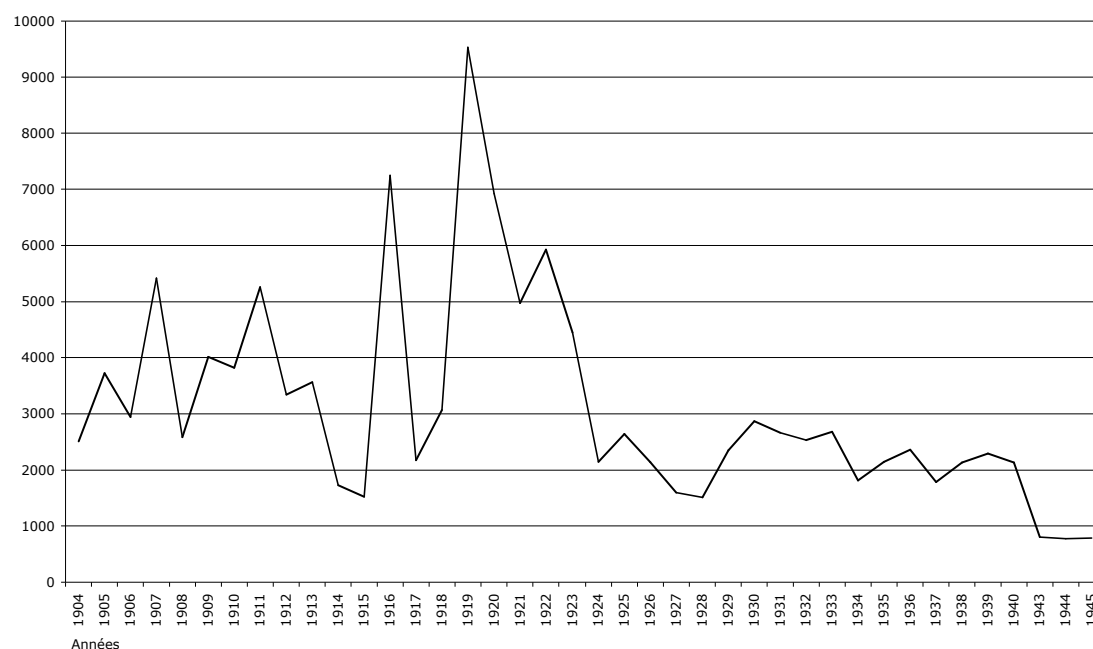
² Pour le détail, voir les annexes 1.3 et 1.4.

Graphique 1. Apports privé et public, avec ou sans infrastructure



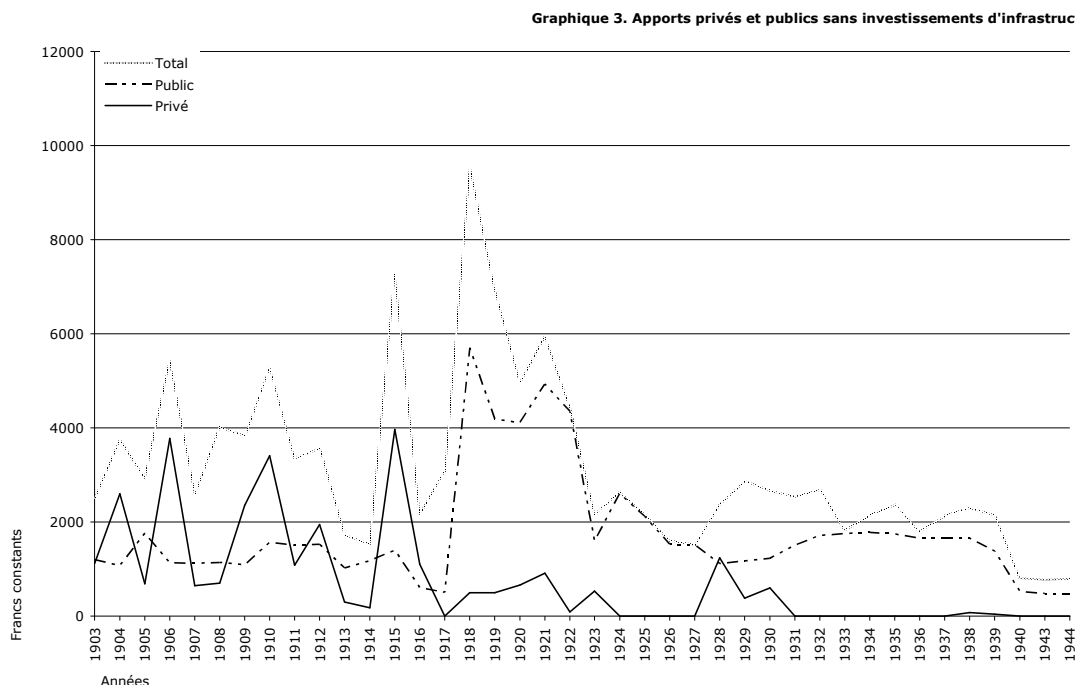
Par ailleurs il est particulièrement instructif d'étudier la variation du financement dans le temps. La perspective diachronique révèle en effet trois choses, qui sont liées. D'abord, les fluctuations des comptes du musée sont extrêmement importantes (Graphique 2). Les recettes les

Graphique 2. Recettes du MEN, sans compte d'infrastructure



plus importantes (1919) sont ainsi dix fois plus élevées que les plus faibles (1943) soulignant ainsi la précarité de la situation des conservateurs et la difficulté à se projeter dans le long terme. En ces temps troublés, la conjoncture économique et la situation politique expliquent une partie des variations. Ainsi les sauts d'humeur du budget pendant la Première guerre mondiale – de 1915 à

1917, les recettes passent de 1'500 francs à plus de 7'000 francs pour retomber à 2'000 francs – s'expliquent assez aisément. Mais cette explication ne fonctionne pas de manière universelle. En réalité les fluctuations sont dues, pour l'essentiel, aux variations des contributions privées. Le graphique 3 l'illustre sans équivoque : la courbe des recettes totales du Musée épouse fidèlement

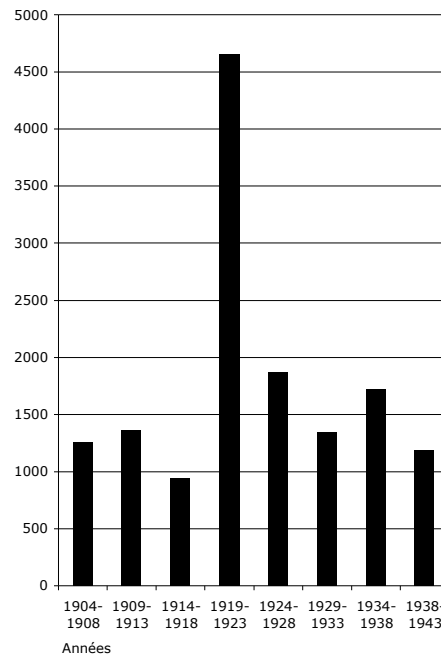


celle des contributions privées, du moins jusqu'en 1918.

Les subventions publiques, en revanche, témoignent d'une impressionnante stabilité. A l'exception d'un pic entre 1919 et 1924 consécutif à l'endettement du musée auprès de la commune pour l'achat de la collection Krajewski, les subventions publiques s'élèvent à une somme comprise dans une fourchette de 1'000 à 2'000 francs (Graphique 4). Présentée sur des moyennes de cinq ans, cette stabilité présente un caractère véritablement remarquable et le constat est sans appel. Dès l'origine du musée, l'apport public en dépit de sa faiblesse est majoritaire et constant. Il constitue le socle financier du musée tandis que les contributions privées ne jouent guère qu'un rôle d'appoint.

Enfin, les comptes du musée gagnent en stabilité dès 1926. S'il faut y voir une cause conjoncturelle – l'emprunt pour la collection Krajewski est amorti – c'est davantage encore l'effet d'une transformation structurelle. Les contributions privées se sont effondrées à la fin de la Première guerre mondiale. Alors qu'elles représentent 45% des recettes cumulées de 1904 à 1918, elles ne s'élèvent plus qu'à 8% pour la période 1919-1945. Parallèlement, la part des dépenses publiques passe de 34% à 73%. Les causes de ce reversement sont multiples. De manière générale, la Suisse traverse en 1918 une crise de reconversion. Tous les indicateurs économiques sont alors en berne (BERGIER 1984 : 250-251 ; JOST 1986 : 696, 716-717) et les mécènes habituels sont moins enclins à soutenir les institutions socio-culturelles. Ce n'est pas une situation propre à Neuchâtel. Elle se retrouve également à Genève et à Bâle comme l'illustrent les problèmes

Graphique 4. Moyenne quinquennale des subventions publiques



financiers que rencontre alors Speiser. A cela s'ajoutent quelques spécificités neuchâteloises. Le décès de Knapp qui a dirigé le musée pendant près de trente ans, porte un rude coup aux finances de l'institution. Car, avec lui, ce sont des réseaux très importants parmi les missionnaires et la grande bourgeoisie neuchâteloise qui disparaissent. Malgré les efforts de son successeur Delachaux, une part considérable des recettes privées s'évaporent au début des années 1920. Enfin, le déclin de l'intérêt porté à l'ethnographie à Neuchâtel qu'atteste la suspension de la chaire à l'Université explique également la diminution des contributions privées. Cette mutation du financement qui s'observe partout ne reste pas sans conséquence car l'Etat ne s'engage pas sans contre-partie¹. De fait, cette mutation n'est pas étrangère à la réorientation des musées vers le public qui s'observe au même moment. Il en sera question plus loin².

1.1.2. Sollicitations

On ne le répétera jamais assez : l'ethnographie n'est pas une science populaire en Suisse et l'existence d'institutions dédiées à cette science atteste la force des réseaux des fondateurs. Nous l'avons vu avec les processus d'institutionnalisation dans la partie précédente et les premiers résultats de l'analyse financière le confirment. Cela dit, en dépit de ce succès modéré, les musées obtiennent des crédits de l'Etat, des entreprises, des mécènes et des sociétés d'utilité publique. Dans ce contexte, il paraît intéressant de savoir comment ils obtiennent ces succès.

¹ Nous l'avons déjà observé pour le catalogue du Musée ethnographique de Neuchâtel, MEN 36, Procès-verbal de la commission du Musée ethnographique, 19.6.1908.

² Cf. pp. 533 sqq.

Le moyen le plus classique est l'intégration des mécènes potentiels dans la commission. Les membres de la commission sont en général approchés non pas tant en raison de leurs compétences en ethnographie ou dans une discipline proche, mais en fonction de leurs capacités financières ou de leur inscription dans les réseaux économiques locaux. Ainsi, à la mort de Baader-Meyer en 1910, la commission du musée ethnographique de Bâle cherche à le remplacer. Son président Paul Sarasin propose alors le pasteur Samuel Preiswerk parce qu'il est un généreux donateur de cette section à laquelle il vient d'ailleurs tout juste de promettre une nouvelle collection¹. Cette manière de faire n'est pas exceptionnelle et constitue au contraire une tendance durable au musée ethnographique. Elle y fait système en particulier à partir du déclin du régime Sarasin dans les années 1930, puis après la Seconde guerre mondiale. Ainsi, en mai 1947, la commission demande à Josef Belmont d'y siéger, afin de faire bénéficier le musée de sa connaissance de la culture et de l'art indiens, mais surtout pour qu'elle puisse jouir de ses relations très riches avec le tissu industriel et commercial bâlois : directeur de la *Basler Transport Versicherung*², membre du Conseil d'administration de Swissair, membre de la Chambre de commerce et consul des Pays-Bas à Bâle, il est aussi président de la Société Suisse-Indes. Ignorant l'enjeu financier de la demande, Belmont répond avec une naïveté touchante qu'il ignore s'il pourra être vraiment utile au musée. Certes, affirme-t-il, il s'est intéressé à l'Inde où il séjournerait vingt ans, « *jedoch tat ich dies auf dilettantische Art, da mir zufolge meiner grossen geschäftlichen Inanspruchnahme ein intensives Studium nicht möglich war* »³. Dans les années soixante encore, le directeur du musée Carl A. Schmitz s'adresse à Carl Maurice Jaccotet, le président du Conseil d'administration de Sandoz, et l'informe que suite au décès d'un membre de la commission, celle-ci cherche un remplaçant et souhaite qu'il soit lié à l'entreprise Sandoz, dont l'intérêt pour le développement du musée est manifeste depuis plusieurs années. Il suffit, précise-t-il, de s'intéresser un peu aux cultures étrangères pour siéger dans la commission⁴.

Tous les mécènes ne sont du reste pas naïfs et saisissent parfaitement ce qu'ils sont en droit d'exiger en échange de leur générosité. Ainsi, Willy Russ-Young à Neuchâtel négocie explicitement sa nomination au sein de la commission ethnographique pour une somme de 30'000 Marks⁵. Cela dit, si l'intégration des mécènes constitue la manière la plus simple d'obtenir des fonds, cela n'est pas toujours possible. C'est alors que les conservateurs doivent trouver les arguments qui font mouche. Il n'est pas sans intérêt de s'y plonger pour repérer sous quelle

¹ MKB P Dossier personnel S Preiswerk-Sarasin, Lettre de Paul Sarasin aux membres de la Commission ethnographique, 8.5.1910. Signalons que Samuel Preiswerk est également l'époux de la cousine de Paul, Sophia Sarasin.

² Il s'agit de la compagnie d'assurances qui assure les collections du Musée ethnographique.

³ « Mais je m'y intéressai en dilettante, car mes lourdes charges professionnelles ne permettaient pas d'études approfondies », MDK 284.12.0, Lettre de Josef Belmont à Felix Speiser, 5.5.1947.

⁴ MKB 284.1, Lettre de Carl Schmitz à Carl Maurice Jaccotet, 7.1.1965.

⁵ MEN 36, Delachaux, Documents relatifs au Musée ethnographique, Lettre de Willy Russ-Young à Théodore Delachaux, 19.10.1921. Avec succès, du reste, puisqu'il est appelé à siéger au sein de la commission en 1922, MEN 36, Procès-verbal de la commission du Musée ethnographique, 23.3.1922.

forme se vend l'ethnographie à ses différents mécènes. Quatre types d'arguments sont en effet généralement employés par les conservateurs qui donnent une idée très différente du musée : le soutien désintéressé à la science, l'éducation populaire, la dimension utilitaire de l'ethnographie et enfin son rôle *city-building*.

Le développement de la science

Le premier argument avancé par les conservateurs consiste à souligner la dimension scientifique de l'ethnographie et, plus particulièrement, le rôle qu'y jouent les musées. C'est l'argument qu'emploie Knapp avant d'ouvrir le musée à St-Nicolas dans une lettre circulaire aux mécènes habituels de la collection. Le musée, dit-il, a besoin d'argent pour se développer sur les bases scientifiques nécessaires « pour les leçons données aux élèves du Gymnase cantonal et aux étudiants de l'Académie »¹.

S'il arrive que les conservateurs servent l'utilité scientifique du musée aux particuliers, l'argument est surtout employé pour convaincre les différentes sociétés philanthropiques. C'est le cas de la *Freie akademische Gesellschaft* de Bâle à laquelle s'adresse la *Sammlung* en diverses occasions. Ainsi, dans les années 1890, lorsque la commission discute de l'opportunité d'engager un ethnographe pour cataloguer les collections et préparer leur déménagement, c'est vers la *Freie Akademische Gesellschaft* qu'elle se tourne pour financer le poste. Les membres de la commission, argumente-t-elle, ont d'abord cherché à accomplir ce travail eux-mêmes – Rütimeyer s'est chargé de l'Afrique et Theodore Engelmann des collections lacustres – mais ils ont dû admettre que l'assistance d'un spécialiste, un *Fachmann*, était nécessaire pour traiter les sections asiatique, océanienne et américaine. Si le catalogage est nécessaire, et si la commission choisit de s'adresser à l'*Akademische Gesellschaft*, c'est parce que ce travail promeut la *Sammlung* au rang d'institution scientifique. « *Wie es in keiner mineralogischen Sammlung genügen würde, wollte man jeden Objekt nur ein Nummer geben, und in den Katalog die Bemerkung: grauer Stein, roter Stein etc eintragen, ebensowenig wäre ein ähnliches Verfahren für die ethnographische Sammlung ausreichend. Wie dort nur ein Kenntnissreicher Mineraloge Ordnung herstellen kann, so in der ethnographischen Sammlung für die noch rückständigen Teile nur ein Kenntnissreicher Ethnograph. [...] Der Katalog wird die ethnographische Sammlung erst zu einem wissenschaftlichen Institut der Universität machen. Die Unvollkommenheit des jetzigen Zustandes sollte nicht länger bestehen* »². Par ailleurs, les membres de la Commission, qui travaillent à titre bénévole, n'ont pas le temps de surveiller le

¹ MEN 36, Copie lettres de Knapp, 1, Lettre de Knapp à Charles-Frédéric Berthoud, associé de la Banque Berthoud & Cie, 20.6.1903.

² « De la même manière qu'il serait insuffisant pour une collection minéralogique de ne donner qu'un numéro d'inventaire à chaque objet et de ne rapporter que des indications lapidaires comme „pierre grise“ ou „pierre rouge“ dans le catalogue, un catalogage aussi réduit ne suffirait pas à une collection ethnographique. Comme un minéralogiste est seul à pouvoir ordonner les pierres, seul un ethnographe est capable de classer les artefacts ethnographiques. [...] C'est le catalogue qui fera de la collection ethnographique une institution scientifique de l'Université. Les lacunes de l'état actuel ne peuvent durer », Stabs PA 340 E 10, Lettre de Julius Kollmann à la *Freie Akademische Gesellschaft*, 16.4.1896.

déménagement et c'est pour cela aussi que l'engagement d'un spécialiste est indispensable : « *Wie bei dem Umzug einer Bibliothek, so müssen auch bei dem unserer ethnographischen Sammlung die Einrichtung vollendet sein, um wie dort die Bücher, so hier die Gegenstände, sofort richtig placieren zu können [...]. Die Gegenstände müssen sofort an den rechten Platz gestellt werden und zwar so dass sie wissenschaftlich richtig und dem Auge gefällig darstellen. Wenn schon die Wegnahme eine kundige Hand verlangt, so noch weit mehr die Aufstellung. Hierfür wird nicht nur Wissenschaftlichkeit von Werth, sondern auch Geschmack und Kenntnis der schon bestehenden ethnographischen Sammlungen in Bezug auf Arrangement, damit aus unseren werthvollen Objekten, sich ein Bild des Völkerlebens gestalte und die Sammlung ihren doppelten Zweck erfülle, als Universitätsinstitut wissenschaftlichen Charakter an sich trage und gleichzeitig der Einwohnerschaft Anregung und Belehrung biete in gefälliger Form* »¹. A côté de l'évocation de la dimension artistique des collections sur laquelle nous reviendrons plus loin², c'est le souci constant de Kollmann de souligner la dimension scientifique de l'ethnographie qui est remarquable et qui laisse penser qu'elle n'est pas encore tout à fait admise à la fin du 19^{ème} siècle.

Similairement, Eugène Pittard souligne l'importance du musée ethnographique pour l'Université. Mais, révélant le décalage entre Genève et Bâle, il croit nécessaire en 1933 encore de souligner les similarités d'un musée et d'une bibliothèque. « Les collections, écrit-il à la Société académique, sont donc pour ces étudiants (qui quittent l'Europe, prospecteurs, missionnaires) un complément indispensable à leur culture universitaire. A Genève, ils ne pourraient le trouver ailleurs. A plusieurs reprises des élèves en sociologie ont, pour l'établissement de leur thèse, fait appel à l'ethnographie et cela se comprend. En bref, les rapports actifs entre le Musée d'ethnographie et l'Université sont de presque tous les jours. Dans un domaine naturellement beaucoup plus restreint, le Musée d'ethnographie rend à l'Université des services de même nature que ceux rendus par la bibliothèque publique »³.

En 1909, le statut scientifique de l'ethnographie paraît – à Bâle du moins – déjà mieux établi. Ainsi, lorsque Paul Sarasin sollicite un crédit de 500 francs au *Freiwilliger Museumsverein*⁴ pour

¹ « Comme pour le déménagement d'une bibliothèque, il faut que les objets de la collection ethnographique soient immédiatement placés correctement [...]. Ils doivent l'être à la fois en termes scientifiques, mais aussi esthétiques et si l'emballage des collections requiert une main experte, c'est encore davantage le cas de leur installation. Pour cela, il faut des compétences scientifiques, mais aussi du bon goût et une connaissance de l'arrangement des collections existantes de sorte que nos magnifiques objets illustrent la vie des peuples et atteignent le double objectif de la collection : valoir comme institution universitaire de caractère scientifique et comme lieu agréable d'instruction pour la population », Stabs PA 340 E 10, Lettre de Julius Kollmann à la *Freie Akademische Gesellschaft*, 16.4.1896.

² Cf. pp. 535 sqq.

³ MEG 350R.0177, Lettre d'Eugène Pittard à la Société académique, 13.3.1933. Signalons en passant que ce dernier argument est le seul qui explique pourquoi il *faut* que les objets soient sur place.

⁴ Fondé en 1850, le *Freiwilliger Museumsverein* soutient et promeut les collections publiques qui servent les arts et les sciences à Bâle et cherche à développer chez ses membres un intérêt pour les domaines qu'il soutient. Les contributions des membres constituent son seul capital et servent à financer les différents musées de la ville de Bâle, MKB 284.8.5, Statuts du *Freiwilliger Museumsverein*, 1850, modifiés en 1916. Il constitue l'un des appuis les plus constants du musée dont il finance une partie de la politique d'achats, mais aussi les infrastructures (en 1904, il verse 1'000 francs pour acheter des vitrines, MKB H allg 21 (1a), Procès-verbal de la Commission du Museum für

acheter une collection, il peut aller droit au but et son argument gagne en précision. La collection polaire que le célèbre botaniste bâlois Rickli a réunie sur demande du musée, affirme-t-il, doit être achetée car elle offre les clefs pour comprendre la préhistoire suisse. Elle constitue un instrument scientifique et cette qualité lui donne tout son poids. « *Die Sammlung*, écrit Paul Sarasin, *enthält viele Gegenstände von besonderem Interesse für das Verständnis des Schweizerischen Prähistorie, indem sie von einem noch zu gutem Theile die Steinzeit räpräsentierenden Polarvolke stammt* »¹.

Progressivement, l'intérêt cognitif de l'ethnographie est alors admis ce qui réhausse les exigences de qualité. Sarasin doit ainsi bientôt donner des garanties quant à la valeur des collections qu'il cherche à acquérir puisque pour être utiles au musée, elles doivent désormais posséder des qualités bien précises. C'est ce que l'on observe lorsque Paul Sarasin s'adresse au *Freivilliger Museumsverein* en 1911 pour acquérir la collection arctique du directeur du musée ethnographique de Leipzig Karl Weule. Si l'intérêt de cette collection réside à nouveau dans sa valeur comparative pour étudier l'âge du Renne, elle gagne en valeur grâce à la méthode employée par le collectionneur Konietzko : « *Die Sammlung bietet ein ungewöhnliches Interesse indem der Sammler Herr Konietzko von guten Prinzipien verleiten liess, sodass die Lebensweise dieses merkwürdigen Volkes welches in mancher Beziehungen noch an diejenige der palaeolithischen Rennthierjäger erinnert vortrefflich illustriert wird* »².

C'est aussi en se fondant sur la portée cognitive de la collection ethnographique que Charles Knapp développe son *Appel en faveur du Musée ethnographique de Neuchâtel* en 1903³. Le Musée d'ethnographie de Neuchâtel, dit-il, a pour ambition de se constituer en centre scientifique⁴, en ceci qu'il sert à rendre compte du degré des civilisations. En dépit de la valeur sentimentale que peuvent acquérir les objets rapportés par des Neuchâtelois, poursuit Knapp, deux éléments parlent en faveur d'une cession au musée. Si « bien des pièces intéressantes risquent de se perdre ou de se détériorer », il y a surtout que « un objet isolé, paraissant insignifiant par lui-même, peut acquérir une réelle importance en complétant une série de la façon la plus heureuse ». Le musée

Völkerkunde de Bâle, 7.1.1904) et le personnel (en 1904, il assure le salaire du premier employé du musée : le surveillant, MKB H allg 21 (1a), Procès-verbal de la Commission du Museum für Völkerkunde de Bâle, 9.6.1904).

¹ « La collection se compose de nombreux objets dont l'intérêt est grand pour la compréhension de la préhistoire suisse en ceci qu'elle provient d'une population polaire qui figure largement l'âge de la Pierre. », Stabs PA 342 D 6, Lettre de Paul Sarasin au *Freivilliger Museumsverein*, 20.5.1909.

² « L'intérêt de la collection est particulièrement important du fait que le collectionneur, M. Konietzko, a suivi de *bons* principes de manière à représenter parfaitement le mode de vie de ce peuple étrange qui, à certains égards rappelle les chasseurs de rennes du paléolithique », Stabs PA 342 D 6, Lettre de Paul Sarasin au *Freivilliger Museumsverein*, 5.19.1911.

³ MEN 36, Procès-verbal de la Commission du Musée ethnographique, 23.10.1903. La parenté n'est pas attestée, mais l'*Appel* semble s'inspirer largement des articles que Pittard publie dans le *Journal de Genève* en 1901. Du moins, leurs libellés et leurs articulations (« type physique des populations », « instruments pour se procurer de la nourriture », « habitations », « costumes », « objets domestiques et mobiliers », « armes et costumes de guerres ») sont très similaires : seule différence notable, le Musée de Neuchâtel réclame des cartes et des ouvrages ethnographiques pour la bibliothèque du musée. Cf. pp. 499.

⁴ Cet argument se retrouve dans le *vademecum* publié par Pittard en 1921 : l'ethnographie est devenue une « base indispensable de la sociologie, auxiliaire dont ne peuvent se passer ni la géographie, ni l'anthropologie, ni l'histoire des religions ».

possède ainsi une force magique qui sublime les curiosités qu'amassent les particuliers en les transformant en objets de science. Dans les années qui suivent, Knapp revient régulièrement sur ces arguments dans ses *Rapports annuels*. Il y évoque le souci de la conservation des pièces¹, la volonté de constituer un outil scientifique et de créer un moyen d'instruction à nul autre égal, la détermination à dépasser le simple désir de « réunir des curiosités »² et l'opportunité d'élaborer des séries en centralisant les collections privées³.

A Bâle, l'autorité de la science n'est en revanche pas servie comme argument aux pouvoirs publics avant longtemps. Il faut dire que, davantage qu'à Neuchâtel, l'Etat est rarement sollicité pour financer le musée. Lorsque cela arrive, c'est pour réclamer des fonds d'infrastructure et jamais pour acquérir des collections. En 1926, Speiser et Fritz Sarasin mettent un terme à cette tradition et demandent aux autorités bâloises de financer à hauteur de 10'000 francs par an des expéditions de récolte pour le musée ethnographique. Il n'est pas question ici, argumentent-ils, de développer la collection généraliste, la *Lehrsammlung* du grand public qui ne peut plus guère s'agrandir que par l'achat de pièces précises et rares. Non, l'objectif est d'acquérir des collections scientifiques, complètes et originales de quelques régions bien délimitées en envoyant sur place des spécialistes formés par le musée⁴. La demande se solde par un succès qui témoigne de la force de l'argument et comme à Neuchâtel, cette participation accrue de l'Etat est l'occasion pour les autorités bâloises de s'assurer un droit de regard sur le fonctionnement du musée et d'exiger une meilleure prise en considération des attentes populaires que rencontre le musée⁵.

L'instruction de la population

Ce sacrifice des uns pour le bénéfice des autres se retrouve dans le deuxième type d'argument dont se servent les ethnographes pour obtenir des fonds. Proche, mais distinct de la dimension scientifique de l'ethnographie, il consiste à invoquer l'instruction de la population. Dans son rapport d'activité pour 1906, Knapp évoque ainsi la « joie d'être utile à tous »⁶ qui doit susciter les dons d'objets

L'argument de l'instruction de la population n'est que suggéré avant la Première guerre mondiale. Ce n'est pas étonnant : fondé sur un idéal d'élévation des humains dans lequel baignent les élites bourgeoises réformées, l'argument n'a aucun besoin d'être explicité. Les démarches qu'entreprend la commission ethnographique de Bâle auprès de la *Gemeinnützige Gesellschaft* (Société d'utilité publique) l'indiquent. Sa décision d'attribuer un crédit de 500 francs par an au

¹ Rapport du Musée ethnographique de Neuchâtel, 1907.

² Rapport du Musée ethnographique de Neuchâtel, 1910.

³ Rapport du Musée ethnographique de Neuchâtel, 1910.

⁴ MKB 284.1., Lettres de Felix Speiser à Fritz Hauser, 14.5.1926 et de Fritz Sarasin à Fritz Hauser, 21.10.1926. Voir aussi MKB H allg 21 (2), Protokolle der Museumskommission, 21.10.1926.

⁵ Cf. pp. 467 sqq.

⁶ Rapport du Musée ethnographique de Neuchâtel, 1906.

musée¹ atteste qu'à ses yeux, le musée se met bel et bien au service de l'ensemble de la population. La même idée, du reste, se trouve à l'origine de l'*Unterstützungsverein* (association de soutien au musée)².

Après la guerre en revanche, quand le mécénat de la grande bourgeoisie ne suffit plus à financer les musées, l'argument devient explicite. C'est vrai à Genève en particulier. Privé d'une partie de ses revenus, Pittard se tourne alors vers les autorités auxquelles il vante les vertus morales du musée ethnographique. « N'oubliez pas, écrit-il à Pons, que le Musée d'ethnographie a des vertus sociales qu'aucune autre collection ne peut donner. En faisant connaître les divers états de civilisation, on trace le chemin de la paix entre les Nations; en voyant le développement de ceux qu'on appelle les sauvages, on a moins envie de les opprimer »³. Quelques mois plus tard, il souligne encore une fois la fonction d'élévation morale du musée ethnographique. C'est là que s'élabore « une partie de la morale sociale. Les élèves de nos écoles y apprennent *de visu* la valeur des autres peuples. Il nous enlève tout sentiment d'impérialisme. Il aide à la protection des indigènes, des peuples-enfants, de ceux qui ne peuvent se défendre seuls. Il concourt puissamment à réaliser un idéal de fraternité entre les Nations »⁴.

La valeur commerciale de l'ethnographie

Les dons désintéressés des privés au profit de la science ou de l'éducation populaire diminuent après la Première guerre mondiale. Conséquence des problèmes financiers que rencontre une partie des mécènes, ce changement pousse les conservateurs à présenter de nouveaux arguments et à chercher de nouveaux interlocuteurs. Ils suggèrent alors que les mécènes ont un intérêt matériel direct à soutenir l'ethnographie.

Les musées d'ethnographie, prétend Knapp, regorgent de trésors pour l'industrie et le commerce suisses et c'est pour augmenter encore leur valeur qu'il est nécessaire que les patrons, plutôt que de se contenter de ce qui s'y trouve, doivent permettre aux musées d'accroître leurs collections en contribuant à leur financement. D'abord parce que les collections ethnographiques sont autant d'exemples qui permettent de stimuler l'imagination des créateurs suisses – pour le textile en

¹ MKB H allg 21 (1a), Protokolle der Museumskommission, 6.2.1895.

² Appelé également *5-Liberclub* – littéralement : le club des pièces de cinq francs – l'*Unterstützungsverein* est un club anonyme dont chacun peut devenir membre pour la somme modique de 5 francs. Le club n'a ni statuts, ni assemblée, ni comité : les pièces de cinq francs sont réunies par Leopold Rütimeyer et versées une fois par année au musée, MKB H allg 21 (1a), Protokolle der Museumskommission, 27.1.1898. Si les sommes récoltées sont modestes - entre 150 et 250 francs par année – elles constituent une source de revenus constante pour le musée, parallèle à l'Etat.

³ MEG 350R.0159, Lettre d'Eugène Pittard au conseiller administratif Jean-Baptiste Pons, 2.11.1928.

⁴ MEG 350R.0168, Lettre d'Eugène Pittard au conseiller administratif Jean-Baptiste Pons, 8.2.1930. De fait, le virage populaire des musées ethnographiques a une réalité qui dépasse la simple rhétorique. Si les pouvoirs publics sont sensibles à l'argument, leur engagement ne se fait pas sans contre-partie. Les pratiques muséales en sont affectées comme l'illustre la volonté contemporaine des musées de se départir de leur réputation d'institutions élitistes et exclusives pour se tourner franchement vers la population, cf. pp. 515 sqq.

particulier. A titre d'exemple, signalons simplement que les rapports annuels du musée de Bâle soulignent dès 1917 les visites régulières des classes de dessin de l'Ecole professionnelle, qui viennent y chercher l'inspiration. Mais aussi parce que les collections permettent aux commerçants de connaître les besoins des régions colonisées. Eugène Pittard s'en est bien rendu compte, qui écrit à l'occasion de l'inauguration de Musée d'ethnographie de Bâle que «la génération qui nous a précédé n'a pas compris grand-chose à l'intérêt puissant de l'ethnographie: à son utilité pratique, à sa valeur philosophique. Peut-être, sous ce rapport, les Allemands ont-ils devancé la plupart des autres peuples et l'indéniable succès de leur commerce colonial est évidemment dû, en grande partie, à leurs connaissances d'ethnographie descriptive. Leurs musées et leurs publications, certainement remarquables, ont été pour les négociants germaniques une admirable source de renseignements »¹.

Une remarquable synchronie s'observe entre les cas genevois et neuchâtelois puisque c'est immédiatement après la guerre que Knapp commence lui aussi à se servir de cet argument, au moment même où il élargit le cercle des mécènes. Alors qu'il s'adressait jusque-là exclusivement aux familles de la grande bourgeoisie de la Ville, il contacte à partir de 1920 les industriels de Suisse romande en leur servant l'argument de Pittard – avec un succès mitigé. Cette synchronie n'est pas le fruit du hasard. Au contraire, l'apparition des demandes adressées aux industriels est symptomatique d'un mouvement général vers la recherche de nouvelles ressources financières qui s'observe dans les musées ethnographiques suisses après la guerre (REUBI 2007).

Des villes en concurrence

Le prestige qu'il existe à acquérir certaines pièces ou l'exemple des activités des autres villes constituent le dernier argument dont se servent les ethnographes. Il procède d'un sentiment de concurrence constitutif de l'affirmation de l'identité urbaine – ce que Glenn Penny nomme la dimension *city-building* de l'ethnographie (2002 : 44-49). Cet argument qui se fonde sur un patriotisme urbain prononcé est, de manière symptomatique, le plus largement et le plus longtemps utilisé. On le retrouve à Bâle, comme à Genève ou à Neuchâtel, de la fin des années 1890 au milieu des années 1940, servi aux sociétés de soutien, aux entrepreneurs, aux particuliers et à l'Etat. Il se fonde sur un véritable esprit de compétition dont sont saisies les villes suisses et qui connaît sa meilleure illustration dans la décision de la commission ethnographique bâloise de ne plus prêter ses pièces aux autres musées suisses : Bâle, affirme-t-il, ne doit plus soutenir la propagande urbaine des autres villes suisses².

¹ PITTARD 1917. Pittard parvient à mettre sur pied les mêmes relations avec l'Ecole des arts industriels, MEG350R.0168, Lettre d'Eugène Pittard au doyen de l'Ecole des arts industriels, 26.4.1932. Signalons qu'il est courant d'attribuer le développement économique allemand au soutien politique à la science, cf. SCHROEDER-GUDEHUS : 1978 : 57.

² Stabs ED-REG 1 284-0, Lettre de Felix Speiser au conseiller d'Etat Carl Miville, 12.5.1944.

A Neuchâtel, Knapp évoque très tôt la concurrence entre les musées et entre les villes. L'ethnographie, écrit-il en 1897, est une science qui est « plus que jamais à l'ordre du jour » et qui prend un « développement que l'on n'aurait osé soupçonner il y a peu d'années encore ». Cet intérêt général a mené la création de nombreux musées qui sont désormais en concurrence et font monter les prix. « Il importe donc que les Musées s'enrichissent des produits de l'art des peuples primitifs pendant qu'il est encore possible de se les procurer »¹.

Dans ce cadre concurrentiel, chacun se plaît à célébrer la valeur de son établissement et à le présenter comme le meilleur ou le seul. « Je crois pouvoir dire sans présomption, écrit Knapp au missionnaire Edmond Perregaux², que [le Musée ethnographique de Neuchâtel] aura une valeur considérable. Il sera le seul en son genre en Suisse. Les collections qu'il renferme sont déjà très importantes, mais elles demandent à être complétées »³. En 1920, un processus similaire est à l'œuvre à Bâle lorsqu'un marchand cherche à vendre une pièce néo-zélandaise. Dans sa demande au *Freiwilliger Museumsverein*, Fritz Sarasin invoque une norme muséale à laquelle la collection bâloise ne saurait déroger pour lui imposer l'achat d'une pièce : « *Es ist uns nach langem vergeblichen Bemühungen endlich gelungen, ein Schaustück ersten Ranges, das in keinem Völkerkundemuseum fehlen soll, zu erwerben, nämlich den tätowierten und getrockneten Kopf eines Maorihauptlings aus Neuseeland* »⁴.

Cet argument ne s'adresse pas seulement aux entreprises ou aux sociétés de soutien ; il peut aussi convaincre les particuliers comme l'atteste l'achat de la collection Schatzmann par le Musée ethnographique de Genève. Cette collection péruvienne que le Musée ethnographique de Neuchâtel propose à Genève à l'automne 1932 compte près de six cents pièces dont une série de poteries funéraires, des tissus anciens, des vêtements d'apparat, des instruments de musique, des vanneries, des objets de parures, des ustensiles de la vie quotidienne, des statuettes et des bois sculptés. Réunie par le négociant lausannois Eugène Schatzmann pendant son long séjour en Amérique du Sud, cette « très belle collection »⁵ est mise en vente par ses héritiers. Estimé par Théodore Delachaux à une valeur de 23'500 francs⁶, son prix est trop élevé pour les crédits ordinaires dont dispose Pittard. Ce dernier, sans encore rien savoir de la collection⁷, sollicite donc

¹ MEN 36, Copie lettres de Knapp, 1, Lettre de Charles Knapp à Arnold Comtesse, Congo, 22.3.1897.

² Perregaux, né en 1868 à Neuchâtel, étudie à Bâle et s'engage dans la *Basler Mission* pour laquelle il travaille pendant près de quatre ans. Intéressé par la géographie et l'ethnographie, il tire parti de son séjour en *Gold Coast* pour réunir des collections ethnographiques et pour réunir des données socio-culturelles sur les *Achantis*. Knapp lui réclame une longue étude, qu'il publie en 1906 dans le *Bulletin de la Société neuchâteloise de géographie* (PERREGAUX 1906).

³ MEN 36, Copie lettres de Knapp, 1, Lettre de Knapp à Edmond Perregaux, 17.8.1903

⁴ « Après de longs efforts, nous sommes finalement parvenus à acquérir un objet de premier rang qui ne saurait manquer dans aucun musée ethnographique, à savoir une tête tatouée et séchée d'un chef *maori* de Nouvelle-Zélande », Stabs PA 342 D 6, Lettre de Fritz Sarasin au *Freiwilliger Museumsverein*, 6.6.1920.

⁵ MEG 350R.0159, Lettre d'Eugène Pittard à Louis Goetz, 10.10.1932.

⁶ Les héritiers sont disposés à la céder pour 17'500 francs, si la collection reste en Suisse, MEG 350R.0159, Lettre d'Eugène Pittard à Louis Goetz, 10.10.1932.

⁷ Ce n'est qu'en mars 1933, alors que la collection Schatzmann est déjà achetée, payée et emballée que Pittard se soucie du lieu et de la manière dont elle a été constituée. Il interroge alors le représentant des héritiers Schatzmann, le notaire Mauler, sur la provenance des pièces. « Il faut que je te demande au sujet de ces collections un renseignement

une subvention extraordinaire à la Ville de Genève ; sans succès. Il se tourne alors vers les mécènes habituels du musée. « Si le Musée d'ethnographie de Genève pouvait acquérir cette collection, affirme-t-il, il serait le *premier* des musées suisses à exposer un état de civilisation particulier qui est une des heures les plus importantes de l'histoire américaine »¹. Une fois encore, le prestige que la ville pourra tirer d'une collection est mis en avant et l'argument, dont Pittard connaît l'efficacité, fait mouche. D'autant plus facilement qu'il peut signaler que Genève se trouve en concurrence avec les offres de Paris et de Bâle².

1.1.3. Bilan

Au total, derrière l'apparente uniformité des sollicitations et des arguments, les requêtes des musées d'ethnographie varient à la fois en fonction des mécènes et de la chronologie. Ainsi, pour obtenir des objets ou des fonds en vue d'acquérir des collections ou des objets, les conservateurs s'adressent aux particuliers. En revanche, ils ne leur demandent jamais de financer les infrastructures³ ou les salaires. De son côté, l'Etat est habituellement sollicité pour les frais généraux (infrastructure, salaires) plutôt que pour compléter les collections. Ainsi, le cas bâlois révèle que la *Sammlung* n'obtient que 3'000 francs de crédits extraordinaires pour acquérir des collections de 1893 à 1917 en sus des subventions étatiques ordinaires⁴. C'est très peu. Ce modèle, qui voit l'Etat s'engager puissamment dans les infrastructures sans investir dans les

complémentaire (nous soulignons) dont j'ai grand besoin. Tu dois avoir des documents au sujet de l'origine des objets que nous avons achetés. Qui était M. Schatzmann ? A-t-il fait lui-même les fouilles ? Dans quelles régions ? Les objets qui faisaient partie de sa collection proviennent de différents endroits. Peux-tu avoir des renseignements au sujet de ces endroits, de la date à laquelle ces objets ont été récoltés, etc. ? Tu vois les renseignements dont j'ai besoin. Tous ceux que tu pourras récolter seront les très bienvenus », MEG 350R.0159, Lettre d'Eugène Pittard à Mauler, 19.3.1933. Quelques jours plus tard, Mauler dit ne rien savoir puisque Schatzmann n'a laissé aucune indication. Il recommande cependant à Pittard de prendre contact avec Benjamin Laurent, un ingénieur qui a travaillé avec Schatzmann au Pérou, MEG 350R.0159, Lettre de Mauler à Eugène Pittard, 22.3.1933. Interrogé, Laurent lui indique que les objets viennent du Pérou et du Chili et que Schatzmann les a achetés chez Jacobi, un antiquaire de Lima.

¹ MEG 350R.0159, Lettre d'Eugène Pittard à Louis Goetz, 10.10.1932.

² MEG 350R.0159, Lettre d'Eugène Pittard à Louis Goetz, 10.10.1932. L'un des mécènes habituels du musée, Louis Goetz, qui est également le voisin d'Eugène Pittard, manifeste du reste un intérêt tout particulier pour cette affaire ; mieux : il lui propose, un jour qu'ils se croisent au chemin des Cottages où ils habitent, de solliciter lui-même des mécènes. Fin 1932 et début 1933, plusieurs dizaines de personnes sont ainsi contactées à Genève par Pittard et par la Société auxiliaire du Musée d'ethnographie sur la base de listes d'adresses fournies par Goetz. Au total, Pittard, qui a su négocier la collection à 14'000 francs, parvient à tirer près de 8'000 francs à des particuliers (MEG 350R.0177, Lettre d'Eugène Pittard au Conseil administratif, 10.6.1933) – le reste étant pris en charge par l'Etat².

³ La seule exception réside dans la souscription pour construire le nouveau musée bâlois. Cependant, d'un point de vue fonctionnel, cette demande de fonds engage des enjeux de prestige semblables à ceux qui régissent les achats de collections.

⁴ MKB 284.4, Lettre de Felix Staehelin à Fritz Sarasin, 9.3.1917.

collections, change après la Première guerre mondiale principalement en raison du désistement des mécènes traditionnels. Désormais l'Etat est massivement sollicité pour les frais de collections, tandis que les musées s'adressent avec un succès modéré à un nouveau type de mécènes : les entreprises. Au total, les collectivités publiques contribuent de plus en plus aux achats de collections.

La grande partie du financement se joue entre ces deux groupes. De leur côté, les sociétés de soutien sont sollicitées sans distinction de destination, ni rupture chronologique majeure, tandis que les sociétés savantes brillent par leur absence : les conservateurs ne s'adressent *jamais* à elles. Avec raison sans doute, tant en raison de la faiblesse de leurs moyens que pour le faible intérêt qu'elles portent à l'ethnographie.

La faiblesse des revenus assurés a des implications qui dépassent largement les acquisitions d'objets ou le financement des infrastructures. Il impose en effet aux conservateurs de passer la majeure partie de leur temps à solliciter des fonds complémentaires. Cette activité qui les occupe souvent pour des journées entières et parfois des semaines explique en partie le faible nombre de leurs publications. Ils manquent de temps. L'importance accordée à cette tâche administrative n'est du reste pas anodine. Elle reflète la priorité que les conservateurs donnent à l'accroissement des collections contre leur exploitation scientifique. Ce choix atteste le poids qu'ils donnent à la constitution du musée-laboratoire et définit sans ambiguïté leur rôle dans le champ ethnographique. Ils promeuvent des institutions, mais ne s'en servent pas, laissant cela aux ethnographes.

La signification de la division des compétences entre l'Etat et les particuliers doit enfin être mesurée. De fait, privilégiant l'achat des pièces à leur exploitation savante, les élites urbaines perçoivent principalement la dimension prestigieuse de l'ethnographie au détriment de sa portée cognitive. A ce titre, elles préfèrent investir dans les (beaux) objets plutôt que dans les instruments qui permettent l'exploitation cognitive des collections (catalogage, présentoirs). De son côté, l'Etat qui saisit mal son intérêt à soutenir les enjeux scientifiques s'y refuse et se contente de financer les infrastructures qui permettent la vulgarisation. Entre les deux, la science ethnographique a du mal à y trouver son compte.

1.2. Les dépenses

A l'instar des recettes, les dépenses des musées connaissent des variations très importantes. A titre d'exemple, les charges du musée de Bâle triplent entre 1907 et 1908, passant de 3'000 francs à 10'000 francs. A Neuchâtel, la fin de la Première guerre mondiale fait bondir les dépenses de près de 7'000 francs.

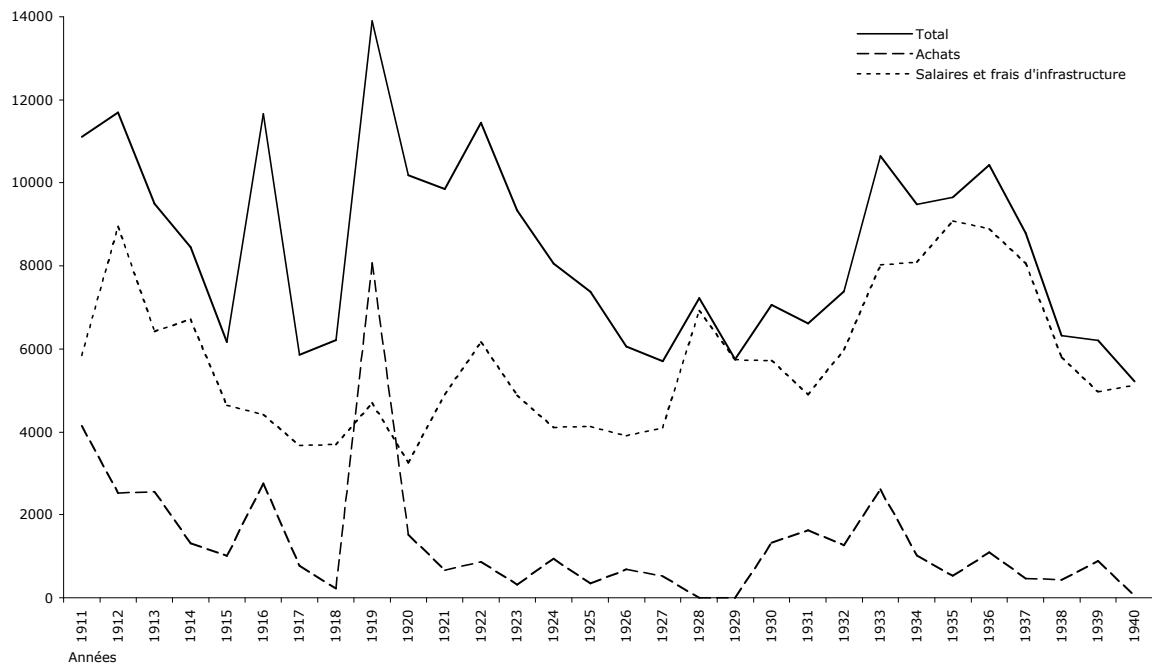
Le graphique 5 illustre parfaitement la progression en dents-de-scie des dépenses au musée de Neuchâtel. Tout à fait habituelle, une telle évolution se retrouve dans tous les musées ethnographiques suisses. On se souvient que les variations des recettes sont dues pour leur plus grande part aux caprices des particuliers ; on se rappelle également que ce sont eux qui sont le

Graphique 5. Dépenses du Musée d'ethnographie de Neuchâtel 1903-1940



plus souvent sollicités pour financer des collections. Du coup, il n'est pas surprenant d'observer que les variations des dépenses d'acquisition impriment aux dépenses générales des variations de

Graphique 6. Dépenses du Musée d'ethnographie de Neuchâtel 1911-1940, ventilées par destination



forte amplitude, mais avec des périodes brèves. Ce sont elles qui donnent le caractère haché au graphique¹. Parallèlement, le gros des dépenses provient des charges salariales et des frais généraux (infrastructures, entretien). Au contraire des frais d'acquisition, ce sont des dépenses massives et stables. De fait, à Neuchâtel, les achats ne constituent qu'un sixième des sommes dépensées par le Musée d'ethnographie entre 1911 et 1940. Et Neuchâtel ne compte pas comme exception, puisque cette distribution des dépenses se retrouve à Genève. Dans les deux cas, elle a pour corollaire un accroissement des collections qui passe par une importante proportion de dons. Voilà qui ne contribue pas à faciliter la poursuite d'un plan scientifique. La différence est marquée avec Bâle où l'acquisition de l'instrumentation scientifique (collections, présentoirs, bibliothèque) occupe une place plus importante.

1.2.1. Les infrastructures, les salaires et la satisfaction du public

Deux éléments ont en effet une importance aussi considérable qu'inattendue dans les dépenses des musées. Relevons d'abord l'aménagement et l'entretien général des salles et du musée. Quelques exemples suffiront à persuader de la place de ce poste. A Bâle, en 1896, l'achat de six vitrines coûte 9'000 francs au musée². En 1906, deux armoires et des étiquettes sont devisées à près de 2'000 francs³ et l'année suivante Paul Sarasin propose d'aménager une salle pour la préhistoire dont il estime le prix à un millier de francs⁴. Après la guerre, ce sont 24'000 francs que réclame la commission ethnographique pour des armoires⁵. A Neuchâtel, la construction des vitrines lors du déménagement de St-Nicolas s'élève à 20'000 francs⁶. En 1936, l'entier des crédits municipaux sert à l'aménagement et au catalogage⁷ et en 1949 un quart de la somme prévue pour les achats de collections finance en réalité les fichiers du catalogue⁸. Les tarifs et les dépenses sont du reste les mêmes partout. A Genève, ce sont 16'000 francs qui sont réclamés pour sept vitrines⁹.

Bien entendu, ces sommes très considérables ne sont pas dépensées chaque année, loin s'en faut. Il s'agit plutôt d'investissements ponctuels. Cela étant, il n'en reste pas moins qu'ils sont très importants en regard des budgets dont disposent les collections. Ils se justifient par des motifs éducatifs et cognitifs. A Neuchâtel, c'est l'instruction du public qui est mise en avant. Ainsi Delachaux sollicite des vitrines en 1934 parce qu'il juge que l'encombrement actuel provoque

¹ Il n'est naturellement pas tenu compte des dons dont la valeur n'est pas mesurable.

² MKB H allg 21 (1a), Protokolle der Museumskommission, 19.6.1896.

³ MKB H allg 21 (1a), Protokolle der Museumskommission, 6.12.1906.

⁴ MKB H allg 21 (2), Protokolle der Museumskommission, 9.12.1907.

⁵ MKB H allg 21 (2), Protokolle der Museumskommission, 26.2.1920.

⁶ MEN 36, Procès-verbaux de la commission du Musée, 17.1.1903.

⁷ MEN 36, Procès-verbaux de la commission du Musée, 2.3.1936.

⁸ MEN Commission du Musée 1950-1990, Procès-verbal de la commission ethnographique, 20.10.1949.

⁹ AVG 03PV81, Procès-verbal des séances du Conseil administratif, 10.2.1922.

lassitude chez le visiteur¹. Lorsque Pittard réclame des vitrines en 1912, c'est parce leur nombre insuffisant l'oblige à s'écarter du plan initial de présentation géographique des collections. La collection d'instruments de musique Bedot est alors exposée de manière systématique² de même que les armes et la poterie d'Afrique sont tirées de l'agencement géographique pour être présentées selon un ordre typologique³. Ces écarts par rapport au plan initial géographique, dès lors qu'ils sont répétitifs, constituent un problème croissant auquel Pittard tente de rendre attentifs les pouvoirs publics – et non les mécènes ce qui atteste, une fois encore, la difficulté à leur vendre la dimension scientifique de l'ethnographie. Il n'obtient du reste pas davantage de succès auprès de l'Etat, puisque la plupart de ses demandes restent sans suite⁴.

Le deuxième poste important est celui des salaires qui en principe est aussi assuré par les collectivités publiques. On y retrouve cette négligence vis-à-vis de la dimension cognitive de la science. Car si les employés techniques des musées de Bâle, Neuchâtel ou Genève sont rémunérés dès le début du siècle – dans un premier temps par les sociétés de soutien – ce n'est pas le cas des employés scientifiques. Ils ne sont pas salariés à Bâle avant les années 1930 et touchent une compensation qui ne peut tenir lieu de salaire à Neuchâtel et à Genève. Ainsi, à Bâle, le premier salaire est versé en 1904. Il s'élève à 1'000 francs, passe à 1'200 francs en 1911 et sert à payer un employé technique⁵, alors que les membres de la commission du musée qui gèrent les différentes collections travaillent à titre honorifique. A Genève, si Eugène Pittard obtient 800 francs par an pour son travail au musée après dix ans de travail bénévole, le concierge de Mon Repos gagne près du double, soit 1'400 francs, dès 1901. A Neuchâtel, la Commune dépense 500 francs par année pour tailler les douze ares de vignes du Parc de St. Nicolas, mais n'en verse que 300 à Knapp pour son travail au musée. Le conservateur ne touche du reste que 15% de la masse salariale versée au musée. Ici encore, la dimension cognitive de l'ethnographie n'est manifestement pas une priorité. De fait, le cas neuchâtelois est particulièrement parlant. Les dépenses du musée émanent à tant de postes du budget de l'Etat – du service des bibliothèques à celui des Parcs et promenades en passant par celui des musées – que les multiples fonctions du musée ethnographique deviennent financièrement évidentes. En réalité, ce que nous apprend l'analyse de la situation financière des musées ethnographiques, c'est qu'aux yeux de l'Etat, leur dimension sociale ou culturelle dépasse de loin leur dimension scientifique. Il n'y a du reste aucun mal à cela, sinon que les conservateurs sont persuadés de la portée scientifique de leur œuvre.

¹ Rapport du Musée ethnographique de Neuchâtel, 1934.

² Rapport du Musée ethnographique de Genève, 1912.

³ Rapport du Musée ethnographique de Genève, 1916.

⁴ Par exemple, MEG 350R.0190, Lettre d'Eugène Pittard au conseiller d'Etat Paul Lachenal, 12.3.1937 ; MEG 350R.0689, Article de René Gouzy dans le Journal de Genève, 27.3.1939. Le problème est identique à Neuchâtel : « La commune ne payant plus rien pour l'installation des vitrines et du mobilier, écrit Delachaux, j'ai été obligé ces dernières années de prendre sur le crédit des achats les sommes nécessaires à ces transformations dont notre musée a particulièrement besoin », MEN 36, Copie lettres, 3, Lettre de Théodore Delachaux à Willy Russ-Young, 27.11.1923.

⁵ MKB H allg 21 (1a), Protokolle der Museumskommission, 9.6.1904.

Le musée de Neuchâtel est ainsi installé au milieu d'un jardin mentionné dans le règlement du musée. « Le Musée et le jardin seront ouverts gratuitement au public le jeudi et le dimanche » décide la commission en novembre 1903¹. Le musée de Genève est lui aussi placé au cœur d'un parc public. De fait, les musées ethnographiques sont d'abord des lieux de détente et de loisirs dont la visite du musée ne forme qu'une partie. « Les habitants de la Ville de Genève se promenant sur les quais entrent au Musée » indique Pittard aux autorités genevoises pour rejeter un déménagement hors du cœur de la ville². Dès lors, comme les conservateurs cherchent à faire valoir la dimension scientifique de leurs institutions, ils soulignent que leur succès public est fonction de leur valeur scientifique³ – laquelle, si la corrélation est vraie, doit être bien faible au regard du nombre de visiteurs⁴. Au final, lorsque les musées touchent de l'argent des pouvoirs publics, il sert généralement à améliorer la dimension populaire de l'institution plutôt qu'à soutenir sa dimension scientifique. Certes, on cherche le plus souvent à faire coïncider les différents intérêts, comme dans le cas de l'achat de vitrines. Cependant, en cas de conflit, c'est la satisfaction du public qui prévaut. Ainsi, lorsque le conseiller communal en charge des musées neuchâtelois Jean Wenger estime que les vitrines sont trop encombrées, il prie Théodore Delachaux de n'acheter que les « objets intéressants » alors même que le développement scientifique réclame au contraire l'acquisition de l'ergologie complète des populations étudiées⁵.

1.2.2. La spécificité bâloise

Il est très malaisé de produire des séries cohérentes des comptes de l'institution bâloise. En dépit de cette documentation lacunaire, on peut toutefois constater que le musée bâlois investit une large partie de ses recettes dans l'acquisition de matériel scientifique et de collections. Si, à Neuchâtel, on dépense un franc sur six pour acquérir des collections, ici la part est bien plus importante. De 1905 à 1920, on constate que 60% des dépenses servent à acheter des collections. Plus tard, entre 1927 et 1938, les comptes voient 80% des dépenses servir à l'achat de collections. La différence avec les institutions neuchâteloise et genevoise est marquée et atteste une orientation plus clairement dirigée vers la dimension cognitive du musée – sans même tenir compte des collections gigantesques que les cousins Sarasin ou Speiser offrent au retour de leurs expéditions.

¹ MEN 36, Procès-verbaux de la commission du Musée, 26.11.1903. Cf. annexes 3.5 et 3.6.

² MEG 350R.0168, Lettre d'Eugène Pittard au conseiller administratif Jean Uhler, 7.2.1930. Cf. annexe 3.12

³ MEG 350R.0668, Lettre d'Eugène Pittard au conseiller administratif Marius Noul, 12.10.1950.

⁴ Par exemple, pour Bâle, MKB 284.1, Lettre du Département de l'instruction publique aux commissions des musées, 3.12.1928 ; pour Neuchâtel, MEN 36, Procès-verbaux de la commission du Musée, 5.3.1930 ; à Genève, l'empressement manifesté par Pittard à indiquer ses rares succès laisse penser que le public est peu intéressé, en réalité, MEG 350R.0187, Lettre d'Eugène Pittard au conseiller administratif Marius Noul, 18.1.1936.

⁵ MEN 36, Procès-verbaux de la commission du Musée, 5.3.1930.

Celle-ci s'observe du reste à d'autres égards dont on trouve traces dans les comptes. Le musée de Bâle, au contraire de ceux de Genève ou de Neuchâtel, est formé d'un bâtiment dont la destination initiale était la présentation des collections universitaires et qui abritait la bibliothèque de l'Université et quelques instituts de recherche. A cet égard, la dimension scientifique de l'institution dont la validité est admise est déjà inscrite dans le bâtiment. Financièrement, le voisinage avec le musée d'histoire naturelle permet de partager les charges salariales, d'entretien et d'installation. Par ailleurs, le fonctionnement honorifique d'une commission dont les membres sont également les conservateurs des différentes sections autorise la collaboration de nombreux spécialistes sans frais. Signalons à ce propos que si Neuchâtel verse un salaire à Knapp dès 1895 et Genève à Pittard dès 1911, il faut attendre 1931 à Bâle pour voir un salaire scientifique versé.

Par ailleurs, le musée ethnographique bâlois n'est pas situé dans une villa au cœur d'un parc comme c'est le cas à Neuchâtel. On ne s'y rend pas non plus au terme d'une promenade familiale au bord du lac, comme à Genève. Non. Situé au cœur de la ville, le musée n'a pas de dépendances. Du coup, les frais d'entretien du parc et de transformation des bâtiments n'incombent pas au musée qui peut se concentrer sur ce qu'il considère comme sa priorité : l'achat de pièces.

Enfin, à Bâle, il y a une véritable réserve face au public. Les Sarasin et Rüttimeyer ne souhaitent pas faire profiter le public de l'institution dont ils ont la charge et préfèrent développer le musée à leur idée. Ils parviennent du reste à convaincre les autorités de les y aider en obtenant en 1928 un crédit d'achat de 100'000 francs échelonné sur dix ans. C'est à ce titre surtout que le musée bâlois fait figure d'exception. Car au moment où le musée de Neuchâtel est poussé à se tourner vers le public, Bâle décroche un crédit dont l'objectif explicite est la satisfaction des visées scientifiques de la collection au détriment de sa dimension populaire. La collection populaire (*Lehrsammlung*), affirme Speiser, peut en effet encore se développer par des achats ponctuels d'objets rares et précieux. Mais ce n'est précisément pas cet aspect du musée qu'il souhaite soutenir. Ce qu'il veut promouvoir, c'est l'enrichissement par un matériel scientifique et des collections originales qui ne peuvent s'acquérir que sur place par des spécialistes¹. La différence est marquée avec Genève où aucune mission de récolte n'est financée avant 1947. A Neuchâtel, Théodore Delachaux lance un argument similaire pour obtenir un financement de la Deuxième Mission scientifique suisse en Angola, mais n'obtient rien, sinon une avance sur le crédit ordinaire de l'année suivante : pour le reste, il doit s'adresser à des mécènes et payer de sa poche.

1.3. Bilan

Relevons trois éléments qu'éclaire l'analyse économique des institutions muséales ethnographiques suisses. Elle permet tout d'abord de distinguer deux périodes dans le fonctionnement des musées. Avant la Première guerre mondiale, les investissements publics sont

¹ MKB 284, Lettre de Felix Speiser à Fritz Hauser, 14.5.1926.

peu élevés et la courbe des recettes suit fidèlement les crédits du mécénat et des sociétés de soutien. Immédiatement après la guerre, la part de l'Etat connaît une croissance importante, alors que les contributions privées se font de plus en plus rares. En contrepartie de cet engagement relatif plus important, l'Etat cherche à voir ses intérêts, qu'il décline sous la forme de la satisfaction du public, davantage pris en considération. Cette intervention constitue alors la première étape de l'étatisation et de la professionnalisation du travail muséal.

Elle permet d'observer que les différents groupes de mécènes ne contribuent pas aux mêmes dépenses. Il y a une spécialisation des engagements et chacun se réserve une spécialité. Les particuliers se spécialisent dans le financement des objets. Ce n'est pas tout à fait étonnant : les rivalités entre mécènes se jouent par le financement de collections de prestige et les membres de la grande bourgeoisie, sensibles aux questions scientifiques, sont des cibles privilégiées. L'Etat, de son côté, est sollicité pour financer les infrastructures et les salaires des techniciens. Rien d'étonnant ici non plus : il sauvegarde son patrimoine en veillant à la salubrité des bâtiments et à la protection des collections ; il paie les employés techniques du musée. Mais c'est l'Etat aussi qui après la guerre s'implique plus profondément dans le fonctionnement du musée avec pour conséquence une orientation davantage tournée vers le public.

Enfin, les musées neuchâtelois et genevois forment au point de vue financier des institutions sociales et culturelles. Voilà qui confirme ce que nous avons observé jusque-là. A l'exception du musée bâlois, les collections ethnographiques suisses reçoivent d'abord des crédits comme lieu d'instruction pour les écoles, puis comme lieu de détente et de loisirs pour la population – même si les conservateurs parviennent souvent à convaincre les autorités et les mécènes qu'un bon musée est un musée dont la qualité scientifique est élevée. Quant à sa fonction scientifique, elle n'est pas reconnue comme telle.

CHAPITRE 2.

LES SOCIÉTÉS SAVANTES : DE L'ARGENT OU DES SAVANTS ?

L'économie des sociétés savantes est plus aisée à cerner que celle des musées. Il faut dire que ces institutions privées fondent leurs recettes sur le seul produit des cotisations des membres et que leurs dépenses ne servent guère qu'à financer des conférences ou des publications. Elles ne connaissent donc pas les jeux entre subventions publiques et privées que nous avons observés pour les musées. Pourtant l'économie de ces sociétés soulève des enjeux similaires à ceux des musées pour ce qui ressortit de leur inscription comme institutions culturelles ou scientifiques. Cela est vrai en particulier des politiques de recrutement auxquelles l'on peut conférer des orientations très différentes. En quelques mots, elles peuvent privilégier soit l'accroissement du nombre des membres aux fins de disposer de moyens importants, soit la constance de leur qualité afin de constituer un véritable lieu d'élaboration du savoir. C'est, au fond, un choix entre élaboration et diffusion de la science.

Ce choix n'est pas sans conséquence sur les activités des sociétés. L'orientation détermine en effet l'importance des moyens disponibles et, partant, la nature et l'ampleur des activités qu'elles organisent : conférences, publications ou subventions à la recherche. Nous nous concentrerons dans un premier temps sur le cas de la Société neuchâteloise de géographie. En dépit de son titre, elle forme en effet la seule société en Suisse qui puisse prétendre légitimement au statut de société d'ethnographie avant l'Entre-deux-guerres. Pour cette seconde période, nous nous pencherons sur la SSAE.

2.1. La Société neuchâteloise de géographie

La Société neuchâteloise de géographie est une société populaire. Elle n'en reste pas moins une société savante et cette situation explique qu'on y retrouve des traces des tensions qui existent entre élaboration et diffusion du savoir.

On se souvient à cet égard que ses statuts font déjà allégeance aux deux pôles. Ils stipulent en effet que la société doit se soucier à la fois de l'étude et du progrès de la géographie, *et* de sa diffusion. Knapp décline ces objectifs selon trois priorités. La première est cognitive qui vise « une connaissance géographique plus complète, plus minutieuse de notre propre canton » (KNAPP 1886 : 7). Les deux autres sont la vulgarisation et de diffusion du savoir. Il s'agit d'améliorer l'enseignement dans les écoles et servir de centre d'information pour les entreprises d'exportation et les émigrants (KNAPP 1886 : 8-9 ; METCHNIKOFF 1886 : 21-25). Voyons maintenant comment la société, à travers ses recettes, gère ces tensions.

2.1.1. Recettes

Les sociétés savantes comme la Société neuchâteloise de géographie ne peuvent guère compter sur le soutien de l'Etat pour leurs activités. Les communes sont pauvres, les cantons aussi et l'Etat fédéral ne finance en principe pas la recherche scientifique. De fait, la plus grande part des

recettes des sociétés savantes proviennent des cotisations des membres. A Neuchâtel, où la contribution annuelle de 5 francs est volontairement modeste afin d'être plus populaire, l'importance des moyens dépend donc du nombre d'adhérents. Celui-ci s'élève rapidement à quelques centaines pour varier entre trois et cinq cents membres ce qui produit des recettes situées dans une fourchette qui s'élève entre 1'000 et 2'500 francs par an.

A côté des contributions, la société bénéficie aussi de dons qui forment sur les vingt-cinq premières années de la société à peu près 20% des recettes totales – soit 12'000 francs sur un budget estimé à 60'000 francs. 80% des recettes sont donc assurées par les seuls membres, ce qui atteste leur importance pour la bonne marche financière de la société et, partant, sa survie. Du coup, il est important de savoir qui sont ces membres pour déterminer où se situent leurs intérêts.

Une société d'instituteurs neuchâtelois

Les membres de la Société neuchâteloise de géographie sont d'abord neuchâtelois. Il s'agit en effet d'une société qui, en dépit de l'étroitesse du bassin de recrutement, s'appuie sur un ancrage local fort. Les Neuchâtelois représentent près de 95% du total la première année puis, en suite d'un élargissement progressif à des membres domiciliés en Suisse et en Europe, ils se stabilisent autour de 70% après une quinzaine d'années (tabl. 1).

Tabl. 1. Origine des membres de la Société neuchâteloise de géographie

	1885	1890	1895	1900	1905	1910	1917	1936	1952
Neuchâtel	165	228	304	351	322	379	321	198	234
Suisse (Neuchâtel excepté)	4	5	26	60	65	62	68	39	25
Europe (Suisse exceptée)	2	16	42	45	35	38	44	28	15
Total	175	265	399	493	450	502	455	265	274

Au regard de sa composition socio-professionnelle, la société connaît également une forte homogénéité qui n'est pas étrangère à son origine. On se souvient en effet que les fondateurs de la société sont proches de l'instruction publique et comptent beaucoup d'instituteurs. On se rappelle également que l'un des buts que se fixe la société vise à améliorer l'enseignement de la géographie. Dès lors, il n'est pas tout à fait étonnant de constater que les enseignants¹ forment le plus important groupe socio-professionnel entre 1895 et 1917, totalisant de 20% à 30% des membres. Derrière, mais à bonne distance, se trouve un ensemble composé des missionnaires et pasteurs ainsi que le groupe des commerçants et banquiers qui regroupent chacun environ 10% de membres. De leur côté, les professionnels² de la géographie et de l'ethnographie constituent un groupe fortement minoritaire. Même si on leur adjoint les explorateurs et les conservateurs de

¹ Malheureusement, les indications professionnelles ne permettent pas de distinguer les enseignants primaires, secondaires et professeurs à l'Université.

² Professionnel, non pas au sens où l'entend Cannon – les individus qui maîtrisent et déterminent les enjeux de la discipline (CANNON 1978 : chapitre 5) – mais, plus prosaïquement, ceux qui tirent leurs revenus d'une activité liée à l'ethnographie ou à la géographie.

musée, on ne parvient qu'à 4% des membres, soit un peu moins que le groupe des horlogers ou celui des médecins et pharmaciens.

Bien sûr, ces catégories sont trop larges et difficilement exploitables. Cependant elles suffisent à démontrer d'une part la diversité très riche des adhérents à la Société neuchâteloise de géographie et d'autre part sa dimension populaire. Voilà qui peut poser un sérieux problème aux géographes et ethnographes, savants minoritaires dans une société savante. Si cela ne préjuge en rien de l'intérêt qui sera porté à l'ethnographie ou la géographie exotique par les membres, c'est une donnée qui entrave considérablement l'orientation scientifique de la société. Car on imagine aisément que dans un contexte qui voit la survie de la société dépendre du nombre de ses membres, ses dirigeants ne souhaitent pas prendre le risque d'en perdre en raison d'une orientation trop spécialisée.

La « société Knapp »

Si l'inscription socio-professionnelle des membres reste plus ou moins stable et, de ce fait, n'imprime pas de changement à la politique de la société, leur nombre connaît une progression moins tranquille. A ses débuts, comme toute jeune société, la Société neuchâteloise de géographie peine à trouver un public. Avec cent soixante-quinze membres enregistrés la première année, une dizaine d'années est nécessaire à la société pour franchir le palier des quatre cents membres auquel elle se maintient pendant un quart de siècle. Ce palier est important, non pas tant au point de vue du nombre (à cet égard, la barre du demi-millier qui paraît plus marquante n'est jamais relevée) qu'à celui du financement du *Bulletin*. Deux mille francs étant nécessaires à l'impression du *Bulletin*, la Société devient en effet financièrement autonome à partir de 400 membres.

La Première guerre mondiale sonne le glas de cette autonomie et simultanément du succès de l'entreprise. Différents éléments y contribuent. L'inflation qui a considérablement élevé le coût de la vie (SIEGENTHALER 1996 : 502), la guerre qui a replié le pays sur lui-même et la mort de Charles Knapp produisent un double mouvement de croissance des coûts et de recul des adhésions (Graphique 7).

Les successeurs de Knapp qui cherchent à relancer la société optent dès lors pour deux voies. D'une part, on cherche à réorienter la société vers des thématiques plus géographiques et dans des dimensions locales ; d'autre part, le comité réfléchit aux moyens d'accroître ses recettes.

A cet égard, il peut distinguer deux options. On peut y parvenir soit en suscitant des dons, soit en recrutant de nouveaux membres. La Société fait les deux. Comme Théodore Delachaux au musée ethnographique, ses dirigeants ne manquent pas le virage des mécènes. Car les deux institutions sont confrontées à un problème identique. La disparition de leur fondateur et la nouvelle situation économique ont brisé leur équilibre financier et les ont toutes deux placées dans l'obligation de chercher des alternatives. Comme Delachaux, la Société s'adresse désormais aux entreprises, avec un succès notable. Bien sûr, en chiffres absolus, le total des dons reçus entre

1910 et 1945 est presque équivalent à ceux de la période 1885-1910¹. En revanche, en termes relatifs, leur part du budget augmente et passe d'un cinquième à un quart.

Graphique 7. Membres de la Société neuchâteloise de géographie



Le recrutement des membres pose davantage problème. Au-delà des orientations locales et géographiques que Biermann donne au *Bulletin* et qui détournent les membres, il existe un autre problème. Ce qui attire les membres vers la société, analyse Delachaux en 1931, ce sont les conférences publiques. Or la situation a changé. « Plusieurs autres sociétés, sans compter les entreprises de spectacles, se sont mises à organiser des conférences qui étaient primitivement de notre seul domaine. En outre, le cinéma, par ses actualités et ses grands films exotiques, contribue à assouvir la soif de connaître de notre public »². De fait, c'est parce que les membres trouvent ailleurs la satisfaction de leur besoin d'exotisme que la société se dépeuple.

La seule alternative consiste alors à accroître la somme des cotisations. C'est ce que souhaite Biermann en 1935, sans convaincre le comité. Il faut dire que cette mesure peu populaire à laquelle s'opposait déjà Knapp qui désirait ouvrir sa société au plus grand nombre a déjà été soumise au comité en 1918. Dans l'incapacité d'accroître significativement ses ressources, la société se trouve face à la nécessité de faire deuil de son train de vie. Elle réduit son budget et ses activités en conséquence.

¹ On passe de 12'000 francs à 10'800 francs.

² Rapport de gestion de la Société neuchâteloise de géographie pour l'exercice 1931.

2.1.2. Dépenses

Quelles sont du reste les activités et les orientations de la société ? Tirant un bilan après vingt-cinq d'existence de la société, son président Arthur Dubied souligne clairement en 1910 que ses travaux sont principalement de deux sortes : l'organisation des conférences et la publication du *Bulletin*. Ces deux activités répondent de manière ambivalente aux deux objectifs d'étude et de diffusion du savoir que s'est fixée la société.

Conférences publiques

De manière générale, au sein de la Société de géographie, l'effort de vulgarisation – et la dimension utilitaire de l'ensemble des activités de la société – est mis en avant. Ainsi, dans l'Avant-propos au premier tome du *Bulletin*, Knapp se plaisait déjà à souligner le succès populaire de l'entreprise. Dès le premier paragraphe, il relevait la faveur dont les différentes conférences de la société ont été l'objet (KNAPP 1886 : 5). Léon Metchnikoff, au cours d'une conférence prononcée au Locle en 1885, s'étonnait avec plaisir de l'assistance nombreuse et populaire. Dans le deuxième tome, le vice-président de la société, Jules Maret, insistait de son côté sur l'utilité de l'association pour le commerce et l'industrie du canton. En 1888, enfin, il relevait avec Knapp le succès populaire de la société et rappelait qu'elle n'a pas « l'intention de borner son activité aux études purement scientifiques » (KNAPP et MARET 1888 : 283).

Parmi les activités de la société, les conférences sont le plus franchement tournées vers cette vulgarisation de la géographie et la science populaire. On y invite de grands conférenciers et elles constituent « la plus agréable de nos tâches [qui est] de faire aimer la géographie par la parole des explorateurs ou des savants » (DUBIED 1910 : 510) – au rang desquels on compte également de nombreux ethnographes comme Fritz et Paul Sarasin, Felix Speiser, George Montandon, Henri-Alexandre Junod ou Eugène Pittard. En 1931, Théodore Delachaux affirme du reste que ce sont les conférences qui attirent le plus les sympathies du public dont on se sert ensuite pour financer le *Bulletin*¹.

Pendant la guerre, puis l'Entre-deux-guerres, le nombre des conférences diminue. De trois ou quatre conférences par année, on passe à une seule, présentée le plus souvent au cours de l'Assemblée générale. La concurrence du cinématographe, la réduction des recettes sont, bien sûr, à mettre en cause. Cependant, c'est aussi le résultat d'une politique de la société clairement tournée vers la satisfaction des désirs d'une minorité de savants – en dépit des discours défendant la vulgarisation.

¹ Rapport de gestion de la Société neuchâteloise de géographie, 1931.

Si l'on étudie les rapports d'activité de la société de géographie, force est en effet de constater que le *Bulletin* constitue la tâche principale du comité et absorbe la majeure partie du budget. Il forme une publication délibérément savante. Arthur Dubied le rapporte lui-même en 1910 : « A quoi est due la faveur de notre *Bulletin* ? Ce n'est pas seulement au nombre des travaux qu'il a publiés : il en contient 117, dont 44 sur l'Afrique, 17 sur la Suisse, 7 sur le canton de Neuchâtel, mais à leur variété, à leur actualité et surtout à leur valeur scientifique. Leur variété d'abord : presque toutes les branches de la géographie y sont représentées : voyages, explorations, géographie physique, économique, botanique, humaine, biblique, historique, militaire même, ethnographie, anthropologie, statistique, cartographie, méthode d'enseignement. On y trouve même la manière de diriger un navire. La bibliographie y occupe une place trop étendue au gré de certains de ses lecteurs, et surtout de ses collaborateurs, mais c'est à elle que nous devons la richesse de notre bibliothèque, et plusieurs de ces articles, dus à des spécialistes ont la valeur de documents originaux. [...] Notre *Bulletin* est devenu indispensable à tous les Africanistes auxquels il offre plus de vingt travaux dus à des missionnaires romands et un grand nombre de cartes inédites ». (DUBIED 1910 : 512-514) De fait, le *Bulletin* publie des articles qui font date dans l'histoire de leurs domaines de recherche respectifs – du moins à l'échelle helvétique : l'étude de Junod sur les *Ba-ronga*, l'enquête anthropologique d'Alexandre Schenk sur l'ethnogénie des populations helvétiques, le travail de George Montandon sur l'Ethiopie ou les recherches anthropologiques d'Eugène Pittard sur les ossuaires valaisans l'attestent. On y trouve également, dès 1890, une vingtaine de comptes-rendus bibliographiques par volume, qui témoignent de l'inscription scientifique de la publication (MÜLLER 2003 : 36-39, 53-54 ; sur la fonction disciplinaire du compte rendu, 307 sqq.).

Ce caractère scientifique du *Bulletin* ne va pas sans poser des problèmes. Son coût très important qui absorbe la majeure partie des budgets de la société mène celle-ci vers les déficits dont s'inquiète Dubied (DUBIED 1910 : 508). En réalité, si l'on en croit le bilan que tire Théodore Delachaux en 1931, la majorité des membres sont intéressés par les conférences mais voient leurs cotisations financer le *Bulletin* qui n'intéresse et ne sert qu'une minorité¹. C'est elle qui dirige le *Bulletin*, c'est encore elle qui y publie et c'est enfin elle qui se sert du demi-millier de publications et de revues qu'il permet d'échanger avec des sociétés savantes du monde entier. En réalité, c'est une manière de détournement de fonds qu'on observe, où une minorité emploie l'argent de la société à sa guise et contre les désirs de la majorité.

Mais c'est davantage encore l'option africaniste et ethnographique de la revue qui pose problème. Depuis sa naissance, l'intérêt que porte Knapp à l'ethnographie a permis une mainmise importante des missionnaires de la Mission Suisse romande sur la revue qui dénature quelque peu le *Bulletin* et en fait une publication d'ethnographie africaniste. Qu'on en juge : au cours des vingt premières années, on ne compte pas moins d'une trentaine d'articles d'ethnographie qui totalisent

¹ Rapport de gestion de la Société neuchâteloise de géographie, 1931.

près de 2'000 pages et dont l'essentiel porte sur l'Afrique noire. Cet état de fait pousse le comité à recentrer l'objet de la revue : « Vous vous direz peut-être, Mesdames et Messieurs, en n'entendant parler que de l'Afrique, écrit Dubied en 1906, que la Société neuchâteloise de géographie pourrait changer de nom et s'appeler Société d'études africaines ; le comité a eu la même impression, mais ne voulant pas négliger notre canton où il y a encore tant de choses intéressantes à étudier au point de vue géographique, il a décidé d'admettre dans le tome XVIII que des travaux ayant trait au canton ou au lac de Neuchâtel » (DUBIED 1906 : 340-341). Il y a peu à parier que cette décision est venue d'elle-même à l'esprit des membres du comité qui, depuis vingt ans, ont choisi et défendu cette orientation. Il est au contraire probable qu'elle vient de membres insatisfaits qui rappellent la dimension populaire et locale de la société. Cependant, le caractère éphémère de cette mesure, limitée au tome XVIII, témoigne sans doute des jeux de pouvoir qui ont lieu entre le comité, composé en majorité de professeurs à l'Université et de savants, et les membres. A ceux-ci, c'est le comité qui gagne et impose sa conception de la société.

2.1.3. Bilan

Comme dans les musées, le fonctionnement de la société de géographie se solde par l'appropriation d'un bien commun par une petite élite. Qu'elle se produise dans une société privée n'y change rien. Comme dans les musées, un petit nombre d'individus fonde la constitution d'un outil de travail dont ils sont seuls à se servir, au mieux sur un malentendu, au pire sur un abus. Cela n'en fait pas pour autant des sociétés savantes. Comme les musées qui ne financent pas la recherche (du moins pas avant 1928), la société de géographie ne subventionne jamais de voyages d'études ou d'exploration et ne contribue pas à l'achat de collections pour le musée ethnographique. En réalité, la portée scientifique de la société se limite à la publication du *Bulletin*. Certes, « suivant l'excellent exemple donné par la Société d'histoire, la Société des amis des arts et la Société de musique qui ont subventionné des cours professés à l'Université de Neuchâtel, [elle] a prêté son modeste appui au cours de notre collègue M. Henri-Alexandre Junod, sur la *Psychologie d'un peuple bantou* » (DUBIED 1913 : 429), mais le montant ne s'élève qu'à 100 francs¹ et la société refusera de contribuer à l'enseignement d'Arnold van Gennep en 1912.

La Société neuchâteloise de géographie permet de comprendre certains des enjeux des sociétés savantes de l'ethnographie suisse. A cheval entre l'institution culturelle et l'entreprise scientifique, la société savante ethnographique est ambivalente. Cette ambivalence pose problème puisqu'elle suscite des attentes différentes chez ses membres. Certains y voient le moyen, par le biais du *Bulletin*, de constituer un outil de travail à bon compte, d'autres un lieu social où l'on prend position et se positionne ; certains l'envisagent comme un moyen d'éducation populaire, d'autres comme une source de renseignements économiques; certains l'appréhendent comme un remède à la démission de l'Etat, d'autres comme un lieu de débat scientifique ; certains la

¹ AEN Archives de l'Université 22, Procès-verbal du Conseil de faculté, 1.5.1911.

conçoivent comme une manière de positionner Neuchâtel dans le champ scientifique suisse, d'autres comme une réunion d'amis. De ce panachage de perspectives divergentes, différents faisceaux d'intérêts communs se cristallisent pour imposer une variante aux autres. Naturellement, les chances n'y sont pas égales de voir sa conception l'emporter. Le capital économique, mais surtout culturel y pèse d'un poids décisif. C'est en se fondant sur celui-ci que Charles Knapp et différents professeurs parviennent, en dépit de leur position franchement minoritaire, à s'offrir un *Bulletin* scientifique qui fonde la réputation d'excellence d'une société profondément populaire.

2.2. La Société suisse d'anthropologie et d'ethnologie

Dès l'Entre-deux-guerres, la Suisse voit naître sa première société savante nationale dédiée à l'ethnographie, la Société suisse d'anthropologie et d'ethnologie (SSAE). Prenant son envol au moment où la Société neuchâteloise de géographie perd sa dimension ethnographique, c'est sur elle que nous nous concentrerons pour comprendre le fonctionnement financier d'une société d'ethnographie pendant l'Entre-deux-guerres.

La situation financière de la SSAE ressemble à ce que l'on observe à Neuchâtel. Elle fonde largement ses recettes sur les contributions de ses membres. Elle emploie la majeure partie de ses recettes à la publication de son *Bulletin*. Cependant, et contrairement à son homologue neuchâteloise, la SSAE ne compte qu'un nombre très réduit de membres. Nous l'avons vu plus haut, une petite trentaine de membres adhèrent à la société en 1920, avant de voir leur nombre croître progressivement pour atteindre soixante-quinze à la fin de la décennie. Avec une contribution annuelle de 5 francs fixée en 1920, on imagine aisément que la société ne dispose que de moyens limités et parvient à fonctionner avec un budget de moins de 100 francs au cours des premières années. Dès lors, on pourrait comprendre que ses activités soient limitées au cours de ses premières années. C'est le contraire qui se produit. A l'inverse de la Société neuchâteloise de géographie, la SSAE lance très vite des projets de recherche.

2.2.1. L'étude anthropologique des conscrits suisses et la fondation *Julius-Klaus*

Dès 1922, alors que la société n'a pas deux ans, elle décide d'entreprendre un répertoire des sites lacustres suisses et envisage d'appeler une commission pour mettre sur pied une étude anthropologique de la population suisse. S'il n'est plus guère question du catalogue lacustre au sein de la SSAE¹, en 1926, elle nomme une commission composée d'Otto Schlaginhaufen, Felix Speiser, Fritz Sarasin et Louis Reverdin pour mener à bien l'analyse des caractères

¹ Même s'il est question d'un Atlas suisse de préhistoire dont l'idée est suggérée par l'Institut international d'anthropologie, MEG 350R.0144, Lettre d'Eugène Pittard à Otto Schlaginhaufen, 18.9.1923.

anthropologiques des Suisses. Au sein de ce comité, la question du financement est bien entendu rapidement soulevée. Dans un rapport aux membres de la commission, Speiser n'est ainsi pas dupe et se rend parfaitement compte que la Confédération et les cantons ne verseront rien ; les particuliers ne manifestent du reste guère d'intérêt non plus. Evaluant le budget annuel de cette recherche à 8'500 francs, il suggère donc de s'adresser à la *Julius-Klaus Stiftung für Vererbungsforschung, Sozialanthropologie und Rassenhygiene* à Zurich¹ qui, nous l'avons vu, accepte de financer la recherche.

Son coût va pourtant très vite dépasser les estimations de Speiser. Alors qu'il évaluait le budget à 8'500 francs, l'équipe de recherche dépense 16'700 en 1927 (SCHLAGINHAUFEN 1927 : 207). La somme est très élevée. Pourtant, dès le terme de cette première année de recherche, il apparaît clairement que l'étude devra être poursuivie une année de plus pour offrir des résultats intéressants. En réalité, la recherche est prolongée pendant cinq ans supplémentaires, jusqu'en 1932 et, chaque année, la fondation *Julius-Klaus* est sollicitée. Elle verse annuellement entre 17'000 et 23'000 francs pour mener l'étude à son terme (SCHLAGINHAUFEN 1928, 1929, 1930, 1931, 1932) et, au total, elle contribue à hauteur de plus de 110'000 francs à la recherche.

A cet égard, la SSAE constitue déjà une exception. Même le musée de Bâle qui est pourtant fort bien doté à partir de 1928 ne touche qu'un peu plus de la moitié de cette somme pour ses recherches sur le terrain entre 1928 et 1938. Ce qu'il faut surtout souligner, cependant, c'est que la recherche initiée par la SSAE possède une autre spécificité. Pour la première fois en Suisse, une recherche dans le domaine de la science de l'homme consacre la majeure partie de ses recettes aux salaires des scientifiques. Sur les 17'000 francs dépensés en 1927, plus de 9'000 francs sont versés aux collaborateurs de Schlaginhaufen (SCHLAGINHAUFEN 1927 : 213). C'est une exception à de nombreux égards. A Bâle, l'argent que le musée obtient de l'Etat ne sert qu'à financer des voyages d'études. Nous verrons plus loin que l'ethnographe ou le géographe qui part sur le terrain dans le cadre de ces expéditions n'est pas salarié. Le fonds sert à financer le voyage, acheter les collections et les expédier en Suisse. Il en va de même pour la mission que Théodore Delachaux mène en Angola en 1933.

On mesure ici tout ce qui sépare l'ethnographie de l'anthropologie pratiquée à Zurich sur les fonds de la fondation *Julius-Klaus*. Tandis qu'il paraît difficile pour les ethnographes de passer des *gentlemen of science* aux *men of science* (MORRELL, THACKRAY 1981) l'anthropologie s'est de son côté professionnalisée et disciplinarisée. Et le contraste est particulièrement frappant au sein de la SSAE : si l'anthropologie touche des sommes phénoménales pour son projet de recherche, il n'existe pas même un projet de recherche en ethnographie.

¹ MKB 2.15.2., Lettre de Felix Speiser aux membres de la commission pour l'étude anthropologique des conscrits suisses, 26.9.1926.

2.2.2. Le *Bulletin de la SSAE* et la Confédération

La SSAE n'est pas seulement la première société savante des sciences de l'homme à lancer des projets de recherche et à recevoir des financements importants d'une fondation privée. Elle est aussi la première (et la seule) à bénéficier de la manne fédérale.

Comme c'est le cas à Neuchâtel, l'un des postes les plus importants du budget de la SSAE est consacré au *Bulletin*. Mais ici, le faible nombre d'adhérents ne permet pas à Schlaginhaufen de disposer d'une somme importante. De fait, le *Bulletin* ne naît qu'en 1924, quatre années après la création de la société et, avant 1942, il se réduit au rapport d'activité de la SSAE et aux résumés des conférences présentées à l'assemblée générale de la Société helvétique des sciences naturelles. Ce n'est manifestement pas satisfaisant pour une société savante et, dès 1935, Schlaginhaufen qui dirige la publication adresse une demande au comité de la société. Il souhaite que ce dernier sollicite un subside pour pouvoir donner une plus grande envergure au *Bulletin* et y publier des articles originaux¹. L'année suivante, la SSAE réclame donc un crédit de 2'000 francs à la Société helvétique des sciences naturelles. Soutenue par la Confédération, celle-ci dispose en effet de montants importants qu'elle peut allouer à ses sociétés. Soulignant les efforts consentis par la fondation *Julius-Klaus*, la SSAE, par la plume de son président Rudolf Zeller, relève que c'est maintenant à l'Etat de soutenir son action. Rien n'y fait : la Société helvétique refuse². La SSAE ne reste pas sur cet échec et continue avec la même réussite à réclamer un soutien au cours des années suivantes³. Ce n'est qu'en 1942 que la SSAE voit enfin la Société helvétique accéder à sa demande et reçoit 1'000 francs pour publier son *Bulletin* dans lequel Schlaginhaufen peut enfin publier des articles originaux.

L'année 1942 marque un changement de l'organisation financière, une rupture que nous avons déjà observée ailleurs. Cette fois-ci, pourtant, Felix Speiser, qui préside la SSAE, explicite le processus. « *Da die Zahl vermögender Gelehrter und Mäzene ständig abnimmt und in absehbarer Zeit kaum mehr zunehmen wird, ist es für den Staat eine nachweisbare Pflicht, diesen Ausfall an materiellen Mitteln auszugleichen. Aus diesem Grunde haben wir unsere Subventionen von der Eidgenossenschaft erhalten. Sie ist der Ausdruck des Vertrauens der eidgenössischen Behörden in den wissenschaftlichen Geist unserer Gesellschaft, und es ist klar, dass wir uns dieses Vertrauens würdig zeigen werden. Wir müssen uns aber klar sein, dass das, was wir heute von der Eidgenossenschaft erhalten, nur ein Anfang sein kann. In anderen Ländern, in denen in wissenschaftlichen Kreisen nicht der gleiche Wohlstand geherrscht hat wie bisher in der Schweiz, hat der Staat sich schon lange gezwungen gesehen, viel mehr für die Wissenschaft zu leisten, als dies in der Schweiz bis jetzt der Fall gewesen ist. Nur durch eine grosszügige Unterstützung durch den Staat, dem die wissenschaftliche Leistung*

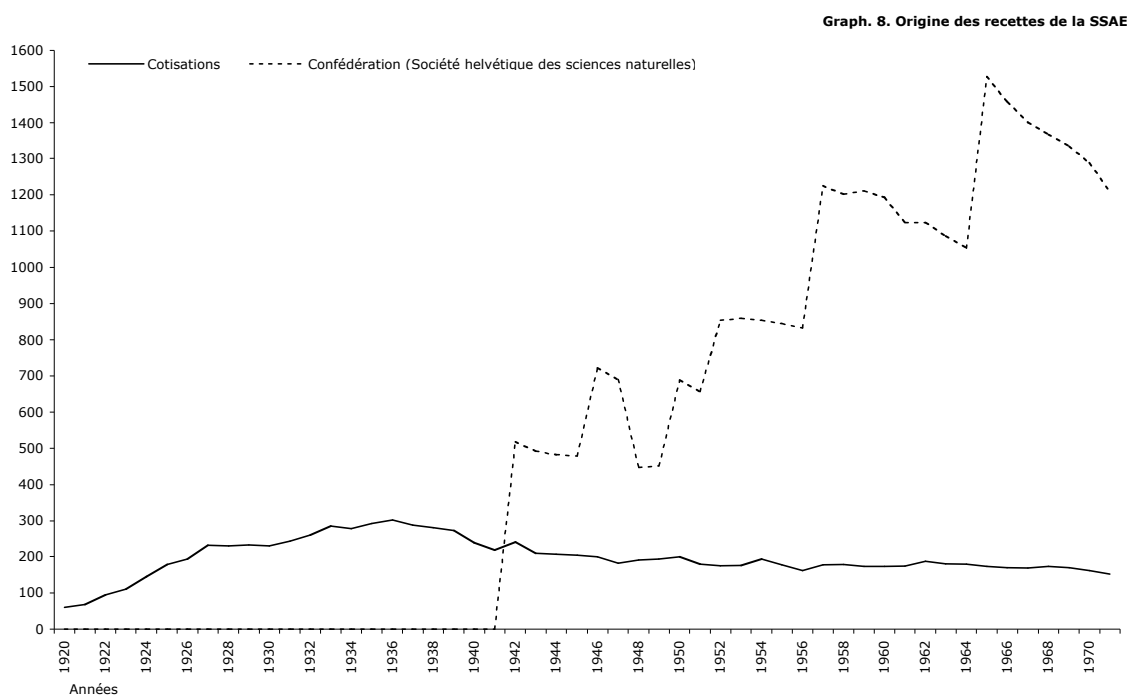
¹ Rapport de la SSAE, 1935.

² Rapport de la SSAE, 1936.

³ Rapports de la SSAE, 1938, 1939, 1940.

allerdings entsprechen muss und entsprechen wird, kann es möglich sein, das wissenschaftliche Niveau weiterhin so hoch zu halten, wie es unter dem alten System in der Schweiz bis anhin der Fall gewesen ist »¹.

Ici aussi, comme dans les musées et comme dans l'enseignement, nous observons ce transfert subi des charges de l'ethnographie des privés vers le public (Graphique 8). Ce qui la distingue de la Société neuchâteloise de géographie, en revanche, c'est à la fois son statut fédéral et son statut scientifique. Ni cantonale, ni populaire, la SSAE est de plein droit une société scientifique d'envergure nationale et c'est en tant que telle qu'elle touche les subventions fédérales. Dès lors,



le changement de mode de financement n'apporte aucune modification des pratiques. Nulle vulgarisation, nulle réorientation du *Bulletin* comme on l'observe à Neuchâtel, aucune préférence donnée aux beaux objets contre les séries chères aux ethnographes, comme c'est le cas pour les musées. La SSAE, si elle est davantage une société d'anthropologie qu'une société d'ethnographie, n'en est pas moins la première véritable société savante de la science de l'homme.

¹ « Puisque le nombre de savants fortunés et de mécènes diminue de manière constante et qu'il n'est pas à prévoir que cette tendance s'inverse, il incombe à l'Etat de prendre à sa charge le manque à gagner matériel. C'est pour cela que nous avons obtenu une subvention de la Confédération. Cette subvention est aussi l'expression de la confiance que les autorités fédérales portent à la valeur scientifique de notre société. Il faudra lui faire honneur. Il ne faut cependant pas se leurrer : l'argent que nous touchons aujourd'hui de la Confédération ne peut constituer qu'un début. Dans d'autres pays, où les milieux scientifiques n'ont pas connu l'aisance financière qui a prévalu jusqu'ici en Suisse, l'Etat s'est vu contraint depuis longtemps de soutenir bien davantage la science que ce ne fut le cas ici. Seul un soutien étatique généreux, que les résultats scientifiques devront justifier et justifieront, permettra de maintenir le niveau scientifique à la même échelle que c'était le cas sous l'ancien régime », Rapport de la SSAE, 1941.

Nous connaissons déjà bien les cas de l'enseignement bâlois et neuchâtelois au point de vue financier. Il n'y a pas lieu d'y revenir ici. Il suffit, espérons-nous, de relever encore une fois l'habituelle articulation entre privé et public. A l'origine, l'enseignement est au bénéfice d'un financement privé. Il peut se décliner sous les formes d'un auto-financement, d'une contribution de sociétés savantes ou académiques ou encore d'un soutien de particuliers. Progressivement à Bâle et d'un seul coup à Neuchâtel, la charge se voit cependant transférée à l'Etat. Si le processus est identique à ce que l'on observe dans les finances des musées et des sociétés savantes, il en est également contemporain.

Cette coïncidence est le signe d'un mouvement de fond qui est indépendant du fonctionnement de l'ethnographie. Ce n'est pas parce que l'ethnographie serait devenue une science autorisée – même si c'est le cas – que l'Etat la soutient. Ce n'est pas non plus en raison de sa valeur utilitaire – bien qu'elle en a pris. Dans une large mesure, l'Etat intervient parce qu'il n'a pas le choix. Les investissements des particuliers l'ont déjà obligé à intervenir avant la guerre. Dès lors, au moment où le mécénat traditionnel démissionne, il se doit de pallier le manque.

Mais il n'y a pas que cela, car tous les domaines économiques qui font faillite n'ont pas droit au soutien de l'Etat. S'il faut voir dans l'intervention de l'Etat une reconnaissance pour les dons des mécènes et la confirmation de sa ligne politique, il faut absolument considérer le fait qu'il s'agit d'un soutien aux élites ainsi qu'à leurs marottes. Les centres d'intérêts d'une minorité se trouvent soudain au cœur de la politique des pouvoirs publics. A Bâle, sans même tenir compte des mandats politiques¹, le système du patriciat permet de placer des proches des Sarasin – ou les Sarasin eux-mêmes, comme l'atteste la charge de président de la *Curatel* qu'occupe Paul Sarasin – à des postes stratégiques pour la politique culturelle et scientifique du canton. Voilà qui explique en partie du moins la faveur des autorités.

Les autorités ne se soumettent cependant pas entièrement aux désirs des élites locales et réclament une meilleure prise en compte des intérêts du grand public pour justifier leurs investissements dans l'ethnographie. Il faut dire qu'au même moment, on réclame d'autres investissements de la part de l'Etat que ce soit dans le domaine de l'éducation, de l'aide sociale et des infrastructures. Du coup, l'intervention de l'Etat doit se justifier.

L'économie des institutions ouvre également la porte à une compréhension plus fine des éléments cognitifs de l'ethnographie suisse. Elle démontre l'extrême fragilité du statut de ce savoir dans le pays. A jouer entre subventions publiques et privées, entre statut culturel et scientifique, l'ethnographie se retrouve en position de devoir répondre à des attentes multiples et parfois contradictoires.

Une fois un accord trouvé sur les axes fondamentaux et les méthodes de la recherche – culture matérielle, quête de l'état primitif des populations – ce sont ces attentes, autant que les ethnographes, qui dessinent le détail des projets de recherche. Pressés par les exigences de l'Etat, qui souhaite répondre au besoin du plus grand nombre en finançant des collections didactiques,

¹ A titre d'exemple, indiquons simplement que les cousins Sarasin ne comptent pas moins de huit parents proches au Grand Conseil bâlois.

et les désirs des particuliers qui n'accèdent aux demandes des musées que pour acquérir des pièces prestigieuses, les ethnographes cherchent à établir le caractère scientifique de leur champ de recherche. Mais ils ne peuvent s'opposer frontalement à leurs contradicteurs, qui sont aussi leurs mécènes, d'autant que l'ethnographie n'est le plus souvent pas leur priorité. Faut-il encore le rappeler ici, les ethnographes suisses sont souvent et d'abord des savants actifs dans d'autres domaines. Du coup, la dimension scientifique de l'ethnographie n'est pas toujours prioritaire pour eux. D'autant que les ethnographes étant le plus souvent partie des élites qui accordent une importance considérable au prestige de leur ville, ils ne voient dans l'ethnographie qu'un moyen au service de la promotion urbaine

Cet état de dépendance par rapport aux mécènes privés et publics ne reste pas sans incidence sur la recherche elle-même. De fait, la correspondance échangée, les rencontres arrangées avec les politiques ou les particuliers coûtent un temps très important aux savants. En réalité, le parcours des archives laisse même penser que, dans les musées, la majeure partie de l'activité est consacrée à la recherche de fonds. Du moins, les conservateurs ou les directeurs de publications semblent y consacrer beaucoup plus de temps qu'à la recherche, au catalogage ou au montage d'expositions. La faiblesse des moyens et le risque permanent du système libéral en viennent alors à dénaturer ces institutions en développant une correspondance administrative qui accapare l'essentiel des forces de travail.

L'étude des processus d'institutionnalisation et l'analyse du fonctionnement des institutions permettent de mieux comprendre l'histoire de l'ethnographie en Suisse. Elle apparaît d'emblée comme un savoir fragile. Ainsi, si elle se manifeste tout d'abord dans des sociétés savantes, celles-ci ne lui sont pas spécifiquement dédiées. Dans un premier temps, les ethnographes investissent à la fin des années 1880 des sociétés consacrées ici à la géographie, là aux sciences naturelles. Si l'on ne peut pas encore véritablement parler d'institutionnalisation, ce procédé qui assujettit l'ethnographie aux sciences naturelles, à l'anthropologie ou à la géographie, plutôt que d'en revendiquer la spécificité, atteste cependant déjà une indolence pour le champ de recherche qui le marque durablement.

Celle-ci est le fruit de la longévité des fondateurs et de la multiplicité de leurs centres d'intérêts. Véritables forces de la nature, les pionniers qui assoient leur domination sur l'ethnographie s'installent pour près d'un demi-siècle. En dominant financièrement et institutionnellement le champ de recherche, ils en contrôlent l'accès et le réservent à leurs proches et à leurs fidèles. Actifs dans de multiples domaines parmi lesquels l'ethnographie occupe généralement une part appréciée, mais peu importante, ces pionniers ne s'y consacrent cependant pas suffisamment pour développer véritablement le champ de recherche ou pour produire des travaux qui font date. Comme certains archéologues étudiés par Kaeser (2006b : 155), ces savants modestes rejettent les constructions théoriques pour se consacrer à des études positivistes. Au total, ces pionniers freinent le développement de la recherche alors même qu'ils assoient le champ de recherche dans de nouvelles institutions.

Rapidement, en effet, de nouvelles institutions sont créées : les musées. De fait, il s'agit là des premières institutions véritablement consacrées à l'ethnographie. Mais la nature de ces dernières en Suisse n'est guère favorable à la disciplinarisation du domaine. Les musées dont les plus importants naissent en l'espace d'une grosse décennie, de 1892 à 1904, de la réunion d'objets puisés dans des collections publiques préhistoriques et historiques ou des collections privées¹ constituent en effet d'abord des laboratoires de recherche. On n'y pratique pas d'enseignement et, partant, on n'y forme pas de nouvelle génération. Sans l'apport de sang neuf, les effectifs n'atteignent alors pas la masse critique nécessaire au débat scientifique ce qui limite, en retour, le développement de la production scientifique. Voilà qui s'affiche dans le petit nombre de publications ethnographiques des pionniers. Ce développement anémique se retrouve aussi dans l'inertie du champ de recherche qu'atteste l'apparition de nouvelles sociétés dans les années 1920 qui défendent des projets scientifiques identiques à ceux de 1890. Lieux de rencontre de la sociabilité savante comme leurs aînées, elles ne forment pas des lieux de promotion et de construction du savoir : ce ne sont que des vitrines du savoir. En trente ans, l'ethnographie suisse n'a pas bougé.

En réalité, s'il existe des motifs cognitifs au choix porté sur les musées, leur création est aussi le résultat de facteurs sociaux et culturels. Reflets de l'inscription des villes dans la modernité, enjeux de prestige entre les grandes familles de la bourgeoisie urbaine, leur naissance ne signifie

¹ En Suisse comme en Allemagne, RICHTER 1906 : 191-196.

pas toujours l'apparition d'un intérêt scientifique pour l'ethnographie. Celle-ci, comme science, demeure longtemps accessoire en Suisse ; elle est un moyen au service de la promotion urbaine et non une fin.

Paradoxalement, l'apparition d'un enseignement ethnographique l'atteste aussi. Car, dans un premier temps, celui-ci, en conférant une valeur scientifique à l'ethnographie, sert surtout à accroître le capital symbolique des musées en leur accordant un caractère scientifique. A ce titre, il ne participe donc pas d'un projet disciplinaire et si l'enseignement finit par avoir une telle portée à Bâle, c'est en raison de contingences locales très spécifiques. Ailleurs en Suisse, il faut bien constater que l'institutionnalisation n'est pas disciplinante. La disciplinarisation procède, plutôt, de la professionnalisation de l'ethnographie quelques décennies plus tard.

Au total, l'étude des institutions ethnographiques suisses éclaire quelque peu la complexité du processus disciplinaire. Celui-ci repose à la fois sur des contingences locales, comme l'aisance financière des ethnographes bâlois ou le crépuscule de l'ère Sarasin, sur des orientations personnelles, comme le basculement de Speiser vers l'école historique, sur la professionnalisation, en particulier l'apparition des emplois rémunérés au musée de Bâle et sur des facteurs institutionnels, comme le transfert de l'enseignement de l'ethnographie en Faculté des lettres ou l'inscription dans des institutions *véritablement* scientifiques – c'est-à-dire donc les stratégies sont avant tout dictées par leur position dans le champ scientifique ethnographique.

La fragilité qui caractérise l'ethnographie lorsqu'elle apparaît est durable. Cette durée procède de la nature de ses institutions. Si, de droit, elles ont un statut public, de fait, elles fonctionnent comme des organisations privées pendant un quart de siècle. Conséquence des pratiques de mécénat en vogue dans les villes suisses, mais aussi du désintérêt des autorités qui n'y voient qu'une lubie, cette situation perpétue la fragilité du champ de recherche. Lorsque les autorités publiques cantonales ou communales reprennent ces institutions en main après la Première guerre mondiale, peu de choses changent. Car l'ethnographie reste un domaine secondaire pour les collectivités chargées de les financer. Il faut dire qu'en raison de la structure fédérale de la Suisse et de la répartition des compétences entre Confédération, cantons et communes, les collectivités en charge des musées ou des universités sont politiquement et financièrement faibles. Elles n'ont surtout aucun intérêt direct à un champ de recherche dont l'objet exotique sort de leurs compétences. Dès lors, lorsqu'elles financent ces institutions et qu'elles revendiquent une prise en compte de leurs intérêts, ceux-ci ne concernent pas les orientations épistémologiques, mais visent uniquement la satisfaction des désirs du public. C'est la seule dimension de l'ethnographie qui connaît un changement entre 1880 et 1950.

Que font les ethnographes suisses quand ils font de l'ethnographie ? Voilà la question qu'il s'agit de trancher dans cette partie. En phase avec les orientations de son temps, l'ethnographie suisse s'articule autour de quatre éléments fondateurs. D'abord, elle a pour objet l'histoire de l'espèce humaine. Ensuite, elle se fonde sur l'analyse de la culture matérielle. Par ailleurs, si les artefacts sont parfois offerts par des Suisses de l'étranger ou vendus par des marchands d'art, ceux-ci sont cependant le plus souvent rapportés par les ethnographes qui se rendent eux-mêmes sur le terrain. Enfin, les objets sont réunis au sein d'institutions mi-scientifiques, mi-culturelles : les musées d'ethnographie. Reprenons ces quatre caractéristiques dans le détail.

Jusqu'à la fin de la Seconde guerre mondiale au moins, le savoir ethnographique en Suisse est un savoir diachronique. Il s'intéresse en priorité à la question de l'origine de l'homme et de la culture et cherche à retracer l'histoire de l'humanité de son origine à aujourd'hui. Si c'est là une position classique autour de 1900 et jusqu'à la guerre, la spécificité suisse tient à ceci que les questions qui guident la recherche perdurent jusqu'à la Seconde guerre mondiale. La révolution fonctionnaliste qui rythme l'histoire du champ de recherche dans le monde anglo-saxon n'y apparaît pas et tout s'y passe même comme si les textes révolutionnaires d'Alfred R. Radcliffe-Brown n'étaient pas parvenus en Suisse. En réalité, ce n'est pas avant les années 1940 que la radicalité des changements que traverse le champ de recherche apparaît aux yeux des ethnographes suisses qui continuent à faire de l'*ethnologie*, selon les termes de Radcliffe-Brown¹. Cette première caractéristique de l'ethnographie suisse joue un rôle particulièrement important. Car si elle s'inscrit dans la durée, elle se trouve surtout à l'origine de l'importance allouée à la culture matérielle. Pour établir l'histoire de l'humanité en l'absence de documentation historique, les ethnographes se concentrent en effet sur les objets².

La deuxième caractéristique consiste en l'inscription du champ de recherche dans la culture matérielle. Elle explique en partie la nature muséale des premières institutions de l'ethnographie. Cette orientation ne tient en effet pas seulement aux enjeux sociaux dont il a été question plus haut. Elle est aussi le produit de considérations cognitives qui ne sont du reste pas propres à l'ethnographie. Comme beaucoup d'autres disciplines qui s'inscrivent dans les musées au 19^{ème} siècle (PENNY 2002 : 26), l'ethnographie se muséologise parce que l'institution muséale est un lieu de recherche. Cela dit, l'inscription muséale de l'ethnographie procède aussi de causes particulières à la science de l'homme. Depuis le milieu du 19^{ème} siècle, on considère d'un œil neuf l'apport de la culture matérielle pour écrire l'histoire de l'humanité. Cette nouvelle appréhension de l'objet guide ainsi dans le contexte allemand les efforts de Hans Philipp Werner Freiherr von und zu Aufsess. Chargé de constituer un musée d'histoire nationale à Nuremberg, il choisit de se concentrer sur la culture matérielle de la vie quotidienne, plutôt que sur l'art et la culture supérieure et ce choix suscite encore des réactions vives des tenants de l'ordre philologique.

¹ « I would propose then, to confine the use of the term ethnology to the study of culture by the method of historical reconstruction described above, and to use the term social anthropology as the name of the study that seeks to formulate the general laws that underlie the phenomena of culture », RADCLIFFE-BROWN 1923 : 7.

² Arnold Van Gennep s'en rend compte et dénonce cette relation, cf. VAN GENNEP 1914b.

L'accueil glacial réservé aux découvertes de Heinrich Schliemann fondées sur la fouille de Troie au cours des années 1870 participe du même sursaut de la philologie contre un savoir fondé sur la culture matérielle (PENNY 2002 : 25 ; pour la France, voir KARADY 1982 : 18-20). En Suisse, le résultat est identique, même si le processus n'est pas tout à fait comparable. Le rejet de la philologie, nous l'avons vu, est une posture défendue par de nombreux naturalistes dès le milieu du 19^{ème} siècle. L'ethnographie, qui participe des sciences naturelles, a donc une tradition ancienne d'opposition à la philologie. De fait, en Suisse, l'attrait pour la culture matérielle procède de l'imitation des sciences naturelles plutôt que d'une volonté de se distinguer de la philologie. On retrouve en effet dans les sciences naturelles les éléments qui caractérisent l'ethnographie muséale : importance des collections, comparaison des spécimens et classification analytique (PENNY 2002 : 26).

Troisième caractéristique de l'ethnographie suisse au début du 20^{ème} siècle : elle se fonde sur les recherches de terrain. En cela, elle est fidèle à la tradition allemande à laquelle s'attachent plusieurs ethnographes suisses. Tous les Bâlois se rendent sur le terrain : c'est même leur spécificité, mais les Zurichois Otto Schlaginhaufen et Hans Wehrli font de même, ainsi que les missionnaires-ethnographes neuchâtelois, à l'image d'Henri-Alexandre Junod. Même Eugène Pittard, qui se concentre surtout sur l'anthropologie, part en expédition en Europe orientale et en Turquie. Certes il ne s'agit pas de terrains tels que ceux dont Bronislaw Malinowski a fait l'élément constitutif de l'anthropologie sociale dès la seconde moitié des années vingt. Le terrain des ethnographes suisses, entre 1885 et 1950, en diffère même sensiblement. Disons, en quelques mots, qu'il est moins solitaire que le terrain malinowskien. L'ethnographe est non seulement entouré d'agents de la relation coloniale : le résident de la puissance coloniale, un militaire, un traducteur, un cuisinier, des porteurs ou encore un domestique. Il en recherche le plus souvent la compagnie et, par conséquent, son travail se construit moins sur une relation intime avec les populations autochtones que dans un rapport de domination. Enfin, il se pratique le plus souvent de manière extensive, plutôt qu'intensive.

Pourtant, comme en Allemagne du reste, la mémoire de cette pratique ancienne du terrain est tombée dans l'oubli. L'historiographie de l'ethnographie, fidèle en la matière à la *doxa* internaliste, a en effet longtemps prétendu que l'institution du terrain comme élément fondateur de l'ethnographie fut le fait de Bronislaw Malinowski. Disons qu'il lui a surtout conféré sa dimension magique¹. Stocking le premier en a dénoncé la dimension mystificatrice en affirmant que

¹ L'« art magique de l'ethnographe » est un concept inventé par Malinowski qui le fonde sur trois principes : avoir une visée véritablement scientifique, c'est-à-dire une perspective inductiviste ; vivre parmi les indigènes ; appliquer quelques méthodes imprécises : réunir des données concrètes, croiser les témoignages, « talonner sa proie, la poursuivre dans ses derniers retranchements » pour déterminer les lois sociales qui régissent la vie indigène. De cette manière, l'ethnographe sera à même de « percer à jour la véritable mentalité indigène, [de] brosser un tableau authentique de la vie tribale » (MALINOWSKI 1922 : 62sqg). Stocking a démontré que cette magie vaut moins par son caractère prescriptif que par l'expérience qu'elle procure à l'ethnographe, expérience qui est pleine de danger et son succès ou son échec dépend fortement de la chance. Or, pour Malinowski, la magie est ce qui permet de combler les lacunes du savoir humain qui mettent en danger le succès des pratiques humaines importantes. Stocking propose

Malinowski est surtout un homme de grande ambition qui s'est fait le porte-parole d'une révolution dont il n'est en aucun cas le seul acteur (STOCKING 1983 : 111 ; voir aussi BLANCKAERT 1996b : 13 et 15 et URRY 1993). Plus récemment, dans une étude remarquable sur les américanistes berlinois de l'époque impériale, Michael Kraus a parfaitement éclairé et souligné la part importante que jouent les savants allemands dans le processus. « *Längst ist klar [...] dass mit und vor Malinowski eine Reihe von Forschungen stattgefunden haben, die durchaus die Bezeichnung „Feldforschung“, [...] verdienen. Die Bedeutung von Malinowskis Ausführungen für das Fach wird damit keineswegs geschmälert, auch wenn sein diesbezüglicher Beitrag weniger in der „Entdeckung“ oder Erstanwendung als in der programmatischen Formulierung und der damit verbundenen Breitenwirkung bestimmter methodischer Prinzipien zu sehen ist. Malinowski war der Katalysator einer Methode, nicht ihr Begründer* »¹ (KRAUS 2004: 254). Il n'en demeure pas moins malaisé de s'opposer à cette idée reçue véhiculée par une large portion de l'historiographie.

La dernière caractéristique de l'ethnographie suisse est le musée. Connaissant la fonction sociale et culturelle des institutions muséales, voilà qui ne surprend pas dans un champ de recherche qui se fonde sur des collections d'artefacts. De retour du terrain, les ethnographes leur offrent en général leurs collections et y exploitent leurs trouvailles. Cette exploitation se divise en deux. D'une part, elle vise à améliorer l'efficacité du musée-laboratoire en affinant les classifications, en cataloguant et en installant les nouvelles collections et en rédigeant des guides. D'autre part, elle produit des travaux scientifiques sous forme de publications. Elle ne se réduit cependant pas à cela. L'ethnographie suisse du début du 20^{ème} siècle est en effet aussi une science appliquée : Junod écrit pour les administrateurs coloniaux, le Musée ethnographique de Neuchâtel se veut une institution commerciale et Pittard est sollicité par la Société des Nations lors du règlement de la question turque.

Ces quatre caractéristiques de l'ethnographie suisse n'ont pas toutes la même portée. Les deux premières sont transversales et se rencontrent à chaque instant de la recherche, sur le terrain comme dans les musées. Les deux dernières en revanche constituent les lieux de la recherche et autant de moments dans l'élaboration du savoir. Ce sont elles qui structurent les deux parties qui suivent, consacrées au travail de l'ethnographe, sur le terrain d'abord, puis dans les musées.

alors l'explication suivante : la magie de l'ethnographe est ce qui lui permet de combler les lacunes qui existent entre les méthodes précises et les objectifs flous de l'ethnographie, grâce à son autorité (STOCKING 1983 : 112, cf. aussi CLIFFORD 1988 : 29-47).

¹ « Il est clair depuis longtemps que simultanément à Malinowski et même avant lui, un nombre important de recherches ont été entreprises qui méritent d'être appelées "recherches de terrain". En affirmant cela il ne s'agit nullement de réduire l'importance de Malinowski dans la branche. Il est plutôt question de requalifier son apport. A cet égard, Malinowski compte moins comme "inventeur" ou pionnier que comme celui qui a su formuler de façon programmatique la portée de principes méthodiques. Malinowski fut le catalyseur d'une méthode, plutôt que son créateur ».

A. IN THE FIELD

Cette partie s'articule en quatre séquences. Il sera d'abord question d'argent dans un chapitre où l'on observera que trois modèles co-existent qui orientent chacun la recherche à leur manière. On s'interrogera ensuite sur le choix du terrain et l'orientation de la recherche avant le départ. En particulier, on étudiera l'influence des institutions et des mécènes dans ces décisions. Puis on se plongera dans le voyage de recherche lui-même, sur son organisation et ses exigences, sur les activités des ethnographes pendant le voyage puis lors des premiers contacts avec les colonies. A ce titre, nous chercherons à établir comment le monde colonial contribue à définir les axes et l'étendue de la recherche. Enfin une fois sur place, nous nous pencherons sur les modes de travail des savants, sur les manières par lesquelles ils gèrent les exigences parfois contradictoires des différentes disciplines qu'ils servent et sur les modes d'acquisition des artefacts et proposerons une typologie de leur objet d'étude. Cette dimension du travail ethnographique est très richement documentée. Nous renvoyons le lecteur d'ores et déjà à la section Terrain des annexes qui contient des cartes ainsi que des représentations du contexte colonial ainsi que des pratiques ethnographiques. A l'occasion, nous signalerons dans le texte un cliché particulièrement important.

CHAPITRE 1.

LE FINANCEMENT DES TERRAINS OU L'INEGALITE DU CHAMP ETHNOGRAPHIQUE SUISSE

Les institutions ethnographiques suisses sont pauvrement dotées et cette faiblesse de moyens financiers les force à se fixer des priorités. La recherche n'est pas du nombre attestant encore une fois que les sommes allouées aux institutions ethnographiques ne sont pas pensées comme des subventions à la science, mais bien à la culture. D'un côté, les musées se concentrent sur leurs collections et leurs expositions, de l'autre, les sociétés savantes s'investissent en particulier dans la publication de revues et dans l'organisation de conférences ; enfin, comme dans la plupart des autres disciplines (TISSOT 2005 : 313), l'université se contente de dispenser des cours et ne produit ou finance aucune recherche. Si l'on exclut les conservateurs de musées – qui, du reste, ne mènent guère de recherche *à ce titre* – aucun ethnographe n'est salarié en Suisse avant l'Entre-deux-guerres que ce soit en Suisse ou sur le terrain.

Dès lors, avant 1928, les ethnographes suisses ne travaillent pas dans des cadres institutionnels qui les soutiennent – intellectuellement et financièrement – ou les dirigent. Ils sont livrés à eux-mêmes. Si une telle liberté comporte ses avantages, elle forge une situation inégalitaire entre les ethnographes suisses. La défection des pouvoirs publics et des sociétés savantes a en effet pour conséquence que les savants, en matière financière, doivent se reposer sur leur fortune personnelle, celle de leurs familles ou de leurs réseaux sociaux. En la matière, la Suisse de l'ethnographie se scinde en deux. Le cas de Bâle, où l'on trouve des ethnographes riches et puissants, contraste en effet singulièrement avec ce que l'on observe à Genève ou à Neuchâtel. Après 1928, au moment où des fonds de recherche sont octroyés au musée ethnographique de Bâle, la ville rhénane accentue encore sa différence, ce qui ne reste pas sans conséquence sur les pratiques de recherche.

1.1. La recherche libre

1.1.1. L'autonomie de la grande bourgeoisie bâloise

L'indépendance des Sarasin

Issus de la grande bourgeoisie locale, les ethnographes bâlois du début du 20^{ème} siècle disposent généralement de suffisamment de moyens pour financer eux-mêmes leurs recherches et leurs formations à l'étranger. C'est le cas de Fritz et Paul Sarasin. Entièrement indépendants financièrement, ils partent à Ceylan grâce à leur fortune familiale. Au retour de leur premier terrain, ils s'installent à Berlin pour exploiter leur documentation zoologique. Véritables *gentlemen of science*, ils assurent eux-mêmes les frais de leur séjour et font don d'une partie de leurs collections aux institutions berlinoises. En 1889, ils s'offrent un voyage d'étude en Egypte en compagnie de leur ami Leopold Rütimeyer avant de retourner à Ceylan en 1890, 1901, 1907 et 1925, puis à Célèbes entre 1893 et 1896, puis en 1902-1903. De même, le voyage de Fritz Sarasin en Nouvelle-Calédonie en 1911 et 1912 (accompagné du conservateur du *Naturhistorisches Museum*

de Bâle Jean Roux), comme ses courtes expéditions à Tunis et à Tripoli en 1923, et l'expédition qu'il entreprend avec son neveu Rudolf Iselin au royaume de Siam et au Cambodge en 1931 sont tous autofinancés. A cet ensemble déjà conséquent d'expéditions, il faut naturellement ajouter les déplacements en Europe qu'exigent leurs recherches. Comme pour les enquêtes de Régine et Etienne de Ganay en France (DE L'ESTOILE 2007 : 156), ils mènent leurs recherches sans que la question financière ne soit jamais soulevée. Elle n'est jamais une entrave à la recherche et, à ce titre, n'a pas portée.

Speiser et Wirz. Du gentleman of science au marchand d'ethnographica

Felix Speiser connaît un parcours semblable à celui de Paul et Fritz Sarasin. Né dans une famille très aisée, il jouit d'une fortune considérable et ne tombe que tard dans l'ethnographie. Formé comme chimiste, c'est en dilettante qu'il entreprend alors qu'il se trouve à New York un voyage ethnographique chez les *Hopi*, sans doute poussé par l'intérêt général qui leur est porté à New York pendant la première décennie du 20^e siècle (STOCKING 1989 : 219). Après cette première expérience initiatique menée à ses frais, il rentre en Europe suivre une formation en ethnographie auprès de von Luschan en 1908. Il passe alors une année à Berlin, au cours de laquelle il se consacre corps et âme à l'ethnographie et met sur pied une expédition de recherche aux Nouvelles-Hébrides. Bref, comme son oncle, Speiser est financièrement indépendant ce qui lui permet en dépit de son absence de qualifications de mener à ses frais des voyages d'études dont il offre les résultats matériels au musée de Bâle.

Pourtant, les problèmes financiers qu'il connaît après la guerre l'éloignent quelque peu du modèle avunculaire. Certes, en 1924, malgré les conditions financières difficiles, il part en expédition avec Theodor Koch-Grünberg¹ au fond de l'Amazonie brésilienne. Mais l'expédition, qui se solde par un désastre scientifique et financier, n'est déjà plus entièrement financée par Speiser. Une grande partie du matériel qu'il emporte avec lui est offerte par les industries suisses. La *Gesellschaft für Chemische Industrie in Basel* offre les solutions nécessaires au traitement et au développement des films, la *Aluminiumwarenfabrik Gontenschyn AG* met une cuisine de camp à disposition, *Pfeiffer und Braendle* fournit une machine à écrire, *Hoffmann-Laroche* procure des seringues à injections, etc. etc.

¹ Theodor Koch naît en 1872 à Grünberg en Hesse dans une famille de pasteur évangélique. Il étudie la philologie, l'allemand, l'histoire et la géographie à Tübingen et à Giessen. Diplômé en 1896, il enseigne alors dans les écoles avant de participer à la 2^{ème} expédition d'Hermann Meyer au *Xingú* de 1898 à 1901. A son retour, il quitte l'enseignement et travaille à titre bénévole au musée ethnographique de Berlin. Il obtient l'année suivante son doctorat en ethnographie avec un travail portant sur le groupe *Guaikuru*. Il mène en 1903-1904 une deuxième expédition dans la même région avant de revenir à Berlin. Il y travaille de 1905 à 1909 – sans y rencontrer Speiser, semble-t-il. En 1909, il obtient son habilitation à l'Université de Freiburg in Breisgau où il se voit nommé professeur extraordinaire en 1913. Deux ans plus tard, il est nommé au Musée ethnographique de Stuttgart (*Lindenmuseum*) et reçoit une charge de cours à l'Université de Heidelberg. En 1924, il est renvoyé en raison des problèmes budgétaires que rencontre le musée et il choisit d'accompagner l'expédition d'Alexander Hamilton-Rice au *Xingú*. Il y meurt d'une crise de malaria le 8 octobre 1924, peu après avoir quitté Speiser, KRAUS 2004 : 35-36.

Speiser n'hésite pas, du reste, à faire une publicité explicite pour ces produits dans son ouvrage de vulgarisation : « *Alle diese Geschenke waren uns von grössten Nutzen, alle haben sich auch in den Tropen aufs beste bewährt, und mit Stolz durften wir gelegentlich in Brasilien diese Dinge als Erzeugnisse der schweizerischen Industrie vorweisen* »¹ (SPEISER 1926 : 4-5). Cette pratique nouvelle permet de régler habilement une partie des frais d'une expédition. Mais ce n'est pas tout. L'expédition brésilienne est l'occasion pour Speiser d'explorer une nouvelle dimension de la recherche ethnographique. Sans doute persuadé par son ami Theodor Koch-Grünberg qui avait présenté son propre film sur le Brésil au Congrès international d'ethnologie et d'ethnographie de Neuchâtel en 1914, Speiser souhaite en effet se servir de ce nouveau procédé pour garder une trace des primitifs (SPEISER 1926 : 1 ; à ce propos, voir aussi COSANDEY 2003). Ce n'est pas sans conséquence. De fait, les limites techniques de la cinématographie en 1920 imposent, semble-t-il, de mener une expédition courte et les recommandations de Koch-Grünberg le conduisent à choisir le Brésil pour satisfaire à cette exigence.

Comme l'a montré Michael Kraus, les conférences des ethnographes servent en effet à vulgariser et diffuser leur savoir, mais sont aussi une source de revenus qui n'est pas négligeable (2004 : 65 ; CLAVIEN, VALLOTTON 2007 : 8-9). Agrémenter ses propos d'illustrations constitue alors déjà un moyen de mieux vendre son produit. Dans ce contexte, on imagine combien un film cinématographique peut séduire. Si Speiser part dans l'idée de faire des films (COSANDEY 2003 : 199), imitant en cela Theodor Koch-Grünberg (KRAUS 2004 : 140), ce n'est donc pas seulement pour répondre à de nouvelles exigences scientifiques. C'est aussi pour mieux vendre ses conférences à son retour (KRAUS 2004 : 115-116). Dans une lettre adressée à Fritz Sarasin qu'il envoie au terme de son voyage, le propos est clair. Les films apportent quelques éléments intéressants, mais rien de sensationnel au point de vue ethnographique. Il compte du coup sur les paysages pour attirer le spectateur. « *Vielleicht, espère-t-il, werden die Landschaften am meisten "ziehen"* »². S'il voit les avantages que peut apporter un film à ses conférences, il distingue cependant nettement les enseignements cinématographiques des résultats scientifiques. Il poursuit : « *Wissenschaftlich dagegen ist rein gar nichts herausgekommen : allerdings eine gute Sammlung, allein die guten Leuten haben nicht viel Besitz und wenig Schönes* »³. Au total, le film ethnographique qui détermine le terrain et la durée de sa recherche n'a pas de portée cognitive. Au contraire, il

¹ « Tous ces cadeaux nous ont été de la plus grande utilité et tous se sont conservés de la meilleure des manières, même dans le climat des tropiques et c'est avec fierté qu'à l'occasion nous avons pu montrer ces témoins de l'industrie suisse au Brésil ».

² « Peut-être que les paysages attireront du monde », Stabs PA 212 T 2 XXXIII, Lettre de Felix Speiser à Fritz Sarasin, 19.11.1924.

³ « Au point de vue scientifique, en revanche, il n'en est rien sorti : une bonne collection, considérant que ces braves gens n'ont guère de biens et peu de beaux objets », Stabs PA 212 T 2 XXXIII, Lettre de Felix Speiser à Fritz Sarasin, 19.11.1924.

travestit parfois la réalité comme l'a finement observé Roland Cosandey¹. Sa faible valeur documentaire doit donc être mise en regard de son poids dans les décisions qui orientent la recherche. Voilà que les questions financières qui n'ont guère influencé les recherches de Speiser jusque-là commencent à y jouer un rôle. En réalité c'est donc à partir du moment où Speiser manque d'argent que les questions financières pèsent sur les choix cognitifs. Le voyage de 1924 n'est cependant encore qu'une transition. S'il cherche déjà des soutiens extérieurs, il dispose encore de suffisamment de moyens pour céder ses collections au musée et peut s'offrir la compagnie d'un camarade de voyage, le jeune dentiste Arnold Deubler.

Après le Brésil, bien qu'il ne dispose plus de moyens suffisants, il repart encore une fois, avant tout pour effacer son échec amazonien². Dès lors, cet ultime voyage qui le mène en Océanie en 1929 et qui n'est guère raisonnable en termes financiers, diffère largement des expéditions précédentes. A titre d'exemple, il ne paie pas lui-même son accompagnant. Car traditionnellement les ethnographes bâlois se laissent accompagner d'un collègue ou d'un ami, collègue ou ami qui est alors invité. Dans ce cas-ci, c'est Fritz Sarasin, moins touché que le neveu de son cousin par la crise, qui offre de mettre les fonds nécessaires à sa disposition pour partir accompagné. Tout se fait cependant dans la discrétion. Speiser ne demande rien et Fritz Sarasin le prie de ne rien révéler³. Speiser qui est un membre de la *alte Herrschaft* ne peut ouvertement exposer ses problèmes financiers. A ce titre il ne réclame d'ailleurs aucun soutien à la commission du musée. Un ethnographe bâlois ne peut être financièrement démuné.

Cependant, le montant offert par Sarasin ne représente pas grand-chose, au regard des dépenses totales de Speiser. Celui-ci les estime à près de 50'000 francs⁴, dont près de 7'000 francs pour des acquisitions⁵. La somme est coquette, en particulier si l'on tient compte de sa situation familiale. Du coup, en homme prévoyant, Speiser « tache de ramasser en collections autant que possible pour [s]'indemniser un tout petit peu »⁶. Pourtant, en 1929, Speiser reconnaît les limites des études matérielles⁷ et préférerait se concentrer sur la vie psychique⁸. L'option qu'il prend, si elle va à l'encontre de sa conception de l'ethnographie, s'explique cependant en termes financiers. De fait, Speiser obtient d'abord de l'argent pour payer le transport de ses collections (soit près de

¹ Dans son film, Speiser montre les techniques indigènes pour faire le feu, alors que son ouvrage souligne de manière explicite qu'ils n'y sont précisément pas parvenus. En contact avec les colons, ils se servent depuis longtemps d'allumettes (SPEISER 1926 : 202 ; COSANDEY 2003 : 201).

² Stabs PA 212 T 2 XXXIV, Lettre de Felix Speiser à Fritz Sarasin, 15.4.1929.

³ Stabs PA 212 T 2 XXXIV, Lettres de Felix Speiser à Fritz Sarasin, 15.4.1929 et 20.10.1929.

⁴ Stabs PA 212 T 2 XXXIV, Lettre de Felix Speiser à Fritz Sarasin, 20.8.1930.

⁵ Stabs PA 212 T 2 XXXIV, Lettre de Felix Speiser à Fritz Sarasin, 6.12.1930.

⁶ MKB 2.5.1., Lettre de Felix Speiser à Jean Roux, 5.9.1930.

⁷ Stabs PA 212 T 2 XXXIV, Lettre de Felix Speiser à Fritz Sarasin, 31.3.1930.

⁸ « Mais avec tout cela je ne veux pas dire que j'ai réussi à pénétrer très profondément dans leur culture, cela ne peut pas se faire en peu de temps et comme je suis pour la raison de collecter ce qui force de changer beaucoup de place, je n'arrive nulle part à pénétrer la surface. Mais on ne peut pas tout faire à la fois surtout un homme phlegmatique et peu inquisitif comme moi », MKB 2.5.1., Lettre de Felix Speiser à Jean Roux, 5.9.1930.

2'000 francs¹) ; mais surtout, et pour la première fois au cours de sa carrière, il vend ses collections au musée de Bâle pour rentrer dans ses frais, vente qui fait même l'objet d'une négociation. Speiser, en raison des coûts importants que le voyage a occasionnés, propose sa collection pour 30'000 francs, tandis que Sarasin ne veut pas payer plus de 20'000 francs. L'accord se fait à 25'000 francs² alors que Speiser est parvenu à conserver une part de la collection³, qu'il vendra ensuite à Pittard pour 6'000 francs – somme que Pittard juge élevée⁴. Le registre est plus celui du marchand que celui du scientifique ou plutôt : il devient malaisé de distinguer le marchand d'*ethnographica* du savant⁵. C'est du reste une distinction peu utile comme l'atteste le chemin suivi par Paul Wirz.

Paul Wirz, bien qu'il ne soit pas lié au patriciat bâlois, dispose également de moyens importants pour mener ses recherches au début de sa carrière. Grâce à un héritage touché au décès de son père, il entreprend un premier voyage en Afrique alors qu'il est encore étudiant. Peu après, en puisant encore dans la fortune familiale, il part en Nouvelle-Guinée pendant quatre ans et peu après son retour, en 1920, il repart en expédition et s'installe avec son épouse à *Buitenzorg*. Moins fortuné que les patriciens bâlois, ses moyens diminuent cependant rapidement ce qui le pousse à chercher des financements pour ses projets. A cette fin il se tourne d'abord vers la *Bataviaasch Genootschap voor Kunst en Wetenschappen*⁶ qui refuse. Dans ce contexte, on comprend qu'au moment où le *Indisch Comité voor wetenschappelijke Onderzoekingen Batavia*⁷ l'engage à participer à la seconde partie de la *Central Neu-Guinea Expedition*, Wirz accepte immédiatement. Cette recherche qui a débuté en 1920 visait à ouvrir la voie nord du *Mount Trikora* et à traverser l'île du nord au sud tout en menant des études géologiques, botaniques, zoologiques, ethnographiques et anthropologiques. Avortée, cette recherche reprend en 1921 sous la direction de J.H.G. Kremer qui propose à Wirz d'étudier les populations indigènes de la vallée du *Swart* (SCHMIDT 1998 : 63). Enthousiaste, Wirz déchantait rapidement. Après quelques semaines, l'expédition cesse en effet de répondre aux attentes de Wirz qui mesure alors la chance d'avoir pu mener seul ses recherches précédentes. Formée d'une centaine d'hommes, de porteurs et de soldats qui accompagnent une poignée de savants européens, l'expédition ne favorise en effet guère les relations intimes avec les indigènes que privilégie Wirz. Contraint même de rester avec le reste de l'équipe pour des raisons de sécurité, il n'entre que difficilement en contact avec les indigènes et, de fait, à part quelques

¹ Stabs Erziehung DD, Lettre de Fritz Sarasin au conseiller d'Etat Fritz Hauser, 17.6.1931.

² MKB H allg 21 (2), Procès-verbal de la commission ethnographique, 15.9.1931.

³ MKB H allg 21 (2), Procès-verbal de la commission ethnographique, 13.10.1931.

⁴ Il se défend cependant d'être pris en train de marchander. « Nous ne sommes pas des "youpins" », conclut-il, MKB 284.8.5., Lettre d'Eugène Pittard à Felix Speiser, 15.12.1934.

⁵ A ce titre, la différence est marquée avec l'attitude d'Alfred Métraux. A Pittard qui lui suggère de vendre ses collections pour financer ses recherches, il répond : « Je me suis fait une règle de conduite de ne jamais considérer un objet scientifique comme pouvant être l'objet d'un négoce quelconque. [...] Je suis loin de pouvoir envisager la perspective de devenir marchand de collections scientifiques », MEG 350R.0184, Lettre d'Alfred Métraux à Eugène Pittard, 17.9.1935.

⁶ La « Société batave des arts et des sciences. »

⁷ Le « Comité indien de recherches scientifiques de Batavia. »

études linguistiques et la récolte de quelques objets, Wirz ne fait rien. Fort déçu, il se promet de ne plus jamais se laisser entraîner dans une relation contractuelle aussi contraignante (SCHMIDT 1998 : 65).

Wirz ne poursuivait pas seulement des objectifs scientifiques en acceptant cet engagement. A plus long terme, il comptait que sa participation à l'expédition lui permette de se profiler pour un engagement au musée de *Batavia* que sa situation financière réclame en dépit de son héritage – ou en raison de sa modicité relative. Des raisons indépendantes de ses compétences rendent cependant un tel engagement impossible (SCHMIDT 1998 : 70-71) et sa participation à l'expédition s'avère donc doublement inutile. Il se met alors en quête d'une autre source de revenus et c'est l'une des origines d'une nouvelle transformation de ses pratiques de recherches.

Alors qu'au cours de ses premiers terrains Wirz – se singularisant du reste ainsi dans le paysage ethnographique bâlois – s'intéressait plus à l'analyse de la culture psychique – en particulier, des mythes – qu'à la culture matérielle, il s'oriente désormais franchement vers la collecte d'objets. Au cours de son voyage suivant en 1925-1927, constatant qu'il n'y a pas davantage d'opportunité de travail pour lui à Bâle qu'à *Batavia*, il décide de se rendre dans des régions où la récolte d'artefacts sera bonne et de préférer les séjours courts, centrés sur la récolte d'objets aux études longues. Du coup, cette expédition retire à ses études la dimension holistique qui les caractérisait ; au contraire, il commence à butiner d'un bout à l'autre de l'archipel indonésien, en fonction des opportunités de réunir des collections matérielles. (SCHMIDT 1998 : 81). Parmi les éléments poussant Wirz à ce choix, la question financière n'est pas la moins importante. Elle ne cesse d'ailleurs de croître au cours des années 1930. « *Paul Wirz, analyse Andrea Schmidt, konzentrierte sich darauf, Reisen zu unternehmen, die sammlungs-politisch für das Basler oder ein anderes Museum interessant sein könnten. Die Gebiete Indonesiens und Melanesiens waren vorerst für die Sammeltätigkeit des Basler Museums nicht mehr vom primären Interesse, da neben Paul Wirz auch andere Wissenschaftler entsprechende Sammlungen angelegt hatten. Dies war einer der Gründe, aus denen sich Paul Wirz erst einmal von Neuguinea ab- und andere Gebiete zuwandte* »¹ (SCHMIDT 1998 : 114).

En réalité, les échecs successifs à trouver un emploi, à Zurich d'abord, puis à *Batavia* et enfin à Bâle et son souci de subvenir aux besoins de sa famille sont à l'origine de sa décision de (co-) financer ses voyages et ses études par la vente d'*ethnographica*. Cette décision est lourde de conséquence car il est impossible de faire machine arrière : plus sa carrière progresse, plus la dimension marchande de son activité prend de l'importance. En 1930, il affirme encore à Fritz Krause qu'il envisage de se rendre aux Etats-Unis pour vendre toutes ses collections à bon prix, mais qu'il ne peut s'y résoudre, refusant de se considérer comme un marchand de curiosités. L'année suivante, pourtant, après avoir constaté qu'il ne dispose pas de moyens aussi importants

¹ « Paul Wirz privilégia les voyages qui répondaient aux politiques de collections des musées de Bâle ou d'ailleurs. A cet égard, les régions de l'Indonésie et de la Mélanésie ont perdu de leur valeur, puisque Paul Wirz et d'autres en avaient déjà rapporté d'importantes collections. Ce fut l'une des raisons qui poussèrent Paul Wirz à quitter la Nouvelle-Guinée et à s'orienter vers d'autres lieux ». C'est alors, en effet, qu'il commence à mener des expéditions en Europe, en Afrique, au Moyen-Orient, en Inde, à Ceylan, en Asie du sud-est et au Japon.

que Fritz Sarasin et qu'il n'a pas d'emploi, c'est bien comme marchand d'antiquités qu'il se définit (SCHMIDT 1998 : 234).

Principalement intéressé par les conceptions socio-religieuses des indigènes, Wirz s'en détourne pour satisfaire ses besoins financiers et se concentrer sur les collections. Chaque jour plus partagé entre ces deux obligations, torturé par ce dilemme, c'est pour y échapper qu'il rentre en Suisse à la fin des années 1920 pour y fonder une pension de vacances pour les adeptes de la *Lebensreformbewegung*¹. Son objectif est d'en tirer suffisamment de bénéfices pour pouvoir dépasser la contradiction des nécessités contraires qu'il cherche à satisfaire (SCHMIDT 1998 : 235-236). Sans succès et jusqu'à sa mort en 1955, Wirz sera confronté à cette conciliation impossible des besoins de la science et des nécessités de sa famille.

Libres, tout de même

Au total, les savants bâlois choisissent pourtant leurs terrains librement et ne tranchent jamais pour des motifs financiers. Certes, Speiser tente de rentabiliser ses deux dernières expéditions en adaptant son objet de recherche, mais c'est là sa seule compromission. Wirz lui se plie davantage aux intérêts des musées pour lesquels il travaille : partisan des études portant sur la vie psychique des populations qu'il rencontre, c'est pour répondre à ses mécènes qu'il se tourne de plus en plus vers la culture matérielle. Cela dit, sans emploi et sans attaches, il reste au bénéfice d'une liberté de voyager que lui envie d'autres ethnographes moins fortunés. De son premier voyage en 1912 à sa mort en 1955, ce ne sont pas moins de douze voyages qu'il met sur pied. Au total, il passe trente-huit ans en expédition, pour cinq maigres années passées en Suisse. De l'Afrique du nord, à la Nouvelle-Guinée, de l'Insulinde à la Papouasie, de l'Afrique de l'ouest à Ceylan, du Japon à l'Inde et de Cuba au Pakistan, il parcourt une bonne partie de la planète, allant et venant au gré de ses désirs et de ses centres d'intérêt.

1.1.2. Les passionnés : Pittard, les missionnaires, Montandon et Rüttimeyer

Ailleurs en Suisse, les choses se passent différemment. On n'y trouve plus l'aisance financière qui caractérise les ethnographes bâlois. A Genève ou à Neuchâtel, aucune grande fortune ne permet d'entreprendre de telles recherches. Les ethnographes neuchâtelois ou genevois ont tous un emploi. Voilà qui ne reste pas sans conséquences. Parmi celles-ci, il faut souligner la difficulté à

¹ La *Lebensreformbewegung*, née à la fin du 19^{ème} siècle, s'affiche en réaction aux problèmes de la société industrielle moderne et en particulier l'urbanisation, l'individualisme et le matérialisme. Elle revendique un retour à la nature néo-rousseauiste contre le conformisme bourgeois. Elle se décline dans le naturisme, l'alimentation naturelle et les bains de soleil. Récupéré tour à tour par des mystiques, les socialistes et les nazis, ce mouvement dont les idéaux résonnent parfaitement avec l'idéalisation du monde primitif de Wirz, intéresse évidemment beaucoup l'ethnographe bâlois. A ce propos, voir BUCHOLZ et al. 2002 et KREBS 1998. Pour les liens qui ne sont pas anodins entre primitivisme rural et *Lebensreform*, voir RUEDIN 2003 : 55, 63.

mener des recherches longues, répétées et exotiques. En vérité, le problème ne réside pas dans l'absence de moyens, mais bien dans le manque de temps.

Pittard qui enseigne au collège dès 1891¹ et à l'université dès 1916, dirige le musée d'ethnographie depuis sa fondation. Il ne jouit donc pas de la même liberté que les Sarasin. Au contraire il ne peut quitter Genève qu'aux périodes de vacances scolaires ce qui réduit considérablement ses possibilités de recherche. C'est ce qu'il fait d'ailleurs, puisqu'il profite de ses congés pour mener des recherches d'anthropologie dans les ossuaires valaisans ainsi que pour suivre les enseignements de l'Ecole d'anthropologie de Paris. Parallèlement à ses études sur l'anthropologie valaisanne qu'il termine en 1906, il se tourne vers les Balkans où il se rend chaque année grâce à l'appui du directeur de l'instruction publique Georges Favon, qui lui accorde régulièrement des vacances d'été prolongées. Plus tard, il passera ses étés dans le Lötschental où il enquêtera sur le folklore. La Turquie et l'Algérie² sont ses destinations les plus éloignées de l'Europe et il ne part jamais plus que quelques mois. Cela dit, il manque bien sûr également d'argent puisque ses maigres ressources ne lui permettent pas de financer ses recherches. Il doit donc solliciter diverses personnes et institutions. Ainsi, c'est un mécène roumain, le Prince Bibesco, qui finance ses recherches en Roumaine tandis que la Société académique de Genève lui permet de mener ses fouilles en Dordogne³.

La différence avec les exemples bâlois est patente : alors que chez ces derniers, les recherches se mènent librement ou presque – en tout cas pour ce qui ressortit de l'investissement financier et temporel – on constate que ces éléments réclament chez Pittard des arrangements constants. Il faut se garder cependant d'accorder trop d'importance à la question financière. Si l'absence de recherches exotiques de longue durée est une conséquence directe de la situation professionnelle de Pittard, elle trouve également son origine dans ses orientations épistémologiques.

Leopold Rüttimeyer se trouve dans une situation semblable à celle de Pittard. Au bénéfice d'un emploi stable et bien rémunéré, lui aussi mène ses recherches sur son temps libre. La brièveté des moments qu'il consacre à la recherche sur le terrain a, comme dans le cas de Pittard, pour conséquence de porter l'accent sur les études locales et folkloriques en Suisse – en dépit de quelques expéditions exotiques, en Egypte (1889), à Ceylan (1901) et en Algérie (1912).

La situation de Junod – et d'une grande partie des missionnaires romands – est quelque peu différente. S'il dispose également de peu de moyens pour mener ses recherches, il a cet avantage sur Pittard que sa profession de missionnaire le place au contact d'une population réputée primitive que sa société missionnaire l'encourage à étudier. Rémunéré par la Mission Suisse romande, il a l'opportunité d'observer les *Ronga* sur la durée. Sensible à la nouvelle missiologie

¹ Nommé en 1891, il quitte ses fonctions en 1922.

² Il souhaite cependant mener une enquête anthropologique au Cameroun, en 1936, qu'il organise, mais des problèmes administratifs mettent un terme à ce projet. Il se rend finalement en Algérie, MEG 350R.0187, Lettre d'Eugène Pittard au directeur du Musée du Bardo, Alger, Maurice Reygasse, 7.11.1936.

³ Voir par exemple MEG 350R.0149, Lettre d'Eugène Pittard à la Société académique, 23.6.1929, MEG 350R.0157, Lettre d'Eugène Pittard à la Société académique, 16.4.1929 et MEG 350R.0180, Lettre d'Eugène Pittard à la Société académique, 26.4.1934.

défendue par Mgr Callaway ou Mgr Le Roy, il défend en effet la nécessité à laquelle font face les missionnaires d'étudier non seulement le pays où ils travaillent, mais aussi ses habitants, leurs mœurs, leur langue et leur religion, ceci dans le but d'y établir durablement le christianisme. C'est donc en pratiquant sa profession de missionnaire que Junod étudie les *Ronga*. De fait, loin de constituer une entrave à ses recherches ethnographiques, la profession de Junod comporte des obligations qui sont autant d'atouts dans la conduite de ses études. Ainsi, le recueil de contes qui constitue le deuxième volet de son étude de la société *ronga* a été réuni pendant son enseignement à la Mission dans le cadre d'un exercice de rédaction qu'il a réclamé à ses élèves. L'analyse des techniques divinatoires *ronga* – l'une des thématiques préférées de Junod – est également, en partie, le produit de son travail de missionnaire. En 1896, il souligne qu'il lui fallait « pénétrer ce mystère, non seulement à cause de l'intérêt rare qui s'attache à cette pratique pour quiconque a le sens ethnographique quelque peu éveillé. Il le fallait surtout parce que nous aspirons à régénérer cette race noire si déchue et pourtant si intelligente. Or c'est un devoir pour nous de connaître dans tous ses recoins l'édifice du paganisme, d'étudier la superstition sous toutes ses formes afin de mieux savoir lui substituer la *vérité* que nous apportons aux Africains.[...] Comment arriver à mon but ? C'était difficile ! Il aurait fallu d'abord se procurer des osselets... et, plus d'une fois, j'offris à l'un de ces vieux madrés de sorciers de lui payer bon son sale petit panier qui pendait là sur son cœur, entourée de peaux de mulots [...]. Mais non ! L'homme aux charmes refusait en souriant » (JUNOD 1896b : 58). Plus loin, Junod explique que l'évangélisation lui a permis de parvenir à ses fins puisque c'est la conversion d'un devin indigène qui lui permet d'obtenir un panier d'osselets, ainsi que des indications précieuses sur les termes techniques et l'emploi de ces instruments divinatoires (JUNOD 1896b : 59)¹.

Cependant, sa profession de missionnaire n'a pas que des avantages. Certes il se trouve sur le terrain. Bien sûr, il y séjourne longtemps et il a l'immense privilège de maîtriser la langue indigène. En revanche, les thématiques sur lesquelles il se concentre sont celles qui intéressent directement l'évangélisation et ne procèdent pas des questionnements disciplinaires. Ainsi, en premier lieu, l'étude de la vie religieuse indigène occupe une place démesurée. Une page sur quatre de sa *Vie d'une tribu sud-africaine* de 1911-1912 est dédiée à son étude. Deuxièmement, il ne témoigne aucun intérêt à la culture matérielle. Voilà qui n'est pas sans rapport avec les intérêts de la Mission Suisse romande qui, s'inscrivant dans la nouvelle missiologie, prêche l'étude de la sociologie et de l'ethnographie indigène pour les mieux comprendre. Elle ne réclame cependant jamais de collections ethnographiques. Dès lors, si la culture matérielle entre pleinement dans le paradigme ethnographique de l'époque, Junod ne s'y intéresse jamais. Il se plonge plutôt dans un savoir utilitaire qui analyse les mœurs actuelles des *Ronga*. Loin d'une *Kulturgeschichte* diffusionniste qui cherche à retracer l'histoire des populations étudiées, il se lance dans une analyse synchronique et proto-fonctionnaliste des tribus sud-africaines. Troisièmement, il ne s'intéresse qu'à une seule population, celle au sein de laquelle il vit et ne se laisse guère aller aux comparaisons avec d'autres peuplades, éloignées ou proches, chères aux diffusionnistes et évolutionnistes.

¹ Pour la position ambivalente de Junod, entre science et religion, voir REUBI 2006.

Son inscription professionnelle n'a pas qu'une portée sur sa production scientifique. Elle influence aussi sa socialisation scientifique. Missionnaire, il n'est pas aisément admis au sein des institutions scientifiques, ou alors au titre d'amateur. Lorsqu'il est agréé, c'est le plus souvent dans des sociétés marginales. A partir de 1920, sa profession suscite de surcroît la méfiance de nombreux savants pour des raisons stratégiques dans le champ de l'ethnographie (REUBI 2006). Car si les évolutionnistes et les diffusionnistes admettaient volontiers la valeur de ses recherches, les fonctionnalistes le perçoivent, ainsi que les autres missionnaires, comme un concurrent. Enfin, sa situation géographique, au milieu de l'Afrique orientale portugaise, ne lui permet guère d'établir une assise institutionnelle. L'effet de son inscription dans le champ ethnographique se voit dès lors fortement modéré par son éloignement géographique de la métropole.

George Montandon est un cas à part. Né en 1879, le seul théoricien de l'ethnographie en Suisse dispose d'une importante fortune familiale. Elle lui permet de financer lui-même sa première expédition en Ethiopie de 1909 à 1911 (CENTLIVRES, GIROD 1998 : 34). A son retour pourtant, à la différence d'un Sarasin, il se lance dans la vie active et ouvre un cabinet médical dans la banlieue de Lausanne. Comme Rüttimeyer, il prend alors du temps sur ses loisirs pour mener alors quelques études sur les collections du musée de Genève (MONTANDON 1914, 1919). Enfin, en 1919, il quitte la Suisse pour la Sibérie en tant que délégué du Comité international de la Croix-Rouge (CICR). Comme Junod, il met alors son travail à profit pour mener des recherches ethnographiques et anthropologiques (MONTANDON 1923 : 9, 1923b, 1921). Plus : sa mission réclamant d'innombrables déplacements, il en profite pour étudier différentes populations primitives, les *Aïnous*, mais aussi les *Bouriates*, les *Kirghizes* et les Indiens *Havazoupai* (MONTANDON 1923a : 58) avec moins de scrupules qu'un Junod. Ambitieux et carriériste, il donne la priorité à ses recherches plutôt qu'à ses obligations professionnelles (HOFMANN 1921 : 31).

1.1.3. Bilan

Trois modèles de financement des expéditions ethnographiques co-existent en Suisse au début du 20^{ème} siècle : l'autofinancement, la mise à profit des vacances et la mise à profit du lieu de travail. Leur portée sur les modalités de la recherche est nette. Des courtes mais nombreuses expéditions de Pittard ou de Leopold Rüttimeyer qui ne permettent guère plus que de mesurer des individus ou de récolter quelques objets dans l'une ou l'autre vallée alpine, aux longs terrains des Sarasin et de Speiser qui développent des recherches multiples, systématiques et extensives, des expéditions extensives de Wirz au travail intensif de très longue durée de Junod, les variations sont fortes et l'importance du financement est nette.

Tous cependant jouissent d'une grande liberté. Si le choix des terrains et l'objet de l'étude sont parfois ou partiellement déterminés par les contingences financières ou temporelles, l'influence n'est pas décisive. Elle donne la direction générale de la recherche, mais ne détermine pas les détails.

Généralement les finances forment un levier qui dirige la recherche. Le soutien de la Fondation Rockefeller aux fonctionnalistes en Grande-Bretagne (STOCKING 1995 : 391-406) l'atteste. Plus généralement, les Universités¹, les musées² ou les sociétés savantes³ financent et orientent des grandes expéditions de recherche en équipe et, de fait, promeuvent l'une ou l'autre perspective de recherche. Ce n'est pas le cas en Suisse. La liberté économique dont jouissent les ethnographes ne permet pas de constituer une « école suisse ». Chacun s'inscrit dans un réseau qui lui est propre et qui procède de sa formation. Une dispersion des forces s'ensuit qui est un élément important de l'ethnographie suisse. C'est dire que sur le terrain comme en Suisse, l'institutionnalisation du champ de recherche ne s'est pas traduite par une disciplinarisation.

Le manque de moyens financiers publics ne joue pas un rôle insignifiant dans cette situation. Partagées entre des objectifs sociaux, culturels et scientifiques, les institutions sont en effet impuissantes à diriger des recherches et à les orienter, parce qu'elles sont incapables de les financer. Dès lors, mis à part les cousins Sarasin, les ethnographes suisses ne gagnent pas leur vie comme tels, dans le cadre d'une institution. Guidés par le *goodwill*, ils n'ont de préoccupations que les leurs ; libre, chacun agit comme il l'entend.

Certes, et nous nous y plongerons plus loin, on s'accorde sur un programme de recherche. En partie, du moins. De fait, il se limite au noyau dur, à « l'heuristique négative » et ne porte pas sur l'activité de recherche. Les ethnographes suisses, à l'exception de Junod, jugent possible de retracer l'histoire de l'humanité en se fondant sur l'étude de la culture matérielle ; on peut ainsi situer les populations étudiées dans l'évolution de l'humanité ou retracer les méandres de leurs migrations. On est en revanche très loin de la situation que Michael Kraus a analysée en Allemagne et qui décrit un balancement constant entre la systématisation des recherches et la fidélité au programme de recherche, d'une part, et les imprévus de la recherche pour la détermination des champs de recherche, d'autre part (KRAUS 2004 : 96-108). En Suisse, ce jeu n'existe qu'à l'échelon personnel – du moins avant 1928.

1.2. Les recherches subventionnées

Le subventionnement d'expéditions de collectes d'objets par l'Etat bâlois à partir de 1928 est sans équivalent en Suisse avant la Seconde guerre mondiale. A Neuchâtel, Théodore Delachaux mène bien une expédition en Angola en 1933 mais, bien qu'elle soit organisée sous l'égide du musée, celui-ci ne participe que faiblement à son financement. D'une part, la ville n'est prête à aucun sacrifice et se contente d'avancer le crédit annuel du musée (soit 3'000 francs) ; d'autre part, Théodore Delachaux obtient le soutien des musées de Bâle, de Zurich et de Genève ; enfin, Delachaux ; il met 2'000 francs de sa poche tandis qu'il est payé en nature par différentes

¹ A l'instar de l'expédition de *Torres Strait*, organisée par l'Université de Cambridge, cf. HERLE, ROUSE 1998.

² En particulier les musées allemands : Berlin, Leipzig, Brême, voir PENNY 2002 : 90.

³ Pour l'Allemagne encore, mais dans le cas particulier de l'américanisme, voir KRAUS 2004 : 117.

entreprises suisses¹. Le musée ne finance donc que la moitié de l'expédition – sans déboursier davantage que ses crédits ordinaires. Il en va tout autrement des *Forschungskredite* qui sont suffisamment importants pour couvrir l'ensemble des dépenses, le salaire de l'ethnographe excepté.

Les *Forschungskredite* ont une autre spécificité. Non seulement une institution ethnographique dispose pour la première fois d'argent public pour organiser une recherche, mais elle a l'assurance que ce soutien est garanti dans la moyenne durée – pendant dix ans. Il est donc légitime de penser qu'elle cherche à mettre en place un projet de recherche sur le moyen terme.

Ce ne sera pas tout à fait le cas. Plusieurs raisons l'expliquent. En premier lieu, 10'000 francs paraissent constituer une somme importante. Si c'est vrai au regard des contributions étatiques au musée, c'est une somme insuffisante pour mener une recherche. On se souvient ainsi que Speiser estime ses dépenses pour son voyage de 1929 à près de 50'000 francs. En réalité donc, et en dépit de l'importance apparente de la somme, celle-ci ne permettrait de mener que deux expéditions du type de celle de Speiser. De fait, en priant les ethnographes d'être économes, le musée fait à peine mieux et parvient à organiser trois expéditions entre 1928 et 1935. C'est peu et sans doute insuffisant pour mettre sur pied un projet de recherche ambitieux. On n'observe donc pas véritablement de changement par rapport aux pratiques d'avant 1928, d'autant que les dirigeants de l'institution sont toujours les mêmes. Dès lors si l'origine du financement a changé, les Sarasin, Speiser et Rütimeyer reportent des intérêts identiques sur le projet de recherche.

A défaut d'un plan explicite de recherche, on constate néanmoins la volonté d'analyser les choses de manière systématique – même si la dimension cognitive reste secondaire. Lorsqu'il s'adresse à Fritz Hauser, Speiser argumente en effet en termes de stratégie. Mais celle-là est déterminée par les enjeux du champ muséal, plutôt qu'en fonction d'objectifs scientifiques. Le musée de Bâle, affirme-t-il, est de taille modérée et pour survivre il ne peut guère que se concentrer sur un certain nombre de régions clairement délimitées qu'il doit développer. L'Océanie constitue manifestement la spécialisation du musée et il paraît donc raisonnable à Speiser de mettre l'accent sur cette région.

L'objectif ne vise donc pas à répondre à des interrogations nouvelles dans le champ de recherche, mais bien à promouvoir le musée de Bâle au rang d'institution incontournable au niveau local et international. Le développement des collections océaniques permettrait de donner au musée un renom pareil à celui dont jouit la *Kunstsammlung* pour sa collection Holbein, assure-t-il. Et elles feraient du musée bâlois l'une des collections les plus intéressantes en Europe, à côté des plus grands musées européens. En réalité, si Speiser n'avance aucun objectif scientifique pour justifier l'investissement de l'Etat, c'est qu'il ne défend pas un projet de recherche. Sa proposition ne sert

¹ MEN Angola 1, Rapport de Théodore Delachaux à la Commission du Musée ethnographique, 1931 et DELACHAUX, THIEBAUD 1934 : 7-12. Les cadeaux des entreprises font d'une promotion particulière dans les publications de Delachaux, annonçant ce que l'on observe après la Seconde guerre mondiale, cf. ci-dessous 1.2.3. Le retour du privé. Les entreprises en question sont Maggi pour les soupes, Guigoz pour le lait en poudre, Wander pour l'Ovomaltine, Hoffmann-La Roche et Uhlmann-Eyraud pour les médicaments et les Laboratoires Brandt et Knoll AG.

qu'à pallier les déficiences temporaires des mécènes habituels du musée à un instant où les dernières populations indigènes disparaissent¹. Il faut donc y voir le résultat d'un malheureux concours de circonstances, plutôt que la conséquence d'un changement de perspective. La sollicitation des *Forschungskredite* ne procèdent pas de la transformation du musée en institution scientifique.

1.2.1. Un peu plus à l'ouest...

Dans les faits, le musée bâlois met sur pied un plan de recherche qui doit servir à éclairer les phénomènes migratoires en Océanie. Pour ce faire, il privilégie une approche géographique. En 1926, en progressant d'ouest en est, les savants bâlois ont déjà exploré Célèbes, les Indes néerlandaises, les îles *Kei* et *Arn*, la Nouvelle-Guinée néerlandaise, les îles Banks, les Nouvelles-Hébrides et la Nouvelle-Calédonie². Dans ce contexte, pour établir une continuité entre les îles Banks et la Nouvelle-Guinée, il paraît sensé d'envoyer le premier collectionneur Eugen Paravicini aux îles Salomon britanniques, puis de progresser vers l'ouest (*nach und nach gegen Westen vorzuschieben*)³. Immédiatement après, on prévoit un voyage de Paul Wirz en Nouvelle-Guinée australienne, mais le projet avorte⁴. Ce n'est donc qu'en 1929 que Speiser poursuit l'enquête en se rendant un peu plus à l'ouest, aux îles Salomon françaises, dans l'archipel Bismarck et en Nouvelle-Guinée où il rejoint Wirz. En 1931, contre l'opinion de Speiser qui estime qu'il n'y a plus rien à y trouver⁵, le musée envoie Bühler en Nouvelle-Irlande et aux îles de l'Amirauté. L'espace entre la Nouvelle-Guinée et la Nouvelle-Calédonie est désormais couvert.

Un flottement suit dans l'attribution des fonds d'expéditions. Les crédits servent pour partie à acheter les collections de Nouvelle-Guinée réunies par Speiser. Parallèlement certains membres de la commission cherchent à mettre les fonds de l'Etat au bénéfice d'autres sections du musée. En 1931, Paul Wirz propose de partir aux îles Andaman, sans succès⁶. L'année suivante, Leopold Rüttimeyer soutient un voyage de Paul Wirz en Afrique de l'Ouest⁷, mais il mourra sans faire aboutir le projet⁸. Seul, Wirz ne dispose pas des ressources nécessaires pour faire plier la commission et partira sans garantie d'achat du musée⁹. Eduard Hofmann-Krayer réclame de son

¹ MKB 284.1., Lettre de Felix Speiser à Fritz Hauser, 14.5.1926.

² Cf. annexes 1.5 et 4.7.

³ MKB 284.9.0, Contrat entre la commission ethnographique et Eugen Paravicini, 8.3.1928.

⁴ Stabs Erziehung DD 22, Lettre de Fritz Sarasin au conseiller d'Etat Fritz Hauser, 28.2.1928 et MKB 284.9.0., Contrat liant le Museum für Völkerkunde et Paul Wirz, 1.8.1928.

⁵ Stabs PA 212 T 2 XXXIV, Lettres de Felix Speiser à Fritz Sarasin, 6.8.1930 et 21.9.1930 ; MKB 2.5.1., Lettre de Felix Speiser à Jean Roux, 8.8.1930.

⁶ MKB 284.9.0, Lettre de Paul Wirz à Fritz Sarasin, 11.7.1931.

⁷ MKB H allg 21 (2), Protokolle der Museumskommission, 30.6.1932.

⁸ MKB 284.9.0, Lettre de Paul Wirz à Fritz Sarasin, 1.10.1932.

⁹ MKB 284.9.0, Lettre de Paul Wirz à Fritz Sarasin, 5.11.1932 et réponse de Fritz Sarasin à Paul Wirz, 8.11.1932.

côté une expédition dans les Balkans¹, sans davantage de succès. En 1934, la commission décide alors de reprendre les expéditions et continue son périple vers l'ouest. Les relations entre la Nouvelle-Calédonie et la Nouvelle-Guinée étant établies, il s'agit désormais de saisir les liens entre la Malaisie et la Nouvelle-Guinée. Il faut dire que les Sarasin y ont déjà contribué par leurs différentes études à Célèbes, ainsi que Jean Roux au travers de ses études sur *Aru* et *Kei* en 1907-1908. Il reste cependant beaucoup de lacunes que l'expédition de Bühler à *Timor*, *Flores* et *Rote* doivent combler². Cette recherche menée en 1935 est la dernière à bénéficier des subventions de l'Etat. Les problèmes financiers consécutifs à la crise amputeront la somme promise en 1928 de sa moitié.

Au total, seules trois expéditions sont donc menées dans le cadre du *Forschungskredit* qui ressemblent toutes furieusement aux pratiques de recherche habituellement mises en œuvre à Bâle. Nous y reviendrons plus loin. Signalons simplement que les contrats que les trois explorateurs signent avec le musée d'ethnographie posent des objectifs clairs. Le but principal consiste à réunir l'ergologie et l'anthropologie d'une région déterminée, raison pour laquelle il est recommandé de ne pas s'attarder sur les recherches qui portent sur la culture spirituelle (*geistige Kultur*). Réclamant une maîtrise de la langue, elles constituent une perte de temps. En revanche, les contrats invitent explicitement les explorateurs à réunir des collections naturalistes (zoologiques et minéralogiques). Enfin, le musée préfère les recherches intensives sur une population ou une région délimitée aux études extensives superficielles.

Volontairement, les consignes restent très générales et laissent la plus grande liberté au savant sur le terrain. On peut y voir la marque des chercheurs qui ont fait eux-mêmes l'expérience du terrain. On y retrouve également l'intérêt des Sarasin ou de Speiser pour la culture matérielle, comme pour l'Océanie. En réalité, les recherches subventionnées par l'Etat bâlois n'apportent guère de changements dans les pratiques de terrain bâloises et il n'y a pas lieu de s'en étonner. Produit du fonctionnement despotique du musée, cette persistance reflète une appropriation des subventions de l'Etat par Fritz Sarasin et ses proches. Plutôt que de financer eux-mêmes leurs lubies, la grande bourgeoisie bâloise puise désormais dans les fonds de l'Etat. La différence s'arrête là, à peu de choses près.

1.2.2. Des « gentlemen » aux « Proleten »

Le changement de régime financier apporte en effet quelques transformations. Il n'est en particulier plus nécessaire d'être fortuné pour faire de l'ethnographie de terrain³. L'intervention de l'Etat permet de démocratiser l'ethnographie et, à terme, en multipliant le nombre

¹ MKB H allg 21 (2), Protokolle der Museumskommission, 30.6.1932.

² MKB 284.9.0, Lettre de Fritz Sarasin au conseiller d'Etat Fritz Hauser, 4.4.1934.

³ Encore faut-il préciser que les sommes ne prévoient pas de salaire. Seuls les frais occasionnés par le voyage sont pris en charge et l'entretien d'une famille en Suisse n'entre pas en considération.

d'ethnographes, de disciplinariser le champ de recherche. Mais cela ne va pas sans poser problème. Dès lors que les chercheurs ne financent plus eux-mêmes leurs voyages, se pose en effet la question de la sélection des individus envoyés sur le terrain. Qui choisir et en fonction de quelles compétences ?

C'est une question qui n'est pas véritablement investie. La première fois que l'idée du *Forschungskredit* est soulevée par Speiser, il imagine confier le travail à des collectionneurs formés (*ausgebildete Sammler*), sans être plus précis¹. Quelques mois plus tard, lorsque Fritz Sarasin revient à la charge, il a cette expression curieuse : « *geschulte junge Ethnologe – wir denken vornehmlich an Lehrer* »². La question paraît donc encore peu claire. De fait, lorsque le choix se porte sur Eugen Paravicini, aucune de ces qualités n'est avancée. « *Herr Dr. Paravicini, explique Hauser au Conseil d'Etat en se fondant sur les arguments de la commission, hat sich etliche Jahre hindurch in Niederländisch-Indien aufgehalten; er besitzt eine reiche Erfahrung auf dem Gebiete des Verkehrs mit fremden Völkerstämmen und verfügt auch über genügend sprachliche Kenntnisse, um mit den fremden Völkern nutzbringend verhandelnd zu können. Gerade der letztere Gesichtspunkt ist sehr wichtig und darf bei einer solchen Aktion nicht ausser acht gelassen werden* »³. Ce sont désormais l'expérience de l'Autre et les compétences linguistiques qui sont mises en avant. Quand il s'agit de défendre les compétences de Wirz, Fritz Sarasin se sert cependant d'une batterie d'arguments encore différente en soulignant les nombreuses contributions de l'explorateur au développement du musée. Celles-ci témoignent, argumente Sarasin, de sa capacité à rapporter une fois encore une collection particulièrement riche à la fois pour la science ethnologique (*ethnologische Wissenschaft*) et le musée⁴. A Neuchâtel, on se souvient⁵ que les arguments avancés par Théodore Delachaux en 1931 pour attester ses qualifications à mener une recherche sur le terrain étaient sa condition physique, le catalogage des collections du musée, les contacts établis avec la plupart des spécialistes de l'Afrique bantoue, sa familiarité avec de nombreux musées ethnographiques européens et ses talents de peintre et de photographe⁶.

Au total, à Bâle comme ailleurs, on chercherait en vain un catalogue précis des compétences, ce qui s'explique assez aisément. A Genève et à Neuchâtel, on ne saurait à qui il pourrait s'adresser puisqu'il n'y a pas de candidat (ou un seul), tandis qu'à Bâle, ces conditions floues conviennent parfaitement au népotisme local. Ici, les plus flatteurs avec Fritz Sarasin sont ceux qui en

¹ MKB 284.1., Lettre de Felix Speiser au conseiller d'Etat Fritz Hauser, 14.5.1926.

² « De jeunes ethnologues formés – nous pensons en particulier à des enseignants », MKB 284.1., Lettre de Fritz Sarasin au conseiller d'Etat Fritz Hauser, 26.10.1926.

³ « Monsieur Paravicini a séjourné de nombreuses années dans les Indes néerlandaises ; il jouit d'une riche expérience des contacts avec les tribus indigènes et possède une maîtrise suffisante des idiomes locaux pour pouvoir négocier efficacement. Ce dernier point est particulièrement intéressant et ne doit pas être négligé dans de telles expéditions », Stabs Erziehung DD 22, Lettre du conseiller d'Etat Fritz Hauser au Conseil d'Etat, 27.1.1928.

⁴ Stabs Erziehung DD 22, Lettre de Fritz Sarasin au conseiller d'Etat Fritz Hauser, 28.2.1928.

⁵ Cf. pp. 184 sqq.

⁶ MEN Angola 1, Conférence préparatoire pour la 2^{ème} Mission scientifique suisse en Angola, 1932.1933. Par Théodore Delachaux, automne 1931. Pour l'analyse de la dimension financière de la MSSA, pp. 184 sqq.

obtiennent le plus. Courtisan et flatteur, tel est ainsi le jugement que Speiser porte sur Paravicini¹. Tant pis, dans un tel contexte, pour ceux qui ont mauvais caractère ou qui refusent de se soumettre à l'autorité de Fritz Sarasin. Paul Wirz en fait l'expérience, lui qui souhaitait obtenir le premier *Forschungskredit*.

La commission et Sarasin font du reste bien de se méfier du fantasque jeune ethnographe. Les problèmes qui suivent l'accord signé en août 1928 l'attestent. Le premier août 1928, en effet, Wirz est parvenu à séduire la commission, Fritz Sarasin y compris, avec laquelle il s'accorde pour partir en expédition en Nouvelle-Guinée australienne ou, à défaut, dans la partie hollandaise de l'île, en Australie ou aux îles Choiseul et Ysabel². A l'automne, cependant, Wirz indique que ses préparatifs prennent du retard et qu'il ne lui sera pas possible de partir avant 1929³. Sarasin et Speiser comprennent alors qu'ils ont misé sur la mauvaise personne, dont Speiser se méfiait du reste. Ils lui réclament une réponse définitive avant mai 1929⁴. Sans succès, puisque le ton s'envenime entre la commission et Paul Wirz qui refuse de se soumettre à ses exigences.⁵ En mars 1929, Paul Wirz rompt le contrat et la commission ne peut que regretter le temps perdu.

A cet égard, les missions de collecte du musée bâlois attestent un échec de la disciplinarisation du champ de recherche. On pourrait penser qu'à l'image de ce qui se produit en préhistoire (KAESER 2006b), la professionnalisation amène la disciplinarisation en exigeant des compétences et des résultats des explorateurs. Les dirigeants bâlois maintiennent en réalité le schéma précédent. Certes, les savants ne financent plus eux-mêmes leurs recherches. Il n'en reste pas moins que les critères retenus pour choisir l'explorateur ne se fondent pas sur une évaluation objective de ses compétences scientifiques. Il suffit que la commission (et Fritz Sarasin) connaisse et approuve le candidat. Il semble aussi nécessaire qu'il se conforme aux pratiques du musée – non aux pratiques scientifiques, mais bien aux habitudes sociales. Il doit donc avoir offert des collections au musée ou travaillé à titre gracieux pour l'institution. En réalité, il doit avoir fait acte d'allégeance au musée et à son mode de fonctionnement. On se trouve donc dans un système de cooptation des futurs collaborateurs qui correspond tout à fait aux *gentlemen of science*. Voilà qui atteste encore une fois le rejet des « prolétaires » cher à Speiser qui souhaite, autant que possible, demeurer entre gens de bonne compagnie. Bâle manque en quelque sorte le virage de l'*achievement*.

¹ Stabs PA 212 T 2 XXXIV, Lettre de Felix Speiser à Fritz Sarasin, 15.6.1930.

² MKB 284.9.0., Contrat liant le Museum für Völkerkunde et Paul Wirz, 1.8.1928.

³ MKB 284.9.0., Lettre de Paul Wirz à Fritz Sarasin, 7.10.1928. En fait, le problème vient de ce que Paul Wirz souhaitait partir avec une femme médecin de Dresde, Mlle Wolf, qui s'est désistée au dernier moment MKB 284.9.0., Lettre de Paul Wirz à Fritz Sarasin, 6.11.1928. La commission s'opposera d'ailleurs ensuite à une seconde accompagnatrice et veut garder un droit de regard sur l'identité de l'accompagnant, si c'est un homme, MKB 284.9.0., Lettre de Fritz Sarasin à Paul Wirz, 7.11.1928.

⁴ MKB 284.9.0., Lettre de Fritz Sarasin à Paul Wirz, 22.10.1928.

⁵ MKB 284.9.0., Lettre de Paul Wirz à Fritz Sarasin, 13.11.1928 et réponse de Fritz Sarasin, 21.11.1928 ; lettre de Fritz Sarasin à Paul Wirz, 4.3.1929. Paul Wirz demeure ensuite sous un contrôle étroit, lettres du 4.3.1929, 6.3.1929, 9.3.1929, 12.3.1929.

1.2.3. Le retour du privé – nouvelles collaborations avec les mécènes

Curieusement, au moment où l'Etat participe enfin au financement des recherches scientifiques, on observe un retour du financement privé. Il ne faut cependant pas le confondre avec celui des Speiser, Sarasin ou Wirz. Il s'agit d'argent privé, certes, mais ce modèle ne voit pas une nouvelle confusion entre mécènes et savants. A cet égard, il constitue plutôt une continuation du modèle de subvention, en ce qu'il permet à des ethnographes d'obtenir des moyens s'ils se soumettent aux nouveaux patriarches – Bühler à Bâle, Gabus à Neuchâtel.

La Fritz-Sarasin Stiftung

A Bâle, ces nouveaux financements proviennent pour partie de la *Fritz-Sarasin Stiftung*. En 1924, Fritz Sarasin a en effet créé par voie testamentaire une fondation dotée de 250'000 francs, dont les intérêts financent des bourses d'études ou des collections. Gérée par la *Freie akademische Gesellschaft*, cette fondation ne s'adresse pas à n'importe qui. Comme souvent dans les milieux savants bâlois, elle permet de souder le groupe autour des « patrons ». A cet effet, seuls les chefs des sections du musée d'ethnographie et du musée d'histoire naturelle de Bâle, les membres du corps enseignant de l'Université de Bâle, les savants bâlois et les hommes (*Männer*) qui ont fait leurs études à l'Université de Bâle peuvent prétendre bénéficier de ce subside. Par ailleurs, la bourse d'étude ne peut servir à financer que les domaines d'études en sciences naturelles, au sens le plus large – la zoologie, la paléontologie, l'anthropologie, l'ethnographie et la préhistoire. De manière exceptionnelle, indique le testament, la fondation pourra soutenir des philologues pour mener des fouilles et des études sur des sites étrangers. L'ensemble des résultats matériels demeure la propriété de la fondation et se verra confiée aux musées bâlois. Enfin, l'ancien régime affecte également la composition de la commission d'attribution des bourses. Composée de cinq membres nommés par la *Freie akademische Gesellschaft*¹ et d'un représentant de la commission ethnographique et de la commission naturaliste, elle reflète le choix porté sur la cooptation. A ce titre, fidèle à l'idée que s'en faisait Sarasin, la présidence de la fondation est confiée à Max Vischer, neveu de Fritz et membre de la *Freie akademische Gesellschaft*, où il fréquente, entre autres, Felix Speiser.

En conséquence de la longévité extraordinaire de Fritz Sarasin, la fondation dort pendant plus de vingt ans avant d'offrir ses premières bourses. Speiser n'est certes informé de l'existence de la fondation qu'en 1942², mais c'est aussi que le comité de fondation n'accorde aucune bourse au cours des cinq premières années³. La faute n'en revient pas à l'absence de candidat valable, car il y

¹ Stabs PA 340D 22, Testament de Fritz Sarasin, 8.3.1924.

² MKB 284.8.5, Lettre de l'Office bâlois des successions à Felix Speiser, 17.4.1942.

³ Elle refuse une demande du *Schweizerisches Tropeninstitut* et une requête de l'institut de zoologie de l'Université de Bâle en 1943, puis du géographe Hans Annaheim en 1946.

a aussi que le comité, comme la commission du musée pour l'attribution des *Forschungskredite*, modifie sa batterie d'arguments en fonction des cas.

Il apparaît donc nécessaire de réglementer explicitement l'octroi des bourses et c'est Speiser que l'on juge le plus compétent pour s'y atteler. Selon lui, l'esprit du testament exige d'abord que le fonds Sarasin serve à financer des expéditions semblables à celles du testateur lui-même. Il faut aussi que les bénéficiaires soient des hommes au bénéfice d'une formation scientifique (*wissenschaftlich gebildeten Männern*). Au cours de l'expédition, ils doivent réunir des collections pour les musées bâlois. Les expéditions doivent donc avoir un caractère de « *Sammlungs und Forschungsreise* » et Speiser exclut explicitement les enquêtes qui ne produiront que du savoir littéraire (*litterarisch-wissenschaftlichen Material*). Enfin sont exclues les recherches dans les zones civilisées¹.

En réalité, le règlement qu'élabore Speiser permet de perpétuer un mode opératoire qui a dominé la recherche bâloise pendant une cinquantaine d'années. Le financement auquel Speiser définit l'accès a désormais explicitement une portée sur la manière de mener les recherches à Bâle. On ne s'étonne donc pas de voir les premières bourses accordées à deux jeunes chercheurs proches de la commission ethnographique. Hans-Georg Bandi, qui est engagé par le musée en 1945, touche le premier subside de la fondation Sarasin afin de mener une enquête sur la préhistoire du Groenland². Puis c'est Alfred Bühler qui a déjà entrepris l'expédition en Nouvelle-Irlande et celle de *Rote* et *Timor* qui touche 42'000 francs pour poursuivre son enquête à *Sumba*. Il obtient encore une fois 25'000 en 1955 pour aller à Bali, puis 5'000 pour acheter un film de René Gardi³. Entre-temps, en 1953, l'élève de Bühler, Paul Hinderling, puis Paul Wirz obtiennent chacun respectivement 3'000 francs⁴. De fait, ce sont toujours les mêmes savants qui, financièrement, ont l'occasion de poursuivre leurs recherches.

Encore une fois, c'est à Speiser que l'on doit de donner une portée disciplinaire à l'ethnographie bâloise. En « précisant » le testament de Sarasin, il donne à la *Stiftung* la couleur qui correspond à sa conception de l'ethnographie bâloise. A ce titre, c'est à lui que l'on doit l'homogénéité qui caractérise l'ethnographie bâloise jusqu'après sa mort, homogénéité désormais fondée sur un pacte disciplinaire qui perpétue le système clientéliste.

¹ MKB 2.11.2., Felix Speiser, *Entwurf für Richtlinien, welche dazu dienen sollen, die Fritz-Sarasin Stiftung im Sinne des Testators auszuwerten*, mai 1947.

² Il touche 5'000 francs, MKB 284.1. Rapport de voyage de Hans-Georg Bandi à Felix Speiser, 15.10.1948.

³ Bühler obtient d'abord 35'000 francs, MKB 284.9.0, Mission 1949, Lettre de Felix Speiser à Max Vischer, 26.1.1949. Speiser réclame une rallonge de 7'000 francs, MKB 284.8.5, Lettre de Felix Speiser à Max Vischer, 28.10.1949.

⁴ MKB 2.4.7., Comptes dressés par Paul Hinderling, Mission 1953, 29.5.1953, MKB 284.7.4.1., Lettre du président de la commission ethnographique J.R. Belmont à Max Vischer, 30.9.1953.

Pour une autre partie, à Bâle, mais aussi à Neuchâtel, ces nouveaux soutiens proviennent des entreprises¹. C'est un phénomène relativement neuf. Bien sûr, Speiser y recourt en 1924 déjà, mais il reste un cas isolé avant les années trente. Ces demandes de subventions, fidèles à une tradition ancienne qui cherche à présenter l'ethnographie comme une science appliquée, cherchent d'emblée à présenter leur champ de recherche comme utile au fonctionnement des entreprises, en particulier pour deux facettes de leur activité, la production et la commercialisation. Plus précisément, les ethnographes présentent le soutien des entreprises à leurs recherches comme l'acquisition d'un service.

Les services commerciaux se déclinent sous diverses formes. La première se traduit par l'usage de l'exotique dans la publicité. En 1951, par exemple, l'entreprise vaudoise Pignons SA offre un appareil photographique Alpa Reflex à Bühler. En contrepartie de ce soutien financier, l'ethnographe remet à l'entreprise quelques photographies rapportées de Nouvelle-Guinée et dont elle se sert comme support publicitaire dans son catalogue de vente.

Les mêmes pratiques se retrouvent chez Longines. Après avoir reçu des montres de l'entreprise horlogère pour en faire don à quelques chefs touareg, Jean Gabus, qui vient d'être nommé directeur du Musée d'ethnographie de Neuchâtel, prépare un dossier de photos de son expédition pour le service publicité de Longines² et quelques mois plus tard, le directeur de la publicité de l'entreprise horlogère fait lui-même le déplacement à Neuchâtel pour y choisir quelques photos³. Dans le cas de Longines, nous savons qu'il s'agit d'une politique publicitaire à laquelle l'entreprise est fidèle depuis le début du 20^{ème} siècle. Elle soutient et participe aux frais des expéditions scientifiques de manière régulière, car ils « attestent de la qualité des produits Longines » (PARATTE 2003 : 105-106). En 1947, une note interne de Jeanrenaud affirme que « pour maintenir la publicité Longines dans un climat d'actualité et pour conserver un caractère d'avant-garde, il faut être constamment à l'affût [...] des expéditions scientifiques dont on parle dans le monde » (PARATTE 2003 : 105-106). Gabus qui est alors un homme public célèbre en Suisse romande entre naturellement dans cette catégorie et suscite pour cette raison l'intérêt de l'entreprise horlogère.

En agissant de la sorte, ces entreprises puisent à l'imaginaire colonial. Les colonies suscitent alors un intérêt important auprès du public suisse (MINDER 2001, 2002) dont témoignent également les nombreuses relations de voyage dont les ethnographes inondent les quotidiens lors de leurs expéditions. Leurs travaux participent ainsi à cet imaginaire qui présente les colonies comme des terres d'aventure et d'exploration, aux habitants sauvages et au climat extrême et, en s'associant à eux, ces entreprises démontrent la qualité de leurs produits.

¹ Pour ce qui est du financement des institutions en tant que telles, nous renvoyons ici à la partie précédente et nous nous concentrerons ici sur le financement des recherches de terrain.

² MEN XXX, Lettre de Jeanrenaud, directeur publicitaire de Longines à Jean Gabus, 25.1.1949.

³ MEN XXX, Lettre de Jeanrenaud, directeur publicitaire de Longines à Jean Gabus, 1.7.1949.

Cette publicité peut également être indirecte et trouver sa place dans les publications des bénéficiaires. Nous avons déjà évoqué les mentions que fait Speiser des produits suisses dont il a joui au Brésil dans son ouvrage de vulgarisation. Il en va de même pour Thiébaud et Delachaux. Comme Speiser, ce n'est que dans leur travail de vulgarisation (1934) et non dans les publications destinées aux autres ethnographes (DELACHAUX 1936) que ces références crypto-publicitaires s'infiltrèrent. Le texte de 1934 ne laisse pourtant guère de doute sur la portée qu'il faut attribuer à ces mentions. Dans l'introduction déjà, ils remercient les entreprises qui leur ont offert leurs produits, qu'ils vantent avec enthousiasme : « Nous exprimons notre gratitude : à la maison Maggi, dont les soupes sont *indispensables* en caravane, à la maison Guigoz, pour sa caisse de boîtes de lait en poudre, *merveilleux produits*, à la fabrique de produits diététiques et pharmaceutiques Dr A Wander, Berne, pour son Ovomaltine, un *reconstituant étonnant, apprécié des colons* et pour une caisse de produits pharmaceutiques qui nous ont rendu les plus grands services, pour nous et les noirs, à la maison Hoffmann-LaRoche et Cie à Bâle, à la maison F. Uhlmann-Eyraud SA à Genève, pour les produits Fissan, dont nous nous sommes servis souvent, aux Laboratoires Brandt SA à Genève qui nous ont remis leurs produits, la Sarcrolactine et le Caobrandt, qui nous ont été utiles, à la maison Knoll SA, Chemische Fabriken, Ludwigshafen, pour différents produits pharmaceutiques, dont le Cardiazol-Chinine, qui furent appréciés ». (1934 : 10-11, nous soulignons). Plus loin, la visée publicitaire est encore plus marquée. A *Catyila*, après une journée de travail au camp, Delachaux réclame un « cocktail *Catyila* » à son boy Antonio, boisson concoctée à partir d'une orange pressée et d'une cuillerée de « Tonique Roche » ; plus tard, le dîner sera composé d'un potage Maggi (1934 : 139-140). Enfin, surtout, dans les dernières pages du livre, on trouve ce passage symptomatique : « “Antonio ! Ovomaltine !” C'est en effet l'heure de prendre la moindre des petites choses et n'ayant pas en réserve de petit blanc, force nous est de nous rattraper sur les produits concentrés suisses. Antonio nous apporte les tasses d'émail (les mêmes toujours), la boîte d'Ovomaltine, la boîte de sucre, le pot de lait du pays (quand il n'y en a pas, le lait Guigoz le remplace). L'Ovomaltine, qui est du reste fort appréciée par les Portugais de la colonie, nous fait chaque fois grand plaisir et certainement du bien » (1934 : 142-143)¹.

La recherche de nouveaux marchés est un autre domaine du secteur commercial où les ethnographes sont mis à contribution. Leurs voyages dans les colonies sont en effet l'occasion de distribuer et de faire connaître de manière sélective et personnalisée les produits de l'industrie suisse. Ainsi, lorsque Bühler se rend dans les îles indonésiennes de *Sumba* et *Timor* en 1949, il prie à l'instar des autres ethnographes les entreprises pharmaceutiques bâloises de bien vouloir mettre à sa disposition une pharmacie tropicale. C'est l'occasion, et cette pratique est récurrente, pour les entreprises de se servir de l'ethnographe comme d'un démarcheur à large échelle. Ainsi, en 1949, la quantité de bagages emportés par Bühler est tellement importante qu'elle l'oblige à s'en expliquer auprès de l'administration fédérale des douanes : « *Die relativ grossen Mengen von Medikamenten sind Geschenke von schweizerischen Industrien, wobei, wie auf früheren Forschungsreisen in*

¹ Cf. annexe 4.30.

Indonesien beabsichtigt ist, einen grossen Teil dieser Medikamente an ortsansässige Aertze abzugeben. Die mitgeführte Gewebe (Seidenbänder, Kunstseide und Baumwollstoffe) stellen ebenfalls Geschenke von schweizerischen Firmen dar. Sie sind auf Rat von Herren C. Schuller, vormals Resident von Timor und Nachbarinseln mitgenommen worden um damit auf den Inseln Sumba und Flores den einheimischen Notabeln Gastgeschenke machen zu können »¹. On observe, au fond un échange de bons procédés : Bühler se transforme en représentant commercial des entreprises en question ; en contre-partie, celles-ci lui fournissent des objets dont il se sert pour offrir les indispensables cadeaux personnels sur le terrain.

Ce procédé est également en vogue à Neuchâtel. Ainsi en 1946-47 et 1949, lors des expéditions que Jean Gabus entreprend au Sahara, c'est encore l'entreprise Longines qui lui confie cinq montres « à l'intention des chefs des tribus africaines »². Et en 1950, Gabus s'adresse au directeur du service de publicité de Nestlé pour obtenir « des chocolats fins [...] car j'aurais alors le plaisir d'offrir ces boîtes aux gens qui, sur place, nous aident toujours énormément, c'est-à-dire à un gouverneur, à des commandants de cercle et à quelques officiers »³. Ici aussi, une partie des frais – l'ensemble des cadeaux peut représenter des sommes considérables – est prise en charge par l'économie privée en échange de la promotion de ses produits.

Il arrive aussi que les ethnographes obtiennent un financement en échange de leur contribution à l'amélioration de la qualité des produits. Comme dans les cas précédents, les ethnographes reçoivent des produits industriels suisses dont ils disposent à leur guise. Mais à leur retour, ils remettent un rapport sur la manière dont les produits ont réagi aux conditions climatiques difficiles.

En 1955, par exemple, Alfred Bühler prépare une expédition en Nouvelle-Guinée pour l'année suivante et demande à Geigy et à CIBA de quoi constituer une pharmacie de voyage tropical. Les deux entreprises chimiques acceptent, mais réclament en contrepartie un rapport sur le voyage et les médicaments, ainsi que des photos – probablement pour un usage publicitaire⁴. L'année suivante, de retour de mission, Bühler s'acquitte de sa tâche et envoie à Geigy un rapport sur son voyage. Il n'a eu à se servir que d'un seul médicament, dont il souligne la grande efficacité, et relève les limites d'un produit contre les moustiques. Le reste de la pharmacie, que Bühler n'a pas utilisé, a été donné à un médecin de *Wewak*, en Nouvelle-Guinée que Bühler a chargé de rapporter directement à Geigy⁵.

¹ « Les quantités relativement importantes de médicaments sont des cadeaux des industries suisses. Leur plus grande part, comme ce fut le cas lors des précédents voyages d'étude en Indonésie, sera cependant offerte à des médecins sur place. Les tissus (soie, soie artificielle et cotonnades) constituent également des cadeaux d'entreprises suisses. Nous les emportons sur les recommandations de l'ancien résident à *Timor* C. Schuller et ils nous serviront comme cadeaux aux notables locaux », MKB 284.9.0 Mission 1949, Déclaration de douane d'Alfred Bühler, 1.3.1949.

² MEN Missions 1942, 1946–47, 1948–49, Lettre de Gabus, directeur à Longines, à Jean Gabus, 5.5.1948

³ MEN XXX, Lettre de Jean Gabus à Guignard, directeur de la publicité chez Nestlé, 20.10.1950.

⁴ MKB 284.9.0., Mission 1956, Lettre de CIBA à Alfred Bühler, 1.9.1955.

⁵ MKB 284.9.0., Mission 1956, Lettre d'Alfred Bühler à Geigy, 8.8.1956.

Lorsqu'il s'agit de financer son expédition au Sahara, Jean Gabus s'adresse également aux entreprises locales pour financer sa recherche. Parmi elles, les Chocolats Suchard acceptent de donner du chocolat à l'explorateur. Pour l'entreprise, Gabus peut s'en servir comme cadeau aux chefs locaux, mais doit faire un rapport sur le « comportement » du chocolat au Sahara: « Il nous intéresse beaucoup d'avoir quelques renseignements sur l'état de la marchandise au moment où elle sera consommée. Nous avons tenu à vous préparer des chocolats et formats qui peuvent mieux supporter la chaleur »¹.

L'entreprise Longines qui a fait don de quelques montres à Gabus profite de ses voyages pour évaluer la fiabilité de ses produits. Ayant récupéré l'une des montres prêtées à Gabus, l'entreprise la fait examiner et constate que « [son] boîtier est resté complètement étanche, la glace, les aiguilles et le cadran étaient en bon état; le mouvement un peu sale. Par contre les huiles étaient sèches ». Par la même occasion, le service technique demande un rapport à Gabus « sur la marche et le comportement de cette montre au cours [des] deux dernières expéditions africaines »².

Ces nouveaux moyens financiers, qui sortent pour partie de la fenêtre chronologique qui nous occupe, renversent certaines idées reçues sur la portée du soutien privé à la recherche. Disons en tout cas que leur effet sur la recherche diffère sensiblement. La fondation Sarasin de son côté perpétue une recherche à l'ancienne. Elle préserve la segmentation ou la cantonalisation de l'ethnographie suisse et promeut les recherches fondées sur la culture matérielle auprès de populations réputées primitives. Bref : elle disciplinarise l'ethnographie bâloise. De leur côté, les entreprises n'ont qu'un impact réduit sur les expéditions qu'elles financent. Leurs exigences n'orientent pas la recherche et elles ne s'adressent pas aux seuls ethnographes locaux. A ce titre, elles autorisent donc une recherche plus libre et favorise un renouvellement de la recherche que la fondation interdit.

1.3. Bilan

Au total, la portée des finances sur les options de recherche est ambiguë. D'une part, la situation financière des ethnographes joue un rôle très important. Dans le choix des terrains (Pittard, Junod) comme dans l'orientation des recherches (Wirz, Speiser) et la durée des recherches, les capacités financières ont une influence considérable. Les ethnographes démunis se trouvent donc dans l'obligation d'adapter leurs travaux à leurs situations professionnelles. Pittard et Rüttimeyer travaillent avant tout en Europe pour des périodes courtes. Junod se limite à la région de *Lourenço Marques*. Wirz se plie de plus en plus aux souhaits des musées pour lesquels il travaille et Speiser réunit ses collections en fonction de son intérêt financier. Dans l'ensemble, leur liberté dans la détermination de leurs recherches est quelque peu entravée. En revanche, les savants fortunés ne

¹ MEN Missions 1942, 1946–47, 1947–48, Lettre de Suchard à Jean Gabus, 16.7.1948.

² MEN Missions 1942, 1946–47, 1948–49, Lettre de Gabus, directeur à Longines, à Gabus, directeur du Musée d'ethnographie, 22.9.1952.

connaissent aucune limite. Les cousins Sarasin multiplient les voyages de l’Égypte à Célèbes, de Ceylan à la Nouvelle-Calédonie et y mènent leurs recherches en zoologie, comme en anthropologie, en préhistoire ou en ethnographie.

D’autre part, l’origine des crédits importe peu. Les recherches ne changent pas leur orientation selon qu’il s’agisse d’argent privé ou public. A Bâle, il faut bien sûr en chercher la cause dans le fonctionnement de l’institution muséale qui se trouve toute entière entre les mains des Sarasin. Dirigeant l’institution sans contre-pouvoir, Fritz Sarasin perpétue naturellement le genre de recherche qu’il affectionne – jusqu’après sa mort, à travers la *Stiftung*. La situation est cependant identique à Neuchâtel. Davantage qu’une trace supplémentaire de la domination sarasine, il faut donc plutôt y voir le style de la recherche de terrain suisse auquel nous reviendrons plus loin. Disons simplement qu’il témoigne de l’influence allemande – et plus particulièrement berlinoise – sur l’ethnographie suisse au moment de l’institutionnalisation du champ de recherche en Suisse. A Bâle, en particulier, ce type de recherches reflète les liens étroits tissés par les cousins Sarasin, Rüttimeyer et Speiser avec l’école berlinoise. Elle situe distinctement les Bâlois dans le sillage du *moderate positivism* (GINGRICH 2005 : 91) de Bastian tant par l’intérêt marqué qu’ils portent au travail de terrain et à l’ergologie – en particulier sa dimension matérielle – que par leur balancement constant entre histoire et nature comme explication de la diversité humaine.

L’intervention des pouvoirs publics rappelle également le jeu de dupes à l’œuvre dans le financement de l’ethnographie suisse. Les autorités, à Bâle comme à Neuchâtel, ne souhaitent pas soutenir la recherche – et surtout pas l’ennuyeuse ergologie. Au contraire, dès le début de l’Entre-deux-guerres, elles tentent d’orienter davantage les musées vers le public et les voir développer leur dimension didactique plutôt que scientifique. Elles privilégient ainsi le plus souvent les pièces de prestige aux collections complètes de l’ergologie d’un peuple que souhaitent les ethnographes. Pourtant, en dépit de cette orientation, l’Etat finance ces recherches dont l’objectif se trouve manifestement éloigné des attentes du public.

CHAPITRE 2.

CHOIX DES TERRAINS ET INSCRIPTION THEORIQUE

Contrairement aux finances qui n'ont une influence que sur les savants démunis, les inscriptions théoriques, les interactions avec les autres scientifiques et l'état général de la recherche orientent le choix des objets et des terrains de chacun d'entre eux. Dans ce chapitre, nous nous pencherons sur ce qui décide les ethnographes suisses, avant de connaître la réalité du terrain, à choisir telle destination en Afrique, en Océanie ou en Amérique du Sud¹.

2.1 Fritz et Paul Sarasin

2.1.1. Ceylan²

En 1883, Fritz et Paul Sarasin se rendent à Ceylan sur l'idée du zoologue Carl Semper. De façon comparable à Alfred Haddon parti à *Torres Strait* en 1888 (STOCKING 1995 : 100), ce sont des problématiques zoologiques (embryologie des éléphants, études de la faune aquatique) qui les y conduisent. Sur place, ils entreprennent bien quelques recherches anthropologiques et ethnographiques. Elles ne répondent cependant d'aucune manière à des interrogations disciplinaires, mais s'inscrivent dans le paradigme naturaliste auquel les Sarasin sont fidèles. Réclamant l'étude de tous les phénomènes perceptibles, un véritable épuisement du réel, il concerne aussi bien la zoologie, la botanique, la géologie que l'anthropologie générale et l'ethnographie.

Sept ans plus tard lorsqu'ils retournent à Ceylan, leur perspective est très différente. L'étude de leur premier matériel menée à Berlin avec Adolf Bastian, Felix von Luschan et Rudolf Virchow, les a conduit au constat que leurs données anthropologiques et ergologiques ne suffisent pas à éclairer la question des *Weddas* (SARASIN 1939 : 131)³. Car cette question est au cœur d'une véritable controverse scientifique et la simple « description » de cette population ne saurait suffire. L'origine de cette population ainsi que les relations qu'elle entretient avec les populations voisines constituent en effet deux problèmes qui hantent la science de l'homme depuis longtemps. De Robert Knox (1681) à Virchow (1881), la question de l'origine des *Weddas* n'a cessé de fasciner les savants européens depuis plusieurs siècles. Elle soulève en effet – et c'est l'origine de cet intérêt – un certain nombre de problèmes fondamentaux pour la science de l'homme qu'il importe de résoudre. Dans ce contexte, on comprend l'insistance de Virchow à renvoyer les deux cousins dans l'île.

Les populations de l'Inde ont le plus souvent été classées en fonction de leurs langues. Fruit de la tradition philologique de l'orientalisme, ce critère a été déterminant pour séparer des peuples semblables au point de vue anthropologique. A l'idée des Sarasin, pourtant, c'est une erreur. La

¹ Pour s'orienter, le lecteur se reportera aux cartes placées dans les annexes 4.1-4.7.

² Cf. annexe 4.1.

³ Cf annexe 4.36.

langue, comme le défend du reste leur maître Virchow, ne peut être qu'un indice auxiliaire de classification des peuples et ce sont les caractères anthropologiques qui sont déterminants¹. A cet égard, ils s'opposent directement aux propos encore récemment tenus par Horatio Hale (1892 : 414-415) qui défend le rôle central de la langue pour distinguer les peuples (SARASIN, SARASIN 1893 : 354-355). L'exemple des *Weddas* leur permet de soutenir cette position. Selon les cousins bâlois, les *Weddas* constituent en effet l'archétype et l'exemple le plus connu d'une population pré-dravidienne répandue dans toute l'île et en Inde continentale, à laquelle ils proposent de donner le qualificatif de « weddique » ou veddoïde (SARASIN, SARASIN 1893 : 354). Mais cette *Menschheitsstufe* (degré dans l'évolution de l'humanité), antérieure aux dravido-australien, ne se repère que si l'on s'attache à l'étude des critères anthropologiques. Or les critères linguistiques qui ont eu la faveur des savants jusque-là fourvoient le chercheur. Car les peuples primitifs, jugent les Sarasin, adoptent très facilement les idiomes des autres peuples. De fait, la préférence donnée au critère linguistique explique pourquoi le groupe veddoïde est resté non-identifié jusqu'ici.

L'avantage de l'anthropologie sur la linguistique constitue un premier élément que l'étude des *Weddas* permet de consolider. Elle est aussi l'occasion d'éclairer certains problèmes vifs de la genèse de l'humanité. Car, de toute évidence, les *Weddas* constituent une population extrêmement primitive dont l'étude peut donner des indications sur l'origine de l'humanité.

Les cousins Sarasin affichent dans cette question une position franchement évolutionniste. A leur idée, la forme la plus aboutie du genre *homo* se trouve représentée dans la population européenne ; elle dérive par évolution interne de formes plus primitives à l'origine desquelles ils situent les singes anthropoïdes. Les deux extrémités de l'échelle définies, il devient aisé d'y placer les populations qu'ils étudient en fonction de leurs caractères anthropologiques. Plus ils se rapprochent des Européens, plus le peuple sera évolué. Inversement, si les caractères anthropologiques se rapprochent de ceux des anthropoïdes, la population en question sera primitive. A ce titre, les *Weddas* constituent une population beaucoup plus primitive que les Européens, bien entendu, mais aussi que les populations tamiles dravidiennes qui les entourent. Un nombre considérable d'éléments l'établit (SARASIN, SARASIN 1893 : 370). Selon les Sarasin, on peut en déduire que les dravidiens dérivent des *Weddas* et même que les aryens descendent des dravidiens. Au total, *Weddas*, Tamiles dravidiens et aryens constituent un seul ensemble dont les *Weddas* constituent la forme originelle. Cet ensemble est appelé cymotriche (SARASIN, SARASIN 1893 : 363-364).

Pour les Sarasin, l'humanité se divise en effet en trois grands groupes, les populations ulotriches, c'est-à-dire les populations aux cheveux crépus, cymotriches, les populations aux cheveux ondulés et lissotriches, qui ont les cheveux lisses. Ces groupes dérivent de variétés primaires. Cette division se justifie doublement à leurs yeux. D'une part, la pilosité constitue un caractère souvent employé par les zoologues pour distinguer des populations animales que les Sarasin, en bons zoologues, appliquent naturellement à l'homme. D'autre part, leur position évolutionniste

¹ En 1919, Felix Speiser ne fait que commencer à mettre la permanence des caractères physiques en cause, SPEISER 1919 : 3.

les incline à penser que l'évolution court parallèlement à une différenciation croissante. Or on trouve dans chacun des trois groupes l'ensemble des sous-variétés humaines, la dolichocéphalie et la brachycéphalie, la leptoprosopie et la chamaeprosopie. C'est donc bien le signe que ces trois groupes forment des familles fondamentales de l'humanité. En comparant ces groupes entre eux, les Sarasin vont même plus loin. Ils constatent en effet que les familles ulotriches et cymotriches partagent un certain nombre de traits dont ils déduisent l'existence d'une origine unique de l'humanité (SARASIN, SARASIN 1893 : 366).

En 1893, les Sarasin ne se risquent pas plus loin et ne cherchent pas à retrouver l'élément *homo* qui se trouve à la base des trois variétés primaires dont dérivent les ulotriches, cymotriches et lissotriches¹. Ce n'est qu'une décennie plus tard qu'ils rouvrent le dossier *Wedda* pour pister l'*homo primigenius* dont d'autres savants supposent l'existence (SCHWALBE 1904, GORJANOVIC-KRAMBERGER 1904). Avant cela, ils auront découvert à Célèbes une population semblable aux *Weddas*, les *Toàlas* et seront retournés à Ceylan.

2.1.2. Célèbes²

En 1893, année de la publication du matériel anthropologique sur Ceylan et trois ans après leur retour en Europe, les Sarasin estiment avoir fait le tour de leur objet d'étude et ne projettent pas de mener avant longtemps une nouvelle recherche anthropologique (SARASIN 1906 : VII). Comme ils ont exploité l'ensemble de leur matériel de Ceylan, ils décident même d'abandonner la grande île et jettent leur dévolu sur Célèbes.

Comme c'était le cas pour Ceylan, les raisons qui les y poussent ressortissent aux sciences naturelles, ainsi qu'en témoigne le titre de leur œuvre : *Materialen zur Naturgeschichte der Insel Celebes*. Et, comme à Célèbes, la perspective adoptée est large : les deux premières parties portent sur l'étude des mollusques terrestres et aquatiques, les deux suivantes sur la géologie de l'île tandis que la dernière traite de ses habitants. Ce programme ambitieux est justifié par l'objectif qu'ils se fixent. Il s'agit en effet de trancher une question complexe et déjà ancienne que Salomon Müller et Alfred Russell Wallace ont soulevé dans la première moitié du 19^{ème} siècle : à quel continent, asiatique ou australien, appartient l'île de Célèbes au point de vue faunistique et où se situe la frontière entre les deux continents pour la géographie animale ? Naturellement, une analyse comparative s'appuyant sur une étude des îles environnantes est nécessaire et réclame, pour être fondée, une étude de la géologie et du climat (SARASIN et SARASIN 1905a : 2). C'est donc sur la base de questionnements zoologiques et géologiques que les cousins Sarasin choisissent leur terrain où la science de l'homme, comme à Ceylan, n'a de place que comme partie de la zoologie.

¹ Toutefois, ils suggèrent aux paléontologues d'en chercher la trace en Asie du Sud et en Océanie, SARASIN, SARASIN 1893 : 371.

² Cf. annexe 4.2.

Il n'est pas invraisemblable cependant que les Sarasin partent en ayant à l'esprit le programme de recherche qu'ils viennent de proposer aux paléontologues. Dans leur publication sur Ceylan, ils identifiaient en effet l'Inde, l'Asie du Sud-est et le chapelet d'îles qui s'orientent en direction de la Nouvelle-Guinée comme les lieux où les chances sont élevées de trouver trace d'une autre population veddoïde (SARASIN, SARASIN 1893 : 371-372). Il n'en demeure pas moins que l'anthropologie n'est pas leur priorité lorsqu'ils entament leur voyage cette année-là et ce n'est qu'au moment de leur confrontation avec les *Toálas*, une peuplade primitive semblable aux *Weddas* qui co-habite avec la population malaise, que renaît leur intérêt pour l'anthropologie¹.

Cette attention reflète l'inscription des deux cousins dans le paradigme évolutionniste. Ce qui les intéresse, ce sont les populations primitives, originelles, qui permettent de saisir dans leur pureté l'anthropologie et l'ergologie de l'humanité originelle. En l'espèce, cependant, cet intérêt constitue également la poursuite du projet de recherche de Ceylan. Car, s'il ne fait aucun doute que les Sarasin se seraient penchés sur les *Toálas* s'ils n'avaient pas étudié les *Weddas*, ils le font d'autant plus volontiers que cela confirme leurs propos sur Ceylan.

Car en fait de peuples veddoïdes, les Sarasin n'avaient repéré que les *Weddas* et renvoyaient à la littérature anthropologique pour la description des quelques autres tribus de cette famille, disséminées dans le sous-continent indien (SARASIN, SARASIN 1893 : 354). Et s'ils ne jugeaient pas impossible que l'Inde et l'Asie du Sud-est aient connu une occupation humaine pré-veddoïde, ils renvoyaient aux paléontologues.

De fait, la découverte des *Toálas* constitue l'occasion de généraliser leur concept de peuples veddoïdes à l'ensemble de la région du sud-est asiatique et de l'Océanie. C'est pourquoi, après avoir repéré cette population au cours de leur premier voyage, ils décident de retourner sur l'île dès 1902 pour étudier systématiquement cette population et, en particulier, l'occupation paléolithique de leurs grottes². Cela s'avère d'autant plus justifié qu'à leur retour, ils découvrent les recherches de Rudolf Martin sur les *Senoi* (1905) et de Bernhard Hagen sur les *Orang Kubu* (1908) qui confirment leur hypothèse. Dénombrant désormais des populations veddoïdes de Ceylan à Célèbes, Fritz Sarasin juge désormais possible d'en découvrir encore à l'est de Célèbes, sur les îles *Aru* et *Kei*, à *Timor*, *Flores*, mais aussi plus au nord, au Cambodge ou au Siam. Il peut surtout établir en se fondant sur une véritable étude comparative que les populations du groupe veddoïde partagent des caractères anatomiques, ergologiques et linguistiques (Fritz SARASIN 1907 : 227-235).

L'extension du domaine veddoïde lui permet d'inclure les Australiens dans son analyse de la descendance veddoïde. On se souvient en effet que si les Sarasin affirmaient que les Australiens et Dravidiens ont un lien de parenté, ils ne se risquaient pas pour autant à affirmer que les Australiens dérivent des *Weddas* comme ils le suggéraient pour les Dravidiens. Désormais, des traces veddoïdes étant établies jusqu'à Célèbes, Fritz Sarasin n'hésite plus à affirmer que les Australiens dérivent eux aussi des *Weddas* (Fritz SARASIN 1907 : 235-236).

¹ Cf. annexe 4.37. Comparer avec 4.36.

² Cf. annexe 4.34.

Comme en 1893, Fritz Sarasin reprend la distinction entre cymotriches et ulotriches. Plus on plonge profondément dans le passé humain, affirme-t-il, plus les populations perdent de leurs spécificités. Ainsi, il oppose les grandes différences qui s'observent entre un Européen du Nord et un Cafre zoulou aux similitudes que partagent les populations veddoïdes cymotriches et les populations négritiques ulotriches. La somme des caractères communs de ces deux grandes familles qui ne se distinguent en vérité que par leur système capillaire l'induisent à répéter qu'il existe une couche veddo-négritique commune qui constitue une variété primaire de l'humanité. Or, s'il ne se risquait pas plus avant en 1893, ses séjours à Célèbes lui donnent plus d'assurance. Fritz Sarasin descend cette fois-ci dans l'arène des débats scientifiques et propose une nouvelle interprétation dans le débat sur les étapes de la naissance de l'homme qui fait alors rage dans la communauté anthropologique.

Plus particulièrement, il compte que leur découverte contribue à trancher le débat entre la position de Gustaf Schwalbe et celle de Julius Kollmann. En 1905, ce dernier a lancé l'hypothèse que les hommes de petite taille, au rang desquels il compte – à tort – les populations veddoïdes, constituent une étape dans l'évolution de l'homme – hypothèse que Schwalbe et la plupart des spécialistes ont rejetée. Au point de vue de Fritz Sarasin, donc, Kollmann défend ainsi comme lui la valeur phylogénétique de variétés primaires. Cependant, en se fondant sur la loi biogénétique d'Haeckel, Kollmann décrit les précurseurs de *l'homo sapiens* comme des anthropoïdes affichant un crâne grand et rond (Fritz SARASIN 1907 : 241). Il exclut de ce fait *l'homo primigenius* et le pithécanthrope de l'arbre phylogénétique de l'homme et leur attribue un statut de segment parallèle à *l'homo sapiens*. Or Fritz Sarasin, qui se méfie de toutes les constructions théoriques, rejette la loi biogénétique d'Haeckel et n'admet qu'une partie de la position de Kollmann.

De son côté, Schwalbe défend que les humains actuels de grande taille descendent directement de l'homme-fossile *homo primigenius*, représenté par l'homme de Néanderthal, de Spy et de Krapina. Ce dernier est lié au pithécanthrope de Java et dérive de ce fait des anthropoïdes. Il ne reste donc guère de place pour intégrer les variétés primaires de Sarasin à ce modèle que Schwalbe considère comme une simple variante de taille de *l'homo sapiens*, une variante dégénérée. Son modèle ne permet ainsi pas non plus d'intégrer les variétés primaires dont ils pensent avoir découvert la trace à Ceylan et à Célèbes à l'histoire humaine.

Fritz Sarasin propose donc, avec Paul, une solution intermédiaire. Comme Schwalbe, il juge que *l'homo primigenius* existe et que *l'homo sapiens* en dérive, mais ne pense pas qu'il s'agit des restes fortement ossifiés (*stark verknöcherten*) trouvés jusque-là en Europe. Au contraire, comme Kollmann, ils pensent qu'il sera possible de découvrir sous les tropiques une variété plus délicate du *primigenius* qui vaudra comme forme-souche de l'espèce humaine (*Stammform*) à laquelle on pourra associer les variétés primaires. Celles-ci, qui constituent les formes les plus anciennes et les plus originales d'*homo sapiens* encore vivantes aujourd'hui, et non pas des dégénérescences comme le croit Schwalbe (Fritz SARASIN 1907 : 243), doivent donc être cherchées sous ces latitudes.

Cet article et leur interprétation de *l'homo primigenius* ne suscitent aucun écho dans les milieux spécialisés. Il faut y voir la rançon de l'origine de leurs recherches de terrain. Celles-ci ainsi que leurs publications en ethnographie et en anthropologie, procèdent largement des découvertes de

terrain guidées par des interrogations de zoologues. C'est donc la rançon aussi de leur absence de spécialisation. Savants polyvalents, ils se posent certes des questions qui ne sont pas complètement inintéressantes pour la science de l'homme. Ils ne parviennent pourtant pas à se poser les questions qui font véritablement problème dans ces domaines de recherches. De fait, leur apport à la science de l'homme se réduit aux informations qu'ils rapportent sur les populations étudiées. Dit autrement, leurs travaux ont la portée de ceux des érudits coloniaux au point de vue des *armchairs anthropologists*. Ils valent par leur dimension factuelle. Et encore. A ce titre, le jugement du célèbre océaniste et ethnographe autrichien exilé aux Etats-Unis Robert von Heine-Geldern sur les travaux des Sarasin à Célèbes laisse en effet songeur. Evoquant leurs recherches, il les place au rang des occasions perdues de l'ethnographie, à côté des Tasmaniens et des habitants de l'île de Pâques que la discipline n'a pas su étudier (HEINE-GELDERN 1946 : 152). Internaliste, son jugement est encore plus tranché : si l'objet de leur étude est intéressant, ils n'ont pas su l'étudier sous l'angle adéquat. Les deux savants ne perçoivent cependant pas leurs études comme une œuvre inachevée et, comme pour Ceylan, ils abandonnent complètement l'étude de Célèbes après cet article. Ils abandonnent aussi la question de *l'homo primigenius* pour près de vingt ans.

2.1.3. Retours à Ceylan

Lorsque les cousins Sarasin se rendent une nouvelle fois à Ceylan en 1907, ils sont mus comme en 1890 par des interrogations anthropologiques. Leurs recherches sur les *Toálas* et, en particulier, la découverte de vestiges attestant leur préhistoire, posent en effet de nouvelles questions sur les *Weddas* qui rendent indispensable un nouveau voyage à Ceylan (ALLCHIN 1958 : 180)¹. A leur idée, leurs découvertes de stations paléolithiques à Célèbes laissent penser qu'il peut s'en trouver à Ceylan qui permettraient de trouver une explication au mobilier paléolithique qu'ils y avaient découvert en 1890. C'est donc en quête de traces d'occupation préhistorique qu'ils retournent sur la grande île.

L'objectif n'est pas futile puisqu'il permettrait, le cas échéant, de démontrer que les *Weddas* ne sont pas simplement des Singhalais dégénérés, comme persistent à le penser certains savants comme Schwalbe (Paul SARASIN 1905 : 15). Suivant le raisonnement des Sarasin, la découverte d'outillage lithique dans les grottes occupées par les *Weddas* démontrerait que ceux-ci ont précédé les Singhalais sur Ceylan. Il est en effet établi que lorsque ces derniers ont colonisé l'île depuis le sous-continent indien, ils maîtrisaient les techniques d'extraction et de fabrication du métal ainsi que la poterie (Fritz SARASIN 1939 : 148).

La découverte d'une grotte dans le massif du *Nilgala* est donc extrêmement heureuse. Sa stratigraphie s'accorde du moins complètement avec cette hypothèse. On y observe en effet

¹ Signalons, pour être complet, que les Sarasin se rendent une troisième fois à Ceylan en 1901, sur le chemin de leur second voyage à Célèbes.

d'abord une couche singhalaise, constituée de cendres et de céramique, puis une couche jaune entrecoupée de cendres où l'on ne trouve plus de céramique, mais des os et des outils lithiques (Fritz SARASIN 1939 : 164). Voilà qui paraît décisif aux deux cousins qui rentrent alors en Suisse. Le cas somnole alors durant vingt ans au cours desquels les deux cousins ne retournent plus sur l'île. C'est en 1925 que Fritz Sarasin y revient, seul.

S'il entreprend ce voyage, c'est pour défendre la position qu'il a tenue avec Paul contre celle du géologue et archéologue britannique Edward James Wayland¹. On le sait, les Sarasin jugent que les *Weddas* ne sont pas une dégénérescence des Singhalais, mais qu'au contraire, ils constituent la première population qui a colonisé Ceylan. En 1919, lorsque Wayland met en doute la pertinence de l'analyse des découvertes des Sarasin, c'est pour affirmer encore une fois que les *Weddas* sont des dégénérés qui étaient parvenus par le passé à un niveau de culture élevé. Par ailleurs, il prétend avoir découvert dans une autre partie de l'île des vestiges paléolithiques d'une autre population. Fondés sur un matériel archéologique douteux et qui contredit l'ensemble des données historiques (ALLCHIN 1958 : 180) ses résultats ne conviennent guère aux Sarasin (Fritz SARASIN 1939 : 178) et c'est pourquoi Fritz Sarasin juge utile de se rendre sur place pour étudier les sites de Wayland (Fritz SARASIN 1939 : 179).

Les résultats sont à la hauteur de ses attentes : sur une partie des sites, il juge qu'on ne peut distinguer les niveaux paléolithiques de ceux du Néolithique, sur l'autre, il ne trouve plus simplement aucun vestige. Bref, les faits prétendument nouveaux apportés par Wayland ne tiennent simplement pas. Voilà qui classe l'affaire. Soutenu par une recherche antérieure de Brenda et Charles Seligman qui apportent des arguments ethnographiques au rejet de la théorie dégénérationiste, Fritz Sarasin tourne définitivement la page de Ceylan.

2.1.4. La Nouvelle-Calédonie

Entre-temps, en 1911 et 1912, Fritz Sarasin, accompagné du naturaliste genevois Jean Roux, a entrepris un autre voyage dans les mers du sud. Cependant, si l'on pouvait (aussi) interpréter le voyage de Célèbes comme la poursuite du plan de recherche développé à Ceylan en 1893, le choix porté sur la Nouvelle-Calédonie en sort manifestement. Située largement à l'est de l'Australie, l'île ne permet pas de répondre aux interrogations sur le peuplement de l'Australie ou sur la diffusion des veddoïdes. De fait, c'est avant tout pour y faire un inventaire naturaliste que les deux savants suisses se rendent sur la Grande île. Ils n'en expliquent la nécessité que par l'absence d'un tel inventaire que Speiser leur a peut-être indiqué.

Bien sûr, comme c'était déjà le cas à Ceylan et à Célèbes, ils en rapportent des données ethnographiques et anthropologiques. Cette fois, pourtant, ce n'est pas la découverte d'une

¹ Edward James Wayland est un géologue anglais, né en 1888. Il travaille en 1911 en Afrique portugaise, avant de se rendre à Ceylan de 1912 à 1916. Après la guerre, il occupe la fonction de directeur de l'*Uganda Geological Survey*, puis dès 1939, au *Betschuanaland*.

population primitive ou des trouvailles archéologiques qui les y poussent. C'est le souci de la conservation des archives de l'humanité qui les meut. « Par suite des changements rapides que subissent, année après année, les civilisations autochtones des peuples du Pacifique, la description de l'état actuel de l'un de ceux-ci, de ses mœurs, de ses coutumes et de ses instruments assurera à ce livre, pour les années à venir, la valeur durable d'un document » (Fritz SARASIN 1917b : III ; voir aussi Fritz SARASIN 1916 : V).

A cet égard, l'isolement de l'île et l'homogénéité de la culture qu'évoque la littérature renforcent encore l'intérêt de Fritz Sarasin. Ils attestent en effet la pureté de la culture locale et, partant, sa conformité avec l'état primitif qui l'intéresse. Cela dit, c'est un processus qui n'a rien d'original. En 1888, lors de son premier voyage à *Torres Strait*, Alfred Cort Haddon tient des propos très similaires : « *It was made clear to me that if I neglected to avail myself of the present opportunity of collecting information on the ethnography of the islanders, it was extremely probable that that knowledge would never be gleaned – for if no one interested himself in the matter meanwhile, it was almost certain that no trustworthy information could be collected in, say, ten years' time. This being my opinion, I felt it my duty to fill up all the time not actually employed in my zoological researches in anthropological studies* » (ALVAREZ ROLDAN 1992 : 21-22). Pour Sarasin, comme pour Haddon, l'inventaire du monde est un objectif en soi et atteint au statut d'obligation morale, si un objet est sur le point de disparaître. Loin de répondre à une problématique spécifique, comme c'est le cas pour Célèbes, l'étude de la Nouvelle-Calédonie reflète donc surtout l'inscription de Fritz Sarasin et de l'ensemble des ethnographes bâlois d'avant-guerre dans un paradigme qui se structure en fonction d'une théorie (celle de l'évolution), une méthode (l'inventaire) et une posture morale (le devoir de mémoire).

2.2. Felix Speiser

2.2.1. L'Arizona

L'origine de l'intérêt de Speiser pour les Amérindiens n'est pas claire. Le principal concerné ne s'en explique pas. On sait que les populations pueblos du Nouveau-Mexique suscitent un vif intérêt à New-York au début du 20^{ème} siècle (STOCKING 1989 : 219) et il est tout à fait possible que Speiser y ait été sensible. Plus particulièrement, il est cependant certain que son intérêt lui soit venu des contacts qu'il établit avec l'*American Museum of National History* pour le compte de Fritz Sarasin. Au cours du séjour de Speiser à New York, Sarasin le sollicite en effet pour qu'il négocie avec Hermon Carey Bumpus, le conservateur de l'*American Museum of National History* l'obtention d'objets amérindiens anciens et authentiques pour la *Sammlung für Völkerkunde* de Bâle. Le refus de Bumpus, qu'il motive par la rareté des pièces authentiques, pousse le jeune Speiser à chercher à en obtenir lui-même sur le terrain¹. C'est sans doute pour cela qu'après avoir remis sa démission à la maison Geigy, il choisit de se rendre en Arizona. C'est là qu'en janvier 1908, alors qu'il se

¹ Stabs PA 212 T 2 XXXI, Lettre de Felix Speiser à Fritz Sarasin, 25.9.1906.

déplace à cheval en Arizona et se dirige vers les ruines de Casagrande près de Phoenix, Speiser rencontre l'archéologue Jesse Walter Fewkes¹ qui y mène des fouilles. Membre du *Bureau of American Ethnology*, Fewkes l'encourage alors à suivre une formation d'ethnographe et lui propose de le recommander auprès d'Eduard Seiler, l'américaniste berlinois, spécialiste des anciennes civilisations amérindiennes, et conservateur, avec Karl von den Steinen, de la section américaine du musée ethnographique de Berlin. C'est Fewkes également qui lui recommande de se rendre fin février dans le pays *hopi* pour y observer différentes cérémonies. Speiser suit ces conseils et se rend au nord de l'Arizona, à Fallstaff, où il visite des sites troglodytes préhistoriques. De là, il pénètre dans la réserve *hopi* et s'installe à *Oraibe* durant cinq semaines, pendant lesquelles il assiste à différents rituels². En 1908, Speiser est encore un amateur qu'il est difficile d'inscrire dans un courant ou une école. Du reste, il n'écrit aucun article scientifique sur la base de ce terrain et la teneur des articles qu'il publie en deux séries dans les *Basler Nachrichten* en 1908 et 1909 tient davantage du récit de voyage que du travail ethnographique³. Il ne paraît donc pas nécessaire de s'y attarder. Signalons simplement que son positionnement théorique, s'il en a un, est alors sans doute marqué, à travers des discussions et des lectures, par les positions du *moderate positivism* de son oncle et de Fritz Sarasin.

2.2.2. Les Nouvelles-Hébrides⁴

Son apprentissage ethnographique ne débute en effet pas véritablement avant son retour en Europe, au printemps 1908. Il suit alors l'exemple avunculaire et, recommandé par Fritz Sarasin, se rend à Berlin pour s'imprégner des enseignements de Felix von Luschan. Professeur extraordinaire à l'Université de Berlin et conservateur des sections africaine et océanienne du *Museum für Völkerkunde*, c'est lui qui prépare un plan d'études pour le jeune Bâlois. Sur ses conseils, Speiser suit alors quelques cours au semestre d'été et s'inscrit pour l'automne aux cours

¹ Jesse Walter Fewkes, a suivi une formation de zoologue, avant de se tourner vers l'ethnographie et l'archéologie. Il a dirigé en 1899 la *Hemenway Southwestern Archaeological Expedition* au cours de laquelle il entreprend ses premiers travaux sur les *Zuni* et les *Hopi*, dont il enregistre des chants traditionnels. Il mène plusieurs campagnes de fouilles archéologiques sur des sites amérindiens, dont *Casagrande* et *Mesa Verde*. Membre du *Smithsonian Bureau of American Ethnology* dès 1895, il en deviendra directeur en 1918, HOUGH 1931. Sur le travail d'ethnographe de Fewkes, cf. HINSLEY 1983.

² MKB, Speiser, Carnet de notes de son voyage chez les *Hopi*, 1908.

³ A cet égard, l'évolution de ces articles est évidente. La première série, qui date des mois d'avril et de mai 1908 se réduit à une simple relation de voyage. Speiser y retrace son voyage, décrit les paysages et présente son itinéraire. La seconde série, écrite en janvier-février 1909, alors qu'il suit déjà l'enseignement de Felix von Luschan à Berlin tient davantage du compte-rendu ethnographique. Il s'y attarde sur la description de cérémonies, le système religieux *hopi* ou encore la structure sociale de la tribu.

⁴ Cf. annexe 4.3.

d'ethnographie générale et de préhistoire – pour le cas, précise von Luschan, où il voudrait faire carrière au musée de Bâle¹.

Son séjour à Berlin approfondit sa maîtrise du champ de recherche et l'inscrit définitivement dans le paradigme berlinois. « *Speiser's Forschung*, affirme Karl Meuli en 1950, *ist [...] wesentlich durch die Ziele bestimmt, die Bastian und Virchow der Ethnologie gewiesen hatten* »² (MEULI 1950 : 4). Ces derniers avaient fixé à l'ethnographie des objectifs qui s'articulent en priorité autour des voyages d'exploration et de la nécessité de mener des campagnes de sauvetage des populations primitives, et von Luschan est à cet égard l'un des principaux défenseurs du terrain (ZIMMERMANN 2001 : 219). On ne s'étonne pas dans ce cas que Speiser ne se contente pas des études livresques d'ethnographie et d'anthropologie physique qu'il a menées jusque-là et qu'il juge du reste insuffisantes³. Il veut se confronter au terrain. Rapidement, dès l'automne 1908, il élabore donc des plans de voyage et, en décembre 1908 déjà, de passage à Bâle, il avise Fritz Sarasin de son souhait d'organiser un voyage d'études, vraisemblablement en Océanie. « *Gegenwärtig ist die Südsee entschieden im Brennpunkt des Interesses* »⁴, se justifie-t-il.

Il est vrai que l'Océanie jouit d'un intérêt tout particulier au tournant du siècle. Plongée dans le paradigme évolutionniste, l'ethnographie se lance alors avec entrain dans l'étude de ces populations des mers du sud. Isolées, primitives, semblables et distinctes à la fois, elles constituent un terrain idéal pour reconstruire l'histoire conjecturale du peuplement humain et répondent parfaitement aux interrogations de ce champ de recherche. Si les Anglais sont les premiers à s'y lancer avec les recherches de Robert Henry Codrington (1891), ce n'est que quelques années plus tard que l'on trouve dans l'expédition de *Torres Strait* la véritable pierre milliaire des recherches océanistes britanniques (STOCKING 1995 : 111-112 ; TURTLE 1999 : 342). Cette campagne richement dotée est non seulement extrêmement ambitieuse. Elle aboutit également à un nombre considérable de publications et suscite différentes vocations pour l'ethnographie océaniste, comme celle, célèbre, du médecin William H.R. Rivers (YOUNG 1999 : 361).

L'Océanie constitue pour le chef de l'expédition Alfred Cort Haddon, comme pour les Bâlois, un objet d'étude obligé. Partant d'un point de vue naturaliste, Haddon conçoit les îles des mers du sud comme une province biologique très clairement identifiée et ce qui est vrai de la faune l'est aussi des humains. A leur idée, les îles océaniques permettent ainsi, si l'on agit avec assez de promptitude, de comprendre la nature, l'origine et la distribution des populations indigènes (STOCKING 1995 : 115).

¹ Stabs PA 212 T 2 XXI, Lettre de Felix von Luschan à Fritz Sarasin, 8.5.1908.

² « Les recherches de Speiser sont fondamentalement déterminées par les objectifs que Bastian et Virchow avaient fixés à l'ethnologie ».

³ Voilà qui explique qu'à son retour en Suisse à l'été 1909, Speiser assiste aux enseignements de Rudolf Martin. « *Ich möchte nämlich vor meiner Abreise soweit kommen, das anthropologische Material selbst bearbeiten zu können und nicht gezwungen sein, mich nach der Rückkehr noch über die Arbeitsmethoden instruieren zu lassen. Das ist mir eigentlich der wichtigste Grund und darum hänge ich so sehr an dem Kurs bei Martin* », Stabs PA 212 T 2 XXXI, Lettre de Felix Speiser à Fritz Sarasin, 2.8.1909.

⁴ « Actuellement, l'Océanie se trouve au cœur de l'intérêt. »

Directement inspirées de l'expédition de *Torres Strait* (ZIMMERMANN 2001 : 318), les études océaniques de terrain se développent également en Allemagne. Ce sont d'abord les recherches mélanésiennes de Fritz Graebner (1905 ; 1907) sur lesquelles il s'appuie pour développer son analyse diffusionniste qui marquent le champ de recherche. Peu après, Richard Thurnwald entreprend son premier voyage dans le *Südsee Schutzgebiet*¹ sous l'égide du musée ethnographique de Berlin (JULLERAT 1993 : 17), alors qu'Otto Schlaginhaufen participe à l'expédition de la marine allemande de 1907-1909 sous la direction d'Emil Stephen (ZIMMERMANN 2001 : 227-228). L'Océanie se trouve véritablement au cœur de l'attention savante.

L'Océanie demeure cependant un espace très large et il s'agit d'en sélectionner une portion étudiable. A cet effet, Speiser retourne à Berlin en janvier 1909 pour y mener une rapide enquête auprès de quelques savants. Il s'adresse d'abord à l'américaniste Karl von den Steinen qui immédiatement le détourne de l'archipel Bismarck où travaillent alors les deux grandes expéditions que nous venons de mentionner. Selon l'ethnologue allemand, il n'aurait, seul, aucune chance d'apporter de meilleurs résultats que ces expéditions. Ce jugement fait pleinement sens au début du 20^{ème} siècle. Plongées dans le paradigme naturaliste, les recherches qui visent à un épuisement du réel se mènent, pour davantage d'efficacité, en commun. Torres Strait en constitue un bon exemple tout comme les recherches des Sarasin. « L'idéal, écrit Marcel Mauss, serait qu'une mission ne parte pas sans son géologue, son botaniste et ses ethnographes. On réduirait ainsi les frais généraux ; d'autre part, un anthropologue peut se révéler sociologue et tout le monde peut être excellent muséographe. Donc *partir plusieurs ensemble* » (MAUSS 1947 : 17). L'injonction de Mauss indique combien ce point de vue est commun au début du siècle. Par ailleurs, les recherches extensives dominent encore, de même que l'intérêt porté à la culture matérielle. A cet égard, bien sûr, les grandes campagnes composées de différents chercheurs disposent d'un avantage important sur les enquêteurs isolés.

Pourtant, Speiser souhaite aborder son terrain en menant une étude intensive au sein d'une seule tribu (*eine eingehende Erforschung eines Stammes*). C'est une perspective qui se trouve encore à ses premiers balbutiements en 1909. Dans le domaine américaniste, Konrad Preuss et Theodor Koch-Grünberg commencent à s'y risquer (KRAUS 2004 : 255-256). Mais ils sont déjà rejoints par Felix von Luschan et Oswald Richter qui eux aussi testent alors cette nouvelle méthode (ZIMMERMANN 2001 : 219-220) tandis qu'en Grande-Bretagne, Alfred Haddon souhaite également développer les enquêtes intensives après *Torres Strait* (STOCKING 1995 : 115-123). Formé par ces mêmes savants à Berlin, Speiser se presse de les imiter.

Von den Steinen, le premier interlocuteur de Speiser, n'en tient guère compte. Non content de détourner Speiser de l'archipel Bismarck, il lui suggère toute une série de destinations et de recherches extensives. Il lui propose ainsi de joindre la *Hamburger Südseeexpedition* que Georg Thilenius met sur pied à Hambourg. Participer à cette recherche constituerait un exercice excellent. Speiser, pourtant, doute que cela puisse se réaliser – pour les raisons qu'on imagine. Il lui propose aussi l'Amérique du Sud. Mais Speiser n'en ressent pas l'envie (*Lust*) et von den

¹ Le Protectorat des mers du Sud.

Steinen admet qu'il existe des terrains plus intéressants¹. Dans leurs discussions communes, ils évoquent également le Mékong supérieur. L'idée ne plaît pourtant guère à von den Steinen et Speiser se méfie des conditions anthropologiques embrouillées (*verwickelt*). *Sumatra* et *Barkea* sont enfin successivement évoqués, puis rejetés parce qu'entrant dans le domaine de compétence de l'orientalisme.

Speiser se tourne alors vers Felix von Luschan et le consul général des possessions allemandes d'Océanie, Gustav Thiel. Tous deux lui recommandent chaleureusement la Nouvelle-Guinée. L'île, rapportent-ils, est « *auch noch ganz jungfräulich, ca. 50 km im Innern und dort kann man sich jetzt wohl aufhalten mit einigen Soldaten* »². En revanche, ils détournent le jeune Suisse des îles de l'Amirauté. Si la Nouvelle-Guinée jouit de cette situation précaire et éphémère où le terrain est déjà suffisamment colonisé pour permettre à l'ethnographe de s'y déplacer en sécurité et pas encore assez pour avoir détruit les cultures primitives, les îles de l'Amirauté sont en revanche encore trop sauvages. Thiel juge que les postes de police installés sur le territoire ne sont pas assez anciens pour avoir marqué les esprits. Enfin, le *Neu-Mecklemburg* (Nouvelle-Irlande) est en train d'être étudié par le Père Gerhard Peekel et les îles Salomon sont la chasse gardée de von Luschan lui-même.

Face à ces propositions aussi nombreuses que peu convaincantes, Speiser revient à ses vieilles amours, les Nouvelles-Hébrides. « *Dort, explique-t-il, ist noch gar nie wissenschaftlich gearbeitet worden. Ein Paar Missionsberichte ist alles was ich finden kann. Da wäre also noch ein ideales Feld – wenn von den Eingeborenen überhaupt noch viel da ist. Dort setzte nämlich der Anwerbungsbetrieb zuerst und am stärksten ein, die Missionare mögen, ihres zahllosen Erscheinens wegen dort auch mitgeholfen haben ; dazu ist keine einheitliche Regierung, so dass schon Berichte aus den achtziger Jahren über eine erschreckende Degeneration und Abnahme der Bevölkerung klagen. Aber Reste werden wohl noch vorhanden sein und man könnte retten was noch zu retten ist, ev. kann ich immer noch nach Neu-Guinea verpflanzen. Dazu sind Missions- und Handelsstationen dick gesalt, so dass auch genügend Reiseverbindungen und Verpflegungsstützpunkte da wären. Bedauerlich ist nur der Mangel einer Regierung. Ich müsste mich eben beim franz. und engl. Konsulate akkreditieren und bei den diversen Missionsgesellschaften. Dann sollte es gehen. Ich will also dieses Gebiet vorläufig als mein festes Ziel betrachten, bis künftigen Gründe dagegen sprechen sollten* »³. Speiser ne reviendra pas sur sa décision et se

¹ Stabs PA 212 T 2 XXXI, Lettre de Felix Speiser à Fritz Sarasin, 29.1.1909.

² « (...) également encore vierge à 50 km à l'intérieur des terres où l'on peut séjourner avec quelques soldats », Stabs PA 212 T 2 XXXI, Lettre de Felix Speiser à Fritz Sarasin, 29.1.1909.

³ « On n'y a pas encore mené de recherches scientifiques. La seule chose que j'ai trouvée est une série de rapports de missionnaires. Ce sera donc un terrain idéal – s'il reste des indigènes. Car c'est là que le recrutement des indigènes s'est produit en premier et le plus intensément, avec l'aide des nombreux missionnaires; de plus, les îles ne connaissent pas de gouvernement homogène. Ainsi, des rapports datés de 1880 décrivent déjà un état de dégénérescence effrayant ainsi qu'une baisse drastique de la population. Cela dit, il y aura bien quelques restes et l'on sauvera ce que l'on pourra. Dans le pire des cas, je pourrai toujours me rendre en Nouvelle-Guinée. Par ailleurs, les stations missionnaires et les comptoirs de commerce sont nombreux, ce qui augure de bonnes opportunités de déplacement et de logement. La seule chose qui inquiète est l'absence de gouvernement. Je devrais en effet m'accréditer auprès des gouvernements britannique et français, ainsi que de différentes sociétés missionnaires. Dans ce cas, cela devrait aller et je considère donc définitivement les Nouvelles-Hébrides comme mon objectif, à moins

met immédiatement au travail. Il se lance dans l'étude de la maigre littérature sur les Nouvelles-Hébrides¹ dans les bibliothèques berlinoises et se plonge dans les collections muséales².

Le cas de Speiser doit retenir notre attention. Il est en effet très éloigné de celui des Sarasin qui justifient leurs destinations par des motifs très purs (inscription de Célèbes dans le continent asiatique ou océanien, embryologie des éléphants, controverse sur la nature du paléolithique ceylanais, etc.) ou qui se penchent, une fois sur place, sur des objets d'étude incontournables. Avec Speiser, au contraire, le choix est orienté par toute une série de contraintes très éloignées des considérations cognitives qui guident les Sarasin. Le degré de sécurité et le contrôle européen sur le territoire à explorer, l'état de la recherche et la présence d'un autre savant sur le terrain, le goût personnel, la structure du champ scientifique avec ses chasses gardées sont autant d'éléments qui contribuent à opérer son choix. Il ne faut pourtant pas y voir seulement deux perspectives de recherche qui seraient le produit d'autant de personnalités scientifiques ou de traditions de recherches. Si c'est peut-être le cas, cette différence s'explique en réalité surtout par la nature de la documentation employée dans les deux cas, publications ou correspondance.

Nous n'apprendrons rien à personne en relevant que les publications sont l'une des principales vitrines de la pratique scientifique. C'est le lieu où un processus magique transforme les incertitudes et les contraintes en choix assumés, donc libres et raisonnables. Ces arguments en disent long sur ce qui compte aux yeux des scientifiques lorsqu'ils s'adressent à d'autres savants et au public, mais peu sur les éléments qui sont véritablement intervenus dans leurs choix. Les correspondances personnelles des savants de leur côté nous indiquent les contingences et les hésitations qui guident la recherche. En comparant les cas des Sarasin et de Speiser, nous disposons de deux types d'indications très différents. Ainsi, bien sûr, dans les ouvrages que Speiser a consacrés à ce voyage (1913 ; 1923), il n'est jamais question des raisons qu'il invoque lorsqu'il s'entretient avec Fritz Sarasin. Inversement, on ne risque rien à parier que nous ignorons beaucoup des véritables motifs qui ont mené les Sarasin à Ceylan, à Célèbes et en Nouvelle-Calédonie. Le seul argument médiateur entre les deux discours est la dégénérescence des populations et l'urgence du travail.

que de nouvelles données m'en dissuadent. », Stabs PA 212 T 2 XXXI, Lettre de Felix Speiser à Fritz Sarasin, 29.1.1909.

¹ Signalons encore que plus tard cette année-là alors qu'une maladie met en cause le départ de Speiser, Fritz Sarasin tente une nouvelle fois de le détourner de l'Océanie vers les *Hochkulturen* du Pérou et du Mexique. Speiser refusera encore, en prétextant de la difficulté de ces sujets, Stabs PA 212 T 2 XXXI, Lettre de Felix Speiser à Fritz Sarasin, 6.7.1909

² Par exemple, il va à Francfort pour étudier la collection Kei et Arn à l'automne 1909, Stabs PA 212 T 2 XXXI, Lettre de Felix Speiser à Fritz Sarasin, 2.8.1909.

2.2.3. Le *Xingu*¹

Speiser exploite pendant plus de dix ans le matériel de son premier grand voyage et il faut attendre 1924 pour le voir repartir en expédition, en... Amazonie brésilienne. Pour être franc, c'est le hasard qui l'y mène. Après la Première guerre mondiale, Speiser entre en effet en contact avec l'ethnologue allemand Theodor Koch-Grünberg. Cette rencontre naît du souhait manifesté par Speiser d'acquérir un film que Koch-Grünberg a tourné au nord du Brésil. L'achat de ce film, que Speiser a sans doute vu au Congrès international d'ethnologie et d'ethnographie à Neuchâtel où il fut projeté en juin 1914², constitue l'origine d'une relation scientifique et amicale qui durera jusqu'à la mort de Koch-Grünberg en 1924. L'année suivante, Speiser invite ainsi l'américaniste allemand à prononcer une conférence à Bâle et, au cours des années qui suivent, ils poursuivent une correspondance irrégulière, échangent leurs publications et se rendent parfois visite. Kraus (2004 :140) juge que la rencontre des deux hommes a été très bénéfique pour le Bâlois qui souffre semble-t-il d'un manque frappant de confiance en lui et qui méjuge ses travaux. Koch-Grünberg le remet en selle et c'est à l'entremise de Koch-Grünberg que Speiser doit la réédition de son ouvrage *Südsee, Urwald, Kannibalen* sur les Nouvelles-Hébrides aux prestigieuses éditions Strecker & Schröder.

L'année précédente, en 1923, après une visite de Koch-Grünberg à Bâle, Speiser soulève enfin la question d'un voyage au Brésil et rapidement les premières démarches sont entreprises. Ainsi Speiser qui ne connaît pas le contexte brésilien souhaite se voir accompagné et Koch-Grünberg lui conseille de prendre contact avec Curt Unckel Nimuendaju³ pour lui demander de lui servir d'accompagnateur. Parallèlement, la destination de Speiser se précise. Fritz Krause⁴ et Wilhelm Kissenberth⁵, consultés par Koch-Grünberg, suggèrent à Speiser de se rendre dans l'île de

¹ Cf. annexes 4.5 et 4.6.

² MEN Van Gennep Congrès d'ethnographie à Neuchâtel, 1-5 juin 1914, Programme du Congrès.

³ Curt Unckel, né à Jena en 1883, a une formation d'ouvrier spécialisé à l'usine Zeiss de sa ville natale. En 1903, il quitte l'Allemagne pour le Brésil où il mène une première expédition chez les *Guarani* en 1905. Les *Guarani* le considèrent comme membre à part entière de leur groupe et lui donnent le nom de Nimuendaju. Curt Unckel publie dès lors ses ouvrages sous ce nom. Considéré comme l'un des meilleurs spécialistes de l'ethnographie brésilienne, en raison de ses nombreux et longs séjours parmi les populations indigènes, il a collaboré avec de nombreux musées allemands jusqu'à sa mort en 1945, KRAUS 2004 : 44.

⁴ Fritz Krause, né en 1881 près de Dresde, étudie les mathématiques, la physique, l'ethnographie et la géographie à l'Université de Leipzig, où il suit les cours de Wilhelm Wundt, Friedrich Ratzel et Karl Sapper. Dès 1902, il sert d'auxiliaire au musée d'ethnographie de la ville, sous les ordres de Karl Weule, et rédige sa thèse sur les indiens Pueblos. Nommé assistant du directeur en 1907, il part au Brésil l'année suivante. Promu curateur en 1919, il prend la direction du musée au départ de Weule en 1927, KRAUS 2004 : 37-40.

⁵ Né en 1878 à Aschaffenburg, Kissenberth étudie la philologie, le droit, les sciences commerciales, le japonais et l'ethnologie à Munich, Grenoble et Berlin. Il rédige une thèse en littérature en 1907, avant de s'engager comme stagiaire (*Voluntar*) au musée ethnographique de Berlin. L'année suivante, sur mandat du musée, il entreprend un voyage au Brésil, au bord du fleuve *Araguaia* qui se solde par un demi-échec. Engagé par le musée, il ne publie jamais les résultats de son voyage et se retire en 1924, Kraus 2004 : 41-42.

Bananal, sur le fleuve *Araguaia*, pour y étudier les *Javaé*. C'est là que Kissenberth s'est rendu en 1909, avec un succès relatif. Mais rapidement, Koch-Grünberg tente plutôt d'orienter Speiser vers les *Mundurukú* qui vivent au bord du fleuve *Tapajos*, quelques centaines de kilomètres plus à l'ouest. Dans cette région du Brésil, les frais de déplacement et le prix des artefacts sont, semble-t-il, moins élevés et le contact avec les indigènes plus faciles.

Nimuendaju, qui a dû rejeter l'offre de Speiser¹, s'y oppose : les *Mundurukú* ne représentent plus aucun intérêt. D'après lui, ils se réduisent désormais à une bande de *seringueiros* (récolteurs de caoutchouc) endettés et il ne fait guère de doute qu'une expédition au fleuve *Tapajos* serait sans intérêt. Il suggère donc plutôt à Speiser d'étudier les *Aparai* du fleuve *Para*. Se fiant à sa connaissance intime de l'état du terrain, Koch-Grünberg se range du côté de Nimuendaju et recommande à Speiser de suivre son conseil. Les *Aparai* sont certainement l'une des rares populations de la région qui n'a pas été acculturée par le contact avec les Occidentaux. Ils possèdent des rites de puberté très riches et, au pire des cas, Speiser pourrait remonter un peu plus encore le fleuve *Para* où il trouvera les *Upurui*, les *Ojana* ou les *Trio*.

Speiser qui ignore tout de l'ethnographie brésilienne se plie volontiers à la suggestion des deux spécialistes. Mais il ne se résout pas à partir seul et il propose à Koch-Grünberg de l'accompagner. Speiser prendrait en charge le financement et se chargerait de l'étude anthropologique et de l'examen de la culture matérielle, tandis que Koch-Grünberg explorerait la culture spirituelle. Touché par la proposition, le savant allemand se voit cependant contraint de décliner l'offre. Son emploi au *Linden-Museum* de Stuttgart qui est devenu précaire l'a mené à s'engager auprès de l'explorateur américain Alexander Rice-Hamilton qu'il accompagne sur l'Orénoque en 1924 (KRAUS 2004 : 140-142).

Le voyage de Speiser au Brésil atteste son inscription dans le champ de l'ethnographie allemande. Les conférences, les visites aux musées l'ont rapproché de plusieurs savants avec lesquels il s'entretient pour l'orienter dans le choix géographique de son terrain. Car, comme américaniste, Speiser ne vaut pas grand-chose. Heureusement donc que Curt Unckel Nimuendaju et Theodor Koch-Grünberg l'informent très précisément des conditions de travail et des intentions des autres ethnographes sur lesquelles le renseignent également les publications de notices dans les revues allemandes *Globus*, *Zeitschrift für Ethnologie* et *Petersmann Geographische Mitteilungen* (KRAUS 2004 : 143).

Car si l'américanisme en général, et l'ethnographie de l'Amazonie brésilienne et de la région du *Xingú* en particulier, est mal connu de Speiser, cette spécialisation témoigne d'une riche activité depuis près quatre décennies. Comme la plupart des enquêtes ethnographiques de l'époque, la recherche amazonienne est le produit de choix adoptés sur le terrain. Ces expéditions répondent cependant aussi à un certain nombre d'objectifs fixés avant le départ. Selon Kraus (2004 : 100), le fait que les américanistes allemands optent pour des tribus encore inconnues permet à chaque enquête d'augmenter systématiquement les acquis de l'ethnographie amazonienne. En se laissant diriger par les spécialistes allemands, Speiser intègre en quelque sorte leur groupe – mais, il le fait

¹ Il s'est déjà engagé à aider l'ethnologue suédois Erland Nordenskiöld.

comme un jeune étudiant, de manière passive. S'il participe de la recherche amazonienne, on ne peut le compter comme acteur. On retrouve quelque peu la situation de 1908-1909 où le jeune Speiser était guidé par les Sarasin, von Luschan et d'autres savants allemands. Seulement, en 1924, il a la quarantaine bien entamée, enseigne à l'Université et dirige une section au musée de Bâle ; à cet égard, sa passivité étonne franchement.

2.2.4. Retour aux premières amours : les expéditions bâloises de 1928 à 1935¹

L'expédition brésilienne se solde par un échec retentissant. Elle a coûté cher – en termes financiers bien sûr, mais aussi en énergie et c'est un Speiser épuisé et déprimé qui retourne au pays. L'amertume du fiasco le poursuit longtemps et c'est principalement pour laver l'affront brésilien qu'il choisit de repartir en 1929. « *Ich muss sagen, dass ich diese neue Reise keinesweges zu meinem Vergnügen unternehme, sondern durchaus aus dem Bedürfnisse, meine Schlappe aus Brasilien wett zu machen. Es wird mir auch psychisch sehr gut tun, aus den für mich hier physisch allzu bequemen Verhältnissen wieder einmal hinaus zu kommen. Ich stehe hier doch zu wenig unter dem zeitenweise sehr heilsamen Muss* »².

L'objectif de Speiser n'est pas très précis. Il ne répond du moins à aucune interrogation particulière. Dans une lettre adressée à la *Curatel* de l'Université, il se contente ainsi d'indiquer qu'il compte se rendre en Nouvelle-Bretagne. Peu étudiée jusqu'alors, précise-t-il, cette île devrait apporter des résultats importants pour l'ethnographie et l'anthropologie de la région³. Il indique cependant encore qu'il compte explorer les relations entre les Salomon, la Nouvelle-Bretagne et la Nouvelle-Guinée, d'une part, et les Nouvelles-Hébrides, de l'autre⁴.

Ce dernier élément qui ne fait l'objet que de cette brève allusion n'est pas sans importance. Replacée dans le contexte bâlois de l'époque, son expédition n'est en effet pas isolée. Au contraire, elle participe à sa manière au projet de recherche que le crédit du gouvernement bâlois a mis sur pied. Comme nous l'avons vu, la commission et Fritz Sarasin cherchent manifestement à constituer des collections des régions d'Océanie encore mal représentées au musée et à la manière des savants allemands qui explorent l'Amazonie, le musée ethnographique de Bâle n'envoie pas les chercheurs au hasard. On choisit systématiquement des régions inconnues qui présentent un point de contact avec la zone précédemment explorée (KRAUS 2004 : 100).

En 1929, l'espace qui sépare les Nouvelles-Hébrides de la Nouvelle-Guinée est presque entièrement défriché grâce aux expéditions de Speiser et Paravicini. Le choix de Speiser qui se porte sur Choiseul et Bougainville puis, à travers la Nouvelle-Bretagne et *Umboi*, sur la Nouvelle-

¹ Cf. annexe 4.7.

² « Je dois convenir que je n'entreprends d'aucune manière ce nouveau voyage pour mon plaisir, mais bien plutôt poussé par le besoin de compenser ma défaite du Brésil. Il me sera par ailleurs aussi psychiquement profitable d'échapper à nos conditions de vie trop confortables. Je ne me trouve pas assez souvent dans un état de nécessité parfois bénéfique », Stabs PA 212 T 2 XXXIV, Lettre de Felix Speiser à Fritz Sarasin, 15.4.1929.

³ Stabs ED-REG 1a, 1 Speiser, Lettre de Felix Speiser au président de la *Curatel*, Felix Buchmann, 23.8.1929.

⁴ Stabs PA 212 T 2 XXXIV, Lettre de Felix Speiser à Fritz Sarasin, 31.3.1930.

Guinée britannique permet de combler les lacunes du musée. D'autant qu'au même moment, Paul Wirz se rend pour une énième fois à Bali avant de se diriger vers la Nouvelle-Guinée britannique. Le plan du musée bâlois est désormais achevé et le chapelet d'îles entre les Nouvelles-Hébrides et la Nouvelle-Guinée est désormais couvert. Le musée se tourne alors, nous le savons, de l'autre côté de la Nouvelle-Guinée pour établir un lien entre le monde océanien et la Malaisie. Paul Wirz, qui a exploré une bonne partie des îles entre *Sumatra* et *Sumba*, ainsi que *Borneo*, Jean Roux, qui s'est rendu à *Aru* et à *Kei*, et Fritz et Paul Sarasin, qui ont parcouru Célèbes de long en large y ont déjà sensiblement marqué le terrain et la commission menée par Fritz Sarasin décidera de compléter l'alignement, en partant cette fois-ci de l'ouest. En 1935, Alfred Bühler est ainsi envoyé à *Timor*, *Flores* et *Rote* puis, après la Seconde guerre mondiale, à *Sumba* et à *Bali*.

2.3. Paul Wirz

Comme nous l'avons déjà vu plus haut, les considérations financières guident profondément les orientations de terrain de Paul Wirz. On aurait tort cependant d'y voir la seule influence sur ses choix. Paul Wirz qui suit les enseignements d'Otto Schlaginhaufen en anthropologie et de Hans Wehrli en ethnographie est profondément marqué par les deux hommes. Schlaginhaufen, en effet, ne l'initie pas seulement à l'anthropologie physique et à l'Océanie, mais lui sert de modèle comme homme de terrain. A cet égard, pourtant, le maître est loin de l'élève. S'il est vrai que Schlaginhaufen participe à l'expédition hambourgeoise au Neu-Mecklembourg, à Bougainville et aux Salomon, de 1907 à 1911, sa manière de pratiquer le terrain s'éloigne considérablement de celle de Wirz. Selon Christoph Keller (1995 : 57-67), Schlaginhaufen, qui n'a pas même pris la peine d'apprendre le *pidgin* de l'archipel Bismarck, se laisse généralement accompagner de policiers quand il met pied à terre et n'a que des contacts limités avec les indigènes.

Il n'en reste pas moins que Schlaginhaufen et Wehrli – qui a lui aussi fait de nombreux voyages en Australie, au Burma et aux Indes – convainquent rapidement Wirz qu'il n'y a pas d'ethnographe sans terrain. Cependant, plus que les injonctions méthodologiques, c'est son attirance pour l'océan, la forêt vierge et la liberté des indigènes, éléments qu'a évoqués Schlaginhaufen dans ses cours, qui motive véritablement Paul Wirz à quitter l'Europe (SCHMIDT 1998 : 34). Quoiqu'il en soit, l'enseignement de Schlaginhaufen se trouve intimement lié au choix porté par Wirz sur l'Indonésie, la Nouvelle-Guinée et l'Océanie. Pour l'anthropologue zurichois, comme pour tant d'autres au début du 20^{ème} siècle, l'Océanie est un « *ergibiges Forschungsgebiet für Untersuchungen zur Menschheitsgeschichte* »¹. Ses premiers maîtres ne sont donc pas étrangers au choix de l'archipel Bismarck.

L'éclatement de la Première guerre mondiale pourtant l'empêchera de mener ce projet à terme. L'archipel Bismarck est en effet partagé entre les dominations britannique et allemande et la

¹ « (...) un terrain fertile pour l'étude de l'histoire humaine. »

guerre en interdit l'accès aux étrangers. Wirz est donc contraint de s'en détourner et opte alors pour la Nouvelle-Guinée néerlandaise.

Arrivé à *Buitenzorg* où accostent les bateaux en provenance d'Europe, Wirz y passe six mois à choisir son lieu d'étude. Souhaitant à l'origine se consacrer à des ethnies de l'intérieur de l'île, Wirz constate rapidement qu'un travail dans ces régions peu contrôlées par l'administration coloniale n'est pas sans danger. Il se range donc à l'opinion des missionnaires catholiques qu'il qualifie de « *wichtigste Helfer und Ratgeber* »¹ (SCHMIDT 1998 : 37) et décide d'étudier les *Marind-anim* qui occupent la côte.

Ce choix opéré au dernier moment est indépendant des objectifs généraux que Wirz donne à sa recherche. En premier lieu, son intérêt se porte sur l'Océanie, sans doute pour les mêmes raisons que Speiser : les mers du sud sont le lieu par excellence de la recherche ethnographique en ce début de 20^{ème} siècle. Et pour cause : l'Océanie est réputée posséder de nombreuses populations primitives encore inconnues. En raison de sa géographie particulière, elle permet également d'étudier des populations distinctes, mais rapprochées, pour évaluer les parts respectives de l'invention autonome et de la diffusion ; dans le même ordre d'idée, en tant que lieu de passage entre l'Asie et l'Australie, elle est au cœur des études qui portent sur le peuplement de l'Australie. Enfin, une grande part des possessions coloniales allemandes se trouve en Océanie, les *Südseebesiedlungen*. Tous ces éléments contribuent à augmenter l'intérêt de l'ethnographie allemande pour cette partie du monde. L'Océanie constitue alors le socle sur lequel elle assoit sa domination du champ de recherche.

Mais Wirz dévoile un second objectif dans sa thèse en 1922 : « *Ich unternahm die Reise mit der Absicht, von den noch wenig bekannten und im Aussterben begriffenen Stämmen auch für spätere Zeit eine bleibende Erinnerung zu sichern. Unternehmend und hoffnungsvoll, wie ich damals war, beabsichtigte ich zuerst, möglichst weit ins Innere vorzudringen und möglichst unberührte Stämme zu sehen. Aber schon nach den ersten Wochen meines Aufenthaltes musste ich einsehen, dass ich mich in meiner Auffassung geirrt hatte, und das Tiefergreifen ethnologischer Arbeiten nur an der Küste möglich war und hier umso nötiger schien. Es sollte dies vor allem dem großen am Strande ansässigen Stamm der Marind-anim gelten, welche das Zentrum einer von der Küste ausstrahlenden Kultur bildeten. Diesen Stamm, nach allen Richtungen hin zu untersuchen, schien mir darnach umso notwendiger zu sein, als das Aussterben der total verseuchten Bevölkerung bevorstand und nur noch eine Frage der Zeit ist* »² (SCHMIDT 1998 : 38). Cette volonté d'archiver la trace de ces populations se fonde sur la certitude de leur disparition prochaine. Ce discours commun et partagé par de très

¹ « (...) les aides et les conseillers les plus importants. »

² « J'entrepris le voyage dans l'intention de garder la trace de tribus mourantes et mal connues pour les générations futures. Entreprenant et plein d'espoir comme je l'étais alors, j'imaginai d'abord pénétrer autant que possible dans les terres pour rencontrer des tribus aussi peu touchées par la civilisation occidentale que possible. Mais après les premières semaines sur place, je dus me rendre à l'évidence. Je m'étais trompé. Des recherches ethnographiques approfondies ne pouvaient se mener que sur la côte et c'est là également qu'elles sont les plus urgentes. C'est en particulier le cas de l'importante tribu des *Marind-anim* installée sur la côte et qui forme le centre d'une culture importante qui rayonne tout autour. Etudier cette tribu sous tous les angles me parut ainsi d'autant plus urgent que la disparition de cette population infectée n'est plus qu'une question de temps ».

nombreux Européens (BRANTLINGER 2003 : 1-4 ; DE L'ESTOILE 2007 : 113) est fondamental pour Wirz. Il oriente du moins durablement l'ensemble de ses recherches dans la mesure où il motive la course incessante de Wirz.

Son adhésion à ce projet d'archive trouve son origine dans sa conception de l'ethnographie comme une science diachronique. Visant à reconstituer l'histoire de l'humanité, l'ethnographie porte son attention vers les peuples primitifs ou du moins intouchés (*unberührt*) par la civilisation européenne.

Mais son intérêt pour les peuple-nature ne s'explique pas seulement par des motifs cognitifs. Comme le souligne sa biographe Andrea Schmidt (1998 : 173), les désirs et les représentations personnelles de Wirz correspondent parfaitement aux exigences de l'ethnographie. Paul Wirz est sans doute un homme très fortement épris de liberté et de nature et à ce titre les populations indigènes primitives lui paraissent répondre très exactement à son idéal. Comme il l'affirme lui-même, c'est au milieu des *Marind-anim* qu'il ressent enfin le sentiment d'être humain (SCHMIDT 1998 : 170). Les *Marind-anim* sont libres, nus, entièrement entourés par une nature bienveillante et vivent en plein air. Ils représentent donc parfaitement l'idéal du mouvement de *Lebensreform* dont s'approchera Wirz à la fin des années 1920. Davantage donc qu'un simple objectif scientifique, le peuple-nature (*Naturvolk*) constitue aussi un idéal personnel. Incapable de le préserver face aux avancées de la civilisation, Wirz s'en fait l'historien pour la science, mais aussi pour lui-même.

Tous ses voyages jusqu'en 1931 sont guidés par cette quête. En 1920, il retourne en Nouvelle-Guinée dans l'idée de poursuivre ses recherches sur les *Marind-Anim*, mais aussi et surtout dans le but d'explorer les tribus de l'intérieur qu'il suppose moins touchées par la colonisation et l'occidentalisation (SCHMIDT 1998 : 62). L'expédition suivante de 1925 à 1927 doit d'abord permettre à Wirz de quitter la Suisse et l'Europe. Une fois en Océanie, il zigzague pendant deux ans en Indonésie, se rendant quatre fois à *Sumatra* et à *Nias* et trois fois à *Bali*. Fidèle à sa quête du primitif, il s'en tient à une stratégie qui le voit systématiquement poursuivre ses nouvelles expéditions là où la précédente l'a laissé. A partir des années 1930, convaincu que les populations primitives ont désormais disparu, il travaille en fonction des désirs des musées, puis se laisse porter par le hasard de son plaisir et de son intérêt naissant pour le bouddhisme de l'Inde au Japon, à travers tout le sud-est asiatique et la Chine (SCHMIDT 1998 : 122-143).

2.4. Henri-Alexandre Junod

Junod, comme l'ensemble des ethnographes suisses de la première moitié du 20^{ème} siècle, partage avec Wirz cet intérêt pour les populations primitives – sans qu'on n'y décèle cependant la même visée thérapeutique. On se souvient que Junod se lance dans l'étude des *Ba-Ronga* après avoir été convaincu par Lord Bryce que l'ethnographie n'est rien de moins qu'une manière d'archiver une page de l'histoire de l'humanité qui permettra de comprendre la préhistoire européenne. Cet objectif développe un intérêt privilégié pour les primitifs *authentiques* ou, plutôt, pour ce qu'il y a d'authentique chez les indigènes. L'authentique se réduisant à ce qui a précédé l'arrivée ou le

contact avec les Européens, son étude impose des priorités à sa recherche. Il ne décrit pas un état des choses (*Ist-Zustand*) mais ce qu'il imagine (*Soll-Zustand*), ce qui influence les résultats qu'il présente. Ainsi, l'usage ciblé, rapporté par Patrick Harries (2002), que Junod fait du dessin pour cacher ce que montre la photographie de la modernité des indigènes en constitue une attestation connue. Alors même que la photographie atteste un souci documentaire positiviste marqué chez Junod, Harries a repéré que le missionnaire préfère parfois remplacer un cliché dans lequel s'est glissé un élément de la modernité par une copie dessinée dont il retranche l'artefact qui témoigne du métissage de la culture indigène qui apparaît sur les clichés.

Cependant, la conception qu'a Junod de l'ethnographie ne se réduit pas à sa dimension historique. Si, pour partie, le missionnaire s'inscrit dans le même paradigme que Wirz, les Sarasin ou Speiser, d'autres motifs poussent Junod à l'étude des *Ba-Ronga*. Fidèle en ceci à l'orientation de la Mission Suisse romande, il souhaite également se servir de l'étude de ses indigènes pour accélérer l'évangélisation. A cet effet, l'élaboration d'un savoir utile (JUNOD 1898 : 8) réclame naturellement de rendre compte de la situation actuelle de la population en question. Les thématiques qu'il aborde s'en ressentent. Elles procèdent de ses obligations missionnaires et répondent en priorité aux nécessités de l'évangélisation. On ne s'étonne donc pas de trouver dans sa description des *Ba-Ronga* une part très large réservée à l'étude de la vie religieuse.

Un second élément distingue fondamentalement Junod des autres ethnographes suisses et rend difficile l'analyse de sa position théorique. Contrairement aux Sarasin ou à Wirz, il ne choisit pas son terrain. Envoyé en Afrique orientale portugaise par sa hiérarchie au sein de la Mission Suisse romande, il n'a d'autre choix que de s'y résoudre. A cet égard, Junod doit être considéré comme un « amateur » au sens que lui donne Susan Cannon (1978 : 153). S'il n'est pas tout à fait vrai qu'il ne maîtrise pas les concepts de la discipline et n'en saisit pas les enjeux, il n'en demeure pas moins que sa situation professionnelle lui impose des choix qui ne sont pas ceux de son champ de recherche.

Pour comprendre la position théorique de Junod, on ne peut se fonder sur le choix de son terrain ou les thématiques qu'il aborde. Il est dès lors nécessaire de se plonger dans ses publications qui n'apportent pas les réponses attendues. Junod estime en effet que sa qualité d'homme de terrain le dispense de tout positionnement théorique clair. Sans bibliographie, ni discussion théorique explicite qui pourraient servir à éclairer sa position de manière décisive, celle-ci est plutôt difficile à situer. D'autant que, comme homme de terrain, il n'hésite jamais à préférer une observation pratique à une hypothèse théorique. « Je n'ai pas d'idée préconçue sur ce qu'a été ou sur ce que doit avoir été l'homme primitif, écrit-il. Je crois que la théorie évolutionniste est appuyée par un grand nombre de probabilités et qu'elle fournit l'explication de nombreux problèmes. Cependant j'estime qu'elle n'est encore qu'une hypothèse et qu'il ne serait pas scientifique de la considérer comme un dogme dont la Science devrait consacrer tout son labeur à prouver la vérité. » (JUNOD 1936 : t. II, 256) De fait, la position de Junod oscille entre le déterminisme géographique de Friedrich Ratzel¹ et le diffusionnisme. Si le premier procède peut-être de ses études en terres

¹ Pour des précisions sur Friedrich Ratzel, voir ESPAGNE 2004, pp. 191-196.

allemandes, le second découle probablement de son travail de missionnaire : comment, en effet, croire en l'efficacité de l'évangélisation missionnaire si l'on ne croit pas à l'élévation de l'homme par la diffusion de pratiques culturelles ? Ces origines distinctes, filles de sa vocation missionnaire et de ses intérêts scientifiques, ne l'empêchent pas de vouloir les mêler dans un seul schéma théorique teinté d'évolutionnisme qui pourrait s'articuler ainsi : si tous les peuples sont capables de progrès, la diffusion des connaissances, qui est le moteur de l'évolution humaine, dépend du milieu géographique. C'est à peu près cela qu'il exprime dans *Les Ba-Ronga* : « Notre civilisation est la résultante des efforts combinés de millions d'intelligences et de centaines de peuples. Le lacustre de l'âge de la Pierre n'était pas beaucoup plus développé que le Noir actuel du Sud de l'Afrique ; à certains égards, il l'était moins. Mais il habitait l'Europe, et, au sud de ce continent, s'étend une mer à l'intérieur des terres, une Méditerranée, qui envoie des golfes jusqu'au cœur des pays qui la bordent, facilitant ainsi les relations de peuple à peuple. Toute découverte faite par une nation devenait facilement la propriété d'une autre. Rome a hérité de la Grèce, et la Grèce de l'Égypte et de l'Assyrie, et ces rapports internationaux, favorisés par les conditions géographiques de l'Ancien monde, expliquent le développement, la *progression arithmétique* dirons nous de notre civilisation indo-européenne. En Afrique rien de semblable. (...) Des déserts de sable brûlants séparent les tribus les unes des autres. Parfois ce sont des montagnes massives, de vrais remparts qui les isolent. Les communications sont presque impossibles et la tribu noire, réduite à ses propres forces, au sein d'une nature qui ne pousse guère à l'action, en reste à l'industrie élémentaire qu'elle a acquise. *Il lui manque l'influence du dehors* pour féconder les énergies intellectuelles, la faculté inventive dont elle possède les germes » (JUNOD 1898 : 247).

Au total, Junod occupe une position qui est profondément déterminée par son inscription missionnaire. Le choix de son terrain et d'une partie de ses centres d'intérêts, la manière de constituer ses données sont le produit de sa profession missionnaire. Pour le reste, il puise dans ses premières amours naturalistes. Les contacts avec les savants de la métropole n'étant pas établis avant son premier terrain, ces derniers n'orientent pas la recherche de Junod avant l'exploitation de ses données à son retour en Europe. Plus tard, même s'il subit de plus en plus l'influence des anthropologues de salon¹ et glisse progressivement vers un évolutionnisme formalisé, les interrogations de la discipline n'auront jamais d'influence sur ses choix de terrains.

2.5. Eugène Pittard

A la manière de Junod, Eugène Pittard aborde également ses études ethnographiques par la bande. Formé à l'École d'anthropologie de Paris, Pittard est d'abord anthropologue ce qui lui assure une position méthodologique très différente des autres ethnographes suisses. Sans mettre en cause la légitimité de le considérer comme ethnographe, force est cependant de constater que ses « études » ethnographiques sur la Suisse, les Balkans ou l'Empire ottoman sont toujours une

¹ En particulier James Frazer, E.S. Hartland et Arnold Van Gennep, Harries 2007 : 212-213, 227-228.

conséquence indirecte de ses recherches anthropologiques. Elles procèdent d'interrogations anthropologiques ou archéologiques et servent à répondre aux programmes et aux questions de ces domaines de recherche. Pour Pittard, l'ethnographie n'a guère que la valeur d'une science auxiliaire au service de l'anthropologie. Sans l'appui de la discipline reine, les résultats ethnographiques ne signifient pas grand-chose.

Dans ce contexte, il est bien sûr malaisé d'établir un lien entre les recherches de Pittard et celles des ethnographes. De fait, il n'y en a pas. Si elles partagent leur objet, elles ne s'inscrivent pas dans le même champ de recherche. C'est le cas pour les Balkans et la Dobroudja dont l'intérêt qu'ils soulèvent chez Pittard ne répond qu'à des questionnements anthropologiques. Au point de vue de l'anthropologie, en effet, le Sud-est européen constitue la partie de l'Europe dans laquelle la juxtaposition des divers types humains est la plus élevée et où les types conservent encore une pureté morphologique nette. Pour Pittard, c'est en particulier vrai pour la région de la *Dobroudja* qu'Elisée Reclus, dans sa *Géographie universelle*, décrivait comme une extraordinaire mosaïque de races (1905 : 224, t. 1). Mais c'est la péninsule dans son ensemble qui suscite l'intérêt en raison de sa position géographique. Située à la croisée de l'Orient de l'Occident, entourée de deux mers, pénétrée profondément par le Danube, elle a été une terre d'accueil pour de nombreuses vagues migratoires.

Or, constate Pittard, en dépit de l'intérêt de cette région, les anthropologues ne s'y sont guère penchés avant lui. Jusque dans les années 1910, affirme-t-il, les cartes anthropologiques de la région montraient encore de vastes espaces blancs tandis que les parties coloriées se fondaient sur des données provisoires et fragiles. D'une part, les études ne s'appuyaient que sur des séries insuffisantes de quelques crânes, mesurés dans de rares régions ; d'autre part, les caractères étudiés n'étaient pas assez nombreux pour permettre des généralisations ; enfin, les voyageurs scientifiques suivaient toujours les mêmes voies, celles que traversent les axes de communication les plus accessibles. Il en ressort que les populations étudiées sont toujours les mêmes et le plus souvent métissées (PITTARD 1916 : 13-14). Au total, l'ignorance des anthropologues sur les Balkans est profonde. Ils offrent donc un champ d'observations intouché pour la science anthropologique.

A cette fin, Pittard dresse le programme suivant. Il faut d'abord étudier les différentes populations pré- et proto-historiques dans leur succession chronologique et en analyser les caractères ethniques ; en deuxième lieu, il faut porter le même intérêt aux divers groupes barbares qui ont envahi la Péninsule au début de l'ère chrétienne ; en troisième lieu, enfin, il convient de mener une vaste enquête systématisée des caractères somatologiques des habitants actuels de la Péninsule (PITTARD 1916 : 19-20).

L'étude anthropologique des Balkans ne se limite pourtant pas à sa portée cognitive. Elle possède aussi une dimension socio-politique très actuelle. Les données disponibles jusque-là étaient tellement incertaines qu'elles ont permis de légitimer de nombreux discours nationalistes dans la région, regrette le savant genevois. Celui des Bulgares contre les Serbes ou les Grecs, etc. qui ont mené à des conflits sanglants dont le climax est atteint avec la Première guerre mondiale. Etablir clairement et honnêtement la carte anthropologique de la région permettrait, à son idée, de régler

définitivement la délicate question des nationalités. Pittard, ici comme ailleurs, ne met pas du tout en cause les applications politiques de l'anthropologie. Ce qu'il condamne, c'est bien plutôt l'emploi du qualificatif « scientifique » apposé à des enquêtes partielles et partiales.

Si ce « microscème anthropologique » doit retenir notre attention, ce n'est pas seulement parce que ses caractères morphologiques sont demeurés originaux (MARGOT 1943 : 6). Il constitue aussi, pour l'anthropologue genevois, un conservatoire des mœurs. Ce n'est pas sans intérêt pour Pittard. L'ethnographie, en effet, permet parfois de trancher des situations anthropologiques complexes. « Un trait ethnographique, à lui seul quelquefois, indique Pittard, institue une subdivision dans les groupes humains secondaires » (PITTARD 1901 : 3). On comprend, dans le cadre de la complexité du contexte balkanique, l'intérêt que Pittard porte à l'ethnographie des populations de la région et en particulier à la culture matérielle. Mais on comprend aussi qu'une telle pratique de l'ethnographie ne peut pas répondre aux questionnements du champ de recherche. Le choix du terrain est déterminé par l'anthropologie et si Pittard y mène quelques recherches ethnographiques, elle ne vise qu'à affiner les résultats anthropologiques.

Les raisons qui mènent Eugène Pittard et son épouse Noëlle Roger en Turquie ressortissent à des motifs semblables. Dès les années 1920, la Turquie de Mustapha Kemal, comme la plupart des jeunes Etats-nations, cherche à asseoir sa légitimité dans des récits idéologiques qui exposent la construction de la nation. L'un de ceux-ci est la thèse historique turque. Celle-ci prétend que le fait turc (*Türkentum*) forme le berceau de l'humanité et considère la langue turque comme la langue originelle de l'humanité. L'Asie mineure, avance-t-elle, serait en effet occupée par des populations proto-turques depuis les temps primitifs. Quant aux Turcs, ils ne seraient que les colons protohistoriques porteurs de la culture à l'Europe. Au fond, dans une sorte d'inversion de l'idéologie philhellène occidentale, le peuple turc passe de la horde barbare, asiatique et musulmane à une population blanche, aryenne et proto-européenne.

Pour que ce discours soit efficace, il est nécessaire de l'appuyer par des traces d'occupation remontant au Paléolithique. Or, en 1927 encore, Jacques de Morgan écrivait que les premières traces de peuplement ne remontent pas avant l'âge des métaux. Pour Pittard, cette absence reflète plutôt les circonstances peu favorables aux trouvailles (PITTARD 1931 : 148) qu'une réalité de fait. Au fond, il suffit de chercher aux bons endroits – et Pittard en isole un certain nombre (KIESER 2005 : 149-150) – pour démontrer la validité de son hypothèse.

Pittard n'a pas imaginé cette question seul. Au début des années vingt, un certain nombre d'intellectuels turcs cherchent en effet à attester par l'anthropologie préhistorique la grandeur de la Turquie pré-islamique. Il se trouve par ailleurs que nombre d'entre eux se trouve alors dans la région lémanique qui forme en ces temps la principale plate-forme des nationalistes turcs en exil. Manquant souvent de légitimité mais connaissant la réputation internationale de Pittard, il n'est pas étonnant d'observer que peu après la Première guerre mondiale quelques étudiants et diplomates turcs comme Rachid Saffet Bey s'approchent de Pittard pour qu'il présente des conférences anthropologiques devant leurs cercles. C'est par l'intermédiaire de ces contacts que le savant genevois fera la connaissance d'un Mustapha Kemal particulièrement intéressé à se servir de l'anthropologie pour accréditer sa version de l'histoire (KIESER 2005 : 90, 126 sqq.). C'est le

début d'une grande amitié entre les deux hommes. Atatürk voit dans Pittard un savant qui peut servir sa cause et, en particulier, sa thèse historique ; Pittard, de son côté, est très favorablement impressionné par la révolution turque et son leader.

Lorsqu'Atatürk invite Pittard en Turquie en 1928 pour y mener des enquêtes anthropologiques et archéologiques, le Genevois est le premier savant étranger qui peut pénétrer le pays depuis le massacre arménien de 1925. Et Atatürk n'est pas déçu des résultats. Auréolé de la reconnaissance dont il jouit – il vient de signer *Les Races et l'histoire*, dans la collection « L'évolution de l'humanité » d'Henri Beer – Pittard a établi trois éléments à l'automne 1928. En premier lieu, il a découvert un site paléolithique à Adeyaman, au sud-est de l'Anatolie. En deuxième lieu, ses recherches anthropologiques sur plus de deux cents soldats à Ankara démontrent que les Anatoliens se distinguent morphologiquement du bloc asiatique et se rattachent à l'Europe. Enfin ils forment un groupe homogène qui s'oppose à l'identité cosmopolite ottomane ou musulmane (KIESER 2005 : 132). Si Pittard ne doute pas de ses thèses – il indique cependant qu'il faudra encore les étayer – ces résultats font surtout plaisir à Atatürk qui fonde alors l'institut d'histoire pour défendre sa thèse turque. C'est alors, aussi, qu'il finance les recherches de sa fille adoptive Afet Inan qui, à travers l'étude de 64'000 individus menée sous la direction de Pittard, établit clairement l'homogénéité de la race turque dans son *Anatolie, le pays de la « race » turque* (1939).

On conçoit, dans ce contexte où Pittard est apprécié pour son expertise anthropologique, que l'ethnographie n'est pas aux premières loges. Comme dans les Balkans, Pittard se laisse guider par l'anthropologie. Dans les deux cas, cette prééminence de l'anthropologie joue sur les pratiques. On l'imagine aisément, mesurer des individus ou des crânes en contexte carcéral ou militaire, faire des fouilles archéologiques, interroger des instituteurs sont des activités qui n'ont pas tout à fait les mêmes exigences que l'étude des règles de parenté ou l'achat d'un objet précieux. D'une part, pour obtenir le droit de pratiquer ses recherches, Pittard noue des contacts avec les autorités plutôt qu'avec les populations indigènes d'accès plus difficile ; d'autre part, il n'y a aucune obligation de maîtriser la langue ; enfin, des séjours brefs suffisent amplement.

Si cela peut paraître contradictoire avec la pratique de l'ethnographie que décrivent les manuels, ces méthodes sont parfaitement similaires à ce que l'on observe en Suisse au même moment. Ces quelques caractéristiques générales sont très proches de celles des pratiques d'un Speiser ou d'un Sarasin. Ce n'est donc pas l'objet de sa recherche et les méthodes qu'elle impose qui expliquent son intérêt faible pour l'ethnographie. Ce sont bien plutôt ses choix épistémologiques, qui affirment la suprématie des caractères physiques sur les caractères culturels, qui en ont détourné Pittard.

2.6. George Montandon

La première expédition de George Montandon qui l'emmène en Ethiopie de 1909 à 1911 est d'abord la réalisation d'un rêve d'enfant. « Notre seul désir de réaliser des rêves de jeunesse nous engagea, écrit-il, à l'organiser et à l'exécuter » (MONTANDON 1913a : 7). Cela dit, comme tous les

rêves, le sien n'est pas particulièrement précis. Dès lors, le détail de son expédition est dicté par d'autres facteurs. A la manière de l'ensemble des ethnographes suisses, George Montandon souhaite faire œuvre de pionnier, géographiquement du moins. Il relève alors les tracés de chacun des voyages d'exploration menés par des Européens en Ethiopie et constate que le pays *Ghimirra* a été systématiquement délaissé par les explorateurs. « Ces considérations déterminèrent le choix que nous fîmes de cette province comme but principal de notre tournée d'exploration » (MONTANDON 1913a : 8-9). La documentation issue des travaux antérieurs de ses prédécesseurs géographes, naturalistes ou négociants, écrit encore Montandon, est la condition nécessaire de toute poussée qui se fait une tâche de rapporter quelques données nouvelles.

Cela établi, George Montandon n'est pas plus précis. Le but du voyage est de « visiter » les provinces du sud-ouest. De fait, son expédition vaut surtout pour ses résultats géographiques et topographiques. Ce n'est pas étonnant dans la mesure où il s'agit de la dimension de son travail qu'il prépare le mieux en suivant les recommandations d'Edward A. Reeves, le *Map Curator* de la *Royal Geographical Society* ainsi que du cartographe neuchâtelois Maurice Borel (SIEGENTHALER 2004 : 21). Les dimensions ethnographique et anthropologique jouent de leur côté un rôle assez modeste au moment du départ. De ce côté, il faut dire que sa préparation est moins poussée. Il possède bien quelques rudiments d'anthropométrie acquis aux cours de Rudolf Martin à Zurich – auquel il emprunte du reste des instruments de mesure pour son voyage (SIEGENTHALER 2004 : 22) – mais, pour l'essentiel, Montandon est un autodidacte en la matière, comme en ethnographie d'ailleurs.

Le second voyage d'étude de Montandon le mène en Sibérie. Cette fois-ci la situation est exactement inverse. Loin de l'amateur en matière d'ethnographie qu'il était en 1909, il est désormais un savant reconnu. Il a publié en 1913 un récit de voyage remarqué, *Au pays Ghimirra*, dont un quart, soit une centaine de pages, porte sur l'anthropologie et l'ethnographie de la population *Ghimirra*. Si, par ce premier travail, il a attesté ses compétences d'explorateur et d'homme de terrain, son catalogue des instruments de musique du Musée ethnographique de Genève qu'il publie après la guerre démontre sa compréhension des enjeux théoriques et terminologiques qui secouent la science de l'homme. Publié dans les *Archives suisses d'anthropologie générale* de Pittard, ce catalogue est en effet le prétexte d'une longue présentation de l'école diffusionniste allemande. Il avait déjà tenté la chose en 1914, prenant cette fois-là prétexte d'une classification des armes africaines (MONTANDON 1914). Mais, en 1914, la portée générale ressortait mal de son travail et il compte que le sujet plus étendu qu'il aborde en 1919 servira à établir la question dans son ensemble et à la systématiser. Car, dit-il, la chose n'a pas encore été tentée, du moins en langue française. De fait, son travail sert à introduire le diffusionnisme allemand auprès des ethnographes français¹.

¹ Jean Poirier (1968 : 46-47) accorde plutôt cet effet à *L'ologénèse culturelle*. Siegenthaler, qui ne donne pas d'orientation bibliographique, affirme de son côté que ce rôle n'a jamais été admis par les diffusionnistes (2004 : 16). Ce rôle de passerelle entre les communautés linguistiques est du reste quelque chose qui tient à cœur à George Montandon qui traduit beaucoup en français, par exemple Kaj Birket-Smith (*Mœurs et coutumes des Esquimaux*, 1937), Arthur Byhan (*La*

Si Montandon a consolidé sa maîtrise du champ de recherche, il paraît difficile d'en mesurer la portée sur le choix et l'organisation de sa prochaine expédition. Car, contacté par le Comité international de la Croix-Rouge (CICR) en raison de sa maîtrise du russe et de son expérience en Abyssinie (HOFMANN 2001 : 28), George Montandon ne choisit pas librement sa destination.

Après un premier séjour de trois mois en Sibérie (juin à septembre 1919) au cours duquel Montandon inspecte des camps avec son équipe¹, il juge sa mission terminée et rentre au Japon d'où il rapporte au CICR. S'il y apprend que sa mission est prolongée, il en profite surtout pour étudier les *Aïnous* en passant quelques semaines à Hokkaido (MONTANDON 1923 : 58-59). Pas de plan de recherche ici : Montandon exploite son séjour au mieux en fonction des interrogations du champ de recherche. C'est déjà le cas au début de 1919 lorsque, sur la route qui le mène de Suisse à Vladivostok, il s'arrête au Grand Canyon pour étudier les Indiens *Havazoupaï*. Au cours de sa mission, il saute également sur la moindre occasion pour pratiquer diverses études anthropologiques ou acheter quelque objet bouriate et kirghize.

2.7. Théodore Delachaux²

Théodore Delachaux, si l'on ne tient pas compte de ses premières récoltes d'objets dans le pays d'Enhaut, est un homme mûr lorsqu'il se rend pour la première fois sur le terrain. Ce n'est pas sans importance. En 1933, il a près de cinquante-cinq ans et collabore au musée de Neuchâtel depuis plus de vingt ans. Peu actif comme auteur, il a en revanche inventorié et catalogué une grande partie des collections du musée dont il connaît les lacunes. Il demeure cependant un novice en termes de terrain ethnographique.

Parmi les lacunes, il en est une particulièrement douloureuse : celle de l'Angola. Dans ce contexte, lorsqu'Albert Monard lui propose de l'accompagner en Angola après avoir rapporté quelques objets de sa première mission en 1929, Delachaux accepte sans hésiter. Il compte en effet que sa participation permettra d'atteindre deux objectifs. Le premier est assez général. En parcourant la littérature ethnographique, il a constaté que l'Angola est restée une région plutôt mal connue en Afrique. Les seules indications que l'on possède sont sommaires et contradictoires³. Au fond, en participant à cette mission, Delachaux compte combler une lacune du savoir ethnographique.

civilisation caucasienne, 1936), Kurt Lindner (*La chasse préhistorique*, 1950), Carl Raswan (*Au pays des tentes noires : mœurs et coutumes des Bédouins*, 1937), Charles Seligmann (*Les races de l'Afrique*, 1935), Hans Weinert (*L'homme préhistorique : des préhumains aux races actuelles*, 1939), C.V. Warren (*Dans la jungle de Birmanie*, 1938), Dietrich Westermann (*Noirs et Blancs en Afrique*, 1937).

¹ Composée de Jules Jacot-Guillarmod, Anthony Eigenmann et Werner Steiner, elle ne paraît pas très efficace. Hofmann (2001 : 51-56) estime que George Montandon s'occupe un peu des prisonniers et fait de l'ethnographie, Jacot-Guillarmod se promène en touriste et Anthony Eigenmann fait des affaires. Seul Werner Steiner paraît vouloir accomplir sa mission avec sérieux.

² Cf. 4.4.

³ MEN Angola 1, Rapport de Théodore Delachaux à la Commission du Musée ethnographique, 1931 et circulaire de Théodore Delachaux à différents mécènes neuchâtelois, s.d.

Mais comme l'enquête des Sarasin à Célèbes partait d'interrogations naturalistes, l'expédition trouve son origine dans un projet de recherche zoologique.

Le second but visé par Théodore Delachaux répond à des besoins plus particuliers. C'est que les collections angolaises sont mal pourvues dans la plupart des musées du monde et Neuchâtel ne déroge pas à la règle. Cependant, ici, le problème est un peu plus délicat puisque l'Afrique bantoue constitue l'un des points forts que revendique le musée. Il est donc d'autant plus pressant de combler cette lacune.

Comme pour d'autres ethnographes suisses, les raisons qui mènent Delachaux en Angola ne s'inscrivent pas dans les questionnements de l'ethnographie. Répondant pour une part au programme du zoologue Monard, pour une autre aux objectifs du musée dont nous connaissons les dimensions cognitives et sociales, l'enquête ethnographique de Delachaux ne part pas de questionnements disciplinaires. A ce titre, ce cas illustre parfaitement les difficultés du champ de recherche en Suisse.

2.8. Bilan

Nous avons déjà observé au chapitre précédant le caractère éclaté du champ de l'ethnographie suisse. L'hétérogénéité des finances contribuait, disions-nous, à l'absence de direction concertée des recherches. Au-delà d'un accord sur les visées (reconstruire l'histoire de l'humanité) et les méthodes (la typologie de la culture matérielle primitive et la statistique descriptive), le programme de recherche se réduisait à l'examen de populations inconnues ou mal connues. Il n'y a pas d'autre plan de recherche pour l'ethnographie suisse. L'élaboration, par Speiser en 1908, d'un *Fragebogen für die Südsee* (questionnaire pour l'Océanie), dont la pertinence s'applique à l'ensemble de la région, atteste en tout cas qu'il n'existe pas de questionnements particuliers aux différentes zones¹. Dans ce champ d'étude indifférencié, les préférences des mécènes prennent une place considérable. C'est de leur diversité que naît l'éclatement des terrains et la multiplicité des motivations.

L'hétérogénéité des sources de financement n'explique cependant pas à elle seule l'éclatement des orientations de l'ethnographie suisse. L'assujettissement de l'ethnographie aux problématiques d'autres domaines de recherches – anthropologie, préhistoire, science naturelles – compte aussi. Bien qu'ils n'orientent pas à proprement parler les recherches ethnographiques, ce sont eux qui le plus souvent dirigent les savants vers tel ou tel terrain.

Un troisième élément joue un rôle important dans l'hétérogénéité des terrains. De par l'absence de centre de formation en Suisse, les ethnographes se forment à l'étranger, qu'en Allemagne, qu'en France, en fonction de leurs affinités linguistiques. Une partie des ethnographes s'inscrit dès lors dans le sillage de l'une ou l'autre école étrangère ce qui contribue à la diversité des perspectives adoptées.

¹ MKB H Speiser Varia, Fragebogen für die Südsee, Januar 1908, 13 p.

Enfin l'accord tacite sur l'objet et les méthodes de la recherche promeut en contrepartie un éclatement des terrains. L'homme primitif existe en effet partout et est mis en danger par l'avancée européenne où qu'il se trouve. C'est dire donc que les options générales de l'ethnographie suisse sont elles aussi propices à des interrogations et des localisations fortement diversifiées.

Par-delà l'accord sur le domaine de recherche, le primitif (*Ur-*), les ethnographes forment une communauté homogène quant à la manière de traiter leurs données. Tous adhèrent à un empirisme positiviste qui leur interdit de juger en fonction de théories et qui, en apparence, réduit l'interprétation des données à la portion congrue. On comprend dès lors la proximité des Bâlois avec les *moderate positivists* de Bastian qui ne tranchent pas *a priori* entre l'histoire et la nature. Mais ils ne sont pas seuls. Pittard, comme Junod, souligne à plusieurs reprises sa volonté de ne pas se laisser diriger par des hypothèses, mais d'établir des faits.

Cette emprise de l'empirisme gomme la diversité des affiliations théoriques, des terrains, des langues qui n'ont que la portée d'attributs secondaires et sont constitutifs de l'ethnographie suisse au premier 20^{ème} siècle. On y retrouve, d'une certaine manière, le rejet du *metaphysische Geschwätz* que condamnait la *Naturforschende Gesellschaft* de Bâle et qui est le propre également de l'ethnographie allemande (ZIMMERMAN 2001 : 115). Cela rappellera encore une fois l'importance des sciences naturelles dans le développement de l'ethnographie. Si elles en définissent les méthodes (l'observation directe), les objectifs (l'inventaire) et la localisation des terrains, elles circonscrivent également l'objet légitime du domaine de recherche : la description du monde, plutôt que sa compréhension.

CHAPITRE 3.

ENTRE DEUX MONDES

Une fois les moyens financiers réunis et la destination fixée, le terrain peut véritablement se préparer. Il s'agit alors de distinguer deux étapes. Il y a d'abord la préparation au voyage. Comment s'organise-t-il, que prend l'ethnographe avec lui, comment s'informe-t-il du nécessaire et du superflu ? Emporte-t-il des accréditations officielles, des objets d'échanges, des armes ? Et comment se passe le voyage de l'Europe à l'Amérique du Sud, à l'Océanie ou à l'Afrique ? En deuxième lieu, il y a les conditions de travail. Que se passe-t-il à l'arrivée d'un ethnographe dans un port colonial, quel accueil lui est réservé ? Active-t-il des réseaux consulaires, missionnaires et commerciaux qui sont avertis de sa venue ? Comment organise-t-il son expédition ? Modifie-t-il ses objectifs initiaux ou le choix de son terrain ? C'est l'occasion en réalité de mesurer le rôle joué par les locaux dans la détermination du terrain, la définition de la méthode de travail et dans l'élaboration du savoir¹.

3.1. La préparation au voyage

Un voyage qui mène un savant d'Europe en Océanie, en Amérique du Sud ou en Afrique ne s'improvise pas. De 1880 et jusqu'à la première moitié du 20^{ème} siècle, c'est sans doute beaucoup plus vrai encore qu'aujourd'hui. Trois éléments retiendront notre attention. Nous nous intéresserons d'abord à l'obtention d'accréditations officielles qui permettent l'organisation d'une expédition scientifique – en particulier dans le cas de chercheurs étrangers. Ensuite, d'un point de vue très pragmatique, nous chercherons à savoir ce qu'ils emportent avec eux et comment ils s'informent de ce qui est nécessaire. Enfin, nous nous attarderons sur le voyage qui les mène d'Europe aux colonies.

3.1.1. Les accréditations

L'absence de colonisation militaire et politique de la Confédération helvétique place l'objet d'étude des ethnographes suisses non seulement outre-mer – comme pour l'ensemble de leurs collègues européens – mais également dans des territoires sous domination française, hollandaise, britannique ou allemande. Les ethnographes suisses se rendent à l'étranger ce qui exige sans doute de se soumettre à davantage de procédures et à mieux préparer leur expédition que leurs collègues. On peut imaginer par exemple qu'elle réclame une prise de contact avec les autorités coloniales pour obtenir des autorisations de séjour ou de travail.

Ce n'est pas le cas, ou pas systématiquement du moins. Contrairement à ce que l'on observe ailleurs (KRAUS 2004 : 129-131), avant la Première guerre mondiale, les savants suisses sollicitent

¹ L'état de la documentation nous mènera à nous concentrer prioritairement sur les savants bâlois et neuchâtelois. Les sources portant sur les recherches de terrain d'Eugène Pittard et d'Henri-Alexandre Junod ne sont en effet pas suffisamment riches pour les intégrer à notre propos.

rarement le Département politique fédéral pour obtenir des lettres de recommandation ou des accréditations pour les services diplomatiques ou consulaires. Pour partie, il faut en chercher l'origine dans la méfiance exprimée par les Suisses à l'égard de leurs représentants à l'étranger qu'a analysée Claude Altermatt (1990 : 234-237). Pour partie également, il faut relever l'absence de représentation consulaire ou diplomatique dans de nombreuses colonies. Au total, avant la guerre, seuls Fritz Sarasin et Jean Roux réclament des recommandations aux autorités – le gouvernement français et la Société de géographie de Paris – dont ils pensent que leur soutien sera utile à la bonne marche de leur entreprise.

Après la Première guerre mondiale, la situation change fondamentalement. Dès la fin du conflit les ethnographes réclament systématiquement accréditations et recommandations au gouvernement comme à leurs commanditaires. Speiser bénéficie de l'aide du consul suisse à *Para* et reçoit des lettres de recommandations officielles¹. Les ethnographes bâlois, Théodore Delachaux et les membres de la Mission suisse en Angola, Jean Gabus : tous partent avec des accréditations de leur institution et reçoivent des lettres de recommandation tant du gouvernement helvétique que des puissances coloniales².

Ces lettres visent différents buts : en premier lieu, bien entendu, elles attestent la dimension scientifique (plutôt que commerciale) de l'expédition, mais les accréditations des musées mettent aussi certains chercheurs isolés sous la protection de la légation suisse. C'est le cas d'Alfred Métraux qui souhaite une attestation du musée de Bâle afin d'obtenir le soutien et la protection de la légation suisse³. Plus généralement, les attestations permettent de préparer le terrain et d'avoir la certitude d'être bien reçu par l'ensemble des autorités coloniales. Celles-ci, sur la base des accréditations officielles, en rédigent à leur tour pour les autorités locales. Elles servent donc à clarifier le rôle de l'ethnographe pour les autorités comme pour les indigènes. En 1932, Paul Wirz débarque en Sardaigne où il compte prospecter pour le musée de Bâle. Après s'être adressé au directeur du musée de Cagliari, il se rend compte qu'une accréditation du musée de Bâle est nécessaire. Dans les villages reculés, on le prend en effet pour un espion français. Il réclame donc à Paravicini une lettre rédigée en italien qui indique son identité et sa fonction⁴. Ces attestations prennent même un caractère obligatoire après la Seconde guerre mondiale⁵. Enfin, plus prosaïquement, dans certains cas, les recommandations officielles de la Confédération mettent leur titulaire au bénéfice de réductions conséquentes sur le prix des voyages avec les compagnies

¹ Stabs PA 212 T 2 XXIII, Lettre de Felix Speiser à Fritz Sarasin, 8.7.1924.

² Par exemple, MKB 284.9.0., Contrat entre Eugen Paravicini et la Commission ethnographique, 8.3.1928 ; MEN Angola 1, Conférence préparatoire pour la 2^{ème} Mission scientifique suisse en Angola, 1932.1933. Par Théodore Delachaux, automne 1931 ; MEN Angola 1, Lettre de William Borle au Conseil fédéral, s.d.

³ MKB 2.5.1., Lettre d'Alfred Métraux à Fritz Sarasin, 20.11.1929.

⁴ MKB 284.9.0, Lettre de Paul Wirz à Eugen Paravicini, 16.1.1932.

⁵ MKB 284.9.0 Mission 1949, Lettre d'Alfred Bühler au secrétaire du Département de l'instruction publique René Wenk, 13.11.1948.

nationales. C'est le cas pour Bühler qui obtient un rabais de 25% sur les tarifs de la compagnie KPM¹.

Selon Chris Gosden et Chantal Knowles qui ont étudié les pratiques de collection en Nouvelle-Guinée avant 1930, l'explication est d'abord à chercher dans une modification fondamentale de la vie coloniale. Alors qu'avant la guerre, le contrôle pratiqué par les autorités coloniales sur les allées et venues des ethnographes était faible, après 1918, il devient nécessaire d'obtenir des autorisations de l'administration (GOSDEN, KNOWLES 2001 : 106-107). Derrière le contrôle général des individus qui suit la Grande guerre, il existe un souci croissant des autorités de contrôler les activités des ethnographes pour remédier à l'exportation des biens culturels (PENNY 2002 : 114). C'est donc aussi une nouvelle perception par les politiques de la nature patrimoniale et de la valeur vénale des objets ethnographiques qui impose aux savants l'obligation de montrer patte blanche avant de travailler parmi les indigènes. Curieusement, ce sont donc les autorités qui, les premières, cherchent à opérer une distinction entre scientifiques et marchands que les ethnographes ne souhaitent manifestement pas tracer. De fait, comme nous le verrons plus bas, si les ethnographes tardent à opérer une distinction entre amateurs et professionnels, c'est qu'ils peinent à différencier les groupes qui partagent terrains, pratiques et intérêts.

3.1.2. La malle de l'ethnographe

Pour partir sous les tropiques, l'ethnographe emporte avec lui un matériel considérable qui atteste son souhait de reproduire sur le terrain son cadre de vie européen. Pour autant, l'intérêt qu'il soulève ne se limite pas à cela. La composition des bagages de l'ethnographe donne ainsi de précieuses indications sur la nature des recherches qui seront menées, comme sur la transmission des savoir-faire. Par son importance, elle influence également la recherche. Il convient donc de s'y arrêter.

Les ethnographes ne constituent pas leur malle au hasard. Les régularités que l'on y observe l'attestent et suggèrent la transmission de compétences informelles aux ethnographes avec d'autant plus de vraisemblance que ces savants se connaissent. Ils partagent leurs expériences, échangent des conseils et transmettent un savoir-faire nécessaire à la bonne marche de leurs expéditions. Il ne fait ainsi guère de doutes que Speiser a pu profiter des conseils des cousins Sarasin avant de partir et que Wirz a bénéficié du savoir-faire de Schlaginhaufen et de Wehrli. Malheureusement les traces de ces échanges sont rares ce qui ne doit pas surprendre. En réalité, ce n'est donc que lorsqu'un savant est mal intégré dans le champ de recherche, mais qu'il prépare son premier terrain que l'historien peut accéder au détail de ces transferts de savoir-faire. Dès lors on ne s'étonne pas de manquer d'indications sur l'organisation des voyages à Bâle. Ce sont, au contraire, les expéditions neuchâteloises et genevoises qui produisent à ce titre en particulier une correspondance qui retient notre attention.

¹ MKB Timor 1935, Lettre de la compagnie de KPM à Alfred Bühler, 9.1.1935.

Quand Théodore Delachaux prépare son voyage en Angola en 1933, il n'a jamais quitté le continent européen. C'est donc à un monde étrange qu'il ne connaît qu'à travers les collections muséales et la littérature qu'il se confronte. Dans ce contexte, l'organisation de la mission sous la direction de l'expérimenté Monard représente une chance pour Delachaux qui peut lui réclamer de nombreux conseils sur l'organisation du voyage.

A l'automne 1932, Monard lui écrit une lettre dans laquelle il liste les objets indispensables à l'ethnographe avec une précision stupéfiante. Il recommande ainsi à Delachaux d'emporter un lit qu'il aura commandé à la Manufacture de St-Etienne, trois couvertures, un oreiller, un matelas et une moustiquaire. Pour les vêtements, il détaille bien davantage encore : « Des vêtements de ville pour le voyage avec deux-trois chemises, pas plus, le moins possible. Pour la brousse, 2 chemises kaki [...], des poches à votre fantaisie. L'étoffe en question se rétrécit un peu au lavage »¹. Et il poursuit, toujours aussi précis : deux pantalons, un costume blanc, des chaussettes, deux paires d'espadrilles, une paire de chaussures moyennes cloutées, une paire de souliers bas pour le bateau, un pyjama molletonné, très chaud, pour les nuits qui peuvent être glaciales, une chemise de nuit pour les nuits de septembre à novembre, des caleçons de tissu poreux, un casque colonial en liège. Pour les autres membres de l'expédition Monard réclame encore des bouchons de liège, des étriers, un alcoolomètre, une poêle à frire, des couverts et des services.

Il donne aussi quelques indications sur les modalités d'acquisition des pièces ethnographiques². Après avoir souligné que l'argent compte plus que tout, il précise que Delachaux peut bien emporter quelques « épingles de sûreté blanches (300-400) pour ajouter au prix [...], des vieux gilets de charité pour les noirs [et] quelques couteaux de cuisine à cueillir chez vos connaissances »³. Les recommandations s'arrêtent là, mais leur précision nous indique clairement combien elles sont nécessaires à un débutant comme Delachaux. Prudent, il suit scrupuleusement les conseils de Monard et emporte aussi médicaments, armes et munitions⁴.

La question des objets d'échange constitue manifestement une interrogation constante pour les novices sur le terrain. Quelques mois auparavant, Monard avait déjà donné de longues précisions à ce propos. « Pour tous les objets, écrit-il, les Noirs demandent de l'argent, car le souci de payer l'impôt est grand. Mais on peut fort bien – et cela est avantageux – compléter le paiement par un petit objet. Les plus appréciés sont les vieux couteaux de cuisine. J'en avais quelques-uns qui sont très demandés. Les autres choses vont aussi : les hameçons sont trop grands : j'aurais dû en prendre de plus petits. Les lames de rasoir vont bien pour les hommes. Le sel est très demandé. Épingles de sûreté, aiguilles à coudre vont par dessus tout. Ce qui est vraiment échangé outre l'argent, c'est l'étoffe. Mes vieux gilets font merveille ; je viens de payer nos deux aides [...] chacun d'un gilet pour une semaine de travail et ils sont partis tous joyeux [...].

¹ MEN Angola 1, Lettre d'Albert Monard et Charles-Emile Thiébaud à Théodore Delachaux, 8.9.1932.

² Cf. pp. 423 sqq.

³ MEN Angola 1, Lettre d'Albert Monard et Charles-Emile Thiébaud à Théodore Delachaux, 8.9.1932.

⁴ MEN Angola 1, Conférence préparatoire pour la 2^{ème} Mission scientifique suisse en Angola, 1932.1933. Par Théodore Delachaux, automne 1931. Voir aussi, MEN Angola 1, Lettres de Théodore Delachaux à la Manufacture française d'armes et de cycles, à Saint-Etienne, 2.3.1933 et au Comptoir congolais F. Parys, à Bruxelles, 3.3.1933.

Somme toute, prenez peu d'objets d'échange; cela n'en vaut guère la peine. Ils vont bien pour moi, contre insectes ou petites choses. Pour l'ethnographie avec des choses de plus de valeur, ils seront peu demandés. Exception faite pour les gilets, vraiment très très appréciés. Tâchez de vous en procurer un cent ou deux, mettez-les en malle avec vos vêtements [...]. Vous pourrez payer beaucoup avec eux ; en outre de vieux couteaux de cuisine, achetés au bric-à-brac ou récoltés dans les vieux ménages »¹.

Le problème des pièces d'échange taraude également Marguerite Dellenbach. Lorsqu'en 1936, l'assistante d'Eugène Pittard envisage de mener une expédition en Afrique, elle s'adresse à son tour à Delachaux qui après l'expédition de 1933 passe pour un spécialiste dont les compétences doivent servir à guider d'autres novices. Marguerite Dellenbach ne sait pas encore précisément où elle se rendra, mais, jugeant que « dans toute l'Afrique noire les moyens d'échanges doivent être à peu près les mêmes »², elle réclame ses conseils. Certes, elle se souvient que lors d'une rencontre récente, Delachaux avait mentionné l'utilité des lames de rasoirs usées. Mais Dellenbach souhaite connaître les autres objets utiles pour obtenir des collections ethnographiques. Faut-il, par exemple, emporter des petits miroirs ou des perles de verre ? Et peut-on acquérir ce matériel sur place ?

Théodore Delachaux s'empresse de corriger la jeune ethnographe. « Au sujet des objets d'échange avec les Noirs, affirme-t-il, il est bon de savoir que les diverses régions se comportent de manière très différente et que ce qui est précieux dans l'une ne l'est pas nécessairement dans l'autre, même rapprochée »³. On lui recommande donc d'approcher différentes personnes compétentes, une fois son lieu de travail fixé. Il y aura là des renseignements précis à demander. Reproduisant le discours de Monard, il affirme que l'argent est le meilleur moyen d'obtenir des pièces. Mais, précise-t-il, il faut toujours compléter le marché par un petit cadeau qui est le *matabiche* et c'est là qu'entrent en ligne de compte les pacotilles de toute sorte.

Delachaux lui donne quelques indications qui attestent la justesse de celles de Monard. Il ne recommande pas l'usage des perles de verre. Les indigènes paraissent en effet très difficiles sur la question et soumis à la mode qui prévaut chez eux. Il conseille donc à la jeune femme d'en acheter sur la côte africaine, où elles lui coûteront du reste moins cher. Il en va de même pour les étoffes qu'il vaut mieux acheter sur place, à l'exception des gilets. Comme Monard, il souligne aussi l'importance des vieux couteaux de cuisine et des lames de rasoir qui constituent « le petit cadeau inéluctable pour toute photo que vous prendrez du sexe fort ; la gente féminine, précise-t-il, par contre ne résiste pas aux épingles de nourrice! »⁴.

¹ MEN Angola 1, Lettre d'Albert Monard à Théodore Delachaux, 1.6.1932.

² MEN 36, Delachaux, Documents relatifs au Musée ethnographique 3, Lettre de Marguerite Dellenbach à Théodore Delachaux, 11.5.1936.

³ MEN 36, Delachaux, Documents relatifs au Musée ethnographique 3, Lettre de Théodore Delachaux à Marguerite Dellenbach, 11.5.1936.

⁴ MEN 36, Delachaux, Documents relatifs au Musée ethnographique 3, Lettre de Théodore Delachaux à Marguerite Dellenbach, 11.5.1936. Souligné dans le texte.

Cependant son expérience angolaise le porte à faire d'autres suggestions. Il importe, dit-il, de se munir de médicaments à l'usage des Noirs, car on est souvent appelé à « faire le "sorcier" ». L'aspirine fait des merveilles, ainsi que le lysol ou le baume du Pérou. Il l'invite du reste à s'approcher d'un médecin au fait des conditions tropicales qui la renseignera mieux. Par ailleurs, il souligne qu'il importe de gagner la confiance des enfants. A cet effet, il lui faut emporter des livres d'images, en particulier ceux qui contiennent des représentations animales. Les scènes compliquées ne marchent pas – l'idéal est un de ces atlas de planches d'histoire naturelle pour les enfants. Les petits jeux et les casse-tête chinois ne sont pas inutiles non plus. Enfin, il lui conseille d'emporter des paquets de teinture dont les indigènes se servent pour teindre les fibres pour la vannerie¹.

De fait, l'ethnographe emporte avec lui une quantité invraisemblable de matériel². Entre l'équipement de camp, les vêtements, les ouvrages, les bibeloteries et le matériel servant à consigner les résultats scientifiques (films, appareils photos, caméras, alcool, ...), on atteint des ensembles considérables. A titre d'exemple, la déclaration de douane d'Alfred Bühler pour son expédition à *Sumba* en 1949 est particulièrement éclairante. Il emporte pour 75 kg d'habits et de chaussures, deux selles et leurs accessoires, 15 kg de produits de toilette et autant d'instruments scientifiques (appareils photos, appareils de mesures anthropométriques, jumelles), 20 kg de livres, 211 kg de matériel pour les collections zoologiques (alcool, pièges, préparations), 20 kg d'outils, deux machines à écrire, 55 kg de matériel de bureau (papier, cahiers), 70 kg de médicaments, 63 kg d'ustensiles de cuisine et de matériel de camp (cuisine, lits de camp, couvertures, moustiquaires, table, chaises), 40 kg de matériel photo (films et matériel de développement), 28 kg de tissus d'échanges, deux pistolets, une carabine et des munitions. Le total s'élève à 672 kg³, ce qui est loin de constituer une exception. Les ethnographes allemands qu'étudie Michael Kraus emportent entre 700 kg et 3'000 kg de bagages (2004 : 149) !

Le volume des bagages emportés ne reste pas sans conséquence, en particulier sur le choix du mode de transport. Chargé de la sorte, on ne voyage pas seul mais on s'accompagne de porteurs et de cuisiniers. Rapidement, l'expédition se transforme en une troupe nombreuse et il devient impossible de se nourrir sur place. Dès lors, on emporte de la nourriture, ce qui multiplie les difficultés... et les porteurs. On s'accompagne peut-être de gardes. Trop nombreuse l'expédition ne s'installe alors plus dans les villages indigènes. Elle s'établit plutôt en rase campagne ou dans une mission et l'impact sur la recherche n'est pas sans importance. Les relations de confiance sont difficiles à établir et l'intimité propice au travail ethnographique fait défaut.

¹ MEN 36, Delachaux, Documents relatifs au Musée ethnographique 3, Lettre de Théodore Delachaux à Marguerite Dellenbach, 11.5.1936.

² Cf. annexes 4.26, 4.32.

³ MKB 284.9.0 Mission 1949, Déclaration de douane d'Alfred Bühler, 1.3.1949.

3.1.3. La traversée

La croisière souvent longue¹ est le moment du repos, du *farniente* et de l'ennui². Mais c'est aussi parfois la dernière occasion de mettre au point l'utilisation de techniques et de certains appareils, de faire des rencontres ou de lire quelques ouvrages.

Ainsi Otto Schlaginhaufen et les savants allemands qui l'accompagnent dans son expédition emploient leur voyage à s'exercer à la manipulation du matériel photographique, avant de suivre un enseignement médical dispensé par l'un d'entre eux. Plus tard, entre Sydney et les *Südeesebesiedlungen*, Schlaginhaufen qui souhaite vérifier s'il maîtrise bien les méthodes de mesures anthropologiques de son maître Martin pratique quelques études sur l'ensemble du personnel chinois et malais du bateau (KELLER 1995 : 57-58). De son côté, Paravicini jouit d'être le seul passager sur le bateau qui l'emmène en Océanie et profite du calme pour parcourir la littérature scientifique sur les îles Salomon en toute quiétude³. Car le silence dont il jouit n'est pas la norme. A titre d'exemple, lorsque Speiser se rend de Naples à Sydney en 1929, il prend place sur un très grand bateau « équipé de trois *decks* de promenade, celui d'en haut réservé pour les sports [...], le second avec grands salons et fumoirs. AVEC BAR, le soir des concerts de gramophone [...], des séances cinématographiques – et hélas encore un bon nombre de gramophones privés qui ne jouent que des jazz atroces – ah ! quelle décadence de culture – et nous en entendrons encore bien beaucoup dans le Pacifique »⁴.

Le plus souvent, cependant, les ethnographes apprécient la compagnie des autres passagers. Car il s'agit généralement d'Européens qui retournent dans les colonies après un séjour en métropole. Ces compagnons de voyages sont dès lors une mine d'information très intéressante pour les ethnographes. Ils leur donnent des adresses, les conseillent sur les parcours qu'il envisagent de suivre, les informent des conditions locales. Bref, ils forment pour ainsi dire leur premier contact avec la région dans laquelle ils se rendent.

Sachant l'importance de l'appui des coloniaux pour organiser le logement, obtenir un soutien local et mettre sur pied les expéditions, ces premières relations s'avèrent souvent capitales. Les ethnographes le savent du reste et cherchent à les cultiver. En route pour le Brésil, le misanthrope Speiser confie ainsi à Fritz Sarasin. « *Hier sind an Bord viele Deutsch-Brasilianer, von denen mir einige sicherlich von Nutzen werden können. Einer [...] kennt den famosen Senator sehr gut, und meint, politisch würde ich nicht die geringsten Schwierigkeiten haben* »⁵. Speiser y fait aussi la connaissance d'un Suisse qui a fait

¹ A titre d'exemple, les cousins Sarasin partent le six avril de Bâle et touchent terre à *Menado* le vingt-six juin 1893, soit après deux mois et demi de voyage.

² Stabs PA 212 T 2 XXXIII, Lettre de Felix Speiser à Fritz Sarasin, 24.6.1924. Cf. annexes 4.9 et 4.10.

³ MKB 284.9.0., Lettre d'Eugen Paravicini à bord du S.S. Blitar à Felix Speiser, 24.4.1928.

⁴ MKB 2.5.1., Lettre de Felix Speiser à Jean Roux, 4.11.1929.

⁵ « Il y a de nombreux germano-brésiliens à bord dont une partie saura sans doute m'être utile. L'un d'entre eux connaît le fameux sénateur et juge que nous n'aurons aucune difficulté d'ordre politique », Stabs PA 212 T 2 XXXIII, Lettre de Felix Speiser à Fritz Sarasin, 11.6.1924. La portion du *Xingu* que Speiser compte explorer n'est accessible qu'avec l'accord d'un sénateur qui domine l'ensemble de la région, cf. ci-dessous 3.2.

fortune sur le Haut Madeira et dont il espère pouvoir tirer quelques bons conseils¹. De son côté, Elisabeth Wirz attribue à un Australien rencontré à bord du navire qui mène le couple Wirz en Nouvelle-Guinée, le choix de Paul Wirz de se rendre au sud de l'île. En soulignant les prometteuses possibilités de recherches qu'offre la région, il a, semble-t-il, excité l'intérêt de Wirz (SCHMIDT 1998 : 37).

C'est donc généralement aguerris, reposés et avec un carnet d'adresses fourni que les ethnographes débarquent dans la région de leurs études. Ce n'est pas inutile comme nous allons le constater.

3.2. Les conditions de travail – colons, missionnaires et indigènes

Le soutien des administrateurs coloniaux et des colons est indispensable à qui veut réussir son expédition. Qu'il s'agisse de recruter des domestiques parmi les indigènes, de choisir les itinéraires de l'expédition ou, simplement, de bénéficier de leur expérience, leur appui s'avère rapidement essentiel d'autant que l'ethnographie se pratique le plus souvent autour de lieux colonisés (DE L'ESTOILE 2007 : 170). De fait, dans la période qui nous occupe, les ethnographes sont tout à fait conscients de la nécessité de bien s'entendre avec les administrateurs coloniaux et les colons *sur le terrain*. Ils se rendent moins bien compte de la nécessité de bénéficier du soutien des indigènes. Voilà pourtant un appui dont l'analyse souligne le caractère incontournable.

3.2.1. La contribution du monde colonial à la fixation définitive des objectifs

A leur arrivée, la première étape des ethnographes consiste généralement à saluer les autorités coloniales². Les cousins Sarasin, fraîchement débarqués à *Menado*, au nord de Célèbes, s'empressent ainsi d'aller saluer le *Resident*, E.J. Jellesma qui les assure naturellement de son soutien (SARASIN et SARASIN 1905a : 3). De son côté, Speiser, après une courte escale à Nouméa, arrive à *Port Vila* sur l'île de *Fate*. Après qu'un aimable propriétaire de plantation l'amène à terre sur son canot, il descend dans le seul hôtel de la ville, le *Bloodhouse* avant de se rendre chez le Résident français, M. Colonna, qui lui promet de l'aider comme il le pourra. Il l'invite d'ailleurs à loger chez lui, ce qui ne surprend sans doute pas tout à fait Speiser qui n'a pas défait ses bagages. Le soir même, il rend une seconde visite, au résident anglais cette fois³, qui offre également

¹ Stabs PA 212 T 2 XXXIII, Lettre de Felix Speiser à Fritz Sarasin, 24.6.1924.

² Cela ne constitue absolument pas une spécificité suisse, comme en témoigne l'étude de Kraus sur les recherches amazoniennes des ethnographes germanophones, KRAUS 2004 : 132. Cf. annexe 4.10.

³ Signalées pour la première fois aux Européens en 1606 par Pedro Fernández de Quieros, puis revisitées par Louis Antoine de Bougainville (1768) et James Cook (1773), les Nouvelles-Hébrides vivent sous le régime particulier d'un condominium franco-britannique qui explique la présence de représentants de chacun des deux pays à *Port-Vila*. L'origine de ce condominium se trouve dans l'arrivée de nombreux colons australiens, anglais et français, qui s'y

l'hospitalité au jeune ethnographe suisse. Ayant déjà accepté la proposition de Colonna, Speiser se voit contraint de décliner l'offre. Il logera cependant chez lui l'année suivante au cours d'un nouveau séjour à *Fate*. Pour faire bonne mesure, Speiser se présente encore le lendemain au juge du condominium ainsi qu'à l'évêque (SPEISER 1913 : 24-25). Il en va de même pour Montandon lequel, en l'absence de représentant helvétique en Ethiopie, s'adresse dès son arrivée à *Addis-Abeba* au ministre plénipotentiaire de France, dont il obtient l'indispensable laissez-passer impérial qui permet aux étrangers d'obtenir les accréditations indigènes et ainsi se déplacer dans le royaume (MONTANDON 1913a : 10). Quant à l'hospitalité offerte aux ethnographes par les colons, elle constitue une pratique habituelle : les administrateurs, les directeurs de plantation, les colons et les missionnaires proposent toujours aux savants de loger chez eux – et ces derniers ne refusent jamais¹.

Ces entrevues servent d'abord au règlement de questions administratives. Elles n'en demeurent pas moins également des visites de courtoisie entre Européens isolés dans les colonies. Pourtant, elles ne se limitent pas à cela. Le contact établi laisse ouverte la possibilité d'une aide et permet de tisser un réseau. Bühler, fraîchement débarqué à *Batavia*, dans les Indes néerlandaises, va saluer le consul suisse Hünzeler avec lequel il reste en contact pendant toute son expédition². Il ne s'en contente pas. Au cours des premières semaines, il demeure dans la capitale administrative *Batavia* et à *Buitenzorg* pour nouer des contacts indispensables au bon déroulement de son enquête. Arrivé à Timor, il continue à tisser son réseau. A son arrivée à *Koepang*, au début du mois de mai, il est accueilli par le Résident hollandais auquel il transmet les recommandations du consulat. Celui-ci l'informe alors de l'organisation d'une course de chevaux le lendemain à *Koepang*. Tous les notables de l'île, l'informe-t-il, qu'il s'agisse d'indigènes ou de colons, y assisteront. Bien que Bühler juge avoir déjà perdu beaucoup de temps depuis son arrivée, il estime néanmoins capital de rester quelques jours de plus dans le chef-lieu pour assister à cette rencontre des élites locales³. Ce soin porté au réseau n'est pas inutile et facilite énormément le travail de l'ethnographe. Au début du mois de juin, Bühler bénéficie ainsi de tout l'entregent d'Ottow, le contrôleur hollandais de *Soe*, que Bühler tient pour responsable des résultats prodigieux de la mission dans cette région. C'est lui qui les présente aux trois *radjas* du *Timor* central et c'est lui qui les accompagne dans une randonnée équestre d'une semaine dans la région des monts *Mollos*⁴.

installent au cours du 19^{ème} siècle, alors qu'aucune puissance coloniale ne parvient à s'y imposer. Dès lors l'archipel reste sans gouvernement. Les intentions annexionnistes de la France dans les années 1880 contrées par l'Australie et l'Angleterre mènent, en 1887, à la proclamation de la neutralité de l'archipel. En 1906, une convention soumet les Nouvelles-Hébrides à un condominium franco-britannique, avec droits égaux de résidence et de commerce pour les citoyens français et britanniques.

¹ Cf. annexes 4.17, 4.19, 4.23.

² MKB Timor 1935, Lettre d'Alfred Bühler à Kristin Oppenheim, 18.4.1935.

³ MKB 284.9.0 Lettre d'Alfred Bühler à Fritz Sarasin, 6.5.1935. Cf. annexes 4.13-4.15

⁴ MKB 284.9.0 Lettre d'Alfred Bühler à Fritz Sarasin, 30.6.1935.

Ces visites aux administrateurs coloniaux sont aussi l'occasion d'établir un premier contact avec le terrain et de s'informer des opportunités offertes. D'une certaine manière, on y organise l'expédition et on y oriente la recherche. A cet égard, le cas de Speiser est exemplaire.

On se souvient qu'avant de quitter l'Europe, Speiser souhaitait mener une étude approfondie d'une seule tribu, s'opposant en cela à la tradition de recherches extensives qui prévalait alors à Bâle. C'est animé du même esprit qu'il débarque à *Port Vila*. A cette fin, il prévoit de séjourner quelque temps à *Fate* afin de mieux connaître l'île, établir un premier contact avec ses habitants et engager un domestique avant de poursuivre son voyage en fonction des circonstances. Rien, pourtant, ne se déroulera selon ce plan.

Dès le premier soir à *Port Vila*, le Résident français lui propose en effet de partir quelques jours plus tard avec lui en tournée d'inspection dans les îles pour mener une reconnaissance de l'ensemble de l'archipel. A Speiser qui s'inquiète de partir sans domestique, Colonna assure qu'il n'aura aucune peine à trouver un domestique sur *Espiritu Santo*, la grande île du Nord où la tournée se terminera. Il lui indique enfin qu'une expédition de topographie s'y rendra au même moment à laquelle Speiser pourra se joindre (SPEISER 1913 : 24). Ce dernier argument finit de convaincre Speiser de modifier son plan initial. Il n'en mesure cependant pas toute la portée. Car l'ensemble de sa recherche s'en trouve affecté. Il reste en effet bloqué plusieurs mois sur *Espiritu Santo* sans pouvoir y mener de recherches. Car, à son idée, il ne s'y trouve pas d'indigènes, c'est-à-dire qu'il ne s'y trouve pas de population primitive intouchée par la civilisation et donc digne de son intérêt. Le résultat est conséquent : réduit à l'inactivité pendant plusieurs semaines, il profite de la première occasion pour quitter l'île et se lancer dans une recherche extensive au gré des occasions de déplacements entre les îles. On est loin de son projet initial.

Le rôle central du monde colonial dans l'élaboration du savoir n'est pas spécifique à l'expérience de Speiser, loin s'en faut. On en retrouve néanmoins le principe dans le contrat qui régit l'expédition d'Eugen Paravicini aux îles Salomon – et en général toutes les expéditions du musée de Bâle. Que le choix définitif du terrain ne soit établi qu'une fois sur place y est pleinement assumé et explicitement indiqué. « *Da die Commission die Verhältnisse im Arbeitsgebiete des Herrn P. nicht im einzelnen beurteilen kann, bat Herr P. seine Aufgabe, wie sie in den diesem Verträge beiliegenden Instructionen genauer umschrieben ist, nur als allgemeine Directiven anzusehen, und sie zum Besten seiner Tätigkeit auszulegen, falls die Verhältnisse ihm ein erspriessliches Arbeiten für das Museum im Rahmen seiner Instructionen nicht als möglich erscheinen lassen* »¹. Or les instructions en question ne sont pas détaillées. De fait, elles n'engagent Paravicini qu'à se rendre aux îles Salomon et progresser en direction de l'Ouest. La durée des séjours et son activité sur chacune des îles sont laissées à sa libre appréciation. Si l'instabilité des conditions politiques² est invoquée pour justifier ce libéralisme

¹ « Puisque la commission ne peut juger dans le détail des conditions générales dans la région où Monsieur P. est envoyé, celui-ci ne doit considérer son mandat, tel qu'il est décrit dans les instructions générales, que comme des directives générales et agir au mieux dans le cas où les conditions locales ne permettent pas de mener un travail productif pour le musée » MKB 284.9.0., Contrat entre la commission ethnographique et Eugen Paravicini, 8.3.1928.

² Un soulèvement indigène a secoué les îles peu avant le départ de Paravicini, MKB 284.9.0., Lettre d'Eugen Paravicini à Felix Speiser, 24.4.1928. Si les conditions politiques devaient se détériorer et rendre le terrain dangereux,

dans l'organisation de l'expédition, il faut surtout y voir la prise en compte de l'intervention des coloniaux dans la détermination du terrain.

De fait, le détail de son programme est établi sur place. C'est à son arrivée à Sydney au cours de ses premiers contacts avec les administrateurs qu'il établit son plan de recherche. Un certain S. Hefferman en particulier, qui a officié comme fonctionnaire pendant une vingtaine d'années aux îles Salomon l'orienta efficacement. C'est de lui qu'il tire des indications utiles sur les conditions locales des différentes îles qui ne paraissent guère engageantes et c'est Hefferman qui le dirige vers *Guadalcanal*¹.

En vérité, si l'on reconnaît aux ethnographes une liberté dans l'organisation de l'expédition, il est rare que l'influence des coloniaux dans le choix soit admise. Ainsi, lorsque Paul Wirz débarque à *Buitenzorg* en 1915, il n'a pas encore choisi son terrain d'étude. Bien sûr, il a une préférence pour l'étude des ethnies de l'intérieur de l'île, mais les missionnaires catholiques l'en dissuadent. Ces régions encore peu contrôlées par l'administration coloniale, affirment-ils, ne sont pas sans danger pour un chercheur isolé et ils lui recommandent plutôt de s'intéresser aux *Marind-anim* de la côte sud (SCHMIDT 1998 : 37). Pourtant, dans ses publications, Wirz donne un récit sensiblement différent² de sa conversion aux arguments des missionnaires. Disparus du récit qui présente le choix de Wirz comme une décision autonome, ils ont perdu le statut d'acteur de la recherche.

C'est un phénomène habituel. Alors que, comme l'ont montré Gosden et Knowles (2001 : 10), la perception des situations coloniales particulières par les ethnographes est largement déterminée par l'ensemble des coloniaux (missionnaires, administrateurs, entrepreneurs) qui les aident à leur arrivée, les ethnographes sont rarement disposés à le reconnaître. Disons plutôt qu'avant la Première guerre mondiale, les ethnographes de terrain suisses comme la plupart de leurs collègues ont une position apparemment tout à fait transparente. En réalité pourtant, cette transparence est très spécifique. Les aveux d'ignorance, l'évocation de problèmes rencontrés avec les indigènes, les mentions de complications consécutives aux tensions politiques ou le rappel de difficultés liées aux conditions géographiques ou climatiques sont en effet innombrables dans la plupart de leurs publications. En revanche, l'influence des coloniaux sur les orientations de la recherche est dissimulée. D'une part, l'ethnologue admet volontiers les limites de son pouvoir décisionnel pour autant (ou d'autant) qu'elles sont le produit des conditions difficiles de la recherche – à la limite, cela renforce le prestige de son travail. De l'autre, lorsqu'il suit en toute liberté les conseils des amateurs coloniaux, il n'en parle pas. Les décisions libres et raisonnables sont de son seul fait, le nier serait dévaloriser son propre rôle. Inutile dans ce cas de s'étonner de l'oubli dans lequel tombent les recommandations des indigènes – les *boys*, les interprètes, les cuisiniers et les chefs indigènes – en dépit de leur importance.

Paravicini est autorisé à se rabattre sur les îles Bismarck, MKB 284.9.0., Contrat entre la commission ethnographique et Eugen Paravicini, 8.3.1928.

¹ MKB 284.9.0, Lettre d'Eugen Paravicini à Fritz Sarasin, 17.6.1928.

² Pour ce récit, cf. pp. 365 sqq.

Si les humains ont un poids considérable dans l'orientation des recherches, le hasard n'y est pas indifférent non plus. Le voyage de Speiser au Brésil l'atteste. Débarqué à *Bélem do Para* début juillet 1924, il commence par... attendre. D'une part, suite à un contre-temps en Angleterre, la pellicule pour ses films n'a pas été embarquée dans le même bateau que lui et il doit attendre l'arrivée du suivant. D'autre part, la région qu'il compte explorer le long du fleuve *Paru* forme une espèce de domaine privé sous la coupe d'un sénateur brésilien, José de Andrade. Pour y pénétrer, son appui est naturellement nécessaire. Malheureusement pour Speiser, l'homme est temporairement absent de *Bélem* et il faut attendre son retour. Enfin, peu après son arrivée, *Bélem* traverse de vives tensions. Une révolte a en effet éclaté à l'ouest du pays, à *Manaus*, et lorsque les troupes de *Bélem* reçoivent l'ordre de s'y rendre, elles refusent de partir et se soulèvent. Un dimanche, toute la ville est alors prise dans une fusillade entre l'armée et la police et les troubles durent huit jours (SPEISER 1926 : 6-7). Puis une rumeur circule qui saisit toute la ville : les rebelles de *Manaus*, dit-on, l'auraient emporté sur les troupes gouvernementales et seraient sur le point d'attaquer la ville avec canons et bateaux. La ville est alors à nouveau fermée et mobilisée, la munition réquisitionnée tandis que le port est bouclé¹. Pendant ce temps, naturellement, tout déplacement sur le fleuve est interdit, ce qui retarde d'autant l'arrivée du sénateur. Au total, Speiser demeure deux mois à *Bélem*.

Bien sûr, Speiser n'a pas de mal à s'occuper. Il a retrouvé Nimuendaju qui l'aide à acheter le matériel dont il aura besoin dans la forêt. Il lui indique également les objets d'échange qui lui seront utiles, la manière dont il devra organiser ses déplacements, etc. Bref, Speiser affine la préparation de son voyage (SPEISER 1926 : 7). Son plan est de remonter le *Paru* jusque chez Andrade lequel, espère-t-il, pourra mettre une huitaine d'hommes à sa disposition qui le mèneront chez les *Aparai*. Arrivés sur place, il renverra les hommes et cherchera à se faire accepter des indigènes pour butiner de village en village, avec leur aide². Le projet paraît raisonnable et bien ficelé. Il y a malheureusement loin de la coupe aux lèvres, comme Speiser va s'en rendre compte.

A la fin du mois d'août, lorsqu'Andrade apparaît enfin à *Bélem*, il n'arrive pas seul mais accompagné de huit indiens *Aparai*, ceux-là même que Speiser voulait étudier. Après avoir fait leur connaissance et les avoir emmenés au Musée Göldi³ pour leur montrer les objets de leur propre culture et leur faire comprendre ce qu'il recherche, Speiser décide de modifier ses plans et de partir en leur compagnie⁴. Comme déjà aux Nouvelles-Hébrides, cette décision aura de fâcheuses conséquences.

Avant même de partir, une pression importante des indigènes pèse en effet sur les deux Européens qui pourrira l'ensemble de la recherche. Dès l'entame, leur relation est marchande et

¹ Stabs PA 212 T 2 XXXIII, Lettre de Felix Speiser à Fritz Sarasin, 5.8.1924.

² Stabs PA 212 T 2 XXXIII, Lettre de Felix Speiser à Fritz Sarasin, 5.8.1924.

³ Le Musée Göldi de *Bélem*, fondé par le Suisse Emil Göldi, est une petite institution qui présente la flore, la faune et l'ethnographie de l'Amazonie.

⁴ Stabs PA 212 T 2 XXXIII, Lettre de Felix Speiser à Fritz Sarasin, 29.8.1924.

marquée par le désir d'obtenir des biens occidentaux en échange des informations qu'ils offrent aux deux Suisses. Ainsi à *Arumbanda*, chez le sénateur Andrade, au moment où Speiser et Deubler font leurs bagages, les *Aparai* se soucient de savoir s'ils emportent suffisamment de cadeaux avec eux (SPEISER 1926 : 21). Le climat est donc tendu en particulier avec leur chef *Potu* qui cherche à mesurer la résistance de Speiser et Deubler pour savoir ce qu'il pourra en tirer (SPEISER 1926 : 42). L'ensemble du voyage sera à l'avenant, au point que les deux Suisses craignent parfois pour leur sécurité (SPEISER 1926 : 125). Arrivés dans la bauge (*Drecknest*) qui leur sert de village, les indiens pillent littéralement (*ausgeplündert*) les deux Suisses. Speiser s'estime même heureux d'être parvenu à les convaincre de l'aider à redescendre le fleuve. Déçu de son voyage et mécontent des *Aparai*, il n'en veut pourtant pas à Nimuendaju qui les lui avait recommandés. Speiser se rend en effet bien compte que l'ethnographe allemand bénéficiait d'informations vieilles de dix ans. En réalité, il s'en veut de ne pas s'être méfié davantage. Au total, l'expédition qui a duré deux mois et demi et coûté près de 50'000 se solde par un échec monumental. Speiser a pris les mesures anthropologiques de dix *Aparai* – ce qui représente tout de même près de la totalité du groupe qui compte... douze individus – et rapporte une centaine d'artefacts¹.

Au terme de son voyage, Speiser s'interroge sur la pertinence de son approche. N'aurait-il pas mieux valu débarquer chez ces *Aparai* en maîtres (*Herrenmensch*), en exigeant les objets, en les volant même, plutôt qu'avec cette attitude humble qui l'a perdu ? On lui en a fait le reproche, d'ailleurs. Pourtant, pour Speiser, une telle attitude n'est pas compatible avec l'objet des recherches ethnographiques. Réclamant un humanisme profond, elles ne peuvent se fonder sur la violence. Il fallait, se justifie-t-il, chercher à se faire les amis des *Aparai*, gagner leur confiance pour en obtenir quelque chose – en l'absence de quoi, ils risquaient de faire face immédiatement à une résistance passive. Avec la solution choisie, se rassure-t-il, les indiens n'ont résisté qu'à la fin du séjour (1926 : 125).

Au total, l'orientation que prend le terrain est largement déterminée dans les premiers jours qui suivent l'arrivée des savants. Qu'il s'agisse de bonne volonté ou de mauvaise foi, de choix argumentés ou de hasard, c'est ici, le plus souvent, que le détail de la recherche est établi.

3.2.2. Un impact constant – le monde colonial

L'impact du monde colonial sur la recherche ne se limite pourtant pas aux orientations initiales des terrains par les administrateurs coloniaux, les missionnaires, les colons et les indigènes. Il est permanent. D'une part, les suggestions, avertissements, soutiens et enseignements ne s'arrêtent pas après quelques semaines de terrain. Ils se poursuivent tout au long de la recherche qu'ils influencent sans cesse. D'autre part, l'impact du monde colonial ne se réduit pas aux acteurs humains. De ce fait, les recherches sont également réglées par l'ensemble du contexte colonial.

¹ Stabs PA 212 T2 XXXIII, Lettre de Felix Speiser à Fritz Sarasin, 19.11.1924.

On ne peut assez souligner combien le rôle des coloniaux est important pour le travail de l'ethnographe. On y a recours sans cesse, et avec des conséquences durables et diverses, pour des raisons qui varient beaucoup, de la recherche d'un guide ou d'une cuisinière¹ à l'élaboration de réseaux².

Lorsque Speiser suit le Résident français Colonna dans sa tournée des Nouvelles-Hébrides en 1910, le circuit oriente ainsi durablement son enquête. D'une part avec des conséquences positives, puisqu'il lui apporte en dépit de la brièveté des séjours sur chacune des îles une meilleure compréhension de la situation générale de l'archipel. C'est grâce à ce voyage qu'il comprend que le seul mode de recherche efficace consistera à travailler sur chaque île, tant les types ethnographiques et les races sont divers. D'autre part, avec des conséquences moins agréables puisque, de fait, Speiser se trouve prisonnier sur *Espiritu Santo*. Logé chez des colons français grâce aux recommandations de Colonna, il est en réalité bloqué dans la plantation. Sans moyens de transport à sa disposition, Speiser ne peut plus bouger. Il se retrouve réduit à attendre le retour du bateau du Résident français qui ne passe que tous les deux mois. Il existe bien la possibilité de faire des voyages à l'intérieur de l'île, mais, aux yeux de Speiser, il est impossible d'entreprendre ce type d'excursion sans domestique. Dès lors, plutôt que de chercher des groupes indigènes qu'il pourrait étudier, il se met en quête de bateaux et de domestiques. En somme, si Speiser est bloqué, c'est d'un côté parce que le Résident l'a planté sur une île sans intérêt ; c'est aussi, de l'autre, en raison du mode de voyage qu'il adopte – avec un domestique, un cuisinier, un boy et un traducteur – et de sa conception de ce qu'est un objet d'étude légitime – la tribu primitive et intouchée. Bloqué, sa patience est mise à rude épreuve³. Certes, dans un premier temps, il s'occupe autant que possible en collectionnant des papillons et des araignées. Il se lasse pourtant rapidement. Après un mois sans travail, occupé à lire la collection de romans de son hôte, il s'emporte : « *Ich möchte jetzt endlich einmal etwas tun, die Vorbereitungen dauerten lange genug* »⁴.

Mais Speiser n'a aucune prise sur la situation et ne dispose d'aucune ressource pour y échapper. Seuls les colons peuvent le libérer. Voilà qui arrive rapidement lorsqu'un voisin de la plantation projette de se rendre au lieu-dit *Big Nambas*, sur *Malekula*, pour y engager des indigènes. Informé du désarroi du jeune ethnographe, il propose aimablement à Speiser de l'accompagner lequel, déterminé à quitter la plantation à tout prix, accepte sans hésiter. Malheureusement, l'excursion tourne mal. Sur l'île, une (nouvelle) attente interminable, dans des conditions difficiles, n'apporte pas les résultats escomptés. Il faut dire que *Bourbaki*, l'indigène qui devait servir d'intermédiaire,

¹ MKB 284.9.0 Mission 1949, Lettre d'Alfred Bühler à l'assistant-résident à *Soemba*, G.W. Caudri, 15.3.1949.

² MKB 284.9.0 Mission 1949, Rapport d'Alfred Bühler, 26.4.1949.

³ L'attente et la patience sont des éléments caractéristiques et récurrents du terrain ethnographique du début du siècle. Pour les recherches américanistes des ethnographes allemands, voir l'analyse qu'en fait Michael Kraus, KRAUS 2004 : 165-170.

⁴ « Je voudrais maintenant vraiment me mettre au travail, les préparatifs durent depuis assez longtemps. », Stabs PA 212 T 2 XXXI, Lettre de Felix Speiser à Fritz Sarasin, 30.5.1910.

s'avère être un proscrit dans la région et il ne parvient pas à convaincre les habitants de collaborer avec les deux Européens. Pire, l'aventure se termine de manière tragique quand *Bourbaki* est abattu à bout portant par les habitants de son village. L'expédition dans ce cas se solde par un double échec. Le colon revient sans être parvenu à engager d'employé et Speiser, qui n'a pas su entrer assez intimement en contact avec les indigènes, n'a pu les étudier. Mécontent de cette première excursion, Speiser s'en retourne à *Espiritu Santo*, animé, cette fois, de la ferme intention d'entrer à nouveau en contact avec les indigènes (SPEISER 1913 : 65). Mais l'échec ne change rien à l'affaire. Les coloniaux tiennent le destin des ethnographes entre leurs mains.

La suite de l'expédition de Speiser l'atteste. Après la malheureuse aventure de *Big Nambas*, il cherche désespérément une nouvelle possibilité de quitter *Malekula* et, cette fois-ci, c'est un missionnaire qui lui permet d'échapper à son isolement. Installé à *Port Olhy*, le Père Bochu qui est de passage au *Canal de Segond* se dirige vers la petite île de *Vao*, où il devra demeurer quelques semaines pour y faire réparer son *kutter*. Il suggère à Speiser de l'accompagner pour étudier la population indigène, puis de remonter à *Port Olhy* avec lui. Ravi de l'aubaine, Speiser accepte et suit le missionnaire à *Vao* où il loge à la mission catholique. Son séjour sur la petite île ne dure pas plus de quinze jours, qui lui suffisent pour apprendre beaucoup sur la culture indigène, en assistant à quelques cérémonies, mais surtout en interrogeant le Père Bochu.

Il lui doit donc non seulement son premier contact significatif avec des indigènes, mais également les informations qu'il obtient. Malheureusement, lorsqu'après deux semaines, le bateau du Père Bochu est remis en état, l'heure du départ a sonné (SPEISER 1913 : 85). Speiser qui n'est pas tout à fait satisfait de l'état général d'avancement de ses travaux¹ et qui souhaiterait poursuivre ses recherches sur *Vao* n'a d'autre choix que de quitter l'île pour retourner dans son exil d'*Espiritu Santu*². Bref, aux Nouvelles-Hébrides, Speiser voit son expédition scandée par les interventions des coloniaux. Elle doit cependant son rythme également à la nature de l'ethnographie qu'il pratique. Ignorant de la langue indigène, soucieux de se loger et de se nourrir à l'europpéenne, il se place lui-même dans une situation de dépendance face au monde colonial qui lui donne l'impression de ne pas maîtriser son destin.

Au Brésil, Speiser retrouve ce sentiment d'être ballotté au hasard des circonstances. L'attente de l'arrivée du sénateur Andrade, puis la situation de dépendance totale vis-à-vis des *Aparai* avec lesquels il remonte le fleuve interdit en réalité la mise sur pied de tout projet de recherche. Une fois au village indigène, la situation ne s'améliore pas. Aucun *Aparai* n'est en effet disposé à les accompagner plus loin et il reste bloqué au village pendant quatre semaines, les plus longues de sa vie, prétend Speiser. En réalité, la situation est bien pire qu'aux Nouvelles-Hébrides et c'est un Speiser très démoralisé qui traîne sa carcasse dans le village vide. « *Hab' auch keine Lust mehr. Denn es war trostlos langweilig bei den Rothäuten. Wir meinten ein reiche Malouca zu finden, und trafen stattdessen*

¹ Dans une lettre à Fritz Sarasin, Speiser déplore la lenteur pesante de la moindre action aux Nouvelles-Hébrides, au point qu'il estime à une dizaine d'années le temps qu'il lui sera encore nécessaire pour terminer ses recherches ! Stabs PA 212 T 2 XXXI, Lettre de Felix Speiser à Fritz Sarasin, 21.6.1910.

² Stabs PA 212 T 2 XXXI, Lettre de Felix Speiser à Fritz Sarasin, 28.7.1910.

einige fast unbevölkerte Hütten in einer trostlosen Rodung im Urwalde, an der heissesten Stelle von ganz Amerika, ohne Luft, ohne den geringsten Ausblick, und vor allem ohne die geringste Möglichkeit der Bewegung, denn durch den Urwald gehen keine Pfade, und wollte man weiter, so konnte man Boote stundenlang durch den leblosen und starren Urwald fahren, was weder unterhaltsam, noch bewegungsfördernd, noch irgendwie zweckvoll war. Da sass ich denn 4 Wochen lang, die längsten meines Lebens, und raste zeitweilig wie wild die Paar Dutzend Schritte die gangbar waren, hin und her, und dass einem da allerlei dumme Gedanken kommen mussten, wirst Du verstehen. Ich hatte ja in den Hebriden auch oft leere Stunden, aber so trostlose denn doch nicht »¹.

L'intervention des coloniaux et des indigènes n'est donc pas toujours profitable. Si Speiser en fait les frais aux Nouvelles-Hébrides et au Brésil, il n'est pas seul à en souffrir. Car les coloniaux et les indigènes ne saisissent pas toujours les enjeux de l'ethnographie, comme l'a repéré Delachaux. Un Européen sur le terrain depuis vingt ans, indique-t-il au cours d'une conférence préparatoire à la mission angolaise en 1931, pourrait ne plus voir l'intérêt que suscitent les indigènes qui l'entourent². Dès lors, lorsqu'il conseille l'ethnographe, il ignore le plus souvent de quoi il parle. C'est précisément ce qui arrive à Paravicini sur *Yanuta*. Dans cette île de l'extrémité sud-est des Salomon, un propriétaire de plantation lui explique ainsi qu'il est inutile d'y chercher des objets ethnographiques puisqu'il n'y a plus rien à y trouver. Négligeant ce conseil, il tente néanmoins sa chance et réunit davantage en une journée que le colon en dix-huit ans³. Plus tard, en mai 1929, alors qu'il explore l'île de *Malaita*, les missionnaires de *Robinari* l'engagent à emporter une sépulture (*Schädelhäusschen*) de crânes qu'ils prétendent abandonnée. C'est une aubaine pour Paravicini qui, jusque là, n'a jamais obtenu d'autorisation de fouiller les cimetières indigènes. Là encore, l'opinion des colons est erronée ce qui a une portée plus fâcheuse qu'à *Yanuta*. Le geste de Paravicini a en effet le don d'irriter les indigènes au point que des troubles éclatent⁴. Car la situation s'envenime lorsque les indigènes exigent la restitution de la maisonnette et que

¹ « Je n'ai plus envie de rien. Car tout était désespérément ennuyeux chez les peaux-rouges. Nous imaginions arriver dans un riche *Malouca*, mais sommes tombés au milieu de quelques huttes désertes, dans une clairière désolée au cœur de la forêt vierge, à l'endroit le plus chaud de toute l'Amérique, sans air, sans le moindre dégagement et surtout sans aucune opportunité d'en partir. Car aucun sentier ne s'enfonce dans la forêt. Et, au cas où l'on songerait à remonter le fleuve plus haut, on pourrait naviguer pendant des heures, perdu au milieu de la forêt déserte et immobile, ce qui n'est ni divertissant, ni propice à l'activité, ni utile. C'est là que j'ai séjourné pendant quatre semaines, les plus longues de ma vie, parcourant de temps à autre, comme un animal enfermé, les quelques douzaines de pas qui étaient praticables. Tu comprendras que des idées absurdes viennent alors à l'esprit. Aux Nouvelles-Hébrides j'ai aussi vécu des heures perdues, mais elles n'étaient jamais aussi désespérées qu'ici », Stabs PA 212 T2 XXXIII, Lettre de Felix Speiser à Fritz Sarasin, 19.11.1924.

² MEN Angola 1, Conférence préparatoire pour la 2^{ème} Mission scientifique suisse en Angola, 1932.1933. Par Théodore Delachaux, automne 1931.

³ MKB 284.9.0, Rapport de l'activité d'Eugen Paravicini en janvier 1929 adressé à la commission ethnographique, 5.2.1929.

⁴ MKB 284.9.0, Rapport de l'activité d'Eugen Paravicini en septembre 1928 adressé à la commission ethnographique, 30.9.1928. Cf annexe 4.43

Paravicini refuse, ce vol péjorant irrémédiablement les relations avec les indigènes et contraignant à quitter rapidement la région¹.

Cela dit les recommandations des coloniaux ou des indigènes ne sont pas toujours mauvaises, même pour Speiser. Ainsi, à *Hog Harbour*, au nord d'*Espiritu Santo*, il loge chez les Thomas, deux frères australiens, propriétaires d'une vaste plantation, sur les indications desquels il assiste à une cérémonie sacrificielle. Ils l'emmènent également sur l'île de *Maewo* (SPEISER 1913 : 101, 112). Les colons ne sont pas seuls à lui faire partager leur savoir. Les indigènes avec lesquels il entre en contact contribuent également à développer ses connaissances et, partant, à orienter ses recherches. C'est le cas en particulier de ses domestiques. En disciple des Sarasin, Speiser est certain depuis son arrivée aux Nouvelles-Hébrides d'y découvrir une tribu pygmée de type veddoïde. Il n'a cessé d'interroger les indigènes à ce propos et lorsque l'un de ses nouveaux domestiques lui signale qu'il se trouve des « *small fellow-men* » près d'une grande chute, il s'y rend immédiatement (SPEISER 1913 : 149). Sans succès.

Certains résultats significatifs des travaux des Sarasin ont le même genre d'origine. Lorsque, au cœur des montagnes de *Lamontjong*, ils tombent sur la tribu *Toàla*, ils pensent se trouver en présence des héritiers de la *Urbevölkerung* de Célèbes. Voilà qui les intéresse vivement. Mais c'est grâce au *radja* local, bien conscient de leur intérêt, qui les mène à des grottes *encore* habitées par les *Toàla* qu'ils se présentent comme les découvreurs d'une population qui est encore à l'âge de la Pierre (SARASIN, SARASIN 1905b : 270, 279)².

Les savants s'appuient aussi largement sur les missions chrétiennes³. On se souvient du rôle que jouent certains missionnaires dans l'étude des *Marind-anim* par Wirz. En Angola, si la fonction qu'occupe la mission est quelque peu différente, son importance n'est pas moins considérable. Les membres de l'expédition neuchâteloise font de la mission de *Cubango* où résident les Révérends Pères Bourqui et Bunel leur camp de base à partir duquel ils organisent les différentes expéditions dans le pays (DELACHAUX, THIEBAUD 1934 : 15). Plus généralement, la plupart de leurs déplacements sont structurés par les missions, près desquelles ils s'installent. Ils y sont reçus amicalement par les missionnaires qui facilitent généralement l'avancée de l'expédition à de nombreux titres (DELACHAUX, THIEBAUD 1934 : 105). Ils aident les savants pendant la durée du terrain, organisent des dépôts pour leur matériel, mettent des porteurs à disposition des scientifiques et les emmènent dans leurs tournées⁴, tandis qu'après le retour en Suisse, les missionnaires servent de source d'information durable pour Delachaux.

¹ MKB 284.9.0, Rapport de l'activité d'Eugen Paravicini en juin 1929 adressé à la commission ethnographique, 3.7.1929.

² Cf. annexes 4.34 et 4.35.

³ Cf. annexes 4.18 et 4.21.

⁴ DELACHAUX, THIEBAUD 1934 : 26-27 ; il en va de même pour Paravicini aux îles Salomon, MKB 284.9.0, Rapport de l'activité d'Eugen Paravicini en mai 1929 adressé à la commission ethnographique, 31.5.1929.

Parmi les coloniaux, un groupe joue un rôle particulièrement actif dans l'aide qu'ils apportent aux ethnographes. Ce sont les émigrés suisses dans les colonies. Peu nombreux, ce sont néanmoins le plus souvent des individus qui comptent dans la société coloniale. Aux Indes néerlandaises, entre 1926 et 1950, ce sont 500 à 700 Suisses qui y résident, dont de nombreux pétro-géologues, botanistes et commerçants. En Afrique noire, ce sont les missionnaires qui comptent le plus. Ainsi, le chef de la mission de *Cubango* en Angola, qui sert de base à l'expédition de 1932-1933 est un Suisse, le Révérend Père Bourqui. Lorsque Thiébaud tombe malade, c'est à la mission protestante d'*Ebanga* qu'il est soigné par un couple de missionnaires suisses, les Guillod (DELACHAUX, THIEBAUD 1934 : 67-68).

Les ethnographes bénéficient aussi du réseau dense d'entreprises suisses, dont les représentants sont toujours disposés à les aider. C'est le cas de Speiser à Bougainville en 1930. La maison Simonius Vischer & Co fait tout ce qui est en son pouvoir pour lui prêter secours¹. Il en va de même pour George Montandon en Ethiopie. S'il jouit de l'appui du service consulaire français en général et du consul Paul-Emile Naggjar en particulier qui met une troupe de soldats armés à sa disposition pour assurer sa sécurité à *Diré* (MONTANDON 1913a : 23), il profite aussi du soutien de la société commerciale suisse Dubail dont chacune des agences l'appuie de l'autorité de son nom et lui prodigue les meilleurs conseils ou l'aide dans l'organisation de l'expédition (MONTANDON 1913a : 10, 23).

Bühler, nous l'avons dit, prend contact avec le consul Hünzeler, dès son arrivée à *Batavia* et maintient avec lui une relation étroite pendant toute la durée de l'expédition. En 1949, il rencontre par l'entremise du consul suisse, mais aussi grâce aux lettres de recommandation de l'ancien résident hollandais à *Timor* C.W. Schuller les personnalités importantes sur l'île – à la fois pour le régime colonial et pour la république indonésienne qui naît à la fin de l'année. C'est ainsi qu'il fait la connaissance du ministre indonésien de l'intérieur, J. van der Wal, et du directeur du ministère, D. Scheerboom, du professeur et ministre de l'art et des sciences A. Hoesein, du ministre de la pêche Wisakono Wirjohardjo, du directeur du musée ethnographique de Weltevreden, van der Hoop et de divers employés des services d'ethnographie et d'archéologie préhistorique qui lui donnent leur soutien, sans compter que ce même consul le met en contact avec le ministre-président d'Indonésie orientale, le prince de *Bali*, Anak Agung².

¹ Stabs PA 212 T 2 XXXIV, Lettre de Felix Speiser à Fritz Sarasin, 7.12.1929.

² MKB 284.9.0 Mission 1949, Rapport d'Alfred Bühler, 26.4.1949. A propos des chefs indigènes, il convient de relever que Bühler ne fait pas d'effort particulier au moment de la décolonisation. A *Sumba* au milieu du processus de décolonisation, en 1949, il ne néglige pas de s'allier les *radjas*. Il les rencontre et les informe des plans de l'expédition, ce qui lui paraît important puisque l'île se trouve déjà largement sous le contrôle des princes indigènes et que les fonctionnaires sont tous Indonésiens jusqu'à l'échelon de l'assistant-résident, MKB 284.9.0 Mission 1949, Lettre d'Alfred Bühler à Felix Speiser, 19.5.1949. Cela dit, en 1935 déjà, Bühler soignait déjà les relations avec les autorités indigènes. Depuis toujours, et l'exemple des Sarasin à Célèbes abordé ci-après en témoigne, l'appui des indigènes est nécessaire à une bonne campagne ethnographique. Leur pouvoir de fait devient simplement un pouvoir de droit.

Bühler établit aussi des relations avec d'autres Suisses installés en Indonésie. En 1935, avant de partir pour *Timor*, il se rend à *Soerabja* sur l'île de *Java* pour y acheter quelques collections ethnographiques. A cet effet, il visite son compatriote le Dr Steinmann que le professeur Handschin à Bâle lui a recommandé¹ et lui achète pour 57 florins de pièces ethnographiques². En 1949, sur le chemin de *Sumba*, il fait une courte escapade sur l'île de *Bali* pour y trouver le peintre bâlois Theo Meier. Celui-ci qui est depuis longtemps en contact avec le musée ethnographique de Bâle lui remet une liste d'*ethnographica* qu'il le prie d'acheter avant son retour³.

Ces Suisses établissent les liens avec les officiels au nom des ethnographes, leur viennent en aide, les logent ou leur offrent de menus services. Bien sûr, ils ne constituent pas un groupe homogène et n'ont pas tous le même poids pour l'avancement de la recherche. Il n'en reste pas moins qu'ils occupent une place assez importante dans l'esprit des ethnographes pour que, dans leur correspondance et leurs publications, la rencontre d'un compatriote sur le terrain soit systématiquement relevée. En réalité, au-delà de l'aide qu'ils fournissent, ces compatriotes valent surtout comme rappel de la patrie dans un univers étranger ou hostile⁴.

Ces rencontres avec des compatriotes auprès desquels les ethnographes trouvent toujours un réconfort particulier sont à mettre en rapport avec l'effet que produisent les nouvelles du pays ou la découverte des paysages qui rappellent la Suisse. Dans le récit que font Delachaux et Thiébaud de leur expédition en Angola, les courtes références à la Suisse sont incessantes. Le moindre détail qui permet de penser à la « Patrie » est rapporté. Ainsi, au cours de la deuxième expédition menée à la fin de l'été 1932 dans la région du *Cuvélai*, Thiébaud est très ému par l'arrivée du courrier. « Quelles joies, écrit-il, nous procurent ces lettres venant d'Europe qui nous parviennent après six ou huit semaines de voyage, en train, en bateau, en camionnette et par porteur. Le soir près du feu, on les lit, on les relit, on savoure ces nouvelles des mois passés. Quel moment exquis que celui où l'on se délecte de la lecture des journaux de sa ville natale, disséqués de la première à la dernière ligne, y compris les annonces. On imagine difficilement, je crois, sans y avoir passé, les émotions que l'on éprouve à lire les petites nouvelles du Pays » (1934 : 39). Le premier août, les explorateurs font faire un feu et chantent des « chants de la Patrie » (1934 : 46). A *Dala*, au retour de l'expédition dans la *Lunda*, Thiébaud confesse avoir eu une des grandes émotions de sa vie quand il a reconnu, accroché à la paroi blanchie à la chaux de la salle à manger d'un commerçant portugais, une photographie de la cascade de Staubbach⁵ : « la Patrie », soupire-t-il (1934 : 58). Plus tard, c'est le bruit sourd d'une cataracte qui les fait penser aux Alpes et le lendemain un paysage leur rappelle le plateau de Frutt dans le canton d'Obwald (1934 : 95).

En réalité, ce qui manque à l'ethnographe sur le terrain, c'est la marque de l'homme sur la nature ou le rappel de la civilisation parmi les « primitifs ». C'est précisément ce qui, aux yeux de Speiser,

¹ MKB 284.9.0, Lettre d'Alfred Bühler à Fritz Sarasin, 20.4.1935.

² MKB 284.9.0, Alfred Bühler, 2. Abrechnung (1.-30. April 1935), 1.5.1935.

³ MKB 284.9.0 Mission 1949, Lettre d'Alfred Bühler à Felix Speiser, 19.5.1949.

⁴ A ce titre, cf. annexe 4.31.

⁵ Au fond de la vallée de Lauterbrunnen, dans les Alpes bernoises, cette cascade doit sa célébrité aux vers que Goethe lui a consacrés dans le poème *Gesang der Geister über den Wassern*.

fait défaut en Amazonie. Dès lors, tout lui manque. Son jugement sur la nature est sans nuance : l'absence de différenciation dans l'océan végétal de l'Amazonie l'angoisse et le dégoûte. Pas de toit en tuiles rouges, pas de tilleul isolé : au fond, rien de connu, rien à quoi se rattacher. Car la nature qui rappelle la Suisse est rassurante en ce qu'elle est apprivoisée. Dans le cadre d'une expédition où le savant est soumis à la maladie, à la chaleur, à l'humidité, à un univers inconnu, ce rappel de l'activité humaine semble indispensable. Or Speiser ne le trouve jamais en Amazonie, où l'on n'a de dégagement sur rien, où l'on ne voit rien que les hauts murs de la forêt vierge¹ (SPEISER 1926 :56). Le sentiment de dépendance vis-à-vis des *Aparai* en est alors augmenté, car ils sont seuls à pouvoir établir le lien entre le « *Kultur Mensch* » et la nature sauvage. Et en termes culturels, le bilan n'est pas plus rassurant pour l'ethnographe : tout en Amérique lui paraît trop brut, trop primitif, ce qui ne contribue pas, bien sûr, à la réussite de l'expédition. « *Es kommt mir aber alles hier so prosaisch vor, écrit-il à Fritz Sarasin, es fehlt eben die Romantik des Orientes, wie bei den Fahrten nach Osten und Madeira, Oporto, Lissabon sind eben nur Ableger Europas und nicht einmal des besten, denn das wenige, was ich Gelegenheit hatte von diesen portugiesischen Städten zu sehen, lässt sich mit ebensolchen italienischen Städten nicht vergleichen. Dort scheint eben unvergleichlich mehr Kultur zu sein, was sich übrigens auch im Volkstypus deutlich zeigt, in dem man viel unverkennbares Negerblut sehen kann. Daneben dann allerdings famös rassige Bauertypen, trocken, vielfach blond, gross. Aber von den originellen Leben in Port Saïd, Suez, Colombo etc ist gar keine Rede und die Wohlgerüche Arabiens sucht man hier vergebens. Nicht einmal das Meer ist belebt, ich habe noch keinen Delphin oder derartiges gesehen und die fliegende Fische sind alle Zwerge. Nun das Zwerghafte wird ja auf dem Kontinente allerdings verschwinden, allein was mir fehlen wird ist die Halbkulturschicht, die man im Orient eben antrifft, hier wirds nur Wilde und Halbblutproleten geben* ».² Quelques semaines plus tard, à *Bélem*, son opinion est faite. Au Brésil, regrette-t-il à l'instar de Paul Wirz aux Caraïbes, il manque la culture ancienne que l'on retrouve en Orient. A première vue, il n'y trouve qu'un gigantesque métissage fatigué, mulâtre et dépravé. L'artisanat n'existe pas et il ne trouve rien d'authentique ou d'original³. Heureusement, arrivé à *Bélem*, Speiser s'est installé avec son compagnon Arnold Deubler dans la *Pensao Suissa* tenue par une Argovienne et son mari brésilien et où ils se sentent comme à la maison. Les contacts avec le consul suisse à *Bélem*, Albert Suter, qui met à leur disposition des locaux et, surtout, ne cesse d'intervenir auprès du

¹ Cf. annexe 4.76.

² « Tout me paraît tellement prosaïque ici, il manque le romantisme de l'Orient que l'on croise en allant vers l'Est. Madère, Porto, Lisbonne ne sont que les faubourgs de l'Europe – et pas les meilleurs : le peu que j'en ai vu ne tient pas la comparaison avec les villes italiennes. Il semble y avoir incomparablement davantage de culture, ce qui se retrouve du reste clairement dans le *Volkstyp* dans lequel on reconnaît du sang nègre ; à ses côtés, on retrouve le fameux type paysan, sec, grand, blond. Rien, en revanche, de la vie originale de Port Saïd, de Suez, de Colombo et l'on chercherait en vain les parfums d'Arabie. Même la mer est sans intérêt. Je n'y ai pas encore vu un dauphin et les poissons-volants sont de race naine. Mais le nanisme disparaîtra sur le continent. Ce qui me manquera, c'est les demi-civilisés que l'on rencontre précisément en Orient ; ici, il n'y aura que des sauvages et des prolétaires bâtards » Stabs PA 212 T 2 XXXIII, Lettre de Felix Speiser à Fritz Sarasin, 24.6.1924.

³ Stabs PA 212 T 2 XXXIII, Lettre de Felix Speiser à Fritz Sarasin, 8.7.1924.

gouvernement pour régler toutes les petites tracasseries auxquelles les savants sont confrontés, modèrent également l'impression négative¹.

3.2.3. Les obstacles à la recherche

Mis à part les coloniaux, d'autres facteurs qui sont fonction du caractère généralement exotique des terrains ethnographiques du début du 20^{ème} siècle ont également une portée sur la recherche. De fait, ces éléments sont généralement négatifs et procèdent du milieu hostile dans lequel travaille le plus souvent l'ethnographe. Qu'il s'agisse des conditions climatiques, de l'infrastructure de transports, des indigènes ou des maladies, les éléments sont nombreux qui gênent la recherche ou mettent les ethnographes en danger.

Cyclones et pluies

Les conditions météorologiques peuvent paraître très éloignées des considérations élevées que l'on attribue à la science. Il n'en demeure pas moins qu'elles jouent un rôle important. C'est en particulier vrai au cours des recherches de Speiser aux Nouvelles-Hébrides. Plus d'une fois, elles empêchent ou rendent difficiles les expéditions. Ainsi les cyclones interdisent souvent les déplacements d'une île à l'autre. Lorsque Speiser souhaite se rendre à *Meralava* depuis *Venua Lava*, il doit d'abord attendre plusieurs jours, tant les dépressions qui se succèdent sur les îles creusent la mer. Quand il est enfin possible de lever l'ancre, les conditions sont alors au contraire trop calmes pour avancer. Il faut donc plusieurs jours pour couvrir la distance qui sépare les deux îles et, au moment où l'on se trouve enfin en vue de *Meralava*, les passagers du bateau commencent à percevoir un léger roulis et, une fois l'ancre jetée devant l'île, les courants annonciateurs d'une nouvelle tempête les empêchent de débarquer. Au terme de la tempête, il n'y a plus qu'à rentrer à *Venua Lava* (SPEISER 1913 :293-295). Les précipitations sont une autre source de difficultés pour Speiser. A la saison des pluies, elles rendent les expéditions pénibles durablement (SPEISER 1913 : 150). Mais elles peuvent aussi parfois empêcher tout travail pendant plusieurs semaines (SPEISER 1913 : 345).

Les Sarasin sont également confrontés à ce genre de problème. Alors qu'ils reviennent d'une courte visite auprès d'un groupe de *Weddas* des monts *Danilgala*, lors de leur expédition de 1907, ils sont surpris par un gigantesque cyclone qui ravage l'île. La destruction des forêts et la crue des rivières rend alors tout déplacement dangereux ce qui les mène à renoncer à plusieurs expéditions prévues et à reprendre leurs fouilles, en dépit des obstacles qui se dressent sur leur route (SARASIN 1939 : 168-170).

De fait, on organise souvent les missions en fonction des conditions météorologiques. La première expédition en Angola, en 1928-1929 qui débute tardivement dans la saison sèche, en fait

¹ Stabs PA 212 T 2 XXXIII, Lettre de Felix Speiser à Fritz Sarasin, 8.7.1924 et SPEISER 1926 : 3.

les frais. Alors qu'il était prévu qu'elle évite la saison des pluies, elle se voit rattrapée avant son terme par les pluies de l'hiver et se termine en catastrophe (MONARD 1930 : 82). Mais la saison sèche n'est pas plus agréable (DELACHAUX, THIEBAUD 1934 : 52). Il en va de même pour le voyage brésilien de Speiser, dont le terme est dicté par le début de la saison des pluies¹.

Transports et transporteurs

Les conditions de transports sont un second obstacle à la recherche. Nous avons vu que suite à la proposition généreuse du Résident français de l'accompagner en tournée d'inspection, Speiser s'est retrouvé bloqué au sud de *Espiritu Santo* pendant plusieurs semaines, incapable de mettre la main sur une embarcation. Il en va de même lorsque le départ du Père Bochu de l'île de *Vao* impose qu'il parte aussi, bien qu'il n'a pas terminé ses travaux. Ce ne sont pas des exceptions, mais les conséquences d'un trafic maritime très peu développé dont Speiser est victime. N'indique-t-il pas à Fritz Sarasin, quelques semaines seulement après son arrivée aux Nouvelles-Hébrides, que les bateaux sont misérables et qu'il est nécessaire de posséder un voilier pour être autonome² ? Il n'en fera rien pourtant et aura plus d'une fois l'occasion de le regretter. Ainsi lorsqu'un malentendu lui fait manquer le vapeur à *Ambrym* et que, dans l'espoir de voir arriver un autre bateau, il n'entamera aucune autre recherche et passera trois semaines sans rien faire (SPEISER 1913 : 265-266). Une correspondance manquée entre deux compagnies concurrentes à *Malo* lui fait perdre un mois dans une île où il ne comptait pas séjourner. (SPEISER 1913 : 285-287). Le même problème le bloque à *Port Vila* pendant six semaines, à la fin de son séjour (SPEISER 1913 : 326). Les exemples sont innombrables et ont parfois une portée cognitive. Dans une lettre envoyée à Fritz Sarasin depuis *Vao*, il regrette la brièveté des séjours dans chacune des îles qui l'empêchent de maîtriser la langue. Or sans la maîtrise de la langue, regrette-t-il, il est impossible de prétendre à une connaissance autre que superficielle de la culture³. Il doit donc renoncer à étudier certaines dimensions de la culture des Nouvelles-Hébrides⁴.

Ce problème de transports touche tous les ethnographes qui travaillent en Océanie. Comme Speiser, Eugen Paravicini se trouve ainsi bloqué pendant un mois au village de *Buma* sur *Malaita*⁵. Et il rencontre d'autres difficultés similaires. Au début du mois de décembre 1928, il a en effet choisi de ne pas se rendre à *Makina*, à la pointe orientale de *Guadalcanal*. Pourtant, tous les colons et les missionnaires l'ont assuré de la riche moisson ethnographique qu'il y ferait. Deux choses l'ont retenu, admet-il, qui illustrent à la fois le souci que causent ces problèmes aux ethnographes et la relation de dépendance qu'ils entretiennent vis-à-vis des colons. D'une part, l'accès est difficile. Les grands vapeurs qu'il emprunte généralement n'abordent pas à cet endroit. D'autre

¹ Stabs PA 212 T 2, XXXIII, Lettre de Felix Speiser à Fritz Sarasin, 29.8.1924.

² Stabs PA 212 T 2 XXXI, Lettre de Felix Speiser à Fritz Sarasin, 21.6.1910.

³ Stabs PA 212 T 2 XXXI, Lettre de Felix Speiser à Fritz Sarasin, 15.7.1910.

⁴ Stabs PA 212 T 2 XXXI, Lettre de Felix Speiser à Fritz Sarasin, 2.9.1910.

⁵ MKB 284.9.0, Rapport de l'activité d'Eugen Paravicini en mai 1929 adressé à la commission ethnographique, 31.5.1929.

part, seule une dizaine de colons y habitent : on ne s'y trouve peut-être pas en sécurité¹. Quelques jours plus tard cependant, le petit bateau avec lequel il se rend à *Ugi* mouille à *Makina*. Paravicini profite de l'occasion inespérée et se rue à terre pour y réunir autant de pièces que la brièveté de son escale le permettra². Enfin, signalons que les risques ne sont pas seulement organisationnels, mais mettent en danger la vie des ethnographes et la sécurité de leur matériel. Ainsi, plus tard, au cours de l'expédition de Paravicini, le bateau qu'il emprunte pour se rendre de *Tulagi* à *Malaita* fait naufrage – sans pertes, heureusement³.

Les problèmes de transport ne se réduisent cependant pas à ces questions maritimes. Chargés parfois de plusieurs tonnes de bagages sans même compter les collections réunies qui peuvent s'élever à des dizaines de caisses au terme d'une expédition, les ethnographes ne se déplacent pas seuls. Ils dépendent de porteurs⁴. Or ce n'est pas toujours une mince affaire de réunir vingt, trente ou cinquante indigènes, même pour qui bénéficie du soutien des autorités coloniales. Les cousins Sarasin, après avoir échappé au cyclone qui ravageait Ceylan, sont contraints de remplacer une partie de leurs porteurs, blessés ou malades. A cet effet, ils se rendent à *Mabaoya*. Malheureusement la ville prise dans des grandes festivités organisées à l'occasion de l'achèvement d'un temple ne constitue pas un cadre idéal pour engager de nouveaux domestiques. Les deux cousins se voient dès lors contraints d'abandonner une partie de leur programme et renoncent en particulier à mener certaines fouilles (SARASIN 1939 : 171). On se souvient aussi que Speiser renonce à entreprendre une expédition dans l'intérieur d'*Espiritu Santo* parce qu'il ne souhaite pas partir sans domestiques et se trouve dans l'incapacité d'en trouver⁵.

De son côté, Théodore Delachaux souligne également les difficultés que rencontre l'ethnographe qui organise une mission en Afrique. « L'organisation, écrit-il, est un peu plus compliquée qu'une expédition de même envergure en Europe. Il faut engager des porteurs, un chasseur, acheter des vivres pour cette colonne, puis répartir notre bagage en charges de trente kilos, tente, provisions, lits de camps, matériel scientifique, en un mot le strict minimum » (DELACHAUX, THIEBAUD 1934 : 25). Si l'appui de la mission garantit le plus souvent aux Neuchâtelois d'obtenir les domestiques nécessaires, à une occasion au moins, à *Cambissa*, un chef de village leur promet des porteurs qui n'arrivent jamais (DELACHAUX, THIEBAUD 1934 : 28-29).

Si la question des porteurs est un problème en soi qui réclame une attention permanente et une organisation sans faille (DELACHAUX, THIEBAUD 1934 : 69), elle se trouve à l'origine d'un autre tracas. Lorsque l'on se déplace à dix ou quinze et que l'on souhaite, de plus, manger à l'européenne, il faut emporter avec soi et gérer des provisions. Voilà qui s'articule parfois mal

¹ MKB 284.9.0, Rapport de l'activité d'Eugen Paravicini en décembre 1928 adressé à la commission ethnographique, 31.12.1928.

² MKB 284.9.0, Rapport de l'activité d'Eugen Paravicini en décembre 1928 adressé à la commission ethnographique, 31.12.1928.

³ MKB 284.9.0, Rapport de l'activité d'Eugen Paravicini en mai 1929 adressé à la commission ethnographique, 1.5.1929.

⁴ Cf. annexes 4.77-4.79.

⁵ Stabs PA 212 T 2 XXXI, Lettre de Felix Speiser à Fritz Sarasin, 24.5.1910.

avec les exigences de la recherche. A plus d'une reprise, c'est parce que les provisions tirent à leur fin que la Mission scientifique suisse en Angola met un terme à telle ou telle expédition (par exemple : DELACHAUX, THIEBAUD 1934 : 40). Encore une fois, les considérations épistémologiques – l'intérêt pour la culture matérielle réclame des porteurs – et des questions de confort se croisent et débouchent sur des complications inattendues.

En Angola, chaque déplacement est une aventure et chaque voyage se solde par une perte de temps considérable. Au nord du pays, les déplacements se font en camionnette et chaque trajet est interminable. Pour se rendre de *Cubango* à *Cuando*, ils empruntent une vieille machine qui réclame un arrêt tous les vingt kilomètres pour remplir d'eau le radiateur (DELACHAUX, THIEBAUD 1934 : 50)¹. Dans la *Lunda*, au nord-est du pays, une autre camionnette doit les conduire au poste de *Dala*. Sans nouvelles à l'heure du rendez-vous, ils se rendent au garage pour trouver « quatre mécaniciens autour d'un tas de pièces détachées, roues, radiateur, boîte à vitesse éventrée etc. » Le constat est sans appel : « Il apparaît qu'on ne partira pas aujourd'hui et que ce sera miracle si ce tas de ferraille peut être remonté et reformer une camionnette » (DELACHAUX, THIEBAUD 1934 : 53 ; cf. aussi 58-59).

A l'égard des conditions de transport, le voyage de Speiser au Brésil est sans doute le plus difficile. Il faut dire que Speiser et Deubler emportent avec eux trois tonnes de bagages, en comptant le matériel cinématographique, les objets d'échanges², leurs effets personnels et des vivres pour nourrir huit hommes pendant une centaine de jours³. Considérant qu'ils souhaitent remonter le fleuve sur des pirogues, on peine à croire qu'ils aient cru réussir. Ils doivent d'une part faire construire et acheter les pirogues en question, puis trouver les hommes qui les dirigeront. A cet effet, ils comptent d'ailleurs sur le soutien du sénateur Andrade. D'autre part, le *Paru* n'est pas un fleuve tranquille. Régulièrement interrompu par des chutes ou des rapides, son cours est plutôt difficile. A chaque obstacle, il faut en effet décharger les canots et leur faire remonter le courant en les tractant péniblement dans l'eau (SPEISER 1926 : 95-96)⁴ ce qui leur fait encourir des risques importants – et perdre un temps précieux. En réalité, les difficultés de ce voyage sont réellement les plus importantes rencontrées dans l'ensemble des expéditions ethnographiques suisses et expliquent sans doute en grande partie la mauvaise humeur de Speiser et l'échec de l'expédition. A près de quarante-cinq ans, il ne paraît plus guère disposé à souffrir autant de la fatigue d'un voyage.

¹ Ou ailleurs, aux Salomon ou à Timor, cf. annexes 4.81, 4.82.

² Plusieurs douzaines de couteaux, de machettes, des haches, des peignes, du parfum, des allumettes, des miroirs, des aiguilles, des calicots, des assiettes et des tasses et près de 40 kg de perles de verre, SPEISER 1926 : 5.

³ Ils achètent de la farine, de la farine de mandioka, de la viande salée, du riz, des haricots, des biscuits, du café, du sucre, du maté et des conserves pour les jours de fête, SPEISER 1926 : 5.

⁴ Cf. annexe 4.75.

Il existe un troisième type d'obstacle aux recherches ethnographiques sur le terrain, auquel Speiser n'est pas confronté en raison du pacifisme des tribus qu'il fréquente aux Nouvelles-Hébrides – et aussi peut-être en conséquence de son choix de ne pas s'aventurer trop à l'intérieur des terres où vivent encore des populations rebelles à l'autorité coloniale². Si Speiser est exempté de ce problème, ce n'est pas le cas des cousins Sarasin qui lors de leurs deux voyages à Célèbes assument entièrement la dimension exploratoire de leur recherche et partent volontairement dans des zones où les Européens ne se sont encore jamais rendus. Ce type de recherche apporte avec lui un problème spécifique : la résistance indigène.

De manière générale, on peut affirmer qu'ils combattent et défont cette opposition en s'appuyant sur la force coloniale. La première excursion des Sarasin à Célèbes en donne un exemple parlant. Quelques mois après leur arrivée à *Kema*, à l'extrémité nord-est de l'île, ils décident de mener une expédition qui les mène vers *Gorontalo*, près de 200 km plus à l'ouest. Un tel projet, de l'aveu des Sarasin, n'aurait jamais pu aboutir sans le soutien inconditionnel des autorités coloniales hollandaises et en particulier du résident de *Menado*, E.J. Jellesma. Celui-ci n'a pas seulement orienté les Sarasin vers les personnes qui pouvaient leur être utile ou aidé à trouver des porteurs, mais envoie surtout des lettres de recommandation aux *radjas* qui dirigent les régions qu'ils traverseront (SARASIN et SARASIN 1905a : 78). De fait, au cours de leur traversée, ils en ont l'usage à deux reprises. La première fois se solde par un échec : un chef de village, prétextant ne pas savoir lire, refuse de leur prêter secours et leur colonne est forcée à modifier son parcours (SARASIN et SARASIN 1905a : 90-91). La seconde fois, en revanche, ils rencontrent le *radja* en personne qui les aide et les fait escorter par son meilleur soldat et leur remet un ancien sabre hollandais, témoignage de la protection dont ils bénéficient. A d'autres occasions, le résident envoie des collaborateurs auprès des *radjas* pour les avertir de l'arrivée des Sarasin (SARASIN et SARASIN 1905a : 170) ou met l'un de ses subalternes à leur disposition comme traducteur ou agent gouvernemental (SARASIN et SARASIN 1905a : 195).

Généralement, les gouverneurs et résidents décident de leur propre autorité de garantir la sécurité des expéditions Sarasin. A l'occasion cependant, lorsqu'il s'agit de pénétrer des régions très reculées, ils sollicitent l'avis des dirigeants locaux sur la base duquel une négociation à trois est entamée entre gouverneurs, princes locaux et les Sarasin pour déterminer la faisabilité d'un voyage. C'est le cas au cours de leur premier séjour à Célèbes, lorsque les deux cousins souhaitent rejoindre le lac de *Towuti* dont l'existence leur a été signalée par l'un de leurs porteurs indigènes. Suivant l'habitude, ils s'adressent alors au gouverneur hollandais. Ce dernier informe

¹ Il n'est question ici que de la résistance à la venue des ethnographes sur des terres indigènes. Le refus des indigènes de donner une information sur les pratiques sociales ou culturelles ou de se séparer d'un objet est beaucoup plus courant et sera traitée au chapitre suivant. Tous les ethnographes y sont confrontés.

² C'est là le paradoxe de l'ethnologue que l'on retrouve chez Speiser, mais aussi chez Wirz, qui souhaite étudier des populations intouchées par la colonisation européenne, mais qui ne se risque cependant pas à pénétrer l'intérieur des terres en raison de l'absence de contrôle sur ces populations et parce qu'il n'en maîtrise pas la langue.

immédiatement le prince indigène qu'il serait particulièrement heureux de voir l'entreprise bâloise aboutir et se demande s'il a une objection contre une telle expédition. Dans sa réponse, le prince indique qu'il fera tout pour soutenir les deux naturalistes, mais fait part de son inquiétude en raison du comportement agressif des populations du *Towuti*. Le gouverneur déconseille alors aux Sarasin de partir, mais réclame parallèlement au prince un itinéraire alternatif. Il indique avoir envoyé des messagers parmi ses sujets pour garantir la sécurité des cousins sur ses terres, mais répète qu'il ne recommande pas ce voyage qui traverse les terres de « mauvaises tribus ». La décision demeure cependant celle des Sarasin qui choisissent de partir malgré les avertissements¹. Peu rassurés par ce demi-soutien, ils font simultanément pression sur le prince *via* le commerçant le plus puissant de la côte. Différents éléments entrent alors en considération dans une discussion multilatérale : les souhaits des deux scientifiques sont tempérés par les pressions du gouvernement colonial, l'opinion des chefs indigènes et les influences privées (SARASIN et SARASIN 1905a : 289-292). Si de telles négociations ne constituent pas la norme, elles illustrent cependant combien les ethnographes sont entourés sur le terrain. Elles attestent ainsi que l'importance des interrogations scientifiques sont largement tempérées l'ensemble du contexte colonial dans la détermination de leurs choix.

Le plus souvent un soutien préalable de la part du gouvernement ou de privés suffit. Parfois, cependant, les choses sont plus compliquées comme l'illustre le voyage des Sarasin de *Palu* à *Paloppo* à l'automne 1902. L'expédition débute de manière tout à fait conventionnelle : deux demandes de soutien, l'une auprès du gouverneur général des Indes néerlandaises, Rooseboom, l'autre chez le gouverneur van Hoëvell sont agréées. Un traducteur leur est confié et le résident local, J.A.G. Brugman s'emploie à obtenir l'accord des princes locaux (SARASIN et SARASIN 1905b : 2-3)². Pourtant, après quelques semaines de route, alors que les Sarasin se trouvent dans la nécessité de recruter de nouveaux porteurs, un chef du village refuse de les aider sur ordre du prince de *Sigi* qui s'oppose au passage de l'expédition. Bloqués en dépit du soutien gouvernemental, les deux cousins font marche arrière et s'adressent au gouverneur pour réclamer son aide. Le refus de collaborer, argumentent-ils, ne constitue pas seulement un camouflet pour eux, mais également pour le gouvernement hollandais, dont l'autorité n'est pas respectée. Ils expriment clairement leur désir de voir l'administration coloniale faire valoir son pouvoir en usant de la force s'il le faut (SARASIN et SARASIN 1905a : 57). Deux semaines plus tard, un navire de guerre hollandais se présente face aux côtes (SARASIN et SARASIN 1905a : 71) et le gouverneur escorté d'une forte troupe se rend auprès du prince rebelle pour entamer des négociations. Elles se soldent par un succès et rapidement les indigènes acceptent de laisser passer l'expédition Sarasin. Leur colonne reprend alors sa route accompagnée toutefois pendant quelques temps d'un

¹ Les Sarasin n'en font pas toujours qu'à leur tête. Lors de leurs études sur les *Toala*, le gouverneur leur recommande de ne pas tenter une traversée de la chaîne orientale de la pointe sud de l'île, ce qu'ils acceptent parfaitement. « *Von alledem ganz abgesehen, war der Wunsch des Gouverneurs uns Befehl, und wir beschlossen, nach Makassar zurückzukehren* », SARASIN et SARASIN 1905b: 252.

² Cf. annexe 4.20, puisque les parties prenantes à l'accord ont été immortalisées !

nombre important de militaires (SARASIN et SARASIN 1905a : 97) et touche à son but quelques mois plus tard.

Face à la résistance indigène, les Sarasin n'obtiennent cependant pas toujours gain de cause. A la fin de leur premier séjour à Célèbes, une tentative de traversée de l'île est carrément avortée en dépit du soutien gouvernemental. Dans la région réputée particulièrement dangereuse de *Boné*, l'un de leur porteur est assassiné, alors qu'il s'en retourne au camp après une visite chez le prince local. Les cousins réalisent alors que l'ensemble de la région s'oppose à leur venue (SARASIN et SARASIN 1905a : 162) mais décident malgré tout de poursuivre leur route jusqu'au jour où ils font face à une importante troupe indigène qui les encercle et les force à rebrousser chemin. « *So kehrten wir, mit Gewalt zurückgeholt, einem schön gebirgigen und dicht bevölkerten Lande den Rücken, und die Pforte welche uns den Weg zu wertvollen geographischen und ethnologischen Entdeckungen hätte öffnen sollen, schloss sich hinter uns* »¹ (SARASIN et SARASIN 1905a : 184-185).

Santé

Un dernier problème auquel sont confrontés les ethnographes sur leurs terrains exotiques sont les atteintes à leur intégrité physique. La malaria, la fièvre, les dysenteries et les infections les plus diverses rythment et affectent les expéditions. Charles-Emile Thiébaud en est l'un des plus touchés et sa souffrance illustre à merveille l'ampleur des risques encourus et la conséquence de la maladie sur l'avancée des recherches. Pendant deux mois, entre la mi-septembre et la mi-novembre 1932, il enchaîne maladies et infections qui l'empêchent de travailler. Son martyr débute avec des puces pénétrantes qui lui mordent les pieds pendant son sommeil ; au bout de quelques jours, ses plaies s'infectent. Après deux semaines, de passage à la Mission du *Cuando*, il décide d'y rester et de laisser Monard continuer seul. Soigné par les missionnaires, son état est stationnaire. C'est alors qu'il commence à souffrir d'un mal de gorge et d'un abcès à une dent. Rapidement il va mieux, mais lorsqu'il se rend à la mission d'*Ebanga*, il est submergé par une violente dysenterie accompagné d'une forte fièvre doublée d'une attaque de paludisme. Pendant quatre jours, sa température monte pour atteindre 41 degrés. Entre la vie et la mort, isolé à la mission, il reçoit de la missionnaire Guillod chez laquelle il a entamé son voyage, des ampoules de Paludina et une ordonnance de traitement qui le rétablissent enfin. Seules ses blessures aux pieds persistent et handicaperont ses déplacements pendant toute la saison des pluies – jusqu'en avril 1933. Après quinze jours de convalescence et grâce à un régime dicté par Guillod, il quitte enfin la mission et part pour *Benguela*. Rapidement, pourtant, les blessures qu'ont causées les injections de Paludina à ses bras s'infectent une nouvelle fois et il revient à *Ebanga* se faire soigner (DELACHAUX, THIEBAUD 1934 : 60-68).

¹ « Et ainsi, rattrapés par la violence, nous tournâmes le dos à un beau pays montagneux très peuplé et les portes qui auraient dû ouvrir la voie à d'intéressantes découvertes ethnologiques et géographiques se sont fermées derrière nous ».

Le cas de Thiébaud est extrême, bien sûr. Cela dit, il souligne parfaitement la vulnérabilité des ethnographes sur le terrain qui les oblige parfois à interrompre (momentanément) leurs recherches. La malaria en particulier fait des ravages. Une attaque particulièrement violente doublée d'une dysenterie force Wirz à quitter le lac de *Sentani* qu'il juge le plus bel endroit sur terre (SCHMIDT 1998 : 67). Paravicini en souffre également, tout comme Meyer, qui accompagne Bühler à *Rote*, ainsi que Speiser et les cousins Sarasin. Elle emportera d'ailleurs l'ami et l'initiateur de Speiser à l'ethnographie brésilienne Theodor Koch-Grünberg peu après qu'ils se soient quittés à *Para* en 1924. L'Amazonie, du reste, constitue à ce titre et encore une fois un milieu particulièrement hostile¹. Car à côté des moustiques susceptibles de transmettre la fièvre jaune ou la malaria, il existe des petites mouches, les *piuns*. Leur piqûre sans douleur dont Speiser est la victime ne l'inquiète pas le premier jour, malgré les six cents morsures qu'il compte sur son corps et en dépit de la crainte que semblent en avoir les indiens. Le lendemain, pourtant, lorsque chacune des piqûres commence à devenir hautement irritante en raison de l'action de ce qu'il interprète comme un poison lent, il part dans des délires où il se gratte jusqu'au sang (*Kratzdeliren*). Saisi par la fièvre, l'entier de son corps devient rapidement une énorme plaie infectée, tandis que les démangeaisons qui subsistent lui prennent une grande énergie. Les petits abcès se multiplient et il n'arrive plus à dormir. Pendant les quatre semaines qui suivent l'attaque des *piuns*, il ne dort jamais plus de deux heures (SPEISER 1926 : 47-48). Si, à l'opposé du cas de Thiébaud, sa vie n'est jamais mise en danger, il n'en reste pas moins que le manque de sommeil, l'énergie perdue et les fièvres atténuent considérablement sa force de travail.

Paravicini est également touché par la maladie, quoique de manière quelque peu différente. Les ennuis qu'il rencontre sur la côté ouest de *Malaita* illustrent parfaitement comment les différentes résistances peuvent s'additionner pour faire échouer ses maigres projets de recherche. Lorsqu'au mois de juin 1929, Paravicini se rend aux îles Salomon, on se souvient qu'un soulèvement indigène vient de se terminer. Il affecte l'ensemble de l'expédition. Ainsi, les administrateurs coloniaux qui craignent que le pillage des cimetières mène à une nouvelle insurrection, interdisent à Paravicini de recueillir des crânes dans les nécropoles indigènes. En juin 1929, déçu de ce qu'il a trouvé sur la côte ouest de *Malaita*, il souhaite se rendre sur l'autre partie de l'île. Seulement, sur la côte est ne vivent que deux missionnaires et Paravicini n'a pas le droit, sans autorisation *ad hoc*, de séjourner seul dans un village. Il cherche alors à s'arranger avec un certain Adam, recruteur pour l'administration coloniale, qui accepte de l'emmener avec lui dans sa tournée dans l'est de l'île. Pourtant, un nouvel obstacle entrave sa recherche. L'irruption d'une épidémie interdit brusquement toute expédition. Pire : alors qu'il choisit l'alternative de se rendre sur l'île voisine d'*Ulama*, on lui interdit tout déplacement pour éviter les risques de contagion et ce n'est qu'après de longues négociations qu'il obtient l'autorisation de se rendre en Nouvelle-Géorgie où

¹ A ce propos, voir KRAUS 2004 : 201-204. Speiser paraît avoir eu de la chance, en regard des autres expéditions amazoniennes.

l'épidémie sévit aussi¹. Curieusement Speiser rencontre le même problème chez les *Aparai*, initié par les indigènes eux-mêmes. On se souvient que son plan prévoyait de rayonner à partir de *Tucano* pour étudier d'autres groupes indiens des *Aparai*. Or, non seulement ceux-ci refusent de les aider, mais surtout les tribus voisines ont mis les *Aparai* en quarantaine en raison d'une toux qu'ils ont rapportée de *Bélem* (SPEISER 1926 : 228). De fait, il est certain que même si les *Aparai* avaient été coopératifs, le voyage de Speiser se serait terminé à *Tucano*.

Ces différents cas illustrent bien les attitudes des ethnographes face aux dangers sanitaires. D'abord, la maladie influence le terrain, que les ethnographes en soient touchés ou non. A cet égard, il faut également souligner les quantités parfois phénoménales, et toujours encombrantes, de médicaments qu'ils emportent. Cela dit, même s'ils partent avec des compétences européennes, ils restent ignorants de la plupart des maladies auxquelles ils s'exposent. En réalité, et en dépit des produits pharmaceutiques qu'ils emmènent, ils dépendent passablement du savoir local au même titre que lorsqu'ils définissent leur terrain d'étude. Régulièrement pourtant, ils méprisent ce savoir – n'acceptant de subir que ce qui ressortit à l'extraordinaire. Ainsi, Speiser ne s'inquiète pas de savoir pourquoi les *Aparai* craignent les *piuns*. Thiébaud attend d'être terrassé par trois affections simultanées avant de se rendre au savoir des missionnaires. Au fond, bien qu'ils ironisent sur les indigènes, l'attitude des ethnographes face à la maladie correspond assez fidèlement à l'impression que s'en font les autochtones : « Pour eux, écrit Thiébaud, le Blanc peut vaincre toutes les difficultés » (DELACHAUX, THIEBAUD 1934 : 40).

3.4. Bilan

Ce n'est pas nouveau, les ethnographes, comme tous les scientifiques, ne maîtrisent pas toutes les dimensions de leurs recherches. Mais, au contraire d'autres savants, ils sont particulièrement conscients de cet état de fait. Si les ethnographes choisissaient leurs terrains en fonction de critères parfois très éloignés des considérations cognitives qu'on est en droit de leur prêter, ces options initiales sont loin d'être définitives. Une fois sur le terrain, les travaux sont réorientés, les terrains déplacés et les calendriers bouleversés au gré de différents facteurs. Ces éléments changent au cours d'interactions avec les coloniaux – colons, administrateurs, missionnaires ou indigènes. C'est l'occasion de renégocier et de réévaluer la faisabilité des projets avec des connaisseurs du terrain. Le plus souvent, les coloniaux agissent avec bienveillance – même si parfois le résultat obtenu n'est pas celui escompté, comme l'attestent les mésaventures de Speiser. L'accueil est généreux, les conseils sensés et les recommandations utiles. Ces collaborations ne cessent pas après quelques semaines : elles persistent pendant toute la durée du terrain. Elles ne portent pas seulement sur la définition du savoir, mais aussi sur la vie quotidienne, l'organisation du logement, les questions administratives ou les déplacements. Il ne faut pas y voir un double

¹ MKB 284.9.0, Rapport de l'activité d'Eugen Paravicini en juin 1929 adressé à la commission ethnographique, 3.7.1929.

jeu de la part des ethnographes qui en perdraient la maîtrise. Ils se nourrissent délibérément à la source du savoir missionnaire ou colonial qu'ils jugent valide au point de vue épistémologique et pratique. En réalité, et contrairement à ce qui apparaît avec la magie du terrain fonctionnaliste, cette position est assumée sans ambiguïté.

Cela dit, le contexte colonial de la recherche n'a pas qu'une portée bénéfique ou heuristiquement enrichissante pour la recherche. Les ethnographes font également face à toute une série de difficultés. Les résistances non-humaines comme les nomme Bruno Latour (météorologie, maladie, infrastructures insuffisantes), et indigènes compliquent souvent considérablement la tâche – ou du moins réorientent les projets. Cependant, il est rare qu'elles les empêchent entièrement. Elles agissent généralement sur la définition de l'objet du savoir et son élaboration ainsi que sur la chronologie des recherches. Encore une fois, les ethnographes n'en paraissent pas gênés. Evidemment, sur le moment, ils regrettent l'attente, la mise à l'épreuve de leur patience. Mais, à part dans le cas du voyage de Speiser au Brésil, une fois rentrés, tirant le bilan de leurs expéditions, ils ne les jugent jamais comme des échecs. La cause en vient de l'absence de spécificité des projets de recherches. Se réduisant le plus souvent à une statistique descriptive, les travaux ne sont jamais problématiques. Les problématiques se posent de retour au musée. Pour cela, il est nécessaire de rapporter du terrain le plus d'objets possible. Une expédition réussie est donc celle qui produit le plus grand nombre de mesures anthropologiques inédites et réunit un ensemble considérable de la culture matérielle. On comprend pourquoi la recherche chez les *Aparai* – qui se solde par dix individus mesurés et une centaine d'objets – est perçue comme un échec.

Enfin, persuadés de prendre une perspective inductiviste, les ethnographes ne se rendent jamais compte qu'une partie des résistances qu'ils rencontrent est le fruit de leur conception primitiviste, matérialiste et diachronique de la recherche ethnographique et de leurs exigences de confort. C'est pourtant la non-maîtrise de la langue qui rend le contact avec les colons indispensable ; c'est la recherche extensive qui les oblige à se déplacer ; c'est leur idée du primitif qui leur interdit d'étudier des populations à leur disposition ; c'est leur besoin de confort qui les empêche de séjourner parmi les indigènes et réduit leur compréhension de leur culture.

CHAPITRE 4.

SUR LE TERRAIN

Si le succès d'une expédition se mesure d'abord au nombre de caisses de matériel expédié au musée, les ethnographes parviennent cependant à définir avec plus de précision ce qui les intéresse dans une culture. C'est sur cela que nous allons nous pencher. Il s'agit ici de déterminer quelle information intéresse les ethnographes, quels faits ils élaborent et quelles méthodes ils emploient pour y parvenir. Au fond, nous nous plongeons enfin dans ce que fait l'ethnographe sur le terrain. Ainsi nous chercherons à établir si l'ethnographe pratique d'autres disciplines que l'ethnographie sur le terrain. L'anthropologie physique, ainsi que l'archéologie sont des domaines qui font l'objet d'enquêtes. Considérant la tutelle des sciences naturelles dans le processus d'institutionnalisation et leur rôle dans le choix des terrains, il faudra cependant tenter d'isoler leur importance sur le terrain. Dans un deuxième temps, nous chercherons à saisir les modalités de l'établissement des faits et d'acquisition des objets. En particulier, nous nous concentrerons encore une fois sur l'intervention des coloniaux dans l'élaboration du savoir ethnographique. Nous nous intéresserons aussi à la nature des pratiques de recherche. Divergent-elles selon que l'on s'intéresse à la culture matérielle ou à la « vie psychique » ? Qu'est-ce que cela implique pour l'investissement personnel des chercheurs ? Enfin, nous nous pencherons sur l'objet de l'ethnographie et nous demanderons ce qui, dans la pratique, retient l'attention des chercheurs sur le terrain.

4.1. Relations et hiérarchies disciplinaires

4.1.1. Les sciences naturelles et l'anthropologie générale

Bon nombre d'ethnographes suisses sont naturalistes de formation. L'achèvement de leurs études ne marque cependant pas le terme de leur intérêt pour les différentes branches des sciences naturelles¹. Tant par leurs publications que par leur inscription institutionnelle, les Sarasin en constituent le cas le plus évident. Ils ne sont pas seuls cependant. On se souvient de l'intérêt que Junod porte à la zoologie et, en particulier, à l'entomologie. Ses compétences du reste sont reconnues, puisqu'il est élu membre correspondant de la Société neuchâteloise des sciences naturelles en 1891 et qu'il communique quelques notes sur la botanique de la région de *Ritakla*. En 1897, une année avant de publier *Les Ba-Ronga*, il présente encore des relevés climatologiques devant la société de sciences naturelles et se trouve en contact avec de nombreux naturalistes européens (HARRIES 2007 : 135). Voilà qui témoigne que dans le cas de Junod, son inscription dans les deux domaines de savoir n'a pas d'effet sur sa pratique de l'ethnographie. Il les unit dans une perspective missionnaire qui réclame la maîtrise de la nature comme préalable à la conversion des hommes. Elle participe, indique Harries, de la nécessité de dominer le monde pour imposer sa foi (HARRIES 2007 : chap. 5).

¹ Les annexes 4.67 à 4.73 attestent la banalité de cet intérêt, de la Nouvelle-Calédonie à l'Angola et de Ceylan à *Timor*.

Pour Speiser, la pratique des deux types de recherche ne soulève pas davantage de conflit. Aux Nouvelles-Hébrides, il collectionne les araignées et les papillons pendant qu'il ne peut faire d'ethnographie¹. Pourtant, la hiérarchie des deux domaines de recherche n'est pas donnée d'avance. On sait en effet que Fritz Sarasin avait cherché à lui forcer la main. Persuadé de l'importance des Nouvelles-Hébrides dans la diffusion des espèces de l'archipel malais vers l'Australie, le patriarche de l'ethnographie bâloise souhaitait en effet que Speiser se consacre davantage à la réunion de collections zoologiques, mais celui-ci avait refusé. Bien qu'il comprenne l'enjeu d'une collection, Speiser avait signifié préférer se consacrer entièrement à l'ethnographie et à l'anthropologie². En Nouvelle-Irlande, vingt ans plus tard, les récoltes zoologiques – qui paraissent plus faciles à mener – se réduisent toujours à une alternative agréable et utile lorsque l'ethnographie ne fonctionne pas³. Au fond, s'il n'y a pas de conflit pour Speiser, c'est qu'il établit une hiérarchie stricte et définitive entre les deux domaines. Il accepte de réunir des collections zoologiques dans la mesure où cela ne dérange pas ses recherches anthropologiques et ethnographiques. Ce n'est pas une règle pour tous. L'enquête des cousins Sarasin à Célèbes l'atteste.

Rappelons rapidement que leur voyage avait pour objectif principal, d'une part, l'établissement d'une carte géographique du centre de l'île de Célèbes qui était encore largement inconnu. D'autre part, l'expédition devait servir à étudier la faune, la flore et la géologie de l'île afin de déterminer si Célèbes est à ranger, au point de vue de sa population, avec le continent asiatique ou australien. Pour ce faire, ils comptent mener une étude de la géologie de l'île qui déterminera quand ont eu lieu les contacts avec chacun des deux continents. Enfin, mais c'est un point secondaire, ils souhaitent profiter de leur expédition pour faire des relevés climatiques.

La perspective adoptée est très large. On la qualifierait aujourd'hui à tort de multidisciplinaire. Le paradigme naturaliste impose simplement que l'on tient compte de tout ce qui *est*⁴ et c'est précisément ce que font les Sarasin. A cet égard, une place est naturellement réservée à l'ethnographie et à l'anthropologie. D'une ambition prodigieuse, on imagine volontiers que la conduite du projet réclame des forces surhumaines. C'est vrai. Schématiquement, on peut imaginer une journée d'expédition idéal-typique qui se déroulerait ainsi. Levés tôt, les deux savants et leurs porteurs, cuisiniers, domestiques et traducteurs se déplacent tous à pied. Ils arrêtent leur progression vers 13 heures, après environ quatre heures de marche – la brièveté des étapes s'expliquant avant tout par la volonté de ménager la santé des porteurs. La troupe d'une

¹ Stabs PA 212 T 2 XXXI, Lettre de Felix Speiser à Fritz Sarasin, 24.5.1910 et 21.6.1910.

² Stabs PA 212 T 2 XXXI, Lettre de Felix Speiser à Fritz Sarasin, 19.10.1910.

³ Stabs PA 212 T 2 XXXIV, Lettre de Felix Speiser à Fritz Sarasin, 31.3.1930.

⁴ Voir Fritz SARASIN 1917a : 198. A l'image de l'ethnographie qui constitue un champ de recherche à la frontière entre sciences naturelles et sciences de l'esprit, Sarasin juge que toutes les fractures disciplinaires sont artificielles. Elles sont généralement le reflet des problèmes pratiques qui interdisent à un savant isolé de maîtriser l'ensemble des champs. Pourtant, il ne fait pas de doute à ses yeux que les phénomènes de la nature se placent dans un long *continuum* qui va de la linguistique à l'anthropologie physique, des nids des orang-outan aux maisons modernes, des peintures rupestres du Paléolithique à Léonard de Vinci.

soixantaine de personnes installe alors le camp : les tentes sont montées, la cuisine de campagne installée et l'on mange aux environs de 17 heures. Au cours de la marche, les deux cousins emportent tous les spécimens d'animaux et de plantes qu'ils voient, pratiquent des sondages géologiques, relèvent des points topographiques et les températures. A l'occasion d'une halte dans un village, ils mesurent les indigènes et tentent de leur acheter des objets. Leur journée n'est pas finie pour autant. Après avoir mangé, ils poursuivent leur travail scientifique et enregistrent leurs données¹ : dessins d'échantillons géologiques et d'objets ethnographiques, préparation et conservation des animaux et des plantes, rédaction du journal de route, description du parcours effectué, consignation des altitudes et des températures, changement des plaques photographiques, etc. S'en suit le rituel du verre de whisky dégusté en partageant les impressions de la journée écoulée (SARASIN et SARASIN 1905a : 224-226)².

Intéressés en priorité aux questions naturalistes, les Sarasin ne séjournent donc ni souvent, ni longtemps dans les villages indigènes, puisque les recherches en pleine nature conviennent mieux aux études zoologiques et botaniques. Voilà qui n'est pas particulièrement avantageux, en revanche, pour mener des recherches sur les populations locales alors même que les objets d'étude ethnographiques ne manquent pas³. Leurs recherches ethnographiques s'y réduisent donc à un peu d'ergologie et quelques mesures anthropologiques. Il n'y a pour autant pas de conflits entre zoologie, géologie et ethnographie : comme pour Speiser, mais renversée, la hiérarchie entre les domaines de recherche est clairement établie.

La Mission scientifique suisse de 1933 en Angola connaît de son côté de vives tensions entre ses dimensions zoologiques et ethnographiques. Doubles sans doute d'un conflit de personnes qui recoupe les lignes de fractures disciplinaires, les relations entre ethnographie et zoologie y sont difficiles et ceci pour les mêmes raisons qu'à Célèbes. L'ethnographie se pratique en effet de préférence dans des lieux habités et donc, *a priori*, peu propices aux exigences des zoologues. Et l'inverse est vrai aussi. Il devient difficile de satisfaire les deux camps et le choix des emplacements de travail résulte de conflits individuels et disciplinaires.

Au sud du pays, chez les *Humbe*, « l'ethnographie ne “donne” pas », se plaint Delachaux (DELACHAUX, THIEBAUD 1934 : 81). En revanche, la récolte zoologique y est excellente puisque le camp de *Humbe* est le plus important pour les collections zoologiques de Monard

¹ Cf. annexes 4.54, 4.55, 4.70, 4.71.

² L'importance de la consommation d'alcool est rappelée encore une fois plus loin, en dépit de la réprobation que de telles remarques font naître chez les lecteurs (SARASIN et SARASIN 1905b : 65). Pour les cousins Sarasin, mais aussi pour l'ensemble des ethnographes suisses (et, sans doute, des ethnographes, en général), la consommation d'alcool sur le terrain constitue manifestement le plaisir européen dans l'environnement hostile du terrain. Lorsque le Musée ethnographique de Bâle finance ses expéditions à partir de 1928, il est amusant de noter que l'article 3 du contrat entre le musée et le voyageur stipule : « *Zu persönlichen Lasten des Herren Paravicini fallen alkoholische Getränke* » (La consommation d'alcool est aux frais de Monsieur Paravicini), MKB 284.9.0, Contrat entre la Commission du Musée ethnographique de Bâle et Eugen Paravicini, 8.3.1928. Cf. annexes 4.24, 4.25.

³ Alors qu'ils se trouvent au centre de l'île, ils estiment être entourés de plus de trois cents tribus indigènes. La carte de Célèbes atteste d'ailleurs l'importance de leurs déplacements, annexe 4.2.

(DELACHAUX, THIEBAUD 1934 : 93). Plus tard, lorsque la Mission remonte progressivement vers le Nord, au cours d'un dîner chez un colon portugais, Théodore Delachaux fait la connaissance du *native-commissionner* de *Ondonga*. Carl Hugo Linsingen Hahn n'est pas seulement administrateur colonial. Il est aussi l'un des plus grands spécialistes des *Ovambo*. C'est lui qui a publié avec Louis Fourie et Heinrich Vedder une synthèse remarquée sur les peuples bantous du sud-ouest africain (HAHN 1928)¹. Au cours de ce dîner chez le Dr Venancio, Hahn propose à Delachaux de l'accompagner dans l'*Ovamboland*. L'occasion est inespérée pour l'ethnographe de l'expédition et il en mesure tout l'intérêt. Malheureusement, en tant que membre d'une équipe de recherche, il n'a pas d'autre choix que de respecter le programme commun qui a été défini par le zoologue Monard et doit décliner l'offre (DELACHAUX, THIEBAUD 1934 : 112). Curieusement, du reste, la frustration qu'il ressent est partagée par les autres membres de l'expédition. Ainsi, le troisième membre de l'expédition, le géologue Charles-Emile Thiébaud juge de son côté que la Mission s'est systématiquement pliée aux intérêts de l'ethnographie. En s'installant à proximité des villages, l'expédition a cédé à une nécessité de l'ethnographie qui a, juge-t-il, oblitéré le rendement des recherches zoologiques (DELACHAUX, THIEBAUD 1934 : 121).

Au fond, ces problèmes réapparaissent systématiquement lorsqu'un ethnographe participe à une mission mixte dans laquelle on accorde une importance mineure à son domaine de recherche. On retrouve ainsi ce mécanisme lorsque Paul Wirz se joint à la *Central Neu Guinea Expedition*. L'objectif de cette mission était, on s'en souvient, d'accéder au mont *Wilhelmina* par son versant nord et ainsi traverser et explorer l'île du nord au sud en y menant des études zoologiques, botaniques, géologiques, ethnographiques et anthropologiques. Dans une colonne d'une centaine d'hommes et où l'on compte de nombreux savants, Paul Wirz est le seul ethnographe-anthropologue. Etranger, isolé, tenant d'un champ de recherche mineur, on ne s'étonne pas de voir ses recherches faire les frais d'une organisation désastreuse (SCHMIDT 1998 : 63-71). Il en va de même lors de l'expédition d'Otto Schlaginhaufen en 1908.

L'équilibre procède de l'importance que le chef de l'expédition veut bien donner aux différents domaines de recherche. Ainsi, lorsque Bühler entreprend les missions du musée de Bâle en 1931 et 1935, son contrat – comme celui de Paravicini du reste – stipule qu'il doit faire des collections anthropologiques, ethnographiques et zoologiques. Bühler décide de mettre l'accent sur l'ethnographie et il ne semble pas y avoir de conflits entre les domaines de recherche². Cela dit, la multiplicité des objectifs peut avoir d'autres conséquences.

Si elle n'est pas toujours un handicap, elle peut parfois mener à des découvertes importantes. C'est le cas des recherches des cousins Sarasin sur la tribu troglodyte des *Toàla*. Cette découverte qui demeure l'un de leurs hauts-faits scientifiques, ne constitue en réalité qu'une conséquence indirecte d'une interrogation de géologues. Lorsqu'ils découvrent les *Toàla*, ils cherchent en réalité à déterminer la direction horizontale et la constitution géologique d'une chaîne de montagnes qui s'étire du nord au sud du bras méridional de l'île et à comprendre les rapports entre ce

¹ A propos de Hahn, voir HAYES 1996.

² MKB 284.9.0, Lettre d'Alfred Bühler à Fritz Sarasin, 30.6.1935.

phénomène géologique et le massif volcanique de *Bantéeng*. Intéressés en particulier par une montagne, le *Bowonglangi*, située à mi-parcours entre les deux chaînes, ils se donnent comme objectif de la gravir afin d'en percer les mystères géologiques. Leur attention n'est cependant pas exclusive et les deux savants restent attentifs à toutes les autres manifestations qui peuvent intéresser la science, puisque la région n'a jamais encore été traversée par un naturaliste (SARASIN et SARASIN 1905b : 232).

De fait, ils sont tout à fait disposés à enquêter lorsqu'à *Maros*, des colons mentionnent l'existence d'un peuple encore entièrement sauvage : les *Toàla*. Il faut dire que l'évocation de ce groupe ne tombe pas dans l'oreille de n'importe qui. A *Makassar* déjà, on leur en a parlé. Du coup, lorsqu'en avril 1902, après deux semaines d'études géologiques, ils parviennent dans la région des monts *Lamontjong* où vivent prétendument les *Toàla*, ils prennent contact avec le *radja* de *Lamontjong*¹ pour lui faire part de leur désir de les rencontrer.

Dans un premier temps, il refuse en arguant du fait que les *Toàla* sont des bannis. Voilà qui titille davantage encore la curiosité des Sarasin et lorsque, contre toute attente, le *radja* invite les cousins à se rendre chez lui le lendemain pour y rencontrer quelques *Toàla* de passage chez lui, leur satisfaction est énorme. Chez le *radja*, ils interrogent ces individus par l'entremise de l'agent gouvernemental Brugmann qui les accompagne et tentent d'en faire une ethnographie. Ils apprennent d'abord que le nom de *Toàla* leur a été donné par la population voisine des *Bugis* et que les *Toàla* l'ont adopté. Ils les questionnent également sur leurs armes – ils ne possèdent ni arc, ni flèches, mais des bambous effilés – puis sur les éléments importants de leur mode de vie ; l'économie : ils y apprennent qu'ils vivent en autonomie, mais pratiquent l'échange de sel avec les *Bugis* ; les règles de parenté : les *Toàla* sont monogames et exogames ; les techniques : ils ne connaissent pas la poterie et font le feu en frottant deux morceaux de bambou ; ils ne savent pas compter ; fêtes et cérémonies : il n'y a pas de cérémonie pour les mariages et, de manière générale, ni danses, ni fêtes ; religion : ils nient avoir une religion ; moralité : les *Toàla* ne mentent jamais et ne volent jamais et, s'il leur arrive de se quereller, ils ne sont jamais en guerre ; habitat : ils habitent dans les grottes et non près des grottes ; élevage : ils ne pratiquent pas l'élevage ; médecine : ils connaissent quelques plantes médicinales. Enfin, les cousins mesurent la taille et les crânes des *Toàla* et les photographient.

A cet instant, tous les voyants scientifiques des Sarasin sont sans doute dans le rouge. Car au double point de vue de l'ergologie et de l'anthropologie, les *Toàla* ressemblent furieusement aux *Weddas*². Or on se souvient qu'après avoir découvert les *Weddas*, les deux cousins jugeaient plausible de trouver des populations semblables dans les chapelets d'îles situées entre la Malaisie et les îles de la Sonde – là, précisément, où se trouve Célèbes. Leur première enquête ne suffit pas bien sûr à établir les caractères de cette population et c'est pour vérifier la pertinence de leur

¹ Cf. annexe 4.35.

² Même si cela n'apparaît pas de manière évidente au premier abord, cf. annexes 4.36, 4.37 4.40.

jugement qu'ils décident d'une nouvelle expédition (SARASIN et SARASIN 1905b : 256-261)¹. Disons cependant que leur retour chez les *Toàla* trouve également une seconde origine. Peu après leur première visite, ils publient une lettre décrivant leur rencontre avec les *Toàla* dans le magazine de vulgarisation ethnographique *Globus* sous un titre qu'ils n'ont pas choisi : « *Auffindung der wilden Waldmenschen in Celebes* »². Cet article suscite des réactions très dures qui les forcent à retourner chez les *Toàla* pour approfondir leur recherche³. En décembre 1902, après avoir obtenu l'accord du gouverneur et d'un prince indigène, ils se rendent alors à nouveau aux portes du pays *toàla*, à *Bakunge*. Cette nouvelle étude, qui mobilise d'autres ressources, aboutit à la conclusion que les *Toàla* sont effectivement apparentés à la famille veddoïde. La boucle se referme alors puisque leur analyse sur la phylogénie des *Toàla* est congruente avec les résultats de leurs enquêtes naturalistes sur le peuplement de Célèbes.

Il ne faut cependant pas surestimer l'importance des études ethnographiques et anthropologiques pour les Sarasin. Conduits au sud de Célèbes par des considérations géologiques, les Sarasin dérivent certes vers une étude ethnographique d'une population qui suscite leur intérêt surtout parce qu'ils y décèlent une primitivité proche de celle des *Weddas*. Bien sûr, ils en tirent des conclusions qui leur permettent de poser l'existence d'un groupe veddoïde. Cela dit, en jonglant avec tant de facilité entre les différentes branches de l'anthropologie générale et des sciences naturelles, ils démontrent aussi le caractère généraliste de leurs études et de leurs compétences. Enfin, leur recherche atteste surtout l'intérêt qu'ils portent véritablement à l'ethnographie. Sur vingt-deux mois de recherches à Célèbes, ils n'y consacrent directement qu'une seule expédition d'une quinzaine de jours.

Au total, la position de l'anthropologie générale au cours des missions reflète celle qu'elle occupe plus généralement dans le paysage scientifique suisse. Champ de recherche mineur, l'anthropologie n'occupe d'abord que la portion congrue de l'intérêt savant. A partir du moment où elle est considérée comme un champ de recherche propre, elle retient l'attention. C'est l'affaire d'une deuxième génération, celle de Speiser, Wirz ou Bühler qui a pris ses distances avec les sciences naturelles. Celles-ci restent cependant toujours à l'ordre du jour. Pour le musée de Bâle, s'il n'est pas inexact d'y voir la perpétuation du sceau naturaliste, la poursuite des recherches zoologiques au cours de missions ethnographiques reflète une réalité institutionnelle. Le musée ethnographique demeure lié au musée d'histoire naturelle avec lequel il partage le bâtiment de l'*Augustinergasse*. Il faut donc aussi l'interpréter comme un échange de bons procédés entre voisins, d'autant que certains membres de la commission ethnographique siègent aussi à la commission d'histoire naturelle. Enfin, des motifs financiers expliquent aussi ces collaborations.

¹ Il est intéressant de relever la similitude avec la relation que Sarasin donne de leur rencontre avec les *Weddas*, vingt ans plus tôt. Ils les interrogent également *via* un interprète qui leur demande de faire du feu et les questionnent sur leur religion et leurs règles de parenté. Après les avoir vus une première fois, les deux cousins sont très intrigués et se promettent de revenir les étudier.

² « Découverte de l'homme sauvage à Célèbes ».

³ Il est utile de préciser que leur premier séjour ne dure que deux jours. Le second sera un peu plus long : ils restent alors quinze jours sur place...

Ce qui coûte le plus cher dans une expédition, c'est le voyage jusqu'aux antipodes. Paravicini débourse environ 2'400 francs pour se rendre de Bâle à *Tulagi*. En regard, en février 1929, il paie 7.8 livres pour cent trente reptiles et amphibiens qu'il achète 1 ou 2 shilling la pièce¹. Selon ses comptes, il dépense 304.5 livres en pièces ethnographiques, soit environ la moitié du coût du voyage². Une fois sur place, il est donc financièrement raisonnable pour une institution de rentabiliser au mieux le déplacement. Au reste cette pratique est réciproque comme en témoignent les collections ethnographiques que rapporte Jean Roux de son expédition zoologique aux îles *Aru* et *Kei* ou qu'offre Monard après la première mission suisse en Angola.

4.1.2. L'anthropologie, l'ethnographie et la préhistoire

Pour des raisons institutionnelles et cognitives que nous avons relevées plus haut, tous les ethnographes suisses s'intéressent à un moment ou l'autre à l'anthropologie et à la préhistoire. S'ils s'y penchent en Suisse, curieusement, on ne peut en dire autant de leur activité sur le terrain. A Neuchâtel, par exemple, l'inscription institutionnelle de l'ethnographie dans le giron de la géographie et le succès local de l'archéologie préhistorique ont dressé une barrière nette entre ces différents domaines de recherche et Delachaux ne se risque pas à mener des fouilles archéologiques en Angola. Junod, de son côté, rapporte bien quelques crânes, mais en confie l'étude à Pittard. Quant à ce dernier, à Genève, son cas est différent et nous l'avons exposé plus haut : Pittard est anthropologue, préhistorien et fondateur du musée d'ethnographie, domaine dans lequel il ne mène cependant aucune étude. Même à Bâle, la pratique n'est pas courante. Speiser fait bien un peu d'anthropologie et d'archéologie à côté de ses recherches ethnographiques aux Nouvelles-Hébrides. Cependant, si l'anthropologie fait partie de son programme de recherche, elle y occupe clairement une place mineure en regard de celle de l'ethnographie. Ainsi, lors de son passage à Nouméa, il repère trois ou quatre cents indigènes des Nouvelles-Hébrides et fait la tournée des hôpitaux, mais ne se lance pas dans leur étude. Il préfère les étudier au retour, pour se consacrer à ce qui constitue sa priorité : l'étude ethnographique³. De fait, après deux mois de recherche, il n'a toujours pas mesuré ou photographié le moindre individu⁴. Certes il réunit progressivement quelques données anthropologiques⁵. Mais en dépit de l'intérêt de certains résultats anthropologiques qui permettent d'affiner les acquis de l'ethnographie, l'étude des caractères physiques de l'homme

¹ MKB 284.9.0, Eugen Paravicini, Comptes de caisse du mois de février 1929.

² MKB 284.9.0, Eugen Paravicini, Comptes définitifs.

³ Stabs PA 212 T 2 XXXI, Lettre de Felix Speiser à Fritz Sarasin, 5.5.1910.

⁴ Stabs PA 212 T 2 XXXI, Lettre de Felix Speiser à Fritz Sarasin, 15.7.1910.

⁵ Ainsi, au début de 1911, il a réuni une douzaine de squelettes et une quarantaine de crânes sur *Ambeyen* et a mesuré près de deux cents indigènes sur *Pentecôte*, Stabs PA 212 T 2 XXXI, Lettres de Felix Speiser à Fritz Sarasin, 20.5.1911 et 20.8.1911. Il a encore mené quelques fouilles archéologiques à *Vao*, sans succès, Stabs PA 212 T 2 XXXI, Lettre de Felix Speiser à Fritz Sarasin, 28.7.1910

n'est pas vraiment sa tasse de thé et il le fait savoir¹. Au fond, comme Paravicini², sans nier l'intérêt des études anthropologiques, il n'est pas disposé à les entreprendre. Il en va enfin de même pour Bühler qui cède pourtant parfois aux demandes de Fritz Sarasin³. Il mène bien quelques fouilles à *Nikiniki* en 1935 où il découvre des établissements humains de l'âge de la pierre⁴ et en 1949, il entreprend encore quelques brèves excavations dans les grottes de *Prai Jawang* à *Sumba*. Il ne s'y consacre cependant pas avec beaucoup d'enthousiasme et ses résultats sont maigres⁵.

En réalité, seuls les cousins Sarasin possèdent une maîtrise suffisante des différentes branches de l'anthropologie pour les pratiquer sur le terrain. Et, contrairement à leurs collègues, ils n'en négligent aucune. Certes, on se souvient que les Sarasin affirment avec Virchow la permanence des caractères physiques et la valeur secondaire de la langue. Cela dit, cette hiérarchie qu'ils établissent entre traits linguistiques et physiques au profit de ces derniers ne dit rien de la place qu'ils donnent à l'ethnographie. Contrairement à Pittard qui lui attribue une capacité d'analyse plus fine, mais moins décisive qu'à l'anthropologie physique, les Sarasin ne prennent pas explicitement position.

Dès lors, ils mènent sur les *Weddas* d'une part des travaux anthropologiques auxquels ils fixent pour but, à la manière de l'histoire naturelle, de retracer la phylogénie de cette population, d'autre part des études ethnographiques. En se fondant sur l'analyse des traits anthropométriques, morphologiques et culturels, ils cherchent à la fois à les situer dans l'évolution de l'humanité et à éclairer leurs relations avec les populations voisines. En revanche, ils ne portent qu'une attention modérée à l'archéologie préhistorique. Pourtant, c'est bien à l'échelle des relations entre préhistoire et ethnographie que la position des Sarasin est la plus intéressante.

Leur véritable intérêt pour l'archéologie préhistorique des populations exotiques naît à Célèbes. Cet intérêt est double. Il porte d'une part sur des stations palafittiques indigènes dont l'interprétation peut servir à la préhistoire suisse. Il porte d'autre part sur la découverte d'une préhistoire locale nécessaire à la bonne compréhension des processus de peuplement de l'île.

Au cours de leur premier voyage dans l'île indonésienne, Fritz et Paul Sarasin entreprennent une expédition qui les mène de *Menado* à *Gorontalo* sur la branche nord-est de l'île. Au retour de cette campagne menée au mois de mars 1895, ils font une petite excursion au lac de *Limbotta* situé à l'intérieur des terres. C'est sur cette petite étendue d'eau de 11 km sur 7 km qu'ils découvrent des maisons de pêcheurs sur pilotis que leurs habitants rejoignent au moyen de barges à fond plat. Voilà qui constitue, affirment les deux cousins, la représentation la plus claire de ce que furent les stations lacustres suisses. Selon les deux Bâlois, les lacs suisses du Néolithique sont couverts de végétation à l'instar de celui de *Limbotta*. Les Lacustres, affirment-ils, y naviguaient sur des

¹ Stabs PA 212 T 2 XXXI, Lettre de Felix Speiser à Fritz Sarasin, 30.1.1912.

² MKB 284.9.0, Lettre d'Eugen Paravicini à Fritz Sarasin, 3.3.1929.

³ Cf. annexe 4.59.

⁴ MKB 284.9.0., Lettre d'Alfred Bühler à Fritz Sarasin, 30.6.1935. Les résultats seront exploités par Fritz Sarasin. Cf. annexes 4.63 et 4.64.

⁵ MKB 284.9.0., Mission 1949, Rapport d'Alfred Bühler à Felix Speiser, 5.7.1949.

pirogues plates, du type de celle qu'ils viennent de découvrir sur le site palafittique suisse du *Wauwilermoss* et qui ressemblent furieusement à celles des indigènes de *Limbotta*. Fritz et Paul Sarasin n'ont aucun doute sur la portée comparative de leur découverte. La photographie des maisons de *Limbotta* représente les maisons lacustres du lac de *Wauwil* au Néolithique (SARASIN, SARASIN 1905a : 141-142).

Ce n'est pourtant pas la première fois que les deux cousins observent ce type d'habitation dans cette région du monde. Ainsi, quelques mois plus tôt, à *Buol*, sur la côte nord, ils ont passé quelques jours dans un village palafittique¹. Ils ont même dormi dans une maison sur pilotis où ils étaient confortablement installés. Mais c'est la première fois qu'ils repèrent des palafittes sur un plan d'eau douce. Une comparaison avec la Suisse néolithique se justifie enfin (SARASIN, SARASIN 1905a : 171, 306).

Il n'est pas étonnant que le second village palafittique auquel ils manifestent un intérêt se situe à nouveau au bord d'un lac d'eau douce. Découvert au cours de l'expédition qui doit les mener d'*Ussu Bay*, au centre de l'île, à *Tomori Bay* sur la côte est, ce nouveau village est situé sur les rives du lac de *Matanna*. Il se compose d'une vingtaine de maisons placées le long de la rive, parfois dans une eau peu profonde, parfois à sec, qui sont reliées entre elles par des passerelles de facture très primitive. Les maisons elles-mêmes reposent sur de fines perches de bois, parfois soutenues entre elles par des éléments diagonaux. A mi-hauteur, on trouve une première plate-forme brute d'où part une échelle sommaire qui rejoint la maison proprement dite. Les greniers à nourriture sont placés au sec, sur la berge. Manifestement très intéressés, les Sarasin interrogent les habitants sur les raisons qui les mènent à construire leurs maisons au bord du lac plutôt que sur la terre ferme. Pour les indigènes, la réponse va de soi. Ce sont des motifs hygiéniques qui les y poussent car, lorsqu'on se situe à la limite de la zone immergée, on peut jeter ses déchets au sol. Régulièrement, une crue qui succède à de fortes précipitations ou une vague un peu forte emporte le tout (SARASIN, SARASIN 1905a : 304-306). Cette idée de canalisation primitive séduit immédiatement les Sarasin, qui affirment du reste y avoir songé eux-mêmes à *Buol* (SARASIN, SARASIN 1905a : 171 ; voir aussi Paul SARASIN 1906 : 32-33) – il n'est d'ailleurs pas impossible qu'ils aient suggéré l'idée aux indigènes. L'explication leur paraît d'autant plus vraisemblable que les interprétations habituelles des habitats palafittiques ne fonctionnent pas à *Matanna*. L'objectif ne vise manifestement pas à se protéger contre d'éventuels agresseurs : l'eau n'est pas assez profonde et les réserves de nourriture ne seraient pas entreposées à l'écart. Ces constructions ne servent pas non plus à se protéger des animaux sauvages puisqu'il n'existe aucune espèce dangereuse sur Célèbes. Enfin, la pratique de la pêche depuis les plateformes ne peut rien expliquer : les indigènes pêchent sur des embarcations. Au total, l'interprétation des indigènes est jugée vraie par les deux cousins.

A leur idée cette explication ne vaut d'ailleurs pas seulement pour Célèbes, mais aussi pour les populations lacustres suisses. Selon eux, les villages lacustres, ou du moins leur immense majorité que l'on situe dans l'immédiate proximité de la rive ou sur celle-ci, répondent d'abord à cette

¹ Cf. annexe 4.22.

nécessité. Les villages lacustres, poursuivent-ils, sont des habitats de paix. Ils n'ont aucune fonction défensive. En cas de danger, affirment-ils, les habitants fuyaient simplement le village et allaient se réfugier dans des positions fortifiées, agissant ainsi à la manière des habitants du lac *Matanna*. Interrogés par les Sarasin, ces derniers affirment en effet qu'en cas de menace, ils se replient sur des constructions de hauteur (SARASIN, SARASIN 1905a : 306-307 ; 1905b : 151-152).

Les propos des cousins Sarasin, pour novateurs qu'ils soient, ne suscitent aucun écho parmi les préhistoriens suisses¹. Vingt ans après, alors que certains archéologues allemands commencent à porter un jugement similaire à celui des Sarasin, leurs hypothèses ne sont toujours pas prises en compte². Normal, pourrait-on croire. Les Sarasin sont zoologues et, si l'on accepte de les considérer comme des ethnographes, on ne les comptera cependant pas comme des préhistoriens – d'autant moins dans une recherche lacustre aux fortes implications idéologiques. Rien, pourtant, n'est moins vrai.

D'abord, les Sarasin ne sont pas inconnus des préhistoriens qui signalent toujours brièvement l'avancée des travaux des Sarasin³. Car, à côté de leurs travaux sur les populations lacustres indigènes dont ils infèrent des conclusions pour la préhistoire de la Suisse, les deux cousins ont mené d'importantes recherches sur la préhistoire des régions qu'ils explorent. C'est le cas de leurs travaux sur les *Toàla* qui débouchent sur l'établissement du Paléolithique à Célèbes ; c'est le cas, aussi, de leur recherche sur Ceylan qui aboutit aux mêmes conclusions. Ces travaux préhistoriques exotiques que poursuit Fritz Sarasin en Nouvelle-Calédonie et au Siam ne passent pas inaperçus parmi les préhistoriens suisses. D'autant que Fritz et Paul Sarasin sont également actifs en Suisse comme l'atteste leur collaboration à la fouille du site palustre du *Wauwilermoos* menée par Johannes Meyer. La chronologie de ces recherches atteste d'ailleurs encore une fois le mode analogique des recherches des Sarasin. Leurs projets sont en effet rarement le résultat d'un questionnement théorique initial, mais le choix d'un nouvel objet découle des résultats de la recherche précédente. L'ensemble paraît dès lors dépareillé, mais son sens est le produit de la succession de ses éléments.

En réalité, les cousins Sarasin occupent une place tout à fait centrale dans l'archéologie préhistorique suisse du début du 20^{ème} siècle. Ainsi, lorsque Jakob Heierli et Eugen Tatarinoff songent à fonder une Société suisse de préhistoire en 1906, ils approchent toute une série de savants. Mais, selon Heierli, c'est le soutien inconditionnel des cousins Sarasin au projet qui les

¹ Pas davantage d'ailleurs que les travaux très sérieux et profondément marqués au sceau de l'évolutionnisme le plus mécanique de Paul Sarasin qui fait des temps grecs l'évolution naturelle de la maison palafittique dans la non moins sérieuse *Zeitschrift für Ethnologie*, voir Paul SARASIN 1906 : 50-52, ainsi que Paul SARASIN 1907 et 1910.

² Voir par exemple ISCHER 1928 : 34. S'il juge probable que les motifs hygiéniques ont parfois joué un rôle dans la construction des habitats palafittiques, il attribue surtout le rôle principal à la résolution des problèmes de sécurité ; par ailleurs, il estime que les stations palafittiques se situent au milieu des lacs – ou du moins là où l'eau est profonde (1928 : 100).

³ Par exemple, Jakob Heierli indique l'hypothèse hygiénique de l'origine des palafittes, proposée par Fritz et Paul Sarasin, 1901 : 110. Cependant il ne la retient pas. Selon lui, la recherche de la sécurité constitue le motif principal de l'existence des palafittes ; l'hygiène n'en est qu'une cause secondaire que les indigènes retiennent, 1901 : 113.

décide à se jeter à l'eau¹. Dès la première année, Paul Sarasin est élu au comité et, en 1909, on le nomme vice-président de la société dont les deux Bâlois sont des membres très actifs. Il n'est pas exagéré de dire que leurs noms reviennent chaque année dans la présentation du mouvement scientifique. Ainsi en 1908, ils participent aux fouilles des grottes du Kaltbrunnertal et travaillent au *Wauwilermoos*. En 1912, leur conférence sur le site de *Birseck* présentée devant le Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques de Genève est l'une des plus remarquées du Congrès. Dès 1913, ils entament leurs recherches sur les grottes de la Vallée de la Birse. Pendant la guerre, Fritz Sarasin découvre même le premier site azilien de Suisse, à l'Ermitage de Birseck² et on attribue en partie à Paul Sarasin la résolution de la controverse des éolithes³. Ils présentent également de nombreuses conférences de préhistoire⁴. Enfin, ils contribuent par l'ouverture du cabinet préhistorique du musée ethnographique de Bâle en 1909 à la constitution d'institutions de recherche. Bref, l'activité des cousins dans le champ préhistorique suisse est très loin d'être négligeable.

Pour expliquer le faible écho de leur hypothèse, il faut dire que la question lacustre a perdu une grande partie de son intensité au début du 20^{ème} siècle, alors même que le souci d'un accord sur les méthodes commence à se faire sentir, comme en témoigne l'institutionnalisation et une proto-disciplinarisation du champ de recherche. Après cinquante ans de recherches palafittiques, la plupart des archéologues sont persuadés que les villages lacustres étaient bel et bien construits dans l'eau. Seuls les géologues et quelques biologistes mettent en doute la permanence du niveau des eaux des lacs sur laquelle se fonde une grande partie de l'interprétation classique. En réalité, la question ne fait plus débat (RUOFF 2004 : 13) et l'accueil réservé à l'hypothèse des Sarasin est la conséquence de cet état de fait.

Elle atteste surtout l'importance que les préhistoriens accordent aux enseignements de l'ethnographie comparative. Elle peut compléter et surtout illustrer les propos des préhistoriens, mais pas les contredire, ni intervenir dans les controverses, la faute sans doute à la fragilité de leurs méthodes⁵. En témoigne le fait que lorsqu'en 1921, puis en 1929, l'archéologue allemand Hans Reinert propose une interprétation des sites palafittiques identique à celle des Sarasin, mais qu'il fonde sur les méthodes empiriques classiques de l'archéologie préhistorique (fouilles, stratigraphie) et non sur l'universalisme réducteur des Sarasin, ses recherches reçoivent l'écho

¹ Annuaire de la Société suisse de préhistoire, 1, 1908, p. 3

² Annuaire de la Société suisse de préhistoire, 11, 1918.

³ Annuaire de la Société suisse de préhistoire, 21, 1929.

⁴ Par exemple, Paul Sarasin sur la préhistoire égyptienne, Annuaire de la Société suisse de préhistoire, 2, 1909.

⁵ A cet égard, signalons que la seule publication d'ethnographie comparative de Fritz Sarasin qui soit signalée dans l'Annuaire de la Société suisse de préhistoire est son article sur la Nouvelle-Calédonie et les îles Loyalty (Fritz SARASIN 1917c). De manière symptomatique, Fritz Sarasin y établit certes des analogies, mais n'impose aucune explication. Il se contente prudemment de proposer des hypothèses. Par ailleurs, les analogies ne concernent pas les questions vives de l'archéologie suisse (alignements de pierre de Bretagne, pierres magiques du paléolithique français, etc.) et portent le plus souvent sur des problèmes de la vie spirituelle et religieuse – domaines dans lesquels toutes les hypothèses sont sans doute bonnes à prendre. Parfois, du reste, il n'indique pas même d'analogie précise (cupules, cercles de pierres, sépultures, autels de crânes, etc.).

attendu (RUOFF 2004 : 14). Il en va de même, d'ailleurs, pour les recherches des Sarasin sur la préhistoire de Ceylan qui sont fondées sur des fouilles¹.

Le rapport entre ethnographie comparative et préhistoire est vicié. De leur côté, les archéologues et les antiquaires, depuis Ferdinand Keller pour le domaine lacustre, font usage du comparatisme ethnographique. Le cas de Theophil Ischer l'atteste également. Dans son ouvrage sur les stations palafittiques du lac de Bienne (1928), il place cinq représentations de palafittes exotiques. Deux d'entre elles sont reprises de l'ouvrage des Sarasin (1905a et b). Mais, bien sûr, la double illustration du village de *Libukang* (1905b : 152-153) qui illustre la thèse des Sarasin n'est pas reprise. Ischer se sert d'une autre illustration qui montre des maisons *dans* le lac (SARASIN, SARASIN 1905a : 304 et ISCHER 1928 : planche XIX)². L'usage de la comparaison ethnographique est donc ciblée et instrumentale.

En face, le discours des ethnographes est très différent. Fritz Sarasin revendique l'alliance de l'ethnographie et de la préhistoire pour deux raisons : d'une part, pour qui veut comprendre l'évolution de l'ergologie humaine, opérer une division entre préhistoire et histoire n'apporte rien (Fritz SARASIN 1917a : 205) – et ceci pour les mêmes raisons qui le mènent à refuser de séparer l'étude du règne animal de celle de l'homme : la distinction est stérile. D'autre part, il postule que l'aide apportée par l'ethnographie à la préhistoire est indispensable à celle-ci. Les archéologues mettent en effet avant tout au jour des artefacts en pierre, en argile cuite et en métal, ainsi que des os, tandis que les restes de bois, de tissus ou de cuir sont beaucoup plus rares. Seule l'ethnographie peut aider à compléter le tableau et la préhistoire, prétend-il, a pu apporter des éclaircissements importants pour la compréhension de la vie spirituelle des peuples préhistoriques (Fritz SARASIN 1917a : 205). Ce point de vue, dont nous avons vu qu'il sert en partie à légitimer l'ethnographie en Suisse³, est partagé par l'ensemble de ses acteurs. Eugène Pittard (1912 : 70), Otto Schlaginhaufen, Henri-Alexandre Junod, Leopold Rüttimeyer, Théodore Delachaux (1937) s'accordent sur cette position qui est également défendue par la SSAE⁴. Cette préférence ne reste pas sans incidence pour leurs recherches. Comme nous allons le voir plus en détail, les ethnographes suisses portent une attention particulière aux objets qu'ils jugent primitifs dans les sociétés indigènes. Or c'est là une conséquence directe de cet intérêt pour la préhistoire. C'est du moins ce que laisse entendre Fritz Sarasin. Pendant son séjour en Nouvelle-Calédonie, écrit-il, il s'est particulièrement intéressé aux indigènes. Plus spécifiquement, il s'est concentré sur les artefacts qui rappellent l'ergologie préhistorique (Fritz SARASIN 1917c : 1-2). Son étude de l'ethnographie néo-calédonienne est ainsi profondément travestie par le regard qu'il porte sur les productions indigènes. Il rapporte ainsi la présence d'alignements de pierre au sud de *Pam*, dans le nord-ouest de l'île, *parce que* les indigènes ont un souvenir de leur sens – ils fonctionnent comme mémorial d'une grande bataille – et *parce qu'ils* marquent une analogie avec les alignements de

¹ Annuaire de la Société suisse de préhistoire, 17, 1925.

² Cf. annexes 4.65 et 4.66

³ Cf. pp. 123 sqq.

⁴ Cf. pp. 249 sqq.

Bretagne¹. Il en va de même pour les autels de crânes qui ont une signification dans le culte des ancêtres en Nouvelle-Calédonie et sont identiques à ceux découverts par R.R. Schmidt dans la grotte d'Ofnet en Bavière. Son étude est ainsi guidée par les nécessités de la préhistoire et non par les questionnements de l'ethnographie.

4.2. « Notre vie au camp est celle d'un comptoir... »

L'ethnographe pratique de nombreuses disciplines sur le terrain. Parmi celles-ci, on pourrait dire, avec un peu d'ironie, qu'on y compte également l'ethnographie. Elle s'y réduit le plus souvent à une ergologie, qui atteste la dimension naturaliste de la recherche. Le paradigme naturaliste cherche en effet à faire le catalogue, soit l'anatomie et la taxonomie – de tout ce qui *est*. Rapporté à l'ethnographie d'une population, le projet vise à décrire ce qu'elle *fait*. L'ethnographe s'intéresse au *populus faber*. C'est du moins la définition des cousins Sarasin. « *Mit dem Worte "Ergologie",* écrivent-ils, *möchten wir die Summe aller Lebensäußerungen eines thierischen sowohl, als pflanzischen Wesens bezeichnen, welche nicht, einem herkömmlicher Gebrauche gemäss, dem Gebiete der Physiologie anheimfallen. Von manchen Forschern werden die hier in's Auge gefassten Erscheinungen mit dem Worte "Biologie der Organismen" zusammengefasst ; da indessen wieder Andere unter dieser Bezeichnung die Lehre vom Leben überhaupt verstehen und damit sämtlichen Disciplinen begreifen, welche ein lebendes Wesen zum Gegenstande haben, so war dieselbe für unseren Zweck nicht wohl zu verwenden. Von Haeckel ist das Wort "Oekologie" vorgeschlagen worden ; aber es hat doch gar viel Bedenkliches, von der Oekologie oder Haushaltlehre so mancher Thiere, wie beispielsweise eines Wurmes oder eines Seeigels zu sprechen. Es dürfte der allgemeiner Begriff "Ergologie" vorzuziehen sein ; wir möchten damit nicht allein solche Erscheinungen, wie Nestbau von Insecten, Fischen, Vögeln und Säugern, Hausbau der Menschen usw bezeichnen, sondern auch Staatsorganisationen von Insecten und Menschen, kurz alles körperliche und geistige Thun eines lebenden Wesen, wie aus der nachfolgenden Darstellung hervorgehen wird. Das Wort "ergon" bedeute ja Alles, was ein Wesen thut und giebt gerade in seiner Allgemeinheit nach unserer Meinung am besten dem so sehr buntscheckigen Inhalte des in's Auge gefassten Gebiete Ausdruck* »² (SARASIN, SARASIN 1893 : 375-376). Tout, en principe, intéresse donc l'ethnographe. La définition des Sarasin n'est cependant guère admise, sinon comme idéal. De fait, les ethnographes suisses

¹ Fritz SARASIN 1917c 7-8. Les photographies qu'y publie Fritz Sarasin ne sont guère explicites.

² « Par le terme "ergologie", nous désignons la somme de toutes les manifestations de la vie d'une espèce animale ou végétale qui ne tombent pas, selon l'usage traditionnel, dans le domaine de la physiologie. Pour certains auteurs, ces manifestations participent de la biologie des organismes ; pour d'autres, cependant, ce dernier terme correspond à la science de la vie et intègre toutes les disciplines qui ont un être vivant pour objet. Voilà pourquoi nous ne nous en sommes pas servis. Haeckel a proposé le terme "écologie" qui pose de nombreux problèmes tant il paraît incongru de parler d'écologie de certains animaux, comme l'écologie des vers ou des oursins. Il faut lui préférer le terme "ergologie". Celui-ci ne sert pas qu'à évoquer des manifestations comme les nids des insectes, des poissons, des oiseaux et des mammifères, les habitats des humains etc. mais inclut aussi l'organisation sociale des insectes et des humains. L'ergologie englobe toute l'activité corporelle et spirituelle d'un être vivant, comme nous allons le voir. Le terme "ergon" porte sur l'ensemble de l'activité d'un être et cette dimension totale reflète au mieux, à notre sens, l'étendue du champ étudié ».

entendent en principe un ensemble bien plus réduit sous le vocable « ergologie » : l'étude des manifestations *matérielles* de l'activité humaine, la culture matérielle¹. Ce sont les modalités d'acquisition de cette culture matérielle qui vont retenir notre attention ici.

On aurait tort en effet de penser que les objets ethnographiques rapportés du terrain sont toujours achetés ou échangés chez les indigènes. En réalité, trois modes d'acquisition des artefacts se côtoient sur le terrain. Enumérons-les rapidement dans l'ordre dans lequel l'ethnographe les pratique. Le premier consiste à se rendre auprès des marchands d'antiquités *des colonies* pour y acquérir des pièces indigènes en deuxième main, auprès de spécialistes. Activer ses réseaux coloniaux constitue le deuxième mode. L'ethnographe s'adresse à des amis colons, administrateurs ou missionnaires et même parfois à des ethnographes ou à des musées pour leur acheter des collections. Enfin, le savant obtient les artefacts auprès de ceux qui les fabriquent : les indigènes – et qui, au demeurant, justifient sa présence aux antipodes.

4.2.1. Les marchands d'antiquités

Se fournir en pièces ethnographiques auprès de marchands *sur le terrain* surprend à double titre. D'abord, de manière générale, le terrain constitue un élément central dans le champ de recherche ethnographique. C'est vrai surtout parce qu'il permet une proximité avec l'objet d'étude que l'on juge indispensable à un propos valide sur les populations indigènes. Ensuite, on se souviendra sans doute que l'un des objectifs qui pousse tant Delachaux que Speiser à s'adresser à leurs autorités respectives pour obtenir un soutien financier à des recherches de terrain, est d'éviter les antiquaires et les marchands que l'on tient pour responsables de la hausse des prix sur le marché des antiquités. Un second motif consistait à souligner l'intérêt d'une collection complète sur une population et, parallèlement, l'impossibilité d'en obtenir une chez les antiquaires. Les marchands sont un mal nécessaire, semble-t-il, aussi longtemps qu'on ne se rend pas sur le terrain.

Pourtant, l'ingénuité avec laquelle Fritz Sarasin indique avoir acheté de nombreuses pièces chez les marchands d'antiquités de Ceylan au cours de son premier voyage atteste la banalité de la pratique. De fait, les marchands d'antiquités sont, sur le terrain comme en Europe, des interlocuteurs légitimes. C'est pour cela que les Sarasin ne se limitent pas à fréquenter les antiquaires. Ils nouent même des relations privilégiées avec les antiquaires de *Kandy*, la ville où ils s'installent sur l'île de Ceylan. Ces derniers, rapporte Fritz Sarasin, se rendent d'ailleurs régulièrement dans leur maison pour leur proposer des objets. C'est là, concède Sarasin, le moyen le plus facile d'obtenir de belles pièces (Fritz SARASIN 1939 : 22-23).

¹ Voir par exemple Speiser qui comprend mal la définition des Sarasin, Stabs PA 212 T 2 XXXI, Lettre de Felix Speiser à Fritz Sarasin, 2.9.1910. Pour Delachaux, l'ethnographie est l'étude de la culture matérielle, MEN Angola 1, Rapport de Théodore Delachaux à la Commission du Musée ethnographique, 1931. Pour George Montandon, l'ergologie est l'étude générale des caractères matériels d'une culture, l'ergographie en formant l'étude spéciale, 1914a.

De fait, sans être courante, on trouve régulièrement des mentions de cette pratique, au cours des expéditions ethnographiques, en Suisse comme ailleurs (pour la France, DE L'ESTOILE 2007: 157). Andrea Schmidt (1998 : 240) la rapporte ainsi pour Paul Wirz. Dans son cas, la pratique est particulièrement attestée pour son travail en Afrique et en Asie – terrains qu'il connaît mal. En Nouvelle-Guinée en revanche, l'échange semble être son mode d'acquisition de prédilection. Il en va de même pour Paravicini. En étudiant les comptes de son expédition, on observe que lui aussi achète des *ethnographica* chez des marchands. Dans son cas qui vaut pour l'ensemble des ethnographes, c'est une pratique qui se situe le plus souvent aux marges du terrain, dans les grands centres coloniaux à l'arrivée ou au retour. Par exemple, alors qu'il se trouve à Sydney, Paravicini se rend dans un atelier de taxidermie sur les recommandations de Fritz Sarasin. Cet établissement, *Tost & Rohm*, vend également des objets ethnographiques et des crânes qu'il souhaite acheter bien que les prix lui paraissent élevés¹. Bühler achète de son côté quelques pièces à *Djodjakarta* en 1935². A défaut d'achats, les grandes villes coloniales sont également l'occasion de nouer des contacts avec des marchands. C'est ce que fait Speiser à Sydney en décembre 1929 qui a découvert un excellent antiquaire en ville qu'il prie d'adresser son catalogue au musée de Bâle³. Cela dit, les achats auprès de professionnels de la vente ne se limitent pas exclusivement aux capitales coloniales et il arrive parfois que l'ethnographe fasse de bonnes affaires sur le terrain. En mars 1929, Paravicini achète pour 3 livres d'objets ethnographiques – soit 10% de l'argent dépensé en achats ethnographiques au cours de ce mois – au *General Store Campbell*, sur *Malaita* qui lui vend, par ailleurs, également sa nourriture et son tabac⁴.

Il va de soi que ce mode d'acquisition privilégie un certain type d'objets. Contrairement à ce qui est prétendu dans les argumentaires de Delachaux et Speiser, il ne permet guère d'acquérir les objets simples, les objets du quotidien qui justifient l'envoi d'un spécialiste à l'autre bout du monde. Car il y a fort à parier qu'un antiquaire leur préférera les artefacts prestigieux. Les journaux de terrain qui nous sont parvenus ne gardent malheureusement pas trace de la nature des objets ainsi acquis. Seules quelques indications éparses nous en donnent une idée. Ainsi Fritz Sarasin relève que les antiquaires de *Kandy* leur offrent des couteaux ornés de magnifiques dessins et dotés de manches en ivoire sculpté, des anciennes monnaies de l'époque royale, des anciens sabres et d'anciennes lances, des boîtes de chaux à bétel, des lampes, des peignes en ivoire ou des colonnades de temple en bois (Fritz SARASIN 1939 : 22). Ce sont donc généralement des pièces de prestige qui sont acquises auprès des antiquaires et cette pratique reflète le double discours des ethnographes suisses qui prétendent gérer les attentes contradictoires des scientifiques, du public et des mécènes.

¹ MKB 284.9.0, Lettre d'Eugen Paravicini à Fritz Sarasin, 17.6.1928.

² MKB 284.9.0, Lettre d'Alfred Bühler à Fritz Sarasin, 6.5.1935

³ Stabs PA 212 T2 XXXIV, Lettre de Felix Speiser à Fritz Sarasin, 15.12.1929.

⁴ MKB 284.9.0 (1928), Eugen Paravicini, Comptes de caisse du mois de février 1929.

4.2.2. Colons, missionnaires et ethnographes

A côté des antiquaires, les ethnographes s'adressent également à un second groupe de colons composé des administrateurs, des négociants, des missionnaires, des ethnographes et des directeurs de musées. Comme les marchands d'antiquités, il ne s'agit encore que de spécialistes reconnus du monde indigène qui parlent en son nom. Comme les antiquaires, ce groupe laisse donc ouverte la question de l'utilité de la venue des ethnographes sur le terrain. Ils se distinguent cependant des antiquaires en ceci qu'ils ne partagent pas leurs objectifs commerciaux. Voilà qui ne reste pas sans influence sur le savoir qu'ils transmettent aux ethnographes.

Nous savons déjà combien les colons (administrateurs, missionnaires, entrepreneurs) apportent leur soutien aux ethnographes. Jusqu'à maintenant nous n'avons évoqué que sa dimension logistique. Leur assistance s'élargit pourtant parfois pour prendre une ampleur cognitive.

C'est ce que l'on observe pendant la mission Bühler en 1935. A *Flores*, le missionnaire Ahrendt souhaite faciliter la tâche de Bühler et se propose de réunir une série d'objets indigènes avant son passage afin qu'ils puissent aller plus vite¹. Cette manière de faire est du reste encore pratiquée par Bühler en 1949. Cette année-là, Bühler sollicite par exemple un fonctionnaire colonial de *Flores* qui a la réputation de beaucoup s'intéresser à l'ethnographie². Par ailleurs, comme nous le savons, Bühler fait un crochet par *Bali* où il rejoint son ami le peintre bâlois Theo Meier chez lequel il séjourne pendant une semaine avant de se rendre à *Sumba*. Si c'est l'occasion pour Bühler d'assister à une cérémonie indigène pour fêter la naissance de jumeaux, il en profite surtout pour prier Meier de réunir une collection d'artefacts indigènes³.

L'artiste suisse ne manque en effet pas de compétences dans le domaine. Né en 1908 et formé aux Beaux-Arts de Bâle, il est profondément marqué par la lecture de Jean-Jacques Rousseau et par une exposition de Paul Gauguin organisée à Bâle en 1928. Agé de 24 ans, il décide de partir sur les terres de son maître à penser et se rend à *Tahiti* où il séjourne quelques années. Déçu de l'île qui s'est occidentalisée depuis Gauguin, il rentre bientôt en Suisse avant de repartir pour *Bali*, à la fin des années 1930. Cette île où la vie traditionnelle correspond à ses intérêts néo-primitivistes le fascine. Il s'y marie avec une Balinaise et participe à la vie indigène. Considéré comme un bon connaisseur de la culture locale, il fournit depuis 1932 des objets au musée ethnographique de Bâle⁴.

L'apport des colons ne se réduit pas à la quête de la culture matérielle. Il arrive ainsi qu'au cours des repas partagés avec les ethnographes, ceux-ci s'informent de différents éléments de la vie indigène. Malheureusement, ces interactions ne sont que rarement rapportées par les ethnographes. De fait, elles ne sont signalées que lorsque l'information est problématique. Ainsi,

¹ MKB 284.9.0, Lettre d'Alfred Bühler à Fritz Sarasin, 30.6.1935.

² MKB 284.9.0 Mission 1949, Rapport d'Alfred Bühler à Felix Speiser, 19.5.1949.

³ MKB 284.9.0 Mission 1949, Rapport d'Alfred Bühler à Felix Speiser, 19.5.1949.

⁴ Voir en particulier les Rapports annuels du Musée ethnographique de Bâle pour 1932, 1933, 1934 (objets de Tahiti), puis 1937 et 1939 (*Bali*, où il s'occupe, rapporte-t-on, beaucoup d'ethnographie).

Speiser rapporte cet épisode curieux à Jean Roux : « Hier j'ai appris la chose suivante que vous pouvez raconter à Fritz et d'autres, chose qui me bouleverse un peu : nous étions assis le soir avec un Suisse Bieri et sa femme, gens biens cultivés à l'hôtel. On parle des gens de l'*Anthropos* et de Père Schmidt et je dis que je ne peux pas croire à ce culte de la lune. Sur quoi la Madame me raconte qu'il y a quelque temps elle avait pu assister à une fête de danses d'indigènes, où ils avaient représenté la lune dans ses diverses phases etc. etc. Enfin, de ses descriptions, je reconnaissais parfaitement une danse, qui est décrite par un Père (Meier ??) dans un des derniers n° de l'*Anthropos*. Elle exprimait à un autre Père sa surprise que les indigènes étaient capables d'un pareil symbolisme eurythmique, sur quoi ce Père lui disait que cette danse n'était nullement indigène, mais que l'autre Père l'avait inventée et apprise aux indigènes. Et cette même danse qui doit donc être d'origine européenne est publiée comme indigène dans l'*Anthropos* – sans doute pour soutenir la thèse du Père Schmidt du *Sonnen-* et *Mondkult*. Cela semble tellement impossible qu'il vaudrait bien la peine de faire des recherches à fond, mais pour le moment j'ai autre chose à faire, mais on peut vraiment appeler cela *ethnographische Brunnenvergiftung* »¹.

A côté des colons, les ethnographes suisses sollicitent également des spécialistes. Disons en tout cas que, sur le terrain, ils s'adressent aussi à des institutions muséales ou à d'autres ethnographes. Les contacts avec les musées sont les plus fréquents. De passage en Australie et avant de poursuivre vers les Salomon, Eugen Paravicini visite ainsi les musées de Perth, d'Adelaïde et de Melbourne. Dans ces deux derniers cas au moins, il en rencontre les directeurs, les zoologues Thomas Harvey Johnston et James Andrew Kershaw, et met sur pied des échanges entre leurs institutions et le musée de Bâle. Ainsi, si Johnston manifeste un intérêt prononcé pour des échanges de *zoologica*, Paravicini est particulièrement satisfait d'avoir obtenu son accord pour échanger des *ethnographica* australiens contre des pièces néolithiques suisses. Comme avec Kershaw, du reste, qui manifeste également un intérêt marqué pour cette période de la préhistoire suisse. En 1949 encore, Bühler organise un échange semblable avec le directeur du musée d'ethnographie de *Wetlevreden*, l'archéologue Thuessing van der Hoop. Ce dernier, dont il a fait connaissance par l'entremise de Schuller, se montre également disposé à réunir une collection pour le Bâlois².

Au moment où certains ethnographes britanniques commencent à qualifier leurs pratiques d'anthropologie sociale et choisissent de ne plus s'intéresser à la culture matérielle, ni aux objets anciens, les ethnographes suisses restent de leur côté fidèles à l'ancien paradigme. La concurrence qui réglait les relations entre les collectionneurs et qui pouvait guider les choix de terrain³ mue dès lors en entraide et en collaboration entre domaines de recherches distincts. Dans ce cadre qui voit

¹ « L'empoisonnement des puits ethnographiques », MKB 2.5.1., Lettre de Felix Speiser à Jean Roux, 6.1.1930. En dépit de l'intérêt de cette indication, Speiser ne creusera jamais la question et ne publiera rien à ce propos.

² MKB 284.9.0, Lettre d'Alfred Bühler à Thuessing van der Hoop, 15.9.1949.

³ On se souvient des éléments qui guident le choix de Speiser en 1909. Sur le terrain, aux Nouvelles-Hébrides, il s'inquiète de la présence d'un autre ethnographe, le Dr Levis, du Field Museum of Natural History de Chicago ; son arrivée l'ennuie d'autant plus, dit-il, qu'il s'agit d'un « Yankee » qui doit rapporter quelque chose à son musée, Stabs PA 212 T 2 XXXI, Lettre de Felix Speiser à Fritz Sarasin, 20.4.1911.

des chercheurs montrer un intérêt pour des objets de recherches très différents, les anthropologues sociaux apportent souvent leur aide aux ethnographes – que ce soit en offrant des artefacts obtenus auprès des populations indigènes ou des informations. C'est ainsi qu'à *Tulagi*, Paravicini a rencontré un ethnologue (*Ethnologe*) de Sydney qui a séjourné une année sur l'île de Tikopia. Celui-ci – il s'agit sans doute de Raymond Firth – en a rapporté des vêtements en fibre végétale, des éventails, des cordes et une massue, soit des objets en partie très rares, mais sans intérêt pour lui. Paravicini, qui se considère de son côté comme *Sammler* (collectionneur), y porte en revanche une attention considérable et n'hésite pas à les lui réclamer, avec succès¹ du reste.

Pour terminer, les ethnographes approchent également les missionnaires avec lesquels ils entretiennent une relation ambiguë. D'une part, préfigurant les critiques des fonctionnalistes, ceux-ci sont régulièrement montrés du doigt par les ethnographes qui les accusent de détruire les cultures indigènes. Paul Wirz juge par exemple qu'ils détruisent la culture des *Marind-anim* (SCHMIDT 1998 : 65) et Speiser les décrit comme des abrutis². A *Siasi*, il rend les missionnaires responsables non seulement de l'arrogance des indigènes, mais aussi de la disparition de leurs techniques³. Plus tard, à *Madang*, l'arrivée prévue de sept missionnaires catholiques le conduit à penser que c'est le dernier moment pour réunir ses collections.⁴

D'autre part, pourtant, ces mêmes ethnographes sollicitent parfois des collections ou des indications ethnographiques auprès de ces mêmes missionnaires. En mai 1910, Speiser cherche en conséquence à rejoindre des missionnaires afin, dit-il, de progresser dans son enquête⁵. En juillet 1929, à *Batuna*, en Nouvelle-Géorgie, Paravicini dédie un tiers de ses dépenses consacrée à l'achat d'artefacts à l'acquisition de la collection ethnographique du missionnaire Barrett, qu'il paie 10 livres⁶. En 1935, Bühler, arrivé à *Rote*, fait le bilan de la récolte d'objets sur *Flores* et regrette de n'avoir pu obtenir suffisamment de ces objets de culte qui lui paraissent si intéressants. Les indigènes, précise-t-il, refusent en effet de s'en séparer, même lorsqu'il prie la mission catholique d'intervenir en sa faveur⁷.

Les missionnaires sont surtout appréciés pour leurs compétences et leurs connaissances sur la culture spirituelle des indigènes. Ainsi Speiser, sur *Pentecôte*, fait vérifier l'ensemble de ses notes sur le système de parenté par le Révérend Drummond (SPEISER 1913 : 247). Sa relation avec le Père Bochu atteste également la valeur des renseignements dont disposent les missionnaires. Leur connaissance profonde de la langue et de la culture indigènes, admet Speiser, en font des interlocuteurs incontournables : « *Er gibt mir sehr genaue Auskünfte, ist aber faul und ich habe ihn noch*

¹ MKB 284.9.0, Rapport de l'activité d'Eugen Paravicini en juillet 1929, 31.7.1929.

² Stabs PA 212 T2 XXXI, Lettre de Felix Speiser à Fritz Sarasin, 20.8.1911.

³ Stabs PA 212 T2 XXXIV, Lettre de Felix Speiser à Fritz Sarasin, 31.3.1930.

⁴ Stabs PA 212 T2 XXXIV, Lettre de Felix Speiser à Fritz Sarasin, 6.12.1930

⁵ Stabs PA 212 T2 XXXI, Lettre de Felix Speiser à Fritz Sarasin, 24.5.1910.

⁶ MKB 284.9.0, Rapport de l'activité d'Eugen Paravicini en juillet 1929, 31.7.1929.

⁷ MKB 284.9.0, Lettre d'Alfred Bühler à Fritz Sarasin, 3.11.1935.

nicht dazu gebracht, mir systematisch zu berichten »¹. Ce sont en particulier les missionnaires anglicans qui sont d'une grande utilité à Speiser pour obtenir toutes sortes de renseignements sur les cultures indigènes (SPEISER 1913 : 328). Il en va de même pour Paul Wirz. Certains missionnaires, dont Neyens et Pastor, lui sont ainsi d'une aide considérable au cours de son travail sur les *Marind-anim*. A Bornéo, ils l'aident non seulement au point de vue logistique, mais aussi en mettant à sa disposition des publications scientifiques et en le conseillant directement (SCHMIDT 1998 : 181). La situation est identique en Angola en 1933. A côté de l'appui logistique qu'ils prêtent à l'expédition, les missionnaires contribuent à développer le savoir de Théodore Delachaux. A *Omupanda*, isolé sans Thiébaud, Delachaux est littéralement débordé. « Les collections, rapporte Delachaux, envahissent le camp et l'on commence bientôt à marcher dessus tant il y en a : vanneries, poteries, vêtements, parures de perles, instruments de musiques, armes, fétiches de toutes sortes, poupées, perruques, rien ne manque. Nous avons l'occasion d'étudier ici la fabrication du fameux cosmétique qu'est l'*olucula*. La présence du R.P. Estermann, supérieur principal des missions du Cunène, en court séjour ici, m'est précieuse. Ancien supérieur d'*Omupanda*, ethnologue distingué, connaissant à fond ses *Cuanyama*, personne n'est mieux placé que lui pour m'expliquer ou pour questionner » (DELACHAUX, THIEBAUD 1934 : 106). Un autre jour, Estermann le fait appeler pour qu'il vienne photographier une jeune fiancée. Théodore Delachaux ne se contente pas d'immortaliser la jeune fille. Il en profite pour interroger le missionnaire sur les pratiques de fiançailles et de mariage qui lui en fait une description que Delachaux reproduit longuement dans son ouvrage (1934 : 106-108). A d'autres occasions encore, le savoir des missionnaires nourrit en grande partie celui des ethnographes. Il en va ainsi de l'habitat *cuanyama*. « L'habitation d'une famille *cuanyama* est un produit architectural si spécial qu'elle mérite qu'on s'y arrête, souligne Delachaux. Mais, si jamais un ballon ou un avion pouvait avoir de l'utilité pour un ethnographe, c'est bien dans ce cas, le tout s'étalant à plat dans une plaine sans borne, il vous est presque impossible de vous faire une idée de cette forêt de pieux que vous apercevez de l'extérieur. Avec une peine infinie et avec l'aide du R.P. Heckli en séjour de convalescence à *Omupanda*, je suis arrivé à en faire un croquis et quelques relevés » (1934 : 108-109).

4.2.3. Indigènes

La plus grande part du savoir s'acquiert cependant auprès des indigènes eux-mêmes. Dans ce contexte, pourtant, les méthodes divergent à la fois en fonction du type de données que l'on cherche à réunir et de l'ethnographe. Contre l'opinion des Sarasin, disons qu'il existe deux grandes catégories de savoir, la culture spirituelle et la culture matérielle dont la seconde retient

¹ « Il me donne des informations très précises, mais il est paresseux et je ne suis pas encore parvenu à le convaincre de me communiquer l'ensemble de ce qu'il sait », Stabs PA 212 T 2 XXXI, Lettre de Felix Speiser à Fritz Sarasin, 15.7.1910.

presque à elle seule l'attention des ethnographes suisses pendant la majeure partie du 20^{ème} siècle. Quelques rares exceptions, cependant, s'intéressent (aussi) à la culture spirituelle ou à la sociologie : c'est le cas de Junod et Wirz¹. Leurs pratiques de recherches diffèrent alors profondément de celles des « matérialistes ». C'est sur elles que nous nous pencherons en premier.

Culture spirituelle

Henri-Alexandre Junod est le premier ethnographe suisse à s'intéresser en priorité à ce qu'il nomme la vie « sociale » et « psychique » des *Ronga*, parmi lesquels il mène une enquête intensive de longue durée. C'est là un des premiers caractères des recherches sociologiques que nous avons d'ailleurs déjà souligné : elles se concentrent sur un espace restreint et une population unique pendant une durée importante. Cela permet à la fois de maîtriser la langue et de gagner la confiance des indigènes. La fonction de missionnaire qu'occupe Junod accentue d'ailleurs ce processus puisque la conversion de certains indigènes au christianisme les rend d'autant plus capable de bien orienter le missionnaire. « Les adultes de nos congrégations, indique-t-il, ont été eux-mêmes païens et ont pratiqué les rites sur lesquels nous les avons interrogés. Ils peuvent les décrire mieux que les païens mal dégrossis puisqu'ils se trouvent maintenant à une certaine distance de leur ancienne vie et peuvent la juger de manière plus indépendante. Ils possèdent ce que les historiens appellent le recul nécessaire. Jouissant de toute leur confiance, ayant appris par un long apprentissage comment poser des questions afin d'obtenir des réponses impartiales, je pense que leur témoignage peut être considéré comme digne de foi au point de vue scientifique. Des erreurs sont naturellement toujours possibles, mais la science procède par approximations successives » (JUNOD 1936 : 8)².

S'il importe d'avoir la confiance de ses interlocuteurs sur le terrain, c'est que les entretiens et les interrogatoires forment la source d'information la plus courante. A ce titre, les informateurs sont les personnages centraux de l'étude ethnographique sur la vie sociale et psychique dont il juge nécessaire de justifier les compétences et de souligner les lacunes. « Lorsqu'un historien présente une monographie, écrit Junod, il donne d'abord la liste de ses sources d'information. Il revendique l'exactitude de ses conclusions en montrant qu'elles sont basées sur des informations dignes de foi. Mes documents à moi ne sont pas des livres ; ce sont des témoins vivants et je demande la permission d'en présenter quelques uns à mes lecteurs car ils ont été mes fidèles collaborateurs et je leur dois la plus grande partie de ce que je sais ». Il mentionne ainsi d'abord un dénommé Spoon auquel il a d'abord fait appel pour la chasse aux papillons, puis pour comprendre la divination par les osselets. Le problème de Spoon, c'est que son imagination est trop fertile et Junod a souvent dû vérifier ses explications. « Spoon avait sans doute le sens

¹ Paul Wirz se place dans les deux camps puisque, à côté de ses recherches sociologiques, il acquiert plus de 10'000 objets indigènes en quarante ans de carrière (1914-1955), SCHMIDT 1998 : 231.

² Sa profession l'aide en d'autres occasions que nous avons déjà évoquées, cf. pp. 329 sqq.

mythologique plus développé qu'aucun de mes autres informateurs ; quoi qu'il en soit, il était, des pieds à la tête, un Bantou, et ce qu'il disait était toujours pittoresque et frappant ». Tobane est son deuxième informateur : « un homme splendide, [...] grand, d'un teint remarquablement clair, avec des yeux vifs et brillants, il était un personnage important au sein du clan *Mpfoumo* ». C'est un homme essentiel pour Junod car il connaît les principales familles, les chefs, la cour et le tribunal. « Dès qu'il eut compris ce que je désirais, il fit de son mieux pour me satisfaire et quelques fois même il devançait mes questions. [...] Je lui dois la plus grande partie de ce que je sais au sujet du système tribal des *Rongas* ». A *Shilouvane*, Junod rencontre un troisième informateur, Mankhélou, un homme important qui connaît la cour (JUNOD 1936 : 9-10).

La méthode doit sans doute être encore neuve et peu légitime. En tout cas, Junod signale toujours avec précision les compétences de ses informateurs : tel est membre de la famille royale, tel est exorciste, tel est devin, etc. On est encore loin de la norme obligée du « j'y étais », implicite ou revendiqué, qui régit le champ ethnographique à partir des années 1930 (BLANCKAERT 1996a : 13). A la fin du 19^{ème} siècle, la civilité de la preuve est différente de ce qu'elle sera après 1920. Le processus d'élaboration du savoir de l'ethnographe, et en particulier du savoir sociologique, est encore soumis à des exigences élevées. Comme l'historien doit présenter ses sources, on attend de l'ethnographe qu'il démontre la validité de ses données en exposant la légitimité de ses informateurs à se prononcer sur leur propre société. Cette situation cependant ne dure pas. L'ethnographie du début du siècle connaît en effet des transformations importantes et ce qui semble normal à Junod n'est déjà plus pratiqué par Paul Wirz. A l'instar des fonctionnalistes qui le suivront, il ne juge jamais nécessaire de s'expliquer.

Rendu attentif aux vertus des terrains de longue durée par son maître Schlaginhaufen, Wirz partage entièrement les vues de l'anthropologue. Le temps, affirme Schlaginhaufen, est un prérequis indispensable à celui qui souhaite faire un travail de terrain utile. « *Die Völkerkunde eines Naturvolkes lässt sich nicht mit einem Fragebuch in der Hand Kapitel für Kapitel in abgemessener Zeit erledigen. [Erscheinungen der geistigen Kultur] können und dürfen aber nicht künstlich herbeigeführt werden, sondern sie müssen sich ungezwungen im Verlauf des Stammes- und Familienlebens herausstellen* »¹ (SCHMIDT 1998: 205). Wirz met ces principes en pratique dès son premier terrain, sur lequel il se rend accompagné de son épouse. Installés près de *Meranke*, ils logent dans une hutte au milieu des *Marind-anim* de la côte sud. Comme Malinowski le fait au même moment, ils partagent la vie indigène au quotidien (SCHMIDT 1998 : 39). C'est là, au cours de longs séjours dans plusieurs villages côtiers qu'il récolte l'essentiel de ses données, y compris quelques collections de culture matérielle. C'est néanmoins la moisson extraordinaire de mythes qu'il recueille qui font l'originalité et la force de son travail. Sur la côte, où Wirz accomplit l'essentiel de son travail, sa méthode se fonde d'abord et principalement sur la maîtrise des idiomes locaux. Celle-ci lui permet non seulement d'obtenir sans intermédiaire des renseignements de la part des indigènes, mais surtout d'établir un contact

¹ « L'ethnographie d'un peuple-nature ne peut se mener un questionnaire à la main, chapitre après chapitre en un temps limité. [Les éléments de la culture spirituelle] ne peuvent et ne doivent être sollicités artificiellement, mais doivent apparaître naturellement au cours de l'observation de la vie familiale et tribale. »

et la confiance. En cela, sa pratique ressemble à celle de Junod. Cependant, il va plus loin. A côté des entretiens avec les indigènes, il se fonde également sur ses propres observations et va même jusqu'à participer régulièrement aux activités autochtones. Il s'agit véritablement d'un appel à l'observation participante qui fait immédiatement penser à Bronislaw Malinowski. « *Von welcher Bedeutung es ist, dass man, um die Sitten eines fremden Volkes und dessen Sprache kennenzulernen, mit ihnen zusammen und in ihrem Dorfe lebt*, revendique Wirz, *wird jedermann wissen, der sich mit solchen Studien beschäftigt hat* »¹ (WIRZ 1925 : 50).

En réalité, les pratiques de terrain du jeune ethnographe diffèrent considérablement de celles de l'ensemble de ses contemporains suisses. A l'opposé d'un Speiser qui, entre deux séjours dans les stations missionnaires ou chez un administrateur, s'accompagne de porteurs pour faire de courtes escapades chez les indigènes auprès desquels il achète quelques objets et mesure des individus², Wirz vit parmi les indigènes, les accompagne sur leurs lieux de travail où il participe aux activités communes. Le soir, il s'assied avec ses informateurs et tente de comprendre leurs traditions orales (SCHMIDT 1998 : 212)³. On pourrait croire à deux états du champ de recherche. Il n'en est rien : ce sont deux versants d'une même pratique. Car il arrive aussi à Wirz de mener des études comme ses contemporains⁴. Au cours du même terrain en Nouvelle-Guinée au cours duquel il invente l'observation participante simultanément à Malinowski, il arrive aussi à Wirz d'agir de manière très différente – comme les autres ethnographes suisses. Lorsqu'il se rend dans l'intérieur de l'île, il part en effet accompagné de porteurs et de quelques hommes qui garantissent sa sécurité. Ils servent également (et surtout) d'entremetteurs avec des populations nouvelles et font office de traducteurs avec les populations dont Wirz ne connaît pas la langue⁵ (SCHMIDT 1998 : 206-211).

Les savants suisses – Wirz, comme les autres – jugent manifestement que l'ethnographie peut se décliner de différentes manières, sans pour autant perdre la substance constitutive du champ de recherche. De fait, au cours de ses voyages à l'intérieur des terres, Wirz est conscient de tomber dans des études superficielles : elles s'y limitent à des mesures anthropologiques, des acquisitions de culture matérielle et des photographies (SCHMIDT 1998 : 40). Si cette superficialité de l'enquête est admise, c'est qu'elle est largement compensée par la qualité de l'objet de recherche. Les indigènes qu'il étudie dans des conditions qu'il juge lui-même insuffisantes sont en effet

¹ « Chacun qui a mené une recherche ethnographique saura combien il importe, pour comprendre la langue et les mœurs d'un peuple étranger, de partager la vie des indigènes dans leur village. »

² A cet égard, son travail se situe dans la lignée de l'expédition de Torres Strait, STOCKING 1995 : 111-112.

³ Cf. annexes 4.44. Pour ses relations privilégiées avec les populations qu'il étudie, cf. annexes 4.45, 4.46.

⁴ Paul Wirz subit également l'influence de Bastian et de l'école allemande et selon Andrea Schmidt, il faut établir une chronologie de ces objets d'intérêt, Wirz passant de l'étude du social à celle de la culture matérielle, pour des raisons qui, nous l'avons vu, ressortissent davantage à des considérations financières qu'épistémologiques (SCHMIDT 1998 : 224). Néanmoins, dès le début, Wirz, sans doute en raison de sa formation auprès de Hans Wehrli à la *Sammlung* de Zurich, collectionne des artefacts indigènes (SCHMIDT 1998 : 231). Il acquiert des objets chez les indigènes par l'achat, l'échange et ... le vol, mais s'adresse également aux marchands d'art locaux (SCHMIDT 1998 : 242).

⁵ Ce qui est rare, car Wirz maîtrise l'allemand, le russe, le français, l'anglais, le hollandais, l'espagnol, le *pidgin* et le *motu* comme langues véhiculaires, ainsi que plusieurs dialectes néo-guinéens.

intouchés par la colonisation. Ils reflètent un état originel des indigènes qu'il qualifie de « *unbeeinflusst [...] unbeobachtet von den Fremden [und] noch vollkommen frei* »¹ (SCHMIDT 1998 : 43). A ce titre, quelques rares indications à leur propos, mêmes erronées, valent sans doute leur pesant d'or. Par ailleurs, s'il s'y soumet, c'est qu'il assigne deux buts à l'ethnographie. Elle a un objectif d'inventaire des cultures dites primitives avant leur disparition. A cette échelle, l'ethnographe se contente de recherches dans des conditions précaires et de résultats peu approfondis. Dans des conditions optimales en revanche, l'ethnographe voit croître ses ambitions et cherche alors à produire un savoir plus précis et plus complexe. Il n'en reste pas moins que ces deux dimensions constituent au même titre des recherches ethnographiques.

Alors que Wirz expérimente les deux variantes de la pratique ethnographique, Felix Speiser ne pratique que la version superficielle du champ de recherche. Paradoxalement, il revendique pourtant sans cesse la supériorité de l'autre versant de l'ethnographie, celui des enquêtes sur la vie psychique qui se fondent sur deux éléments indispensables à une recherche en profondeur : la maîtrise de la langue et la longue durée. A *Vao*, alors qu'il se trouve au contact d'une population homogène, isolée et primitive, il ne parvient pas à mener les recherches approfondies qu'il souhaite et dresse le même constat que n'importe quel voyageur attentif : « *Alle ethnologischen Studien [müssen] durchaus an der Oberfläche often bleiben, so lange man die Sprache der Eingeborenen nicht beherrscht. Man hilft sich hier ja mit den Pidginenglisch aus, kommt aber damit nicht weit und in meinem Falle wird die Arbeit noch dadurch erschwert, dass die Leute sehr misstrauisch, und unabhängig sind. Mit den Alten ist gar nichts anzufangen [...]. Die Jungen sind schon zugänglicher, wissen aber wenig und das Pidgin eignet sich kaum zur Behandlung abstrakterer Fragen. [...] Meine Hauptbeschäftigung ist also das Sammeln und seitdem die Eig[eborenen] gesehen haben, was ich will, bringen sie mir recht viel. Es ist aber meist altes Zeug, da sie jetzt nichts mehr selbst machen* »².

Comme Wirz, il revendique une bonne maîtrise de la langue pour comprendre la vie psychique des indigènes ; mais il souligne également, en accord avec Schlaginhaufen, l'importance de jouir de suffisamment de temps. Comme Delachaux (DELACHAUX, THIEBAUD 1934 : 118), il souhaite aborder cette dimension de la recherche, mais ne trouve jamais le temps de le faire. « *Auf eigene Studien in der Ethnologie betr. Religion und dergl. verzichte ich jetzt völlig. Es ist Ueberschätzung zu glauben man könne darin irgend etwas Richtiges in einigen Wochen od. Monaten erfahren. Man kann ja wohl alle [...] ausfragen und sich und die andern langweilen und doch ganz falsche Antworten bekommen. Ich sammle natürlich in diesem Gebiet was ich kann, will mich aber im allgemein mit der Beobachtung des rein ausserliches Leben*

¹ « Intouchés, inconnus et entièrement libres »

² « Toutes les études ethnographiques doivent en réalité demeurer superficielles, aussi longtemps que l'on ne maîtrise pas la langue indigène. Certes on s'aide ici ou là de pidgin, mais on ne parvient pas très loin. Dans mon cas, la difficulté est encore accentuée par le fait que les gens sont très méfiants et indépendants. Des vieux, on ne peut rien tirer. Si les jeunes sont plus disponibles, ils ne savent rien et le pidgin n'est pas idéal pour discuter les questions abstraites. Dans ce contexte, mon occupation principale est la récolte d'objets et depuis que les indigènes ont vu ce qui m'intéresse, ils m'apportent beaucoup, mais ce sont des vieilleries puisqu'ils ne fabriquent plus rien eux-mêmes », Stabs PA 212 T 2 XXXI, Lettre de Felix Speiser à Fritz Sarasin, 15.7.1910 (c'est nous qui soulignons).

zufrieden geben, mit dem, was Sie glaub ich, die Ergologie¹ nennen. Man hat da doch auch den Vorteil, selbst zu sehen und nicht auf Auskünfte angewiesen zu sein».² Au fond, la manière de pratiquer l'ethnographie de Wirz réclame un investissement que Speiser n'est pas disposé à fournir. Formé dans les sciences naturelles, il ne conçoit pas le terrain comme un chemin semé d'embûches. Il doit se résumer à la simple récolte de ce qui est, sans que la situation ne soit rendue problématique par l'objet de l'étude. Malheureusement, ce n'est pas si simple. « *Was nun das eigentliche Reiseziel angeht, so bin ich bis jetzt wenig erbaut : ich wollte zunächst die geistige Kultur von N. Britannien kennenlernen und daneben sammeln. Beides hat bis jetzt wenig gezeitigt. Dass es mit der geistigen Kultur hapern könnte und würde habe ich ja immer gedacht, allein ich rechnete da mit einem Glücksfalle, dass ich vielleicht auf einen mitteilbaren Alten stossen könnte, und dies war ja bei allen denen, welche in kürzerer Zeit tiefer eingedrungen sind, der Fall. Aber dieser liebe Alte hat sich bis jetzt noch nicht gezeigt und ich hoffe nun nur noch auf meinen zweiten Aufenthalt in Arue, wo Alte, die was wissen, ob da noch was zu holen sein dürfte. Wenn ich nur die Kultur der deformierten Köpfe einigermaßen kennenlernen kann, so bin ich schon zufrieden und würde mich sehr befriedigt weiterhin nur noch aufs Sammeln verlegen. Also HOFFE ich wieder einmal auf die Zukunft – aber ohne grosse Illusion. Es ist ja die alte Geschichte: es ist nicht schwer, die Eingeborenen bis zu einem gewissen Grade kennen zu lernen, dann aber müsste man eben 1-2 Jahre mit ihnen leben, um wirklich unter die Oberfläche zu dringen. Und das mag ich begreiflicher Weise nicht* »³. Quinze ans plus tard, au Brésil, son opinion n'a pas changé⁴. Pas

¹ A tort, nous le savons, puisque pour les Sarasin, l'ergologie réunit tout ce que produit l'homme, matériel ou immatériel.

² « Je renonce définitivement à mener moi-même des études d'ethnologie qui portent sur la religion ou des choses similaires. Il faut se surestimer pour croire qu'il est possible d'apprendre quelque chose de vrai dans ces domaines en quelques semaines ou quelques mois d'études. Certes il est possible d'interroger tous les indigènes, s'ennuyer et ennuyer les autres et cependant obtenir des réponses complètement fausses. Je récolte bien entendu tout ce que je peux dans ce domaine aussi, mais je pense me contenter en général de l'observation des manifestations extérieures de la vie, ce que vous nommez, je crois, "ergologie". On y a en effet aussi l'avantage de voir tout de ses propres yeux et de ne pas dépendre des informations indigènes », Stabs PA 212 T 2 XXXI, Lettre de Felix Speiser à Fritz Sarasin, 2.9.1910.

³ « Pour ce qui est du but de mon voyage, je suis jusqu'à présent peu au clair : je voulais d'abord découvrir la culture spirituelle de Nouvelle-Bretagne et en second lieu réunir des collections. Ni l'un, ni l'autre ne sont véritablement concluants. Je pensais bien qu'il y aurait des problèmes avec la culture spirituelle, mais néanmoins je comptais sur un coup de chance et espérais tomber sur un vieil homme communicatif – c'est du reste ce qui est arrivé à tous ceux qui ont pu pénétrer profondément une culture en peu de temps. Mais ce cher vieil homme ne s'est pas encore montré et je place tous mes espoirs dans mon second séjour à Arue où les vieux savent si quelque chose peut encore en être rapporté. Si je ne pouvais qu'apprendre quelque chose sur la culture des crânes déformés, je serais déjà satisfait et me contenterais alors de la récolte matérielle. Ainsi, je COMPTE encore une fois sur l'avenir – mais sans grande illusion. C'est une vieille histoire ; il n'est pas difficile de connaître les indigènes jusqu'à un certain point, mais ensuite il faudrait pouvoir passer un ou deux ans avec eux afin de percer la surface. Et ça, on comprendra que je ne le souhaite pas », Stabs PA 212 T2, XXXIV, Lettre de Felix Speiser à Fritz Sarasin, 31.3.1930.

⁴ « Les savants-voyageurs (*Forschungsreisende*) savent bien que l'on peut obtenir des peuple-nature tout ce que l'on voudrait savoir, pour peu que l'on sache poser la bonne question. Mais il paraît difficile d'admettre que les réponses ainsi obtenues aient une quelconque valeur scientifique. Nous avons pu le constater ici. Par ailleurs, les indigènes ne sont pas disposés à nous donner des indications : rien ne va. A une occasion, c'est la langue qui pose problème, à une autre, si les deux parties se comprennent, elles ne partagent pas les concepts. Comment pourrions-nous savoir si ce

davantage que ses pratiques, du reste, en dépit de son opinion favorable qu'atteste le jugement qu'il porte sur l'ethnographie britannique Beatrice Blackwood qu'il rencontre en 1930. « *Miss Blackwood, welche sich in einem Dorfe ein nettes Häuslein hat bauen lassen, in welchem sie nun seit bald einem Jahr wohnt und da sie die Sprache sprechen kann, jedenfalls sehr wichtige Studien treibt. Auf alle Fälle ist dies die Methode, wie man heute Ethnologie treiben sollte, aber es gehört dazu eben schon sehr viel Hingebung, auch ein wenig Fanatismus, wie ihn eben nur die Weibsen haben, welche mit echt weiblicher Beharrlichkeit und Neugierde eben tagaus und tagein die armen Kanaken ausfragen und ausquetschen. Sie ist eher eine arge virile Person, aber ihre Arbeit wird erstklassig sein. Bei den Weibern gilt sie als Madam, bei den Männern als Mann, und so scheint sie wirklich Einblick in die Psyche beider Geschlechter zu bekommen. Mich verachtet sie von Herzensgrund-Sammler und ich muss ihr eigentlich recht geben, denn sammeln kann schliesslich jedes Kameel ebenso gut wie ich oder noch besser, aber nun haben wir uns eben mal auf diese Branche des Geschäftes geworfen und wollen uns darin wenigstens Mühe geben, denn Mühe kostet es zweifellos, so wie die Zustände hier nun schon sind* »¹. Par-delà ses réticences à s'investir, sa pratique procède également de choix épistémologiques. Ces derniers résultent pour une part de l'institution qu'il sert. Chef de différentes sections d'un musée, c'est d'abord pour satisfaire ses besoins qu'il cherche à réunir des objets. Pour une autre part ses choix sont le fruit du paradigme dans lequel il s'inscrit. Comme nous l'avons vu, Speiser juge que l'étude de la culture matérielle et celle de la culture spirituelle sont deux dimensions d'une même discipline. En 1930, les anthropologues sociaux britanniques qui ne partagent plus cette analyse le confrontent alors un changement de paradigme qu'il paraît incapable de saisir autrement qu'en termes personnels et de genre.

Le refus de s'investir procède enfin également chez Speiser, comme chez d'autres, d'un mépris puissant pour les indigènes². On en trouve l'attestation lors de son voyage au Brésil. En route de *Bélem* à *Arumanduba* sur un bateau de ligne, Speiser et Deubler sont installés sur le pont à apprécier le paysage et à savourer des limonades et des boissons exotiques que leur préparent quelques femmes. Pendant ce temps, les Indiens *Aparai* sont dans la calle. Pourtant, Speiser ne se

que les Indiens entendent par "âme" ou "ciel" correspond à notre acception, après si peu de temps ? Il n'est donc utile d'étudier la religion que lorsque l'on a habité longtemps avec un peuple, que l'on a obtenu sa confiance et que l'on a véritablement pénétré leur âme. Seuls les missionnaires en sont capables, en fait » (1926 : 214). Après ce constat, il se retourne vers la culture matérielle.

¹ « Mlle Blackwood qui a fait construire une jolie petite maison dans un village dans lequel elle vit depuis une année maintenant et, puisqu'elle connaît la langue, elle y mène des recherches très importantes. Quoiqu'il en soit, c'est la méthode pour faire de l'ethnographie aujourd'hui. Mais elle réclame une certaine abnégation et un peu de fanatisme – celui que peuvent avoir les femmes, qui avec une vraie persévérance et une curiosité toute féminine interrogent jour après jour les pauvres Canaques. Elle est une personne plutôt masculine, mais son travail sera de première catégorie. Parmi les femmes indigènes, elle compte comme femme et parmi les hommes comme homme et elle a ainsi accès à la psychologie des deux sexes. Elle me méprise du fond du cœur : collectionneur, et je dois lui donner raison, car n'importe quel sot peut récolter aussi bien ou mieux que moi. Mais nous nous sommes orientés une fois pour toutes vers cette branche du travail et il faut que nous nous y donnions un peu de peine – et les conditions en réclament beaucoup » Stabs PA 212 T2, XXXIV, Lettre de Felix Speiser à Fritz Sarasin, 6.8.1930.

² Ce mépris se retrouve dans la distance à laquelle l'ethnographie tient l'indigène en toute circonstances, cf. annexes 4.16, 4.17, 4.27, 4.29, 4.33.

prive jamais, au cours du voyage, de souligner combien le paysage fluvial l'ennuie. Il n'en reste pas moins qu'il préfère rester sur le *deck*, avec les Européens et les métis, plutôt que de passer du temps avec les *Aparai* qu'il souhaite pourtant étudier – et pour lesquels il a parcouru la moitié de la terre. De temps à autre pourtant, il leur rend visite dans leur camp d'une saleté innommable, au milieu d'un enchevêtrement de vaches, de veaux, de poules et de caisses. Pourtant il serait possible de travailler avec eux : les Indiens comme Speiser parlent le portugais. Mais c'est sans compter que les Indiens ennuiant Speiser. C'est du moins ce qu'il affirme à *Arumanduba* au moment de boucler ses bagages. Pour lui, cette tâche importante et difficile est sans cesse *perturbée* par les Indiens qui les encombre de leur présence (SPEISER 1926 : 15-17, 21). Cette attitude n'est pas nouvelle. Aux Nouvelles-Hébrides déjà, il attribue son incapacité à comprendre certaines coutumes à l'abrutissement des indigènes. Pourtant, c'est bien sa propre inaptitude à maîtriser leur langue qui est en cause, comme il l'admet du bout des lèvres¹. Dans son ouvrage *Südsee, Urwald, Kannibalen*, il préfère toutefois accabler l'incapacité des indigènes à comprendre leurs propres concepts (SPEISER 1913 : 75).

On retrouve un mépris identique chez George Montandon. Comme Speiser avant lui, il est obligé de reconnaître l'inadéquation de sa méthode et de ses objectifs, qu'il explique également par l'ignorance des indigènes et (un peu) par son incapacité à formuler les questions : « Questionner une intelligence fruste sur ses croyances religieuses est une des tâches les plus ardues auxquelles puisse s'astreindre le voyageur. La pauvreté de la pensée de celui qu'il interroge, la pénurie de termes pour exprimer la sienne propre, même par de bons interprètes rendent l'échange des idées difficile, les confusions toujours possibles » (MONTANDON 1913a : 214). Plus loin, il continue à leur porter le plus profond mépris. Considérant que « l'Abyssin est l'un des êtres les plus inutiles de la Création » (MONTANDON 1913a : 317), dont le crime le plus important est de rejeter la civilisation européenne, on a de la peine à comprendre ce qui peut bien l'y pousser, sinon le désœuvrement qui l'envahit entre deux relevés topographiques ou deux parties de chasse (MONTANDON 1913a : 332). Et on ne peut mettre cette attitude sur le compte de sa jeunesse. Lors de sa mission pour le compte du Comité international de la Croix-Rouge en Sibérie, on observe un mépris identique pour les populations locales.

Wirz comme Junod ont une attitude très différente. Mus par des motifs religieux pour Junod, ou un choix de vie pour Wirz, ces deux hommes éprouvent une profonde empathie envers les indigènes qu'ils étudient. Ils se sentent bien parmi eux (SCHMIDT 1998 : 159-160). Certes, à l'occasion, Paul Wirz s'emporte contre les indigènes ; il arrive aussi que les pratiques des *Ronga* touchent une corde sensible chez Henri-Alexandre Junod. Il n'empêche. Au total, leur attitude vis-à-vis des indigènes est passionnée et bienveillante – conditions indispensables à une étude de la vie psychique.

Ce mépris se double chez Speiser d'une incompetence à saisir la vie psychique des indigènes. Faute de mieux, on peut dire qu'il lui manque les dispositions personnelles nécessaires. Certes, aux Nouvelles-Hébrides, il avait pu accabler le destin et la trop courte durée de ses séjours. Il ne

¹ Stabs PA 212 T 2 XXXI, Lettre de Felix Speiser à Fritz Sarasin, 15.7.1910.

peut plus le faire au Brésil ou aux Salomon et force lui est de constater son incapacité. « *Und ethnologisch ist einfach nichts zu wollen, man kriegt aus den Leuten eben einfach nichts heraus, denn anfangs waren sie wie gesagt besten Willens, und versuchten uns zu antworten, allein wussten eben nichts. Es ist mir unverständlich, wie Reisende aus Naturvölker etwas über geistige Kultur unter solchen Bedingungen herausbringen können und wenn ich mir oft genug Vorwürfe gemacht habe, in den Hebriden so wenig über die geistige Kultur herausbekommen zuhaben, so muss ich das nach meinen jüngsten Erfahrungen durchaus begreiflich und unvermeidlich finden* »¹. De fait, il est au-dessus des forces de Speiser de donner à l'ethnographie une dimension qui dépasse l'ergologie.

Sa méthode se fonde alors principalement sur l'observation. Elle ne peut mener bien loin, mais quand il pose des questions, le résultat est pire encore. « *Wenn man die Indianer fragt, welche Gründe für die Wahl des Dorfplatzes massgebend sind, so erhält man keine befriedigende Antwort. Es ist so Sitte, sagen sie, eine Antwort, die man leider fast auf alle Fragen erhält, die sich auf ihre Kultur beziehen. Der Indianer ist eben wie jeder Naturmensch und wie viele Kulturmenschen ein Sklave des Herkommens, der Sitte, über deren Bedeutung er sich weiter keine Gedanken macht : es ist eben einmal so Sitte* »² (SPEISER 1926 : 131-132). Le problème, c'est sans doute que Speiser ne veut pas se laisser guider par les Indiens. Ce n'est pas qu'il n'a pas d'interaction avec les *Aparai*. Au contraire. Tous les soirs, après le repas, une forme de convivialité réunit les Indiens et Speiser autour du feu. C'est là qu'ils discutent sans pourtant que Speiser ne parvienne à prendre la main et dès lors ce sont les *Aparai* qui l'interrogent le plus souvent. Au total, regrette Speiser, si les soirées sont enrichissantes pour les Indiens, lui en revanche n'apprend rien (1926 : 140). Il en va de même lorsqu'il passe du temps seul avec le chef. Il se peut que ses questions posées dans un mauvais portugais fatiguent son interlocuteur ; il y a surtout qu'elles l'indisposent (1926 : 210). « *“Was geschieht wenn du stirbst ? wo gehst du dann hin ? – Da werde ich begraben, so und so... - Gut, und dann kommst du nie mehr zum Vorschein ? – Nein, ich bin begraben. – Ja aber du sagst doch, dein toter Vater könne dich sehen.- Ja das kann er.- Aber wie kann er dich denn sehen, wenn er in der Erde ist ? – Ja, er ist eben nicht in der Erde.- Ja, wo ist er dann ?- In der Erde – Ja aber, usw.[...]“ Wenn wir später ansetzen, so bekommen wir vielleicht bessere Antworten, vielleicht schlechtere, eher schlechtere, denn die Leute werden unsere Fragen immer mehr überdrüssig, wohl auch ein bisschen misstrauisch, wohin das alles führen solle* »³ (1926 : 212). Pour le Bâlois, le meilleur moyen d'obtenir

¹ « Au point de vue ethnologique, quoiqu'on fasse, on ne tire rien de ces gens, car au début, ils étaient de la meilleure volonté et tentaient de nous répondre, mais ne savaient simplement rien. Je ne parviens pas à comprendre comment, dans ces conditions, des voyageurs peuvent obtenir des données sur la vie spirituelle des peuple-nature et si je me suis fait de nombreux reproches aux Nouvelles-Hébrides parce que j'avais recueilli si peu de données sur la vie spirituelle, mes dernières expériences m'indiquent que cet échec est compréhensible et inévitable », Stabs PA 212 T 2 XXXIII, Lettre de Felix Speiser à Fritz Sarasin, 19.11.1924.

² « Lorsque l'on demande aux Indiens quelles sont les facteurs qui justifient le choix de l'emplacement du village, on n'obtient pas de réponse satisfaisante. “C'est la coutume“, répondent-ils, réponse qu'ils donnent à presque toutes les questions sur leur culture. Comme tous les hommes primitifs et de nombreux civilisés, l'Indien est esclave de la coutume à propos de laquelle il ne se pose aucune question: c'est simplement ainsi ».

³ « “Qu'arrive-t-il quand tu meurs ? où vas-tu alors ? – On m'enterre, de telle et telle manière – Bien, et ensuite, tu n'apparais plus sur terre ? – Non, je suis enterré. – Oui, mais tu m'as dit que feu ton père peut te voir. – Oui, il le peut. – Mais comment peut-il te voir, s'il est dans la terre ? – Oui mais, en réalité, il n'est pas dans la terre. – Mais

une information reste une exclamation prononcée au hasard, plutôt qu'une recherche dirigée. Seulement, ainsi qu'il l'admet, fonder une recherche sur le hasard réclame du temps et il n'en dispose pas.

Cinq ans après, son constat reste inchangé. A Sydney, en 1929, il fréquente régulièrement un Radcliffe-Brown préposé aux affaires indigènes qui tente de lui faire comprendre qu'il n'y a point de salut hors de la sociologie. Pour l'anthropologue anglais, les analyses fondées sur la culture matérielle et les hypothèses historiques n'ont aucune portée au point qu'il les a boutées hors de l'anthropologie sociale (RADCLIFFE-BROWN 1923). Il essaie même de convaincre Speiser. Sans succès. « *Enfin ich lasse mich von Radcliffe nun in die Geheimnisse der sozialen höheren Mathematik einweihen, constatiere dazu aber wenig Talent bei mir. Aber wichtig ist ja die Sache schon und ein wahres Verständniss einer Kultur wird man in der Tat wohl erst erlangen können, wenn man den sozialen Aufbau davon kennt. Na, wollen sehen, wie weit ich es in dieser Geheimwissenschaft bringen kann* »¹. Bien entendu, Speiser n'y parvient guère. Comme au Brésil, il doit bien constater ses déficiences. « *Was nun die Erforschung der geistigen Kultur angeht, so geht es auch damit langsam: ich habe wie Du denken kannst kein grosse Talent, die Leute auszufragen und auszuquetschen und so geht es bei mir langsamer als es bei einem andern gehen würde* »². En réalité Speiser n'est donc pas aussi borné que son appréciation des recherches de Beatrice Blackwood laissaient croire. Contrairement à un Sarasin, il comprend tout à fait que le champ de recherche traverse des mutations importantes et que de nouvelles normes sont en passe d'être adoptées qui excluent les pratiques bâloises de l'ethnographie. Il en reconnaît également la valeur. Cependant, il s'en sent incapable et il ne perçoit pas la nécessité de changer ses pratiques. De fait, dans des institutions bâloises dirigées par un Fritz Sarasin plus conservateur que lui, rien ne presse. Les normes qu'elles établissent prévalent sur les exigences internationales en train de se mettre en place et, à ce titre, Speiser s'inscrit dans les institutions locales, plutôt que dans le champ de recherche international.

Culture matérielle

La majeure partie des enquêtes menées par les ethnographes suisses porte cependant sur la culture matérielle. A cet effet, il faut dire qu'il n'y a guère besoin d'empathie avec la population

alors où est-il ? – Dans la terre. – Oui, mais...etc. etc.“ Lorsqu'on revient sur la question plus tard, on obtient parfois de meilleures réponses, parfois des moins bonnes – plutôt des moins bonnes, en fait, car les gens sont fatigués de nos questions et se méfient un peu de tout cela et ne comprennent pas à quoi ça rime ». Comme Kraus l'indique pour d'autres ethnographes, l'identification du rôle et de la nature des ethnographes pose systématiquement problème en Amazonie, cf. SPEISER 1926 : 74 et KRAUS 2004 : 179, 182.

¹ « Enfin, je me laisse embrigader par Radcliffe dans le secret de la haute mathématique sociale, mais constate que je n'ai guère de talent en la matière. Mais la chose a son importance et une véritable compréhension d'une culture ne sera atteinte, que si l'on en connaît la structure sociale. Je verrai jusqu'où je peux aller dans cette science secrète. » Stabs PA 212 T2 XXXIV, Lettre de Felix Speiser à Fritz Sarasin, 15.12.1929.

² « L'étude de la culture spirituelle progresse lentement, elle aussi. Comme tu l'imagines, je n'ai pas un grand talent pour aller interroger les gens, leur parler, de sorte que tout demande plus de temps que pour un autre. » Stabs PA 212 T2 XXXIV, Lettre de Felix Speiser à Fritz Sarasin, 20.8.1930

étudiée, ce qui convient parfaitement sans doute à certains de nos savants. La plupart du temps, en effet, le mode d'acquisition tient davantage du commerce que de la science. La culture à ce titre est un bien comme un autre. Elle se vend et s'achète. S'il peut paraître légitime de déboursier pour acquérir un objet, la relation marchande ne s'y limite pas. L'ethnographe ou l'anthropologue rémunère également les indigènes qui se laissent mesurer ou qui donnent des indications sociologiques. C'est ainsi que Fritz Sarasin offre vingt sous aux indigènes d'*Oubatche*, en Nouvelle-Calédonie, qui acceptent de se laisser mesurer et photographier. Il en va de même pour les animaux, plantes ou ustensiles de ménage (Fritz SARASIN 1917 : 15-21). Felix Speiser paie ses informateurs, sans grand succès¹. Il en va de même pour Montandon. Ses études s'appuient d'abord sur des faits anthropologiques, établis au campement, parfois contre le gré des indigènes (MONTANDON 1913a : 158). Mais le plus souvent, il parvient à ses fins suite à des longs pourparlers qui l'obligent à promettre des récompenses. C'est là une manière onéreuse de pratiquer la recherche et Montandon admet que c'est la raison pour laquelle il n'a pu mesurer et photographier qu'une cinquantaine d'indigènes (MONTANDON 1913a : 133).

Il en va de même – et surtout – pour les objets. Les pièces s'acquièrent le plus souvent auprès des indigènes, nous l'avons dit, et le mode d'acquisition est généralement l'achat. Bien sûr, il arrive que l'on échange ou que l'on reçoive une pièce. Cela reste pourtant inhabituel. En Suisse, et à Bâle en particulier, on paie les artefacts. Prenons d'abord, pour illustrer cette pratique, l'exemple des enquêtes des cousins Sarasin à Célèbes. Les moins ethnographes des savants suisses développent en effet des pratiques qui paraissent bien primitives au regard de leurs successeurs.

Pendant les vingt-deux mois qu'ils passent à Célèbes entre 1893 et 1896, puis en 1902 et 1903, les Sarasin organisent une vingtaine de voyages et d'expéditions dans l'île, à plusieurs reprises dans des régions qui n'avaient jamais été visitées par un Européen. Au total, ils sont en route pendant la moitié de leurs séjours en route et, le reste du temps, ils s'établissent dans l'une ou l'autre des cinq villes – *Menado*, *Kema*, *Tomohon*, *Gerontalo* et *Makassar* (SARASIN et SARASIN 1905a : XI-XII). Un tel mode de voyage avec autant de déplacements rapides ne permet guère les études en profondeur telles que Wirz ou Junod les mènent. Du coup, ils restent passablement ignorants des traditions locales ce qui réduit nécessairement la profondeur de leurs recherches. Donnons-en un seul exemple : au cours de l'un de ces brefs séjours dans un village, un homme leur montre un masque en bois qui, porté, donne l'impression d'être un fantôme. En raison des rires de l'assemblée, les deux cousins pensent alors qu'il s'agit d'un jouet. Or, quelques jours plus tard, au moment de partir, un second masque du même type leur est montré et ils comprennent qu'il s'agit là de quelque chose de « traditionnel et typique » dont la signification eût mérité d'être examinée (SARASIN et SARASIN 1905b : 291-292).

Ce genre de lacune et d'incompréhension n'a rien d'étonnant. Intéressés en priorité par les questions naturalistes, les Sarasin ne séjournent ni assez souvent, ni assez longtemps dans les villages indigènes pour y mener des études ethnographiques. Voilà qui est d'autant plus dommage pour la science que les objets d'études ethnographiques ne manquent pas. Comme Fritz et Paul

¹ Stabs PA 212 T2 XXXI, Lettre de Felix Speiser à Fritz Sarasin, 15.7.1910.

Sarasin le concèdent eux-mêmes, alors qu'ils se trouvent au centre de l'île, ils sont entourés de plus de trois cents tribus indigènes, mais en dépit de ces conditions idéales, leurs recherches ethnographiques se réduisent à un peu d'ergologie – vêtements, parures et armes indigènes : « *Das häusliche und geistige Leben dagegen werden wir hier unberührt lassen, da bei solchen Entdeckungsreisen, wie wir sie unternahmen, nur zufällige Einblicke in diese Gebiete möglich sind* »¹ (SARASIN et SARASIN 1905a : 259). Leur intérêt qui se limite à ces quelques aspects de la culture matérielle n'est cependant pas le produit d'un projet de recherche, ni le résultat d'objectifs scientifiques explicites. Il s'explique bien plutôt par les choix des indigènes eux-mêmes. Il en est ainsi de leur intérêt pour les armes. A *Tomohon*, ils ont cherché à acquérir des artefacts anciens (*aus den vergangenen Kulturepoche*) auprès de la population et on ne doit pas s'étonner que les indigènes, déjà largement européanisés, soient tout à fait disposés à vendre leurs vieilleries. « *Gar mancher Minhasser brachte, wenn er etwa neue Schuhe, einen schwarzen Rock oder einen europäischen Hut anzuschaffen beehrte, Grossvaters Kopffügerschwert oder Panzer zum Verkauf. Unter diesen Überresten einer vergangenen Zeit fallen am meisten die Waffen auf, weil sie so gar nicht mehr in das friedliche Gemälde, das die heutige Minahassa bietet, hineinpassen. Kein Mensch geht heute dort bewaffnet aus* »² (SARASIN et SARASIN 1905a : 46-47). Voilà qui explique l'intérêt porté aux armes. Loin d'être un choix délibéré, il est la conséquence d'une situation locale.

Il en est de même de leur intérêt pour les vêtements et parures qui procède également de l'initiative des indigènes. Ainsi, en juillet 1902, au moment où les naturalistes bâlois décident de suspendre leur progression afin de préparer leur excursion du lendemain vers un lac voisin, dont ils comptent étudier les mollusques, les habitants du village, sans avoir été sollicités, s'approchent du campement. Vêtus de leurs tenues d'apparat, ils donnent tout loisir aux deux cousins de faire des observations ethnographiques, en particulier sur les vêtements et parures (SARASIN et SARASIN 1905b : 34). A une autre occasion, alors qu'ils tentent de négocier le passage de leur troupe dans une région hostile, le chef local, après les avoir avertis de la nécessité d'une intervention armée contre le *radja*, profite de l'occasion pour chercher à leur vendre quelques bijoux et parures indigènes (SARASIN et SARASIN 1905b : 69).

Cette manière d'agir paraît bien artisanale par rapport à celles que développent leurs successeurs. Pourtant Speiser, s'il agit différemment des deux cousins, ne domine pas davantage la nature de ses acquisitions que les deux cousins. Les transformations des pratiques permettent certes un meilleur rendement, mais n'inverse pas les relations.

Intéressé aux objets qui témoignent des usages anciens, Speiser en informe généralement les habitants des villages au moment de son arrivée. Les indigènes l'entourent alors massivement pour lui vendre ce dont ils veulent se débarrasser. C'est déjà beaucoup : « *sie bringen mir recht viel, es*

¹ « La vie domestique et la vie psychique n'ont pas été abordées, puisqu'au cours de voyages de découvertes comme ceux que nous entreprenions, il n'est guère possible que d'amasser des connaissances fortuites dans ces domaines ».

² « Un Minhassien m'apporta même l'épée de chasse ou la cuirasse de son grand-père, lorsqu'il souhaitait acquérir de nouvelles chaussures, une robe noire ou un chapeau européen. Parmi ces restes d'un passé révolu, ce sont surtout les armes que l'on remarque, puisque *Minhassa* est désormais pacifié. Personne n'y sort armé ».

ist aber meist altes Zeug, da sie jetzt nichts mehr selbst machen »¹. C'est même trop. En réalité, Speiser est rapidement débordé par les offres indigènes lorsqu'il arrive dans les villages et doit trouver des solutions de repli : « *Als bekannt wurde, dass ich Gegenstände kaufe, trat ein ungemütliches Gedränge ein. Weiter aus den Nachbardörfern kamen die Männer angerannt, jeder mit einer Kleinigkeit, die er mir mit viel Geschrei verhandeln wollte, während er mir das Ding unter der Nase hielt. Es war mir oft kaum möglich, mich zu rühren, und die Bemühungen Kulis und der anderen Diener, die Menge wegzuschieben, vergrösserten nur da Geschrei und die Aufregung [...]. Das Gedränge liess einen aber nicht zur Ruhe kommen, und ich unterbrach deshalb meine Besuche für etwa acht Tage und handelte nur noch am Hause des Herrn M[atthews], wodurch die Leute ruhiger wurden. Man versammelte sich zwar immer noch um mich, zupfte am Ärmeln und Hosen, aber es war erträglich* »² (SPEISER 1913: 334). Ces véritables scènes d'hystérie ne sont pas rares au cours du voyage de Speiser qui en rapporte un certain nombre dans son ouvrage³.

Dans les rares cas, en revanche, où les indigènes ne se ruent pas vers lui pour vendre l'un ou l'autre objet, il bénéficie parfois du soutien des chefs locaux. Ainsi, lorsqu'il se rend à *Pespia*, l'un des deux seuls villages des Nouvelles-Hébrides qui possède une industrie potière, le chef court dans les différentes maisonnées et ordonne aux villageois de se rendre chez lui le lendemain : « *Ich hatte dadurch gute Gelegenheit, einen Ueberblick über die Bevölkerung zu bekommen* »⁴ (SPEISER 1913 : 172).

La plupart du temps, Speiser ne choisit pourtant pas ce qu'il achète : il prend simplement tout ce qu'il lui est proposé. Et quand il opère un choix, celui-ci est en réalité un choix secondaire puisqu'il est fait dans un corpus d'objets sur la constitution duquel il n'a pas d'influence. Ce sont les indigènes qui décident ce qu'ils voudront bien lui vendre. De fait, comme Gosden et Knowles l'ont bien montré, les indigènes sont bien plus habitués à avoir affaire avec les Européens que le contraire : « *The collection of object was not unusual, as many whites did this too, including probably some of the patrol officers. Many patrol officers collected information on material culture [...]. Local people would have been far more experienced at dealing with whites than most anthropologists dealing with them, and this must have smoothed many a transaction* » (GOSDEN, KNOWLES 2001 : 47). Dès lors les indigènes se basent le plus souvent sur *leur* expérience des Européens pour sélectionner les objets.

Parfois, cependant, Speiser tente de maîtriser un peu plus son destin scientifique et leur demande des objets qu'il trouve illustrés dans un ouvrage classique de la littérature ethnographique contemporaine (PARKINSON 1907). Voilà qui ne facilite pas la situation, au contraire, et les

¹ « Ils m'apportent beaucoup d'objets, mais il s'agit le plus souvent de vieilles choses, puisqu'ils ne fabriquent plus rien eux-mêmes », Stabs PA 212 T 2 XXXI, Lettre de Felix Speiser à Fritz Sarasin, 15.7.1910.

² « Dès qu'il fut de notoriété publique que j'achetais des objets, une foule désagréable se forma. Des villages voisins arrivaient des hommes énervés, chacun avec sa brouille qu'il cherchait à négocier en hurlant et en me secouant l'objet sous le nez. Il m'était souvent impossible de me reposer et les efforts des *kulis* et des autres domestiques pour éloigner la masse ne servait qu'à grossir le tumulte et l'agitation [...]. Mais la foule ne me laissait pas en paix et j'interrompis donc mes visites pour huit jours et ne marchandai plus qu'à la maison de M. M[atthews], ce qui calma un peu les gens. Certes on se rassemblait toujours autour de moi, m'agrippant par les manches ou le pantalon, mais le tout était devenu supportable ».

³ Par exemple, SPEISER 1913 : 115, 219, 247.

⁴ « J'eus ainsi l'occasion de me faire une idée générale sur cette population ».

difficultés rencontrées par Speiser et le désarroi qui le prend à *Santa Cruz* sont particulièrement impressionnants : « *Es war nun sehr schwer, den Leuten klarzumachen, was ich wollte, als ich sie um diesen Gegenstand bat. Ich zeigt ihnen das Bild eines ähnlichen Apparates in Parkinsons Buch: „Dreissig Jahre in der Südsee“. Es brauchte eine Weile, bis sie das Bild begriffen hatten, dann aber klatschen sie sich erfreut auf die Schenkel, rannten weg, und bald wurde ich mit den Fangseilen, Rasseln und Keulen überreich bedient. Es ging hier wie mit allem. Es dauerte sehr lange, einen bestimmten Gegenstand zu erhalten. Hat man aber einmal ein Stück davon, so bekommt man meist nur noch die gleichen angeboten, wenn sie nicht wirklich selten sind, bis man sagt, man habe jetzt genug, und einen anderen Gegenstand verlangt. Dann bekommt man von diesem eine Unmenge; es fällt aber selten einem Mann ein, von sich aus etwas Neues zu bringen, trotzdem sie wohl wissen, dass man alles sammelt* »¹ (SPEISER 1913 : 340). La visite de Speiser au musée Göldi à *Bélem* pour indiquer aux *Aparai* ce qu'il cherche ne constitue qu'une variante de cette pratique.

Théodore Delachaux tire le même bilan. « C'est une opération compliquée que l'achat d'objets ethnographiques ou exemplaires zoologiques, affirme-t-il ». C'est pourquoi cette tâche doit s'organiser minutieusement. « Avec l'expérience, écrit-il, nous avons adopté la manière de faire suivante : en arrivant dans une nouvelle région, on avertit la population que nous achetons tous les objets indigènes : haches, pioches, colliers, statuettes, etc. » (DELACHAUX, THIEBAUD 1934 : 38-39). Alors, le matin, après s'être levé vers 6 heures et avoir déjeuné, on constate que « déjà tout un monde stationne et curieusement nous examine ; vendeurs de toutes sortes : farine de maïs, objets ethnographiques, animaux morts ou vivants, chacun tâche de tirer le meilleur profit de ces Blancs étranges qui dépensent leur argent à des choses qui étonnent les noirs². Des Blancs qui prennent des photographies de tout venant, par devant, par derrière, de profil³ ; qui relèvent à l'occasion un tatouage sur le ventre de l'un des leurs ou examinent minutieusement les coiffures et posent des questions les plus baroques. Les uns liquidés, il en vient d'autres. [...] Ces hommes s'installent au camp et attendent patiemment qu'on leur demande ce qu'ils veulent. Il en est qui ont fait 60 kilomètres pour venir nous offrir quelques objets, masques ou vannerie, statuettes fétiches ou amulettes sculptées et enduites de leur ocre rouge, dont ils font et surtout les femmes un usage cosmétique journalier. Ce matin, ils nous apportent des masques qu'ils ont emballés avec soin dans des pagnes d'écorce battue, lié d'un réseau de "zonzi" qui sont des lanières d'écorce arrachées à certains arbres de la forêt. Mais ils ne les montrent pas tout de suite et prennent des airs mystérieux : il y a des femmes et des fillettes toutes proches et aucune d'elles ne

¹ « Il était très difficile de faire comprendre aux indigènes ce que je voulais, quand je leur réclamaï un objet. Je leur montraï une image d'un objet semblable publiée dans l'ouvrage de Parkinson „Dreissig Jahre in der Südsee“. Il leur fallait toujours un peu de temps pour comprendre l'image. Alors, ils se tapaiï joyeusement la cuisse, partaiï en courant et revenaiï avec des appâts, des crécelles ou des massues. Il en allaiï ici comme de tant d'autres choses: il fallait beaucoup de patience pour obtenir un objet. Mais, dès qu'on en achète un, ils revienïent seulement encore avec le même, jusqu'à ce que l'on indique en avoir en suffisance et que l'on réclame un nouvel objet. On est alors envahi par ce second type; rares sont les indigènes qui apportent d'eux-mêmes quelque chose de neuf, bien qu'ils sachent que j'achète tout ».

² Delachaux écrit systématiquement « noir » et « Blanc ».

³ Cf. annexe 4.39. La pratique ne se limite pas aux Neuchâtelois, cf. annexes 4.47 et 4.48.

doit voir un de ces masques, au risque d'en mourir ! C'est tout juste s'ils consentent enfin à nous montrer leurs trésors au fond de notre tonnelle de verdure. Ils en apportent un que nous achetons, puis un second, puis un troisième... et dire que nous osions à peine espérer en rapporter un seul de ce voyage ! Aussi notre joie est-elle grande de faire ces acquisitions et de voir notre tonnelle envahie par ces constructions fantasques, les plus étonnantes que je connaisse d'Afrique et qui me rappellent les belles créations de Mélanésie ! La joie n'est pas sans mélange, car il s'agira de ramener intactes ces pièces montées fragiles, tissu de baguettes flexibles et d'étoffe d'écorces peintes à l'ocre rouge, à la terre blanche et au noir intense verni comme une laque. Ces *Tyivokwe* sont ratiocineurs et âpres au gain et jusqu'à ce qu'on arrive à s'entendre sur le prix d'un objet, il faut garder son calme et ne pas faire voir que l'on tient à la marchandise ; aussi est-ce mon camarade Thiébaud qui fait habituellement les transactions avec une habileté qu'il m'a souvent donné l'occasion d'admirer ; je lui en garde une reconnaissance profonde. Cela n'allait pas toujours sans émotion pour moi quand j'entendais que les relations étaient rompues!... "T'en fais pas! Laisse-moi faire!..." C'est égal, il m'arrivait de trembler! » (DELACHAUX, THIEBAUD 1934 : 135-136). Puis ce sont des jeunes filles qui arrivent pour vendre des bijoux, puis des *Vangolo*, et la ronde continue. Théodore Delachaux, on l'imagine, n'a aucune prise sur le succès de l'entreprise. Au contraire, il dépend entièrement du bon gré des indigènes¹. Ainsi, tel jour, « l'affluence [au camp] devient grande et la journée marque [...] dans les annales de nos collections ethnographiques » (DELACHAUX, THIEBAUD 1934 : 98), tandis que le lendemain l'ethnographie ne « donne » pas : au total, cependant, « le temps passe et les achats s'accumulent au camp » (139) et Delachaux avoue être littéralement débordé. « Les collections envahissent le camp, se plaint-il, et l'on commence bientôt à marcher dessus tant il y en a : vanneries, poteries, vêtements, parures de perles, instruments de musiques, armes, fétiches de toutes sortes, poupées, perruques, rien ne manque » (DELACHAUX, THIEBAUD 1934: 106).

Au reste, les négociations ne sont pas faciles et la vie au camp est « celle d'un comptoir où l'on vend des étoffes et achète des objets tout le long du jour » (DELACHAUX, THIEBAUD 1934 : 113). Un jour que des femmes leur proposent des poupées de cire, Delachaux souligne qu'il a fallu toute l'après-midi et des trésors de patience et même des trésors tout court, pour amener leurs propriétaires à [...] les céder » (DELACHAUX, THIEBAUD 1934 : 100). Ce n'est pas un simple jeu, mais une pratique qui épuise complètement les ethnographes. Pour Thiébaud, « la vie du camp est fatigante avec cette foule qui jacasse du matin au soir, avec cette troupe de gens qui viennent vendre, avec lesquels il faut discuter, marchander sans trêve » (1934 :121).

Du coup, les deux hommes mettent au point des stratégies pour obtenir en peu de temps et avec des moyens modestes le plus d'objets possible. L'une d'elles consiste à payer royalement les premières pièces. « Alors c'est la cohue. La nouvelle se répand dans le pays. Naturellement, les prix baissent sous prétexte que la marchandise n'est plus si belle ; mais on promet de grosses sommes pour telle pièce ancienne qui nous manque, pour un masque par exemple, dont les noirs ne se défont pas volontiers. Les pauvres nègres protestent [...]. Nous étions bien obligés d'user

¹ Cf. annexes 4.30 et 4.57.

de ces procédés répréhensibles, sinon tout notre argent y aurait passé ; et ainsi nous faisons sortir des huttes beaucoup d'objets intéressants. Et pour faire oublier la petite rancune, on donne un petit cadeau, un *matabiche* [...], bricole quelconque dont le voyageur blanc doit posséder un choix varié : vieux couteaux, épingles doubles, gilets, lames de rasoirs mécaniques. Nous avons emporté d'Europe un choix abondant de toutes sortes de *matabiches*. Le rayon des gilets était particulièrement bien achalandé [...] En général, le *matabiche* accompagne toute transaction » (DELACHAUX, THIEBAUD 1934 : 38-39).

Cela dit, Théodore Delachaux, un peu comme Speiser perçoit très clairement les limites de sa méthode de travail. Voici ce qu'il affirme au terme de son séjour à *Mupa*, au sud du pays : « Comme partout, j'ai le sentiment que je pars au moment où je pourrais commencer un travail sérieux, car les collections ne sont pas tout et il y aurait tant de choses à étudier encore sur place » (DELACHAUX, THIEBAUD 1934 : 118). A l'occasion, il parvient à prendre le temps de s'y intéresser en interrogeant un missionnaire ; parfois aussi, il questionne, par l'intermédiaire de deux traducteurs, jusqu'à ce que la patience de ses hôtes se trouve visiblement à bout (DELACHAUX, THIEBAUD 1934 : 88). Au total, c'est cependant bien la culture matérielle qui l'occupe en priorité.

En réalité, le « prolétaire » Eugen Paravicini est le seul à tenter de s'affranchir de la tutelle des indigènes. Il pratique ce qu'il nomme lui-même une enquête systématique qui lui prend l'essentiel de son temps, mais qui lui paraît être le seul moyen de réunir une collection complète. Arrivant sur une île accompagné de soldats, il fouille chaque village et chaque maison systématiquement¹. Il juge ainsi avoir une collection complète de la culture matérielle des populations du nord de *Guadalcanal*², au prix d'interminables négociations et de pourboires conséquents. En réalité, il n'a guère le choix : la région n'est plus très riche au point de vue de sa culture matérielle, car les indigènes manquent de moyens et les villages sont plutôt petits³. Cela, ajouté au fait que la zone est régulièrement visitée par des touristes (*Touristen*) qui acquièrent des *curiosa* à n'importe quel prix et des marchands qui paient rubis sur ongle, rend cette méthode onéreuse.

Pour dire vrai, la hausse des coûts constitue le problème principal pour Paravicini. Parmi les indigènes, les coupures les plus petites en usage sont les *shillings*, ce qui donne une idée des prix pratiqués. Bien qu'il ait suivi les recommandations de la commission et tenté d'être économe, à la fin décembre, il a déjà dépensé la première tranche de 10'000 francs qui lui était réservée⁴. Ce problème financier oblitère même une grande partie de sa recherche. En mars 1929, il n'a pas acheté certaines pièces à *Veisale* en raison de leur prix⁵ et à la fin juin, il n'a déjà plus d'argent et commence à songer au retour en dépit des conditions idéales qui s'annoncent à Choiseul⁶. Il reste

¹ MKB 284.9.0 Rapport de l'activité d'Eugen Paravicini en janvier 1929, 5.2.1929.

² MKB 284.9.0 Rapport de l'activité d'Eugen Paravicini en octobre 1928, 31.10.1928.

³ MKB 284.9.0 Rapports de l'activité d'Eugen Paravicini en juillet 1928, 31.7.1928 et en septembre 1928, 30.9.1928.

⁴ MKB 284.9.0 Rapport de l'activité d'Eugen Paravicini en décembre 1928, 31.12.1928.

⁵ MKB 284.9.0 Rapport de l'activité d'Eugen Paravicini en février 1929, 3.3.1929.

⁶ C'est-à-dire que l'intérieur de l'île est intouché alors que sur la côte il y a déjà quelques postes missionnaires pour loger. MKB 284.9.0 Rapport de l'activité d'Eugen Paravicini en juin 1929, 3.7.1929.

néanmoins satisfait de son travail, puisque dans son dernier rapport, il écrit : « *Es freut mich ja ganz besonders, dass es mir gelang in 13 Monaten mehr als 5 Kisten heimsenden zu können, während ein Ethnologe aus Sydney [Raymond Firth] in 2 Jahren nur 7 Kisten* ». ¹ Cette remarque est symptomatique. Elle illustre en tout cas parfaitement que Paravicini n'a pas davantage compris le changement de paradigme que les autres Bâlois. Ses concurrents ne sont plus les ethnographes britanniques, mais les marchands d'art.

Pour être complet, signalons que l'achat ne constitue qu'un des modes d'acquisition de l'objet. Il en existe deux autres, l'échange et le vol. Cela dit, l'achat demeure, et très largement, le plus important. Il faut dire que les ethnographes disposent de moyens de pression (armée, police) et de techniques commerciales (comme Théodore Delachaux) qui ne rendent pas le vol nécessaire. Il ne faut cependant pas être candide : l'absence de mention ne signifie rien puisque les ethnographes ne se vantent pas volontiers de ce type de pratique.

Seul Paul Wirz obtient quelques objets par échange, indique Schmidt (1998 : 240), et George Montandon est le seul à avouer un vol. Il n'est d'ailleurs pas rare que Montandon abuse de son autorité pour s'accaparer des objets en toute impunité. Ainsi, en été 1919, alors qu'il revient d'un séjour à *Omsk*, il arrive sur le théâtre d'un combat entre troupes blanches et bandits mongols qui a vu ces derniers défaits. Il tire alors profit de la situation pour prendre l'un ou l'autre objet. « L'ethnologue collectionneur ne perd pas ses droits, se justifie-t-il. Malgré la consigne, un Anglais prend la cravache du chef des *Khougounzes*. Nous-même, nous nous annexons son bonnet, un de ces petits bonnets en demi-globe, forme type mongole, semblable à celle des vachers suisses » (MONTANDON 1923 : 47). Cet aveu, qui a deux circonstances atténuantes – il s'agit de brigands et l'objet du vol est négligeable – n'est certainement que la pointe de l'iceberg ².

4.3. L'objet de l'ethnographie

Il est plus que temps d'en arriver enfin à ce qui retient l'attention des ethnographes en nous concentrant sur ce qui fait la norme de leurs recherches de terrain : les expéditions de récolte. Il ne saurait être question de dresser ici un catalogue de chacun des intérêts particuliers. Avec un corpus réunissant une quinzaine de savants dont certains voient leur attention se porter sur des objets très divers au fil de leur carrière, l'exercice serait sans intérêt. Nous le voyons d'autant moins que le travail est en partie déjà achevé grâce aux recherches de Christian Kaufmann sur

¹ « Je me réjouis particulièrement d'être parvenu à réunir cinq caisses de matériel en treize mois, alors que l'ethnologue de Sydney [Raymond Firth] n'en a rapporté que sept en deux ans » MKB 284.9.0 Rapport de l'activité d'Eugen Paravicini en août 1929, 3.9.1929.

² Ainsi, il existe d'autres cas où l'ethnologue met la force de contrainte dont il dispose au service de la science. C'est vrai en particulier des recherches anthropométriques. Eugen Paravicini étudie rapidement l'anthropologie de quelques prisonniers avant de quitter les îles Salomon, MKB 284.9.0 Rapports de l'activité d'Eugen Paravicini en juillet 1929, 31.7.1929 et en septembre 1929, 3.10.1929. Speiser aurait souhaité mener une rapide étude à l'hôpital ou à la prison mais n'en a pas eu le temps, Stabs PA 212 T 2 XXXIV, Lettre de Felix Speiser à Fritz Sarasin, 21.9.1930.

Speiser (2000), d'Andrea Schmidt sur Wirz (1998) et de Patrick Harries sur Junod (2007). Au fond, seules les recherches de Théodore Delachaux sur les jouets primitifs suisses (1914, 1923) et angolais (1936) et d'Alfred Bühler sur la systématique des techniques textiles mériteraient qu'on s'y arrête. Elles rentrent cependant parfaitement dans un certain nombre de grandes orientations qui guident la majeure partie des travaux ethnographiques suisses.

Ces sept orientations ou principes de recherche sont nécessaires aux technologies matérielles, sociales et littéraires d'administration de la preuve. Réunies, elles constituent donc un programme de recherche implicite pour les ethnographes suisses et dont les éléments procèdent tous de la position centrale des musées dans la recherche ethnographique. Le savoir s'inscrit dans la culture matérielle. Pour être légitime, elle doit refléter l'ensemble des caractères *primitifs* d'une population. A ce titre les ethnographes portent une attention spécifique à deux couples d'artefacts qui répondent à des fonctions et des objectifs différents. Ils s'intéressent à la fois aux objets inédits et à des pièces connues et portent leur attention aux pièces de prestige comme aux objets du commun.

4.3.1. Culture matérielle

La priorité accordée à la culture matérielle vise un double objectif. D'une part, les praticiens d'un champ de recherche qui se fonde longtemps sur des données réunies sur le terrain par des amateurs souhaitent asseoir le savoir sur des données matérielles. On leur attribue, en effet, une prise moins importante à la subjectivité et, partant, une meilleure objectivité au service de la science. Dès lors, le domaine de recherche se réduit pour de nombreux ethnographes à la culture matérielle¹. D'autre part, la récolte de la culture matérielle permet d'objectiver l'archivage des cultures en voie d'extinction. Fidèles aux préceptes popularisés par Adolf Bastian, les ethnographes suisses collectionnent « *alles was man mir bringt, in der Idee zu retten was zu retten ist* »². On ne s'étonne pas dans ce contexte de voir les ethnographes réunir un nombre très important de collections pour des motifs archivistiques et morales. Speiser récolte ainsi dix-sept tonnes d'objets ethnographiques et de spécimens anthropologiques, jugeant faire sa part pour la survie de la race³.

Il ne se contente cependant pas de rapporter un exemplaire de chaque objet. Il estime plutôt posséder entre trois et six spécimen de chaque type d'artefacts. L'accent porté sur la culture

¹ Ainsi, pour Delachaux, « l'ethnographie [...] s'occupe spécialement de la civilisation matérielle », MEN Angola 1, Rapport de Théodore Delachaux à la Commission du Musée ethnographique, 1931.

² « (...) tout ce que l'on m'apporte, dans l'idée de sauver ce qui peut l'être », Stabs PA 212 T 2 XXXI, Lettre de Felix Speiser à Fritz Sarasin, 27.11.1911. Ce souci d'archivage se retrouve également en France : ainsi pour Mauss, la « muséographie d'une société consiste à établir les archives matérielles de cette société, les musées sont des archives » (1947 : 16).

³ « Die Erhaltung der Rasse », Stabs PA 212 T 2 XXXI, Lettre de Felix Speiser à Fritz Sarasin, 30.4.1912. Cf. Pour l'Angola, annexes 4.56 et 4.58.

matérielle sert donc également d'autres buts que l'objectivité et l'archivage et qui sont propres à l'institution muséale. Il fournit, par l'entremise des doublets, un moyen d'augmenter le capital-objet du musée qui constitue une ressource importante de l'économie des musées, ce que les dirigeants des institutions muséales ont bien compris. Il permet de thésauriser et de constituer des actifs qui passent inaperçues au bilan, mais que l'on peut réaliser à tout instant par l'échange ou la vente au moment où les moyens manquent. A ce titre, c'est un moyen de libérer le musée de sa dépendance face aux mécènes et à l'Etat. Enfin, la pratique du bénévolat en vigueur dans les musées suisses et son corollaire de savants tirant leurs revenus d'autres activités (l'enseignement, le plus souvent) imposent des voyages courts¹ qui ne permettent guère que les enquêtes matérielles.

Le choix porté sur la culture matérielle impose par ailleurs un certain nombre de contraintes. Elle réclame en effet une richesse matérielle considérable des différentes populations. Les populations pauvres ou dont la culture matérielle est peu impressionnante aux yeux des standards des ethnographes ne sont pas étudiées. A ce titre, l'accent porté sur la culture matérielle influence directement la recherche. Puisque toutes les populations primitives ne possèdent pas une culture matérielle suffisamment intéressante pour mériter de s'y arrêter, cet intérêt exclusif crée une hiérarchie des populations indigènes qui ne procède pas du programme de recherche. Simultanément, le choix porté sur la culture matérielle exige que les cultures indigènes se trouvent dans une situation aussi spécifique qu'éphémère. Elles doivent en effet se trouver suffisamment affaiblies par le contact colonial pour permettre à l'ethnographe d'acquérir sans mal, à peu de frais et sans danger les pièces intéressantes. Mais elles doivent être encore raisonnablement authentiques ou, autrement dit, leurs spécificités ne doivent pas être tronquées par la colonisation (SPEISER 1913 : 314). Le cas est donc plutôt rare, on l'imagine mais retient systématiquement l'attention des chercheurs, de Wirz à Bühler et de Paravicini à Delachaux. Pendant son séjour à *Malekula*, Speiser affirme ainsi que les statues utilisées pour le culte des ancêtres sont impossibles à acheter chez les populations qui possèdent une culture saine. Or, ici, les décès ont été si nombreux qu'un grand nombre de ces statues ne sont plus l'objet d'aucun culte, puisque les parents sont tous décédés. Du coup, il devient très aisé de s'en procurer (SPEISER 1913 : 241). Plus tard, à *Tumotu*, dans l'archipel de *Santa Cruz*, Speiser estime avoir trouvé une culture qu'il qualifie de « *urechte* ». Il faut dire que demeurée longtemps sans contact avec les colons, elle a pu se préserver. Heureusement, écrit-il, un Européen y habite depuis quelques années qui a imperceptiblement suscité chez les locaux un intérêt pour la vente d'objets, sans en altérer l'authenticité (SPEISER 1913 : 330).

¹ Le cas le plus extrême est le séjour de quatre heures à *Tikopia*, que Speiser qualifie de « *Glanzpunkt der Reise* » (moment fort du voyage), SPEISER 1913 : 346.

4.3.2. La collection complète

Le deuxième objectif visé par les ethnographes est la constitution d'une collection « complète », terme par lequel, dans les discours comme dans la pratique, les savants décrivent une collection qui réunit l'ensemble de l'ergologie d'une population¹. But central de l'enquête, il suffit qu'il soit atteint pour que l'ethnographe soit satisfait. Ainsi Speiser, au moment de repartir de *Tucano* et en dépit de l'échec de l'expédition brésilienne, relève qu'il est satisfait des résultats matériels de son enquête car il en rapporte un exemplaire de chaque élément de l'ergologie des *Aparai* (SPEISER 1926 : 273). Paravicini aussi se réjouit d'avoir réuni l'ensemble de la production culturelle de la côte nord de *Guadalcanal*². A ce titre, les contrats qui lient les collectionneurs au musée ethnographique de Bâle sont d'ailleurs explicites : « *Es ist für das Museum von grösserem Werte, den materiellen Kulturbesitz eines Gebietes vollständig zu besitzen, als von vielen Gebieten nur in Bruckstücken* »³. Delachaux se fixe la même exigence et va jusqu'à rapporter des échantillons des matières premières de teinture et des objets non-terminés⁴.

Différents motifs poussent les ethnographes à agir ainsi. Fidèles d'abord à la tradition de la statistique naturaliste⁵ qui oriente encore les recherches de Fritz et Paul Sarasin, les ethnographes suisses souhaitent décrire le réel jusqu'à son épuisement. La statistique naturaliste est en effet une description systématique des propriétés physiques, des constitutions politiques et domestiques, des mœurs et des modes de comportement extérieur des nations, écrit Wilhelm von Humboldt⁶. A ce titre, la collection complète participe donc de cette exigence. Par ailleurs, en recueillant l'ensemble de la production matérielle d'une population, l'ethnographe vise un objectif positiviste. En l'espèce, le musée, conçu comme théâtre du monde, doit permettre à chacun de trouver les réponses à ses interrogations. La complétude de la collection répond ainsi à l'exigence du microcosme. Enfin cette exigence est réclamée par la méthode. Les enquêtes sur le peuplement des différentes régions étudiées que permettent les collections, doivent s'appuyer sur un double critère : quantitatif et qualitatif. Il ne suffit pas, en effet, pour établir la parenté de deux populations, qu'un seul objet se trouve en deux endroits différents. Il faut trouver un ensemble d'artefacts similaires, un faisceau de preuves. A cette fin, la nécessité de bénéficier de l'entier de l'ergologie d'une population constitue une civilité de la preuve admise comme l'attestent certains

¹ Voilà pourquoi les ethnographes photographient généralement ce qu'ils ne peuvent emporter, cf. annexes 4.36, 4.37, 4.38, 4.39, 4.40, 4.41, 4.42, 4.43.

² MKB 284.9.0., Rapport de l'activité d'Eugen Paravicini en octobre 1928, 31.10.1928.

³ « Posséder l'ensemble de la production matérielle d'une région a plus d'importance pour le musée que des collections partielles de différentes régions », MKB 284.9.0, Contrat entre la commission du Musée ethnographique et Paul Wirz, 1.8.1928 (c'est nous qui soulignons).

⁴ MEN Angola 1, Rapport de Théodore Delachaux à la Commission du Musée ethnographique, 1931 et Carnet de terrain.

⁵ A ce propos, voir BLANCKAERT 2000, 129-136.

⁶ Dans BLANCKAERT 2000 : 132.

travaux de Speiser (1933, 1946). Sans questionnement spécifique et sans exigence autre que l'exhaustivité, cette pratique qui procède d'une démarche inductiviste impose de tout emporter, ce qui explique les véritables *razzias* des expéditions qu'attestent les dix-sept tonnes rapportées par Speiser ou les dizaines de caisses de Bühler.

4.3.3. Le primitif

Les ethnographes suisses de la première moitié du 20^{ème} siècle s'intéressent au primitif. Il n'y a là rien de spécifique aux Suisses, bien sûr. Benoît de l'Estoile souligne ainsi qu'en France « les ethnographes restent aveugles à tout ce qui ne correspond pas à l'image d'une Afrique préservée. Sont ainsi absents des fiches pour la période 1931-1937 à la fois les travaux forcés, les guerres coloniales, l'enrôlement dans l'armée française ou l'islam, alors que les principaux interprètes ou informateurs ont été tirailleurs, musulmans ou soumis aux travaux obligatoires. Les thèmes de recherches traduisent la quête d'une Afrique authentique, primitive, avant ce qui est perçu comme une disparition inéluctable devant la colonisation » (2007 : 148). Il n'y a rien de spécifique à l'ethnographie non plus. En Suisse, les folkloristes, les peintres, les écrivains et les politiciens qui constituent une large part des élites suisses y manifestent également un intérêt marqué (RUEDIN 2003 : 21).

Pour l'ethnographe sur le terrain, cette attention s'observe en de multiples occasions. Speiser, par exemple, ne s'intéresse qu'aux indigènes dont il juge que la spécificité n'est pas tronquée par la colonisation (SPEISER 1913 : 314). Il en va de même pour Fritz Sarasin. En Nouvelle-Calédonie, il assiste tristement à une fête au cours de laquelle les indigènes dansent à l'ancienne avant d'esquisser une valse, éclairés par un mélange de palme brûlée et des lampes à pétrole et au son des battements de mains et les sifflements traditionnels, mais aussi de l'accordéon « criard ». « Nous ne restâmes pas longtemps, regrette-t-il, à contempler cette pauvre caricature des fêtes d'autrefois » (Fritz SARASIN 1917b : 258). Junod agit de même qui a toujours le souci de décrire l'état primitif des indigènes plutôt que leurs comportements présents. Dans *Les Ba-Ronga*, il décrit ainsi longuement l'armement de chasse traditionnel de ces populations autochtones du sud de l'Afrique avant de conclure le chapitre par un laconique : « Dans le courant de ce siècle, les Ba-Ronga ont commencé à adopter les fusils pour la chasse et, le cas échéant, pour la guerre » (JUNOD 1898 :166).

Cette quête oriente considérablement leurs recherches et dresse le regard¹. Le cas de la « découverte » des *Toàla* par les cousins Sarasin l'atteste. Intrigués par des récits indigènes sur une population primitive, ils se rendent dans les monts *Lamontjong* où ils mènent des fouilles qui révèlent la présence d'éclats de silex et d'os dont ils infèrent l'antiquité de l'occupation des

¹ Ce regard sélectif trouve un écho remarquable chez les tenants du primitivisme rural qui dominent alors les milieux artistiques en Suisse, RUEDIN 2003 : 25.

grottes. Les *Toàla*, concluent-ils, représentent les restes d'une *Urbevölkerung* (SARASIN et SARASIN 1905b : 269).

Pourtant, ni les habitants, ni leur ergologie ne correspondent au type primitif auquel Fritz et Paul Sarasin s'attendent. Au contraire, ils ressemblent plutôt aux habitants *bugis* des tribus voisines. Voilà qui les amène à s'en détourner et à chercher fébrilement une autre population, plus en accord avec leurs attentes¹, d'autant que différents indices matériels les mettent sur la piste. D'abord, les maisons sur pilotis que les *Toàla* construisent dans les grottes portent un nom qui signifie « ancienne maison », alors qu'ils observent que les maisons plus récentes sont de style *bugis*. Par ailleurs, la langue *toàla* a disparu, ce qui intéresse tout particulièrement les deux naturalistes puisque cela lie intimement les *Toàla* aux *Weddas* de Ceylan qui avaient également abandonné tout souvenir d'un idiome qui leur soit propre. De plus, si la fouille des grottes inoccupées ne paraît pas donner d'indications claires, ils n'en jugent pas moins qu'elle conforte leurs hypothèses. Pourtant l'absence de stratigraphie dans la cendre, le mélange des niveaux à proximité des murs, le mélange des plans dû à la mise en place des pilotis ne dessine pas de tableau lisible. Rien n'y fait : les deux hommes en déduisent trois éléments. D'abord, la céramique n'apparaît que dans la couche supérieure ; ensuite, il n'y a aucune trace d'animaux domestiqués ; enfin, l'absence, parmi les très nombreux vestiges de faune, d'os d'une espèce très courante, couplée à la présence de restes d'un animal qui n'existe plus au sud de Célèbes, souligne l'ancienneté de l'occupation. Au total, pour les Sarasin, les vestiges des grottes témoignent d'une occupation paléolithique. Les *Toàla* actuels ignorant tout des outils en pierre, on pourrait croire qu'une telle assertion falsifie leur hypothèse. Ce n'est pas le cas : ils prétendent que cela ne signifie pas que les outils lithiques n'aient pas été la norme quelques générations auparavant et maintiennent que les *Toàla* actuels sont semblables aux anciens habitants des grottes. Du reste, avancent-ils, un *Toàla* leur a avoué avoir vécu peu de temps auparavant encore dans des grottes et n'avoir pas connu l'agriculture. Le *Toàla* actuel en revanche ne les intéresse pas.

En dépit de cet intérêt pour le « primitif », aucun ethnographe suisse ne propose jamais de définition de ce qui se cache derrière ce vocable. Ce n'est pas sans raison. Pour l'anthropologie physique, la définition du primitif est claire : en application de la théorie de l'évolution, est réputée primitive une population qui compte un nombre élevé de traits physiques pithécoïdes tandis qu'une collectivité humaine qui présenterait des caractères morphologiques identiques aux Européens est évoluée. Selon cette logique, qui n'est pas étrangère aux croyances plus généralement partagées par les Européens à ce moment (STOCZKOWSKI 1994 : 10), l'anthropologie physique est capable, assez aisément, de classer les populations de la plus

¹ Ce type d'attente des Sarasin se retrouve sur leurs autres terrains : à Ceylan, par exemple, après avoir rencontré des *Kulturweddas* qui les déçoivent, tombent sur des indigènes qui correspondent à leurs attentes : « *Was wir in diesem Gebiete von Weddas zu sehen bekamen, übertraf alle unsere Erwartungen. Das waren nun wirklich typische Urmenschen* » (« Les *Weddas* que nous vîmes dans cette région dépassèrent toutes nos attentes. C'étaient de véritables hommes primitifs »), SARASIN 1939 : 98.

primitive (beaucoup de traits pithécoïdes et peu de traits européens) à la plus évoluée (beaucoup de traits européens et peu de traits pithécoïdes).

Pour les faits religieux, la parenté, l'organisation sociale, le mode de subsistance, l'habitat, les coutumes, les lois ou les artefacts, le problème est plus complexe. Car, d'une part, si le niveau de développement le plus élevé est représenté, comme pour l'anthropologie, par les accomplissements européens, où trouver et comment identifier les phénomènes culturels les plus primitifs ? D'autre part, comment classer les différentes réalisations culturelles dans leur succession chronologique ? Inversant les relations entre ethnographie et archéologie, qui placent la première au service de la seconde, les deux questions se résolvent précisément par un recours à l'archéologie dont on se sert à la fois pour identifier la forme universelle de l'état primitif aux caractères culturels du Paléolithique et pour proposer une typologie.

Cette quête du primitif explique pourquoi les ethnographes suisses se tournent systématiquement vers les populations qui leur paraissent les plus éloignées des Européens et qui ont noué le plus petit nombre de relations avec ceux-ci. Pour cette même raison, ils étudient de préférence les caractères qu'ils jugent autochtones et rejettent tout métissage avec les éléments européens. Cela les mène à s'intéresser aux éléments qu'ils jugent anciens. L'objectif n'est donc pas de décrire l'état actuel de la population, mais son état originel. Paradoxalement, pourtant, les nécessités du terrain au cours duquel il jouissent de l'infrastructure coloniale leur interdisent l'accès aux « plus sauvages » (DE L'ESTOILE 2007 : 170).

Cette quête du primitif vise un double objectif : d'abord, fidèlement aux injonctions de Bastian, elle cherche à archiver les traces des hommes de l'origine avant qu'elles ne disparaissent à jamais. C'est le but que poursuit Paul Wirz dans la première recherche qu'il a entreprise « *mit der Absicht, von den noch wenig bekannten und in raschem Aussterben begriffenen Stämmen auch für spätere Zeiten eine bleibende Erinnerung zu sichern* »¹ (WIRZ 1922 : Préface). Du reste, prétend-il, c'est parce que le travail le plus urgent est à faire sur la côte qu'il a étudié les *Marind-Anim*. « *Diesen Stamm nach allen Richtungen hin zu untersuchen, schien mir bald darnach umso notwendiger zu sein, als das Aussterben der total verseuchten Bevölkerung bevorstand und nur noch eine Frage der Zeit ist. Vorüber war die Zeit der grausamen Kopffjagd, der grotesken Festen und der rohen, blutdürstigen Geheimkulte, aber es gelang mir noch von vergangenen Zeiten einen letzten Widerschein zu verspüren* »² (WIRZ 1922 : Préface).

Cette archive des populations primitives n'est pas seulement utile comme conservatoire des traditions de l'humanité. Elle vise un second objectif. Si les sociétés humaines ont évolué du plus simple au plus complexe et si l'Europe se trouve dans l'état le plus avancé, il est possible de plonger dans le passé de l'Europe – et en particulier dans sa Préhistoire – en étudiant les populations primitives actuelles. C'est du moins l'un des motifs qui poussent Henri-Alexandre

¹ « avec pour objectif de conserver pour l'avenir une trace de ces tribus encore peu connues et menacées de disparition ».

² « Étudier toutes les dimensions de cette tribu me parut d'autant plus urgent que sa disparition semblait imminente. Le temps des chasseurs de têtes, des cérémonies grotesques et des cultes secrets sanguinaires était passé, mais je parvins à déceler un dernier aperçu des temps passés ».

Junod à étudier les *Ba-ronga*. Il ne lui est pas personnel, pourtant. Au contraire, c'est une position largement diffusée en Europe à laquelle Junod est rendu attentif par Lord Bryce. L'enregistrement du mode de vie primitif des *Ba-Ronga* vise ainsi aussi à saisir les formes de la Préhistoire européenne. « Ces peuples primitifs sont probablement arrivés à un degré de développement par lequel nous-mêmes nous avons passé autrefois. J'imagine que les Lacustres de l'âge de la Pierre n'étaient guère supérieurs aux peuples bantou. A certains égards ils leur étaient même inférieurs. Il semble donc, quand nous nous penchons vers ces primitifs pour déchiffrer leur conception du monde et de la vie, que notre histoire ancienne, à nous, surgisse devant nos yeux. Certains problèmes de nos âmes civilisées, filles agrandies de ces âmes primitives, s'expliquent. Nous prenons mieux conscience de nous-mêmes et des mystères de notre évolution » (JUNOD 1898 :8). Delachaux et Thiébaud sont mus par le même intérêt. Alors qu'ils sont au camp de *Vacâmba*, deux petits bergers s'approchent et les deux savants remarquent les baguettes que l'un d'eux tient à la main. « Il y a deux jours, nous nous étions entretenus des jouets primitifs de nos bergers des Alpes et voici leurs camarades *Humbe* qui en ont des pareils ! Et je pense à la joie qu'aurait eue feu la Dr. L Rütimeyer, de Bâle, qui avait témoigné tant d'intérêt au projet de mon voyage en recevant quelques uns de ces bœufs dont il a prouvé l'existence dès l'âge paléolithique et la présence actuelle en dehors de nos Alpes, en Laponie et en Sibérie ! Les voici maintenant en Afrique du Sud chez le peuple pasteur des *Humbe* » (DELACHAUX, THIEBAUD 1934 : 92).

Ce désir de primitivité ne correspond cependant pas toujours à un souci d'authenticité. L'important réside en ceci que la production culturelle soit vierge de toute trace européenne et non dans son caractère fonctionnel pour la société en question. Peu importe, au fond, qu'une cérémonie primitive se déroule en dehors du calendrier des indigènes, aussi longtemps qu'elle est primitive¹. A *Mupa*, Théodore Delachaux se rend ainsi à une fête en l'honneur de fiancés accompagné de son cuisinier et espère y assister à une danse. A son arrivée, il offre quelques présents en échange desquels les femmes organisent une danse. « Les danseuses sont rouges et luisantes, le feu est rouge et l'ombre est noire et mouvante. Une nuée de poussière enveloppe la scène, le bois aromatique se mêle au parfum de l'*olukula*, le bruit sourd et rythmé du *ngoma* couvre tous les autres bruits. Vision la plus intense, la plus exotique qu'il m'ait été donné de voir. Le lendemain, j'assiste aux mêmes danses en plein jour ; mais l'impression quoique belle est moins forte et moins sauvage » (DELACHAUX, THIEBAUD 1934 : 114-115). Au fond, ce qui compte, c'est l'impression d'exotique, il faut que la réalité indigène corresponde aux attentes des Européens, plutôt qu'elle ne fasse sens aux yeux des populations étudiées. Le mépris d'un Thiébaud pour le métissage des symboles du pouvoir des souverains tribaux l'atteste sans doute de la meilleure manière. « Le roi *Chipukungu* vient nous rendre visite avec sa cour : deux de ses femmes, ses ministres, et de nombreux enfants. Il a sorti sa garde-robe européenne, une vieille redingote aux

¹ C'est du reste un comportement qui se retrouve en d'autres lieux de la recherche ethnographique lorsque les savants vont étudier les troupes indigènes de foire ou les expositions coloniales. Pour Bâle, MKB H allg 21 (1a), Procès-verbal de la commission ethnographique, 19.9.1894 ; voir aussi L'ESTOILE 2007 : 65-68 et L'ESTOILE 2001.

revers de velours, une culotte d'équitation kakie, des souliers jaunes tout neufs et des fixes chaussettes violets qu'il a placées bien en vue sur ses pantalons. Sa cravate est celle d'un homme distingué. Il est coiffé d'un grand sombrero aux ailes démesurées. Il représente bien le type du roi nègre impotent, souriant et ridicule » (DELACHAUX, THIEBAUD 1934 : 54). Ridicule à ses yeux, sans doute, et non pour les indigènes dont le point de vue n'intéresse manifestement pas l'ethnographe. Il ne cherche pas à se placer au point de vue de l'indigène mais souhaite décrire objectivement sa position dans la diversité humaine.

4.3.4. Le connu et l'inconnu

En dépit du caractère d'évidence du double critère de l'ergologie et de la primitivité, ces deux éléments ne suffisent pas tout à fait à guider les ethnographes suisses sur le terrain. Il leur faut en effet un crible plus fin. Celui-ci prend souvent la forme de la quête d'objets connus. A ce titre, la récolte d'objets constitue d'abord la reproduction d'un savoir légitime que l'observateur ne découvre pas sur le terrain. En réalité, le travail de l'ethnographe tient surtout de la méthode du philatéliste. Il se rend sur le terrain pour chercher les objets que d'autres ont déjà recueillis, publiés ou exposés. Comme l'exprime Vincent Debaene, « l'expérience ne peut démentir la théorie » et le musée qui recueille les objets n'est pas un laboratoire (2006 : 25) : il est une exposition. S'il faut y voir la reproduction d'un outil de travail légitimé par les autorités du champ de recherche, cette tentative de « faire comme » ou de « bien faire » sert à conférer au musée le statut d'institution homologuée, donc valorisante pour la ville qui l'héberge. A cet effet, et dans la mesure où l'on ne maîtrise pas entièrement les questions vives du champ de recherche, on se contente de réunir des artefacts déjà connus et qui répondent à des interrogations légitimes.

La version amateur de cette pratique existe sous la forme des *Notes and Queries* britanniques ou de diverses recommandations aux voyageurs. Junod, de son côté, s'appuie sur le questionnaire de James Fraser¹. Ainsi, en 1907 au moment d'entamer un nouveau séjour à *Rikatla* où il retrouve *Spoon* et un autre informateur, *Mboza*, il entreprend « une enquête systématique d'après le questionnaire préparé par le Professeur J. Fraser à l'intention des chercheurs désireux de réunir des faits ethnographiques. Je portai, écrit-il, plus spécialement mon intérêt sur la question des tabous. Au cours de cette étude, qui me prit bien des mois, je fus plus que jamais frappé par l'immense complexité de la vie d'une tribu sud-africaine » (JUNOD 1936 : 10). Du reste, dans certains passages de son travail, il insère même de courts paragraphes qu'il intitule « Réponses aux questions posées par le Professeur Fraser » au sujet de l'agriculture (1936 : 31), du mariage (1936 : 122) ou du gouvernement (1936 : 415).

Cette pratique ne se limite cependant pas aux « amateurs ». En témoigne l'exemple de Speiser qui est déjà un ethnographe expérimenté lorsqu'il quitte la Suisse pour les îles Salomon muni d'un carnet de l'Institut d'ethnologie de l'Université de Paris intitulé « Instructions pour les voyageurs.

¹ On ne retrouve la référence à Fraser qu'à partir de la version anglaise de 1912.

Questionnaire linguistique ». Certes Speiser n'a pas été très patient et la linguistique indigène n'est manifestement pas son fort. Il n'en reste pas moins qu'il remplit une poignée de questionnaires à *Anato* près de *Gasmata*¹.

Le plus souvent, les pratiques de reproduction du savoir sont cependant plus complexes. Il n'est pas rare, en effet, que les ethnographes se rendent sur un terrain qui n'est pas complètement vierge. Dans ces cas-là, les savants suisses s'appuient sur deux types de sources. D'une part, ils se servent des publications scientifiques sur les régions explorées. Fritz et Paul Sarasin se rendent ainsi en Egypte en 1890 armés du célèbre ouvrage d'Edward Lane sur les mœurs et coutumes des Egyptiens (1860). C'est en se fondant sur les descriptions de la vie des Egyptiens modernes que contient l'ouvrage que les Sarasin estiment avoir pu réunir une collection *complète* de l'ergologie égyptienne qu'ils offrent au musée de Bâle. Divisé en vingt-huit chapitres, le travail de Lane, agrémenté de plus de cent trente illustrations, constitue une description minutieuse de la vie des Egyptiens, de leurs vêtements et de leur apparence générale, de la religion, de leur gouvernement, des pratiques sociales, de la langue, de la littérature et de la science, des superstitions et surtout de l'ergologie de la vie domestique. Dès lors, on comprend mieux la notion de complétude évoquée plus haut : s'agissant d'un savoir établi et homologué, il n'est pas chimérique de juger de la portée de sa propre recherche. On le fait simplement à l'aune de l'étalon. Il en va de même pour Speiser qui emporte avec lui la somme de Richard Parkinson sur l'Océanie (1907) dont il emploie les illustrations pour repérer les objets importants.

D'autre part, avant de partir, les ethnographes étudient les collections d'objets indigènes exposées dans les musées ethnographiques d'Europe. Paul Sarasin visite une grande partie des musées européens avant de partir à Ceylan en 1883 ; Speiser étudie également les collections de Berlin et de Stuttgart avant de partir aux Nouvelles-Hébrides et Delachaux se vante d'avoir vu les collections angolaises de « Paris, Bruxelles, Bordeaux, Marseille, Berlin, Munich, Hambourg, Stuttgart, Vienne, Alger, ainsi que tous nos Musées suisses »².

Ces pratiques visent naturellement à se familiariser avec les artefacts indigènes comme à être au fait des dernières recherches en la matière. Elles permettent cependant surtout de repérer les pièces incontournables d'un groupe culturel au sein duquel on ne séjournera que brièvement. C'est donc autant un moyen de palier les insuffisances de la méthode extensive que de réunir à moindre frais des collections de valeur pour son institution.

Parallèlement à ces recherches qui visent à la reconstitution d'un savoir connu et homologué, les ethnographes suisses sont également friands de pièces inconnues ou rares. Le principe qui dirige ces quêtes est l'inventaire naturaliste du monde, nous l'avons assez répété³. On le retrouve dans les recherches des Sarasin à Célèbes ou dans l'exploration de l'Abyssinie de Montandon. L'objectif consiste à trouver des espèces animales et végétales, des reliefs ou des étendues d'eaux inconnus et, à ce titre, la quête de l'inconnu en procède également. De fait, cette pratique est

¹ MKB H Speiser 26.

² MEN Angola 1, Rapport de Théodore Delachaux à la Commission du Musée ethnographique, 1931.

³ A cet égard, cf. DE L'ESTOILE 2007 : 105.

courante. Que Speiser, dans ses périodes de *blues*, se voie parfois comme un *Raritätensammler*¹ l'atteste comme les collections de pièces rares et d'*unica*² qu'il réunit en 1930 encore.

De son côté Théodore Delachaux achète également quelques pièces rares, en particulier des masques³. L'objet qu'il a le plus poursuivi pourtant est une petite parure féminine assez commune dans le pays, mais manifestement difficile à acquérir. « En vain nous avons cherché à nous en procurer, explique-t-il, malgré les sacrifices que nous étions prêts à faire. Invariablement on nous répondait : “Je ne puis le vendre, il n'est pas à moi.” Parmi les gens qui viennent nous vendre, qui de la farine, qui des objets de collections, nous remarquons un couple chrétien aux manières plus civilisées. Lui porte la barbe et un veston, ce qui n'est pas pour nous le rendre sympathique quoiqu'il le méritât. [...] Je réussis enfin à acheter un collier à *conus* à un prix exorbitant et encore la coquille est-elle en mauvais état. Ce sera la seule authentique du voyage, car dans le Sud on m'offrira souvent des plaques très bien imitées en porcelaine ou en faïence émaillée *made in Germany* » (DELACHAUX, THIEBAUD 1934 : 76).

Considérant ce que nous avons affirmé au point précédent, cet intérêt peut paraître paradoxal. Ce n'est vrai qu'à l'échelle des pratiques de terrain. Au niveau plus général des pratiques de collections des musées auxquelles nous reviendrons plus bas, on observe que la quête du rare est assez commune. On se souvient du reste que Speiser, lorsqu'il s'adresse au conseiller d'Etat Hauser pour obtenir des crédits pour financer des expéditions, affirme même explicitement que l'acquisition d'*unica* est le fait des musées. Le terrain, précise-t-il, est même le seul lieu où il est possible de dépasser cet amasement de pièces uniques⁴.

Au fond, l'achat de pièces uniques sur le terrain tient de la déformation professionnelle pour des enquêteurs qui sont toujours liés à des musées. Ici encore, l'intérêt de l'institution muséale explique les orientations de la collecte car les musées portent un intérêt particulier aux pièces uniques (porte de *Tikal* au musée de Bâle, habits de fibres végétales polynésiens à Neuchâtel, par exemple) puisque ce sont ces objets qui attirent le grand public. A cet égard, le paradoxe de ce double intérêt de collecte ne fait que refléter les deux objectifs du musée.

4.3.5. Pièces communes et objets de prestige

Selon une articulation similaire, les ethnographes suisses manifestent également un intérêt pour deux autres catégories d'objets : les artefacts communs et les beaux objets. Et l'origine est identique. Comme nous le verrons dans la partie suivante, depuis le début du 20^{ème} siècle, les musées ethnographiques semblent vouloir se concentrer sur les pièces domestiques et populaires, les objets du quotidien ou les outils : bref les pièces qui ont une valeur de témoignage plutôt que

¹ Stabs PA 212 T 2 XXXI, Lettre de Felix Speiser à Fritz Sarasin, 20.4.1911.

² Stabs PA 212 T 2 XXXIV, Lettre de Felix Speiser à Fritz Sarasin, 1.1.1930.

³ MEN Angola 1, Liste de Théodore Delachaux, s.d.

⁴ MKB 284.1, Lettre de Felix Speiser au conseiller d'Etat Felix Hauser, 14.5.1926.

celles qui ont une valeur esthétique. À défaut d'en trouver trace dans la pratique – dans les faits, bien sûr, l'institution muséale se trouve une nouvelle fois tiraillée entre ses objectifs scientifiques et populaires – ce discours joue en tout cas un rôle important dans la revendication du statut scientifique du musée. La vie d'un peuple, prétend-on, se reflète davantage dans une poterie grossière que dans un bijou finement ciselé. Il n'en reste pas moins que les « belles pièces » continuent d'attirer l'attention des ethnographes.

Les rapports de caisse mensuels de l'expédition d'Eugen Paravicini aux îles Salomon attestent ce double intérêt que soulignent aussi les instructions annexées à son contrat¹. Les innombrables outils (haches, marteaux, ...), objets domestiques (cuillères, peignes, bols, corbeilles, mortiers), armes de chasses ou de pêche (flèches, arcs, lances, filets, hameçons) et parures et vêtements (robes, colliers, boucles) y côtoient quelques boucliers et brassards tressés, deux poteaux de soutènement (à 20 francs-or la pièce !) et une dizaine d'idoles de pierre². Bühler agit de même, lorsqu'il s'intéresse aux mouchoirs en *ikat* dont il relève la beauté au milieu d'une culture matérielle peu impressionnante³. Il en va de même pour la Mission scientifique suisse en Angola. À *Cubango*, Théodore Delachaux acquiert principalement des armes (casse-tête, arcs et flèches, sagaies), des objets domestiques (spatules, cuillères, couteaux, calebasses, tabatières, peignes, corbeilles, chaises et paniers coniques) et des habits et des parures (camisoles, pantalons, pagnes, colliers, bracelets). Comme le fera Bühler, puis Gabus, Delachaux réunit également des collections de technologie primitive qui participent aussi à ce souci d'archiver la vie quotidienne (poudres et techniques de teintures, poterie, objets en cours de fabrication). Mais, comme tous les autres ethnographes, il développe un intérêt marqué pour les belles pièces ou les pièces rares. C'est le cas des masques *tyivokwé* dont il espère, avant de partir, avoir la chance d'en rapporter un. C'est le cas aussi des paniers de divination⁴, dont Henri-Alexandre Junod avait proposé une étude, dans son travail sur les *Ba-Ronga*.

4.4. Bilan

Deux pratiques de l'ethnographie suisse co-existent au début du 20^{ème} siècle. Elles partagent de nombreux points communs : un intérêt pour le primitif, une sensibilité à d'autres domaines de recherches plus ou moins lointains (anthropologie, archéologie préhistorique, zoologie, botanique, géologie), l'appui des autorités coloniales et une forte dépendance à l'égard de l'ensemble des acteurs du monde colonial. Leurs différences restent cependant importantes. La

¹ Voir MKB 284.9.0, Contrat entre la Museumskommission et Eugen Paravicini, 8.3.1928. Ce double intérêt ne se limite d'ailleurs pas à la Suisse, cf. par exemple DE L'ESTOILE 2007 : 141 pour l'objectif scientifique et 150 pour l'écart entre les proclamations et les pratiques.

² MKB 284.9.0, Rapports de caisse d'Eugen Paravicini, septembre 1928-août 1929.

³ MKB 284.9.0. Rapport d'Alfred Bühler à la commission ethnographique, 1.1.1936.

⁴ MEN, Catalogue des objets ethnographiques récoltés par la Mission scientifique suisse en Angola à partir du mardi 25 avril, jour du départ de la mission scient. suisse de la Miss. cath. du *Cubango*, pp. 1-4.

première, défendue par les ethnographes du musée de Bâle, Eugène Pittard, George Montandon et Théodore Delachaux se caractérise par la dimension extensive de son approche. Corollaire de ce choix, chaque lieu n'est étudié que brièvement et superficiellement, puisque la langue n'est généralement pas maîtrisée. Cela réduit naturellement les objets d'étude potentiels : on ne résout pas en quatre heures passées à *Tikopia* les problèmes que pose l'analyse de son système de parenté. Du coup, le meilleur moyen d'obtenir des informations valides en peu de temps consiste à se concentrer sur deux éléments aisément négociables et dont le sens est difficilement contestable : une portion représentative de la culture matérielle et l'anthropologie physique sur laquelle on fonde, ensuite, les recherches évolutionnistes ou diffusionnistes.

La plupart de ces savants est parfaitement consciente de la superficialité et des limites de leurs études dont ils identifient précisément la source. Ils les assument sans difficulté. En revanche, s'ils admettent la difficulté des échanges, ils ne paraissent pas se rendre compte de la fragilité de leur position dans les interactions avec les indigènes. De fait, novices dans la relation coloniale, ils ne maîtrisent qu'une partie de l'échange. Ce sont les colons, les missionnaires et les indigènes qui dirigent la manœuvre tandis que les ethnographes occupent une position dominée. Ainsi, à l'exception de Paravicini, les ethnographes ne sélectionnent les objets que dans un corpus qui est défini par les indigènes en fonction de ce qu'ils savent des attentes des administrateurs coloniaux ou ethnographes qui les ont précédés. Au total, leur contrôle sur l'ensemble de leurs recherches est faible.

La seconde méthode, pratiquée par Paul Wirz et Henri-Alexandre Junod est très différente : fondée sur des séjours très longs, dans des espaces réduits, elle constitue par excellence une recherche de type intensif¹. Pour développer les connaissances qui les intéressent – les mythes et la religion – cette méthode semble tout à fait appropriée. Permettant de coupler interrogatoires, observation et participation, elle semble d'ailleurs la plus à même de vérifier les informations. La maîtrise de la langue, enfin, constitue un atout reconnu par l'ensemble de la profession. Partisan de cette seconde méthode, mais pratiquant la première par la force de l'habitude et le poids des institutions, Speiser lui reconnaît des avantages. Les différences sont donc marquées. Mais, contrairement à un Radcliffe-Brown qui se fonde sur une divergence de vues comparable pour revendiquer une différence essentielle entre les domaines de recherches de l'ethnographie et de l'anthropologie sociale (1923 : 7), Speiser refuse de séparer les deux domaines. Il s'agit de deux versions de l'ethnographie dont la distribution parmi les ethnographes suisses n'est pas sans intérêt.

Junod et Wirz, qui pratiquent la seconde méthode, sont tous deux absents des processus d'institutionnalisation du champ de recherche et demeurent également, à quelques courtes exceptions près, étrangers aux institutions ethnographiques suisses. En revanche, les Sarasin, Speiser, Paravicini, Bühler, Pittard, Delachaux sont tous des ethnographes institutionnels. Cette corrélation n'est pas qu'une coïncidence. Du moins, elle n'est pas sans lien avec le caractère

¹ Cette même distinction et une hiérarchie identique des savoirs est également soulignée par Marcel Griaule, L'ESTOILE 2007 : 143.

muséal des institutions dominantes de l'ethnographie suisse. A ce titre, on imagine aisément que les commissions des musées se satisfont volontiers des recherches portant sur la culture matérielle, dont la méthode extensive garantit leur meilleur développement¹. Par ailleurs, le financement des musées, qui passe entre autre par une sollicitation ponctuelle de mécènes mais aussi des pouvoirs publics, favorise également l'intérêt porté à la culture matérielle. L'artefact est en effet objet de prestige, objet de savoir, mais également un objet d'échange sur le marché ethnographique : voilà qui explique les collections en trois exemplaires de Speiser ; voilà qui explique aussi les belles pièces. Enfin, si le musée est une institution, c'est que le savoir qui s'y pratique représente le savoir orthodoxe, institutionnel. On en attend qu'il reproduise le savoir conventionnel et non une expérimentation. On comprend dès lors la dimension imitative du savoir qui s'y développe.

L'ethnographie, en Suisse, c'est d'abord celle des ethnographes d'institutions ; c'est l'ethnographie matérialiste et évolutionniste. La version de Junod ou de Wirz (et parfois de Speiser) ne représente donc qu'une alternative modeste et marginale. Ce sont eux pourtant qui obtiennent les plus grands succès internationaux ; ce sont eux aussi que l'historiographie a choisi d'honorer comme en témoignent les deux seules biographies consacrées à des ethnographes suisses (SCHMIDT 1998 ; HARRIES 2007). Au fond, on ne doit pas s'étonner de ce que l'alternative provienne de savants qui occupent une position marginale dans le champ ethnographique suisse. Comme le suggère Pierre Bourdieu (2001 : 72-77), la redéfinition des frontières du champ constitue l'une des armes préférées des dominés, même si, en l'espèce, la domination est toute relative. Cela dit, il ne s'agit pas seulement d'une question de position dans un champ national qui pousseraient des exclus à agir, pour des motifs stratégiques. La nature, la structure et la taille des institutions de recherche y contribuent également.

¹ Voir aussi L'ESTOILE 2007 : 143.

Bilan

En dépit de conditions financières et d'inscriptions épistémologiques très variées, il existe une égalité des ethnographes suisses sur le terrain. Arrivés sur place, les mêmes rituels sont observés, les mêmes relations sont nouées dans le monde colonial, dans un même rapport de dépendance. Les centres d'intérêt et les objets d'étude – à l'une ou l'autre exception près – se ressemblent étonnamment en dépit des différences importantes qui distinguent les ethnographes. De fait, si nous avons dit et répété qu'il n'existe pas d'école suisse d'ethnographie, l'analyse des pratiques de terrain nous apprend le contraire. Les ethnographes suisses partagent une méthode de travail et un objet d'étude : ce sont des collectionneurs-ethnographes. La terminologie dont ils se servent en témoigne – les *Sammlungsreisen* de Bâle ne sont pas des *Forschungsreisen*. Cela n'en fait pas moins des ethnographes.

Entre les deux volets de l'ethnographie, sociologique et ergologique, qui sont autant de dimensions du même champ de recherche, l'immense majorité des ethnographes suisses se place alors du côté de l'ergologie sans la placer dans une hiérarchie où elle serait confrontée à la sociologie. Rapidement, cependant, au fur et à mesure des développements du champ de recherche en Grande-Bretagne et aux Etats-Unis, l'option choisie par les ethnographes suisses apparaît comme la moins intéressante. Elle constitue, plutôt qu'un versant de l'étude, sa première étape qui ne prend sens que suivie de l'étude sociologique. Si certains ethnographes comme Speiser, Bühler ou Delachaux, s'en rendent alors compte, le poids des institutions et la position de l'ethnographie dans le champ scientifique suisse diffèrent la transformation des pratiques pour longtemps encore.

Si l'ethnographie est une science de terrain, elle ne se pratique pas moins la plupart du temps au musée, en Europe, où les données récoltées sont concentrées, puis traitées. Les enjeux soulevés par ce second volet de la recherche ethnographique dont nous traiterons ici sont multiples. Car l'activité des ethnographes ne se réduit pas à la publication de travaux scientifiques¹. Il consiste au moins autant à élaborer un outil de travail pour les scientifiques et à mettre sur pied une institution culturelle pour le grand public. Partant d'un même objet – la collection d'artefacts – les ethnographes produisent donc à la fois des instruments de production et de transmission du savoir. Pourtant comme les différents phénotypes d'un génotype commun, ces instruments partagent aussi un certain nombre de caractéristiques communes. C'est vers elles que nous porterons notre attention.

Dans un premier chapitre, nous étudierons comment chaque institution définit ses domaines de compétences et d'intérêt en jouant de l'influence de trois éléments – que nous ne distinguons que pour des motifs analytiques, tant il est évident qu'ils se chevauchent et se nourrissent mutuellement. Le premier procède de la position de l'ethnographie dans le champ scientifique. Elle lui donne pour objet les artefacts témoignant de l'état le plus primitif de l'humanité. Voilà qui explique l'intérêt porté aux collections ethnographiques exotiques, folkloriques et préhistoriques. Le deuxième procède de la position du musée dans le champ urbain : les ethnographes prennent en effet rapidement conscience que leur survie dépend de leur capacité à satisfaire également les savants et le grand public. Dès lors, ils se soucient de réunir et de présenter deux collections de natures différentes, la *Schausammlung* et la *Studiensammlung*, projet qui oriente profondément le musée. Le troisième procède de la position du musée dans le champ des institutions ethnographiques suisses, les ethnographes s'attribuant un domaine de compétence sous la forme d'une spécialisation régionale.

Une fois ces domaines de compétence établis, les ethnographes cherchent à acquérir des collections. A cette fin, ils développent des stratégies d'acquisitions qui définissent les modes d'acquisition. Faut-il acheter ou recevoir les pièces ? Et quel effet sur la quantité et la qualité des pièces ? Comment les ethnographes imposent-ils leur volonté et comment jugent-ils de la valeur des collections ? Voilà ce que nous traiterons dans le deuxième chapitre.

Mais l'acquisition des collections ne fait pas un musée. Amassées sans être triées, les séries d'objets ne produisent aucun sens avant d'être cataloguées, classées et présentées. Dans le dernier chapitre, nous nous pencherons donc sur les modes de catalogage et de présentation des collections ethnographiques. Quels sont les principaux systèmes et comment les différents musées suisses s'inscrivent-ils dans ce paysage théorique ? Comment le système choisi se traduit-il dans la pratique ? D'où vient l'exigence du classement et du mode d'exposition ? Des savants ou

¹ Nous ne proposons pas d'analyse spécifique aux publications et aux questions particulières qui régissent ce champ de l'activité scientifique. Nous nous contentons de renvoyer le lecteur aux différents éléments que nous avons déjà évoqués tout au long de ce travail et qui permettent d'identifier les stratégies et les modes de publication, ainsi que la réception des oeuvres.

des mécènes ? Comment s'articulent les exigences de la *Schau-* et de la *Studiensammlung* ? Et, en fin de compte, à quoi ressemble le musée d'ethnographie ?¹

¹ Nous renvoyons d'ores et déjà le lecteur à la quatrième section des annexes.

CHAPITRE 1.

CHAMPS D'ACTIVITE

L'ethnographe est bien davantage que le chercheur de terrain auquel ont voulu le réduire les anthropologues sociaux. C'est en effet un savant qui, jusqu'à la fin des années 1960, travaille aussi (et surtout) au musée. Il constitue son laboratoire. A ce titre, comme le chimiste qui choisit avec soin les instruments qu'il pense lui être les plus utiles pour ses recherches, l'ethnographe détermine méticuleusement l'ampleur et la nature de ses collections dès la fondation de l'institution. Cette définition des éléments muséifiables constitue même selon Glenn Penny le premier acte d'ordonnancement des musées (2004 : 167). Si ce choix initial et fondateur a une portée considérable, il n'est cependant jamais définitif. Tout au long de la vie des musées, l'extension de leur domaine de compétence est renégociée.

Trois éléments déterminent ces domaines. En premier lieu, et c'est à la fois une conséquence de l'étroitesse du champ ethnographique suisse et des positions épistémologiques de l'ethnographie suisse, les conservateurs des musées ou les présidents des commissions sont généralement les mêmes individus que les ethnographes rencontrés sur le terrain. Ce cumul des fonctions explique que les éléments muséifiables pour les conservateurs et les commissions ethnographiques sont sensiblement les mêmes que les *ethnographica* du terrain. De ce fait, ici comme là-bas, l'ethnographie s'intéresse principalement aux vestiges *matériels* de l'état *primitif* des sociétés humaines. Par-delà ce diptyque fondateur de l'ethnographie du début du siècle, les musées optent, afin de répondre à la fois aux attentes du grand public et aux besoins des savants, pour la constitution de collections d'étude (*Studiensammlung*) et de collections pour le grand public (*Schausammlung*). Voilà qui oriente profondément les développements des institutions. Enfin, l'étroitesse du champ ethnographique suisse et la décentralisation des institutions imposent une spécialisation à chaque institution – du moins à chaque *Studiensammlung*.

1.1. Les musealia

1.1.1. La matière, la série et l'origine

La culture matérielle

Nous avons vu dans la partie précédente combien l'immense majorité des ethnographes suisses se concentrent sur la culture matérielle. On la souhaite vraie et documentée, soit idéalement l'objet, son nom en langue vernaculaire, son lieu de production, son lieu d'utilisation, le lieu d'acquisition et son usage. Source légitime de savoir depuis le milieu du 18^{ème} siècle (SCHWAB 1950 : 26), la culture matérielle fait d'abord l'objet d'un intérêt qui trouve son origine dans des considérations sociales dont nous avons vu qu'elles débouchent sur l'inscription muséale des premières institutions ethnographiques. Mais ses racines sont également cognitives.

A cet égard, nous savons déjà que le rejet de la philologie, fondé dans le refus naturaliste du *metaphysisches Geschwätz*, a orienté les ethnographes suisses vers la matérialité. Nous savons aussi qu'ils attribuent volontiers à la culture matérielle une objectivité prépondérante. Ce sentiment est du reste partagé par l'ensemble de la communauté ethnographique. Avant la Première guerre mondiale, on ne rencontre en Europe guère que Richard Thurnwald (1912) ou Arnold van Gennep (1914b) pour s'y opposer. Le premier regrette ainsi dans un texte paru en 1912 dans la revue *Museumskunde* que l'intérêt porté à l'artefact relègue à l'arrière-plan les populations indigènes qui sont – ou devraient être – le véritable objet de l'ethnographie. Au point que les ethnographes s'appuient de plus en plus souvent sur les seules méthodes de l'archéologie pour étudier des populations pourtant vivantes (1912 : 200). Il faut, affirme Thurnwald, que l'ethnographe profite de cet accès privilégié à son objet d'étude en allant sur le terrain pour observer les indigènes. S'il ne saisit pas cette chance unique, son travail vaudra autant que celui du médecin qui chercherait à étudier l'anatomie à travers l'observation du squelette.

Van Gennep identifie le même problème : « Si les musées ethnographiques dans leur état actuel font mal à notre science, affirme-t-il, c'est qu'ils perpétuent l'illusion ancienne que ce qui lui importe, c'est avant tout la connaissance des objets matériels. De sorte que les neuf dixièmes des ethnographes s'imaginent qu'en rapportant des caisses pleines d'objets soigneusement étiquetés et munis de leur nom indigène, en classant ces objets derrière des vitres, et en les décrivant dans des revues spéciales avec force détails et illustrations, ils font progresser l'ethnographie. C'est en cela que se marque la déformation que nous ont imposée l'histoire et l'archéologie » (1914b). Au fond, pour Van Gennep comme pour Thurnwald, il n'y a rien de condamnable dans l'étude de la culture matérielle si l'on tient compte de ses limites. Malheureusement, la majeure partie des ethnographes ne saisit pas la dimension métonymique d'une analyse des indigènes qui se réduirait à l'étude de leur seule culture matérielle. A l'image de Marcel Mauss, elle persiste au contraire à faire de la matérialité l'une des exigences d'un bon travail de terrain. Une bonne ethnographie, affirme-t-il, consiste à collectionner et à cataloguer des objets qui sont « dans bien des cas la preuve du fait social » (MAUSS 1967 : 9). Si la valeur cognitive et objective de la dimension objectale de l'ethnographie est volontiers mise en avant par ses défenseurs, il ne faut pas oublier d'y voir également un mode de distinction vis-à-vis des autres domaines du savoir. Kraus suggère à cet égard que si la culture matérielle ne constituait qu'un élément, important certes, mais non exclusif, du travail ethnographique, le choix d'en faire l'objet particulier de son étude permettrait d'établir sans ambiguïté la spécificité du domaine de recherche (2004 : 83).

Quoiqu'il en soit, on se souvient que Pittard défend cette idée de « valeur-objective ». Il nous faut y revenir un instant. Dans ses articles qui appellent à la création du musée ethnographique, il souligne que « l'ethnographie [...] est l'étude de toutes les manifestations matérielles de l'activité de l'homme. Elle a pour but de recueillir et de coordonner les observations auxquelles prêtent les groupes ethniques dans leurs existences personnelles et dans leurs rapports réciproques. Tout ce qui concerne le régime alimentaire, la construction des habitations, le costume et les parures, les armes de guerre et de chasse, les instruments de pêche, les outils employés pour la culture, le matériel d'industrie, le produit des arts, etc., etc. appartiennent à son domaine ». Mais, précise-t-il,

« parmi les documents que recueillent les voyageurs beaucoup malheureusement sont purement descriptifs. Dès lors ils sont insuffisants. Ces descriptions, même les plus minutieuses, sont incapables de nous renseigner avec l'exactitude scientifique que nous réclamons aujourd'hui. Les bases qu'elles fournissent sont très vacillantes. Il entre dans la description trop d'éléments de subjectivité. En anthropologie physique, on ne le sait que trop, hélas ! Et c'est pourquoi cette science ne reconnaît guère qu'aux chiffres d'être un élément d'exacte appréciation. En ethnographie générale, on a été encombré d'une consultation peu rémunératrice. Ce qu'il faut à propos de la vie matérielle d'un peuple, ce n'est pas seulement la description de l'instrument employé, de la parure dont on s'orne, de la déformation ou de la mutilation en usage, du type physique de la population. C'est l'instrument, la parure, la représentation par l'objet même ou par la photographie de la déformation ou de la mutilation, etc. » (PITTARD 1901 : 2-4).

Felix Speiser partage l'opinion de son collègue genevois. Il la pousse un peu plus loin pourtant. Non seulement juge-t-il nécessaire de posséder les objets pour répondre aux exigences de l'objectivité, mais surtout, la possession des objets par le musée en Europe permet de réexploiter continûment les données en fonction du progrès constant de la science. *« Man bedenket auch nicht genügend, dass die Fragestellung einer jeden Wissenschaft sich stetig verfeinert, dass jederzeit Probleme auftauchen können, welche eine genaue Untersuchung auch des einfachsten Objektes stets von Neuem bedingen können. Da könnte denn auch die genaueste Beschreibung des Gegenstandes nicht ausbelfen, ganz abgesehen davon, dass die Handhabung eines Gegenstandes nicht selten notwendig wird. Es ist also direkt eine wissenschaftliche Pflicht, jedes auch das scheinbar einfachste und kleinste Gerät aufzubewahren gar nicht zu reden von jenen Objekten, denen wegen ihrer komplizierten Struktur Beschreibung und Abbildung nie gerecht werden könnten, nicht zu reden auch von jenen Gegenständen, die durch ihre ästhetischen Wert das Auge erfreuen. Auch hier ist das Original wertvoller als die Beschreibung »*¹ (SPEISER 1917: 103). Admettant la diversité des interrogations scientifiques légitimes à laquelle sa position dans l'ethnographie bâloise ne le rend pas insensible, Speiser relève les différents usages de la culture matérielle. Il faut dire qu'il est lui-même passé de l'une de ces interrogations à l'autre. Tel ethnographe s'en servira pour mieux comprendre la vie d'une population (monographie), tel autre pour analyser les évolutions technologiques, tel autre encore pour étudier les relations entre les populations, les contacts culturels et les mouvements migratoires (SPEISER 1939: 5-6).

Enfin, consigner la culture matérielle permet de préserver une trace des cultures qui disparaissent (SPEISER 1939 : 4-5). « Il n'y a donc entre une collection archéologique et une collection ethnographique actuelle qu'une différence d'étiquette, écrit même Delachaux. Ces collections les unes comme les autres sont des témoins, des pièces à conviction qui permettent des comparaisons entre peuples, entre techniques, matières premières, usages etc. » (DELACHAUX

¹ « On ne songe pas suffisamment que les questionnements de toutes les sciences s'affinent perpétuellement et qu'à chaque instant des problèmes peuvent surgir qui exigent une nouvelle étude détaillée du plus simple objet. Le cas échéant, même la description la plus détaillée de l'objet ne saurait suffire; d'autant que prendre l'objet en main est souvent nécessaire. C'est donc un devoir scientifique de conserver les objets les plus simples, sans même qu'il ne soit nécessaire d'évoquer les artefacts de facture si compliquée qu'une description et un croquis ne pourront jamais en rendre compte, ou les objets dont l'esthétique réjouit l'œil. Ici aussi, l'original vaut plus que la description ».

1937). Cette idée n'a rien d'original. Depuis la fin du 18^{ème} siècle, on peut suivre en Europe le développement d'un discours alarmiste sur la disparition des peuples indigènes. Ce jugement largement répandu atteint même une dimension nomologique chez Darwin, qui affirme que les contacts entre une « nation civilisée » et les « barbares » aboutissent toujours à la disparition des seconds (DARWIN 1871 : 238). Si tous les savants qui s'intéressent à la science de l'homme à la fin du 19^{ème} siècle partagent cette opinion, les ethnographes y sont particulièrement sensibles. Comme l'a bien compris leur chef de file Adolf Bastian (1885), c'est leur objet d'étude qui disparaît. C'est pourquoi l'ethnographie qui est, dès l'origine, une « *science of mourning* » se donne très tôt pour objectif la sauvegarde d'une trace des cultures en voie d'extinction (BRANTLINGER 2003 : 5).

La crainte de voir disparaître les cultures sans en garder une trace qui atteste une conception essentialiste¹ des populations indigènes est un *leitmotiv* des publications ethnographiques de la fin du 19^{ème} siècle au milieu du 20^{ème} siècle. On ne s'étonne donc pas de retrouver cette inquiétude chez les savants suisses également. Comme leur collègues, ils expriment année après année ce souci identique, parfois à propos du même terrain et à quelques décennies d'intervalle. Il faut dire qu'au-delà de l'handicap qu'elle constitue pour le champ de recherche, la disparition des populations peut avoir une utilité. Elle permet de justifier les lacunes du travail ethnographique, mais surtout de valoriser l'intuition de l'ethnographe qui a compris la nécessité de se rendre chez telle ou telle population juste avant qu'il ne soit trop tard. Enfin, l'arrivée de l'ethnographe au moment où les populations sont *presque* anéanties garantit la valeur scientifique de ses collections et, partant, leur valeur financière. Fritz Sarasin, dans son ouvrage sur la Nouvelle-Calédonie, souligne ainsi d'entrée de jeu qu'il est un peu tard pour mener de telles recherches dans la colonie française, où « *das ursprüngliche Bild nur noch schattenhaft durchschimmert* »². Et, revêtant les habits du sauveur, c'est à lui que revient de relever les ultimes traces des populations décimées (SARASIN 1929 : 1). Speiser articule son propos de manière identique : « *However, when I was in the islands, the culture was already in a sorry state of decay almost everywhere, and I probably arrived only just in time to salvage what was left of a material culture that had once been so rich* » (SPEISER 1923: 2).

La valeur objective qu'on accorde à l'artefact reflète certains traits l'ethnographie suisse. D'une part, en se consacrant littéralement à ce qui *est*, elle souligne la force du paradigme naturaliste contre l'herméneutique. D'autre part, en mettant en cause les descriptions contre l'objet, elle rappelle le poids des amateurs dans le champ de recherche. De plus, la valeur accordée à l'objet reflète une conception essentialiste des cultures indigènes : attestant le conservatisme des savants, les variantes sont des faux qui n'ont pas le poids de l'original. Mais surtout, en leur donnant une valeur essentielle, les savants réduisent les populations indigènes à un signe scientifique désincarné. En réalité, il s'agit d'une mise en abyme de la métonymie culture-culture matérielle dans une seconde métonymie culture matérielle-signe scientifique. Voilà qui contribue à la

¹ Au point que Paul Sarasin, dans le Rapport du Musée de Bâle pour 1908 parle de la culture indigène qui disparaît et qui se falsifie à la mode européenne, *Bericht der Museumskommission*, 1908. Cf. aussi DE L'ESTOILE 2007 : 318-322.

² « l'image originelle ne transparaît que faiblement »

déshumanisation des populations et qui explique le paradoxe de l'ethnographe. Souhaitant sauver la trace d'une population en réunissant sa culture matérielle, il concourt par là à sa disparition. En sauvant le signe scientifique qu'il confond avec la population, c'est elle qu'il détruit¹.

La série

A cet égard, la deuxième caractéristique générale des points d'intérêts des conservateurs n'est pas moins néfaste, sans qu'ils ne s'en rendent davantage compte. Alors qu'ils mettent souvent en cause les missionnaires et les négociants dans le processus de disparition de la culture indigène, les ethnographes minimisent en effet charitablement l'impact de leur propre activité. Pourtant, lorsqu'ils tentent de réunir *l'ensemble* de la culture matérielle d'une population – en plusieurs exemplaires, si possible – ils y participent pleinement.

On retrouve cette idée de complétude ou de totalité dans la notion de série. Par « série », les ethnographes désignent généralement une collection complète de l'ergologie d'une tribu ou, dans le pire des cas, d'un segment délimité de cette ergologie – la chasse, la nourriture, etc.². On retrouve donc ici sous un terme différent l'idée de la collection complète qui anime les ethnographes sur le terrain avec un objectif clair. Si, dès la naissance des musées ethnographiques, leurs conservateurs soulignent la nécessité d'établir des séries de pièces, plutôt que de recueillir des pièces prestigieuses et rares ou « un peu de tout, sans ordre et comme pas hasard » (VAN GENNEP 1914a : 58), c'est que la promotion du musée du rang de cabinet de curiosité à celui d'institution scientifique commande ce choix, se justifient-ils généralement³.

Si la série constitue un *leitmotiv* dans la correspondance des conservateurs, c'est donc qu'elle forme le fondement du discours scientifique sur lequel les ethnographes développent leur savoir. La série accorde au discours ethnographique qui se fonde sur elle une plausibilité statistique, elle constitue la garantie de la valeur scientifique du musée⁴. Au contraire d'un objet isolé sur la base duquel n'importe quelle proposition peut être vraie, les ethnographes jugent qu'un groupe d'objets permet de mieux fonder leur propos. En d'autres termes, la série accroît encore l'objectivité que la matérialité confère à la collection. On comprend dès lors les requêtes incessantes de Knapp pour obtenir de ses correspondants des « séries aussi complètes que possible »⁵ : elles servent à lui donner une image entière de chaque tribu qui fondera un discours autorisé. A cette fin, le conservateur neuchâtelois ne cherche du reste pas seulement des séries complètes : il tente également de compléter certaines séries que possède le musée⁶. Car, sans que

¹ A ce propos, cf. GONSETH, HAINARD, KAEHR 2002.

² Ils s'opposent en cela à la définition de Richter qui définit les séries comme des doublets, 1908 : 104.

³ A propos de la dimension auto-glorifiante de cette promotion dans l'historiographie des musées, voir PENNY 2004 : 165 sqq.

⁴ MEN 36, Copie lettres de Knapp 1, Lettre de Charles Knapp à Robert de Chambrier, 23.11.1902.

⁵ MEN 36, Copie lettres de Knapp 1, Lettre de Charles Knapp à Arnold Comtesse, Congo 22.3.1897.

⁶ MEN 36, Copie lettres de Knapp 1, Lettre de Charles Knapp à M. Perrenoud, Maison L. Viard & Cie, Tsintsin, 8.11.1897.

leurs propriétaires ne s'en doutent, il se peut qu'une pièce « dont on ne soupçonne pas toujours la valeur scientifique [prenne] toute [son] importance [...] groupée en séries »¹.

Cette position n'a rien d'original. Adolf Bastian, dans un article publié dans la *Zeitschrift für Ethnologie* condamnait en se référant à Tylor en 1885 déjà l'inutilité des trophées et des curiosités pour les musées d'ethnographie et soulignait au contraire l'importance des séries d'objets de la vie quotidienne (BASTIAN 1885 : 42). En France aussi, on se fonde depuis longtemps sur la nécessité de poser la science ethnographique sur des séries d'objets : comme le relève Pierre Centlivres, « l'objet n'a d'intérêt que dans la mesure où il éclaire autre chose que lui-même, il ne vaut que comme *témoin* lié à d'autres objets dont l'ensemble seul est signifiant (CENTLIVRES 1982 : 38). De fait, on cherche à accroître les collections autant que possible et l'on fait passer les objets du statut de merveille ou de curiosité à celui d'artefact et de spécimen. Ils acquièrent dès lors un sens par leur intégration dans un ensemble (PENNY 2004 : 167).

Manifestement pourtant, le public et les collectionneurs suisses restent longtemps attachés à cette idée qu'un musée ethnographique a pour objectif de distraire quelques instants des visiteurs plus ou moins intéressés par la contemplation d'objets exotiques de curieuse facture². Dans son rapport pour 1910, Knapp se croit ainsi encore obligé de préciser l'ambition de son musée : « Il ne s'agit pas de réunir des *curiosités* comme d'aucuns se l'imaginent naïvement ; le but à atteindre est beaucoup plus élevé. Nous nous efforçons et nous efforcerons toujours davantage à compléter nos collections suivant un plan d'ensemble. [...] L'ethnographie est un domaine où une centralisation est nécessaire. Il est bon d'arriver à des séries complètes ce qui ne peut évidemment se faire si l'on disperse, de gâté de cœur des pièces dont on ne comprend pas toujours l'importance et la signification »³. Mais, en Suisse où l'ethnographie peine à être reconnue pour plus qu'une distraction exotique, le succès est modeste. Longtemps, les collectionneurs continuent à proposer des objets isolés, dont les conservateurs doivent bien tirer parti. Ainsi Leopold Rütimeyer se réjouit certes de recevoir une soixantaine de pièces appartenant à des peuples aujourd'hui disparus pour enrichir sa section polaire au musée de Bâle. Mais, on devine, entre les lignes de son rapport, le regret qu'il ne s'agit que de « *einzelne Objekte* »⁴.

Ce concept de « série » pose deux problèmes. En premier lieu, il peut arriver, comme en 1917 à Neuchâtel, que « quelques pièces fort belles et d'une grande valeur [...] complètent de la manière la plus heureuse des séries insuffisamment complètes »⁵. Knapp en est conscient du reste. Dès lors, n'importe quel objet, y compris les merveilles et les curiosités, peut compléter une série et, dans ce cas, le bannissement de ces dernières du projet ethnographique est difficile à justifier, dans la pratique au moins. A l'échelle du discours, en revanche, l'utilité d'un tel bannissement paraît évidente.

¹ Rapport du Musée ethnographique de Neuchâtel, 1907 ; voir également KNAPP 1903 :1

² Rapport du Musée ethnographique de Neuchâtel, 1916.

³ Rapport du Musée ethnographique de Neuchâtel, 1910.

⁴ « des objets isolés », *Bericht der Museumskommission*, 1920.

⁵ Rapport du Musée ethnographique de Neuchâtel, 1917.

Lié à ce premier problème, et affleurant à chaque instant dans le discours des ethnographes, existe le concept paradoxal de la lacune. Ignorant de fait l'ampleur du tout qu'ils cherchent à compléter, les ethnographes sont dans l'incapacité logique de qualifier tel ou tel objet de lacune. Pourtant, très souvent, les conservateurs regrettent une lacune ou, au contraire, se réjouissent de voir une lacune de leur collection comblée. Contrairement à ce que pensent certains citoyens suisses¹, les ethnographes ne sont pourtant pas des farfelus, ni des affabulateurs. Les lacunes qu'ils pensent combler ne complètent donc pas un ensemble hypothétique de l'ergologie universelle, mais une unité bien plus modeste : celle des collections connues, dont nous avons vu qu'elles constituent, au même titre que leurs présupposés épistémologiques, l'horizon d'attente des ethnographes. En réalité, derrière le concept de série, on retrouve la quête d'un savoir connu, que nous observions déjà dans les pratiques de terrain.

Le primitif

Autant que la culture matérielle et les séries, la quête du primitif est explicitement et partout revendiquée. A part Pittard, qui n'expose que vaguement les objectifs de son travail², tous les ethnographes ont un discours transparent à ce propos. Cette limitation de l'objet d'étude n'est cependant pas le fruit d'un raisonnement librement mené ; il procède également des positions dans le champ scientifique.

L'ethnographie, explique Knapp, devrait comprendre l'ensemble de l'humanité, mais, « comme l'histoire s'est déjà emparée de l'étude des peuples civilisés, l'ethnographie voit son champ d'activité se réduire d'autant. Il ne lui reste, au sens restreint du mot, que les peuples sans histoire ou ceux dont les historiens ne se sont pas encore suffisamment occupés. Elle n'envisage en général que les groupes vivant encore actuellement en tribus plus ou moins éparses. Cependant on peut aussi y englober l'étude des peuples civilisés, en particulier celle des classes populaires des villes et des campagnes. Elle laisse de côté ceux que les conquêtes de toute nature ont peu à peu fait disparaître de la surface du globe, détruits par la violence ou absorbés par le vainqueur. L'ethnographie est comme une histoire contemporaine des populations que l'on a désignées sous les noms de "sauvages", "primitifs" ou mieux encore "peuples nature" ; cette dernière appellation ne signifiant pas que ces groupes attardés de l'humanité n'ont fait aucune conquête sur la nature ambiante, mais qu'ils sont, par rapport à elle, dans une dépendance beaucoup plus étroite que ceux qu'une culture ancienne et raffinée a rendus, en une plus large mesure, indépendants du milieu où s'agitent leurs destinées » (KNAPP 1904 : 18-19).

¹ Le père du jeune dentiste W.L. Meyer qui accompagne Alfred Bühler en 1935 qualifie l'ethnographie de « *Blödsinn, Luxus, brotlose Liebhaberei, leichtsinnige Marotte* » (idiotie, luxe, amourette peu lucrative, passion légère) MKB Timor 1935, Lettre d'Alfred Bühler à H. Meyer-Siegrist, 22.6.1934.

² L'ethnographie, dit-il, est l'étude de toutes les manifestations matérielles de l'activité de l'homme (PITTARD 1901 : 2). Pourtant, il se rend bien compte que son objet est en réalité plus circonscrit et précise du reste lui-même que l'ethnographie étudie les « peuples incivilisés » (PITTARD 1901 : 3).

Cette définition qui conçoit l'ethnographie comme un champ de recherche auquel d'autres disciplines ont progressivement retiré ses objets d'études est largement répandue au début du siècle. Ainsi, Arnold Van Gennep articule sa définition de manière similaire. Comme étude de tous les peuples, de leurs mœurs, coutumes, arts et industries, l'ethnographie embrassait certainement un champ beaucoup trop vaste pour les forces d'un seul homme, écrit-il, ce qui explique que les savants se soient chacun limités à quelques fragments de cet objet. Peu à peu, l'ethnographie classique a été absorbée par l'archéologie, qui n'est rien moins que « l'ethnographie des peuples disparus : car elle étudie les armes, les bijoux, les maisons, les poteries, bref tous les éléments des civilisations anciennes et les classe en séries pour décrire l'évolution de ces civilisations et déterminer quels furent les peuples et les races qui les ont élaborés ». Au total, l'ethnographie s'est trouvée réduite à la partie congrue : l'étude des peuples vivants. On lui a cependant encore retranché l'étude des populations rurales actuelles de l'Europe dont a fait une branche en soi, le folklore. Par éliminations successives, dont elle n'est pas responsable, l'ethnographie en est donc venue à ne plus pouvoir s'occuper que des populations non-européennes, regrette Van Gennep, qu'elle dispute à l'histoire générale des religions, au droit et à la sociologie. L'ethnographie vise donc « l'étude des populations actuelles ou des groupements actuels qui n'ont pas encore atteint le stade de production caractérisé par la grande industrie moderne. On y ajoutera nécessairement tous les cas de survivances, au sein de notre civilisation, d'éléments qui appartiennent aux stades de civilisations précédents » (VAN GENNEP 1911).

Felix Speiser s'oppose à cette manière de voir. Pour lui, comme pour les Bâlois, l'objet de l'ethnographie vise un but très précis. Loin de la passivité que Van Gennep ou Knapp attribuent à l'ethnographie, il y voit un plan clair. Ainsi, si les premières collections bâloises sont constituées au hasard des dons, il existe dès 1893 un plan d'accroissement systématique qui s'intéresse d'abord au primitif. « *Was am wichtigsten schien, war die Fixierung der ersten Anfänge der menschlichen Kultur, jene einfachen Ergologien der nomadischen Jäger und Sammler, die auf der Stufenreihe der Entwicklung noch am tiefsten stehen. Dort finden wir am reinsten noch ausgeprägt jene Züge, die an den tierischen Abnen erinnern, dort tritt aber auch das wesentlich Menschliche am auffallendsten zu Tage. Jene Periode der Menschwerdung sollte in erster Linie fest gehalten werden. Daher ist unsere Sammlung besonders reich an dem allerdings materiell so ärmlichen Kulturbesitz jener Primitiven und Zwergvölker der Wedda, Toala, Senoi und Andamanesen, der Mambutti, Australier, Melanesier und Feuerländer. Dort beginnen die Äste der menschlichen Kultur, und es galt, diesen Ästen zu folgen in das Gewirr der Zweige, die sie in höheren Kulturen entwickelt haben. Daher wurde auch aus diesen höheren Kulturen in erster Linie das gesammelt, was auf die Wurzeln der menschlichen Entwicklung hindeutet; es sind das die uralten Geräte und Gewerbe, ohne die der Urmensch nicht hätte existieren können. Daher die Vorliebe, mit der alle Steingeräte gesammelt worden sind, daher auch die wohl einzigartige Darstellung der Hack- und Ackerbaugeräte in unserer Sammlung* »¹ (SPEISER 1917: 103).

¹ « Ce qui paraissait le plus important était de fixer les premiers développements de la culture humaine, les ergologies rudimentaires des chasseurs-cueilleurs nomades qui se situent au plus bas de l'échelle de l'évolution. C'est là que l'on trouve au mieux exprimés les traits qui rappellent l'héritage animal de l'homme et où ce qui fait l'essence de l'homme

Voilà ce qui, en principe, constitue le centre d'intérêt des ethnographes bâlois et ce choix a naturellement privilégié l'étude des régions du monde où il est donné d'observer l'origine de la culture humaine. Au début du 20^{ème} siècle, il paraît certain que les traces de ces populations primitives se trouvent surtout dans le sud-est asiatique, en Océanie et en Australie. Voilà qui explique la multiplication des terrains bâlois dans ces régions qui permettent d'amasser les collections fondamentales du musée. Voilà qui explique enfin que les acquisitions de collection par le musée se concentrent sur les sections Asie¹, Océanie et Polynésie.

Rien de tel, en revanche, à Neuchâtel ou à Genève. Si l'intérêt va manifestement aux populations primitives, l'acception est plus générale et les exigences ne sont pas aussi précises. De fait, l'intérêt s'y porte sur « les populations actuelles ou des groupements actuels qui n'ont pas encore atteint le stade de production caractérisé par la grande industrie moderne » que retenait Van Gennepe.

Deux décennies plus tard, la perspective de Speiser s'est élargie et rapprochée de celles de ses collègues. Parallèlement à son glissement vers le diffusionnisme (SPEISER 1939 : 20-22), son intérêt porte désormais non plus sur le seul *Urmensch*, mais sur l'ensemble des *Naturvölker*. En principe, précise-t-il, l'ethnographie devrait étudier la culture matérielle et spirituelle de tous les peuples, y compris la culture européenne, et ce n'est qu'en raison de l'ampleur de l'objet que les ethnographes se limitent aux *Naturvölker* et aux groupes civilisés et semi-civilisés extra-européens. Le concept de « *Naturvolk* » pose cependant problème à Speiser. Traditionnellement, explique-t-il, on a nommé ainsi les populations indigènes dont le développement est si faible qu'elles se trouvent dans un rapport de dépendance très intime avec la nature. Or aucun groupe humain n'a jamais existé dans un rapport intime à la nature : l'essence même de l'humanité réside dans cette distance établie avec la nature. Par ailleurs, puisqu'il est démontré que les cultures matérielle et spirituelle d'un groupe humain ne sont pas nécessairement solidaires, comment juger du rapport à la nature d'une population qui possède une culture matérielle très pauvre et une culture spirituelle très riche. Voilà un problème qui atteste de la faiblesse de ce concept. Dès lors, Speiser se fonde plus volontiers sur le critère de l'écriture, qui lui paraît plus objectif et plus déterminant. Son existence est facilement décelable et elle se trouve à la source de l'accumulation du savoir et du progrès (SPEISER 1939 : 1-2). Le musée d'ethnographie s'intéresse donc à tous les peuples sans écriture – et, à ce titre, si une partie d'entre eux possède néanmoins des collections des

apparaît le mieux. L'accent doit d'abord être mis sur cette naissance de l'humanité. C'est pourquoi notre collection est particulièrement riche de la culture matérielle des peuples primitifs et des pygmées comme les *Weddas*, les *Toàla*, les *Senoi* et les Andamans, les *Mambutti*, les Australiens, Mélanésiens et Fuégiens. C'est parmi eux que naît le rameau de la culture humaine et il convenait de le suivre l'entremêlement des branches qui se sont développées dans des cultures plus élevées. C'est pourquoi on a recueilli aussi au sein des cultures plus élevées ce qui rappelle les racines de l'humanité, les anciens outils et les anciens métiers sans lesquels l'homme primitif n'aurait sans doute pas pu vivre. Voilà qui explique la préférence accordée aux outils lithiques, voilà qui justifie la représentation importante d'outils agraires dans notre collection ».

¹ A l'exclusion du Japon et de la Chine, qui forment une section autonome.

Hochkulturen chinoises ou indiennes, il concède qu'il faut y voir un héritage de l'histoire de ces institutions issues des cabinets de curiosité.

1.1.2. La *Volkskunde*

Ces orientations fondamentales étant posées, on comprend que l'ensemble des musées ethnographiques suisses portent leur attention non seulement sur les populations exotiques, mais également sur les groupes primitifs qui peuplent l'Europe et à tous les archaïsmes qui s'y rencontrent. L'étude de l'ergologie européenne se justifie par ceci que l'on peut y observer les atavismes des périodes les plus reculées de l'humanité (SPEISER 1917 : 103 ; 1939 : 3 ; DELACHAUX 1937). Ainsi, le musée ethnographique de Neuchâtel possède-t-il sa section européenne. Bien qu'on ignore si une telle section existait déjà en 1893, nous savons qu'elle est prévue dès 1903 dans les plans de l'architecte¹, puis effectivement réalisée (KNAPP 1904 : 37). Et l'idée paraît tellement évidente qu'elle n'est pas davantage explicitée. On trouve également une collection européenne à Genève dont on attend, à l'exemple du musée de folklore breton de Quimper et du Trocadéro, qu'elle suscite un grand intérêt au sein du public (PITTARD 1901 : 13-14).

A Bâle aussi, il semble évident qu'une section Europe ressortit à n'importe quel musée ethnographique qui se respecte. Du moins, dès les premières séances, lorsqu'il est question de la répartition des collections en sections, il paraît normal à chacun que l'une d'entre elles, la section I, soit consacrée à l'Europe². Pendant une décennie, cependant, ce souhait ne reste qu'un vœu pieux. En 1904, en tout cas, Eduard Hoffmann-Krayer s'adresse à la commission de la *Sammlung* pour réclamer la création d'une section de *Volkskunde* qui n'est jamais parvenue à s'inscrire dans l'un des musées de la ville. Le musée d'art, signale-t-il, collectionne les objets en fonction de leur forme et de leur matière, le musée d'histoire le fait dans une perspective historique et d'évolution et la collection ethnographique se contente des productions extra européennes. Pour Hoffmann-Krayer, c'est le moment d'agir, en établissant d'abord des collections folkloriques systématiques pour chaque pays, puis un musée de folklore comparatif européen. Celui-ci constituera une base au moyen de laquelle on comparera les ergologies européenne et primitive et enrichira la réflexion sur l'histoire de l'humanité ou les études philologiques³.

Soutenu par la commission, le projet de Hoffmann-Krayer est alors soumis à la *Regenz* et accepté après quelques détours⁴. La section de folklore occupe dès lors une salle et se voit attribuer un crédit de 200 francs⁵. S'il prétend s'intéresser d'abord aux objets qui sont produits ou employés

¹ MEN 36, Copie lettres de Knapp, 1, Lettre de Charles Knapp à Léo Châtelain, architecte, 28.1.1903.

² MKB H allg 21 (1a), Protokolle der Museumskommission, 15.6.1893.

³ Voir l'article d'Otto Laufer dans les *Balser Nachrichten*, 1910.

⁴ Cf. pp. 123 sqq.

⁵ MKB H allg 21 (1a), Protokolle der Museumskommission, 9.6.1904.

par les populations rurales, reflétant un échelon culturel manifestement inférieur en regard de la culture urbaine¹, Hoffmann-Krayer réunit en réalité des collections qui illustrent l'ergologie de l'Europe, pour autant qu'elles possèdent une forme primitive ou caractéristique à une région. D'un intérêt pour une étape du développement de l'humanité, il passe à l'analyse des spécificités locales. Simultanément, il exclut du champ de la *Volkskunde* les accomplissements des cultures raffinées, le grand art et les objets au caractère international marqué².

1.1.3. La préhistoire, objet de l'ethnographie ?

Le musée de Bâle ouvre une section de préhistoire en 1904, l'année même de l'intégration de la *Volkskunde*. Au point de vue institutionnel, un tel choix constitue une exception dans le paysage ethnographique suisse. A Neuchâtel, les collections d'archéologie préhistorique sont rattachées au musée d'histoire et n'ont aucune relation avec l'ethnographie après 1893³. A Genève, on se souvient que le musée ethnographique est étroitement lié aux collections préhistoriques au point de vue administratif. Du coup, celles-ci, en dépit de l'intérêt de Pittard pour la préhistoire, ne s'adjoindront jamais de collection préhistorique. Encore une fois donc, l'exception bâloise est plutôt institutionnelle qu'épistémologique. Il est évident, en effet, que la relation entre préhistoire et ethnographie est perçue exactement de la même manière à Bâle qu'à Neuchâtel ou Genève. Ainsi Knapp (1904 : 19-21) partage avec Speiser (1939 : 3) la certitude que l'ethnographie sert à éclairer la préhistoire en infirmant ou confirmant certaines de ses hypothèses. Delachaux partage également leur opinion. Pour lui, du reste, ces relations entre objets passés et présents ne sont en rien spécifiques à la science de l'homme. Ainsi, « la paléontologie est obligée pour comprendre les restes fragmentaires de certains êtres disparus d'étudier les formes actuellement vivantes [comme] l'archéologie et la préhistoire sont elles forcées de tenir compte des résultats des recherches des ethnographes et des ethnologues » (DELACHAUX 1935). Enfin, la constitution des *Archives suisses d'anthropologie générale* par Pittard en 1914 se fonde sur le même principe de dépendance réciproque des sciences de l'homme (NAVILLE 1914 : 1), comme l'atteste son sous-titre : « anthropologie, archéologie, ethnographie ». Au fond, la différence réside en ceci que pour Speiser, la visée comparative justifie à elle seule que les deux collections soient réunies sous un même toit (1939 : 3).

En réalité, c'est dès 1895 que le plan d'agrandissement de la *Sammlung* qu'élabore la commission prévoit d'installer ses collections de préhistoire européenne et américaine recouvrant le Paléolithique, le Néolithique, la période lacustre (soit l'âge de la Pierre de la période lacustre et les

¹ *Bericht der Museumskommission*, 1904.

² *Bericht der Museumskommission*, 1907 et 1908.

³ Ce qui est vrai du niveau institutionnel ne l'est pas pour les personnes. Ainsi, Paul Vouga, professeur d'archéologie préhistorique en charge des collections archéologiques, siège *en tant que préhistorien*, au sein de la commission du Musée d'ethnographie de Neuchâtel dès 1924, MEN 36, Copie lettres de Knapp, 3, 16.7.1924, Lettre de Théodore Delachaux à Jean Wenger, conseiller communal, directeur des musées.

âges du Bronze et du Fer). Cette section cherche même à devenir la « *Ruhmeshalle der Urgeschichte der Schweiz* »¹ et se donne les moyens de ses ambitions en acquérant cette année-là des pièces du site paléolithique de *Schweizerbild* pour une valeur de 500 francs². Les acquisitions successives, puis les dons des collections préhistoriques des Sarasin, l'intérêt marqué de Paul Sarasin pour la préhistoire après ses découvertes à Ceylan et Célèbes et, peut-être, un sentiment confus de concurrence avec le Musée national suisse de Zurich, ouvert en 1898, expliquent l'ouverture, en 1904, du cabinet préhistorique³.

Au point de vue épistémologique, l'intérêt pour la préhistoire s'inscrit dans la continuité de l'attention portée aux primitifs en Suisse et ailleurs. Comme l'ethnographe au sein des cultures du Pacifique et comme le folkloriste dans un village reculé d'une vallée alpine, l'objectif consiste toujours à comprendre l'origine de la culture humaine. Au fond, le musée ethnographique emploie toutes les ressources qui permettent d'éclairer « *die ganze ergologische Entwicklung der Menschheit [...], von der Steinzeit an, durch die Vielgefaltigkeit der Natur- und Kulturvölker bis in die Gegenwart hinein. Lückenhaft zwar, aber deutlich genug für den, der sehen will* »⁴ (SPEISER 1917 : 103).

En conformité avec cette position, les relations entre préhistoire et ethnographie sont multiples et les deux domaines de recherche se nourrissent mutuellement comme l'atteste l'ouverture de la section polaire du musée de Bâle en 1908. Cela dit, si les membres de la commission décèlent l'intérêt réciproque des deux domaines, ils ne les confondent pas. Pour le responsable de la section polaire Leopold Rüttimeyer qui manifeste également un intérêt profond pour le folklore suisse, les cultures polaires représentent « *[eine] Art von "Renntierzeit"* »⁵ qui illustre la vie de « *unserer paläolithischen Vorfahren aus der wirklichen Renntierzeit* »⁶. En revanche, il est possible pour une population actuelle de présenter des *traits* paléolithiques. Ainsi, lorsque le marchand d'*ethnographica* Konietzko assure, au retour d'un voyage en Laponie en 1912 que les populations qu'il y a rencontrées ignorent complètement la poterie, Rüttimeyer relève qu'ils vivent *à cet égard* « *buchstäblich in der wirklichen "Renntierzeit"* ».⁷

Ces remarques aident à mieux cerner les relations qu'établissent ces ethnographes entre leurs ancêtres de la préhistoire et les populations primitives. Manifestement, il n'est pas question pour

¹ « La salle d'honneur de la préhistoire suisse », MKB 284.6.1., Lettre de Julius Kollmann à la *Curatel*, 14.6.1895. Relevons la référence évidente à la *Ruhmeshalle*, la salle des trophées de l'histoire suisse, du nouveau Musée national suisse qui a ouvert ses portes en 1890 à Zurich.

² *Bericht der Museumskommission*, 1895.

³ Cet ouverture suscite une nouvelle fois l'opposition du musée historique, après celle qu'il oppose à la section folklorique. Le musée historique, suite à une demande de Paul Sarasin, refuse en effet de confier au musée ethnographique ses collections archéologiques pré-romaines, MKB H allg 21 (1a), Protokolle der Museumskommission, 9.6.1904.

⁴ « toute l'évolution ergologique de l'humanité, de l'âge de la Pierre, à travers la multiplicité des peuples-nature et des populations évoluées, jusqu'à aujourd'hui. Cela reste lacunaire, certes, mais suffisamment explicite pour celui qui veut voir ».

⁵ « une sorte d'"âge du Renne" »

⁶ « nos prédécesseurs du véritable âge du Renne », *Bericht der Museumskommission*, 1911.

⁷ « littéralement dans le véritable âge du Renne », *Bericht der Museumskommission*, 1912.

Leopold Rütimeyer de prétendre que ces populations sont identiques. Il existe un « véritable âge du Renne » qui a constitué une réalité historique définitivement terminée. Elle est distincte de la « sorte d'«âge du Renne» » qui caractérise le mode de vie des Lapons. La comparaison préhistorique ne sert donc qu'à forger un type culturel. Paul Sarasin défend une position semblable à propos de la population tasmanienne, dont l'extinction constitue, selon lui, l'atrocité coloniale des Européens qui a le plus de conséquences pour la science¹. Pour lui, si l'ergologie des Tasmaniens récemment disparus ressemble exactement à celle des humains du Moustérien, il n'y voit en aucun cas une identité. L'ergologie des Tasmaniens est de type moustérien. Mais cela ne signifie en aucun cas que les Tasmaniens *étaient* des Moustériens².

1.1.4. Le parent pauvre : l'*homo sapiens*

Nous avons vu que, sur le terrain, les ethnographes suisses s'intéressent généralement à l'anthropologie de leurs populations d'étude³. On ne s'étonne pas, dès lors, que les musées d'ethnographie en Suisse conservent (ou souhaitent conserver) des collections anthropologiques. C'est le cas à Neuchâtel, où Knapp sollicite des objets anthropologiques – sans véritable succès, il est vrai⁴. C'est le cas à Bâle également qui met sur pied un cabinet anthropologique. Ici aussi, le projet reste de dimension modeste⁵ et se développe en accord avec l'Institut d'anatomie de l'Université⁶. A Genève, Pittard réunit les collections anthropologiques du laboratoire et le musée dans le bâtiment du boulevard Carl-Vogt. Il ne fait cependant aucun doute qu'au point de vue cognitif, les deux collections représentent deux dimensions distinctes de l'anthropologie générale, à la fois par leur portée et par leurs méthodes. Les sections anthropologiques ont partout des dimensions réduites.

Pour curieuse qu'elle paraisse, cette différence entre la place réservée à l'anthropologie sur le terrain et dans les publications, et son traitement dans le cadre du musée s'explique aisément. Les collections anthropologiques sont en effet imperméables à ce qui permet le succès des musées ethnographiques. D'une part, ceux-ci ont valeur de laboratoire. Voilà qui n'intéresse guère les anthropologues. Ils prennent leurs mesures sur le vivant et ne ramènent que peu de crânes, de squelettes ou d'échantillons de cheveux ou de peau. Car, contrairement aux objets, dont la description peut être soumise à la subjectivité de l'observateur, les mesures chiffrées sont

¹ Naturellement, il ne parle pas de l'horreur du fait *pour les Tasmaniens*.

² *Bericht der Museumskommission*, 1912.

³ Les fonds photographiques des expéditions l'attestent, cf. en particulier les annexes 4.36, 4.37, 4.38, 4.39, 4.47 et surtout 4.48 pour l'excellente parodie que proposent les « prolétaires » Bühler et Meyer des activités scientifiques de Sarasin ou Speiser.

⁴ Selon Roland Kaehr, conservateur adjoint en charge des collections au Musée ethnographique de Neuchâtel.

⁵ *Bericht der Museumskommission*, 1905.

⁶ MKB 284.1., Lettre du directeur de l'Institut d'anatomie de l'Université de Bâle Ludwig à Felix Speiser, 13.3.1944 et Rapport du directeur de l'Institut d'anatomie de l'Université de Bâle Ludwig et Felix Speiser à la *Curatel*, 24.3.1944.

absolument dénuées de toute ambiguïté, une fois leur nature et les méthodes déterminées. D'autre part, les musées sont un lieu d'instruction pour le grand public. On imagine facilement qu'une série de chiffres ou une vitrine de fémurs n'intéressera pas longtemps le visiteur non-spécialiste ; elles n'intéresseront pas davantage l'amateur d'art, l'artisan ou même le savant. De fait, le musée anthropologique n'a pas de raison d'être. Le développement de collections anthropologiques dans les musées ethnographiques est une conséquence de l'inscription épistémologique du champ de recherche mais ne répond à aucune exigence pratique, symbolique ou scientifique.

« Cela dit, dans les rares cas où ils cherchent à obtenir des spécimens, les *armchairs anthropologists* sont beaucoup plus précis que lorsqu'ils réclament des pièces ethnographiques, comme nous allons le voir au chapitre suivant. Ainsi, Pittard s'adresse en ces termes à Henry Montagnier : « Comme je vous envie ! Vous avez toutes les veines. Ce n'est pas moi que le destin conduirait vers de si beaux voyages ! Et puisque je n'ai pas cette chance, je vous délègue tous mes pouvoirs pour faire dans ce pays ce que j'aurais pu y faire si j'y avais été.

« Vous nous rendrez sans nul doute de grands services, et si vous pouvez me récolter des squelettes d'indigènes, faites-le sans mesure aucune, remplissez-en des wagons ou des bateaux. Autant que possible, avoir des squelettes complets, et dans ce cas mettre sur tous les os du même individu un même numéro. Quels que soient les mélanges que le voyage pourrait entraîner, nous reconstituerons notre homme comme au jour du Jugement Dernier. Encore un point capital. Notez avec précision la tribu à laquelle appartiendra le squelette.

« Les régions que vous allez parcourir sont encore bien peu connues au point de vue anthropologique et le problème nègre, en tant surtout que problème monogéniste, est un des plus difficile qui soit. Toute contribution qui servirait à apporter un peu de lumière là-dessus sera infiniment précieuse.

« Si vous séjournez longtemps en Egypte, n'oubliez pas qu'il y a là aussi à résoudre le problème des anciens Egyptiens et à rapprocher les anciens coptes et les anciens Fellah-in des populations égyptiennes primitives.[...] Récoltez-moi aussi sur le vivant des échantillons de cheveux et autres poils du corps que l'on met par petits paquets dans des tubes de verre avec une étiquette.

Si vous pouvez faire de bonnes photos, surtout de groupes peu connus, en pleine face et en plein profil, mesurer des hommes et des femmes, ne serait ce que la taille debout et la taille assis [sur un banc de 40 cm] faites-le. Il y a dans les régions que vous allez parcourir des groupes macroskèles, c'est-à-dire des groupes dont les jambes sont très longues par rapport au buste. Tout ce qui nous fera mieux connaître ces individus sera le bienvenu »¹. Davantage encore que la maturité du champ de recherche, la clarté de ses indications anthropologiques désigne sans ambiguïté son véritable domaine de compétence.

¹ MEG 350R.0147, Lettre d'Eugène Pittard à Henry Montagnier, 19.11.1925. Montagnier ayant répondu favorablement, Pittard continue à lui donner des indications sur les techniques de mesures anthropologiques et les caractères importants, MEG 350R.0147, Lettres d'Eugène Pittard à Henry Montagnier, 27.11.1925 et 30.11.1925.

1.2. *Schausammlung* et *Studiensammlung* : une spécificité bâloise

La popularisation des musées à la fin du 19^{ème} siècle réclame une gestion différente des espaces d'exposition (SCHAER 1993 : 94-95 ; PENNY 2004 : 144). Conçus jusque-là exclusivement comme des lieux d'études, les musées se voient soudain appropriés par les couches les plus populaires de la société, avec l'appui des directeurs d'institutions. Certains savants sont ainsi désagréablement surpris par la présence d'un public qui n'est guère porté à l'étude. Penny présente l'exemple d'un médecin allemand qui envoie un courrier horrifié à la direction du musée ethnographique de Hambourg dans lequel il se plaint d'avoir été dérangé par des hordes d'enfants un dimanche après-midi qu'il comptait consacrer à l'étude (PENNY 2004 : 144-146). De fait, la rencontre des publics rend indispensable de trouver une solution.

Elle vient des musées d'histoire naturelle. C'est là que naît à Hambourg, mais aussi à Bâle, l'idée de mettre sur pied des *Schausammlungen*, ces expositions didactiques dédiées au grand public. Confrontés avant les musées ethnographiques au même problème de métissage des publics, les musées d'histoire naturelle ont tôt divisé leurs collections en *Schau-* et *Studiensammlung*. Cette opération présente de nombreux avantages. Sélectionner une section didactique pour le grand public et réserver l'accès de la quasi totalité des pièces aux savants permet en effet de satisfaire les deux publics. Le succès est vif pour les musées d'histoire naturelle, au point qu'au moment où les musées ethnographiques font face au même problème, ils optent pour la même solution, poussés par les autorités locales, les mécènes et certains savants (PENNY 2004 : 146). Ce changement n'est pas anodin. De ce fait, les musées ont vu passer leur objectif de la recherche pure à l'instruction générale de la population, ce que certains savants, dont Adolf Bastian, condamnent fermement. Il faut dire que l'on passe de l'exposition de l'ensemble des collections à quelques pièces représentatives ce qui réduit largement la dimension scientifique du musée. D'autres cependant, comme Oswald Richter, défendent la partition des collections en deux entités¹. C'est en réalité aux premiers balbutiements d'un débat fondamental et toujours actuel sur la nature et la fonction des musées que l'on assiste et qui mène, progressivement, à l'exclusion des sciences hors du musée.

C'est dans le feu de ce débat, dans les années 1890, que le musée ethnographique de Berlin adopte cette position intermédiaire qui lui permet de satisfaire les deux parties en ouvrant une *Schausammlung*, dédiée au grand public, et une *Studiensammlung*, réservée aux savants. Si la plupart des musées ethnographiques commence par condamner cette division des collections, avant la Première guerre mondiale, l'idée semble admise dans les pays germanophones².

¹ Cela constitue pour lui un pis-aller. Pour ce jeune botaniste, qui n'est pas un inconnu à Bâle, puisqu'il publie avec Adolf Bernard Meyer les résultats ethnographiques de l'expédition des Sarasin à Célèbes, (MEYER, RICHTER 1902) la fonction principale du musée n'est en effet pas la *production* de faits scientifiques, mais leur diffusion (1906 : 190-199, 205 ; 1909 : 231). A ce titre, la division est déjà une corruption des objectifs du musée.

² PENNY 2004 : 148. En France, la distinction n'intervient pas avant 1929, DE L'ESTOILE 2007 : 182.

Le musée ethnographique de Bâle se positionne donc à l'avant-garde du débat lorsque, en 1894, il cherche à obtenir deux salles supplémentaires pour pouvoir installer dans l'une, une « *Schauausstellung* » et, dans l'autre, une « *wissenschaftliche, ethnographische Abteilung* »¹, se distanciant à ce titre de l'ordonnancement géographique qui régit en principe le musée « *Zu der Ersten erhält, explique la commission, wie schon der Name sagt, das Publikum Zutritt. Hier würden die schönsten und lehrreichsten Gegenstände in einer für das Auge gefälligen Weise gruppiert, in dem andern würde das wissenschaftliche Material zusammengetragen* »². Ce désir, ainsi que sa mise en oeuvre qui s'achève en 1899 démontre que les membres de la commission admettent, dès 1894, que leur institution peut servir à des publics divers et qu'elle n'est pas seulement réservée à une élite (PENNY 2004 : 146-148).

L'ouverture d'une *Schausammlung* ne reste pas sans effet sur les pratiques de collection. La vulgarisation conduit en effet à un déplacement des centres d'intérêts. Car la *Studiensammlung* se fonde sur les collections complètes de groupes culturels. Si elle est ordonnée selon le principe géographique, c'est la solidarité des caractères culturels d'une région ou d'une tribu et leurs interrelations qui intéressent l'ethnographe, ainsi que la comparaison d'ensembles culturels proches. Si elle est classée de manière systématique, ce sont les artefacts qui témoignent de la transformation et de l'évolution et les séries de pièces infiniment semblables qui retiennent l'intérêt. Pour la *Schausammlung*, un seul critère prévaut. Il s'agit de recueillir les objets « *die am ehesten geeignet waren eine typische Vorstellungen der betr. Kultur zu übermitteln, und alles zu entfernen was von nebensächlicher Bedeutung ist* »³ (SPEISER 1917 : 2), se concentrer sur « *eine konzinnere Vorführung weniger, aber instruktiver und künstlerisch Bedeutsamer Beispiele* »⁴ (RICHTER 1909: 235). En réalité, la collection répond désormais à deux logiques très différentes⁵. Comme sur le terrain, la co-existence d'une *Schausammlung* et d'une *Studiensammlung* impose de poursuivre à la fois une politique d'acquisition de pièces (re)connues et de séries inconnues, de pièces de prestige et de pièces du commun. Cette co-existence amène également des conséquences dans la présentation des collections puisque la séparation des deux collections est également physique : l'une des deux est présentée dans le musée à proprement parler, l'autre dans ses magasins.

Paradoxalement, le développement d'une *Schausammlung* bâloise atteste en vérité d'un intérêt marqué pour la dimension scientifique de l'ethnographie. Car reconnaître l'incompatibilité des logiques et des besoins des deux groupes de visiteurs revient à admettre la spécificité du travail

¹ « une section ethnographique scientifique », *Bericht der Museumskommission*, 1894.

² « Comme son nom le suggère, le public aurait accès à la première de ces deux salles. On y exposerait de manière élégante les pièces les plus belles et les plus instructives ; dans l'autre, on grouperait le matériel scientifique », *Bericht der Museumskommission*, 1894.

³ « qui parviennent *au mieux* à transmettre une représentation typique d'une culture et de rejeter tout ce qui est secondaire ».

⁴ « une exposition précise de peu d'objets, mais dont la portée instructive et la dimension artistique sont élevées ».

⁵ Ces deux logiques imposent d'acquérir les objets à double, lorsqu'un artefact s'inscrit dans l'une et l'autre, Stabs ED-REG 1a 1 Speiser, Lettre de Fritz Sarasin à Fritz Mangold, 13.4.1918.

savant sur les collections. De fait, on ne retrouve pas cette distinction à Genève avant 1940¹ et à Neuchâtel avant les années 1950², dans un contexte très différent. Dès lors la frilosité de la commission bâloise à l'égard de la présence des élèves de Speiser s'explique parfaitement. La division des collections avait pour but d'éviter ces confusions et ce mélange des publics. L'admission des étudiants remet ces acquis en cause, puisqu'il favorise une nouvelle fois l'accès des collections au profane – avec le risque de voir la nature savante de l'institution en pâtir.

Signalons encore que Théodore Delachaux indique parfois qu'il n'est pas complètement insensible à la nécessité de satisfaire le public – ou, peut-être, de faire part aux autorités politiques de son souci du public³. On se souvient en effet que les autorités publiques se montrent particulièrement intéressées à voir un public plus important fréquenter le musée. En 1925, tirant le bilan des vingt premières années du musée, il concède qu'il n'est pas toujours facile de mettre en valeur les collections, « car il y a différents points de vue à sauvegarder. Il y a celui de la science pure qui n'est pas toujours celui du public. Il y a ensuite celui de l'enseignement aux divers degrés, c'est-à-dire le point de vue didactique qui pour un musée comme le nôtre est des plus importants. Le public en général a droit aussi à ce qu'on fasse certaines concessions dans la mesure où elles ne sont point en contradiction avec les précédentes manières d'envisager les choses »⁴. Peu après, la question est soulevée au sein de la commission. Partant du constat que les petits objets fatiguent les visiteurs, Théodore Delachaux suggère de faire « ce qui se fait d'ailleurs dans les Musées d'autres villes : avoir deux collections, la première destinée au grand public, l'autre qui ne serait pas nécessairement exposée dans des vitrines, mais réservée aux spécialistes »⁵. On se souvient par ailleurs que Delachaux justifiait son voyage en Angola par la nécessité de répondre aux exigences scientifiques, en rapportant des séries, *et* publiques, en montant un diorama⁶. En 1935, enfin, il relève les besoins différents de ses divers publics. « Il va sans dire qu'il y a avant tout une exigence scientifique en ce qui concerne leur inscription dans le

¹ MEN Musées genevois, Mémoire d'Eugène Pittard, 24.4.1948.

² C'est le successeur de Théodore Delachaux, Jean Gabus, qui lance le projet en juillet 1946, à la suite d'une conférence d'André Leroi-Gourhan à Neuchâtel. Au cours de cette conférence prononcée le 15 juillet et dont un long compte-rendu est reproduit dans le *Bulletin de la Société neuchâteloise de géographie*, 50, 4, Leroi-Gourhan présente les grandes articulations du nouveau Musée de l'Homme et en particulier sa structure fondée sur une collection publique d'une part et les magasins ou collection scientifique d'autre part. Moins de deux semaines plus tard, Gabus soumet au conseiller communal en charge des musées Jean Liniger un projet de rénovation complète du musée dans lequel il affirme que « les magasins ont autant d'importance que les salles d'exposition. De même qu'au Musée de l'Homme de Paris, cinq objets sur six se trouveront dans les magasins. Les collections préparées pour l'enseignement y seront logées. Les chercheurs enfin devraient pouvoir y travailler », MEN Agrandissement, Rapport de Jean Gabus au conseiller communal en charge des musées Jean Liniger, 26.7.1946. Le nouveau musée ouvrira ses portes en 1954.

³ Cf. pp. 180 sqq.

⁴ Rapport du Musée ethnographique de Neuchâtel, 1925.

⁵ MEN 36, Procès-verbal de la commission du Musée ethnographique, 5.3.1930. Pour Richter, au contraire, la masse des objets permet de faire de la visite au musée une expérience sensible au même titre qu'une expérience artistique. C'est la multiplication des exemples qui imprégnera l'esprit du visiteur, 1909 : 235.

⁶ MEN Angola 1, Rapport de Théodore Delachaux à la commission du Musée ethnographique, 1931.

catalogue et leur numérotation, permettant une identification rapide. Mais il y a aussi l'exigence de la part du visiteur non-spécialiste et qui cherche à s'instruire. Il faut donc tenir compte dans une large mesure du point de vue didactique. Pour atteindre ce but, il faut faire un choix sévère parmi les objets que possède le Musée et mettre ce petit nombre judicieusement trié en valeur et cela quelque soit le point de vue auquel on se place : exposition par peuple ou exposition comparée d'un sujet restreint. Mais alors que faire de tous les objets non exposés ? C'est là précisément le problème qui se pose. Dans l'aménagement des anciens musées, il n'a pas été prévu de place spéciale pour conserver la partie des collections non-accessible au public, et par l'effet de cet état de choses quantité de trésors ont été anéantis pour être restés dans des caisses durant des années. Il faut se rendre compte que cette partie des collections doit rester accessible aux spécialistes aussi bien au personnel du Musée préposé à son entretien et à sa conservation. Mais à la différence des objets placés dans les salles d'exposition, ceux-ci peuvent être mis en rang serrés de façon à perdre le moins de place possible »¹. Cependant, Delachaux ne concrétisera jamais ce projet et cette distinction demeure une spécificité bâloise jusqu'à l'après-guerre.

1.3. Le champ suisse de l'ethnographie : une disposition à la spécialisation

Deux caractéristiques, qui procèdent toutes deux de la dimension cantonale ou municipale des modes de financement, structurent le champ de l'ethnographie suisse. D'une part, les musées sont très nombreux. A côté des musées de Genève, Bâle et Neuchâtel, on compte des institutions identiques à Berne (section ethnographique du musée historique), Zurich (collection ethnographique de l'Université), Saint-Gall et Berthoud (musées municipaux), sans tenir compte des institutions plus modestes comme les musées de Lausanne ou de La Chaux-de-Fonds². D'autre part, et c'en est une conséquence, les musées ethnographiques suisses sont de petite taille en comparaison avec les grands musées européens. Dans un tel cadre, les commissions choisissent souvent la spécialisation pour survivre³.

Il est vrai que pour des institutions aux ressources limitées comme les musées ethnographiques suisses, la spécialisation compte plusieurs avantages. D'abord, elle permet d'éviter une concurrence entre les musées suisses qui leur serait fatale. La multiplication des musées semble, en effet, produire un effet désastreux sur les prix⁴. Si chaque musée se spécialise dans une région ou un type d'objet particulier, la concurrence ne portera que sur les collections classiques que chacun veut posséder et sur le prix desquelles le poids de la concurrence internationale exerce une pression autrement plus considérable. Simultanément à cet effet de régulation de la concurrence dans le champ suisse, les spécialisations permettent aux petits musées suisses de

¹ Rapport du Musée ethnographique de Neuchâtel, 1935.

² Voilà qui rapproche le cas suisse de ce que l'on observe en France avant l'ouverture du Musée du Trocadéro, DIAS 1991 : 108.

³ La même pratique est recommandée aux musées allemands par Richter, 1907 : 99.

⁴ MEN 36, Copie lettres de Knapp, 2, Lettre de Charles Knapp à Adolphe Clerc, notaire à Neuchâtel, 20.3.1905.

concurrencer les grands musées européens en concentrant leurs faibles ressources sur un objet d'étude. C'est précisément le propos de Speiser, lorsqu'il réclame un fonds spécial pour les expéditions ethnographiques en 1926. L'objectif, écrit-il, est de développer les collections de certaines régions de manière à ce que le musée de Bâle devienne incontournable en Europe¹. Speiser a bien compris que les collections générales n'attirent personne, puisqu'elles sont partout les mêmes. Ce qui compte, ce sont les collections spéciales qui donnent son caractère au musée. « *Sie sollen unser Museum zu einem Institute machen, das auch der fremde Gelehrte aussuchen und ausstudieren muss. In den Spezialsammlungen liegt das Material, das unser Museum zu einer Individualität macht, mit der gerechnet werden muss* »² (SPEISER 1917). De son côté, Knapp n'est pas dupe non plus du créneau dans lequel il doit se lancer. Ainsi, lorsqu'il cherche à développer les collections africaines du musée, c'est pour créer, à Neuchâtel, « une spécialité qu'il faudra chercher bien loin en dehors »³ et Théodore Delachaux juge son expédition angolaise nécessaire parce que « cette lacune remplie, notre Musée serait, en tout cas en Suisse, le mieux achalandé pour l'étude des nègres bantous et nous ferions bonne figure même à côté de bien des musées étrangers »⁴.

Pourtant, les musées ne cherchent pas immédiatement à réunir des collections spéciales. A Bâle, explique Speiser, la collection s'est d'abord agrandie de manière anarchique (SPEISER 1917). Il en est de même à Neuchâtel. Delachaux compare le musée à un organisme vivant qui connaît divers états. Au début, « il a une période de croissance pendant laquelle des matériaux s'accumulent, plus ou moins au hasard des occasions favorables et, dans une certaine mesure aussi, suivant les goûts et la personnalité du conservateur »⁵. Ce n'est que plus tard que la commission du musée ressent la nécessité de trier, de classer et d'acquérir les matériaux en fonction des fonds disponibles, comme du bâtiment destiné à les abriter et qui impose certaines limites à l'accumulation des collections. Certes, ce genre de discours vaut surtout pour sa portée légitimatrice qui distingue un avant, anarchique, personnel et peu rentable, d'un après, raisonnable, disciplinaire et efficace. Il n'en reste pas moins que, d'un point de vue général, l'explication n'est pas complètement fausse : dans un premier temps, à Neuchâtel, à Bâle ou à Genève, on réunit tout ce qui tombe sous la main. Par la suite, les commissions et les conservateurs élèvent quelque peu leurs exigences.

La nature et l'origine des choix ne dépendent que dans une faible mesure que choix scientifiques. Si Neuchâtel et Bâle optent pour une spécialisation géographique, tandis que Genève s'oriente vers une spécialisation thématique, il ne faut donc pas y voir davantage que le fruit de stratégies locales et scientifiques, de considérations financières ou, plus simplement, du hasard.

¹ MKB 284.1., Lettre de Felix Speiser au conseiller d'Etat Fritz Hauser, 14.5.1926.

² « Elles feront de notre musée un institut que le savant étranger devra visiter et étudier. Ce sont les collections spéciales qui nous donnent une particularité avec laquelle il faut compter ».

³ MEN 36, Copie lettres de Knapp, 2, Lettre de Charles Knapp à Gustave Virchaux, agent de l'Etat du Congo.

⁴ MEN Angola 1, Rapport de Théodore Delachaux à la Commission du Musée ethnographique, 1931.

⁵ Rapport du Musée ethnographique de Neuchâtel, 1925.

1.3.1. Bâle et les mers du Sud

Bâle, serait-on tenté de croire, adopte une spécialisation géographique. Les cousins Sarasin, puis Jean Roux, Felix Speiser et Paul Wirz travaillent en Asie et en Océanie et l'ensemble des expéditions du musée sont envoyées entre la Malaisie et la Nouvelle-Calédonie. Bref l'Océanie mérite d'être élevée au rang de marque de fabrique bâloise. C'est du reste ce que revendique Speiser en 1926¹ et le constat que dresse Alfred Bühler en 1941².

Pourtant, s'il ne fait aucun doute que l'observation soit correcte, on n'attribue pas depuis toujours la même origine à ce choix. En 1917, le même Speiser prétend ainsi que l'intérêt que les Bâlois portent à l'Océanie ne forme qu'une conséquence indirecte et involontaire de la véritable spécialisation bâloise. Celle-ci trouve son origine non pas tant dans la géographie que dans un questionnement thématique. Dès l'arrivée des Sarasin, la commission ethnographique se donne des principes de collecte qui placent les premiers balbutiements de la culture humaine et l'ergologie simple des chasseurs-cueilleurs situés tout en bas de l'évolution humaine au cœur de l'attention des ethnographes. Voilà pourquoi, argumente Speiser, les *Weddas*, les *Senoi*, les *Toàla*, les Mélanésien ou encore les Australiens ont retenu l'attention des savants bâlois. En réalité, pourtant, c'est pour des raisons indépendantes de l'intérêt propre de ces régions que les Bâlois s'y sont tournées. De fait, les raisons qui y mènent les ethnographes bâlois auraient tout aussi bien pu les conduire vers les *Ainous* ou en Terre de Feu. Pourtant, c'est bien en Océanie qu'ils se rendent le plus souvent. En réalité, il faut en chercher la cause dans des facteurs dont l'importance est difficile à évaluer, qu'il s'agisse de l'affection personnelle de Speiser et Wirz pour les mers du sud ou les interrogations naturalistes des Sarasin ou de Jean Roux. Ce que l'on observe donc, en réalité, ce sont des constructions successives des processus de légitimation d'une tradition locale désormais largement acceptée.

Parmi elles, l'explication géographique est développée pour la première fois en 1926, lorsque Speiser réclame les subventions pour les expéditions de recherche. Speiser prétend alors que le musée est spécialisé dans l'étude des mers du Sud. En réalité, pourtant, au cours des trente années écoulées, la section qui a connu la croissance la plus importante est la collection folklorique de Hoffmann-Krayer. C'est dire si l'on se trouve loin d'une description objective de la situation. Au contraire, le choix porté sur les mers du Sud est un programme de recherche, réfléchi et assumé. Car, à Bâle en 1926, l'Océanie constitue sans doute le plus petit dénominateur commun des ethnographes et le choix du terme « Océanie » par Speiser ne doit rien au hasard.

Il permet en effet de s'assurer le soutien de Fritz et Paul Sarasin sans parler des *Urmensch* dont la quête constitue la cause de leur intérêt pour la région. A ce titre il permet de s'allier les deux anciens sans évoquer leur programme de recherche. Mais le choix du terme « Océanie » permet

¹ MKB 284.1, Lettre de Felix Speiser au conseiller d'Etat Fritz Hauser, 14.5.1926.

² MKB 284.4., Lettre d'Alfred Bühler au conseiller d'Etat Carl Miville, 31.7.1941. Alors même qu'il est en passe de fonder une nouvelle spécialisation sur les textiles qui vaudra à partir des années 1950.

également de satisfaire les intérêts de Speiser, sans en indiquer l'origine. Car si Speiser s'attache de son côté à l'étude des mers du Sud, c'est elles forment un terrain idéal pour l'étude des processus de diffusion qui commencent à l'intéresser. Dans ce contexte, faire argument de la spécialisation *géographique* est une idée particulièrement subtile de la part de Speiser. Cela lui permet de présenter une unité de façade des savants bâlois et d'éviter une discussion sur les débats théoriques qui serait sans doute périlleuse pour les institutions et le champ de recherche.

Cette unité apparente est alors encore renforcée par le mode de classement et d'exposition des collections. Elle n'est pas davantage dévoilée par les pratiques de collection qui privilégient les collections complètes et autorisent donc différents types de recherche sur la base des mêmes objets. Les modalités de fonctionnement de l'institution favorisent donc fortement le jeu de dupes que propose Speiser d'autant qu'il répond également à des nécessités locales. Le petit nombre d'ethnographes, les liens de parenté qui les lient, la fragilité du champ de recherche au sein d'un champ scientifique et culturel étroit privilégient également l'étouffement du conflit.

1.3.2. Neuchâtel et l'Afrique

A Neuchâtel, le cas est plus simple. Très vite, en effet, Knapp se concentre sur les collections africaines dont il souhaite faire la spécialisation du musée. Dans une lettre à l'un de ces correspondants datée de janvier 1898, il annonce déjà vouloir faire de la collection neuchâteloise un « musée africain »¹.

Il faut dire cependant que Knapp n'a guère le choix : doté de moyens misérables, il se trouve dans l'obligation de solliciter des dons auprès de Neuchâtelois expatriés à travers le monde. Or ce ne sont pas moins de vingt-cinq missionnaires romands que Harries recense en Afrique dans les années 1890 (2007 : 28-29). Souvent au bénéfice d'une formation universitaire qui les rend attentifs aux besoins de la science, ils sont disséminés de l'Afrique orientale portugaise au Lesotho, du Zambèze au Congo français et de la *Gold Coast* britannique à l'Angola. Conséquence de la situation financière des musées suisses et de l'importance des sociétés missionnaires, Knapp n'a qu'une très relative liberté de choix et s'adapte à ses donateurs.

Il n'en reste pas moins qu'il compte « sur les missionnaires, particulièrement ceux qui vivent en Afrique, car c'est du côté de l'africanisme [qu'il souhaite] diriger le plus clair de [ses] efforts »². Son vœu ne reste pas sans effet. « Grâce aux très nombreux missionnaires romands dispersés dans diverses régions du continent »³, il parvient à faire du musée, un institut spécialisé dans

¹ MEN 36, Copie lettres de Knapp, 1, Lettre de Charles Knapp à M. Chappuis, Les Ponts, 20.1.1898.

² MEN 36, Copie lettres de Knapp, 1, Lettre de Charles Knapp à Edmond Perregaux, 17.8.1903 (souligné dans le texte).

³ MEN 36, Copie lettres de Knapp, 1, Lettre de Charles Knapp à M. P. Robert, Ried sur Bienne, 25.4.1904.

l'ethnographie africaine¹. Cela dit, la pratique ne passe du statut de marotte de conservateur à celui de spécialisation que le jour où elle survit à Knapp. C'est le cas et Théodore Delachaux se donne tout le mal du monde pour cela. Il maintient autant que possible le contact avec les missionnaires et comme son prédécesseur, il prend contact avec eux au moment de leurs départs pour l'Afrique pour leur réclamer des objets ethnographiques².

De fait, dans les années 1930, la spécialisation africaine du musée est communément admise et reflète bien davantage qu'à Bâle une réalité de fait. Au début de la décennie, la commission ethnographique souhaite ainsi que le musée *continue* à se spécialiser dans les collections bantoues³. Plus tard, Delachaux en fait un argument au moment de solliciter l'appui de la Ville de Neuchâtel pour son expédition angolaise. « Au point de vue de notre Musée d'ethnographie, il y aurait un grand intérêt à posséder une collection complète de ces régions. En voici les raisons: la partie la mieux représentée est sans contredit l'Afrique bantoue, du moins partiellement, c'est-à-dire : le Sud-est, le Mozambique et Zambèze. Ce sont les peuples *Thonga*, *Souto*, *Totzé*, représentés par les collections H.-A. Junod, P. Jeanneret, Jacques, H. Guye, Ed. Jaccotet, Dr. Liengme, Dr. G. Reutter, Boiteux et bien d'autres. Les collections de H.-A. Junod ont pris une importance capitale par les publications de leur auteur. Junod dit dans son ouvrage: *The Life of a Southafrican Tribe* (vol. 2, p. 135): "in the Neuchatel ethnographical Museum, which without doubt contains the largest collection of Thonga implements in the world having been plentifully provided with them by the missionaries of French Switzerland".

« D'autre part, nous possédons une belle collection du Congo belge (coll. Virchaux, etc.) qui jouxte l'Angola au Nord et de belles séries du Gabon, c'est-à-dire de l'Afrique équatoriale française au Nord du Congo belge. Grâce à la collection que nous a léguée feu M. Barbezdam nous possédons une petite série de la région du Kénia. Quant à l'extrême Sud, actuellement totalement "civilisé", une petite série très précieuse provient des collections du Général de Meuron, que celui-ci rapporta du Cap vers 1790. Ce sont parmi les plus anciens objets connus des Hottentots. Il nous manque donc (abstraction faite de la collection rapportée par Monard en 1929) des séries de l'Afrique du Sud-ouest, c'est-à-dire l'Angola et l'ancienne *Südwestafrika* allemande. [...] Notre Musée est trop important pour qu'il soit un simple objet de curiosité. Les nombreuses visites de spécialistes que nous avons eues ces dernières années le montrent à l'évidence. C'est donc un devoir pour nous de chercher à compléter ce que nos devanciers ont eu tant de peine à léguer à la postérité »⁴.

1.3.3. Genève et les Archives internationales de musique populaire

¹ Le parallèle avec l'orientation du *Bulletin de la Société neuchâteloise de géographie* s'explique d'une part parce que Knapp en est le secrétaire, mais aussi parce que, le plus souvent, il réclame aux mêmes missionnaires des objets pour le musée et des articles pour le *Bulletin*.

² MEN 36, Procès-verbal de la commission du Musée ethnographique, 5.3.1930.

³ MEN 36, Procès-verbal de la commission du Musée ethnographique, 5.3.1930.

⁴ MEN Angola 1, Rapport de Théodore Delachaux à la commission du Musée ethnographique, 1931.

Il n'a guère été question, jusqu'ici, du musée de Genève. Ce n'est pas sans raison. Probablement le moins orienté vers la science des musées ethnographiques suisses, il faut attendre longtemps et une impulsion extérieure pour le voir développer une spécialisation que nous ne mentionnons que pour attester l'esprit de système de la spécialisation.

C'est en décembre 1943 seulement, en effet, au cours d'une discussion avec le folkloriste Constantin Brailoiu au terme de la conférence du savant roumain devant la Société de géographie de Genève, qu'il est apparu indispensable de créer un centre international de musique populaire comme section spéciale du musée genevois. Craignant l'effet de la guerre sur les traditions populaires, le projet paraît urgent, d'autant qu'il est appelé de leurs vœux par tous les folkloristes depuis la conférence internationale des arts populaires de Prague en 1928¹. On appelle alors rapidement un comité de patronage qui présage du succès de l'entreprise. Formé du conseiller d'Etat en charge de l'instruction publique Paul Lachenal, du conseiller administratif délégué au musées Samuel Baud-Bovy, du directeur du Conservatoire de Genève, Gagnebin, du directeur de Radio-Genève, M. Dovaz du président de Pro Helvetia Paul Lachenal, du président du Comité du Musée de la Parole Edouard Junod, de Karl Meuli, président de la Société suisse des traditions populaires, d'Eduard Handschin et de Rodolphe de Reding, on y trouve une grande partie des individus qui comptent à Genève².

De fait, le projet fait l'unanimité. Les autorités genevoises souhaitent alors renforcer le caractère international des institutions de la Ville dans le contexte de la guerre. Elles sont dès lors ravies de l'aubaine et se montrent très favorables à l'idée qui entre très exactement dans leurs vues. Approuvé en outre par Gagnebin, le projet reçoit enfin le soutien du chef d'orchestre influent dans le paysage culturel romand Ernest Ansermet³. Le projet débute en février 1944, trois mois après la conférence de Brailoiu. A ce titre déjà, le projet genevois diffère radicalement de ce qui se produit à Bâle et à Neuchâtel. Ici, la spécialisation est le fruit d'une décision concertée avec les autorités politiques et appliquée *top-down*. On est loin des pratiques missionnaires qui constituent lentement les collections africaines de Neuchâtel ou des stratégies de Speiser pour satisfaire les susceptibilités.

Rien ne prédestine en effet le musée de Genève à s'attacher à la musique populaire européenne et, au fond, on se rend bien compte que, sans Brailoiu, le projet n'aurait jamais vu le jour. Ce n'est pas un projet de l'institution ; encore moins un projet des ethnographes suisses. C'est le projet d'un savant roumain qui s'établit en Suisse pendant la guerre. C'est aussi un projet qui convient aux visées des autorités genevoises. En ce sens, et connaissant leurs réticences à soutenir l'ethnographie en général, on ne peut que s'étonner du caractère politique du projet. De fait, on retrouve ici la dimension *city-building* du musée ethnographique dont nous avons parlé plus haut. C'est principalement en tant qu'instrument de la promotion de la Genève internationale que le

¹ MEG 350R.0204, Procès-verbal du comité des Archives internationales de musique populaire, 26.2.1944.

² MEG 350.R0204, Lettre d'Eugène Pittard à Alfred Bühler, 3.3.1944.

³ MEG 350R.0204, Procès-verbal du comité des Archives internationales de musique populaire, 26.2.1944.

projet est soutenu. Cela dit, il n'aurait jamais vu le jour sans Pittard. Sensible sans doute aux origines roumaines de Brailoiu, ainsi qu'à l'ethnographie d'urgence que le projet défend et à la publicité qu'il espère en tirer, le conservateur du musée genevois approuve ce projet pourtant très éloigné de ses centres d'intérêt. De ces différents points de vue, les Archives internationales de musique populaire diffèrent considérablement des projets des autres musées et forment le résultat heureux d'intérêts très différents qui se complètent.

CHAPITRE 2.

ACQUISITIONS

Une fois fixées les grandes orientations des musées ethnographiques, il convient de s'intéresser aux modes d'acquisition des artefacts. À côté de la très grande quantité d'objets offerte par les membres des commissions ou les conservateurs eux-mêmes, les musées ethnographiques acquièrent en effet les artefacts selon trois modalités différentes : le don, l'achat ou l'échange. La différence entre ces trois modes dépasse cependant leur simple inscription dans des colonnes distinctes des comptes des institutions et influe sur les prétentions et les pratiques des conservateurs ou des commissions. Ainsi, une transaction monétaire peut échouer parce que le prix réclamé est trop élevé ou parce que les objets sont de mauvaise qualité. En revanche, un don ne se refuse jamais. Voilà qui agit déjà sur la composition de la collection. Enfin les échanges avec d'autres institutions scientifiques sont lourds d'implications : plus rares, certes, ils octroient cependant aux conservateurs un rôle plus actif dans la transaction.

Ce que l'étude des modes d'acquisition permet d'observer est d'une part le faible contrôle que les conservateurs ont sur l'accroissement de leurs collections. Rapide et source de fierté pour les conservateurs¹, le rythme des acquisitions n'est cependant pas maîtrisé comme l'a relevé Glenn Penny (2004 : 185). Leur nature non plus. D'autre part, cette analyse permet de dessiner le réseau que les conservateurs et les commissions tissent autour de leurs institutions. Participant pleinement de leurs succès, ils en font partie.

Avant de nous plonger dans les méandres de ces différents modes, il convient de relever deux exigences des conservateurs qui leur sont transversales. Contrairement au terrain où les ethnographes-conservateurs jugent eux-mêmes de la primitivité des pièces, au musée, ils ne semblent pas en mesure d'en estimer l'ancienneté. Dès lors, et de manière symptomatique, lorsque des pièces sont proposées à l'achat au cours des premières séances de la commission du musée de Bâle, celle-ci se contente du jugement suivant : « *Das meiste scheint ächt zu sein* »². De fait, ce qui importe le plus aux conservateurs, c'est de s'assurer l'authenticité des pièces. Car, cruellement, si rien n'inquiète davantage un conservateur que les faux, les armes pour s'en préserver sont rares. Pour s'assurer de l'authenticité des pièces, les ethnographes donnent ainsi parfois quelques consignes à leurs interlocuteurs sur le terrain. Il faut que les objets soient de « pure fabrication indigène »³, réclame Knapp. Mais cela ne suffit pas. Après avoir découvert un faux, il avertit le naturaliste bâlois Gustav Schneider qui fournit le musée : « À notre époque où les produits européens se répandent sur toute la terre, il arrive assez souvent que les indigènes emploient pour la fabrication de leurs armes ou de leurs vêtements, des pièces qui ne sont pas

¹ MEG 350R.0160, Lettre d'Eugène Pittard à Jean-Baptiste Pons, 1.1.1929 ; MEN 36, Copie lettres de Knapp 2, Lettre de Charles Knapp à Alfred Borel, 26.2.1910. Pour Fritz Sarasin, la collection ethnographique est le musée qui se développe le plus vite à Bâle (s.d. : 87-90).

² « La majeure partie paraît authentique », MKB H allg 21 (1a), Protokolle der Museumskommission, 19.9.1894. L'affaire Haessler, dont il est question plus loin témoigne, dans le cas de Neuchâtel, de la capacité des commissions à porter un jugement valable.

³ MEN 36, Copie lettres de Knapp, 1, Lettre de Charles Knapp à Edouard Perregaux, 17.8.1903.

faites par eux »¹. Mais cela ne suffit pas : ils doivent être fabriqués par les indigènes « pour leur propre usage et non pour l'exportation »². Enfin, il convient qu'ils soient « anciens autant que possible, en tout cas déjà utilisés »³, car « les plus vieilles sont les meilleures »⁴. En écho aux exigences que les ethnographes se posent sur le terrain, l'objectif est clair : les seules informations utiles portent sur l'indigène à l'état originel. Dès qu'il est acculturé, le primitif ne présente plus aucun intérêt. « Tout objet très moderne, fait sous l'influence ou à l'imitation des Blancs, dit encore Knapp, doit être laissé de côté »⁵.

La seconde exigence que posent conservateurs et commissions porte sur la documentation qui doit accompagner les objets. Knapp souhaite que cette documentation décline au moins « très exactement le pays d'origine, le nom de la tribu, le nom indigène et le nom français des objets, la date de fabrication ou d'achat » (KNAPP 1903 : 1). Mais elle peut aussi se composer d'une « courte notice sur les objets, leurs usages, etc. »⁶. Idéalement, le donateur offre des objets, une « courte notice explicative, [des] photographies [...] » et remet de surcroît « des documents inédits propres à être publiés dans le *Bulletin de la Société neuchâteloise de géographie* »⁷. L'objectif vise naturellement à constituer des collections immédiatement utilisables pour le savant. Comme le dit Knapp, « je me permets de vous écrire encore pour vous prier de me dire à quelles tribus indiennes exactes appartiennent les objets que vous avez bien voulu offrir au Musée. Ces renseignements sont d'une grande importance pour le classement des objets. Ils sont aussi indispensables pour l'étude, but final auquel doivent tendre tous les musées »⁸. Pittard fait de même. A l'un de ses correspondants qui lui a remis des pièces préhistoriques et ethnographiques boliviennes, il réclame « quelques détails complémentaires [...] D'où viennent les haches, pierre et cuivre ? Sans doute d'une fouille ? Celle-ci a été faite par qui, où et quand ? Même observation pour les petits objets en pierre ou en bronze. [...] Avez-vous quelques idées au sujet de leur signification ? Je vous serais bien reconnaissant de me donner toutes les indications possibles pour que je puisse les inscrire au registre d'entrée »⁹. Encore une fois, ces pratiques n'ont rien de spécifiquement

¹ MEN 36, Copie lettres de Knapp, 1, Lettre de Charles Knapp à Gustav Schneider, Bâle, 30.12.1902. Richter donne la même consigne, 1909 : 173.

² MEN 36, Copie lettres de Knapp, 1, Lettre de Charles Knapp à Ami Grasset, chef de poste, Congo, 28.1.1904.

³ MEN 36, Copie lettres de Knapp, 2, Lettre de Charles Knapp à Georges-Henri de Pourtalès, sous-contrôleur forestier à Ponthierville, Congo, 2.2.1905.

⁴ MEN 36, Copie lettres de Knapp, 1, Lettre de Charles Knapp à Ami Grasset, chef de poste, Congo, 28.1.1904. Ici encore, l'exigence est partagée largement, cf. RICHTER 1908 : 103.

⁵ MEN 36, Copie lettres de Knapp, 1, Lettre de Charles Knapp à Arnold Comtesse, Congo, 22.3.1897.

⁶ MEN 36, Copie lettres de Knapp, 1, Lettre de Charles Knapp à Arnold Comtesse, Congo, 22.3.1897.

⁷ MEN 36, Copie lettres de Knapp, 2, Lettre de Charles Knapp à Georges-Henri de Pourtalès, sous-contrôleur forestier à Ponthierville, Congo, 2.2.1905. Il arrive aussi que Knapp réclame une contribution au *Bulletin* en priorité, MEN 36, Copie lettres de Knapp, 2, Lettre de Charles Knapp au R.P. Burnier, 12.12.1904.

⁸ MEN 36, Copie lettres de Knapp, 1, Lettre de Charles Knapp à Benjamin Schwob, marchand à Bruxelles, 30.4.1896.

⁹ MEG 350R.0143, Lettre d'Eugène Pittard à M. Ferrière, 18.11.1922.

suisse. Comme l'attestent les recommandations de Richter qui vont exactement dans le même sens, cette exigence semble être largement partagée (RICHTER 1908 : 97-99).

2.1. L'absence de choix : les dons

La situation financière que connaissent les musées leur interdit de renoncer à l'augmentation de leurs collections par les dons. Plus : ils constituent généralement leur principale source d'accroissement¹. Pourtant, les objets qu'ils reçoivent ne répondent que rarement aux exigences scientifiques de l'ethnographie. Souvent la quête de pièces anciennes et la revendication documentaire ne peuvent simplement pas être prises en compte. Plus généralement, les logiques qui ont présidé aux collectes d'objets et les motifs qui inspirent leur don s'éloignent considérablement des nécessités de la science.

2.1.1. Des collections d'amateurs

Les collections réunies par les amateurs témoignent d'intérêts qui ne sont pas ceux des savants et qui varient en fonction de l'organisation coloniale ou de la mode artistique. Certains ethnographes comme Delachaux sont sensibles à ce problème. « Il est curieux de constater, écrit-il dans le *Bulletin de la Société neuchâteloise de géographie*, combien la mode et le goût du temps influent sur le collectionneur d'objets ethnographiques et rare est le voyageur qui ne fait consciemment ou inconsciemment un choix entaché de subjectivisme. Il en est ainsi pour les masques qui sont rares dans les collections faites il y a quarante ou cinquante ans. A ce moment, les armes surtout frappaient l'explorateur. Les instruments de musique et les parures venaient ensuite. Par contre la statuaire, c'est-à-dire les fétiches et les masques, intéressaient moins et le voyageur sans instruction ethnographique spéciale les négligeait parce qu'objets encombrants et laids. L'organisation européenne des grandes colonies a dès lors fait passer les armes au second plan ; souvent même, la fabrication en est interdite. D'autre part, l'art exotique et primitif a été "découvert" par quelques artistes modernes et aussitôt "lancé" par les marchands d'art et les antiquaires à tel point que, dans certaines régions d'Afrique, cette vogue a donné lieu à une véritable industrie, sans compter tout l'art nègre qui se fait en Europe même » (DELACHAUX 1932 : 59). Les masques et les danses indigènes, en revanche, ont été négligés. Or, regrette Delachaux, c'est de leur étude que l'on peut tirer des indications essentielles à la compréhension de l'âme primitive et même de la psychologie humaine dans son ensemble. Le conflit des agendas est manifeste.

¹ Pour Bâle, Fritz SARASIN sd : 89 ; pour l'Allemagne, RICHTER 1908 : 96.

Il faut dire que les ethnographes eux-mêmes ne sont longtemps pas très au clair sur ce qui les intéresse. « Armes, outils, tissus, vêtements, meubles etc. seraient les très bien venus »¹, affirme Knapp au Neuchâtelois Edouard Huguenin en 1897. On se souvient également que la commission du musée de Bâle est bien empruntée lorsque Carl Geigy, dont les fils voyagent en Océanie, s'inquiète de désirs particuliers du musée. « *Die Meinung ist, dass die Commission darauf kaum eine Antwort geben könne ; doch wird die Wünschbarkeit gerade australischer Erzeugnisse vom Herrn Präsidenten betont* »². Voilà qui atteste clairement la perplexité et l'ignorance des commissions. Ce n'est bien entendu pas toujours le cas et il arrive que les commissions formulent des demandes très précises. L'une confie ainsi une liste de souhaits au professeur Kahlbaum qui se rend dans l'archipel du Spitzberg³ et Pittard réclame en 1922 à « Mademoiselle Christeller » de la Mission romande à *Morija* « tout ce qui touche à la magie »⁴. Dans l'ensemble, pourtant, il paraît bien certain que les commissions ethnographiques et les conservateurs ont peu d'idées sur ce qui est nécessaire à leurs collections. Surtout ils ont peu de contrôle sur la nature des objets qui arrivent dans leurs fonds. Rares sont pourtant les occasions où ils s'en rendent compte et en mesurent les inconvénients.

Knapp, dans son rapport d'activité pour 1920, souligne ainsi qu'il n'est « plus possible de se contenter de pièces isolées rassemblées selon le hasard des circonstances. Il importe au contraire d'établir un plan systématique et de réunir des séries se rapportant à un sujet déterminé de manière à présenter un tableau complet d'une civilisation »⁵. Il se rend cependant compte du problème que pose la faiblesse des crédits de la commune. En vérité, son projet de développer les collections océaniques, africaines et polaires se solde par un demi-échec.

On comprend dès lors que certains ethnographes, à l'image de Richard Thurnwald (1912 : 200), condamnent ce recours aux amateurs. Sans formation en ethnographie, ils mélangent le plus souvent les données et les interprétations sur des populations qu'ils ne connaissent parfois qu'à travers leurs *boys* ou les prostituées. Par ailleurs, ils ignorent que la valeur d'un objet procède en grande partie de la documentation qui l'accompagne : « *[Die Gegenstände] erhalten Leben und Bedeutung erst, wenn wir erforschen, welchen Zwecken sie dienen, und was für Absichten mit ihrer Schaffung verbunden wurden* »⁶ (THURNWALD 1912 : 199). Or de telles indications réclament un temps et un investissement considérables que le voyageur n'est pas toujours disposé à sacrifier. Conscients parfois du problème, comme l'atteste le rapport de Knapp, les ethnographes suisses se trouvent cependant dans une telle relation de dépendance face aux donateurs qu'il leur est impossible de se

¹ MEN 36, Copie lettres de Knapp, 1, Lettre de Charles Knapp à Edouard Huguenin, directeur des Chemins de fer d'Anatolie, Constantinople, 14.11.1897.

² « On est d'avis que la Commission ne peut répondre à cela ; cependant, le président souligne l'intérêt des pièces australiennes », MKB H allg 21 (1a), Protokolle der Museumskommission, 12.11.1886.

³ MKB H allg 21 (1a), Protokolle der Museumskommission, 19.6.1896.

⁴ MEG 350R.0144, Lettre d'Eugène Pittard à Mlle Christeller, *Morija*, 10.10.1922.

⁵ Rapport du Musée ethnographique de Neuchâtel, 1920.

⁶ « Les objets ne prennent vie et n'acquièrent leur sens que lorsque l'on s'enquiert des buts qu'ils servent et quelles intentions sont liées à leur fabrication ».

passer de leurs services. La seule solution consiste alors à améliorer et rediriger les bonnes intentions des donateurs.

2.1.2. Guider les amateurs (1) : les requêtes précises d'Eugène Pittard

Indispensables à l'aboutissement d'un plan systématique, les listes précises adressées à un correspondant ne sont pas courantes dans les archives des musées. Bâle, prudemment¹, n'en produit pas et, en réalité, ce sont les deux institutions qui n'organisent pas (peu) d'expéditions qui agissent ainsi². C'est le cas de cette lettre envoyée au Révérend Père Devos, à la Mission de *Buta* au Congo belge, dont Pittard a eu l'adresse par le « Dr Doucas » : « J'aurais particulièrement besoin des objets suivants : 1. fétiches à clous, si possible de grande taille et à faciès véritablement indigène, sans ces chapeaux melon que l'on voit quelques fois et qui sont de vulgaires imitations d'Européens. Plus ils auront de clous et d'objets de magie, plus je serai content. 2. des fétiches divers en bois sculptés – anciens – idoles, etc. 3. des masques – anciens – de types divers de féticheurs, de danses etc. avec je vous prie pour les fétiches et les masques les indications de ce qu'ils représentent. 4. des tabourets, repose-tête, caisses ayant des figures sculptées, naturellement sans influence européenne. 5. des boîtes à fard, des coupes, des statuettes, des sculptures d'animaux. 6. des bâtons de chef, ornés. 7. des gongs de guerre, en fer, sonnettes, sifflets de guerre, hochets variés, rasoirs, pipes, peignes (à condition que ces pipes soient très indigènes et les peignes sculptés anciens), cuillères, etc. 8. de bons échantillons de ces nattes dites en velours de Kassai. 9. des monnaies d'échanges. 10. des instruments pour travailler le fer, tous les objets utilisés par les forgerons. Et autres objets que vous jugeriez les plus importants pour caractériser l'expression matérielle des groupes humains au milieu desquels vous vivez. Je ne tiens pas aux armes, à moins qu'elles soient exceptionnellement intéressantes, car nous en avons déjà un bon lot – sauf cependant s'il vous était possible de vous procurer l'armement des Pygmées, dont nous ne possédons rien »³.

Fétiches à clous et masques sont des objets classiques des requêtes de Pittard auprès de ses donateurs « africains ». Il en demande aussi à l'ingénieur Gutzeit qui travaille pour les mines de *Panda* au *Katanga*. Ami du fils d'Eugène Pittard, Jean-Jacques Pittard, Gutzeit a été approché avant son départ de Genève et propose quelques pièces au conservateur du musée ethnographique⁴. Pittard en profite alors pour lui réclamer masques et fétiches : « Je vous ai déjà demandé sauf erreur d'essayer d'obtenir un fétiche à clous, soit homme, soit animal, mais quelque chose de sérieux, comme ancienneté et comme richesse de clous. J'ai déjà quelques petites pièces au Musée, mais *petites*. J'aimerais en avoir une grosse. Il y a quelques fois des fétiches qui sont

¹ MKB 284.1, Lettre de Felix Speiser à Johann Rudolf Belmont, 30.12.1948.

² Il est possible que Leopold Rüttimeyer ait fait de même, mais nous n'en avons pas trouvé la trace, *Bericht der Museumskommission*, 1913.

³ MEG 350R.0160, Lettre d'Eugène Pittard au R.P. Devos, Congo belge, 25.5.1929.

⁴ MEG 350R.0160, Lettre de G. Gutzeit, *Katanga*, à Eugène Pittard, 11.9.1929.

presqu'aussi grand qu'un homme. Si vous en aviez un ce serait magnifique. Tous les masques, tous, même les modernes, sont intéressants »¹. Il demande la même chose au géologue Molly qui travaille au Soudan français², à son amie et missionnaire Josette Debarge à Douala, qui l'aide à développer son réseau³ ou à l'interprète Mose Jejab, à *Foumbam*⁴.

Cela dit, si Pittard suit quelques idées, il sait aussi s'adapter aux compétences de ses correspondants ou aux régions qu'ils habitent. Ainsi, lorsqu'il contacte Fernand Grébert⁵ à la mission protestante de *Talagouga* au Gabon, il lui réclame évidemment les fameuses statuettes à clous qui l'intéressent tant⁶. Mais Grébert, qui a publié un important volume sur les Fangs (1928), peut être plus utile encore. « Dans votre intéressant volume j'ai retrouvé un certain nombre de dessins représentant des objets que j'aimerais également bien posséder. Par exemple, dans la couverture vous avez dessiné une corne à laquelle est suspendue une petite tête sculptée. A la page 39, je constate que nous n'avons pas ces haches de guerre, bec d'oiseau, à long manche, je n'en ai qu'à manche court. Nous n'avons pas non plus ces pistolets et ces fusils d'enfants »⁷. Comme s'il feuilletait un catalogue commercial, Pittard poursuit sa lecture commentée du travail de Grébert et lui réclame un trident et une pagaie, un hachoir à tabac, des mortiers à banane ou encore des tabourets « à condition que ce soient de beaux types avec sculptures », des têtes sculptées, des pipes, un soufflet de forge et des outils de forgeron, des cannes de chef, des fétiches divers, des calendriers, des tambours et des masques. Comme Pittard, Knapp puise également ses listes de souhaits dans les publications. Ainsi, au zoologue Gustav Schneider qui fournit de manière importante le musée entre 1895 et 1900, il indique que le musée possède un costume curieux en écorce de cocotier des îles *Gilbert*. Or l'exemplaire que possède le musée ne porte pas le manche en poisson représentée dans le modèle que dessine Friedrich Ratzel à la page 129 de sa *Völkerkunde* et il prie Schneider de le trouver⁸.

Le 22 février toujours, Pittard s'adresse enfin à Mlle Péter, une missionnaire installée aux îles Loyalty dont les missionnaires Josette Debarge et Théodore Burnier lui ont donné le nom. En se fondant sur l'ouvrage de Fritz Sarasin, il lui réclame des chandelles en graines de recin, des hameçons, des pieux, des pièges à poulpe, des couteaux, des coquilles, du calcaire réduit en poudre et de la terre rouge brûlée que mangent les indigènes, des toupies, des pierres magiques pour tuer l'ennemi, des calebasses, des marteaux de bois, du tapa, des peignes, des râpes à coco et

¹ MEG 350R.0160, Lettre d'Eugène Pittard à G. Gutzeit, *Katanga*, 10.10.1929 (souligné dans le texte). Cette disposition exceptionnelle à recueillir des masques récents ne s'explique pas.

² MEG 350R.0197, Lettre d'Eugène Pittard à E.W. Molly, Soudan français, 29.12.1934.

³ MEG 350R.0197, Lettre d'Eugène Pittard à Josette Debarge, *Donala*, Cameroun, 18.9.1931.

⁴ C'est Josette Debarge qui lui communique son nom, MEG 350R.0197, Lettre d'Eugène Pittard à Mose Jejab, *Foumban*, Cameroun, 22.2.1930.

⁵ A propos de Grébert, voir SAVARY, PERROIS 2003.

⁶ Mais sur lesquelles il ne publie rien.

⁷ MEG 350R.0168, Lettre d'Eugène Pittard au missionnaire Grébert, Gabon, 22.2.1930.

⁸ MEN Archives des collections, Lettre de Charles Knapp à Gustav Schneider, 18.2.1897.

des allume-feu¹. Au total, mis à part l'intérêt porté par Pittard aux fétiches à clous et aux masques africains et par Delachaux aux poupées², on peine à cerner une ligne directrice dans ces indications qui sont redéfinies au gré des occasions. S'il y a des plans de recherche, on peine à trouver leur application pratique. Voilà qui se vérifie dans les *Appels*.

2.1.3. Guider les amateurs (2) : les questionnaires

Les musées publient également des questionnaires généraux qu'ils envoient à leurs correspondants. Ces *Appels* établissent la liste minutieuse des intérêts des musées. Ils constituent même une liste idéale qui doit seulement servir de guide aux correspondants pour identifier les objets intéressants « qu'il vous serait facile de vous procurer dans la région que vous habitez »³. Ils n'ont donc pas pour objectif d'acquérir certains artefacts précis ou d'exploiter les compétences situées de leurs correspondants. Ils sont envoyés à large échelle aux donateurs potentiels.

Des institutions qui nous occupent, seuls les musées ethnographiques de Genève et Neuchâtel, publient des appels entre 1888 et 1922. Chacune de ces institutions en diffusent deux, une première fois lors de l'appel à la constitution du musée (KNAPP et MARET 1888 ; PITTARD 1901) et la seconde peu avant un événement important dans la vie de l'institution, soit au moment de l'autonomie administrative du musée (KNAPP 1903 ; PITTARD 1922). Par delà cette belle unité, des nuances importantes doivent être soulignées.

L'appel de Maret et Knapp en 1888 se distingue en effet fondamentalement de l'ensemble des suivants. Certes il concerne un musée qui porte pour titre « ethnographique et commercial », mais cela n'explique pas tout. A partir de 1901, les appels s'articulent en une quinzaine de rubriques au rang desquelles on compte le type physique des populations, les instruments pour se procurer et préparer la nourriture, l'habitat, les costumes, les objets domestiques et mobiliers, l'éclairage, les armes de guerre, les moyens de transport, les moyens de commerce, l'écriture et le calcul, les instruments de musique, les jouets, les cérémonies et les fêtes, la médecine et la chirurgie et les objets culturels. La succession de leur énumération, quelques détails mis à part, est identique. Ainsi, ce qui se rapporte à la médecine n'apparaît pas chez Pittard en 1901, alors que Knapp l'introduit dans son appel pour le ranger dans la catégorie « cérémonies et fêtes ». En 1922, Pittard en fait une rubrique à part.

De fait, le suivi des modifications souligne la parenté de cette génération d'appel plutôt qu'il n'en démontre la différence : chaque version se fonde sur la précédente et sert de modèle à la suivante. La rubrique « moyens de commerce » comporte les objets servant au commerce et à l'échange, la

¹ MEG 350R.0168, Lettre d'Eugène Pittard à Mlle Péter, Tavannes, 22.2.1930.

² Dans une lettre à F. Boss, Delachaux réclame « quelques poupées caractéristiques, mais tout à fait populaires et non "made in Germany" [ainsi que] des figurines en plâtre peintes et habillées représentant des acteurs du théâtre chinois classique », MEN Archives des collections, Lettre de Théodore Delachaux à F. Boss, Shanghai, 6.1.1937.

³ MEG 350R.0159, Lettre d'Eugène Pittard à Daniel Angst, chef de la Station agricole de *Nuatja* par Lomé, AOF, 18.2.1927.

tenue des comptes, les modes de calculs et d'écriture en 1901 ; Knapp reprend le même modèle, dont il retire les modes de calculs et d'écriture pour en faire une rubrique à part, et auquel il ajoute les poids et mesures et les manières de compter le temps ; Pittard en 1922, reprend la version de Knapp, dont il retire le temps. Le type physique des populations qui ouvre les appels offre un second exemple. Pittard ne sollicite que des crânes, des pièces moulées et des photographies. Knapp y ajoute des squelettes, des cheveux, des photographies de mutilations ethniques et de cérémonies rituelles. Pittard reprend ces ajouts et grossit la rubrique à laquelle il adjoint des poils, des cerveaux et des « caractères physiologiques » – obésité, odeur, maladies, pouls, etc.

L'*Appel* de 1888 en diffère largement. D'abord, par le nombre de rubriques. Il est deux fois plus élevé que ce que l'on observe par la suite. Knapp et Maret réclament des photographies ou des gravures des paysages, des villes, des ports et des monuments, mais aussi des costumes, des animaux et végétaux des moyens de locomotion et des machines de toutes espèces. En deuxième lieu, ils cherchent à obtenir des matières premières brutes : combustibles, minerais, sels, terres, fruits, légumes, épices, fourrures, laines, huiles animales, etc. A cela s'ajoutent les produits finis, répertoriés par matière : industrie du papier, reliure, vannerie, poterie, verrerie, industries textile et métallurgique, industrie du bois etc. La première partie de ce catalogue diffère fondamentalement de ceux qui suivront en ceci que ses auteurs classent les objets selon la matière première employée, plutôt que selon leur fonction. Dans sa deuxième partie, l'appel se rapproche de ses versions ultérieures en répertoriant une série d'artefacts selon leur fonction : objets d'art, ameublement – où l'on retrouve les éléments constitutifs des catégories « habitation » et « objets domestiques et mobiliers » et « éclairage » – moyens de locomotion, habillement et bijouterie, instruments de voyage – tels des boussoles, des baromètres, des cannes ou des sacs – machines et outils divers – agriculture, mines, chasse et pêche, textile – appareils concernant la navigation, la chirurgie ou les mathématiques, poids et mesures et livres et arts graphiques. La troisième partie de l'appel sollicite de la littérature géographique et ethnographie, des cartes et des globes. La dernière partie revient à l'ergologie, ventilée en six catégories : l'état de la civilisation, qui recouvre les vêtements, les photographies de lieux sacrés, et les fétiches est suivie d'une rubrique « anthropologie » qui relève l'intérêt des crânes et des squelettes. Les fêtes populaires sont répertoriées pour leurs costumes et leurs masques, suivies, curieusement, de la catégorie des instruments de torture et de celle des instruments de musique. L'appel se termine par la catégorie des jeux.

Au total, on retrouve dans le texte de 1888 l'ensemble ou presque des rubriques de ceux qui suivront. Pourtant il s'en distingue fondamentalement. L'ordonnancement des rubriques d'abord, dont on a de la peine à saisir la logique générale : si la première partie s'articule selon un classement par matières, puis par techniques, la suite ordonne les artefacts selon leur fonction, fait un détour par la littérature pour revenir aux fonctions. Les catégories, ensuite, attestent que les auteurs ne cantonnent pas leurs intérêts aux populations primitives : les instruments d'optique et les livres concernent des populations occidentalisées et Knapp et Maret parlent d'ailleurs de sauvages et de demi-civilisés. Comme nous l'avons vu plus haut, c'est un intérêt qui va disparaître

complètement tant et si bien qu'une dizaine d'années plus tard, seuls les artefacts primitifs seront sollicités. Cette chronologie est remarquable, car elle prend à rebours l'idée véhiculée par les fonctionnalistes anglais dans les années 1920 selon laquelle l'ethnographie ne s'intéresse qu'au passé et à l'état primitif de l'homme. Elle constituerait, en conséquence, une science spéculative, alors que l'anthropologie sociale, dont ils sont les représentants, est une véritable science qui n'étudie que les comportements contemporains. L'appel de Maret et Knapp atteste au moins que, dans ses premiers balbutiements, l'ethnographie a déjà été une science synchronique.

En vérité, si chacun des appels procède de ce que Franz-Philipp von Siebold nomme une classification ethnographique (ou géographique) et non ethnologique (ou systématique), l'ordonnancement des rubriques dans l'*Appel* de 1888 s'inscrit dans la logique de la classification de Siebold, alors que l'ensemble des suivants tient de celle de Edmé-François Jomard (DIAS 1991 : 125-138). Reprochant à la classification de ce dernier de viser des objectifs scientifiques, Siebold estime en effet que sa classification qui s'opère selon des termes géographiques, puis matériels et enfin fonctionnels est plus à même de rendre service au projet colonial (DIAS 1991 : 129). A ce titre, on comprend la portée de la similitude avec le projet de 1888. La filiation de ces classifications, sans n'être jamais explicite, est le produit d'un même objectif utilitaire. En revanche, la structure des appels suivants dont la dimension utilitaire est moindre, ressemble fortement à la classification de Jomard fondée exclusivement sur la fonction des objets.

Enfin, ce premier appel diffère des suivants en ceci qui est moins détaillé : sa rubrique « armes » indique simplement : « Autant que possible tout ce qui a rapport au costume militaire des peuples étrangers ou sauvages. Signes de ralliement : drapeaux, étendards ; ornements de guerres des chevaux, surtout des peuples sauvages » (KNAPP et MARET 1888 : 288-289), alors que le second essai de Knapp, en 1903, précise : « Arcs, flèches, lances, casse-têtes, massues, boumerangs, épées, sabres, poignards, troumbaches, armes à feu indigènes. Cuirasse, boucliers, insignes portés dans les combats. Préparation nécessitées par l'empoisonnement des armes : curares, etc. Harnachements. Décorations » (KNAPP 1903 :2). Davantage qu'un accroissement des compétences de Knapp, il faut y voir une visée pratique. L'appel doit véritablement pouvoir servir de pense-bête pour les amateurs auxquels Knapp ne laisse que la plus petite marge de liberté.

On ne trouve pas ce genre de questionnaire à Bâle et il faut sans doute y voir le reflet de l'inutilité d'un tel document pour un musée dont les dirigeants vont eux-mêmes sur le terrain. Ce n'est donc qu'en 1948 que Speiser, sur la proposition du président de la commission Johann Rudolf Belmont rédige un projet de « *Anleitung zum Sammeln ethnographischer Objekte* »¹. Comme celles de Genève et Neuchâtel, elle se veut très généraliste : les listes précises, écrit-il, sont inutiles, « *da wir meistens nicht wissen, was für Stücke aus den betreffenden Gebieten besonders interessant sind* »². Il importe

¹« Directives pour la récolte d'objets ethnographiques », MKB 284.1, Lettre de Felix Speiser à Johann Rudolf Belmont, 30.12.1948.

² « puisque nous ignorons généralement quels sont les objets intéressants des différentes régions », MKB 284.1, Lettre de Felix Speiser à Johann Rudolf Belmont, 30.12.1948.

bien davantage, comme nous le signalions pour Neuchâtel, de rendre les personnes intéressées attentives au fait que tout peut être utile. Ce sont les collections complètes, les objets du quotidien qui intéressent en premier lieu le musée – cuisine, outils, chasse et pêche, armes, vêtements et bijoux, commerce et voyages, jouet, tout ce qui concerne les cérémonies, la magie et la religion. Toute l'ergologie indigène *peut* avoir de l'importance, tel est le message délivré aux donateurs-amateurs. Avec son corollaire : ce n'est en tout cas pas à ces derniers de juger de l'importance d'une pièce.

Attestant sous un autre angle la réduction des capacités de recherche des membres de la commission suite à la disparition de l'ancienne génération, cette persistance extrêmement longue du recours aux amateurs illustre surtout un déficit de professionnalisation tardif. Il reflète sans doute le peu de cas que l'on fait encore de la dimension cognitive du champ de recherche.

2.1.4. Bilan

L'accroissement des collections par l'intermédiaire de dons n'assure aucun contrôle aux conservateurs sur la nature des objets qu'ils acquièrent. Le rythme de l'accroissement n'est pas non plus maîtrisé. Car, si une partie des donateurs répond immédiatement et efficacement aux appels des musées, une autre y demeure peu sensible et ne remet ses collections que contrainte. Dans les deux cas, le conservateur n'a guère de prise sur le développement de son institution. Dans le premier, il faut que le missionnaire ou l'ingénieur sollicité trouve le temps de travailler pour le musée ou qu'une occasion se présente. C'est le cas de la collection *dinka* que Rütimeyer et d'autres membres de la commission du musée de Bâle offrent au musée. Profitant d'une exposition de « *Dinkanegern* » au Jardin zoologique de Bâle, Rütimeyer et quelques autres membres de la commission indiquent avoir acheté quelques pièces qu'ils ont offertes au musée¹.

Dans le second, c'est lorsqu'un collectionneur quitte la Suisse qu'il offre ses collections à un musée. Parfois, du reste, un conservateur informé doit entamer les démarches. « Puis-je vous demander, écrit Pittard à un certain Reinhardt, vous qui êtes un grand voyageur, de penser au Musée d'ethnographie lorsque vous quitterez Genève ? Lorsqu'on déménage, on s'aperçoit qu'on charrie avec soi quantité d'objets ramassés le long des routes et qui finissent par vous encombrer. Je ne sais si vous trouverez de tels "souvenirs" qui vous embarrassent ; si vous en trouvez, pensez que les vitrines du Musée d'ethnographie sont loin d'être pleines »². C'est aussi à la mort de ces collectionneurs que leurs objets arrivent aux mains des musées. Junod lègue ainsi sa collection au musée de Genève, Rütimeyer, Sarasin ou Speiser offrent une partie des collections qu'ils ont conservées au musée de Bâle et Paul Wirz suscite la consternation à Bâle en offrant une grande partie de ses pièces au musée d'Amsterdam (SCHMIDT 1998 : 293).

¹ MKB H allg 21 (1a), Protokolle der Museumskommission, 19.9.1894.

² MEG 350R.0143, Lettre d'Eugène Pittard à Reinhardt, 13.10.1923.

Au total, conservateurs et commissions sont placés dans une situation de dépendance face aux donateurs et tentent de limiter les conséquences néfastes de cette relation hiérarchique pervertie¹. A cette fin, la seule solution raisonnable paraît de recueillir l'ergologie des populations étudiées. Ainsi, l'influence des amateurs dont on est contraint de se servir est limitée à la fonction d'intermédiaire ou de transporteur de collection. On tente de réduire l'herméneutique à la portion congrue. A cet effet la remise, pour étude, de l'ensemble de l'ergologie d'une population par un professionnel paraît un moyen efficace.

2.2. Le client roi : les achats

L'achat de pièces ressemble furieusement aux dons. Comme pour ceux-ci, les causes qui le motivent sont indépendantes de l'agenda scientifique. En principe, il découle de l'offre des marchands ou de particuliers. Celle-ci, loin de procéder d'un programme scientifique, est le produit de contingences variables – la découverte d'une nouvelle population, le jugement d'un groupe d'artiste, la faillite d'une compagnie ou une crise économique². Ce n'est pas le lieu de mesurer ici les éléments qui mènent un antiquaire ou un marchand à posséder un type particulier d'artefact. Disons simplement que les ethnographes se trouvent pris dans des stratégies et des jeux propres au champ des marchands d'art et dont les logiques s'éloignent considérablement des leurs³. Si cela est possible, c'est que les objets ethnographiques possèdent de multiples facettes qui permettent de leur attribuer des valeurs et des sens différents selon que la situation dans laquelle on agit met en valeur sa dimension économique, esthétique ou cognitive (PENNY 2004 : 69). Au total, les ethnographes ne parviennent pas à s'isoler du marché. Au contraire, science et économie sont intimement liées : la valeur esthétique ou marchande d'un objet accroît parfois sa valeur cognitive (PENNY 2004 : 70) et, très souvent, la valeur marchande d'un artefact dépend du jugement des autorités scientifiques⁴.

Par ailleurs, si les artefacts peuvent prendre des valeurs variables, les fonctions qu'occupent les acteurs ne sont pas davantage exclusives. Au contraire, on est loin d'observer un conflit entre le monde des marchands et celui des savants et les hybrides sont nombreux. Ainsi, Knapp songe à solliciter le célèbre marchand allemand Heinrich Umlauff pour identifier les pièces du musée de Neuchâtel, comme cela a été fait au musée ethnographique de Saint-Gall⁵. Et ce genre de pratique

¹ Bien sûr les conservateurs reconnaissent la valeur du savoir amateur lorsque cela se justifie, comme les relations avec certains missionnaires l'attestent.

² La crise financière qui atteint l'Allemagne juste après la Première guerre mondiale pousse ainsi les musées et les particuliers à vendre leurs collections à bas prix, ce dont profitent les musées suisses, cf. par exemple Rapport du Musée ethnographique de Neuchâtel, 1920 et 1921 et *Bericht der Museumskommission*, 1919.

³ Cf. pour l'Allemagne, PENNY 2004 : 51-94.

⁴ C'est l'argument qu'avance Gustav Schneider lorsqu'il veut vendre une collection à Knapp qu'il a faite expertiser à Freiburg in Breisgau, MEN Archives des collections, Lettre de Gustav Schneider à Charles Knapp, 30.11.1895.

⁵ MEN 36, Procès-verbal de la commission du Musée ethnographique, 9.6.1904.

est loin d'être marginale. Dans le contexte allemand, Penny affirme ainsi qu'une large partie de ce qui était montré dans les musées n'était ni collecté, ni catalogué, ni même présenté par les savants. Les musées d'ethnographie, affirme-t-il, sont autant le produit des efforts d'un Umlauff que d'un Bastian (2004 : 104-105). C'est exactement ce qui ressort d'une lettre que Pittard adresse à François Poncetton, marchand à Paris. Dans l'incapacité de se rendre dans la capitale française pour assister à une vente aux enchères d'objets ethnographiques, il mandate Poncetton pour acheter en son nom. Il indique quelques pièces du catalogue qui l'intéressent, mais laisse le marchand libre d'agir comme il l'entend : « D'une façon générale, vous savez ce qui peut faire besoin à un musée qui envisage d'abord le côté pédagogique (il n'a pas les moyens d'envisager le côté esthétique) et je suis sûr que vous ferez pour nous une bonne affaire »¹. La confiance est manifestement totale en la capacité d'un marchand de répondre avantageusement aux désirs du musée, sans qu'il ne soit nécessaire de le guider. A ce titre, nous y reviendrons, la différence avec les amateurs-donateurs dont il a été question plus haut est marquée. Le marchand d'art au contraire du pétro-géologue établi à Sumatra ou du négociant installé au Brésil est un professionnel. Il est l'alter ego du conservateur avec lequel il entretient une relation égalitaire. Témoignant de la perméabilité des frontières, relevons enfin qu'il n'y a pas que le marchand qui peut se muer en ethnographe-conservateur. Il arrive également que les ethnographes ou les musées vendent des pièces à d'autres institutions pour financer leurs propres projets.

Le marché de l'objet ethnographique est donc un tout petit monde dans lequel les fonctions ne sont pas aussi clairement délimitées qu'on ne pourrait le croire et où les réputations se font et se défont très rapidement. Mus par la crainte de surpayer une collection ou d'acquérir des faux ou des pièces qui ne répondent pas à leurs exigences d'authenticité, les conservateurs cultivent leurs relations, se sollicitent mutuellement pour identifier des pièces, mais aussi pour connaître la réputation de telle personne ou de telle pièce². Ce souci donne même naissance à une véritable solidarité des scientifiques que revendique Knapp. Les musées d'ethnographie, affirme-t-il, doivent se prêter un appui mutuel³. Le cas de la collection Hassler, acquise par le Musée ethnographique de Neuchâtel, puis par le musée de Bâle éclaire ce microcosme.

¹ MEG 350R.0159, Lettre d'Eugène Pittard à François Poncetton, Paris, 16.5.1927.

² Par exemple, Fritz Sarasin sollicite les Berlinoises von Luschan et von den Steinen à propos d'une massue des Marquises, voir MKB H allg 21 (1a), Protokolle der Museumskommission, 26.10.1899.

³ Stabs PA 212 T 2 XXXI, Lettre de Charles Knapp à Fritz Sarasin, 28.10.1918. Pour d'autres types de musées en Suisse, cf. BAUMANN Dominique 2007 ; PENNY juge que c'est une réalité partagée dans l'ensemble de l'Europe, 2004 : 97.

2.3. Emil Hassler, les bons et les mauvais marchands

Emil Hassler est un botaniste suisse qui a séjourné au Paraguay de 1885 à 1902 où il a réuni diverses collections¹. Après quelques années passées en Suisse, au moment de repartir pour l'Amérique du sud, il cherche à s'en débarrasser et c'est dans ce but qu'il s'adresse au musée de Neuchâtel. Or, comme c'est souvent le cas, celui qui veut vendre une collection à un musée doit témoigner de ses bonnes intentions ou, du moins, justifier la vente. Car, *a priori* et à raison, les conservateurs de musées considèrent toujours les vendeurs avec suspicion. C'est là peut-être la seule distinction que les contemporains opèrent entre ces deux professions. Contrairement aux savants, protégés par l'autorité de la science, juge-t-on, les marchands, professionnels ou non, ont toujours de mauvaises raisons de vendre des objets. La prudence voudrait donc qu'on ne se compromette pas avec eux. Confondant possession des objets et savoir, leur épistémologie met les conservateurs dans une position d'où ils ne peuvent échapper aux marchands. L'accroissement des collections est nécessaire au développement du savoir et, à ce titre, ils négocient avec eux. Et pour commencer, ils exigent généralement que les vendeurs se justifient. Dans l'affaire Hassler, ce qui parle en sa faveur est que « la vente de [sa] collection n'est pas pour [lui] une question d'argent, ni une affaire commerciale. [Hassler] désire seulement que [sa] collection ne soit pas morcelée et qu'elle reste dans [son] pays »². Ce désintéressement affiché et le patriotisme qui le suscite lui donnent de la crédibilité aux yeux de la commission dont il parvient ainsi à obtenir la confiance. D'autant que sa collection semble très intéressante : rassemblée plusieurs années auparavant, elle est constituée d'objets qu'il n'est plus possible de réunir puisque « quelques unes des tribus qui les [lui] ont fourni sont éteintes ou dispersées, d'autres sont arrivées à un degré de demi-civilisation qui a fait disparaître les ustensiles primitifs ». Du coup, la somme de 30'000 francs réclamée par le botaniste est un prix de faveur. Qu'il ait vendu des doublets à un musée américain pour une somme de 110'000 francs l'atteste, se justifie encore Hassler³. Le montant qu'il réclame ne représente donc qu'un minimum couvrant à peine le prix d'acquisition⁴ d'une collection dont il garantit la parfaite authenticité et la documentation exacte dans un catalogue qu'il a dressé lui-même⁵. Séduite, la commission ne peut cependant réunir suffisamment de moyens pour acheter la collection. Elle s'accorde alors avec le collectionneur pour que les pièces soient placées en dépôt au musée, sans obligation d'achat. Voilà qui arrange tout le monde : Hassler place ses collections en maintenant une option de vente ; Knapp, qui

¹ Entre autres des herbiers remarquables regroupant plus de 36'000 spécimens, qui ont fait l'objet d'une exposition au Musée d'histoire naturelle de Genève en 2002. Il fut aussi commissaire pour le Paraguay à la *World's Columbian Exposition* de Chicago en 1893, BANCROFT 1895 : 638.

² MEN 36, Procès-verbal de la Commission du Musée ethnographique, 4.1.1904.

³ MEN Archives des collections, Lettre d'Emil Hassler à Charles Knapp, 27.11.1902.

⁴ MEN 36, Procès-verbal de la Commission du Musée ethnographique, 4.1.1904.

⁵ MEN 36, Procès-verbal de la Commission du Musée ethnographique, 16.1.1904. Penny relève que la documentation des collections permet d'augmenter considérablement leur prix, 2004 : 84.

souhaite voir la villa de St-Nicolas suffisamment remplie à l'occasion de l'inauguration, est exaucé ; la commission enfin n'a pas déboursé un centime.

Rapidement, pourtant, l'affaire tourne mal. Durant l'été 1904, le conservateur du Musée de Leyde J.D.E. Schmeltz que Knapp a sollicité pour identifier les pièces du musée, estime en effet la collection à un maximum de 15'000 francs. Et il met les Neuchâtelois en garde : les milieux scientifiques, avertit-il, n'accordent-ils pas que peu de confiance à Hassler et ne serait-il pas prudent se se méfier¹ ? L'engagement est cependant pris et il faut attendre la fin de la Première guerre mondiale pour que le musée ethnographique parvienne à se débarrasser de ces collections. Hassler cherche alors à les vendre à Bâle. C'est au tour de Fritz Sarasin de se renseigner auprès de son collègue Knapp lequel, comme Schmeltz avant lui, fait part de son scepticisme : « En ce qui concerne les collections américaines du Dr Hassler, je suis assez embarrassé pour vous répondre. Il va de soi que ces renseignements restent strictement confidentiels [...] Je suis très perplexe quant à leur valeur. Elles me font l'effet du trop neuf, du fabriqué exprès. Je ne voudrais pas faire tort au Dr Hassler, mais je crois me rappeler qu'un jour il m'a déclaré naïvement avoir fait faire le plus d'objets possible par les Indiens, leur disant de varier les dessins à l'infini. Sont-ce bien là des pièces ayant une réelle valeur ethnographique ? »². En fin de compte, grâce à ces avertissements, Bâle peut négocier en connaissance de cause et obtient la collection pour... 8'000 francs³ – la moitié de l'estimation de Schmeltz et près du quart de ce que réclamait Hassler. Le musée de Neuchâtel n'est pas passé loin d'une catastrophe.

La collection Hassler est révélatrice à bien des égards. D'abord, bien sûr, elle rappelle encore une fois le poids que l'on accorde à l'authenticité. Son dénouement atteste aussi des capacités financières différenciées qui influencent les acquisitions. Les millionnaires bâlois, comme les appelle Pittard⁴, ont suffisamment de moyens pour acheter une collection belle, mais un peu douteuse, tandis que Neuchâtel ne peut prendre un tel risque. Enfin, l'affaire témoigne de la méconnaissance du champ de l'ethnographie internationale que partagent les commissions ethnographiques neuchâteloise et bâloise qui ignorent tout de la mauvaise réputation de Hassler, dont Schmeltz souligne pourtant qu'elle est connue parmi les scientifiques.

L'affaire Hassler révèle surtout que les processus d'acquisition se fondent en grande partie sur la confiance. Le marchand doit être en mesure de témoigner de ses bonnes intentions et on peut dénombrer différents modalités pour y parvenir. La plus simple, naturellement, et la plus courante, consiste à siéger au sein de la commission. C'est le cas de Speiser lorsqu'il vend sa collection des îles Salomon ou de Wirz lorsqu'il cède les siennes au musée de Bâle⁵. A Neuchâtel, Alfred Michel, l'un des propriétaires du *Grand Bazar* Schinz, Michel & Cie, siège dans la commission alors même que *Le Grand Bazar* est le plus important fournisseur d'objets chinois et

¹ MEN 36, Procès-verbal de la Commission du Musée ethnographique, 13.10.1904.

² Stabs PA 212 T 2 XXXI, Lettre de Charles Knapp à Fritz Sarasin, 28.10.1918.

³ *Bericht der Museumskommission*, 1919 et MEG 350R.0139, Lettre de Fritz Sarasin à Eugène Pittard, 8.12.1919. La somme reste considérable pour une collection dont la qualité est douteuse.

⁴ MEG 350R.0143, Lettre d'Eugène Pittard à Fritz Sarasin, 22.10.1923.

⁵ MKB H allg 21 (2), Protokolle der Museumskommission, 15.9.1931 et 30.5.1933.

japonais pour le musée. De son côté, Gustave Jéquier qui siège également à la commission ethnographique achète des objets égyptiens pour le compte du musée ethnographique au cours de ses fouilles en Egypte¹.

Il n'est cependant pas indispensable de siéger dans la commission. Il peut suffire de connaître un de ses membres. Ainsi, lorsqu'un commerçant suisse installé en Nouvelle-Zélande propose d'acquérir des objets *maori* pour le compte du musée de Bâle, la commission accepte de lui octroyer un budget de 500 francs, *parce que* Theodor Engelmann qui siège à la commission le connaît². On observe le même processus lorsque la célèbre exploratrice Ella Maillart, qui tente alors de rejoindre l'Afghanistan en voiture accompagnée d'Annemarie Schwarzenbach, touche 500 francs pour faire des collections pour le musée de Bâle³. *A contrario*, le cas d'Ernest Meyer illustre combien il est nécessaire d'être reconnu pour faire affaire avec les musées. Ce dernier avertit au début de 1928 qu'il compte entreprendre une expédition de trois ans au Mozambique et se déclare prêt à rapporter des objets gracieusement si le musée prend en charge les frais de transport. Malheureusement pour lui, Meyer n'est connu de personne dans la commission ce qui paraît un critère suffisant pour l'écarter⁴.

Une troisième voie d'accréditation passe par la réputation dont jouit le marchand. Celle-ci se mesure surtout par la capacité à produire une collection bien documentée. C'est le cas du Suisse M. Wander qui dirige une plantation en Nouvelle-Guinée et qui cherche à vendre des pièces au musée bâlois. S'il fait bonne impression, c'est que sa collection est entièrement datée et cataloguée⁵. C'est aussi le cas de Hall Chamberlain qui vend une collection de 1'300 pièces de tissus japonais qu'il a réunie en 1880. « *Sie sind mit den verschiedenen Motiven bedrückt und abgesehen vom künstlerischen Werte der Figuren, sind diese auch eine fast unerschöpfliche Fundgrube für das japanische Volksleben[...]. Die Tücher sind keine Massenprodukte, sondern sie stammen aus kleinen Ateliers aus einer Zeit als die japanische Volkskunst noch in voller Blüte stand. Heute ist diese degeneriert und eine ähnliche Sammlung liesse sich nicht mehr zusammenbringen. Der Charakter des Sammlers ist eine Garantie für die hohe Qualität der einzelnen Stücke, welche zudem in ihrer Mehrzahl vom gelehrten Sammler mit wichtigen volkskundlichen Notizen versehen sind, was die wissenschaftlichen Wert der Sammlung ungemein erhöht* »⁶.

Une ultime manière de gagner la confiance d'une commission consiste à bénéficier de la recommandation d'autres institutions muséales. A l'image du zoologue Gustav Schneider, que le

¹ Rapport du Musée ethnographique de Neuchâtel, 1926.

² MKB H allg 21 (1a), Protokolle der Museumskommission, 19.1.1899.

³ MKB 284.12.3, Lettre de Felix Speiser à Ella Maillart, 27.5.1939.

⁴ MKB H allg 21 (2), Protokolle der Museumskommission, 12.3.1928.

⁵ MKB H allg 21 (1a), Protokolle der Museumskommission, 24.12.1902.

⁶ « Ils sont décorés des motifs les plus divers et, sans même tenir compte de la valeur artistique des figures, celles-ci constituent une mine d'information inépuisable pour la vie traditionnelle japonaise. [...] Ces tissus ne sont pas des produits industriels, mais proviennent d'un petit atelier d'une époque à laquelle l'art populaire était encore très riche. Aujourd'hui, il a dégénéré et une telle collection ne pourrait plus être réunie. Le caractère du collectionneur est une garantie de la haute qualité des pièces, lesquelles, de surcroît, sont complétées par d'importantes notices ethnographiques rédigées par des spécialistes, ce qui accroît encore la valeur de la collection », Stabs PA 342 D 6, Lettre de Felix Speiser au Freiwilliger Museumsverein, 14.3.1944 (nous soulignons).

conservateur du Muséum d'histoire naturelle de Neuchâtel, Paul Godet¹, recommande à Knapp ou de l'ethnographe allemand Hans Himmelheber qui travaille déjà pour les musées de Bâle et Genève, certains s'appuient sur la confiance qu'ils ont gagnée auprès des institutions rivales pour obtenir de nouveaux contrats. « J'ai toujours fait des collections pour Bâle et Genève, en Alaska et [en Afrique], écrit Himmelheber à Delachaux. Je voudrais vous demander si vous vouliez, comme le font les autres musées, m'avancer un peu d'argent pour obtenir des collections de mon voyage. [...] Le fait que Bâle a maintenant soutenu trois de mes voyages peut être preuve de la manière correcte dans laquelle je remplis mes engagements. [...] Je pense que mes collections feraient un très bon arrondissement des vôtres, faites de l'autre côté de la frontière de l'Angola ».² Jean Gabus, le futur directeur du musée de Neuchâtel écrit dans le même sens à Pittard. Soutenu par les musées d'ethnographie ou d'histoire naturelle de Neuchâtel, La Chaux-de-Fonds, Berne, Zurich, Berne et Bâle, il s'adresse à Pittard « sur le conseil de Théodore Delachaux » pour obtenir un crédit³. Ce ne sont d'ailleurs pas toujours les marchands qui se tournent vers les musées munis d'accréditations. Les conservateurs se transmettent aussi leurs bonnes adresses. Ainsi, Pittard écrit-il à Leopold Rüttimeyer en 1922 pour lui demander s'il connaît « en Allemagne notamment à Brême, Hambourg ou Berlin, des marchands d'objets ethnographiques chez lesquels on pourrait trouver des collections à de bonnes conditions [...] »⁴. Rüttimeyer lui répond immédiatement. « Il ne sera guère possible d'acheter de bons objets ethnographiques en Allemagne actuellement pour des prix modérés. A Berlin, les marchands n'avaient presque rien de bon. C'est à Hambourg où se trouve la vraiment grande "bourse" ethnographique du Continent. Umlauff a des collections énormes, par exemple une collection de 2'000 objets du Kamerun qu'il veut vendre tout entière pour Mk. 60'000 ! Aussi pour des ventes en détail, il demande des prix fous. Je n'ai rien acheté chez lui et veut attendre qu'il sera plus raisonnable [...] ». Selon mon avis, l'adresse absolument la meilleure est Konietzko. K. est collectionneur, ethnographe, voyageur et a fait de grands voyages aussi en Afrique pour faire ses collections »⁵. Moins cher qu'Umlauff, il est de contact agréable et travaille pour Leipzig, Dresde et Bâle précise encore Rüttimeyer, avant d'indiquer encore le nom de Flemming à Hambourg. Cette pratique n'a rien d'exceptionnel et le partage des réseaux est au contraire permanent. Knapp réclame du Révérend Père Trilles une liste de missionnaires susceptibles de l'aider⁶, tandis que Rüttimeyer s'appuie sur Konietzko pour entrer en contact avec un certain Grimitzky auquel il achète une collection⁷. On comprend aussi mieux les contacts multiples de Knapp avec les missionnaires de la Mission Suisse romande.

¹ MEN Archives des collections, Lettre de Gustav Schneider à Charles Knapp, 30.11.1895.

² MEN 36, Delachaux, Documents relatifs au musée, Lettre de Hans Himmelheber, Congo, à Théodore Delachaux, 4.8.1938.

³ MEG 350R.0188, Lettre de Jean Gabus à Eugène Pittard, 20.1.1938.

⁴ MEG 350R.0144, Lettre d'Eugène Pittard à Leopold Rüttimeyer, 6.11.1922.

⁵ MEG 350R.0144, Lettre de Leopold Rüttimeyer à Eugène Pittard, 17.11.1922.

⁶ MEN 36, Copie lettres de Knapp 2, Lettre de Charles Knapp au R.P. Trilles, 20.1.1907.

⁷ *Bericht der Museumskommission*, 1913.

De manière plus générale les ethnographes européens connaissent et partagent un réseau assez réduit de fournisseurs. De fait, c'est une poignée de marchands qui vendent l'essentiel des objets ethnographiques aux musées. Si chacun travaille à l'occasion avec l'un ou l'autre fournisseur exclusif, à l'image de Mlle Walschott à Bruxelles pour Pittard, ou d'Alfred Michel pour Knapp, les musées suisses partagent avec la plupart des musées européens un recours répété aux services de quelques incontournables, parmi lesquels les Allemands sont les plus prisés. J. Konietzko, à Hambourg, est l'un d'eux qui vend les collections polaires au musée de Bâle, mais travaille aussi avec le musée de Genève. Heinrich Umlauff, de Hambourg, est un autre nom que l'on ne peut ignorer. Il participe au classement des collections de Saint-Gall et de Neuchâtel et vend un nombre considérable de pièces à l'ensemble des musées suisses, à l'image de Hans Himmelheber ou Speyer de Berlin.

Les Allemands ne sont pas seuls cependant. Après la Première guerre mondiale, on commence ainsi à rencontrer des Autrichiens, comme le Viennois Hugo Bernatzik qui se rend au Siam et en Nouvelle-Guinée pour compléter les collections Wirz déposées à Bâle. Plus tard encore, ce sont les Néerlandais qui envahissent le marché comme le célèbre Lemaire, d'Amsterdam, qui fournit Neuchâtel, Bâle, Genève et même Berne, et Langewis qui est particulièrement actif après la Seconde guerre mondiale.

Comme l'a analysé Penny, ces marchands participent pleinement au savoir ethnographique, quoiqu'en disent parfois les ethnographes. Ils connaissent à la fois les besoins généraux des musées ethnographiques et les désirs particuliers des institutions suisses. Particulièrement bien placés pour répondre à leurs exigences, ce sont souvent des hommes de terrain comme les ethnographes dont les pratiques, sur place, ne diffèrent pas de celles des savants. Et pour cause : s'adressant à ceux-ci en priorité, ils ont tout intérêt à répondre à leurs exigences. Au total la distinction entre ethnographes et marchands dont les ethnographes se servent régulièrement ne reflète guère la réalité. Elle a en revanche une efficacité puisqu'elle propose une répartition des compétences qui n'est pas neutre. Non seulement elle invente la catégorie du savant, mais elle lui attribue une position supérieure à celle des marchands. Désintéressé, œuvrant pour la collectivité, participant à l'accroissement du savoir, le savant a beau agir comme le marchand, il en diffère profondément parce qu'il ne partage pas ses objectifs. La science est un certificat de bonnes mœurs.

2.4. Les échanges

L'objet joue un rôle considérable dans la pratique ethnographique. Promu au rang de métonymie de la culture ou de sémiophore (POMIAN 1987 : 42 sqq.) par la division du travail scientifique propre à un objet éloigné des centres de production du savoir, cet imparfait reflet du monde est commode à de nombreux égards. Valant plus que la somme de ses parties lorsqu'il est réuni en série, l'objet est producteur de savoir. En tant que tel, il est aussi un capital symbolique qui permet à la fois de positionner la ville qui l'héberge dans les villes du monde et de situer celui qui

en a permis l'acquisition dans le champ des élites urbaines. La croissance de la collection d'objets a donc pour corollaire à la fois un développement du savoir et une promotion sociale. A l'intersection de deux champs, l'artefact n'épuise pas là son importance dans la pratique ethnographique. Porteur d'une valeur économique, l'objet dégage également des ressources lors de son acquisition par le musée. A ce titre, il permet de financer les recherches de savants peu fortunés et popularise ainsi l'accès à la recherche dont il accroît avantageusement la masse critique. Ses attributs économiques octroient enfin à l'artefact une valeur d'échange. Particulièrement profitable dans un domaine qui ne bénéficie pas d'importants moyens financiers, cette valeur permet de diversifier les collections et donc de développer le savoir sans puiser dans les maigres fonds des institutions. L'échange qui est ainsi le produit de la structure financière des institutions et des objectifs cognitifs du champ de recherche impose enfin des contacts avec les autres institutions et les autres chercheurs. Il réclame donc des interactions qui profitent à la diffusion du savoir puisqu'elles exigent une connaissance intime des autres acteurs du champ de recherche, de leurs pratiques et de leurs attentes ; il inscrit ainsi les savants suisses dans le champ de recherche. Au total, l'objet ethnographique et son échange participent pleinement à la pratique de recherche et c'est à ce titre qu'ils nous intéressent.

En feuilletant les rapports des différents musées suisses, on constate en effet que les acquisitions à travers l'échange de pièces à double, les doublets, forment une part non négligeable du total. Ils ont également une portée très différente de l'achat ou du don que la description des détails de cette pratique permet de saisir. Quelles sont donc les modalités de la transaction ? Généralement, un conservateur propose à une autre institution de mettre sur pied un échange. En cas d'accord – et il s'agit d'un accord de principe – chaque musée dresse alors une liste des doublets disponibles accompagnée de leur valeur monétaire. Dès lors, chaque objet se voit attribuer une valeur d'échange. Comme dans un système de *clearing* entre deux Etats, on échange alors autant de pièces que possible sans se servir de numéraire, en ajoutant parfois des photographies d'objets aux originaux, pour faire l'appoint.

De fait, la correspondance des conservateurs confirme l'impression qu'il s'agit d'une pratique courante. En 1903, Fritz Sarasin contacte ainsi le musée de Lübeck pour échanger des doublets¹ ; en 1911, Rüttimeyer obtient de Karl Weule un échange de pièces laponnes avec le musée de Leipzig², en 1913, Fritz Sarasin encore met sur pied un échange permanent avec Francfort³ et l'année suivante avec Cologne⁴ et Leipzig⁵. Georg Thilenius, le conservateur du musée de Hambourg, cherche de son côté à échanger les pièces de la *Hamburger Südsee-Expedition* contre des doublets de la collection Speiser⁶, qui a d'ailleurs un certain succès dans les échanges⁷. Cette

¹ MKB 2.5.1., Lettre de Fritz Sarasin à Richard Karutz, Musée de Lübeck, 13.9.1903

² Stabs PA 342 D 6, Lettre de Paul Sarasin au Freiwilliger Museumsverein, 5.10.1911.

³ Stabs PA 212 T 2 XXX, Lettre de Wilhelm Hagen à Fritz Sarasin, 4.10.1913.

⁴ MKB 2.5.1., Lettre de Wilhelm Foy, Rautenstrauch-Museum, à Fritz Sarasin, 4.2.1914

⁵ MKB 2.5.1., Lettre de M. Sarfert à Fritz Sarasin, 24.2.1914.

⁶ MKB 2.5.1., Lettre de Fritz Sarasin à Georg Thilenius, Hambourg, 1.12.1919.

⁷ *Bericht der Museumskommission*, 1919.

pratique est loin de se limiter à Bâle. Neuchâtel établit ainsi des contacts avec Munich¹ et Bâle² et plus tard avec le Musée Powell-Cotton en Angleterre³.

En réalité, il ne s'agit pas seulement d'une pratique commune ; c'est une stratégie d'acquisition qui se construit progressivement dès la fondation des musées et qui distingue – pratiquement cette fois – ces institutions des marchands d'objets ethnographiques. La commission du musée de Bâle, par exemple, prévoit dès sa troisième séance, pendant laquelle elle établit sa subdivision en sections, une section VII réservée aux doublets⁴. De fait, les commissions agissent en amont de l'échange et réunissent parfois une partie de leurs collections aux seules fins de l'échange⁵. Le musée de Bâle, encore une fois, acquiert ainsi la collection Hassler dont il possède déjà une partie des pièces pour pouvoir se servir des doublets comme cadeaux. Roux et Speiser ont acheté à un missionnaire nommé Clément pour 300 francs d'objets parmi lesquels un *churinga* en nacre, mais également « d'autres objets [qui] existaient déjà dans la collection, mais il est bon d'avoir quelques doubles »⁶. Il s'agit donc bel et bien d'une pratique volontaire même si, parfois, la commission agit contrainte lorsque tel vendeur ne souhaite pas morceler sa collection ou tel autre fait un prix sur l'ensemble.

Les institutions qui organisent des expéditions de récolte réfléchissent aussi en ces termes. Nous avons dit que la collection des Nouvelles-Hébrides de Speiser permet de nombreux échanges ; il faut surtout rappeler que, pendant son voyage, il se vante auprès de Fritz Sarasin d'avoir obtenu chaque objet en trois exemplaires au moins, six parfois⁷. Delachaux fait de même et échange quelques pièces angolaises avec le musée de Bâle⁸. Le musée bâlois incite également les collectionneurs qu'il engage à recueillir des doublets. L'article 6 des instructions annexées au contrat indique que les doublets sont toujours bienvenus⁹ et dans le document fondateur de la *Fritz-Sarasin Stiftung*, Sarasin souligne également combien les doublets sont importants pour les échanges¹⁰. Et ces indications ne restent pas lettre morte : elles ont une véritable portée sur la recherche. Bühler, par exemple, se réjouit à diverses reprises des collections de doublets qu'il réunit à *Nikiniki*¹¹ et, plus généralement, dans l'ensemble de son expédition à *Timor*¹².

Signalons enfin encore deux usages des doublets. Parfois, ils sont offerts pour entretenir les bonnes relations avec certains collègues. C'est le cas de Fritz Sarasin qui offre pour 1'000 francs

¹ MEN 36, Delachaux, Documents relatifs au Musée, Lettre de L. Scherman à Théodore Delachaux, 29.11.1921.

² MEN 36, Delachaux, Documents relatifs au Musée, Lettre de Leopold Rütimeyer à Theodore Delachaux, 5.9.1922.

³ Rapport du Musée ethnographique de Neuchâtel, 1938.

⁴ MKB H allg 21 (1a), Protokolle der Museumskommission, 15.6.1893.

⁵ Parfois, cependant, le musée de Bâle achète à double pour nourrir la *Lehrsammlung*, Stabs ED-REG 1a, 1 Speiser, Lettre de Felix Speiser à Fritz Mangold, 13.4.1918.

⁶ Stabs PA 212 T 2 XXXIII, Jean Roux à Fritz Sarasin, 23.2.1925.

⁷ Stabs PA 212 T 2 XXXI, Lettre de Felix Speiser à Fritz Sarasin, 27.11.1911.

⁸ Rapport du Musée ethnographique de Neuchâtel, 1940.

⁹ MKB 284.9.0, Contrat entre la *Museumskommission* et Eugen Paravicini, 8.3.1928.

¹⁰ Stabs PA 340 D 22, Testament de Fritz Sarasin, 8.3.1924.

¹¹ MKB 284.9.0, Lettre d'Alfred Bühler à Fritz Sarasin, 30.6.1935.

¹² MKB 284.9.0, Alfred Bühler, Rapport final du voyage à *Timor*, 1.1.1936.

de doublets de la collection Hassler au Musée ethnographique de Genève¹. Plus souvent, ils sont vendus pour dégager du numéraire. C'est ainsi qu'agit le musée de Neuchâtel. Fortement intéressé par la collection Krajewski déposée au musée depuis 1914², Knapp décide de l'acheter bien qu'il ne dispose pas des 25'000 francs que réclame son propriétaire. Si l'achat grève longtemps le budget du musée, Knapp parvient néanmoins à régler rapidement une partie de la somme en vendant les doublets de la collection aux musées de Bâle, Berne et Saint-Gall³. Le musée de Bâle agit de même avec ses doublets à partir de 1930, dont il tire 2'000 francs par année⁴.

Comme mode d'acquisition d'objets ethnographiques, l'échange diffère profondément de l'achat ou du don. Contrairement à ceux-ci, il exige à la fois de connaître le champ de recherche et d'y être reconnu. En d'autres termes, il y réclame une inscription. Elle est nécessaire en ce qu'elle légitime les seuls professionnels à traiter avec les autres musées. Et, de fait, si Delachaux échange à l'occasion des pièces avec un particulier⁵, le fait est en réalité rarissime. L'échange est un mode d'acquisition réservé aux musées et aux institutions officielles. C'est un troc qui réclame des acteurs aux intérêts et aux statuts identiques. De fait, les relations entre conservateurs ne se réduisent pas à ces échanges. On visite les autres musées, on y étudie les collections, on noue des amitiés avec les autres conservateurs.

Une seconde raison réclame cette inscription professionnelle. Il ne suffit pas de savoir que les marchands d'objets ethnographiques se concentrent à Hambourg ; il ne suffit pas non plus d'être informé des destinations des missionnaires. Pour échanger, il faut connaître les domaines de compétences des autres acteurs. Qui, par exemple, est spécialisé dans les collections arctiques et quel musée possède des artefacts de Nouvelle-Guinée ? Pour participer de manière efficace au marché de l'échange, il est également nécessaire de se tenir informé des recherches et des acquisitions récentes des autres institutions. Quelle collection a été récemment achetée et quelle expédition vient de rentrer ? Voilà ce que doit savoir le conservateur de musée. Georg Thilenius en témoigne lorsqu'il s'adresse au musée de Bâle pour troquer ses pièces océaniques. Il sait que

¹ MEG 350R.0139, Lettre de Fritz Sarasin à Eugène Pittard, 8.12.1919.

² Placée à Neuchâtel pour le Congrès international d'ethnologie et d'ethnographie en 1914, cette collection prestigieuse fut bloquée à Neuchâtel par la guerre, cf. KAEHR 2005.

³ MEN 36, Procès-verbal de la Commission du Musée ethnographique, 1.7.1919.

⁴ MKB H allg 21 (2), Protokolle der Museumskommission, 7.1.1930, 6.1.1931, 7.1.1932, 10.1.1933, etc. Pourtant, en 1912, interrogé par le Conseil d'Etat qui est épouvanté d'apprendre que le musée d'Art vend ses doublets, Paul Sarasin affirme qu'au musée ethnographique les doublets ne sont jamais vendus, mais échangés, Stabs Erziehung DD 22, Lettre de Paul Sarasin au conseiller d'Etat Fritz Mangold. Le Conseil d'Etat exige dès lors d'être consulté en cas de vente de doublet, MKB H allg 21 (2), Protokolle der Museumskommission, 31.10.1912.

⁵ Il offre une hache lacustre de la collection préhistorique en échange d'une collection *guayaki* que cède le fils de François Machon, installé en Amérique du Sud, MEN, Archives des collections, Lettre de Théodore Delachaux à François Machon, 23.4.1937. Machon n'en est pas à son coup d'essai puisque Delachaux rapporte que ce médecin lui avait demandé une chasuble offert par l'horloger Vuile-Bille et déposé au musée ethnographique. Face au refus de Delachaux, Machon revint au musée le lendemain et lui proposa l'ensemble de sa collection d'Amérique du Sud en échange de la chasuble. Et Delachaux céda. MEN, Archives des collections, Document confidentiel de Théodore Delachaux, 3.12.1946.

c'est la spécialisation de Bâle ; il sait que Speiser est rentré avant la guerre de son expédition aux Nouvelles-Hébrides et il est informé qu'il en a rapporté de nombreux doublets. Il en va de même avec les deux « demoiselles Cotton », du musée *Powell-Cotton*¹. « En 1936, rapporte Delachaux, elles étaient en Angola ou elles ont en partie suivi le même itinéraire que nous. Elles y ont trouvé dans plusieurs missions notre livre *Pays et peuples d'Angola*. De retour en Europe, elles sont venues visiter nos collections et prendre des notes pour un voyage suivant. Sachant exactement ce que nous possédions ces demoiselles nous ont complété nos séries. De notre côté nous avons pu leur fournir plusieurs objets »². Ce cas Cotton est très caractéristique des nécessités de l'échange. Il ne s'improvise pas. Il se prépare en Europe, puis se pratique sur le terrain. Il atteste enfin en raison des attendus qu'il réclame la scientificité de l'institution.

A cet égard, il convient de relever que les musées suisses ne sont pas égaux devant l'échange ; Bâle, comme souvent, se distingue de ses voisins neuchâtelois et genevois. Disons en tout cas que c'est au bord du Rhin que l'on a le plus souvent recours à cette pratique. C'est là aussi qu'on se met en contact avec les institutions les plus prestigieuses du champ de recherche – il n'y a guère de comparaison entre le musée de Leipzig et le musée *Powell-Cotton*. Le premier constitue l'un des centres de l'ethnographie allemande, dirigé par Karl Weule, puis Fritz Krause, tandis que le second est manifestement un musée de périphérie. S'il faut y voir une marque supplémentaire de l'intérêt bâlois pour la dimension scientifique de la collection et, partant, d'une meilleure inscription dans le champ de recherche, l'adoption de cette pratique témoigne aussi de l'attachement au modèle cognitif allemand. De fait, les pièces s'échangent généralement avec les musées allemands tandis que ni le musée de l'Homme³, ni les musées des Etats-Unis ne sont jamais sollicités. Il est fort plausible d'y voir une conséquence de l'inscription profonde et durable de l'ethnographie allemande dans le paradigme muséal. A ce titre, il paraît vraisemblable qu'elle ait développé davantage que ses voisins des pratiques spécifiques à l'objet comme l'échange.

¹ Le Musée Powell-Cotton a été créé en 1896 à Quex, près de Margate au sud-est de l'Angleterre, par le Major Percy Horace Gordon Powell-Cotton (1866 -1940). Il abrite des collections ethnographiques et naturalistes réunies par son fondateur au cours d'expéditions en Asie et en Afrique pendant la première moitié du 20^{ème} siècle. C'est aux collections zoologiques d'une grande valeur que le musée doit sa réputation ; les collections ethnographiques, en revanche, sont quelconques. Signalons que ces pièces angolaises seront remises dans les années 1940 au Pitt-Rivers Museum, http://history.prm.ox.ac.uk/page_28.html

² Rapport du Musée ethnographique de Neuchâtel, 1938.

³ Pourtant l'échange d'objet semble aussi y avoir cours, DIAS 1991 : 102, note 7.

CHAPITRE 3.

SISYPHE AU MUSEE : LE CLASSEMENT ET LA PRESENTATION DES COLLECTIONS

Quel que soit leur mode d'acquisition, l'arrivée des collections au musée ne signale pas pour autant le terme de la tâche de l'ethnographe. Il s'en faut de beaucoup. De fait les centaines d'artefacts auxquels les ethnographes font face ne constituent aucunement un discours scientifique. Il s'agit de données brutes – un « tas mort » dit Speiser (1917 : 2) – auxquelles les savants doivent encore attribuer un sens, en les insérant dans un ordonnancement scientifique. C'est ici que les merveilles et les curiosités douées d'un sens intrinsèque deviennent des artefacts et des spécimens dont le sens naît de leur position dans une constellation d'objets (PENNY 2004 : 167).

Ce processus se divise en deux parties distinctes, le classement et la présentation des collections. En principe solidaires, puisque l'une ne constitue que la matérialisation de l'autre, ces deux étapes se trouvent aussi généralement dans une relation hiérarchique : le mode de classement définit l'agencement. Or l'analyse des pratiques met en cause cette idée reçue. Gagnant en effet chacune rapidement en autonomie pour fonctionner selon leurs logiques propres, la présentation des collections n'est plus seulement une application des principes de classement ; ceux-ci sont également déterminés par celle-là.

En premier lieu, nous nous intéresserons aux modes de classement. Comment s'opère le choix et quel mode adopte-t-on ? Et comment le justifie-t-on ? Si les musées qui nous occupent optent tous pour le classement géographique, nous observerons en effet que leurs motifs divergent sensiblement. Nous chercherons ensuite à savoir comment se déroule ce travail de classement. Quelles sont ses différentes étapes et quels sont les buts visés ? L'identification des pièces, la détermination de leur lieu d'origine et de leur fonction constituent l'essentiel du travail. Mais celui-ci consiste également à publier un catalogue, avec deux objectifs. Le catalogue vise d'abord à promouvoir le musée au rang de musée-laboratoire au service des savants locaux. Il est également un moyen, à travers sa diffusion, de faire connaître le musée au-delà des frontières de la ville et, à ce titre, permet au musée de participer au rayonnement de la ville.

Dans un second temps, nous nous plongerons dans la présentation des collections. En principe simple application du mode de classement, la présentation des collections est dans les faits davantage le résultat des interactions de quatre facteurs parfois opposés. Le premier, bien entendu, est le mode de classement. Ses exigences sont cependant modifiées par les désirs du public, tels du moins qu'ils sont traduits et imposés par les pouvoirs publics. En troisième lieu, l'espace disponible au sein du musée et le rythme de croissance et la nature des collections altèrent le classement. Enfin, les exigences des collectionneurs impriment de leur sceau la présentation des collections. Au total, nous constaterons qu'il y a loin du plan initial au visage réel du musée. L'agencement formant la réalisation d'une conception cognitive, voilà qui pose naturellement la question de la légitimité du musée-laboratoire.

3.1. Classements

3.1.1. L'ordre géographique, un classement par défaut ?

« Boas ou Mason ». C'est, de manière ironique, aux deux positions tenues dans ce cas célèbre¹ que l'on pourrait résumer le choix qui s'offre aux conservateurs. Ironique, car les raisons qui, en 1887, mènent le jeune Franz Boas à soumettre au conservateur du *National Museum* de Washington Otis T. Mason un nouveau système de classement et de présentation des collections aussi bien que celles qui poussent ce dernier à refuser sont éloignées des considérations des conservateurs suisses. Décrivons rapidement les deux positions. Depuis le milieu du 19^{ème} siècle, on observe la co-existence de deux modèles classificatoires : le premier, défini par Jomard, est fondé sur la typologie tandis que le second, proposé par Siebold, ordonne les séries en fonction de la division géographique du monde. A dire vrai, le modèle typologique a longtemps dominé. Lié au paradigme évolutionniste, il est employé aussi bien en Allemagne qu'aux Etats-Unis ou en Grande-Bretagne. Mais, dans les années 1870, grâce à l'influence de Bastian, un modèle alternatif émerge, puis s'impose. Remportant un succès en Allemagne d'abord, il se diffuse plus largement au point d'être considéré par certains comme le seul scientifique². Ce second modèle, qualifié de géographique, souligne la nécessité d'exposer indépendamment l'une de l'autre l'ergologie de chaque tribu afin de comprendre chaque élément dans son milieu culturel (JACKNIS 1985 : 77-83 ; PENNY 2004 : 169-172). On retrouve ces deux positions dans le débat qui oppose Mason à Boas. D'un côté, le premier, inspiré par Klemm et, indirectement, par Jomard défend une classification des artefacts ethnographiques qui réunit les objets en fonction des besoins humains qu'ils satisfont et qu'il classe du plus simple au plus évolué. Il défend donc que des objets identiques, mais éloignés géographiquement, sont liés par une relation fondamentale, qu'il ne se risque cependant pas à identifier. Les trois possibilités – migration des idées, migration des peuples ou évolutionnisme – restent donc ouvertes. De l'autre, le jeune Franz Boas, formé par Adolf Bastian à Berlin, défend la position de son maître. A son idée, les objets doivent être réunis selon leur provenance géographique. Pour Boas, en effet, les séries de Mason ne permettent pas à l'ethnographie d'énoncer quoi que ce soit. Ainsi, d'une juxtaposition de collection d'instruments à cordes, de flûtes ou de tambours et d'instruments modernes, affirme Boas, on ne peut déduire aucune conclusion, sinon que les êtres humains ont employé des moyens semblables pour faire de la musique. Car, pour lui, le véritable objet de l'ethnographie consiste à identifier le caractère de la musique des différents peuples. Et cela, on ne peut le faire en étudiant un seul instrument. Il faut le replacer dans l'ensemble des instruments de sa tribu. Comme on le sait, Boas juge que la culture est relative parce que chaque population est historiquement située ; il rejette le schéma

¹ Pour ne relever que deux articles importants, signalons JACKNIS 1985 et JENKINS 1994 : 61-67. Ce dernier en relève près d'une dizaine.

² RICHTER 1909 : 166 sqq. Il distingue le mode scientifique-géographique au mode fantastique-systématique.

évolutionnaire de Mason pour lui préférer l'identification du style de chaque groupe, dont il cherche les causes dans un déterminisme historique et géographique (JENKINS 1994 : 63-64). Bref, si Boas et Mason s'opposent sur le mode de classement et d'exposition, c'est parce qu'ils sont en désaccord sur les objectifs de l'ethnographie.

Le choix du mode de classement constitue l'une des premières et principales tâches auxquelles les commissions et les conservateurs sont confrontés. C'est l'un des premiers pas des conservateurs pour des raisons pratiques, d'abord, puisqu'il faut bien ordonner les collections dont on dispose et mettre au point un système qui permet l'intégration progressive des nouvelles collections. Généralement, c'est aussi un pas important au point de vue épistémologique, puisqu'il permet de se positionner dans l'un ou l'autre paradigme. En Suisse cependant, la situation n'est pas tout à fait aussi simple. Si on y retrouve nécessairement la question pragmatique, l'inscription épistémologique ne semble pas entrer en ligne de compte.

Genève

Naturaliste, élève de Carl Vogt et d'Emil Yung, un Eugène Pittard favorable au classement typologique ne serait pas complètement incongru. Pourtant une telle assertion est loin de la vérité. Eugène Pittard, avant même d'avoir ouvert son musée, opte en effet pour le classement géographique. Mieux, il le fait sans se référer une seule fois à Boas ou à Mason. En réalité, il ordonne ses collections sans tenir compte du tout de la question épistémologique. « Dans les grands musées, affirme-t-il, on peut procéder à une double classification : par ordre de matière et par ordre géographique, ce qui représente évidemment le maximum d'intérêt. Dans les musées plus modestes, il faut se restreindre à l'une ou l'autre classification. A Oxford, par exemple, les collections sont disposées suivant l'ordre des matières. Nous avons visité ce musée avec un grand profit, mais nous croyons qu'une telle ordonnance ne conviendrait guère aux collections ethnographiques du futur musée. Elle nécessite un matériel immense et nous ne pourrions jamais nous procurer assez d'objets pour établir des *séries* complètes. L'ordre géographique conviendrait le mieux. C'est ainsi que sont disposées la plupart des collections d'ethnographie. C'est l'ordonnance admise au British Museum, au Trocadéro, etc. » (PITTARD 1901 : 10). C'est ensuite, à l'échelle du « groupe ethnique », que l'on établit un classement par matière.

En réalité, pour Pittard, les deux modes se valent ; on mesure, en dépit d'un choix identique à celui de Richter, combien il est éloigné du jeune muséologue qui juge que les collections ethnographiques ne *doivent* pas être classées par matière¹. L'important, dira Knapp, est d'avoir un plan, ce qu'approuve sans doute Pittard. Négligeant le facteur épistémologique, il se rabat sur d'autres considérations, plus pragmatiques. Ce qui le guide, c'est la taille du musée et l'envergure des collections, bref des problèmes d'aménagement. De fait, Pittard, en faisant équivaloir classification et aménagement, confond les exigences du modèle avec les nécessités pratiques. Dès lors, ce sont ces dernières qui orientent le choix théorique.

¹ « Die ethnographischen Sammlungen dürfen nicht systematisch [...] geordnet sein », RICHTER 1909 : 167.

Neuchâtel

Il en va de même chez Knapp trois ans plus tard. Lui aussi choisit l'ordre géographique et on serait autorisé à penser que ce choix est guidé par sa formation de géographe¹. Il n'en est rien. En décembre 1902, il s'adresse aux musées ethnographiques de Paris, Munich, Dresde, Berlin, Leyde, Vienne, Stockholm, La Plata, Moscou, Edimbourg, Londres, Turin et Washington, pour réclamer de leurs directeurs des photographies des vitrines ainsi que quelques indications pour l'aménagement général du musée². Les réponses obtenues l'incitent alors à retenir l'ordre géographique pour présenter les collections, sans véritablement le convaincre. Dans son discours d'inauguration de 1904, dont il puise certains passages chez Pittard, il affiche la même confusion que son collègue genevois. « Dans tout musée, un plan méthodique s'impose, se justifie-t-il. Dès l'origine, une double classification s'offrait à nous : ordre de matières ou ordre géographique. Nous avons dû renoncer à la première pour des raisons faciles à comprendre : manque de place et difficulté de se procurer un nombre suffisant de séries complètes. Néanmoins, tout en adoptant la classification par contrées et par peuples, nous avons suivi un plan systématique conformément à l'Appel que nous avons publié dans les journaux de notre ville le 1^{er} novembre dernier » (KNAPP 1904 : 32-33). L'argumentation est rigoureusement identique et se retrouve encore une fois chez Delachaux en 1925³. De fait, comme à Genève, ce sont les nécessités de l'aménagement des salles qui justifient le choix du classement. Du reste, confortant la confusion des deux pratiques, Knapp classe les objets dans l'espace d'exposition et les identifie au moyen d'une étiquette. En revanche, il ne juge pas utile de réunir ces informations dans un fichier central ou dans un catalogue.

Bâle

Il en va quelque peu autrement à Bâle. Bien sûr, ici comme ailleurs, la question du catalogage occupe très vite la commission de la collection ethnographique. En 1893, au cours de sa première séance déjà, elle se rend compte de la nécessité d'établir un catalogue et de choisir un mode de classement. La prise de décision réclame du temps et, dans l'intervalle, la commission pare au plus pressé en puisant dans les compétences personnelles de ses membres. De fait, les membres de la commission commencent par classer les collections qu'ils connaissent le mieux et il s'agit généralement de leurs propres dons au musée. Ainsi Krayen-Förster catalogue la collection de porcelaines chinoises qu'il vient d'offrir au musée tandis que Rüttimeyer fait de même avec la collection égyptienne qu'il a récemment réunie avec les cousins Sarasin⁴. Or ces dons, par la

¹ Cf. annexe 5.1, 5.21.

² MEN 36, Copie lettres de Knapp, 1, Circulaire de Knapp à différents musées d'ethnographie, 11.12.1902.

³ Rapport du Musée ethnographique de Neuchâtel, 1925.

⁴ MKB H allg 21 (1a), Protokolle der Museumskommission, 31.1.1893.

nécessité des voyages et des séjours à l'étranger, forment le plus souvent des unités géographiques et ces premières tentatives expérimentales orientent de façon tout à fait contingente le classement vers un système géographique. Au point de vue de la pratique, il ne fait d'ailleurs aucun doute que ce choix soit le plus raisonnable.

Cependant, après deux ans, la commission s'inquiète tout de même du caractère peu systématique de sa manière de procéder et, par précaution, décide de s'adresser par la voix de son président Julius Kollmann à des spécialistes pour s'assurer de la pertinence de la pratique¹. Il n'est pas tout à fait étonnant que Kollmann écrive alors au musée ethnographique de Berlin : ce n'est certainement pas la seule institution en mesure de guider les Bâlois dans leur démarche, mais sa réputation dans le monde ethnographique, ainsi que le lien établi par les cousins Sarasin avec les savants berlinois y ont contribué. La réponse de Berlin ne se fait d'ailleurs pas attendre et Adolf Bastian et Felix von Luschan leur transmettent eux-mêmes toutes les informations nécessaires pour mettre sur pied le système de classement qu'ils utilisent. Fondé sur une division géographique des collections, le catalogue berlinois s'appuie sur deux outils complémentaires : un journal d'entrée et un système de fiches qui répertorie les objets en fonction de leur provenance². Bâle adopte ce système et, pendant les premières années d'existence de la *Sammlung*, la commission se concentre sur le catalogage des collections. Pour une fois d'ailleurs, l'arrivée des Sarasin, généralement pressés de mettre en cause toutes les décisions de leur prédécesseur à la présidence de la commission Julius Kollmann³, n'y change rien. De fait, Ludwig Rütimeyer et Rudolf Hotz classent à eux deux la plus grande partie des artefacts ethnographiques et, en 1900, le catalogue sur fiches est terminé.

Cela dit, le choix du mode de classement s'opère comme à Neuchâtel ou à Genève, sur des critères négatifs. En 1917, comme Pittard ou Knapp, Speiser souligne lui aussi que la meilleure solution consiste à posséder suffisamment d'objets pour cumuler les deux systèmes ; et comme ses collègues romands, le Bâlois concède qu'il est impossible d'agir ainsi. Dès lors, il distingue deux publics. L'exposition comparative ou systématique, explique-t-il, est préférable pour celui qui souhaite suivre le développement d'un type d'objet. Elle possède cependant un inconvénient majeur puisqu'elle est irréalisable. Mais ce ne sont cependant pas les considérations sur l'ampleur des collections ou les regrets architecturaux de Pittard ou de Knapp qui le guident. Selon Speiser, la plupart des objets connaissent une multitude de types intermédiaires et de variantes *dont on ignore la succession* : elle est donc arbitraire. Il s'agit d'un problème de détermination très éloigné des lacunes invoquées à Genève et Neuchâtel. D'autant, poursuit Speiser, que ce système développe un second inconvénient : il manque de clarté. L'exemple d'une exposition qui présenterait *toutes* les lances de la collection l'atteste. La masse serait tellement

¹ MKB H allg 21 (1a), Protokolle der Museumskommission, 31.1.1893. Ce n'est pas une spécificité suisse : Penny (2004 : 133) indique qu'à chaque fois qu'un nouveau musée ethnographique est prévu en Allemagne, ses promoteurs commencent par se renseigner sur le fonctionnement et l'architecture des autres institutions.

² *Bericht der Museumskommission*, 1893 et MKB H allg 21 (1a), Protokolle der Museumskommission, 22.3.1893.

³ Cf. pp. 120 sqq.

importante que l'on perdrait l'image générale. « *Viel klarer und logischer ist dagegen die geographische Einteilung, die deutlich den Eindruck der Gesamtkultur eines Volkes übermittelt, aus welcher die Einzelheiten für den Kenner dann von selbst sich ergeben, während der Laie die Kultur eines bestimmten Volkes in erster Linie kennenlernen will. Nur als Teil der Gesamtkultur kann das einzelne Objekt richtig verstanden werden* » ¹ (SPEISER 1917).

Partant d'un constat proche de celui de Pittard et de Knapp, Speiser ne se contente pas d'un choix par défaut comme ses collègues. Il existe des raisons positives de préférer un classement géographique. Elles sont de deux ordres. La première tient à la science : on ne peut comprendre un objet que dans son contexte culturel, comme l'indique Boas. La seconde tient aux attentes du public : une exposition géographique est plus explicite que la succession systématique.

Speiser n'est pas le seul à prendre position à Bâle. Dans un article important publié dans *Museum*, le conservateur de la section européenne Eduard Hoffmann-Krayer défend en effet une opinion contraire (1910). Selon le folkloriste, sans sous-estimer la valeur des collections géographiques, le classement comparatif est le plus stimulant au plan scientifique. C'est donc celui-là qu'il faut retenir si l'on veut voir avancer la science. Il réclame donc que les musées ethnographiques passent enfin du stade géographique à quelque chose de plus élevé. Bien sûr, admet-il, il est intéressant de connaître le contexte culturel dans lequel vivent les populations étudiées. Mais il lui paraît beaucoup plus important de savoir quels outils ont été employés en différents endroits et aux différentes époques, par exemple, pour creuser la terre, fendre du bois ou tisser. Hoffmann-Krayer convient que de telles études existent ; mais ce n'est pas là ce qui l'intéresse. Ce qu'il veut, c'est que les musées réunissent physiquement ce qui se ressemble.

De fait, Hoffmann-Krayer s'oppose frontalement à Richter. Son article constitue du reste sans doute une réponse aux dernières livraisons de l'étude du muséologue allemand sur les musées ethnographiques, dans la même revue (1909). Pour Richter, le classement systématique est naïf et peu critique, et mène à des erreurs. Fondé sur les chimères de l'évolutionnisme, du culte du primitif, de l'amour des curiosités, il est marqué au sceau la non-scientificité (*Unwissenschaftlichkeit*) et de l'amateurisme qu'atteste également le fait que seules les collections privées s'en servent. Les collections publiques, symboles du passage des *gentlemen of science* aux professionnels, n'emploient elles que le mode géographique (1909 : 168).

Pour Hoffmann-Krayer, si les musées préfèrent le classement géographique, c'est au contraire qu'il exige moins de compétences de la part des conservateurs : c'est donc ce dernier qui est le moins avancé et le moins scientifique. Placer dans leur succession les différents types de métiers à tisser ou même la simple poterie demande une connaissance approfondie des techniques en question (1910 : 116-118). Voilà qui n'est pas le cas du modèle boasien. S'il met en cause la valeur scientifique des deux modèles, la nature de la collection dont il a la gestion le conduit également à

¹ « Le classement géographique est bien plus clair et beaucoup plus logique, puisqu'il donne une image nette de l'ensemble de la culture d'un peuple, dont les spécificités apparaissent naturellement aux spécialistes, tandis que les laïcs souhaitent en général connaître la culture d'un seul groupe. L'objet isolé ne peut être compris que comme partie d'un tout ».

ce choix. Centrées sur la Suisse, les pièces folkloriques ne gagneraient pas beaucoup à un classement géographique, d'autant que leur provenance est parfois mal assurée. De plus, cette distinction n'est souvent pas pertinente. Certains artefacts – Hoffmann-Krayer donne l'exemple des gaules à châtaigniers – ne portent simplement aucune distinction stylistique au point de vue de leur provenance géographique¹.

De fait, Hoffmann-Krayer établit un catalogue (et expose les collections folkloriques dont il a la charge) selon un ordre systématique. Déjà rare en 1910, ce choix persiste jusqu'après la mort de Hoffmann-Krayer, à la fin des années 1930, et ce n'est qu'en 1937 que son successeur, Hans Bächtold, très critique face aux réalisations de Hoffmann-Krayer, modifie le système. Diplomatiquement, en reprenant les arguments de Speiser, il affirme cependant simplement que le catalogue systématique manque de... clarté².

Le musée de Bâle possède donc cette spécificité de cumuler les deux modes de classement et de mener deux catalogues. L'ensemble des collections strictement ethnographiques est classé selon l'ordre géographique. Le folklore, mais aussi la préhistoire³, sont en revanche catalogués et exposés selon un ordre typologique⁴.

3.1.2. Classement et catalogue

L'inconvénient des dons faits par des amateurs est que les collections qui les composent sont généralement mal identifiées. Sources d'un travail considérable, ces lacunes expliquent pourquoi les conservateurs prient toujours leurs donateurs de donner des indications aussi précises que possible sur la provenance des objets – et, parfois, même de faire le classement eux-mêmes⁵. L'étude de la correspondance des musées indique cependant que ces prières sont rarement exaucées. Voilà pourquoi l'identification occupe une place centrale dans le travail quotidien de l'ethnographe⁶. En réalité, l'identification des pièces, c'est-à-dire la localisation de leur provenance et la détermination de leur fonction, constitue sa tâche principale. Les rapports d'activité du musée de Genève l'attestent. Pittard y indique régulièrement que son travail a principalement

¹ *Bericht der Museumskommission*, 1917.

² MKB H allg 21 (2-3), Protokolle des Museumskommission, 27.5.1937.

³ Paul Sarasin classe et expose la collection préhistorique entre 1913 et 1917. A son idée, elle doit être comparative et typologique, plutôt qu'organisée par lieu de découverte. Dès lors, les pièces sont classées en fonction des techniques artisanales auxquelles elles servent (*Gewerbe zu denen es gebraucht wird*). Paul Sarasin admet que cela lui a demandé un effort conséquent – confirmant implicitement les propos de Hoffmann-Krayer – mais avec un résultat très satisfaisant. L'exposition est une expression manifeste de l'évolution des cultures qui saisit immédiatement le visiteur. Celui-ci comprend que l'évolution culturelle est un arbre qui part d'un simple tronc, se divise en d'innombrables branches pour former une imposante couronne. Et surtout, il reconnaîtra que l'ergologie préhistorique de l'ensemble de la planète a suivi une évolution identique, *Bericht der Museumskommission*, 1917.

⁴ Cf. annexe 5.2, 5.23.

⁵ MKB 284.9.0, Lettre de Fritz Sarasin à Paul Wirz, 31.5.1933.

⁶ Cf. annexe 5.3.

consisté à réviser les étiquettes et à corriger les fausses notices. A cette fin, les conservateurs prennent généralement contact avec les donateurs ou les vendeurs pour leur réclamer des renseignements. On se souvient ainsi de l'affaire Schatzmann, du nom de ce Lausannois qui vend au musée genevois une collection d'objets sud-américains dont Pittard ne sait rien. Il réclamait alors au représentant des héritiers Schatzmann des indications sur la provenance des pièces et la date des fouilles au cours desquelles elles avaient été trouvées¹. Ignorant tout de l'origine des pièces, ce dernier renvoie Pittard à un ingénieur qui a collaboré avec Schatzmann au Pérou, Benjamin Laurent². Interrogé, celui-ci peut alors indiquer à Pittard que le collectionneur n'a pas mené ses fouilles lui-même et que sa collection a été achetée chez un antiquaire de Lima, M. Jacobi qui, seul pourrait renseigner Pittard. Si, en l'espèce, la piste est trop difficile à suivre, au point que Pittard abandonne ses investigations et laisse les pièces indéterminées, cette manière de procéder est la plus habituelle et donne les meilleurs résultats. Parfois, cependant, il est impossible de s'en servir.

Si les achats et les dons se trouvent dans une large mesure à l'origine des problèmes d'identification des collections, les racines des collections ethnographiques n'y jouent pas un rôle moins important. Puisant dans les cabinets de curiosités, puis les collections historiques ou naturalistes, les pièces ethnographiques qui forment le noyau originel des musées sont généralement mal ou pas du tout documentées. Dès lors, si l'ouverture des musées réclame ainsi avant toute chose un puissant travail d'identification des pièces, ces collections, composées d'objets anciens offerts parfois plusieurs décennies avant la naissance des institutions, ne peuvent cependant être identifiées selon la même méthode.

A Neuchâtel, Knapp identifie les pièces principalement par analogie et comparaison. Compulsant les ouvrages d'ethnographie et les catalogues de musées, il cherche des pièces documentées similaires à celles qu'il tente d'identifier auxquelles il attribue origine, nom et fonction. Fondé sur des critères stylistiques, son travail consiste ainsi à vérifier minutieusement chaque pièce, de corriger les erreurs de classification, à écrire quelques milliers d'étiquettes et à placer les cartes dans les vitrines et dans les vestibules³. S'il opère seul dans un premier temps, il gagne rapidement le soutien de quelques savants neuchâtelois intéressés à l'ethnographie et s'adresse également à des spécialistes qu'il prie de bien vouloir passer à Neuchâtel pour identifier et classer les pièces. Cette démarche n'a rien d'inhabituel. Les conservateurs de musées sollicitent régulièrement leurs collègues, que ce soit pour s'informer du système de classement, comme à Bâle, ou pour identifier des pièces, comme ici. Cela peut du reste aussi toucher à des questions beaucoup plus triviales. Ainsi, les Bâlois, dans le cadre de la rénovation de leur aménagement en 1898, veulent acquérir de nouvelles vitrines. Ils s'informent alors au British Museum et au musée d'histoire naturelle de Bâle, avant que Fritz Sarasin fasse le tour des musées allemands pour se renseigner⁴.

¹ MEG 350R.0159, Lettre d'Eugène Pittard à Mauler, 19.3.1933.

² MEG 350R.0159, Lettre de Mauler à Eugène Pittard, 22.3.1933

³ Rapport du Musée ethnographique de Neuchâtel, 1904.

⁴ MKB H allg 21 (1a), Protokolle der Museumskommission, 19.6.1896.

Au total, comme Penny l'a montré (2004 : 132-133), ces relations et ces visites, qui permettent aux différents musées de résoudre leurs problèmes méthodologiques ou pratiques, ont un pouvoir disciplinaire important : c'est à travers elles que les normes des institutions reconnues se diffusent au sein des musées secondaires et ce sont elles qui contribuent à constituer les réseaux sur lesquels les musées s'appuient pour obtenir des objets¹.

Knapp, disions-nous, fait appel à des spécialistes au moment de préparer le déménagement dans la villa de Pury sur la colline Saint-Nicolas. Ceux-ci se composent de deux groupes de personnes très différentes. D'une part, au niveau local, il s'entoure de bénévoles qui ne possèdent pas nécessairement les qualités pour contribuer à la besogne. La majeure partie des collections est ainsi organisée par deux commerçants, James Hügli et C.-A. Michel, membres de la Société neuchâteloise de géographie et de la Commission du musée, donateurs du musée, qui installent les séries américaines, africaines, asiatiques et océaniques, « avec beaucoup d'intelligence ». Il lui arrive aussi de solliciter des missionnaires, comme Charles Piton qui s'occupe des collections chinoises (KNAPP 1904 : 31). D'autre part, cependant, il s'adresse aux conservateurs de nombreux musées, ainsi que des marchands et les interroge sur l'aménagement général de leur musée ou la détermination de certaines pièces².

Dès avril 1904, Knapp s'adresse donc au missionnaire Arthur Grandjean pour l'aider à trier ses collections africaines³. Puis, peu avant l'inauguration du nouveau musée, il s'adresse au médecin et orientaliste Richard Karutz qui dirige le musée ethnographique de Lübeck. S'il le prie de bien vouloir l'aider à déterminer des pièces au musée, il lui demande surtout de lui recommander d'autres ethnographes qui sauraient lui être utiles. Karutz l'oriente alors vers toute une série de chercheurs allemands – Wilhelm Foy, le directeur du Rautenstrauch-Joest-Museums de Cologne, Karl Hagen à Hambourg, Karl Sapper à Tübingen, Karl von den Steinen à Berlin, etc. – dont il précise qu'ils se rendront à l'automne à Stuttgart pour le Congrès des américanistes. Ce sera l'occasion, écrit-il, de les inviter à Neuchâtel pour travailler sur les collections du musée⁴. Vingt ans plus tard, Théodore Delachaux, réclame toujours l'aide des missionnaires pour déterminer des pièces. Ainsi, en novembre 1936, il prie le missionnaire Ramseyer de lui consacrer une ou deux après-midi pour « débrouiller nos objets et annoter le catalogue [...] par exemple la pièce de la collection Edouard Jacottet qui, d'après vous, est un demi-costume est catalogué sous le nom

¹ Cf. annexes 5.6, 5.7, 5.8, 5.9, 5.10, 5.11, 5.12, 5.13, 5.14, 5.15.

² MEN 36, Copie lettres de Knapp, 1, Circulaire de Knapp à différents musées d'ethnographie, 11.12.1902.

³ MEN, Salle des conservateurs, Lettre d'Arthur Grandjean à Charles Knapp, 12.4.1904.

⁴ MEN, Salle des conservateurs, Lettre de Richard Karutz à Charles Knapp, 27.6.1904. Curieusement, Knapp ne s'adresse qu'une seule fois à un spécialiste suisse – et encore s'agit-il de l'anthropologue Rudolf Martin qui ne peut l'aider. Parmi la vingtaine de savants que Knapp sollicite, seuls Felix von Luschan et Ernst Wagner l'orientent vers des ethnographes suisses – en l'espèce les cousins Sarasin, Leopold Rüttimeyer et le Bernois Rudolf Zeller, MEN, Salle des conservateurs, Lettres de Felix von Luschan à Charles Knapp, 29.6.1904 et de Ernst Wagner à Charles Knapp, 1.7.1904 et MEN 36, Copie lettres de Knapp, 2, Lettre circulaire de Charles Knapp à différents musées ethnographiques, 25.6.1904.

de pagne de danse »¹. Mais il sollicite leur aide également pour obtenir des indications sur les fonctions des objets et les pratiques qui leur sont liées. Il n'hésite pas, par exemple, à s'adresser plusieurs fois au R.P. Estermann qu'il a rencontré au cours de son voyage en Angola, pour lui poser « quelques questions » sur les cérémonies qui ont trait à la fabrication de la poterie, sur l'usage de tel instrument de musique *omakola* ou sur les modes d'acquisition des poupées².

Car, bien vite, il ne suffit plus de connaître l'origine géographique d'une pièce. Comme on l'a vu avec les exigences que posent les conservateurs aux donateurs, on cherche à réunir le plus de connaissances possibles sur chaque artefact. Ce n'est pas un processus spécifique à la Suisse. Richter l'exige (1908 : 98-99) et les reproches que Richard Thurnwald, qui n'y est pas favorable, adresse aux musées allemands témoigne combien le phénomène doit être répandu. Les musées nord-américains, se félicite-t-il, se contentent d'une brève notice et d'un numéro d'inventaire, alors qu'ailleurs les musées partagent le souci de posséder des notices de catalogues extrêmement longues et complexes (1912 : 205).

De fait, le catalogue est l'outil qui confère un statut scientifique au musée. Les exigences à son égard ne cessent du reste de croître. D'un système simple qui comprend un journal d'entrée et un catalogue sur fiches numérotées et classées selon l'ordre géographique³, on passe à des notices extrêmement complètes qui s'inscrivent dans un ensemble de catalogues. En 1931, Paravicini, fraîchement nommé *Custos* du musée de Bâle, propose ainsi un système selon lequel on classe chaque objet dans un catalogue de fiches avec l'origine, le numéro de la section et de l'objet, le numéro d'entrée, le donateur et le prix ; la fiche comporte également une description de l'objet, son dessin, ainsi que toutes les informations scientifiques connues à propos de l'objet. Les fiches sont ensuite classées par région ou peuple. De plus, il propose de remplir également un *Katalogbuch* qui contient les mêmes informations que les fiches, mais que l'on classe en fonction du numéro d'inventaire. Enfin, il maintient un journal d'entrée qui classe les objets par ordre d'arrivée et selon une numérotation générale⁴.

Résistances

La fonction de laboratoire qu'ils attribuent au musée est sans cesse revendiquée par l'ensemble des conservateurs. A ce titre, ils soulignent l'importance de l'identification des pièces et de leur classement qui leur sert, prétendent-ils, à exploiter les collections. Pourtant, en termes de

¹ MEN Angola 1, Lettre de Théodore Delachaux à J. Ramseyer, Auvernier, 29.11.1936.

² MEN Angola 1, Lettre de Théodore Delachaux au R.P. Estermann, 4.8.1935 et réponse de ce dernier 5.10.1935.

³ MKB H allg 21 (1a), Protokolle der Museumskommission, 22.3.1893. Les nombreuses discussions à propos des limites de l'Europe ou les aires respectives de la Mélanésie et de la Polynésie attestent qu'il faudrait plutôt parler d'*ordres géographiques*.

⁴ MKB H allg 21 (2), Protokolle der Museumskommission, 30.4.1931. A ce titre, voir les recommandations de Richter, qui propose de donner un numéro d'entrée que l'on transpose dans trois catalogues, géographique, systématique et de localisation, 1908 : 163-168.

classement, ils peinent à comprendre l'utilité d'un catalogue et dépassent rarement l'agencement des pièces.

Lorsque Charles Knapp identifie une pièce, par exemple, il se contente ainsi de remplir une étiquette qu'il attache à l'objet. Son successeur Delachaux s'en plaint amèrement d'ailleurs puisque de nombreux objets, qui ont été ainsi repérés et identifiés par Knapp, sont devenus orphelins après avoir perdu leur étiquette. Delachaux, dès lors, doit recommencer un travail déjà accompli¹. Si Knapp se contente donc de classer *physiquement* les objets, c'est qu'il ne saisit pas l'intérêt du catalogue. Instrument scientifique (LATOUR 1989 : 104) à l'échelle du champ de recherche, il n'est pas utile dans le musée-laboratoire de Knapp. Ici, juge ce dernier, il n'est pas nécessaire de séparer l'objet-signe de sa réalité matérielle et c'est pourquoi un tel catalogue ne sert à rien. De fait, ce sont les autorités politiques et non les savants qui, les premières, réclament un progrès dans ce domaine. Ainsi, après que le musée réclame un crédit pour aménager des vitrines, le Conseil communal de la Ville de Neuchâtel « exprime l'espoir que toutes les pièces du musée soient déterminées et étiquetées le plus rapidement possible et qu'un catalogue raisonné soit établi pour être mis à la disposition du public. Alors seulement le musée sera digne de la sollicitude des autorités »². Approuvé par le Président de la Commission du Musée, Arthur Dubied, l'ultimatum des pouvoirs publics de voir l'étiquetage marcher de front avec le classement et la rédaction du catalogue est rapidement mis en œuvre. L'égyptologue Gustave Jéquier et le jeune Théodore Delachaux se mettent alors au travail³.

C'est le début d'un travail de longue haleine que Delachaux poursuit encore jusqu'à la fin des années 1930. « Le travail le plus considérable, en train depuis plusieurs années déjà, écrit-il dans le Rapport d'activité de 1925, consiste dans l'inventorisation des collections car jusqu'ici un catalogue général nous manquait totalement. Ce catalogue avance naturellement avec une sage lenteur et au fur et à mesure des remaniements des collections, travail délicat qui nécessite la collaboration de plusieurs ; car il s'agit pour chaque objet de l'identifier, de vérifier l'étiquette, s'il y en a une ou de rechercher dans les anciens dossiers son attribution. Il s'agit de le munir d'un numéro d'ordre à l'encre de Chine ou au minium, puis de remplir les diverses rubriques de l'inventaire : numéro, désignation, mesures, lieu de provenance, collection (achat ou don), année de son entrée »⁴. A Neuchâtel, c'est donc pour répondre aux attentes du public et sous la pression des autorités politiques que le musée se lance dans la rédaction d'un catalogue.

Eugène Pittard, à Genève, rechigne aussi à se servir de l'instrument du catalogue. Emile Dunant, le conservateur du Musée d'archéologie de Genève et supérieur de Pittard, le lui reproche d'ailleurs. A l'automne 1901, Pittard a, par exemple, apporté des objets au musée sans les reporter dans le catalogue. « Je dois vous informer, écrit Dunant à son subordonné, que le Conservateur

¹ MEN Angola 1, Lettre de Théodore Delachaux à J. Ramseyer, Auvèrnièr, 29.11.1936.

² MEN 36, Procès-verbal de la Commission du Musée ethnographique, 19.6.1908.

³ AEN DIP 694, Lettre de Théodore Delachaux à Quartier-la-Tente, conseiller d'Etat en charge de l'instruction publique, 22.10.1921.

⁴ Rapport du Musée ethnographique de Neuchâtel, 1925.

décline toute responsabilité des dépôts qui sont faits ainsi à son insu. Il est évident qu'il ne peut, dans ces conditions, ni porter au journal du Musée la mention de cet envoi puisqu'il ne sait pas si c'est un dépôt ou un don, ni inventorier lesdits objets qui ne sont décrits et catalogués nulle part. Chose plus grave, il ne peut exercer le contrôle nécessaire sur les employés du Musée qui ont avant lui eu connaissance de cet envoi. Aussi, tout en rendant hommage à vos services et à votre zèle, dois-je vous prier de la part de M. le conseiller délégué, de notifier immédiatement au bureau du Musée archéologique la nature, l'étendue et les conditions de cet envoi d'objets.[...] L'inventaire doit se faire à chaque nouvel apport par inscription au registre d'entrée et la valeur en francs doit être indiquée en vue de l'assurance. Il convient en outre d'indiquer exactement la provenance de chaque objet pour pouvoir le classer, suivant l'ordre géographique qui a été admis, dans une des séries établies. C'est du reste un des postulats de votre récente brochure ».¹ Comme Knapp à Neuchâtel, Pittard semble se satisfaire d'une identification et d'un classement physique des collections.

L'absence (ou la réticence à se servir) d'un catalogue atteste un souci de contrôler l'accès au savoir. Dans un domaine de recherche encombré d'amateurs, manquer d'un catalogue fait du conservateur un personnage incontournable. D'une part, cela privilégie le principe de l'auteur, isolé qui crée un ordre qui ne lui survit pas, contre la discipline. D'autre part, cela rend le conservateur incontournable. Sans lui et sans son accord, l'accès aux données peut être refusé. Il faut donc faire partie de son réseau, faire allégeance. A ce titre, en dépit de son statut public, le musée fonctionne comme une institution privée, dont l'accès est réglementé en fonction de critères individuels et arbitraires. Voilà qui n'entre pas dans les vues des pouvoirs publics qui financent partiellement ces institutions.

Le catalogue : un instrument de laboratoire, une publication scientifique ou une brochure pour le grand public ?

L'élaboration d'un catalogue à Neuchâtel ainsi que la publication de guides pour les différentes sections du musée de Bâle illustrent parfaitement ce mécontentement des autorités et reflètent le caractère hybride de cet outil. Car le catalogue, en tant qu'avatar de la collection, peut servir diverses fins. D'abord, comme inventaire, il octroie au conservateur une maîtrise de ses collections ; c'est donc à la fois un instrument de pouvoir et de savoir qui permet d'orienter le musée dans son développement. Comme métamorphose écrite de la collection, il permet également de la représenter en de multiples lieux. Le catalogue, entendu comme publication scientifique, confère ainsi une forme d'ubiquité à la collection. A ce titre, il constitue un moyen de diffusion du savoir auprès de ses pairs comme une perte de pouvoir pour le conservateur. Enfin, comme tel, il sert d'explication de texte au grand public.

Les ethnographes suisses le conçoivent pourtant au mieux comme un inventaire. A Bâle, la commission en voit immédiatement l'utilité ; à Neuchâtel, nous avons vu que son origine est à chercher du côté des pouvoirs publics. Jamais, pourtant, les commissions ne l'envisagent comme

¹ MEG 350R.0291, Lettre d'Emile Dunant à Eugène Pittard, 23.11.1901 (souligné dans le texte).

médium de diffusion du savoir auprès des autres savants. Si, comme le prétend Alfred Bühler, c'est sans doute parce que le musée constitue d'abord le moyen de satisfaire ses propres recherches (BÜHLER 1955 : 141), c'est surtout parce que la diffusion circule à la fois par des canaux plus sélectifs et en s'appuyant sur des supports différents. D'une part, en effet, on se connaît dans le petit monde des conservateurs et ethnographes européens et les diverses revues et les rapports d'activité qui font l'objet d'échanges, diffusent l'information que l'on n'obtient pas entre soi. Dès lors, les ethnographes savent souvent ce que les autres institutions ont acquis. D'autre part, une grande partie des publications des conservateurs et des ethnographes suisses remplissent la même fonction que des catalogues. Il en est ainsi de l'ouvrage des cousins Sarasin sur Ceylan (Fritz SARASIN, Paul SARASIN 1893). Quant à leurs collections de Célèbes, elles sont publiées par Adolf Meyer et Oswald Richter (1902). La monographie de Speiser sur les Nouvelles-Hébrides se veut aussi une présentation de son matériel de terrain¹. Naturellement, il tient compte de la littérature et des collections des différents musées européens pour signaler des pièces qu'il n'a pas trouvées (1923 : 2-3) ; il n'en reste pas moins que l'originalité de son travail se fonde dans la présentation de ses propres collections. Fritz Sarasin vise le même objectif dans sa monographie sur la Nouvelle-Calédonie (1929 :1). Pour Delachaux, sa publication sur l'Angola est une « étude de la civilisation matérielle des peuples [...] rencontrés au cours de [son] voyage » (1936 : 5). George Montandon publie de son côté le catalogue des instruments de musique du musée de Genève (1919), tandis que Bühler agit encore ainsi après *Sumba* (1951 ; 1953). Les exemples pourraient être multipliés. A cet égard, il paraît naturel que ces savants ne ressentent pas le besoin de publier d'autres catalogues. Leurs publications, le plus souvent, jouent ce rôle et suffisent à faire connaître les richesses de leurs institutions à leurs collègues et à participer ainsi à la pratique scientifique.

Le problème de cette politique éditoriale est qu'elle ne permet pas de s'adresser au grand public qui se trouve orphelin du savoir des ethnographes qu'il finance. Elle ne s'adresse qu'aux savants par des canaux extrêmement sélectifs. Dès lors, on comprend que les pouvoirs publics, à partir du moment où ils participent pleinement au financement des recherches, exigent un retour sur investissement, qui prendra la forme des catalogues pour le grand public. Forcés, les savants cèdent, mais maintiennent le plus souvent leur ligne scientifique en développant des stratégies de défense. Comme l'écrit Delachaux à Speiser, « votre *Einführung* pour le Musée de Bâle est une excellente chose, quelque chose comme un traité d'ethnologie en raccourci qui est fort bien et d'un style original »². Le cas neuchâtelois nous étant déjà connu³, l'exemple du catalogue du musée de Bâle va retenir toute notre attention⁴.

¹ Cf. annexes 5.4 et 5.5.

² MEN 36, Delachaux, Documents relatifs au Musée, Lettre de Théodore Delachaux à Felix Speiser, 18.11.1939.

³ Après que le Conseil communal exige un catalogue et une publication pour informer le public en 1908, c'est sur l'impulsion d'Arnold Van Gennep et pour répondre aux exigences du Congrès de 1914 que le musée publie un Guide sommaire du musée cette année-là.

⁴ Cette pratique du catalogue ne s'observe pas à Genève, sans doute en raison des frais qu'elle occasionne.

Au moment où les autorités bâloises acceptent de financer l'ethnographie en rémunérant Felix Speiser comme professeur extraordinaire ou en subvenant aux recherches de terrain, la commission ethnographique ne s'est guère préoccupée de publier des catalogues. A ce titre, Paul Sarasin fait figure d'exception avec son introduction au cabinet de préhistoire publié en 1906 et si, en 1917, Felix Speiser revendique la nécessité d'expliquer au visiteur l'origine et la fonction des objets exposés et promet de compléter le système des étiquettes par la publication d'un guide, dans les faits, il n'agit pas en ce sens (SPEISER 1917).

On se souvient que le *Forschungskredit* qui permet au musée ethnographique de Bâle de mettre sur pied des expéditions à la fin des années 1920 s'adresse en réalité à tous les musées placés sous la tutelle de l'Université, soit les musées ethnographique, d'histoire naturelle et d'art. Même si le musée ethnographique est seul à en bénéficier, on comprend donc que le Département de l'instruction publique, au terme de la première année de subsides, s'adresse aux commissions des trois institutions et les prie de se soumettre davantage aux intérêts du grand public. En raison de ce qu'il identifie comme des lacunes en termes de promotion, le directeur du Département, le socialiste Fritz Hauser juge que les trois institutions étatiques ne suscitent pas un intérêt suffisant auprès du grand public. Ou plutôt, se corrige-t-il, bien que les musées soient régulièrement visités, seule une partie de la population s'y rend¹. Il faut qu'ils deviennent des institutions populaires, ce qui passe par une augmentation du nombre de visiteurs. De façon très symptomatique, on retrouve chez Hauser un souci du public identique à celui qu'exprime Jean Wenger à Théodore Delachaux au même moment². De fait, ici comme là-bas, on fait du nombre de visiteurs un argument qui légitime le soutien financier au musée et l'inscription politique des deux hommes n'y est pas indifférente. Hauser comme Wenger est socialiste et c'est là qu'il faut chercher l'origine de ce mouvement. Favorables à l'éducation populaire et à l'instruction des masses, les deux hommes voient sans doute d'un mauvais œil l'emploi de fonds publics au financement d'une activité scientifique que l'on perçoit encore largement comme réservée à une élite.

En conséquence, Hauser réclame deux mesures. D'une part, il souhaite que le corps enseignant soit davantage informé des activités du musée afin d'y mener des classes. D'autre part, il souhaite que les commissions publient des catalogues de leurs collections. Plus généralement, il souhaite que les musées soient davantage visibles dans la presse – il suggère ainsi de faire publier les dons importants et les nouveaux achats aux journaux locaux³.

Réunie en janvier 1929, la commission ethnographique juge les reproches du Département en partie infondés. Speiser a en effet contacté des enseignants qui n'ont manifesté aucun intérêt. Ses membres se montrent néanmoins parfaitement disposés à reprendre contact avec le corps

¹ Voilà qui rappelle les injonctions de Richter, vingt ans plus tôt : « *Nicht bloss dem kleinen Kreise der Gelehrten, sondern dem Volke haben sie zu dienen* » (« Ils doivent servir l'ensemble de la population et non le cercle étroit des savants »), RICHTER 1909 : 231.

² Cf. pp. 180 sqq.

³ MKB 284.1., Lettre du conseiller d'Etat Fritz Hauser aux présidents des commissions du musée ethnographique, du musée d'art et du musée d'histoire naturelle, 8.3.1928.

enseignant et à rédiger les catalogues dont une partie existe déjà¹. Financés sur les fonds du département, les catalogues paraissent alors très rapidement². En juin 1929, les premiers catalogues sont sortis et le lecteur ne sera pas étonné d'apprendre que la série s'ouvre avec le catalogue de Fritz Sarasin sur Ceylan et le sous-continent indien (1929b), suivi d'un deuxième sur l'Australie (1929c). Les catalogues, consacrés chacun à une partie de la collection, se succèdent alors à un rythme élevé, chaque membre de la commission traitant les régions ou les collections qu'il connaît le mieux. Speiser rédige les Nouvelles-Hébrides (1929) et l'Amérique du Nord (1931), tandis que Wirz publie les volumes sur la Nouvelle-Guinée (1930a), *Nias* (1930b), *Bali* et *Lombok* (1931) et *Borneo* (1932). Leopold Rütimeyer reprend un vieux dossier en se chargeant de l'ancienne Egypte (1930), mais travaille aussi sur les peuples polaires (1932) et Paravicini publie le catalogue sur l'agriculture avec Sarasin (1931), puis prend en charge *Java* (1932), les îles Salomon (1933) et *Sumatra* (1935). Fritz Sarasin, enfin, n'est pas en reste puisqu'il se charge de la Nouvelle-Calédonie (1931), du Siam (1934), de Célèbes (1936) et reprend le guide de Paul sur le cabinet préhistorique (1937). Speiser boucle l'exercice en publiant une introduction générale aux collections du musée en 1939.

C'est une vingtaine de numéros qui est ainsi publiée en une dizaine d'années dont le premier est devisé à 2'000 francs. La somme est coquette et cela est d'autant plus remarquable que Bâle traverse une grave crise économique et que le musée touche déjà 10'000 francs par an pour ses enquêtes de terrain. Voilà qui atteste l'importance de ces catalogues pour l'Etat. Ils lui servent pour justifier sa politique culturelle, mais aussi à faire connaître les richesses de la ville en Suisse et en Europe. Car la fonction *city-building* que l'on peut attribuer aux musées ethnographiques ne s'applique qu'à la condition de rendre les collections publiques ; et c'est un des rôles de ces catalogues.

Pourtant, les ethnographes ne sont pas complètement lésés dans cette histoire ; car ces publications qu'ils rechignent à faire et qui popularisent l'accès au musée, constituent aussi, enfin, un nouveau canal de diffusion du savoir. Les compliments que Delachaux adresse à Speiser à propos de son introduction au musée³ l'atteste. Ces publications, comme toutes les autres parutions des ethnographes suisses, servent à faire connaître le matériel sur lequel la communauté ethnographique – ou une partie d'entre elle, à partir des années 1930 – fonde ses travaux. De fait, c'est par ces publications, qui mettent le plus souvent en valeur leurs terrains, que les ethnographes suisses participent pleinement à leur champ de recherche. Elles font connaître leurs découvertes, permettent de nouer des contacts avec d'autres savants et donnent aux ethnographes étrangers une idée de la richesse et de l'intérêt des collections. Sans elles, les ethnographes ne se rendraient pas à Neuchâtel, à Bâle ou à Genève. Elles favorisent le déplacement des savants et donc les contacts ; c'est alors l'occasion pour les conservateurs suisses de rencontrer ces savants, de leur réclamer une conférence et de nouer des liens d'amitiés. En

¹ MKB H allg 21 (2), Protokolle der Museumskommission, 3.1.1929.

² Stabs Erziehung DD 22, Lettre de Fritz Sarasin au conseiller d'Etat Fritz Hauser, 5.1.1929.

³ MEN 36, Delachaux, Documents relatifs au Musée, Lettre de Théodore Delachaux à Felix Speiser, 18.11.1939.

bref, ces publications inscrivent les institutions suisses et leurs acteurs dans le paysage ethnographique.

3.2. Expositions

Jusqu'à présent, nous nous sommes intéressé à la dimension métamorphique des collections, soit leur catalogue. Qu'en est-il de l'exposition des collections à proprement parler ? On se doute, en effet, qu'elle n'est pas un simple reflet du mode de classement, mais plutôt le résultat de l'effet de différents facteurs sur celui-ci.

Dans ce cadre, et dans la mesure où le musée se veut un instrument de recherche à disposition des ethnographes, il est légitime de s'interroger sur la portée cognitive de ces facteurs. Comme Penny l'a montré pour les musées allemands (2004 : 187-197), si on ignore à quoi ressemblent véritablement les expositions des musées, il n'est pas douteux en effet qu'elles affichent un désordre considérable¹. Celui-ci apparaît déjà dans les descriptions parfois minutieuses que publient les savants à l'occasion des réouvertures ou de l'inauguration de nouveaux locaux (KNAPP 1904 : 33-39 ; SPEISER 1917). Bien qu'elles visent à souligner l'ordre et la scientificité des collections, elles permettent d'établir que, à ce moment déjà, les expositions ne correspondent pas entièrement aux plans de classement. Par la suite, le mode de classement est modifié par les désirs du public, tels du moins qu'ils sont traduits et imposés par les pouvoirs publics. Il doit aussi se jouer de l'espace disponible au sein du musée et gérer le rythme et la nature de l'accroissement des collections. Enfin, les collectionneurs espèrent imposer leurs vues. Au total, les réaménagements sont permanents² et il y a loin du plan initial au visage réel du musée.

3.2.1. La place des considérations cognitives

Lorsque les commissions ethnographiques choisissent les modes de classement, on se souvient qu'elles relèvent toutes l'intérêt des deux modes principaux ; à part à Bâle, où tous deux sont employés simultanément, le choix est en principe exclusif. Ce n'est bien entendu pas le cas des expositions. Très vite, et en dépit du choix porté sur le mode géographique, quelques exceptions attestent que modes de classement et d'exposition ne sont pas nécessairement solidaires.

A Bâle, on expose aussi bien les collections folkloriques que préhistoriques en séries typologiques. Cela n'est pas étonnant puisque cela correspond également aux modes de classement adopté. Mais on est surpris d'observer que les outils agraires, classés par tribus, sont également exposés en fonction de leurs variations typologiques. Ces outils, argumente la

¹ « Museen müssen unter allen Umständen ein ordentliches und sauberes Aussehen zeigen », ordonne Oswald Richter (1909 : 107), révélant à travers la vigueur de l'injonction la distance qui sépare ce souhait de la réalité.

² Cf. Annexes 5.16, 5.17, 5.18, 5.19, 5.20.

commission, présentent en effet une remarquable unité à travers le monde, qui justifie la dérogation à l'ordre géographique et l'adoption d'une présentation typologique. C'est également pour des raisons heuristiques que les collections des moyens de transport et des techniques de tissage sont exposées selon leur ordre typologique attestant qu'ici encore la commission distingue classement et exposition¹ (SPEISER 1917). Plus prosaïquement, l'aménagement scientifique des collections condamne parfois l'accès à l'une ou l'autre partie du musée. Voilà qui influence également la pratique ethnographique. Car, en l'absence de dépôts visitables, les collections sont souvent mises dans des caisses. Dommageables aux collections comme aux musées, ces pratiques sont d'autant plus nuisibles que le manque de personnel rend ces fermetures très longues.

Le musée de Bâle est ainsi fermé aux profanes et aux savants pendant deux ans en 1898 et 1899 pour permettre la mise en place de la *Schau-* et de la *Studiensammlung*². A Neuchâtel, explique Théodore Delachaux, le musée était aménagé à l'ancienne, c'est-à-dire que les vitrines vides en 1903 se sont peu à peu remplies, tant et si bien qu'avant 1920 il a été nécessaire de procéder à un remaniement complet qui a été entrepris par Delachaux, Jéquier et quelques aides bénévoles. Or ce travail qui a duré près de quinze ans a fréquemment requis le magasinage de collections entières pendant de longues périodes, au point que Delachaux s'inquiète de l'effet sur les collections « surtout s'il s'agit d'objets exposés aux ravages d'insectes rongeurs »³.

Il ne s'agit pas là d'une pratique incongrue de musées de province. Glenn Penny indique que Bastian, dans l'attente d'un nouveau bâtiment pour son musée, voit ses collections interdites au public laïc et savant pendant près de dix ans ! Et il en va de même à Leipzig (2004 : 181). Dans le cas allemand, il faut surtout y voir la conséquence ultime de l'accroissement permanent des collections, les forçant à occuper régulièrement de nouveaux bâtiments. Si ce n'est pas le cas ici, la logique qui préside au phénomène est cependant la même.

3.2.2. Le savant et le public

Tous les musées ethnographiques suisses se fixent les deux mêmes objectifs. Leur développement doit d'une part permettre de créer un laboratoire et, d'autre part, il doit servir à satisfaire le grand public⁴. Chaque fondation, chaque rénovation ou réouverture constitue une nouvelle occasion de répéter ce *credo* que l'on retrouve du reste par delà les frontières nationales⁵. « Un musée ne doit pas être une nécropole, écrit Pittard en 1901. Il ne doit pas être considéré comme un local plus ou moins vaste ou plus ou moins commode, dans lequel s'alignent ou s'entassent avec plus ou moins de méthode et d'utilité des quantités d'objets. Il faut qu'il serve. Et il doit servir à deux fins : à l'éducation du plus grand nombre d'abord ; à la recherche scientifique ensuite. [...] Ainsi, le

¹ Ce mélange n'est pas spécifique à Bâle. Karl Weule à Leipzig fait de même, PENNY 2004 : 153. Cf. annexe 5.26.

² *Bericht der Museumskommission*, 1898 et 1899.

³ Rapport du Musée ethnographique de Neuchâtel, 1935.

⁴ Dans lequel nous comprenons les visiteurs occasionnels, les écoles et les artistes et artisans.

⁵ Voir par exemple THURNWALD 1912 : 202 ou RICHTER 1906-1910.

musée n'est plus le domaine réservé à quelques uns » (PITTARD 1901 : 17). Knapp se sert exactement des mêmes termes : « Un musée ne doit pas être une nécropole, répète-t-il. Il doit servir à deux buts : à l'instruction des visiteurs, puis à la recherche scientifique. Ce n'est pas un domaine réservé à quelques uns. Il doit être un enseignement pour tous » (KNAPP 1904 : 40). A Bâle, on reconnaît sans l'explicitier la co-existence de ces deux publics dès 1895, comme l'atteste la création d'une *Schausammlung* et d'une *Studiensammlung*.

Hoffmann-Krayer exprime le premier de manière claire ce qu'implique ce public hétérogène pour le musée : « *Wem will eine Sammlung dienen ?* »¹ interroge-t-il. La position du musée d'ethnographie est en effet difficile. Contrairement aux musées d'art, qui se contentent de satisfaire les amateurs, et aux musées de sciences naturelles, qui ne s'adressent qu'aux savants, les musées ethnographiques, comme les musées d'histoire, font face à un double public. Et le problème réside en ceci qu'ils se confrontent sans plan à deux publics qui ne partagent pas les mêmes attentes (HOFFMANN-KRAYER 1910 : 114-115).

Les conservateurs ou les commissions savent ainsi, poursuit-il, que les marteaux de menuisier ou les houes des paysans auvergnats n'intéressent pas la majeure partie du public. Davantage attirée par les costumes traditionnels ou les modélisations d'habitats, elle s'en détournera. Mais chaque conservateur sait qu'il ne peut abuser des expositions aguicheuses, s'il ne veut voir son musée tomber au niveau du *panopticon*. Il cherche dès lors un entre-deux qui n'ennuie pas le spectateur, mais reflète cependant la vie culturelle des peuples primitifs de manière scientifique. Cet entre-deux, juge Hoffmann-Krayer, n'est qu'un amusement coûteux qui n'a pas de portée scientifique. Le musée ne doit pas chercher à divertir et à produire du savoir ; il doit instruire le laïc comme le savant (1910 : 116). Il ne doit pas baisser ses exigences.

Le public, un référent incontournable

Si la position de Hoffmann-Krayer est sans concession, elle reflète cependant largement le point de vue des conservateurs des musées ethnographiques suisses. Ces institutions sont des laboratoires et si le grand public veut s'y risquer, cela ne doit pas impliquer de modifications des pratiques muséales. Ainsi, Charles Knapp, s'il reconnaît, dans son discours d'inauguration, la nécessité de satisfaire l'ensemble du public (1904 : 40), il ne le fait qu'après une dizaine de pages au cours desquelles il martèle l'importance scientifique de son institution. On retrouve une séquence similaire chez Pittard (1901) et on se souvient des réticences des membres de la commission ethnographique de Bâle à l'idée que quelques étudiants puissent venir les déranger². Au fond, la reconnaissance du grand public est un passage obligé pour les conservateurs duquel ils se passeraient volontiers. Si la satisfaction des désirs du public est ainsi souvent invoquée pour obtenir le soutien financier de l'Etat, il ne faut donc pas en surestimer la portée. Les conservateurs en Suisse, avant Jean Gabus et Alfred Bühler, font d'abord du grand public un

¹ « A qui sert une collection ? »

² Cf. pp. 223 sqq.

artifice rhétorique. Ainsi Knapp, dans son discours d'inauguration évoque la possibilité de faire usage des magnifiques jardins du musée ethnographique pour y faire « des essais de cultures, d'édifier des huttes ou de déposer des pièces qui ne risquent pas de se détériorer à l'air libre, et que leurs dimensions ne permettraient pas d'introduire dans les salles. Et pourquoi, de temps en temps, n'y pourrait-on faire camper des troupes indigènes de telle ou telle région du globe ? » (KNAPP 1904 : 38-39). De son côté, Delachaux, lorsqu'il réclame un subside pour l'expédition angolaise, se rend bien compte que ses avantages pour la science qu'il souligne en premier ne suffiront pas. « Plus un Musée possédera de séries comparatives, plus il sera important parce qu'il faudra qu'à l'avenir on le consulte. Un Musée tel que le nôtre ne pourra jamais prétendre à être complet, mais nous possédons quelques séries bantoues remarquables. Il est donc tout naturel que nous cherchions à compléter les collections d'Afrique du Sud en comblant un vide de façon à ce que la civilisation bantoue puisse y être étudiée aussi complètement que possible. D'autre part, pour le côté didactique qui ne doit pas être négligé, seul un voyage et une étude directe sur place permet de recueillir les documents nécessaires à une reconstitution fidèle de tous les éléments pour un diorama. Je n'ai pas besoin d'insister sur la faveur dont jouissent les reconstitutions auprès du public »¹. Quant à Speiser, il souligne l'intérêt de la division en *Schau-* et *Studiensammlung* pour le public (1939 : 5-7). Bref, avant 1950, les conservateurs sont donc d'abord les défenseurs de la dimension scientifique de l'institution. Leurs musées sont des laboratoires et l'invocation du grand public ne vise qu'à soutirer des crédits aux autorités. Comme Speiser, ils condamnent en majorité ce qu'ils décrivent comme une « *Ausstellungsmanie und Popularisierungswut* »².

Séduire le public : l'esthétique au service du musée

Il n'empêche que l'invocation du public affecte les pratiques et Delachaux est sans doute le plus clair à ce propos : « Pour la science, affirme-t-il, on pourrait se contenter de collections en tiroirs uniquement accessibles aux spécialistes » (DELACHAUX 1937). Mais précisément, il n'y a pas qu'eux : « Mettons-nous maintenant au point de vue du public qui visite le Musée et qui a le droit d'en retirer un profit. Le visiteur moyen c'est-à-dire celui qui n'a pas un dada, une spécialité quelconque n'a ni le goût, ni le temps pour les spéculations savantes. Il visite un Musée pour voir des curiosités et plus elles seront riches ou bizarres et mieux cela vaudra. Nos musées historiques lui plaisent par-dessus tout parce qu'il y trouve une accumulation d'objets exceptionnels ! Ce visiteur, je le crains, ne retire pas grand chose de sa visite. C'est lui cependant qui pourrait en rapporter des expériences précieuses, à condition qu'il soit guidé parce que lui-même n'a pas l'éducation ou le penchant naturel pour savoir regarder » (DELACHAUX 1937, souligné dans le texte).

¹ MEN Angola 1, Rapport de Théodore Delachaux à la Commission du Musée ethnographique, 1931.

² « La manie des expositions et la fureur vulgarisatrice », Stabs PA 212 T 2 XXXIV, Lettre de Felix Speiser à Fritz Sarasin, 15.6.1930.

De fait, le musée avec ses salles, ses vitrines et son éclairage constitue déjà une concession majeure aux besoins du public. La division que le musée bâlois opère tôt entre sa collection d'étude, pour les savants, et sa collection-type, pour le grand public, en constitue une autre attestation. Nul besoin de multiplier les exemples : les critères cognitifs qui président à l'aménagement sont bientôt travestis par d'autres considérations, au service du grand public.

L'esthétique de la scénographie y joue un rôle important, en dépit des assertions de Richter (1909 : 102 sqq.). Pour l'instruire, il faut en effet savoir se servir des techniques les plus modernes pour séduire un public devenu difficile¹. En réalité, c'est une question déjà ancienne que Julius Kollmann soulevait dès 1896 : « *Wie bei dem Umzug einer Bibliothek, so müssen auch bei dem unserer ethnographischen Sammlung die Einrichtung vollendet sein, um wie dort die Bücher, so hier die Gegenstände, sofort richtig placieren zu können[...]. Die Gegenstände müssen sofort an den rechten Platz gestellt werden und zwar so dass sie wissenschaftlich richtig und dem Auge gefällig darstellen. Wenn schon die Wegnahme eine kundige Hand verlangt so noch weit mehr die Aufstellung. Hierfür wird nicht nur Wissenschaftlichkeit von Werth, sondern auch Geschmack und Kenntnis der schon bestehenden ethnographischen Sammlungen in Bezug auf Arrangement, damit aus unseren werthvollen Objekten, sich ein Bild des Völkerlebens gestalte und die Sammlung ihren doppelten Zweck erfülle, als Universitätsinstitut wissenschaftlichen Charakter an sich trage und gleichzeitig der Einwohnerschaft Anregung und Belehrung biete in gefälliger Form* »². Si Kollmann souligne la nature de copie qu'il assigne au musée bâlois qui doit se calquer sur ses modèles étrangers, il signale surtout l'importance du *goût* dans l'exposition. Il en va de même pour Knapp qui affirme de son côté qu'il « s'agit de grouper les objets de façon à ce que d'une part ils présentent un coup d'œil vraiment esthétique et que de l'autre ils constituent des séries facilitant les études scientifiques »³. Or c'est là un art consommé de la mise en scène, qui n'est pas donné à chacun (RICHTER 1909 : 108).

Cette question esthétique ne devient cependant véritablement récurrente qu'au cours des années 1920. En 1917 déjà, Speiser souligne l'importance de la question esthétique pour intéresser le public. Il faut que la visite au musée devienne une expérience, celle de la rencontre avec le sauvage. Le choix de se servir de sculptures de plâtre *noir* en témoigne. Les bijoux qu'on y place donnent ainsi davantage l'impression de la rencontre exotique (SPEISER 1917)⁴. Voilà qui contribue à faire des musées-institutions scientifiques des institutions qui répondent également

¹ Rapport du Musée ethnographique de Neuchâtel, 1935.

² « Comme pour le déménagement d'une bibliothèque, les aménagements doivent être prêts à accueillir les objets afin de pouvoir immédiatement placer correctement les objets ou les livres [...]. Les objets doivent être placés immédiatement au bon endroit, c'est-à-dire scientifiquement pertinent et esthétiquement agréable. Dès lors, si emballer les objets requiert une main experte, c'est encore davantage le cas de leur mise en place. Ici, il faut des compétences scientifiques, mais aussi un goût et une connaissance des arrangements des autres collections ethnographiques. De cette manière, nos belles collections refléteront la vie des peuples et le musée satisfera ses deux objectifs. Il sera un institut universitaire de caractère scientifique et un lieu d'instruction pour la population », Stabs PA 340 E 10, Lettre de Julius Kollmann à la Freie Akademische Gesellschaft, 16.4.1896.

³ Rapport du Musée ethnographique de Neuchâtel, 1903.

⁴ Cf. annexes 5.33 et 5.34,

aux exigences du grand public (PENNY 2004 : 131-161), hybridation dont les conservateurs sont conscients¹.

Quelques années plus tard, c'est Delachaux qui reprend la rengaine. « [Le visiteur] craint la fatigue qu'on éprouve si facilement au cours des visites de collections, fatigue musculaire de la nuque et des reins, sans parler de la lassitude qui vous envahit devant l'encombrement des vitrines et la visibilité défectueuse causée par un faux éclairage. Il est donc nécessaire de prévoir un rajeunissement du matériel d'exposition, un aménagement plus rationnel des salles en tenant compte de leur éclairage ; de prévoir au besoin un éclairage artificiel. Il faut éviter la monotonie des vitrines toutes semblables ; des parois libres doivent être aménagées pour recevoir des tableaux ou des photographies. L'œil du visiteur doit pouvoir se reposer de temps à autre. Ceci pour l'architecture et le mobilier. Quant aux objets, il va sans dire qu'il y a avant tout une exigence scientifique en ce qui concerne leur inscription dans le catalogue et leur numérotation, permettant une identification rapide. Mais il y a aussi l'exigence de la part du visiteur non spécialiste et qui cherche à s'instruire. Il faut donc tenir compte dans une large mesure du point de vue didactique »².

A partir des années 1930³, les musées ethnographiques cherchent davantage encore à séduire le public en préparant des expositions temporaires. Si c'est un phénomène général que l'on observe à la fois à Bâle, à Neuchâtel et à Genève, c'est sans doute que leurs conservateurs y voient une manière aisée de répondre aux exigences populaires des autorités. C'est du reste au même moment que Delachaux met sur pied pour les représentants du Conseil communal les premières visites guidées au musée de Neuchâtel⁴. A Bâle, c'est dès 1931 que le musée met sur pied une exposition temporaire des collections rapportées par Paul Wirz et Felix Speiser, puis en 1933, on répète l'opération pour les collections de Bühler. En 1935, c'est encore une exposition de techniques textiles primitives qu'on expose à la *Gewerbeschule*⁵. En 1934, c'est Delachaux qui expose les collections angolaises dans une école de Neuchâtel⁶. Ce choix d'un espace extérieur au musée, que l'on retrouve aussi bien à Bâle qu'à Neuchâtel, atteste cependant que la pratique n'est pas encore complètement admise – ou, du moins, qu'on ne lui accorde pas encore suffisamment de poids pour lui consacrer un espace permanent *dans* le musée. A Genève, c'est en 1931 que Pittard organise une exposition sur les fétiches à clous qui l'intéressent tant. Mais c'est peu après

¹ Speiser parle de « *unwissenschaftliche Sensationhascherei* » qu'il espère éviter (SPEISER 1917) et nous connaissons le jugement de Thurnwald.

² Rapport du Musée ethnographique de Neuchâtel, 1925. Comparer à ce titre les annexes 5.30, 5.31, 5.32 aux annexes 5.24 et 5.25.

³ En réalité, le premier exemple d'exposition temporaire date de juin 1914 lorsque le comité d'organisation du Congrès international d'ethnologie et d'ethnographie met sur pied la présentation de la collection d'André Krajewski, cf. CENTLIVRES 2005 : 146.

⁴ Rapport du Musée ethnographique de Neuchâtel, 1938. « Plus peut-être encore que pour les autres musées, des explications sont-elles nécessaires pour un public non averti, car il est impossible de tout indiquer sur les étiquettes ; au reste le visiteur se fatigue vite à les lire », indique encore Delachaux.

⁵ Cf. annexes 5.37, 5.38, 5.39, 5.40. Pour son intérêt pour les techniques sur le terrain, cf. annexes 4.49, 4.40 et 4.51.

⁶ Cf. annexes 5.35 et 5.36

l'installation dans les bâtiments de Carl-Vogt en 1941 que la pratique devient habituelle. En 1944, Pittard prépare une exposition sur les masques, puis une autre sur les tissus l'année suivante et enfin sur le folklore des Alpes rhodaniennes en 1946. Après une courte pause, il reprend avec une exposition sur la parure dans le monde en 1949 et encore une collection d'argenterie hispano-américaine en 1951.

Il faut attendre 1941 pour trouver une explication à ces pratiques nouvelles. Dans un projet d'agrandissement du musée adressé aux autorités bâloises, Alfred Bühler dépasse l'opposition *Schau-* et *Studiensammlung*. Il demande en effet que l'on distingue désormais entre exposition et dépôt et que l'exposition soit divisée en trois : une section géographique, une section typologique et une section pour les expositions temporaires. Si l'exposition géographique vise toujours à donner au visiteur une image globale de chaque culture et si l'exposition typologique permet de comprendre l'évolution des techniques, les expositions temporaires servent à maintenir le contact avec le public, permettent de faire de la publicité dans les médias et attirent de nouveaux visiteurs¹. Désormais, le souhait de satisfaire le public impose des transformations radicales de la portée du musée.

Cependant, on n'assiste en réalité qu'à la poursuite d'une pratique entamée à la fin des années 1920 avec la publication des catalogues et qu'on observe d'ailleurs autant à Neuchâtel et à Genève. Le musée s'oriente toujours plus vers le grand public. Qu'il s'agisse du temps qu'on y consacre ou de l'espace qu'on lui réserve, c'est cette dimension populaire que les conservateurs doivent promouvoir. Voilà qui menace de plus en plus le musée-laboratoire, pressé d'un côté par les nouvelles tendances de l'ethnographie qui rejettent l'étude de la culture matérielle et de l'autre par le musée-spectacle que défendra Gabus à Neuchâtel après la guerre². De fait, ce sont les premières fissures dans le paradigme muséal de l'ethnographie que l'on observe.

3.2.3. La croissance des collections et la réduction de l'espace

On se souvient des considérations cognitives qui ont mené à exposer l'ergologie agraire du musée de Bâle d'un point de vue typologique. Ce sont des considérations plus pratiques qui expliquent que l'on réserve le même sort à la collection de navigation. La taille des bateaux, explique Speiser, interdit de les exposer chacun dans une vitrine et il a paru raisonnable à la commission de les réunir dans une seule salle (SPEISER 1917). Ça n'a rien d'exceptionnel : en toute candeur, la taille des objets est en effet parfois avancée pour justifier les dérogations à l'ordre d'exposition. Knapp l'illustre lorsque, en 1904, il croit utile de préciser qu'il prévoit de placer dans le parc du musée quelques grandes pièces qu'il ne peut loger dans le bâtiment et justifie son classement géographique par la taille du musée.

¹ MKB 284.4, Rapport d'Alfred Bühler au conseiller d'Etat Carl Miville, 31.7.1941. Devenu conservateur en 1950, Bühler oriente le musée dans cette direction, BÜHLER 1950.

² Et qu'approuve Bühler à Bâle, voir par exemple MKB 284.12.3., Lettre de Jean Gabus à Alfred Bühler, 13.10.1955.

La question du volume de certains objets n'est pourtant que le symptôme d'un problème bien plus grave, celui de l'espace et son *alter ego*, l'accroissement anarchique des collections. Nous savons en effet que les conservateurs n'ont qu'un contrôle réduit sur la progression de leurs collections et nous avons évoqué ce que cela implique pour leur pertinence cognitive. L'effet de cette croissance anarchique ne s'y limite pas, pourtant, comme l'illustre le rapport de Théodore Delachaux sur l'activité du musée de Neuchâtel en 1927. « Petit à petit, écrit-il, ces vitrines se sont trouvées surchargées et des objets de contrées différentes ont été mêlés de sorte qu'un remaniement complet s'imposait. Un plan d'ensemble a été tracé d'après lequel nous travaillons maintenant. Le Congo français, et plus spécialement le Gabon, a été complètement réinstallé et le Congo belge l'est à peu près. Beaucoup d'armes ont été sorties des vitrines et seront exposées à l'air libre sur les parois de la salle et les doubles viendront orner les espaces disponibles du vestibule. Quant à toutes les autres régions elles nécessiteront un chassé-croisé assez compliqué entre les trois grandes salles de façon à les replacer dans un ordre plus logique les unes par rapport aux autres »¹. A Bâle, c'est une présentation typologique des allume-feu qui est abandonnée en raison du manque de place et, à Genève, « la place disponible décidera de l'arrangement à donner [aux] collections » (PITTARD 1901 :15). Les agencements, on le voit, sont compromis et perdent leur dimension systématique. Le manque de place et le nombre insuffisant de vitrines rendent impossible « tout classement vraiment scientifique, soit par tribus, soit par objets de même nature et de même usage » (VAN GENNEP 1914a : 57).

Ce manque de place est la conséquence de l'accroissement des collections. A l'arrivée d'un lot, deux solutions s'offrent en effet aux conservateurs : soit ils choisissent d'entasser les pièces et l'exposition devient chaotique, soit ils décident de réarranger l'ensemble de la collection. Dans les deux cas, on observe un impact immédiat sur l'exposition. C'est ainsi que le manque de place se trouve à l'origine de l'installation de la *Schausammlung* à Bâle. A Neuchâtel, l'arrivée de deux collections importantes en 1925 mène à une réorganisation des collections et à des modifications importantes de la distribution des salles et des vitrines selon un plan ordonné et rationnel².

Cet accroissement des collections sur lequel les conservateurs et les commissions n'ont aucune prise est le produit de l'inscription épistémologique des musées. Sommés de réunir la culture matérielle de populations en voie de disparition, ces institutions se retrouvent régulièrement confrontés à ces problèmes d'espace et d'organisation pour répondre à leurs interrogations. Au point que l'on observe ce paradoxe, déjà relevé par Penny : plus un musée réunit de collections, et donc mieux il répond à sa mission première qui consiste à sauver les traces de la culture matérielle des primitifs, moins il satisfait à son second objectif qui vise à en garantir la scientificité et l'accessibilité (2004 : 187). A ce titre, il faut comprendre la *Schausammlung* comme un moyen de fixer un discours scientifique, en dépit de l'accroissement des collections et du manque de place.

¹ Rapport du Musée ethnographique de Neuchâtel, 1927. Cf. annexes 5.16, 5.17, 5.18, 5.19, 5.24 et 5.25.

² Rapport du Musée ethnographique de Neuchâtel, 1925.

3.2.4. L'apport des collectionneurs

L'impact des collectionneurs sur les musées est très important. Il ne se réduit pas en effet à influencer indirectement les expositions en définissant la nature et le rythme de l'accroissement des collections. Les collectionneurs cherchent également à en déterminer la présentation.

On se souvient que ce sont des considérations spatiales (et financières) qui poussent Charles Knapp à adopter un modèle géographique. En pratique, il décide d'affecter une salle à chaque continent ce dont il informe du reste l'architecte chargé de la rénovation de la villa de Pury. Chine et Japon, propose-t-il, se partageront une salle, de même que l'Inde et la Perse, tandis que l'Afrique, l'Europe, l'Amérique du Nord, l'Amérique du Sud et l'Insulinde occuperont chacune une salle¹. Le plan paraît très clair.

Curieusement pourtant, les huit salles inaugurées le 14 juillet 1904 se répartissent les collections de façon sensiblement différente. Les quatre salles du rez-de-chaussée réunissent à elles seules l'ensemble des collections africaines, asiatiques, océaniques et européennes et l'on réserve tout le premier étage aux collections américaines. Ou, plus précisément, on y trouve, dans une petite salle, les collections américaines du musée tandis que les trois grandes salles sont occupées par l'imposante collection Hassler placée en dépôt. Car ce dernier a souhaité voir ses collections exposées ensemble et dans leur entier, en dépit des doublets (KNAPP 1904 37-38). Cela ne reste pas sans conséquence sur l'aménagement puisque, pour satisfaire Hassler, il a fallu resserrer la plus grande partie des collections. Par ailleurs, son exigence de ne pas disperser sa collection amène à opérer des divisions aberrantes dans l'exposition. C'est le cas des pièces brésiliennes dont la partie appartenant au musée est placée dans la « petite salle », tandis que la collection de Hassler est présentée dans une des « trois grandes salles » avec le reste de son dépôt (SIERRO 2005 : 119)².

L'impact de l'intervention des donateurs sur l'aménagement ne se réduit pas au choix des salles. Il arrive que les collectionneurs cherchent à investir le détail de l'organisation de la collection comme l'illustrent les multiples interventions de François Machon. En automne 1927, ce médecin installé à Pully informe Théodore Delachaux de son intention d'offrir au musée de Neuchâtel ce qu'il reste de ses collections ethnographiques. Il y pose cependant un certain nombre de réserves. Tout d'abord, il exige qu'elles soient « exposées au public et non conservées dans des tiroirs ou armoires »³. C'est un souci qui atteste encore une fois, s'il le faut, de la fonction prestigieuse du don. Le don au musée de la ville n'est efficace que si les citoyens qui se rendent au musée le voient⁴. En revanche, Machon se moque de l'usage scientifique de ses collections auquel suffirait un rangement en tiroir. Ce qui compte pour lui, comme pour tant d'autres donateurs, c'est l'exhibition de sa générosité.

¹ MEN 36, Copie lettres de Knapp, 1, Lettre de Knapp à Léo Châtelain, 28.1.1903.

² Cf. annexe 5.1.

³ MEN Archives des collections, Lettre de François Machon à Théodore Delachaux, 21.10.1927.

⁴ A ce titre, pour la collection Monard cf. annexe 5.27.

Machon ne s'arrête pas là. Il cherche également à organiser l'aménagement de ses collections avec Delachaux. Dans une lettre accompagnée d'un croquis qu'il envoie au conservateur, il manifeste son intérêt pour le choix de l'emplacement des pièces. « Je suis d'accord avec votre proposition – à moins que vous ayez quelque chose de mieux à me soumettre – de leur réserver la série de vitrines des parois ouest et nord de la chambre d'angle (ouest-nord, sauf erreur) que vous m'avez montrée. Comme convenu, vous enlèveriez la vitrine qui se trouve entre les deux fenêtres (ce qui donnerait encore une paroi libre) afin de pouvoir placer en long, au milieu de la salle, la série de vitrines horizontales qui recevraient tous mes silex etc. de Patagonie. Ces derniers qui sont le clou de ma collection seront exposés, du moins toutes les belles pièces, comme le sont ceux du musée de Genève (fonds rouge et fils de laiton) [...]. Enfin je vous demanderais de bien pouvoir me permettre de prendre part lorsque le moment sera venu, à l'arrangement de la collection dans les vitrines et à la confection des étiquettes etc., désireux que je suis que rien ne soit omis au point de vue des indications d'origine etc. »¹.

Deux semaines plus tard, le collectionneur poursuit son exposé. « Comme je vous l'ai dit, ce sera ma collection de pointes de flèches qui présente le plus de valeur, et c'est pour cette raison que je tiens tout spécialement à ce qu'elles soient bien exposées. Certaines d'entre elles sont de véritables bijoux, aussi belles, me disait le regretté Prof. F.A. Forel que les plus belles du Musée royal de Copenhague. Je me demande s'il ne serait pas bon de les fixer au moyen des griffes de laiton sur des planchettes qui seraient déposées dans les vitrines. Cela permettrait de les présenter plus facilement, à des séances de sociétés savantes etc. Lorsque vous les fixerez, je serais content de pouvoir être là, pour leur classification et agencement ». Quant aux objets de Patagonie qu'il faut restaurer, une fois que ce sera fait, Machon souhaite passer quelques jours à Neuchâtel « pour arranger les vitrines murales et une autre fois les vitrines plates »².

Le collectionneur participe au choix de l'emplacement de ses pièces. Mais au contraire, peut-être, du conservateur, il ne cherche pas à les présenter selon un ordre scientifique. Manifestement, ce que lui tient à cœur, c'est la mise en valeur de sa collection. Il faut dégager de l'espace pour les présenter dans une vitrine horizontale, sur un fond rouge, au détriment, sans doute, de l'organisation précédente. Mais il se propose également de rédiger les étiquettes, de ranger les pièces dans les vitrines et en suggère même l'emploi : on les placera sur des petits supports qui permettront de les montrer aisément aux sociétés savantes. Au fond, il arrive que le donateur remplisse de fait les fonctions du conservateur. Il n'en partage cependant pas nécessairement les objectifs cognitifs. Encore une fois, pourtant, les commissions n'ont guère le choix que d'accepter l'aide des donateurs. Bühler dans un exposé sur l'avenir du musée présenté à la commission estime que son institution a reçu pour trois millions de francs de dons (1950 : 18). Voilà qui rappelle leur poids dans le développement du musée et l'incapacité des conservateurs à refuser leur aide, qu'il s'agisse de dons et de conseils.

¹ MEN Archives des collections, Lettre de François Machon à Théodore Delachaux, 21.10.1927. Cf. annexe 5.28.

² MEN Archives des collections, Lettre de François Machon à Théodore Delachaux, 7.11.1927.

3.2.5. Bilan

L'étude du travail d'aménagement et de classement des ethnographes révèle une œuvre sans fin qui occupe continûment les collaborateurs des musées. D'abord, les normes de classement sont régulièrement modifiées. Même si, dans la période qui nous occupe, les musées suisses ne vivent pas de changement aussi radical que le passage du mode de classement typologique au mode géographique observé en Allemagne (PENNY 2004 : 169), on est confronté à d'insensibles et incessantes transformations des classements et des aménagements. L'historiographie des musées rapportée dans une quantité innombrable de mémoires et de rapports présente généralement ces multiples transformations comme le fruit du transfert de l'intérêt antiquaire pour les curiosités à l'étude scientifique d'objets classables et catalogués. Si l'on suit cette historiographie, le progrès des musées est évalué en fonction du degré d'ordre et de contrôle sur les collections et les conservateurs expliquent l'histoire de leurs institutions en termes d'un passage du désordre à l'ordre, puis à un ordre de plus en plus précis. Il s'agit alors d'avoir les collections sous contrôle, preuve, s'il en est, du pouvoir de la science (PENNY 2004 : 165-179). Cela n'est pas faux, bien que l'historiographie contribue à romancer quelque peu les progrès scientifiques induits par le catalogage. Les changements ou les progrès, comme on l'a vu, ne sont pas que l'expression d'un développement des critères savants de classements et ne procèdent pas seulement des relations et des échanges établis avec les autres musées, dont la dimension disciplinaire est connue. Ils sont aussi le fait des exigences des collectionneurs, de la taille de certains objets, du volume des espaces muséaux et de l'intérêt croissant pour le public.

Cependant, cette historiographie tait le problème principal qui a partie liée au projet ethnographique lui-même. Le chaos qui ne cesse de régner dans les musées n'est pas le produit des lacunes de tel système de classement qu'il est nécessaire d'améliorer. Il vient plutôt du fait que, par les dons, les échanges et les achats, le nombre d'artefacts ne cesse de croître à un rythme qui submerge l'ethnographe. Ainsi le jugement sévère de Van Gennep sur l'état des collections en 1914 (VAN GENNEP 1914a : 57), n'est peut-être pas sans lien avec les réaménagements que Knapp a déjà dû opérer dans son musée : en 1910, il a ajouté une salle Amérique¹ et en 1914, il ouvre une salle Europe². C'est ce rythme que l'ethnographe ne maîtrise pas. Il dépend ici du marché de l'objet ethnographique, de l'intérêt manifesté pour l'art exotique, de la mobilité des Européens, bref d'éléments qu'il ne commande pas, mais qui ont un impact sur l'accroissement des collections. Mais, en dernier recours, le problème vient bel et bien de l'adhésion des ethnographes à un paradigme scientifique qui exhorte à la récolte de toutes les collections possibles dans le cadre de l'ethnographie de sauvetage.

¹ MEN 36, Copie lettres de Knapp, 2, Lettre de Knapp à Borel, consul de Suisse à San Francisco, 26.2.1910. L'espace étant limité dans le musée, il a dû, pour ouvrir cette nouvelle salle, fermer une autre : il est malheureusement impossible de savoir laquelle.

² MEN 36, Copie lettres de Knapp, 3, Lettre de Knapp au pasteur Pierre de Montmollin, 14.5.1914.

En dépit des lacunes manifestes des collections et des expositions que reconnaissent du reste les conservateurs, la légitimité du musée-laboratoire est admise. Chaque année, les rapports d'activité des différents musées signalent le passage de savants étrangers venus visiter les collections. De fait, la situation est la même partout et on ne voit pas pourquoi les musées suisses en particulier seraient boudés. Pour ceux qui s'en rendent compte, le manque de représentativité des collections est progressivement assumé, ou oublié. A ce titre, la disparition progressive des doutes de Speiser est significative. Si l'auto-critique est permanente dans sa correspondance et si elle est encore très présente dans son ouvrage de vulgarisation (1913), elle n'apparaît plus que dans l'introduction de sa monographie (1923 : 3) et ses articles évacuent entièrement la question (1932, 1933, 1934).

De fait, entre les ethnographes suisses, les critiques des projets muséographique sont rares. Même la critique violente de Hans Bächtold, admis dans la commission du musée de Bâle en 1927, contre son prédécesseur à la tête de la section folklorique Hoffmann-Krayer, ne remet pas véritablement en cause la validité de son projet. A son idée, si son travail se révèle manifestement insuffisant pour la pêche, la chasse, les moyens de transports, l'agriculture, l'élevage, l'économie laitière, l'agriculture, l'apiculture, l'architecture, l'artisanat, l'industrie populaire, les croyances populaires, les jouets, les instruments de musique, l'art populaire et le droit (!), c'est qu'il a manqué de place et d'argent. Comme les autres, il ne se prononce pas sur la portée scientifique du musée¹.

En réalité, seuls les *outsiders* sont critiques. C'est le cas de Van Gennep à Neuchâtel que nous avons évoqué dans le premier chapitre de cette partie. C'est le cas également de Paul Wirz dont l'amertume face à l'institution bâloise suffit sans doute à expliquer les moqueries à propos des quarante caisses de matériel ethnographique que Bühler rapporte de *Sumba* et qui iront croupir dans les caves du musée. Même avec la meilleure volonté du monde, prétend-il, il ne parvient pas à comprendre la portée de ces stupides collections de masse (*blödsinnige Massensammlerei*)². Pour les autres, en dépit des limites et des échecs du paradigme muséal qu'ils reconnaissent, ils y restent fidèles pour une génération de plus.

Peu inventifs en ethnographie, ces fidèles du paradigme muséal le sont cependant bien davantage en muséologie. Des articles de Hoffmann-Krayer sur les musées d'ergologie primitive aux idées de Delachaux sur l'emploi des techniques de présentation des grands magasins au musée, des projets de développement des musées bâlois de Fritz Sarasin aux innovations de Jean Gabus et Alfred Bühler et à la participation active des ethnographes suisses aux projets de l'ICOM après la guerre, les ethnographes suisses participent aux débats muséologiques et y sont reconnus comme compétents. Voilà qui diffère profondément de leurs positions en ethnographie. Au point que l'on pourrait penser que d'avoir concentré tous leurs efforts sur les musées a mené les ethnographes suisses à travers un processus vicié à privilégier l'institution au savoir.

¹ MKB H allg 21 (2-3), Protokolle des Museumskommission, 27.5.1937.

² MKB 284.7.4.1., Lettre de Paul Wirz à Paul, Baron de Rautenfeld, 23.1.1950.

Bilan

De retour en Europe, nous avons exposé un deuxième volet du travail de l'ethnographe. Au musée, l'ethnographe-muséologue poursuit les mêmes objectifs que l'ethnographe sur le terrain. Ici, comme là-bas, ses recherches portent sur les artefacts, en privilégiant les séries et les caractères primitifs. C'est ce dernier point d'intérêt qui explique que son attention se porte vers les études de folklore, l'archéologie préhistorique et, à un moindre degré, l'anthropologie physique. Par-delà ces intérêts partagés par l'ensemble des musées ethnographiques, ces derniers cherchent cependant à se spécialiser. D'une part, le musée de Bâle, pour préserver intacte sa dimension scientifique, admet de diviser sa collection entre *Schau-* et *Studiensammlung*. D'autre part, chacun des musées, au-delà de ses collections générales, se spécialise, qui en Océanie, qui en Afrique, qui, enfin, dans les musiques populaires européennes.

Différentes modalités d'acquisition des artefacts coexistent. Le don est le principal d'entre eux, pour des raisons qui procèdent des caractères de l'institutionnalisation. Il comporte cependant un inconvénient majeur en ceci qu'il place les ethnographes à la merci des amateurs. Développant différentes stratégies et différents outils pour garantir la poursuite de leur programme de recherche en dépit de ce contrôle déficient sur la constitution des collections, les ethnographes parviennent en partie à orienter ces auxiliaires parfois encombrants. Ces problèmes ne se limitent cependant pas aux dons. En dépit de moyens modestes, il arrive en effet que les musées achètent des collections. Ici non plus, pourtant, leur maîtrise de la nature et du rythme des collections est maigre. S'il dépend toujours des amateurs, il procède également du marché des objets ethnographiques, de la politique, des modes et des intentions des marchands. Pour s'en défendre, les conservateurs tentent de s'offrir des garanties. Se fondant sur la solidarité avec les autres institutions ethnographiques suisses et sur le développement de réseaux qui leur permettent de s'assurer des qualités de leurs fournisseurs, les musées parviennent à survivre dans la jungle du marché des *ethnographica*. Le troisième mode d'acquisition est l'échange. Différant largement des deux précédents, il réclame une maîtrise du champ muséal pour s'en servir. La (re)connaissance des autres acteurs – ethnographes et musées – et de leurs centres d'intérêts, la préparation en amont de l'échange et une confiance absolue sont alors nécessaires. Plus sûr, ce dernier mode réclame également davantage de compétences.

Le classement et l'ordonnancement des collections, puis leur exposition exigent d'autres compétences encore. Il faut en effet que le conservateur choisisse le mode de classement dont il va se servir. Géographique ou systématique, telle est la question, lourde d'implications épistémologiques. En Suisse pourtant, elle est tranchée sans tenir compte de ces enjeux, mais en fonction de critères beaucoup plus prosaïques : l'état des collections et l'espace disponible. Le catalogue qui constitue un avatar du classement n'apparaît pas partout. Curieusement, cependant, là où c'est le cas, cet instrument du développement scientifique du musée naît de la volonté des autorités, traditionnellement davantage portées à la satisfaction des besoins du grand public. Ce

sont les savants au contraire qui, jugeant cette tâche inutile et estimant les moyens de connaître les collections du musée suffisamment nombreux et convenablement diffusés, s'y opposent.

Une fois le mode de classement choisi, il reste encore à l'appliquer dans l'exposition. Or rien n'est moins simple. Le classement qui comporte déjà des dérogations se voit en effet profondément altéré par différents facteurs, parmi lesquels la prise en compte des désirs du grand public, la gestion de l'espace disponible et de l'accroissement des collections ainsi que l'intervention parfois gênante des collectionneurs comptent particulièrement.

Au total, entre les spécialisations qui procèdent de contingences très éloignées des considérations scientifiques, les modes d'acquisition qui rendent difficile tout contrôle sur les collections et les modes de classement et d'exposition déterminés par le public, l'architecture ou les donateurs, le projet scientifique du musée semble devoir prendre l'eau. Disons en tout cas que les ethnographes ne semblent pas maîtriser davantage les éléments en Europe que sur le terrain. Mais, ici comme là-bas, les imprécisions, les manques, les choix tronqués n'altèrent pas leur certitude de faire œuvre scientifique.

Conclusion

En dépit d'une institutionnalisation dense, l'ethnographie suisse occupe une place marginale dans le champ scientifique helvétique. Elle joue également un rôle insignifiant dans le développement international du champ de recherche. Ce bilan contrasté, qui confronte le succès social de l'ethnographie à son échec cognitif, procède des modalités de l'institutionnalisation du domaine. A ce titre, il est éclairant pour les rapports qu'entretiennent institutions et disciplines.

L'établissement de l'ethnographie ne répond pas à une volonté politique. Il est vrai que, dans un pays sans colonies, son utilité est réduite. Elle ne peut y servir à gérer la question coloniale et la mission commerciale qu'elle tente de revendiquer est rapidement prise en charge par d'autres. N'ayant aucun intérêt à céder aux tentations d'une science sociale appliquée et normative, l'Etat fédéral ne s'en préoccupe donc pas – d'autant que l'enseignement et la recherche sont, constitutionnellement, du ressort des cantons. Disposant de moyens réduits, ces derniers préfèrent cependant se concentrer sur un nombre limité de domaines qu'ils jugent importants et au rang desquels l'ethnographie ne figure pas.

Dès lors, son développement est remis entre les mains de particuliers. A ce titre, il dépend peut-être plus intimement de la position et des stratégies des individus qui promeuvent la discipline. De fait, ces hommes alliés ou issus des élites locales ne sont pas ethnographes. S'ils disposent des moyens financiers ou contrôlent les leviers politiques qui permettent d'établir les institutions, ils le font comme géographes, naturalistes, anthropologues ou missionnaires. C'est à ce titre qu'ils s'intéressent à l'ethnographie, qu'ils soumettent aux exigences et aux agendas de leurs véritables centres d'intérêt. Paradoxalement, les objectifs disciplinaires de l'ethnographie ne sont pas la priorité de ceux-là mêmes qui la promeuvent.

En raison du rôle qu'ils jouent dans la création des institutions, cette particularité a une portée considérable. Elle est durable puisque ces fondateurs occupent la tête de leurs institutions pendant plusieurs décennies. D'une longévité extraordinaire, ces hommes qui peuvent asseoir leur pouvoir sur les positions qu'ils occupent dans le champ scientifique suisse et dans le champ socio-politique local sont rarement contestés. Ils définissent l'orientation des institutions et de la recherche ethnographique pour un demi-siècle. Elle est totale, puisqu'un très faible nombre d'individus fonde, puis dirige l'ensemble des institutions ethnographiques suisses.

Cette particularité éclaire en retour la faiblesse et le petit nombre des travaux ethnographiques suisses. Produits par des individus qui ne s'investissent pas entièrement dans un champ de recherche dont ils ne saisissent manifestement pas les enjeux, leurs recherches n'ont pas de portée significative. Elle explique également la préférence accordée à la création de musées. Lieux de recherche, plutôt que d'instruction, ils attestent en effet autant le manque d'intérêt disciplinaire des fondateurs que leurs préoccupations naturalistes.

Convenant aux exigences cognitives des premiers ethnographes et suffisant à leurs ambitions, les musées satisfont également aux usages des grandes bourgeoisies libérales et protestantes des centres urbains qui les abritent. Celles-ci, qui ont élevé le devoir du don de soi au rang de fondement de leurs règles de bienséance, trouvent dans les musées un moyen efficace de montrer et de démontrer ce sacrifice de soi. Ils forment donc un enjeu de prestige à l'intérieur des villes. Ils permettent également de juger de la modernité d'une ville dans le paysage national et

européen, et participent, comme d'autres lieux de science et de culture, à la concurrence inter-urbaine. Membres de ces grandes bourgeoisies dont ils adoptent les principes, les fondateurs d'institutions comprennent très bien les avantages que leurs musées peuvent en tirer en termes de développement et de gestion des collections. Voilà qui éclaire la multiplication des musées et, partant, la densité des institutions. Celles-ci procèdent autant de causes socio-culturelles qu'elles répondent à des interrogations cognitives.

Si cette double origine éclaire l'importance du nombre d'institutions et la préférence donnée à la forme muséale, ce choix a également une portée sur l'ethnographie pratiquée en Suisse. Lieux de diffusion d'un savoir incontesté, laboratoires de recherche, terrain d'inspiration pour les artisans et les industries, les musées ne sont cependant pas à proprement parler des centres de formation et leur mode de fonctionnement en fait rarement le lieu de débats. En d'autres termes, on n'y observe pas certains éléments constitutifs de la disciplinarisation dont on sait désormais qu'elle ne procède pas mécaniquement de l'institutionnalisation. En dépit d'une institutionnalisation massive, il paraît en effet longtemps prématuré de parler de discipline. A Bâle, elle n'intervient pas avant les années 1940, en raison de contingences locales très particulières. A Neuchâtel et à Genève, où la disciplinarisation procède de la professionnalisation, ce sont deux décennies de plus qu'il faut patienter. Voilà qui apporte un nouvel éclairage sur les rapports entre institutionnalisation, professionnalisation et disciplinarisation et en souligne la complexité.

Pour Foucault (1971 : 32), la discipline se distingue du principe de l'auteur en ceci qu'elle propose un système anonyme à disposition de chacun. Affranchie de son inventeur, elle est un système de règles, de définitions et de méthodes qui a un sens et une validité indépendants de l'individu qui la pratique. Or, ce qui demeure implicite dans son propos, c'est que le passage du principe de l'auteur à la discipline se fonde sur la transmission des normes. Blanckaert l'exprime clairement. L'une des fonctions disciplinaires de l'institution, affirme-t-il, est d'assurer la reproduction du savoir. Kaeser (2006b : 156), en déplaçant légèrement la perspective, confère cette fonction disciplinaire à la professionnalisation. L'argument reste cependant le même : la transmission des normes, dont la professionnalisation fixe les motifs et l'institutionnalisation le cadre, est au cœur du processus de disciplinarisation. Professionnalisation et institutionnalisation, de leur côté, valent comme conditions nécessaires, mais non suffisantes de ce processus.

Comme Blanckaert (2006 : 147), nous pensons que les éléments généralement associés à la discipline (institution, spécialité, profession, domaine d'expertise) n'acquièrent sens qu'à l'intérieur d'une certaine configuration. Dans cette configuration, nous donnons un rôle prépondérant à la transmission du savoir. Car, en Suisse, la domination sociale, scientifique et économique des inventeurs – ou plutôt des promoteurs – de l'ethnographie perpétue en quelque sorte le principe de l'auteur, malgré l'institutionnalisation. Comme l'attestent les politiques d'acquisition des musées ou les règles tacites qui régissent le choix des collaborateurs, l'accès à l'ethnographie n'est pas libre. Sa pratique dépend à la fois d'un accord sur l'objet et de l'incorporation au groupe qui régit les institutions. En réalité, si l'inscription locale se trouve à l'origine du développement dense des institutions, elle freine en retour sa disciplinarisation. La

transmission du savoir, parce qu'elle est en Suisse un phénomène principalement académique et que, de ce fait, elle impose parfois un élargissement du champ, promeut la disciplinarisation. Affranchissement des tutelles locales ou individuelles, c'est à ce titre qu'elle permet de passer d'un champ de recherche qui se développe dans un cercle serré de parents ou d'amis à une discipline anonyme.

La production scientifique des ethnographes suisses n'atteint pas un volume important. Elle n'a pas non plus de portée révolutionnaire. En réalité, les savants suisses pratiquent une « science normale » (KUHN 1970 : 45-59) dont l'examen détaillé n'est pas sans intérêt. D'un point de vue général, il permet d'éclairer des pratiques scientifiques de terrain souvent méconnues – et dont l'existence a parfois été niée – et de souligner le rôle important qu'y joue l'ensemble du monde colonial. A ce titre, comme pour l'objet de l'attention savante, les terrains des ethnographes suisses se trouvent en parfaite adéquation avec les pratiques ethnographiques berlinoises dont ils s'inspirent et qui fixent la norme au début du 20^{ème} siècle. Conservatoires des pratiques primitives, fidèles au paradigme naturaliste, elles visent à réunir l'ensemble d'une culture appréhendée comme témoin de l'évolution des sociétés humaines.

L'examen des pratiques instruit également le dossier des usages muséaux puisque la recherche ethnographique, en Suisse, a lieu dans les musées. Comme pour d'autres branches du savoir, l'université se réduit en effet à un lieu d'instruction, tandis que les sociétés savantes ne contribuent au développement du savoir qu'en assurant sa diffusion. Forts de ce privilège, les musées exercent une domination sans partage sur le champ ethnographique. C'est là que se concentrent les moyens publics et privés, et c'est là que sont créés les premiers postes rémunérés. Cette domination entraîne deux effets durables et d'importance considérable. Centrés sur les artefacts, perçus comme objets prestigieux ou didactiques, les musées les promeuvent simultanément au rang d'objets de savoir, auxquels leur matérialité confère une parfaite objectivité et une vérité indépassable. Voilà qui est à la fois significatif et opportun. Significatif, puisqu'il faut y voir l'empreinte de la formation naturaliste des promoteurs de l'ethnographie. Opportun, surtout, car l'inscription dans l'objet est salutaire pour un champ de recherche qui manque à tout instant de verser dans le « radotage métaphysique ». De ce fait, la domination des musées entraîne durablement l'ethnographie suisse dans le paradigme muséal.

La seconde conséquence de cette domination des musées procède de leur origine. Car les musées, produits d'enjeux savants et socio-culturels, conservent les stigmates de l'ensemble des conditions qui ont présidé à leur naissance. En ce sens, les objectifs qu'ils poursuivent et les besoins qu'ils satisfont ne sont pas exclusivement cognitifs. Ainsi, les collections, fruits de la générosité de la grande bourgeoisie, s'accroissent tant en fonction de stratégies propres au champ des élites locales que pour résoudre les questions des ethnographes. Par ailleurs, l'exposition des collections résulte d'un équilibre sans cesse renégocié entre les besoins de la science et la satisfaction du public. Autrement dit, l'influence de considérations non-cognitives est importante – trop, sans doute, pour permettre l'établissement solide d'une science. On en trouve un reflet probant dans le recours aux amateurs.

Ce recours, qui se fonde sur l'objectivité prêtée aux collections, n'est pas sans lien avec la disciplinarisation lacunaire du domaine et, en particulier, sa professionnalisation tardive. Conséquence à la fois de l'aisance financière des promoteurs, qui ne saisissent pas la nécessité du travail rémunéré, et du financement mixte privé-public, dont les postes scientifiques font les frais, cette absence de professionnels et le recours aux amateurs qu'elle entraîne, ne posent pourtant pas problème, inventant de ce fait un nouveau rapport entre amateurs et professionnels.

Fondateurs d'institution et explorateurs, chefs d'entreprise et muséologues, vulgarisateurs et *lobbyistes*, naturalistes et géographes, missionnaires et mécènes, peintres et instituteurs, négociants *d'ethnographica* et démarcheurs, et parfois ethnographes, ces savants suisses occupent eux-mêmes des positions hybrides, marquées par une proximité troublante avec les amateurs. De fait, mal à l'aise dans le maniement des concepts auxquels ils préfèrent celui des artefacts, les ethnographes se sentent plus d'affinités avec les amateurs qu'avec les anthropologues de cabinet ou les sociologues, auxquels ils reprochent leurs démarches spéculatives. C'est en tout cas avec ces amateurs – missionnaires, marchands d'arts, négociants, comme eux – que les liens les plus étroits se nouent, qui pour déterminer une pièce, qui pour classer une collection, qui pour obtenir une pièce. Alors qu'ailleurs, la disciplinarisation signe le plus souvent le terme des collaborations entre professionnels et amateurs, en Suisse, ces derniers sont mis encore longtemps à contribution. Cette longévité trouve un écho significatif dans la persistance de l'évolutionnisme et des paradigmes du 19^{ème} siècle jusque tard dans le siècle suivant. Trait supplémentaire de la fidélité aux pratiques scientifiques du 19^{ème} siècle, elle résulte de la longévité inhabituelle des fondateurs d'institutions, attestant par ce lien-même la permanence du principe de l'auteur.

Arrivé au terme de ce portrait de l'ethnographie suisse, de ses institutions, de ses acteurs et de leurs pratiques, il est temps d'élargir quelque peu la perspective et de s'interroger sur la place qu'occupe l'ethnographie helvétique dans le concert des traditions nationales.

Qu'il s'agisse des pratiques de terrain ou des activités muséales, l'ethnographie suisse reflète généralement les normes en vigueur. La persistance de la primauté accordée à la culture matérielle bien après le *pronunciamento* fonctionnaliste de 1923 (RADCLIFFE-BROWN 1923, STOCKING 1983b, L'ESTOILE 2001), le développement tardif de l'enseignement universitaire (KRAUS 2004), l'inscription de l'ethnographie dans le paradigme naturaliste (URRY 1993 : 50), la solidarité des disciplines sur le terrain (MAUSS 1947), la contribution permanente des colons, des indigènes et des marchands d'art à l'élaboration du savoir (SIBEUD 2002, KRAUS 2005), la perplexité des savants face à l'autre (KRAUS 2005), le conflit entre science et vulgarisation, le poids des donateurs et des contingences matérielles dans la présentation des collections (PENNY 2002), le potentiel commercial des collections ethnographiques (MEHOS 2007) ou le financement privé des recherches (STOCKING 1995) sont en effet des caractères partagés par une portion conséquente de la communauté ethnographique jusqu'au milieu du 20^{ème} siècle. Les relations scientifiques qu'établissent les ethnographes suisses dans toute l'Europe, ainsi que les travaux publiés dans des revues réputées attestent du reste la reconnaissance dont ils jouissent parmi leurs pairs. En réalité, même s'ils sont loin de compter parmi les ténors de l'ethnographie, ils s'insèrent parfaitement dans leur champ de recherche, par leurs objets, leurs méthodes et leurs pratiques.

Il est vrai cependant que certaines de leurs recherches ne répondent pas aux questionnements contemporains. Il est vrai également qu'au-delà des pratiques communes, certaines spécificités s'observent également. Le faible intérêt porté à la culture spirituelle et aux enquêtes synchroniques, le rejet de l'herméneutique et l'absence durable de disciplinarisation sont celles qui paraissent les plus évidentes. Voilà qui ne suffit pourtant pas à exclure leurs partisans du champ ethnographique.

C'est pourtant bien le projet d'une certaine historiographie disciplinaire dont il est difficile de se défaire. A l'en croire, le cas de figure helvétique se présenterait en décalage manifeste avec l'histoire de la discipline. Les manuels ne suggèrent-ils pas que la naissance du fonctionnalisme en 1920 constitue la pierre angulaire de l'étude des cultures humaines, tandis que les ethnographes suisses n'y sont guère sensibles avant ... 1950 ? A ce titre, les pratiques helvétiques ne relèvent-elles pas durablement de la proto-histoire de la discipline, cette période toujours confuse des manuels, peuplée de nombreux chefs d'école, d'hommes de terrains et d'anthropologues de salon, que l'on expédie généralement en un rapide chapitre introductif ? En tout cas, on n'observe pas, en Suisse, cette rupture nette, définitive et profonde, ce changement brusque de méthode et d'objet qui marque la naissance de l'anthropologie sociale, synchronique, scientifique et utilitaire, et relègue l'ethnographie diachronique et spéculative dans l'horreur d'un *avant* non scientifique.

Les méfaits de cette historiographie disciplinaire ne se limitent pas à livrer une séquence standardisée douteuse, à offrir une chronologie des concepts plutôt qu'une histoire des pratiques et à défendre des positions épistémologiques internes à l'ethnographie. Confondant domaine de recherche et discipline, elle suggère qu'il existe une essence de l'ethnographie, qu'elle se juge capable d'identifier et qu'elle tente d'imposer. De ce fait, elle interdit de penser la variété des pratiques, en la qualifiant de dissidence. Or, à notre idée, ce sont précisément ces dissidences qui méritent notre attention. Car ces dérogations attestent que les frontières des champs de recherches sont flottantes et que les bornes disciplinaires sont sans cesse renégociées. En observant sans juger de l'avance ou des avantages présumés de l'une ou l'autre variante, ce travail dévoile ainsi ces mécanismes à l'œuvre dans l'établissement d'une norme. Il rappelle l'importance des ressources économiques, scientifiques et symboliques, qui offrent une position dominante provisoire à une configuration de pratiques parmi d'autres, que l'historiographie se charge parfois d'attester *a posteriori*.

Car cette variété synchronique des pratiques est un fait. Elle s'illustre parfaitement dans le cas helvétique que nous avons étudié – à l'échelle du pays, d'une institution ou même d'un individu. A ce titre, en démontrant l'hétérogénéité des pratiques parfois chez un seul homme au cours d'une même mission, l'étude de l'ethnographie suisse souligne assez l'absurdité des récits des grandes ruptures épistémologiques qui emportent tout avec elles. Elle rappelle, au contraire, la formidable permanence des pratiques, dont l'étude mériterait une véritable reconnaissance en histoire des sciences humaines.

Gentlemen, prolétaires et primitifs

Institutionnalisation, pratiques de collection et choix muséographiques dans l'ethnographie suisse, 1880-1950

Volume II : Bibliographie, Glossaire, Annexes



Thèse soutenue à la Faculté des lettres et sciences humaines de l'Université de Neuchâtel
pour l'obtention du grade de docteur ès sciences humaines, et à l'Ecole des hautes études en sciences sociales à Paris
pour l'obtention du grade de docteur en histoire des sciences par

Serge Reubi

Adoptée sur proposition du jury :

Claude Blanckaert, CNRS, codirecteur
Laurent Tissot, Université de Neuchâtel, codirecteur
Jacqueline Carroy, Ecole des hautes études en sciences sociales, rapporteur
Alain Clavien, Université de Fribourg, rapporteur
Marc-Antoine Kaeser, Université de Neuchâtel, rapporteur
Dominique Poulot, Université de Paris-I, rapporteur

Soutenue le 7 avril 2008

Université de Neuchâtel
EHESS

2008

A. SOURCES NON-PUBLIEES

Bâle

1. Staatsarchiv Basel-Stadt (Stabs)

Universität, Bücher :

- R3,4 Protokoll der Philosophischen Fakultät 1895-1902
- R3,5 Protokoll der Philosophischen Fakultät 1895-1902
- R3,6 Protokoll der Philosophischen Fakultät, 1901-1913
- R3,7 Protokoll der Philosophischen Fakultät, 1913-1924
- R3a, 1 Protokoll der Philologisch-historisch Abteilung der Philosophischen Fakultät, 1895-1919
- R3a, 2 Protokoll der Philologisch-historisch Abteilung der Philosophischen Fakultät, 1919-1930
- R3a, 3, Protokoll der Philologisch-historisch Abteilung der Philosophischen Fakultät, 1930-1948
- R3a, 4, Protokoll der Philologisch-historisch Abteilung der Philosophischen Fakultät, 1948-1993
- R3b, Einladung zu Fakultätssitzungen (Sitzungsbeilagen, ...), 1960-1981
- R14, Dr. phil. Protokolle der Examina
- U2, Protokolle der Abteilung/Fakultät, 1895-1906, 1906-19, 1920-24, 1924-34, 1934-42.
- U4,1, 1927-1977, Verzeichnis der Antritts- resp Habilitations-vorlesungen von neu ernannten O,

EO und PD

- U12, 4 Promotionen Phil II, 1881-1962
- U14, Dr.-Examen, Protokolle und Referate 1924-26, 1927-31, 1932-35, 1936-39

Universität, Drucksachen :

- AA2, Vorlesungsverzeichnis, 1681-1984
- AA4, Jahresberichte der Universität, 1907-1982

Universität, Akten :

- I 8, Erziehungsrat, 1818-1926
- I 9, Kuratel, 1832-1941
- I 11, Regenz, 1820-1949
- I 13, Professoren, Dozenten, ... 1544-1958
- I 21, Jahresberichte des Rektors, 1843-1922
- I 61,1a, Wissenschaftliche Tagungen in Basel 1847-1961
- I 71,1, Schw. Tropeninstitut, 1942-44
- XI, 3, 3, Professoren, Dozenten, ...1921- :
 - Bühler, 1958-1970
 - Speiser, 1923-50
- XI, 3, 4a, Professoren, Dozenten, ...1960-1970 :
 - Bühler, 1960-70
- XI, 3, 4e, Ethnologie, Alfred Bühler, Nachfolge Bühler,1960-1970
- XIA, 3.2, Professoren, Dozenten, Lektoren, ...1921-68 :
 - Paravicini, 1927-30
 - Wirz, 1927-32

XIA, 4.4, Dr. Phil. Nat. Examensdossiers, 1917-1987
XII 3, 2 Museumskommission, 1883-1929
XII 5, 2 Antiquarische Sammlung, 1889-1892
XII 15, 2 Nathistorisches Museum Jahresberichte 1853-33

Erziehungsdepartement (ED-REG), Universität :

ED-REG 1 121 (1) Regenz, 1941-67
ED-REG 1 150 (1) Universitätslehrer Allgemein 1949-1964
ED-REG 1 150 (2) Universitätslehrer Allgemein 1963-72
ED-REG 1 151 (1) Neubesetzung von Lehrstühlen 1931-51
ED-REG 1 151 (2) Neubesetzung von Lehrstühlen 1958-72
ED-REG 1 154-0 (1) Venia docendi, legendi, 1940-1962
ED-REG 1 154-0 (2) Venia docendi, legendi, 1967-72
ED-REG 1a, 1 P Speiser, Felix, 1965
ED-REG 1a, 1 P Eugen Paravicini 1965
ED-REG 1a, 1 P Bandi H.-G. 2005

ED-REG Private Wissenschaftliche Institute :

ED-REG 1 190-0 (1) Diverses 1933-1962
ED-REG 1 190-0 (2) Diverses 1964-1972

ED-REG, Geographisch-ethnographische Gesellschaft (GEG) :

ED-REG 1 191-3 (1) GEG Basel, 1952-1968
ED-REG 1 191-3 (2) GEG Basel, 1960-72

ED-REG, Museum für Völkerkunde/ Schweizerisches Museum für Volkskunde :

ED-REG 1 284-0 (1) Allgemeines 1941-1964
ED-REG 1 284-1 (1) Diverses 1934-53
ED-REG 1 284-1 (2) Diverses 1954-72
ED-REG 1 284-2 (1) Personelles 1939-54
ED-REG 1 284-2 (1) Personelles 1929
ED-REG 1 284-2-0 (1) Stellenschaffung 1945-1964
ED-REG 1 284-2-3 (1) Kommission 1937-1964
ED-REG 1 284-3-1 (1) Budgets 1938-1964
ED-REG 1 284-3-2 (1) Kredite, Lohnliste, 1937-1964
ED-REG 8 17/6 Museum für Völkerkunde, 1931-1944

Erziehung DD 22, Ethnographische Sammlung 1892-1957

Erziehung C 3 Erziehungsrat 1877-1937

Erziehung C 5 Kuratel 1822-1947

Erziehung CC 28b Felix Speiser 1918

Erziehung CC 28b Paul Wirz 1928

Erziehung DD 8 1889-1893 : Antiquarische Sammlung

ED-REG, Philosophische Fakultät :

- ED-REG 1 144-0 (1) Allgemeines 1940-1957
- ED-REG 1 144-0 (2) Allgemeines 1940-1971
- ED-REG 1 144-1 (1) Diverses 1967-70
- ED-REG 1 144-2-3 (1) Lehrstühle und Lehraufträge 1938-1965
- ED-REG 1 144-2-3 (2) Lehrstühle und Lehraufträge 1965-72
- ED-REG 1 144-2-3 (1) Lehrstuhl für Ethnologie 1938-1964

ED-REG, Tropeninstitut :

- ED-REG 1 190-2-0 (1) Allgemeines 1942-1955
- ED-REG 1 190-2-0 (2) Allgemeines 1943-1972
- ED-REG 1 190-2-1 (1) Diverse (Acta Tropica) 1944-65
- ED-REG 1 190-2-1 (2) Diverse (Acta Tropica) 1959-72
- ED-REG 1 190-2-2 (1) Personelles 1943-67

Privatarchiv (PA)

PA 212, Sarasin'sches Familienarchiv :

- T 1a und b, Veröffentlichungen Paul und Fritz Sarasin
- T 2, Band I-XXVI, Correspondance sortante de Paul Sarasin
- T2, Band XXVII-XLIV, Correspondance sortante de Fritz Sarasin.

PA 340, Archiv der Freiwillige Akademische Gesellschaft :

- E 10, Museum für Völkerkunde, 1896-1947
- D 42, Fritz-Sarasin-Stiftung

PA 342, Archiv des Freiwilliger Museumsverein :

- D 6, Museum für Völkerkunde, 1893-1993

2. Museum der Kulturen, Basel (MKB)

Le fonds archivistique du Musée des cultures est extrêmement riche. Il est également dispersé. Sa plus grande part est logée aujourd'hui dans un appartement cossu de la vieille ville de Bâle et se situait, à l'époque de nos recherches, dans une annexe du musée. Probablement constitué sous la direction d'Alfred Bühler (1950-1970), il se compose de l'ensemble de la correspondance du musée, classée par année et segmentée selon son auteur, parfois son destinataire, parfois enfin son objet. On y trouve également les dossiers personnels de la plupart des personnes qui ont travaillé au musée, les règlements, les pièces comptables et les ordonnances officiels, les plans d'agrandissements du musée, les dossiers des expéditions officielles du musée et différents documents retraçant les autres voyages d'études des collaborateurs du musée. On y trouve également une très riche photothèque documentant les expéditions de recherche. Y sont conservées enfin les « archives de recherche » (*Forschungsarchiv*) de différents collaborateurs récents du musée (Annemarie Seiler, Marie-Louise Nabholz). Dans ce fonds, l'ensemble des archives scientifiques d'Alfred Bühler (1950-1970), en particulier toute sa documentation servant à l'étude des techniques

textiles, constitue l'ensemble le plus ancien et le plus complet. Cette riche collection (plus 50 cartons) qui comporte des projets d'articles et d'ouvrages, des échantillons des techniques de tissage et d'impression et la correspondance de l'auteur relative à ces questions offre un regard très instructif sur les modes de constitution d'un instrument de travail scientifique et sur les centres d'intérêts de l'école bâloise.

Ces archives, au moment de notre recherche, avaient été partiellement inventoriées et classées. Ce travail d'inventaire minimal qui se réduit le plus souvent à une chronologie permet certes de se guider dans la documentation. Il demeure cependant insuffisant pour autoriser une exploitation des fonds qui ne serait pas précédée d'une consultation préalable de l'ensemble des archives. En vérité si l'inventaire permet de se faire une idée de l'ampleur du fonds, on ne peut s'en servir pour répondre à des questionnements thématiques précis. A ce titre, l'inventaire est fils de son objectif principal : il doit permettre aux collaborateurs actuels du musée de retrouver les traces des acquisitions passées. Dans ce dessein, ils se tournent généralement vers le registre d'entrée qui consigne la date de l'acquisition de l'objet dont ils recherchent la trace dans les archives. Le classement chronologique, s'il est insuffisant pour répondre aux problématiques historiennes, suffit aisément à satisfaire les ethnographes. Désagréable pour l'historien, cette caractéristique n'est cependant pas particulière au cas bâlois, cela sera illustré plus loin.

Une autre partie des archives est déposée à la bibliothèque du musée. En raison d'une dispersion des fonds d'origine obscure, ces documents d'un intérêt remarquable s'y trouvent conservés sans apparaître dans la base de données des archives. C'est ici en effet que l'on trouve les protocoles de la commission du musée, les rapports d'activité ainsi qu'un nombre important de fonds privés, en particulier le Fonds Felix Speiser, composés de notes de terrain, de fiches de lectures et d'une collection (complète?) des tirés-à-part reçus par Speiser. En réalité c'est la colonne vertébrale des archives du musée qui y est réunie dans un ensemble séparé du fonds principal et dont aucun indice ne permet de retrouver la trace. Dans notre cas ce n'est que par le hasard des indications d'anciens collaborateurs du musée que son existence nous a été révélée. De fait il n'aurait pas été impossible que ce fonds nous reste inconnu. Voilà qui constitue une spécificité et un problème majeurs des archives gérées par des amateurs. Employées le plus souvent à l'interne ou plus utilisées depuis longtemps, ces archives ont des particularités qui ne leur paraissent plus dignes d'être signalées aux usagers externes, tant elles paraissent aller de soi. Avec pour conséquence le risque d'une perte considérable pour les historiens.

MKB 284.1.0., Regierungsrat und Erziehungsdepartement 1907-1946

MKB 284.1.0., Schriftl. Verkehr, 1907-1935

MKB 284.1.0., Schriftl. Verkehr, 1935-1937

MKB 284.1.0., Reglemente und Ordnungen, 1941-1946

MKB 284.2.0., Personalakten, Amts- und Dienstordnung Hausdienst 1927-1976

MKB 284.2.0., Amts- und Dienstordnung, 1909-1946

MKB 284.2.0., Personal 1946-1982

MKB 284.2.2., Personalakten und Nachrufe Kommissionsmitglieder 1909-1946

MKB 284.4., Museumsbau und Erweiterung des Museums für Völkerkunde, 1905-1950

MKB 284.4., Umbau und Erweiterung des Museums für Völkerkunde, 1947-1967

MKB 284.4., Geschichte des Museums, 1940-1954

MKB 284.4., Geschichte des Museums, 1940-1978

MKB 284.4.0.1., Erweiterung des Museums an der Augustinergasse, 1913

MKB 284.7.8., Vereinbarung betr. Schweizerischen Landesmuseum in Zürich und Schweizerische Museum für Völkerkunde, Basel, 1941-1944

MKB 284.8.0., Inventarlisten 1911-1985

MKB 284.8.5., Vereine, Gesellschaften, Clubs, Museen, 1937-1946

MKB 284.8.5., Vereine, Gesellschaften, Stiftungen, 1947-1954

MKB 284.8.6., Prof. F. Speiser, Verzeichnis der Doubletten, 1934-1935

MKB 284.9.0., Dr. Paul Wirz Sammelreisen 1928-1944

MKB 284.9.0., Vertrag Museum für Völkerkunde mit Dr. Eugen Paravicini, Reiseberichte 1928-1929

MKB 284.9.0., Dr. Alfred Bühler und Meyer Sammelreise nach den kleinen Sunda Inseln, Timor, Ceram, 1934.1935.. Abrechnungen, Sammlungslisten, Photolisten

MKB 284.9.0., Expeditionen Rapporte und Reiseberichte Sumba Expedition, Dr. Alfred Bühler, 1948-1949

MKB 284.9.2.1., Paul und Fritz Sarasin Sammel- und Forschungsreisen

MKB 284.9.2.2., Fritz Speiser Sammel- und Forschungsreisen

MKB 284.9.2.3., Leopold Rütimeyer Sammel- und Forschungsreisen

MKB 284.9.2.4., Paul Wirz Sammel- und Forschungsreisen

MKB 284.9.2.5., Eugen Paravicini Sammel- und Forschungsreisen

MKB 284.9.2.7., Alfred Bühler Sammel- und Forschungsreisen

MKB 284.9.2.8., Hans-Georg Bandi Sammel- und Forschungsreisen

MKB 284.9.2.10., Paul Hinderling Sammel- und Forschungsreisen

MKB 284.9.2.13., Hans Dietschy Sammel- und Forschungsreisen

MKB 284.12.0., Museumskommission, Mitglieder, Austritte

MKB 284.12.0., Protokolle der Museumskommission, 1941-1969

MKB 284.12.2., Prähistorische Sammlung. Korrespondenz allgemein

MKB 284.12.2., Korrespondenz 1928-1946

MKB 284.12.2., Korrespondenz 1947-1948

MKB 284.12.2., Korrespondenz 1949-1950

MKB 284.12.3., Korrespondenz mit Museen, Instituten, Sammlern und Forschern 1934-1936

MKB 284.12.3., Korrespondenz mit Museen, Instituten, Sammlern und Forschern 1937-1938

MKB 284.12.3., Korrespondenz mit Museen, Instituten, Sammlern und Forschern 1939-1942

MKB 284.12.3., Korrespondenz mit Museen, Instituten, Sammlern und Forschern 1947-1954

MKB 284.18.0., Protokolle der Commission der Ethnographischen Sammlung H21 (1) allg

Genève

1. Archives du Musée ethnographique de Genève (MEG)

Les archives du Musée ethnographique de Genève sont d'un emploi délicat à plus d'un titre. Ainsi l'historien dispose certes d'un inventaire, mais sa valeur n'excède pas celle de celui de Bâle. Il se réduit le plus souvent à la segmentation chronologique de la correspondance dont la conservation ne devient effective qu'au moment de l'engagement de la première secrétaire, en 1922. L'ensemble de la documentation recouvrant les deux premières décennies de l'institution a donc disparu. C'est déjà un problème considérable. Pour le reste, l'essentiel paraît sauf : la correspondance semble même avoir

véritablement gardée en l'état. Voilà qui est à la fois favorable et ennuyeux. Favorable, parce que la correspondance est ainsi complète, à l'une ou l'autre rare exception. Ennuyeux, parce qu'elle n'a pas été reclassée ou regroupée. Toutes les lettres reçues sont placées les unes à la suite des autres dans un (ou deux) classeur(s) annuel(s) et il en va de même des copies du courrier sortant. Voilà qui ne facilite en rien la tâche. D'autant que la secrétaire du Musée ethnographique, Marguerite Dellenbach remplit la même fonction au Laboratoire d'anthropologie avec pour conséquence que l'on y retrouve le même travers de « classement », mais surtout que les correspondances sont parfois mêlées. Il est dès lors préférable de parcourir *l'ensemble* de la correspondance des *deux* institutions, ce qui implique une perte de temps considérable. Le plus souvent en effet la correspondance ne se compose pas des courriers passionnants qui débattent de l'interprétation de tel système religieux auxquels pourrait rêver l'historien. Il s'agit de la correspondance avec le plombier pour un robinet qui fuit ou avec l'électricien pour des problèmes d'éclairage ; il s'agit encore de factures envoyées à un libraire pour tel ou tel ouvrage ou des échanges vifs avec le service de la voirie pour savoir qui, de l'école attenante au musée ou de celui-ci, doit ramasser les feuilles mortes dans la cour à l'automne.

Ces problèmes constitutifs du fonds ne sont cependant pas les seuls que rencontre l'historien. Victimes de l'ampleur des collections et de l'exiguïté des locaux, les archives, tout comme l'ensemble des collections d'objets dont le Musée ethnographique de Genève à la charge, ont été transférées aux Ports-Francs de Genève. Loin de tout, ces locaux sont surtout difficiles d'accès, puisqu'ils réclament, pour s'y rendre, la présence d'un gardien et du conservateur en charge des archives, ce qui réduit de manière importante la liberté dont aime jouir l'historien dans les archives. Le conservateur Majan Garlinski a cependant été assez compréhensif pour mettre à notre disposition un petit espace dans les bureaux du musée, dont lequel on déposait les cartons par séries de quinze ou vingt. Aussi avantageuse qu'ait été la solution, cette configuration géographique nuit davantage encore au travail. Et ici encore, la situation reflète l'usage habituel des archives de musées : destinées au travail à l'interne, elles ne sont pas pensées pour le chercheur extérieur à l'institution qui est le seul à subir les restrictions que nous avons indiquées. Voilà qui illustre, surtout, le refus de ces institutions de se considérer comme objet de savoir. Les ethnographes, soucieux depuis plusieurs décennies de développer une pratique réflexive, n'apprécient en effet guère de se voir relégués au rang d'objet passif. A leur idée, c'est à eux de proposer leur propre histoire et il leur paraît sans doute inconcevable que quelqu'un d'autre s'y attache ce qui explique, en partie, l'absence de mise en place de conditions d'accès facilitées pour les chercheurs externes.

MEG 350R.0001, Musées étrangers

MEG 350R.0002, Musées étrangers

MEG 350R.0003, Musées étrangers

MEG 350R.0005, Völkerkundemuseum Zürich

MEG 350R.0006, Lettres

MEG 350R.0007, Lettres, 1928-1929

MEG 350R.0017, Société suisse des traditions populaires

MEG 350R.0027, Société auxiliaire du Musée d'ethnographie de Genève, 1931-1946

MEG 350R.0028, Société auxiliaire du Musée d'ethnographie de Genève, 1947-1957

MEG 350R.0135, Correspondance, 1891-1919

MEG 350R.0136, Correspondance, 1938-1949

MEG 350R.0138, Correspondance reçue, 1897-1912

MEG 350R.0139, Correspondance reçue, 1913-1920
MEG 350R.0140, Correspondance reçue, 1921-1923
MEG 350R.0141, Correspondance, 1923
MEG 350R.0142, Correspondance, 1924
MEG 350R.0143, Correspondance, 1923
MEG 350R.0144, Correspondance, 1922-1925
MEG 350R.0145, Correspondance du Laboratoire, 1924
MEG 350R.0146, Correspondance du Laboratoire, 1925
MEG 350R.0147, Correspondance du Laboratoire, 1925
MEG 350R.0148, Correspondance du Laboratoire, 1926
MEG 350R.0149, Correspondance du Laboratoire, 1926
MEG 350R.0150, Correspondance, 1924-1928
MEG 350R.0151, Correspondance
MEG 350R.0152, Correspondance du Laboratoire, 1927
MEG 350R.0153, Correspondance, 1927
MEG 350R.0154, Correspondance, 1927
MEG 350R.0155, Correspondance du Laboratoire, 1928
MEG 350R.0156, Correspondance du Laboratoire, 1928
MEG 350R.0157, Correspondance du Laboratoire, 1929
MEG 350R.0158, Correspondance du Laboratoire, 1929
MEG 350R.0159, Correspondance, 1926-1929
MEG 350R.0160, Correspondance, 1929
MEG 350R.0161, Correspondance du Laboratoire, 1930
MEG 350R.0162, Correspondance du Laboratoire, 1930
MEG 350R.0163, Correspondance du Laboratoire, 1930
MEG 350R.0164, Correspondance, 1930
MEG 350R.0165, Correspondance du Laboratoire, 1931
MEG 350R.0166, Correspondance du Laboratoire, 1931
MEG 350R.0167, Correspondance du Laboratoire, 1931
MEG 350R.0168, Correspondance, 1930-1932
MEG 350R.0169, Correspondance du Laboratoire, 1932
MEG 350R.0170, Correspondance, 1932
MEG 350R.0171, Correspondance, 1932
MEG 350R.0172, Correspondance, 1932
MEG 350R.0173, Correspondance, 1933
MEG 350R.0174, Correspondance du Laboratoire, 1933
MEG 350R.0175, Correspondance, 1933
MEG 350R.0176, Correspondance, 1933
MEG 350R.0177, Correspondance du Laboratoire, 1933-1935
MEG 350R.0178, Correspondance, 1934
MEG 350R.0179, Correspondance, 1934
MEG 350R.0180, Correspondance du Laboratoire, 1934
MEG 350R.0181, Correspondance, 1934-1935

MEG 350R.0182, Correspondance du Laboratoire, 1935
MEG 350R.0183, Correspondance, 1935
MEG 350R.0184, Correspondance, 1935
MEG 350R.0185, Correspondance, 1936
MEG 350R.0186, Correspondance du Laboratoire, 1936
MEG 350R.0187, Correspondance, 1936-1941
MEG 350R.0188, Correspondance, 1936-1938
MEG 350R.0189, Correspondance, 1937
MEG 350R.0190, Correspondance du Laboratoire, 1937-1938
MEG 350R.0191, Correspondance, 1938
MEG 350R.0192, Correspondance, 1938
MEG 350R.0193, Correspondance, 1939
MEG 350R.0194, Correspondance, 19193-1941
MEG 350R.0195, Correspondance du Laboratoire, 1940-1941
MEG 350R.0196, Correspondance du Laboratoire, 1940-1941
MEG 350R.0197, Correspondance, 1940-45
MEG 350R.0198, Correspondance
MEG 350R.0199, Correspondance, 1942
MEG 350R.0200, Correspondance, 1942-1943
MEG 350R.0201, Correspondance, 1942-1943
MEG 350R.0202, Correspondance, 1942-1943
MEG 350R.0203, Correspondance, 1944
MEG 350R.0204, Correspondance, 1944
MEG 350R.0205, Correspondance, 1944-1945
MEG 350R.0206, Correspondance, 1945
MEG 350R.0207, Correspondance, 1945
MEG 350R.0208, Correspondance, 1946
MEG 350R.0209, Correspondance, 1947
MEG 350R.0210, Correspondance du Laboratoire, 1939-47
MEG 350R.0211, Correspondance, 1948
MEG 350R.0212, Correspondance, 1949
MEG 350R.0213, Correspondance, 1950
MEG 350R.0214, Correspondance, 1951
MEG 350R.0215, Correspondance, 1951
MEG 350R.0256, Liasse de lettres
MEG 350R.0257, Pittard
MEG 350R.0258, Pittard
MEG 350R.0260, Dossier Pittard
MEG 350R.0261, Dossier Pittard
MEG 350R.0262, Archives Pittard
MEG 350R.0272, Archives Pittard
MEG 350R.0273, Archives Pittard
MEG 350R.0274, Archives Pittard

MEG 350R.0275, Archives Pittard
MEG 350R.0284, Papiers Pittard
MEG 350R.0339-342, Cours de Marguerite Lobsiger sur l'Australie
MEG 350R.0359, Dossier personnel Dellenbach
MEG 350R.0583, Conférences
MEG 350R.0687, Correspondance avec le Conseil administratif, 1943-1949
MEG 350R.0689, Histoire du Musée
MEG 350R.0835, M. Stiassny, 1941-1966

2. Archives de la Ville de Genève (AVG)

Archives du Conseil municipal

01.A.1/43 et 44, PV du CM, 1895-1902

Archives du Conseil administratif de la Ville de Genève

03.1059, Legs Plantamour, Parc Mon Repos

03.PV 54-125, Procès-verbaux du Conseil administratif 1895-1951

Archives du Musée d'art et d'histoire

340.K. 1/1 et 2 : Documents de la Société auxiliaire

340.B. 1/1 : correspondance passive

340.B. 2/1 et 2 : correspondance active

340.B.2/24 : correspondance active

340.C.7.1.1/3-5 et 7 : Commission du Musée archéologique

340.F.21/3 Comité des conservateurs

3. Bibliothèque publique et universitaire (BPUG)

Fonds Pittard

Ms 6281, 1-39, Correspondance diverse.

Ms 6286, 1, Conférence sur les Iroquois, 1923.

Ms 6286, 13, Inauguration du MEG, 1941.

Ms 6291, 1, 2, 6-12, conférences ethnographiques d'Eugène Pittard.

Ms 6295, 3, L'avenir du Musée d'ethnographie.

Ms 6296, 2, Conférence à la GEG de Zurich.

Ms 6301, 4, 5, 9-11, Conférences radiophoniques.

Ms 6302-6304 : notes de cours d'anthropologie donnés par Eugène Pittard en 1923 et 1937

Ms 6312, 54 articles d'Eugène Pittard publiés dans la Tribune de Genève, 1938-1959.

Neuchâtel

1. Archives de l'Etat de Neuchâtel (AEN)

Département de l'instruction publique (DIP)

I. Affaires générales :

8, Copie de lettres reçues

VI. Enseignement supérieur :

668, lettres reçues, 1904-1921

670-674, correspondance de la Commission consultative pour l'enseignement supérieur

679, anniversaires et jubilés

688, correspondance, 1878-1922

690-694, correspondance diverse, 1878-1922

697, copies de lettres, 1902-1925

698-701, copies de lettres, 1902-1925

711 et 713-714, correspondance du recteur, 1866-1909, 1922-1961

718, enseignements projetés, 1923-46

721, correspondance Faculté des Lettres-Conseil d'Etat, 1921-1955

804-826, correspondance du secrétariat de l'Université, 1893-1948

858, dossiers sur la chaire d'ethnologie

DIP, Service de l'enseignement universitaire

I. Législation universitaire :

261, Plan et budgets : commission consultative pour l'enseignement supérieur, puis Conseil universitaire 1945-1976

262, Plan et budgets : commission consultative pour l'enseignement supérieur, puis Conseil universitaire 1945-1976

VIII. Faculté des Lettres :

317, correspondance 1956-1968

318, correspondance 1969-1976

323, Institut d'ethnologie correspondance et rapports 1951-1974

335, Privat-docents n'étant plus en fonction 1924-1984

DIP, Archives de l'Université

A. Législation et règlements : 1, Règlements et programmes de cours, 1841-1910

B. Rectorat : 6, dossiers de professeurs, 1868-1903

C. Facultés : 20-26, Procès-verbaux du Conseil de la Faculté des Lettres, 1867-1959

28-43, correspondance de la Faculté des Lettres, 1945-1963

H. Varia :

476a, Ecole coloniale française de Neuchâtel, 1918-1920

2. Département des manuscrits de la Bibliothèque publique et universitaire de Neuchâtel (BPU)

Fonds général des manuscrits :

- Ms 3158, 53, Lettre de Théodore Delachaux à Philippe Godet
- Ms 3167,21, Lettre de Gustave Jéquier à Philippe Godet
- Ms 3164.91, Lettre de Gustave Jéquier à Philippe Godet
- Ms 3062, 24, Philippe Godet sur H.-A. Junod
- Ms 3164,131, Lettre d'H.-A. Junod à Philippe Godet
- Ms 3165,31, Lettre de Charles Knapp à Philippe Godet
- Ms 3176, Lettre d'Arnold van Gennep à Philippe Godet

Fonds de la Société neuchâteloise de géographie (SNG) :

- 1-4, Knapp à divers correspondants
- 60, Anthropological Institute à la SNG
- 61, Anthropological Society à la SNG
- 73, Association des Sociétés suisses de géographie à SNG
- 112, Berliner Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte à la SNG
- 113, Musée d'histoire de Berne à la SNG
- 188, Centralblatte für Anthropologie à SNG
- 251, Congrès international de géographie à la SNG
- 254, Congrès international des américanistes à la SNG
- 255, Congrès international des sciences géographiques à la SNG
- 256, Congrès national des sociétés françaises de géographie à la SNG
- 287, Deutsche Anthropologische Gesellschaft à la SNG
- 289, Deutsche Gesellschaft für Natur- und Völkerkunde Ostasiens à la SNG
- 290, Deutsche Gesellschaft für Volkskunde à la SNG
- 335, Ethnographische Gesellschaft Zürich à la SNG
- 397, Geographisch-ethnographische Gesellschaft Zürich à la SNG
- 484, Institut colonial international à la SNG
- 487, Institut français d'Afrique noire à la SNG
- 522, Gustave Jéquier à la SNG
- 531, H.-A. Junod à la SNG
- 624, Mittelschweizerische geo-commerzielle Gesellschaft à la SNG
- 669, Naturforschende Gesellschaft à la SNG
- 677, 9è Congrès international de géographie, Genève à la SNG
- 700, Ostschweizerische geo-commerzielle Gesellschaft à la SNG
- 752, Eugène Pittard à la SNG
- 762, A. de Quervain à la SNG
- 825, Royal Geographical Society à la SNG
- 836-7, Fritz et Paul Sarasin, à la SNG
- 840, Schenk, Musée cantonal, Lausanne à la SNG

867, Smithsonian Institution à la SNG
899, Société d'anthropologie Lyon à la SNG
900, Société d'anthropologie de Paris à la SNG
924, Société de géo de Paris à la SNG
932, Société des américanistes (Paris) à la SNG
948, Société française d'ethnographie à la SNG
1048, Université de Fribourg à la SNG
1066, Arnold van Gennep à la SNG

3. Archives du Musée d'ethnographie de Neuchâtel (MEN)

La situation des archives du Musée ethnographique de Neuchâtel ne départ pas beaucoup de celles de Bâle et Genève. Riches, complexes, multifformes, mais insuffisamment classées et partiellement démantelées pour répondre aux usages des conservateurs, les fonds ont les défauts de leurs qualités. Très aisément accessibles, au cœur même du musée, ils se composent principalement de la correspondance, des dossiers du Congrès international d'ethnologie et d'ethnographie de 1914 et d'un relevé très riche des différentes expéditions que soutient le musée dès 1933. Par ailleurs, le Musée d'ethnographie de Neuchâtel conserve également une trace documentaire significative des expositions temporaires qu'il organise dès les années 1950, y compris des maquettes et des photographies des salles d'exposition. On y trouve également un fonds photographique important qui documente les recherches de terrain.

La correspondance représente cependant la part la plus importante des archives. Classée selon un ordre chronologique jusqu'en 1945, puis selon un ordre thématique, cette documentation ne doit pourtant pas cet affinement de son mode de classement à une transformation des pratiques de conservation. Elle est bien plutôt la conséquence de l'arrivée d'un nouveau conservateur et – surtout – d'une secrétaire qui, considérant l'élargissement et le développement des activités du musée, ont appliqué ce mode de classement à leurs documents courants. C'est dire, donc, que les archives du musée neuchâtelois ne font pas davantage qu'ailleurs l'objet d'un traitement archivistique. Comme partout en Suisse, les pièces conservées au musée constituent des documents actifs et non des archives et leur classement procède donc des usages internes et reflète leurs mutations.

Le cas neuchâtelois est cependant plus grave que ceux de Bâle et de Genève. Si la documentation a été conservée pour répondre aux impératifs internes à l'institution, celle-ci a réclamé de briser l'unité des archives. Pour constituer un fonds documentaire dont les conservateurs se servent depuis une vingtaine d'années, on a en effet puisé dans les archives une partie de la correspondance qui porte sur les acquisitions de collections. Suivant un calendrier dont le rythme est régi par les prêts, les expositions temporaires et parfois le hasard, les conservateurs ont en effet mis à profit le passage de chaque objet entre leurs mains pour réunir des informations sur leur compte. Dès lors une partie des archives, dont on ignore l'ampleur et l'étendue, a été démantelée. Car, dans les faits, les conservateurs ne se sont pas contentés de puiser l'information dans les archives pour enrichir leur nouvelle base de données ; ils ont physiquement détourné les documents pour la constituer de toutes pièces, rendant du même coup les « véritables » archives ou les archives historiennes orphelines d'une partie de leur contenu.

Si l'historien en est informé, la perte n'est pas grande puisqu'il est aisé d'aller étudier les documents manquants dans le nouveau fonds. Le problème, comme dans le cas de Bâle, vient de ce qu'il n'apparaît pas dans l'inventaire sommaire qui est mis à disposition des chercheurs extérieurs. Voilà qui reflète encore

une fois l'état d'esprit qui préside au travail de conservation des archives muséales en Suisse. Elles sont au service des conservateurs et les efforts consentis pour leur exploitation historique sont faibles. Cette situation doit être connue des chercheurs qui se lanceront dans ces fonds – ou ce type de fonds – pour savoir s'en prémunir. Car il est évident que ces caractéristiques des archives du musée neuchâtelois ne lui sont pas spécifiques. Elles reflètent un ordre de priorités que partage l'ensemble des musées et qui rappelle l'attitude des conservateurs du début du 20^{ème} siècle à l'égard des visiteurs.

Agrandissement du musée :

Agrandissement 1955, 1955

Agrandissement, après 1955, 1955-

Ambassade :

Ambassade de France, 1950-1990

Ambassade de Mauritanie, 1950-1990

Conférences Gabus :

Conférences 1947-1952

Conférences 1953-1979

Congrès :

Congrès des Arts populaires, 1928 et 1934

Congrès américanistes, s.d.

Congrès internationaux, s.d.

Congrès international des sciences anthropologiques.

Correspondance :

Correspondance diverse, a-m et n-z (2 boîtes) 1948-1991

Delachaux :

Theodore Delachaux divers, s.d.

Delachaux documents relatifs au musée, s.d.

Ecoles :

Ecoles, 1950-1990

Etat : Etat, 1950-1990

Expositions :

Arts appliqués de la Chine, 1942

Expositions 1948-1953, 1948

Fonds national :

Fonds national, 1950-1990

Gabus :

Archives Gabus, cartons 1-48

Institut :

Institut *Anthropos*, s.d.

Institut d'anthropologie de Genève

Knapp :

Copie de lettres, n° 1 et 2, tenues par Knapp, 1894 et 1904

Copie de lettres n°3 tenu par Knapp et Delachaux, 1913-

Mission :

Angola, préparation, correspondance, Monard, 1932-33
Angola, Th. Delachaux I+II exp., Angola, 1928-29
Angola, Delachaux II, II
Angola, publications diverses et contacts
Angola, brochures diverses (2x)
Angola, brochures diverses
Angola, Th. Delachaux, s.d.
Missions 1942/46-47, 1942
Missions 1942-53/1948-1949/1950-1951, 1942
Mission 1948-1949, 1948

Musée :

Histoire du MEN et collections, 1839
Commission du Musée ethnographique, 1903 (1903-43)
Chronique du Musée, 1955
Interne 1933-63

Musée et Delachaux :

Copie lettre de Delachaux, 1934-42

Musées :

Musées de Bâle
Musées de Berne
Musée d'ethnographie, Burgdorf
Musées de Genève
Musées de Zurich

Personnel du Musée :

Zygmunt Estreicher, sd
Jean Gabus, sd

Van Gennep :

Archives Van Gennep, s.d.
Archives Van Gennep, cartons 1-3
Archives Van Gennep, publications, cartons 1-3
Archives Van Gennep, photographies
Archives Van Gennep, Congrès d'ethnographie 1914

B. SOURCES IMPRIMEES

Revue

- Actes de la Société helvétique des sciences naturelles*, 1860-1970
Actes de Société neuchâteloise des sciences naturelles, 1860-1920
Archives suisses d'anthropologie générale, 1914-1950
Bulletin de la Société neuchâteloise de géographie, 1885-1970
Bulletin de la Société suisse d'anthropologie et d'ethnologie, 1924-1971
Bericht der Museumskommission der Sammlung für Völkerkunde, Basel, 1892-1950
Folklore suisse, 1911-1950
Jahresbericht der geographisch-ethnographischen Gesellschaft in Zürich, 1899-1916
Le Globe : organe de la Société géographique de Genève, 1860-1950
Mitteilungen der geographisch-ethnographischen Gesellschaft in Basel, 1924-1950
Mitteilungen der geographisch-ethnographischen Gesellschaft in Zürich, 1917-1945
Revue suisse d'ethnographie et d'art comparé, 1914
Rapport d'activité du Musée ethnographique de Neuchâtel, 1892-1945
Rapport d'activité du Musée ethnographique de Genève, 1922-1949
Société de physique et d'histoire naturelle de Genève – Compte-rendu des sessions, 1884-1946
Verhandlungen der Naturforschenden Gesellschaft in Basel, 1857-1957

Articles et travaux

- BACHOFEN Johann Jakob. 1859. *Versuch über die Gräbersymbolik der Alten*, Bâle : Bahnmeier, 433 p.
- BACHOFEN Johann Jakob. 1861. *Das Mutterrecht: eine Untersuchung über die Gynaiokratie der alten Welt nach ihrer religiösen und rechtlichen Natur*, Stuttgart: Kraus und Hoffmann, 435 p.
- BANCROFT Hubert Howe. 1895. *The book of the fair; an historical and descriptive presentation of the world's science, art, and industry, as viewed through the Columbian Exposition at Chicago in 1893*, Chicago, San Francisco : The Bancroft Company, 1000 p.
- BASTIAN Adolf. 1860. *Der Mensch in der Geschichte. Zur Begründung einer psychologischen Weltanschauung*, 3 vol., Leipzig: Wigand
- BASTIAN Adolf. 1881. *Die Vorgeschichte der Ethnologie*, Berlin: Dümmler, 132 p.
- BASTIAN Adolf. 1885. « Ueber ethnologische Sammlungen », in *Zeitschrift für Ethnologie. Organ der Berliner Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte*, Berlin: Wiegand und Hempel, pp. 38-42.
- BIERMANN Charles. 1935. « Rapport sur l'activité de la Société neuchâteloise de géographie de 1910 à 1935 présenté à la séance du 9 novembre 1935 », in *Bulletin de la Société neuchâteloise de géographie*, 44, Neuchâtel : Attinger, pp. 97-103.

BOWEN E.G. 1970. « Obituary H.J. Fleure (1877-1969) », in *Geographical Review*, 60, New York : American Geographical Society, pp. 443-445.

BÜHLER Alfred. 1923. « Siedlungsforschung », in *Archives suisses des traditions populaires*, 24, 3, Bâle : Société suisse des traditions populaires, pp. 184-190.

BÜHLER Alfred. 1950. *Der gegenwärtige Zustand und die künftige Gestaltung des Museums für Völkerkunde und Schweizerischen Museums für Volkskunde*, Basel. *Exposé des Conservators, Oktober 1950*, s.l., 25 p.

BÜHLER Alfred. 1951. « Die ethnographische Sammlung », in *Verhandlungen der Naturforschenden Gesellschaft in Basel*, 62, pp. 267-302.

BÜHLER Alfred. 1953. « Die ethnographische Sammlung », in *Verhandlungen der Naturforschenden Gesellschaft in Basel*, 64, pp. 255-301.

BÜHLER Alfred. 1955. « Das Museum für Völkerkunde in Basel », in *Atlantis*, 27, Zurich : s.l., pp. 133-142.

CALLAWAY Henry. 1866-1868. *Nursery Tales, Traditions and Histories of the Zulus. In Their Own Words, With a Translation Into English and Notes*, Pietermaritzburg : Davis and Sons, 398 p.

Conseil Fédéral Suisse. 1889. « Rapport du Conseil fédéral concernant la création de musées de commerce du 19 mars 1889 », *Feuille fédérale*, 1, 13, pp. 513-532.

DARWIN Charles. 1871. *The Descent of Man and Selection in Relation to Sex*, 2 vol., Londres: John Murray, 423 p. et 475 p.

DELACHAUX Théodore. 1914. « Jouets rustiques de Suisse », in *Archives suisses des traditions populaires*, Bâle : Société suisse des traditions populaires, pp 101-112.

DELACHAUX Théodore. 1921. « Dessins d'enfants », in *Archives suisses des traditions populaires*, 23, Bâle : Société suisse des traditions populaires, pp. 189-202.

DELACHAUX Théodore. 1923. « La répartition géographique des jouets primitifs en Suisse », in *Actes de la Société helvétique des sciences naturelles*, Bâle : Société helvétique des sciences naturelles, pp. 190-192.

DELACHAUX Théodore. 1932. « Les masques africains du Musée d'ethnographie de Neuchâtel », in *Bulletin de la Société neuchâteloise de géographie*, 41, Neuchâtel : Attinger, pp. 59-62.

DELACHAUX Théodore. 1934. « Benguela », in *Bulletin de la Société neuchâteloise de géographie*, 43, Neuchâtel : Attinger, pp. 61-68.

DELACHAUX Théodore. 1936. « Ethnographie de la région du Cunène : Deuxième mission scientifique suisse en Angola, 1932-1933 », in *Bulletin de la Société neuchâteloise de géographie*, 44, Neuchâtel : Attinger, 5-108.

DELACHAUX Théodore. 1937. *Préface au Guide du Musée d'ethnographie de la Ville de Neuchâtel*, s.l., 7 p.

DELACHAUX Théodore. 1939. « La divination chez quelques peuples d'Angola (Tyokwem, Mbundu, Nyemba, Ngangela) », in *Bulletin de la Société suisse d'anthropologie et d'ethnologie*, 16, Berne : Büchler, pp.7-9.

DELACHAUX Théodore. 1946. « Méthodes et instruments de divination en Angola », in *Acta tropica*, 3, Bâle : Schwabe, pp. 41-72 et 138-149.

DELACHAUX Théodore. 1949. « Croissants lunaires des stations de l'âge du Bronze et religions primitives de l'Asie antérieure », in *Bulletin de la Société neuchâteloise des sciences naturelles*, Neuchâtel : Attinger, pp. 91-110.

DELACHAUX Théodore, THIEBAUD Charles Emile. 1934. *Pays et peuples d'Angola : études, souvenirs, photos de la Deuxième mission scientifique suisse en Angola*, Neuchâtel : Attinger, 147 p.

DELLENBACH Marguerite. 1935. *La conquête du massif alpin et de ses abords par les populations préhistoriques*, Grenoble : Allier, 270 p.

DEONNA Waldemar. 1969 [1913]. *Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques. Compte-rendu de la XIVème session*, Nendeln : Kraus Reprint, t. 1, 694 p.

DESOR Edouard. 1864. « Les habitants de la Grande Kabylie », in *Bulletin de la Société neuchâteloise des sciences naturelles*, 6, Neuchâtel : Wolfrath, pp. 467-475.

DUBIED Arthur. 1888. « Le VIIème congrès des Sociétés suisses de géographie tenu à Aarau les 19, 20 et 21 août 1888. Rapport présenté à l'Assemblée générale d'été de la Société neuchâteloise de géographie tenue à Môtiers le 9 septembre 1888 », in *Bulletin de la Société neuchâteloise de géographie*, Neuchâtel : Attinger, pp. 203-208.

DUBIED Arthur. 1906. « Rapport sur la marche de la Société neuchâteloise de géographie pendant l'année 1905-1906 », in *Bulletin de la Société neuchâteloise de géographie*, XVII, Neuchâtel : Attinger, pp. 337-342.

DUBIED Arthur. 1910. « Rapport sur les vingt-cinq premières années d'existence de la Société neuchâteloise de géographie », in *Bulletin de la Société neuchâteloise de géographie*, XX, Neuchâtel : Attinger, pp. 502-516.

FUSTEL DE COULANGES Numa Denis. 1864. *La Cité antique : étude sur le culte, le droit, les institutions de la Grèce et de Rome*, Paris : Hachette, 496 p.

- GABUS Jean. 1937. *Sous les tentes lappones*, Neuchâtel : Attinger, 154 p.
- GABUS Jean. 1940. « La construction des iglous chez les *Padleirmiut* », in *Bulletin de la Société neuchâteloise de géographie*, 47, Neuchâtel : Attinger, pp. 43-51.
- GABUS Jean. 1941a. *Iglous. Vie des Esquimaux-Caribous : mission ethnographique suisse à la Baie d'Hudson, 1938-1939*, Neuchâtel : Attinger, 259 p.
- GABUS Jean. 1941b. *Milouka l'Esquimau*, Lausanne : Payot, 127 p.
- GABUS Jean. 1941c. « Les mouvements migratoires chez les Esquimaux-caribous », *Anthropos*, 35-36, Posieux : Anthropos, pp. 221-238.
- GABUS Jean. 1941d. « Préparation des peaux chez les Esquimaux-caribous », *Anthropos*, 35-36, Posieux : Anthropos, pp. 355-356.
- GABUS Jean. 1943. *Touctou : chez les hommes qui vivent loin-du-sel*, Neuchâtel : Attinger, 204 p.
- GABUS Jean. 1944a. *L'Afrique aux trois visages*, Lausanne : Rouge, 257 p.
- GABUS Jean. 1944b. *Rapport provisoire sur l'enseignement de l'ethnologie et sur la création d'un centre d'études à Neuchâtel et Rapport sur quelques problèmes relatifs à l'ethnologie*. [s.l.].
- GABUS Jean. 1945a. *Agpa, chasseur esquimau*, Zurich : Œuvre suisse des lectures pour la jeunesse, 32 p.
- GABUS Jean. 1945b. « La colonisation de la boucle du Niger », in *Bulletin de la Société neuchâteloise de géographie*, 51, 2, Neuchâtel : Attinger, pp. 2-41.
- GAUCHAT Louis et al.. 1924. « Introduction », in GAUCHAT Louis et al. (coor), *Glossaire des patois de la Suisse romande*, Neuchâtel : Attinger, pp. 5-9.
- GORJANOVIC-KRAMBERGER Karl. 1904-1906. « Der diluviale Mensch von Krapina in Kroatien », in WALKHOFF Otto (éd), *Studien über Entwicklung des Primatenskelettes mit besonderer Berücksichtigung der Anthropologie und Deszendenzlehre*, Wiesbaden : Kreidel, volume 2.
- GREBERT Fernand. 1922. *Au Gabon (Afrique équatoriale française)*, Paris: Société des missions évangéliques, 216 p.
- HAGEN Bernhard. 1908. *Die Orang-Kubu auf Sumatra*, Francfort: Baer, 266 p.
- HAHN Carl Hugo Linsingen et al.. 1928. *The Natives Tribes of South West Africa*, Cape Town: Cape Times Ltd, 211 p.

HALE Horatio. 1892. « Language as a Test of Mental Capacity », in *Journal of the Royal Anthropological Institute*, 21, Londres: Royal Anthropological Institute of Great Britain and Ireland pp. 413-455.

HASSINGER Hugo. 1921. « Organisation et programme d'étude de la commission pour l'étude de la maison rurale et des établissements humains », in *Archives suisses des traditions populaires*, 24, 1, Bâle : Société suisse des traditions populaires, pp. 43-60.

HEIERLI Jakob. 1901. *Urgeschichte der Schweiz*, Zurich: Albert Müller, 453 p.

HEIERLI Jakob. 1909. *Erster Jahresbericht der Schweiz. Gesellschaft für Urgeschichte (Société suisse de préhistoire)*, Zurich: Lohbauer, 135 p.

HEINE-GELDERN Robert von. 1946. « Research on Southeast Asia : Problems and Suggestions », in *American Anthropologist : Journal of the American Anthropologists Association*, 48, 1, Washington : American Anthropological Association, pp. 149-175.

HIS Wilhelm, RÜTIMEYER Leopold. 1864. *Crania Helvetica. Sammlung schweizerischer Schädelformen*, Genève : Georg.

HOFFMANN-KRAYER Eduard. 1910. « Ideen über ein Museum für primitive Ergologie », in *Museumskunde*, VI, Pulheim: de Gruyter, pp. 113-125.

HOFFMANN-KRAYER Eduard, BÄCHTOLD-STÄUBLI Hanns. 1927. « Vorwort », in HOFFMANN-KRAYER Eduard, BÄCHTOLD-STÄUBLI Hanns (éd), *Handwörterbuch des Deutschen Aberglaubens*, Band 1, Berlin et Leipzig: W. de Gruyter, pp. V-VII.

INAN Afet. 1939. *L'Anatolie, le pays de la « race » turque : recherches sur les caractères anthropologiques des populations de la Turquie. Avec une préface d'Eugène Pittard*, Genève : Georg, 175 p.

ISCHER Theophil. 1928. *Die Pfahlbauten am Bielersee*, Bienne : Heimatkundekommission, 241 p.

JACOT-GUILLARMOD André. 1988. « Frédéric Sacc », in SCHEURER Rémy, *Histoire de l'Université de Neuchâtel, t. 1, La première Académie 1838-1848*, Neuchâtel : Attinger, pp. 237-250.

JUNOD Henri-Alexandre. 1896a. *Grammaire ronga, suivie d'un manuel de conversation et d'un vocabulaire ronga-portugais-français-anglais pour exposer et illustrer les lois du ronga, langage parlé par les indigènes du district de Lourenço-Marquês*, Lausanne : G Bridel, 218 p.

JUNOD Henri-Alexandre. 1896b. « L'art divinatoire ou la science des osselets chez les Ronga de la Baie de Delagoa », in *Bulletin de la SNG*, 9, Neuchâtel : Attinger, pp. 57-83.

JUNOD Henri-Alexandre. 1897. *Les chants et les contes des Ba-Ronga de la Baie de Delagoa*. Lausanne : G Bridel, 327 p.

JUNOD Henri-Alexandre. 1898. « Les Ba-Ronga : étude ethnographique sur les indigènes de la Baie de Delagoa : mœurs, droit coutumier, vie nationale, industrie, traditions, superstitions et religion », in *Bulletin de la Société neuchâteloise de géographie*, 10. Neuchâtel : Attinger, pp. 5-500.

JUNOD Henri-Alexandre. 1899a. « La faune entomologique de la Delagoa – Les lépidoptères », in *Bulletin de la Société neuchâteloise des sciences naturelles*, t. 27, Neuchâtel : Société neuchâteloise des sciences naturelles, pp. 176-251.

JUNOD Henri-Alexandre. 1899b. « La faune entomologie de la Delagoa. Les coléoptères », in *Bulletin de la Société vaudoise des sciences naturelles*, t. 35, Lausanne : Société vaudoise des sciences naturelles, pp. 162-190.

JUNOD Henri-Alexandre. 1907. « The Best Means of Preserving the Traditions and Customs of Various South African Native Races », in *Report of the South African Association for the Advancement of Science*, Capetown : South African Association for the Advancement of Science, pp. 141-159.

JUNOD Henri-Alexandre. 1929. « Une question de morale coloniale », in *Stockholm : International Review for the Social Activities of Churches*, Göttingen : Vandenhoeck & Ruprecht, pp. 234-241.

JUNOD Henri-Alexandre. 1930. « L'alcoolisme africain », in *Bibliothèque universelle et revue de Genève*, Lausanne : Payot, pp. 384-397,

JUNOD Henri-Alexandre. 1931a. « Le Noir africain, comment faut-il le juger ? », in *Africa*, 4, 3, Londres : International African Institute, pp. 330-342.

JUNOD Henri-Alexandre. 1931b. *Le problème indigène dans l'Union sud-africaine*, Lausanne : Mission suisse dans l'Afrique du sud, 35 p.

JUNOD Henri-Alexandre. 1936. *Mœurs et coutumes des bantous. La vie d'une tribu sud-africaine*, Paris : Payot.

KNAPP Charles. 1884. « De la fondation d'une Société neuchâteloise de géographie », in *Jura neuchâtelois (organe commercial, industriel, agricole et littéraire paraissant au Locle le mardi et le vendredi)*, 11 novembre 1884.

KNAPP Charles. 1886. « Avant-propos », in *Bulletin de la SNG*, 1, Neuchâtel : Attinger, pp. 5-9.

KNAPP Charles. 1903. *Appel en faveur du Musée ethnographique de Neuchâtel, Suisse*, Neuchâtel : Musée ethnographique, 2 p.

KNAPP Charles. 1904. « Discours de M. le Professeur Knapp, Conservateur du Musée », in *Souvenir de l'inauguration du Musée ethnographique de Neuchâtel dans la Villa James de Pury à St. Nicolas, le 14 juillet 1904*, Neuchâtel : Sandoz, Guinchard, pp. 17-45.

KNAPP Charles, MARET Jules. 1888. « Appel de la Société neuchâteloise de géographie en faveur d'un Musée ethnographique et commercial », in *Bulletin de la SNG*, 4, pp. 283-290.

KNOX Robert. [1681] 1983. *Relation de l'île de Ceylan*, Paris : Maspéro, 283 p.

KOLLMANN Julius. 1890. « Ethnologische Literatur Nordamerikas », in *Verhandlungen der Naturforschenden Gesellschaft in Basel*, VIII, Bâle : Georg, pp. 351-362.

LANE Edward William. 1860. *An Account on the Manners and Customs of the Modern Egyptians*, Londres : [s.n.], 5^{ème} édition, x p. réédition : The American University in Cairo Press, 619 p

LEVI-STRAUSS Claude. 1949. *Les structures élémentaires de la parenté*, Paris: PUF, 639 p.

MÄHLY Ernst. 1885. « Zur Geographie und Ethnographie der Goldküste », in *Verhandlungen der Naturforschenden Gesellschaft in Basel*, VII, Bâle : Georg, pp. 809-852.

MAINE Henry Summer. 1861. *Ancient Law: Its Connection with the Early History of Society and its Relation to Modern Ideas*, Londres: Murray, 415 p.

MALINOWSKI Bronislaw. 1922. *Argonauts of the Western Pacific: an Account of Native Enterprise and Adventure in the Archipelagoes of Melanesian New Guinea*, Londres: Routledge, 527 p.

MARET Jules. 1886. « Rapport sur la marche de la Société pendant l'année 1885 », in *Bulletin de la SNG*, 2, pp. 10-14.

MARTIN Rudolf. 1905. *Die Inlandstämmen der Malayischen Halbinsel : Wissenschaftliche Ergebnisse einer Reise durch die vereinigten Malayischen Staaten*, Jena : Gustav Fischer, 1052 p.

MARX Karl. 1867. *Das Kapital: Kritik der politischen Oekonomie*, vol. 1, Hamburg: O. Meissner, 802 p.

MAUSS Marcel. [1947] 1967. *Manuel d'ethnographie*, Paris: Payot, 264 p.

MCLENNAN John Ferguson. 1865. *Primitive Marriage. An Inquiry into the Origin of the Form of Capture in Marriage Ceremonies*, Edimburg : Black, 326 p.

METCHNIKOFF Léon. 1886. « Importance, développement et nouveauté des Etudes géographiques. Communication faite à la réunion de la Société neuchâteloise de géographie au Locle (1885) », in *Bulletin de la SNG*, 1, pp. 17-26.

MEYER Adolf Bernard, RICHTER Oswald. 1902 *Celebes. Band 1. Sammlung der Herren Paul und Fritz Sarasin aus den Jahren 1893-1896*, Dresden: Stengel, 140 p.

MONARD Albert. 1930a. « Voyage de la Mission scientifique Suisse en Angola », in *Bulletin de la Société neuchâteloise de géographie*, 39, Neuchâtel: Attinger, pp. 5-99.

MONARD Albert. 1930b. « Note sur les collections ethnographiques de la Mission scientifique Suisse en Angola », in *Bulletin de la Société neuchâteloise de géographie*, 39, Neuchâtel: Attinger, pp. 100-122.

MONTANDON George. 1913. « Au Pays Ghimirra », in *Bulletin de la Société neuchâteloise de géographie*, 22, Neuchâtel : Attinger, pp. 5-424.

MONTANDON George. 1914a. « Des tendances actuelles de l'ethnologie à propos des armes de l'Afrique », in *Archives suisses d'anthropologie générale*, 1, Genève : Kündig, pp. 102-135.

MONTANDON George. 1914b. « Post-coventum », in *Journal de Genève*, 14 juin 1914.

MONTANDON George. 1914c. « Ethnologica », in *Journal de Genève*, 4 juin 1914.

MONTANDON George. 1919. *La généalogie des instruments musique et les Cycles de civilisation. Etude suivie du catalogue des instruments de musique du Musée ethnographique de Genève*, Genève : Kündig, 120 p.

MONTANDON George. 1921. « Investigation chez les Aïnou du Hokkaido », in *Actes de la Société helvétique des sciences naturelles*, Bâle : Société helvétique des sciences naturelles, pp. 181-182.

MONTANDON George. 1923a. *Deux ans chez Koltchak et chez les Bolchéviques pour la Croix-Rouge de Genève (1919-1921)*, Paris : Alcan, 318 p.

MONTANDON George. 1923b. « Gravures et peintures rupestres des Indiens du Cataract Canyon (Arizona) », in *L'Anthropologie*, 33, Paris : Masson, pp. 348-355.

MONTANDON George. 1928. *L'Ologénèse humaine (Ologénisme)*, Paris : Alcan, 477 p.

NAVILLE Edouard. 1914. « A nos lecteurs », *Archives suisses d'anthropologie générale*, I, 1-2, Genève : Kündig, pp. 1-3.

PARAVICINI Eugen. 1932. *Java. Führer durch das Museum für Völkerkunde Basel*, Bâle: Krebs, 21 p.

PARAVICINI Eugen. 1933. *Salomonen. Führer durch das Museum für Völkerkunde Basel*, Bâle: Krebs, 23 p.

PARAVICINI Eugen. 1935. *Sumatra. Führer durch das Museum für Völkerkunde Basel*, Bâle: Krebs, 23 p.

PARAVICINI Eugen. 1943. « Der Anteil der Schweiz and der völkerkundlichen Forschung », in STAUB Walter, HINDERBERGER Adolf, *Die Schweiz und die Forschung : Eine Würdigung schweizerischen Schaffens*, Bern: Huber, pp. 128-160.

PARKINSON Richard Heinrich Robert. 1907. *Dreissig Jahre in der Südsee: Land und Leute, Sitte und Gebräuche im Bismarckarchipel und auf den Deutschen Salomoninseln*, Stuttgart : Strecker und Schröder, 876 p.

PERREGAUX Edmond. 1906. « Chez les Achanti », in *Bulletin de la Société neuchâteloise de géographie*, XVII, Neuchâtel : Attinger, pp. 7-312.

PIAGET Arthur. 1924. « Préface », in GAUCHAT Louis et al. (coord.), *Glossaire des patois de la Suisse romande*, Neuchâtel : Attinger, pp. 1-4.

PITTARD Eugène. 1899. « Contribution à l'ethnographie du Valais (note préliminaire) », in *Le Globe : bulletin et mémoires de la Société de géographie de Genève*, 38, Genève : Georg, pp. 57-76.

PITTARD Eugène. 1900. « A propos de la polyandrie chez les Thibétains », in *Bulletin de la Société neuchâteloise de géographie*, 12, Neuchâtel : Attinger, pp. 302-305.

PITTARD Eugène. 1901. *A propos du futur musée. Les collections ethnographiques*, Genève : Imprimerie du Journal de Genève, 20 p.

PITTARD Eugène. [1912] 1969. « Séance d'ouverture : Discours de M. E. Pittard », in DEONNA Waldemar (éd.), *Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques. Compte-rendu de la XIV^{ème} session, Genève 1912*, Nendeln : Kraus Reprint, pp. 62-75.

PITTARD Eugène. 1916. *Les races belligérantes : esquisses anthropologiques. Vol. 1, Les Alliés : les Français, les Belges, les Anglais, les Russes, les Italiens, les Serbes, les Monténégrins : esquisses anthropologiques*, Neuchâtel : Attinger, 95 p.

PITTARD Eugène. 1917. « Inauguration du Musée d'ethnographie de Bâle », in *Journal de Genève*, 9 juillet 1917.

PITTARD Eugène. [1922]. *Vademecum*, document sténo-copié, s.l., s.d., 6 p.

PITTARD Eugène. 1930. « Documents pour une réforme des bancs scolaires », in *Annuaire de l'instruction publique*, Lausanne : Payot, pp. 1-23.

PITTARD Eugène. 1931. *A travers l'Asie mineure. Le visage nouveau de la Turquie*, Paris : Société d'éditions géographiques, commerciales et coloniales, 312 p.

PITTARD Eugène. 1951. « Les origines du Musée d'ethnographie », in *Les Musées de Genève*, 8, 3, Genève : Service des musées et des collections de la Ville de Genève, pp. 2-7.

PITTARD Eugène, NICEFORO Alfredo. 1926. *Considérations sur les rapports présumés entre le cancer et la race d'après l'étude des statistiques anthropologiques et médicales de quelques pays d'Europe*, Genève : Société des Nations, 330 p.

RADCLIFFE-BROWN Alfred Reginald. 1923. « The Methods of Ethnology and Social Anthropology », *South African Journal of Science*, 20, Johannesburg : [s.n.], pp. 124-147.

RAMUZ Charles-Ferdinand. [1914] 1967. « Raison d'être », in RAMUZ Charles-Ferdinand, *Œuvres complètes*, vol. 7, Lausanne : Rencontre, pp. 9-59.

RECLUS Elisée. 1905. *L'homme et la Terre*, t. I, Paris : Librairie universelle, 580 p.

Regierungsrats des Kantons Basel-Stadt. 1869. *Sammlung der Gesetze und Beschlüsse wie auch der Polizeiverordnungen*, volume 9, 1864-1868, Bâle : Schweighauserische Verlagsbuchhandlung, 460 p.

Regierungsrats des Kantons Basel-Stadt. 1938. *Sammlung der Gesetze und Beschlüsse wie auch der Polizeiverordnungen*, volume 39, 1936-37, Bâle : Schwabe, 508 p.

RICHTER Oswald. 1906. « Ueber die idealen und praktischen Aufgaben der ethnographischen Museen », in *Museum*, Pulheim: de Gruyter, pp. 189-218.

RICHTER Oswald. 1907. « Ueber die idealen und praktischen Aufgaben der ethnographischen Museen », in *Museum*, Pulheim: de Gruyter, pp. 15-25, 99-120.

RICHTER Oswald. 1908. « Ueber die idealen und praktischen Aufgaben der ethnographischen Museen », in *Museum*, Pulheim: de Gruyter, pp. 92-106, 156-168, 224-235.

RICHTER Oswald. 1909. « Ueber die idealen und praktischen Aufgaben der ethnographischen Museen », in *Museum*, Pulheim: de Gruyter, pp. 102-113, 166-174, 231-236.

RÜTIMEYER Leopold. 1930 *Alt-Aegypten. Führer durch das Museum für Völkerkunde Basel*, Bâle: Krebs, 18 p.

RÜTIMEYER Leopold. 1932. *Polarvölker und Sibirien. Führer durch das Museum für Völkerkunde Basel*, Bâle: Krebs, 25 p.

SACC F[rédéric]. 1888. « Lettre de Bolivie », in *Bulletin de la Société neuchâteloise de géographie*, IV, Neuchâtel : Société typographique, p. 264.

SARASIN Fritz. 1895. « Die Weddas von Ceylon », in *Verhandlungen der Naturforschenden Gesellschaft in Basel*, X, Bâle : Georg, pp. 217-239.

SARASIN Fritz. 1906. *Materialien zur Naturgeschichte der Insel Celebes. Band V, II. Teil. Die Varietäten des Menschen auf Celebes*, Wiesbaden : C.W. Kreidel's Verlag, 163 p.

SARASIN Fritz. 1910. *Bericht über den Stand der Museumsbau-Angelegenheit erstattet an das Initiativkomitee für die Museumsbauten am 6. Juli 1910*, Bâle : Zum Basler Berichthaus, 20 p.

SARASIN Fritz. S.d.[1914 ?] *Die Sammlung für Völkerkunde*, s.l., 8 p.

SARASIN Fritz. 1916. *Anthropologie der Neu-Caledonier und Loyalty-Insulaner*, Berlin: Kreidel, 651 p.

SARASIN Fritz. 1917a. « Ansprache gehalten bei Anlass des hundertjährigen Jubiläums der Naturforschende Gesellschaft in Basel und der Eröffnung des Museums für Völkerkunde am 23. Juni 1917 in der Martinskirche », in *Verhandlungen der Naturforschenden Gesellschaft in Basel*, XXVIII, Bâle : Birkhäuser, pp. 193-206.

SARASIN Fritz. 1917b. *La Nouvelle-Calédonie et les Îles Loyalty. Souvenirs de voyage d'un naturaliste*, Bâle : Georg, 296 p.

SARASIN Fritz. 1917c. « Streiflichter aus der Ergologie der Neu-Caledonier und Loyalty-Insulaner auf die Europäische Prähistorie », in *Verhandlungen der Naturforschenden Gesellschaft in Basel*, XXVIII, Bâle : Birkhäuser, 28 p.

SARASIN Fritz. 1924. « Jahresbericht », in *Mittheilungen der GEG in Basel*, 1, Bâle: Schwalbe, pp. I-XV.

SARASIN Fritz. 1927. « Ueber den Anteil Basels an der geographischen, naturhistorischen und ethnologischen Erforschung aussereuropäischer Weltteile », in *Verhandlungen der schweizerischen Naturforschenden Gesellschaft*, Bâle: Société helvétique des sciences naturelles, pp. 13-27.

SARASIN Fritz. 1929a. *Ethnologie der Neu-Caledonier und Loyalty Insulaner*, München : Kreidel's Verlag, 320 p.

SARASIN Fritz. 1929b. *Ceylon Vorderindien, Himalayaländer. Führer durch das Museum für Völkerkunde Basel*, Bâle: Krebs, 22 p.

SARASIN Fritz. 1929c. *Australien. Führer durch das Museum für Völkerkunde Basel*, Bâle: Krebs, 8 p.

SARASIN Fritz. 1931. *Neu Caledonien und Loyalty-Inseln. Führer durch das Museum für Völkerkunde Basel*, Bâle: Krebs, 26 p.

SARASIN Fritz. 1934. *Siam. Führer durch das Museum für Völkerkunde Basel*, Bâle: Krebs, 24 p.

SARASIN Fritz. 1936. *Celebes. Führer durch das Museum für Völkerkunde Basel*, Bâle: Krebs, 22 p.

SARASIN Fritz. 1937. *Prähistorische Sammlung. Führer durch das Museum für Völkerkunde Basel*, Bâle: Krebs, 48 p.

SARASIN Fritz. 1939. *Reisen und Forschungen in Ceylon in den Jahren 1883-1886, 1890, 1902, 1907 und 1925*, Bâle: Von Helbing und Lichtenhahn, 185 p.

SARASIN Fritz. 1941. *Aus einem glücklichen Leben. Biographische Notizen*, Bâle: Frobenius, 47 p.

SARASIN Fritz, PARAVICINI Eugen. 1931. *Ackerbauhalle. Führer durch das Museum für Völkerkunde Basel*, Bâle: Krebs, 16 p.

SARASIN Fritz et SARASIN Paul. 1887. *Ergebnisse naturwissenschaftlicher Forschungen auf Ceylon in den Jahren 1884-1886. Erster Band : Meeresbiologie*, Wiesbaden : C.W. Kreidel's Verlag, 154 p.

SARASIN Fritz, SARASIN Paul. 1890. *Ergebnisse naturwissenschaftlicher Forschungen auf Ceylon in den Jahren 1884-1886. Zweiter Band : Zur Entwicklungsgeschichte und Anatomie der ceylonesischen Blindwühle Ichthyopsis gultinosus L*, Wiesbaden : C.W. Kreidel's Verlag, 263 p.

SARASIN Fritz, SARASIN Paul. 1893. *Ergebnisse naturwissenschaftlicher Forschungen auf Ceylon in den Jahren 1884-1886. Dritter Band : Die Weddas von Ceylon und die sie umgebenden Völkerschaften, ein Versuch, die in der Phylogenie des Menschen ruhenden Räthsel der Lösung näher zu bringen*, Wiesbaden : C.W. Kreidel's Verlag, 599 p.

SARASIN Fritz, SARASIN Paul. 1905a. *Reisen in Celebes, ausgeführt in den Jahren 1893-1896 und 1902-1903*, vol. 1, Wiesbaden : C.W. Kreidel's Verlag, 381 p.

SARASIN Fritz, SARASIN Paul. 1905b. *Reisen in Celebes, ausgeführt in den Jahren 1893-1896 und 1902-1903*, vol. 2, Wiesbaden : C.W. Kreidel's Verlag, 390 p.

SARASIN Paul. 1906. *Zur Einführung in das Prähistorische Kabinett der Sammlung für Völkerkunde im Museum Basel*, Basel: Helbing und Lichtenhahn, 52 p.

SARASIN Paul. 1907. « Ueber die Entwicklung des griechischen Tempels aus dem Pfahlbauhause », in *Zeitschrift für Ethnologie. Organ der Berliner Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte*, Berlin : Wiegandt und Hempel, pp. 57-79.

SARASIN Paul. 1910. « Einige weitere Beiträge zur Frage von der Entwicklung des griechischen Tempels aus dem Pfahlbauhause », in *Zeitschrift für Ethnologie. Organ der Berliner Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte*, Berlin : Wiegandt und Hempel, pp. 434-443.

SCHLAGINHAUFEN Otto. 1927. « Die anthropologische Untersuchung an den schweizerischen Stellungspflichtigen. 1. Bericht », in *Actes de la Société helvétique des sciences naturelles*, Bâle: Société helvétique des sciences naturelles, pp. 204-214.

SCHLAGINHAUFEN Otto. 1928. « Die anthropologische Untersuchung an den schweizerischen Stellungspflichtigen. 2. Bericht », in *Actes de la Société helvétique des sciences naturelles*, Bâle: Société helvétique des sciences naturelles, pp. 211-215.

SCHLAGINHAUFEN Otto. 1929. « Die anthropologische Untersuchung an den schweizerischen Stellungspflichtigen. 3. Bericht », in *Actes de la Société helvétique des sciences naturelles*, Bâle: Société helvétique des sciences naturelles, pp. 168-173.

SCHLAGINHAUFEN Otto. 1930. « Die anthropologische Untersuchung an den schweizerischen Stellungspflichtigen. 4. Bericht », in *Actes de la Société helvétique des sciences naturelles*, Bâle: Société helvétique des sciences naturelles, pp. 328-332.

SCHLAGINHAUFEN Otto. 1931. « Die anthropologische Untersuchung an den schweizerischen Stellungspflichtigen. 5. Bericht », in *Actes de la Société helvétique des sciences naturelles*, Bâle: Société helvétique des sciences naturelles, pp. 344-347.

SCHLAGINHAUFEN Otto. 1932. « Die anthropologische Untersuchung an den schweizerischen Stellungspflichtigen. 6. Bericht », in *Actes de la Société helvétique des sciences naturelles*, Bâle: Société helvétique des sciences naturelles, pp. 398-402.

SCHMIDT Wilhelm. 1906. « L'ethnologie moderne », in *Anthropos*, 1, Salzburg : Zaunrith, pp.134-163, 318-388, 592-644, 950-997.

SCHWALBE Gustaff. 1904. *Die Vorgeschichte des Menschen*, Braunschweig : Vieweg und Sohn, 52 p.

SEIPPEL Paul (dir.). 1900. *La Suisse au dix-neuvième siècle*, Lausanne : Payot et Berne : Schmid und Francke, 582 p.

SOCIETE DES ANCIENS BELLETTRIENS NEUCHATELOIS (éd.). [1962]. *Belles-Lettres de Neuchâtel, Livre d'Or 1832-1960*, [s.l., s.n.], 395 p..

SPEISER Felix. [1913] 1924. *Südsee, Urwald, Kannibalen*, Stuttgart : Strecker und Schröder, 356 p.

SPEISER Felix. 1917. « Das Basler Museum für Völkerkunde », in *Sonntagsblatt der Basler Nachrichten*, 1.7.1917.

SPEISER Felix. 1919. « Geographie und Ethnologie », in *Schweizerische pädagogische Zeitschrift*, Zurich: Orell Füssli, pp. 1-6.

SPEISER Felix. [1923] 1990. *Ethnology of the Vanuatu*, Bathurst : Crawford House Pres, 416 p.

SPEISER Felix. 1926. *Im Döster des brasilianischen Urwalds*, Stuttgart: Strecker und Schröder, 321 p.

SPEISER Felix. 1929. *Neue Hebriden und Santa Cruz-Inseln Führer durch das Museum für Völkerkunde Basel*, Bâle: Krebs, 36 p.

SPEISER Felix. 1931. *Nord-Amerika. Führer durch das Museum für Völkerkunde Basel*, Bâle: Krebs, 31 p.

SPEISER Felix. 1932. « Ueber Keulenform in Melanesien », in *Zeitschrift für Ethnologie. Organ der Berliner Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte*, Berlin: Wiegandt und Hempel, pp. 74-105.

SPEISER Felix. 1933. « Versuch einer Kultur-Analyse von Neukaledonien », in *Zeitschrift für Ethnologie. Organ der Berliner Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte*, Berlin: Wiegandt und Hempel, pp. 173-192

SPEISER Felix. 1934. « Versuch einer Kulturanalyse der zentralen Neuen Hebriden », in *Zeitschrift für Ethnologie. Organ der Berliner Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte*, Berlin: Wiegandt und Hempel, pp. 128-186.

SPEISER Felix. 1939. *Einführung in das Museum für Völkerkunde Basel*, Bâle: Schwalbe, 96 p.

SPEISER Felix. 1943a. « Geschichte des Museums für Völkerkunde in Basel 1893 bis 1942 », in *Verhandlungen der Naturforschende Gesellschaft in Basel*, 54, Basel : Birkhäuser, pp. 265-280.

SPEISER Felix. 1946. « Neu-Caledonien, die südliche Neuen-Hebriden und Polynesien », in *Verhandlungen der Naturforschenden Gesellschaft in Basel*, LVII, Bâle : Georg, pp. 1-24.

SPEISER Felix. 1948. *Personalien*, [s.l.], 9 p.

STIELER Adolf. 1880. *Handatlas über alle Theile der Erde und über das Weltgebäude*, Gotha: Justus Perthes, 95 cartes.

STUDER Théophile. 1900. « Sciences physiques et naturelles », in SEIPPEL Paul (dir), *La Suisse au 19^{ème} siècle*, vol. 2., Lausanne : Payot, pp. 187-258.

THURNWALD Richard. 1912. « Ueber Völkerkundemuseen, ihre wissenschaftlichen Bedingungen und Ziele », in *Museum*, Pulheim: de Gruyter, pp. 197-215.

TOBLER Ludwig. [1861] 1897. « Ueber schweizerische Nationalität », in BAECHTOLD J., BACHMANN A., *Kleine Schriften zur Volks- und Sprachkunde von Ludwig Tobler*, Frauenfeld: Huber, pp. 25-43.

TOBLER Ludwig. 1887. « Ethnographische Gesichtspunkte der schweizerdeutschen Dialektforschung », in *Jahrbuch für Schweizerische Geschichte*, 12, Zurich: S. Höhr, pp. 183-210.

TYLOR Edward Burnett. 1865. *Researches in the Early History of Mankind and the Development of Civilization*, Londres: Murray, 386 p.

VAN GENNEP Arnold. 1911. *Notice des titres et travaux scientifiques de M. A. Van Gennep*, Paris : Renaudie, 43 p.

VAN GENNEP Arnold. 1914a. « Guide sommaire du Musée ethnographique de Neuchâtel », in *Revue suisse d'ethnographie et d'art comparé*, 1, Neuchâtel : Attinger, pp. 57-96.

VAN GENNEP Arnold. 1914b. « Quelques lacunes de l'ethnographie actuelle », in VAN GENNEP Arnold, *Religions, mœurs et légendes. Essais d'ethnographie et de linguistique*, 5^{ème} série, Paris : Mercure de France, pp. 9-25.

VAN GENNEP Arnold. 1914c. « La signification du 1^{er} Congrès d'ethnographie », in *Mercure de France*, 16 juillet 1914, vol. pp. 322-333.

VIRCHOW Rudolf. 1881. *Ueber die Weddas von Ceylon und ihre Beziehungen zu den Nachbarstämmen*, Berlin : Verlag der Königlichen Akademie der Wissenschaften, 183 p.

WIRZ Paul 1925. *Im Herzen von Neuguinea: Tagebuch einer Reise ins Innere von Holländisch Neu Guinea*, Zurich: Rascher, 76 p.

WIRZ Paul. 1930a. *Neu-Guinea. Führer durch das Museum für Völkerkunde Basel*, Bâle: Krebs, 24 p.

WIRZ Paul. 1930b. *Inseln Nias und Mentawai. Führer durch das Museum für Völkerkunde Basel*, Bâle: Krebs, 16 p.

WIRZ Paul. 1931. *Bali und Lombok. Führer durch das Museum für Völkerkunde Basel*, Bâle: Krebs, 21 p.

WIRZ Paul. 1932. *Borneo. Führer durch das Museum für Völkerkunde Basel*, Bâle: Krebs, 20 p.

C. ETUDES

ALLCHIN Bridget. 1958. « The Late Stone Age of Ceylon », in *The Journal of the Royal Anthropological Institute of Great Britain and Ireland*, 88, 2, Londres: The Royal Anthropological Institute of Great Britain and Ireland, pp. 179-201.

ALTERMATT Claude. 1990. *Les débuts de la diplomatie professionnelle en Suisse (1848-1914)*, Fribourg : Editions universitaires fribourgeoises, 326 p.

ALVAREZ ROLDAN Arturo. 1992. « Looking at Anthropology from a Biological Point of View: A.C. Haddon's Metaphors on Anthropology », in *History of the Human Sciences*, 5, 4, Londres: SAGE, pp. 21-32.

ANDREY Georges. 1986. « La quête d'un Etat national, 1798-1848 », in *Nouvelle histoire de la Suisse et des Suisses*, Lausanne : Payot, pp. 497-598.

ARLETTAZ Gérald. 1975. « L'émigration suisse outre-mer de 1815 à 1920 », in *Etudes et sources*, 1, Berne : Archives fédérales suisses, pp. 31-95.

ARLETTAZ Gérald. 1979. « Emigration et colonisation suisses en Amérique, 1815-1918 », in *Etudes et sources*, 5, Berne : Archives fédérales suisses, pp. 7-236.

BADOUD Nathan et al.. 2005. « Naissance de la holding », in NUSSBAUM Claire-Aline, TISSOT Laurent, *Suchard, une entreprise familiale de chocolat, 1826-1938. Naissance d'une multinationale suisse*, Neuchâtel : Alphil, pp. 205-220.

BARNARD Alan. 2000. *History and Theory in Anthropology*, Cambridge : Cambridge University Press, 243 p.

BARRELET Jean-Marc. 1993. « L'essor industriel de 1814 à 1914 », in BARRELET Jean-Marc (dir.), *Histoire du Pays de Neuchâtel, T. 3, De 1815 à nos jours*, Hauterive : Attinger, pp.136-145.

BARTH Fredrik et al. 2005. *One Discipline, Four Ways : British, German, French, and American Anthropology*, Chicago: The University of Chicago Press, 406 p.

BAUMANN Dominique. 2007. *Histoire et politique des associations muséales en Suisse au 20e siècle*, Mémoire de licence présenté à l'Université de Neuchâtel sous la direction de Philippe Henry, tapuscrit, 138 p.

BAUMANN Werner. 1995. « Ernst Laur oder „Der Bauernstand muss erhalten werden, koste es was es wolle“ », in MATTIOLI Aram (éd.), *Intellektuelle von rechts. Ideologie und Politik in der Schweiz, 1918-1939*, Zurich: Orell Füssli, pp. 257-272.

BENNINGHOFF Martin, LERESCHE Jean-Philippe. 2003. *La recherche, affaire d'Etat. Enjeux et luttes d'une politique fédérale des sciences*, Lausanne : Presses polytechniques et universitaires romandes, 134 p.

BERDOULAY Vincent. 1995. *La formation de l'Ecole française de géographie (1870-1914)*, Paris : Editions du CTHS, 253 p.

BERGIER Jean-François. 1984. *Histoire économique de la Suisse*, Lausanne : Payot, 375 p.

BERGIER Jean-François. 1988. *Guillaume Tell*, Paris : Fayard, 476 p.

BIERMANN Charles. 1935. « Rapport sur l'activité de la Société neuchâteloise de géographie de 1910 à 1935 présenté à la séance du 9 novembre 1935 », in *Bulletin de la Société neuchâteloise de géographie*, 44, Neuchâtel : Attinger, pp. 97-103.

BLANCKAERT Claude (éd.). 1985. *Naissance de l'ethnologie ? Anthropologie et Missions en Amérique XVI^e-XVIII^e siècle*, Paris : Cerf, 267 p.

BLANCKAERT Claude. 1989. « L'anthropologie en France, le mot et l'histoire (XVI^e-XIX^e siècles) », in BLANCKAERT C. et al. (dir.), *Histoire de l'anthropologie : Hommes, Idées, Moment. Bulletins et Mémoires de la Société d'anthropologie de Paris*, 1, 3-4, Paris : Société d'anthropologie, pp. 13-44.

BLANCKAERT Claude. 1995a. « Fondements disciplinaires de l'anthropologie française au XIX^e siècle. Perspectives historiographiques », in *Politix*, 29, Paris : A. Colin, pp. 31-54.

BLANCKAERT Claude. 1995b. « Raison humaine et principe d'historicité : lecture de Jacques Roger » in ROGER Jacques, *Pour une histoire des sciences à part entière*, texte établi et annoté par C. Blanckaert, Paris : Albin Michel, 9-42.

BLANCKAERT Claude. 1996a. « Histoires du terrain. Entre savoirs et savoir-faire », in BLANCKAERT Claude, *Le terrain des sciences humaines (XVIII^e-XX^e siècle)*, Paris : L'Harmattan, pp. 9-55.

BLANCKAERT Claude. 1996c. « Avant-propos », in BLANCKAERT Claude, *Le terrain des sciences humaines (XVIII^e-XX^e siècle)*, Paris : L'Harmattan, pp. 7-8.

BLANCKAERT Claude. 1996d. « "Les deux parties du problème". Renan et l'ethnographie (1848-1965) », in *Etudes Renaniennes*, 102, Paris : Société d'études renaniennes, 62-89.

BLANCKAERT Claude (éd.). 1996e *Le terrain des sciences humaines (XVIII^e-XX^e siècle)*, Paris : L'Harmattan, 404 p.

BLANCKAERT Claude. 1997a. « La création de la chaire d'anthropologie du Muséum dans son contexte institutionnel et intellectuel (1832-1855) », in BLANCKAERT Claude et al. (coord.), *Le Muséum au premier siècle de son histoire*, Paris : Editions du Muséum national d'histoire naturelle, pp. 85-123.

BLANCKAERT Claude. 1997b. « Collecter, observer, classer. Introduction », in BLANCKAERT Claude et al. (coord.), *Le Muséum au premier siècle de son histoire*, Paris : Editions du Muséum national d'histoire naturelle, pp. 159-162.

BLANCKAERT Claude. 1998a. « La division des anatomies. L'anthropologie de Carl Vogt dans le contexte des études naturalistes », in PONT Jean Claude et al. (éd.), *Carl Vogt (1817-1895). Science, philosophie et politique*, Genève : Georg, pp. 199-248.

BLANCKAERT Claude. 1998b. « Contre la méthode. Unité de l'homme et classification dans l'anthropologie des Lumières », in CALAME Claude, KILANI Mondher (dir.), *La fabrication de l'humain dans les cultures et en anthropologie*, n° spécial, *Études de lettres. Revue de la Faculté des Lettres de l'Université de Lausanne*, n° 3-4, Lausanne : Université de Lausanne, p. 111-126.

BLANCKAERT Claude. 2000. « 1800 – Le moment “naturaliste” des sciences de l'homme », in *Revue d'histoire des sciences humaines*, 3, Villeneuve D'Ascq : Presses du Septentrion, pp. 117-160.

BLANCKAERT Claude. 2001a. « Les usages de l'anthropologie », in BLANCKAERT, *Les politiques de l'anthropologie. Discours et pratiques en France (1860-1940)*, Paris : L'Harmattan, pp. 9-26.

BLANCKAERT Claude. 2001b. « La crise de l'anthropométrie : des arts anthropotechniques aux dérives militantes (1860-1920) », in BLANCKAERT Claude, *Les politiques de l'anthropologie. Discours et pratiques en France (1860-1940)*, Paris : L'Harmattan, pp. 95-172.

BLANCKAERT Claude (dir.). 2001c. *Les politiques de l'anthropologie. Discours et pratiques en France (1860-1940)*, Paris : L'Harmattan, 493 p.

BLANCKAERT Claude. 2004. « Géographie et anthropologie : une rencontre nécessaire (18^{ème}-19^{ème} siècle) », in *Ethnologie française : revue de la Société d'ethnologie française*, XXXIV, Paris : Colin, pp. 661-669.

BLANCKAERT Claude. 2006. « La discipline en perspective. Le système des sciences à l'heure du spécialisme (19^{ème}-20^{ème} siècle) », in BOUTIER Jean et al. (dir.), *Qu'est-ce qu'une discipline ?*, Paris : Editions de l'Ehess, pp. 117-148.

BLANCKAERT Claude. 2007. « Un fil d'Ariane dans le labyrinthe des origines... Langues, races et classification ethnologique au 19^{ème} siècle », in *Revue d'histoire des sciences humaines*, Paris : Sciences humaines, pp. 137-171.

BONJOUR Edgar. 1960. *Die Universität Basel von den Anfängen bis zur Gegenwart 1460-1960*, Bâle : Helbling et Lichtenhahn, 864 p.

BOURDIEU Pierre. 1984. *Questions de sociologie*, Paris : Minuit, 277 p.

BOURDIEU Pierre. 1986. « Les rites de passage comme actes d'institution », in CENTLIVRES Pierre, HAINARD Jacques, *Les rites de passage aujourd'hui : actes du colloque de Neuchâtel 1981*, Lausanne : L'Âge d'homme, pp. 206-215.

BOURDIEU PIERRE. 1994. *Raisons pratiques. Sur la théorie de l'action*, Paris : Seuil, 251 p.

BOURDIEU Pierre. 2001. *Science de la science et réflexivité. Cours au Collège de France 2000-2001*, Paris : Raisons d'agir, 237 p.

BOWEN E.G. 1970. « Obituary H.J. Fleure (1877-1969) », in *Geographical Review*, 60, New York : American Geographical Society, pp. 443-445.

BRANDEWIE Ernest. 1990. *When Giants walked the Earth. The Life and Times of Wilhelm Schmidt SVD*, Fribourg: Presses Universitaires, 357 p.

BRANTLINGER Patrick. 2003. *Dark Vanishing. Discourse on the Extinction of Primitive Races, 1800-1930*, Londres : Cornell University Press, 248 p.

BUCHHOLZ Kai et al. (éd.). 2001. *Die Lebensreform: Entwürfe zur Neugestaltung von Leben und Kunst um 1900*, 2 vol., Darmstadt: Haüsser, 632 et 612 p.

BUNZL Matti. 1996. « Franz Boas and the Humboldtian Tradition : From *Volksgeist* and *Nationalcharakter* to an Anthropological Concept of Culture », in STOCKING George, *Volksgeist as Method and Ethic. Essays on Boasian Ethnography and the German Anthropological Tradition*, History of Anthropology 8, Madison : University of Wisconsin Press, pp. 17-78.

BUNZL Matti, PENNY Glenn (éd.). 2003. *Wordly Provincialism: German Anthropology in the Age of Empire*, Ann Arbor: The University of Michigan Press, 350 p.

CANNON Susan Faye. 1978. *Science in Culture: The Early Victorian Period*, New York: Dawson and Science History Publications, 296 p.

CENTLIVRES Pierre. 1982. « Des instructions aux collections : la production ethnographique de l'image de l'Orient », in HAINARD Jacques, KAEHR Roland (éd), *Collections passions*, Neuchâtel : Musée d'ethnographie, pp. 33-61.

CENTLIVRES Pierre. 2002. « L'ethnologie », in SCHEURER Rémy, *Histoire de l'Université de Neuchâtel, t. 3, L'Université, de sa fondation en 1909 au début des années 1960*, Neuchâtel : Attinger, pp. 424-435.

CENTLIVRES Pierre. 2005. « Le rendez-vous manqué. Van Gennep et la première chaire d'ethnologie à Neuchâtel (1912-1915) », in GONSETH Marc-Olivier, HAINARD Jacques, KAEHR Roland, *Cent ans d'ethnographie sur la colline St. Nicolas, 1904-2004*, Neuchâtel: Attinger, pp. 139-152.

CENTLIVRES Pierre, GIROD Isabelle. 1998. « Montandon et le grand singe américain. L'invention de l'*Ameranthropoides loysi* », in *Gradhiva*, 24, Paris : Jean-Michel Place, pp. 33-43.

CENTLIVRES Pierre, VAUCHER Philippe. 1994. « Les tribulations d'un ethnographe en Suisse. Arnold van Gennep à Neuchâtel (1912-1915) », in *Gradhiva*, 15, Paris : Jean-Michel Place, pp. 88-101.

CERNUSCHI Marie-Jeanne. 2002. « Le fonctionnement administratif de l'Université et des Facultés », in SCHEURER Rémy, *Histoire de l'Université de Neuchâtel, t. 3, L'Université, de sa fondation en 1909 au début des années 1960*, Neuchâtel : Attinger, pp. 171-206.

CHALINE Jean-Pierre. 1995. *Sociabilité et érudition : les sociétés savantes en France, XIXe-XXe siècles*, Paris : Editions du CTHS, 270 p.

CLAVIEN Alain, LE DINH Diana, VALLOTTON François. 1993. « Jalons pour une histoire à faire : les revues romandes 1880-1914 », in CLAVIEN Alain et al., *Histoires de revues, Annuelles*, 4, pp. 7-28.

CLAVIEN Alain. 1993. *Les Helvétistes : intellectuels et politique en Suisse romande au début du siècle*, Lausanne : En Bas, 323 p.

CLAVIEN Alain. 1997. *Histoire de la Gazette de Lausanne. Le temps du colonel 1874-1917*, Lausanne : L'Aire, 355 p.

CLAVIEN Alain, VALLOTTON François. 2007. « Introduction », in CLAVIEN Alain, VALLOTTON François, « *Devant le verre d'eau.* » *Regards croisés sur la conférence comme vecteur de la vie intellectuelle (1880-1950)*, Lausanne : Antipodes, pp. 7-14.

CLIFFORD James. 1987. *Maurice Léonhardt. Personne et mythe en Nouvelle-Calédonie*, Paris : Jean-Michel Place, 269 p.

CLIFFORD James. 1988 [1996]. *Malaise dans la culture. L'ethnographie, la littérature et l'art au XXe siècle*, trad. Française, Paris : Jean-Michel Place, 389 p.

COLE Douglas. 1983. « "The Value of a Person lies in his *Herzensbildung*": Boas' Baffin Island Lettre-Diary, 1883-1884 », in STOCKING George, *Observers Observed. Essays on ethnographic Fieldwork*, History of Anthropology 1, Madison : University of Wisconsin Press, pp. 13-52.

CONKLIN Alice. 2002. « Civil Society, Science, and Empire in Late Republican France : The Foundation of Paris's Museum of Man », in *Osiris*, Chicago: The University of Chicago Press, pp. 255-290.

CONTE Edouard, ESSNER Cornelia. 1994. « Völkerkunde et nazisme, ou l'ethnologie sous l'empire des raciologues », in *L'Homme*, Paris : Ehes, pp. 147-173.

COSANDEY Roland. 2003. « Un film palimpseste: *Yopi: Chez les Indiens du Brésil*, Felix Speiser (1924/1945/1994) », in *Bulletin de la Société suisse des américanistes*, 66-67, pp. 199-213.

COSERIU Eugenio. 1997. « Présentation » in WÜEST Jakob (éd), *Les linguistes suisses et la variation linguistique. Actes d'un colloque organisé à l'occasion du centenaire du Séminaire des langues romanes de l'Université de Zurich*, Basel : Francke, pp. 7-19.

COUTURE Carol. 1999. « Le cycle de vie des documents d'archives », in ROUSSEAU Jean-Yves et al., *Les fondements de la discipline archivistique*, Québec : Presses universitaires de Québec, pp. 95-114.

COYE Noël. 2007. *Dans l'ombre de l'Abbé Breuil, Les Nouvelles de l'archéologie*, n° spécial, 106, Paris : Errance, 96 p.

CRETIAZ Bernard. 1987. « Un si joli village. Essai sur un mythe helvétique », in CRETIAZ Bernard et al., *Peuples inanimés, avez-vous donc une âme ? Images et identités suisses au XXème siècle*, Lausanne : [s.n.], pp. 5-18.

CSONKA Yvon. 2005. « Jean Gabus chez les Inuit du Caribou : du reporter à l'ethnographe », in GONSETH Marc-Olivier, HAINARD Jacques, KAEHR Roland, *Cent ans d'ethnographie sur la colline St. Nicolas, 1904-2004*, Neuchâtel: Attinger, pp. 167-174.

DARNELL Regna. 1977. « History of Anthropology in a Historical Perspective », in *Annual Review of Anthropology*, Palo Alto: Annuals Reviews Inc, pp. 399-417.

DAVID Thomas. 1993. « Edouard Huguenin (1856-1926): Un Neuchâtelois dans l'Empire ottoman », in *Musée neuchâtelois*, Neuchâtel : SHAN, pp 67-82.

DEBAENE Vincent. 2006. « “Etudier les états de conscience.” La réinvention du terrain par l'ethnologie, 1925-1939 », in *L'homme*, Paris : Ehes, pp. 7-62.

DE CAPITANI François. 1986. « Vie et mort de l'Ancien Régime, 1648-1815 », in *Nouvelle histoire de la Suisse et des Suisses*, Lausanne : Payot, pp. 423-496.

DE SENARCLENS Jean (dir.). 1999. *Un journal témoin de son temps. Histoire illustrée du Journal de Genève 1826-1998*, Genève : Slatkine, 275 p.

DIAS Nélia. 1991. *Le Musée d'ethnographie du Trocadéro (1878-1908). Anthropologie et muséologie en France*, Paris : Editions du CNRS, 310 p.

DONZE Fernand. 2001. « Les Jürgensen, horlogers, négociants, mécènes, notables locaux », in SCHLUP Michel (dir.), *Biographies neuchâteloises*, t. 3, Hauterive : Attinger, pp. 218-222.

DREYER Matthias. 1996. « Finanzstrukturen von Museen am Beispiel Niedersachsens », in WIESE Giesela, WIESE Rolf (éd.), *Die Finanzen des Museums*, Ehestorf : Kreismuseum des Landeskreis Harburg, pp. 27-47.

DU BOIS Pierre. 1983. « Mythe et réalité du fossé pendant la Première guerre mondiale », in DU BOIS Pierre (dir.), *Union et division des Suisses : les relations entre Alémaniques, Romands et Tessinois aux XIXème et XXème siècles*, Lausanne : Aire, pp. 65-91.

DUFOUR Alain (éd.). 1985. *Le visage multiplié du monde : quatre siècles d'ethnographie à Genève*, Genève : Musée ethnographique, 261 p.

ENGELBERTS Derck. 2002. « Le financement de l'Université », in SCHEURER Rémy, *Histoire de l'Université de Neuchâtel, t. 3, L'Université, de sa fondation en 1909 au début des années 1960*, Neuchâtel : Attinger, pp. 207-236.

ENGLER Rudolf. 1984. « Zur Sprachbegriff der Berner Philologen », in IM HOF Ulrich et al. (éd.) *Hochschulgeschichte Berns 1528-1984. Zur 150-Jahr-Feier der Universität Bern 1984*, Berne : Université de Berne, pp. 297-317.

ESPAGNE Michel. 2004. « *Völkerpsychologie* et anthropogéographie : le cas de Leipzig », in Céline TRAUTMANN-WALLER (dir.), *Quand Berlin pensait les peuples. Anthropologie, ethnologie et psychologie (1850-1890)*, Paris : CNRS, pp. 185-196.

ETEMAD Bouda, DAVID Thomas (éd.). 1994. *La Suisse sur la ligne bleue de l'outre-mer*, Lausanne : Antipodes, 146 p.

ETEMAD Bouda, DAVID Thomas. (coord.). 1998. *Suisse - Tiers monde : des réseaux d'expansion aux formes de domination*, Zurich : Chronos, 144 p.

EVANS-PRITCHARD Edward E. 1981. *A History of Anthropological Thought*, Londres: Faber and Faber, 218 p.

FEEST Christian. 1995. « The Origins of Professional Anthropology in Vienna », in RUPP-EISENREICH Britta, STAGL Justin, *Kulturwissenschaft im Vielvölkerstaat. Zur Geschichte der Ethnologie und verwandter Gebiete in Oesterreich, ca. 1780-1918*, Wien: Böhlau, pp. 113-131.

FIEDERMUTZ-LAUN Annemarie. 2004. « Adolf Bastian, Robert Hartmann et Rudolf Virchow : médecins et fondateurs de l'ethnologie et de l'anthropologie allemandes », in TRAUTMANN-WALLER Céline(dir.), *Quand Berlin pensait les peuples. Anthropologie, ethnologie et psychologie (1850-1890)*, Paris : CNRS, pp. 61-76.

FISCHER Hans. 1990. *Völkerkunde im Nationalsozialismus. Aspekte der Anpassung, Affinität und Behauptung einer wissenschaftlichen Disziplin*, Berlin: Dietrich Reimer, 312 p.

FLEURY Antoine, JOYE Frédéric. 2002. *Les débuts de la politique de la recherche en Suisse : histoire de la création du Fonds national suisse de la recherche scientifique, 1934-1952*, Genève : Droz, 223 p.

FORTES Meyer. 1953. *Social Anthropology at Cambridge since 1900*, Cambridge : Cambridge University Press, 47 p.

FOUCAULT Michel. 1971. *L'ordre du discours: leçon inaugurale au Collège de France prononcée le 2 décembre 1970*, Paris: Gallimard, 81 p.

FOURNIER Marcel. 1994. *Marcel Mauss*, Paris : Fayard, 844 p.

FRIESEN J. Stanley. 1996. *Missionary Responses to Tribal Religions at Edinburgh, 1910*, New York : P. Lang, 222 p.

FROIDEVAUX Nicole et MONNIER Alain. 1997. « Prolégomènes au Comptoir ethnographique », in FROIDEVAUX Nicole et MONNIER Alain, *Comptoir ethnographique*, Lausanne : Musée cantonal d'archéologie et d'histoire, pp. 17-28.

FROIDEVAUX Yves. 2002. « Nature et artifice : *Village suisse* et *Village nègre* à l'Exposition nationale de Genève, 1896 », in *Revue historique neuchâteloise*, Neuchâtel : Société d'histoire et d'archéologie neuchâteloise, pp. 17-33.

GAUTSCHI Willi. 1988. *Der Landesstreik 1918. Nachwort von H.-U. Jost*, 3^{ème} édition, Zurich : Chronos, 439 p.

GEERTZ Clifford. 1973. « Thick Description : Toward an Interpretative Theory of Culture », in GEERTZ Clifford, *The Interpretation of Cultures: Selected Essays*, New York: Basic Books, pp. 3-30.

GIERYN Thomas F. 1995. « Boundaries of Science », in JASANOFF S. et al. (ed), *Handbook of science and Technology Studies*, Londres : Sage, pp. 393-443.

GILLIARD Charles. 1933. « Société d'étudiants de Zofingue », in ATTINGER Victor, GODET Marcel et TURLER Henri (dir.) *Dictionnaire historique et biographique de la Suisse*, t. VII, Neuchâtel : Administration du Dictionnaire historique et biographique de la Suisse, pp. 439-440.

GINGRICH André. 2005. « The German Speaking Countries. Ruptures, Schools, and Nontraditions : Reassessing the History of Sociocultural Anthropology in Germany », in BARTH Fredrik et al., *One Discipline, Four ways : British, German, French and American Anthropology*, Chicago : The University of Chicago Press, pp.59-153.

GLAUSER Julien. 2005. « Le Musée "colonial" d'une Suisse sans empire » in GONSETH Marc-Olivier, HAINARD Jacques, KAEHR Roland, *Cent ans d'ethnographie sur la colline St. Nicolas, 1904-2004*, Neuchâtel : Attinger, pp. 123-137.

GONSETH Marc-Olivier, HAINARD Jacques, KAEHR Roland. 2002. « Le musée cannibal », in GONSETH Marc-Olivier, HAINARD Jacques, KAEHR Roland (dir.), *Le musée cannibal*, Neuchâtel : MEN, pp. 9-14.

GONSETH Marc-Olivier, HAINARD Jacques, KAEHR Roland (dir.). 2005. *Cent ans d'ethnographie sur la colline de Saint-Nicolas 1904-2004*, Neuchâtel : MEN, 644 p.

GOSDEN Chris, KNOWLES Chantal. 2001. *Collecting Colonialism. Material Culture and Colonial Change*, Oxford, New York : Berg, 234 p.

GOSSMANN Lionel. 1983. « Orpheus Philologus Bachofen versus Mommsen on the Study of Antiquity », in *Transactions of the American Philosophical Society*, New Ser., Vol. 73, No. 5., Philadelphia: American Philosophical Society, pp. 1-89.

GUTWIRTH Jacques. 2001. « La professionnalisation d'une discipline. Le Centre de formation aux recherches ethnologiques », *Gradhiva*, Paris : Jean-Michel Place, pp. 25-41.

HADDON Alfred Cort. 1934. *History of Anthropology*, London: Watts & Co, 146 p.

HARRIES Patrick. 2002. « Photography and the Rise of Anthropology : Henri-Alexandre Junod and the Thonga of Mozambique and South Africa », in *Encounters with Photography*. Cape Town : Iziko Museums of Cape Town.

HARRIES Patrick. 2007a. *Butterflies & Barbarians: Swiss Missionaries and Systems of Knowledge in South-east Africa*, Athens (OH) : Ohio University Press, 304 p.

HARRIES Patrick. 2007b. « From the Alps to Africa: Swiss Missionaries and Anthropology », in TILLEY Helen, GORDON Robert, *Ordering Africa: Anthropology, Imperialism, and the Production of Knowledge*, Manchester: Manchester University Press, pp. 201-224.

HARRIS Marvin. 1968. *The Rise of Anthropological Theory: A History of Theories of Culture*, London : Routledge, 806 p.

HAUSER-DORA Angela Maria. 1986. *Die wirtschaftlichen und handelspolitischen Beziehungen der Schweiz zu überseeischen Gebieten 1873-1913*, Berne etc.: Peter Lang, 544 p.

HAYES Patricia. 1996. « “Cocky” Hahn and the “Black Venus”: The Making of a Native Commissioner in Southwest Africa, 1915-1946 », in *Gender and History*, 8, 3, London : Blackwell, pp. 364-392.

HENKING Karl, LÖFFLER Lorenz. 1983. « Ethnologie », in STALDER Peter (éd.), *Festschrift zur 150-Jahr-Feier der Universität Zürich. Die Universität Zürich 1933-1983*, Zurich: Universität Zürich, pp. 545-548.

HERLE Anita, ROUSE Sandra (éd.). 1998. *Cambridge and the Torres Strait : Centenary Essays on the 1898 Anthropological Expedition*, Cambridge : Cambridge University Press, 252 p.

HERMANN E. 1932. « Speiser », in ATTINGER Victor, GODET Marcel et TURLER Henri (dir.) *Dictionnaire historique et biographique de la Suisse*, t. VI, Neuchâtel : Administration du Dictionnaire historique et biographique de la Suisse, pp. 286-287.

HINSLEY Curtis. 1983. « Ethnographic Charisma and Scientific Routine. Cushing and Fewkes in the American Southwest, 1879-1893 », in STOCKING George, *Observers Observed. Essays on Ethnographical Fieldwork*, History of Anthropology, 1, Madison: University of Wisconsin Press, pp. 53-69.

HOFMANN Blaise. 2001. *Bolchévisme, droit humanitaire, dollar et paix des vainqueurs : l'organisation du rapatriement des prisonniers de guerre centraux détenus en Sibérie après la Première guerre mondiale, par la Mission Montandon du CICR (1919-1921), les Croix rouges nationales et la Société des nations*, Mémoire de licence dirigé par le professeur Bouda ETEMAD, Université de Lausanne, dactylographié, 199 p.

HOUGH Walter. 1931. « Jessie Walter Fewkes », in *American Anthropologist*, 33, Washington : American Anthropologists Association, pp. 92-97.

HUBER Hugo. 1991. « Ethnologie », in RUFFIEUX Roland, *Histoire de l'Université de Fribourg, 1889-1989 : institutions enseignements recherches*, t. 2, Fribourg : Editions universitaires, pp. 697-700.

HUGGER Paul. 1941 « Hanns Bächtold Stäubli, 1886-1941 », in *Folklore Suisse*, 31, Bâle: Verlag der Schweizerischen Gesellschaft für Volkskunde, pp. 91-92.

HUMAIR Cédric. 2004. *Développement économique et Etat central (1815-1914). Un siècle de politique douanière suisse au service des élites*, Berne etc. : Peter Lang, 870 p.

JACKNIS Ira. 1985. « Franz Boas and Exhibits. On the Limitations of the Museum Method of Anthropology », in STOCKING George, *Objects and Others. Essays on Museum and Material Culture*, History of Anthropology, 3, Madison: University of Wisconsin Press, pp. 75-111.

JACOT-GUILLARMOD André. 1988. « Frédéric Sacc », in SCHEURER Rémy, *Histoire de l'Université de Neuchâtel, t. 1, La première Académie 1838-1848*, Neuchâtel : Attinger, pp. 237-250.

JATHON-PLUESS Monique. 1980. « Le mécénat privé à Neuchâtel, 1816-1884 », *Musée neuchâtelois*, Neuchâtel : SHAN, pp. 122-147.

JEANNERET Alain. 2005. « La Samen. La Société des amis du Musée d'ethnographie », in GONSETH Marc-Olivier, HAINARD Jacques, KAEHR Roland (dir.), *Cent ans d'ethnographie sur la colline de Saint-Nicolas 1904-2004*, Neuchâtel : MEN, pp. 235-244.

JENKINS David. 1994. « Object Lessons and Ethnographic Displays : Museum Exhibitions and the Making of American Anthropology », *Comparative Studies in Society and History*, Cambridge: University of Cambridge Press, pp. 242-270.

JOHNSON Peter, BARRY Thomas. 1991. « Museums : an Economic Perspective », in PEARCE Susan (éd.), *Museum Economics and the Community*, New Research in Museum Studies : An International Series, vol. 2, London & Atlantic Highlands : Athlone Press, pp. 5-40.

- JONELI Hans. 1928. *Gedeon Sarasin und seine Nachkommen*, Basel : Frobenius, 309 p.
- JOST Hans-Ulrich. 1986. « Menace et repliement, 1914-1945 », in *Nouvelle histoire de la Suisse et des Suisses*, Lausanne : Payot, pp. 683-770.
- JOST Hans-Ulrich. 1991. « Sociabilité, faits associatifs et vie politique en Suisse au 19^{ème} siècle », in JOST Hans-Ulrich, TANNER Jakob, *Sociabilité et faits associatifs*, Zurich : Chronos, pp. 7-29.
- JOST Hans-Ulrich. 1992. *Les Avant-Gardes réactionnaires. La naissance de la nouvelle droite en Suisse 1890-1914*, Lausanne : Editions d'En Bas, 187 p.
- JOST Hans-Ulrich. 2005. *A tire d'ailes. Contributions de Hans-Ulrich Jost à une histoire critique de la Suisse*, Lausanne : Antipodes, 611 p.
- JUD Peter. 1989. « 100 Jahre Geographisch-ethnographische Gesellschaft Zürich », in *Geographica helvetica*, Berne : Kümmerly und Frey, pp. 113-159.
- JUILLARD Jacques. 1987. « Le monde des revues au début du siècle. Introduction », in *Cahiers Georges Sorel*, 5, Paris : Société d'études soréliennes, pp. 3-10.
- JUILLERAT Bernard. 1993. « Richard Thurnwald et la Mélanésie. Réciprocités, hiérarchies, évolution », in *Gradhiva*, 14, Paris : Jean-Michel Place, pp. 15-40.
- KAEHR Roland. 2000. *Le mûrier et l'épée : le cabinet de Charles Daniel de Meuron et l'origine du Musée d'ethnographie à Neuchâtel*, Neuchâtel : MEN, 432 p.
- KAEHR Roland. 2005. « Entre saltimbanque et banquier. Enrichissement et valorisation des collections », in GONSETH Marc-Olivier, HAINARD Jacques, KAEHR Roland (dir.), *Cent ans d'ethnographie sur la colline de Saint-Nicolas 1904-2004*, Neuchâtel : MEN, pp. 305-310.
- KAEHR Roland, SIERRO Valérie. 2005. « Le passé recomposé. Du Cabinet de curiosité à l'annexe du Musée de peinture », in GONSETH Marc-Olivier, HAINARD Jacques, KAEHR Roland (dir.), *Cent ans d'ethnographie sur la colline de Saint-Nicolas 1904-2004*, Neuchâtel : MEN, pp. 21-35.
- KAENEL Gilbert. 2006. « Autour de La Tène : le rôle déterminant de Paul Vouga », in KAESER Marc-Antoine (dir.), *De la mémoire à l'histoire : l'œuvre de Paul Vouga 1880-1940 : des fouilles de La Tène au « néolithique lacustre »*, Hauterive : Service et musée cantonal d'archéologie de Neuchâtel, pp. 111-126.
- KAESER Marc-Antoine. 2001a. « L'internationalisation de la préhistoire, une manœuvre tactique ? Les conséquences épistémologiques de la fondation des Congrès internationaux d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques », in BLANCKAERT Claude, *Les politiques de l'anthropologie. Discours et pratiques en France (1860-1940)*, Paris : L'Harmattan, pp. 201-230.

KAESER Marc-Antoine. 2001b. « Louis Favre, pédagogue, homme de lettres, historien, naturaliste », in SCHLUP Michel (dir.), *Biographies neuchâtelaises*, t. 3, Hauterive : Attinger, pp. 114-120.

KAESER Marc-Antoine. 2003. « La science vécue. Les potentialités de la biographie en histoire des sciences », in *Revue d'histoire des sciences humaines*, 8, Villeneuve d'Ascq : Presses universitaires du Septentrion, pp. 139-160.

KAESER Marc-Antoine. 2004a. *L'univers du préhistorien. Science, foi et politique dans l'œuvre et la vie d'Edouard Desor (1811-1882)*, Paris : L'Harmattan, 621 p.

KAESER Marc-Antoine. 2004b. *Les Lacustres. Archéologie et mythe national*, Lausanne : Presses polytechniques et universitaires romandes, 142 p.

KAESER Marc-Antoine (dir.). 2006a. *De la mémoire à l'histoire : l'œuvre de Paul Vouga 1880-1940 : des fouilles de La Tène au « néolithique lacustre »*, Hauterive : Service et musée cantonal d'archéologie de Neuchâtel, 165 p.

KAESER Marc-Antoine. 2006b. « The First Establishment of Prehistoric Science : The Shortcomings of Autonomy », in CALLMER Johan et al. (éd.), *Die Anfänge der ur- und frügeschichtlichen Archäologie als archäologisches Fach (1890-1930) im europäischen Vergleich*. Internationale Tagung Humboldt-Universität zu Berlin, 13.-16. März 2003, Rahden : M. Leidorf, pp. 149-160.

KAESER Marc-Antoine. 2007. *Un savant séducteur. Louis Agassiz (1807-1873), prophète de la science*, Vevey : L'Aire, 291 p.

KALMAR Ivan. 1987. « The Völkerpsychologie of Lazarus and Steinthal and the Modern Concept of Culture », in *Journal of the History of Ideas*, 48, 4, Philadelphia : University of Pennsylvania Press, pp. 671-698.

KARADY Victor. 1982. « Le problème de la légitimité dans l'organisation historique de l'ethnologie française », in *Revue française de sociologie*, XXIII, Paris : CNRS, pp. 17-35.

KAUFMANN Christian. 2000. « Felix Speiser's Fledged Arrow. A Paradigm Shift from Physical Anthropology to Art Styles », in O'HANLON Michael, WELSCH Robert L., *Hunting the Gatherers. Ethnographic Collectors, Agents and Agency in Melanesia, 1870s-1930s*, Londres : Berghahn, pp. 203-226.

KELLER Christoph. 1995. *Der Schädelvermesser : Otto Schlaginhaufen, Anthropologe und Rassenhygieniker : eine biographische Reportage*, Zurich : Limmat-Verlag, 298 p.

KERBS Diethart et al. 1998. *Handbuch der deutschen Reformbewegungen, 1880-1930*, Wuppertal : Hammer, 624 p.

KEVLES David J. 1971. « "Into Hostile Political Camps" : The Reorganization of International Science in World War I », in *Isis*, Chicago : The University of Chicago Press, pp. 47-60.

- KIESER Hans-Lukas. 2005. *Vorkämpfer der "Neuen Türkei". Revolutionnäre Bildungseliten am Genfersee (1870-1939)*, Zurich : Chronos, 197 p.
- KILANI Mondher. 1992. *Introduction à l'anthropologie*, Lausanne : Payot, 368 p.
- KNOBEL Marc. 1988. « L'ethnologue à la dérive : George Montandon et le racisme », in *Ethnologie française*, 18, Paris : PUF, pp. 107-113.
- KOEPPING Klaus Peter. 2005. *Adolf Bastian and the Psychic Unity of Mankind. The Foundations of Anthropology in 19th Century Germany*, Münster: LIT Verlag, 272 p.
- KOHLER Robert E. 2002. *Landscapes and Labscapes. Exploring the Lab-Field Border in Biology*, Chicago : The University of Chicago Press, 326 p.
- KRAUS Michael. 2000. « Ueber das Museum an die Universität. Etablierungsprobleme eines jungen Faches aufgezeigt anhand der Schriftwechsel von Theodor Koch-Grünberg », in KRAUS Michael, MÜNZEL Mark, *Zur Beziehung zwischen Universität und Museum in der Ethnologie*, Marburg: Curupia, pp. 17-36.
- KRAUS Michael. 2004. *Bildungsbürger im Urwald. Die deutsche ethnologische Amazonienforschung (1884-1929)*, Marburg: Curupira, 539 p.
- KREIS Georg. 1986. *Die Universität Basel 1960-1985*, Bâle: Helbling & Lichtenhahn, 365 p.
- KROEBER Alfred Louis. 1956. « History of Anthropological Thought », in *Current Anthropology*, Chicago: The University of Chicago Press, pp. 293-311.
- KUKLICK Henrika. 1991. *The Savage Within : The Social History of British Anthropology 1885-1945*, Cambridge: Cambridge University Press, 325 p.
- KUKLICK Henrika. 2007. *A New History of Anthropology*, Londres : Blackwell, 402 p.
- KUHN Thomas S. [1970]1972. *La structure des révolutions scientifiques*, Paris : Flammarion, 246 p.
- KUPER Adam. 1973. *Anthropologists and Anthropology: The British School 1922-1972*, London: Routledge, 256 p.
- KUPER Adam. 1983. *Anthropologists and Anthropology: The Modern British School*, London: Routledge, 228 p.
- LABARTHE Gilles, SAVARY Claude. 2000. « Voyageurs et collectionneurs: à l'origine des collections du Musée ethnographique de Genève », in AUBERT Laurent, *Le monde et son double : ethnographie : trésors d'un musée rêvé*, Genève : Musée ethnographique, pp. 142-154.

LAREDO Philippe, MUSTAR Philippe. 1996. « The Techno-Economic Network : A Socio-Economic Approach to State Intervention in Innovation », in COOMBS Rod (et al.), *Technological Collaboration : The Dynamics of Cooperation in Industrial Innovation*, Cheltenham : Edward Elgar, pp. 143-164.

LATOUR Bruno, WOOLGAR Steve. 1979. *Laboratory Life: The Social Construction of Scientific Facts*, London : Sage, 271 p.

LATOUR Bruno. 1989. *La science en action*, Paris : La Découverte, 451 p.

LATOUR Bruno. 2001. *L'espoir de Pandore. Pour une vision réaliste de l'activité scientifique*, Paris : La Découverte, 347 p.

LEACH Edmund. 1984. « Glimpses of the Unmentionable in the History of British Social Anthropology », *Annual Review of Anthropology* 13, Palo Alto: Annual Review Inc., pp. 1-23.

LE DINH Diana. 1997. « Sciences sociales et logiques de gestion. Réflexion sur l'émergence des sciences sociales dans les universités romandes à la lumière des besoins de l'Etat et des impératifs d'organisation du social », in LE DINH Diana *L'avènement des sciences sociales comme disciplines académiques*, Lausanne : Antipodes, pp.73-88.

LENZIN Danièle. 1996. « *Folklore vivat, crescat, floreat !* » *Ueber die Anfänge der wissenschaftlichen Volkskunde in der Schweiz um 1900*, Zurich : Volkskundliches Seminar der Universität Zürich, 190 p.

L'ESTOILE Benoît de. 2001. « Des races non pas inférieures, amis différentes : de l'exposition coloniale au musée de l'Homme », in BLANCKAERT Claude, *Les politiques de l'anthropologie. Discours et pratiques en France (1860-1940)*, Paris : L'Harmattan, pp. 391-473.

L'ESTOILE Benoît de. 2007. *Le Goût des Autres. De l'Exposition coloniale aux Arts premiers*, Paris : Flammarion, 453 p.

L'ESTOILE Benoît de, NEIBURG Federico, SIGAUD Lygia (éd.). 2005. *Empires, Nations, and Natives. Anthropology and State-Making*, Durham, London : Duke University Press, 340 p.

LOWIE Robert. [1937]1971. *Histoire de l'ethnologie classique*, Paris : Payot, 261 p.

MARGOT Albert. 1943. « Remise de la Médaille d'or Arthur de Claparède à Monsieur le professeur Pittard », in *Le Globe : bulletin et mémoires de la Société de géographie de Genève*, 82, Genève : Georg, pp. 1-19.

MASSIN Benoît. 1996. « From Virchow to Fischer. Physical Anthropology and „Modern Race Theories“ in Wilhelmine Germany », in STOCKING George, *Volksgeist as Method and Ethic. Essays on Boasian Ethnography and the German Anthropological Tradition*, History of Anthropology 8, Madison : University of Wisconsin Press, pp. 79-154.

MAYER Arno J., 1990. *La persistance de l'Ancien Régime : de l'Europe de 1848 à la Grande Guerre*, Paris : Flammarion, 350 p.

MEHOS Donna C. 2006. *Science and Culture for Members only. The Amsterdam Zoo Artis in the 19th Century*, Amsterdam : Amsterdam University Press, 212 p.

MEHOS Donna C. 2007. « Colonial Commerce and Anthropological Knowledge : Dutch Ethnographic Museums in the European Context », in KUKLICK Henrika, *A New History of Anthropology*, London : Blackwell, pp. 173-190.

MEIER Nikolaus. 1986. *Die Stadt Basel den Werken der Kunst. Konzepte und Entwürfe für das Kunstmuseum Basel 1906-1932*, Bâle : Kunstmuseum, 123 p.

MERTON Robert King. [1942] 1973. « The Normative Structure of Science », in STORER Norman W., *The Sociology of Science*, Chicago: The University of Chicago Press, pp. 267-278.

MEULI Karl. 1948. « Nachwort », in MEULI Karl (éd.), *Johann Jakob Bachofens gesammelte Werke*, vol. III, Bâle : Benno Schwabe, pp. 1011-1128

MEULI Karl. 1950. « Felix Speiser (20. Oktober 1880 – 19. September 1949) », in *Verhandlungen der Naturforschenden Gesellschaft in Basel*, Bâle : Birkhäuser, pp. 1-12.

MEULI Karl. 1965. « Alfred Bühler », in SCHMITZ Carl A., WILDHABER Robert (éd.), *Festschrift Alfred Bühler*, Bâle: Schwabe, 17-26.

MEYER-HOLDAMPF Valerie. 1997. *Ein Basler unterwegs im Dschungel von Guatemala : Carl Gustav Bernoulli (1834-1878): Arzt, Botaniker und Entdecker der Tikal-Platten*, Basel : GS-Verlag, 154 p.

MILLS David. 2002. « British Anthropology at the End of the Empire : the Rise and Fall of the Colonial Social Science Research Council, 1944-1962 », in *RHSH* 6, Villeneuve d'Ascq : Presses universitaires du Septentrion, pp. 161-188.

MINDER Patrick. 2001. *Et si la Suisse avait été coloniale ?* Fribourg : [sl].

MINDER Patrick. 2002. « La construction du colonisé dans une métropole sans empire : le cas de la Suisse (1880-1939) », in BANCEL Nicolas, BLANCHARD Pascal et alii (dir.), *Zoos humains, de la vénération à la réalité*, Paris : La Découverte, pp. 227-234.

MONNIER Alain. 2003. *Nostalgie du néolithique : De Lausanne à Las Lomitas : documents sur Alfred Métraux, ethnologue*, Société d'études Alfred Métraux & Labor et Fides, 307 p.

MORRELL Jack, THACKRAY Arnold. 1981. *Gentlemen of Science. Early Years of the British Association for the Advancement of Science*, Oxford : Clarendon Press, 592 p.

MÜHLMANN Wilhelm E. 1948. *Geschichte der Anthropologie*, Bad Godesberg : Deutscher Buchvertrieb Schmidt & Co, 274 p.

MÜHLMANN Wilhelm E. 1968. *Geschichte der Anthropologie* (2ème édition revue et augmentée), Francfort : Athenäum Verlag, 328 p.

MÜLLER Bertrand. 2003. *Lucien Febvre, lecteur et critique*, Paris: Albin Michel, 467 p.

MÜNZER Verena. 1989. « Das Völkerkundemuseum der Universität Zurich 1889-1989 », in *Geographica helvetica*, Berne: Kümmerly und Frey, pp. 152-160.

NAVILLE Edouard. 1914. « A nos lecteurs », *Archives suisses d'anthropologie générale*, I, 1-2, Genève : Kündig, pp. 1-3.

PARATTE Véronique. 2003. *Marketing et publicité dans l'horlogerie : le cas Longines de 1900 à 1962*, Mémoire de licence sous la direction de Laurent Tissot, Institut d'histoire, Université de Neuchâtel, Neuchâtel : s.l., 163 p.

PARAVICINI Eugen. 1943. « Der Anteil der Schweiz and der völkerkundlichen Forschung », in STAUB Walter, HINDERBERGER Adolf, *Die Schweiz und die Forschung : Eine Würdigung schweizerischen Schaffens*, Bern: Huber, pp. 128-160.

PELS Peter. 1997. « The Anthropology of Colonialism : Culture, History and the Emergence of Western Governmentality », in *Annual Review of Anthropology*, Palo Alto: Annuals Reviews Inc, pp. 163-183.

PENNIMAN Thomas Kenneth. 1935. *A Hundred Years of Anthropology*, Londres: Duckworth, 500 p.

PENNY H. Glenn. 2002. *Objects of Culture : Ethnology and Ethnographic Museums in Imperial Germany*, Chapel Hill and London : The University of North Carolina Press, 281 p.

PERROT Paul. 1992. « Funding, Sponsorship and Corporate Support », in BOYLAN Patrick, *Museums 2000. Politics, People, Professionals and Profit*, London, New York : Routledge, pp. 148-154.

PERROUX Olivier. 2006. *Tradition, vocation et progrès. Les élites bourgeoises de Genève (1814-1914)*, Genève : Slatkine, 595 p.

PESTRE Dominique. 2006. *Introduction aux Science Studies*, Paris : La Découverte, 122 p.

PIVETEAU Jean-Luc. 1991. « Institute de géographie », in RUFFIEUX Roland, *Histoire de l'Université de Fribourg, 1889-1989 : institutions enseignements recherches*, t. 2, Fribourg : Editions universitaires, pp. 839-841.

POIRIER Jean. 1968. « Histoire de la pensée ethnologique », in POIRIER Jean, *L'ethnologie générale*, Encyclopédie de la Pléiade, Paris : Gallimard, pp. 5-179.

POMIAN Krzysztof. 1987. *Collectionneurs, amateurs et curieux. Paris, Venise : XVIe-XVIIIe siècle*, Paris : Gallimard, 367 p.

PONT Jean Claude et al. (éd.), *Carl Vogt (1817-1895). Science, philosophie et politique*, Genève : Georg, 399 p.

POULOT Dominique. 2001. *Patrimoine et musées. L'institution de la culture*, Paris : Hachette, 223 p.

PUCCINI Sandra. 1991. « Institutionnalisation de l'anthropologie italienne au 19^{ème} siècle », in *Gradhiva*, Paris : Jean-Michel Place, pp. 83-76.

PULMAN Bertrand. 1989. « Anthropologues et missionnaires avant la rupture : une conférence de W.H.R. Rivers », in *Gradhiva*, 7, Paris : Jean-Michel Place, pp. 73-86.

QUELOZ Dimitry, FASANO Raffaele. 2002. « Les autorités universitaires de 1909 à 1963 », in SCHEURER Rémy, *Histoire de l'Université de Neuchâtel, t. 3, L'Université, de sa fondation en 1909 au début des années 1960*, Neuchâtel : Attinger, pp. 123-170.

REBETEZ Jean-Claude. 2002. « Les autorités politiques et l'université », in SCHEURER Rémy, *Histoire de l'Université de Neuchâtel, t. 3, L'Université, de sa fondation en 1909 au début des années 1960*, Neuchâtel : Attinger, pp. 7-121.

REUBI Serge. 2004. « Aider l'Afrique et servir la science : Henri-Alexandre Junod, missionnaire et ethnographe (1863-1934) », in *Revue historique neuchâteloise*, Neuchâtel : Attinger, pp. 197-214

REUBI Serge. 2005. « De l'objet à l'Autre. L'enseignement de l'ethnologie à Neuchâtel », in GONSETH Marc-Olivier, HAINARD Jacques, KAEHR Roland (dir.), *Cent ans d'ethnographie sur la colline de Saint-Nicolas 1904-2004*, Neuchâtel : MEN, pp. 202-213.

REUBI Serge. 2007. « L'ethnologue, prestataire de service pour l'industrie dans la Suisse des années 1930-1960 », in TISSOT Laurent, et al. (dir.) *Les services. Essor et transformations du secteur « tertiaire » 15^e-20^e siècles*, Actes du Congrès de la SSHES, mai 2005, Zurich : Chronos, pp. 295-303.

REUBI Serge. (à paraître). « ...Etudier la superstition sous toutes ses formes afin de mieux savoir lui substituer la vérité... Henri-Alexandre Junod (1863-1934), ethnographe et missionnaire », in *Sciences et religions. Actes du colloque de la SFHSH*, septembre 2005, Paris : Editions de l'Ehess, 12 p

REVEL Jacques. 1985. « L'histoire au ras du sol », in LEVI Giovanni, *La peur au village : histoire d'un exorciste dans le Piémont du 17^{ème} siècle*, Paris : Gallimard, pp. I-XXXIII.

REY Michel. 1978. *Genève 1930-1933. La Révolution de Léon Nicole*, Berne : Peter Lang, 309 p.

ROTH Carl. 1930. « Sarasin », in *Dictionnaire historique et biographique de la Suisse*, Neuchâtel : Dictionnaire historique et biographique de la Suisse, pp. 719-720.

RUEDIN Pascal. 2003. « Ruralité et modernité dans la peinture du début du 20^{ème} siècle en Suisse », in RUEDIN Pascal, *D'Edmond Bille à Kirchner. Ruralité et modernité artistique en Suisse, 1900-1930*, Moudon : Artos, pp. 14-126.

RUFFIEUX Roland. 1986. « La Suisse des radicaux, 1848-1914 », in *Nouvelle histoire de la Suisse et des Suisses*, Lausanne : Payot, pp. 599-682.

RUOFF Ulrich. 2004. « Lake-Dwelling Studies in Switzerland since “Meilen 1854” », in MENOTTI Francesco (éd), *Living on the Lake in Prehistoric Europe. 150 Years of Lake-Dwelling Research*, London, New York : Routledge, pp. 9-21.

RUPP-EISENREICH Britta, STAGL Justin. 1995. *Kulturwissenschaft im Vielvölkerstaat. Zur Geschichte der Ethnologie und verwandter Gebiete in Oesterreich, ca. 1780-1918*, Wien: Böhlau, 308 p.

SAÏD Edward W. 1979. *Orientalism*, New York: Vintage Books, 394 p.

SARASIN Philipp. 1998. *La ville des bourgeois. Elites et société urbaine à Bâle dans la deuxième moitié du 19^{ème} siècle*, Paris : L'Harmattan, 363 p.

SAVARY Claude, PERROIS Louis. 2003. *Le Gabon de Fernand Grébert, 1913-1932*, Genève : Musée ethnographique, 360 p.

SCHAER Jean-Paul. 2002. « La géologie », in SCHEURER Rémy, *Histoire de l'Université de Neuchâtel, t. 3, L'Université, de sa fondation en 1909 au début des années 1960*, Neuchâtel : Attinger, pp. 469-485.

SCHAER Roland. 1993. *L'invention des musées*, Paris : Gallimard, 144 p.

SCHEURER Rémy. 1988. *Histoire de l'Université de Neuchâtel, t. 1, La première Académie 1838-1848*, Neuchâtel : Attinger, 485 p..

SCHEURER Rémy. 1994. *Histoire de l'Université de Neuchâtel, t. 2, La seconde Académie 1866-1909*, Neuchâtel : Attinger, 624 p.

SCHEURER Rémy. 2002. « L'égyptologie et l'orientalisme », in SCHEURER Rémy, *Histoire de l'Université de Neuchâtel, t. 3, L'Université, de sa fondation en 1909 au début des années 1960*, Neuchâtel : Attinger, p. 417.

SCHMID Hanspeter. 1980. *Krieg der Bürger: das Bürgertum im Kampf gegen den Generalstreik 1919 in Basel*, Zurich : Rotpunkt, 213 p.

SCHMIDT Andrea Elisabeth. 1998. *Paul Wirz. Ein Wanderer auf der Suche nach der "wahren Natur"*, Balser Beiträge zur Ethnologie 39, Basel: Museum für Völkerkunde, 351 p.

SCHNEGG Alfred. [1962]. « Les origines et les débuts de la Société de Belles-Lettres de Neuchâtel », in SOCIÉTÉ DES ANCIENS BELLETTRIENS NEUCHÂTELOIS (éd.), *Belles-Lettres de Neuchâtel, Livre d'Or 1832-1960*, [s.l., s.n.], pp. 11-33.

SCHROEDER-GUDEHUS Brigitte. 1978. *Les scientifiques et la paix. La communauté scientifique internationale au cours des années 1920*, Montréal : Presses universitaires, 371 p.

SCHÜTT Julian. 1996. *Germanistik und Politik. Schweizer Literaturwissenschaft in der Zeit des Nationalsozialismus*, Zurich : Chronos, 342 p.

SCHWAB Raymond. 1950. *La renaissance orientale*, Paris : Payot, 526 p.

SEIPPEL Paul (dir.). 1900. *La Suisse au dix-neuvième siècle*, Lausanne : Payot et Berne : Schmid und Francke, 582 p.

SENARCLENS Jean de. 1999. *Un journal témoin de son temps. Histoire illustrée du Journal de Genève 1826-1998*, Genève : Slatkine, 275 p.

SERVIER Jean, 1986. *L'ethnologie*, Paris : PUF.

SESTER Laurent. 1997. « L'orientation ethnologique et identitaire des Beaux-Arts », in GRIENER Pascal et RUEDIN Pascal, *Le Musée cantonal des Beaux-Arts de Sion 1947-1997. Naissance et développement d'une collection publique en Valais : Contexte et Modèles*, Sion : Editions des Musées Cantonaux du Valais, pp. 34-38.

SIBEUD Emmanuelle. 2002. *Une science impériale pour l'Afrique ? La construction des savoirs africanistes en France, 1878-1930*, Paris : Ehes, 356 p.

SIEGENTHALER Hansjörg. 1996. *Statistique historique de la Suisse*, Zurich : Chronos, 1221 p.

SIEGENTHALER Suzanne. 2004. *George Montandon. Eine Biographische Rekonstruktion der Jahre 1879-1925*, Seminararbeit am Historischen Institut der Universität Bern, s.l., 43 p.

SIERRO Valérie. 2002. *Du cabinet d'histoire naturelle de Charles-Daniel de Meuron au Musée d'ethnographie de Neuchâtel (MEN) : 200 ans d'histoire et de mise en exposition*, Mémoire de licence de l'Université de Lausanne, s.l. s.d.

SIERRO Valérie. 2005. « Les rêves fous du premier conservateur », in GONSETH Marc-Olivier, HAINARD Jacques, KAEHR Roland (dir.), *Cent ans d'ethnographie sur la colline de Saint-Nicolas 1904-2004*, Neuchâtel : MEN, pp. 113-121.

SMOLKA Wolfgang. 1994. *Völkerkunde in München : Voraussetzungen, Möglichkeiten und Entwicklungslinien ihrer Institutionalisierung (1850-1930)*, Berlin : Duncker & Humblot, 360 p.

SPEISER Felix. 1943a. « Geschichte des Museums für Völkerkunde in Basel 1893 bis 1942 », in *Verhandlungen der Naturforschende Gesellschaft in Basel*, 54, Basel : Birkhäuser, pp. 265-280.

SPIELMANN Alex. 1981. *L'aventure socialiste genevoise 1930-1936. De l'opposition à l'émeute, de l'émeute au pouvoir, du pouvoir à l'opposition*, Lausanne: Payot, 880 p.

SPINNER Henri. 1954. « Hommage à Charles Knapp », in *Bulletin de la Société neuchâteloise de géographie*, LI, Neuchâtel : Attinger, pp. 1-12.

SPÖTTEL Michael. 1998. « German Ethnology and Antisemitism : The Hamitic Hypothesis », in *Dialectical Anthropology: An Independent International Journal in the Critical Tradition Committed for the Transformation of our Society and the Humane Union of Theory and Practice*, Dordrecht: Kluwer, pp. 131-150.

STAGL Justin. 1990. « Johann Jakob Bachofen, "Das Mutterrecht" und die Folgen », in *Anthropos*, 85, Sankt Augustin: Anthropos Institut, pp. 11-37.

STEHLIN Hans-Georg. 1917. « Geschichte der Naturforschenden Gesellschaft in Basel, 1817-1917 », in *Verhandlungen der Naturforschende Gesellschaft in Basel*, XXVIII, Bâle : Georg, pp. 1-188.

STIRNIMANN Charles. 2000. « Die Oeffnung des Bildungssystems. Vom Schulgesetz von 1880 zur Bildungsexpansion der 1960er Jahre », in KREIS Georg, VON WARTBURG Beat, *Basel – Geschichte einer städtischen Gesellschaft*, Bâle: Christoph Merian Verlag, pp. 384-394.

STOCKING George W. 1968a. « On the Limits of "Presentism" and "Historicism" in the Historiography of Behavioral Sciences », in STOCKING George W., *Race, Culture and Evolution : Essays in the History of Anthropology*, New York: Free Press, pp. 1-12.

STOCKING George W. 1968b. « "Cultural Darwinism" and "Philosophical Idealism" in E. B. Tylor », in STOCKING George W., *Race, Culture and Evolution : Essays in the History of Anthropology*, New York: Free Press, pp. 91-109.

STOCKING George W. 1968c. « From Physics to Ethnology », in STOCKING George W., *Race, Culture and Evolution : Essays in the History of Anthropology*, New York: Free Press, pp. 133-160.

STOCKING George W. 1968d. « Franz Boas and the Culture Concept in Historical Perspective », in STOCKING George W., *Race, Culture and Evolution : Essays in the History of Anthropology*, New York: Free Press, pp. 195-233.

STOCKING George W. 1971. « What's in a Name? The Origins of the Royal Anthropological Institute (1837-1871) », in *Man*, 6, London: Royal Anthropological Institute, pp. 369-390.

STOCKING George W. 1982a. « Afterword: A View from the Center », in *Ethnos*1-2, Stockholm: Ethnographical Museum of Sweden, pp. 172-186.

STOCKING George W. 1982b. *Race, Culture, and Evolution. Essays in the History of Anthropology*, Chicago: The University of Chicago Press, 380 p.

STOCKING George W. 1983a. « History of Anthropology. Whence/Whither », in STOCKING George, *Observers Observed. Essays on Ethnographic Fieldwork*, History of Anthropology 1, Madison : University of Wisconsin Press, pp. 3-12.

STOCKING George W. 1983b. « The Ethnographer's Magic. Fieldwork in British Anthropology from Tylor to Malinowski », in STOCKING George, *Observers Observed. Essays on Ethnographic Fieldwork*, History of Anthropology 1, Madison : University of Wisconsin Press, pp. 70-120.

STOCKING George W. (éd.). 1983c. *Observers Observed. Essays on Ethnographic Fieldwork*, History of Anthropology 1, Madison : University of Wisconsin Press, 242 p.

STOCKING George W. 1985. « Philanthropoids and Vanishing Cultures. Rockefeller Funding and the End of the Museum Era in Anglo-American Anthropology », in George STOCKING, *Objects and Others. Essays on Museum and Material Culture*, History of Anthropology 3, Madison : University of Wisconsin Press, pp. 112-145.

STOCKING George W. 1987. *Victorian Anthropology*, New York : The Free Press, 429 p.

STOCKING George W. 1989. *Romantic Motives: Essays on Anthropological Sensibility*, Madison: University of Wisconsin Press, 286 p.

STOCKING George W. 1995. *After Tylor. British Social Anthropology, 1888-1951*, Madison : University of Wisconsin Press, 570 p.

STOCZKOWSKI Wiktor. 1994. *Anthropologie naïve. Anthropologie savante. De l'origine de l'homme, de l'imagination et des idées reçues*, Paris : CNRS, 246 p.

STÖCKLIN Werner. 1961. *Der Basler Arzt Leopold Rütimeyer (1856-1932) und sein Beitrag zur Ethnologie*, Thèse soutenue à la Faculté de médecine de l'Université de Bâle, Bâle : Benno Schwabe & Co, 93 p.

STRASSER Bruno, BÜRGI Michael. 2005. « L'histoire des sciences, une histoire à part entière ? », in *Revue suisse d'histoire*, Bâle : Schwabe, pp. 3-16.

STRECK Bernhard (éd.). 2000a. *Ethnologie und Nationalsozialismus*, Gehen: Escher, 228 p.

- STRECK Bernhard. 2000b. « Das Museum für Völkerkunde als ethnologische Praxis », in KRAUS Michael, MÜNDEL Mark, *Zur Beziehung zwischen Universität und Museum in der Ethnologie*, Marburg: Curupira, pp. 143-154.
- STUDER Théophile. 1900. « Sciences physiques et naturelles », in SEIPPEL Paul (dir.), *La Suisse au 19^{ème} siècle*, vol. 2., Lausanne : Payot, pp. 187-258.
- TESTARD Alain. 1991. « Lewis Henry Morgan », in BONTE Pierre et IZARD Michel, *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, Paris : PUF, p. 486-487.
- THOMAS Nicholas. 1994. *Colonialism's Culture: Anthropology, Travel and Government*, Cambridge: Polity Press, 238 p.
- TISSOT Laurent. 1996. *Politique, société et enseignement supérieur dans le canton de Vaud. L'Université de Lausanne 1890-1916*, Lausanne : Payot, 400 p.
- TISSOT Laurent. 2005. « Le financement des universités suisses et ses liens avec la recherche jusqu'à la Seconde guerre mondiale », in SCHWINGES Rainer Christoph (éd.), *Finanzierung von Universität und Wissenschaft in Vergangenheit und Gegenwart*, Bâle : Schwalbe, pp. 305-323.
- TRAUTMANN-WALLER Céline (dir.). 2004. *Quand Berlin pensait les peuples. Anthropologie, ethnologie et psychologie (1850-1950)*, Paris: CNRS, 248 p.
- TRAUTMANN-WALLER Céline. 2006. *Aux origines d'une science allemande de la culture. Linguistique et psychologie des peuples chez Heymann Steinthal*, Paris: CNRS, 338 p.
- TURTLE Alison M. 1999. « Introduction to the Special Issue: The 1898 Cambridge Anthropological Expedition to the Torres Strait », in *Journal of the History of the Behavioural Sciences*, 35, Hoboken: Wiley and Sons, pp. 341-343.
- TYLOR Edward Burnett. 1865. *Researches in the Early History of Mankind and the Development of Civilization*, Londres: Murray, 386 p.
- URRY JAMES. 1993. *Before Social Anthropology*, Chur, Philadelphia: Harwood Academic Publishers, 174 p.
- VAN BEEK Walter E.A. 2004. « Anthropologie et missiologie ou la séparation graduelle des partenaires », in SERVAIS O. et al.(éd.), *Anthropologie et missiologie , 19-20^{ème} siècles. Entre connivence et rivalité*, Paris : Karthala, pp. 25-44.
- VAN DER GEEST Sjaak. 1990. « Anthropologists and Missionaries : Brothers Under the Skin », *Man*, 25, 4, Londres : Royal Anthropological Institute, pp. 588-601

VAN OSS, Adriaan C. 1980. « Comment on Claude E. Stipe : Anthropologists Versus Missionaries: The Influence of Presuppositions », *Current Anthropology*, 21, Chicago : University of Chicago Press, p. 176.

VERMEULEN Han F., ROLDAN Arturo Alvarez. 1995. « Introduction. The History of Anthropology in Europe », in VERMEULEN Han F., ROLDAN Arturo Alvarez (éd.), *Fieldwork and Footnotes: Studies in the History of European Anthropology*, Londres: Routledge, pp. 1-16.

VEYRASSAT Béatrice. 1993. *Réseaux d'affaires internationaux, émigrations et exportations en Amérique latine au 19^{ème} siècle. Le commerce suisse aux Amériques*, Genève : Droz, 532 p.

VINCK Dominique (dir.). 1991. *Gestion de la recherche. Nouveaux problèmes, nouveaux enjeux*, Bruxelles : de Boeck, 567 p.

VOUGA Jean-Pierre. 2006. « Paul Vouga, un itinéraire de vie », in KAESER Marc-Antoine (dir.), *De la mémoire à l'histoire : l'œuvre de Paul Vouga 1880-1940 : des fouilles de La Tène au « néolithique lacustre »*, Hauterive : Service et musée cantonal d'archéologie de Neuchâtel, pp. 139-154.

VUILLEUMIER Marc et al. 1977. *La Grève générale de 1918 en Suisse*, Genève : Gronauer, 257 p.

WALDIS Barbara, WENDLING Thierry. 2002. « La Suisse, ses ethnologies, ses ethnologues », in *Ethnologie française*, XXXII, 2, Paris : Armand Colin, pp. 197-207.

WHITMAN James. 1984. « From Philology to Anthropology in Mid-19th-Century Germany », in STOCKING George (éd.), *Functionalism Historicized. Essays on British Social Anthropology*, History of Anthropology, 2, Madison : The University of Wisconsin Press, pp. 214-229.

WIDMER Thomas. 1992. *Die Schweiz in der Wachstumskrise der 1880er Jahre*, Zurich : Chronos, 925 p.

WYDER Bernard. 1991. « L'Ecole de Savièse ou le centenaire d'une appellation controversée », in *Vallesia*, Sion : Archives cantonales du Valais, pp. 155-167.

YOUNG Allan. 1999. « W.H.R. Rivers and the War Neurosis », in *Journal of the History of the Behavioural Sciences*, 35, Hoboken: Wiley and Sons, pp. 359-378.

ZERILLI Filippo. 1998. « Etnografia e etnologica al congresso di Arnold van Gennep (Neuchâtel, 1-5 giugno 1914) », in *La Ricerca Folklorica*, Brescia: Grafo, pp. 143-152.

ZIMMERMANN Andrew. 2001. *Anthropology and Antihumanism in Imperial Germany*, Chicago : The University of Chicago Press, 364 p.

ZÜRCHER Markus. 1995. *Unterbrochene Tradition. Die Anfänge der Soziologie in der Schweiz*, Zürich : Chronos, 372 p.

Canton : Etat semi-souverain membre de plein droit de la Confédération helvétique. L'instruction publique et l'enseignement supérieur est de son ressort.

Commune : ultime échelon administratif en Suisse. Elle dispose d'un certain nombre de compétences que lui délèguent le canton ou l'Etat fédéral, comme l'instruction primaire ou la politique culturelle.

Conseil administratif : autorité exécutive de la Ville de Genève, composée de cinq à sept membres, les conseillers administratifs, dont l'un est chargé de l'administration des musées de la ville.

Conseil communal : autorité exécutive de la Ville de Neuchâtel, composée de cinq à sept membres, les conseillers communaux, dont l'un est chargé de l'administration des musées de la ville.

Conseil d'Etat (ou *Regierungsrat*) : autorité exécutive des cantons, composée de cinq à sept membres.

Conseil des Etats : l'une des deux Chambres législatives de l'Etat fédéral assurant la représentation populaire.

Conseil fédéral : autorité exécutive de l'Etat fédéral composé de sept membres.

Conseil national : l'une des deux Chambres législatives de l'Etat fédéral exprimant la représentation des cantons.

Curatel : organe de l'Université de Bâle formé d'universitaires nommés par le Conseil d'Etat bâlois, elle joue le rôle d'interface entre l'Université et la société civile. Si elle constitue en première ligne un organe de surveillance de l'Université, elle veille également à ses biens. Parmi d'autres choses, elle donne son préavis sur les nominations des professeurs, octroie l'habilitation à enseigner et à diriger des recherches et reconnaît la validité du programme des cours.

Custos : titre porté par le conservateur d'un musée ou d'une section au musée de Bâle. Il n'a aucun pouvoir décisionnel.

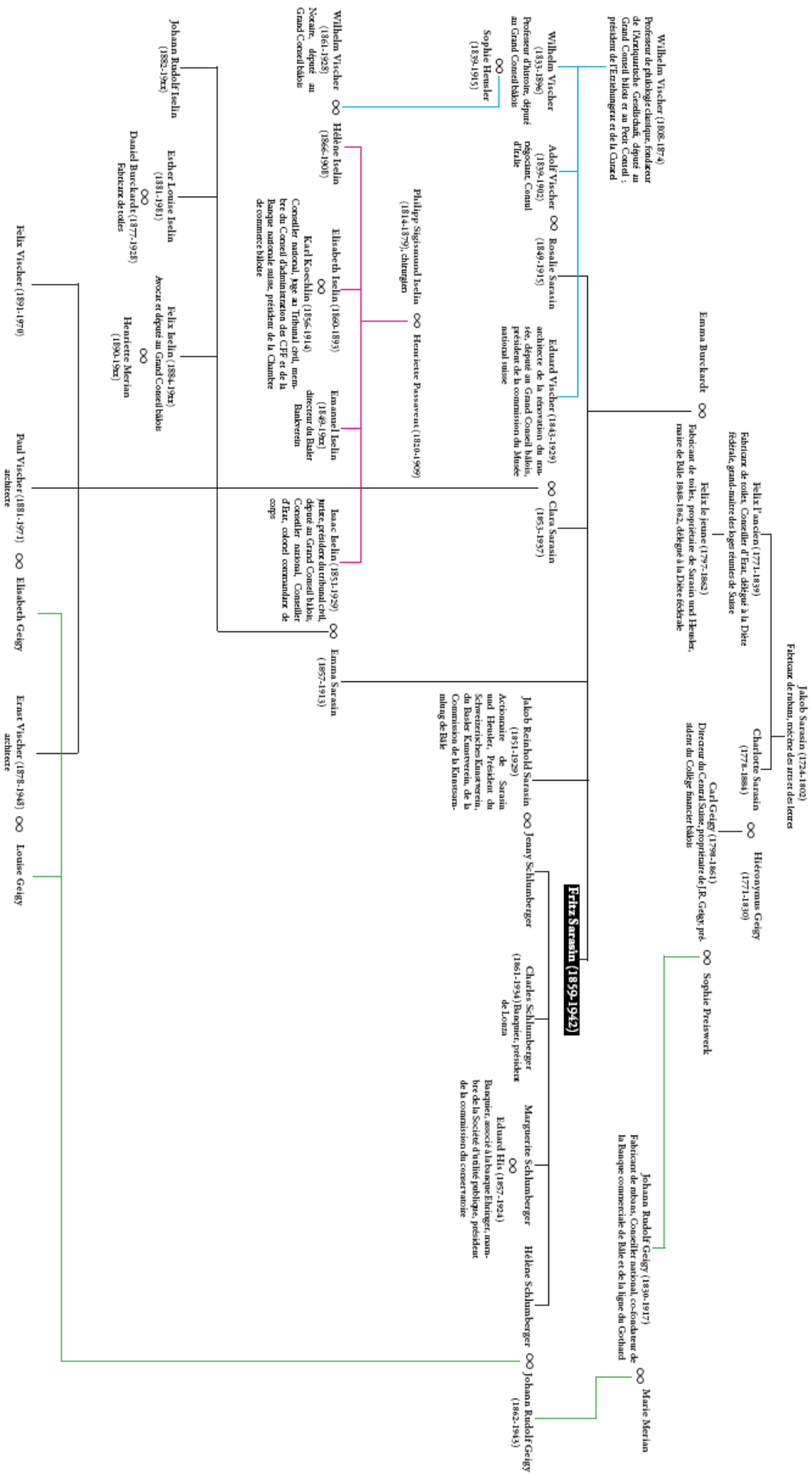
Grand Conseil : autorité législative des cantons.

Parti libéral-conservateur (ou démocrate) : parti politique issu du libéralisme, mouvement politique conservateur protestant, fédéraliste, partisan de l'initiative privée et adversaire de l'étatisme. Ce parti, opposé à l'extension des droits démocratiques, se fonde sur les élites libérales

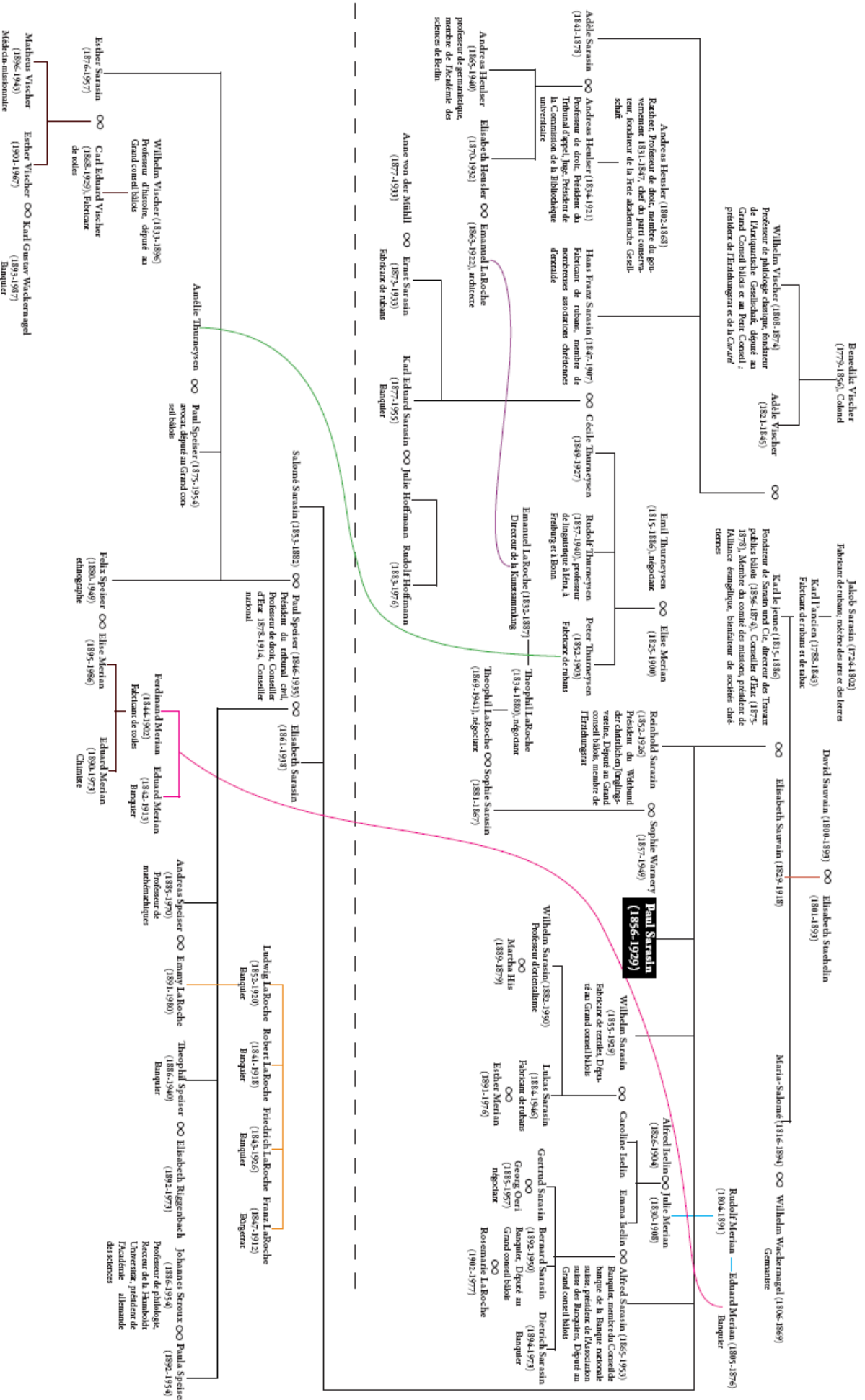
de l'Ancien régime. Il n'est jamais arrivé au pouvoir au niveau fédéral ; il a cependant eu un succès plus ample dans quelques rares cantons, dont Bâle-Ville et Genève.

Parti radical : parti politique issu du radicalisme qui cherche à réaliser un programme démocratique comportant une extension des droits populaires. En matière économique, favorable à une intervention étatique. Est majoritaire dans de nombreux cantons ainsi qu'à l'échelon fédéral jusqu'au terme de la Première guerre mondiale.

Regenz : organe de l'Université de Bâle composé de l'ensemble des professeurs ordinaires qui constitue l'autorité de surveillance de l'Université. Elle nomme le recteur qui assure la présidence de la *Regenz*.



Annexe 2: Généalogie sélective de Paul Sarasin



Annexe 1.3 - Recettes du MEN 1904-1945 en francs constants, ventilées par source¹.

Année	Apport public	Apport privé	En caisse	Autres	Total
1904	1201	1115	193	0	2509
1905	1070	2600	57	0	3727
1906	1758	689	497	0	2944
1907	1134	3779	501	0	5413
1908	1120	644	829	0	2594
1909	1945	697	2182	0	4825
1910	1879	2356	376	0	4610
1911	2327	3406	287	0	6019
1912	2242	1078	759	0	4079
1913	1863	1946	97	0	3906
1914	1724	300	381	30	2435
1915	1176	177	163	11	1527
1916	1936	3969	1873	5	7783
1917	1034	1104	467	4	2610
1918	846	0	2566	2	3415
1919	6016	495	2080	1254	9845
1920	4187	500	977	1254	6918
1921	4110	662	200	6	4978
1922	4931	915	75	7	5928
1923	4354	89	5	1	4449
1924	1597	533	18	0	2148
1925	2607	0	42	0	2649
1926	2118	0	26	0	2144
1927	1528	0	78	0	1606
1928	2258	0	2	0	2261
1929	1860	1241	1	0	3102
1930	1926	379	1325	0	3629
1931	1227	599	817	27	2670
1932	1506	0	1027	0	2533
1933	4969	0	970	0	5938
1934	5060	0	64	0	5124
1935	5115	0	374	0	5489
1936	5028	0	620	0	5648
1937	4416	0	84	44	4544
1938	1657	0	478	0	2135
1939	1654	72	567	7	2301
1940	1380	38	721	0	2139
1943	529	0	160	114	803
1944	482	0	156	136	773
1945	479	0	146	164	789
Total	95463	29384	22241	3065	150153

¹ Y comprises les dépenses d'infrastructure.

Annexe 1.4 – Recettes du MEN 1904-1945 en pourcents, ventilées par source¹.

Année	Public	Privé	En caisse	Autres
1904	47.9	44.4	7.7	0.0
1905	28.7	69.7	1.5	0.0
1906	59.7	23.4	16.9	0.0
1907	20.9	69.8	9.2	0.0
1908	43.2	24.8	32.0	0.0
1909	40.3	14.5	45.2	0.0
1910	40.7	51.1	8.2	0.0
1911	38.7	56.6	4.8	0.0
1912	55.0	26.4	18.6	0.0
1913	47.7	49.8	2.5	0.0
1914	70.8	12.3	15.6	1.2
1915	77.0	11.6	10.7	0.7
1916	24.9	51.0	24.1	0.1
1917	39.6	42.3	17.9	0.1
1918	24.8	0.0	75.2	0.1
1919	61.1	5.0	21.1	12.7
1920	60.5	7.2	14.1	18.1
1921	82.6	13.3	4.0	0.1
1922	83.2	15.4	1.3	0.1
1923	97.9	2.0	0.1	0.0
1924	74.4	24.8	0.8	0.0
1925	98.4	0.0	1.6	0.0
1926	98.8	0.0	1.2	0.0
1927	95.1	0.0	4.9	0.0
1928	99.9	0.0	0.1	0.0
1929	60.0	40.0	0.0	0.0
1930	53.1	10.4	36.5	0.0
1931	46.0	22.4	30.6	1.0
1932	59.5	0.0	40.5	0.0
1933	83.7	0.0	16.3	0.0
1934	98.7	0.0	1.3	0.0
1935	93.2	0.0	6.8	0.0
1936	89.0	0.0	11.0	0.0
1937	97.2	0.0	1.9	1.0
1938	77.6	0.0	22.4	0.0
1939	71.9	3.1	24.7	0.3
1940	64.5	1.8	33.7	0.0
1943	65.9	0.0	19.9	14.2
1944	62.3	0.0	20.1	17.6
1945	60.7	0.0	18.6	20.8
Total	64.9	17.3	15.6	2.2

¹ Y comprises les dépenses d'infrastructure.

Annexe 1.5 - Tableau synoptique des expéditions bâloises, 1883-1949

	F. et P. Sarasin	F. Sarasin	L. Rütimeyer	J. Roux	F. Speiser	P. Wirz	E. Paravicini	A. Bühler
1883	Ceylan							
1884								
1885								
1886								
1887								
1888								
1889	Egypte		Egypte					
1890	Ceylan							
1891								
1892								
1893	Célèbes							
1894								
1895								
1896								
1897								
1898								
1899								
1900								
1901	Ceylan et Célèbes		Ceylan					
1902								
1903								
1904								
1905								
1906								
1907	Ceylan							
1908				Aru, Kei		Hopi		
1909								
1910								
1911								
1912		Nlle- Calédonie	Algérie	Nlle- Calédonie	Nouvelles- Hébrides			
1913								
1914								
1915								
1916								
1917								
1918								
1919								
1920								
1921								
1922								
1923								
1924		Tunisie			Brésil			
1925	Ceylan							
1926								
1927								
1928								
1929					Salomon		Salomon britanniques	
1930								
1931		Siam						Amirauté
1932								
1933								
1934								

1935
1936
1937
1938
1939
1940
1941
1942
1943
1944
1945
1946
1947
1948
1949

l'est	Timor
Asie du sud-est	
Inde	
Ceylan	
St Domingue	
Ceylan	Sumba

Annexe 1.6 – Chronologie sélective comparée de l'ethnographie, 1862-1949

Suisse		Europe, Etats-Unis
	1861	Fondation du Musée ethnographique de Munich et nomination d'un professeur honoraire d'ethnographie
	1862	Fondation de l' <i>Anthropological Society of London</i>
<i>Crania Helvetica</i> , W. His et L. Rütimeyer	1863	
	1864	Fondation du <i>Rijks Ethnographisch Museum</i> , Leiden et du <i>Kolonialmuseum</i> , Amsterdam
	1865	
	1866	Fondation du <i>Peabody Museum</i> , Harvard
	1867	
	1868	
	1869	Fondation de la <i>Berliner Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte</i>
	1870	Fondation de la <i>Deutsche Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte</i>
	1871	Fondation du <i>Royal Anthropological Institute</i>
Etude anthropologique de la population suisse, J. Kollmann	1872	
	1873	Fondation du Musée ethnographique de Berlin
	1874	Fondation du Musée ethnographique de Leipzig
	1875	
	1876	
	1877	
	1878	Fondation du Musée du Trocadéro
	1879	Fondation du <i>Bureau of American Ethnology</i> et du Musée ethnographique de Hambourg
	1880	
	1881	
	1882	
Premier voyage de F. et P. Sarasin à Ceylan	1883	Expédition de F. Boas au <i>Baffinland</i> . E.B. Tylor, conservateur du Pitt-Rivers Museum, à Oxford
	1884	E.B. Tylor, enseignant d'ethnographie à Oxford. L'anthropologie apparaît au programme de la <i>British Association for the Advancement of Science</i>
Fondation de la Société neuchâteloise de géographie	1885	
Installation des cousins Sarasin à Berlin	1886	Premier enseignement d'ethnographie aux Etats-Unis à l'Université de Pennsylvanie
	1887	
	1888	
Fondation de la <i>Ethnographische Gesellschaft</i> de Zurich. Expédition égyptienne de F. et P. Sarasin et L. Rütimeyer	1889	
Départ de H.-A. Junod pour le Mozambique, retour en 1896	1890	<i>Le Rameau d'or</i> , J. Frazer
	1891	

Fondation de l' <i>Ethnographische Sammlung</i> de Bâle. Conférence de F. Sarasin sur l'ethnographie et l'anthropologie des <i>Weddas</i> devant la Société helvétique des sciences naturelles. Knapp est nommé conservateur du MEN	1892	
<i>Die Weddas</i> , F. et P. Sarasin	1893	
	1894	
	1895	Fondation du Musée ethnographique de Cologne
Fondation de la Société suisse des traditions populaires	1896	Critique de l'évolutionnisme naturaliste, par F. Boas. E.B. Tylor professeur à Oxford
	1897	Fondation du Musée ethnographique de Tervuren
<i>Les Ba-Ronga</i> , H.-A. Junod	1898	Expedition de Torres-Strait
E. Pittard soutient sa thèse en anthropologie.	1899	Fondation du Musée ethnographique de Freiburg i.B.
Fondation de la <i>Geographisch-ethnographische Gesellschaft</i> à Zurich	1900	
Fondation du Musée ethnographique de Genève	1901	
	1902	Fondation de l' <i>American Anthropologist Association</i>
	1903	
Ouverture du MEN	1904	
	1905	
Expédition F. Speiser chez les <i>Hopi</i> . <i>Die Varietäten des Menschen in Celebes</i> , F. Sarasin	1906	Naissance d'Anthropos
	1907	
	1908	
Mission G. Montandon en Ethiopie	1909	
H.-A. Junod commence son enseignement à Neuchâtel. Mission F. Speiser aux Nouvelles- Hébrides, retour en 1912.	1910	
<i>Life of a Southafrican Tribe</i> , H.-A. Junod	1911	<i>Methode der Ethnologie</i> , F. Graebner
A. Van Gennep commence son enseignement à Neuchâtel. 12ème Congrès international d'archéologie et d'anthropologie préhistoriques à Genève.	1912	<i>Formes élémentaires de la vie religieuse</i> , E. Durkheim
	1913	<i>Totem et Tabou</i> , S. Freud. Chaire d'anthropologie à la LSE, avec C. Seligmann pour premier titulaire.
F. Speiser commence son enseignement à Bâle en Faculté des sciences. 1er Congrès international d'ethnologie et d'ethnographie à Neuchâtel. Lancement des Archives suisses d'anthropologie générale. Premier séjour de P. Wirz en Océanie, retour en 1919.	1914	B. Malinowski aux îles Trobriand
A. Van Gennep expulsé de Neuchâtel. C. Knapp le remplace.	1915	
E. Pittard nommé professeur d'anthropologie à l'Université de Genève. <i>Les races belligérantes</i> , E. Pittard. <i>Anthropologie der Neu-Caledonier</i> , F. Sarasin.	1916	Première chaire d'ethnographie en Allemagne, Munich
Ouverture du nouveau musée d'ethnographie de Bâle	1917	
	1918	
L'ethnographie promue branche de thèse à Bâle. Mission G. Montandon en Sibérie.	1919	
P. Wirz soutient la première thèse en ethnographie à Bâle. Création de la SSAE	1920	

Décès de C. Knapp. Remplacé par T. Delachaux à la tête du MEN. Disparition de l'enseignement de l'ethnographie à Neuchâtel	1921	
	1922	<i>Les Argonauts du Pacifique occidental</i> , B. Malinowski. <i>La mentalité primitive</i> , L. Lévy-Bruhl. Décès de Elliot Smith
<i>Ethnology of the Vanuatu</i> , F. Speiser	1923	<i>The Methods of Ethnology and Social Anthropology</i> , A.R. Radcliffe-Brown
Mission F. Speiser au Brésil. Fondation de la <i>Geographisch-ethnographische Gesellschaft in Basel. Les Races et l'histoire</i> , E. Pittard.	1924	
	1925	Fondation de l'Institut d'ethnologie
Lancement des <i>Forschungskredite</i>	1926	La Rockefeller Foundation finance les programmes de recherches fonctionnalistes et l'Intern. African Institute
<i>Ethnologie der Neu-Caledonier</i> , F. Sarasin. Etude anthropologique des recrues suisses sous l'égide de la SSAE.	1927	
Mission E. Paravicini aux îles Salomon	1928	<i>Coming of Age in Samoa</i> , M. Mead. Fondation du Musée ethnographique de Vienne comme institution autonome.
Décès de P. Sarasin	1929	
Mission F. Speiser aux îles Salomon	1930	
Mission A. Bühler aux îles de l'Amirauté. E. Paravicini est nommé <i>Custos</i> , première charge payée au musée de Bâle	1931	Mission Dakar-Djibouti
	1932	
T. Delachaux participe comme ethnographe à la 2 ^e Mission scientifique suisse en Angola	1933	
Décès d'H.-A. Junod	1934	<i>Patterns of Culture</i> , R. Benedict. <i>L'Afrique fantôme</i> , M. Leiris
Thèse de M. Dellenbach	1935	
<i>Ethnographie de la région du Cunène</i> , T. Delachaux	1936	
	1937	<i>Gens de la Grande Terre</i> , M. Leenhardt. Ouverture du Musée de l'homme et du Musée des arts et traditions populaires, Paris
A. Bühler est nommé <i>Custos</i> .	1938	
L'ethnographie passe en Faculté des lettres à l'Université de Bâle. Arrivée de l'Institut Anthropol. à Fribourg.	1939	
	1940	
Déménagement du MEG au Bd Carl-Vogt	1941	
Décès de F. Sarasin	1942	
	1943	
Fondation du Musée suisse du folklore et de l'Institut suisse des tropiques. Thèse de J. Gabus	1944	
J. Gabus nommé à la tête du MEN. Décès d'E. Paravicini, remplacé par H.G. Bandi	1945	
	1946	<i>Le chrysanthème et le glaive</i> , R. Benedict
	1947	<i>Do Kamo</i> , M. Leenhardt. <i>Manuel d'ethnographie</i> , M. Mauss.
	1948	
Décès de F. Speiser et T. Delachaux. Fondation de la Société suisse des Américanistes	1949	<i>Les structures élémentaires de la parenté</i> , C. Lévi-Strauss

Individus



Annexe 2.1 – Paul Sarasin



Annexe 2.2. – Fritz Sarasin



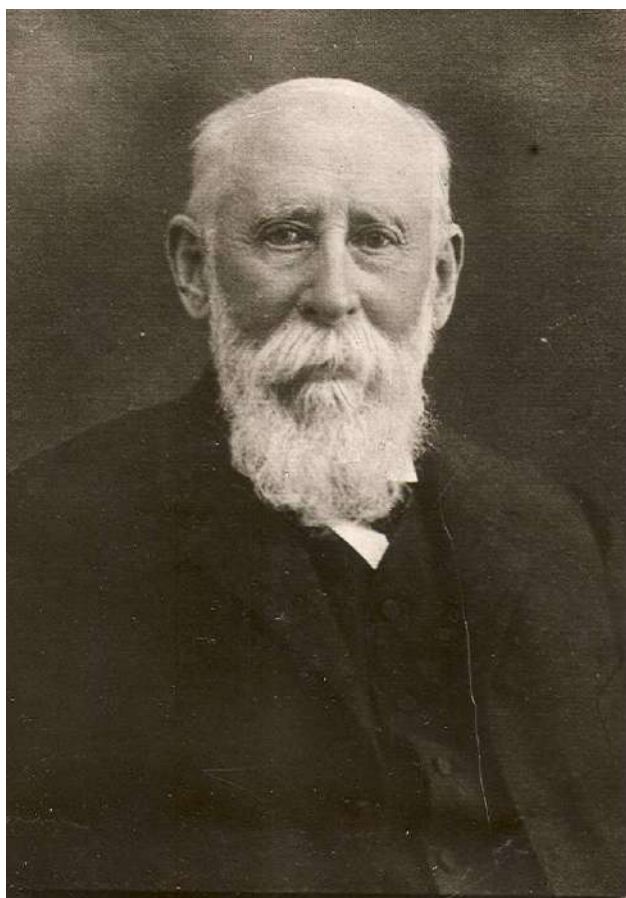
Annexe 2.3 – Fritz (g.) et Paul (d.) Sarasin en Zofingiens



Annexe 2.4 – Leopold Rütimeyer



Annexe 2.5 – Rudolf Hotz



Annexe 2.6 – Julius Kollmann



Annexe 2.7 – Jean Roux



Annexe 2.8 – Eugen Paravicini



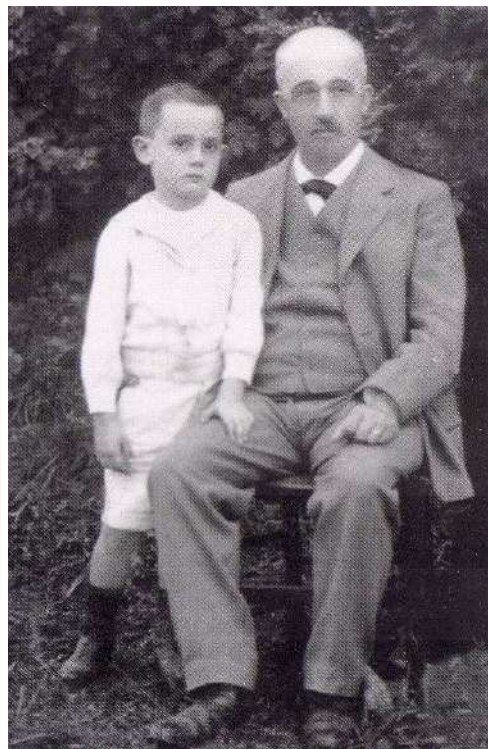
Annexes 2.9 et 2.10 – Felix Speiser



Annexe 2.11. Alfred Bühler



Annexe 2.12 – Paul Wirz



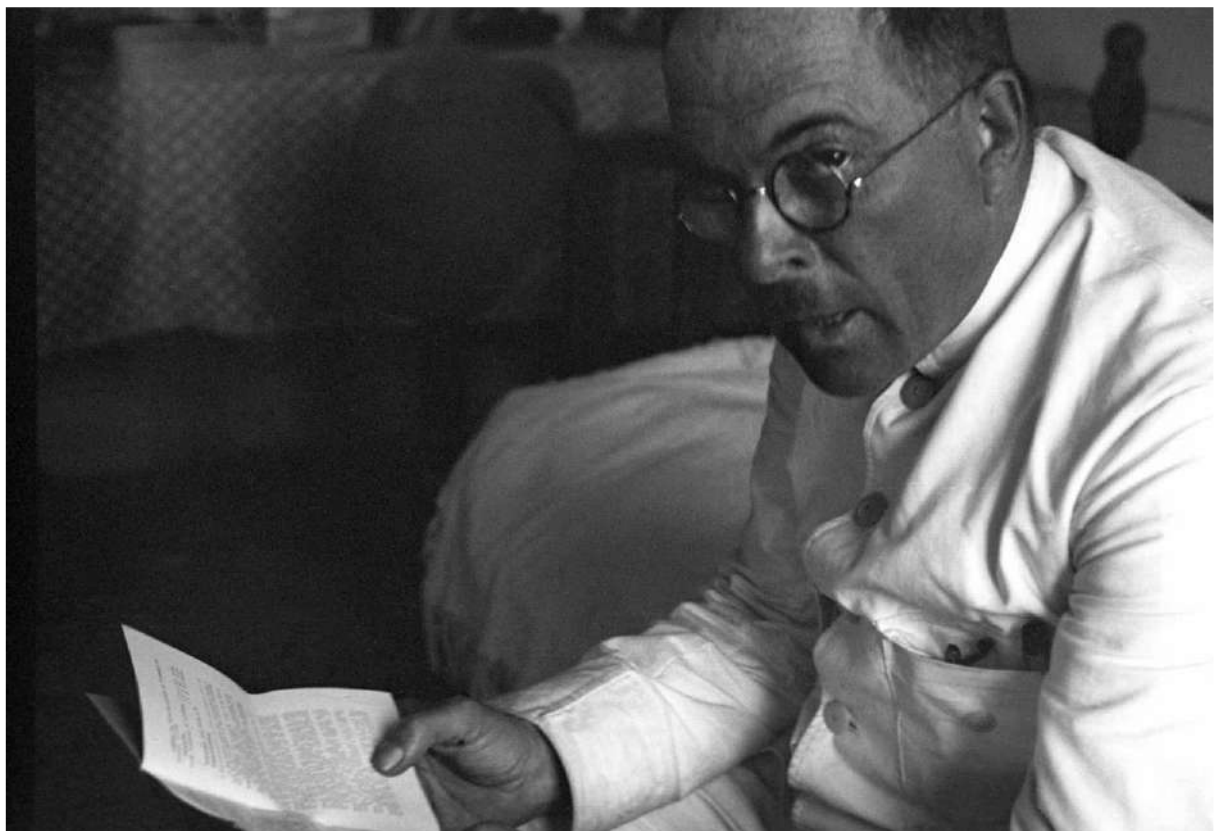
Annexe 2.13 – Charles Knapp



Annexe 2.14 – Calvin Mapopé (g.) et
Henri-Alexandre Junod (d.)



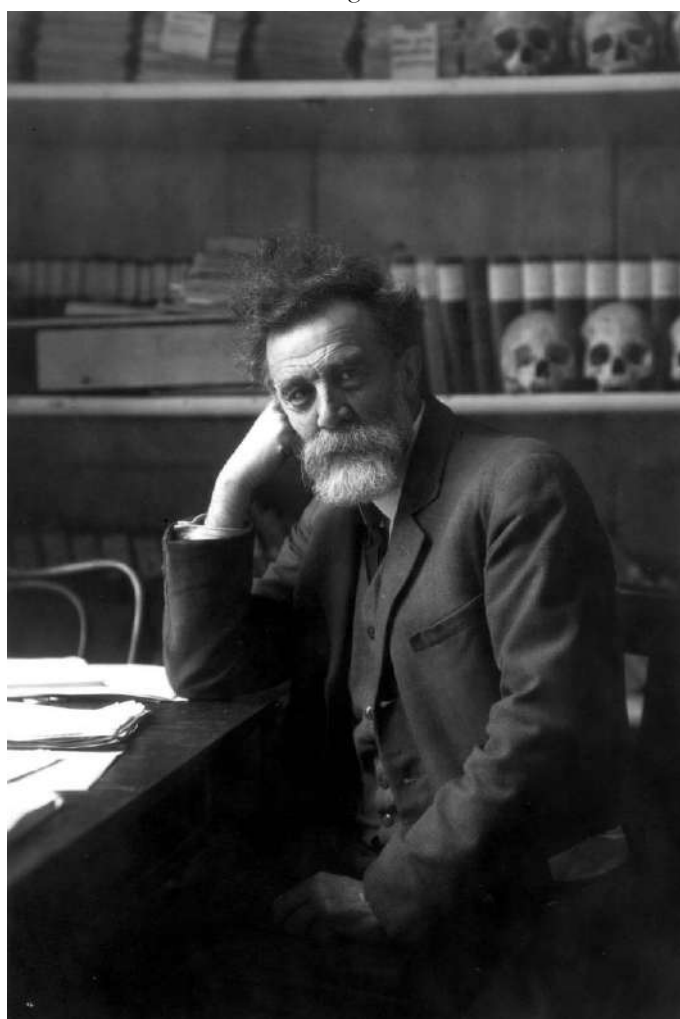
Annexe 2.15 – Arnold Van Gennep, photo de police



Annexe 2.16 – Théodore Delachaux



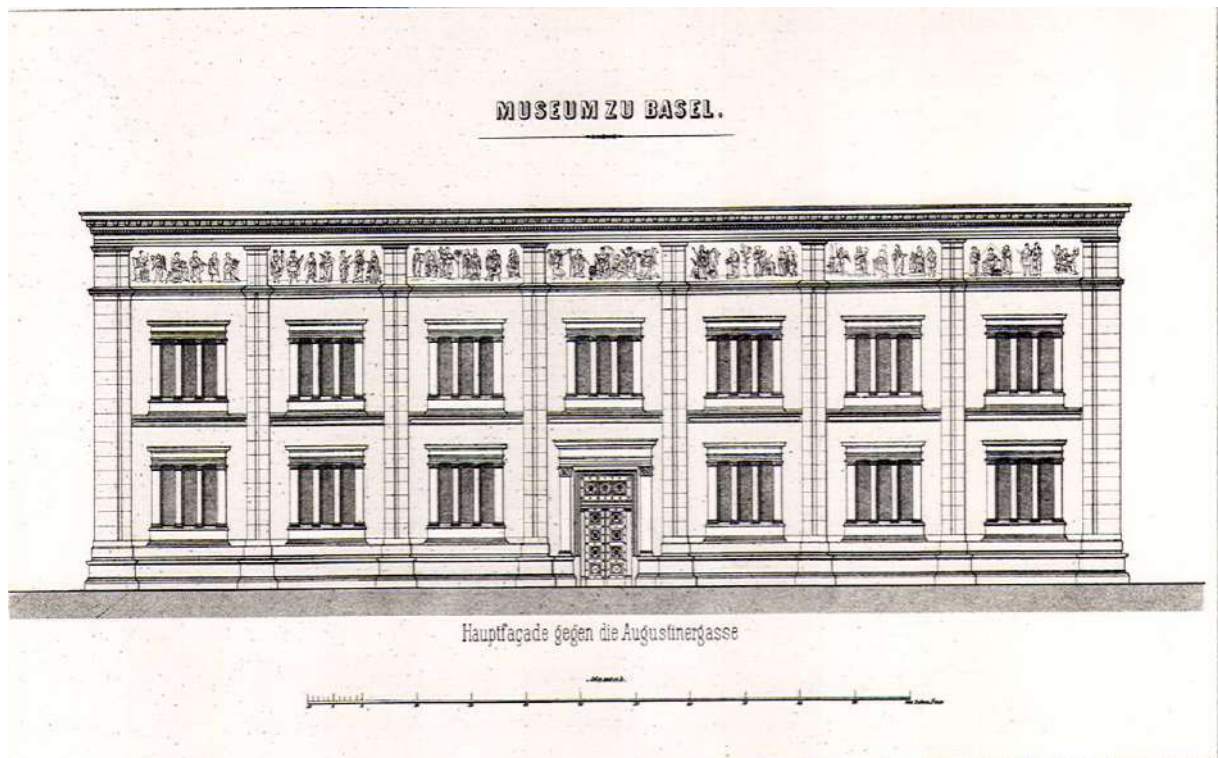
Annexe 2.17 – Marguerite Dellenbach



Annexe 2.18 – Eugène Pittard



Annexe 2.19 – George Montandon



Annexe 3.1 – La façade nord-est du *Museum* de Bâle dessiné par Melchior Berri, 1849. Situé au cœur de la vieille ville, le bâtiment abrite alors l'enseignement universitaire, ainsi que l'ensemble des collections de la ville (Beaux-arts, histoire, sciences naturelles, archéologie).



Annexe 3.2 – L'aula du Musée de Bâle. Edifié comme lieu centralisé du savoir par Melchior Berri, il comporte des laboratoires, des salles d'enseignement et une aula.



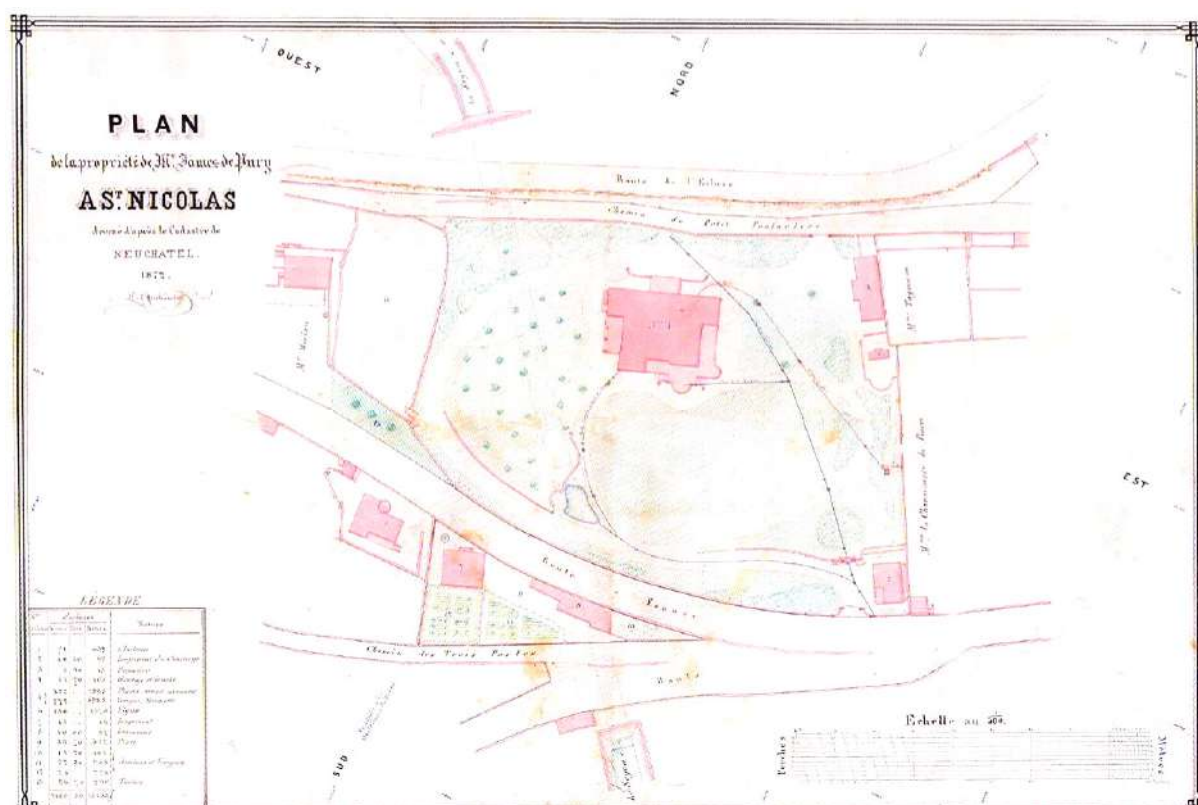
Annexe 3.3 – Façade sud-est du Musée de Bâle, vers 1930, après l'extension.



Annexe 3.4 – Cour intérieure du Musée de Bâle (Rollerhof), en 1944



Annexe 3.5 – Le Musée d'ethnographie de Neuchâtel dans la Villa de Pury, vers 1904.



Annexe 3.6 – Plan de la propriété James de Pury, 1872. Le Musée d'ethnographie est établi dans le bâtiment central au cœur d'un parc d'un hectare, sur une colline à l'ouest de la ville.



Annexes 3.7 et 3.8 – Le Musée ethnographique de Genève, au cœur du Parc de Mon Repos, situé au bout des quais. Un magnifique lieu de délassément, dont le défaut principal est son éloignement de l'Université et des autres musées.

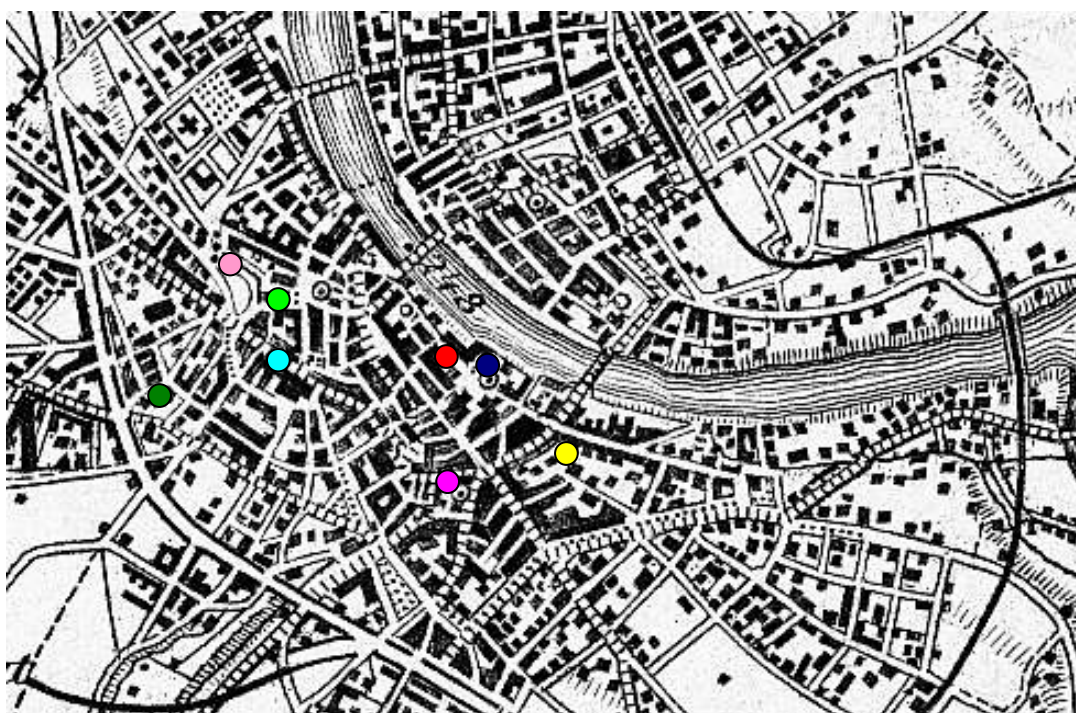


Annexe 3.9 – Le Musée ethnographique de Genève, dans l'ancienne école du Boulevard Carl-Vogt en 1952. Seuls l'aile gauche et le corps central sont réservés au Musée, le reste demeurant à disposition des écoles. Ce déménagement rapproche considérablement le Musée de l'Université et des autres musées de la ville, mais l'éloigne de la gare et des quais, ce qui diminue le nombre de visiteurs.



Annexe 3.10 – Plan de Neuchâtel, 1902 1cm = 160m env.

- Musée d'ethnographie
- Bibliothèque publique et Collège Latin
- Université
- Musée des Beaux-arts



Annexe 3.11 – Plan de Bâle, 1902 1 cm = 250m env.

- Musée ethnographique, Musée d'histoire naturelle, Université, Bibliothèque
- Société de lecture
- Université (1939)
- Institut suisse des tropiques (1943)
- *Kunstmuseum* (1937)
- Institut suisse du folklore
- Musée d'histoire (Barfüsserplatz)
- Bibliothèque (1896)

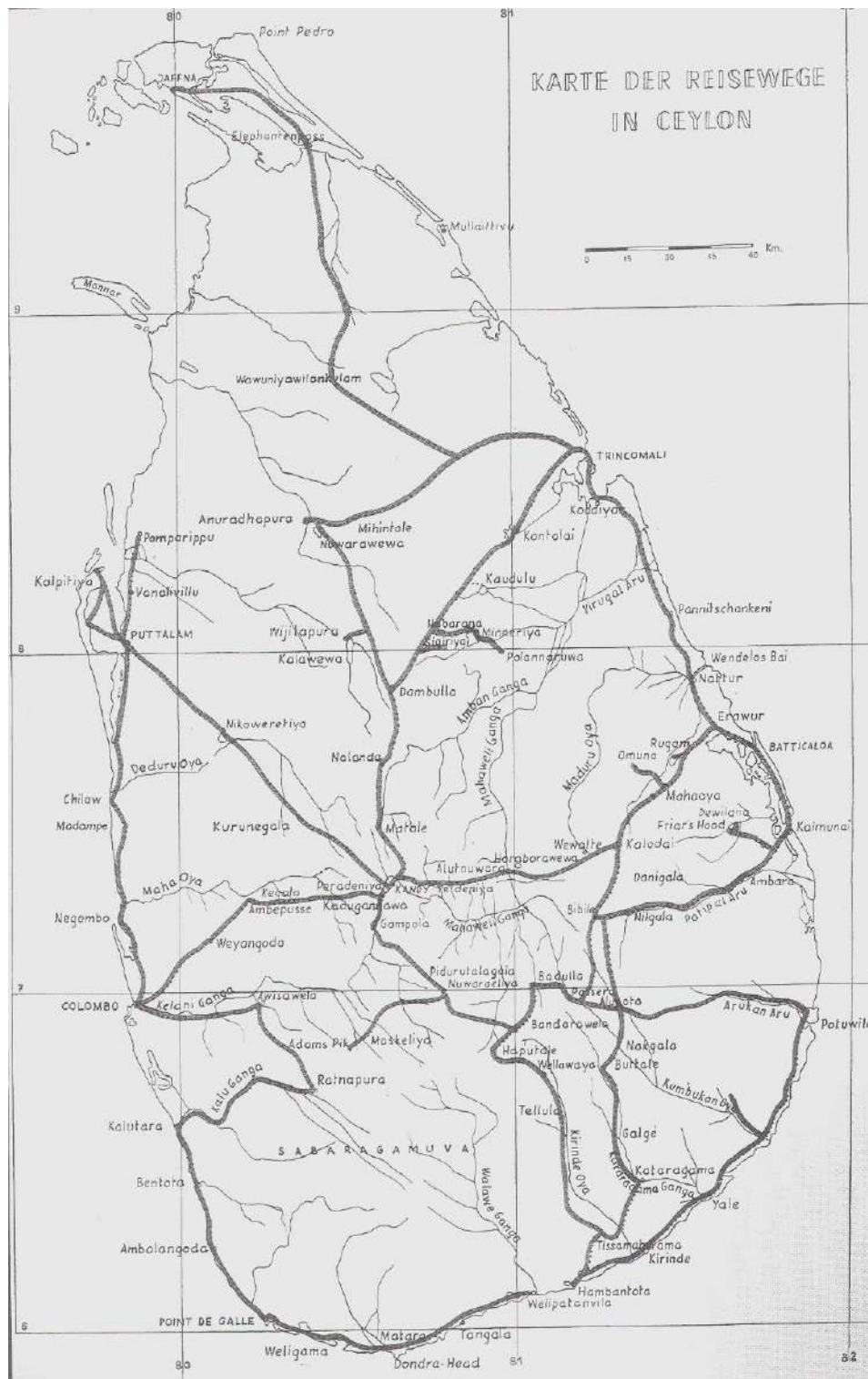


Annexe 3.12 – Plan de Genève, 1898.

1 cm = 230 m env.

- Musée ethnographique, Parc Mon-Repos
- Musée ethnographique, Bd. Carl-Vogt
- Musée d'art et d'histoire
- Université et Muséum d'histoire naturelle
- Palais Eynard (collections zoologiques)

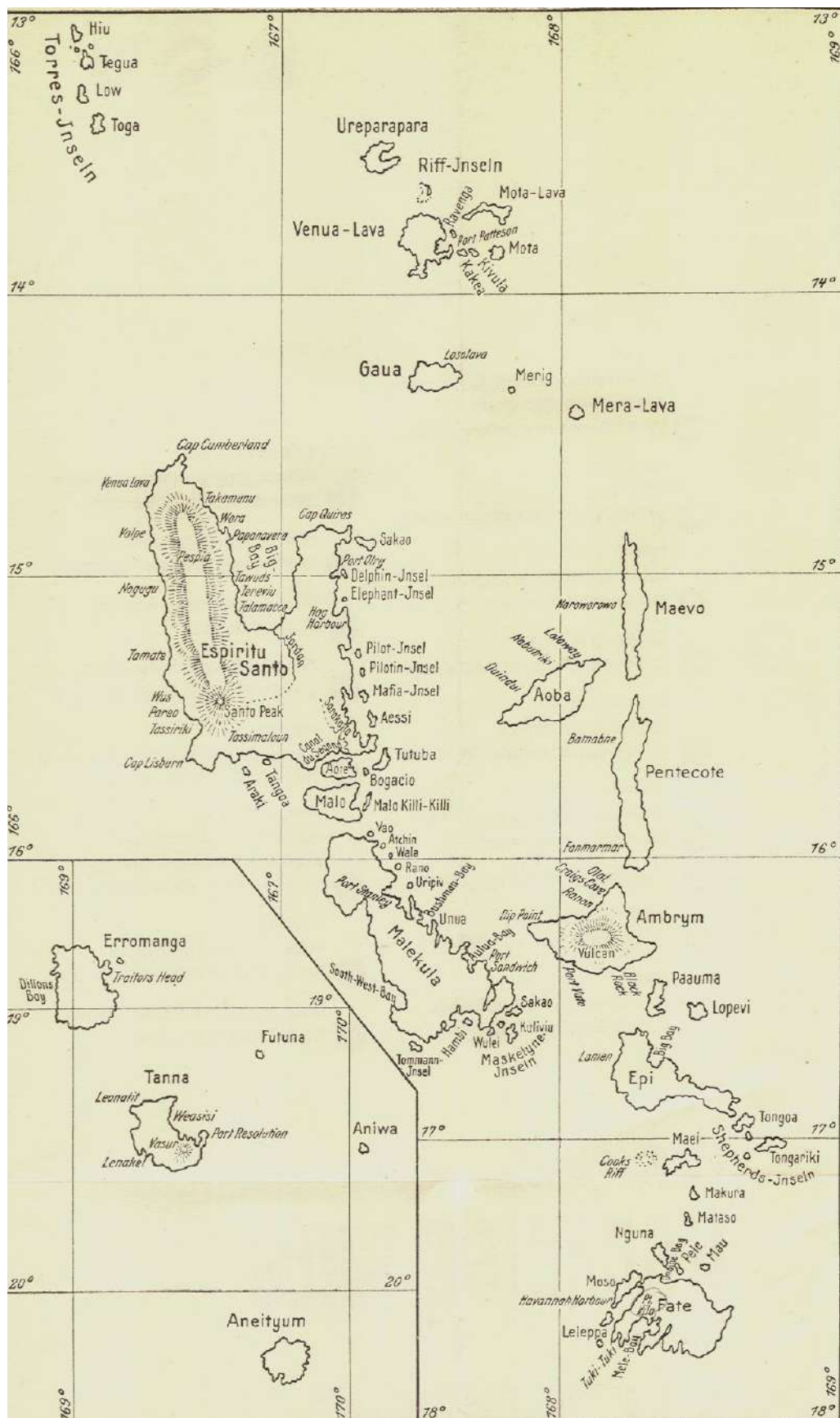
CARTES



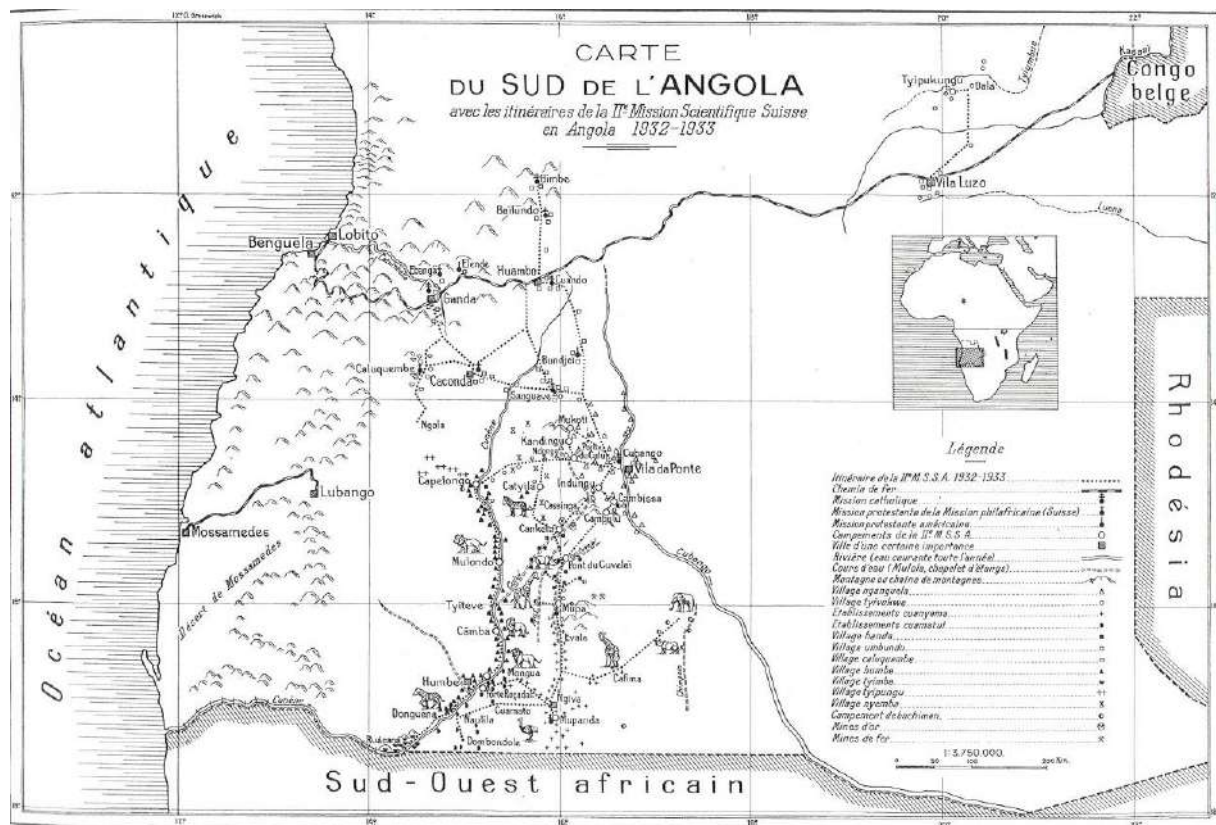
Annexe 4.1 – Carte de Ceylan, avec le parcours des différentes expéditions des Sarasin, dont le nombre souligne une pratique de terrain extensive.



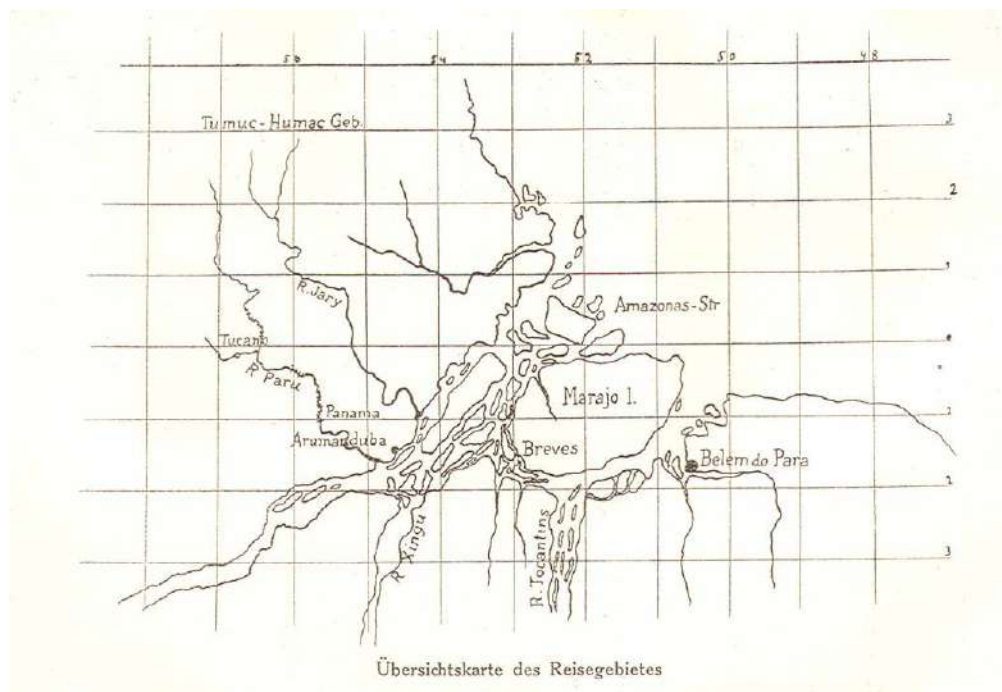
Annexe 4.2 – Carte de Célèbes, dressée par Paul et Fritz Sarasin. En rouge, les voyages d'exploration des deux savants. Ici encore, l'importance et les conditions des déplacements interdisent toute étude intensive.



Annexe 4.3 – Carte des Nouvelles-Hébrides, dressée par Felix Speiser. En l'espace de deux ans, chacune des îles sera explorée par Speiser, contrairement à son plan initial d'étude intensive.



Annexe 4.4 – Carte de l'Angola. Ici encore, l'importance des expéditions impose un rythme qui n'est pas favorable aux études ethnographiques en profondeur.



Annexe 4.5 – Carte détaillée de la région du Paru



Annexe 4.6 – Carte du Brésil



Annexe 4.7 – Océanie. On peut y étudier le parcours d'est en ouest qui caractérise les recherches bâloises.



Annexe 4.8 – En route pour l'Angola, un concert pour les voyageurs, 1932.



Annexe 4.9 – En route pour l'Angola – dans la piscine du bateau, 1932.



Annexe 4.10 – Les quais à Nouméa à l'arrivée du bateau d'Europe, 1911



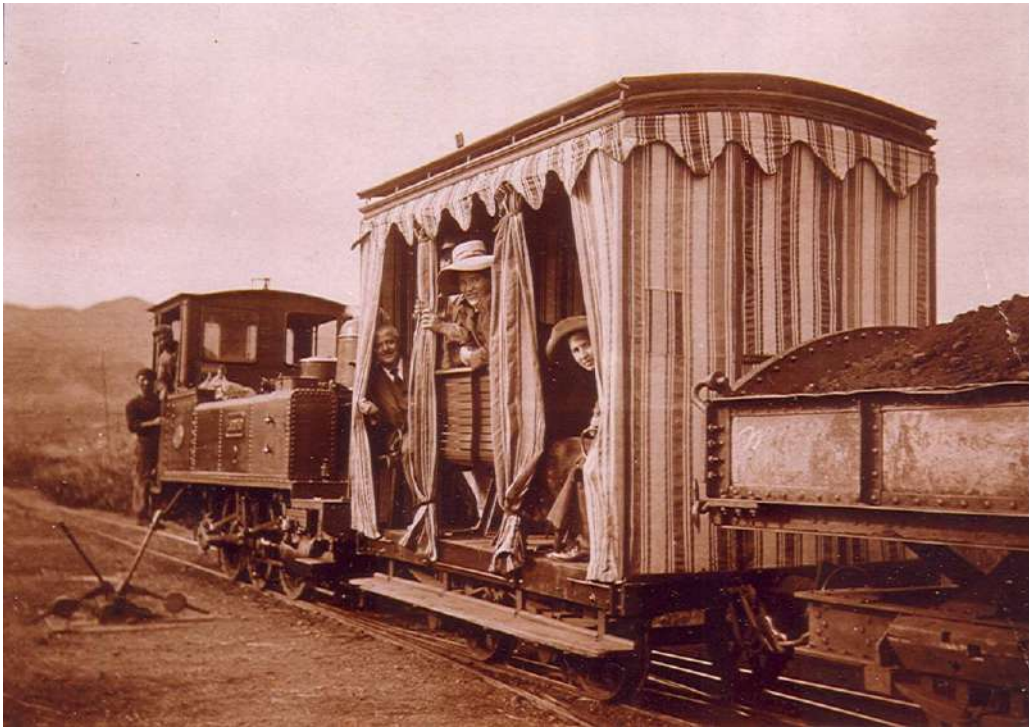
Annexe 4.11 – Sur le « terrain », mais chez les colons, Nouvelle-Irlande, 1931



Annexe 4.12 – La base de Fritz Sarasin et Jean Roux à *Kanala*, Nouvelle-Calédonie



Annexes 4.13, 4.14, 4.15 – Sociabilités coloniales autour de la course de chevaux de *Koepang*, 1935



Annexe 4.16 – La visite des mines de Thio, Nouvelle-Calédonie, 1911



Annexe 4.17 – Le repos des savants. Fritz Sarasin (g.), Jean Roux (d.) et deux inconnues, 1911-1912.



Annexe 4.18 – Devant la Mission de *Santo*, Nouvelles-Hébrides, 1910-1912



Annexe 4.19 – Speiser dans le jardin d'un colon à *Venna Lava*, Nouvelles-Hébrides, 1910-1912



Annexe 4.20 – L'agent colonial Brugman et les radjas de Palu et Paloppo, Célèbes, 1902



Annexe 4.21 – Une mission en Angola, 1933



Annexe 4.22 – La première expérience lacustre des cousins Sarasin. Ils passent une nuit dans cette maison à *Buol*, Célèbes, 1895.



Annexe 4.23 – Dans l'impossibilité de leur offrir un lit chez lui, le Résident Dirksen a fait construire une maison de bambou pour les cousins Sarasin à *Lokka*, Célèbes, 1895.



Annexe 4.24 – Lors des expéditions à travers Célèbes, le confort devient spartiate. Paul Sarasin sous sa tente, peut-être au moment de boire le verre de whiskey qui annonce la fin du travail, *Leboni*, Célèbes, 1902



Annexe 4.25 – Dix ans après, les conditions restent identiques pour Jean Roux, après une journée de travail, Nouvelle-Calédonie 1911-1912



Annexe 4.26 – Un quantité phénoménale de matériel pour la vie de camp. Felix Speiser déjà saisi par le doute, au camp de *Moraica*, sur le *Parn*, 1924.



Annexe 4.27 – L'âge réclame des conditions plus confortables. La « villa du Professeur Speiser » à *Fissoa*, Nouvelle-Irlande, 1930.



Annexe 4.28 – Le camp d'Eugen Paravicini sous la pluie aux îles Salomon, 1928.



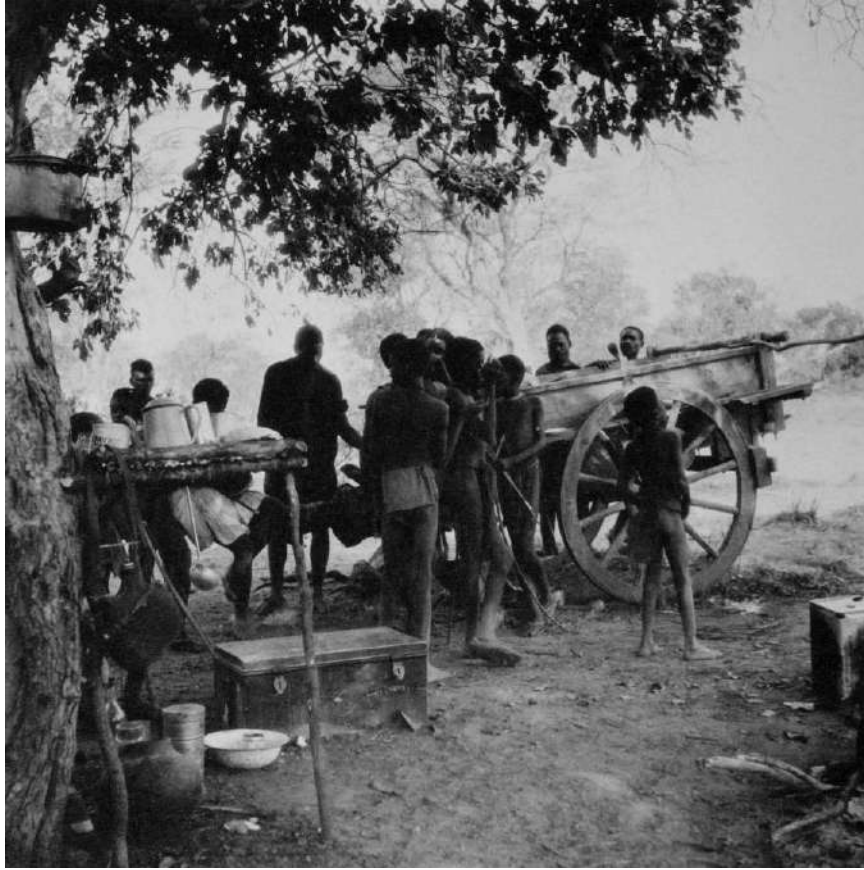
Annexe 4.29 – Une intégration toute relative à la vie indigène, W.L. Meyer sur le terrain à Timor avec Alfred Bühler, 1935.



Annexe 4.30 – Cliché publicitaire ou simple désir d’immortaliser la « moindre des petites choses », Delachaux au campement en Angola, 1933.



Annexe 4.31 – Trois fanions qui en disent long : le respect de la puissance coloniale portugaise, le patriotisme suisse et la fidélité à la ville de Neuchâtel.



Annexe 4.32 – La cuisine de camp et le char à bœuf qui transporte tout le matériel, campement non-identifié, Angola 1933.



Annexe 4.33 – Sur le terrain, mais installés comme à la maison. L'heure du repas pour Théodore Delachaux, Albert Monard et Charles-Emile Thiébaud, Angola 1933.



Annexes 4.34 et 4.35 – Les pratiques de la « alte Herrschaft ». Les grottes des *Toàla* et leur découvreur, le *radja de Lamontjang*, Célèbes, 1896



Annexe 4.36 – Les pratiques de la « alte Herrschaft ». *Weddas*, sans date.



Annexe 4.37 – Les pratiques de la « alte Herrschaft ». *Toàlas*.



Annexe 4.38 – Parures canaques, sans date.



Annexe 4.39 – Les pratiques de la « alte Herrschaft ». Femme *Tyipunga*, de face portant un ornement que Delachaux n’a pu acheter.

Annexes 4.34, 4.35, 4.36, 4.37, 4.38, 4.39 – Les pratiques de la « alte Herrschaft ». Les Sarasin, comme Théodore Delachaux, documentent et mettent en scène leurs découvertes de manière exhaustive. Les photographies servent à archiver ce qui ne peut être emporté, comme... les autochtones.



Annexe 4.40 – Les pratiques de la « alte Herrschaft ». *Weddas de Nilgala*, sans date.



Annexe 4.41 – Les pratiques de la « alte Herrschaft ». Femmes devant leur maison aux îles Banks, 1910-1912. La légende porte l'indication : « Maison – femmes – cochons ».



Annexe 4.42 – Les pratiques de la « alte Herrschaft ». Habitant d'*Aola* posant devant sa maison

Annexes 4.40, 4.41, 4.42 – Mis à part les portraits, on documente également l'environnement naturel, les habitats et les habitants. Ces trois photos, prises à Ceylan en 1892, aux Nouvelles-Hébrides en 1910-1912 puis aux îles Salomon en 1928 attestent une norme de la pratique de terrain.



Annexe 4.43 – Les pratiques de la « alte Herrschaft ». Un exemplaire des célèbres *Schädelhäusschen* que Paravicini ne parvient pas à acquérir sans créer des émeutes. Ici encore, la photographie archive ce qui n'a pu être collectionné.



Annexe 4.44 – Les terrains de Paul Wirz. Paul Wirz et sa pratique d’immersion au sein des populations locales, ici entouré des *Marind-Anim*, Nouvelle-Guinée 1915-1919



Annexe 4.45 – Les terrains de Paul Wirz. Paul Wirz entouré d’enfants au lac de *Sentani*.



Annexe 4.46 – Les terrains de Paul Wirz. Un *Marind-Anim* joue avec Dadi Wirz, le fils de Paul, Nouvelle-Guinée, 1931. Ce cliché comme le précédent attestent une certaine proximité avec les populations locales dont d'autres savants suisses ne peuvent que rêver.



Annexe 4.47 – Portrait d'un autochtone à *Ambrym*, Nouvelles-Hébrides, 1910-1912.



Annexe 4.48 – Les « prolétaires » : une autre pratique de l'ethnographie. Alfred Bühler et W.L. Meyer parodient les pratiques de la « alte Herrschaft ».





Annexes 4.49 et 4.50 – Les « prolétaires » : une autre pratique de l'ethnographie. Naissance de l'intérêt d'Alfred Bühler pour les techniques primitives, Timor, 1935.



Annexe 4.51 – Les « prolétaires » : une autre pratique de l’ethnographie. Les techniques, un intérêt partagé par Delachaux, ce qui témoigne du mélange des pratiques et des intérêts et atteste l’absurdité de l’hypothèse de l’homogénéité des pratiques.



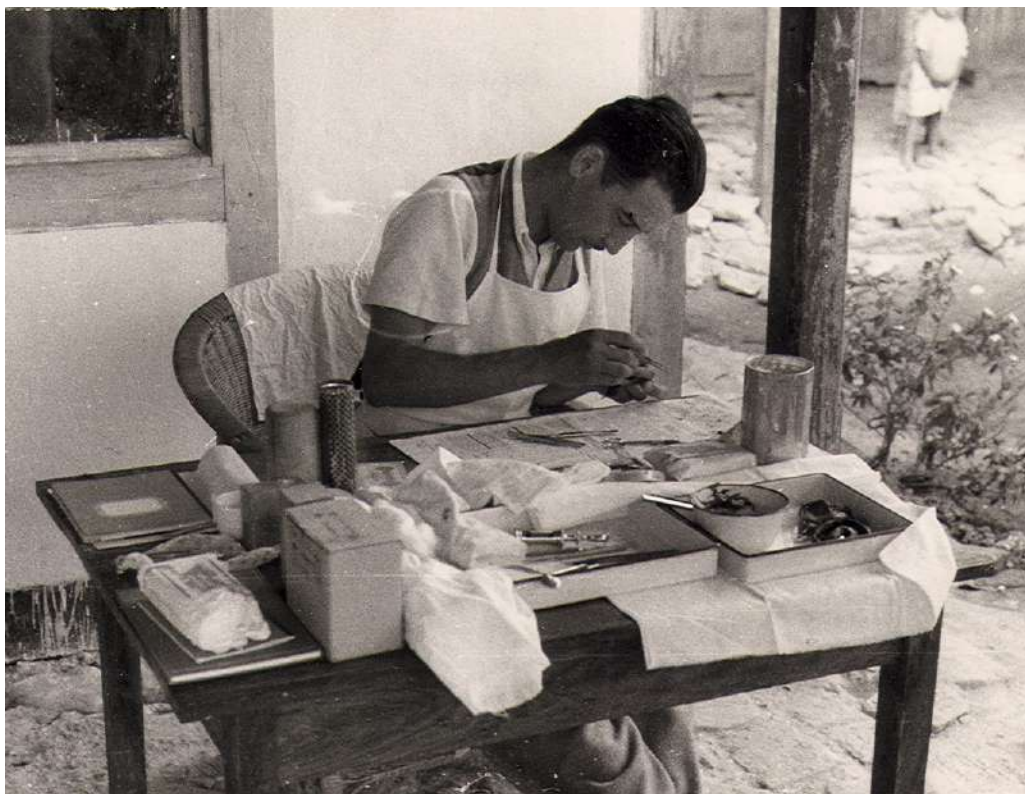
Annexe 4.52 – Les « prolétaires » : une autre pratique de l’ethnographie. Documentation des pratiques autochtones en situation : un marché à *Timor*, 1935.



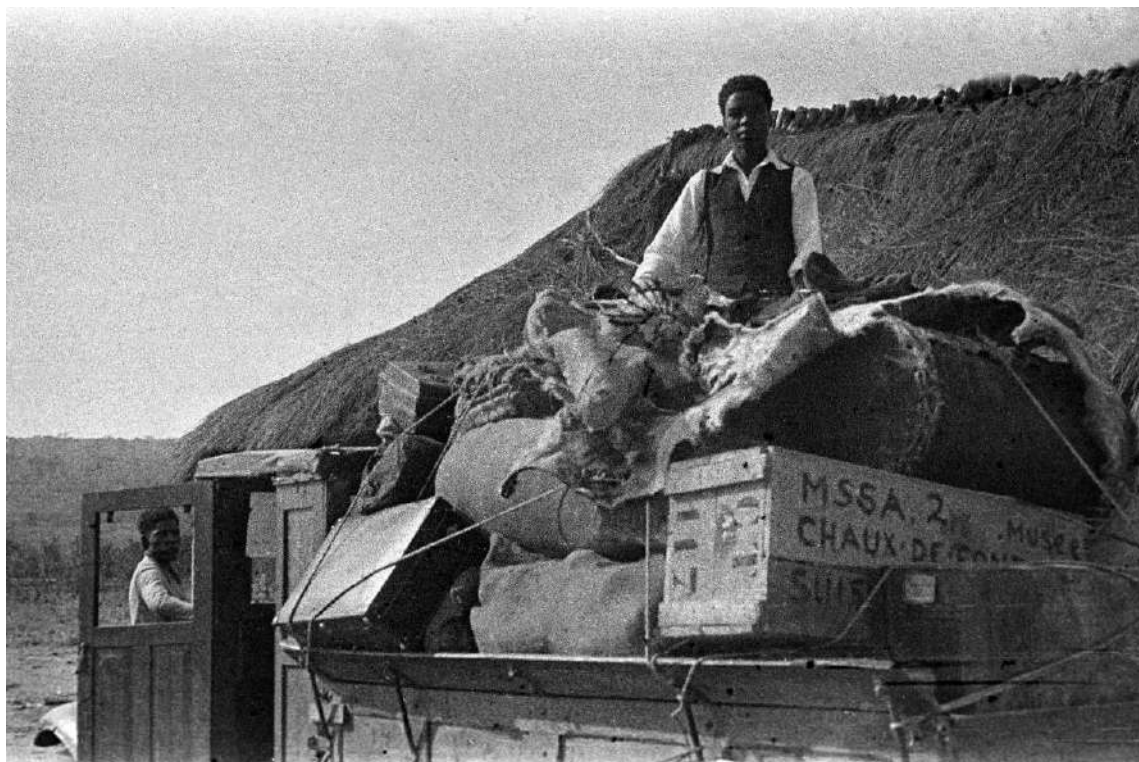
Annexe 4.53 – Les « prolétaires » : une autre pratique de l’ethnographie. Documentation des pratiques autochtones en situation : une cérémonie à *Sumba*, 1949.



Annexe 4.54 – Des pratiques partagées. La documentation est établie sur le terrain. Felix Speiser derrière sa machine à écrire au village de *Tucano*, 1924.



Annexe 4.55 – Des pratiques partagées. La documentation est préparée sur le terrain. W.L. Meyer, l'accompagnateur d'Alfred Bühler à *Timor*, prépare les collections avant l'emballage à *Nikiniki (Timor)*, 1935.



Annexe 4.56 – Des pratiques partagées, les collections. Un camion chargé d'objets, Angola 1933.



Annexe 4.57 – Des pratiques partagées, les collections. Une femme *Nganguela* vend son grand panier, Angola 1933



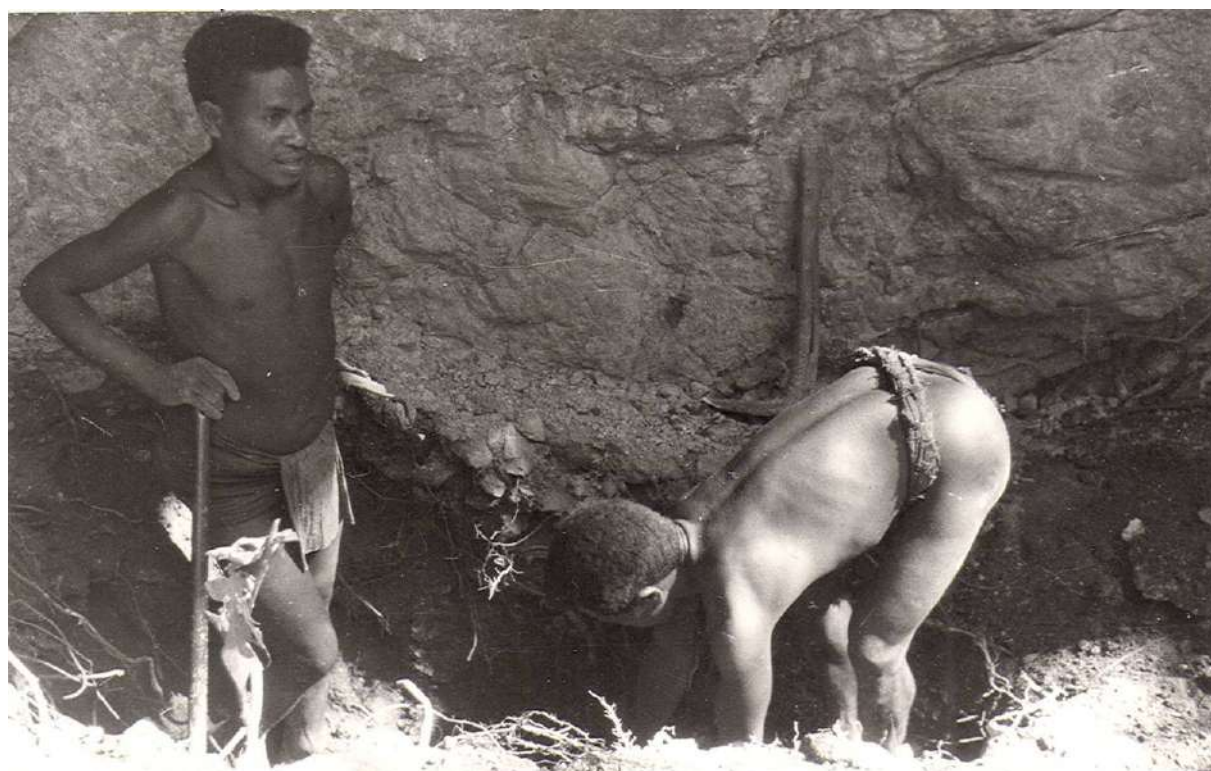
Annexe 4.58 – Des pratiques partagées, les collections. Les collections amassées peuvent atteindre une ampleur considérable.

LES AUTRES DOMAINES DE RECHERCHE

<u>Indice céphalique</u> (calculé par O. Schepinbaum)		<u>Indice Nasal</u> (calculé par Schepinbaum)	
D.T. mal.		Largueur du nez	
D.A.P. mal.		Largueur du nez	
hyperdolichocéphale	jusqu'à 70.9	hyperleptorhinien	jusqu'à 54.9
dolichocéphale	71.0 à 75.9	leptorhinien	55.0 à 69.9
mesocéphale	76.0 à 80.9	mesorhinien	70.0 à 84.9
brachycéphale	81.0 à 85.9	brachyrhinien	85.0 à 99.9
hyperbrachycéphale	86.0 et au delà	hyperbrachyrhinien	100.0 et au delà
<u>Indice Facial</u> (calculé par O. Schepinbaum)		<u>Indice Facial supérieur</u> (calculé par O. Schepinbaum)	
I		II	
Bisognathisme		Bisognathisme	
hypercurvose	jusqu'à 78.9	hypercurvose	jusqu'à 46.9
curvose	79.0 à 83.9	curvose	47.0 à 51.9
mesoprosopie	84.0 à 87.9	orthoprosopie	52.0 à 56.9
leptoprosopie	88.0 à 92.9	leptoprosopie	57.0 à 60.9
hyperleptoprosopie	93.0 et au delà	hyperleptoprosopie	61.0 et au delà
<u>Caractéristiques de Tregenza:</u>		<u>Prognathisme</u> (calculé par Schepinbaum)	
dentures	rapides - courtes - fines de pointe -	très petit angle	jusqu'à 124 (0.85%)
dentures	rapides - courtes - fines de pointe -	petit angle	125 à 132 (2.75%)
dentures	rapides - courtes - fines de pointe -	normal	133 à 140 (57.55%)
dentures	rapides - courtes - fines de pointe -	angle ouvert	141 à 148 (17.55%)
dentures	rapides - courtes - fines de pointe -	angle très ouvert	149 et au delà (1.25%)
dentures	rapides - courtes - fines de pointe -		



Annexes 4.61 et 4.62. L'anthropologie. Le pense-bête anthropologique de Marguerite Lobsiger-Dellenbach, en prévision de son expédition saharienne avec Jean Gabus en 1948.



Annexes 4.63 et 4.64 – La préhistoire. Fouilles à *Timor*, 1935, pour éclairer le paléolithique océanien.

da dieselben auf Celebes fehlen, und da ferner gerade in einem Lande, wo sie die Menschen schwer bedrängen, nämlich in Vorder-Indien, Pfahlbauten unbekannt sind und die Häuser unmittelbar auf den Boden gesetzt werden.)

In Paloppo, wo das kleine Flußbett, in eine Anzahl von Seitenkanälen verzweigt, den Ort durchzieht, füllt die Flutwelle, wie schon berichtet, das Flußnetz durch den ganzen Ort hin, und da



Fig. 6a. Pfahldorf Libukang bei Flut.

ist leicht zu sehen, wie die Hinterhäuser nach diesen Kanälen zu gerichtet sind; die Häuser drängen sich gleichsam darnach hin, um des Nutzens der Flutwelle teilhaftig zu werden.

Hier in Libukang, wo die Häuser zur Flutzeit im tiefen Wasser stehen, verbinden zahlreiche Brückenstege die einzelnen Wohnungen untereinander und mit dem Festland; sie sind oft mit Resten von alten Einbaumbooten belegt.

Wir haben, um das über den Nutzen der Pfahlbauten Gesagte recht sinnfällig zu erläutern, eine Gruppe von Pfahlhäusern von derselben Stelle aus sowohl zur Zeit der Ebbe, als zur Zeit der Flut

photographiert, so daß nach der Betrachtung dieser Bilder schwerlich noch jemand unsere Auffassung bestreiten wird.

In Libukang und Paloppo sind deutlich sprechende Beispiele dafür zu sehen, daß das aus Planken gebaute Schiff dadurch entstanden ist, daß man dem Rande des Einbaumes Bretter aufsetzte, um ihn so zu erhöhen, der Kiel ist der Einbaum; man sieht hier alle Übergänge nebeneinander.



Fig. 6b. Pfahldorf Libukang bei Ebbe.

Es bestehen auf dem Inselchen förmliche Fabriken zur Verfertigung der riesig ausgedehnten Fischreusen, wie wir sie schon vom Tiourahügel herab mit Verwunderung erblickt hatten. Diese Reusen setzen sich aus feinen, miteinander parallel verbundenen Stäbchen zusammen, die, sehr brüchig, aus die Blattstiele von Gleichenien-Farnen zu sein schienen; das höchst unsolide Material muß beständig erneuert werden.

In Paloppo vernahmen wir noch einige interessante Einzelheiten über den Betrieb des Sklavenhandels. Unser Hausherr, ein bescheiden auftretender Buginese, der hübsch malayisch sprach,

Annexe 4.65 – La préhistoire. L'interprétation des Sarasin (1905) sur la fonction de l'habitat lacustre...

Tafel XIX



Pfahlbauten im Matamajee (Celebes)

Aufnahme Dr. F. Sarasin

Annexe 4.66 – La préhistoire. Rejet de l'interprétation des Sarasin et usage de la comparaison ethnographique par le préhistorien Theophil Ischer (1928).

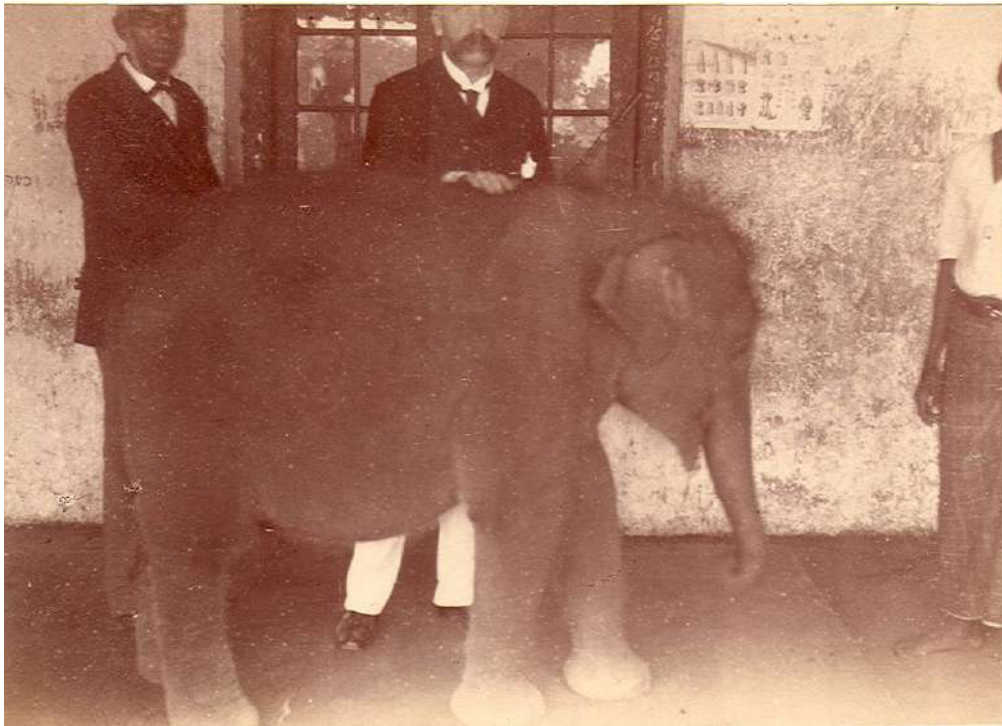


Annexe 4.67 – Les sciences naturelles. La plupart des ethnographes sont naturalistes et profitent des expéditions pour réunir des données dans les différentes branches des sciences naturelles. La zoologie y joue un rôle particulier, entre science et loisirs, comme l'attestent ces clichés de présentation de trophées.

Ici, les cousins Sarasin à Ceylan, sans date.



Annexe 4.68 – Les sciences naturelles. La Mission scientifique suisse en Angola traite également de zoologie et la chasse y fait partie des activités quotidiennes. Ici, Delachaux posant sur un rhinocéros, en compagnie des rabatteurs.



Annexe 4.69 – Les sciences naturelles. Les cousins Sarasin, qui siègent dans la commission du musée d'histoire naturelle, soutiennent également le jardin zoologique de Bâle. L'éléphanteau *Kumbuk* capturé par les deux hommes fut ainsi offert à cette institution en 1886. Il fut le premier éléphant du jardin.



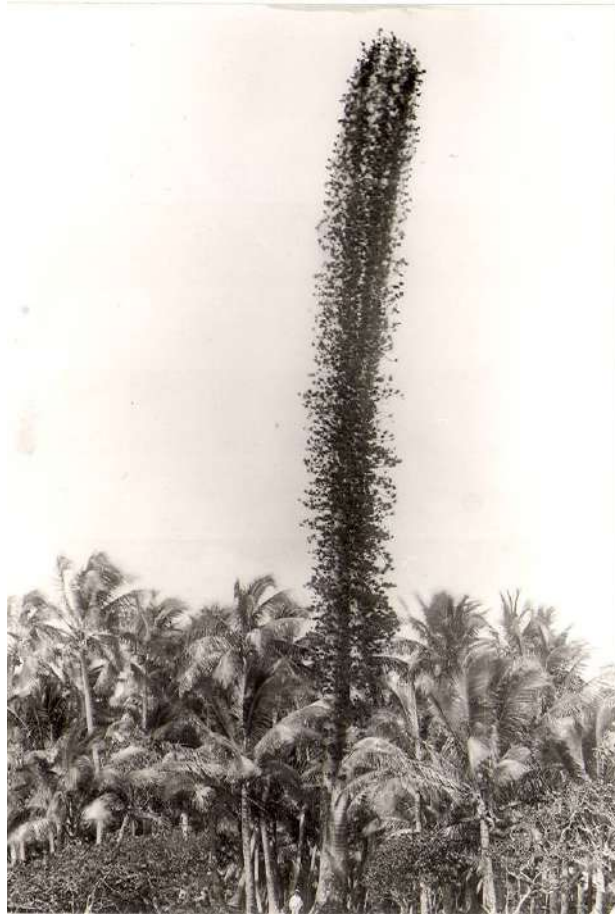
Annexe 4.70 – Les sciences naturelles. Si la chasse constitue sans doute le moment le plus passionnant de l'enquête zoologique, elle ne s'y arrête pas. Comme pour l'ethnographie, les spécimens sont documentés et préparés sur le terrain. Ici, Jean Roux, aidé de deux préparateurs locaux, Nouvelle-Calédonie, 1911.



Annexe 4.71 – Les sciences naturelles. Si la chasse constitue sans doute le moment le plus passionnant de l'enquête zoologique, elle ne s'y arrête pas. Comme pour l'ethnographie, les spécimens sont documentés et préparés sur le terrain. Dans un cadre moins confortable que Jean Roux, Théodore Delachaux en Angola, 1933.



Annexe 4.72 – Les sciences naturelles. Les recherches naturalistes ne se réduisent pas à l'attention portée à la zoologie. Les savants documentent aussi les particularismes géologiques, Nouvelle-Calédonie, 1911.



Annexe 4.73 – Les sciences naturelles. Les recherches naturalistes ne se réduisent pas à l'attention portée à la zoologie. Les savants documentent aussi la végétation. A titre d'exemple, l'intérêt porté aux *Auracaria* est constant en Nouvelle-Calédonie, 1911.



Annexe 4.74 – et le reste...Les ethnographes peinent à faire comprendre la raison de leur présence sur le terrain et on identifie souvent mal leur fonction. Ici, W.L. Meyer, dentiste de formation, soigne un Timorais, 1935.



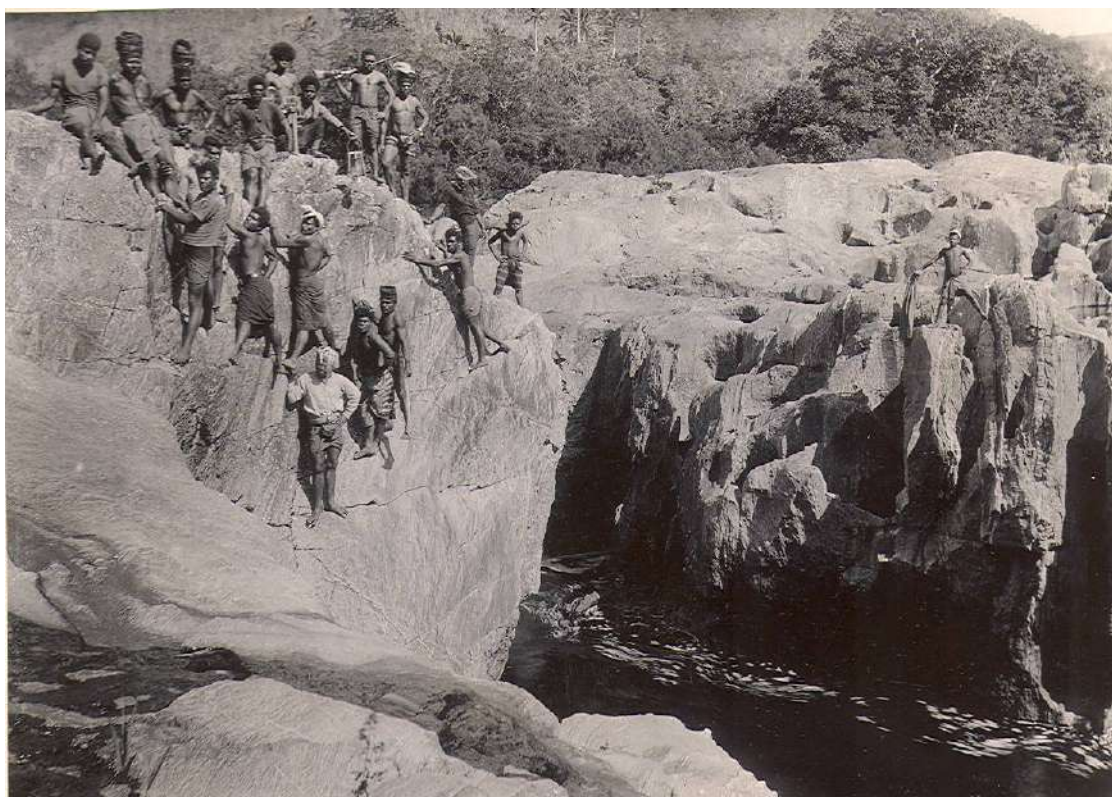
Annexe 4.75 – Pirogues. La pirogue sur le fleuve *Parn*, un choix peu évident pour transporter des collections, Brésil 1924.



Annexe 4.76 – Pirogues. Naviguant à fleur d'eau, les pirogues accentuent encore l'impression d'enfermement qui oppresse Speiser, Brésil 1924.



Annexe 4.77 – Porteurs. L'une des expéditions de Paul et Fritz Sarasin à Célèbes, 1902. On dénombre plus de quatre-vingt porteurs ce qui impose naturellement toute une série de contraintes à l'expédition.



Annexe 4.78 – Porteurs. L'équipe de Jean Roux et Fritz Sarasin en Nouvelle-Calédonie. S'élevant à près d'une vingtaine, leur nombre oriente également considérablement la recherche, Nouvelle-Calédonie, 1911.



Annexe 4.79 – Porteurs. Moins nombreux, les porteurs de la Mission scientifique suisse en Angola ne transportent pas seulement le matériel de l'équipe, mais portent également les collections.



Annexe 4.80 – L'expédition Bühler à *Timor*, 1935.

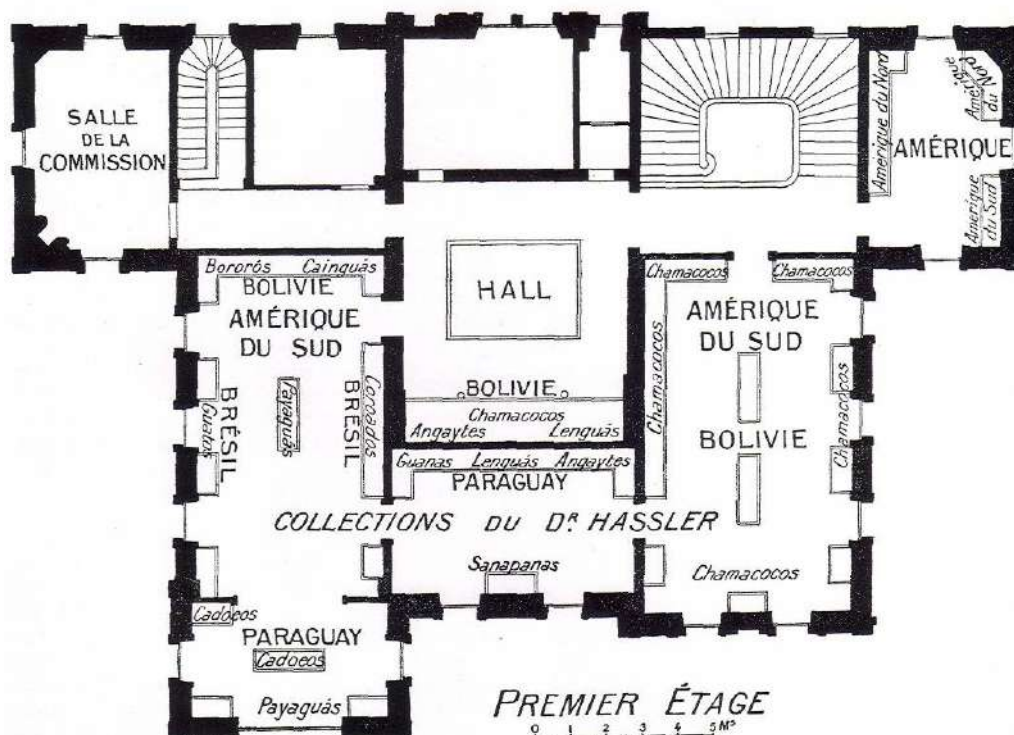
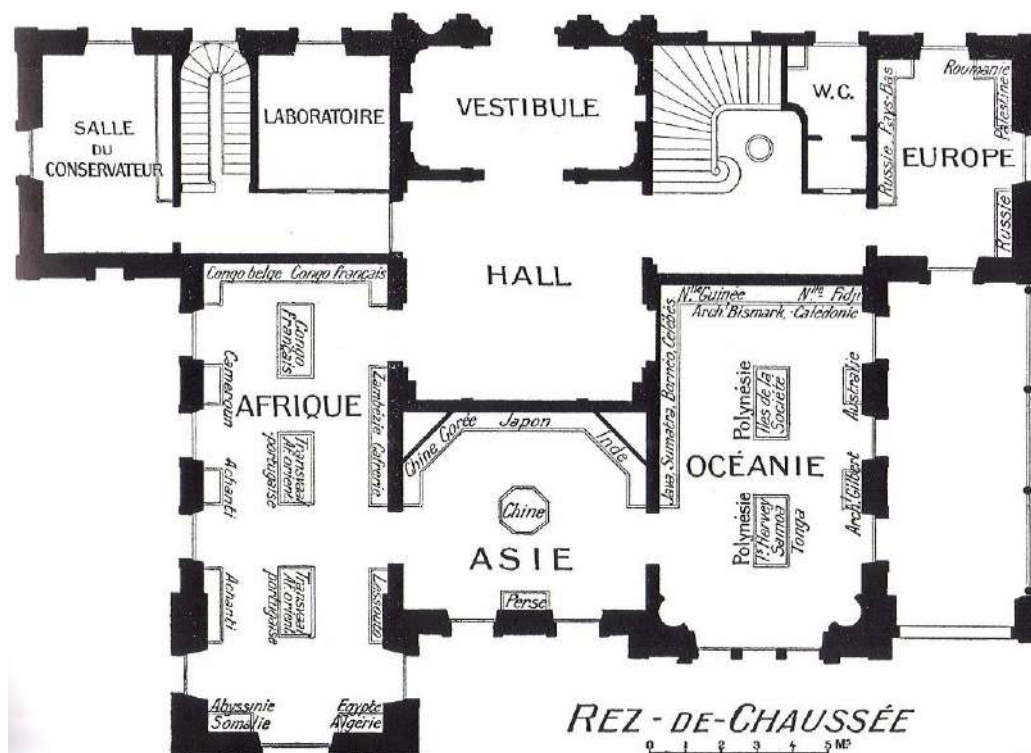


Annexe 4.81 – Transports de collections à *Timor*, 1935



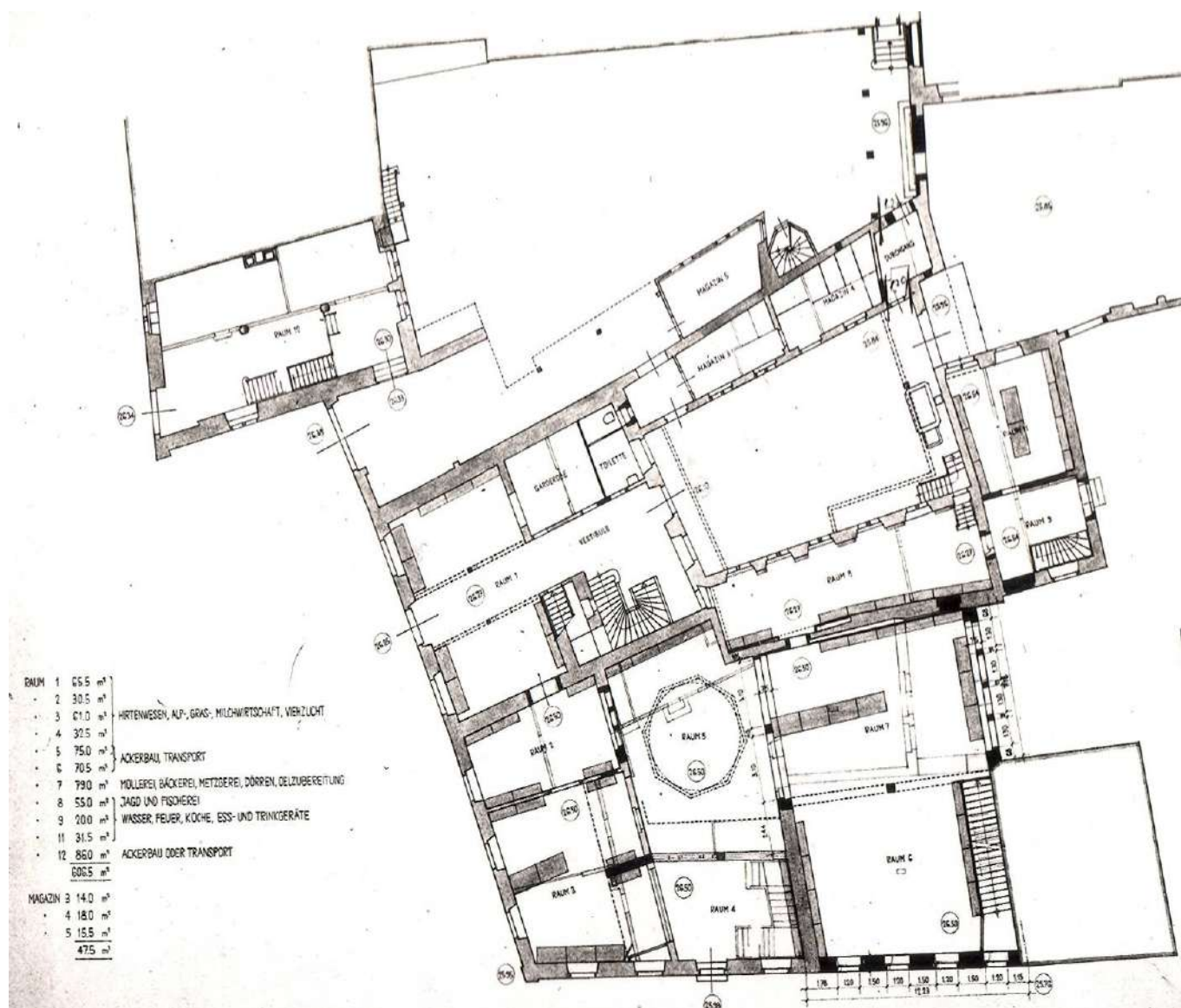
Annexe 4.82 – Le « taxi » de Speiser à *Buka*, îles Salomon, 1930

Annexes 4.80, 4.81 et 4.82 – Dès que cela s'avère possible, les ethnographes délaissent les porteurs, chers, encombrants et parfois difficiles à gérer, pour utiliser d'autres moyens plus modernes pour se déplacer et transporter les collections.



Annexe 5.1 – Les plans. Plan de l'exposition au Musée d'ethnographie de Neuchâtel en 1904. Comme à Genève et à Bâle, les pièces sont présentées selon un ordre géographique. A relever que l'espace est trop important en 1904 pour être occupé par les collections du musée. C'est pour combler les vides que Knapp installe les collections du Dr Hassler au premier étage. Signalées

comme telles, elles rompent cependant l'ordonnancement géographique en s'isolant des collections sud-américaines du musée situées dans la salle de gauche au haut de l'escalier.



Annexe 5.2 – Les plans. Le plan du Musée suisse du folklore, 1942. La collection européenne du Musée de Bâle est la seule à proposer un classement systématique. Encore en 1942, après que la section a été prise en main par Hanns Bächtold, le Musée suisse du folklore perpétue cet aménagement en dépit des critiques du conservateur. Sur un total de 600m², un tiers est attribué à l'économie laitière de montagne et un tiers présente l'agriculture et les modes de transports. Le dernier tiers est réservé à l'économie rurale traditionnelle (boucherie, boulangerie, fromagerie), la chasse et la pêche, et l'économie domestique.

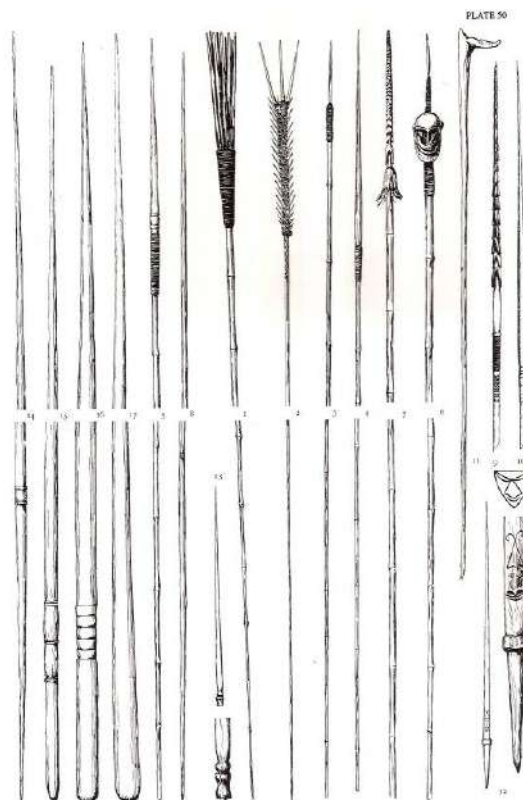


Annexe 5.3 – Les travaux. Eugène Pittard et Marguerite Dellenbach étudient deux pièces. La première tâche de l'ethnographe au musée est l'identification des pièces. Cette (probable) mise en scène de Pittard et Dellenbach l'illustre. Ici le travail d'identification est réalisé par la comparaison stylistique des pièces du musée avec les collections publiées ou les catalogues des autres musées.

Plate 50

Spears

1. Fishing spear (3001), northwestern Santo, wooden heads with springy bamboo shaft
2. Javelin (3017), northwestern Santo cf. pl. 49, fig. 3
3. " (3005), " " bone tip and springy bamboo shaft
4. " (3011), " " wooden head and springy bamboo shaft
5. " (3020), Malekula, cf. pl. 49, fig. 6
6. Spear (3035) " " 49, " 18
7. " (3022) " " 49, " 21
8. " (3039), southern Malekula, in one piece of hardwood, with ornament
9. " (3010), southwestern Santo, wooden head and springy bamboo shaft
10. " (3011), northwestern Santo, " " " " "
11. Fighting staff (3050), Tanna, hardwood staff with hook-like projection
12. Spearhead (3045), Ambrym, hardwood, with ornament, length 182 cm
13. Hunting spear (3044), Ambrym, of hardwood
14. " " (3037), northern Malo, of hardwood, length 215 cm
15. " " (3047), northern Pentecost, of hardwood, length 56 cm
16. " " (3036), Malo, of hardwood, length 137 cm
17. " " (3025), " " " " 141 "



Annexes 5.4 et 5.5 – Les travaux. Dans une large mesure, les collections des musées sont présentées dans les monographies que publient les ethnographes au retour du terrain. Cet outil remplit les fonctions du catalogue dans le champ scientifique. Il explique le désintérêt des savants

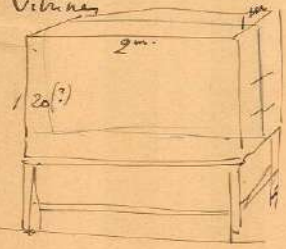
qu'opposent les ethnographes à l'idée d'en publier un pour le grand public puisqu'à leur idée, il ferait double emploi.

Wil (S+Gall). Ortsmuseum dans l'ancien palais
des évêques. 2^e étage. Beaucoup de chers, trop de
chers, mais exposés quoiqu'il y ait de g^d locaux.
très peu de préhistoire. — (9.VIII.41)

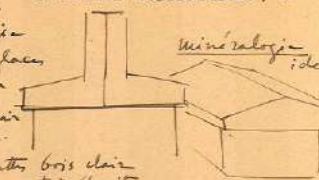
Frauenfeld. Musée historique d'ancienne
maison patricienne. Ancienne banque.
Préhistoire (Kellerstamm) d'la Chambre forte!
Vitrines nouvelles. haute contre les murs 2^m40.
et jusqu'à en bas. Vitr. de milieu (2 parts). h. 1.80
trop basses. Profondeur de chaque côté 25 cm/co.
total 60 cm. C'est suffisant pour la plupart
des objets. Fond recouvert de Repps très clairs.
divisions avec baguettes de deux largeurs.
Pas de pupitres! Dans la visite accompagnée
il est impossible que plus de 2 à 3 personnes
voient les objets sur les pupitres, tandis que sur
les vitrines verticales, il peut y en avoir
12 à 15. —
(objets ethnographiques intéressants. 2 idoles
Yoruba venant du Brésil! obj. anciens).

Rorschach.
beaucoup de modèles reconstitués. (Bernarth)
Vitrines plates sur panneau de Repps beige-gris.
objets typiques de choix ou montages
ou s. mil. (bois). — peu nombreux mais
typiques.
p. ex. couteaux bronze montés avec
manches corne.
fusaiols avec fil. —
Reconstitutions gr. nat.
7 intérieurs
Pfahlbaukultur 2000-1800 = v. Ch.
Compartimentage avec baguettes de bois brun
sur fond Repps —

Genève Musée d'Art et d'Histoire.
Vitrines belles, mais de type ancien
bois très mouluré. fond velours
rouge. Objets appliqués sur le
fond. Poterie d'objets de milieu
sans paroi médiane.
Contre les murs vitrines trop
hautes.

Lausanne Palais de Rumine (29 VII 41)
Section préhistoire par exposé actuellement
Vitrines

2m.
20cm.
indépendantes les
tablets. 3 bords sur
les petits côtés
se posent sur tablettes
mais en train de
transformation pour
mettre dessous
corps de 120 cm.
La cloison médiane
avec 2 tablettes en
place peut se tirer
sur roulettes.
Trop profondes!

Vitrines Musée Préhistoire (Berne) 25.VIII.41
M^r Tschumi, pense que les nouvelles vitrines
du Musée d'Hist. Nat. sont les meilleures.
il préconise aussi des glaces sur table avec
arrangements variés de
gratins etc. Toutes les anciennes
vitrines sont trop hautes.
Pour la préhist. on rendrait
les collections sur planches
tendues de Repps beige. Les
objets sont fixés avec fils
métalliques, et les planches
suspendues au moyen de deux œillets. On met les
objets dans des boîtes. — une planche par panneau

Schaffhausen Heimatmuseum 7-8.VIII.41.
Vitrines Archéologie
entièrement en glaces
faites à Chaffhouse
fond Repps gris clair
beige.
séparations baguettes bois clair
très étroites.

étiquettes: sur verre. (écrites sur verre
à l'envers!)

Musée National Zurich
Préhist. par exposé.
(18.VIII.41)
Vitrines de divers types:
Vitrine de milieu, panneau central
plus court et moins haut que la vitr.
fixé par des triangles. Repps beige.
Séparation avec baguettes.
étiquettes sur celluloïd.
Noir et rouge.
Vitrines latérales en blanc.

Annexes 5.6-5.13 – Les travaux. Fiches de Théodore Delachaux, relevées au cours d’une tournée des musées suisses en 1941. Il a, dit-il, beaucoup appris de leurs aménagements et de leurs installations, et leur reproduction à Neuchâtel souligne la valeur disciplinaire des ces visites, comme leur dimension pratique. Il ne s’agit pas seulement de savoir comment on expose la préhistoire ou le folklore, mais également de s’informer du matériel employé, des fabricants de vitrines, des couleurs ou du type d’étiquettes.



Annexe 5.14 – Les travaux – La salle Asie du sud-est au musée de Bâle, sans date.



Annexe 5.15 – Les travaux. La salle Afrique au Musée d'ethnographie de Neuchâtel. La similitude des deux expositions atteste l'unité des pratiques muséographiques, sans doute suite à des visites mutuelles.

Transformations à prévoir :

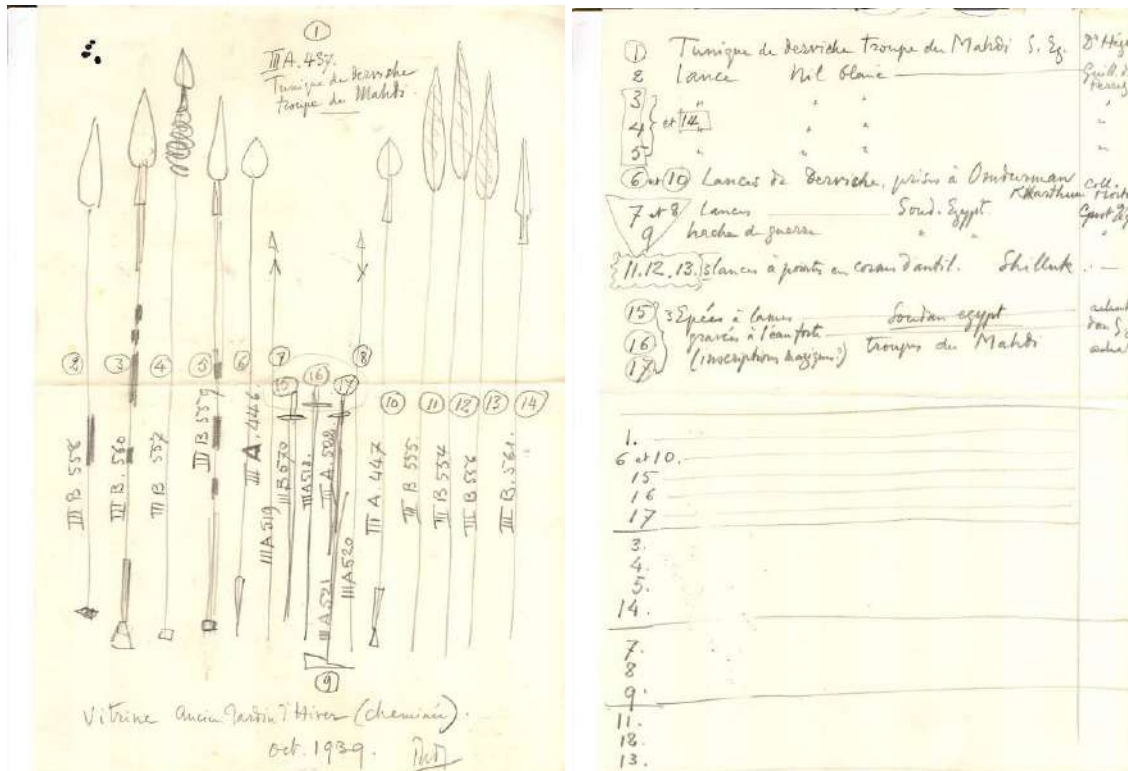
I Salle de Chine
 vitrines de milieu à placer entre les
 fenêtres vitrines du Japon à transformer
 grs bordures à mettre au dessus de vitrines.

II Salle de l'Inde
 grs vitrine ouest à démonter et
 remonter au bas du grs escalier
 à remplacer par petite vitrine centrale
 et vitrines au pupitre (embrasseur fenêtre).

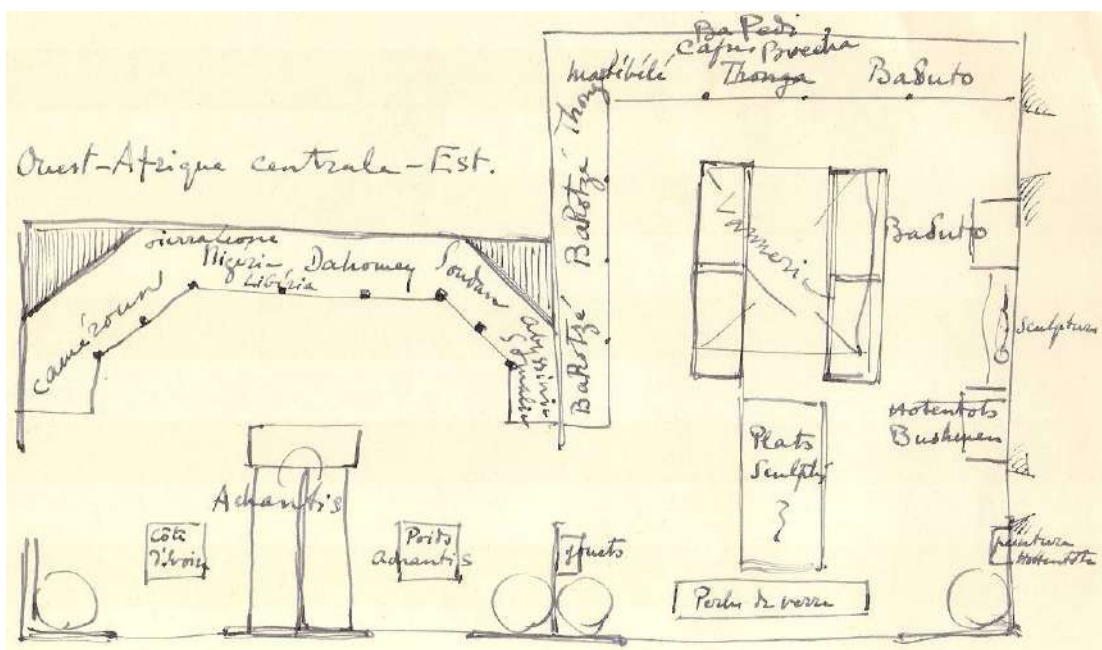
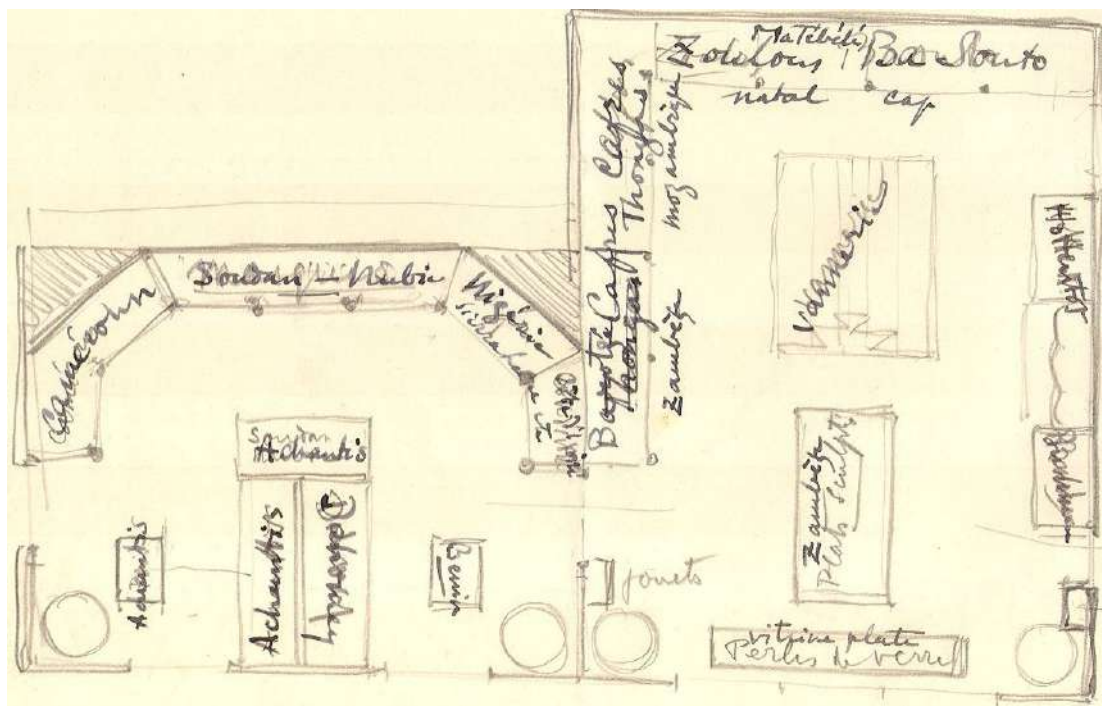
III Permet de concentrer dans cette salle tout
 ce qui est actuellement dans la salle Inde
 dans la cette dernière devra prendre place
 la partie Amazonienne de l'Am. du Sud.
 pas exposée actuellement.

IV Grande vitrine qui permettra l'extension
 de l'Am du Nord. pourra être occupée par
 en partie par Madagascar (en attendant
 que le jardin d'Évier soit installé).

Annexe 5.16 – Les travaux. Programme de travail élaboré par Delachaux, sans date. Le réaménagement des collections représente un véritable travail de Sisyphe pour les conservateurs. Les Rapports annuels en font du moins toujours état. Ce travail consiste en des croquis dix fois répétés pour chaque salle et chaque vitrine.



Annexes 5.17 et 5.18 – Les travaux. Plan d'installation et légende de la vitrine des lances africaines au Musée d'ethnographie de Neuchâtel esquissés par Théodore Delachaux, sans date.

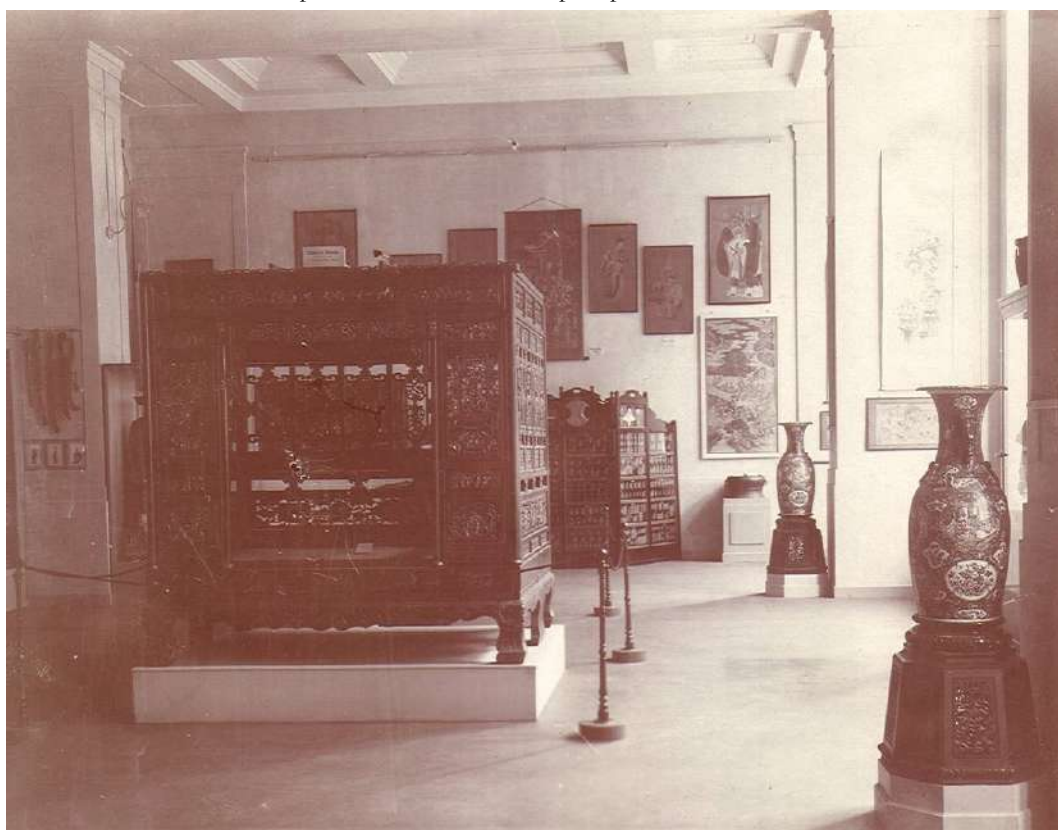


Annexe 5.19 et 5.20 – Les travaux. Deux plans de réaménagement de la salle Afrique au Musée d'ethnographie de Neuchâtel esquissés par Théodore Delachaux, avant 1933.

EXPOSITIONS



Annexe 5.21 – Le plan et ses limites. L'exposition géographique au Musée d'ethnographie de Neuchâtel, 1904. La salle correspond très exactement au plan présenté dans l'annexe 5.1.



Annexe 5.22 – Le plan et ses limites. La salle Extrême-Orient du musée de Bâle présente une scénographie claire et dépouillée, lors de l'inauguration en 1917.



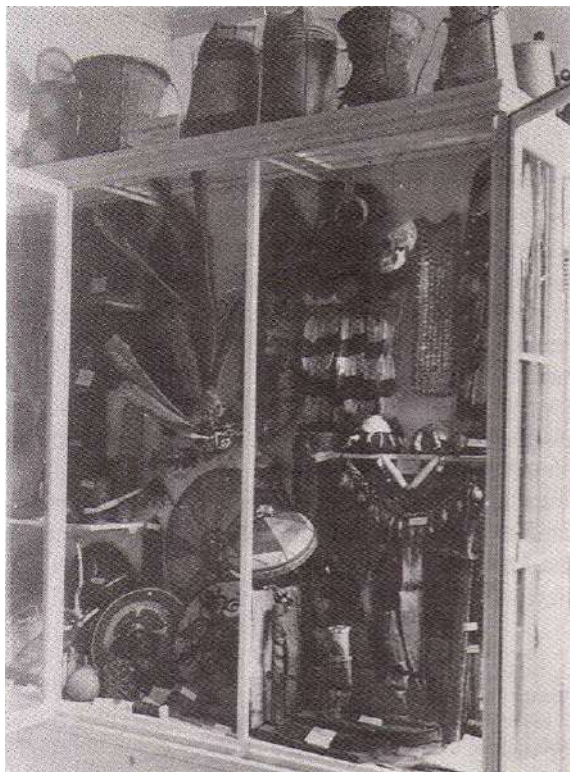
Annexe 5.23 – Le plan et ses limites. Les collections d'ethnographie européenne du musée de Bâle, classées et présentées selon un ordonnancement typologique, 1910, lors de l'inauguration.



Annexe 5.24 – Le plan et se limites. Les pièces concernant les modes de transports aquatiques du musée de Bâle sont en revanche réunies de manière systématique pour répondre à des nécessités spatiales.



Annexe 5.25



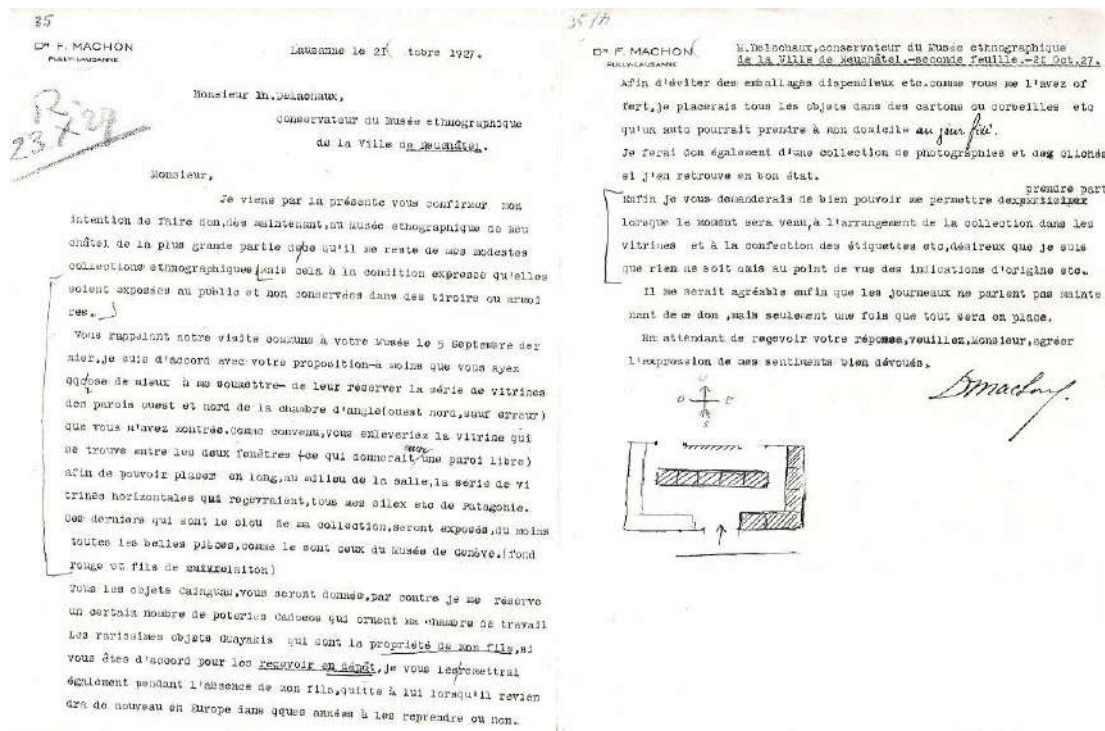
Annexe 5.26

Le plan et ses limites. La salle Afrique du Musée d'ethnographie de Neuchâtel. (5.25) et la vitrine Bornéo du musée de Bâle (5.26) à une date indéterminée présentent un aspect très différent de clichés pris lors des inaugurations.

Embrouillée par la surcharge des vitrines et la multiplication des collections, la clarté de l'exposé initial paraît bien loin.



Annexe 5.27 – Le plan et ses limites. La collection Monard au Musée d'ethnographie de Neuchâtel est exposée à part du reste de la collection africaine, pour répondre aux vœux du donateur.



Annexe 5.28 – Le plan et ses limites. Lettre du Dr Machon à Théodore Delachaux. L'intervention des donateurs dans l'agencement de leurs collections peut être importante. Ces derniers, qui cherchent à mettre en valeur leur don, plutôt qu'à améliorer l'outil cognitif ou didactique, s'opposent parfois aux vues du conservateur.



Annexe 5.29 – La satisfaction du public. A partir des années 1930, l'intervention croissante des pouvoirs publics dans le financement des musées impose une prise en compte des intérêts du grand public. Elle se traduit par des efforts de vulgarisation, comme les visites guidées pour les classes, ici à Genève, sans date.



Annexe 5.30 – La satisfaction du public. Vitrine de la Salle Afrique du Musée ethnographique de Genève, 1948. La prise en compte des intérêts du grand public s'observe également dans l'allégement des vitrines.



Annexe 5.31 – La satisfaction du public. La salle Indonésie au musée de Bâle, 1943. Au-delà des vitrines, le souci de clarté est manifeste à l'échelle des salles également.



Annexe 5.32 – La satisfaction du public. La salle Préhistoire du musée de Bâle, en 1948. La « Popularisierungswut » que redoutait Speiser en 1930 a manifestement atteint toutes les sections.



Annexe 5.33 –Moulage en plâtre noir d'une femme de *Sumatra*, sans date.



Annexe 5.34 –Moulage en plâtre noir d'un couple de *Weddas*, 1908

Annexes 5.33, 5.34 – La satisfaction du public. Il faut s'attacher le grand public en lui offrant l'illusion de la rencontre avec l'Autre. Les figurines de plâtre *noir* sont un moyen d'y parvenir dont se servent les Bâlois, dès 1908.

L'impression d'un bijou en or sur une peau mate accentue l'impression de vérité, prétend Speiser.



Annexes 5.35 et 5.36 – Les expositions temporaires. A partir des années 1930, les musées suisses d'ethnographie offrent des expositions temporaires au public. Pour augmenter le nombre de visiteurs, les fidéliser et bénéficier d'une couverture médiatique, affirme Alfred Bühler. L'exposition angolaise en 1934 à Neuchâtel est symptomatique de cette nouvelle orientation. On y montre les nouvelles acquisitions, mais l'événement a lieu hors des murs du musée, ici dans une école. La pratique n'est donc manifestement pas encore entièrement admise et tient plus du spectacle que de l'éducation populaire – ce qu'attestent les peaux de lions qu'on peut y découvrir à côté des collections ethnographiques.



Annexe 5.37 – Les expositions temporaires. On retrouve le même principe à l'œuvre à Bâle en 1937, lorsqu'Alfred Bühler ouvre une exposition temporaire présentant ses collections fraîchement rapportées de *Timor* à la *Gewerbeschule*.



Annexe 5.38



Annexe 5.39



Annexe 5.40

Annexes 5.38, 5.39, 5.40 – Les expositions temporaires. Après la guerre, les expositions temporaires changent de statut. Elles ne servent plus à montrer les nouveautés, mais proposent une lecture approfondie d'une dimension particulière des collections, sous la forme d'une analyse thématique ou régionale. Elles permettent désormais de donner leur identité aux musées qui offrent des expositions temporaires qui répondent aux intérêts des conservateurs. Ici les expositions temporaires du musée de Bâle sur les techniques textiles (5.38) et les techniques primitives (5.39, 5.40), 1947.

Crédits des illustrations :

© *Museum der Kulturen*, Basel : 2.1, 2.2, 2.3, 2.4, 2.5, 2.6, 2.7, 2.8, 2.9, 2.10, 2.11, 2.12, 3.1, 3.2, 3.3, 3.4, 4.10, 4.11, 4.12, 4.13, 4.14, 4.15, 4.16, 4.17, 4.18, 4.19, 4.20, 4.22, 4.23, 4.24, 4.25, 4.26, 4.27, 4.28, 4.29, 4.34, 4.35, 4.36, 4.37, 4.38, 4.40, 4.41, 4.42, 4.43, 4.44, 4.45, 4.46, 4.47, 4.48, 4.49, 4.50, 4.52, 4.53, 4.54, 4.55, 4.59, 4.63, 4.64, 4.67, 4.69, 4.70, 4.72, 4.73, 4.74, 4.75, 4.76, 4.77, 4.78, 4.80, 4.81, 4.82, 5.2, 5.4, 5.5, 5.14, 5.22, 5.23, 5.24, 5.26, 5.31, 5.32, 5.33, 5.34, 5.37, 5.38, 5.39, 5.40.

© Musée d'ethnographie de Neuchâtel : 2.13, 2.15, 2.16, 3.5, 3.6, 4.8, 4.9, 4.21, 4.30, 4.31, 4.32, 4.33, 4.39, 4.51, 4.56, 4.57, 4.58, 4.68, 4.71, 4.79, 5.1, 5.6, 5.7, 5.8, 5.9, 5.10, 5.11, 5.12, 5.13, 5.15, 5.16, 5.17, 5.18, 5.19, 5.20, 5.21, 5.25, 5.27, 5.28, 5.35, 5.36.

© Musée ethnographique de Genève : 2.17, 2.18, 3.7, 3.8, 3.9, 4.60, 4.61, 4.62, 5.3, 5.29, 5.30.

© Office fédéral de topographie : 3.10, 3.11, 3.12.

© Département missionnaire Lausanne : 2.14